No. _____

THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
OMNIVM
LVX
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 1878

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE,

CHRONOLOGIQUE, POLITIQUE, ET PHYSIQUE

DE L'EMPIRE DE LA CHINE

ET DE LA

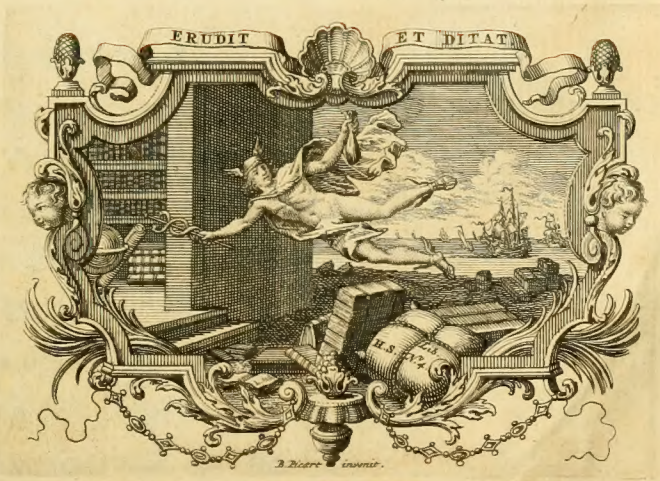
TARTARIE CHINOISE,

ENRICHIE DES CARTES GÉNÉRALES ET PARTICULIERES de ces Pays, de la Carte générale & des Cartes particulieres du Thibet, & de la Corée; & ornée d'un grand nombre de Figures & de Vignettes gravées en Taille-douce.

Par le P. J. B. DU HALDE, *de la Compagnie de* JESUS.

Avec un Avertissement préliminaire, où l'on rend compte des principales améliorations qui ont été faites dans cette Nouvelle Edition.

TOME TROISIEME.



A LA HAYE,

Chez HENRI SCHEURLEER.

M. DCC. XXXVI.

PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON

.D95
G. 3

TABLE
DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE TROISIE'ME VOLUME.

DE *la Réligion des Chinois*, Page 1

Du Culte des anciens Chinois, 2

De la Secte des Tao ſſeë, 19

De la Secte de Fo *ou* Foë, 22

De la Secte de quelques Lettrez de ces derniers tems, 35

Dialogue où un Philoſophe Chinois moderne, nommé Tchin, *expoſe ſon ſentiment ſur l'origine & l'état du monde.* 50

De l'établiſſement & du progrès de la Réligion Chrétienne dans l'Empire de la Chine, 79

De la Philoſophie morale des Chinois, 155

Caractères ou Mœurs des Chinois, par un Philoſophe moderne de la Chine, 158

Du devoir des Parens & des Enfans, 159

Des devoirs réciproques des Freres, 164

Des devoirs du Mari & de la Femme, 166

Du devoir des Amis, 173

Des devoirs des Parens, 175

Comment on doit régler ſon Cœur, 177

Du ſoin de perfectionner ſon Extérieur, 180

De l'amour des Lettres, 183

Du procedé de l'honnête homme, 185

De la manière de gouverner ſa Maiſon, & l'apartement ſéparé des Femmes, 187

Des Maiſons de Ville & de Campagne, 191

De quelques Règles de conduite auxquelles on ne fait pas aſſez d'attention, 193

Sur les Diſcours qui ſe tiennent en nôtre préſence, 197

De l'attention qu'on doit avoir à ſes propres Diſcours, 198

Sur les devoirs de la Vie privée, 201

Sur la lecture des Livres, 204

De la manière de ſe conduire dans l'Uſage du monde, 206

De la perſévérance dans la pratique du bien, 208

De l'idée qu'on doit avoir du Monde, 210

De la Civilité & de ſes devoirs, 212

De la Modération, ou du milieu qu'il faut tenir en toutes choſes, 215

De quelle manière il faut ſe comporter avec des gens de différens caractères, 218

Sur les Ouvrages d'eſprit, 222

Quelques Règles particulieres de conduite, 223

Recüeil de maximes, de réflexions, & d'exemples en matière de Mœurs, 225

De la connoiſſance des Chinois dans les autres Sciences, 326

De leur Logique, } 327
De leur Rhétorique, }

De leur Muſique, 328

De leur Arithmétique, 330

De leur Géometrie, 331

Des autres parties des Mathématiques, 332

De leur Aſtronomie, 336

Du goût des Chinois pour la Poëſie, pour l'Hiſtoire, & pour les Pieces de Théatre, 359

Hiſtoire où l'on voit qu'en pratiquant la Vertu on illuſtre ſa famille, 362

Trait

Trait d'Hiſtoire où le crime étant d'abord abſous, le Ciel, au moment qu'il triomphe, le confond, & le punit avec éclat, 378

Trait d'Hiſtoire où l'innocence accablée & prête à ſuccomber, vient tout à coup à être reconnuë, & vengée par une protection particuliere du Ciel, 384

Autre Hiſtoire: Tchoang tſe *après les bizarres obſeques de ſa femme, s'adonne entierement à ſa chere Philoſophie, & devient célèbre dans la Secte de* Tao, 401

Tchao chi cou ell, *ou le petit-Orphelin de la Maiſon de* Tchao, *Tragédie Chinoiſe,* 417

De la Médecine des Chinois. 461

Secret du Pouls, traduit du Chinois. 467

Extrait du Pen tſao cang mou, *c'eſt-à-dire, de l'Herbier Chinois, ou Hiſtoire naturelle de la Chine pour l'uſage de la Médecine,* 538

Pen tſao ti y kiuen, *prémier Livre de l'Herbier Chinois, de l'origine de l'Herbier, ou* Pen tſao, *& de tous les Herbiers anciens & modernes, qui ont paru juſqu'à préſent,* 543

Extrait du Pen tſao *de l'Empereur* Chin nong, 547

Extrait du Pen tſao *de* Leang tao hong king, *intitulé* Ming y pié lou, *de la préparation des remedes.* 558

Recüeil de différentes recettes employées par les Médecins Chinois pour la guériſon de diverſes maladies. 567

Du *Gin ſeng*, Plante du prémier ordre dans la Médecine Chinoiſe; de ſa nature, de ſes qualitez, & des différentes recettes qui apprennent l'uſage qu'on en fait, 567

Du Thé, autre Plante qui eſt en uſage dans la Médecine, 586

De l'Eléphant, 595

Du Chameau, 598

Du *Haï ma*, ou cheval de mer, 600

Du *Che hiai*, ou cancre pétrifié, 602

Du Muſc, 603

De quelques autres Drogues employées dans la Médecine Chinoiſe, 607

De la Plante *Hia tſao tong tchong*, ſes vertus, *ibid.*

De la Plante *San tſi*, ſes uſages, 609

De la Rhubarbe, ſes uſages, 610
De la racine *Tang coué*, 612
Du *Ngo kiao*, ſes vertus, *ibid.*
De la Cire blanche, faite par des inſectes, & nommée *Tchang pe la*, c'eſt-à-dire, Cire blanche d'inſectes, ſes qualitez & ſes effets, 613
Des *Ou poei tſé*, drogue Chinoiſe, 615
Différentes recettes où l'on employe les *Ou poei tſé*, 619
Tablettes médecinales où dominent les *Ou poei tſé*, 623
De l'*Ou kieou mou*, ou Arbre qui porte le Suif, 625
Qualitez & effets de la Racine d'*Ou kieou mou*, *ibid.*
De l'Huile d'*Ou kieou*, ſes qualitez & ſes effets, 626
Remede Chinois pour la Dyſenterie, 627
Tchang ſeng, ou l'Art de ſe procurer une vie ſaine & longue, 631

Fin de la Table des Articles de ce troiſieme Volume.

DESCRIP-

J. v. d. Stynk fecit. Humblot del.

DESCRIPTION DE LA CHINE

ET

DE LA TARTARIE CHINOISE.

De la Réligion des Chinois.

RELIGION DES CHINOIS.

Diverſes Sectes, & quelles ſont les principales.

IL y a trois principales Sectes dans l'Empire de la Chine. 1°. La Secte des Lettrez, qui ſuit la doctrine des anciens Livres, & qui régarde Confucius comme ſon Maître : 2°. La Secte des Diſciples de *Lao kiun*, qui n'eſt qu'un tiſſu d'extravagances & d'impiétez. 3°. La Secte des Idolâtres, qui adorent une Divinité nommée *Fo*, ou *Foë*, dont le culte fût tranſporté des Indes à la Chine environ trente-deux ans après la mort de Jeſus-Chriſt.

Religion des Chinois.

La prémiere de ces Sectes eſt la ſeule qui faſſe profeſſion d'une étude réglée, pour s'avancer aux dégrez & aux dignitez de l'Empire par la voye du mérite, de l'eſprit, & des connoiſſances propres à la conduite des mœurs, & au gouvernement de l'Etat.

Ce que leurs Diſciples promettent.

La ſeconde a dégénéré en une eſpece de magie & d'enchantement. Les Diſciples de cette Secte promettent le ſecret de faire l'or, & de ſe rendre immortel.

La troiſieme, n'eſt qu'un amas de fables & de ſuperſtitions venuës des Indes à la Chine, & entretenuës par les Bonzes, qui trompent les peuples ſous les apparences d'une fauſſe piété. Ils ont introduit la créance de la Métempſycoſe, ou tranſmigration des ames d'un corps à un autre, & ils la promettent plus ou moins avantageuſe, à proportion qu'on ſera plus ou moins libéral à leur égard.

Pour donner quelque connoiſſance de ces différentes Sectes, je ſuivrai l'ordre des tems auxquels elles ont pris naiſſance; & je marquerai ſucceſſivement leur état dans l'eſprit des peuples.

Du reſte je ne rapporterai rien, qui ne ſoit tiré de l'Hiſtoire Chinoiſe, ou que je n'aye puiſé dans les Mémoires de perſonnes égalément éclairées & ſinceres, qui ont paſſé la plus grande partie de leur vie dans l'Empire de la Chine, & qui ſe ſont rendus habiles dans la Langue & dans les Sciences de cette Nation.

Je n'en parlerai même qu'en Hiſtorien, qui expoſe ſimplement les faits; & je me donnerai bien de garde d'entrer dans ces diſcuſſions, qui ont donné matière à tant de volumes, & qui ont cauſé des diviſions, dont les ſuites n'ont été que trop funeſtes à la propagation de la Foi dans ce vaſte Empire.

Du Culte des anciens Chinois.

Origine de la Monarchie & de la Réligion des Chinois.

C'Est une opinion commune, & univerſellement reçuë parmi ceux qui ont tâché d'approfondir l'origine d'un Empire auſſi ancien que celui de la Chine, que les fils de Noë ſe repandirent dans l'Aſie orientale; que quelques-uns des déſcendans de ce Patriarche pénétrerent dans la Chine environ deux-cens ans après le déluge, & y fonderent cette grande Monarchie; qu'inſtruits par une tradition ſi peu éloignée, de la grandeur & de la puiſſance du prémier Etre, ils apprirent à leurs enfans, & par eux à leur nombreuſe poſtérité, à craindre, à honorer ce ſouverain Maître de l'Univers, & à vivre ſelon les principes de la Loi naturelle, qu'il avoit gravée dans leurs cœurs.

Livres Canoniques de la prémiere Claſſe; leur contenu.

C'eſt de quoi l'on trouve des veſtiges dans ces Livres ſi anciens & ſi reſpectez, que les Chinois appellent par excellence les cinq Volumes, les Livres Canoniques ou Claſſiques de la prémiere Claſſe, qu'ils regardent comme la ſource de toute leur Science & de leur Morale.

Cependant ces Livres ne ſont point des Traitez de Réligion faits exprès

près, & à deſſein de l'enſeigner aux peuples; ils ne contiennent qu'une partie de leur Hiſtoire. Les Auteurs ne s'arrêtent pas à prouver ce qu'ils avancent, ils ne font que tirer les conſéquences naturelles de principes déja connus de la Nation; & ils ſuppoſent ces dogmes comme des prémieres véritez, qui ſont la baſe & le fondement de toutes les autres. RELIGION DES CHINOIS.

C'eſt par la doctrine renfermée dans ces Livres, qu'on peut le mieux connoître quel eſt le ſyſtéme de Réligion, que les anciens Chinois ont ſuivi, & quel a été le véritable objet de leur culte.

A parler d'abord en général, il paroît que le but de la doctrine des Livres Claſſiques, a été de maintenir la paix & la tranquillité de l'Etat, par le règlement des mœurs & l'exacte obſervation des loix; & que, pour y parvenir, les prémiers Chinois jugerent que deux choſes étoient néceſſaires à obſerver; ſçavoir, les devoirs de la Réligion, & les règles du bon Gouvernement. Leur but.

Leur culte avoit pour prémier objet un Etre ſuprême, Seigneur & ſouverain Principe de toutes choſes, qu'ils honoroient ſous le nom de *Chang ti*, c'eſt-à-dire, ſuprême Empereur, ou de *Tien*, qui ſelon les Chinois ſignifie la même choſe. *Tien*, diſent les Interprêtes, c'eſt l'Eſprit qui préſide au ciel, parce que le ciel eſt le plus excellent ouvrage produit par ce prémier Principe: il ſe prend auſſi pour le ciel matériel, & cela dépend du ſujet où on l'applique. Les Chinois diſent que le Pere eſt le *Tien* de la Famille, le Viceroi le *Tien* de la Province, & l'Empereur le *Tien* du Royaume, &c. Ils honoroient encore, mais d'un culte ſubordonné, des eſprits ſubalternes, & dépendans du prémier Etre, qui, ſelon eux, préſidoient aux villes, aux rivieres, aux montagnes, &c. Prémier objet du culte des anciens Chinois.

Si dès le commencement de la Monarchie ils ſe ſont appliquez à l'Aſtronomie, ils ne s'étudioient à obſerver les aſtres, que pour en connoître les mouvemens, & expliquer les phénomenes du *Tien* viſible, ou du ciel. On ne voit point d'ailleurs que dans ces prémiers tems, ils ayent cherché à approfondir la conduite & les ſecrets de la nature: ces récherches trop curieuſes étoient même expreſſément défenduës, de crainte que parmi une Nation ſpirituelle & polie, on ne vît éclore trop aiſément des opinions dangéreuſes, & des ſyſtêmes pernicieux au repos du Gouvernement, & à la tranquillité publique. Leur Aſtronomie.

Pour ce qui eſt de leur Politique, qui conſiſtoit à entretenir l'ordre & l'honnêteté des mœurs, elle ſe réduiſoit à ce principe très-ſimple; ſçavoir, que ceux qui commandent, doivent imiter la conduite du *Tien*, en traitant leurs inférieurs comme leurs enfans; & que ceux qui obéiſſent, doivent régarder leurs ſupérieurs comme leurs peres. Leur Politique.

Mais ce *Chang ti*, ou ce *Tien*, qui étoit l'objet de leur culte, le régardoient-ils comme un Etre intelligent, comme le Seigneur & l'Auteur du ciel, de la terre, & de toutes choſes? Et n'eſt-il pas vraiſemblable que leurs vœux & leurs hommages s'adreſſoient au ciel viſible & matériel, ou du moins à une certaine vertu céleſte déſtituée d'intelligence, & inſéparable de la matière identifiée au ciel? J'en laiſſe le jugement au Lecteur, & je me contente de rapporter ce que les Livres Claſſiques nous apprennent.

RELIGION DES CHINOIS.

Leur idée du prémier Etre, nommé *Tien*.

On y voit ſurtout dans un de leurs Livres Canoniques nommé *Chu king*, que ce *Tien*, ce prémier Etre, l'objet du culte public, eſt le principe de toutes choſes, le pere des peuples, le ſeul indépendant, qui peut tout, qui n'ignore rien de ce qui eſt le plus caché, pas même le ſecret des cœurs; qu'il veille à la conduite de l'Univers; que les divers évenemens n'arrivent que par ſes ordres; qu'il eſt ſaint, ſans partialité, uniquement touché de la vertu des hommes, ſouverainement juſte, puniſſant avec éclat le crime juſques ſur le Trône qu'il renverſe, & ſur lequel il place celui qui lui plaît; que les calamitez publiques ſont des avertiſſemens qu'il donne pour la réformation des mœurs; que la fin de ces maux ſont des traits d'une juſtice miſéricordieuſe, comme, par exemple, lorſqu'il arrête les grands dégâts cauſez ſur les moiſſons & ſur les arbres par un furieux ouragan, auſſitôt qu'un illuſtre innocent, un Prince *Tcheou kong* eſt rappellé de ſon éxil, juſtifié de la calomnie, & rétabli dans ſa prémiere dignité.

Vœux ſolemnels qu'on lui adreſſe dans les calamitez publiques.

On y voit des vœux ſolemnels qu'on fait à ce Maître ſuprême, pour obtenir de la pluye dans une longue ſéchereſſe, ou pour la guériſon d'un digne Empereur, dont la vie eſt déſeſpérée; & ces vœux, à ce que rapporte l'hiſtoire, ſont exaucez. On y reconnoît que ce n'eſt pas par un effet du haſard qu'un Empereur impie a été écraſé de la foudre, mais que c'eſt une punition viſible du Ciel, & tout-à-fait extraordinaire pour les circonſtances.

Les divers évenemens ne s'attribuent pas ſeulement au *Tien*, lorſqu'ils arrivent; on n'en parle pas ſeulement dans les occaſions où le vice eſt abattu & puni; mais on compte qu'il le ſera un jour, on en ménace dans le tems même que le crime proſpere. On voit par les diſcours de ces prémiers Sages de la Nation, qu'ils ont cette perſuaſion intime, vraye ou fauſſe, peu importe, que le *Tien* par des prodiges, ou par des phénomenes extraordinaires, avertit des malheurs prochains, dont l'Etat eſt ménacé, afin qu'on travaille à réformer ſes mœurs; parce que c'eſt le plus ſûr moyen d'arrêter la colere du Ciel prête à éclater.

Il eſt dit de l'Empereur *Tcheou*, qu'il a réjetté toutes les bonnes penſées que le *Tien* lui a données; qu'il n'a fait nul cas des prodiges, par leſquels le *Tien* l'avertiſſoit de ſa ruine, s'il ne réformoit ſes mœurs: & lorſqu'il eſt fait mention de l'Empereur *Kié*; s'il eût changé de conduite, dit-on, après les calamitez envoyées d'en-haut, le Ciel ne l'auroit pas dépoüillé de l'Empire.

On y rapporte que deux grands Empereurs, fondateurs de deux puiſſantes Dynaſties, reſpectez l'un & l'autre de la poſtérité pour leurs rares vertus, ont eu de grands combats intérieurs, lorſqu'il a été queſtion de monter ſur le Trône. D'un côté ils y étoient ſollicitez par les Grands de l'Empire & par le Peuple, & peut-être même par des raiſons ſecretes d'ambition, difficiles à démêler d'avec les autres motifs ſpécieux. D'un autre côté, ils étoient retenus par le devoir & la fidélité qu'un ſujet doit à ſon Prince, quoique très-haï, & très-haïſſable.

Ces combats intérieurs, cette incertitude qui troubloit leur conſcience, étoient l'effet de la crainte qu'ils avoient de déplaire au *Chang ti*, ſoit en

en prenant les armes, comme on les en preſſoit; ſoit en refuſant de les prendre, pour délivrer le Peuple de l'oppreſſion ſous laquelle il gémiſſoit, & pour arrêter l'affreux débordement des crimes; & ils reconnoiſſoient par-là qu'ils dépendoient d'un maître, qui défend l'infidélité, qui hait la tyrannie, qui aime les peuples en pere, & qui eſt le protecteur des opprimez. RELIGION DES CHINOIS.

Preſque à toutes les pages des Livres Claſſiques, & ſurtout du *Chu king*, on ne ceſſe d'inſpirer cette juſte crainte, comme le frein le plus propre à retenir les paſſions, & le remede le plus ſûr au vice.

On y voit encore quelle idée ces Princes s'étoient formez de la juſtice, de la ſainteté, & de la bonté du Maître ſouverain. Dans des tems de calamité publique, ils ne ſe contentoient pas d'adreſſer des vœux au *Tien*, & de lui offrir des ſacrifices; ils s'appliquoient encore à rechercher avec ſoin les défauts ſecrets & imperceptibles, qui avoient pû attirer ce châtiment du *Tien*; ils examinoient s'il n'y avoit point trop de luxe dans leurs habits, trop de délicateſſe dans leur table, trop de magnificence dans leur train & dans leur palais; & ils ſongeoient à ſe réformer. Idée de la juſtice de la ſainteté & de la bonté du *Tien*.

Un de ces Princes avoüe de bonne foi, qu'il n'a pas ſuivi les penſées ſalutaires que le *Tien* lui a données. Un Empereur ſe reproche vivement quelque inapplication aux affaires, & trop d'ardeur pour des amuſemens d'eux-mêmes innocens, & il regarde ces défauts comme capables de lui attirer la colere du *Tien*. Il reconnoît humblement que c'eſt-là la ſource des malheurs publics.

Dans le Livre Canonique appellé *Tchun tſiou*, on parle des malheurs d'un Prince, comme d'autant de punitions du *Tien*, qui pour comble de châtiment le rendoit inſenſible à ſes diſgraces.

Le *Chu king* parle ſouvent d'un Maître qui préſide au gouvernement des Etats, qui a un empire parfait ſur les volontez des hommes pour les amener à ſes fins de ſageſſe & de juſtice, qui punit & récompenſe les hommes par d'autres hommes, ſans bleſſer leur liberté.

Cette perſuaſion étoit ſi commune, que des Princes naturellement jaloux de leur propre gloire, ne s'attribuoient en rien le ſuccès de leur ſage gouvernement, mais le rapportoient à ce ſouverain Maître, qui gouverne l'Univers: c'eſt ce que fait voir l'aveu ſimple de l'Empereur *Siuen vang*. Il diſoit aux Grands de ſa Cour, que tous les ſages Miniſtres, qui ont été ſi utiles à l'Etat, depuis le commencement de la Monarchie, étoient autant de précieux dons accordez par le *Tien*, en vûë de la vertu des Princes & des béſoins des Peuples. Sages Miniſtres régardez comme des dons du *Tien*.

Preſque dès le commencement de la Monarchie, il fût réglé que l'Empereur, peu après ſon élévation, s'abaiſſeroit juſqu'à labourer quelques ſillons, & que les grains que produiroit la terre cultivée par ſes mains royales, ſeroient offerts dans le ſacrifice qu'il feroit enſuite au *Tien*. On trouve dans le *Chu king* que ce même Empereur, dont je viens de parler, ayant négligé cette cérémonie, attribuë les calamitez publiques à cette négligence; & tous les Grands de ſa Cour lui tiennent le même langage. Empereurs doivent labourer la terre. Origine de cette cérémonie; & uſage qu'on fait du grain qui en provient.

On parle très-ſouvent dans les Livres Claſſiques de ces anciens Empereurs *Yao*, *Chun*, *Tching tang*, &c. comme de modèles que l'on doit imi-

RELIGION DES CHINOIS.

ter: & c'eſt une maxime répétée ſans ceſſe, que le plus méchant des hommes, s'il veut ſe ſervir du ſecours que lui offre le *Tien*, peut atteindre à la vertu de ces Héros.

On repréſente dans le *Chu king* ces ſages Empereurs en poſture de ſupplians devant le *Chang ti*, pour détourner les malheurs dont leurs déſcendans ſont ménacez. Un Empereur de leur Race, déclare que ſes illuſtres ancêtres, n'auroient pû avec tous leurs talens gouverner l'Empire, comme ils ont fait, ſans le ſecours des ſages Miniſtres, que le *Tien* leur avoit donnez.

Attributs qu'ils donnent au *Chang ti*; ſon culte.

Ce qui eſt encore à remarquer, c'eſt qu'ils n'attribuent rien au *Chang ti*, qui ne ſoit de la décence, & qui ne convienne au ſouverain Maître de l'Univers. Ils lui attribuent la puiſſance, la providence, la ſcience, la juſtice, la bonté, la clémence: ils l'appellent leur Pere, leur Seigneur: ils ne l'honorent que par un culte & des ſacrifices dignes de la Majeſté ſuprême, & par la pratique des vertus; ils aſſûrent que tout culte extérieur ne peut plaire au *Tien*, s'il ne part du cœur, & s'il n'eſt animé des ſentimens intérieurs.

Il eſt dit dans le *Chu king*, que le *Chang ti* eſt infiniment éclairé; qu'il voit du haut du ciel tout ce qui ſe fait ici-bas; qu'il s'eſt ſervi de nos parens pour nous tranſmettre par le mélange du ſang, ce qu'il y a en nous d'animal & de matériel; mais qu'il nous a donné lui-même une ame intelligente & capable de penſer, qui nous diſtingue des bêtes; qu'il aime tellement la vertu, que, pour lui offrir des ſacrifices, il ne ſuffit pas que l'Empereur, à qui apartient cette fonction, joigne le Sacerdoce à la Royauté; qu'il faut de plus qu'il ſoit ou vertueux, ou pénitent; & qu'avant le ſacrifice, il ait expié ſes fautes par le jeûne & les larmes; que nous ne pouvons atteindre à la hauteur de ſes penſées & de ſes conſeils; qu'on ne doit pas croire néanmoins qu'il ſoit trop élevé, pour penſer aux choſes d'ici-bas; qu'il examine par lui-même toutes nos actions; & qu'il a établi au fond de nos conſciences ſon tribunal, pour nous y juger.

Obligation principale des Empereurs.

Les Empereurs ont toûjours regardé comme leur principale obligation, celle d'obſerver les Rits primitifs, dont les fonctions ſolemnelles n'apartiennent qu'à eux ſeuls, comme étant les chefs de la Nation. Ils ſont Empereurs pour gouverner, Maîtres pour enſeigner, Pontifes pour ſacrifier; & cela, afin que la Majeſté Impériale s'humiliant en préſence de ſa Cour, dans les ſacrifices qu'elle offre au nom de l'Empire au Maître de l'Univers, la ſupreme ſouveraineté de ce prémier Etre brille davantage, & qu'on ſoit par-là plus éloigné de lui rien égaler. C'eſt ce qu'on lit dans *I T king*, & dans le *Chu king*.

L'Empereur, y eſt-il dit, eſt le ſeul à qui il ſoit permis de rendre publiquement cet hommage ſolemnel au *Chang ti*: le *Chang ti* l'a adopté pour ſon fils; il l'a établi ſur la terre le principal héritier de ſa grandeur; il l'arme de ſon autorité; il le charge de ſes ordres; il le comble de ſes bienfaits. Pour ſacrifier au prémier Etre de l'Univers, il ne faut pas moins que la perſonne la plus élevée de l'Empire. Il faut qu'il déſcende de ſon Trône, qu'il s'humilie en la préſence du *Chang ti*, qu'il attire ainſi les bé-

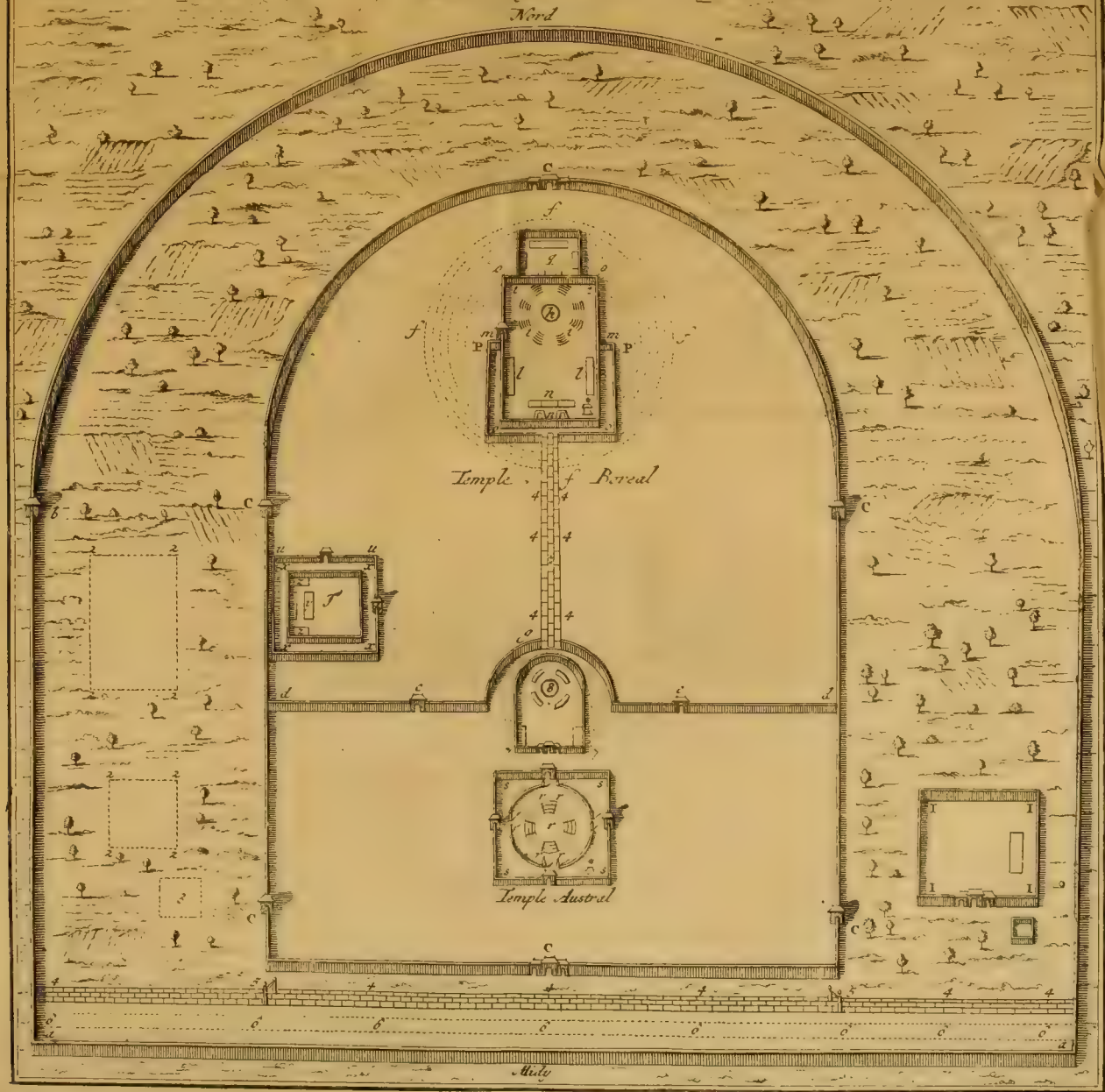
né-

Explication des Lettres & Marques ſur le Plan du TIENTANG.

a. a. Enceinte exterieure d'environ une lieüe de circuit.
b. Porte de l'Enceinte exterieure. Cette porte eſt unique.
c. c. c. c. c. c. Enceinte interieure, avec ſix Portes.
d. d. Muraille de ſeparation qui coupe l'enceinte interieure en deux eſpaces, l'un au Nord, l'autre au Midy.
e. e. Portes de communication de ces deux eſpaces.
f. f. f. f. Temple Boreal, dans un Boccage de vieux Cyprès.
g. Chemin Roial pavé.
h. Temple en forme de Rotonde avec un Toit à trois étages. Chaque toit eſt de couleur differente: le ſuperieur eſt bleu celeſte, le moïen eſt jaune, & l'interieur eſt Vert.
i. i. i. i. Maſſif rond à trois étages, avec huit eſcaliers de 28 dégrez chacun.
l. l. Salles laterales pour la Muſique & pour les Vaſes ſacrez.
m. m. Portes laterales.
n. Salle percée en Porte, avec une ſeconde Porte vis à vis.
* Autel pour l'Holocauſte.
o. o. Enceinte interieure du Temple Boreal.
p. p. Enceinte exterieure du Temple Boreal.
q. Salle où Temple, où ſe conſerve la Tablette où eſt écrit le nom du Seigneur du Ciel, HOANG-TIEN CHANG-TI. Cette Salle à une enceinte particuliere avec deux Batimens qui l'accompagnent, & une porte au midy.
r. r. r. r. r. Maſſif rond à trois étages & ſes eſcaliers ſemblables au Maſſif du Nord. Sur ce Maſſif on dreſſe une Tente pour placer la Tablette de *Chang-ti*, devant laquelle l'Empereur Sacrifie, &c.
f. f. f. f. Deux Cours avec leurs enceintes, l'une quarrée & l'autre ronde, aiant chacune quatre portes.
* Autel pour l'Holocauſte.
T. *Tchai-cong*, où Palais de retraite & de penitence pour le jeune Imperial de trois jours.
u. u. Enceinte exterieure avec un Foſſé & deux Portes.
x. x. x. x. Enceinte interieure.
y. Apartement de l'Empereur.
z. z. Etuves où Bains pour les purifications.
1. 1. 1. 1. Lieu où l'on ſerre les Paraſols, Bannieres, Enſeignes & cent ſortes d'Inſtruments, qui accompagnent l'Empereur dans ſa marche ſolemnelle.
2. 2. 2. 2. } Demeure des Muſiciens où joueurs d'inſtrumens, entretenus
2. 2. 2. 2. } au nombre de plus de cinq cens, pour la ſolemnité du Sacrifice Imperial.
3. Lieu deſtiné pour tuer & preparer les Victimes du Sacrifice.
4. 4. 4. 4. 4. 4. Grand Chemin Pavé.
5. 5. Deux Arcs de Triomphe.
6. 6. 6. 6. 6. 6. 6. 6. Allée de vieux Cyprès.
7. 7. Enceinte du lieu où l'on garde la Tablette de *Chang ti* pour le Temple Auſtral. Cette enceinte eſt dans un Boccage de Cyprès, marqués par des points.
8. Salle ronde ſur un Maſſif à trois étages, où Temple où l'on garde laditte Tablette pendant le cours de l'année.

PLAN DU TIENTANG

ou Temple dedié a Chang-ti ou Souverain Seigneur du Ciel.



nédictions du Ciel ſur ſon Peuple, & qu'il faſſe monter les vœux de ſon Peuple juſqu'au Ciel. RELIGION DES CHINOIS.

Ce culte & ces ſacrifices ſe perpétuerent durant pluſieurs ſiécles; & l'Hiſtoire Chinoiſe ne laiſſe point ignorer, avec quel zèle les Empereurs de chaque Dynaſtie honoroient le ſouverain Maître de l'Univers. Je continuerai de rapporter ici ce que nous en apprennent les Livres Claſſiques.

Fo hi, qu'on croit avoir été contemporain de *Phaleg*, fût un de ces Chefs de Colonie, qui vint s'établir à cette extrémité de l'Orient, & qui eſt reconnu pour le Fondateur de la Monarchie Chinoiſe (*a*). Il n'eût rien plus à cœur que de donner des marques publiques de ſon reſpect réligieux pour le prémier Etre. Il nouriſſoit dans un parc domeſtique ſix ſortes d'animaux, pour ſervir de victimes dans les ſacrifices, qu'il offroit ſolemnellement deux fois l'année, aux deux Solſtices. Alors les Tribunaux vaquoient, & les Boutiques étoient fermées: il n'étoit pas même permis d'entreprendre ces jours-là aucun voyage. On ne devoit ſonger qu'à s'unir en eſprit au Prince, pour honorer le *Chang ti*. Le Livre intitulé *Li ki*, appelle ces deux ſolemnitez, les Fêtes de la reconnoiſſance envers le *Tien*. *Fo hi*, Fondateur de la Monarchie.

Chin nong, qui ſuccéda à *Fo hi*, enchérit ſur ſa piété: il ne ſe contenta pas des ſacrifices des deux Solſtices; il en inſtitua deux autres aux Equinoxes. L'un à l'Equinoxe du Printems, pour intéreſſer le *Chang ti* en faveur de la culture des terres: l'autre à l'Equinoxe de l'Automne après la récolte des fruits, dont il faiſoit recüeillir la dîme, & en offroit les prémices au *Chang ti*. Et comme *Fo hi* avoit nouri ſix ſortes d'animaux aux uſages des ſacrifices; *Chin nong*, par une pieuſe émulation, voulut cultiver de ſes propres mains le champ, d'où l'on tiroit le bled & les fruits pour ces mêmes ſacrifices. Solſtices & Equinoxes tems deſtinez aux ſacrifices.

Hoang ti, qui monta ſur le Trône après la mort de *Chin nong*, fit encore paroître plus de zèle que ſon prédéceſſeur. Dans la crainte que le mauvais tems n'empêchât de faire les ſacrifices ordinaires à l'air & ſur un gazon champêtre, comme c'étoit la coûtume; il fit bâtir un grand Edifice, afin qu'on pût y offrir à couvert les ſacrifices dans toutes les ſaiſons, & inſtruire le Peuple de ſes principaux devoirs. Prémier Temple conſtruit pour la commodité des ſacrifices.

L'Impératrice *Loui tſou*, femme de *Hoang ti*, ſe chargea de nourir des vers à ſoye, & de travailler les étoffes propres aux ornemens qui convenoient dans ces ſolemnitez. Hors de la porte du Sud étoit un vaſte enclos de terres labourables, où ſe recüeilloient le bled, le ris, & les autres fruits deſtinez aux ſacrifices, & hors de la porte du Nord on trouvoit un autre grand enclos rempli de mûriers, où l'on nouriſſoit quantité de vers à ſoye. Au jour que l'Empereur alloit labourer ſon champ avec ſes principaux Courtiſans, la Princeſſe alloit à ſon bocage de mûriers avec les Dames Piété de l'Impératrice *Loui tſou* envers le *Chang ti*.

(*a*) Les Chinois mêmes n'ont rien de fort certain ſur le tems auquel vivoit ce Prince. L'Hiſtoire Canonique commence par l'Empereur *Yao*.

RELIGION DES CHINOIS.

Dames de ſa Cour, les animant par ſon exemple à faire les ouvrages de ſoye & de broderie, qu'elle deſtinoit au culte réligieux.

Qualitez réquiſes pour parvenir au Trône lorſqu'il étoit électif.

L'Empire étant devenu électif, on n'élevoit au Trône Impérial que des fils de Rois, qui ſe diſtinguoient par leur ſageſſe, ou des Sages que les Rois avoient aſſociez au gouvernement: mais le choix ne tomboit que ſur ceux qui rempliſſoient avec le plus de reſpect les devoirs de la Réligion. Il eſt de l'honneur du Trône, dit-on dans le *Chu king*, que celui que le *Chang ti* s'aſſocie pour gouverner les hommes, repréſente ſes vertus ſur la terre, & qu'il en ſoit la plus parfaite image.

C'eſt ce ſeul motif qui fit conſentir *Hoang ti* à avoir ſon fils pour ſucceſſeur, avec le titre de *Chao hao*, c'eſt-à-dire, de jeune *Fo hi;* parce que dès ſa tendre jeuneſſe, il avoit été le fidèle imitateur des vertus du prémier Fondateur de l'Empire, *Tai hao fo hi.*

Muſique introduite aux ſacrifices.

La ſuite fit voir qu'on ne s'étoit point trompé dans ce choix. Il augmenta la pompe & la célébrité des ſacrifices offerts au *Chang ti*, par la ſymphonie & les concerts de Muſique. Son régne fût paiſible & tranquille: mais les dernieres années furent troublées par le complot de neuf *Tchu heou*, ou Princes feudataires, qui tâcherent de déranger dans le culte réligieux, & dans le gouvernement de l'Etat, ce beau ſyſtême de ſubordination établi par les prémiers Rois.

Enchanteurs troublent le culte de *Chang ti.*

A la crainte du *Chang ti* ils voulurent ſubſtituer la crainte des Eſprits: ils eurent recours à la magie & aux enchantemens; ils infeſterent les maiſons de malins eſprits, & effrayerent les peuples par leurs préſtiges. Le Peuple aſſemblé dans le Temple aux jours ſolemnels que l'Empereur y venoit ſacrifier, le faiſoit retentir de ſes clameurs, en demandant tumultuairement qu'on ſacrifiât pareillement à ces Eſprits. La mort ſurprit l'Empereur dans ces tems de troubles; & quoiqu'il eût laiſſé quatre fils, on leur préféra *Tchuen hio*, neveu de *Hoang ti*, qui fût déclaré Empereur.

Ce Prince commença par exterminer la race de ces neuf Enchanteurs, qui avoient été les principaux auteurs du tumulte: il remit le calme dans l'eſprit des peuples, & rétablit l'ordre des ſacrifices.

Nouveau règlement pour les ſacrifices.

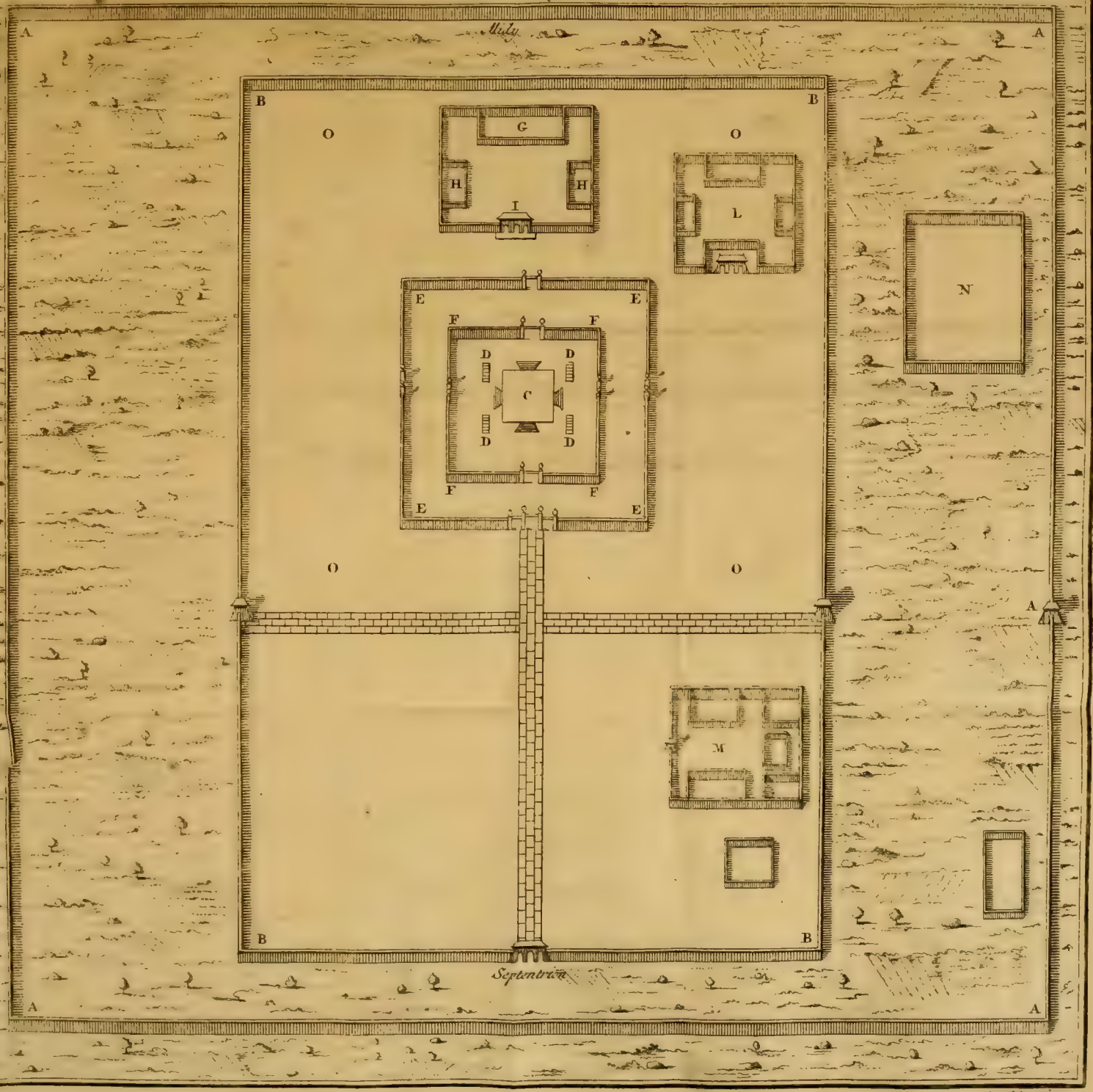
Ayant réflechi ſur l'inconvénient qu'il y avoit d'aſſembler un Peuple actif & rémüant, dans le lieu même où l'Empereur venoit ſacrifier, il ſépara le lieu de l'inſtruction, de celui des ſacrifices. Il établit deux Grands-Mandarins pour y préſider, & il les choiſit parmi les enfans du défunt Empereur. L'un étoit chargé de tout le cérémonial; & l'autre veilloit à l'inſtruction du Peuple.

Il régla pareillement le choix qui ſe feroit des victimes: il ordonna qu'elles ne fuſſent ni mutilées, ni eſtropiées; qu'elles fuſſent de l'eſpece des ſix animaux marquez par *Fo hi*; qu'elles fuſſent bien engraiſſées, & d'une couleur propre aux quatre ſaiſons, où l'on faiſoit ces quatre ſortes de ſacrifices: enfin il régla juſqu'à leur âge, & leur grandeur.

Ti ko, neveu de *Tchuen hio*, fût de même élevé à l'Empire par les ſuffrages de tous les Ordres de l'Etat. Il ne s'appliqua pas moins que ſon oncle, au culte du *Chang ti*, & à l'obſervation réligieuſe des cérémonies. On trouve dans les faſtes de ce Prince, & dans la tradition autoriſée par les

PLAN DU TITANG

Ou du Temple, ou l'Empereur Sacrifie a Chang-ti Sous le Titre de Souverain Seigneur de la terre



Explication des Lettres ſur le Plan du TITANG.

A. A. A. A. Enceinte exterieure dont un côté eſt d'environ deux cens pas.

B. B. B. B. Enceinte interieure. Cette Enceinte à deux Portes, l'une au Nord, & l'autre à l'Occident. La premiere Enceinte n'à qu'une Porte: elle eſt à l'Occident.

C. Maſſif quarré dont un côté n'à gueres que trente pieds de long. On y monte par quatre eſcaliers de cinq ou ſix marches ſeulement. Sur ce Maſſif, uniquement le jour du Sacrifice, on dreſſe une Tente quarée pour placer la Tablette de CHANG-TI, avec l'inſcription de *Souverain Maitre de la Terre.*

D. D. D. D. Petits Maſſifs de pierre placez aux côtez du grand, & dédiez aux Genies tutulaires des Montagnes, des Rivieres, &c.

E. E. E. E. } Deux Cours avec leurs Enceintes & Portes en forme
F. F. F. F. } d'Arcs de triomphe, qui regardent les quatre Regions.

G. Salle où Temple, où l'on garde pendant le cours de l'année, la Tablette de CHANG-TI.

H. H. Salles laterales du Temple.

I. Porte du Temple.

L. *Chin-ſang*, où Magazin ſacré, où l'on ſerre tous les Vaſes & inſtrumens deſtinez à l'uſage des Sacrifices.

M. *Tchai-cong*, où Palais de retraite & de penitence.

N. Demeure des Mandarins qui gardent ce Temple.

O. O. O. O. Boccage quarée de vieux Cyprès.

les *King*, que l'Impératrice *Tuen kiang*, qui étoit ſtérile, accompagnant l'Empereur à un ſacrifice ſolemnel, demanda des enfans au *Chang ti* avec tant de ferveur, qu'elle conçût preſqu'au même tems; & que dix mois après ſa priere, elle mit au monde un fils nommé *Heou tſie*, qui fût la tige d'une glorieuſe poſtérité, & célèbre par un grand nombre d'Empereurs, que ſa famille donna à la Chine. RELIGION DES CHINOIS.

Il y eût lieu de s'étonner qu'un Prince auſſi ſage que *Ti ko*, ne choisît point pour ſon ſucceſſeur à l'Empire, ni cet enfant de prieres, ni *Tao* qu'il avoit eu de la ſeconde Reine *Kin tou*, ni *Ki lié* fils de la troiſieme Reine *Kien tié*; & qu'il préféra à de jeunes Princes déja ſi eſtimables par leur vertu, ſon autre fils nommé *Tchi*, qu'il avoit eu de la quatrieme Reine *Tchang y*, en qui l'on ne rémarquoit aucune qualité digne du Trône: auſſi ne l'occupa-t-il pas longtems.

On lit dans le Livre intitulé *Cang kien* *, que la providence du *Chang ti* veilloit au bien de l'Etat, & que ce fût par ſes ordres, que le ſuffrage unanime des peuples dépoſa ce mauvais Prince, pour mettre le vertueux *Tao* en ſa place, qui joignit à la qualité d'Empereur celle de Légiſlateur, & qui devint le modèle de tous les Princes ſes ſucceſſeurs. *L'T king* rapporte que pendant les ſoixante prémieres années de ſon régne, il n'auroit jamais pû porter, comme il fit, les Sciences au plus haut point de perfection, ſans l'aſſiſtance extraordinaire du *Tien*. Progrez des Sciences ſous l'Empereur *Tao*.

A la ſoixante-unieme année le Peuple ſe multipliant, & les plus belles campagnes étant toutes couvertes d'eaux qui s'y étoient ramaſſées, & que quelques-uns croyent être des reſtes du déluge, le grand *Tu* s'appliqua à faire écouler les eaux dans la mer, à applanir les terres éboulées, & à les partager entre les peuples.

Neuf ans après ce grand Empereur ſongea à s'aſſocier au gouvernement de l'Empire, un Sage qu'il pût faire ſon ſucceſſeur. „ Je ne trouve aucun „ mérite dans mes neuf enfans, dit-il à ſes Miniſtres: cherchez-moi quel- „ qu'un, n'importe en quelle famille, pourvû qu'il ſoit véritablement ſa- „ ge, & d'une vertu éprouvée. " Sage choix d'un ſucceſſeur.

On lui ſuggéra un jeune homme de la campagne nommé *Chun*, qui étant continuellement en butte aux mauvais traitemens d'un pere, d'une mere, & de ſon frere aîné, n'en étoit que plus reſpectueux envers ſes parens, & ſouffroit toutes leurs injures & leurs mauvais traitemens, avec une douceur & une patience, que rien ne pouvoit altérer.

„ Voilà l'homme que je cherche, dit *Tao*; lui ſeul eſt capable de main- „ tenir l'ordre & la paix dans la famille Impériale, & de régler ſur ce „ modèle toutes les familles de ce vaſte Empire. " Il éprouva encore pendant trois ans ſa vertu, & enſuite il le fit ſon gendre, ſon aſſocié à l'Empire, & ſon unique héritier, à l'excluſion de tous les Princes de ſon ſang, & même malgre les repréſentations de *Chun*, qui ne ſe croyoit pas les qualitez neceſſaires pour être à la tête d'un ſi grand Empire.

Dès qu'il fût en poſſeſſion du Trône, ſa prémiere fonction, dit le *Chu king*, Etabliſſement de

* C'eſt-à-dire, Hiſtoire générale.

RELIGION DES CHINOIS.

king, fût d'en aller rendre un hommage ſolemnel au *Chang ti*; après quoi il dreſſa ces ſages Loix, qui ſont le fondement, ſur lequel eſt appuyé le gouvernement de l'Empire. Il créa des Mandarins, il donna de beaux préceptes ſur les cinq principaux devoirs du Roi & des ſujets, du pere & de ſes enfans, du mari & de ſa femme, des aînez & des cadets, & des amis entr'eux; enſorte que depuis le plus grand juſqu'au plus petit, chacun ſçavoit à qui immédiatement il devoit commander ou obéïr.

quelques Loix. Création des Mandarins.

Son exemple donna un grand poids à ſes préceptes. A voir ſa reſpectueuſe ſoûmiſſion envers *Yao*, qu'il régardoit comme ſon pere & ſon maître, il n'y avoit perſonne qui ne ſe ſentît porté à exécuter ſes ſages Loix. Il ſembloit, dit le *Chu king*, que le *Chang ti* s'étoit fait lui-même Collègue de *Chun;* & que, pour faire réüſſir ſes deſſeins, il lui eût laiſſé diriger à ſon gré ſa toute-puiſſance.

Yao ne mourut que vingt-huit ans après l'adoption de *Chun*. Le regret d'avoir perdu un ſi grand Prince, fût univerſel dans tout l'Empire. *Chun* ſe trouvant ſeul maître, partagea les emplois entre pluſieurs Sages, dont il voulut éprouver les talens. A l'exemple d'*Yao*, il ne choiſit point un ſucceſſeur dans ſa famille: ſon choix tomba ſur le ſage *Yu*, & eût l'approbation générale.

Eloges que le *Li ki* donne à l'Empereur *Chun*.

O l'aimable *Chun*, s'écrie le *Li ki*! vit-on jamais un meilleur Prince? Pendant ſa vie, il n'eût à cœur que le bien public; & à ſa mort, loin de conſulter la chair & le ſang, & de placer ſon fils ſur le Trône, comme l'amour paternel l'en ſollicitoit, il ne ſongea qu'aux intérêts de ſon peuple: il fait voir qu'il en eſt le vrai pere, en lui donnant dans la perſonne du ſage *Yu*, un autre lui-même, & un digne héritier de ſon affection pour les peuples.

Sages établiſſemens de l'Empereur *Yu*.

Le grand *Yu* n'eût garde d'oublier un devoir qu'il régardoit comme capital; le culte du *Chang ti* ne fût jamais plus floriſſant que ſous ſon régne: il ſongea même à prévenir la négligence, qui pourroit réfroidir le zèle de ſa poſtérité: il établit des Mandarins à la Cour & dans les Provinces, comme autant de Sages, qui ſeroient chargez de repréſenter aux Empereurs l'obligation qu'ils ont d'honorer le *Chang ti*, & de leur donner, lorſqu'il ſeroit néceſſaire, d'utiles enſeignemens ſur la pratique des neuf vertus royales.

Cette liberté qu'avoient les Sages de l'Empire, de repréſenter au Prince quels étoient ſes principaux devoirs, fût interrompuë dans la ſuite des tems ſous le Tyran *Kié*, Prince impie & voluptueux. Il n'admit dans ſes conſeils que de jeunes libertins, qui fomentoient ſon irréligion, & le flattoient dans ſes crimes.

Le Tyran *Kié* détrôné; & pourquoi.

Tous les Ordres de l'Etat ne purent ſouffrir plus longtems ſa cruauté, & le ſcandale de ſes pernicieux exemples; ils le dépoſerent de la dignité Impériale; & ce fût par lui que finit la Dynaſtie des *Hia*. Ils mirent ſur le Trône *Tching tang* petit-fils de *Hoang ti;* & toute la raiſon qu'on allégua de la chûte de celui-là, & de l'élévation de celui-ci; c'eſt que *Kié* étoit devenu un Impie, qui avoit oublié le ſerment qu'il avoit prêté en montant ſur le Trône, de continuer le culte ſuprême au *Chang ti*.

La

La Réligion fût comme la baſe & le fondement de l'élévation de la Dynaſtie des *Chang*; auſſi *Tching tang* porta-t-il encore plus loin que ſes prédéceſſeurs le culte & la crainte reſpectueuſe du *Chang ti*. Il rétablit les Mandarins de la Cour & des Provinces, dans le droit de lui faire des rémontrances, s'il venoit à s'écarter tant ſoit peu de ce principal devoir.

RELIGION DES CHINOIS.

Piéte de ſon Succeſſeur.

Sept années d'une ſtérilité générale avoient réduit le Peuple à la plus grande diſette. L'Empereur, après avoir offert inutilement pluſieurs ſacrifices pour appaiſer la colere du Ciel, réſolut de s'offrir lui-même comme une victime d'expiation: il ſe dépoüilla des ornemens de ſa dignité, & partit avec les Grands de ſa Cour, pour ſe rendre à une montagne aſſez éloignée de la ville, où, les pieds & la tête nuë, en poſture de criminel, il ſe proſterna neuf fois devant le ſouverain Maître de l'Univers.

Priere qu'il adreſſe au ſouverain Maître de l'Univers, dans une grande ſterilité.

„ Seigneur, dit-il, tous les ſacrifices que je vous ai offerts pour im-
„ plorer votre clémence, ont été inutiles: c'eſt moi ſans doute qui ai
„ attiré tant de malheurs ſur mon Peuple. Oſerois-je vous demander ce
„ qui a pû vous déplaire en ma perſonne? Eſt-ce la magnificence de mon
„ palais? Eſt-ce la délicateſſe de ma table? Eſt-ce le nombre de mes
„ concubines, que les Loix néanmoins me permettent? Je vais réparer
„ toutes ces fautes par ma modeſtie, par ma frugalité, par ma tempé-
„ rance. Si cela ne ſuffit pas, je m'offre à vôtre juſtice, puniſſez-moi,
„ pourvû que vous épargniez mon Peuple: faites tomber la foudre ſur
„ ma tête, pourvû qu'en même-tems vous faſſiez tomber la pluye ſur les
„ campagnes, & que vous ſoulagiez ſa miſere. " Sa priere fût éxaucée, l'air ſe chargea de nuages; une pluye féconde arroſa les campagnes, & donna une abondante récolte.

Sages, quel étoit leur principal emploi.

Ce fût un bonheur pour cette famille, que le grand nombre de Sages qui parurent en ce tems-là: leur principal emploi étoit d'accompagner l'Empereur aux ſacrifices du *Chang ti*. Le Colao (*a*) *Yn* ſe diſtingua parmi ces Sages ſous le régne de *Tching tang*, & de ſon fils *Tai kia*.

Bannis de la Cour ſous le Tyran *Tcheou*.

Ce ne fût que ſous le Tyran *Tcheou*, que ces Sages ne furent plus écoutez. Leurs rémontrances & leurs avis étoient récompenſez par les plus cruels ſupplices, & ſouvent par la mort. On admiroit en ce tems-là la vertu & la ſageſſe de l'incomparable *Ven vang*, & de ſon fils *Vou vang*. Tous les Grands de l'Empire ſe réünirent pour détrôner *Tcheou*, & mettre *Ven vang* à ſa place: celui-ci réſiſta conſtamment à leurs preſſantes ſollicitations: il ſe contenta d'avoir les vertus, qui font les grands Monarques, ſans avoir l'ambition de le devenir. Il profita meme de la diſpoſition des eſprits à ſon égard, pour les ramener à l'obéïſſance, qu'il croyoit être dûë au Tyran.

Vertu de *Ven vang* reſpectée: ce que l'*Y king* en dit.

Durant neuf ans des plus grands troubles de l'Etat, ce fût par le canal de ce vertueux Prince, que *Tcheou* faiſoit paſſer ſes ordres, pour être obéï de ſes ſujets: ce fût auſſi par les mains de *Ven vang*, qu'il offroit les ſacrifices au *Chang ti*; ſans cela les Princes feudataires auroient refuſé d'y aſſiſter.

(*a*) Nom commun aux Miniſtres de l'Empire. Le nombre n'eſt point limité à quatre il y en a quelquefois ſix ou ſept.

RELIGION DES CHINOIS.

ter. Sur quoi le Livre intitulé *Y king*, dit élégamment dans ſon ſtile énigmatique, que tous les bœufs égorgez par *Tcheou*, ne valoient pas les plus viles offrandes de *Ven vang*; parce que celui-là offroit des ſacrifices avec un cœur ſoüillé de crimes, au lieu que celui-ci faiſoit conſiſter la meilleure partie de ſon offrande dans la purete de ſon cœur.

Irréſolution de *Vou vang.*

Après la mort de *Ven vang*, il fût conclu d'une voix unanime dans une aſſemblée générale des *Tchu heou* *, qu'on détrôneroit le Tyran, & qu'on mettroit *Vou vang* à la tête de cette expédition. Le ſeul *Vou vang* parût s'oppoſer à cette réſolution: du moins il demanda du tems, pour examiner ſi c'étoit effectivement l'ordre du *Tien*. Il paſſa deux ans entiers à délibérer; & ſon cœur fût agité de continuelles inquiétudes, ne ſçachant quel parti prendre, & craignant de s'attirer la colere du *Tien*, ſoit qu'il acceptât, ſoit qu'il refuſât cette commiſſion.

Enfin, après bien des combats intérieurs qu'il eût à ſoutenir, il ſe rendit aux prieres & aux ſollicitations de tout l'Empire. *Vou vang* ne ſe fâcha qu'une fois, dit Confucius: dès le prémier combat, le Tyran mis en déroute, & abandonné des ſiens, courut à ſon palais, dreſſa un bucher de ce qu'il avoit de plus précieux, & s'enſevelit ſous les ruines de ſon palais tout en feu. Ainſi finit la Dynaſtie des *Chang*. Tous les ſuffrages mirent auſſitôt *Vou vang* ſur le Trône, & il rétablit bientôt le Gouvernement dans ſon prémier état.

Sa vertu eſt douteuſe.

Il eſt vrai que l'ordre prétendu du Ciel, & le prétexte du zèle pour le bien public, qui ſervoient à colorer cette uſurpation, n'ont pas juſtifié ce Prince dans l'eſprit de quelques Ecrivains poſtérieurs. Quoique *Tching tang* & *Vou vang* ayent toûjours été régardez comme de grands Empereurs & des modèles de vertu; le célèbre *Tchao can tſie* prononce nettement, que la manière dont ils ont monté ſur le Trône, eſt une tache à leur gloire; & il exalte bien davantage les Princes *Chun*, *Yu*, *Ven vang*, *Tcheou kong*, qui ayant été Collègues d'Empereurs, n'ont pris pour eux que ce qu'il y avoit de pénible dans le gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît par toute cette doctrine tirée des Livres Claſſiques, que depuis la fondation de l'Empire par *Fo hi*, & pendant une longue ſuite de ſiécles, l'Etre ſuprême, connu plus communément ſous le nom de *Chang ti*, ou de *Tien*, étoit l'objet du culte public, & comme l'ame, & le prémier mobile du gouvernement de la Nation; que ce prémier Etre étoit craint, honoré, reſpecté; & que non ſeulement les Peuples, mais les Grands de l'Empire, les Empereurs mêmes ſentoient qu'ils avoient au-deſſus d'eux un Maître & un Juge, qui ſçait récompenſer ceux qui lui obéïſſent, & punir ceux qui l'offenſent. C'étoit au *Chang ti* que tout ſe rapportoit.

Sentiment de Confucius touchant la piété filiale.

De tous les Etres naturels, diſoit Confucius à ſon Diſciple *Tſeng tſe*, il n'y en a point de plus eſtimable que l'homme; de toutes les actions des hommes, il n'y en a point de plus loüable que la piété filiale; entre les devoirs de la piété filiale, le plus indiſpenſable c'eſt d'obéir avec reſpect aux ordres de ſon pere:

* Nom ſous lequel on déſigne les Princes feudataires.

re : mais pour lui rendre cette obéïſſance, rien de plus efficace que de l'aſſocier au *Chang ti* ; c'eſt-à-dire, de ſe le repreſenter comme revetu de la Majeſté & de l'Autorité du Très-Haut. RELIGION DES CHINOIS.

Tcheou kong frere de *Vou vang*, reconnût bien cette dépendance abſoluë, dans laquelle les Empereurs, de meme que leurs ſujets, ſont à l'égard du *Chang ti*. Il aimoit tendrement l'Empereur ſon frere ; & le voyant prêt de mourir à la ſeconde année de ſon régne, il ſe proſterna devant la Majeſte ſuprême, pour lui demander la guériſon d'un Prince, dont la vie étoit ſi néceſſaire à l'Etat. „ C'eſt vous, Seigneur, lui dit-„ il, qui l'avez placé ſur le Trône, & qui l'avez établi le pere des peu-„ ples ; voudriez-vous nous punir par ſa perte ? S'il vous faut une victi-„ me, agréëz ma vie, je vous l'offre en ſacrifice, pourvû que vous con-„ ſerviez mon Maître, mon Roi, & mon Frere ". Grand exemple d'amour fraternel.

Tching vang imita la piété de ſon pere, & porta ſur le Trône le même reſpect pour le ſouverain Maître de l'Univers. „ Quelque élevé que je „ ſois au-deſſus du reſte des hommes, dit-il dans le *Chu king*, je ne „ ſuis pourtant qu'un des petits ſujets du *Chang ti* : puis-je me diſpen-„ ſer de lui rendre mes hommages ? " Humilité de *Tching vang*, & ſon reſpect pour le *Chang ti*

Tcheou kong étoit ſon oncle, & avoit été ſon tuteur. L'autorité d'un ſi ſage Miniſtre cauſa des ombrages : l'envie & la malignité de quelques Grands, monterent à un tel excès, qu'ils l'obligerent de ſe retirer de la Cour, & de s'éxiler lui-meme dans la Province de *Chan tong*. Un affreux orage, qui s'éleva alors peu de tems avant la moiſſon, ravagea tous les biens de la campagne. *Tching vang* ne douta pas que le *Tien* ne fût irrité, & ne vangeat l'innocence opprimée. A l'inſtant il donna ſes ordres pour le rappel de *Tcheou kong* : il alla même au-devant de lui, pour honorer ſon retour : mais il s'arreta ſur la route, pour faire ſa priere au *Chang ti*, & lui repréſenter les beſoins des peuples. Preſque au même moment, un vent contraire à celui qui avoit abattu juſqu'aux plus grands arbres, les redreſſa, les rétablit dans leur ſituation naturelle, & la récolte fût abondante.

Il eſt rapporté encore dans le *Chu king*, que trois Princes du ſang, qui s'étoient emparez de la Régence durant la minorité de *Tching vang*, s'étant révoltez, parce qu'on l'avoit renduë à *Tcheou kong* ; l'Empereur prit les armes pour les réduire, mais qu'auparavant il conſulta le *Chang ti*. Le *Tien*, dit-il, ne favoriſe les armes des Princes, que lorſqu'ils font la guerre par amour de la paix.

Le même eſprit de réligion anima le Prince *Kang vang*. Il ſembloit, dit le *Chi king*, qu'il n'y avoit point d'autre Empereur à la Chine, que le *Chang ti*. La crainte du prémier Etre ſuffiſoit pour contenir les peuples dans le devoir. Il régna tant de bonne foi ſous le gouvernement de ce Prince, & ſous celui de ſon pere, à qui il ſuccéda immédiatement, qu'ils n'avoient pas beſoin d'intimider leurs ſujets par la terreur des ſupplices : la priſon étoit la ſeule peine qu'on impoſoit aux coupables : on en ouvroit la porte dès le matin : les priſonniers en ſortoient pour aller à leur travail ; & ils y rentroient le ſoir d'eux-memes, pour y paſſer la nuit. Réligion de *Kang vang* & du Peuple pour le *Chang ti*.

RÉLIGION DES CHINOIS.

Un ſeul texte du *Chi king* fait connoître avec quels ſentimens de confiance & de gratitude *Tchao vang* avoit coûtume de s'adreſſer au *Chang ti*. „ Réjoüiſſez-vous, mon Peuple, dit-il un jour aux laboureurs, vous n'êtes encore qu'à la fin du Printems, & vous êtes ſur le point de recüeillir les fruits de l'Automne: nos champs nouvellement enſemencez, ſont déja chargez de la plus riche moiſſon. Graces ſoient renduës au *Chang ti* qui nous met ſi-tôt en état de joüir de ſes dons. C'eſt pourquoi je ne veux pas attendre juſqu'à la fin de l'Automne, pour me préſenter à lui, & le remercier d'une ſi prompte fertilité. ".

Confiance & gratitude envers le *Chang ti*

Mo vang miniſtre de la juſtice du *Chang ti*.

Mo vang ſon fils imita ſes prédéceſſeurs dès qu'il fût ſur le Trône. Et comme les peuples n'étoient plus retenus par la crainte de l'Etre ſuprême, de même que ſous les régnes de *Tching vang*, & de ſon fils; il ſe régarda comme le miniſtre de la juſtice du *Chang ti*, & il étala aux yeux de ſes ſujets les ſupplices, dont leurs crimes devoient être punis. Il dit dans le *Chu king*, qu'il n'eſt que le miniſtre du Très-Haut, pour défendre l'innocent de l'oppreſſion, & pour empêcher que le fort ne dépoüille le foible.

L'eſprit de la Réligion ſe perd. Paſſion de *Hiao vang* pour les chevaux.

La Réligion conſerva ſon culte extérieur ſous les quatre Empereurs ſuivans, qui furent *Kong vang*, *Te vang*, *Hiao vang*, & *Y vang:* mais ces Princes dégénérerent beaucoup de la vertu de leurs ancêtres; ſemblables, dit le *Chi king*, à ces arbres qui conſervent encore un beau feüillage, mais qui, faute de culture, ne portent plus de fruits, & commencent à dégénérer de leur eſpece. Auſſi devinrent-ils des objets de mépris, & le ſujet de mille chanſons ſatyriques. L'un d'eux (c'eſt *Hiao vang*) avoit tant de paſſion pour ſes chevaux, que pour récompenſer le Chef de ſon Ecurie, il l'éleva à la dignité de Prince de *Tſin*: il ne prévoyoit pas ſans doute qu'un des déſcendans de ce nouveau Prince, fonderoit la famille ſuivante des *Tſin*, ſur la ruine de celle des *Tcheou*.

Tyrannie & orgueil de *Li vang* enfin punis par le *Chang ti*.

Li vang, qui lui ſuccéda, fût un Prince déteſté à cauſe de ſon orgüeil & de ſa tyrannie. Le ſilence du *Chang ti*, dit le *Chi king*, fût une énigme: on eût dit qu'il étoit endormi contre ſa coûtume: tout proſpéroit à ce Prince vicieux, les peuples n'oſoient ſouffler; les Cenſeurs memes de l'Empire, obligez par le devoir de leurs Charges de lui donner les avis convénables, étoient les prémiers à l'entretenir dans ſes crimes par de lâches adulations. Quoi donc, s'écrie l'Auteur du *Chi king*, eſt-ce qu'il n'y a plus de juſtice au ciel? L'Impie joüira-t-il paiſiblement du fruit de ſes crimes? Attendez, pourſuit-il, & vous verrez bientôt que le *Chang ti* ne ſuſpend les efforts de ſon bras tout-puiſſant, que pour lancer de plus rudes coups.

Un Colao ſauve la vie à *Suen vang*; & comment.

En effet, les peuples ſe ſouleverent contre *Li vang*, ſes parens & ſes proches furent mis en pieces: le Tyran ne ſe déroba à leur fureur que par la fuite, en s'éxilant lui-même. Son fils *Suen vang* auroit éprouvé le même ſort, ſi le fidèle *Tchao kong*, Colao de l'Empire, n'avoit ſubſtitué ſon propre fils à ſa place, ſous le faux nom de *Suen vang*, & ne l'avoit ainſi ſacrifié, pour conſerver la vie de l'héritier du Trône.

Surquoi le *Chi king* fait cette réflexion. On a beau s'envelopper de ténèbres

nèbres, rien n'eſt caché au *Chang ti*: la nuit eſt pour lui auſſi claire que le jour: il perce dans les réduits les plus ſecrets, où la malignité du cœur humain voudroit ſe dérober à ſa vûë: il eſt préſent par-tout, & il porte ſa lumiere dans les détours les plus obſcurs du labyrinthe impénétrable, où l'on eſſayeroit de ſe cacher. RÉLIGION DES CHINOIS.

C'eſt à cette occaſion qu'un vénérable vieillard, âgé de quatre-vingt-quinze ans, nommé *Oei vou kong*, fit une Ode qu'il ſe faiſoit chanter tous les jours à la porte intérieure de ſon palais. En vain, dit-il, la force humaine prétend-elle établir un Etat, ſi le Seigneur du ciel n'y met la main pour l'affermir? Il s'écroule à la prémiere ſecouſſe: c'eſt une eau, qui non loin de ſa ſource va ſe perdre & ſe tarir dans le prémier ſable de la plaine: c'eſt une fleur qui s'épanoüit le matin, & qui ſe flétrit le ſoir. Tout un Peuple ſe corrompt à l'exemple d'un méchant Roi. Ode chantée au ſujet de la chûte du Tyran *Li vang*.

Suen vang fût plus réligieux que ſon pere *Li vang*. Cependant ſon régne fût traverſé par des calamitez publiques: une année de ſéchereſſe déſola l'Empire. Ce Prince s'en plaint amerement dans le *Chi king*: „ A la „ vûë de ces campagnes deſſéchées, dit-il, comment un cœur ne ſeroit-il „ pas deſſéché de triſteſſe? Si le *Chang ti* qui peut tout, ne daigne pas „ jetter un regard de compaſſion ſur moi, tandis que je lui fais le grand „ ſacrifice pour la pluye, hélas! que deviendra mon pauvre Peuple? Il „ faut qu'il périſſe de faim. Ne vaudroit-il pas mieux que la colere du „ Ciel tombât ſur moi ſeul, & que mon Peuple fût ſoulagé? ” Piété de *Suen vang*.

Je ne pouſſerai pas plus loin cette énumération. Il ſuffit de voir, par ce que rapportent les Livres Claſſiques, que, pendant pluſieurs ſiécles conſécutifs, c'eſt-à-dire, durant plus de deux-mille ans, la Nation Chinoiſe a connu, reſpecté, & honoré par des ſacrifices un Etre ſuprême, ſouverain Maître de l'Univers, ſous le nom de *Chang ti*, ou de *Tien*.

Si l'on compare ces anciens Maîtres de la doctrine Chinoiſe, avec les anciens Sages du Paganiſme, on y trouvera une grande différence: ceux-ci ſembloient ne prêcher la vertu, que pour ſe donner ſur le reſte du genre humain une ſupériorité, qu'ils n'avoient pas du côté de la fortune: d'ailleurs ils dogmatiſoient d'une maniére faſtueuſe & pleine d'oſtentation; & l'on s'appercevoit qu'ils cherchoient moins à découvrir la vérité, qu'à faire briller leur eſprit: au lieu que les Maîtres de la doctrine inculquée dans les *King* *, ce ſont des Empereurs, des prémiers Miniſtres dont la vertu donnoit un grand poids à leurs inſtructions, qui obſervoient les prémiers les Loix gênantes qu'ils impoſoient, & qui débitoient leur Morale, ſans uſer de détours & de ſubtilitez, mais d'un air ſimple & naïf, d'une maniére pratique, & qui tendoit à la réformation des mœurs par la voye la plus courte. Différence des Sages Chinois d'avec ceux de l'ancien Paganiſme.

Il ſemble que ce ſeroit faire injure à ces prémiers Chinois, qui ont ſuivi la Loi de la nature, qu'ils avoient reçûë de leurs Peres, que de les taxer d'irréligion, parce qu'ils n'avoient pas une connoiſſance auſſi nette, & auſſi diſtincte de la Divinité, qu'on l'a euë depuis dans le monde Chrétien. Anciens Chinois exempts du reproche d'irréligion.

* On nomme ainſi les Livres Canoniques.

RELIGION DES CHINOIS.

tien. Ne ſeroit ce pas trop exiger de ces anciens Peuples, que de prétendre qu'ils auroient dû être auſſi inſtruits que nous le ſommes, nous qui avons été éclairez des plus vives lumieres, que Jeſus-Chriſt, le vrai ſoleil de juſtice, eſt venu répandre ſur la terre?

Leur Doctrine ſur l'immortalité de l'ame, & ſur la création.

Auſſi eſt-il vrai de dire, que, quoique les Livres Claſſiques, & ſurtout le *Chu king*, exhortent ſouvent à craindre le *Tien*; quoiqu'ils placent les ames des hommes vertueux auprès du *Chang ti*; on ne voit pas qu'ils ayent parlé clairement des peines éternelles de l'autre vie: de même, quoiqu'ils aſſûrent que le prémier Etre a produit toutes choſes; on ne trouve point qu'ils s'expliquent aſſez clairement, pour juger qu'ils ayent entendu par-là une vraye création, une production précedée du néant. Mais auſſi il faut avoüer que s'ils ont garde ſur cela le ſilence, ils ne l'ont pas niée, ils ne l'ont pas donnée comme impoſſible; ils n'ont pas avancé, comme ont fait certains Philoſophes Grecs, que la matière, dont les Etres corporels ſont compoſez, eſt éternelle.

Sur l'état de l'ame.

On ne trouve pas non plus qu'ils ayent parlé nettement ſur l'état de l'ame; & il paroît qu'ils en avoient une idée peu exacte, & peu conforme a la vérité. Néanmoins on ne peut douter qu'ils ne cruſſent que les ames ſubſiſtent, lorſqu'elles ceſſent d'être unies au corps: certainement ils croyoient de véritables apparitions, témoin celle que rapporte Confucius.

Apparition que Confucius raconte.

Ce Philoſophe racontoit à ſes Diſciples les plus familiers, que pendant pluſieurs années, il avoit vû très-ſouvent en ſonge le célèbre *Tcheou kong* fils de *Ven vang*, à qui l'Empire étoit redevable de tant de belles inſtructions ſur les mœurs & ſur la doctrine. Et il eſt à rémarquer que le ſçavant *Tchu hi*, ſi diſtingué ſous la Dynaſtie des *Song*, étant interrogé ſi Confucius vouloit parler d'un ſonge, ou d'une vraye apparition, répond ſans héſiter, qu'il s'agiſſoit d'une vraye apparition. Cependant il y avoit ſix-cens ans que *Tcheou kong* étoit mort, lorſqu'il apparût à Confucius.

A cette occaſion je rapporterai deux autres faits à peu près de même nature, dont parle l'Hiſtoire Chinoiſe, qui ne ſont pas moins extraordinaires.

Kao tſong voit en ſonge ſon futur prémier Miniſtre.

On lit dans le *Chu king*, que l'Empereur *Kao tſong* ayant fait d'inſtantes prieres au *Tien* (*a*), pour obtenir un digne Miniſtre d'Etat, qui réformât les moeurs de ſes ſujets; le *Chang ti* lui apparût en ſonge, & lui fit voir diſtinctement le portrait de celui qu'il lui donnoit; qu'aux traits marquez dans le ſonge, il le fit chercher, & qu'on découvrit dans la foule du petit peuple, cet homme deſtiné à être prémier Miniſtre, ou plûtôt à être maître de l'Empereur & de l'Empire; que *Fou yué* (c'étoit ſon nom) tiré de l'obſcurité & de la pouſſiere, parla d'abord ſelon les maximes des anciens Sages; d'où il eſt aiſé de juger que la doctrine qu'il enſeignoit étoit commune & répanduë dans tous les états de la Nation.

Tradition ſur la ruine du Royaume de *Tſao*.

Des Hiſtoriens poſtérieurs à Confucius, ont recüeilli une tradition con-

(*a*) *Tien* ſe prend pour *Chang ti*, & *Chang ti* pour *Tien*, quand il s'agit du ſouverain Etre qui a créé & qui gouverne le ciel & la terre.

conſtante ſur la ruine du Royaume de *Tſao*, arrivée à la troiſieme année de l'Empereur *King vang*. Un Grand de la Cour de ce Prince vit en ſonge les ancêtres de cette famille, qui, après avoir gémi ſur ce que leurs déſcendans dégénéroient ſi fort de leurs vertus, diſoient entr'eux : c'en eſt fait, nôtre Race va perdre la Couronne, & le pays *Tſao* ne ſera plus un Etat particulier, comme il l'a été pendant l'eſpace de ſix-cens-trente-ſix ans. Un homme de tel nom aſſaſſinera le Prince, & cauſera ce renverſement. RELIGION DES CHINOIS.

Ce Seigneur fût trop frappé de cette apparition, pour la traiter de ſimple ſonge. N'ayant pû découvrir perſonne à la Cour de *Tſao*, qui portât le nom du traître déſigné, il ſe contenta d'avertir le Prince de ſe défier d'un tel homme, s'il ſe préſentoit à ſes yeux. Le Prince profita du conſeil; mais dans la ſuite il négligea, & oublia peut-être un avis ſi important: & en effet, il arriva qu'un homme de ce nom tua le dernier des Rois de *Tſao*, & que ce pays fit enſuite partie du Royaume de *Song*.

Il eſt à remarquer, que ſi l'on trouve dans ces anciens Livres, des preuves de la connoiſſance, que les prémiers Chinois ont euë de l'Etre ſuprême, & du culte réligieux, qu'ils lui ont rendu pendant une longue ſuite de ſiécles; on n'y apperçoit aucun veſtige d'un culte idolâtrique. Cela paroît moins ſurprenant, lorſqu'on fait réflexion que l'Idolâtrie ne s'eſt répanduë que lentement dans le monde; que, ſelon Euſebe, elle a pris naiſſance dans l'Aſſyrie, où il ne parût des Idoles que longtems après Belus, qui les y a introduites; que la Chine n'avoit aucun commerce avec les autres Nations; qu'entre ce vaſte Empire & l'Aſſyrie, ſe trouvent les Indes, qui rendoient encore la communication plus difficile. Pureté de la Réligion des prémiers Chinois.

D'ailleurs l'Hiſtoire Chinoiſe n'auroit pas manqué d'en parler, comme elle a marqué le tems où l'Idole *Fo* fût tranſportée à la Chine, pluſieurs ſiécles après Confucius. Il eſt vrai que du tems même de ce Philoſophe, la Magie & diverſes erreurs avoient infecté pluſieurs eſprits. Il ſe peut faire même qu'avant lui il ſe trouva parmi le peuple, & en quelques Provinces, des Idoles, & un culte ſuperſtitieux : mais c'eſt ce qui ne peut s'aſſûrer ſur des preuves tirées de l'Hiſtoire; & il paroît que les Sçavans attachez à la doctrine, qu'ils avoient reçûë par tradition de leurs peres, n'y avoient aucune part.

Ce qui a beaucoup contribué à maintenir à la Chine le culte des prémiers tems, & à empêcher qu'il n'y ait été tout-à-fait éteint; c'eſt que l'Empire, parmi ſes Tribunaux ſouverains, en a établi un preſque dès ſon origine, qui a une pleine autorité, pour condamner & réprimer les ſuperſtitions qui pourroient ſe gliſſer, & qui s'appelle le Tribunal des Rits. Tribunal des Rits; pourquoi & quand établi.

Cette précaution de la politique Chinoiſe eût été bonne, ſi l'eſprit humain étoit moins borné, & moins ſujet à la ſéduction. Les plus fortes digues n'étant que l'ouvrage des hommes, ne tiennent point contre de violentes inondations. On a vû ailleurs qu'à la Chine, preſque tout le corps des Philoſophes idolâtre contre ſes propres lumieres, par la crainte d'un peuple amateur des Idoles, qui étoit ſans frein, & trop maître dans l'Etat. L'ancienne doctrine des Chinois a toûjours trouvé ſon appui

RELIGION DES CHINOIS.

dans ce Tribunal, dont je viens de parler; & c'eſt à la faveur de ſes arrêts, qu'elle eſt reſtée la Secte dominante.

Les Miſſionaires qui liſoient leurs arrêts, ont remarqué que les Mandarins qui compoſent ce Tribunal, & qui dans le particulier ſuivoient quelquefois certaines pratiques ſuperſtitieuſes, lorſqu'ils étoient aſſemblez en corps pour en délibérer, les condamnoient hautement.

Ce peut bien etre auſſi par ce moyen que l'idée d'un prémier & ſouverain Etre s'eſt conſervée ſi longtems à la Chine, telle qu'on la voit dans les Livres Claſſiques: & il eſt certain qu'elle n'a point été défigurée, comme chez les Grecs & les Latins, par les fictions de la Poëſie. On ne voit point à la Chine pendant pluſieurs ſiécles, ce qu'on a vû chez des Nations entieres, qui n'ayant de la Divinité qu'une idée groſſiere & imparfaite, en ſont venus peu-à-peu juſqu'à honorer du nom de Dieux les Héros de leur pays.

Tablettes où les Chinois conſervent la mémoire des Empereurs & des grands Hommes.

Quelque vénération que la Nation Chinoiſe ait euë pour ſes plus grands Empereurs, toûjours conſtante dans ſon ancien culte, elle ne l'a rendu qu'au prémier Etre: & quoiqu'elle marquât ſon eſtime & ſon reſpect pour la mémoire des grands hommes, qui ſe ſont rendus recommandables par leur rang, par leur vertu, & par leurs ſervices; elle aimoit mieux ſe rappeller leur ſouvenir par des tablettes, que par des ſtatuës, ou par des figures reſſemblantes. On s'eſt donc contenté d'une Tablette où étoient leurs noms, avec un court éloge, pour tenir-là leur place; de même que quelquefois une ſemblable Tablette tient dans un lieu honorable la place du Magiſtrat, qui a fini, à la ſatisfaction du peuple, l'exercice de ſon emploi, & qui paſſe à un autre Gouvernement.

Confucius, reſtaurateur de l'ancienne doctrine.

Cependant les troubles qui arriverent dans l'Empire, les guerres inteſtines qui le diviſerent, & la corruption des mœurs, qui devint preſque générale, n'étoient que trop capables de faire entierement oublier l'ancienne doctrine. Confucius la fit revivre en donnant un nouveau crédit aux anciens Livres, ſurtout au *Chu king*, qu'il propoſa comme la véritable règle des mœurs.

J'ai déja parlé de l'eſtime que s'acquit ce Philoſophe, qu'on regarde encore à préſent comme le Docteur de l'Empire, & pour les ouvrages duquel on conſerve la plus profonde vénération. Cependant ce fût de ſon tems que s'éleva la Secte des *Tao ſſeë*.

L'Auteur de cette Secte ne vint au monde qu'environ cinquante-deux ans avant Confucius. La doctrine ſuperſtitieuſe que ce nouveau Maître enſeigna, plût par ſa nouveauté; & quelqu'extravagante qu'elle dût paroître aux eſprits raiſonnables, elle trouva de l'appui auprès de quelques Empereurs, & un grand nombre de ſectateurs qui la mirent en crédit.

De la Secte des Tao ſsëe *.

Auteur de cette Secte : ſa naiſſance extraordinaire.

LAO KIUN eſt le nom du Philoſophe, qui inventa cette nouvelle Secte. Sa naiſſance, ſi l'on croit ce qu'en racontent ſes diſciples, fût des plus extraordinaires; &, ſelon le rapport fabuleux qu'ils en font, il demeura pendant quatre-vingt ans dans les flancs de ſa mere; ce fût par ſon côté gauche qu'il s'ouvrit lui-même un paſſage, & qu'il vit le jour. Un ſi prodigieux enfantement cauſa peu après la mort à celle dont il avoit reçû la vie.

Ses Livres.

On a encore ſes Livres, mais qui ont été, à ce qu'on croit, fort défigurez par ſes diſciples; quoiqu'on ne laiſſe pas d'y trouver des maximes & des ſentimens dignes d'un Philoſophe ſur les vertus, ſur la fuite des honneurs, ſur le mépris des richeſſes, & ſur cette heureuſe ſollicitude d'une ame, qui s'élevant au-deſſus de toutes les choſes humaines, croit pouvoir ſe ſuffire à elle-même.

Parmi ces ſentences, il y en a une qu'il répétoit ſouvent, ſurtout lorſqu'il parloit de la production de cet Univers. *Le Tao*, diſoit-il, ou *la raiſon a produit un*, *un a produit deux*, *deux ont produit trois*, *& trois ont produit toutes choſes*. Il ſemble par-là qu'il ait eu quelque connoiſſance de la Divinité; mais c'étoit une connoiſſance bien groſſiere.

Sa Morale.

La Morale de ce Philoſophe & de ſes diſciples eſt aſſez ſemblable à celle de nos Epicuriens. Elle conſiſte à écarter les déſirs véhémens, & les paſſions capables de troubler la paix & la tranquillité de l'ame. Selon eux l'attention de tout homme ſage eſt de paſſer ſa vie ſans chagrin & ſans ſollicitude, & pour cela de bannir tout retour ſur le paſſé, toute recherche inutile de l'avenir.

Ils prétendent que de s'agiter de ſoins inquiets, que de s'occuper de grands projets, que de ſe livrer à l'ambition, à l'avarice, & aux autres paſſions; c'eſt travailler plus pour ſes déſcendans, que pour ſoi-même; & que c'eſt être inſenſé que d'acheter le bonheur des autres, aux dépens de ſon propre repos & de ſa félicité; que s'il s'agit même de ſon propre bonheur, il ne faut ſe le procurer qu'avec des ſoins modérez, & ne pas s'abandonner à des déſirs trop violens; parce que ce qu'on regarde comme bonheur, ceſſe de l'être, s'il eſt accompagné de troubles, de dégoûts, & d'inquiétude, & ſi la paix de l'ame en eſt tant ſoit peu altérée.

Abus qu'en ont fait ſes diſciples.

C'eſt pourquoi ceux qui faiſoient profeſſion de cette Secte, affectoient un repos, qui ſuſpendoit, diſoient-ils, toutes les fonctions de l'ame. Et comme ce repos ne pouvoit manquer d'être troublé par la penſée de la mort, ils ſe flatterent de trouver un breuvage, par le moyen duquel on pourroit devenir immortel. Ils s'adonnerent à la Chymie, & s'entêterent de la Pierre philoſophale : ils eurent pareillement recours à la Magie, & ils

* Ce terme ſignifie, Docteurs de la Loi.

RELIGION DES CHINOIS.

ils ſe perſuaderent que, par le miniſtère des Démons qu'ils invoquoient, ils pourroient réüſſir dans leur deſſein.

Le déſir de l'immortalité leur procure des ſectateurs.

L'eſpérance d'éviter la mort, porta un grand nombre de Mandarins à étudier cet art diabolique : les femmes ſurtout naturellement curieuſes, & encore plus attachées à la vie, donnerent avec fureur dans ces extravagances. Enfin quelques Empereurs crédules & ſuperſtitieux, mirent en vogue cette doctrine impie, & multiplierent beaucoup le nombre de ſes ſectateurs.

L'Empereur *Tſin chi hoang ti*, cet ennemi juré des Lettres & des Sçavans, dont nous avons déja parlé, ſe laiſſa perſuader par ces impoſteurs, qu'il ſe trouvoit effectivement un breuvage qui rendoit les hommes immortels, & qui s'appelloit *Tchang ſeng yo* (*a*). Il fit chercher cette ambroſie dans pluſieurs Iſles.

Li chao kiun, Docteur de cette Secte, enſeigne la Magie à l'Empereur *Vou ti*.

Vou ti ſixieme Empereur de la Dynaſtie des *Han*, ſe livra tout entier à l'étude des livres magiques, ſous un Maître de cette Secte, nommé *Li chao kiun*. Il y en a qui prétendent que ce fût un effet de ſa complaiſance pour l'Impératrice, qui s'étoit attachée à cette nouvelle Philoſophie, comme étant plus favorable à ſes paſſions, au mépris de la doctrine moins commode des anciens Livres, & de Confucius, qu'elle déteſtoit.

On ne fût pas longtems à être informé dans les Provinces de l'inclination de l'Empereur, & de la protection ouverte, qu'il accordoit à une Secte qu'il avoit embraſſée lui-même. La Cour ſe remplit auſſitôt d'une foule innombrable de ces faux Docteurs, qui s'étoient rendus célèbres par la ſcience magique.

Ce Prince perdit vers ce tems-là une des Reines qu'il aimoit éperdument, & il étoit inconſolable de ſa perte. Un de ces impoſteurs, par ſes préſtiges & ſes enchantemens, fit paroître aux yeux du Prince la Reine défunte; & cette apparition, dont il fût ſurpris & effrayé, l'attacha encore plus fortement aux impiétez de la nouvelle Secte. Il prit pluſieurs fois le breuvage d'immortalité : mais enfin il s'apperçût qu'il n'en étoit pas moins mortel; & ſe voyant ſur le point d'expirer, il déplora trop tard ſa folle crédulité.

Culte public rendu au Démon.

La nouvelle Secte ne ſouffrit aucun préjudice de la mort de l'Empereur: elle trouva des protecteurs dans les Princes de la même Dynaſtie. Deux des Docteurs les plus célèbres, furent autoriſez à maintenir le culte, qui ſe rendoit au Démon dans ce grand nombre de Temples, déja répandus par tout l'Empire. Ces faux Docteurs diſtribuoient de tous côtez, & vendoient bien cher de petites images, où étoient repréſentez cette foule d'eſprits & d'hommes, qu'ils avoient placez au rang des Dieux, & qu'ils nommoient *Sien gin*, c'eſt-à-dire, immortels.

Titre de *Tien ſeë* donné aux miniſtres

La ſuperſtition s'accrût de telle ſorte, que ſous les Empereurs de la Dynaſtie des *Tang*, on donna aux miniſtres de la Secte, le titre honorable de *Tien ſeë* c'eſt-à-dire, de *Docteurs céleſtes*. Le Fondateur de cet-

(*a*) Voici l'étymologie & la compoſition de ce mot. *Yo*, ſignifie médecine. *Tchang*, éternelle. *Seng*, vie.

cette Race, éleva un Temple ſuperbe à *Lao kiun*; & *Hiuen tſong*, ſixieme Empereur de la méme Dynaſtie, fit porter avec pompe ſa ſtatuë dans ſon palais.

RELIGION DES CHINOIS.

Les ſucceſſeurs de ce Chef de la Secte, ſont honorez pour toûjours de la dignité de Grands-Mandarins; & ils réſident dans une bourgade de la Province de *Kiang ſi*, où ils ont un palais magnifique. On y voit un grand concours de peuples, qui s'y rendent des Provinces voiſines, pour demander des remedes à leurs maux, ou pour apprendre leur deſtinée, & ce qui doit leur arriver dans la ſuite de leur vie. Ils reçoivent du *Tien ſseë* un billet rempli de caractères magiques, & ils s'en retournent bien contens, ſans plaindre l'argent que leur coûte cette faveur ſinguliere.

de la Secte de *Lao kiun*: Sés ſucceſſeurs déclarez Grands-Mandarins héréditaires.

Mais ce fût principalement ſous l'empire des *Song*, que les Docteurs de cette Secte ſe fortifierent davantage. *Tchin tſong*, troiſieme Empereur de cette Dynaſtie, ſe laiſſa ridiculement ſurprendre à leurs fourberies & à leurs préſtiges. Ces impoſteurs avoient, pendant une nuit obſcure, ſuſpendu à la principale porte de la Ville Impériale, un Livre rempli de caractères & de formules magiques, par leſquelles ils invoquent les Démons; & ils publierent que ce Livre étoit tombé du ciel. Le Prince crédule alla par vénération le chercher à pied; & après l'avoir reçû avec le plus profond reſpect, il le porta en triomphe dans ſon palais, & l'enferma dans un coffre d'or, où il le conſerva précieuſement.

Crédulité de l'Empereur *Tchin tſong*.

Ce furent ces *Tao ſseë* qui introduiſirent dans l'Empire cette multitude d'Eſprits juſqu'alors inconnus, qu'ils honorerent comme des Divinitez indépendantes de l'Etre ſuprême, & à qui ils donnerent le nom de *Chang ti*. Ils érigerent meme des anciens Rois en autant de Dieux qu'ils invoquerent.

Les *Tao ſseë* introduiſent le culte des Eſprits & des anciens Rois.

Hoei tſong huitieme Empereur de la dix-neuvieme Race des *Song*, porta la ſuperſtition juſqu'à donner le nom de *Chang ti*, ou de Maître ſuprême, à un Docteur de cette Secte nommé *Chang y*, qui s'étoit fait une grande réputation ſous la Dynaſtie des *Han*. Juſques-là les Idolâtres mêmes avoient toûjours diſtingué le *Chang ti* des autres Divinitez. Auſſi un *Colao* célèbre, qui a imprimé ſur cette matière, attribuë-t-il à cette impiété, l'extinction & la ruine entiere des *Song*.

Impiété de l'Empereur *Hoei tſong*.

Cette Secte abominable ſe fortifia de plus en plus avec le tems, & par la protection des Princes que je viens de nommer, & par les paſſions des Grands qu'elle flattoit, & par les impreſſions d'admiration ou de terreur, qu'elle faiſoit ſur les Peuples. Les pactes de leurs miniſtres avec le Démon, les ſorts qu'ils jettoient, les ſurprénans effets de leur art magique, infatuerent la plûpart des eſprits; & on les voit encore aujourd'hui extremement prévenus en leur faveur. On appelle aſſez ordinairement ces impoſteurs, pour guérir les maladies, & pour chaſſer les Démons.

Ils ſacrifient à cet Eſprit de ténèbres trois ſortes de victimes; un cochon, un poiſſon, & une volaille: ils enfoncent un pieu en terre, & c'eſt ſouvent un ſortilège: ils tracent ſur du papier des figures bizarres,

Sacrifices que les *Tao ſseë* font au Démon.

RELIGION DES CHINOIS.

accompagnant les traits de leur pinceau de grimaces & de cris horribles: ils font un tintamare affreux de chaudrons & de petits tambours: quelquefois, pour punir la vie criminelle des Chinois, Dieu permet qu'ils réüſſiſſent: quelquefois auſſi tout leur fracas ne produit nul effet. Ils ſçavent néanmoins ſe concilier du reſpect & de l'autorité par leurs enchantemens, & par le ſecours que le Démon leur prete, pour tromper & ſéduire ces pauvres aveugles.

Dévins.

On voit à la Chine un grand nombre de ſcélérats vendus à ces miniſtres d'iniquité, qui font le métier de Dévins. Bien qu'ils n'ayent jamais vû celui qui les conſulte, ils lui diſent ſon nom, & tout le détail de ſa famille; comment ſa maiſon eſt ſituée; combien il a d'enfans, leurs noms, & leur âge; & cent autres particularitez, que le Démon peut ſçavoir naturellement, mais qui ſurprennent étrangement des eſprits foibles & crédules, tels qu'eſt ſouvent le peuple Chinois.

Prodiges qu'ils font.

On voit ces Dévins, après avoir invoqué les Démons, faire paroître en l'air les figures du Chef de leur Secte & de leurs Idoles: d'autrefois ils font écrire un pinceau de lui-même, ſans qu'on le touche; & ce que le pinceau trace ſur le papier, ou ſur du ſable, eſt la réponſe à ce qu'on ſouhaite de ſçavoir: ou bien ils font paſſer en revûë tous les gens d'une maiſon dans un chaudron plein d'eau, & ils y font voir les changemens qui doivent arriver dans l'Empire, & les dignitez imaginaires où ſeront élevez ceux qui embraſſent leur Secte; enfin ils prononcent des paroles myſtérieuſes, & qui n'ont aucun ſens: ils jettent des ſortilèges ſur les maiſons & ſur les perſonnes; & rien n'eſt plus fréquent que d'entendre de ces ſortes d'hiſtoires. Il eſt vraiſemblable que la meilleure partie n'eſt qu'illuſion; mais auſſi il n'eſt guères croyable que tout le ſoit, & qu'il n'y ait réëllement pluſieurs effets, qu'on ne doive attribuer à la puiſſance du Démon (*a*).

De la Secte de Fo ou Foë.

Nouvelle Secte; en quel tems introduite à la Chine.

IL y avoit deux-cens-ſoixante-dix ans que les Empereurs de la Dynaſtie des *Han* occupoient le Trône Impérial; & l'on comptoit la ſoixante-cinquieme année depuis la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, lorſque l'Empereur *Ming ti* introduiſit à la Chine une nouvelle Secte, encore plus dangéreuſe que la prémiere, & qui a fait des progrez beaucoup plus rapides.

L'Idole *Fo* ou *Foë* tranſportée à la Chine, & avec

A l'occaſion d'un ſonge qu'eût ce Prince, il ſe reſſouvint de ce mot que Confucius répétoit ſouvent; ſçavoir, que *c'étoit dans l'Occident qu'on trouveroit le Saint.* Il envoya des Ambaſſadeurs aux Indes, pour découvrir quel étoit ce Saint, & pour y chercher la véritable Loi qu'il y enſeignoit. Les Am-

(*a*) Les perſonnes ſages parmi les Chinois, diſent que ce ſont de faux bruits qu'on fait courir, & qu'il n'y a rien de réël.

Ambaſſadeurs crurent l'avoir trouvé parmi les adorateurs d'une Idole nommée *Fo* ou *Foë*. Ils tranſporterent à la Chine cette Idole, & avec elle les fables dont les Livres Indiens étoient remplis, les ſuperſtitions, la Métempſycoſe, & l'Athéïſme.

RELIGION DES CHINOIS.

elle la Métempſycoſe & l'Athéïſme.

Cette contagion, qui commença par la Cour, gagna bientôt les Provinces, & ſe répandit dans tout l'Empire, où la Magie & l'Impiété n'avoient déja fait que trop de ravages.

On ne peut pas bien dire en quel endroit de l'Inde parût cette Idole. Si les choſes extraordinaires que ſes diſciples en racontent, ne ſont pas autant de fables qu'ils ayent inventées, on ſeroit porté à croire avec ſaint François Xavier, que ce fût plûtôt un ſpectre, qu'un homme ordinaire.

Sentiment de S. Fr. Xavier touchant l'Idole *Fo* ou *Foë*.

Ils rapportent qu'il naquit dans cette partie de l'Inde, que les Chinois appellent *Chung tien cho;* qu'il eût pour pere le Roi de cette contrée, & que ſa mere s'appelloit *Mo yé;* que ſa mere le mit au monde par le côté droit, & qu'elle mourut peu après lui avoir donné la vie; que lorſqu'elle conçût, elle reva pendant ſon ſommeil qu'elle avaloit un éléphant; que c'eſt-là la ſource des honneurs que les Rois des Indes rendent aux éléphans blancs, & qu'ils ſe ſont fait ſouvent de ſanglantes guerres, pour avoir cette ſorte d'animal. Il fût d'abord nommé *Che kia*, ou *Cha ka*, comme les Japonois l'appellent.

Origine que lui donnent ſes diſciples.

A peine, diſent-ils, ce monſtre fût-il ſorti des flancs de ſa mere, qu'il ſe tint debout. Il fit ſept pas, montrant d'une main le ciel, & de l'autre la terre. Il parla même, & prononça clairement les mots ſuivans: *Il n'y a que moi dans le ciel & ſur la terre qui mérite d'être honoré.*

A dix-ſept ans il épouſa trois femmes: il eût un fils que les Chinois nomment *Mo heou lo.* A dix-neuf ans il abandonna ſes femmes, ſon fils & tous les ſoins terreſtres, pour ſe retirer dans la ſolitude, & ſe mettre ſous la conduite de quatre Philoſophes, que les Indiens appellent *Ioghi.* A trente ans il fût tout-à-coup pénétré de la divinité, & devint *Fo* ou *Pagode*, comme l'appellent les Indiens. Se voyant Dieu, il ne ſongea plus qu'à répandre ſa doctrine.

Son Apothéoſe.

Le Démon ne lui manqua pas au beſoin. Ce fût par ſon ſecours qu'il fit les choſes les plus étonnantes, & que par la nouveauté de ſes prodiges il jetta la terreur parmi les peuples, & s'attira en même-tems leur vénération. Les Chinois ont décrit ces prodiges dans de grands volumes, & les ont repréſentez dans diverſes éſtampes.

Ses prodiges.

Il n'eſt pas croyable combien ce Dieu chimérique ſe fit de diſciples: on en compte quatre-vingt-mille qui lui ſervirent à infecter tout l'Orient de ſes dogmes impies. Les Chinois les appellent *Ho chang;* les Tartares *Lamas;* les Siamois *Talapoins;* les Japonois, ou plûtôt les Européans *Bonzes.* Parmi ce grand nombre de diſciples, il y en eût dix des plus diſtinguez par leur rang, & par leur dignité, qui publierent cinq-mille volumes en l'honneur de leur Maître.

Nombre prodigieux de ſes diſciples; divers noms qu'on leur donne.

Cependant ce nouveau Dieu comprit qu'il étoit mortel comme le reſte des hommes. Il avoit atteint la ſoixante-dix-neuvieme année de ſon âge: la défaillance de ſes forces lui fit ſentir qu'il étoit prêt de ſa fin; & ce fût alors

RELIGION DES CHINOIS.

alors, que mettant le comble à l'impiété, il vomit de ſon ſein tout le venin de l'Atheiſme.

Dernieres inſtructions qu'il donne à ſes diſciples.

Il déclara à ſes diſciples, que juſqu'à ce moment il ne s'étoit ſervi avec eux que de paraboles; que ſes diſcours avoient été autant d'énigmes; & que pendant plus de quarante ans il leur avoit caché la vérité ſous des expreſſions figurées & métaphoriques; mais qu'étant ſur le point de les quitter, il vouloit leur communiquer ſes véritables ſentimens, & leur révéler le myſtère de ſa doctrine. *Apprenez donc*, leur dit-il, *qu'il n'y a point d'autre principe de toutes choſes, que le vuide & le néant: c'eſt du néant que tout eſt ſorti: c'eſt au néant que tout doit retourner; c'eſt-là qu'aboutiſſent toutes nos eſpérances.* Mais ſes diſciples s'en tinrent à ſes prémieres paroles, & leur doctrine eſt entierement oppoſée à l'Athéïſme.

Fables que ſes ſectateurs répandirent apres ſa mort.

Cependant ces dernieres paroles de l'Impoſteur donnerent lieu à cette célèbre diſtinction, qui s'eſt faite de ſa doctrine, en extérieure, & en intérieure, dont je parlerai dans la ſuite. Ses diſciples ne manquerent pas de répandre une infinité de fables après ſa mort: ils perſuaderent ſans peine à un peuple ſimple & crédule, que leur Maître étoit né huit-mille fois; qu'il avoit paſſé ſucceſſivement en différens animaux, & qu'il avoit parû ſous la figure de ſinge, de dragon, d'éléphant, &c.

Multiplication des Idoles.

C'étoit apparemment à deſſein d'établir le culte de cette fauſſe Divinité ſous la figure d'une infinité de bêtes: auſſi ces différentes bêtes, où, diſoit-on, l'ame de *Fo* avoit paſſé, furent-elles adorées en pluſieurs endroits. Le peuple Chinois éleva de même pluſieurs Temples à toutes ſortes d'Idoles, & elles ſe multiplierent à l'infini dans tout l'Empire.

Moo kia ye, diſciple chéri de *Fo* ou *Foë*; ce que ce dernier lui ordonne.

Parmi le grand nombre de diſciples que ſe fit ce Dieu chimérique, il s'en trouva un qui lui étoit plus cher que tous les autres, à qui il confia ſes plus intimes ſecrets, & qu'il chargea plus particulierement d'étendre ſa doctrine. On l'appelle *Moo kia ye*. Il lui ordonna de ne point s'amuſer à appuyer ſes dogmes de preuves, & de longs raiſonnemens, mais de mettre ſimplement à la tête des ouvrages qu'il publieroit, ces paroles: *C'eſt ainſi que je l'ai appris.*

O mi to, Fo, invocation des Sectateurs de *Fo* ou *Foë*; ſon origine; vertus qu'on lui attribuë.

Ce même *Fo* parle dans un de ſes livres, d'un Maître encore plus ancien que lui, que les Chinois nomment *O mi to*; & que les Japonois, par corruption de langage, ont nommé *Amida*. C'eſt dans le Royaume de Bengale que parût cet autre monſtre. Les Bonzes prétendent qu'il parvint à une ſi haute ſainteté, & qu'il acquit tant de mérites, qu'il ſuffit maintenant de l'invoquer, pour obtenir le pardon de tous ſes crimes. C'eſt ce qui fait que l'on entend continuellement les Chinois de ſa Secte prononcer ces deux noms *O mi to*, *Fo*. Ils croyent que l'invocation de ces deux prétenduës Divinitez les purifie de telle ſorte, qu'ils peuvent enſuite lâcher impunement la bride à toutes leurs paſſions; perſuadez qu'il ne leur en coûtera qu'une invocation ſi facile, pour expier les crimes les plus énormes.

Secte particuliere d'Athées.

Les dernieres paroles de ce *Fo* mourant, donnerent naiſſance à une Secte particuliere d'Athéës, qui s'éleva parmi quelques Bonzes; les autres Bonzes ayant de la peine à ſe dépoüiller des préjugez de leur éducation,

tion, perſévérerent dans les prémieres erreurs que leur Maître leur avoit enſeignées. RELIGION DES CHINOIS.

Il y en eut pluſieurs qui tâcherent d'accorder les uns & les autres par la diſtinction de deux doctrines, l'une extérieure, & l'autre intérieure. La prémiere, qui étoit à la portée du peuple, préparoit les eſprits à recevoir la ſeconde, qui ne convenoit qu'aux eſprits plus élevez : & pour faire mieux comprendre leur penſée, ils ſe ſervoient de cet exemple. Diſtinction de la doctrine de *Fo* ou *Foé*.

La doctrine extérieure, diſoient-ils, eſt par rapport à la doctrine intérieure, ce qu'eſt le cintre à l'égard de la voûte qu'on bâtit. Cet aſſemblage de charpente n'eſt néceſſaire que pour ſoutenir les pierres, qui ſervent à conſtruire la voûte; auſſitôt qu'elle eſt achevée, la charpente devient inutile, & on la renverſe. De meme il n'eſt plus queſtion de doctrine extérieure, dès qu'on a embraſſé la doctrine intérieure. Doctrine extérieure.

Or voici quelle eſt la doctrine extérieure qui renferme les principes de la Morale des Bonzes, & qu'ils ont grand ſoin de débiter. Ils diſent qu'il y a une grande différence entre le bien & le mal; qu'après la mort il y a des récompenſes pour ceux qui ont pratiqué le bien, & des ſupplices, dont on punit ceux qui ont fait le mal; qu'il y a des lieux deſtinez pour les ames des uns & des autres, où elles ſont placées ſelon leur mérite; que le Dieu *Fo* eſt né pour ſauver les hommes, & remettre dans la voye du ſalut ceux qui s'en écartent; que c'eſt lui qui expie leurs péchez, & qui leur procure une heureuſe renaiſſance dans l'autre monde; qu'il y a cinq préceptes à obſerver: le prémier défend de tuer aucune créature vivante; le ſecond, de prendre le bien d'autrui; le troiſieme, de ſe ſoüiller par l'impureté; le quatrieme, de mentir; & le cinquieme, de boire du vin. Morale des Bonzes.

Mais ſurtout il ne faut pas manquer de pratiquer certaines œuvres de miſéricorde qu'ils préſcrivent. Traitez bien les Bonzes, diſent-ils, & fourniſſez-leur tout ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance: bâtiſſez-leur des Monaſteres & des Temples, afin que par leurs prieres, & par les pénitences qu'ils s'impoſent pour l'expiation de vos péchez, ils vous délivrent des peines auxquelles vous ſeriez ſujets. Aux obſéques de vos parens, brûlez des papiers dorez & argentez, des habits & des étoffes de ſoye: tout cela dans l'autre monde ſe change en or, en argent, en véritables habits. Par ce moyen vos parens défunts ne manquent point des choſes qui leur ſont néceſſaires, & ils ont de quoi ſe concilier les dix-huit Gardiens des Enfers, qui, ſans ce ſecours, ſeroient inéxorables, & leur feroient ſentir tout le poids d'une rigueur inflexible. Que ſi vous négligez l'obſervation de ces commandemens, ſongez qu'après vôtre mort vous ſerez en proye aux plus cruels tourmens; & que vôtre ame, par une longue ſuite de Métempſycoſes, paſſera dans le corps des plus vils animaux: vous renaîtrez ſous la forme d'un mulet, d'un cheval, d'un chien, d'un rat, ou de quelque autre bête encore plus mépriſable.

Il n'eſt pas aiſé de dire juſqu'où va la crainte & l'effroi que ces chimères jettent dans l'eſprit crédule & ſuperſtitieux des Chinois. Une Crainte ſuperſtitieuſe des Chinois.

Religion des Chinois.

Exemple.

seule hiſtoire le fera connoître : c'eſt le Pere le Comte qui la rapporte, comme étant arrivée à lui-même, lorſqu'il demeuroit dans la Province de *Chen ſi*.

„ On m'appella, dit-il, un jour, pour donner le Baptême à un ma-
„ lade : c'étoit un vieillard de ſoixante-dix ans, qui vivoit d'une petite
„ penſion, dont l'Empereur l'avoit gratifié. Dès que j'entrai en ſa cham-
„ bre : *Que je vous ſuis obligé, mon Pere*, me dit-il, *vous m'allez délivrer de*
„ *bien de peines.* Non ſeulement, lui répondis-je, le Baptême délivre
„ de l'Enfer, mais il conduit encore à une vie bienheureuſe. Quel bon-
„ heur pour vous d'aller au ciel joüir éternellement de Dieu ! *Je n'entens*
„ *pas bien*, répartit le malade, *ce que vous me dites, & peut-être auſſi ne*
„ *me ſuis-je pas bien expliqué : vous ſçaurez, mon Pere, que je vis depuis long-*
„ *tems des bienfaits de l'Empereur. Les Bonzes, parfaitement bien inſtruits de*
„ *ce qui ſe paſſe en l'autre monde, m'aſſûrent que par reconnoiſſance je ſerai*
„ *obligé après ma mort de le ſervir ; & qu'infailliblement mon ame paſſera dans*
„ *l'un de ſes chevaux de poſte, pour porter dans les Provinces les dépêches de la*
„ *Cour. C'eſt pour cela qu'ils m'exhortent à bien faire mon devoir, dès que j'au-*
„ *rai pris ce nouvel état ; à ne point broncher, à ne point ruer, à ne point mor-*
„ *dre, à ne bleſſer perſonne : courez bien*, me diſent-ils, *mangez peu, ſoyez*
„ *patient, par-là vous attirerez la compaſſion des Dieux, qui ſouvent d'une bon-*
„ *ne bête, font à la fin, un homme de qualité, & un Mandarin conſidérable.*
„ *Je vous avoüe, mon Pere, que cette penſée me fait frémir, & je n'y ſonge*
„ *jamais ſans trembler : j'y ſonge néanmoins toutes les nuits, & il me ſemble*
„ *quelquefois durant le ſommeil que je ſuis déja ſous le harnois, prêt à courir*
„ *au prémier coup de foüet du poſtillon. Je me réveille tout en eau, & à demi*
„ *troublé, ne ſçachant plus ſi je ſuis encore homme, ou ſi je ſuis devenu che-*
„ *val. Mais, hélas ! que deviendrai-je, quand ce ne ſera plus un ſonge ?*
„ *Voici donc, mon Pere, le parti que j'ai pris. On m'a dit que ceux de vôtre*
„ *Réligion ne ſont point ſujets à ces miſeres ; que les hommes y ſont toûjours hom-*
„ *mes, & qu'ils ſe trouvent tels en l'autre monde, qu'ils étoient en celui-ci. Je*
„ *vous ſupplie de me recevoir parmi vous. Je ſçais bien que vôtre Réligion eſt dif-*
„ *ficile à obſerver ; mais fût-elle encore plus rude, je ſuis prêt de l'embraſſer ; &*
„ *quoi qu'il m'en coûte, j'aime encore mieux être Chrétien que de devenir bête.*
„ Ce diſcours, & l'état préſent du malade, me firent compaſſion ; mais
„ faiſant enſuite réflexion que Dieu ſe ſert même de la ſimplicité & de
„ l'ignorance, pour conduire les hommes à la vérité, je pris de-là oc-
„ caſion de le détromper de ſes erreurs, & de le mettre dans la voye
„ du ſalut. Je l'inſtruiſis longtems : il crut enfin ; & j'eus la conſolation
„ de le voir mourir, non ſeulement avec des ſentimens plus raiſonnables,
„ mais encore avec toutes les marques d'un bon Chrétien. „

Comment les Bonzes en ſçavent profiter.

On voit que ſi les Chinois ſont les dupes d'une doctrine auſſi abſurde & auſſi ridicule, que celle de la Métempſycoſe ; les Bonzes, qui ont tant de zèle à la répandre, n'en retirent pas un petit avantage. Elle ſert merveilleuſement à toutes les fourberies qu'ils employent pour arracher des aumônes, & groſſir leurs revenus : tirez de la lie du peuple, & entretenus dès leur enfance dans une profeſſion oiſive, ils trouvent dans

dans la Métempſycoſe de quoi autoriſer les ruſes & les artifices qu'ils mettent en œuvre, pour intéreſſer la libéralité des peuples. RELIGION DES CHINOIS.

On en peut juger par le trait ſuivant. C'eſt le même Pere le Comte qui le rapporte.

Exemple.

„ Deux de ces Bonzes, dit-il, voyant un jour dans la cour d'un riche „ payſan deux ou trois gros canards, ſe proſternerent devant la porte, „ & ſe prirent à gémir & à pleurer amerement. La bonne femme, qui „ les apperçût de ſa chambre, ſortit pour apprendre le ſujet de leur „ douleur. *Nous ſçavons*, lui dirent-ils, *que les ames de nos peres ont paſſé* „ *dans le corps de ces animaux; & la crainte où nous ſommes, que vous ne les* „ *faſſiez mourir, nous fera aſſûrément mourir nous-mêmes de douleur. Il eſt* „ *vrai*, dit la payſanne, *que nous avions réſolu de les vendre: mais puiſque ce* „ *ſont vos peres, je vous promets de les conſerver.*

„ Ce n'eſt pas ce que les Bonzes prétendoient. *Peut-être*, dirent-ils, „ *que vôtre mari n'aura pas la même charité; & vous pouvez compter que nous* „ *perdrons la vie, s'il leur arrive quelque accident.*

„ Enfin après un long entretien, cette bonne payſanne fût ſi touchée „ de leur douleur apparente, qu'elle leur donna les canards à nourir „ durant quelque tems pour leur conſolation. Ils les prirent avec reſpect, „ après s'etre vingt fois proſternez devant eux: mais dès le ſoir même „ ils en firent un feſtin à leur petite communauté, & s'en nourirent „ eux-mêmes. „

Méthode des Bonzes pour perpétuer leur Secte.

Au reſte ces Bonzes ſont répandus par tout l'Empire. Ce ſont des gens du pays, qu'on éleve dans ce métier dès leur plus tendre jeuneſſe. Ces ſcélérats, pour perpétuer leur Secte, achetent de jeunes enfans de ſept à huit ans, dont ils font de petits Bonzes, qu'ils inſtruiſent pendant quinze ou vingt ans pour leur ſuccéder. Ils ſont preſque tous très-ignorans, & il y en a peu qui ſçachent les principes de la doctrine de leur Secte.

Leurs différens emplois.

Tous les Bonzes ne ſont pas également célèbres: il y en a, pour ainſi dire, de tout étage: les uns ont l'emploi de queter: les autres, en très-petit nombre, qui ont acquis la connoiſſance des Livres, & qui parlent poliment, ſont chargez de viſiter les Lettrez, & de s'inſinuer chez les Mandarins. Il y a parmi eux des vieillards vénérables; ce ſont ceux-là qui préſident aux aſſemblées des femmes. Ces aſſemblées ſont néanmoins très-rares, & ne ſe pratiquent pas par-tout.

Grands-Bonzes; ce que c'eſt.

De plus, bien que les Bonzes n'ayent pas une Hiérarchie parfaite, ils ont cependant des Supérieurs qu'ils appellent *Ta ho chang*, c'eſt-à-dire, Grands-Bonzes; & ce rang où on les éleve, ajoûte beaucoup à la réputation que leur âge, leur extérieur grave & modeſte, & leur hypocriſie leur avoit acquiſe. On trouve par-tout des monaſteres de ces Bonzes; mais tous ne ſont pas également fréquentez par le concours des peuples.

Pélérinages à l'Idole de *Fo* ou *Foë*.

Il y a dans chaque Province certaines montagnes, où ſe trouvent des Temples d'Idoles, plus accréditez que tous les autres. On va de fort loin en pélérinage à ces Temples. Ces Pélérins, dès qu'ils ſont au bas de la montagne, s'agenoüillent, & ſe proſternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent faire le pélérinage, chargent quelques-uns

Religion des Chinois.

de leurs amis de leur acheter une grande feüille imprimée, & marquée à un certain coin par les Bonzes. Au milieu de la feüille eſt la figure du Dieu *Fo*. Sur l'habit de *Fo*, & tout autour de ſa figure ſont une infinité de petits cercles. Les dévots, & les dévotes au Dieu *Fo*, ont pendu au col, ou autour du bras une ſorte de chapelet, compoſé de cent grains médiocres, & de huit plus gros : à la tete ſe trouve un gros grain de la figure de ces petites tabatieres faites en forme de calebaſſe. C'eſt en roulant ces grains entre leurs doigts, qu'ils prononcent ces paroles myſtérieuſes *O mi to*, *Fo*, auxquelles eux-mêmes ne comprennent rien. Ils font de plus cent génuſléxions; après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles, dont la figure eſt toute couverte.

Paſſeports que donnent les Bonzes pour l'autre vie.

De tems en tems on invite les Bonzes à venir à la maiſon pour y faire des prieres, & pour ſceller & autentiquer le nombre des cercles qui en ont été remplis. On les porte en pompe aux funérailles dans un petit coffre bien ſcellé par les Bonzes : c'eſt ce qu'ils appellent *Lou in*, c'eſt-à-dire, paſſeport pour le voyage de cette vie en l'autre. Ce paſſeport ne s'accorde point, qu'il n'en coûte quelques taëls : mais, diſent-ils, on ne doit point plaindre cette dépenſe, puiſqu'on eſt aſſûré d'un voyage heureux.

Parmi ces Temples de faux Dieux, on en voit pluſieurs de célèbres par la beauté & la grandeur des bâtimens, & par les figures bizarres des Idoles. Il y en a de ſi monſtrueuſes, que les pauvres Chinois en les voyant, ſe proſternent quelquefois incontinent à terre, & la battent du front à pluſieurs repriſes, tant ils ſont ſaiſis de frayeur.

Vertus & qualitez extérieures des Bonzes.

Comme ces Bonzes n'ont d'autre vûë que d'amaſſer de l'argent; & que d'ailleurs, quelque réputation qu'ils ſe ſoient faite, ils ne ſont qu'un amas de la canaille de l'Empire ; ils ſçavent à merveille l'art de ramper devant tout le monde. Ils affectent une douceur, une complaiſance, une humilité, & une modeſtie, qui ébloüit d'abord. Les Chinois, qui ne pénetrent pas plus avant, les prennent pour autant de Saints; ſurtout lorſqu'à cet extérieur ils joignent un jeûne rigoureux, qu'ils ſe relevent pluſieurs fois la nuit pour adorer *Fo*, & qu'ils paroiſſent ſe ſacrifier en quelque ſorte pour le bien public.

Pénitences qu'ils font pour ſe procurer des aumônes.

Dans le deſſein de ſe faire un mérite auprès des peuples, & de s'attirer une compaſſion qui excite leurs libéralitez, ils ſe donnent en ſpectacle par de rudes pénitences qu'ils font dans les ruës, & au milieu des places publiques. Il y en a à qui on a attaché au col & aux pieds de groſſes chaînes longues de plus de trente pieds, qu'ils traînent dans les ruës avec beaucoup de peine. Ils s'arretent aux portes de chaque maiſon. Vous voyez, diſent-ils, ce qu'il nous en coûte pour expier vos fautes; pouvez-vous ne pas nous accorder quelque légere aumône?

On en voit d'autres dans les carrefours & dans les lieux les plus fréquentez, qui ſe mettent en ſang, en ſe frappant la tête de toute leur force avec une groſſe pierre. Mais parmi ces ſortes de pénitences, il n'y en a guères de plus ſurprénante que celle d'un jeune Bonze, dont le Pere le Comte fût témoin. Voici comme il la rapporte.

Pénitence ſurprénante.

„ Je rencontrai un jour au milieu d'un village un jeune Bonze débon-
„ naire,

„ naire, doux, modeſte, & tout propre à demander l'aumône, & à „ l'obtenir. Il étoit debout dans une chaiſe bien fermée, & heriſſée en „ dédans de longues pointes de cloux fort preſſez les uns auprès des au- „ tres, de manière qu'il ne lui étoit pas permis de s'appuyer ſans ſe bleſ- „ ſer. Deux hommes gagez le portoient fort lentement dans les maiſons, „ où il prioit les gens d'avoir compaſſion de lui.

Religion des Chinois.

te d'un jeune Bonze.

„ *Je me ſuis*, diſoit-il, *enfermé dans cette chaiſe pour le bien de vos ames,* „ *réſolu de n'en ſortir jamais, juſqu'à ce que l'on ait acheté tous ces cloux,* „ (il y en avoit plus de deux-mille) *chaque clou vaut dix ſols; mais il n'y* „ *en a aucun qui ne ſoit une ſource de bénédictions dans vos maiſons. Si vous* „ *en achetez, vous pratiquerez un acte de vertu héroïque, & ce ſera une au-* „ *mône que vous donnerez, non aux Bonzes, à qui vous pouvez d'ailleurs fai-* „ *re vos charitez, mais au Dieu* Fo, *à l'honneur duquel nous bâtiſſons un* „ *Temple.*

„ Je paſſois alors par ce chemin: ce Bonze me vit, & me fit, comme „ aux autres, le meme compliment. Je lui dis qu'il étoit bien malheureux „ de ſe tourmenter ainſi inutilement en ce monde; & je lui conſeillai de „ ſortir de ſa priſon, pour aller au Temple du vrai Dieu ſe faire inſtruire „ des véritez céleſtes, & ſe ſoûmettre à une pénitence moins rude & „ plus ſalutaire.

„ Il me répondit avec beaucoup de douceur & de ſang froid, qu'il m'é- „ toit bien obligé de mes avis; mais qu'il me le ſeroit encore davantage, „ ſi je voulois acheter une douzaine de ces cloux, qui me porteroient aſ- „ ſûrement bonheur dans mon voyage.

„ *Tenez*, dit-il, *en ſe tournant d'un côté, prenez ceux-ci; foi de Bonze, ce* „ *ſont les meilleurs de ma chaiſe, parce qu'ils m'incommodent plus que les autres,* „ *cependant ils ſont tous de même prix.* Il proféra ces paroles d'un air, & „ avec une action, qui en toute autre occaſion m'auroit fait rire; mais „ pour lors ſon aveuglement me faiſoit pitié, & je fus pénétré de douleur „ à la vûë de ce miſérable captif du Démon, qui ſouffroit plus pour ſe „ perdre, qu'un Chrétien n'eſt obligé de ſouffrir pour ſe ſauver. "

Autres moyens d'attraper de l'argent.

C'eſt le meme motif de ſe procurer des aumônes, qui porte les Bonzes à ſe tranſporter à l'inſtant dans toutes les maiſons, où on les appelle, chez le pauvre comme chez le riche. Ils y vont en tel nombre qu'on le ſouhaite; ils y demeurent tant qu'on veut: & quand il y a quelque aſſemblée de femmes, ce qui eſt rare, & ne ſe pratique, comme j'ai dit ci-deſſus, qu'en quelques endroits, ils amenent quelquefois avec eux un Grand-Bonze, qui eſt diſtingué des autres par la place qu'il prend, par le reſpect que les autres Bonzes lui rendent, & par ſes habits de cérémonie, qui ne peuvent être portez que par des Bonzes de ſon rang.

Aſſemblées de Dames, ce que c'eſt.

Ces aſſemblées de Dames ſont d'un bon revenu pour les Bonzes. Il y a dans chaque ville pluſieurs ſociétez de dix, quinze, vingt femmes, plus ou moins. Elles ſont la plûpart de bonne famille & ſur l'âge, ou bien veuves, & ont par conſéquent quelque argent, dont elles peuvent diſpoſer. On les fait Supérieures de la communauté tour à tour, chacune pendant un an. C'eſt ordinairement chez la Supérieure, que ſe

Religion des Chinois.

tiennent les assemblées: & afin que les choses s'y passent dans l'ordre, toutes les autres contribuent une certaine somme d'argent pour la dépense commune.

Manière de les tenir.

Le jour qu'on tient l'assemblée, vient un Bonze déja sur l'âge, qui y préside, & qui entonne les Antiennes de *Fo*. Les dévotes entrent dans le chœur; & après qu'on a bien crié, *O mi to*, *Fo*, & bien battu de petits chaudrons, on se met à table, & l'on se régale: mais ce n'est-là que la cérémonie ordinaire.

Autre, plus solemnelle.

Aux jours plus solemnels, on pare la maison de plusieurs Idoles, que les Bonzes placent en cérémonie, & de plusieurs peintures grotesques, qui représentent en cent façons les peines qu'on souffre dans l'Enfer. Les prieres & les festins durent sept jours. Le Grand-Bonze est soutenu de plusieurs autres Bonzes, qui fortifient le chœur.

En quoi consistent les trésors des Bonzes pour l'autre vie.

Pendant ces sept jours un des principaux soins est de préparer, & de consacrer les trésors pour l'autre monde. Pour cela, on bâtit un corps de logis de papier peint & doré: c'est un ouvrage fort propre, & où il ne manque pas la moindre piece d'une maison parfaite. On remplit ce petit palais d'un grand nombre de boëtes de carton peintes & vernissées: c'est dans ces boëtes que sont les lingots d'or & d'argent, c'est-à-dire, de papier doré. Il y en a plusieurs centaines qui servent à se rédimer des supplices terribles qu'*Yen vang*, c'est-à-dire, le Roi d'Enfer fait souffrir à ceux qui n'ont rien à lui donner. On en met à part une vingtaine, pour gagner les gens du tribunal de ce Roi des ombres. Le reste, aussibien que la maison, c'est pour se loger, pour vivre, & pour acheter quelque Charge en l'autre vie. On ferme toutes ces petites boëtes avec des cadenats de papier: puis on ferme le logis, & l'on en garde soigneusement les clefs.

Quand la personne, qui a fait tous ces fraix, vient à mourir: on brûle le tout avec un grand sérieux: puis on brûle les clefs de la maison & des petits coffres, afin qu'elle puisse les ouvrir, & en tirer son or & son argent, qui n'est plus alors de simple papier, mais qui s'est changé en argent fin, & en or excellent. *Yen vang* n'est point à l'épreuve de ce doux métal, rien n'est plus aisé que de le corrompre.

Cette espérance, jointe à tout cet extérieur, qui donne dans les yeux, fait une telle impression sur l'esprit des pauvres Chinois, qu'il n'y a qu'un miracle extraordinaire de la grace qui puisse les détromper. Au reste, cet exercice de réligion est parfaitement libre: on célèbre ces sortes de fêtes, quand la fantaisie en prend; & l'on n'a jamais que de bonnes paroles de tous ces charlatans de Bonzes, qui vous promettent une longue vie, de grands honneurs pour vos enfans, l'abondance des biens en ce monde, & par-dessus tout un grand bonheur dans l'autre.

Idoles invoquées par les Chinois.

Telles sont les extravagances, dont ces imposteurs amusent la crédulité des peuples. Ils se sont acquis tant d'autorité sur les esprits, qu'on voit par-tout des Idoles que les aveugles Chinois invoquent sans cesse, surtout dans le tems de leurs maladies, lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, ou lorsqu'ils se trouvent en péril.

Dans

Religion des Chinois.

Dans le voyage que le Pere de Fontaney fit de Siam à la Chine, ſur une ſomme Chinoiſe, il fût témoin de toutes leurs cérémonies, auſſi ridicules que ſuperſtitieuſes. Ils avoient, dit-il, à la pouppe de leur vaiſſeau une petite Idole toute noire de la fumée d'une lampe, qui brûloit continuellement en ſon honneur: avant que de ſe mettre à table, ils lui offroient les viandes préparées pour le repas: deux fois le jour ils jettoient de petites gondoles de ce même papier, afin que s'occupant à renverſer ces petits vaiſſeaux, elle épargnât le leur.

Cérémonies ridicules pratiquées par les Chinois pour obtenir de leurs Idoles un heureux voyage.

Que ſi non obſtant ces préſens & ces offrandes, les flots de la mer venoient à être agitez extraordinairement par l'Eſprit, qui, ſelon eux, les gouverne; ils mettoient au feu beaucoup de plumes, dont la fumée & la mauvaiſe odeur empeſtoient l'air; & ils prétendoient par-là conjurer la tempête, & écarter bien loin ce mauvais Démon. Mais ce fût à la vûë d'une montagne, qu'on découvre en paſſant le canal de la *Cochinchine*, & où l'on a bâti un Temple d'Idoles, qu'ils ſe ſurpaſſerent eux-memes dans leurs ſuperſtitions.

Après avoir offert des viandes, allumé des cierges, brûle des parfums, jetté diverſes figures de papier doré dans la mer, & s'être proſternez une infinité de fois; les Matelots préparerent un petit vaiſſeau fait de planches, & long d'environ quatre pieds: il avoit ſes mâts, ſes cordages, ſes voiles, & ſes banderoles, ſa bouſſole, ſon gouvernail, ſa chaloupe, ſon canon, ſes vivres, ſes marchandiſes, & même ſon livre de compte. On avoit diſpoſé à la pouppe, à la proüe, & ſur les cordages, autant de petites figures de papier peint, qu'il y avoit d'hommes ſur le vaiſſeau. On poſa cette machine ſur un brancard, on la leva avec cérémonie, on la promena par le vaiſſeau au bruit d'un tambour & d'un baſſin d'airain. Un Matelot habillé en Bonze, conduiſoit la marche, & s'eſcrimoit d'un long bâton, en pouſſant de grands cris. Enfin elle fût déſcenduë lentement dans la mer, & on la ſuivit des yeux, auſſi loin qu'il fût poſſible. Le prétendu Bonze monta ſur la dunette, où il continua ſes acclamations, en lui ſouhaitant un heureux voyage.

Jeûneurs.

Comme il y a des aſſemblées de femmes où préſident les Bonzes, il y a auſſi des aſſemblées d'hommes qu'on appelle les *Jeûneurs*, *Tchang tchai*. Chaque aſſemblée a ſon Supérieur, qui eſt comme le Maître des autres, & qui a ſous lui bon nombre de diſciples qu'on appelle *Tou ti*. Ils lui donnent le nom de *Sſeë fou*, qui veut dire *Docteur-pere*.

Moyen de parvenir à la qualité de *Sſeë fou*, ou Supérieur des *Tchang tchai*.

Lorſqu'on a de l'induſtrie, ou qu'on s'eſt fait quelque réputation, on parvient aiſément à cette Charge. On conſerve dans une famille quelque vieux livre écrit à la main, qui a paſſé de pere en fils depuis pluſieurs années. Ce livre eſt rempli de prieres impies que perſonne n'entend; il n'y a que le Chef de la famille qui ſçache les réciter. Quelquefois ces prieres ſont ſuivies d'effets ſurprénans; il n'en faut pas davantage pour élever un homme à la qualité de *Sſeë fou*, & pour lui gagner quantité de diſciples.

Leurs Aſſemblées, & leur

Les jours que doit ſe tenir l'aſſemblée, tous les diſciples ſont avertis de s'y rendre, & nul n'oſeroit y manquer. Le Supérieur eſt aſſis dans le fond

RELIGION DES CHINOIS. manière de jeûner.

fond de la Salle & au milieu; chacun vient se prosterner devant lui, & va ensuite se ranger modestement à droite & à gauche sur deux lignes. Quand le tems est venu, on récite ces prieres secretes & impies, & l'on finit par se mettre à table, & se plonger dans la débauche: car ce sont de plaisans jeûneurs, que les Jeûneurs de la Chine. A la vérité ils s'interdisent pour toute la vie l'usage de la viande, du poisson, du vin, des oignons, de l'ail, & de tout ce qui échauffe; mais ils sçavent bien s'en dédommager par d'autres mets qu'ils se procurent, & surtout par la liberté qu'ils ont de manger autant de fois qu'ils veulent, à toutes les heures du jour.

Il ne faut pas croire non plus que cette sorte d'abstinence, coûte beaucoup à un Chinois: on en voit une infinité, qui, sans être Jeûneurs de profession, se contentent de ris & d'herbes pour leur nouriture, faute d'avoir de quoi acheter de la viande. On ne doit pas de même s'étonner que ceux de cette Secte soient si fort attachez à cette abstinence, que rien ne puisse la leur faire rompre. C'est pour eux un métier facile, dont ils retirent d'assez bons revenus.

Avantages qu'ils en tirent.

Quand on est une fois parvenu au dégré de *Sseë fou*, & qu'on a sçû se faire un grand nombre de disciples; le tribut que chaque disciple est obligé de payer aux jours qu'on s'assemble, monte dans une année à une somme assez considérable: outre que le métier de jeûneur est un excellent vernis qu'on passe sur tous les désordres d'une vie infame & libertine, & qu'on se met dans une réputation de sainteté, qui s'acquiert à très-peu de fraix.

Extravagances que les Bonzes débitent contre les Prédicateurs de l'Evangile.

Enfin il n'y a point de stratagêmes, ni de ridicules inventions, auxquelles ces ministres de Satan n'ayent recours, pour maintenir leurs dévots & dévotes dans l'attachement qu'ils ont au culte du Dieu *Fo*, & pour les aliéner des Prédicateurs de l'Evangile. Tantôt ils leur font accroire que ces Européans, qui se sont introduits depuis plus d'un siécle dans l'Empire, ne cherchent qu'à se fortifier par le nombre de leurs disciples, pour exécuter des desseins pernicieux à l'Etat; qu'ils se font des disciples à force d'argent; & que l'argent ne leur manque pas, parce qu'ils ont le secret de le contrefaire: tantôt qu'ils arrachent les yeux de leurs disciples, pour en faire des lunettes & observer les astres: d'autrefois que leur dessein, en venant à la Chine, est de faire des recruës d'ames, dont il y a disette en Europe; que quand on meurt, après s'être une fois livré à eux, on ne peut plus leur échaper; & que par le moyen de certains sorts qu'ils jettent sur les ames, ils les forcent de passer en Europe, Voyez, ajoûtent-ils, à quoi l'on s'expose.

Ces extravagances débitées avec une certaine confiance, & avec un ton d'autorité, ne laissent pas d'imposer à des esprits crédules. Cependant il faut avoüer qu'elles ne font pas beaucoup d'impression sur les honnêtes gens: quelque apparence de piété qu'affectent les Bonzes, on connoît leur vie, & on sçait que la plûpart d'entr'eux sont perdus de débauches: ils n'ont pas même beaucoup d'accès auprès d'un certain Peuple, qui ne pense qu'à vivre, & dont toute la Réligion ne con-

consiſte qu'en des ſuperſtitions bizarres, que chacun ſe forme à ſa fantaiſie. RELIGION DES CHINOIS.

Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt encore juſqu'ici que la doctrine extérieure de *Fo*, enſeignée par les Bonzes, & ajuſtée aux ruſes & aux artifices qui leur ſervent à tromper la crédulité des peuples. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'entrer dans les myſtères de la doctrine intérieure; le peuple groſſier, & le commun des Bonzes n'en eſt pas capable. Il faut, pour y être initié, avoir un eſprit ſublime, & propre à acquérir la plus haute perfection. Doctrine intérieure de *Fo*; à qui réſervée.

Cette doctrine intérieure eſt celle que *Fo* enſeigna dans les derniers inſtans de ſa vie, & que ſes diſciples, en qui il avoit le plus de confiance, ont pris ſoin d'expliquer & de répandre. Il ne faut qu'expoſer ce ridicule ſyſtème, pour faire connoître juſqu'à quel excès de folie & d'extravagance peut conduire la bizarrerie de l'eſprit humain. Son origine.

Voici donc quelle eſt cette doctrine, que les Maîtres de la Secte prétendent être la ſeule qui ſoit véritable & ſolide. Ils enſeignent que le principe & la fin de toutes choſes, c'eſt le Vuide, ou le Néant; que c'eſt du Néant que nos prémiers parens ont tiré leur origine, & que c'eſt au Néant qu'ils ſont retournez après leur mort; que le Vuide eſt ce qui conſtituë nôtre Etre & nôtre ſubſtance; que c'eſt de ce Néant, & du mélange des élémens que ſont ſorties toutes les productions, & qu'elles y retournent dans la ſuite; que tous les Etres ne different les uns des autres, que par leurs figures & leurs qualitez; de même, qu'il n'y a que les qualitez diverſes qui mettent de la différence entre la neige, la glace, & la grêle; de même encore que du même métal on fait un homme, un lion, ou quelqu'autre animal; & qu'après avoir fait fondre tous ces Etres, ils perdent auſſitôt leurs figures & leurs qualitez, & ne ſont plus qu'une même ſubſtance. Son ſyſtême.

Ainſi, diſent-ils, tous les Etres, ſoit animez, ſoit inanimez, quoique différens par leurs qualitez & leurs figures, ne ſont tous qu'une même choſe, indiſtincte du même principe; ce principe eſt quelque choſe d'admirable; il eſt très-pur, exempt de toute altération, très-ſubtil, très-ſimple, &, par ſa ſimplicité, la perfection de tous les Etres; enfin il eſt très-parfait, & dans un continuel répos, ſans avoir ni vertu, ni puiſſance, ni intelligence: bien plus, ſon eſſence conſiſte à être ſans intelligence, ſans action, ſans déſirs; pour vivre heureux, il faut s'efforcer par de continuelles méditations, & par de fréquentes victoires remportées ſur ſoi-meme, de devenir ſemblable à ce principe, & pour cela s'accoûtumer à ne faire rien, à ne vouloir rien, à ne ſentir rien, à ne penſer à rien; il n'eſt plus queſtion de vices ou de vertus, de peines ou de récompenſes, de providence & d'immortalité des ames; toute la ſainteté conſiſte à ceſſer d'être, & à ſe confondre avec le Néant; plus on approche de la nature de la pierre ou d'un tronc d'arbre, plus on ſe perfectionne; enfin c'eſt dans l'indolence & l'inaction, dans la ceſſation de tous déſirs, dans la privation des mouvemens du corps, dans l'anéantiſſement de toutes les facultez de l'ame, & dans la ſuſpenſion générale de tous ſentimens, que

Religion des Chinois.

consiſte la vertu & le bonheur; quand un homme eſt une fois parvenu à ce bienheureux état, il n'y a plus pour lui de viciſſitude & de tranſmigration, il n'a plus d'avenir à craindre, parce qu'à proprement parler, il n'eſt rien, ou s'il eſt quelque choſe, il eſt heureux, &, pour tout dire en un mot, il eſt parfaitement ſemblable au Dieu *Fo*.

Trouve des partiſans.

Cette doctrine ne laiſſa pas de trouver des partiſans, même à la Cour, où quelques Grands l'embraſſerent. L'Empereur *Kao tſong* en fût ſi fort entété, qu'il remit le gouvernement de l'Empire à ſon fils adoptif, pour ſe livrer entierement à ces folles & ſtupides méditations.

Adverſaires qui la combattent; & comment.

Cependant la plûpart des Lettrez s'éleverent contre cette Secte de faux contemplatifs, & entr'autres un *Colao* célèbre, nommé *Poei guei*, zélé diſciple de Confucius: ils la combattirent de toutes leurs forces, en faiſant voir que cette apathie, ou plûtôt cette monſtrueuſe ſtupidité qu'on s'efforce d'acquérir, en ne faiſant rien, en ne penſant à rien, eſt le renverſement de la Morale, & de la Société civile; que l'homme n'eſt élevé au-deſſus des autres Etres, que parce qu'il penſe, qu'il raiſonne, qu'il s'applique à connoître la vertu, & à la pratiquer; que d'aſpirer à cette folle inaction, c'eſt renoncer aux devoirs les plus eſſentiels, c'eſt anéantir les rapports néceſſaires, qui ſont entre le pere & les enfans, le mari & la femme, le Prince & les ſujets; qu'enfin ſi cette doctrine étoit ſuivie, elle réduiroit tous les membres de l'Etat à une condition beaucoup inférieure à celle des bêtes.

Diverſité des Sectes tolérée; & pourquoi.

C'eſt ainſi que la Chine ſe vit en proye à toutes ſortes d'opinions ridicules & extravagantes. Quoique les Lettrez combattent ces diverſes Sectes, qu'ils les traitent meme d'Héréſies, qu'ils ayent fait naître pluſieurs fois à la Cour la penſée de les abolir dans toute l'étenduë de l'Empire; on les a toûjours tolérées juſqu'ici, ſoit par la crainte d'exciter des troubles parmi le peuple, qui eſt fort entété de ſes Idoles; ſoit qu'elles ayent des protecteurs ſecrets parmi les Sçavans, dont pluſieurs, qui ont été tirez de la lie du peuple, ont de la peine à ſe déprendre des ſuperſtitions, dans leſquelles ils ſont nez, & qu'ils ont ſuccées avec le lait. On ſe contente de les condamner en général comme des Héréſies; & c'eſt ce qui ſe pratique tous les ans à *Peking*.

Enfante une nouvelle Secte.

C'eſt cet amas monſtrueux de Superſtitions, de Magie, d'Idolâtrie, & d'Athéïſme, qui ayant infecté de bonne heure l'eſprit de pluſieurs Lettrez a enfanté parmi eux une Secte, qui tient lieu de Réligion ou de Philoſophie; car on ne ſçait pas bien ce qu'on en doit penſer, & il eſt à croire qu'ils ne le ſçavent pas eux-mêmes.

De la Secte de quelques Lettrez de ces derniers tems.

Les Docteurs modernes, Auteurs d'une nouvelle doctrine, par laquelle ils prétendent éclaircir ce qu'il y avoit d'obscur dans les anciens Livres, parurent sous le régne de la dix-neuvieme Famille des *Song*, plus de mille ans après que l'Idolâtrie eût pénétré dans la Chine. Les troubles que les différentes Sectes & les guerres causerent dans l'Empire, en bannirent tout-à-fait l'amour des Sciences, & y introduisirent l'ignorance & la corruption des mœurs, qui y régnerent pendant plusieurs siécles. Epoque de son origine.

Il se trouva alors peu de Docteurs capables de réveiller les esprits d'un assoupissement si général. Mais le goût que la Famille Impériale des *Song* prit pour les Livres anciens, & l'estime qu'elle fit des gens habiles, inspirerent peu-à-peu de l'émulation pour les Lettres. On vit s'élever parmi les prémiers Mandarins, des hommes de mérite & d'esprit, qui entreprirent de commenter, non seulement les anciens Livres Canoniques, mais encore les interprétations de ces Livres faites par Confucius, par Mencius son disciple, & par d'autres celèbres Ecrivains.

Ce fût en l'année 1070. depuis la Naissance de Jesus-Christ, qu'on vit paroître ces Interpretes, qui se firent une grande réputation. Les plus célèbres furent *Tchu tse*, & *Tching tse*, qui publierent leurs ouvrages sous le régne du sixieme Prince de la Famille des *Song*. *Tchu hi* se distingua tellement des autres par sa capacite, qu'on l'honora du nom de Prince des Lettrez. Quoique ces Auteurs fussent en réputation il y a cinq-ou six-cens ans, on ne fait pas difficulté de les regarder comme des Auteurs modernes, surtout quand on les compare aux anciens Interprétes, qui les précéderent de quinze siécles. Célèbres Interprêtes des Livres Canoniques.

Enfin vers l'an 1400. de Jesus-Christ, l'Empereur *Yong lo*, troisieme Prince de la vingt-unieme Famille de *Tai ming*, choisit quarante-deux Docteurs des plus habiles, auxquels il ordonna de faire un corps de doctrine, qui pût étre suivi des Sçavans, & de s'attacher surtout aux Commentaires de *Tchu tse*, & de *Tching tse*, qui fleurissoient sous la Race des *Song*. Compilation d'un corps de doctrine.

Ces Mandarins s'appliquerent à cet ouvrage ; & outre l'interprétation qu'ils firent des Livres Canoniques, & des ouvrages de *Confucius* & de *Mencius*, ils en composerent un autre, qui contenoit vingt volumes, & qu'ils intitulerent *Sing li ta tsuen*, c'est-à-dire, *de la Nature*, ou *de la Philosophie naturelle*. Ils suivirent, comme on le leur avoit prescrit, la doctrine de ces deux Ecrivains, qui n'avoient que trois siécles d'antiquité : & pour ne pas paroître abandonner le sens & la doctrine des anciens Livres si respectez dans tout l'Empire, ils tâcherent, par de fausses interpréta- Et d'un système de Philosophie naturelle.

RELIGION DES CHINOIS.

tions, & en leur donnant des ſens forcez, de les amener à leurs idées particulieres.

Raiſons qui les mettent en crédit.

L'autorité de l'Empereur, la réputation de ces Mandarins, leur ſtile ingénieux & poli, les matières nouvelles qu'ils traitoient d'une manière propre à piquer la curioſité, le ſoin qu'ils eurent de vanter leur intelligence dans le vrai ſens des anciens Livres ; tout cela donna du crédit à leurs ouvrages, & pluſieurs Lettrez s'y laiſſerent ſurprendre.

Corruption de l'ancienne doctrine.

Ces nouveaux Docteurs prétendirent que leur doctrine étoit fondée ſur celle de l'*T king*, le plus ancien des Livres Chinois, dont nous avons déja parlé : mais ils s'expliquerent d'une manière obſcure, remplie d'équivoques & de contradictions, ſe ſervant d'expreſſions propres à perſuader qu'ils n'avoient garde d'abandonner l'ancienne doctrine, & ſe faiſant réellemennt en doctrine nouvelle, parlant en apparence, comme les Anciens, de l'objet du culte primitif, & donnant à ces paroles un ſens impie, qui détruiſoit toute ſorte de culte. Voici leur ſyſtême, qu'il n'eſt pas aiſé de débroüiller, & que vraiſemblablement ceux qui l'ont inventé, n'entendent guères eux-mêmes.

Tai ki; nouveau nom, donné au principe de toutes choſes.

Ils donnerent au principe de toutes choſes le nom de *Tai ki*, & comme ce nom, de l'aveu même de *Tchu tſe*, qu'ils ſuivent dans leur ſyſtême, n'a jamais été connu, ni de *Fo hi* Auteur de l'*T king*, & Fondateur de la Monarchie, ni de *Ven vang*, & de *Tcheou kong*, ſon fils, ſes Interprêtes, qui ne ſont venus que dix-ſept-cens ans après *Fo hi*, ſelon l'opinion de pluſieurs Chinois, ils s'appuyent de l'autorité de Confucius.

Cependant, ſelon le Pere Couplet, très-verſé dans l'intelligence des livres Chinois, ce Prince des Philoſophes, n'en a parlé qu'une ſeule fois; & encore n'eſt-ce que dans un court appendice, qu'il a mis au bout du livre, qui contient ſes interprétations de l'*T king*, & où il dit, *que la tranſmutation contient le* Tai ki, *& que celui-ci produit deux qualitez, le parfait & l'imparfait; que ces deux qualitez produiſent quatre images; & que ces quatre images produiſent huit figures.*

A la réſerve de ce ſeul texte, il n'eſt parlé nulle part du *Tai ki*, ni dans les cinq Livres Canoniques appellez *Ou king* *, ni dans les quatre livres de Confucius & de Mencius. Auſſi les quarante-deux Docteurs diſent-ils, qu'ils ſont redevables aux deux Interprêtes qui ont écrit ſous la Famille des *Song*, d'avoir découvert cette doctrine profonde & cachée, qui avoit été ignorée de toute l'antiquité.

Sa définition.

Quoiqu'ils diſent que ce *Tai ki* eſt un je ne ſçais quoi, qu'il n'eſt pas poſſible d'expliquer, qui eſt ſéparé des imperfections de la matière, & auquel on ne peut pas donner de nom qui lui convienne; ils s'efforcent néanmoins d'en donner quelque idée, qui puiſſe autoriſer leur ſentiment: & comme ces deux mots *Tai ki* ſignifient grand pole, ou grand faîte : ils diſent qu'il eſt, par rapport à tous les Etres, ce qu'eſt le faîte par rapport à un édifice; qu'il ſert à unir enſemble, & à conſerver toutes les parties de l'Univers, de même que le faîte aſſemble & ſoutient toutes les parties qui compoſent le toît d'un édifice.

Ail-

* *Ou*, ſignifie cinq. *King* eſt pris là pour Livre Canonique.

Ailleurs ils le comparent à la racine de l'arbre, & à l'eſſieu d'un chariot: ils l'appellent le pivot, ſur lequel tout roule; la baſe, la colomne, & le fondement de toutes choſes. Ce n'eſt pas, diſent-ils, un Etre chimérique, qui ſoit ſemblable aux vuides de la Secte des Bonzes: c'eſt un Etre réël, qui exiſte véritablement, c'eſt ce qu'on conçoit qui exiſte avant toutes choſes, & qui n'eſt pas diſtingué des choſes avant leſquelles il exiſte; qui eſt une même choſe avec le parfait & l'imparfait, le ciel, la terre, & les cinq élémens; enſorte que chaque choſe peut être appellée à ſa manière *Tai ki*. Religion des Chinois.

Ils diſent encore, qu'on doit le concevoir comme quelque choſe d'immobile, & qui eſt en répos: lorſqu'il ſe meut, il produit l'*Yang*, qui eſt une matière parfaite, ſubtile, agiſſante, & dans un continuel mouvement: lorſqu'il ſe répoſe, il produit l'*Yn*, qui eſt une matière groſſiere, imparfaite, & ſans mouvement. C'eſt à-peu-près comme un homme qui ſe tient en répos lorſqu'il médite profondément ſur quelque matière; & qui paſſe du répos au mouvement, lorſqu'il explique ce qu'il a médité. C'eſt du mélange de ces deux matières que naiſſent les cinq Elémens, qui, par leur union & leur tempérament, font la nature particuliere, & la différence de tous les corps. De-là viennent les viciſſitudes continuelles des parties de l'Univers, le mouvement des aſtres, le répos de la terre, la fécondité ou la ſtérilité des campagnes. Ils ajoûtent que cette matière, ou plûtôt cette vertu répanduë dans la matière, produit, arrange, & conſerve toutes les parties de l'Univers; qu'elle en fait tous les changemens; & qu'elle eſt néanmoins aveugle dans ſes opérations les plus régulieres.

Cependant rien n'eſt plus ſurprénant que de lire les perfections que ces Commentateurs modernes attribuent à leur *Tai ki*: ils lui donnent une étenduë & une grandeur ſans bornes: c'eſt, diſent-ils, un principe très-parfait, qui n'a ni commencement ni fin: c'eſt l'idée, le modèle, & la ſource de toutes choſes: c'eſt l'eſſence de tous les Etres. Enfin dans d'autres endroits, ils le regardent comme quelque choſe de vivant & d'animé: ils lui donnent le nom d'ame & d'eſprit; ils s'en expliquent même d'une manière à faire croire qu'ils le regarderoient comme la prémiere Intelligence qui a produit toutes choſes, s'ils s'accordoient avec eux-mêmes; & ſi, à force de vouloir concilier le ſens des anciens Livres avec leur ſyſtême, ils ne tomboient pas dans les plus manifeſtes contradictions. Auſſi eſt-ce la lecture de quelques endroits de leurs ouvrages, qui a porté des Chinois à élever des Temples en l'honneur de *Tai ki*. Perfections qu'ils lui attribuent.

Ce qu'ils appellent *Tai ki*, ils lui donnent auſſi le nom de *Li*: c'eſt, diſent-ils encore, ce qui joint à la matière, compoſe tous les corps naturels; ce qui donne à chaque choſe tel être en particulier qu'elle a, & qui la rend différente de tous les autres Etres: & voici comme ils raiſonnent: Vous faites d'un morceau de bois un ſiége, ou une table; le *Li*, c'eſt ce qui donne au bois la forme de ſiége ou de table: rompez ce ſiége en pluſieurs morceaux, briſez cette table; le *Li* de l'un & de l'autre ne ſubſiſte plus. Définition du *Li*.

RELIGION DES CHINOIS.

Ils raiſonnent de même en ce qui concerne la Morale: ils appellent *Li*, ce qui établit le rapport des devoirs réciproques entre le Prince & le ſujet, le pere & le fils, le mari & la femme: ils donnent pareillement le nom de *Li* à l'ame, en tant qu'elle informe le corps; & dès qu'elle ceſſe de l'informer, ce *Li* ſe détruit à ſa manière: de même à-peu-près, diſent-ils, que l'eau changée en glace, quand la chaleur eſt aſſez forte pour la diſſoudre, perd le *Li* qui la faiſoit glace; & elle reprend ſa prémiere fluidité, & ſon être naturel.

Le *Tai ki* & le *Li* conduiſent à l'Athéiſme.

Enfin après avoir bien diſputé ſur le *Tai ki* & ſur le *Li*, d'une manière fort entortillée, & aſſez peu intelligible, ils tombent neceſſairement dans l'Athéiſme, en ce qu'ils excluent toute cauſe efficiente, ſurnaturelle, & qu'ils n'admettent d'autre principe, qu'une vertu inanimée & unie à la matière à laquelle ils donnent le nom de *Li*, ou de *Tai ki*.

Mais où ils ſe trouvent le plus embarraſſez, c'eſt lorſqu'ils veulent éluder le grand nombre de textes clairs des Livres anciens, où il eſt parlé des eſprits, de la juſtice, de la providence d'un Etre ſuprême, & de la connoiſſance qu'il a de ce qui ſe paſſe de plus ſecret dans les cœurs, &c. & qu'ils tâchent de l'ajuſter à leur manière de penſer toute charnelle: c'eſt alors qu'ils ſe jettent en de nouvelles contradictions, & qu'ils détruiſent dans un endroit, ce qu'ils établiſſent comme certain dans un autre. En voici des exemples.

Incongruitez & contradictions de ce ſyſtême.

Ils enſeignent clairement, que par l'empire que l'ame a ſur ſes mouvemens & ſur ſes affections, elle peut parvenir à la connoiſſance de cette ame ſupreme, de cette Intelligence qui gouverne ſouverainement toutes choſes: que de même, à la vûë de cette manière admirable, dont les Etres ſe perpétuent, enſorte que chaque Etre produit toûjours & conſtamment ſon ſemblable; on prouve évidemment qu'il y a une grande Intelligence, qui conſerve, qui gouverne toutes choſes, & qui les conduit à leurs fins de la manière la plus convénable. Ils en viennent juſqu'à nier que ce ſoit quelque choſe d'inanimé & de matériel: ils aſſûrent même que c'eſt un Eſprit, qu'il eſt indépendant, qu'il renferme la bonté de tous les Etres, & qu'il donne l'être à tout ce qui ſubſiſte.

Il n'eſt pas étonnant que ces Commentateurs modernes ſe donnent vainement la torture, pour accorder leurs opinions avec la doctrine des anciens Livres; puiſque les principes qu'ils admettent, ne ſe trouvent nulle part dans l'antiquité Chinoiſe.

Les anciens Livres Claſſiques & leurs Interprètes ne ſe ſervent point du *Tai ki* & du *Li* dans le ſens des nouveaux Commentateurs.

J'ai déja dit que leur *Tai ki* ne ſe trouve ni dans l'*Y king*, qui ne conſiſte que dans une table de ſoixante-quatre figures, compoſées de trois-cens-quatre-vingt-quatre lignes entieres ou briſées; ni dans les Interprètes, qui ſont venus dix-ſept-cens ans après *Fo hi*; ni dans le *Chu king*, & les autres Livres Claſſiques: il ne ſe trouve qu'une ſeule fois dans un court appendice que Confucius a ajoûté à ſes interprétations de l'*Y king*. On ne parle auſſi nulle part du *Li*, dans le ſens que ces nouveaux Commentateurs lui donnent.

C'eſt donc environ trois-mille ans après *Fo hi*, Fondateur de la Monarchie Chinoiſe, qu'on a vû éclore le fameux *Tai ki*, & ſeize-cens ans après Confu-

Confucius, qui n'en a parlé qu'une ſeule fois; & encore les plus habiles Interprètes aſſûrent-ils, que ce Philoſophe n'entendoit autre choſe par ce mot, que la matière prémiere.

RELIGION DES CHINOIS.

On ne peut néanmoins diſconvenir que ces Commentateurs n'ayent rendu ſervice à l'Empire, en réveillant le goût pour les anciens Livres: mais ils ont nui infiniment à un grand nombre de Lettrez médiocres & peu habiles, qui s'attachant moins à approfondir le texte de ces précieux monumens, qu'à ſe remplir l'eſprit de la doctrine inſinuée dans les nouveaux Commentaires, paroiſſent avoir donné dans une eſpece d'Athéïſme, auquel ils ne ſe ſentoient déja que trop portez, & par la dépravation de leurs mœurs, & par les ſuperſtitions dont ils avoient été imbûs dès leur enfance.

Bien & mal cauſé par les Commentateurs.

Cependant, ſi l'on en croit le témoignage d'une foule de Miſſionaires, qui ont paſſé la plus grande partie de leur vie dans l'Empire, & qui s'y ſont rendus très-habiles dans la ſcience Chinoiſe, par une conſtante étude des livres, & par leur commerce avec les principaux Lettrez; ſi l'on en croit, dis je, ce témoignage, comme il paroît raiſonnable, & comme en qualité d'Hiſtorien, je ne puis me diſpenſer de le rapporter; les vrais Sçavans n'ont pas donné dans ces folles idées: ſans s'arreter à la gloſe & aux interprétations des Commentateurs récens, ils ne s'en tiennent qu'au pur texte, ſelon cette maxime ſi commune parmi eux: *Attachez-vous au texte, & laiſſez-là le Commentaire*: Sin king pou ſin tchuen.

Les principaux Lettrez attachez au Texte des anciens Livres.

En effet, c'eſt à ce texte, & non à ſa gloſe que tout Lettré a droit d'en appeller: c'eſt dans ce texte que la doctrine Chinoiſe eſt marquée & fixée; & tout ce que peuvent avancer les Gloſſateurs modernes, eſt ſans autorité, dès qu'on fait voir qu'il eſt peu conforme au texte des Livres Claſſiques. Ces vrais Sçavans, uniquement attachez au texte des Livres Claſſiques, ont la méme idée du premier Etre, que les anciens Chinois, & entendent comme eux, par les mots de *Chang ti* & de *Tien*, non pas le ciel viſible & matériel, ou une vertu céleſte inanimée & déſtituée d'intelligence; mais le prémier Etre, l'Auteur & le Principe de tous les Etres, le ſupreme Seigneur, qui diſpoſe de tout, qui gouverne tout, qui perce dans le ſecret des cœurs, à qui rien n'eſt caché, qui punit le vice, & récompenſe la vertu, qui éleve & abaiſſe ceux qu'il lui plaît, qu'on doit honorer par la pratique de la vertu, &c.

Idée qu'ils ont du prémier Etre.

Auſſi rien n'eſt-il plus fréquent que d'entendre ces Lettrez ſe plaindre que l'innocence, la candeur, & la ſimplicité des prémiers ſiécles, eſt entierement oubliée; que les Sçavans négligent les anciens monumens; que pluſieurs ne ſont diſciples de Confucius que de nom; & qu'ils n'ont d'autre but, que de parvenir aux Charges & aux Dignitez, & de ſe faire de la réputation, en ébloüiſſant les ſimples par une vaine éloquence.

Plaintes des Lettrez ſur la corruption du ſiécle.

Néanmoins, comme on voyoit des Lettrez, qui, en ſuivant les Commentateurs modernes, & voulant tout expliquer par les cauſes naturelles, donnoient dans l'Athéïſme, & ne reconnoiſſoient pour prémier principe, qu'une vertu céleſte, aveugle, & matérielle; des Miſſionaires venus récemment à la Chine, furent portez à croire que c'étoit-là l'opinion commune

Doute ſur la véritable ſignification du *Tien* & du *Chang ti*.

RE'LIGION DES CHINOIS.

mune des Sçavans : ils convinrent pourtant que ſi l'Empereur prononçoit ſur la véritable ſignification du *Tien* & du *Chang ti*, en déclarant qu'il entend par ces mots, le Seigneur du ciel, & non pas le ciel matériel, leurs doutes ſe diſſiperoient, & qu'ils ne feroient pas l'injuſtice aux Sçavans de ce grand Empire, de les regarder tous comme de vrais Athéës. *Il faut abſolument que l'Empereur parle*, diſoit l'un d'eux *; *il faut que l'Empereur s'explique.* Ils ſçavoient que le feu Empereur *Cang hi* étoit très-verſé dans l'intelligence des Livres Chinois ; que c'eſt à lui, comme Empereur, d'examiner les Docteurs; qu'il eſt le Chef de la Réligion & de la doctrine des Lettrez; que c'eſt lui qui juge ſouverainement du véritable ſens des loix, des cérémonies, & des coûtumes, en qualité de Pontife, de Légiſlateur, & de Maître de l'Empire.

Propoſé à l'Empereur, & décidé par un Edit public.

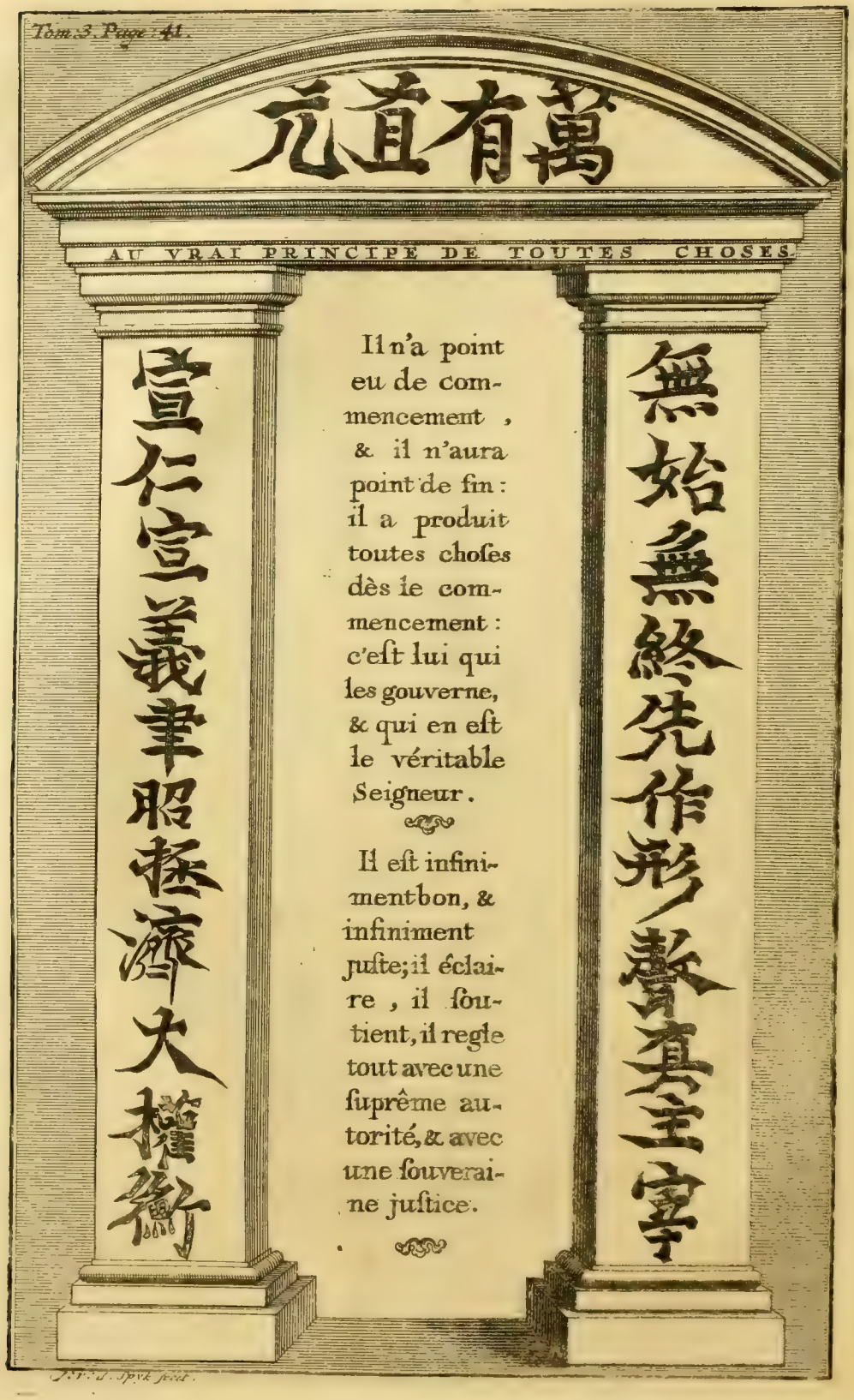
On prit donc le parti en l'année 1700. de conſulter ce Prince avec les ménagemens convénables, pour ne lui pas laiſſer entrevoir à quel deſſein on demandoit cette explication. Il déclara par un Edit, qui fût conſervé dans les Archives, inſéré dans les Gazettes publiques, & répandu dans tout l'Empire, que ce n'eſt pas au ciel viſible & matériel qu'on offre des ſacrifices, mais ſeulement au Seigneur & à l'Auteur du ciel, de la terre, & de toutes choſes; & que c'eſt par cette raiſon que la Tablette, devant laquelle on offre ces ſacrifices porte cette inſcription: *Au Chang ti*, c'eſt-à-dire, *au ſouverain Seigneur ;* que c'eſt par reſpect, qu'on n'oſe pas l'appeller par ſon propre nom ; & qu'on a coûtume de l'invoquer ſous le nom de Ciel ſuprême, de Ciel bien-faiſant, de Ciel univerſel; de la même manière que quand on parle avec reſpect de l'Empereur, on ne l'appelle pas par ſon nom, mais on dit *les dégrez de ſon Trône, la Cour ſuprême de ſon Palais* (*a*); que ces noms, quoique différens, ſi l'on regarde les termes, ſont cependant les mêmes ſi l'on regarde leur ſignification. Dans une autre occaſion, parlant en public, il aſſûra que les habiles Chinois diſoient comme lui, que le principe de toutes choſes eſt appellé *Tien*, Ciel, en ſtile noble & figuré ; de même que l'Empereur eſt appellé *Tchao ting* du nom de ſon palais, qui eſt le lieu où brille davantage la Majeſté Impériale.

Declaration des Princes & des Grands de l'Empire, des Mandarins & des Lettrez à ce ſujet.

On conſulta de même des Princes, des Grands de l'Empire, des prémiers Mandarins, & des principaux Lettrez, & entr'autres le prémier Préſident de l'Académie Impériale, laquelle eſt compoſée des Docteurs les plus célèbres, qui ſont proprement les Gens de lettres de l'Empereur. Tous parurent ſurpris qu'il y eût des Sçavans en Europe qui puſſent croire que les Lettrez de la Chine honoraſſent un Etre inanimé & ſans vie, tel que le ciel viſible & matériel: & tous déclarerent qu'en invoquant le *Tien* ou le *Chang ti*, ils invoquoient le ſuprême Seigneur du ciel, l'Auteur & le Principe de toutes choſes, le Diſpenſateur de tous les biens, qui voit tout, qui connoît tout, & dont la ſageſſe & la providence gouverne cet Univers. Quoi, s'écrioient quelques-uns d'eux, nous jugeons que chaque Famille doit avoir un Chef, chaque Ville un Gouverneur, chaque Province un Viceroi, tout

* M. Maigrot.

(*a*) On donne ſouvent au Gouverneur le nom de la ville qu'il gouverne, *Fou*, *Tcheou*, *Hien*.


萬有宜元
AU VRAI PRINCIPE DE TOUTES CHOSES.
無始無終先作形象真主宰
Il n'a point eu de commencement, & il n'aura point de fin: il a produit toutes choſes dès le commencement: c'eſt lui qui les gouverne, & qui en eſt le véritable Seigneur.
Il eſt infiniment bon, & infiniment juſte; il éclaire, il ſoutient, il regle tout avec une ſuprême autorité, & avec une ſouveraine juſtice.
宣仁宣義聿昭極濟大權

tout l'Empire un Maître indépendant & absolu? Et nous pourrions douter qu'il y eût une prémiere Intelligence, un Etre suprême, un souverain Seigneur de l'Univers, qui le gouverne avec sagesse & avec justice? N'est-ce pas ce que nos anciens Livres nous enseignent? N'est-ce pas ce que nous avons appris de nos prémiers Sages?

RELIGION DES CHINOIS.

On peut connoître les sentimens du même Empereur par les trois Inscriptions ci-jointes, qu'il écrivit de sa propre main, & qu'il donna aux Peres Jésuites de *Peking*, pour la nouvelle Eglise qu'ils avoient élevée vers la porte de *Chun tchi muen*. Dès l'année 1705. il voulut contribuer à la construction de cette Eglise; & pour cela il leur fit présent de dix-mille onces d'argent. Les caractères de l'Inscription du frontispice ont deux pieds (*a*) & demi Chinois de hauteur : les caractères des Inscriptions de chaque colomne ont près d'un pied Chinois de hauteur. Il paroît que *Yong tching*, qui a succédé à l'Empereur *Cang hi* son pere, a la même idée du *Tien*, que son prédécesseur, & les Sçavans de son Empire : on en peut juger par la manière dont il en parle dans un Edit public. Voici à quelle occasion il fût donné.

Inscriptions que l'Empereur *Cang hi* donne aux Jésuites pour une nouvelle Eglise.

Ce Prince très-attentif aux besoins de ses peuples, fût informé que la sécheresse menaçoit une de ses Provinces d'une stérilité générale. Aussitôt il s'enferma dans son palais, il jeûna, il pria jusqu'à ce qu'il eût appris que la pluye y étoit tombée en abondance; après quoi il porta l'Edit en question, où témoignant combien il étoit touché des miseres de son peuple, il ordonna à tous les Grands-Mandarins de l'informer avec soin des calamitez, dont les peuples de leur district seroient affligez; puis il conclut par ces paroles: „ Il y a entre le *Tien* & l'homme une correspon-
„ dance de fautes & de punitions, de prieres & de bienfaits. Rempliſ-
„ sez vos devoirs, évitez les fautes: car c'est à cause de nos péchez que
„ le *Tien* nous punit. Quand le *Tien* envoye quelque calamité,
„ soyons attentifs sur nous-mêmes, mortifions-nous, corrigeons nous,
„ prions: c'est en priant, & en nous corrigeant, que nous fléchissons le
„ *Tien*. Si je porte cet ordre, ce n'est pas que je me croye capable de
„ toucher le *Tien*; mais c'est pour vous mieux persuader qu'il y a, com-
„ me je viens de le dire, entre le *Tien* & l'homme une correspondance de
„ fautes & de punitions, de prieres & de bienfaits. "

Edit de l'Empereur *Yong tching* sur le *Tien*; ce qui y donna occasion.

Mais il s'explique encore plus clairement dans une Instruction qu'il donne à ses peuples au sujet d'une requête, qui lui fût présentée par un des prémiers Officiers de son Empire.

Un Sur-Intendant de deux Provinces écrivit à l'Empereur, que partout où on avoit élevé des Temples à l'honneur du Général d'Armée *Lieou mong*, les sauterelles, & certains autres vers, ne portoient aucun dommage aux campagnes; & qu'au contraire les territoires, où on ne lui avoit point érigé de Temple, se ressentoient toûjours du ravage que ces insectes ont coûtume de faire. D'autres Grands-Mandarins lui avoient aussi proposé différens expédiens superstitieux, pour demander ou la pluye, ou

(*a*) Le pied Chinois est un peu plus grand que le pied du Châtelet de Paris.

RELIGION DES CHINOIS.

ou le beau tems ſelon le beſoin. Voici l'inſtruction que Sa Majeſté leur donna pour réponſe, laquelle fût publiée par tout l'Empire, & affichée aux carrefours des villes, avec le ſceau du Mandarin.

Nouvelles Inſtructions publiées par le même ſur le *Tien*.

„ Sur ce que j'ai averti quelques-uns des principaux Officiers des „ Provinces, de prévenir le dommage que les inſectes peuvent cauſer „ dans les campagnes; on a mal interprété l'intention de mes ordres, „ & on y a donné un ſens détourné, qui ne leur convient point. On „ s'eſt imaginé mal-à-propos, que je donne dans l'erreur ridicule de „ ceux qui ajoûtent foi à ces Eſprits, qu'on appelle *Kouei chin*; comme „ ſi je croyois que les prieres faites à ces prétendus Eſprits, ſoient un „ remede à nos afflictions. Voici donc ce que je veux dire.

„ Il y a entre le *Tien* & l'homme un rapport, une correſpondance ſûre, „ infaillible, pour les récompenſes & pour les châtimens. Lorſque nos „ campagnes ſont ravagées, ou par les inondations, ou par la ſéchereſſe, „ ou par les inſectes; quelle eſt la cauſe de ces calamitez? Elles vien- „ nent peut-être de l'Empereur même, qui s'écarte de la droiture néceſ- „ ſaire pour bien gouverner, & qui force le *Tien* à employer ces châ- „ timens pour le faire rentrer dans ſon devoir, Peut-être auſſi viennent- „ elles de ce que les principaux Officiers de la Province, ſur laquelle „ tombent ces malheurs, ne cherchent pas le bien public & ne prennent „ pas la juſtice pour règle de leur conduite. Ne viennent-elles point „ auſſi ces calamitez, ou de ce que les Gouverneurs des villes ne ſe „ comportent pas avec équité, ou ne donnent pas au peuple les exemples, „ & les inſtructions convenables; ou de ce que dans telle Province, „ dans tel Pays, on viole les loix, on mépriſe les coûtumes, on vit „ dans le déſordre? Alors le cœur de l'homme étant corrompu, cette „ belle union, qui doit être entre le *Tien* & l'homme, ſe trouble, ſe „ rompt; & les adverſitez, les malheurs fondent ſur nous en abondance. „ Car les hommes manquant ici-bas à leur devoir, le *Tien* alors change „ l'inclination bienfaiſante qu'il avoit à leur égard.

„ Perſuadé de cette doctrine, qui eſt indubitable, auſſitôt qu'on m'a- „ vertit que quelque Province ſouffre, ou d'une longue ſéchereſſe, ou de „ l'excès des pluyes; je rentre auſſitôt dans moi-meme, j'examine avec „ ſoin ma conduite; je penſe à rectifier les dérèglemens qui ſe feroient „ introduits dans mon palais. Le matin, le ſoir, tout le jour je me tiens „ dans le reſpect & dans la crainte. Je m'applique à donner au *Tien* des „ marques de droiture & de piété, dans l'eſpérance que par une vie ré- „ guliere, je ferai changer la volonté que le *Tien* a de nous punir.

„ C'eſt à vous, Grands-Officiers, qui gouvernez les Provinces, c'eſt „ à vous à me ſeconder. C'eſt à vous, Gouverneurs des villes, c'eſt à „ vous, Peuple, Soldats, & autres, de quelque qualité & condition que „ vous ſoyez; c'eſt à vous, dis-je, à vous acquiter auſſi de ce devoir. „ Veillez ſur vous-mêmes, conſervez-vous dans la crainte, examinez „ vôtre conduite, travaillez à vous perfectionner, aidez-vous, exhortez- „ vous mutuellement les uns les autres, réformez vos mœurs, faites ef-

„ fort,

„ fort, corrigez vos défauts, repentez-vous de vos péchez, ſuivez le
„ chemin de la vérité, quittez celui de l'erreur; & ſoyez aſſûrez que, ſi
„ de nôtre part nous rempliſſons tous nos devoirs, le *Tien* ſe laiſſera flé-
„ chir par nôtre conduite bien réglée, & nous attirerons ſur nous ſa paix
„ & ſa protection. La diſette, l'affliction diſparoîtront; l'abondance,
„ l'allégreſſe prendront leur place, & nous aurons le plaiſir de voir ſe
„ renouveller de nos jours, ce qu'on admira autrefois ſous le régne heu-
„ reux de l'illuſtre Prince *Tching tang*.

„ Car je ne puis trop vous le répéter; pour prévenir les calamitez,
„ il n'y a pas de moyen plus ſûr, que de veiller ſur ſoi-même, de ſe te-
„ nir dans la crainte, & de travailler à ſa perfection. Il faut examiner ſa
„ conduite, corriger ſes fautes, honorer ſincerement, & reſpecter le
„ *Tien*. C'eſt par cette attention & ce reſpect qu'on le touche, & qu'on
„ le fléchit. Quand on vous dit de prier, & d'invoquer les Eſprits,
„ que prétend-on? C'eſt tout au plus d'emprunter leur entremiſe, pour
„ repréſenter au *Tien* la ſincérité de nôtre reſpect, & la ferveur de nos
„ déſirs. Prétendre donc en quelque ſorte s'appuyer ſur ces prieres, ſur
„ ces invocations, pour éloigner de nous les infortunes, les adverſitez;
„ pendant qu'on néglige ſon devoir, qu'on ne veille point ſur ſoi-même,
„ qu'on ne tient pas ſon cœur dans le reſpect & dans la crainte à l'égard
„ du *Tien* pour le toucher; c'eſt vouloir puiſer dans le ruiſſeau, après a-
„ voir bouché la ſource; c'eſt laiſſer l'eſſentiel pour s'attacher à ce
„ qui n'eſt qu'acceſſoire. Comment pourriez-vous eſpérer par une telle
„ conduite d'obtenir l'accompliſſement de vos déſirs?

„ De plus, faites réflexion que le *Tien* de ſa nature ſe plaît à faire du bien, à
„ répandre ſes faveurs, à nous conſerver, à nous protéger. S'il employe
„ la rigueur, c'eſt l'homme même qui ſe l'attire; c'eſt lui ſeul qui eſt
„ l'auteur de ſon propre malheur. Et ce qu'il y a de plus déplorable,
„ c'eſt que ſouvent le vulgaire ignorant & incapable de réflexion, ſe ſen-
„ tant affligé, ou par l'excès des pluyes, ou par la ſéchereſſe, au lieu de
„ rentrer dans ſoi-même, d'examiner ſa conduite, & de corriger ſes fau-
„ tes paſſées, ſe livre à la douleur & au déſeſpoir; & ajoûtant ainſi fau-
„ tes ſur fautes, crimes ſur crimes, il acheve par-là de mettre le comble
„ à ſon malheur. Car tenir un tel procédé, c'eſt détruire de plus en plus
„ l'union, qui doit être entre le *Tien* & l'homme; c'eſt enfin forcer le
„ *Tien* à décharger ſur nous ſes plus redoutables châtimens. Pour moi,
„ je ne doute nullement que la ſtérilité & les autres calamitez, que nous
„ avons éprouvées pendant la ſuite de pluſieurs années, n'ayent eu pour
„ cauſe les déſordres dont je parle.

„ Voici donc encore une fois ce que je penſe. Je ſuis véritablement
„ & intimement perſuadé qu'il y a entre le *Tien* & l'homme une union
„ réciproque, & une parfaite correſpondance. Je ſuis bien éloigné d'a-
„ joûter foi à ces Eſprits, qu'on appelle *Kouei chin*. C'eſt pour vous in-
„ ſtruire, vous ſurtout, Grands-Officiers de la Couronne & des Provin-
„ ces, que je n'ai pas dédaigné de prendre la plume, & d'expoſer claire-

RELIGION DES CHINOIS.

„ ment ma penſée, afin que vous vous conformiez tous à mes ſenti-
„ mens. C'eſt-là l'unique ſujet de cette inſtruction. "

Exiſtence d'un Dieu prouvée par les Livres Claſſiques.

Il y a pluſieurs années que le Pere Favre, dans une diſpute qu'il eût en préſence de trois-cens Lettrez, leur prouva par différens traits des Livres Claſſiques, l'exiſtence d'un Dieu, ſa juſtice, ſa bonté, ſa providence, & ſes autres perfections ; ſans qu'aucun de ces Lettrez s'aviſât de contredire l'interprétation qu'il donnoit aux Livres de leurs anciens Auteurs.

Grand nombre de Chrétiens, dans les compoſitions qu'il leur faut faire, pour parvenir aux dégrez, ou pour s'y maintenir, ont ſuivi les mêmes principes; & loin de s'attirer la raillerie des Sçavans, ils ont vû leur travail payé par des éloges, & par les récompenſes qu'ils avoient méritées. De Docteur *Chang keng*, dans le tems qu'il aſpiroit au Doctorat, remplit les Commentaires qu'il fit ſur l'*T king*, de maximes & de principes ſemblables; & il mérita l'approbation des Sçavans.

Deux Claſſes de Lettrez.

Il ſemble qu'on peut conclure de tout ce que je viens de rapporter, que la Secte des Lettrez, qui eſt la dominante, doit ſe partager en deux Claſſes.

La prémiere.

La prémiere, de ceux qui, ſans beaucoup d'égard aux Commentaires modernes, ne s'attachent qu'au pur texte des Livres Claſſiques, & qui ont la même idée de l'Etre ſuprême, Auteur de l'Univers, que les prémiers Chinois, c'eſt-à-dire, que les Chinois, qui depuis *Fo hi* juſqu'aux nouveaux Commentateurs, ont vécu & raiſonné pendant tant de ſiécles.

La ſeconde.

La ſeconde, de ceux qui, négligeant le texte, cherchent le ſens de l'ancienne doctrine dans les gloſes des nouveaux Commentateurs ; & s'attachant comme eux à une mauvaiſe Philoſophie, s'imaginent briller par des idées confuſes, & ténébreuſes ; & faire accroire qu'ils expliquent tout avec beaucoup de ſuccès, par les cauſes *matérielles*, auxquelles ils attribuent non ſeulement la production, mais auſſi le *gouvernement* de l'Univers, & leur raiſon même. Ils ne laiſſent pas de témoigner, comme les autres, une profonde vénération pour l'ancienne doctrine, & de ſe dire diſciples de Confucius. Mais les vrais diſciples de Confucius l'étudient dans les ſources ; & ceux-là ne cherchent ſa doctrine que dans un petit ruiſſeau détourné, & tombent peut-être ſans le vouloir bien diſtinctement, dans les plus affreux égaremens de l'Athéïſme.

Quoi qu'il en ſoit, comme je ne fais ici que le perſonnage d'Hiſtorien, en rapportant les ſentimens d'un grand nombre de Miſſionaires qui ont paſſé leur vie à la Chine; je ne dois pas diſſimuler ce que quelques autres, qui ſont perſuadez que tous les Sçavans de cet Empire ſont autant d'Athées, oppoſent à ces divers témoignages de l'Empereur, & des principaux Lettrez.

Objections contre l'Edit & l'Inſtruction de l'Empereur *Tong tching*.

Ils diſent donc que c'eſt par politeſſe (*a*) & par complaiſance que l'Empereur s'eſt expliqué de la ſorte, & que les Lettrez ont rendu ces témoignages

(*a*) *Obſequioſâ quadam comitate ad mentem potiùs interrogantium quàm ex propriâ ſententiâ reſpondere potuerunt. Obſervationes Ep. Con. p.* 134. *Ibid. pp.* 123. 124.

gnages; que la Déclaration de l'Empereur eſt conçûë en termes équivoques, & que c'eſt un oracle ambigu; qu'il n'y a aucun Athée, qui ne ſouſcrive à ſa Déclaration; que quand ce Prince a répondu que c'étoit, non au ciel viſible & matériel qu'il offroit des ſacrifices, mais au Seigneur & à l'Auteur du ciel, de la terre, & de toutes choſes, il entendoit la racine & l'origine de tous les Etres, qui n'eſt autre choſe que le *Li*, ou cette vertu céleſte inhérente à la matière, qui eſt, ſelon les Athéës de la Chine, le principe de toutes choſes. RELIGION DES CHINOIS.

D'ailleurs, que quand on lit dans les Livres, ou quand on entend dire aux Chinois (*a*), que la vie & la mort, la pauvreté & les richeſſes, & généralement tous les divers évenemens dépendent du *Tien*, ou du Ciel; que rien ne ſe fait que par ſes ordres; qu'il récompenſe les gens de bien, & qu'il punit les méchans; qu'il ne peut être trompé; qu'il voit tout, qu'il entend tout, qu'il connoît tout; qu'il perce dans les plus ſecrets replis du cœur humain; qu'il aſſiſte les gens vertueux, qu'il les conſole; que ſon cœur s'attendrit ſur leurs maux; qu'il eſt ſenſible à leurs plaintes; qu'il ſe laiſſe fléchir par leurs prieres; qu'il déteſte les ſuperbes; qu'il a en horreur les hommes vicieux: &c. toutes ces expreſſions doivent être regardées comme autant de métaphores, par leſquelles on fait entendre aux peuples, que toutes ces choſes arrivent, comme ſi effectivement le ciel étoit intelligent; qu'il récompenſât la vertu; qu'il punît le vice, &c. Contre la doctrine des anciens Livres.

Enfin ils prétendent que comme les Stoïciens attribuoient les divers évenemens à une fatalité inévitable; de même les Lettrez Chinois attribuent au ciel, c'eſt à-dire, à une vertu dominante dans le ciel, & qui influë ſur toutes choſes, les biens & les maux, les châtimens & les récompenſes, les révolutions des Etats; en un mot, tous les évenemens heureux ou malheureux, qu'on voit arriver dans le monde; & que c'eſt ainſi qu'ils l'entendent, quand ils diſent que le ciel gouverne l'Univers, qu'il récompenſe les gens de bien, &c. Contre la doctrine des Lettrez.

Après avoir rapporté, & les ſentimens des perſonnes habiles, qui vivant avec les Lettrez Chinois, ont le plus profondément étudié la doctrine de leur Secte, & les penſées d'autres perſonnes qui ne pouvoient pas s'attribuer le même avantage, quelque bonne intention qu'ils euſſent d'ailleurs, je ne dois pas oublier une eſpece particuliere de Lettrez, qui ſe trouvent en aſſez grand nombre à la Chine, & qui ſe ſont fait un ſyſtême de toutes les Sectes, s'accommodant aux unes & aux autres, & tâchant de les concilier enſemble. Lettrez qui ſe forment un ſyſtême de toutes les Sectes.

Comme c'eſt par l'étude des Lettres qu'on parvient aux Dignitez & aux Magiſtratures; & que cette voye eſt ouverte à toutes les conditions; il y a beaucoup de Lettrez, qui étant de baſſe naiſſance, ont été élevez dans l'Idolâtrie; & qui, lorſqu'ils deviennent Mandarins, ſoit par un reſte des préjugez de l'enfance, ſoit par politique pour complaire aux peuples, & maintenir la tranquillité publique, ſemblent adopter les opinions de toutes les différentes Sectes; ils y ſont d'autant plus portez, que les Chinois

(*a*) Ibid. p. 111.

Réligion des Chinois.

Chinois de tout état ne penſent guères qu'à la vie préſente. Les Mandarins, qui ſont les Dieux vivans du pays, n'ont la plûpart d'autre Divinité que leur fortune: & comme elle eſt ſujette à de fâcheux revers, leurs ſoins ne vont qu'à chercher les moyens de parer ces malheurs, & de ſe maintenir dans leur poſte. Les Etudians, qui ſont comme la petite Nobleſſe, n'ont guères en tête qu'un certain honneur, qui conſiſte à réüſſir dans les examens, & à monter à un dégré plus haut. Les Marchands ne ſongent depuis le matin juſqu'au ſoir, qu'à leur négoce. Le reſte du peuple ne penſe qu'à trouver de quoi vivre, c'eſt-à-dire, un peu de ris, & quelques légumes. Voilà tout ce qui occupe les Chinois; leurs penſées ne vont guères plus loin.

Leur attachement aux Idoles.

Les Lettrez, dont je parle, ne laiſſent pas, comme les autres Lettrez, de déclamer contre ce qu'ils appellent *Y tou an*, c'eſt-à-dire, contre les fauſſes Sectes: mais l'expérience fait voir qu'ils ne ſont pas moins eſclaves de *Fo*, que le petit peuple. Leurs femmes, qui d'ordinaire ſont fort attachées aux Idoles, ont coûtume d'avoir dans le lieu le plus honorable de leurs maiſons, une manière d'autel, où elles placent une troupe d'Idoles bien dorées. C'eſt-là que par complaiſance ou autrement, ces prétendus diſciples de Confucius fléchiſſent ſouvent le genoüil: quand quelqu'un d'eux auroit aſſez de conſtance pour réſiſter au torrent, du moins aura-t-il bien de la peine à ſe défendre des moyens imaginaires, dont on ſe ſert pour connoître l'avenir. Si quelqu'un de la maiſon vient à mourir, il eſt rare qu'il manque à appeller les Bonzes, à brûler des papiers dorez, & à faire tout ce qui eſt en uſage; ſans cela, loin de paſſer pour un Philoſophe, on le regarderoit comme un méchant homme.

Ignorance des Chinois; en quoi elle conſiſte.

L'ignorance extrême de la Nation Chinoiſe contribuë beaucoup à la facilité, avec laquelle ces prétendus Docteurs donnent, ainſi que le peuple, dans les plus ridicules ſuperſtitions. Cette ignorance ne regarde point les fineſſes & l'habileté du négoce; ils en ſçavent ſur cela plus que les Européans. Elle ne regarde point non plus les loix du Gouvernement; il n'y a point d'Empire au monde qui en ait de plus belles, ni de peuples plus diſpoſez à ſe laiſſer gouverner. Elle ne regarde pas même une eſpece de Philoſophie morale, qui conſiſte en de ſages maximes; leurs livres en ſont pleins, il ne s'agiroit que de les mettre en pratique. Mais ces habiles Docteurs, à un peu de Morale près, ignorent ordinairement les autres parties de la Philoſophie: ils ne ſçavent ce que c'eſt que de raiſonner avec quelque juſteſſe ſur les effets de la nature, qu'ils ſe mettent peu en peine de ſçavoir; ſur leur ame, ſur un prémier Etre, qui n'occupe guères leur attention; ſur l'état d'une autre vie, ſur la néceſſité d'une Réligion. Il n'y a pourtant point de Nation qui donne plus de tems à l'étude: mais leur jeuneſſe ſe paſſe à apprendre à lire, & le reſte de leur vie, ou à remplir les devoirs de leurs Charges, ou à compoſer avec élégance des Diſcours académiques.

Superſtition ridicule des Chinois.

C'eſt cette ignorance groſſiere de la nature qui fait qu'un grand nombre attribuent preſque toûjours ſes effets les plus communs à quelque mauvais Génie, mais cela ſe trouve pour l'ordinaire parmi le menu peuple, & ſurtout parmi

parmi les femmes; ils tâchent de l'appaiſer par des cérémonies impies & ridicules: tantôt ce ſera quelque Idole, ou plûtôt le Démon qui habite dans l'Idole: tantôt ce ſera quelque haute montagne, ou quelque gros arbre, ou quelque dragon imaginaire, qu'ils ſe figurent dans le ciel ou au fond de la mer: ou bien, ce qui eſt encore plus extravagant, ce ſera comme la quinteſſence de quelque bete, d'un renard par exemple, d'un ſinge, d'une tortuë, d'une grenoüille, &c. C'eſt ce qu'ils appellent *Tſing*, ou bien *Tao couai*, ou *Couai* tout ſeul, c'eſt-à-dire, monſtre, ou choſe fort ſurprénante. Religion des Chinois.

Ils diſent que ces animaux, après avoir vêcu longtems, ont le pouvoir de purifier leur eſſence, de ſe dépoüiller de ce qu'ils avoient de groſſier & de terreſtre; & cette partie plus ſubtile qui demeure, c'eſt ce qui ſe plaît à troubler le jugement aux hommes & aux femmes: un renard ainſi purifié eſt terriblement à craindre. Dès qu'ils ſont malades, & que la fiévre les fait extravaguer, c'eſt viſiblement le Démon qui les tourmente: on appelle les *Tao ſſeë*; & on ne peut imaginer combien de jongleries, & quel tintamare ils font dans la maiſon.

C'eſt ainſi que le Démon ſe joüe du peuple, & même des demi-Sçavans. Il met ſurtout en uſage trois ſortes d'inventions, qui ne ſervent pas peu à entretenir leur ignorance.

La prémiere, c'eſt ce que les Chinois appellent *Souan ming*, ſupputer ſa deſtinée. Tout eſt plein à la Chine de Tireurs d'horoſcopes: ce ſont la plûpart des aveugles, qui joüent d'une eſpece de petit tuorbe, & qui vont de porte en porte s'offrir à dire la bonne avanture, pour deux ou trois doubles. Il eſt étonnant d'entendre ce qu'ils debitent ſur les huit lettres qui compoſent l'an, le mois, le jour, & l'heure de la naiſſance d'un chacun, & qu'on appelle pour cette raiſon-là *Pa tſeë*. Ils vous prédiſent des malheurs généraux qui vous menacent: ils promettent ordinairement des richeſſes & des honneurs, grand ſuccès dans le commerce ou dans les études: ils vous apprennent la cauſe de vôtre maladie, ou de celle de vos enfans, pourquoi vôtre pere ou vôtre mere ſont morts: c'eſt toûjours quelque Idole qu'on a offenſée, & qu'il faut appaiſer; c'eſt un certain Bonze qu'il faut appeller: &c. ſi par un pur effet du haſard, ce qu'ils ont prédit arrive; l'erreur jette dans les eſprits de plus profondes racines que jamais. Si leurs predictions ſe trouvent fauſſes, on ſe contente de dire que cet homme-là ne ſçavoit pas ſon métier, *Pou ling*. Tireurs d'horoſcope.

La ſeconde invention, c'eſt de tirer le ſort *Pa coua*, ou bien *Ta coua*. C'eſt ſouvent conſulter les Eſprits. Il y a pluſieurs manières de le tirer: la plus ordinaire eſt d'aller devant une Idole, y brûler quelques parfums, & battre pluſieurs fois la terre du front. Il y a toûjours proche de cette Idole un cornet de bois rempli de petits bâtons plats de la longueur d'un demi pied, ſur leſquels on a écrit des caractères énigmatiques, qui ſont comme autant d'oracles. Après bien des révérences, on fait tomber au haſard un de ces petits bâtons, & l'on s'en fait expliquer le ſens par le Bonze qui préſide ſouvent à cette cérémonie: ou bien l'on conſulte une grande pancarte, qui eſt affichée contre le mur, & qui déchiffre tout ce grimoire. Manière de tirer le ſort.

Réligion des Chinois.

grimoire. C'eſt ce qui ſe pratique lorſqu'on entreprend quelque affaire, ou quelque voyage; lorſqu'il s'agit de vendre ou d'acheter; quand on ſonge à marier ſes enfans; & en cent autres occaſions, pour avoir un jour heureux, & enſuite un ſuccès favorable.

Méthode pour connoître l'heureuſe ou la funeſte ſituation d'une maiſon; comment les Chinois y rémedient.

La troiſieme invention eſt la plus ridicule de toutes: c'eſt cependant celle dont les Chinois ſont le plus entêtez: ils l'appellent *Fong choui*, c'eſt-à-dire, le vent & l'eau; & ils entendent par-là l'heureuſe ou la funeſte ſituation d'une maiſon, & ſurtout d'une ſépulture. Si donc par haſard vôtre voiſin bâtit une maiſon, & qu'elle ne ſoit pas tournée comme la vôtre, mais que l'angle qui fait la couverture, prenne la vôtre en flanc; c'en eſt aſſez pour croire que tout eſt perdu: c'eſt une haine qui ne peut preſque s'eteindre qu'en abattant cette nouvelle maiſon; c'eſt un procès à ſoutenir devant le Mandarin. Enfin, quand il n'y a point d'autre remede, la ſeule reſſource qui vous reſte, c'eſt de faire élever une eſpece de monſtre ou de dragon de terre cuite ſur le milieu de vôtre toît: le dragon de brique jette un regard terrible ſur l'angle funeſte qui vous menace, & ouvre une gueule affreuſe, comme pour engloutir ce méchant *Fong choui*, c'eſt-à-dire, ce mauvais air (*a*). Alors vous êtes un peu plus en ſûreté.

Exemple.

C'eſt le parti que prit le Gouverneur de *Kien tchang*, pour ſe défendre de l'Egliſe des Jéſuites, qui eſt bâtie ſur une hauteur, d'où elle domine ſon palais, qui ſe trouve au pied. Il eût de plus la ſage précaution de faire tourner les apartemens de ſon palais tant ſoit peu de côté, & d'élever à deux-cens pas de l'Egliſe, une manière de corps de logis, ou de grande porte à quatre faces, & haute de trois étages, pour rompre les influences du *Tien tchu tang*, c'eſt-à-dire, de l'Egliſe du Seigneur du ciel. Par malheur cette ſeconde porte devint une prétenduë cauſe de la mort du ſecond Gouverneur. Ce Mandarin avoit une groſſe fluxion ſur la poîtrine, & crachoit des phlegmes fort blancs: on ne douta point que ce ne fût cette maiſon à trois étages, dont les murailles étoient fort blanches, qui cauſoit ce mauvais effet: on les barboüilla promptement de noir, afin qu'elle produiſît un effet contraire: cet expédient ne réüſſit point, on s'imagina qu'il avoit été pris trop tard, le Mandarin mourut; & dans la ſuite quelqu'autre idée ſemblable les fit reblanchir comme auparavant.

Montagnes & collines d'un augure heureux.

On pourroit rapporter beaucoup d'autres pareilles réveries ſur ce qui regarde la ſituation des maiſons, l'endroit où il faut ouvrir la porte, le jour & la manière dont on doit bâtir le fourneau où ſe cuit le ris. Mais où le *Fong choui* triomphe, c'eſt en ce qui concerne les ſépultures. Il y a des charlatans, dont le métier eſt de connoître les montagnes & les collines d'un augure heureux: & quand après bien des forfanteries, ils ſe ſont fixez à quelque endroit, il n'y a point de ſomme d'argent qu'on ne ſacrifie volontiers pour poſſéder ce bienheureux terrain.

Vertus que les Chinois attribuent au *Fong choui*.

Les Chinois regardent le *Fong choui* comme quelque choſe de plus précieux en quelque façon, que la vie même, perſuadez que le bonheur ou le

(*a*) Par ce mot ils n'entendent pas ſeulement un air corrompu qui cauſe de maladies, mais encore une eſpece des malédiction qui s'étend juſqu'à la poſtérité.

le malheur de la vie vient de cette ridicule chimère. En effet, ſi quelqu'un a plus d'eſprit & de talens que ceux de ſon âge; s'il parvient de bonne heure au Doctorat; s'il eſt élevé à un Mandarinat; s'il a pluſieurs enfans; s'il arrive à une extrême vieilleſſe; ſi étant engagé dans le commerce, tout lui réüſſit; ce n'eſt ni ſon eſprit, ni ſon habileté, ni ſa probité qui en eſt la cauſe; c'eſt que ſa maiſon eſt heureuſement ſituée; c'eſt que la ſépulture de ſes ancêtres eſt dans un admirable *Fong choui*. Religion des Chinois.

Mais, pour revenir à ceux des Lettrez, qui cherchant à étouffer dans leur eſprit l'idée d'une prémiere Intelligence, laquelle a produit, & gouverne toutes choſes, ont recours aux cauſes purement matérielles, pour expliquer l'origine de tous les Etres: on ne ſera peut-être pas fâché d'entendre raiſonner un de ces Philoſophes, lorſqu'il expoſe ſon ſyſtême ſur l'origine du monde, ſa Phyſique ſur la nature des choſes, ſon plan d'Aſtronomie, ſes principes de Méchanique, ſon ſentiment ſur les Ames, & ſes règles de Morale. Abſurdité du Syſtême de quelques Lettrez.

On verra qu'il s'égare également, ſoit qu'il parle en Phyſicien, ſoit qu'il moraliſe. On verra quel eſt l'orgüeil & l'aveuglement de ces prétendus Sçavans, qui, dans l'arrangement des principes & des concluſions de leur ſyſtême, s'accordent ſi peu avec eux-mêmes; qui prouvent très-mal, ou ne prouvent point du tout ce qui a le plus beſoin de preuves; qui n'ont ni juſteſſe, ni ſolidité dans les concluſions qu'ils tirent des principes qu'ils ont établis.

On verra auſſi qu'ils ne laiſſent pas d'être ſubtils à démêler le vrai d'avec le faux, & difficiles à ne rien admettre, qui ne ſoit appuyé ſur des raiſons évidentes; pendant qu'ils veulent être crus ſur leur parole, & que, pour ſe tirer d'embarras, ils éludent les difficultez par toutes les chicanes d'une éloquence frivole & vétilleuſe.

L'Auteur de ce petit Traité eſt un Philoſophe moderne nommé *Tchin*: il eſt écrit en forme de Dialogue, & c'eſt le Pere Dentrecolles qui l'a traduit de l'original Chinois. Ce Dialogue, où ce Philoſophe explique ſes ſentimens ſur l'origine & l'état du monde, eſt le douzieme entretien: car ſon Ouvrage en renferme pluſieurs ſur d'autres matières d'Hiſtoire & de Morale, qui ne font rien au ſujet préſent. Voici donc comme il s'explique.

RE'LIGION DES CHINOIS.

DIALOGUE,

Où un Philoſophe Chinois moderne, nommé Tchin, *expoſe ſon ſentiment ſur l'origine & l'état du Monde.*

Introduction.

DANS un endroit agréable, d'où l'on voyoit comme en perſpective pluſieurs belles maiſons de campagne, on avoit ménagé un cabinet de verdure, où pluſieurs perſonnes s'aſſembloient pour y prendre le frais, & s'entretenir durant les chaleurs de l'Eté. Le haſard y conduiſit un étranger, qu'on invita de s'y répoſer: comme on le jugea propre à contribuer aux agrémens de la converſation, on le pria de vouloir bien s'arrêter dans ce lieu-là pendant quelques jours, & de ne pas ſe refuſer à l'empreſſement qu'on avoit de l'entendre: il ſe rendit ſans peine, & attira bientôt une foule d'auditeurs, qui prenoient un extréme plaiſir à la manière libre & enjoüée, dont il traitoit divers points d'Hiſtoire & de Morale.

Tchin vou kouei. Caractere de cet Homme célebre.

Le bruit de ces aſſemblées ſe répandit aux environs. Un Sçavant d'une Ville voiſine eût envie d'y aſſiſter. Il ſe rend au lieu de l'aſſemblée, qui étoit nombreuſe. Comme il étoit prêt d'entrer dans le cabinet, un de la troupe qui l'apperçût, ſe leva, & s'approchant de l'étranger qui étoit aſſis dans la place d'honneur, Monſieur, lui dit-il à l'oreille, cet homme reſpectable qui arrive, eſt très-célèbre par ſa profonde érudition: on le nomme *Tchin vou kouei.* C'eſt un homme vif, entêté de ſes opinions, & qui dans la diſpute ne céderoit pas aux plus ſçavans de l'Empire: il a employé toute ſa vie à l'étude, & il n'y a point de livres qu'il n'ait lûs. S'il ſe met une fois à parler de la doctrine du ciel & de la terre, ſa bouche eſt comme un fleuve intariſſable, qui roule ſes eaux avec rapidité. Je ne ſçais ce qui peut avoir amené ici un ſi grand perſonnage.

Au même moment le Philoſophe entra, & parcourant d'un coup d'œil l'aſſemblée, il la ſalua d'un air gracieux, en remuant civilement les deux mains. J'ai appris, Meſſieurs, leur dit-il, qu'on tenoit ici des aſſemblées, où un ſçavant homme, qui agréëra bien que je le traite d'ami, entretenoit la compagnie, & j'ai cru qu'il voudroit bien me permettre de profiter de ſes lumieres.

A ce début, tous ceux de l'aſſemblée ſe regarderent les uns les autres avec ſurpriſe. car l'étranger avoit peu de capacité, & tout ſon mérite conſiſtoit à débiter aiſément quelques traits d'Hiſtoire: les autres étoient gens ſans Lettres, attachez à la Secte de *Fo*, ou de *Lao*, & fort entêtez de leurs Idoles.

Nous

Nous ne nous ſommes aſſemblez ici, répondit l'étranger, que pour paſſer quelques heures dans des entretiens plus propres à récréër l'eſprit, qu'à l'inſtruire; & vous ſçavez que d'ordinaire ces entretiens roulent ſur des hiſtoires du tems, ou ſur des moralitez populaires: ces ſortes de diſcours ne peuvent plaire à des oreilles ſçavantes comme les vôtres. RELIGION DES CHINOIS.

Sage vieillard, réprit le Philoſophe, c'eſt vôtre modeſtie qui vous fait parler de la ſorte, & il paroît que vous avez de moi une idée trop avantageuſe. A la vérité je me ſuis appliqué de tout tems à l'étude; j'avoüerai même que j'ai acquis quelques connoiſſances: mais ce ſont ces connoiſſances-là même qui ſont le ſujet de ma douleur (*a*), lorſque je penſe qu'il ne m'eſt pas poſſible d'accréditer à la Cour, ni la grande doctrine d'*Yao*, de *Chun*, &c. ni les ſages enſeignemens de tant d'hommes illuſtres des tems poſtérieurs, des *Tcheou*, des *Tchin*, des *Tchang*, des *Tchu*. J'ai le regret de voir que ces enſeignemens ne ſont point goûtez de mes amis, qui occupent les prémieres places dans le gouvernement de l'Etat; & qu'au contraire les fauſſes Sectes inondent l'Empire: tout le monde court après la ſéduction, il n'y a plus que corruption & que ténèbres; & la vraye Secte Littéraire eſt comme enſevelie dans un honteux oubli.

Que nous ſommes heureux, réprit l'étranger, qu'une perſonne de vôtre réputation & de vôtre mérite, veüille bien ſe prêter au déſir que nous avons de l'entendre! Daignez donc prendre ici vôtre place, & nous honorer de vos ſçavantes inſtructions. Un grand cœur comme le vôtre, qui aſpire à la réforme de l'univers, doit être diſpoſé à communiquer ſes lumieres: nos eſprits, tout bornez qu'ils ſont, ne réſiſteront point aux véritez que vous nous ferez connoître.

Je le veux bien, répondit le Philoſophe: tout ce que je crains, c'eſt de ne pas répondre à vôtre attente. Il ſalua en même-tems la compagnie, & alla s'aſſeoir dans la place honorable qu'on lui avoit deſtinée. Sur quel ſujet voulez-vous, dit-il, que je vous entretienne? Nous vous prions, dit l'étranger au nom de tous les aſſiſtans, de nous inſtruire ſur ce qui a précédé le ciel & la terre.

J'y conſens, répondit le Philoſophe, en prenant un ton grave. Ecoûtez-moi: Le ciel & la terre n'étoient point encore, lorſqu'au milieu d'un vuide immenſe, il n'y avoit qu'une ſubſtance extrêmement confuſe; *Hoen gen y ki.* Cette ſubſtance en cet état de cahos, eſt l'illimité, le non-borné, *Vou ki*: ce qu'il y a de ſubtil & de ſpiritueux dans cette maſſe indéfinie, eſt comme la forme *Li ki*; & l'ame du *Tai ki*, du prémier & ſuprême état de l'Univers, a été juſtement le principe du ciel & de la terre, le germe qui les a fait éclore: par la même voye ſont ſortis une infinité d'Etres. Ame du *Tai ki*, principe du ciel & de la terre.

Au reſte, tout ce développement doit être mis au rang des productions, dont les reſſorts ſont étonnans. Le monde ayant une fois ſes parties, ces ſortes de productions, qui pour la manière échapent à nos ſens, ont

(*a*) Ces plaintes du Philoſophe Chinois méritent d'être obſervées: ſi ſon ſyſtême régnoit dans la Secte Littéraire, il ne ſe plaindroit pas, comme il fait, qu'il n'a pû le faire goûter par les principaux Lettrez.

RELIGION DES CHINOIS.

ont été très-rares; car nous voyons communément que les especes se perpétuent par les voyes sensibles & ordinaires. Un exemple fera mieux comprendre ma pensée..

Comment s'est faite cette production. Sentiment de *Tchin* sur celle des Insectes.

Le bois produit dans son sein des vers, l'homme engendre sur son corps de la vermine. Voilà des productions de l'ordre de celles que nous avons appellé merveilleuses, & dont l'artifice nous échape. Si sur le corps de l'homme il ne se trouvoit pas des parties spiritueuses de sueur, s'il n'y en avoit pas dans le bois qui se pourrit; quelle seroit l'origine de ces Insectes (*a*)? Disons de même à proportion, que ce qui se trouve de plus subtil

(*a*) On voit par ce raisonnement du Philosophe Chinois, qu'il ne croit pas que les Insectes soient produits par des œufs, mais simplement par la corruption. Il abuseroit bien davantage de ce principe, si à la faveur des Microscopes, il voyoit la construction admirable de ces petits Insectes dans la multiplicité, la subtilité, & le rapport de leurs organes.

Le Philosophe Chinois, comme tous ceux qui cherchent à éteindre la connoissance d'un prémier Etre, est si foible dans son système, que pour le former, il suppose d'abord les principes les plus absurdes & les plus chimériques, & veut donner ses fictions pour des prémieres véritez. On voit bien qu'il avoit affaire à de pitoyables adversaires. Ce *Tai ki*, comme il l'appelle, cette masse informe, ce suprême indéfini qui a précédé tous les Etres définis, subsiste-t-il par lui-même? Est il l'auteur de son Etre? Cette portion la plus subtile du *Tai ki* s'est-elle donnée à elle-même le mouvement qu'elle imprime aux autres Etres, ou l'a-t-elle reçû d'un autre Etre, qui a été le prémier moteur? Ce bel ordre de l'Univers, cet arrangement de toutes ses parties toûjours le même, ces Etres animez, pensans, raisonnables, & libres dans leurs actions, peuvent-ils être l'effet d'une cause aveugle, qui agit au hasard, qui ne prépare rien, qui n'arrange rien, qui ne choisit rien, qui est sans volonté & sans intelligence? Voilà pourtant ce que ses principes établissent, & qui ne peuvent être avoüez que par un homme qui renonce au bon sens & à la raison? Car enfin à la vûë d'un Palais, où la symétrie & les proportions sont exactement observées, osera-t-on dire que les pierres se sont assemblées dans ce bel ordre, & qu'elles se sont arrangées d'elles-mêmes d'une maniere propre à en distribuer les divers apartemens; que les murs se sont élevez, & que la charpente s'est posée elle-même pour soutenir le toit, qui est venu ensuite se placer sur la charpente; en un mot, que ce Palais où éclate la plus parfaite Architecture, a été dressé par un de ces coups capricieux du hasard? En lisant une Histoire ou un Poëme rempli des plus grands évenemens, dira-t-on que c'est le concours fortuit des caractères qui se sont placez au hasard dans l'arrangement nécessaire pour décrire cette suite d'évenemens, & les lier tous ensemble? Un enfant qui bégaye, riroit d'un pareil raisonnement. Ces ouvrages de l'art démontrent invinciblement qu'ils ont été produits par des mains sçavantes & industrieuses. Mais que penser de la structure de cet Univers qui renferme les plus éclatantes merveilles? Cette Terre suspenduë & immobile qui nous porte; ces richesses qui sortent chaque année de son sein, pour satisfaire aux divers besoins des peuples; cette voûte immense des Cieux qui roule sans cesse autour de la terre, & qui nous couvre; ces abimes d'Air & d'Eau qui nous environnent; cet immense réservoir d'eau qui entoure la terre, & auquel on a donné le nom de Mer, si resserré dans ses limites, qu'il ne les franchit jamais, & qui dans la plus grande fureur brise ses flots écumans contre le rivage; ce Soleil; ces Astres qui nous éclairent; la constance & la régularité de leurs mouvemens, sans que depuis tant de siécles on y ait pû voir le moindre dérangement. Ces Animaux de tant d'especes différentes, cet instinct naturel, par lequel ils cherchent ce qui leur est utile, & fuyent ce qui leur est nuisible; la maniere dont ils se renouvellent chaque jour par le secours des alimens, & dont leurs especes se perpétuent par la voye de la génération; le Corps humain, ce chef-d'œuvre formé d'une vile matiere; ses différentes parties & leurs usages; cette Ame qui l'anime, qui lui est intimement unie, & qui en fait joüer tous les ressorts, qui pense, qui raisonne, qui réflechit, qui délibere, qui se forme des images distinctes de ce qui n'est plus, comme s'il étoit encore, qui conserve le souvenir de ce qui est passé comme

til & de vivifiant dans le *Tai ki*, dans le ſuprême indéfini, qui a précédé immédiatement tous les Etres definis, a été comme le germe, d'où le ciel & la terre ont été produits. Peut-être ne me ſuis-je pas encore rendu aſſez intelligible, je vais tracer ſur le papier une figure, qui vous mettra ſous les yeux ce que je viens de propoſer. RELIGION DES CHINOIS.

Carte du Ciel & de la Terre qui commencent à ſe former.

David Spyk del. & fecit.

1°. LEs parties *Yang*, comme les plus pures, les plus ſubtiles, & les plus légeres, s'échapent, s'élevent, voltigent autour, & embraſſent tout. Diſtinction des parties.

2°. Les

comme s'il étoit préſent, qui eſt libre, & qui ſe détermine à ce qui lui plaît: dire que tout cela puiſſe s'expliquer par les combinaiſons d'une matière plus ſubtile, & qui a en ſoi une vertu vivifiante; n'eſt-ce pas ſe joüer de la raiſon, & étouffer ſa plus vive lumiere? N'eſt-ce pas ſe boucher les oreilles, & refuſer d'entendre la voix de toutes les créatures, qui ſont marquées du ſceau de cette ſouveraine Intelligence qui les a formées, & qui nous crie ſans ceſſe qu'elles ſont l'ouvrage de ſes mains? C'eſt ainſi néanmoins que lorſque toutes les créatures, juſqu'au moindre inſecte, publient la puiſſance du Créateur, on trouve de prétendus Sages, qui s'épuiſant en de frivoles ſyſtêmes, & s'évanoüiſſant dans leurs vaines penſées, s'efforcent d'arracher de leur cœur le ſentiment de la Divinité, & excitent des nuages pour obſcurcir cette pure lumiere qui les éclaire malgré eux, & qu'ils voudroient bien pouvoir éteindre.

RELIGION DES CHINOIS.

2°. Les parties *Yn*, moins pures, & par conſéquent plus péſantes, ſe précipitent, & par-là vont s'unir au milieu.

3°. Tout ce qui environne ce qui eſt viſible, ce ſont des parties de l'Univers ſi déliées, qu'elles n'ont aucune figure ſenſible. C'eſt *Hiu ki*.

Mais comment entendez-vous, dit quelqu'un de l'aſſemblée, que l'*Yang*, c'eſt à-dire, les parties les plus ſubtiles, & l'*Yn*, ou les parties les plus groſſieres ſe ſoient ſéparées de ce que vous appellez *Tai ki*; & que cette ſéparation étant faite, il s'eſt formé un Soleil, une Lune, puis toutes les Etoiles?

Le Soleil, la Lune, & les Etoiles, comment formez.

Je vais vous l'expliquer, répondit le Philoſophe; le plus fin de l'*Yang*, ou de l'aſſemblage des parties les plus ſubtiles, forma le Soleil: le moins groſſier de l'*Yn*, ou des parties groſſieres, fit à ſon tour la Lune: les Etoiles ſe formerent de même, prirent leur place, & firent leurs évolutions dans le ciel, & toutes ces choſes furent viſibles, parce que dès-lors elles eurent une figure déterminée.

La Terre & les Elémens comment formez.

L'*Yn* de ſon côté s'étant réüni, & les parties groſſieres s'étant accrochées les unes aux autres, il s'en forma la Terre, qui ſe plaça au milieu de ces eſpaces immenſes. Peu après la Terre eût dans ſon ſein, & ſur ſa ſuperficie tous les Elémens bien arrêtez, le feu, le bois, &c. en un mot tous les autres Etres d'ici-bas, qui ayant chacun leur configuration particuliere, furent aiſez à diſtinguer. Faites attention à cette comparaiſon, qui éclaircira ce que je viens de dire: l'air que nous attirons ſans ceſſe, ou que nous pouſſons au déhors, quand il ſort, ſe rarefie & ſe dilate: auſſi a-t-il quelque dégré de chaleur, & il faut le rapporter à l'*Yang*: ce même air, quand il eſt attiré, & qu'il entre dans nos poûmons, ſe reſſerre & ſe condenſe; auſſi tient-il de la fraîcheur qu'il doit nous apporter, & il eſt par-là de la nature de l'*Yn*.

Revenons aux prémieres combinaiſons du monde: ce genre de corpuſcules qui font ce qu'on appelle *Yn*, s'étant attachez & ajuſtez les uns auprès des autres; la Terre & l'Eau s'en formerent, & les cinq Elémens vinrent à exiſter. L'*Yang*, & les atômes les plus déliez reſterent ſuſpendus, & embraſſerent toute cette lourde maſſe, voltigeans, & roulans ſans ceſſe tout autour. Un œuf de poule peut nous en fournir une légere image. Ne peut-on pas dire que la Terre eſt comme le jaune de l'œuf, qu'on voit ſuſpendu & fixé au milieu, où il eſt immobile? Le ciel ne peut-il pas être regardé comme le blanc de l'œuf, qui embraſſe la partie qui eſt au centre, qui circule autour, & qui ſe maintient dans cet état, ſans que rien y change de place?

Le mouvement du ciel eſt ainſi conſtant & durable: cette ſubſtance ſubtile, & fluide, coule & roule ſans ceſſe; & par ce mouvement qui lui eſt propre, fait le partage des ſaiſons, forme les vents, les nuages, les tonnerres, les pluyes.

Comment ſe fait la production des

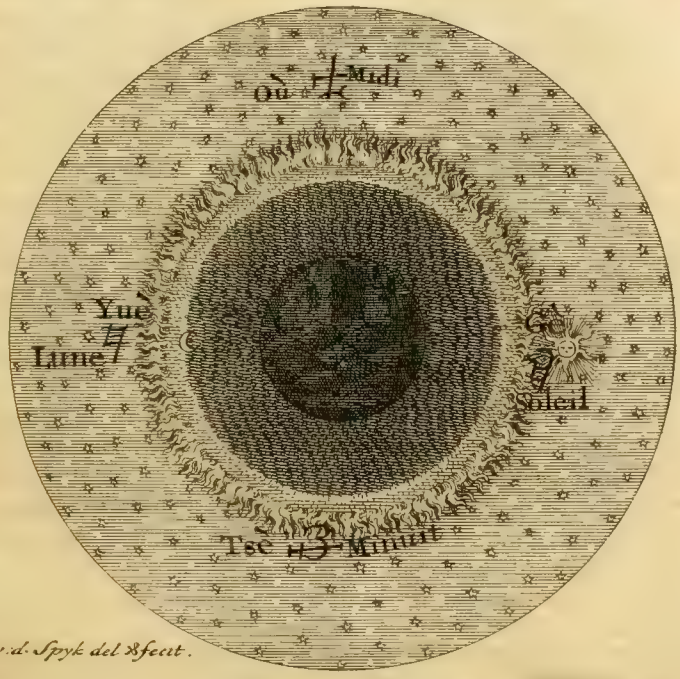
La production des hommes & des autres Etres vint enſuite, & tout l'Univers ſe trouva dans un état de perfection. Au reſte, tout ce qu'on peut imaginer de vif, de ſpirituel, d'excellent dans le ciel & dans la terre, venant à ſe réünir, & à ſe raſſembler au plus haut dégré de perfec-

fection qu'il eſt poſſible, c'eſt ce qui donne une naiſſance merveilleuſe à ces hommes extraordinaires, qui à leur tour aident à perfectionner la nature. Mais je doute que vous ayez bien compris ma pénſée : c'eſt pourquoi j'ai recours à une ſeconde figure, qui vous en facilitera l'intelligence.

RELIGION DES CHINOIS.

Hommes extraordinaires.

Figure du Ciel fluide & pur, & de la Terre fixe & ferme.



Jean d. Spryk del & fecit.

1°. LE Ciel entoure & enveloppe la Terre : il tourne autour de la gauche à la droite : il y a deux poles fixes, l'un au Nord, l'autre au Midi. Il n'y a pas de vrai Orient, ni de vrai Occident univerſellement arrêté : il n'y a pas non plus de haut & de bas proprement dit.

Mouvement du Ciel.

2°. L'eſpace que le Soleil parcourt dans le ciel, marque les heures : quand il eſt arrivé au point déſigné *Ou*, c'eſt l'heure du midi. Quand le Soleil touche au point *Tſe*, c'eſt minuit, & ainſi de toutes les heures.

Cours du Soleil.

Le Soleil eſt le pur *Yang* ; il commence à prendre ſon cours dès l'heure de

Religion des Chinois.

de minuit, & il vient à nous : dès qu'il s'éleve, tout ce qui dans l'Univers eſt du reſſort de *Yang*, fermente & reprend de la force. Depuis midi il commence à décliner : alors tout ce qui eſt de la nature de *Yang*, s'affoiblit, & au contraire ce qui apartient à *Yn*, acquiert une nouvelle vigueur (*a*).

Objections contre la fluidité du Ciel.

Mais, dit un des aſſiſtans, ſi le Ciel eſt un corps fluide & léger, en quel endroit placerez-vous la Divinité *Yo hoang ta ti* ? Si la Terre n'eſt qu'un aſſemblage de parties craſſes & péſantes, où ſera la demeure de *Yen vang* (*b*)? Où logeront les Eſprits, qui ſont les exécuteurs de ſa juſtice? Enfin où placerez-vous l'Enfer ?

Réponſe, & objections contre la Secte de *Fo* ou *Foë*.

N'en doutez pas, répondit le Philoſophe; le Ciel eſt une ſubſtance très déliée & très-légere, qui s'agite & circule ſans ceſſe. Jugez ſi elle eſt capable de contenir quelque choſe de péſant: elle ne peut rien ſoutenir qui ne ſoit de ſa même nature. Comment donc y loger vos Divinitez, telles que vous les repréſentez? Durant le jour, un ciel éclairé roule ſur nos têtes: le ciel ténébreux s'avance peu-à-peu, & vient nous apporter la nuit; le jour reparoît enſuite, & ce mouvement eſt continuel & réglé. Suppoſons que *Yo hoang*, & ſon cortege de Dieux inférieurs ayent leur palais dans le ciel: ces Dieux rouleront donc ſans ceſſe avec le ciel, & feront une infinité de virevoltes. Cela eſt-il bien imaginé?

Venons à la Terre: il eſt clair que c'eſt une maſſe énorme, un compoſé d'eau, de bouë, d'argile, de pierres, que leur propre poids a accumulez & liez enſemble. Si vous y logez *Yen vang* & ſa ſuite, la cour de ce Dieu des Enfers ſera donc dans cet amas d'eau & de bouë? Ne voyez-vous pas que ce ſont-là de pures imaginations?

Contre la production des grands hommes, telle que *Tchin* la ſuppoſe.

Laiſſons-là nos Divinitez, réprit un autre de l'aſſemblée; vous êtes trop prévenu contre elles. Que ſont devenus ces grands hommes, ces hommes extraordinaires, dont vous nous avez parlé en termes ſi pompeux, & que vous avez mis de pair avec le ciel & la terre; car c'eſt-là vôtre merveilleux ternaire? Or le ciel & la terre ſont réëls, & ſubſiſtent: ces Héros de l'antiquité doivent donc pareillement ſubſiſter? Eſt-ce que ſelon vos principes, un *Fo hi*, un *Hoang ti*, un *Yao*, un *Confucius*, auroient ceſſé d'être, dès qu'ils ont ceſſé de paroître ici bas?

Sça-

(*a*) A la vûë de ces deux figures tracées par le Philoſophe Chinois, on demandera peut-être ſi l'on croit encore à la Chine que la Terre eſt quarrée. Il paroit que le Philoſophe ſuit ici l'ancienne opinion qui favoriſoit le nom de *Tchang koué*, ou de Royaume du milieu, que les Chinois donnoient à leur Empire, s'imaginant que la Terre étoit quarrée; qu'ils en occupoient la plus grande partie, & que tout le reſte n'étoit que des morceaux de terre rangez autour, pour lui ſervir d'ornement. Il n'en eſt pas de même d'un globe, où le milieu ſe trouve ſur la ſurface par-tout où l'on veut. Mais depuis que les Européans ſont à *Peking*, ceux des Chinois qui les fréquentent, ou qui ont quelque teinture des Mathématiques, ſont bien revenus d'une erreur ſi groſſiere, & cette erreur n'étoit en Chine, que parmi ceux qui n'avoient nulle connoiſſance des Mathématiques, comme nous voyons qu'en Europe il y a eu longtems de l'erreur ſur la rondeur de la terre, ſur les Antipodes. Les Mathématiciens Chinois ont ſuppoſé la terre, pour ſa figure, ſemblable à un œuf de poule. Le mot de *Fang*, qui ſignifie quarré, doit être interpreté par *ſolide*, *ſtable*.

(*b*) C'eſt le Pluton des Chinois Idolâtres qui honorent *Fo*.

Sçachez, répondit le Philoſophe, qu'avant que les Sages naiſſent au milieu de nous, le *Li*, & le *Ki*, les deux parties qui les compoſent, préëxiſtoient déja dans le ciel & dans la terre. Au moment qu'un grand homme ſe forme, ce *Li*, & ce *Ki* s'uniſſent, & c'eſt de cette union qu'il réſulte. Lorſqu'il meurt, ſes dons, ſes belles qualitez, ſes perfections, ſa doctrine, deviennent l'admiration & la règle des ſiécles futurs : elles ſubſiſtent donc, & leur durée égale celle du ciel & de la terre. A la vérité le corps d'un Sage ſe détruit; mais ſon *Li*, ce qui le fait proprement ce qu'il eſt, cette noble partie de lui-même, va ſe réünir au ciel & à la terre, comme elle l'étoit auparavant. Et comme il eſt vrai de dire que le ciel & la terre durent toûjours; de même eſt-on en droit de ſoutenir que les vrais Sages ſubſiſtent à jamais (*a*).

RELIGION DES CHINOIS.

Comment ſe fait cette production. Durée du *Li*.

Le même qui venoit d'interroger le Philoſophe, lui répartit : Vous reconnoiſſez que Confucius eſt un vrai Sage : or la tradition nous apprend qu'il alla conſulter l'illuſtre *Lao kiun* (*b*). Il paroît par cette démarche que Confucius craignoit la mort, & qu'il vouloit apprendre le ſecret de devenir immortel.

Ne me parlez point de vôtre *Lao tſé*, répliqua le Philoſophe: il ne paſſe dans mon eſprit que pour un homme du commun; mais qui a eu la bizarre prétention de ſe rendre immortel. La belle doctrine qu'il a laiſſée, & qui n'enſeigne que le néant, l'indolence, & une molle nonchalance! Je ne veux citer qu'un endroit des inſtructions qu'il donne à ſes diſciples. Conſidérez ma langue, leur diſoit-il, ne ſubſiſte-t-elle pas tant qu'elle demeure molle & fléxible? Au contraire ce qui détruit nos dents, n'eſt-ce pas leur propre dureté? Que penſer de ce beau raiſonnement? La nature dans les productions de l'Univers a rendu mol ce qui devoit être mol, & dur ce qui devoit être dur. Suppoſons que ces dents qui garniſſent la bouche, deviennent molles & fléxibles comme la langue; pourroit-on alors prendre une nouriture tant ſoit peu ſolide, comme ſont les grains de ris cuits à l'eau, nôtre mets ordinaire? Et ſi l'on étoit hors d'état de prendre cette nouriture, pourroit-on vivre pluſieurs ſiécles, comme on le fait vainement eſpérer? Idées creuſes & chimériques!

Inſtructions que *Lao tſé* faiſoit à ſes diſciples ſur le dur & le mol.

Appliquons ce beau principe de *Lao tſé*, qui veut que tout ſoit mol: appliquons-le au phyſique & au moral. Nous diviſons les métaux en cinq eſpeces ſelon les couleurs. Si vous me dites que l'or & l'argent qui ſont dans une ſi grande eſtime, tiennent de la nature du mol, parce que les orne-

Le dur préférable au mol dans un ſens phyſique.

(*a*) Un Lettré, pour peu qu'il ſoit ſenſé, a des meſures à garder, lorſqu'il parle du Chef de la Littérature & des prémiers Sages de l'Empire: auſſi nôtre Philoſophe prend-il un tour aſſez plaiſant, pour donner à Confucius une durée qui égale la durée du ciel & de la terre; mais ce qu'il appelle la durée de Confucius, ſera également la durée d'un million d'hommes, dont les ames ſont pareillement retournées à la maſſe éthérée, pour ne faire qu'un tout avec elle. C'eſt la même choſe que ſi dans un vaſe plein de neige, on faiſoit de cette neige des ſtatuës de Princes, de Philoſophes, d'Empereurs. La neige venant à ſe fondre, il n'y a plus de diſtinction, & tout eſt réduit à une maſſe ſemblable, qui ne fait plus que le même tout.

(*b*) Chef de la Secte des *Tao ſſeë*.

Religion des Chinois.

ornemens, qui ſe font de ce double métal, ſont aiſez à être ouvragez: je vous répons que ces métaux ne méritent point d'être ſi fort eſtimez, du moins par rapport à l'utilité de la vie; car après tout ils ne ſont bons qu'à faire des vaſes, des parures, & d'autres ornemens peu néceſſaires: au lieu que le fer, quoiqu'il tienne un moindre rang parmi les métaux, ſert par ſa ſeule dureté à ouvrir les ſillons qui nous enrichiſſent de leurs grains, & nous fourniſſent les alimens qui entretiennent la vie. La dureté du fer le rend propre à beaucoup d'autres uſages, par exemple, à préparer les alimens, dont nous ne pourrions uſer ſans ſon ſecours, à fabriquer des armes, qui en terminant les guerres, procurent la paix & l'abondance aux peuples, qui effrayent, ou exterminent les voleurs, & qui affermiſſent la ſûreté publique.

Et dans un ſens moral.

Venons au moral: ces folles & languiſſantes paſſions pour le Sexe, ne viennent-elles pas d'un cœur mol? Si le Sexe avoit de la fermeté, oſeroit-on ſe donner la moindre liberté en ſa préſence? On n'en approcheroit que comme du feu, auquel on ne ſe joüe pas impunément. Nôtre *Y king*, ce don précieux de *Fo hi*, exalte fort la lettre *Kang*, c'eſt-à-dire, ce qui a de la fermeté. Au contraire vôtre *Lao tſé* ne loüe que le *Yeou*, c'eſt-à-dire, ce qui eſt mol; & par-là il eſt tout-à-fait oppoſé à la doctrine de nos Livres Canoniques.

Points de la doctrine de *Lao tſé*.

De plus, c'eſt une choſe certaine que la vie des hommes ne va pas au-delà de cent ans, & il ſe flatte de la faire durer des ſiécles entiers; il a même prétendu que l'*Yang*, qui eſt l'ame de l'homme, ne ſe diſſipe jamais, & qu'il a trouvé le moyen d'enlever à la nature la vertu vivifiante, pour en diſpoſer enſuite à ſon gré.

Après de telles prétentions il a bonne grace à nous dire que tout n'eſt que vanité, lui qui a des déſirs plus vaſtes que le plus ambitieux de tous les hommes; qu'on ne doit tenir à rien, lui qui eſt plus attaché à la vie que perſonne; qu'il n'y a rien de loüable que l'état d'inaction & d'indolence, lui qui eſt infiniment vif dans ſes pourſuites. Affecter ainſi l'immortalité, n'eſt-ce pas ſe révolter contre la nature, & contre les loix du ciel & de la terre.

Précis de ſon hiſtoire.

Mais il faut une bonne fois vous faire connoître ce *Lao tſé* que vous eſtimez ſi fort. Ecoutez le précis de ſon hiſtoire. Il nâquit ſur la fin de la Dynaſtie des *Tcheou*, aux environs de la ville de *Lin pao*, dans la dépendance de la ville de *Honan*. Son pere, ſurnommé *Kouang*, n'étoit qu'un pauvre payſan, qui dès l'enfance ſervoit en qualité de manœuvre dans une maiſon opulente. Il avoit 70. ans, qu'il n'avoit pû encore trouver une femme. Enfin il s'attacha à une groſſiere payſanne qui avoit quarante ans, & il l'épouſa.

Cette femme ſe trouvant un jour dans un lieu écarté, conçût tout à coup par le ſimple commerce & l'union de la vertu vivifiante du ciel & de la terre. Elle porta ſon fruit quatre-vingt ans. Le maître qu'elle ſervoit, ne pouvant ſouffrir une ſi longue groſſeſſe, la chaſſa de ſa maiſon. Elle fût donc contrainte de mener une vie errante dans la campagne. Enfin ce fût ſous un prunier, qu'elle accoucha d'un fils, qui avoit les cheveux

veux & les ſourcils tout blancs. La mere qui ignoroit le nom de famille de ſon mari, dont elle ne ſçavoit que le ſurnom, donna à cet enfant le nom de l'arbre ſous lequel il étoit né: puis remarquant qu'il avoit les lobes des oreilles fort allongées, elle prit de là ſon ſurnom, & l'appella *Prunier l'oreille*, *Ly eul*. Mais le peuple qui le voyoit tout blanc, le nomma le *vieux enfant*, *Lao tſé*. Religion des Chinois.

Quand il fût arrivé à un certain âge, il eût ſoin de la Bibliothèque d'un Empereur des *Tcheou*; & ce fût par ſa faveur, qu'il obtint un petit Mandarinat. Il ſe rendit habile dans l'Hiſtoire ancienne, & dans la connoiſſance des Rits des prémiers tems: & c'eſt ce qui porta Confucius à l'aller voir, pour conferer avec lui ſur le cérémonial, & les talens d'un bon Mandarin. *Lao tſé* dans ſa vieilleſſe, s'apperçût de la décadence prochaine de la Dynaſtie des *Tcheou*. Il monta ſur une vache noire, & tirant vers l'Occident, il arriva à la gorge de la Vallée ſombre. Ce paſſage étoit gardé par un Officier nommé *Y*, & ſurnommé *Hi*. Le livre *Tao té*, contenant cinq-mille ſentences, fût compoſé dans la ville de *Tcheou ché*, dépendante de *Tſin tchuen*. Enfin il mourut, & ſon tombeau eſt à *Ou*.

Voilà le commencement & la fin de *Lao tſe*. Il n'a pû pendant ſa vie prévenir la ruine de la Race des *Tcheou*, dont il étoit ſujet & Mandarin, & l'on veut que nous croyions toutes les fables que l'on débite ſur ſon prétendu mérite; & entr'autres qu'après ſa mort il a été placé au haut des cieux ſous la qualité des trois purs.

He! que penſez-vous, Monſieur, de la doctrine du *Fo*, qui nous a été apportée d'Occident, s'écrierent ceux de l'aſſemblée, qui étoient attachez au culte de cette Idole?

Le *Fo* (*a*), répondit le Philoſophe, eſt un autre viſionaire, qui a auſſi prétendu ſe rendre immortel. Selon lui, tout n'eſt que vuide, il n'y a rien de réël. Suivant ce beau principe, il veut qu'on ne penſe à rien, qu'on réduiſe le cœur au pur vuide, c'eſt-à-dire, qu'on le vuide de toute affection, qu'on aille juſqu'à s'oublier ſoi-même, comme ſi l'on n'étoit pas. Nous avons des yeux & des oreilles, il faut ne rien voir, ne rien entendre: ces organes doivent être vuides de tout objet, c'eſt-là leur état parfait. Nous avons une bouche, des mains, des pieds: il faut que tous ces membres ſoient dans l'inaction. Sa grande prétention eſt que ſon admirable ternaire du *Tſing*, du *Ki*, du *Chin*, c'eſt-à-dire, du fin, du ſubtil, du ſpirituel, arrive à ſa plus grande perfection, & qu'en ſe réüniſſant, il ne faſſe qu'un. Pour ce qui eſt de l'ame, ſa durée, dit-il, n'a point de bornes: elle ne ſe détruit point. Détail que fait *Tchin* de l'Idole *Fo* & de ſa doctrine.

Voyez-vous que cette belle doctrine d'anéantiſſement de ſoi-même, de dépoüil-

(*a*) Le détail que fait de *Fo* ce Philoſophe Chinois, a ſes traits de nouveauté: il en rapporte des particularitez qu'on n'a point ailleurs. C'eſt lui, comme on le voit, qui inventa la Métempſycoſe. Comme il vêcut cinq-cens ans avant Pythagore; & qu'on ſçait d'ailleurs que ce Philoſophe parcourut l'Egypte & l'Inde; on ne peut guères douter qu'il n'ait pris des diſciples de *Fo* ſa doctrine de la Métempſycoſe, & qu'il ne s'en ſoit fait honneur à ſon retour en Grece.

Religion des Chinois.

dépoüillement universel, aboutit enfin à aspirer à une immortalité chimérique, & à désirer ce qu'on ne sçauroit obtenir. Cette vertu vivifiante du ciel, on veut la ravir, & se l'approprier: on refuse de la restituer un jour au ciel & à la terre; & on prétend par-là arriver au pur vuide.

Abrégé de son histoire.

Mais peut-être continua-t-il, ignorez-vous l'Histoire de ce visionaire. Sa mere vit en songe un grand éléphant blanc, & au meme instant elle sentit qu'elle étoit enceinte. Son fruit grossissoit chaque jour considérablement, & enfin il sortit du sein de sa mere en dechirant ses entrailles, & ôta la vie à celle dont il venoit de la recevoir: c'est ainsi que ce monstre vit le jour; lui qui devoit tout bouleverser dans la nature, ne doit-il pas être mis au nombre des pestes du genre humain? Est-ce parce qu'il a tué sa mere en naissant, que le peuple idolâtre jeûne, fait des processions, & cent autres choses de cette nature, pour obtenir toute sorte de bonheur à leurs meres? S'imagine-t-on que ce *Fo*, qui n'a pû sauver sa propre mere, aura le pouvoir de protéger la mere d'autrui?

Poursuivons. Il vivoit dans un de ces Royaumes, qui sont à l'Oüest de cet Empire: là, il étoit tout à la fois souverain pour le temporel & pour le spirituel, Roi & Chef de la Réligion. Il eût une Reine & une Concubine d'une grande beauté, & il en fit deux Divinitez. Son Royaume abondoit en or, en argent, en marchandises, en denrées, & surtout en pierres précieuses. Mais s'il étoit riche & fertile, il avoit peu d'étenduë, & ses habitans n'avoient ni force ni bravoure. Au contraire les peuples des différens Royaumes, dont il étoit environné, étoient robustes, actifs, & ne respiroient que le sang & le carnage. Ainsi les Etats du *Fo* étoient sujets à de fréquentes irruptions.

Métempsycose inventée par *Fo*.

Fatigué de tant d'insultes, auxquelles il ne pouvoit résister, il abandonna son Royaume, & embrassa la vie solitaire. Il se mit ensuite à exhorter les peuples à la vertu, & il débita la doctrine de la Métempsycose qu'il avoit inventée, faisant passer & repasser les ames d'un corps dans un autre; gardant néanmoins un certain ordre, par lequel la vertu étoit récompensée, & le vice puni. Il infatua les peuples circonvoisins de ces folles imaginations. Son dessein étoit d'intimider ses persécuteurs, & de leur persuader que s'ils continuoient les ravages qu'ils faisoient sur ses terres, ils seroient après leur vie changez en chiens, en chevaux, & même en bêtes féroces.

Pendant douze ans qu'il travailla à répandre sa doctrine, il entraîna à sa suite une foule prodigieuse d'ignorans, dont il renversa la cervelle: avec ce secours il remonta sur son Trône, il devint très-puissant; & s'étant remarié, il eût une nombreuse postérité. Tel fût le fruit de ses stratagêmes; tandis qu'il n'entretenoit ses disciples que du vuide des biens de la terre, il les recherchoit avec empressement, & s'en procuroit le plus qu'il lui étoit possible.

Ce qui a principalement accredité la doctrine de *Fo* a la Chine.

Du reste, n'allez pas juger que la doctrine du *Fo* soit excellente, parce qu'elle s'est si fort étenduë dans cet Empire. Elle ne s'est accréditée, que parce que la doctrine de nos anciens Sages étoit presque éteinte. L'ignorance & la corruption du cœur ont donné entrée aux plus grossieres erreurs.

reurs. On négligea les admirables leçons des *Yao*, des *Chun*, d'un *Confucius*, & l'on n'eût de penchant que pour la Réligion du *Fo:* cette Secte ne préſcrit que quelques vaines prieres pour devenir heureux, ce qui eſt très-aiſé: au lieu que nos Sages exhortent à vaincre ſes paſſions, à régler ſes déſirs, & à remplir tous ſes devoirs; ce qui eſt d'une pratique bien plus difficile. RELIGION DES CHINOIS.

Ce diſcours ſouleva une grande partie des auditeurs. Vous avez beau dire, s'écria l'un d'eux, tout eſt vuide dans ce monde viſible, l'*Yang*, l'Eſprit eſt ſeul immortel. La grande doctrine du *Fo* & du *Tao*, enveloppe tout dans le néant; il n'y a que l'ame qui n'y ſoit pas compriſe; elle doit ſubſiſter & vivre éternellement. Qui ne voit pas que c'eſt par prévention, & par eſprit de partialité, que vous vous déchaînez contre cette doctrine? Ce que vous venez de débiter ſur le ſyſteme du monde, eſt-il mieux fondé? Sectateurs de *Fo* croyent l'immortalité de l'ame.

Rien n'étoit plus capable de piquer le Philoſophe, & l'on s'apperçût aiſément que ce reproche l'avoit émû. Il faut, reprit-il d'un ton vif & animé, que vôtre *Lao tſé* fût bien attaché à la vie, puiſqu'il cherchoit tant de moyens de la prolonger: cependant ſa vieilleſſe n'alla pas au-delà de cent ans. Mais il ſe flattoit que ſon *Yang*, ſon eſprit vivifiant ne s'éteindroit point; & *Fo tſé* n'étoit-il pas également paſſionné pour la vie? Il ne vécut pourtant que ſoixante-trois ans: mais il étoit perſuadé que ſon ame, qui étoit proprement ſa perſonne, ſubſiſteroit toujours. Attachement a la vie de *Lao kiun* & de *Fo*: leur ſentiment touchant l'ame.

La vie de tout ce qu'il y a d'hommes ſur la terre a un terme fixe: mais *Lao* & *Fo* ſe ſont ridiculement imaginez qu'ils étoient les ſeuls privilégiez; que tout ce qui a parû & paroîtra ſur la terre, rentrera dans le néant, mais que pour eux ils ſeront immortels; & qu'outre ce qui ſe voyoit de leur perſonne, ils avoient un eſprit intelligent, vrai principe de vie. Auſſi l'on trouve dans la doctrine de ces Sectes, ce langage inintelligible, *Fo chi y, Chin eul, yeou ſan ſiang*; c'eſt-à-dire, ſelon la Secte du *Fo*, le corps de *Fo*, la tige ou la ſubſtance eſt un; mais il a trois images. *Lao chi y, Chin eul, Fuen ſan tſing*; c'eſt-à-dire, ſelon la Réligion de *Lao*, le corps de *Lao*, la tige, la ſubſtance eſt un; où l'on diſtingue trois purs.

Ces Sectaires, pour ſe faire entendre, ont recours à des comparaiſons: un pieu de ſaule planté en terre, laiſſe à la fin échaper le ſin de la nature du ſaule: le renard en mourant dans ſa taniere, laiſſe après lui les eſprits vivifians qui l'animoient (*a*). C'eſt ainſi qu'ils prétendent qu'après la mort de leur maître, il eſt reſté quelque choſe de ſa perſonne, qui renaît en ce bas monde.

Ces viſions, comme vous voyez, mettent *Lao* & *Fo* au rang des arbres & des bêtes. Mais comme les réveries de la Secte du *Fo* ont infatué une infinité de gens, il faut que je vous entretienne plus en détail de cette Secte: je vais le faire en dix petits articles. Diſcuſſion de la doctrine des diſciples de *Fo*.

1°. Dans le livre des diſciples de *Fo*, intitulé: l'*Utilité de la Maiſon*, on dit La Métempſyco-

(*a*) Les femmes idolâtres croyent voir ſouvent des Eſprits ſous la figure de renards, & les appellent *Hou li tſing*.

RELIGION DES CHINOIS.

dit que le corps eſt nôtre domicile; que l'ame eſt l'hôteſſe immortelle qui y loge, & que ſemblable à un voyageur, elle paſſe d'un logement à l'autre ; que l'enfant ſe nourit du lait de ſa mere, de même que les habitans d'un pays boivent l'eau du fleuve qui l'arroſe. De-là le corps de nos parens n'eſt qu'un logement, & il eſt naturel de le regarder avec le même mépris qu'on a pour un amas de bois & de terre, dont une maiſon eſt conſtruite. N'eſt-ce pas-là vouloir arracher du cœur de tous les hommes la vertu *Hiao*, l'amour reſpectueux pour les parens? N'eſt-ce pas étouffer dans nos cœurs les ſentimens, qui nous uniſſent ſi étroitement avec eux, comme n'étant que la participation d'une même ſubſtance céleſte & vivifiante.

ſe eſt préjudiciable à l'amour filial.

Suites funeſtes du même dogme.

2°. Ce même livre, qui repréſente nos corps comme un ſimple domicile, où nous prenons notre logement, porte à négliger le ſoin du corps, & à lui refuſer l'affection & la compaſſion ſi néceſſaires pour ſa conſervation. C'eſt ce qui porte ces diſciples de *Fo*, qui ſe degoûtent de la vie préſente, à chercher les moyens de s'en procurer au plûtôt une meilleure. On en voit qui vont en pélérinage aux Pagodes placez ſur la cime des rochers, & qui, après avoir fini leurs prieres, comme ſi elles avoient été exaucées, ſe précipitent la tête la prémiere dans d'affreux abîmes. D'autres prodiguent leur vie en ſe livrant aux excez les plus honteux: quelques autres qui trouvent des obſtacles à leurs indignes paſſions, vont de concert ſe pendre ou ſe noyer, afin de renaître maris & femmes. Voilà les ſuites du dogme inſenſé de la Métempſycoſe.

Uſage qu'en font les Bonzes & les *Tao ſſëë* pour ſéduire les femmes & les filles.

3°. En s'accoûtumant à ne regarder ſon corps que comme un lieu de paſſage, il eſt aiſé d'oublier l'eſtime, le reſpect, & les égards qui lui ſont dûs. C'eſt ainſi que des femmes & des filles, grandes devotes du *Fo*, ſe laiſſent ſeduire par les Bonzes & les *Tao ſſëë*, gens habiles dans les intrigues amoureuſes. Ils leur débitent que ce corps, où l'on n'eſt qu'en paſſant, eſt une vile maſure, dont on ne doit point ſe mettre en peine. Ils leur inſinuent que pluſieurs de leur ſexe, en accordant des faveurs demandées, ont eu commerce avec le *Fo* lui-même ſans le ſçavoir: maintenant, ajoûtent-ils, vous êtes du ſexe foible & ſoûmis; n'en doutez pas, nous vous en répondons, en renaiſſant, vous deviendrez homme. Il n'arrive que trop ſouvent que des Dames & de jeunes filles d'un riche naturel, & de familles diſtinguées, ſe trouvent déshonorées par cette canaille: elles en viennent enfin, ſous de tels maîtres, à renoncer à toute pudeur. On ne ſe contente plus d'une ou de deux libertez furtives, & c'eſt un commerce de libertinage, qui dure toute la vie. Telle eſt la doctrine abominable, qui couvre d'opprobre les plus honnêtes familles.

Sert de voile pour couvrir les injuſtices & les déſordres.

4°. Ceux qui, donnant dans ces ridicules viſions, diſent que le bien ou le mal de la vie préſente eſt le fruit de ce qu'on a fait avant que de renaître, s'autoriſent de ce beau principe, pour s'abandonner à la débauche, & ravir impunément le bien d'autrui. Sçachez, vous diront-ils, que nous ne faiſons que reprendre ce qui nous apartient; car enfin nous ſçavons qu'avant que de renaître, vous nous étiez redevable d'une telle ſomme.

Un

Un libertin, qui tend des pièges à une jeune fille, s'il ſçait qu'elle eſt attachée au culte de *Fo*, ne vous ſouvenez-vous pas, lui dira-t-il, qu'avant que de renaître vous m'étiez promiſe en mariage ? Vôtre mort précipitée me priva du droit que j'exige maintenant. C'eſt-là ce qui a ménagé la diſpoſition de nos cœurs, & la conjoncture favorable où nous nous trouvons. Vous voyez donc que cette monſtrueuſe doctrine (*a*) ſert de voile pour couvrir les injuſtices les plus criantes, & les plus honteux déſordres. Religion des Chinois.

5°. Ces ſectateurs de *Fo* ſe perſuadent qu'ils peuvent impunément ſe livrer aux actions les plus criminelles ; & que, pourvû qu'ils brûlent pendant la nuit un peu d'encens, ou qu'ils faſſent quelques prieres devant l'Idole, non ſeulement leurs crimes ſont effacez ; mais encore que ſous ſa protection ils ſont à couvert des pourſuites de la juſtice. Un ſeul trait vous le fera connoître. Sectateurs de *Fo* ſe promettent l'impunité des crimes.

Un voleur s'étoit gliſſé juſques dans l'intérieur du palais Impérial : il fût découvert & arrêté par les Officiers de dédans. Quand on l'eût bien foüillé, on le dépoüilla de ſes habits, & on lui vit le corps tout couvert de différens billets remplis de textes du *Fo*. Il s'étoit imaginé que ces billets l'empêcheroient d'être découvert ; qu'il pourroit voler impunément ; ou que du moins ils lui procureroient le moyen de s'évader.

6o. Les devots de cette Secte ſont tout occupez de pélérinages qu'ils font à certaines montagnes. Ils vivent dans la plus grande épargne, afin Traits de leur dévotion pour les Idoles.

(*a*) Quelque bien fondé que ſoit le Philoſophe Chinois à regarder la doctrine du *Fo* comme la ſource d'une infinité de déſordres, on pourroit avec beaucoup plus de raiſon lui faire le meme reproche ſur ſon ſyſtême. Car ſi, ſelon le plan de doctrine qu'il ſe forme, cet Univers n'a pas été produit, & n'eſt pas gouverné par une premiere & ſouveraine Intelligence ; ſi le ciel & la terre ne ſe maintiennent dans ce bel ordre, que par le ſeul mouvement naturel & néceſſaire ; ſi dans cette grande machine tout ſe meut méchaniquement ; chacun peut ſe dire à ſoi-même : je n'ai point de fin hors de moi ; c'eſt a ma félicité préſente que je dois penſer : le tems de la vie eſt court & incertain : de quelle autorité prétend-on me donner des loix ? C'eſt la force & non le devoir qui m'obligent de m'y ſoûmettre : les éloges qu'on donne à cette ſoûmiſſion, en payent mal la contrainte : dire que l'autorité qu'on exerce ſur moi eſt émanée du ciel, c'eſt un pur verbiage, puiſque ce ciel n'eſt que matiere ; qu'on ne parle point ni de vertus, ni de vices, ce ſont des termes vagues, qui ne laiſſent d'idées que celles qu'on a reçûës de l'éducation, & des préjugez inſpirez dans l'enfance. Ainſi point d'inſtructions, point de réprimandes, point de loix, point de châtimens, point de gouvernement : tout cela eſt inutile ou injuſte : le penchant doit être l'unique regle de conduite. Ces conſéquences ſuivent naturellement de ce ſyſtême, & conduiſent, comme on voit, à tous les crimes. Pour le mieux comprendre, il faudroit ſe trouver dans une ville qui fût toute compoſée d'Athées : c'eſt ce qui ne s'eſt point encore trouvé, & ne ſe trouvera jamais. Car s'il y a des Athées par le cœur, c'eſt-a dire, qui voudroient bien qu'il n'y eût point de Dieu vengeur des crimes, il eſt tres-rare d'en trouver qui ſoient Athées par l'eſprit, c'eſt-a-dire, dont la raiſon ſoit affoiblie juſqu'à méconnoître entierement l'Auteur de leur être, & à ignorer une vérité, qui eſt gravée dans chaque partie de cet Univers. Mais dans cette ſuppoſition, quelle ſeroit la confuſion & la corruption qui regneroient dans cette ville ? On s'y applaudiroit d'abord de s'être mis au large, & de n'etre plus allarmé par la crainte de la juſtice divine : mais ſeroit-on longtems à ſecoüer toute ſorte de joug, & à vouloir vivre dans l'indépendance ? Et ne s'abandonneroit-on pas aux excez les plus monſtrueux ?

RELIGION DES CHINOIS.

afin de pouvoir fournir aux fraix des parfums qu'ils brûlent devant ces Idoles : ils ſeront inſenſibles aux beſoins d'un pere & d'une mere, qui ſouffrent du froid & de la faim, faute d'habits & de nouriture. Leur unique ſoin étant d'amaſſer de quoi faire un riche cadre à l'autel de *Fo*, & des autres Divinitez étrangeres; ils abandonnent leurs parens, & laiſſent leurs ancetres, ſans leur accorder un *Tſe tang* (*a*). Peut-on ne pas avoir horreur d'une doctrine, qui va juſqu'à éteindre la mémoire des parens defunts, & à priver de tout ſecours ceux qui ſont en vie?

Font conſiſter leur plus grande perfection dans un dépouillement ſans reſerve.

7°. Combien en voit-on parmi le peuple, qui croyent comme autant de véritez tout ce qu'on leur dit des Pagodes conſtruits dans des lieux écartez & ſolitaires? Ils ne doutent point que ce ne ſoit l'azyle de la vertu & de l'innocence. Pluſieurs même ſe ſentent portez à paſſer leur vie dans ces ſortes de retraites, & à imiter *Fo* dans ſa ſolitude: on les voit tout-à-coup renoncer à leurs femmes, à leurs enfans, à leurs poſſeſſions : quelle ſimplicité! Ne ſçavent-ils pas que leur corps eſt compoſé de chair & d'os, de ſang, & d'eſprits animaux? Eſperent-ils de le rendre auſſi inſenſible qu'une maſſe de bois ou de pierre? Croyent-ils ne plus reſſentir les paſſions ſi naturelles à l'homme? Toutes ces pompeuſes exhortations du *Fo* & du *Lao* ſur le vuide, ſur la perfection où conduit un dépoüillement ſans réſerve, ont été autant de pièges, où ſe ſont laiſſez ſurprendre une infinité de gens, qui croyoient ſérieuſement pouvoir mettre ces leçons en pratique; mais ils ont bientôt éprouvé qu'elles étoient impraticables. L'empire du tempérament s'eſt fait ſentir; les paſſions gênées & contraintes en ſont devenuës plus intraitables, & les ont porté à des excez monſtrueux. Enlever la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe, pour aſſouvir ſa brutalité; ſolliciter & ſéduire d'honnêtes Dames; ſe ravaler juſqu'à la condition des bétes, & s'applaudir de cet aviliſſement; enfin renoncer à toute raiſon & à toute pudeur; voilà les ſuites de la ſéduction dont ceux qui ſuivent cette belle doctrine, ne peuvent guères ſe défendre.

Tort que fait cette doctrine à l'Etat.

8°. Combien en a-t-on vû d'autres, qui s'étant laiſſez infatuër par ces beaux diſcours débitez avec emphaſe ſur le vuide, négligeoient tous les devoirs de la vie civile, & ne s'occupoient qu'à demander le bonheur qu'on leur faiſoit eſpérer dans une autre vie.

La ſéduction ne s'eſt pas bornée au ſimple peuple; elle a paſſé juſques dans les palais des Princes. Si l'on a vû des rébelles s'attrouper, former une armée, & aſſiéger la ville capitale; ſi les Barbares ſont entrez dans l'Empire, & l'ont rendu tributaire; ces malheurs ne ſont-ils pas venus de ce que les Princes ſe rempliſſant la tête des maximes & des viſions de *Lao* & de *Fo*, ſe ſont rendus incapables de gouverner leurs peuples? *Leang ou ti* ne ſe vit-il pas réduit à mourir de faim à *Tai tching*? *Hoei tſong* ne fût-il pas emmené eſclave au-delà des déſerts ſabloneux de la Tartarie? *Hiuen tſong* ne s'enfuit-il pas honteuſement dans les montagnes de la Province de *Se tchuen*? Et que n'eût-il pas à y ſouffrir? C'eſt ainſi que ces fauſſes Sectes

(*a*) Salle commune, où l'on honore les défunts de la même famille.

tes ſe ſont joüées de nos Empereurs, & ont mis l'Empire à deux doigts de ſa ruine.

RELIGION DES CHINOIS.

90. Entre les rêveries dont les miniſtres des Sectes de *Fo* & de *Lao* amuſent les eſprits crédules, on ne doit point oublier un ſtratagême bien propre à ſéduire dont ils ſe ſervent. Quand ils veulent initier quelqu'un à leurs myſtères, il l'obligent de ſe regarder dans un vaſe plein d'eau, où il ſe voit d'abord tel qu'il ſe trouve dans ſa condition préſente. On l'oblige de s'y regarder une ſeconde fois, & alors il y paroît tel qu'il ſera dans la condition qui lui eſt deſtinée quand il renaîtra, ſuppoſé qu'il ait été fidèlement attaché à leurs Divinitez. Il arrive par le ſecret de leur art magique, qu'un homme riche s'y voit ſous la figure d'un malade, ou d'un gueux qui manque de tout; & ſur cela il prend la réſolution de conſacrer tout ſon bien aux Temples des Idoles. Après cette bonne œuvre, on l'engage encore à ſe regarder dans le vaſe plein d'eau: alors, ſi c'eſt un homme, il ſe voit habillé en Roi, ou en Général d'armée, ou en prémier Miniſtre d'Etat: ſi c'eſt une fille, elle s'y voit couverte des ajuſtemens & des pierreries d'une Impératrice, d'une Reine, ou d'une concubine cherie du Prince, & tel doit etre l'heureux état de leur renaiſſance.

Stratagêmes pernicieux des miniſtres de la Secte de *Fo* & de *Lao kiun* quand ils initient quelqu'un dans leurs myſteres.

C'eſt par ces ſortes d'enchantemens qu'on remuë les eſprits, & qu'on les diſpoſe adroitement à la révolte. On court aux armes; il ſe livre des combats, & des villes entieres ſont ſaccagées. C'eſt par de ſemblables moyens, que ſous la Dynaſtie des *Han*, deux rébelles cauſerent une infinité de déſaſtres, qui furent renouvellez ſous la Dynaſtie des *Yuen*, & plus récemment ſous le régne des *Ming*, par d'autres Chefs de révolte, qu'on doit regarder comme des peſtes publiques, puiſqu'ils donnerent la mort à pluſieurs millions d'hommes. On voit ces monſtres de la nature, qu'on ne ſçauroit trop punir, s'applaudir de leurs crimes, ſous le glaive même du bourreau, & s'écrier par un reſte d'enchantement: Nous mourons contens, nous ſommes ſur le point de nous rendre à ce délicieux ſéjour d'Occident, où *Fo* nous attend pour nous y recevoir, & nous faire part de ſa félicité. Ce ſont, comme vous voyez, ces fauſſes doctrines, qui ſont la ſource de tant de malheurs publics & perſonnels.

100. Il y a quatre ſortes de profeſſions abſolument néceſſaires dans l'Empire, qui fourniſſent à tous les beſoins, & qui y maintiennent le bon ordre; ſçavoir celle des Lettrez, celle des Laboureurs, celle des Artiſans, & celle des Négocians. Les diſciples du *Fo* & du *Tao* exhortent ſans ceſſe les peuples à abandonner ces profeſſions, pour embraſſer les quatre ſuivantes: celle de *Ho chang*, & des *Tao ſseë* pour les hommes, & celles de *Kou* & de *Mi* pour les perſonnes du Sexe. Ces *Bonzes* & ces *Bonzeſſes* vivent aux dépens du public. Il n'y a point de menſonges, de ruſes, & de fineſſes auxquelles ils n'ayent recours pour eſcroquer des aumônes: puis ils vivent dans une molle oiſiveté, ne ſe refuſant aucun des plaiſirs qu'une imagination corrompuë leur ſuggere, & foulant également aux pieds les Loix de la Nature, & les Loix Civiles.

Maniere de vivre des *Bonzes* & des *Bonzeſſes*.

Quelle différence y a-t-il entre une vie ſemblable, & celle des plus vils animaux? Ce *Tamo*, ce perſonnage ſi vanté, qui eſt venu d'Occident à la

Combien préjudiciable à l'Etat.

Religion des Chinois.

la Chine, paſſa, dit-on, neuf ans ſur la montagne *Tſong*, dans une contemplation continuelle. Il y étoit immobile, les yeux fixez ſur un mur, & ne changeant jamais de ſituation. Du reſte ce fainéant contemplatif ne manquoit d'aucune des choſes néceſſaires à la vie, on lui fourniſſoit abondamment de quoi vivre, & ſe vetir. Suppoſons qu'à ſon exemple chaque particulier ſe mette en tête d'imiter ce genre de vie; que deviendront les profeſſions les plus néceſſaires? Qui prendra le ſoin de cultiver les campagnes, & de faire des étoffes? D'où tirera-t-on les vétemens & les alimens? Peut-on croire qu'une doctrine, dont la pratique, ſi elle étoit univerſel'e, bouleverſeroit tout l'Empire, puiſſe etre la véritable doctrine?

Comment les œuvres pieuſes ruinent les familles.

D'ailleurs il n'eſt pas croyable combien il ſe perd d'argent à bâtir & à réparer des Pagodes, à dorer & à orner les Idoles, à célebrer des fêtes, & à faire des proceſſions à leur honneur: toutes ces inventions ne ſervent qu'à engloutir le bien le plus clair des familles. Je n'ai touché que légerement ces dix articles; mais je ſerois infini, ſi je voulois rapporter tout ce que j'ai vû, & ce que j'ai entendu dire des déſordres que les chimères & les viſions de ces Sectaires ont cauſez dans l'Empire.

Ce détail ne devoit pas être du goût des aſſiſtans; auſſi l'un d'eux prenant la parole: à vous entendre, Monſieur, lui dit-il, *Fo*, *Lao*, & toutes nos Divinitez ne ſont dignes que de mépris. Ainſi plus de châtimens, plus de récompenſes, plus d'eſprits bien-faiſans ou mal-faiſans: d'un ſeul trait de langue vous pulvériſez tout le ſyſtême de nôtre doctrine.

Suite de l'explication du ſyſtême des Chinois Idolâtres.

Ceux qui s'entêtent d'idées populaires, répondit le Philoſophe, paſſent leur vie dans une eſpece d'yvreſſe, & la finiſſent par des rêves: ils s'abîment dans un fatras de fables, dont il ne leur eſt pas poſſible de ſe tirer. L'eſpérance d'obtenir une vie heureuſe par la protection des Eſprits, nourit leur entêtement.

Ce penchant de la plûpart des hommes, joint à leur crédulité, a fait naître au *Fo* & au *Lao*, la penſée de mettre parmi leurs dogmes un lieu de Récompenſe, un Enfer, un palais pour le Maître des eaux, & pour les autres Divinitez, ſans parler des Eſprits d'un ordre inférieur, & des hommes extraordinaires devenus immortels: ils ont ſurtout étalé les biens que diſtribuent leurs Dieux: ils ont placé dans le ciel un *Yo hoang*, Chef de tous les prétendus immortels, qui diſtribuë à ces Eſprits leurs emplois, comme de préſider à la pluye, de diſtribuer les récompenſes & les châtimens.

Origine de pluſieurs Divinitez Chinoiſes.

Dans le Livre *Yo hoang*, on lit ces paroles: à l'Occident il y a le Prince du Royaume de la pure vertu: ce Roi à quarante ans n'avoit point encore de fils. Lui & la Reine *Pao yué* en obtinrent un qui fût le fruit des ferventes prieres qu'ils adreſſerent à *Lao kiun*; & ce fils, c'eſt cet *Yo hoang* dont nous parlons. Un autre texte du Livre *Hiuen ou* porte que dans le pays d'Occident il y a un endroit appellé le Royaume d'une joye pure; que le Roi ſe voyant ſans enfans, en obtint un de *Lao kiun*, & que c'eſt lui qu'on honore ſous les noms de *Hiuen* ou *Tſou ſe*.

Ajoûtons ce que rapporte l'hiſtoire du *Fo*: on y lit que du côté d'Occident on trouve le Royaume de la pure innocence: le Prince héritier de la

la couronne, c'eſt le *Fo* lui-même: celle qu'il épouſa, s'appelloit *Na to*: ils eurent un fils qui fût nommé *Mo heou lo*. Peu après *Fo* paſſa douze ans dans la ſolitude, & ce fût durant ſes contemplations qu'il ſe transforma en *Fo*. RELIGION DES CHINOIS.

Suivant ces traditions, il paroît que la Dynaſtie des *Tcheou* avoit déja ſept-cens ans de régne, lorſque la Secte de *Fo* commença. Raiſonnons des tems paſſez par le tems préſent, & du préſent par le paſſé: le monde eſt allé, & ira toûjours ſon même train. Peut-on s'imaginer que ce que nous ne trouvons maintenant nulle part, & dont il ne reſte aucun veſtige, ait été autrefois la merveille de l'Univers? Qu'on parcoure les contrées qui ſont à l'Oüeſt de la Chine, on n'y trouvera qu'un pays de Barbares, comment placer là ces beaux noms de très-pur, de Royaume de la vertu, de la félicité très-parfaite? Trouve-t-on là maintenant des hommes à trois têtes, à ſix épaules, à huit mains? Y trouve-t-on des gens qui vivent des deux-& trois-cens ans, & qui dans le plus grand âge, n'éprouvent point les incommoditez de la vieilleſſe? Comment donc ſe figurer que c'eſt le ſéjour des Immortels? Concluons donc que tout ce qu'on débite du Roi du ciel, du Généraliſſime des Eſprits, ſont autant de fables dont on ſe ſert, pour abuſer de la crédulité des peuples. Raiſonnement de *Tchin* pour prouver la fauſſeté de ce qui précede.

Mais, dit l'un des aſſiſtans au nom de tous les autres, comment oſez-vous traiter avec tant de mépris nôtre *To hoang*? C'eſt le même que le *Chang ti*, dont il eſt parlé dans vos Livres, pour leſquels vous avez une ſi profonde vénération? C'eſt lui que l'Empereur *Kao tſong* (*a*) vit en ſonge, & qui lui donna *Fou yué* pour ſon prémier Miniſtre. C'eſt de lui dont par- Objection contre l'Athéïſme de *Tchin*.

(*a*) Cette objection embarraſſe le Philoſophe Chinois: il auroit pû ſe tirer d'affaire, en répondant que leur *To hoang* n'étoit pas le *Chang ti* des Lettrez, mais celui que la Secte de *Tao* avoit honoré de ce nom ſous la Dynaſtie des *Han*, & qui avoit nom *Tchang y*: mais au lieu de cette réponſe qui eût été ſolide, il s'arrête à vétiller ſur les habits qu'auroit dû avoir le *Chang ti*; il tâche de faire paſſer ce trait d'hiſtoire pour une fable, ou pour un ſimple ſonge, de même qu'on voit en ſonge l'Oiſeau fabuleux, appellé *Fong hoang*: cependant arrêté par l'autorité des Livres Claſſiques, il a recours à des Interprêtes modernes, & il veut que le *Chang ti* ne ſoit autre choſe que ſon *Tai ki*. Si les Chinois avoient du *Li* la même idée qu'en a donné le R. P. Mallebranche, qui ne paroit guères inſtruit de leur doctrine, il auroit été aiſé à nôtre Philoſophe de répondre, que l'Empereur *Kao tſong* voyoit ſon futur Miniſtre dans le *Li*; car ce R. Pere aſſûre que ſelon le ſyſtême de la Philoſophie Chinoiſe, toutes les véritez ſont vûës dans le *Li*, & c'eſt ſelon ce ſyſtême qu'il a imaginé dans l'Ouvrage intitulé, *Entretien d'un Philoſophe Chrétien avec un Philoſophe Chinois*, qu'il fait parler de la ſorte un Philoſophe Chinois: *Nous ne recevons que la matière, & le* Li, *cette ſouveraine vérité, ſageſſe, juſtice, qui ſubſiſte éternellement dans la matière, qui la forme & l'arrange dans ce bel ordre que nous voyons, & qui éclaire auſſi cette portion de matière épurée & organiſée dont nous ſommes compoſez; car c'eſt néceſſairement dans cette ſouveraine vérité* (le Li) *à laquelle tous les hommes ſont unis les uns plus, les autres moins, qu'ils voyent les véritez & les Loix éternelles, qui ſont le lien de toutes les ſocietez, &c.* Après ce début, on n'eſt pas ſurpris d'entendre le Philoſophe Chrétien qui lui répond: *Vôtre Li*, vôtre ſouveraine juſtice approche infiniment plus de l'idée de nôtre Dieu, que celle de ce puiſſant Empereur *Chang ti*. Malheureuſement ce langage eſt nouveau & inoüi à la Chine, & il n'y a point de Lettré qui ne fût étrangement ſurpris d'apprendre qu'on lui fît tenir un pareil diſcours.

RELIGION DES CHINOIS.

parle *Meng tſe*, lorſqu'il dit qu'il faut ſe recueillir, jeûner, ſe purifier, avant que de lui offrir des ſacrifices (*a*). Oſeriez-vous nier qu'il y ait un *Chang ti*?

Sa réponſe.

(*b*) Dès le tems des Empereurs *Yao* & *Chun*, répondit le Philoſophe, les peuples donnerent dans de fauſſes idées touchant les Eſprits. De là eſt venuë la bizarre imagination, qui fait donner une figure au *Chang ti*. Je conviens que l'Empereur *Kao tſong* étoit un Prince vertueux, qu'il vit en ſonge un homme, dont la taille & les traits étoient bien marquez; & que c'étoit la figure de *Fou yué*, quoique ce Prince ignorât ſon nom; qu'il le fit peindre avec les traits dont il avoit conſervé le ſouvenir, qu'il donna ſes ordres pour déterrer l'homme qu'il avoit ainſi repréſenté, & qu'en effet on le lui amena. Tout cela eſt vrai: mais combien s'en trouve-t-il qui n'ayant jamais vû ni de Dragon volant, ni l'Oiſeau appellé *Fong hoang*, oiſeau fabuleux, les voyent très-ſouvent néanmoins en ſonge? Ils ont vû ces figures dans des tableaux, & pendant le ſommeil elles ſe retracent dans leur imagination.

Que ſi vous ſoutenez que le *Chang ti* apparût à *Kao tſong* ſous une forme humaine avec la couronne d'Empereur ſur la tête, & les vêtemens conformes à la dignité Impériale, il m'eſt aiſé de vous répondre. C'eſt l'Empereur *Hoang ti*, qui le prémier a donné aux Empereurs ces ornemens dont ils ſe parent, & qui les diſtinguent de leurs ſujets. D'où il s'enſuivroit que le *Chang ti* n'éxiſtoit point avant cet Empereur, ou que s'il éxiſtoit, il a demeuré nud juſqu'au tems du régne où l'on a commencé à porter une couronne, & à ſe vêtir d'habits Impériaux.

Ce qu'il entend par le *Chang ti*.

Diſons plûtôt que ce qu'on appelle *Chang ti*, c'eſt ce qui domine dans le ciel,

(*a*) L'objection, ſi elle eût été pouſſée, étoit forte, elle ne laiſſe pas de le jetter dans un grand embarras. Si le *Chang ti* des Lettrez, lui dit-on, étoit ſans vie & ſans intelligence, auroit-il pû donner un fidèle Miniſtre a l'Empereur *Kao tſong* pour récompenſer ſa vertu? Seroit-il néceſſaire de ſe purifier intérieurement, pour offrir décemment des ſacrifices ſolemnels au *Chang ti*? Nôtre Philoſophe élude la difficulté; il a recours à ſon *Tai ki*; mais il n'a garde de dire de ce *Tai ki* ce que Confucius diſoit du *Chang ti*: *Il connoit le fonds de mon cœur*, Tchi ngo, *& comme très-juſte* Tchi kung, *qu'il me puniſſe, ſi mes intentions ſont criminelles.* Nôtre Athée penſe bien autrement de ſon *Tai ki*, il l'enveloppe de beaux noms pris dans un ſens métaphorique: c'eſt, dit-il, ce qui domine, ce qui régne dans le ciel, dans la terre, & dans tous les Etres. En lui ſacrifiant, il ſuffit de ſe tourner reſpectueuſement vers le ciel. Il n'oſe déſapprouver le rit des ſacrifices ſolemnels, qui ſont en uſage dans la Secte Littéraire, & par un mélange bizarre, il accommode enſemble & ſon Athéïſme & des actes de Réligion. Tout cela prouve que ce qui intrigue le plus ces Athées, c'eſt la doctrine des Livres Claſſiques, qu'ils n'oſent rejetter ouvertement, & qu'ils voudroient bien pouvoir ajuſter à leur ſyſtême.

(*b*) Ici le Philoſophe ne ſçachant comment concilier avec ſon ſyſtême, l'idée que le Texte Claſſique préſente naturellement du *Chang ti* dans ſon apparition à *Kao tſong*, tombe dans une contradiction manifeſte. Il dit que l'erreur & la ſuperſtition touchant les Eſprits ſe ſont introduits des le tems d'*Yao* & de *Chun*, & par-là il avoüe que ſa doctrine n'eſt pas la même que celle du ſiécle où régnoient ces Princes, qu'on regarde néanmoins dans l'Empire comme le ſiécle d'or, par rapport aux mœurs & à la Réligion. Il avoüe néanmoins que *Yao* & *Chun* étoient des Sages du prémier ordre, écoutez comme des oracles deſtinez à réformer l'Empire confié à leurs ſoins; & cependant ces Sages ont autoriſé & même introduit des erreurs groſſieres & pernicieuſes. Comment s'accordera-t-il avec lui-même?

ciel, ſur la terre, & généralement ſur tous les Etres; & que c'eſt par cette raiſon qu'on lui a donné le nom de *Ti*, c'eſt-à-dire, de Maître ſouverain. On voit même par la manière dont s'expliquent quelques-uns de nos Sçavans, que le *Chang ti* eſt au fonds la même choſe que le *Tai ki*, dont je vous ai entretenu. S'eſt-on jamais aviſé de dire que le *Tai ki* eût une figure qui le rendît viſible? D'où il eſt aiſé de voir que quand il eſt dit qu'il faut faire des ſacrifices au *Chang ti*, c'eſt uniquement au ciel qu'on doit les faire avec un cœur pur. RELIGION DES CHINOIS.

Tout ce que vous nous dites, s'écria un de l'aſſemblée, tend à prouver que ce ſont autant de fables que nous débitons, lorſque nous diſons qu'il y a un Enfer, un Dieu appellé *Yen vang*, qui eſt le Maître de cet Empire ſoûterrain, des *Lo han*, c'eſt-à-dire, des Eſprits qui règlent la deſtinée de tous les hommes. Ce ſont pourtant eux, à ce qu'on rapporte, qui conduiſent l'ame dans les corps au moment de leur naiſſance, & qui les en arrachent au moment de la mort, pour les entraîner au lieu de leurs ſupplices, où elles ſont cruellement tourmentées par d'autres Eſprits. Si un homme pendant la vie a pratiqué la vertu, il ne manquera pas de renaître dans un état de ſplendeur & d'opulence. Si même les animaux ont vécu ſelon leur condition, ils ſe verront transformez en hommes. Au contraire, une perſonne qui ſe ſera livrée aux vices honteux, & qui aura ſuivi ſes appétits déréglez, deviendra bête brute. Si les animaux ſont plus féroces, que ne comporte leur nature, après leur mort ils ne paſſent plus à une autre vie, & leur ame eſt entierement éteinte. Voilà ce qu'on nous enſeigne: ſeroit-ce autant de fauſſetez? Explication de la Métempſycoſe des Chinois Idolâtres.

Je vous parlerai franchement, répondit le Philoſophe, Oui, tout cela eſt faux. Deux perſonnes mariées habitent enſemble: l'un & l'autre concourent à former le fruit qui eſt d'abord conçu dans le ſein de la mere, où il prend peu-à-peu d'inſenſibles accroiſſemens. Si ſelon vos idées, il faloit attendre que le fœtus fut tout-à-fait formé, pour que l'ame vint à s'y inſinuer, par où cette ame trouveroit-elle une entrée pour ſe gliſſer dans ce corps nouvellement formé?

Diſons plûtôt qu'une certaine quantité de ſang s'unit dans le ſein de la mere; qu'elle y fait un tout; qu'elle fermente, & qu'elle commence à ſe mouvoir. C'eſt alors un être d'une eſpece particuliere. Ainſi l'Homme eſt un compoſé qui réſulte de l'union d'une choſe ſenſible, & d'une autre inviſible, & qui échape aux yeux: c'eſt le *Ki*. Tant que cette union ſubſiſte, on eſt ſuſceptible de douleur: au moment qu'elle ceſſe, on devient inſenſible. Qu'un homme ſoit paralytique de la moitié du corps, appliquez le feu à cette partie frappée de paralyſie, il ne reſſentira aucune douleur: que ce même homme-là ſoit mort, le *Hing*, ou ce qui eſt en lui de viſible, eſt ſéparé du *Ki*, ou de ce qui étoit inviſible. Ce *Ki* s'eſt évaporé (*a*) en atômes qui voltigent çà & là, ou qui ſe changent en un vent Ce que c'eſt que le *Ki*, & le *Hing*.

(*a*) Ce Philoſophe s'eſt récrié contre le ſentiment des Sectaires, qui prétendent que le corps n'eſt qu'un domicile où l'ame loge en paſſant; il ſuppoſe que l'ame, de la manière qu'il l'entend, eſt unie au corps. Mais il n'admet point d'ames qui ſoient des Etres nouveaux,

RELIGION DES CHINOIS.

vent froid, deſtitué de toute chaleur animale. Que reſtera-t-il du défunt, ſur quoi vos miniſtres d'Enfer puiſſent exercer leur rigueur impitoyable?

Comment les Athées Chinois raiſonnent contre les peines de l'autre vie.

Mais ſuppoſons que le grand Démon *He kang fang* (c'eſt l'un des trente-ſix *Kang* du *Tao kia*) veüille s'emparer de l'ame de quelque ſcélérat, après qu'elle a été diſperſée, & qu'il ſouffle adroitement toutes ſes parties pour les réünir enſemble, afin que cette ame puiſſe être châtiée pour ſes crimes au tribunal du Juge infernal: croyez-vous que ces Démons auroient le loiſir & la patience de raſſembler toutes ces parties ſubtiles, éparſes de côté & d'autre.

Prédéſtination abſoluë, dogme des Chinois Idolâtres.

Ce raiſonnement du Philoſophe ne fût pas ſans réplique: on nous aſſûre, lui dit-on, que le Dieu *Yen vang*, & les autres Juges, ſes miniſtres, fixent le moment de la naiſſance de tous les hommes; qu'ils déterminent s'ils ſeront mariez, & à qui; s'ils auront des enfans, & quel ſera leur caractère; s'ils ſeront riches ou pauvres. Enfin tout ce qui doit leur arriver eſt marqué ſur le livre de *Yen vang*, & de-là leur deſtinée eſt invariable, & il n'y a aucun changement à eſpérer. Avez vous quelque choſe à dire contre cette doctrine?

Objection contre cette doctrine.

Ne ſçavez-vous pas, répondit le Philoſophe, ce qui eſt rapporté dans vos propres livres? Voici ce que j'ai lû dans le livre de *Hiuen ou tchuen*: certain Démon, appellé *Tao mo* (*a*), dévoroit continuellement des hommes: mais le Dieu *Hiuen ou* venoit à leur ſecours, & en préſervoit un grand nombre de ſa fureur. Sur quoi voici comme je raiſonne: ou *Yen vang* avoit déterminé le nombre de ceux qui devoient être dévorez, ou il ne l'avoit pas déterminé: s'il ne l'avoit pas déterminé, vôtre hypothèſe tombe d'elle-même: s'il l'avoit déterminé, pourquoi le Dieu *Hiuen ou* faiſoit-il d'inutiles efforts, pour ſauver des gens condamnez irrémiſſiblement à être dévorez?

Mais

veaux, ſpirituels, immortels: il prétend que l'ame eſt une portion de matière plus ſubtile qui ſe détruit, de même que le corps, par la deſunion de ſes parties: mais cela ſuppoſé, comment eſt-ce que l'ame s'unit au corps? Etant matière, elle ne peut lui être unie que comme un corps l'eſt à un autre corps. Il eſt évident que deux corps ne peuvent être unis que par la ſurface. Une telle union ſuffit-elle pour expliquer ce que nous éprouvons touchant toutes les parties de nôtre corps, & le ſentiment de l'ame? D'ailleurs, ſi l'ame eſt compoſée de parties, de même que le corps, chaque partie a des fonctions qui lui ſont propres. Dans quelle partie mettra-t-il la faculté de penſer? La matière peut-elle devenir un Etre penſant? Il faut que, ſelon ſon hypothèſe, il ſoutienne encore que l'ame n'étant qu'une maſſe de matière miſe en mouvement, n'eſt nullement libre; que le moindre mouvement de main, auquel je me déterminai hier, a été néceſſaire, & n'a pû être omis, de même que le Soleil n'a pû manquer de s'élever ſur l'horiſon, & qu'afin que je n'euſſe pas remué la main, il eût falu que dès le commencement du monde la matière eût reçû un mouvement naturel, tout différent de celui qu'elle a eu d'abord. Quelles abſurditez n'eſt-on pas obligé de ſoutenir, quand on ne veut point démordre des faux principes qu'on a établis!

(*a*) Saint Epiphane croit que Pythagore eſt l'inventeur du dogme des deux principes. Il ſe pourroit bien faire que ce Philoſophe auroit encore puiſé cette doctrine chez les diſciples de *Fo*. On voit qu'ils tiennent deux génies de caractères bien différens: l'un qui ne cherche qu'à dévorer le plus d'hommes qu'il lui eſt poſſible; & l'autre qui eſt tout occupé à ſauver ceux que ce méchant génie veut engloutir.

Religion des Chinois.

Mais puiſque nous ſommes tombez ſur cet article, écoutez une autre fable, qui eſt aſſez plaiſante. Un nommé *Pung* vécut juſqu'à l'âge de huit-cens ans: il épouſa ſucceſſivement ſoixante-douze femmes, à meſure que chacune mouroit. La ſoixante-douzieme étant morte à ſon tour, paſſa à l'autre monde, & s'informa des ancêtres de *Pung*, quelle pouvoit être la raiſon qui faiſoit vivre ſon mari tant de ſiécles: eſt-ce que ſon nom, ajoûta-t-elle, n'auroit pas été écrit ſur les régiſtres de *Yen vang* (*a*)? Mais il n'y en a aucun qui lui échape. Je vous apprendrai ce myſtère, répondit le grand-pere de *Pung*: le nom & le ſurnom de mon petit-fils, vôtre mari, eſt veritablement ſur le livre: mais voici de quelle manière: quand il falut arrêter les feüillets du livre, l'Officier qu'on avoit chargé de ce ſoin, prit par mégarde de feüillet où la deſtinée de *Pung* étoit écrite: il le tordit en forme de cordonnet, (*b*) & le livre en fût percé & couſu. La femme ne pût garder le ſecret: *Yen vang* fût informé de cette hiſtoire; & ayant pris ſon livre & examiné le cordonnet, il biffa le nom de *Pung*, qui finit ſa vie au même inſtant.

Plaiſante fable ſur ce ſujet.

Cet exemple, continua le Philoſophe, prouve le contraire de vôtre doctrine: car enfin en voilà un qui a échapé à la pénétration de *Yen vang*: peut-on aſſûrer qu'il n'y en ait pas d'autres qui l'ayent trompé par quelque ſupercherie ſemblable? Mais pour vous convaincre que tout cela eſt fabuleux, il ſuffit de vous dire que du tems de Confucius & de *Meng tſe*, on n'uſoit point de livres faits de papier, & qu'on écrivoit ſur des membranes de *Bambou*, ou ſur de petites planches de bois. D'ailleurs, comme vôtre Enfer ſoûterrain n'eſt qu'un amas de terre, d'eau, de pierres; il eſt viſible que des livres & des régiſtres de papier, ne ſçauroient s'y conſerver. Regardez donc ce que vous liſez dans vos livres, comme autant de réveries.

Eſprits tutélaires.

Mais, réprit-on, ce que vous dites, Monſieur, de l'Enfer & des Eſprits qui y réſident, oſeriez-vous le dire des Eſprits tutélaires, ſoit des villes murées, leſquels ſont appellez *Tching hoang*, ſoit de divers autres endroits qu'on nomme *Tou ti*, eux qu'on honore dans tout l'Empire? Un culte ſi univerſel porteroit-il à faux?

Leur origine, & leurs différens emplois.

Daignez m'écouter, répondit le Philoſophe; ſous le régne d'*Yao* & de *Chun*, les habitations n'étoient pas encore environnées de murs & de foſſez: cet uſage ne s'introduiſit que ſous les Dynaſties ſuivantes de *Hia*, & de *Chang*, afin de ſe mettre à couvert des inſultes qu'on avoit à craindre des voleurs & des rébelles. Enſuite on érigea un *Tching hoang* *, & l'on bâtit des lieux deſtinez à l'honorer. On en bâtit de même pour honorer les *Tou ti* **. Quand on s'aviſa de donner à ces Eſprits le beau nom de *Ti ti*, parce qu'on les regardoit comme les peres nouriciers du peuple, on

(*a*) Tout cela ſe dit ſelon le ſyſtême des Bonzes & du culte idolâtrique venu des Indes. Ils admettent une eſpece de Paradis, d'Enfer, un Dieu *Yen vang*, &c.

(*b*) C'eſt ainſi qu'on relie ſouvent les livres Chinois.

* *Tching*, ſignifie mur, & *hoang*, foſſé.

** *Tou*, ſignifie terre, *ti*, ſignifie lieu.

Réligion des Chinois.

on les distingua en différentes classes: ceux à qui on attribua le soin des campagnes & des terres cultivées, on leur fit des offrandes de grains, & on les honora sous le titre de *Ché chin* *. Ceux qui étoient bornez au soin des villages, & qu'on croyoit veiller à la santé des habitans, & à maintenir la paix parmi eux, furent honorez sous la qualité de *Tou ti*. D'autres Esprits qui étoient attachez à l'interieur des maisons, & aux lieux d'assemblées, furent regardez comme les conservateurs de ces endroits; & ce fût en cette qualité qu'on les honora sous le nom de *Tchung lieou* **. On assigna à d'autres Esprits les pays déserts & montagneux, & dans l'espérance qu'ils faciliteroient le transport des denrées & des marchandises, ils furent respectez sous le nom d'Esprits des hautes montagnes. Enfin ceux qu'on plaça dans les villes qui sont environnées de murailles & de fossez, furent révérez sous le titre de *Tching hoang* & on les regarda comme des Esprits qui préservoient ces villes des malheurs publics.

Comment regardez par le Philosophe *Tchin*.

Voici maintenant, poursuivit le Philosophe, où j'en veux venir. Tous ces Esprits (*a*) ne sont au fond & réellement qu'une masse de terre, diversement figurée. Quand on en conserve le souvenir dans l'ame, c'est à-peu-près de même que lorsque je bois de l'eau, je songe à la source d'où elle me vient, & que je lui sçais gré du plaisir & de l'utilité que j'en retire. Oseroit-on pousser le blaspheme jusqu'à prendre pour l'image du véritable Esprit (*b*) du ciel & de la terre, qui est pur lui-même, tous ces marmousets d'argile, qui représentent tantôt un homme, tantôt une femme, placez au dehors & au dedans des Pagodes, ou bien la figure d'un vieillard, telle qu'on la met dans des maisons particulieres.

Ici le Philosophe fût interrompu. On nous raconte, lui disoit-on, bien des prodiges opérez par les *Tching hoang*, & les *Tou ti*; & ces prodiges font connoître, & prouvent leur pouvoir. Souvent même on les voit sous la figure d'hommes vivans. Comment pouvez-vous dire qu'ils ne soient qu'une masse de terre?

Prodiges attribuez

Il y a un tour à prendre, répliqua le Philosophe (*c*), pour expliquer les

* *Ché*, signifie lieu hors des villes.

** Nom de la place où étoient leurs représentations.

(*a*) On voit ici l'embarras du Philosophe, par la manière dont il se débat en assez mal-habile homme sur les prestiges, & sur d'autres évenemens prodigieux, qui ne peuvent être opérez que par des Démons; & qu'il veut attribuer aux causes naturelles. Il a assez de bonne foi pour ne pas nier ces effets merveilleux, comme feroient d'autres, qui, pour se tirer d'affaire, sont déterminez à n'admettre aucun évenement qui soit contre l'ordre naturel. Mais aussi est-il vrai de dire que l'évocation & les opérations du Démon sont trop ordinaires à la Chine pour pouvoir être niées. C'est une chose remarquable, que dans tous les pays, où le Christianisme n'est pas établi, le Démon y exerce un grand pouvoir sur les peuples; & que ce pouvoir cesse, dès que la vraye Réligion y prend racine. Bien plus, ce pouvoir de l'Esprit des ténebres est entierement lié par la seule présence d'un enfant Chrétien. C'est de quoi on a une infinité d'exemples.

(*b*) Voici le texte, *Tien*, *Ti*, *Tse*, *Gen*, *Tchin*, *Tchi*, *Chin*. Il paroit que par ces termes, *Esprit du ciel*, nôtre Athée n'entend autre chose que le ciel même. De même que par les Esprits des montagnes & des rivieres, il n'entend autre chose que les montagnes & les rivieres que nous voyons.

(*c*) Qu'il y ait des Esprits gardiens des villes & des principaux endroits de l'Empire, c'est une opinion très-ancienne à la Chine. On voit encore maintenant les Mandarins les plus déchaî-

les merveilles & les apparitions dont vous parlez. On voit des hommes, dont les talens ſont extraordinaires, & qui ſe diſtinguent du commun par leur courage & leur vertu. Il arrive quelquefois qu'ils ſont opprimez par la calomnie, ou qu'une mort précipitée les enleve, ſans qu'ils ayent laiſſé après eux de poſtérité. Ces hommes ſi extraordinaires & ſi diſtinguez des autres, ont une ame peu commune, qui ne ſe diſſipe pas aiſément. Les ames de ce caractère ſe retirent la plûpart dans les Pagodes, & y produiſent des évenemens qui ſurprennent. On parle d'un *Ouen tien tſiang*, qui fût maſſacré ſous la Dynaſtie des *Yuen*; d'un *Yu tchung tſiao* qui périt miſérablement ſous les *Ming*: leurs grandes actions ont fait croire aux peuples qu'après leur mort ils étoient devenus *Tching hoang*, ou gardiens des villes.

RE'LIGION DES CHINOIS. aux ames des hommes extraordinaires.

Ce qui fait le mérite d'un homme pendant ſa vie, c'eſt le *Ki*, cet air ſpiritueux, qui peut ſubſiſter encore quelque tems après ſa mort: lorſque cet air opere des effets merveilleux, on l'attribuë aux Eſprits, ou des rochers eſcarpez, ou des lieux montagneux, ou des rivieres, ou des villes. Mais tout ce qu'on voit, arrive néceſſairement, & ſelon les loix de la nature. Croira-t-on que ces Eſprits reçoivent leur rang par le moyen d'un ordre Impérial, qui leur diſtribuë leurs fonctions? Eſt-il au pouvoir d'un mortel d'aſſigner à tel & tel Eſprit la charge de préſider à telles & telles productions? Ce qu'on nomme Eſprits, n'eſt autre choſe que les montagnes, les rivieres, les campagnes, les villes, où, ſelon le cours naturel des choſes, il arrive quelquefois des effets ſurprénans & peu ordinaires. Il eſt donc ridicule de dire que tel homme, dont on a connu autrefois le nom & le ſurnom, eſt maintenant un Eſprit qu'on doit honorer.

Ce que *Tchin* entend par les Eſprits.

Permettez-moi de vous dire, répliqua un de l'aſſemblée, que vôtre réponſe ne me ſatisfait pas. Ce qui tient le prémier rang dans un grand homme, c'eſt, dites-vous, ſon *Ki*, ſon ame. Voulez-vous donc attribuer à

Exemples de prodiges.

déchainez contre l'Idolâtrie populaire, avoir ſouvent recours au *Tching hoang*. Nôtre Philoſophe ne fait ici que chicaner ſur le nom de *Tching hoang*: le raiſonnement dont il ſe ſert, eſt aſſez ſemblable à celui que certains Chinois oppoſent aux Miſſionaires ſur le nom de *Tien tchu*, c'eſt-à-dire, Seigneur du ciel, qu'on donne a Dieu. Avant que le ciel fût créé, diſent-ils, & ils croyent dire merveilles, il ne pouvoit y avoir un *Tien tchu*, un Seigneur de ce qui n'étoit pas; vôtre *Tien tchu* a donc commencé tout au plus avec le ciel? Comme on raconte beaucoup de faits ſinguliers, vrais ou faux, qui prouvent la protection accordée par les *Tching hoang* aux villes & aux habitans, & que d'ailleurs ce culte eſt reconnu & en uſage dans la Secte Littéraire, nôtre Athée ſe donne la torture pour ajuſter ces idées communes à ſon ſyſtême. Il y a certaines ames, dit-il, qui ne ſe diſſipent point au ſortir du corps, qui ſubſiſtent encore, & qui cherchant un domicile, s'arrêtent à la demeure des *Tching hoang*, où elles operent les merveilles qu'on raconte. Il eût été bien plus embarraſſé, ſi en lui répondant conformément à ſon extravagant ſyſtême, on lui eût dit: vous, qui vous applaudiſſez d'avoir ſecoüé le joug d'un Maître ſuprême, en refuſant de le reconnoître; que ſçavez-vous ſi les ames de vos plus grands ennemis ne ſeront pas du nombre de celles qui ſubſiſtent encore après la mort? Ces ames n'étant plus retenues par la crainte des loix, & vous n'ayant pas le pouvoir de les éviter, que n'avez-vous pas à craindre de leur colere & de leur vengeance?

RELIGION DES CHINOIS.

à ces reſtes d'un grand homme tout ce qui arrive d'extraordinaire, & qui ſemble être contre l'ordre naturel des choſes connuës? Je demeurois, il y a quelque tems, à *Tchung tcheou*. Là, je vis des ſaules qui produiſirent de petits marmouſets de figure humaine, qui avoient environ deux pouces de hauteur. Vers ce tems-là il plut du ris noir dans le *Kiangſi*: à *Tchu tcheou* il tomba du ciel des têtes d'hommes, qui n'étoient guères plus groſſes qu'un pois, & où cependant l'on remarquoit les yeux, la bouche, & le nez très-bien formez. Ces évenemens ont été publics: des gens ſages les croyent quand on les rapporte; & vous ne devez pas dire qu'ils ſont arrivez ſelon l'ordre naturel.

Attribuez par *Tchin* aux cauſes naturelles.

Confucius, répondit le Philoſophe, ne s'amuſoit point à parler de ces Eſprits connus par leurs préſtiges. Ce n'eſt pas qu'il ignorât que quand un Etat eſt menacé de révolution, on ne voye arriver quelquefois de ces prodiges, qui ſont comme les avant-coureurs de quelque malheur prochain. Ce Sage par excellence ſe contentoit de dire, qu'il ne faloit pas trop aiſément ajoûter foi à ces ſortes de merveilles, qui ne ſont propres qu'à répandre le trouble & la frayeur dans les eſprits, & c'eſt parce que la Secte de *Fo* a recours à cet artifice pour effrayer les peuples, qu'on la regarde comme une fauſſe & dangéreuſe Secte. Je conviens qu'à la veille de quelque évenement funeſte (*a*), aux approches, par exemple, d'une famine, ou d'une grande mortalité, les cinq Elémens ſe confondent, & qu'il en ſort des monſtres; mais ſi dans ces conjonctures les hommes travaillent ſérieuſement à réformer leurs mœurs, & à pratiquer la vertu; tous ces préſages deviennent inutiles, & s'en vont en fumée.

Choſes ſurprénantes opérées par le ſecours de la Magie.

Vous ne voulez donc point, s'écria l'un des aſſiſtans, regarder les Eſprits immortels, comme les auteurs de ces prodiges. Les attribuer, comme vous faites, aux ſeules cauſes naturelles, n'eſt-ce pas quelque choſe de plus inconcevable? Je vais vous en convaincre par un ſeul exemple. Sous la Dynaſtie des *Ming*, dans la Ville de *Yen ſé* de la Province de *Ho nan*, il mourut un homme du peuple appellé *Tchu*, & ſurnommé *Tien pao*. Le troiſieme jour depuis ſon enterrement, ſa femme prit du vin & quelques légumes, & partit pour ſe rendre à la ſépulture de ſon mari, où elle devoit lui faire cette petite offrande: s'étant arrêtée en chemin auprès d'un rocher, il en ſortit tout-à-coup un éclair accompagné d'un bruit effroyable. Au même inſtant un quartier de la roche tombe, & laiſſe entrevoir dans un eſpace vuide un coffre de pierre. Cette femme s'approche pour

(*a*) Nôtre Philoſophe n'oſeroit nier ce qui eſt ſi ſouvent répété dans le *Chu king*; que certains ſignes qui arrivent, ſont des avertiſſemens que donne le *Chang ti* de quelque prochain malheur, à moins qu'on ne le prévienne par la réformation des mœurs: mais voulant accorder cette doctrine à ſon ſyſtême, il fait le plus pitoyable raiſonnement du monde: car enfin peut-il y avoir ſelon les Loix de la nature, comme il le ſuppoſe, des préſages certains d'évenemens incertains, & qui dépendent de la volonté libre & changeante des hommes? l'eut-on s'empêcher de reconnoître une Intelligence ſupérieure qui mette de la liaiſon entre le préſage d'une comete, ou d'un tremblement de terre, & l'évenement d'une ſédition populaire, ou du renverſement d'un Trône?

pour mieux le conſidérer: & au travers d'une large fente qui ſe trouva au coffre, elle apperçoit qu'il renferme un ſabre, dont la poignée étoit précieuſe, & un livre qui reſſembloit fort à un livre de Magie. Elle prend ce livre, & s'en retourne chez elle. Auſſitôt elle ſe met à le feüilleter, & à en étudier le ſens: après quoi elle ſe méla de prédire à ſes voiſins pluſieurs évenemens, qui arriverent tels qu'elle les avoit annoncez. RELIGION DES CHINOIS.

Les habitans du lieu qui en furent témoins, conçurent pour elle un ſi grand reſpect, qu'ils ne l'appellerent plus que la mere *Fo*. En moins d'un an, cette nouvelle Propheteſſe eût une vogue étonnante, & elle traîna à ſa ſuite plus de dix-mille perſonnes: auſſi faiſoit-elle des choſes prodigieuſes. A l'aide de ſon livre de Magie, elle n'avoit qu'à ſouffler ſur un champ plein de bled, ou de ris déja monté, tout ſe changeoit auſſitôt en hallebardes & en épées; & l'on croyoit voir les plus épais bataillons. En prononçant une ſeule parole, d'un eſcabeau elle en faiſoit un tigre ou un léopard: en un inſtant elle transformoit une foible enceinte de pieux en de hautes murailles environnées de foſſez. Enfin voici à quoi aboutit tout ce manège.

Un jour qu'on s'y attendoit le moins, ſe fit une révolte preſque générale; les Mandarins d'armes accoururent promptement avec des troupes, & ſongerent à ſe ſaiſir des Chefs: ils trouverent plus de réſiſtance qu'ils ne croyoient, & il ſe donna un combat très-ſanglant: mais enfin les rébelles ſuccomberent. La Magicienne ſe trouva parmi les priſonniers. Elle fût jettée dans un cachot, chargée de chaînes, & elle y reſta trois jours, ſans avoir jamais pû s'évader. Son art l'abandonna dès qu'elle fût dans les fers. Mais enfin n'avouërez-vous pas que cette femme eût été incapable d'opérer de ſemblables prodiges, ſi elle n'avoit été aidée par nos Immortels?

Ce que je vous avoüerai, dit le Philoſophe, c'eſt que quelques Magiciens, ou gens de cette eſpece, qui prétendent au rang des Immortels, ont pû dérober (*a*) au ciel & à la terre la connoiſſance d'un changement qui devoit ſûrement arriver dans la nature. Après cette furtive découverte ils ont compoſé le livre où ils ont marqué les évenemens futurs; enſuite ils ont caché ce livre dans le ſein du rocher. Lorſque le tems fatal de la révolte étoit prêt d'arriver, ſelon le cours des choſes naturelles, alors les Enchanteurs ont parû; ils ont été écoutez, & ont favoriſé cette révolte, où tant de gens ont péri par le glaive. Pitoyable raiſonnement de *Tchin* ſur cette matière.

Au reſte, bien que la ſituation du ciel & de la terre ait amené ces malheurs inévitables, cependant l'audace criminelle de ces Magiciens, qui ont empiété ſur les droits du ciel, en perçant dans les ſecrets de l'avenir, n'échapera pas au terrible châtiment qui lui dû. Ceux qui conſultent, ou qui

(*a*) Ce vol fait au ciel & à la terre par les Magiciens, eſt, comme on voit, un pur galimathias; ce qui prouve, que pour rendre ridicule le ſyſtême d'un Philoſophe, qui attribuë tout aux cauſes naturelles, il ſuffit de le faire raiſonner ſur la Nature. Rien n'eſt plus capable de découvrir ſon extravagance, & de confondre ſon orgueïl.

RE'LIGION DES CHINOIS.

qui écoutent ces prétendus Immortels, aſſociez, à ce que l'on dit, aux Eſprits, ont toûjours été très-pernicieux à leur patrie.

Prodiges qui ſauvent la vie à deux Princes.

Je ne vous paſſerai point ces derniers mots, dit un de l'aſſemblée: vous ne pouvez ignorer que le Roi des *King* (*a*), fuyant après une défaite, paſſa la profonde riviere de *Yang ſe*; & que par un prodige ineſpéré, ſes chevaux n'eurent de l'eau que juſqu'aux ſangles. De meme le Prince héritier, & le dernier de la Race des *Yuen* ayant vû tailler en pieces preſque toute ſon armée, fût contraint de fuir avec une précipitation extréme vers le Nord; il arriva, comme vous ſçavez, ſur les bords d'une grande riviere; & n'y ayant point trouvé de barques pour gagner l'autre rivage, & continuer ſa fuite, il parût tout d'un coup en l'air un grand pont de métal, ſur lequel il paſſa la riviere. Direz-vous que ce ſont-là des prodiges, qui ne méritent pas la peine d'en parler?

Origine que *Tchin* donne aux tyrans & aux hommes ſanguinaires.

Voici ce que je penſe, répondit le Philoſophe; ce qui dans le ciel & ſur la terre, eſt le principe des productions les plus admirables, cet Etre, ce *Ki*, fortifie ceux qui ſont foibles, & affoiblit ceux qui ſont trop forts (*b*). Avant les Dynaſties *Hia* & *Chang*, la terre n'étoit guéres peuplée, & il n'étoit né encore qu'un petit nombre d'hommes. Le ciel qui étoit alors dans toute ſa vigueur, étoit plus propre à produire des Sages & des hommes extraordinaires, qui contribuerent à l'entretien & à l'abondance des peuples; mais il dégénéra dans la ſuite des tems: les hommes s'étant extremement multipliez, la malice & la corruption du cœur humain devinrent générales; on ne vit preſque plus de droiture & de vertu: les voyes (*c*) du ciel, la raiſon, l'ordre; le ciel ne pût ſouffrir tant de ſcélérats: c'eſt pourquoi il produiſit ces fléaux des peuples; ces hommes ſanguinaires, qui ne ſe plaiſent que dans la guerre & dans le carnage: il fit naître un *Pe tchi* qui cauſa la ruine de *Tchao*, & des troupes ſans nombre qu'il commandoit. *Lieou tao tche* fût un autre foudre de guerre, qui porta le ravage & la déſolation dans toutes les Provinces.

Cauſes diverſes des prodiges.

Pour ce qui eſt des deux points d'hiſtoire que vous me citez, vous ne devez pas douter que cette faveur fût accordée à ces Princes, afin de conſerver quelques reſtes de la Dynaſtie *Yuen* & de la Nation *King*, qui ſans ce ſecours auroient été éteintes. Il eſt conſtant que la conduite du ciel (*d*) n'eſt point aveugle ni dépourvûë de connoiſſance; s'il traverſe (*e*) la proſpérité, c'eſt qu'elle paſſe les bornes. Je vous en rapporterai un ſeul exemple.

Le ciel a-t-il deſſein de rétablir dans ſa ſplendeur la Dynaſtie des *Han*? Il a ſoin, lorſque *Quang vou* ſe trouve arrêté ſur les bords d'un fleuve large & rapide, de glacer ſubitement les eaux du fleuve, afin que lui & ſes trou-

(*a*) Ancêtres des *Mantcheoux*, qui ſe rendirent maîtres de la plus grande partie de la Chine, & qui furent enſuite preſque tous exterminez par les Tartares Occidentaux.

(*b*) Voici le Texte *Tien ti Tſao hoa tchi ki pou Tſoú tché Tſoú Tchi Yeou Tú tché Sun tchi.*

(*c*) Voici le Texte: *Tien tao ngoú ngó gin tchi to kou.*

(*d*) *Tuen fei Tien tao vou tchi.*

(*e*) *Nai Sun ki Yeoú Tú Ye.*

troupes ne trouvent aucun obſtacle à leur paſſage. Lorſque l'ordre obſervé par le ciel (*a*) pour le gouvernement du monde, eſt prêt de cauſer quelque grand changement, comme, par exemple, quand le ciel eſt ſur le point d'abandonner une Dynaſtie regnante, il arrive alors des évenemens extraordinaires, qui en ſont les funeſtes préſages. Mais ce ne ſont pas toûjours les mêmes, quoiqu'ils partent de la même cauſe. RELIGION DES CHINOIS.

Tous les aſſiſtans ayant loüé la ſubtilité & la pénétration d'eſprit que le Philoſophe avoit fait paroître, l'un d'eux lui dit: Après tout, Monſieur, les Religions de *Fo* & de *Lao* ſont répandues dans tout l'Empire: elles ont pris depuis longtems de fortes racines dans les cœurs. Faites réflexion que vous êtes ſeul à les combattre: je veux que vous les attaquiez avec encore plus de force, qu'on ne les a combattu dans les anciens Livres, vous n'en ſerez pas moins aſſailli par une infinité de gens qui ſuivent cette doctrine, & vous n'avez qu'une bouche & une langue, pour répondre à un ſi grand nombre d'adverſaires: pourrez-vous leur réſiſter? Et n'eſt-il pas à craindre qu'en voulant apprendre aux autres la ſource du vrai bonheur, vous ne vous attiriez à vous-même de véritables malheurs? Concluſion de l'entretien.

Le Philoſophe comprit ce que ſignifioit ce compliment, & jugeant qu'il avoit étalé vainement ſon érudition, il prit occaſion de la nuit qui approchoit, pour s'en retourner à la ville. Les plus reſpectables de l'aſſemblée l'accompagnerent juſqu'au pont, & c'eſt ainſi que finit l'entretien.

Telles ſont les principales Sectes qui ont cours dans l'Empire de la Chine; car il n'eſt pas néceſſaire de parler ici de la Secte des Mahométans, qui ſe ſont établis depuis plus de ſix-cens ans en diverſes Provinces, où ils vivent aſſez tranquilles, parce qu'ils ne ſe donnent pas de grands mouvemens, pour étendre leur doctrine, & ſe faire des diſciples, & que dans les anciens tems ils ne ſe multiplioient que par les alliances & les mariages qu'ils contractoient. Mais depuis quelques années, ils ne laiſſent pas de faire d'aſſez grands progrez à force d'argent. Ils achetent par-tout des enfans idolâtres; & les parens qui ſont ſouvent hors d'état de les nourir, ne font aucune difficulté de les vendre. Dans un tems de famine qui déſola la Province de *Chan tong*, ils en acheterent plus de dix-mille. Ils les marierent: ils leur acheterent, ou leur bâtirent des quartiers de ville, & même des bourgades entieres: peu-à-peu ils en ſont venus dans pluſieurs endroits juſqu'à ne plus ſouffrir aucun habitant, qui n'aille à la Moſquée. C'eſt par cet artifice, qu'ils ſe ſont extrêmement multipliez depuis un ſiécle. Mahométans à la Chine; comment ils ſe multiplient.

Je ne parlerai pas non plus d'une poignée de Juifs, qui s'introduiſirent à la Chine ſous la Dynaſtie des *Han*, qui commença à régner deux-cens-ſix ans avant Jeſus-Chriſt. Ils étoient dans le commencement pluſieurs familles, mais leur nombre eſt fort diminué, & il n'en reſte préſentement que ſept. Ces familles s'allient les unes aux autres, ſans ſe méler avec les Juifs en fort petit nombre à la Chine.

(*a*) *Tien tao Kiung.*

RELIGION DES CHINOIS.

les Mahométans, avec leſquels ils n'ont rien de commun, ni pour les livres, ni pour les cérémonies de leur Réligion. Ils n'ont de Synagogue que dans *Cai fong*, Capitale de la Province de *Ho nan*. Si l'on en veut ſçavoir davantage, on peut conſulter la Lettre du P. Gozani, inſérée dans le ſeptieme Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes, écrites par quelques Miſſionaires de la Compagnie de Jeſus, en attendant qu'on donne au Public les autres obſervations ſingulieres qu'on a reçûes de la Chine depuis l'impreſſion de la Lettre du P. Gozani.

Mais je ne puis me diſpenſer de parler de l'établiſſement & du progrès de la Réligion Chrétienne dans ce vaſte Empire, qui a commencé à s'y établir depuis près de deux ſiécles, que des Miſſionaires pleins de ferveur & de zèle y porterent la lumiere de l'Evangile.

DE L'ÉTABLISSEMENT ET DU PROGRÈS DE LA RÉLIGION CHRÉTIENNE DANS L'EMPIRE DE LA CHINE.

QUOIQUE les prémiers Miſſionaires Jéſuites, qui pénétrerent dans la Chine vers le milieu du quinzieme ſiécle, n'y ayent trouvé nulle trace du Chriſtianiſme, ce n'eſt pas une raiſon de croire que cette grande Nation n'eût point encore été éclairée des lumieres de la Foi Deux reſpectables monumens font connoître qu'anciennement l'Evangile a été annoncé à ces peuples. Le prémier, eſt un très-ancien Bréviaire de l'Egliſe de *Malabar*, écrit en Langue Chaldaïque, où, dans une Leçon du ſecond Nocturne de l'Office de S. Thomas, on lit ces paroles:

CHRISTIANISME A LA CHINE.

L'Evangile annoncé à la Chine avant l'arrivée des Jéſuites.

„ C'eſt par le moyen de S. Thomas, que les erreurs de l'Idolâtrie In-
„ dienne ont été diſſipées. C'eſt par le moyen de S. Thomas que les
„ Chinois & les Ethiopiens ſe ſont convertis à la Foi, & ont embraſſé
„ la vérité. C'eſt par le moyen de S. Thomas qu'ils reçurent la vertu
„ du Baptême, & l'adoption des enfans: c'eſt par lui que le Royaume
„ des Cieux a pénétré dans l'Empire de la Chine ".

Paſſages d'un ancien Bréviaire de l'Egliſe de Malabar qui le prouvent.

Dans une Antienne du même Bréviaire, on lit les paroles ſuivantes:
„ Les Indes, la Perſe, la Chine, &c. offrent en mémoire de S. Tho-
„ mas l'adoration, qui eſt duë à vôtre ſaint Nom ".

Dans le Chapitre XIX. de la ſeconde partie des Conſtitutions ſynodales, on lit un Canon du Patriarche Théodoſe, qui eſt conçu en ces termes:

„ Pa-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ Pareillement les Evêques de la grande Province, tels que ſont pour „ la plûpart les Métropolitains de la Chine, &c ".

Lorſque les Portugais aborderent à *Cochin*, ils y trouverent Dom Jacques qui gouvernoit l'Egliſe des montagnes de *Malabar*, & qui prenoit la qualité de Métropolitain de l'Inde, & de la Chine.

Kouan yun tchang témoigne dans ſes écrits qu'il connoiſſoit J. C.

Il reſte encore des traces de la Réligion de la Croix, & c'eſt une tradition ancienne que cette figure † a la vertu d'empêcher les maléfices. Le fameux *Kouan yun tchang* qui vivoit au commencement du ſecond ſiécle, connoiſſoit certainement Jeſus-Chriſt, comme en font foi les monumens écrits de ſa main, & gravez enſuite ſur des pierres. On en a tiré des copies qui ſont répanduës de tous côtez, mais qu'il eſt impoſſible d'expliquer ſi l'on n'eſt pas Chrétien, parce que *Kouan yun tchang* y parle de la Naiſſance du Sauveur dans une grotte expoſée à tous vents, de ſa Mort, de ſa Réſurrection, de ſon Aſcenſion, & des veſtiges de ſes pieds ſacrez; myſtères qui ſont autant d'énigmes pour les Infidèles.

Que ſi longtems après la mort de ce grand homme, on l'a érigé en Idole, cette erreur populaire ne prouve rien contre ſon Chriſtianiſme, & rend témoignage à ſa vertu. Or des Chrétiens à la Chine au commencement du ſecond ſiécle, d'où peuvent-ils être venus que de S. Thomas, ou de ſes diſciples?

Incertitude ſur le tems du prémier établiſſement du Chriſtianiſme à la Chine.

Soit donc que ce ſoit S. Thomas lui-même que tout le monde ſçait avoit été l'Apôtre des Indes, ſoit que ce ſoient ſes diſciples qui ayent prêché la Foi dans cet Empire, ce qui eſt plus vraiſemblable; on ne trouve aucun veſtige, ni du tems que la Réligion Chrétienne y a fleuri, ni des fruits qu'ont produit le zèle & le travail de ces Hommes Apoſtoliques. Comme l'Hiſtoire Chinoiſe ne parle guères que des évenemens qui concernent le Gouvernement politique, tout ce qu'elle rapporte de ce tems-là, c'eſt qu'il parût un homme extraordinaire à la Chine, qui enſeignoit une doctrine toute céleſte, & qui s'attiroit l'admiration publique par l'éclat de ſes vertus, par la ſainteté de ſa vie, & par le nombre des miracles qu'il opéra.

Autre monument qui prouve l'ancienneté du Chriſtianiſme à la Chine; quand & comment découvert.

Le ſecond monument, prouve que longtems après, c'eſt-à-dire, vers le ſeptieme ſiécle, un Patriarche des Indes envoya des Miſſionaires à la Chine; que ces Ouvriers Evangéliques y prêcherent les véritez de la Foi avec ſuccès; & que leur miniſtère y fût reſpecté & autoriſé. Ce fût en 1625. que ce monument fût découvert de la manière ſuivante.

Des ouvriers foüiſſant la terre auprès de la ville de *Si ngan fou*, Capitale de la Province de *Chen ſi*, trouverent une longue table de marbre, qui apparemment avoit été enſevelie ſous les ruines de quelque édifice. Cette table a dix pieds de long, ſur cinq de large. La partie ſupérieure eſt de forme pyramidale, & c'eſt-là qu'eſt gravée une Croix bien formée, dont les branches ſe terminent en eſpece de fleur de lys, & qui eſt aſſez ſemblable à celle qu'on trouva gravée ſur le tombeau de l'Apôtre Saint Thomas en la ville de *Meliapor*, qu'on appelle aujourd'hui *Saint Thomé*. La ſurface du marbre contient un long diſcours en caractères Chinois, qui

qui explique les principaux myſtères de la Réligion Chrétienne, & qui fait l'éloge de quelques Empereurs, qui ont favoriſé les miniſtres de l'Evangile. A l'un des côtez & au bas du marbre, on y trouve une longue Inſcription, partie en caractères Syriaques ou Chaldaïques, partie en caractères Chinois. CHRISTIANISME A LA CHINE.

La copie originale tirée de deſſus le marbre fût envoyée à Rome, & ſe conſerve dans la Bibliothèque du College de la Compagnie de Jeſus: une autre copie eſt dans les Archives de la Maiſon Profeſſe. Ceux qui ſeroient curieux de voir ce monument avec les mêmes caractères & tel qu'il a été copié ſur la pierre de marbre, le trouveront dans le livre du Pere Kirker, intitulé, *la Chine illuſtrée*, avec une traduction littérale, & enſuite une plus ample interprétation que ce Pere en a faite. Copies de ce monument; où elles ſe trouvent.

Le Pere Alvarez Semedo, qui a eu tout le loiſir de conſidérer ce monument ſur le lieu même, en a fait une traduction exacte qu'on trouve dans ſa Rélation imprimée en l'année 1667. C'eſt lui qui paſſant par *Cochin*, alla à *Cranganor*, où réſide l'Archévêque, & ſe fit donner l'explication des caractères Syriaques par le Pere Antoine Fernandez, Miſſionaire fort verſé dans la connoiſſance des livres de ces prémiers Chrétiens de S. Thomas; je me contenterai d'en donner le précis qu'en a fait le Pere le Comte. Traduction Françoiſe du même.

On voit ſur ce monument en caractères Syriaques les noms des Miſſionaires venus de la Judée à la Chine, pour y prêcher l'Evangile. Il y a parmi ces noms des Evêques, des Prêtres, & des Diacres. M. l'Abbé Renaudot, & M. Thevenot, Gardes de la Bibliothèque du Roi, ont trouvé dans des manuſcrits Orientaux, & dans quelques livres Arabes des preuves de cette entrée de Prélats & de Prêtres dans la Chine. Ce qu'il contient.

Auſſitôt que les Chinois eurent bien lavé le marbre qu'ils venoient de déterrer, ils le regarderent comme quelque choſe de fort précieux, tant à cauſe de ſon antiquité, qu'à cauſe de la nouveauté des caractères qui leur étoient inconnus. C'eſt pourquoi ils allerent en hâte faire leur rapport au Gouverneur. Ce Mandarin ſe tranſporta ſur le lieu: & après avoir conſidéré ce monument avec la plus grande attention, il le fit placer ſur un piédeſtal, & le fit couvrir d'un toît ſoutenu par des piliers, afin de le préſerver des injures de l'air, & de mieux contenter la curioſité d'une infinité de Gens de Lettres, qui accouroient de toutes parts pour le voir: enſuite il le fit tranſporter dans un Pagode éloigné d'un quart de lieüe de la Ville de *Si ngan fou*, où on le conſerve avec grand ſoin. En quel lieu & comment conſervé.

Les Bonzes, pour oppoſer un autre monument à celui qui étoit ſi glorieux à la Réligion Chrétienne, ont élevé vis-à-vis une Table de marbre toute pareille, où ils ont gravé les éloges de leurs fauſſes Divinitez. Voici en abrégé ce que contient le diſcours gravé ſur le monument. Malice des Bonzes.

„ Il y a un prémier Principe intelligent & ſpirituel, qui de rien a créé „ toutes choſes, & qui eſt une ſubſtance en trois perſonnes. En produi- „ ſant l'homme, il lui donna la juſtice originelle, il le fit Roi de l'Uni- „ vers, & maître de ſes paſſions: mais le Démon le fit ſuccomber à la „ ten- Abrégé du diſcours gravé ſur le monument.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ tentation, corrompit ſon eſprit, & troubla la paix intérieure de ſon „ cœur. De-là ſont venus tous les maux qui accablerent le genre humain, „ & les Sectes différentes qui nous partagent.

„ Les hommes, qui depuis ce fatal moment ont toûjours marché dans „ les ténèbres, n'auroient jamais trouvé la voye de la vérité, ſi l'une de „ ces divines perſonnes n'eût caché ſa Divinité ſous la forme de l'homme. „ C'eſt cet Homme que nous nommons le Meſſie. Un Ange annonça ſa „ venuë, & il nâquit quelque tems après d'une Vierge en Judée. Cette „ naiſſance miraculeuſe fût marquée par une nouvelle étoile. Quelques „ Rois qui la reconnurent, vinrent offrir des préſens à ce divin enfant, „ afin que la Loi & les prédictions des vingt-quatre Prophetes s'accom- „ pliſſent.

„ Il gouverna le monde par l'inſtitution d'une Loi céleſte, ſpirituelle, „ & très-ſimple. Il établit huit béatitudes. Il tâcha de détromper les „ hommes de l'eſtime qu'ils avoient pour les biens de la terre, en leur in- „ ſpirant l'amour des biens éternels. Il découvrit la beauté des trois „ vertus principales. Il ouvrit le ciel aux juſtes, & il y monta lui-mê- „ me en plein jour, laiſſant ſur la terre vingt-ſept tomes de ſa doctrine, „ propres à convertir le monde. Il inſtitua le Bapteme pour laver les „ péchez, & ſe ſervit de la Croix pour ſauver tous les hommes, ſans en „ excepter perſonne.

„ Ses miniſtres laiſſent croître leur barbe, & ſe font une couronne à „ la tête. Ils ne ſe ſervent point de valets, mais ils ſe font égaux à „ tous, ſoit qu'ils ſe trouvent abattus par l'adverſité, ou que la proſpé- „ rité les éleve. Au lieu d'amaſſer des richeſſes, ils partagent volon- „ tiers avec les autres le peu qu'ils poſſedent. Ils jeûnent, & pour ſe „ mortifier, & pour garder la Loi. Ils reſpectent leurs Supérieurs. Ils „ eſtiment les gens de bien. Ils prient chaque jour ſept fois pour les „ morts & pour les vivans. Ils offrent toutes les ſemaines le ſacrifice, „ afin d'effacer leurs péchez, & de purifier leur cœur.

„ Les Rois qui ne ſuivent pas les maximes de cette ſainte Loi, ne „ ſçauroient, quelque choſe qu'ils faſſent, ſe rendre recommandables „ parmi les hommes. Sous le régne de *Tai tſong*, Prince très-ſage & „ très-eſtimé, *Olopüen*, parti de Judée, après avoir couru de grands „ dangers ſur mer & ſur terre, arriva enfin à la Chine, l'an de Nôtre- „ Seigneur 636. L'Empereur qui en fût averti, envoya ſon *Colao* au-de- „ vant de lui, juſqu'au fauxbourg de la ville Impériale, avec ordre de „ le conduire au Palais. Quand il y fût, on examina ſa Loi, dont la véri- „ té fût reconnuë; de ſorte que l'Empereur fit en ſa faveur l'Edit ſuivant.

„ La véritable Loi n'eſt attachée à aucun nom particulier, & les Saints „ ne ſe fixent pas dans un lieu; ils parcourent le monde, afin d'être „ utiles à tous. Un homme de Judée, d'une vertu ſinguliere, eſt ve- „ nu à nôtre Cour: nous avons examiné ſa doctrine avec beaucoup de „ ſoin, & nous l'avons trouvée admirable, ſans aucun faſte, & fondée „ ſur l'opinion qui ſuppoſe la création du monde. Cette Loi enſeigne la „ voye du ſalut, & ne peut être que très-utile à nos ſujets. Ainſi je ju-

ge

„ ge qu'il eſt bon de la leur faire connoître. Enſuite il commanda qu'on bâtit une Egliſe, & il nomma vingt-une perſonnes pour en avoir ſoin. CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ Le fils de *Tai tſong*, nommé *Kao*, lui ſuccéda l'an 651, & s'appliqua à faire fleurir la Réligion que ſon pere avoit reçûë. Il fit de grands honneurs à l'Evêque *Olopüen*, & bâtit dans toutes les Provinces des Temples au vrai Dieu. De ſorte que les Bonzes, quelques années après, allarmez du progrès que le Chriſtianiſme avoit fait, tâcherent par toutes ſortes de moyens d'en arrêter le cours.

„ La perſécution fût grande, & le nombre des fidèles commençoit à diminuer, quand Nôtre-Seigneur ſuſcita deux perſonnes extrêmement zélées, qui défendirent la Foi avec tant d'ardeur, qu'elle reprit en peu de tems ſon prémier éclat. L'Empereur de ſon côté contribua de plus en plus à l'affermir; juſques-là qu'il ordonna aux cinq Rois d'aller à l'Egliſe, de ſe proſterner devant les autels, & d'en élever d'autres en pluſieurs villes en l'honneur du Dieu des Chrétiens. Ainſi la colomne ébranlée par les efforts des Bonzes, devint plus ſolide & mieux établie que jamais.

„ Cependant le Prince continua de donner des marques de ſa piété; il fit porter les tableaux de ſes prédéceſſeurs à l'Egliſe: il offrit lui-même ſur les autels cent pieces de ſoye: il honora extraordinairement un Miſſionaire *Ki ho*, qui étoit nouvellement arrivé de la Judée; & durant tout le cours de ſa vie, il n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à étendre la Foi dans ſes Etats.

„ Un de ſes ſucceſſeurs en l'année 657. hérita de ſa vertu auſſibien que de l'Empire. Il bâtit cinq Egliſes. Ses autres grandes qualitez, auſſibien que l'amour de la Réligion, l'ont rendu célèbre.

„ Les Empereurs ſuivans ont encore affermi le Chriſtianiſme par leurs Edits & par leurs exemples. Il y en a pour qui nous prions ſans crainte. Ils étoient humbles, pacifiques: ils ſupportoient les défauts de leur prochain: ils faiſoient du bien à tout le monde. Voilà le véritable caractère du Chrétien, & c'eſt par cette voye que la paix & l'abondance entrent dans les plus grands Etats.

„ D'autres ont pratiqué les œuvres de la charité la plus fervente. L'Empereur *So tſong* a fait des offrandes aux autels, & bâti des Egliſes. Outre cela il aſſembloit tous les ans les Prêtres de quatre Egliſes, qu'il ſervoit lui-même avec reſpect durant quarante jours: il donnoit à manger aux pauvres; il revêtoit ceux qui étoient nuds; il guériſſoit les malades; il enſeveliſſoit les morts. C'eſt pour conſerver la mémoire de ces grandes actions, & pour faire connoître à la poſtérité l'état préſent de la Réligion Chrétienne, que nous élevons ce monument. l'an 782 ".

Un témoignage ſi authentique ne laiſſe aucun lieu de douter que la Foi n'ait été prechée à la Chine, & que pluſieurs ne l'ayent embraſſée: mais je n'oſerois aſſûrer que les Empereurs, dont on loüe les vertus, méritent les éloges qu'on leur donne: du moins eſt-il vrai de dire, que

CHRISTIANISME A LA CHINE.

s'ils ont favorisé les Prédicateurs de l'Evangile, ils n'ont pas été moins portez à accorder leur protection aux Sectes Idolâtres.

On ne sçait combien de tems la Réligion Chrétienne s'est maintenuë dans cet Empire : il faut que la mémoire en ait été éteinte depuis bien des années, puisqu'il n'en restoit pas le moindre vestige, quand les nouveaux Missionaires de nôtre Compagnie y sont entrez de la manière que je vais le rapporter.

Précis de l'histoire de S. François Xavier.

Ce fût en l'année 1552. que l'Apôtre des Indes, S. François de Xavier, partit de Goa pour s'y rendre : la conquête d'un si vaste Empire ajoûté au Royaume de J. C. étoit depuis longtems l'objet de ses plus ardens désirs : il comptoit pour rien d'avoir réduit tant de Nations & de Royaumes de l'Orient sous l'obéissance de l'Evangile, si la Chine échapoit à son zèle. Il étoit déja arrivé dans l'Isle de *Sancian*, dépendante de la Province de *Quang tong*.

Quoiqu'on lui représentât que des loix rigoureuses défendoient l'entrée de la Chine aux étrangers; qu'il n'étoit pas possible de surprendre la vigilance des Mandarins ; & que le moins qui pût lui arriver, seroit d'être enfermé pour le reste de ses jours dans un noir cachot, & qu'il y alloit de la vie pour ceux qui oseroient l'y introduire ; on ne pût le faire changer de résolution. Il gagna un Marchand Chinois, qui lui promit, moyennant une certaine somme, de le conduire dans sa barque pendant la nuit, & de le jetter avant le jour sur le rivage. Xavier étoit content, pourvû qu'il pût se présenter aux portes de *Canton*. Mais Dieu ne veut pas toûjours que ses serviteurs exécutent les grands desseins qu'il leur inspire. Il mourut comme un autre Moïse à la vûë de cette Terre de bénédiction, après laquelle il soupiroit depuis tant d'années, & alla recevoir la récompense de son zèle & de ses travaux Apostoliques.

Son corps fût enterré dans l'Isle. On l'avoit enfermé dans une caisse remplie de chaux vive, afin que les chairs étant plûtôt consumées, on pût emporter ses os aux Indes, par le vaisseau qui devoit dans peu de tems mettre à la voile. On sçait que, quelques mois après, quand on voulut ramasser ses os, on trouva son corps frais, plein de suc, & très-entier, sans le moindre signe de corruption. On le transporta à Goa, où son tombeau est devenu célèbre par quantité de miracles, & où il est honoré comme le Protecteur de la ville, & l'Apôtre de l'Orient.

Les Jésuites essayent vainement d'entrer à la Chine.

Le zèle qui anima Xavier, passa dans l'esprit & le cœur de ses freres. Pendant près de trente ans ils essayerent plusieurs fois de pénétrer dans les terres de la Chine ; mais leurs tentatives furent toûjours inutiles.

Le P. Alexandre Valignan étoit alors Supérieur Général des Missions dans les Indes, & résidoit à *Macao* ; c'est une ville située dans une Isle, ou plûtôt une presqu'Isle jointe au continent de la Chine, & qui est de sa dépendance, bien qu'elle soit habitée par une colonie de Portugais,

gais. Quoiqu'il eût été le chef & le promoteur de quelques-unes de ces entrepriſes, qui avoient eu ſi peu de ſuccès, il ne ſe rebuta point des difficultez preſque inſurmontables, qu'il trouvoit dans l'éxécution de ſon projet : on le voyoit ſouvent ſe tourner vers les rivages de la Chine, & dévorer des yeux cette terre infortunée, en témoignant par ſes geſtes & par ſes ſoûpirs, le zèle dont il brûloit pour la converſion d'un ſi grand Peuple : d'autrefois on l'entendit s'écrier : *Rocher ! Rocher ! quand t'ouvriras-tu ?* CHRISTIANISME A LA CHINE.

Plein de cette confiance en Dieu, qui s'anime à la vûë des obſtacles, il eſpéra toûjours que le Seigneur jetteroit ſur la Chine un regard de miſéricorde, & que ſes portes s'ouvriroient enfin aux miniſtres de l'Evangile. Il y avoit déja du tems qu'il avoit choiſi parmi les Miſſionaires des Indes des ſujets, tels que le demandoit une ſi difficile entrepriſe : gens morts à eux-mêmes, intimement unis à Dieu, qui ne reſpiroient que les ſouffrances & le martyre, & qui d'ailleurs étoient fort habiles, ſurtout dans les Sciences qu'on eſtime à la Chine.

Son choix tomba principalement ſur le P. Roger Néapolitain, ſur le P. Paſio de Boulogne, & ſur le P. Ricci de Macerate en la Marche d'Ancone. Dans cette vûë, ces Peres s'appliquoient depuis quelques années à l'étude de la Langue Chinoiſe, & ils avoient fait d'aſſez grands progrez dans un travail ſi difficile & ſi épineux, lorſqu'un évenement, ménagé ſans doute par la Providence, facilita l'entrée de cet Empire, quoiqu'il parût d'abord le rendre tout-à-fait inacceſſible. Prémiers Miſſionaires qui pénetrent dans la Chine.

Le *Tſong tou* de la Province de *Quang tong*, qui réſide d'ordinaire à *Chao king fou*, ville peu éloignée de la Capitale, fit une affaire aux Portugais, ſur ce qu'ils adminiſtroient la juſtice, & érigeoient un tribunal à Macao. Il prétendoit que l'Empereur leur ayant accordé cette place, ne leur avoit donné aucune juridiction, & il les ſommoit de venir au plûtôt rendre compte de leur conduite. Ce qui leur en facilita l'entrée.

Ce langage fit comprendre aux Portugais, que l'avarice naturelle aux Vicerois des Provinces Chinoiſes, portoit celui-ci à leur faire cette mauvaiſe querelle, mais que ſa colere s'appaiſeroit bientôt, ſi leurs ſoûmiſſions étoient accompagnées d'un riche préſent : on le confia au P. Roger, qui ſe rendit à *Chao king*. Le Pere fût reçû du Viceroi avec tant de politeſſe & de démonſtrations d'amitié, qu'il crut pouvoir lui préſenter une requête, pour lui demander la permiſſion d'établir ſa demeure dans la Province de *Quang tong*. Elle lui fût accordée ſans nulle peine.

Le P. Roger & le P. Paſio avoient déja commencé une eſpece d'établiſſement, & ils s'en promettoient de grands fruits, lorſqu'un contretems ruina tout-à-coup leurs eſpérances. Le Viceroi fût diſgracié, & intimidé par cette diſgrace, il craignit que ſon ſucceſſeur ne lui fit une nouvelle affaire, s'il trouvoit des étrangers dans le lieu de ſa réſidence. Sur quoi il les obligea de s'en retourner à Macao. Sont obligez de quitter leur établiſſement.

Ce triſte évenement déconcerta les projets des hommes Apoſtoliques ; le P. Paſio prit le parti d'aller cultiver les Egliſes du Japon. Le P. Roger & le P. Ricci furent chargez ſeuls de prendre de nouvelles meſures pour rentrer dans la Chine.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Lorſqu'ils s'y attendoient le moins, un Chinois arriva de *Chao king* à Macao, & demanda à parler au P. Roger. C'étoit un Garde du nouveau Viceroi, qui ayant appris qu'une bonne récompenſe étoit promiſe à celui qui procureroit le rétabliſſement de ces Peres, s'y étoit emplôyé auprès de ſon Maître, & l'avoit obtenu.

Rentrent à la Chine.

Les Peres, après avoir admiré les ſecrets reſſorts de la divine Providence, ſe diſpoſerent à ſuivre le Chinois leur bienfaîteur. En quelques jours ils arriverent à *Chao king*; & auſſitôt ils reçurent une Patente du Viceroi, qui leur permit de s'établir où ils jugeroient à propos.

Songent à s'y affermir.

Ces deux Miſſionaires qui avoient eu le tems de s'inſtruire des coûtumes, de la Religion, & des loix de cette Nation, n'ignoroient pas ce qu'ils auroient à ſouffrir, ſoit d'un peuple ſuperſtitieux, plein de mépris & d'averſion pour les étrangers, ſoit de la jalouſie des Bonzes, ſoit de la hauteur & de la défiance des Mandarins, dont l'inquiétude & les ombrages augmentoient ſans ceſſe, par les nouvelles conquêtes que les Eſpagnols & les Portugais venoient de faire dans des lieux voiſins de la Chine. Ainſi ils crurent devoir agir d'abord avec beaucoup de circonſpection, & pour gagner plus ſûrement ces peuples à J. C. ils s'efforcerent de mériter leur eſtime : ils y réuſſirent. Le Pere Ricci ſurtout s'attira bientôt une grande conſidération, ſoit par ſa douceur, par ſes manières aiſées, & par je ne ſçais quel air inſinuant, dont on ne pouvoit guères ſe défendre; ſoit encore plus par ſon habileté dans la Langue Chinoiſe & dans les Mathématiques, qu'il avoit étudiées à Rome ſous le célèbre Clavius.

Se font eſtimer à *Chao king*.

Les Chinois furent d'abord charmez d'une Carte de Géographie que fit ce Pere, quoiqu'elle redreſſât leurs idées, & les détrompât de l'erreur groſſiere où ils étoient ſur l'étenduë de leur pays, comparé au reſte de la terre. Il compoſa enſuite un Catéchiſme, où il expliquoit la Morale Chrétienne, & les points de la Réligion les plus conformes à la lumiere naturelle. Cet ouvrage fût reçû avec applaudiſſement, & eût cours dans tout l'Empire.

Peu-à-peu le Pere s'acquit une ſi grande eſtime, que tout ce qu'il y avoit de gens conſidérables à *Chao king* & aux environs, ſe faiſoient un plaiſir de rendre viſite aux Miſſionaires, & de les entretenir. Il n'y avoit que le peuple, qui peu touché du mérite, & n'écoutant que ſon averſion naturelle pour les étrangers, accabloit les Peres d'outrages & d'injures, & s'attroupoit pour les inſulter juſques dans leur propre maiſon.

Cauſent de l'ombrage.

Cependant une Egliſe naiſſante ſe formoit, & un nombre de Catéchumenes écoutoient les inſtructions, par leſquelles on les diſpoſoit au Baptême: mais le P. Ricci ſe trouva bientôt ſeul à ſoutenir tout le poids de cette laborieuſe Miſſion. Deux étrangers demeurant dans un même endroit, donnerent ombrage : & il falut, pour adoucir l'aigreur des peuples, que le Pere Roger retournât à Macao, d'où il fût enſuite envoyé à Rome. Quelques années après, qu'il y avoit moins de riſque, il reçût du ſecours dans la perſonne du P. Antoine Almeyda, qui vint partager ſes travaux.

Il y avoit environ ſept ans, que le P. Ricci gouvernoit cette Egliſe, qu'il avoit formée avec tant de peines, lorſqu'un nouveau Viceroi arriva

à *Chao*

Tome III page 87

Le Pere Matthieu Ricci.

Le Pere Adam Schaal.

Le Pere Ferdinand Verbiest.

à *Chao king*, & lui cauſa les plus cruelles allarmes. Ce Magiſtrat trouva la maiſon des Miſſionaires à ſa bienſéance, & frappé de ſon agréable ſituation, il la crut propre à devenir un édifice public. Il fit ſignifier au P. Ricci, que rien n'étoit plus contraire à la Majeſté de l'Empire, qu'un étranger qu'on toleroit par grace, demeurât dans la ville meme où reſidoit le Viceroi, & qu'il eût à choiſir une demeure dans le monaſtere des Bonzes, qui eſt dans le voiſinage de *Chao tcheou fou*. CHRISTIANISME A LA CHINE.

Le Pere préſenta pluſieurs requêtes au Viceroi, qui furent appuyées des principaux Magiſtrats de la ville dont il étoit aimé. Ces ſollicitations, loin de fléchir ce Magiſtrat naturellement fougueux & emporté, ne ſervirent qu'à l'irriter davantage, & il ordonna que le P. Ricci & ſon Compagnon ſortiſſent inceſſamment des terres de l'Empire. Chaſſez de nouveau.

Ce fût un coup accablant pour les Miſſionaires: mais ils n'eurent point d'autre parti à prendre que celui d'obéïr. Le Pere Ricci fût contraint d'embaler à la hate le peu de meubles qu'il avoit, avec ſes inſtrumens de Mathématiques, & de s'embarquer pour ſe rendre à *Canton*, & de-là à *Macao*. Tous ſes Néophytes l'attendoient ſur le rivage, & fondoient en pleurs, en lui demandant ſa bénédiction.

A peine eût-il abordé à *Canton*, qu'il vit arriver une barque venant de *Chao king*: c'étoit un exprès que le Viceroi avoit envoyé après le Pere, pour lui ordonner de revenir. Il craignoit qu'on ne lui reprochât un jour de s'être emparé de la maiſon de deux étrangers, que ſes prédéceſſeurs avoient protégez, & dont la conduite avoit toûjours été irréprehenſible. Rappellez.

Le Pere, qui ſçavoit ce qu'il lui en coûteroit pour rentrer dans la Chine, s'il en étoit une fois ſorti, retourna promptement à *Chao king*. *Mon deſſein n'eſt pas*, lui dit le Viceroi, *de vous chaſſer abſolument de l'Empire; je vous permets de vous établir dans quelqu'autre endroit de ma Province*; & il lui aſſigna *Chao tcheou*. Envoyez à *Chao tcheou*.

La réputation du Pere Ricci avoit prévenu ſon arrivée dans cette ville, & il n'y fût pas longtems ſans ſe concilier tous les Mandarins: à peine pouvoit-il ſuffire au grand nombre de perſonnes diſtinguées, que le plaiſir de l'entretenir attiroit dans ſa maiſon.

En ſatisfaiſant à leur curioſité, il ne manquoit jamais de leur porter des paroles de ſalut, & pluſieurs goûterent les ſaintes véritez qu'il leur annonçoit, & devinrent les prémices d'une nouvelle Egliſe qu'il fonda à *Chao tcheou*; & c'eſt-là qu'il changea l'habit de Bonze, qui le rendoit mépriſable, en habit de Lettré, qui donna plus de poids à ſes paroles. Un jeune homme fût le prémier confeſſeur de cette Chrétienté naiſſante: ſon pere le maltraita cruellement, pour avoir refuſé conſtamment d'adorer les Idoles. Fondent une nouvelle Egliſe.

Pluſieurs Mandarins, & d'autres perſonnes conſidérables des villes voiſines, voulurent connoître le Pere Ricci, & lier amitié avec lui. Parmi ceux-là un riche négociant de *Nan hiong* s'attacha au Miſſionaire, écouta ſes inſtructions avec un cœur docile, & fût bientôt en état d'être régénéré dans les eaux du Baptême. A peine fût-il de retour en ſon pays, qu'il en Nouveau converti de *Nan hiong* devient l'Apôtre de ſon pays.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

en devint l'Apôtre. Il prêcha Jeſus-Chriſt à ſa famille, & à un grand nombre d'amis qu'il avoit dans cette groſſe ville, qui eſt d'un grand abord, parce que c'eſt la derniere ville de la Province de *Quang tong*, d'où l'on paſſe dans celle de *Kiang ſi*.

Projet du P. Ricci de prêcher J. C. à la Cour même.

Le Pere Ricci s'y tranſporta dans la ſuite, & y trouva quantité de Catéchumenes bien inſtruits, qui ſoupiroient après la grace du Baptême. Il crut néanmoins que, pour établir ſolidement la Réligion Chrétienne dans les Provinces, il faloit la faire goûter dans la Capitale. A la Chine, plus encore que par-tout ailleurs, les ſujets règlent leur conduite ſur celle du Prince: il ſe perſuada que la Morale Chrétienne ſeroit infailliblement approuvée des Sages Chinois, & qu'elle diſpoſeroit inſenſiblement leurs eſprits à croire les myſtères de la Foi. Enfin il comptoit que s'il pouvoit annoncer Jeſus-Chriſt à la Cour, & affectionner l'Empereur à la Réligion, les difficultez s'applaniroient; & que les Grands, de même que le Peuple, n'étant plus retenus par la crainte de déplaire au Prince, écouteroient volontiers les miniſtres de l'Evangile, & ouvriroient les yeux aux lumieres de la Foi.

Il n'étoit pas facile à un étranger de pénétrer juſqu'à la ville Impériale, & il prévit bien les obſtacles qu'il auroit à ſurmonter: mais plein de ce courage qu'inſpire le vrai zèle, il ſe prépara à tous les évenemens, dans l'eſpérance de faire connoître Jeſus-Chriſt à l'Empereur, & aux Grands de ſa Cour.

Occaſion qu'il ſaiſit pour exécuter ce deſſein.

Il ſe préſenta une occaſion que l'homme Apoſtolique ne manqua pas de ſaiſir. L'Empereur ayant découvert que *Taicoſama* Roi du Japon, levoit une nombreuſe armée, pour faire la conquête de la Corée, & porter enſuite ſes armes victorieuſes dans l'Empire, appella à la Cour tous les Mandarins qui avoient quelque capacité dans le métier de la guerre. Un de ces Mandarins étoit ami du P. Ricci, & lui accorda volontiers la permiſſion de le ſuivre juſques dans la Province de *Kiang ſi*: car c'étoit tout ce que le Miſſionaire demanda pour lors, ſe flattant que le Mandarin gagné par ſes aſſiduitez & ſes ſervices, pouſſeroit plus loin la faveur qu'il lui faiſoit, & qu'il le conduiroit juſqu'à *Peking*. Il s'embarqua donc ſur une des barques de ſa ſuite, mais la navigation fût malheureuſe.

Il fait naufrage.

Dans un endroit de la riviere où divers courans ſe raſſemblent, le vaiſſeau du P. Ricci fit naufrage: un Novice qu'il menoit avec lui, ſe noya, & lui-même, il reſta aſſez longtems au fond de l'eau, & ne s'en tira qu'à la faveur d'une corde. Cet accident effraya le Mandarin, qui prit ſa route par terre, laiſſant ſes domeſtiques & ſes équipages dans le vaiſſeau. Tout ce que le P. Ricci pût obtenir de lui, ce fût qu'on le conduiroit à *Nan king*; mais il ne voulut jamais permettre qu'on le menât plus avant, de crainte que dans l'allarme où l'on étoit de la guerre des Japonois, on ne lui fît un crime d'avoir un étranger à ſa ſuite.

Arrive à *Nan king*; on l'oblige de ſe retirer.

Le Pere continua ſa route par eau, & après être entré dans ce grand fleuve, que les Chinois appellent *Yang tſe kiang*, c'eſt-à-dire, le fils de la mer, il arriva enfin à *Nan king*. Il s'attendoit à y trouver de la protection: un Mandarin qui l'avoit comblé autrefois d'amitié, y occupoit une des

des prémieres Charges ; mais ſoit qu'il eût oublié ſon ancien ami, ſoit qu'il craignît de paroître lié avec un étranger, il lui ordonna de ſortir au plûtôt de la ville, & il fit chatier celui qui, contre les loix, l'avoit reçû dans ſa maiſon. CHRISTIANISME A LA CHINE.

Le Pere, ſans ſe rébuter de tant de contradictions, prit le parti de retourner à *Nan tchang*, Capitale de la Province de *Kiang ſi*. Le favorable accuëil qu'on lui fit, le dédommagea des peines précédentes : ſa vertu & ſa ſcience lui gagnerent bientôt le cœur des Mandarins & des Grands de cette ville, & il y avoit entr'eux une eſpece d'émulation, à qui lui témoigneroit le plus d'amitié. Le Viceroi meme prévint le déſir qu'il avoit de s'y établir, & lui offrit ſes ſervices, qu'il accepta d'autant plus volontiers, qu'il venoit de recevoir un nouveau ſecours d'Ouvriers Evangeliques, par l'arrivée du P. Cataneo, du P. Longobardi, &c. Favorable accueil qu'on lui fait à *Nan tchang* : eſt joint par d'autres Miſſionaires.

Mais le principal fruit qu'il retira de ſa demeure à *Nan tchang*, fût la facilité qu'il trouva de s'introduire à la Cour. Il avoit lié une amitié très-étroite avec le Gouverneur, qui venant d'être nommé Préſident du prémier Tribunal de *Nan king*, devoit ſe rendre auprès de l'Empereur, pour prendre ſes ordres. Le Pere lui témoigna l'extréme déſir qu'il avoit de l'accompagner dans ce voyage, & le Gouverneur y conſentit. L'Egliſe de *Chao tcheou* qu'il avoit fondée, étoit gouvernée par le P. Longobardi : il confia celle de *Nan tchang* au P. François Sore, Portugais, & il partit pour *Peking* avec le P. Cataneo, le Frere Sébaſtien Fernandez, & un Chinois qu'on avoit nommé Pereira : leur arrivée & le peu de ſéjour qu'ils firent dans la Capitale, n'eurent pas le ſuccès qu'ils s'étoient promis. Il part enfin pour *Peking*.

La guerre du Japon tenoit tous les eſprits en défiance : c'étoit aſſez de voir des étrangers, pour croire que c'étoient des Japonois, & il n'y eût perſonne qui oſât dans de pareilles conjonctures les faire connoître à l'Empereur. Le parti le plus ſage fût donc de porter ſes vûës ailleurs. C'eſt ce que fit le P. Ricci : il ſongea à établir une Egliſe dans une des principales villes de la Province de *Tche kiang*, où il avoit un intime ami, qui pouvoit l'aider de ſon crédit & de ſes conſeils. Ne peut ſe faire connoître à la Cour.

Après en avoir conféré avec cet ami, ils conclurent qu'il faloit aller à *Nan king*, & demander des Lettres de recommandation au Préſident du prémier Tribunal, qui avoit déja pris poſſeſſion de ſa Charge. Ils firent enſemble ce voyage : mais en arrivant dans la ville, ils furent agréablement ſurpris du changement qu'ils trouverent dans la diſpoſition des eſprits. La défaite de l'armée Japonoiſe, & la mort de *Taicoſama* qu'on venoit d'apprendre, cauſoit une joie univerſelle, & la préſence d'un étranger ne donnoit plus tant de défiance. Il retourne à *Nan king*.

On vit revivre dans les Grands & dans les Mandarins, les ſentimens de leur eſtime & de leur vénération pour le Miſſionaire, que la crainte de ſe rendre ſuſpects avoit comme étouffez auparavant. Tout ce qu'il y eût de gens conſidérables à *Nan king* lui rendirent viſite ; les Sçavans l'écouterent avec admiration, lorſqu'il réforma leurs fauſſes idées ſur la Phyſique, ſur l'Aſtrologie, ſur la Géographie, & ſur le ſyſtême du mon- Enſeigne avec beaucoup de ſuccès pluſieurs Sciences, & combat les Idolâtres.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

de, pluſieurs même d'entr'eux ſe firent ſes diſciples. Mais ce qui lui donna le plus de réputation, ce fût la force avec laquelle, dans des diſputes publiques, il convainquit les Idolâtres de leur ignorance ſur la nature de Dieu, & ſur la vraye Réligion.

S'y établit par autorité publique.

Cette grande idée qu'on avoit conçûë de l'Homme Apoſtolique, applanit les difficultez, qui ſembloient devoir traverſer l'établiſſement qu'il méditoit de faire à *Nan king*: on lui en accorda la permiſſion avec toute ſorte d'agrément. On lui offrit même une maiſon ſi magnifique, que ſa modeſtie ne lui permit pas de l'accepter: il ſe contenta d'une autre maiſon vaſte & commode, que des Magiſtrats avoient déſertée, parce qu'elle étoit infeſtée de malins Eſprits: il l'eût par cette raiſon à grand marché, & il s'en mit en poſſeſſion par autorité publique. La tranquillité rétablie dans cette maiſon, auſſitôt que le Pere y fût logé, fit ſentir aux Chinois quel eſt le pouvoir des adorateurs du vrai Dieu ſur les puiſſances de l'Enfer.

Part de nouveau pour *Peking*, avec des préſens pour l'Empereur.

Ce changement qui s'étoit fait ſi ſubitement à *Nan king*, fit juger au P. Ricci, que dans la Capitale où il avoit des amis, & où l'on ne craignoit plus les armes Japonoiſes, il trouveroit les eſprits plus favorablement diſpoſez à ſon égard. Le ſecours de nouveaux Ouvriers, & des préſens propres à être offerts à l'Empereur, qui pour lors lui furent envoyez de *Macao*, le déterminerent à entreprendre ce voyage. Un des principaux Magiſtrats ayant vû ces préſens, donna une Patente très-honorable, par laquelle il lui permettoit de porter à l'Empereur des curioſitez d'Europe.

Fâcheuſe rencontre qu'il eût en chemin.

Tout ſembloit favoriſer ſon deſſein; mais une rude épreuve l'attendoit à *Lin tcin tcheou*. La doüane y étoit adminiſtrée par un Eunuque envoyé de la Cour, qui ſe faiſoit redouter des plus grands Mandarins, & qui tyranniſoit toute cette contrée: à peine eût-il vû les préſens deſtinez pour l'Empereur, qu'il prit le deſſein de s'en faire honneur; il en écrivit à la Cour, & manda entr'autres choſes, qu'il y avoit une cloche qui ſonnoit d'elle-même (c'eſt ainſi qu'il appelloit une horloge.) De plus il n'y eût point de careſſes qu'il n'employât, pour engager le P. Ricci à ſe ſervir de ſon miniſtere, afin de faire paſſer ces curioſitez entre les mains du Prince. Rien n'étoit plus contraire aux vûës du P. Ricci: auſſi s'en excuſa-t-il avec politeſſe.

Eſt mis en priſon à *Lin tcin tcheou*, & rélâché par ordre de la Cour.

L'Eunuque irrité de ce refus, publia qu'il avoit apperçû dans les balots de cet étranger un Crucifix, qui étoit, diſoit-il, un charme, pour ôter la vie à l'Empereur: & ſur cela il le fit renfermer dans une tour, lui & ceux de ſa ſuite: ils auroient été tous ſacrifiez au reſſentiment du perfide Eunuque, s'il avoit porté cette accuſation à la Cour; mais après le témoignage favorable qu'il s'étoit preſſé de rendre du P. Ricci, il n'oſa rien mander de contraire, pour ne point tomber dans une honteuſe contradiction avec lui-même. Il vint donc un ordre de l'Empereur de faire partir inceſſamment l'étranger, pour ſe rendre à la Cour, & de lui fournir tout ce qui étoit néceſſaire pour ſon voyage.

Arrive à *Peking*: l'Empe-

Ce fût ainſi que le Pere entra avec honneur dans la Capitale: on ne fût pas longtems à l'introduire au Palais, & il fût reçû de l'Empereur avec

avec les plus grands témoignages de considération & d'amitié. Ce Prince agréa tous les présens, ce qui étoit déja une grande faveur. Il plaça dans un lieu honorable un tableau du Sauveur, & un autre de la très-Sainte Vierge. Il fit élever une tour superbe, pour y placer l'horloge; il usa même d'une petite adresse, pour se conserver une montre, que la Reine mere auroit pû lui demander, si elle eût sçû qu'elle sonnoit; c'est pourquoi il défendit de monter la sonnerie, lorsqu'elle lui fût présentée. Enfin il permit au Pere & à ses compagnons, de se choisir une maison dans *Peking*; & il leur assigna un revenu pour leur entretien: il leur accorda même la permission d'entrer dans une des cours du Palais, où il n'y avoit que ses Officiers qui eussent droit d'entrer.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

reur agrée ses présens, & lui accorde plusieurs graces.

L'établissement du P. Ricci à *Peking* fût le fruit de vingt années de travaux mélez de traverses & de persécutions. Il commença dès-lors à recueillir ce qu'il avoit semé avec tant de larmes. Sa maison devint bientôt le lieu le plus fréquenté de toute la ville; & il n'y eût presque personne, qui ne se fît honneur de le connoître, & d'avoir part à son amitié; entr'autres le prémier *Colao*, qui est le prémier Officier de l'Empire, & qui lui donna en toute occasion des marques de son estime.

Il s'y établit, & se met en réputation.

Ce fût alors qu'il commença à travailler solidement au salut des ames, persuadé que la Capitale donnant le mouvement au reste de l'Empire, le progrès qu'y feroit la Foi, seroit suivi d'un semblable succès dans les Provinces. En peu d'années on vit des conversions éclatantes, & on compta un grand nombre de Chrétiens dans tous les Ordres de la Monarchie.

Travaille avec succès à la conversion des Chinois.

La pluralité des femmes étoit un grand obstacle pour les Mandarins; mais la grace le surmonta; & plusieurs de ces puissans du siécle s'étant une fois soûmis au joug de l'Evangile, en devinrent les prédicateurs; & par leur zèle à étendre la Foi, remplirent les fonctions des plus fervens Missionaires.

Le P. Ricci avoit établi que les Catéchumenes, avant que de recevoir le Baptême, feroient une protestation publique, qui contiendroit & la détestation de leur vie passée, & la sincérité avec laquelle ils embrassoient la Foi: ils devoient composer eux-mêmes cette protestation, afin qu'on pût moins douter de leurs véritables sentimens. On peut juger de la manière, dont elle avoit coûtume de se faire, par celle d'un célèbre Mandarin nommé *Li*, qui étoit fort attaché aux superstitions payennes: toutes les autres étoient à-peu-près semblables. Voici comme ce Mandarin s'explique.

Protestation publique des Catéchumenes, avant que de recevoir le Baptême.

Celle que fit le Mandarin *Li*.

„ LI, disciple de la Loi Chrétienne, de toût mon cœur, & avec toute sincérité, je veux embrasser la Foi de Jesus-Christ. Autant que je le puis, je leve les yeux vers le Seigneur du ciel, & le conjure de vouloir prêter l'oreille à mes paroles. Je proteste qu'étant dans cette Royale ville de *Peking*, je n'avois jamais oüi parler de la sainte Foi que j'embrasse, ni vû aucun de ceux qui la prechent; d'où il est arrivé que très-longtems j'ai vécu dans l'erreur & dans les ténèbres, & que toutes les actions de ma vie n'ont été que des égaremens d'un homme aveugle & hors de soi.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ Depuis peu, par la divine bonté, je ſuis heureuſement tombé entre les mains de deux ſaints Docteurs venus du grand Occident, Matthieu Ricci, & Didaque Pantoya. J'ai appris d'eux la doctrine de Jeſus-Chriſt : j'ai vû entre leurs mains ſon image que j'ai révérée comme je devois : c'eſt par-là que j'ai commencé à connoître mon Pere céleſte, & la loi qu'il a donnée aux hommes pour les ſanctifier. Animé de ces grands motifs, que puis-je faire aujourd'hui que d'embraſſer cette Loi divine, & l'obſerver de tout mon cœur ?

„ Conſidérant néanmoins, que depuis quarante-trois ans que je ſuis au monde, je n'ai pû éviter de grandes chutes : je prie le ſouverain Pere des hommes d'uſer de ſa miſéricorde envers moi ; de vouloir bien me pardonner mes injuſtices, mes manquemens de droiture, mes plaiſirs ſenſuels & impurs, mes mauvaiſes volontez contre mon prochain, mes paroles indiſcretes & téméraires, & tout autre péché que j'ai pû commettre par inadvertance ou avec réflexion. Car je promets que dès maintenant, après que j'aurai été lavé de l'eau ſalutaire, que je vais recevoir avec un profond reſpect, je travaillerai à réformer ma vie, à éviter toute ſorte de péchez, à obſerver la Loi du Seigneur du ciel, dont je crois fermement tous les points ; à obſerver les dix Commandemens qui y ſont contenus, dont je ſouhaite de tout mon cœur ne m'écarter jamais un moment. Je renonce au ſiécle, à ſes erreurs, & à ſes mœurs corrompuës. Je condamne tout ce qui eſt contraire aux maximes de la Loi divine, irrévocablement & pour toûjours.

„ Je vous demande ſeulement une choſe, Pere & Créateur plein de bonté, que dans ces commencemens de ma converſion, où n'étant encore que novice, j'ignore ce qui eſt de plus parfait, vous daigniez m'éclairer l'eſprit pour me le faire connoître, & me donner la grace de pratiquer ce que j'en aurai connu ; afin qu'ayant vécu libre des erreurs & des déſordres de ma vie paſſée, j'aille bientôt joüir dans le ciel de vôtre divine préſence. Je vous demande de plus la permiſſion d'annoncer aux autres la Foi, dont vous avez bien voulu m'éclairer, comme font par toute la terre un grand nombre de fervens Chrétiens. Regardez, Seigneur, avec miſéricorde les vœux de vôtre ſerviteur, comme il vous les préſente avec humilité, l'an trentieme de *Van lié*, le ſixieme de la huitieme Lune. „

Grands progrez que fait la prédication de l'Evangile en pluſieurs endroits de la Chine.

Le nombre des Chrétiens augmentoit chaque jour conſidérablement, & par le zèle des nouveaux Fidèles, & par les continuels travaux du Pere Ricci & de ſes compagnons. Ceux-ci ſe répandirent dans les bourgades voiſines de *Peking*, & formerent des Chrétientez nombreuſes. Les villes des Provinces imiterent l'exemple de la Capitale, comme le Pere Ricci l'avoit prévû. Il en recevoit ſouvent des lettres, qui lui apprenoient le progrès qu'y faiſoit la prédication de l'Evangile. Celles qu'il reçût de *Nan tchang*, Capitale du *Kiang ſi*, lui donnerent la plus douce conſolation. L'Egliſe n'étoit plus aſſez grande pour contenir le nombre des Chrétiens : une famille entiere de Princes de la Maiſon Impériale qui y demeuroient, avoit embraſſé la Foi ; & cet exemple fût ſuivi d'un grand nombre de Lettrez.

La

CHRISTIANISME A LA CHINE.

La moiſſon devint encore plus abondante dans la ville Impériale de *Nan king*, Capitale de la Province de *Kiang nan*, & dans une autre ville de la même Province nommée *Chang hai*, qui étoit la patrie d'un Mandarin illuſtre par ſa naiſſance, par ſon mérite, par ſes grands emplois, & ſurtout par la dignité de *Colao*, c'eſt-à-dire, par la prémiere dignité de l'Empire, dont il fût honoré.

Caractère du Mandarin *Siu*.

Ce ſage Miniſtre étoit né avec un fonds de raiſon & de lumieres naturelles, qui lui avoient fait connoître qu'il avoit une ame immortelle; & que les biens fragiles, que donnent ici-bas, ou le haſard de la naiſſance, ou le caprice de la fortune, ne peuvent être la récompenſe de la vertu. Une infinité de doutes & de penſées naiſſoient dans ſon eſprit, dont il ne pouvoit trouver l'éclairciſſement, ni dans la Secte des Lettrez, ni parmi les Idolâtres : il cherchoit de bonne foi la vérité, & il la trouva dans les fréquens entretiens qu'il eût avec le P. Ricci.

Il ſe fait baptiſer & devient l'Apôtre de ſon pays.

Ce grand homme nommé *Siu*, n'eût pas plûtôt été inſtruit des véritez Chrétiennes, qu'il aſpira après la grace du Baptême : il le reçût à *Nan king* avec une grande ſolemnité, & il fût nommé Paul. Le nom de cet Apôtre des Gentils lui convenoit fort, puiſqu'il devint l'Apôtre de ſa patrie, l'appui de la Réligion, & le protecteur déclaré des Miſſionaires; il ne ceſſa jamais de les ſoutenir par ſes biens, par ſes conſeils, & par ſon grand crédit. Il commença par convertir ſon pere, âgé de quatre-vingt ans, & toute ſa famille, qui étoit très-nombreuſe. Son exemple & ſes diſcours contribuerent de même à la converſion d'un grand nombre de Mandarins.

Son zèle pour la Réligion.

Au tems des perſécutions il défendit la Foi par de ſçavantes apologies; il en prit ſouvent les intérêts en préſence même de l'Empereur; & il ne craignit point de lui dire qu'il lui abandonnoit ſes biens, ſes charges, ſa vie, & toute ſa famille, ſi l'on pouvoit trouver dans la doctrine Chrétienne, la moindre choſe qui fût contraire à la tranquillité de l'Etat, ou à l'obéïſſance qui eſt dûë au Souverain. Il appuyoit la Réligion dans les Provinces, & procuroit à ſes miniſtres l'amitié & la protection des Gouverneurs & des prémiers Officiers, par les lettres qu'il leur écrivoit. Enfin il devint le Docteur de ſa Nation, par les traductions qu'il fit en ſa Langue, de pluſieurs livres de la Loi Chrétienne, compoſez par les Miſſionaires.

Son reſpect pour les miniſtres de l'Evangile.

La vivacité de ſa Foi lui inſpiroit le plus grand reſpect pour les miniſtres de l'Evangile : ayant appris que le P. Jean de Rocha, par les mains duquel il avoit reçû le Baptême, étoit mort à *Hang tcheou* dans la Province de *Tche kiang*, il en prit le deüil, & le fit prendre à toute ſa famille, comme il avoit fait pour ſon propre pere. Un autre Miſſionaire étant allé lui préſenter une lettre, que le Cardinal Bellarmin écrivoit aux Fidèles de la Chine, il ne voulut point la recevoir qu'il n'eût pris le bonnet & les habits de ſa dignité, comme s'il eût dû ſe préſenter devant l'Empereur; & qu'après s'être proſterné en terre, il n'eût fait quatre profondes inclinations de tête.

Candide

Le zèle & la piété de ce grand Mandarin ſe perpétuerent dans ſa famil-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

le. Sa petite-fille nommée *Candide*, se distingua entre les autres: elle n'avoit que quatorze ans quand elle perdit sa mere, qui lui avoit donné la plus sainte éducation. A seize ans elle fût mariée à un homme considérable nommé *Hiu*, mais qui vivoit encore dans les ténèbres de l'Idolâtrie. Elle sçût si bien gagner son esprit par sa douceur, par sa condéscendance, & par l'exemple de sa piété, qu'il demanda le Baptême, & le reçût deux ans avant sa mort. Elle se trouva veuve à l'âge de trente ans; & dans cet état de liberté, qui la rendoit maîtresse d'elle-même, elle se consacra entierement à Dieu.

retire *Hiu* son mari, des ténèbres de Idolâtrie.

Pendant quarante-trois ans de sa viduité, elle imita parfaitement ces saintes veuves, dont Saint Paul nous fait le caractère: non contente d'édifier l'Eglise naissante de la Chine par la sainteté de sa vie, elle contribua plus que personne à étendre la Foi dans ce vaste Empire. Sans toucher à son patrimoine, ni aux biens qu'elle devoit laisser à huit enfans que le Seigneur lui avoit donnez, elle trouva dans ses épargnes & dans le travail de ses mains, de quoi fonder trente Eglises dans son pays; & elle en fit bâtir neuf autres, avec de belles maisons, dans diverses Provinces.

Fonde plusieurs Eglises.

Ce fût par ses libéralitez secretes, & par son crédit auprès des Mandarins de *Nan king*, de *Sou tcheou*, de *Chang hai*, & de *Song kiang*, que le P. Brancati bâtit tant d'Eglises, de Chapelles, & d'Oratoires domestiques. On comptoit dans toute cette contrée de la Province de *Kiang nan*, quatre-vingt-dix Eglises, quarante-cinq Oratoires, & trois sortes de Congrégations. Outre celles qui sont destinées au culte de la très-Sainte Vierge, & celles des enfans, que l'on nommoit la Congrégation des Anges, il y en avoit une troisieme, qu'on appelloit de la Passion de Jesus-Christ, où les Chrétiens les plus fervens s'assembloient tous les Vendredis, pour méditer les mystères des souffrances & de la mort du Sauveur. On établit une quatrieme Congrégation de Lettrez sous la protection de Saint Ignace. Ils s'assembloient le prémier jour de chaque mois, & ils récitoient des instructions qu'ils avoient composées sur les principales véritez de la Foi, sur nos mystères, & sur les fêtes les plus célèbres. Les Missionaires examinoient ces discours; & quand ils les approuvoient, ils envoyoient ces Lettrez le Dimanche suivant pour les réciter au peuple dans les Eglises, où ils ne pouvoient pas aller eux-mêmes.

Grand nombre d'Eglises, de Chapelles, &c. dans la Province *Kiang nan*

Comme les Chinois aiment naturellement à composer & à débiter leurs compositions; rien n'étoit plus utile à entretenir les anciens Chrétiens dans la ferveur, & à en augmenter le nombre. On avoit pris soin de leur fournir des livres propres à préparer leurs discours; & c'est principalement à ce dessein que les Missionaires avoient traduit en Langue Chinoise des Réflexions sur les Evangiles, la Somme Théologique de Saint Thomas en trente-cinq volumes, les Commentaires de Baradius sur les Evangiles, les Vies des Saints, &c. Ils avoient déja composé environ cent-trente semblables Ouvrages de piété & de la Réligion: ce fût cette Dame qui les fit imprimer à ses fraix, & qui les répandit dans les maisons des Infidèles, des Lettrez, des Mandarins, des Gouverneurs; & par ce moyen elle en gagna un grand nombre à Jesus-Christ.

Ouvrages de piété traduits & imprimez en Langue Chinoise.

Le

Le Seigneur Baſile, ſon fils, ayant été nommé Intendant Général des poſtes & de la navigation; elle le ſuivit dans les Provinces de *Kiang ſi*, de *Hou quang*, & de *Se tchuen*, où elle fit bâtir des Egliſes, & y appella des Miſſionaires pour les gouverner. Il n'y avoit pas de moyens que le zèle ingénieux de cette Dame n'inventât, pour faire connoître Jeſus-Chriſt, & aggrandir ſon Royaume. Elle ſçavoit qu'une infinité de pauvres gens abandonnoient leurs enfans dès qu'ils étoient nez, & les expoſoient dans les ruës, faute d'avoir de quoi les nourir: elle employa le crédit de ſon fils auprès du Viceroi de *Sou tcheou*, & elle obtint la permiſſion d'acheter une vaſte maiſon, où elle recevoit les enfans expoſez, & leur procuroit des nourices.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Etabliſſement pour faire élever dans la Réligion Chrétienne les enfans expoſez.

Le nombre de ces enfans étoit ſi grand, que, quelque ſoin qu'on prît d'eux, il en mouroit plus de deux-cens chaque année, leſquels après avoir reçû le Baptéme, devenoient autant de prédeſtinez qui alloient peupler le ciel.

Ayant fait réflexion qu'une multitude d'aveugles étant hors d'état de gagner leur vie, aſſembloient le peuple dans les places publiques, & abuſoient de ſa crédulité, en diſant la bonne avanture à tous ceux qui ſe préſentoient: elle en fit venir un certain nombre, & leur ayant promis de quoi les entretenir honnêtement, elles les fit inſtruire des principes de la Réligion, afin qu'ils allaſſent par les ruës enſeigner aux peuples ce qu'ils avoient appris, & les engager enſuite d'aller trouver les Miſſionaires.

Aveugles publient les véritez Chrétiennes.

Peu d'années avant ſa mort, l'Empereur, pour lui marquer l'eſtime qu'il faiſoit de ſa ſageſſe & de ſa vertu, lui envoya un habit magnifique, garni de plaques d'argent, & d'une riche broderie, avec une coëffure de perles & de pierreries, & lui donna le titre honorable de *Cho gin*, qui ſignifie *Femme vertueuſe*. Elle reçût avec reſpect ce préſent de ſon Prince; & elle s'en revétit le jour de ſa naiſſance: mais enſuite elle détacha l'une après l'autre les plaques d'argent & les perles de ſa coëffure, qu'elle employa à ſecourir les pauvres, & à orner les autels.

L'Empereur reconnoît par un riche préſent & par un titre honorable la vertu de *Candide*.

Enfin cette illuſtre veuve perſévéra juſqu'à la mort dans ces exercices de Réligion & de piété. Le Pere Laurifice lui adminiſtra les derniers Sacremens, qu'elle reçût avec une foi vive, & avec la douce eſpérance d'être éternellement unie à Dieu, qu'elle avoit aimé & ſervi avec tant de zèle. Elle fût généralement regrettée: les pauvres la pleurerent comme leur mere; les nouveaux Fidèles, comme le modèle de toutes les vertus Chretiennes; & les Miſſionaires, comme une reſſource certaine dans tous leurs beſoins, & ſurtout dans les perſécutions qu'ils avoient à ſoutenir.

Affliction générale que cauſe ſa mort.

Une autre Dame, qui avoit reçû le nom d'Agathe au Baptéme, imita le zèle de la Dame *Hiu*: ſon mari étoit un Seigneur illuſtre, qui avoit été Viceroi dans quatre Provinces: elle lui inſpira tant d'affection pour le Chriſtianiſme, qu'il demanda le Baptême, & le reçût avec toute ſa famille, qui étoit de trois-cens perſonnes. Ce Seigneur fût l'un des principaux protecteurs de la Religion, & en ſoutint toûjours les intérêts avec autant de fermeté que de zèle.

Une Dame Chinoiſe reçoit le Baptême avec ſon mari & toute ſa famille.

Les Egliſes ſe multiplioient dans toutes les Provinces de l'Empire: il ſe for-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

formoit chaque jour de nouvelles Chrétientez ; & toutes ces terres arrosées des ſueurs d'un grand nombre d'Hommes Apoſtoliques, qui étoient venus au ſecours du P. Ricci, fructifioient au centuple. Mais le ſerviteur de Dieu auroit auguré peu favorablement de ces ſuccez, s'ils n'euſſent été traverſez par divers orages, qui ſe ſuccéderent les uns aux autres.

Une cabale d'Idolâtres s'éleve contre le P. Ricci.

Il s'éleva une cabale d'Idolâtres, qui jaloux du progrès que faiſoit le Chriſtianiſme, & du préjudice qu'en recevoit leur Secte, formerent le deſſein de perdre le P. Ricci, & d'anéantir ſes travaux : ils avoient fait entrer des Mandarins dans leur complot : mais quand il falut en venir à l'exécution de leur projet, ils s'apperçurent qu'ils y échoüeroient, & que la ruine d'un homme ſi généralement reſpecté, n'étoit pas une affaire facile : ils prirent le parti de lui propoſer un accommodement.

Veulent entrer avec lui en accommodement.

„ Nous ne trouvons pas mauvais, lui dirent-ils, que vous portiez les „ peuples à honorer le Seigneur du ciel ; à la bonne heure, que vôtre „ Dieu y régne : mais du moins laiſſez l'empire de la terre à nos Divini„ tez, & ne vous oppoſez pas aux honneurs que nous leur rendons.„

Meſures qu'ils prennent pour le perdre.

La réponſe que fit le Pere à une propoſition ſi bizarre, tranſporta de fureur les Idolâtres, & ils reſolurent de tout riſquer. Ils avoient au Palais un Bonze très-accrédité, lequel ſe faiſoit reſpecter des Eunuques, & avoit gagné toute la confiance des Reines, qui le regardoient comme un Prophete, & qui ne ſe conduiſoient que par ſes conſeils. Ils s'adreſſerent au Bonze, qui étoit aſſez porté de lui-même à favoriſer leur paſſion.

Ils échoüent; & comment.

Les choſes étoient à un point, où le P. Ricci crut voir périr en un moment le fruit & les eſpérances de ſes travaux : mais dans la triſte ſituation où il ſe trouvoit, le ſecours lui vint de la Providence par un évenement auquel il n'étoit pas naturel de s'attendre. Un libelle peu reſpectueux pour l'Empereur, ſe répandit alors dans le Palais, & on l'attribua aux Bonzes : ils furent ſévèrement punis; & le crédit du principal Bonze, qui étoit devenu l'ennemi capital des Miſſionaires, ne le ſauva pas de la cruelle baſtonnade, ſous laquelle il finit miſérablement ſa vie.

Divers orages qu'eſſuyent les Chrétiens par la malignité des Bonzes.

Une autre tempête s'éleva peu après à *Nan tchang*, où le miniſtere de la prédication eût été anéanti par les Magiſtrats, ſi le P. Ricci, qui en fût averti à tems, n'eût employé la puiſſance & le crédit de ſes amis. Cette protection calma la tempête, & rétablit les Miſſionaires dans la liberté dont ils joüiſſoient auparavant.

Il eût ſouvent de ſemblables orages à appaiſer, que la malignité des Bonzes ſuſcitoit de toutes parts, & qui ſervoient à éprouver la fidélité des Néophytes, & à ranimer le zèle de leurs Paſteurs. Mais la plus rude de toutes les perſécutions qu'il eût à eſſuyer, lui fût d'autant plus amere, qu'elle n'avoit pas été excitée par les Infidèles, mais par des perſonnes, que leur Foi obligeoit à ſoutenir l'œuvre de Dieu au prix même de leur ſang. Voici comment la choſe arriva.

Perſécution excitée contre les Miſſionaires par

Après la mort de l'Evêque de *Macao*, un Réligieux d'un Ordre reſpectable fût nommé Vicaire Général. Dès qu'il eût commencé à uſer de ſon pouvoir, il eût un aſſez grand démêlé avec un Réligieux de Saint François. Le ſcandale que produiſit cette diviſion, les obligea à convenir d'un arbi-

arbitre, & le choix tomba malheureuſement ſur le Recteur des Jéſuites. Ce Pere, après avoir bien examiné l'affaire, jugea en faveur du Réligieux Franciſcain. CHRISTIANISME A LA CHINE.

Le Vicaire Général outré de ce jugement, tout équitable qu'il étoit, s'emporta juſqu'à excommunier le Commiſſaire de l'Ordre de Saint François, qui ſoutenoit ſon Réligieux; le Recteur des Jéſuites, qui avoit prononcé en ſa faveur; & le Gouverneur qui le protégeoit. Il en vint même juſqu'à mettre la ville en interdit. Cette conduite étoit trop violente, pour pouvoir durer. Après quelque tems de trouble & d'agitation, les choſes s'accommoderent: on ſe pardonna mutuellement de part & d'autre ce qui s'étoit paſſé, & il n'y eût que les Jéſuites qui furent exceptez de cette paix. Le parti du Vicaire voulut ſe venger d'eux avec éclat. le Vicaire Général de Macao: ce qui y donna ſujet.

On n'imagineroit jamais le moyen diabolique qu'un homme de cette cabale inventa pour contenter ſa paſſion, ſe mettant peu en peine que la Réligion périt à la Chine, pourvû que les Jéſuites y périſſent avec elle; il alla trouver les Chinois, qui ſont en grand nombre à *Macao*. „ Les Jéſuites, leur dit-il, ont une ambition étonnante: la Réligion qu'ils prêchent dans l'Empire, n'eſt qu'un prétexte dont ils ſe ſervent pour parvenir au projet qu'ils ont formé de s'emparer du Trône: c'eſt ſur la tête du P. Cataneo qu'ils veulent faire tomber la couronne: voilà le motif de tous les voyages que vous lui voyez faire. Remarquez, leur ajoûtoit-il, les endroits où ils ſe ſont établis, depuis *Canton* juſqu'à *Peking*; ce ſont autant de poſtes convenables à l'exécution de leur deſſein. Cette flotte Hollandoiſe qui paroît depuis quelque tems ſur les côtes, eſt-là pour favoriſer leur entrepriſe: le Gouverneur de cette ville les aſſiſtera de toutes ſes troupes: leurs Chrétiens du Japon viendront ſe joindre à ceux qu'ils ont dans la Chine, & de tout cela il ſe formera une puiſſante armée, à laquelle il ne ſera pas poſſible de reſiſter ". Calomnies inſinuées aux Chinois contre les Jéſuites.

Les Chinois de Macao timides & crédules, ne manquerent pas d'informer les Magiſtrats de Canton, de la conjuration qu'ils venoient de découvrir. L'eſprit des Chinois étant naturellement défiant & ſoupçonneux, on ſe perſuada aiſément, que comme la plus légere étincelle cauſe les plus grands embraſemens; de même les moindres révoltes entraînent quelquefois la ruine des plus vaſtes Etats, & que par conſéquent on ne pouvoit prendre trop de précaution. Effet qu'elles produiſent.

L'allarme qu'on prit à Canton, ſe répandit bientôt dans les autres villes, & l'on diſoit déja qu'on avoit fait mourir le P. Ricci à *Peking:* on n'attendoit que la confirmation de cette nouvelle, pour traiter de la même ſorte le P. Longobardi, qu'on gardoit à vûë. La Foi de pluſieurs Chrétiens fût ébranlée, & ils commençoient à douter de la vérité d'une Réligion, qui étoit prêchée par de ſi méchans hommes. Enfin le P. François Martinez, qui étoit envoyé à Macao, & qui paſſoit par Canton dans le tems de cette émotion générale, eût beau ſe cacher, un Apoſtat le découvrit,

CHRISTIANISME A LA CHINE.

découvrit; il fût empriſonné & condamné à pluſieurs baſtonnades, ſous leſquelles il expira.

Les Chinois en reconnoiſſent la fauſſeté.

C'en étoit fait de la Réligion, ſi ce faux bruit de conjuration eût pénétré juſqu'à la Cour: mais on ne fût pas longtems à revenir d'une erreur ſi groſſiere, & les Magiſtrats eurent honte de leur crédulité. Heureuſement un Mandarin, ami du P. Ricci, arriva pour lors à Canton: ayant examiné à fonds cette affaire, il punit ſévérement le Juge, qui avoit fait mourir le P. Martinez, & prononça une ſentence très-honorable au P. Cataneo, qui lui rendit la liberté de continuer ſes fonctions.

Grandes occupations du P. Ricci.

On peut juger quels ſoins & quelles peines donnoit au P. Ricci la ſollicitude de tant d'Égliſes & de tant de Chrétientez, qui ſe formoient dans l'Empire, car il étoit comme l'ame de tout ce qui s'entreprenoit pour la gloire de Dieu, & l'avancement de la Réligion.

C'étoit à lui que les Miſſionaires avoient ſans ceſſe recours, ſoit pour lui expoſer leurs peines, ſoit pour le conſulter dans leurs doutes: il apprenoit la Langue aux nouveaux venus, & les formoit aux vertus Apoſtoliques: quantité de livres ſur la Réligion & ſur les Sciences ſortoient de ſes mains: il recevoit des lettres de la plûpart des Grands & des Mandarins des Provinces, auxquels il étoit obligé de répondre, pour les rendre favorables au Chriſtianiſme: comme il paſſoit pour l'homme le plus célèbre, qui eût paru à la Chine depuis Confucius, il étoit accablé des viſites qu'il recevoit des Grands de *Peking* & des Mandarins des Provinces, que leurs affaires attiroient dans cette Capitale; & il ne pouvoit s'exempter de leur rendre ces mêmes devoirs de civilité, que le génie de la Nation rend indiſpenſables.

Sa mort.

Tant de travaux ne pouvoient manquer de ruiner ſa ſanté, & d'avancer l'heure de ſa mort: auſſi y ſuccomba-t-il dans un âge aſſez peu avancé, & non obſtant la force de ſa compléxion, qui ſembloit promettre une longue vie. Il n'étoit âgé que d'environ 58. ans quand il mourut. Il avoit paſſé 27. ans à la Chine; car il y étoit entré en l'année 1583. ſous le régne de l'Empereur *Van lié*, & Dieu récompenſa ſes travaux Apoſtoliques par une mort précieuſe en l'année 1610.

Honneurs qu'on lui rend. Lieu de ſépulture accordé par l'Empereur aux Miſſionaires.

La tendre dévotion avec laquelle il reçût le S. Viatique & l'extrême Onction, ſe traînant juſqu'au milieu de la chambre, & s'y proſternant avec le plus profond reſpect, fit verſer des larmes à tous les aſſiſtans, & la nouvelle de ſa mort conſterna tous les Chrétiens répandus dans ce vaſte Empire. Tous les Grands & même les Gentils s'empreſſérent de lui rendre les derniers devoirs dans une ſalle de la maiſon, où ſon corps étoit expoſé: mais on n'avoit pas encore de ſépulture, & on étoit embarraſſé comment l'inhumer: il faloit une permiſſion de l'Empereur; & comme il s'agiſſoit d'un étranger, on eût à eſſuyer bien des formalitez. Mais enfin on accorda à la réputation du Pere Ricci, ce qu'on auroit peut-être refuſé en toute autre conjoncture. L'Empereur donna même un bâtiment avec un vaſte jardin hors de la ville, qu'un Eunuque diſgracié avoit fait conſtruire au tems de ſa faveur: ce lieu a ſervi depuis de ſépulture aux Miſ-

Miſſionaires Jéſuites de la ville Impériale, & les Jéſuites ont ſouvent conſenti que les Miſſionaires des autres Ordres y fuſſent enterrez. CHRISTIANISME A LA CHINE.

L'Empereur, après la mort du Pere Ricci, ne ceſſa pas de favoriſer les Miſſionaires; & le calme dura juſqu'en l'année 1615. qu'un des principaux Mandarins de *Nan king*, par zèle pour ſa Secte, excita la plus cruelle tempête qu'on eût encore vûë. Les miniſtres de l'Evangile furent les uns battus cruellement, les autres éxilez, & d'autres empriſonnez. Les Peres qui étoient à la Cour, furent obligez de ſe rétirer à Macao, & d'abandonner la garde de leur ſépulture à un de leurs diſciples. Nouvelle perſécution excitée par un Mandarin.

Cet orage ne finit que par la mort du perſécuteur, & par un évenement, qui contribua beaucoup au rétabliſſement des Miſſionaires. Les Tartares avoient gagné une grande bataille ſur les Chinois, & leur armée n'étoit qu'à ſept lieües de *Peking*. L'Empereur *Van lié* mourut en meme tems, & laiſſa à *Tien ki* ſon ſucceſſeur le ſoin de repouſſer l'ennemi. Deux Mandarins illuſtres, dont l'un étoit ce Paul *Siu*, duquel j'ai déja parlé, inſinuerent à l'Empereur, qu'un bon moyen de reüſſir dans cette guerre, étoit d'appeller les Portugais, beaucoup plus habiles à ſervir l'Artillerie que les Chinois. Evenement qui contribue au rétabliſſement des Miſſionaires.

La propoſition étant agréée, les mêmes Mandarins repréſenterent, que, pour affectionner davantage les Portugais à ſon ſervice, il étoit à propos de rappeller leurs Docteurs, & de les rétablir dans leurs maiſons. L'Empereur y conſentit, & les Miſſionaires retournez dans leurs Egliſes, y vécurent tranquilles ſous la protection d'un Prince, qui tout attaché qu'il étoit à la Secte des Bonzes, ne ceſſa pas de favoriſer les Prédicateurs de la Loi Chrétienne. Les Tartares furent chaſſez de l'Empire; & le calme qui y régna, contribua beaucoup au progrès que fit la Réligion, tant à *Peking*, que dans les Provinces. Ils ſont favoriſez par l'Empereur *Tien ki*.

La mort de l'Empereur qui arriva en l'année 1628. mit ſon frere *Hoai tſong*, connu auſſi ſous le nom de *Tſong tching* ſur le Trône. Ce fût alors que le P. Adam Schaal, qui étoit né à Cologne, fût envoyé à la Cour. L'habileté de ce Pere dans les Mathématiques le fit bientôt connoître: en peu de tems ſa réputation égala celle du P. Ricci: il mérita les bonnes graces de l'Empereur, & il fût regardé comme un des prémiers hommes de l'Empire. Le P. Schaal envoyé à la Cour; réputation qu'il s'y fait.

Ce fût auſſi environ ce tems-là, c'eſt-à-dire, en l'année 1631. que les RR. PP. de Saint Dominique, & enſuite ceux de Saint François, entrerent dans la Chine, pour partager les travaux Apoſtoliques des Miſſionaires, & recuëillir une moiſſon qui s'offroit de toutes parts, & qui devenoit très-abondante: ils y ont toûjours travaillé avec un grand zèle & beaucoup d'édification. Réligieux de S. Dominique & de S. François viennent à la Chine.

L'année ſuivante mourut Paul *Siu*, ce Mandarin encore plus illuſtre par ſa vertu, que par ſes dignitez, qui avoit employé tant de fois ſon autorité, & expoſé même ſa vie pour le ſoutien de la Réligion. Ses obſeques ſe firent avec toute la pompe des cérémonies édifiantes que l'Egliſe préſcrit. Mort du Mandarin *Siu*.

Cependant le P. Adam Schaal profitoit de ſon crédit auprès de l'Empereur, pour étendre la Foi, & augmenter le nombre des Chrétientez. Il Grande révolution

CHRISTIANISME A LA CHINE. arrivée à la Chine.

commençoit déja à y réüſſir, lorſqu'une révolution qui renverſa l'Empire, ruina pareillement ſes eſpérances. Ce fût en 1636. que deux Chefs de voleurs eurent le crédit de former une puiſſante armée de tous les mécontens de l'Empire; ils ſignalerent leur marche par le ſaccagement des villes, & le pillage des Provinces entieres; & cet Etat qu'on venoit de voir ſi floriſſant, devint en peu de tems le théatre de la plus ſanglante guerre.

L'infortuné *Hoai tſong* fût aſſiégé dans ſa Capitale, & réduit à ſe donner la mort, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. *Ou ſan guey*, qui commandoit un corps de troupes ſur la frontiere du côté de la Tartarie, appella les Tartares au ſecours de ſon Prince: ils taillerent en pieces l'armée du voleur, & reprirent *Peking*. Mais l'uſurpation du Trône fût le prix de leurs ſervices: comme il n'y avoit perſonne qui pût s'oppoſer à leur invaſion, ils s'en mirent en poſſeſſion ſans beaucoup de réſiſtance.

Tſong te, Chef des Tartares, mourut au commencement de cette conquête. Son fils *Chun tchi* lui ſuccéda à l'âge de ſix ans, & entra triomphant dans *Peking*, aux acclamations de tout le peuple, qui le regardoit comme le Libérateur de la patrie.

Ce jeune Prince avoit un courage au-deſſus de ſon âge. Sous la tutelle, & par la ſage conduite d'*Amavan* ſon oncle, il ſe vit à l'âge de quatorze ans paiſible poſſeſſeur du Trône. Les Provinces ſeptentrionales étoient déja ſoûmiſes: le trouble étoit encore dans les Provinces méridionales, où quelques Princes du ſang s'étoient déclarez Empereurs: l'armée Tartare n'eût pas beaucoup de peine à les ſoûmettre: ils furent vaincus ou mis à mort.

Elle avança enſuite vers les Provinces de *Quang tong* & de *Quang ſi*, où elle s'empara d'abord de quelques villes; mais Thomas *Kiu*, Viceroi de *Quang ſi*, & Luc *Tchin*, Généraliſſime des troupes Chinoiſes, tous deux Chretiens, arrêterent le cours de tant de victoires: après un combat opiniâtre de part & d'autre, les Tartares furent défaits & mis en fuite. Les Chinois victorieux proclamerent auſſitôt Empereur *Yung lié*, qui étoit de la famille Impériale, & ce Prince fixa ſa cour à *Chao king* dans la Province de *Quang tong*.

Dames Chrétiennes de la Cour de l'Empereur *Yung lié*, envoyent faire leur ſoûmiſſion à Rome.

Il y avoit dans cette Cour cinquante Dames Chrétiennes, auxquelles un Eunuque Chrétien avoit autrefois annoncé Jeſus-Chriſt, & qu'il avoit diſpoſées au Baptême qu'elles reçurent. Un autre Eunuque nommé *Pan Achillée*, parvint à la dignité de *Colao*, ſous le nouvel Empereur Chinois *Yung lié:* il étoit auſſi Chrétien, & ce fût par ſon moyen que la mere de cet Empereur, ſa prémiere femme, & ſon fils aîné reçurent le Baptême des mains du P. André Koffler, Jéſuite Allemand.

Ces illuſtres Néophytes envoyerent à Rome le P. Michel Boym, Polonois, pour rendre, en leur nom, au Pape Aléxandre VII. l'obéïſſance filiale, & le Pape leur répondit par un Bref Apoſtolique. Ces Pieces ſont trop édifiantes pour les omettre: les voici.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

LETTRE

DE L'IMPÉRATRICE HELENE AU PAPE.

Le discours de la très-juste, très-sage, très-clémente & vénérable Impératrice Hélene, pour être présenté devant le Trône du très-Saint Pere, du très-Grand Seigneur, du Docteur de l'Eglise Universelle, & du Vicaire de Jesus-Christ en Terre.

L'Impératrice *Helene Taming* écrit au Pape Alexandre VII. pour lui témoigner son obéïssance filiale, & pour lui demander un plus grand nombre de Missionaires.

„ MOI, HELENE, qui rougis de honte de demeurer dans le palais Impérial, quoique je ne sois qu'une humble & petite fille de l'Empire Chinois; moi qui n'ai jamais eu aucune connoissance des Loix étrangeres, & qui ne me suis étudiée qu'à bien garder celles de la retraite; j'ai été assez heureuse pour trouver un homme appellé André Xavier de la Compagnie de JESUS, qui est venu demeurer dans nôtre Cour, pour y publier une sainte doctrine, qui lui a acquis une grande réputation: j'eus envie de le voir; & ayant contenté ma curiosité j'appris par moi-même que tout ce qu'on disoit de lui, étoit véritable, & que c'étoit un homme extraordinaire.

„ L'estime que je conçûs de son mérite, me fit aisément goûter sa doctrine. J'ai reçû le saint Baptême de sa propre main; & je suis cause en partie que l'Impératrice MARIE, mere de l'Empereur, ANNE, sa légitime femme, & CONSTANTIN, fils & héritier du même Empereur, ont pareillement été régénérez dans les eaux du Baptême il y a environ trois ans, après avoir été suffisamment instruits des saintes véritez de la Réligion.

„ Maintenant que je voudrois, au risque même de ma vie, correspondre à toutes ces graces que j'ai reçûës du Ciel; j'ai eu souvent la pensée & le désir d'aller trouver VÔTRE SAINTETÉ, pour apprendre d'Elle-même ce que je dois faire: mais la distance des lieux m'en empêche. C'est pourquoi j'écris ces lettres à VÔTRE SAINTETÉ, afin que par ses saintes prieres, Elle rende la Divine Majesté favorable à de pauvres péchereſſes, telles que nous sommes; & qu'Elle veüille bien nous accorder une rémission pléniere de nos péchez à l'heure de nôtre mort.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ Nous vous ſupplions encore, TRÈS-SAINT PERE, de demander „ à Dieu, avec toute la ſainte Egliſe, qu'il daigne prendre nôtre Em„ pire ſous ſa protection ; & qu'avec le bien de la paix, il accorde à „ nôtre Maiſon royale, & principalement à l'Empereur, qui eſt le dix„ huitieme ſucceſſeur de la Couronne, & le douzieme neveu du Fonda„ teur de cette Monarchie, & à tous ſes ſujets, la grace de connoître & „ d'adorer le vrai Dieu JESUS-CHRIST.

„ Nous la ſupplions encore d'avoir la charité d'envoyer pluſieurs ſaints „ perſonnages de la Compagnie de JESUS, pour publier dans tout nô„ tre Empire les ſaintes loix de l'Evangile: nous lui en aurons des obliga„ tions éternelles. C'eſt pour cela que nous envoyons à VÔTRE „ SAINTETÉ le P. Michel Boym, qui a une parfaite connoiſſance des „ affaires de nôtre Empire, pour lui préſenter ces très-humbles prieres. „ Il pourra expliquer de vive voix tout ce que nous déſirons en particu„ lier, & vous faire connoître quelle eſt nôtre ſoumiſſion pour l'Egliſe.

„ Lorſque nôtre Empire joüira d'une pleine paix, nous eſpérons de „ vous renvoyer quelqu'un de ces Peres, pour préſenter nos vœux & „ nos perſonnes devant l'autel des Apôtres S. Pierre & S. Paul, comme „ nous le faiſons maintenant avec un profond reſpect.

„ Enfin étant à genoux, & proſternées la face contre terre, nous de„ mandons ces graces à VÔTRE SAINTETÉ, dans l'eſpérance qu'Elle „ voudra bien nous regarder d'un œil favorable. Fait en l'année qua„ trieme d'*Yung lié*, l'onzieme de l'onzieme Lune, c'eſt-à-dire, le „ quatre de Novembre, mil-ſix-cens-cinquante. Scellé du ſceau de la „ très-juſte, très-ſage, très-clémente, & très-vénérable Impératrice „ HELENE ".

BREF DU PAPE

A L'IMPÉRATRICE HELENE

A Nôtre Fille en Jeſus-Chriſt, HELENE TAMING, *Impératrice de la Chine.*

ALÉXANDRE VII. PAPE.

Réponſe du Pape.

„ SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE, à nôtre très-chere „ fille en Jeſus-Chriſt. Nous avons connu par vos lettres, quelle „ a été la bonté & la miſéricorde de Dieu ſur VÔTRE MAJESTÉ, „ puiſ-

„ puiſqu'il vous a rétirée des ténèbres de l'erreur, pour vous éclairer „ de ſa lumiere, & vous faire connoître la vérité. CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ Comme cette vérité, qui eſt Dieu même, ne ceſſe de faire reſſen- „ tir les effets de ſa miſéricorde, dans le fort même de ſa colere; il n'a „ pas dedaigné de jetter ſur vous, qui étiez livrée au péché, un regard fa- „ vorable. Vous avez eu recours à ſa clémence, & il l'a préférée à la „ qualité de Dieu des vengeances.

„ N'eſt-il pas vrai de dire, que la profondeur de ſes ſecrets eſt impé- „ nétrable, lorſqu'on voit ſoûmis à l'empire de Jeſus-Chriſt ces vaſtes „ pays qu'à peine connoiſſions-nous, & dont le Démon s'étoit rendu le „ maître?

„ Nous regardions comme fabuleux, tout ce qu'on nous diſoit de ce „ grand Empire, où régnoit l'Idolatrie. Auroit-on jamais cru que la vérité „ eût trouvé entrée dans les régions ſéparées de nous par tant de mers „ orageuſes, & qui ſembloient être ſous un ciel différent du nôtre?

„ On croyoit qu'il n'étoit pas poſſible à ceux qui préferent le ſalut des „ ames à tous les tréſors de l'Inde, de pénétrer dans cet autre monde, „ dont l'entrée étoit fermée aux étrangers par des loix injuſtes & rigou- „ reuſes. Dieu a permis qu'il ſe ſoit trouvé des hommes pleins de zèle, „ qui, de leur propre mouvement, & ſans y être obligez, ont affron- „ té les périls & la mort, pour vous aller prêcher les véritez du ſalut, & „ vous mettre dans la voye du ciel.

„ C'eſt une grande grace, MA CHERE FILLE, dont vous devez vous „ rappeller ſouvent le ſouvenir. Il faut en inſtruire vos enfans, afin „ qu'ils mettent leur eſpérance en Dieu, & que pénétrez de reconnoiſ- „ ſance pour un ſi grand bienfait, ils ſoient toûjours fidèles à obſerver „ ſes Commandemens.

„ Quelque grande que ſoit la joye que nous reſſentons, d'apprendre „ que vôtre exemple, & celui du Prince Conſtantin, a été ſuivi de plu- „ ſieurs perſonnes; elle eſt bien augmentée par l'eſpérance où nous ſom- „ mes, que l'Empereur détruira le culte des faux Dieux dans toute l'é- „ tenduë de ſon Empire.

„ Nous vous donnons nôtre bénédiction paternelle. Nous accordons „ volontiers à VÔTRE MAJESTÉ ce qu'Elle nous demande: & nous ne „ ceſſerons point de prier le Seigneur, qu'il établiſſe la paix dans vôtre „ Empire. Soyez toûjours unie à nous de cœur & par la foi. Fait à Ro- „ me dans le palais de S. Pierre, ſous l'anneau du pécheur, le dix-hui- „ tieme jour de Decembre de l'année mil-ſix-cens-cinquante-cinq, la pré- „ miere année de nôtre Pontificat. „

Peu d'années après, l'Empereur Tartare envoya trois armées formidables contre l'Empereur Chinois, qui fût obligé de prendre la fuite, & de céder ſes Provinces au vainqueur. Les Dames Chrétiennes furent conduites à la Cour, & enfermées dans un palais, où elles furent ſervies ſelon leur qualité ſans qu'il leur fût permis d'avoir aucun commerce au-dehors: elles ont toûjours vécu dans cette retraite ſelon les maximes de l'Evan- Nouvelle irruption des Tartares.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

l'Evangile, quoiqu'elles n'euſſent d'autre ſecours que la lecture des livres, & les conſolations qu'elles recevoient du Ciel.

Il ne reſtoit plus à l'Empereur que de dompter un monſtre plûtôt qu'un homme, qui s'étant mis à la tête d'une armée de voleurs & de mécontens, avoit parcouru les Provinces de *Ho nan*, de *Kiang nan*, & de *Kiang ſi*, où il avoit laiſſé les traces les plus affreuſes de ſa barbarie & de ſa cruauté. Il s'appelloit *Tchang hien chong*.

Cruautez de *Tchang hien chong*.

Un jour qu'il invita les Lettrez à venir ſe faire examiner pour les dégrez, il les aſſembla en grand nombre, & il les fit tous égorger, diſant que ces gens-là n'étoient propres qu'à exciter les peuples à la revolte par leur vaine éloquence. De ſix-cens Mandarins, il n'en reſta que vingt au bout de trois ans que finiſſoit l'exercice de leur Charge ; tous les autres, il les avoit fait mourir pour des cauſes très-légeres. Il fit maſſacrer cinq-mille Eunuques, parce que quelques-uns d'eux ne lui avoient pas donné le titre de Roi, mais l'avoient ſimplement appellé de ſon nom ordinaire. Il exerça bien d'autres inhumanitez : je n'en rapporterai qu'une ſeule, où cet homme de ſang ſignala ſa férocité.

Grand nombre de petit enfans baptiſez.

Etant prêt d'entrer dans le *Chen ſi* pour y attaquer l'armée Tartare, il fit enchaîner tous les habitans de la ville de *Tching tou*, & les fit conduire dans la campagne. Là, tout ce grand peuple à genoux crioit miſéricorde. Après avoir rêvé quelque tems : *Qu'on les tuë tous*, dit-il à ſes ſoldats, *ce ſont des rébelles :* & auſſitôt on les paſſa au fil de l'épée au nombre de ſix-cens mille. Ce fût dans cette occaſion que le P. Buglio, & le P. de Magalhaens baptiſerent une infinité de petits enfans, qui furent enſuite égorgez.

Mort du Tyran.

Le barbare ne ſurvêcut pas longtems à tant de crimes. Comme il étoit en préſence de l'armée qu'il alloit combattre, on vint lui dire que cinq Tartares s'approchoient de la ſienne : il monta à cheval auſſitôt pour aller les reconnoître : mais dès qu'il parût, le Tyran eût le cœur percé d'une fléche, & il tomba roide mort.

Chun tchi tranquille poſſeſſeur de l'Empire.

Son armée fût bientôt diſſipée ; & toutes les Provinces, où il avoit exercé ſa tyrannie, ſe livrerent avec joye au vainqueur, & ſe ſoûmirent volontiers à ſa puiſſance. C'eſt ainſi que toutes les Provinces plierent ſous le joug étranger, & que *Chun tchi* n'ayant encore que quatorze ans, devint tranquille poſſeſſeur de l'Empire.

Affectionne le P. Schaal.

Tout étoit à craindre pour la Réligion dans ces tems de révolution & de trouble. Le P. Adam Schaal étoit reſté ſeul à *Peking*, pour gouverner cette Egliſe. Il ne fût pas plûtôt connu du nouvel Empereur, qu'il en fût extrémement goûté ; & ce Prince enchérit beaucoup ſur ſon prédéceſſeur par les témoignages d'eſtime & méme de tendreſſe, dont il honora le Miſſionaire.

Lui donne la direction du Tribunal

Il y avoit trois-cens ans que les Mahométans avoient la direction du Tribunal des Mathématiques. L'Empereur la leur ôta pour la donner au P. Adam : le Pere s'excuſa pluſieurs fois d'accepter cet emploi ; mais il ne lui fût pas poſſible de s'en défendre. Il vit bien qu'il

qu'il alloit s'attirer l'indignation du Prince, s'il perſévéroit dans ſon refus.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Il ne l'agréa pourtant qu'à condition qu'il ne travailleroit qu'à cette partie des Mathématiques, qui concerne le cours des aſtres, les éclipſes, & les viciſſitudes des ſaiſons, dont les règles ſont certaines; & il déclara à l'Empereur que la ſcience des Chinois étoit vaine & ſuperſtitieuſe, lorſqu'ils prétendoient connoître par l'obſervation des aſtres, la différence des jours heureux ou malheureux, dont la Nation eſt ſi fort entêtée.

des Mathématiques, & de grandes marques de diſtinction, & d'amitié.

La réforme du Calendrier, & l'éclat que le P. Adam donna au Tribunal des Mathématiques, lui affectionnerent de plus en plus ce jeune Prince: il alloit ſouvent voir le Pere dans ſa maiſon, & en moins de deux ans il lui rendit juſqu'à vingt viſites. Cette faveur étoit d'autant plus extraordinaire, que les Empereurs Chinois ne ſortoient preſque jamais de leur palais; & qu'il n'y a point d'exemple, qu'ils ſe ſoient abaiſſez juſqu'à rendre viſite à leurs ſujets.

Un jour qu'on célébroit la fête de ſa naiſſance, au lieu de recevoir ſur ſon Trône les hommages de toute ſa Cour, il paſſa le jour entier dans la maiſon du P. Adam. Une autrefois qu'il l'alla voir pendant l'Hyver, il jugea qu'il n'étoit pas aſſez bien vêtu pour la ſaiſon; & dépoüillant ſa propre veſte, il lui en fit préſent. Il ne l'appelloit jamais que *Ma fa*, qui eſt un nom très-honorable parmi les Tartares, & qui ſignifie *ancien pere*.

Eloge qu'il lui donne.

Il ne ſe laſſoit point de faire ſon éloge. Il loüoit ſurtout ſon grand déſintéreſſement. „ Les Mandarins, diſoit-il, ne m'aiment & ne me ſervent „ que par des vûës intéreſſées: ils me demandent tous les jours des gra„ ces nouvelles. *Ma fa* au contraire, qui ſçait que je l'aime, refuſe conti„ nuellement celles que je le preſſe de recevoir. Il eſt trop content de „ mon amitié. „

Perſonne ne préſente des requêtes à l'Empereur, qu'elles ne paſſent par les mains du Mandarin, qui préſide au Tribunal deſtiné à les examiner. Sa Majeſté ne voulut point que le P. Adam eſſuyât les formalitez de ces Tribunaux, peu favorables aux étrangers, & elle lui ordonna de s'adreſſer immédiatement à elle-même.

Favoriſe les Miſſionaires.

C'eſt en conſidération du même Pere, que ce Prince donna toûjours aux Prédicateurs de l'Evangile les plus grandes marques de ſon affection: il permit de bâtir deux Egliſes à *Peking*, & de réparer toutes celles, qui, durant le tems des troubles, avoient été ruinées dans les Provinces.

Le P. Buglio & le P. Magalhaens ayant été arrêtez dans la Province de *Se tchuen* par les Tartares, & conduits dans les priſons de *Peking*; l'Empereur les reçût avec bonté, comme les freres du Pere Adam, & voulut même les loger dans l'enceinte de ſon palais. Mais les Peres ayant refuſé cet honneur, à cauſe des difficultez qu'ils auroient de remplir leur miniſtere, il leur acheta une maiſon dans la ville.

Invite à ſa Cour ceux qui étoient nouvellement arrivez d'Europe.

Le P. Adam ayant informé ce Prince que le P. Martini étoit arrivé à *Macao*, avec un bon nombre de Miſſionaires qu'il avoit amenez d'Europe; Sa Majeſté leur fit expédier des Patentes très-honorables, par leſquelles elle les invitoit de venir à ſa Cour, avec ordre aux Mandarins de les

CHRISTIANISME A LA CHINE.

pourvoir de barques, & de toutes les choſes néceſſaires pour le voyage.

Ce fût à la faveur de ces Patentes, que quatorze Miſſionaires entrerent dans l'Empire, & furent reçûs par-tout avec honneur. Le P. Ferdinand Verbieſt étoit du nombre : il fût d'abord deſtiné à la Province de *Chen ſi*, où, après avoir travaillé pendant dix mois, il fût appellé à la Cour pour ſoulager le P. Adam déja avancé en âge, & pour l'aider dans ſon emploi de Préſident du Tribunal des Mathématiques.

Le P. Verbieſt appellé pour ſoulager le P. Schaal.

Dans ces entretiens fréquens, que l'Homme Apoſtolique avoit avec l'Empereur, il faiſoit toûjours tomber le diſcours ſur la Réligion : ce Prince qui l'écoutoit avec plaiſir, admiroit l'excellence & la pureté de la Morale Chrétienne : il liſoit volontiers les livres qui traitent à fonds de nos myſtères, & il s'en faiſoit expliquer les endroits difficiles.

L'Empereur écoute les inſtructions du P. Schaal.

Un jour que le Pere lui donna un livre d'eſtampes, qui repréſentoient la naiſſance, la vie, & la mort de Nôtre-Seigneur, avec des explications de chaque myſtère en Langue Chinoiſe; il ſe mit à genoux, & conſidéra toutes ces images avec beaucoup de reſpect. Il lût enſuite l'explication du Décalogue : quand il fût au ſixieme Commandement, après avoir rêvé quelque tems, il demanda ſi ce précepte obligeoit tout le monde ? Et le Pere lui ayant répondu que la loi de Dieu étoit indiſpenſable, & que les Rois, de même que leurs ſujets, étoient également obligez de l'obſerver : il répéta pluſieurs fois ces paroles : *Voilà une ſainte loi*

Sa vénération pour les véritez Chrétiennes.

Sous la protection d'un Prince ſi favorable aux Prédicateurs de l'Evangile, le Chriſtianiſme devenoit floriſſant dans la Capitale, & jettoit de profondes racines dans toutes les Provinces. Un grand nombre d'Ouvriers, parmi leſquels ſe trouvoient pluſieurs Jéſuites François, y travailloient avec un zèle que Dieu béniſſoit viſiblement. On n'a point encore oublié dans la Province de *Chen ſi*, les vertus Apoſtoliques du Pere le Faure : & les déſcendans de cette Chrétienté nombreuſe, qu'il a formée & cultivée durant tant d'années, ſe ſouviennent encore de ce qu'ils ont oüi raconter à leurs peres de l'humilité de ce Miſſionaire, de ſa douceur, de ſa mortification, de ſa conſtance dans les plus rudes épreuves, & de ſes travaux infatigables, qui étoient accompagnez de ſignes & de prodiges.

La Réligion fleurit. Eloge du P. le Faure.

On avoit lieu, ce ſemble, d'eſpérer qu'un Prince, qui étoit prévenu de tant d'eſtime pour la Loi Chrétienne, & qui protégeoit ſi ouvertement ſes miniſtres, ne réſiſteroit pas longtems à la lumiere qui l'éclairoit : & en effet il ne paroiſſoit pas éloigné du Royaume de Dieu : mais il fût malheureuſement retenu, & par l'attachement que les Reines lui inſpirerent pour les Bonzes, ennemis jurez du nom Chrétien, & encore plus par les liens honteux d'une paſſion impure, que ces miniſtres de l'Enfer reſſerroient de plus en plus, en flattant la corruption de ſon cœur.

Ce qui empecha l'Empereur de ſe faire Chrétien.

Ce jeune Monarque ſe laiſſa tranſporter d'un amour violent pour une Dame mariée à un jeune Seigneur Tartare, laquelle alloit ſouvent chez la Reine. Cette Dame en fit confidence à ſon mari, qui lui donna des leçons, dont elle eût la ſimplicité de faire pareillement confidence à l'Empereur. *Chun-tchi* envoya chercher l'infortuné mari : & ſous prétexte de quelque

quelque négligence dans l'adminiſtration de ſa Charge, de colere il lui donna un ſoufflet. Le chagrin que le Tartare reſſentit de cet affront, lui cauſa la mort en moins de trois jours. L'Empereur épouſa auſſitôt ſa veuve, & la fit Reine.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Le P. Adam n'épargna rien pour le guérir de cette paſſion : il lui fit ſur cela de vives & de fréquentes rémontrances, que *Chun tchi* regardoit comme l'effet de l'attachement que le Miſſionaire avoit pour ſa perſonne. *Je pardonne vos invectives*, lui diſoit-il, *parce que je ſçais que vous m'aimez.*

Cauſe de ſa mort.

Cependant ſa tendreſſe pour le Pere diminua peu-à-peu, & il fût aiſé de s'appercevoir qu'il ne le regardoit plus que comme un Cenſeur incommode, & qui troubloit ſes plaiſirs. Il eût un fils de la nouvelle Reine, qui ne vécut que peu de jours, & la Reine mourut bientôt après lui. Cette mort frappa tellement *Chun tchi*, qu'il en tomba malade, & enfin il mourut de douleur à l'âge de 24. ans. Prince, que tant d'aimables qualitez euſſent rendu digne d'un meilleur ſort ; s'il eût été plus fidèle aux graces que Dieu lui avoit ménagées.

Dit adieu au P. Schaal ; & nomme ſon Succeſſeur.

Il appella le P. Adam dans ſa derniere maladie, & le voyant à genoux aux pieds de ſon lit, avec tous les ſignes d'un cœur ſaiſi de triſteſſe, il s'attendrit pareillement, lui ordonna de ſe lever, lui fit préſenter du thé, écouta ſes derniers avis avec une docilité apparente, & le congédia avec les marques ordinaires de tendreſſe, auxquelles le Pere fût d'autant plus ſenſible, qu'après l'avoir élevé comme ſon fils, & avoir fait tant d'efforts pour le mettre dans la voye du ſalut, il le voyoit mourir dans l'infidélité. Avant ſa mort il nomma *Cang hi* ſon ſecond fils, âgé ſeulement de huit ans, pour lui ſuccéder à l'Empire, ſous la conduite de quatre Tuteurs qu'il lui donna.

Bonzes chaſſez de la Cour ; le P. Schaal fait Précepteur du jeune Prince ; ſon crédit.

La mort de l'Empereur *Chun tchi* fût d'abord fatale aux Bonzes, qui avoient entretenu ce Prince dans ſes folles paſſions, & qui avoient gâté ſon eſprit par leurs pernicieuſes maximes. Ils furent tous chaſſez du Palais, où le P. Adam continua d'avoir le même ſuccès qu'auparavant : on lui donna même le titre de Précepteur du jeune Prince, & il eût le crédit de ſauver la ville de Macao, qu'il y avoit ordre de détruire, ainſi que toutes les habitations maritimes, parce qu'elles pouvoient favoriſer le deſſein d'un fameux Pirate, qui croiſoit les côtes de la Chine, & faiſoit la guerre au nouvel Empereur.

Ce fût par le même crédit qu'il appaiſa diverſes perſécutions que les Bonzes exciterent alors contre le Chriſtianiſme dans diverſes Provinces, & ſurtout dans celles de *Hou quang*, de *Se tchuen*, & de *Kiang ſi*. Mais un tems de minorité, qui eſt ſujet à beaucoup de changemens, & les diverſes factions qui partagent d'ordinaire la Cour ſous un nouveau Gouvernement, firent tout appréhender pour la Réligion.

Perſécution générale, excitée par un Lettré : ſon caractere.

En effet il s'éleva bientôt une perſécution générale. L'on attaqua d'abord le P. Adam, qu'on regardoit avec raiſon comme le principal appui de la Loi Chrétienne. L'inſtrument dont l'Enfer ſe ſervit, pour animer les quatre Mandarins Régens contre les Miſſionaires & leurs diſciples, fût un Lettré nommé *Tang quang ſien*, homme de peu de mérite, mais vio-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

lent, & qui par ſes intrigues & par ſes artifices, avoit eu le ſecret de ſe faire redouter des plus grands Mandarins.

Moyens dont il ſe ſert pour cet effet.

Il publia un livre, & préſenta une requête aux Régens, qui étoient l'un & l'autre remplis de blaſphémes contre la Réligion, & de calomnies contre les Miſſionaires; & il le fit avec d'autant plus de hardieſſe, qu'il crut le P. Adam hors d'état de ſe défendre, parce qu'une paralyſie ſoudaine, dont il fût attaqué, lui avoit ôté l'uſage de la langue & des mains. Il accuſa d'abord les Miſſionaires de la Cour d'ignorance en fait d'Aſtronomie, & d'avoir renverſé tous les principes.

Le P. Verbieſt détruit l'accuſation.

Ce fût une accuſation facile à détruire. Le P. Ferdinand Verbieſt y réüſſit, & contenta ſur ce point les Magiſtrats des Tribunaux de la Cour, en juſtifiant les prédictions que le P. Adam avoit faites des éclypſes & des conjonctions des planetes, à certains jours & à certaines heures, & en faiſant voir la juſteſſe des règles qu'il avoit propoſées pour la réformation du Calendrier. Mais il ne fût pas ſi aiſé de diſſiper le ſoupçon de la conſpiration prétenduë, dont *Yang quang ſien* accuſoit les Prédicateurs Evangeliques.

Yang quang ſien attribuë aux Miſſionaires des deſſeins contre l'Empire.

Il ſoutenoit que ces Européans avoient été bannis de leur patrie, comme des ſéditieux, & qu'ils venoient à la Chine, pour ſoulever les peuples contre l'autorité légitime; que le P. Adam leur Chef, n'avoit cherché à ſe donner tant d'autorité à *Peking*, que pour introduire dans l'Empire une multitude d'étrangers, qui par ſon ordre parcouroient toutes les Provinces, & dreſſoient le plan des villes, afin de pouvoir en faire plus aiſément la conquête; que le nombre de leurs diſciples ſe multiplioit à l'infini, & que c'étoit autant de ſoldats qu'ils enrôloient; qu'il venoit chaque année un grand nombre de ces étrangers à Macao, qui n'attendoient qu'un moment favorable pour l'expédition qu'ils méditoient: ſelon eux, ajoûtoit-il, nôtre prémier Empereur *Fo hi* eſt un des déſcendans d'Adam: il vient d'un pays qu'ils appellent la Judée; & il a apporté dans la Chine la Loi qu'ils enſeignent; & s'imaginant que la Judée eſt en Europe: „ N'eſt-il „ pas clair, diſoit-il, que leur deſſein eſt de perſuader aux peuples, que „ nos Empereurs tirent leur origine d'Europe, & que leurs Princes ont „ droit ſur nôtre Monarchie?

Interprétation qu'il donne a un livre publié par le P. Schaal; & blaſpheme contre J. C.

Il produiſit enſuite un livre publié par le P. Adam, où l'on exhortoit les Chinois & les Tartares à embraſſer la Réligion Chrétienne, qu'on diſoit être la ſeule Réligion véritable. On voyoit dans ce même livre la liſte des Egliſes établies dans les diverſes Provinces, & le nom des Mandarins ou Magiſtrats, qui avoient reçû le Baptême. *Yang quang ſien* fit entendre que c'étoit là un état de l'armée qu'on devoit mettre ſur pied au prémier ſignal; que les médailles & les chapelets que portoient les Chrétiens, étoient les marques ſecretes de ceux qui entroient dans la conſpiration.

Enfin, pour donner plus de couleur à ſes calomnies, il montra des livres diſtribuez par les Miſſionaires, où l'on voyoit la figure du Sauveur crucifié entre deux voleurs: „ Voilà, dit-il, le Dieu des Européans, un „ homme attaché à la croix, pour avoir voulu ſe faire Roi des Juifs; „ c'eſt

„ c'eſt ce Dieu qu'ils invoquent, afin qu'il les favoriſe dans le projet qu'ils „ ont formé, de s'emparer de la Chine.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Cette requête fit ſur l'eſprit des quatre Mandarins Régens toute l'impreſſion que le perfide Lettré s'étoit promis. Elle fût renvoyée aux Tribunaux avec ordre aux Mandarins d'examiner attentivement une affaire ſi importante.

Effet que produiſent ces calomnies.

Les Miſſionaires, & quelques-uns des Mandarins Chrétiens qui avoient été citez dans la requête, furent chargez de neuf chaînes, & traînez à ces Tribunaux. Le P. Adam, qu'on regardoit comme le Chef de la prétenduë conjuration, fût celui contre lequel on étoit le plus animé. On lui fit ſubir en différens tems pluſieurs interrogatoires, dont quelques-uns durerent une journée entiere; & il lui falut répondre article par article aux diverſes accuſations de la requête.

Le P. Schaal, & autres Miſſionaires & Mandarins Chrétiens chargez de chaînes, & jettez en priſon.

Rien n'étoit plus touchant que de voir ce vénérable vieillard, âgé de 74. ans, ſi chéri de deux Empereurs, & regardé peu auparavant comme l'oracle de la Cour, à genoux comme un criminel, chargé de chaînes, & accablé d'infirmitez, qui lui ôtoient tout pouvoir de ſe défendre. Le P. Verbieſt, qui étoit à ſes côtez, répondit à tous les chefs d'accuſation, d'une maniére à convaincre les Juges, & à confondre ſon Accuſateur, ſi la réſolution n'eût pas été priſe d'exterminer le Chriſtianiſme.

Enfin le douze de Novembre de l'année 1664. le P. Adam & ſes compagnons furent conduits aux priſons des Tribunaux, où ils eurent infiniment à ſouffrir. Chaque priſonnier étoit gardé par dix ſoldats des huit bannieres (*a*), qu'on changeoit tous les mois. On fit le même traitement aux Mandarins accuſez d'être Chrétiens. Enfin en l'année 1665. les Mandarins s'étant aſſemblez, prononcerent que la Loi Chrétienne étoit fauſſe & pernicieuſe; & que le Pere Adam & ſes compagnons méritoient d'être punis comme des ſéducteurs du peuple, & des Prédicateurs d'une fauſſe doctrine.

Le P. Schaal condamné à mort.

Ils firent encore comparoître pluſieurs fois ces illuſtres Confeſſeurs de J. C. qui défendoient avec beaucoup de courage leur innocence & la ſainteté de la Loi Chrétienne. Mais les raiſons les plus convaincantes ne ſont guères écoutées par des Juges, que la haine & la paſſion animent. Ils condamnerent le Pere Adam à etre étranglé, ce qui eſt parmi les Chinois un genre de mort moins infâme: mais enſuite, comme s'ils ſe fuſſent repentis de l'avoir traité trop favorablement, ils revoquerent cet arrêt, & le condamnerent au ſupplice le plus cruel & le plus honteux, dont on punit à la Chine les crimes les plus atroces.

Sa ſentence.

On fit donc la lecture d'une nouvelle ſentence, qui portoit que le Chef de cette Secte pernicieuſe, déja condamné, ſeroit expoſé dans la place publique, & coupé tout vivant en dix-mille morceaux. On reconduiſit les Peres en priſon, & la ſentence fût envoyée aux Princes du ſang, & aux Mandarins Régens, pour être confirmée.

Prodige qui en empêche la

Dieu ſe déclara alors pour ſon ſerviteur, que juſques-là il avoit parû aban-

(*a*) Les ſoldats Tartares ſont tous compris ſous huit bannieres de différentes couleurs.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

abandonner à la fureur des ennemis de ſon Nom. Toutes les fois qu'on voulut lire la ſentence, un horrible tremblement de terre ſépara l'aſſemblée, & obligea ceux qui la compoſoient de ſortir de la ſalle, pour n'être pas accablez ſous ſes ruines. Les cris d'un grand peuple conſterné, & ſurtout la frayeur de la Reine, mere de l'Empereur défunt, qui attribuoient ce terrible évenement à l'injuſtice des Magiſtrats, forcerent les Mandarins Régens d'ouvrir les priſons, & de publier une amniſtie générale, dont on excepta néanmoins ceux qui étoient coupables de certains crimes, & entr'autres de profeſſer ou de publier une fauſſe doctrine.

lecture, & fait connoître l'innocence des Chrétiens accuſez.

Ainſi les Confeſſeurs de J. C. furent retenus dans les priſons, tandis qu'on rendoit la liberté à environ douze-cens criminels. Mais le tremblement de terre, qui ſe fit ſentir de nouveau avec des ſecouſſes plus violentes, divers autres prodiges qui arriverent, le feu qui prit au Palais, & qui en conſuma une grande partie; tout cela ouvrit les yeux à ces Juges iniques, & les convainquit que le Ciel ſe déclaroit en faveur de ceux qu'ils perſécutoient ſi injuſtement.

On rélâche les Chrétiens priſonniers.

On élargit donc ces illuſtres priſonniers, & l'on permit au P. Adam de retourner dans ſa maiſon juſqu'au prémier ordre de l'Empereur. Il ne ſurvécut pas longtems à tant d'opprobres & de ſouffrances; ſon grand âge & ſes infirmitez augmentées par les rigueurs d'une longue priſon, lui cauſerent une mort glorieuſe, dont Dieu couronna les quarante-quatre années qu'il avoit paſſées dans les travaux d'une vie Apoſtolique. Il entroit dans ſa ſoixante-dix-ſeptieme année, lorſque Dieu l'appella à lui, le jour qu'on célebre la fête de la glorieuſe Aſſomption de la Sainte Vierge en l'année mil-ſix-cens-ſoixante-ſix.

Mort du P. Schaal.

Perſécution dans les Provinces. Miſſionaires éxilez.

La perſécution fût également vive dans les Provinces, où l'exemple de la Capitale ne pouvoit manquer d'être ſuivi. Les Miſſionaires y reçurent les plus ſanglans outrages: on les traîna dans les divers Tribunaux ſubalternes: on les chargea de chaînes, & on les conduiſit eſcortez de ſoldats juſqu'à *Peking*, où ils furent jettez dans les affreuſes priſons du *Hing pou*, c'eſt-à-dire, de la Cour ſouveraine pour le criminel. Enfin, après avoir été examinez, ils furent éxilez à *Canton*, où ils arriverent au nombre de trois Peres de l'Ordre de Saint Dominique, d'un de Saint François, & de vingt-un Jéſuites: quatre autres furent retenus à la Cour; & c'eſt d'eux, que la Providence ſe ſervit peu après, pour rélever les triſtes reſtes de la Religion perſécutée, & pour la rétablir dans ſa prémiere ſplendeur.

L'auteur & les principaux promoteurs de cette perſécution périſſent miſérablement.

Dieu même parût venger l'innocence de ſes miniſtres. La mort enleva *So ni*, le prémier Miniſtre Régent, & le plus grand perſécuteur du Chriſtianiſme. *Sou ca ma*, qui étoit le ſecond, fût accuſé & condamné à mort: ſes biens furent confiſquez, & on trancha la tête à ſes enfans, excepté au troiſieme, qui ſouffrit le cruel ſupplice auquel le P. Adam avoit été condamné. *Tang quang ſien*, l'auteur de cette tempête, & qui préſidoit au Tribunal des Mathématiques à la place du P. Adam, fût dégradé de ſon emploi, réduit à une fortune privée, & enſuite condamné à mort. Mais l'Empereur touché de ſon grand âge, changea cette peine en un éxil perpétuel. Comme il étoit en chemin pour ſe rendre au lieu de ſon banniſ-

banniſſement, il fût frappé d'un ulcere peſtilentiel, dont il mourut miſérablement.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

C'eſt ainſi que Dieu préparoit les voyes au rétabliſſement de ſon culte dans l'Empire de la Chine. L'Empereur étoit devenu majeur; & avec le fonds d'eſprit, d'équité, de ſageſſe, & de raiſon qu'il avoit, il étoit difficile qu'il ne s'apperçût pas des violences & des injuſtices qu'on avoit fait aux Miſſionaires.

Cang hi devenu majeur, veut réformer le Calendrier.

Un évenement lui fit connoître ces hommes, qu'on avoit voulu faire paſſer pour des rébelles. C'eſt une affaire importante à la Chine, que le Calendrier qui s'y fait tous les ans: il ſe dreſſe par autorité publique, & l'Empereur même s'en mêle. Depuis que le P. Adam eût été dépoüillé de ſa Charge de Préſident du Tribunal des Mathématiques, il s'y étoit gliſſé une infinité de fautes par l'ignorance d'*Yang quang ſien*, qui l'avoit remplacé. L'Empereur s'en plaignit hautement, & voulut qu'on travaillât à le réformer.

On lui conſeille d'y employer les Miſſionaires.

Comme ce jeune Prince n'étoit plus ſous la tutelle des Miniſtres, dont on redoutoit l'autorité, on ne riſquoit plus à lui donner de bons conſeils: & il ſe trouva des gens aſſez équitables, pour lui repréſenter qu'on ne pouvoit mieux faire, que de conſulter les Mathématiciens d'Europe, qui avoient été éxilez pendant ſa minorité; & qu'il y en avoit encore quelques-uns à *Peking*, dont l'habileté étoit connuë.

Il les fait appeller.

Le Prince les envoya chercher au même inſtant; & dès cette prémiere audience, qui fût très-favorable, il leur donna à examiner le Calendrier qui étoit dreſſé pour l'année ſuivante. Le P. Verbieſt l'emporta chez lui, & y trouva un nombre de fautes conſidérables, & quelques-unes ſi groſſieres, que l'ignorance d'*Yang quang ſien* fût manifeſtement découverte.

Honore le P. Verbieſt de ſon amitié.

Les diverſes épreuves qu'on fit de la Mathématique d'Europe, & la juſteſſe des règles que ſuivit le Pere Verbieſt, lui attira l'affection de l'Empereur, qui augmenta toûjours depuis, & fût pouſſée juſqu'à la familiarité. Le châtiment & la mort d'*Yang quang ſien*, qui arriverent environ dans ce tems-là, firent vaquer la préſidence du Tribunal des Mathématiques: elle fût donnée auſſitôt au P. Verbieſt, qui profita de ces commencemens de faveur, pour faire rétablir le libre exercice de la Réligion Chrétienne. L'occaſion s'en préſenta naturellement.

Miſſionaires rappellez; Chrétiens retablis dans leurs Charges; mémoire du P. Schaal réhabilitée.

L'Empereur fit un Edit, qui portoit que tous ceux qui avoient ſouffert quelque véxation pendant ſa minorité, n'avoient qu'à s'adreſſer à lui, & qu'il leur rendroit juſtice. Sur cela le P. Verbieſt lui préſenta une requête, où il marquoit que par une injuſtice criante, on avoit abuſe de ſon autorité, pour proſcrire la Loi du vrai Dieu, & bannir de l'Empire ceux qui la préchoient. Cette requête fût envoyée à un Tribunal, qui la rejetta. Le P. Verbieſt demanda des Juges plus favorables, & l'Empereur, par une admirable condéſcendance, voulut bien les lui accorder.

La requête fût donc renvoyée à un autre Tribunal, où en effet l'on prononça que la Loi Chrétienne avoit été mal condamnée; qu'elle étoit bonne, & qu'elle n'enſeignoit rien de contraire au bien & à la tranquillité de l'Etat. En conſéquence de cette déciſion, on rétablit dans leurs emplois

CHRISTIANISME A LA CHINE.

plois les Grands, qui en avoient été déſtituez pour l'avoir ſuivie: les Miſſionaires furent rappellez de leur éxil, avec permiſſion de retourner dans leurs Egliſes: la mémoire du P. Adam fût réhabilitée de la manière la plus honorable: on dreſſa des Actes publics, où, après avoir juſtifié ſon innocence, & loüé les ſervices importans qu'il avoit rendus à l'Etat, on le rétabliſſoit dans ſa Charge & dans ſes Titres d'honneur, & l'on annobliſſoit ſes ancêtres.

L'Empereur, non content de ces éloges, aſſigna un champ ſpacieux pour ſa ſépulture, qui joignoit celui qu'on avoit accordé au P. Ricci, contribua aux fraix de ſes funérailles, & envoya des Officiers de ſa Cour, & des Mandarins pour y aſſiſter de ſa part. C'eſt ainſi que ce Pere triompha après ſa mort, de la malignité & des artifices de ſes ennemis.

Clauſe inſérée dans l'Edit de rappel.

Ce fût en l'année 1671. que les Miſſionaires furent rétablis dans leurs Egliſes. Il eſt vrai que l'Edit de leur rétabliſſement renfermoit une clauſe fâcheuſe, par laquelle il étoit défendu à tous les ſujets de l'Empire d'embraſſer déſormais la Loi Chrétienne. Mais l'on vit bien que cette clauſe n'avoit été inſérée que par complaiſance, pour ne pas effaroucher la Cour ſouveraine des Rits, qui a toûjours été très-oppoſée au Chriſtianiſme: & l'on comptoit beaucoup ſur la protection d'un Prince, que le P. Verbieſt rendoit chaque jour plus affectionné à la Réligion.

Progrez de l'Evangile.

Dès cette année plus de vingt-mille Chinois ſe convertirent ſans nul obſtacle, & reçurent le Baptême. L'année ſuivante un oncle maternel de l'Empereur, & un des huit Généraux perpétuels, qui commandent la milice Tartare, furent pareillement baptiſez; & depuis ce tems-là l'Evangile fit de ſemblables progrez dans toutes les Provinces de l'Empire.

Le P. Verbieſt enſeigne à l'Empereur la Mathématique, &c.

Le P. Verbieſt, qui étoit l'ame de toutes ces entrepriſes pour la gloire de Dieu, & pour l'avancement de la Foi, entroit de plus en plus dans les bonnes graces de l'Empereur. Ce jeune Prince, d'un eſprit curieux, & d'un goût ſingulier pour les Sciences, l'appella au Palais, afin qu'il lui apprît les Elémens d'Euclide: il employa enſuite deux ans entiers à recevoir ſes leçons de Philoſophie; & pour cela il le retenoit trois ou quatre heures dans un cabinet, où le plus ſouvent ils s'entretenoient ſeuls, & ſans témoins.

Lui donne des inſtructions Chrétiennes.

Le Pere, en cultivant l'eſprit du Monarque, ſongeoit encore plus à former ſon cœur à la vertu, & à lui faire goûter la ſcience du ſalut. Il commença par le déſabuſer entierement des fables & des ſuperſtitions payennes: & peu-à-peu ménageant les momens favorables, & ſecondant l'avidité qu'il avoit de tout ſçavoir, il l'inſtruiſit des véritez, qui ſont l'objet de la Foi Chrétienne: il lui en expliqua les myſtères les plus ſublimes; & il lui en fit connoître la ſainteté & la néceſſité.

Le Prince en étoit ſi rempli, qu'un jour on lui entendit dire qu'inſenſiblement le Chriſtianiſme détruiroit toutes les Sectes de ſon Empire. Mais il ne ſe déclaroit point; & il ſe contentoit de protéger une Réligion, dont il admiroit la pureté & l'excellence. Un Mandarin publia alors un livre, où il mettoit la Réligion Chrétienne au nombre des fauſſes Sectes Le Pere préſenta une requête à l'Empereur, pour lui demander réparation de l'in-

l'injure faite à la Loi du vrai Dieu. Sa Majeſté publia auſſitôt un Edit, par lequel il étoit défendu de donner à cette Loi le nom de fauſſe Réligion.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Ce qui donna tant d'eſtime à l'Empereur pour les Miſſionaires, & ce qui mérita cette affection, dont il les a conſtamment honorez; ce ne fût pas ſeulement la grande capacité du P. Verbieſt, qu'on regardoit comme le plus habile homme de l'Empire en toutes ſortes de ſciences : mais ce fût en prémier lieu la connoiſſance certaine qu'il eût de l'innocence de leurs mœurs, & de la vie dure qu'ils menoient dans l'intérieur de leur maiſon: il s'en étoit informé par des voyes ſûres & ſecretes; & il étoit ſi bien inſtruit de ce qui ſe paſſoit, qu'il ſçavoit juſqu'à leurs auſtéritez & leurs mortifications particulieres. Ce fût en ſecond lieu la perſuaſion où il étoit de leur tendre attachement pour ſa perſonne, & de leur zèle pour ſon ſervice, ſans autre intérêt que celui d'accréditer la Réligion, de l'enſeigner à ſes ſujets, & de l'étendre dans tout l'Empire.

Pourquoi l'Empereur *Cang hi* protégeoit les Miſſionaires & les Chrétiens.

Un mouvement qui ſe fit dans les Provinces, & qui pouvoit avoir des ſuites très-conſidérables, lui préſenta l'occaſion de rendre un ſervice important au répos public. *Ou ſang guey*, ce fameux Général Chinois, qui introduiſit les Tartares dans la Chine, pour exterminer les rébelles, & qui, ſans le vouloir, contribua à la conquête qu'ils en firent, forma le deſſein de délivrer ſa patrie du joug Tartare. En peu de tems il s'étoit rendu maître des Provinces de *Se tchuen* de *Yun nan*, & de *Koei tcheou:* ſon exemple fût ſuivi des Provinces de *Quang tong*, & de *Fo kien*; & un célèbre pirate, avec une grande armée navale, conquit en peu de jours l'Iſle de Formoſe.

Grande révolte contre l'Empereur.

S'il y avoit eu du concert entre ces Puiſſances liguées, la ruine des Tartares étoit preſque certaine; mais la jalouſie les diviſa : & ayant contraint ces derniers de faire leur paix avec l'Empereur, il ne reſtoit plus à réduire qu'*Ou ſang guey*, le plus redoutable & le plus puiſſant de ces révoltez : mais on ne pouvoit le forcer dans ſes retranchemens que par le canon; & tout celui dont on ſe ſervoit à la Chine, étant de fer, ne pouvoit, à cauſe de ſa péſanteur, être tranſporté ſur des montagnes eſcarpées, qu'il faloit paſſer pour atteindre l'ennemi.

L'Empereur s'adreſſa au P. Verbieſt pour lui en fondre pluſieurs pieces à la manière Européane. Le Pere s'excuſa d'abord ſur le peu de connoiſſance qu'il avoit des machines de guerre, & ſur ſes engagemens dans la vie réligieuſe, qui l'avoient entierement éloigné de tout ce qui concerne la milice ſéculiere, & ne lui permettoient que d'offrir des vœux au Seigneur, pour attirer les divines bénédictions ſur ſes armes.

Le P. Verbieſt réfuſe de fondre du canon; mais craignant les ſuites de ce réfus, il s'y prête.

Cette réponſe fût mal reçûë de l'Empereur, auquel on fit entendre, que le Miſſionaire ne devoit pas avoir plus de répugnance à fondre du canon, qu'à fondre des machines & des inſtrumens de Mathématique, ſurtout lorſqu'il s'agiſſoit du ſalut de l'Empire; & qu'un refus ſi peu fondé, donnoit lieu de ſoupçonner qu'il ne fût ſecretement d'intelligence avec les révoltez.

Le Pere, qui apprit le mauvais effet que ce ſoupçon faiſoit ſur l'eſprit du Prince, ne crut pas devoir expoſer la Réligion pour une fauſſe déli-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

cateſſe de conſcience. Il demanda des Ouvriers & leur expliqua ce que les livres d'Europe enſeignent ſur la fonte du canon. Il conduiſit donc l'ouvrage; & le canon fût tel qu'on pouvoit le ſouhaiter. L'Empereur en fit faire les épreuves en ſa préſence: & il en fût ſi ſatisfait, que ſe dépoüillant de ſa propre veſte, il en fit préſent au Miſſionaire devant toute ſa Cour. Ce canon étoit en effet aſſez léger pour être aiſément tranſporté; & il étoit fortifié de telle ſorte par des ſoliveaux qui y étoient attachez avec des bandes de fer, qu'il pouvoit réſiſter aux plus violens efforts de la poudre.

A la faveur de cette eſpece d'Artillerie, qui étoit juſqu'alors inconnuë à la Chine, l'Empereur força aiſément les ennemis dans les endroits où ils s'étoient retranchez; leur armée fût diſſipée, & cette guerre finit par une capitulation qui rétablit la paix, & affermit le Prince ſur ſon Trône.

Honoré de l'amitié de l'Empereur.

L'Empereur connût toute l'importance de ce ſervice que le P. Verbieſt venoit de lui rendre; & la confiance qu'il prit en lui, augmenta de plus en plus. Il l'entretenoit ſouvent avec une familiarité, qui n'eſt pas ordinaire dans un Empereur de la Chine. Il ſouhaita de l'avoir auprès de ſa perſonne, même dans les plus longs voyages qu'il fit deux fois juſques dans la Tartarie orientale & occidentale. Enfin il voulut qu'il aprît la Langue Tartare, qui étoit celle dont il ſe ſervoit plus volontiers: & pour lui en faciliter l'intelligence, il lui donna un de ſes domeſtiques, qui en poſſédoit toutes les délicateſſes. Le Pere ſe rendit en peu de tems ſi habile dans cette Langue, qu'il fût en état de compoſer une Grammaire Tartare qu'on a imprimée à Paris; & que tous les ans il donna le Calendrier dans les deux Langues, la Tartare & la Chinoiſe.

Diſette de Miſſionaires.

Le P. Verbieſt ne ſe ſoutenoit dans tous ces travaux, que par ce zèle ardent dont il brûloit pour la converſion des Infidèles. Il gémiſſoit ſouvent du petit nombre d'Ouvriers, qui ſe trouvoient pour recüeillir une moiſſon, qui devenoit tous les jours plus abondante. La mort enlevoit les anciens Paſteurs, & il ne pouvoit les remplacer. Le plus vaſte champ s'ouvroit à la prédication de l'Evangile dans la Tartarie, dans le Royaume de Corée, dans diverſes Provinces de la Chine même, où la Foi n'avoit pû encore pénétrer, & de tous ces endroits on lui demandoit des Ouvriers: il voyoit qu'à l'exemple de l'Empereur, les Vicerois & les Mandarins combloient d'amitié ceux qu'ils ſçavoient être du nombre de ſes freres; que leurs Egliſes & leurs maiſons étoient reſpectées; que les portes de ce vaſte Empire, qui avoient toûjours été ſi rigoureuſement fermées aux Nations étrangeres, étoient ouvertes à des hommes, qui avoient tant de part à la bienveillance du Prince. Enfin il étoit perſuadé de cette vérité, dont l'Apôtre de l'Orient, Saint François Xavier, étoit lui-même convaincu; que ſi la Chine recevoit la Réligion Chrétienne, toutes les Nations voiſines entraînées par ſon exemple, briſeroient bientôt leurs Idoles, & n'auroient nulle peine à recevoir le joug de la Foi: & c'eſt ce que les Japonois répétoient ſi ſouvent au grand Apôtre, lorſqu'il leur annonçoit les véritez de la Réligion.

C'eſt

C'eſt auſſi ce qui porta le P. Verbieſt à écrire en Europe ces lettres ſi touchantes & ſi remplies de l'eſprit Apoſtolique, qu'on y a lûës avec tant d'édification, par leſquelles il invitoit ſes freres à venir partager ſes travaux, & à ne pas laiſſer échaper les conjonctures favorables, où les cœurs des Chinois étoient ſi diſpoſez à recevoir la ſemence Evangelique. Le Pape Innocent XI. qui gouvernoit alors l'Egliſe, étant informé des grands ſervices que ce Miſſionaire rendoit à la Réligion dans ce grand Empire, lui en témoigna ſa joye, & l'en remercia par un Bref Apoſtolique, dont voici la teneur.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Le P. Verbieſt écrit en Europe pour en faire venir.

A NÔTRE TRÈS CHER FILS

FERDINAND VERBIEST,

De la Compagnie de JESUS, *Vice-Provincial de la Chine.*

INNOCENT PAPE XI. DU NOM.

NÔTRE CHER FILS, SALUT.

Bref d'Innocent XI. au P. Verbieſt.

„ ON ne peut avoir plus de joye que nous en ont donné vos let-
„ tres, par leſquelles, après tous les témoignages reſpectueux d'u-
„ ne obéïſſance filiale envers nous, vous nous envoyez du vaſte Empire
„ de la Chine, où vous êtes, deux préſens conſidérables; ſçavoir le Miſ-
„ ſel Romain traduit en Langue Chinoiſe, & des Tables Aſtronomiques
„ de vôtre façon, ſelon l'uſage de ces Peuples; & par le moyen deſ-
„ quelles vous avez rendu favorable à la Réligion Chrétienne cette Na-
„ tion polie en toute ſorte de ſciences, & qui a d'ailleurs beaucoup d'in-
„ clination à la vertu.

„ Mais rien ne nous a été plus agréable, que d'apprendre par ces mê-
„ mes lettres, combien ſagement vous vous ſervez de l'uſage des ſcien-
„ ces profanes pour le ſalut de ces peuples, & pour l'avancement de la
„ Foi; les employant à propos, pour réfuter les calomnies & les fauſ-
„ ſes accuſations, dont quelques-uns tâchoient de flétrir la Réligion Chré-
„ tienne; & pour vous gagner ſi bien l'affection de l'Empereur & de
„ ſes principaux Miniſtres, que par-là non ſeulement vous vous êtes dé-
„ livré des fâcheuſes perſécutions que vous avez ſouffertes ſi longtems,
„ avec tant de force & de courage: mais vous avez fait rappeller tous

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ les Miſſionaires de leur éxil, & vous avez non ſeulement rétabli la „ Réligion dans ſa prémiere liberté, & dans tous ſes honneurs ; mais „ vous l'avez miſe en état de faire de jour en jour de plus grands progrez. „ Car il n'eſt rien que l'on ne doive attendre de vos ſoins, & de ceux „ qui travaillent avec vous pour la Réligion dans ce pays, auſſibien que „ d'un Prince qui a tant d'eſprit & de ſageſſe, & qui paroît ſi affection- „ né à la Réligion, comme le font voir les Edits qu'il a faits par vôtre „ conſeil contre les Hérétiques & les Schiſmatiques, & les témoignages „ d'amitié, que reçoivent de lui les Catholiques Portugais.

„ Vous n'avez donc qu'à continuer les ſoins que vous prenez, pour „ avancer, par les induſtries de vôtre zèle & de vôtre ſçavoir, les avan- „ tages de la Réligion, ſur quoi vous devez vous promettre tous les ſe- „ cours du S. Siége & de nôtre autorité Pontificale ; puiſque nous n'a- „ vons rien tant à cœur, pour nous acquiter de nos devoirs de Paſteur „ univerſel, que de voir croître & avancer heureuſement la Foi de J. C. „ dans cette illuſtre partie du monde, qui, quelqu'éloignée qu'elle ſoit „ de nous par les vaſtes eſpaces de terres & de mers qui nous en ſépa- „ rent, nous eſt d'ailleurs ſi proche par la charité de J. C. qui nous „ preſſe de donner nos ſoins & nos penſées au ſalut éternel de tant de „ peuples.

„ Cependant nous ſouhaitons d'heureux ſuccez à vos ſaints travaux & „ à ceux de vos compagnons : Et par la tendreſſe paternelle que nous „ avons pour vous, & pour tous les Fidèles de la Chine, nous vous „ donnons à tous très-affectueuſement la bénédiction Apoſtolique, com- „ me un gage de nôtre affection. DONNE' à Rome le troiſieme de De- „ cembre, mil-ſix-cens-quatre-vingt-un. „

Deſſein que forme Louis XIV.

Ce fût une de ces lettres, où le Pere Verbieſt repréſentoit d'une manière ſi pathétique les beſoins de la Chine, qui toucha Louis XIV. de glorieuſe mémoire. Ce grand Prince, encore plus illuſtre par ſon zèle pour la Réligion, que par une ſuite de faits héroïques, qui pendant le cours du plus long régne qu'on ait encore vû, ont fait l'étonnement & l'admiration de toute l'Europe ; ce grand Prince, dis-je, crut qu'en ſuivant ſes vûës pour la perfection des Sciences, il pouvoit en même tems procurer à la Chine un nombre d'excellens Ouvriers, qui y travailleroient ſelon l'eſprit de leur vocation à la converſion des Infidèles.

Il donna ſur cela ſes ordres à un des plus grands Miniſtres qu'ait eu la France, & le plus capable d'exécuter un ſi beau projet. M. Colbert avoit déja chargé, par ordre du Roi, Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences, du ſoin de réformer la Géographie : pluſieurs membres de cette illuſtre Académie furent envoyez dans tous les ports de l'Océan & de la Méditerranée, en Angleterre, en Dannemarc, en Afrique, & aux Iſles de l'Amérique, pour y faire les obſervations néceſſaires. Il n'étoit pas auſſi aiſé de les envoyer aux Indes & à la Chine : des étrangers couroient riſque d'y être mal reçûs, & de faire inutilement un long & dangéreux voyage.

Fait décla-

La Chine demandoit des Miſſionaires, & c'eſt ce qui fit jetter les yeux ſur

ſur les Jéſuites, qui y avoient déja un grand nombre d'établiſſemens, & dont la vocation eſt d'aller par-tout où il y a lieu d'eſpérer de faire plus de fruit pour le ſalut des ames. Le P. de Fontaney qui profeſſoit alors les Mathématiques au College de LOUIS LE GRAND, demandoit depuis plus de vingt ans la permiſſion de ſe conſacrer aux Miſſions de la Chine & du Japon. M. Colbert l'appella avec M. Caſſini, pour lui communiquer les intentions de Sa Majeſté; & c'eſt ainſi que ce ſage Miniſtre lui parla:

CHRISTIANISME A LA CHINE.

rer ſes intentions au P. de Fontaney.

„ *Les Sciences*, MON PERE, *ne méritent pas que vous preniez la peine de* „ *paſſer les mers, & de vous réduire à vivre dans un autre monde éloigné de* „ *vôtre patrie & de vos amis. Mais comme le déſir de convertir les Infidèles, &* „ *de gagner des ames à J. C. porte ſouvent vos Peres à entreprendre de pareils* „ *voyages, je ſouhaiterois qu'ils ſe ſerviſſent de l'occaſion; & que, dans les tems* „ *qu'ils ne ſont pas ſi occupez à la prédication de l'Evangile, ils fiſſent ſur les lieux* „ *quantité d'obſervations, qui nous manquent pour la perfection des Sciences &* „ *des Arts.*

La mort de ce Miniſtre, qui arriva alors, fit perdre de vûë ce projet; mais ce ne fût que pour un peu de tems. M. de Louvois, qui lui ſuccéda dans la Charge de Sur-Intendant des Arts & des Sciences, demanda aux Supérieurs de nôtre Compagnie des ſujets ſçavans, zélez, & capables d'entrer dans ces vûës. Parmi le grand nombre de Jéſuites qui s'offrirent, le choix tomba ſur ſix, qui furent préferez aux autres; ſçavoir, les Peres de Fontaney, Tachard, Gerbillon, Bouvet, le Comte, & de Viſdelou. Le Roi les honora du titre de ſes Mathématiciens, & c'eſt en cette qualité qu'ils furent admis dans l'Académie des Sciences: il les gratifia auſſi de tous les Inſtrumens de Mathématique propres à faire des obſervations, de penſions réglées, & de préſens magnifiques.

Jéſuites François envoyez à la Chine à titre de Mathématiciens du Roi.

Comblez des bienfaits de Sa Majeſté, ils ſe rendirent à Breſt, où ils s'embarquerent au mois de Mars de l'année 1685. ſur le vaiſſeau qui portoit M. le Chevalier de Chaumont, Ambaſſadeur Extraordinaire, à Siam, d'où ils devoient ſe rendre à la Chine. Le Roi de Siam ayant ſouhaité que le P. Tachard revînt en France, pour amener avec lui des Mathématiciens, qui demeuraſſent dans ſon Royaume, il ne fût permis qu'aux cinq autres Miſſionaires de ſuivre leur deſtination, & de s'embarquer ſur un vaiſſeau Chinois, qui faiſoit voile pour *Ning po*.

Il eſt inutile de rapporter ce qu'ils eurent de fatigues & de dangers à eſſuyer, juſqu'à leur arrivée dans cette ville, qui eſt un très-bon port ſur la mer orientale de la Chine vis-à-vis du Japon: ils les eurent bientôt oubliées à la vûë de ces terres infidèles, après leſquelles ils ſoupiroient depuis ſi longtems. Cependant leur vertu & leur conſtance furent bientôt miſes à une dure épreuve. Les Mandarins de *Ning po* les reçurent d'abord avec civilité: mais cette politeſſe leur attira de fortes reprimandes de la part du Viceroi, qui étant l'ennemi déclaré du Chriſtianiſme, prit des meſures pour renvoyer au plûtôt les Miſſionaires. Il écrivit pour cela au Tribunal des Rits, & lui préſenta une requête, par laquelle il demandoit qu'il fût fait défenſe aux vaiſſeaux Chinois, qui trafiquent dans

Arrivent à *Ning po*; comment reçûs.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

les Royaumes voiſins, d'amener aucun Européan à la Chine. Il ne doutoit point qu'une réponſe favorable ne l'autoriſât à confiſquer le vaiſſeau & tous les effets.

Appellez à la Cour par ordre de l'Empereur.

Le P. Verbieſt, qui avoit été averti de leur heureuſe arrivée, en informa l'Empereur, en lui diſant que ces nouveaux venus étoient ſes freres, & qu'ils pouvoient être très-utiles par leur habileté dans les Mathématiques. *Ce ne ſont pas des gens de ce caractère*, répondit l'Empereur, *qu'il faut chaſſer de mes Etats*; & ayant aſſemblé ſon Conſeil privé, la réſolution fût priſe de les appeller à la Cour avec diſtinction : l'ordre étoit conçû en ces termes : *Que tous viennent à ma Cour, ceux qui ſçauront les Mathématiques demeureront auprès de moi : les autres iront dans les Provinces où bon leur ſemblera.* Cet ordre fût envoyé au Viceroi, qui eût le chagrin de procurer à ſes fraix une entrée honorable dans l'Empire, à ceux-là mêmes qu'il avoit voulu en chaſſer d'une manière honteuſe.

Honneurs qu'on leur fait à *Hang tcheou*.

Des barques qu'on leur fournit, les porterent en cinq jours à *Hang tcheou*, qui eſt la capitale de la Province. Les Chrétiens qui s'étoient ſi fort intéreſſez à leur affaire, par les prieres qu'ils avoient adreſſées continuellement à Dieu, vinrent en foule au-devant d'eux ſur le bord de la riviere, & les conduiſirent à l'Egliſe, qui étoit gouvernée par le P. Intorcetta.

Ce fût une joye bien ſenſible à ces nouveaux Miſſionaires, d'embraſſer ce vieillard reſpectable par tant d'années d'Apoſtolat, & encore plus par les marques glorieuſes de Confeſſeur de J. C. qu'il avoit reçûës dans les fers, & dans les priſons de *Peking*. Le Viceroi qui réſide dans cette ville, leur fit préparer une barque Impériale, ſur laquelle ils s'embarquerent, & donna ordre à un Mandarin de les accompagner juſqu'à *Peking*, & de leur faire rendre les honneurs qui ſont dûs à ceux qui ſont appellez par l'Empereur.

En treize jours ils arriverent à *Yang tcheou*, où ils eurent la conſolation de voir le P. Aleoniſſa, Provicaire de M. l'Evêque de Baſilée, & le P. Gabiani, Jéſuite. Là ils laiſſerent le grand canal, dont la navigation fût interrompuë par les glaces qui ſurvinrent, & ils continuerent leur route par terre juſqu'à *Peking*, où ils arriverent le ſept de Fevrier de l'année 1688.

Apprennent en arrivant à *Peking* la mort du P. Verbieſt.

La joye qu'ils eurent de ſe voir au terme de leurs déſirs, fût bien temperée par l'accablement de douleur, où les jetta la triſte nouvelle de la mort du P. Verbieſt, qu'ils apprirent à leur arrivée. Ils s'étoient flattez de ſe former aux vertus Apoſtoliques par les lumieres & les conſeils de ce grand homme, qui avoit confeſſé le ſaint Nom de Jeſus-Chriſt à la Cour, & au milieu des Tribunaux, ſous le poids des chaînes, & dans l'obſcurité des priſons ; & ils ſe voyoient privez de ce ſecours, dont ils ſentoient le beſoin, ſurtout dans ces commencemens.

Les travaux continuels & exceſſifs du P. Verbieſt avoient fort affoibli ſon tempérament, tout robuſte qu'il étoit, & l'avoient jetté dans une langueur qui dégénéra en une eſpece de phtiſie. Les Médecins de l'Empereur le ſoulagerent quelque tems par ces cordiaux admirables que la Chine fournit; mais ils ne purent ſurmonter la violence de la fiévre. Après avoir reçû

reçû les derniers Sacremens de l'Egliſe avec une ferveur & une piété, qui pénétrerent les aſſiſtans de dévotion & de triſteſſe, il rendit ſon ame au Seigneur le 28. de Janvier 1688. CHRISTIANISME A LA CHINE.

Il fût généralement regretté de l'Empereur, des Grands, & du Peuple, qui avoient conçû la plus haute idée de ſa vertu & de ſa capacité ; des Miſſionaires qui lui devoient le rétabliſſement de la Réligion Chrétienne, preſque entierement ruinée, & qu'il ſoutenoit de tout ſon crédit à la Cour ; & enfin des Fidèles, dont il maintenoit la ferveur, & dont il protégeoit la foibleſſe, ſoit en leur envoyant des Ouvriers Evangéliques, ſoit en étouffant les perſécutions dans leur naiſſance, ſoit en prévenant celles dont ils étoient menacez. Son éloge.

Honoré de la faveur du Prince, & dans le haut point de réputation où ſon mérite l'avoit mis, il charmoit tout le monde par ſa douceur, ſa modeſtie, ſon recüeillement, & ſon humilité profonde : plus on lui applaudiſſoit, plus il avoit de bas ſentimens de lui-même, n'eſtimant l'affection de l'Empereur & des Grands, qu'autant qu'elle pouvoit être utile à la propagation de la Foi.

Dans toutes ſes actions, il ne comptoit que ſur la protection divine ; & plein de confiance en cette protection, nul obſtacle ne l'arrêtoit, dès qu'il s'agiſſoit de la gloire de Dieu, & des intérêts de la Réligion ; auſſi ne formoit-il aucune entrepriſe, qu'il ne la recommandât à Dieu par des prieres humbles & ferventes.

Inſenſible à toutes les choſes de la terre, il ne penſoit qu'à celles qui pouvoient procurer le ſolide établiſſement de la Foi : viſites ou converſations inutiles, lecture de livres curieux, nouvelles même d'Europe, qu'on lit avec tant d'empreſſement, quand on eſt ſi fort éloigné de ſa patrie ; il ſe retranchoit tout cela, regardant comme des momens perdus tous ceux qui n'étoient pas conſacrez aux fonctions utiles à la Réligion : ſon tems étoit employé, ou à calculer avec un travail infatigable les mouvemens des aſtres, pour compoſer le Calendrier de chaque année ; ou à inſtruire les Fidèles & les Catéchumenes ; ou bien à écrire des lettres aux Miſſionaires, pour les conſoler & les fortifier, aux Vicerois & aux Mandarins, pour leur recommander les Chrétientez qui étoient dans leur département, & aux Jéſuites d'Europe, pour les inviter à venir cultiver un auſſi vaſte champ que celui de la Chine.

Ses papiers de dévotion, qu'on a lûs après ſa mort, ont fait connoître juſqu'où alloit la délicateſſe de ſa conſcience ; quelle étoit la rigueur de ſes auſtéritez corporelles ; avec quelle attention il veilloit ſur tous les mouvemens de ſon cœur, non obſtant la foule de ſes occupations ; & enfin avec quelle ardeur il aſpiroit au bonheur de donner ſa vie pour J. C.

On lui a ſouvent entendu dire qu'il n'auroit jamais accepté la Charge qu'il rempliſſoit, s'il n'avoit eſpéré, qu'au cas qu'il s'élevât quelque nouvelle tempête contre la Réligion, il en ſeroit la prémiere victime ; & que les Idolâtres qui le regardoient comme le chef des Chrétiens, lui feroient porter tout le poids de la perſécution. Sa charité ne connoiſſoit point de bornes, quand il s'agiſſoit de pourvoir aux beſoins des autres, tandis qu'il étoit

CHRISTIANISME A LA CHINE.

étoit extrêmement dur à lui-même, & qu'il ſe refuſoit juſqu'au néceſſaire. Enfin il s'étoit fait une loi de ne point paroître en public, ni à la Cour, que revêtu d'un cilice, ou ceint d'une chaîne de fer, armée de pointes; & par ce moyen l'habit propre de ſa dignité, ne ſervoit qu'à cacher la mortification de J. C. qu'il portoit ſur ſa chair.

L'Empereur *Cang hi* compoſe lui-même un éloge du P. Verbieſt.

Tel étoit cet illuſtre Miſſionaire, lequel avoit mérité l'eſtime & la bienveillance d'un Prince, qui étoit lui-même ſi rempli de mérite. Il fût très-ſenſible à la perte qu'on faiſoit du P. Verbieſt, & il l'honora d'un éloge qu'il compoſa lui-même, & qu'il envoya par deux Seigneurs diſtinguez, pour le lire devant le cercüeil du défunt, après lui avoir rendu de ſa part les mêmes devoirs, qui ſe rendent, ſelon la coûtume de la Chine à la mémoire des morts. L'éloge étoit conçû en ces termes.

„ Je conſidere ſérieuſement en moi-même, que le P. Ferdinand Ver-
„ bieſt a quitté de ſon propre mouvement l'Europe pour venir dans mon
„ Empire; & qu'il a paſſé une grande partie de ſa vie à mon ſervice. Je
„ lui dois rendre ce témoignage; que durant tout le tems qu'il a pris ſoin
„ des Mathématiques, jamais ſes prédictions ne ſe ſont trouvées fauſſes:
„ elles ont toûjours été conformes au mouvement du ciel. Outre cela,
„ bien loin de négliger l'exécution de mes ordres, il a parû en toutes
„ choſes exact, diligent, fidèle, & conſtant dans le travail juſqu'à la fin
„ de ſon ouvrage, & toûjours égal à lui-même.

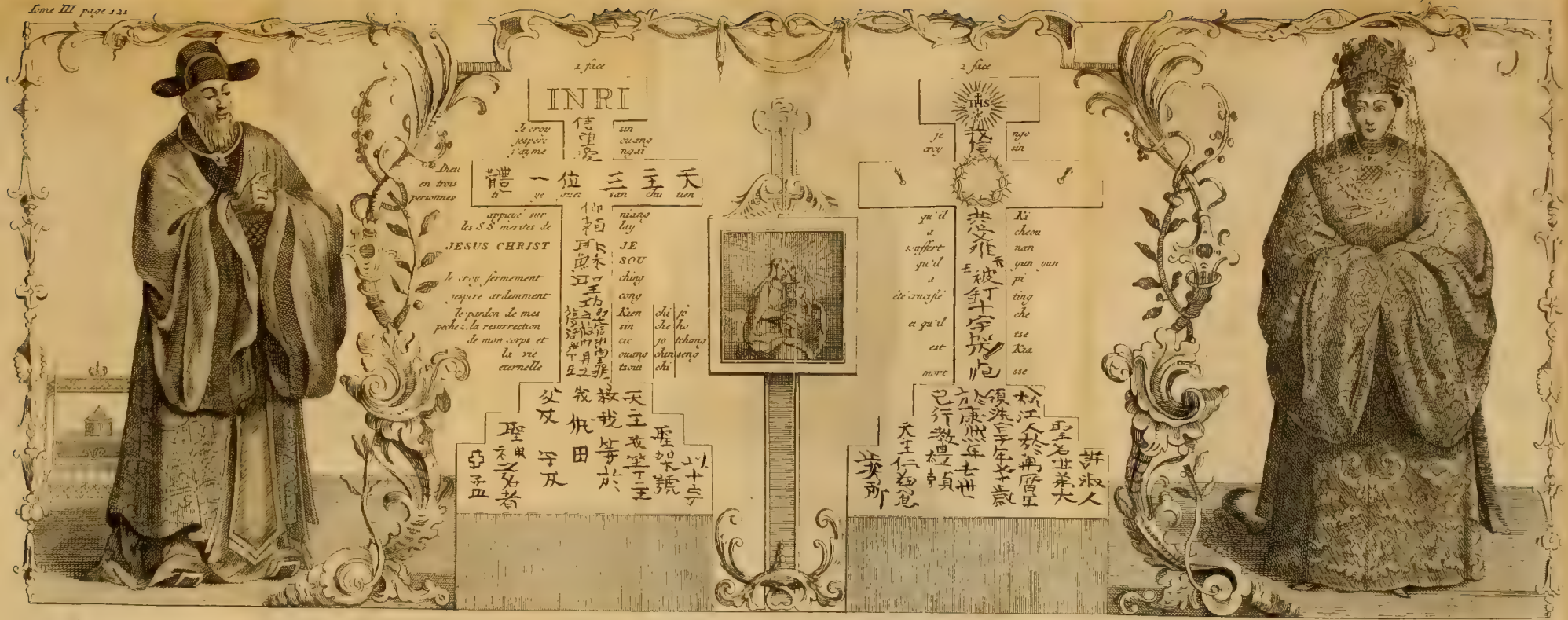
„ Dès que j'ai appris ſa maladie, je lui ai envoyé mon Médecin: mais
„ quand j'ai ſçû que le ſommeil de la mort l'avoit enfin ſéparé de nous,
„ mon cœur a été bleſſé d'une vive douleur. J'envoye deux-cens onces
„ d'argent & pluſieurs pieces de ſoye, pour contribuer à ſes obſeques;
„ & je veux que cet Edit ſoit un témoignage public de l'affection ſince-
„ re que je lui porte. "

Déſcription de ſes funérailles.

L'exemple du Prince fût ſuivi de pluſieurs Grands de la Cour, qui écrivirent ſur des pieces de ſatin des éloges du P. Verbieſt, leſquels furent ſuſpendus dans la ſalle où le corps étoit expoſé. Le 11. de Mars, qui étoit le jour fixé pour ſes obſeques, l'Empereur envoya ſon beau-pere, qui eſt en même-tems ſon oncle, avec un des prémiers Seigneurs de la Cour, un Gentilhomme de la Chambre, & cinq Officiers du Palais, pour y tenir ſa place: ils s'y rendirent dès les ſept heures du matin.

Le corps du Pere étoit enfermé dans un cercüeil d'un bois épais de trois à quatre pouces, verniſſé & doré par déhors, ſelon la coûtume de la Chine, & ſi bien fermé, que l'air n'y pouvoit pénétrer. Le cercüeil fût porté dans la ruë ſur un brancard, expoſé ſous une eſpece de dôme ſoutenu de quatre colomnes revêtuës d'ornemens de ſoye blanche, couleur qui eſt à la Chine celle du deüil; d'une colomne à l'autre pendoient pluſieurs feſtons de ſoye de diverſes couleurs. Le brancard étoit attaché ſur deux mâts de deux pieds de diametre, & d'une longueur proportionnée, que ſoixante hommes devoient porter ſur leurs épaules.

Le Pere Supérieur accompagné de tous les Jéſuites de *Peking*, ſe mit à genoux devant le corps. Ils firent trois profondes inclinations juſqu'à terre, tandis que les Chrétiens pouſſoient des ſanglots capables d'attendrir les



Paul Siu, Colao ou premier Ministre d'Estat.

FIGURE DE LA CROIX AVEC LA QUELLE LES CHRÉTIENS DE LA CHINE ONT ACCOUTUMÉ DE SE FAIRE ENSEVELIR.

Candide Hiu, petite fille du Colao Paul Siu.

les cœurs les plus insensibles. Ensuite tout se disposa pour la marche, qui devoit se faire dans deux grandes ruës tirées au cordeau, larges environ de cent pieds, & longues d'une lieüe, pour aller gagner la porte de l'Oüest, éloignée de six-cens pas du lieu de la sépulture, qui fût accordée au P. Ricci par l'Empereur *Van lié*. CHRISTIANISME A LA CHINE.

D'abord paroissoit un tableau de vingt-cinq pieds de haut sur quatre de large, où l'on avoit écrit en caractères d'or sur un fond te taffetas rouge, le nom & la dignité du P. Verbiest. Plusieurs hommes soutenoient cette machine, qui étoit précédée d'une troupe de joüeurs d'instrumens, & suivie d'une autre troupe qui portoit des étendarts, des festons, & des banderolles. On voyoit ensuite une grande Croix ornée de banderolles, qui étoit portée entre deux rangs de Chrétiens vetus de blanc, tenant d'une main un cierge allumé, & de l'autre un mouchoir pour essuyer leurs larmes. Ils marchoient deux à deux, avec une modestie qui édifioit les Infidèles.

A quelque distance, & entre deux rangs de luminaires, suivoit l'image de la Sainte Vierge & de l'Enfant Jesus, tenant le globe du monde en sa main, laquelle étoit dans un cadre entouré de plusieurs pieces de soye, qui formoient une espece de cartouche. Après quoi venoit le tableau de S. Michel, avec des ornemens semblables.

Immédiatement après, paroissoit le portrait du défunt, avec l'éloge composé par l'Empereur, & ecrit sur une grande piece de satin jaune. Il étoit environné d'une foule de Chrétiens & de Missionaires, qui suivoient en habit de deüil. Enfin le cercüeil paroissoit accompagné des Députez de la Cour, & d'une foule de Seigneurs à cheval. Cinquante Cavaliers fermoient cette marche, qui se fit avec beaucoup d'ordre & de modestie.

Quand on fût arrivé au lieu de la sépulture, les Missionaires en surplis réciterent les prieres de l'Eglise; on jetta de l'eau-bénîte: on fit les encensemens ordinaires marquez dans le Rituel Romain; & on descendit le corps dans un tombeau profond, entouré de quatre murailles de brique, qui devoient etre fermées d'une voute. Toutes ces cérémonies étant finies, les Missionaires écouterent à genoux ce que le beau-pere de l'Empereur avoit à leur dire de la part de Sa Majesté. Ce fût ainsi qu'il parla.

„ Le P. Verbiest a rendu de grands services à l'Etat. Sa Majesté, qui „ en est très-persuadée, m'a aujourd'hui envoyé avec ces Seigneurs pour „ en rendre un témoignage public; afin que tout le monde sçache l'affec- „ tion singuliere qu'elle a toûjours euë pour sa personne, & la douleur „ qu'elle a de sa mort. Discours du beau-pere de l'Empereur.

La douleur que les Missionaires ressentoient de leur perte, & cette faveur surprenante de l'Empereur, leur fermoient la bouche: ils ne sçavoient comment s'exprimer. Cependant le P. Pereyra prit la parole au nom de tous les Missionaires, & fit au beau-pere de l'Empereur la réponse suivante. Réponse du P. Pereyra.

„ C'est moins nôtre douleur, dit-il, que l'extrême bonté de l'Em- „ pereur,

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ pereur, qui nous empêche de parler. Eſt-il poſſible, Seigneur, que „ ce grand Prince traite des étrangers, comme s'ils avoient l'honneur „ de lui apartenir? Non content de prendre ſoin de nôtre ſanté, de „ nôtre réputation, & de nôtre vie, il honore même nôtre mort par „ ſes éloges, par ſes libéralitez, & par la préſence des plus grands „ Seigneurs de ſa Cour, & (ce qu'on ne ſçauroit aſſez eſtimer) par ſa „ douleur. Pouvons-nous répondre à tant de faveurs? Ce que nous „ vous ſupplions de lui dire, c'eſt que nous pleurons aujourd'hui, parce „ que nos larmes peuvent bien faire connoître la grandeur de nôtre af- „ fliction; mais que nous n'oſons parler, parce que nos paroles ne „ peuvent pas exprimer tout ce que nous ſentons de reconnoiſſance. "

Honneurs rendus à la mémoire du P. Verbieſt.

On rapporta cette réponſe à l'Empereur, qui en fût content. Quelques jours après, le Tribunal des Rits préſenta une requête à Sa Majeſté, par laquelle il demandoit, & obtint la permiſſion de décerner de nouveaux honneurs au P. Verbieſt. Il deſtina ſept-cens taëls d'argent à lui élever un Mauſolée; & outre cela il conclut à faire graver ſur une table de marbre l'éloge que l'Empereur avoit compoſé, & à députer des Mandarins, pour lui rendre les derniers devoirs au nom de l'Empire.

Les Miſſionaires nouvellement arrivez, n'avoient pas encore eu l'honneur de ſaluer l'Empereur, quoiqu'il ſe fût informé de leurs noms, de leurs talens, & de leur capacité; & que même il leur eût envoyé de ſon thé, & du vin de ſa table: le deüil qu'il avoit pris pour la mort de l'Impératrice ſon ayeule, en fût cauſe, & retarda même les obſeques du Pere Verbieſt.

Nouveaux Miſſionaires admis à l'audience.

Ce fût le 21. Mars de l'année 1688. qu'il les admit à ſon audience. Après pluſieurs marques de bonté, il leur fit un reproche obligeant de ce qu'ils ne vouloient pas tous demeurer à ſa Cour; & il leur declara qu'il retenoit à ſon ſervice les Peres Gerbillon & Bouvet, & qu'il permettoit aux autres de precher la Réligion Chrétienne dans les Provinces.

Les PP. Gerbillon & Bouvet retenus à la Cour.

L'Empereur, qui goûta fort ces deux Peres, leur ordonna d'apprendre la Langue Tartare, afin de pouvoir s'entretenir avec eux dans cette Langue: il leur donna meme des Maîtres; & pour s'aſſûrer des progrez qu'ils y faiſoient, il les interrogeoit de tems en tems, & liſoit ce qu'ils avoient compoſé.

Ces Peres s'étoient déja rendus habiles dans une Langue, qui n'eſt pas à beaucoup près ſi difficile que la Langue Chinoiſe, lorſque la Providence préſenta au P. Gerbillon une occaſion de rendre un ſervice important à l'Empereur. Il s'agiſſoit de prévenir la guerre, qui étoit ſur le point de s'allumer entre les Chinois & les Moſcovites. Ceux-ci avoient trouvé le moyen de ſe faire un chemin depuis Moſcou, juſqu'à trois-cens lieües de la Chine: s'étant avancez par la Siberie, & ſur diverſes rivieres, c'eſt-à-dire, ſur l'*Irtis*, l'*Oby*, le *Geniſſée*, l'*Angara*, qui vient du Lac de *Paycal*, ſitué au milieu de la Tartarie; ils entrerent dans la riviere de *Selenga*, & pénétrerent juſqu'à celle que les Tartares appellent *Saghalien oula*, & les Chinois *He lon kiang*, c'eſt-à-dire, *Riviere du dragon noir*. C'eſt un grand fleuve

fleuve qui traverſe la Tartarie, & ſe jette dans la mer orientale au Nord du Japon. CHRISTIANISME A LA CHINE.

Non contens de ces découvertes, les Moſcovites bâtirent de diſtance en diſtance des Forts ſur toutes ces rivieres. Les plus proches de la Chine étoient *Selenga*, *Nipchou*, & *Tacſa*. Les Tartares orientaux, ſujets de l'Empereur, occupent toutes les terres qui ſont entre la grande muraille, & la riviere de *Saghalien oula*; ſurpris de voir que les Moſcovites bâtiſſoient des Forts, pour s'emparer d'un pays, dont ils prétendoient être les maîtres; & qu'ils venoient leur y diſputer la chaſſe des martres zibelines, ils crurent devoir s'oppoſer à leur entrepriſe, & démolirent juſqu'à deux fois le Fort d'*Tacſa*, qui fût rétabli autant de fois par les Moſcovites.

Pour prévenir une guerre funeſte, que cette querelle auroit engagée entre les deux Nations, on propoſa de régler les limites des deux Empires. Les Czars de Moſcovie envoyerent leurs Plénipotentiaires à *Nipchou*, & l'Empereur envoya de ſon côté des Ambaſſadeurs, auxquels il joignit le P. Pereyra, & le P. Gerbillon, pour leur ſervir d'Interprêtes. La négociation fût difficile: les Ambaſſadeurs de part & d'autre ne s'accordoient point, & étoient prêts de rompre les conférences: l'un & l'autre parti avoit à ſa ſuite un corps d'armée, pour terminer par la force ce que la négociation ne pourroit pas décider. Le P. Gerbillon tâcha de concilier les eſprits; il paſſa pluſieurs fois d'un camp à l'autre: il propoſa des expédiens; & ménageant avec adreſſe les intérêts communs, il perſuada aux Moſcovites de céder *Tacſa*, & d'accepter les limites que propoſoit l'Empereur. Il revint même avec un Traité de paix tout dreſſé, qui fût ſigné deux jours après par les Plénipotentiaires des deux Nations. Le P. Gerbillon ménage une paix entre les Chinois & les Moſcovites.

Toute l'armée félicita les deux Miſſionaires d'un ſuccès, auquel on ne croyoit pas devoir s'attendre. Le Prince *So ſan* ſurtout, ne ceſſoit de loüer le zèle & la ſageſſe du P. Gerbillon; & rendant compte à l'Empereur de cette négociation, dont il étoit le Chef, il lui avoüa que ſans le ſecours de cet Européan, elle eût été abſolument rompuë; & que rien n'auroit pû ſe décider que par la voye des armes.

L'Empereur, qui, comme je l'ai dit, goûtoit fort le caractère du P. Gerbillon, eût encore plus d'affection pour lui après cette preuve qu'il venoit de donner de ſon zèle. Il voulut l'avoir auprès de ſa perſonne au Palais, dans ſes Maiſons de plaiſance, & dans ſes voyages en Tartarie; & partout il lui donna des marques d'une eſtime particuliere.

Le P. Grimaldi, Jéſuite Italien, qui avoit ſuccédé au Pere Verbieſt dans la Charge de Préſident du Tribunal des Mathématiques, étoit allé en Moſcovie par ordre de l'Empereur. Sa Majeſté voulut que le P. Thomas & le P. Pereyra fiſſent les fonctions de cette Charge en ſon abſence. Il donna en même-tems de l'occupation au P. Gerbillon & au P. Bouvet: comme il joüiſſoit d'une paix profonde, & que tout étoit tranquille dans ſes vaſtes Etats, ſoit pour ſe divertir, ſoit pour s'occuper, il prit le deſſein d'apprendre les ſciences de l'Europe, Il choiſit lui-même l'Arithmétique, les Elémens d'Euclide, que le P. Verbieſt avoit commencé à lui expliquer, la Géometrie pratique, & la Philoſophie. L'Empereur étudie les ſciences de l'Europe.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Fait composer des Traitez d'Arithmétique & de Géometrie.

Le P. Thomas, le P. Gerbillon, & le P. Bouvet eurent ordre de compoſer des Traitez ſur ces matières. Le prémier eût pour ſon partage l'Arithmétique, & les deux autres étoient chargez des Elémens d'Euclide & de la Géometrie. Ils compoſoient leurs démonſtrations en Langue Tartare, la Langue Chinoiſe étant moins propre à éclaircir des matières aſſez obſcures d'elles-mêmes. D'ailleurs ceux qu'on avoit donnez aux Peres pour Maîtres en cette Langue, revoyoient avec eux les démonſtrations: & ſi quelque mot étoit moins propre, ils en ſubſtituoient un autre à ſa place.

Son application à l'étude.

Ils alloient tous les jours au Palais, & paſſoient deux heures le ſoir, à expliquer leurs démonſtrations à l'Empereur, qui admirant la ſolidité de nos ſciences, s'y appliquoit chaque jour avec une ardeur nouvelle. Il faiſoit monter les Peres ſur ſon eſtrade, & les obligeoit de s'aſſeoir à ſes côtez, pour lui montrer les figures, & les lui expliquer plus aiſément. Il n'interrompoit pas meme ſon etude, lorſqu'il demeuroit dans ſa Maiſon de plaiſance, qui eſt à deux lieües de *Peking*.

Il faloit que les Peres partiſſent dès quatre heures du matin pour s'y rendre, ils ne revenoient à *Peking* que fort tard, & étoient obligez de paſſer une partie de la nuit à preparer les leçons du lendemain. Il n'y avoit que l'eſpérance de faire goûter à l'Empereur les véritez de la Foi, ou du moins de le rendre favorable à la Réligion, qui pût ſoutenir les Miſſionaires dans une ſemblable fatigue, dont ils étoient quelquefois accablez.

L'Empereur continua cette étude durant cinq ans avec la même aſſiduité, ſans rien diminuer de ſon application aux affaires de l'Etat, & ſans manquer un ſeul jour de donner audience aux Grands-Officiers de ſa Maiſon, & aux Cours ſouveraines. Il ne ſe contentoit pas de la ſpéculation, il mettoit en pratique ce qu'on lui avoit enſeigné.

Quand, par exemple, on lui expliquoit les proportions des corps ſolides, il prenoit une boule, & en meſuroit le diametre. Il calculoit enſuite quel poids devoit avoir une autre boule de même matière, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diametre; ou bien quel diametre devoit avoir une boule d'un plus grand ou d'un plus petit poids.

Il examinoit avec le meme ſoin les proportions & la capacité des cubes, des cylindres, des cônes entiers & tronquez, des pyramides, & des ſphéroïdes. Il nivela lui-même durant trois ou quatre lieües la pente d'une riviere. Il meſuroit quelquefois géometriquement les diſtances des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivieres & des étangs, prenant ſes ſtations, pointant ſes inſtrumens, & faiſant exactement ſon calcul: puis il faiſoit meſurer ces diſtances; & il étoit charmé, quand ce qu'il avoit trouvé par le calcul, s'accordoit parfaitement avec ce qu'on avoit meſuré. Il recevoit avec plaiſir les applaudiſſemens des Seigneurs de ſa Cour, qui lui en marquoient de la ſurpriſe: mais il les tournoit preſque toûjours à la loüange des ſciences d'Europe, & de ceux qui les lui enſeignoient.

Compoſe

Enfin ce Prince, tout occupé qu'il étoit du gouvernement du plus grand

grand Empire du monde, devint ſi habile dans les Mathématiques, qu'il compoſa un livre de Géométrie : il le donna aux Princes ſes enfans, dont il voulut être le maître, en les aſſemblant tous les jours, & leur expliquant les proportions les plus difficiles d'Euclide.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

lui-même un livre de Géometrie.

Cette bonté, dont l'Empereur avoit conſtamment honoré les Miſſionaires ; & qu'il pouſſoit meme juſqu'à une eſpece de familiarité, répondoit de ſa protection pour le Chriſtianiſme, & ſembloit inviter à venir dans ſes Etats un grand nombre d'excellens ſujets, qui ſoupiroient après cette Miſſion.

Différend entre le Pape & le Roi de Portugal au ſujet des Miſſionaires.

Leur zèle, tout ardent qu'il étoit, fût rallenti, ou du moins ſuſpendu, par les conteſtations qui s'éleverent entre deux Puiſſances, leſquelles exigeoient une obéïſſance, qu'on ne pouvoit rendre à l'une, ſans offenſer l'autre. La Sacrée Congrégation avoit envoyé des Vicaires Apoſtoliques dans tout l'Orient, & avoit inſtitué un ſerment, par lequel chaque Miſſionaire devoit reconnoître leur autorité. D'une autre part, le Roi de Portugal défendoit de prêter ce ſerment, prétendant qu'il avoit lui ſeul le droit d'y nommer des Evêques. On ſe trouvoit par-là dans la triſte néceſſité de choquer l'une ou l'autre autorité.

Cependant les Jéſuites, & quelques autres Réligieux, obéïrent aux ordres de la Sacrée Congrégation ; perſuadez que l'intention d'un Prince auſſi zélé pour la Réligion que le Roi de Portugal, n'étoit pas de riſquer pour ſes intérêts particuliers la ruine du Chriſtianiſme à la Chine, & peut-être dans toutes les autres parties de l'Orient.

Evêques nommez pour la Chine.

Les choſes s'accommoderent dans la ſuite ; & ſur les rémontrances qui furent faites par le P. Tachard au Pape Innocent XI. Sa Sainteté ſuſpendit le ſerment. Aléxandre VIII. ſon ſucceſſeur accorda peu après trois Evêques à la nomination du Roi de Portugal ; l'un pour *Peking*, l'autre pour *Nan king*, & le troiſieme pour *Macao*.

Chrétiens ſimplement tolerez à la Chine par l'interceſſion des Miſſionaires à la Cour.

Cependant la Réligion Chrétienne n'étoit que tolerée à la Chine : & l'Edit porté par l'Empereur au commencement de ſa majorité, qui rétabliſſoit dans les Egliſes les Miſſionaires éxilez pendant la derniere perſécution, défendoit à tous ſes ſujets d'embraſſer déſormais la Loi Chrétienne. Il eſt vrai que les Peres qui étoient à la Cour, obtenoient des recommandations puiſſantes auprès des Vicerois & des Mandarins des Provinces, qui les engageoient à fermer les yeux aux nouveaux établiſſemens, & à ne pas inquiéter ceux des Chinois, qui écoutoient plûtôt la voix de Dieu, que celle des hommes. Néanmoins il y en avoit pluſieurs, ſurtout parmi les Grands, qui, arrêtez par la crainte de perdre leur fortune, n'oſoient ſuivre la vérité connuë.

D'ailleurs il en coûtoit beaucoup pour obtenir ces ſortes de recommandations. Outre le cérémonial du pays, ſi gênant pour des étrangers, & qu'on doit exactement obſerver, lorſqu'on viſite les Seigneurs ; outre les momens favorables qu'il faut étudier, & les précautions qu'on doit prendre ; on ne ſe préſente guères devant eux, pour leur demander quelque grace, ſans accompagner ſa requête d'un préſent : on n'eſt pas même toûjours ſûr de réüſſir. Un Viceroi attaché à la Secte des Bonzes,

CHRISTIANISME A LA CHINE.

ou ennemi des Chrétiens, a dans la loi, ou une raiſon, ou un prétexte de s'oppoſer à tout nouvel établiſſement, ſans qu'on puiſſe blâmer ſa conduite.

Difficultez que rencontrent les Miſſionaires; comment levées.

C'eſt ce qu'éprouverent en différens tems quelques Eccléſiaſtiques François, & des Réligieux de differens Ordres, lorſqu'ils voulurent s'établir dans les Provinces. Les Peres Franciſcains venus de Manille furent traverſez dans le deſſein qu'ils avoient de s'établir à *Ngan king*, dans la Province de *Kiang nan*; le P. Aleoniſſa, dans ſa maiſon de *Nan king* que lui avoit laiſſé D. Grégoire Lopez, Evêque de Baſilée, Chinois de Nation, qui d'abord avoit été élévé par les Peres de Saint François, & qui étant devenu Réligieux de l'Ordre de Saint Dominique, avoit été, durant la perſécution, le plus ferme appui de la Réligion dans toutes les Provinces; M. le Blanc, à *Emouy*, & dans la Province de *Yun nan*; M. Maigrot Evêque de Conon, & Vicaire Apoſtolique dans la Province de *Fo kien*; M. l'Evêque d'Argolis, Evêque de *Peking*, qui avoit acheté une Maiſon à *Lin tcin* ſur les frontieres de *Pe tche li* & de *Chan tong*; MM. Baſſet, Appiani, de la Baluere, & Mullener, dans la Province de *Se tchuen*. Enfin pluſieurs autres, dont le détail ſeroit trop long, trouverent des obſtacles, qui ne purent être levez que par de fortes recommandations, que le P. Gerbillon obtint de ſes amis de la Cour, auprès des Vicerois, & des Gouverneurs des Provinces.

Jéſuites de la Chine décriez en Europe.

Non obſtant le zèle avec lequel ce Pere & les autres Jéſuites de *Peking*, s'employerent en faveur de ces différens Miſſionaires, il y eût des gens, qui ne rougiſſant point de haſarder les plus groſſieres calomnies, lorſqu'il s'agit des Jéſuites, affecterent de répandre en Europe, que ces Peres ſe déclaroient contre tous les autres Miſſionaires, & s'oppoſoient de toutes leurs forces à leurs établiſſemens; mais ils furent démentis, & par les lettres de remerciment que ces Miſſionaires écrivirent au P. Gerbillon, où quelques-uns d'eux l'appelloient un autre Joſeph, qui ſe ſervoit de la faveur que Dieu lui avoit donnée auprès de l'Empereur, pour l'utilité de cette Miſſion & de ſes miniſtres; & par le compte qu'ils en rendirent à la Sacrée Congrégation, qui chargea Monſeigneur le Nonce d'en témoigner ſa ſatisfaction au P. de Fontaney, durant le ſejour qu'il fit en France.

Diſcours du Nonce au P. de Fontaney.

„ La SACRE'E CONGRE'GATION, lui dit Son Excellence, ayant appris „ par les lettres qu'elle a reçûës des Evêques, des Vicaires Apoſtoliques, „ & de pluſieurs Miſſionaires de la Chine, avec quel zèle les Jéſuites „ François ſe ſont employez, depuis qu'ils ſont dans cette Miſſion, à ſou„ tenir la Réligion, & à rendre aux autres Miſſionaires tous les ſervices, que „ la bienveillance de l'Empereur les a mis en état de leur rendre, a cru de„ voir donner à ces Peres, un témoignage authentique de la ſatisfaction „ qu'elle a de leur conduite. Ainſi, dans une lettre ſignée par M. le „ Cardinal Barberin, Préfet de la Sacrée Congrégation, & par Monſei„ gneur Fabroni, Secretaire de la même Congrégation, elle me charge de „ vous remercier de ſa part; de vous témoigner combien elle eſt ſenſi„ ble à tout ce que vous, & les autres Jéſuites vos compagnons, avez „ fait

„ fait dans ce vaſte Empire, pour le bien de la Réligion, & pour ſoute-
„ nir dans leurs fonctions tous ceux qui y travaillent ; & de vous aſſû-
„ rer que dans toutes les occaſions qui ſe préſenteront, elle vous don-
„ nera des marques de ſa protection & de ſa bienveillance.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

De quelque protection que l'Empereur honorât les miniſtres de l'Evangile, & quelque crédit que la faveur du Prince leur donnât auprès des Grands, on avoit toûjours quelque révolution à craindre pour le Chriſtianiſme, tandis que la ſévérité des Loix qui défendoient aux Chinois de l'embraſſer, donnoit aux Mandarins le droit de le proſcrire dans les lieux de leur dépendance.

Tribunal des Rits ennemi de toute Loi étrangere.

Le Tribunal des Rits a été de tout tems ennemi de toute Loi étrangere, moins par attachement pour la Réligion du pays, que par eſprit de politique. Dans les Provinces, les Mandarins ſont naturellement prévenus contre les Miſſionaires, ſoit par le mépris & l'averſion, que l'éducation Chinoiſe inſpire pour les autres Nations, ſoit par la jalouſie & la malignité des Bonzes qui les animent, ſoit par un zèle mal-entendu du bien public, & le déſir de ſe conformer au goût des Tribunaux, auxquels ils font leur cour par leur attention à arrêter ce qu'ils appellent nouveautez étrangeres.

Perſécution contre les Chrétiens a *Hang tcheou*.

On en fit la triſte expérience dans la Province de *Tchi kiang*, où le Viceroi uni avec tous les Mandarins ſes ſubalternes, prit la réſolution d'exterminer le Chriſtianiſme, & alluma à *Hang tcheou* la plus cruelle perſécution, ſans avoir égard aux lettres preſſantes que lui écrivit le Prince *So ſan* ſon Protecteur.

Ce Mandarin fit revivre toutes les procédures qu'on avoit faites autrefois contre les Prédicateurs de l'Evangile ; & s'appuyant de l'Edit de 1669. qui leur défendoit de bâtir des Egliſes, & d'enſeigner leur Loi aux Chinois, il ſe crut en droit de tout entreprendre. Il renouvella cet arrêt, & fit afficher dans toutes les places publiques de *Hang tcheou*, & dans plus de ſoixante & dix villes de ſon Gouvernement, une ſentence, par laquelle il défendoit, ſous de grieves peines, l'exercice de la Réligion Chrétienne.

Le P. Intorcetta cité en juſtice.

Le P. Intorcetta qui gouvernoit cette Egliſe, fût cité à divers Tribunaux, où il comparût, tout malade qu'il étoit, & où il confeſſa hautement le nom de J. C. avec un courage que ſes Juges mêmes admirerent. Ce reſpectable vieillard, qui avoit blanchi dans les travaux Apoſtoliques, avoit déja eu le bonheur, durant la perſécution d'*Yang quang ſien*, d'être chargé de chaînes, & de ſouffrir pour la Foi les rigueurs d'une dure priſon. L'exemple du Viceroi fût ſuivi de tous les Madarins de ſa Province ; & chacun d'eux à l'envi fit afficher par-tout des Placards injurieux à la Réligion Chrétienne, qu'ils traitoient de Secte fauſſe & pernicieuſe.

Le Prince *So ſan* intercede en faveur des Chrétiens.

Le P. Gerbillon étoit à la ſuite de l'Empereur en Tartarie, lorſqu'il apprit ces triſtes nouvelles. Il communiqua auſſitôt ſa peine au Prince *So ſan* ſon ami, & l'un des plus puiſſans Miniſtres de l'Empire. Ce Seigneur écrivit ſur le champ au Viceroi, & lui manda que dans le Gouvernement de ſa Province, il tenoit une conduite bien contraire à la mo-

dé

CHRISTIANISME A LA CHINE.

dération qu'il avoit toûjours fait paroître ; qu'il ſe trompoit fort, s'il croyoit plaire à l'Empereur, en perſecutant des gens que Sa Majeſté honoroit de ſa bienveillance ; que l'exemple du Prince devoit faire plus d'impreſſion ſur lui, que les arrets de tous les Tribunaux ; qu'il devoit former ſa conduite ſur celle de la Cour, qui ne vouloit plus ſuivre les anciens Edits ; qu'enfin l'Empereur lui ſçauroit gré de ce qu'il feroit en faveur des Miſſionaires ; & je ſerai moi-même, ajoûta-t-il, très-ſenſible aux bons offices que vous leur rendrez à ma recommandation.

Effet contraire que produit ſa lettre.

En toute autre occaſion, le Viceroi ſe ſeroit cru trop honoré de recevoir des lettres du Prince *So ſan*, qui étoit proche parent de l'Empereur, l'un de ſes prémiers Miniſtres, & Grand Maître du Palais : mais fâché de voir que des étrangers euſſent tant de crédit à la Cour, ou aveuglé par la haine qu'il portoit aux Chrétiens, il n'en devint que plus furieux.

Il s'empara de pluſieurs Egliſes, qu'il donna aux Pretres des Idoles : il en arracha les ſacrez monumens de la Religion : les croix furent briſées ; les autels profanez, les ſaintes images livrées aux inſultes des Idolâtres. Il fit de nouvelles ordonnances plus remplies de menaces & d'invectives, que la prémiere. Pluſieurs Chrétiens furent traînez aux Tribunaux : il y en eût d'empriſonnez, d'autres qui furent condamnez à de cruelles baſtonnades, & qui confeſſerent généreuſement le nom de J. C. au milieu des tourmens.

Exemple de fermeté d'un Médecin Chinois converti.

Parmi ces illuſtres Confeſſeurs, un Médecin nommé *Tchang ta teou*, ſe diſtingua, & édifia cette Chrétienté par ſa foi & ſa conſtance. Continuellement il parcouroit les maiſons des Fidèles, & les fortifioit dans ce tems d'épreuve, par des diſcours pleins de piété & de ferveur. Le Mandarin qui en fût averti, le fit charger de chaînes, & le fit traîner à ſon Tribunal, où il fût condamné à recevoir une rude baſtonnade.

Un jeune homme, que ce fervent Chrétien avoit tenu ſur les fonts de Bapteme, vint alors ſe jetter aux pieds du Juge, & le conjura, les larmes aux yeux, de permettre qu'il reçût ce châtiment pour ſon Parrain. Le Medecin n'eût garde de céder ſa place à ſon fil-leul : „ Hé ! quoi, mon „ fils, lui dit-il, voudriez-vous me ravir la couronne que Dieu m'a pré- „ parée " ?

Il ſe fit pour lors un combat entr'eux, qui étonna le Juge, & qui attendrit les aſſiſtans. *Tchang ta teou* fût battu d'une manière cruelle, & ſouffrit cette ſanglante exécution avec une patience & un courage, dont on n'avoit pas encore vû d'exemple. Ses parens, qui s'étoient trouvez à ce triſte ſpectacle, ſe préparoient à le tranſporter dans ſa maiſon ; mais il voulut abſolument être conduit à l'Egliſe du P. Intorcetta, que le Viceroi n'avoit pas encore fait fermer : il eût aſſez de force pour s'y traîner lui-même, en s'appuyant ſur les bras de quelques Chrétiens : il y arriva baigné dans ſon ſang, & s'offrant en ſacrifice au Seigneur : ſa douleur étoit, diſoit-il, de n'avoir pas mérité la grace de le répandre juſqu'à la derniere goutte pour la défenſe de ſon ſaint Nom.

Cet exemple de fermeté fit tant d'impreſſion, même ſur les Idolâtres, que pluſieurs, parmi leſquels il y en avoit d'un rang diſtingué, demanderent le ſaint Baptême.

Au

Au même tems le Viceroi reçût deux lettres du Prince *So fan*; l'une étoit adreſſée au P. Intorcetta, & il le chargeoit de la remettre au plûtôt à ce Miſſionaire : l'autre étoit remplie de reproches ſur le peu de cas qu'il faiſoit de ſa recommandation, & ſur ce qu'il aimoit mieux ſe faire l'inſtrument de la paſſion de certaines gens qui l'aigriſſoient contre les Chrétiens, que de ſuivre les conſeils d'ami qu'il lui donnoit.

CHRISTIANISME A LA CHINE. Nouvelles lettres d'interceſſion.

Cette ſeconde lettre embarraſſa le Viceroi : il craignoit d'un côté le reſſentiment d'un Miniſtre ſi puiſſant & ſi accrédité : d'un autre côté, il s'étoit ſi fort engagé, qu'il ne croyoit pas pouvoir reculer avec honneur. Il prit le parti de laiſſer les choſes dans l'état où elles étoient, ſans les pouſſer plus loin, & d'envoyer un de ſes Officiers à *Peking*, pour juſtifier en apparence ſa conduite auprès du Prince *So fan*; mais en effet pour irriter, s'il étoit poſſible, les principaux Mandarins du *Li pou* * contre les Miſſionaires.

Parti que prend le Viceroi.

L'Officier arriva à la Cour : mais le Prince *So fan* ne voulut point l'écouter. Il lui dit ſeulement, que c'étoit par amitié pour le Viceroi, qu'il avoit tâché de prévenir le malheur où il ſe précipitoit par ſes emportemens; mais que les Miſſionaires avoient imploré la protection de l'Empereur, & que Sa Majeſté ſçauroit bien leur rendre juſtice, ſans qu'il s'en mêlât. L'Officier fût ſi étourdi de cette réponſe, qu'il partit à l'inſtant pour en aller rendre compte à ſon Maître.

Réponſe du Prince *So fan* à un Officier du Viceroi.

En effet, les Peres qui étoient à *Peking*, après avoir conſulté le Prince *So fan*, & ſurtout après avoir recommandé à Dieu une affaire, dont le bon ou le mauvais ſuccès entraînoit le ſolide établiſſement, ou la ruine entiere de la Réligion, s'étoient rendus au Palais pour demander audience. L'Empereur envoya un de ſes Officiers nommé *Tchao*, qui affectionnoit les Miſſionaires, pour ſçavoir ce qu'ils demandoient : & après en avoir fait le rapport au Prince, il revint leur rendre la réponſe de Sa Majeſté, qui les accabla de douleur.

Les Miſſionaires implorent la protection de l'Empereur.

„ L'Empereur, leur dit-il, eſt ſurpris de vous voir ſi entêtez de vôtre „ Réligion : pourquoi vous occuper ſi fort d'un monde, où vous n'êtes „ pas encore? Joüiſſez du tems préſent : vôtre Dieu ſe met bien en peine „ des ſoins que vous prenez : il eſt aſſez puiſſant pour ſe rendre juſtice, „ ſans que vous vous méliez de ſes intérêts. ”

Réponſe de ce Prince.

Cette réponſe, à laquelle les Peres ne s'attendoient pas, les conſterna : ils ſe proſternerent à terre, en verſant un torrent de larmes. „ C'eſt donc „ ainſi, dirent-ils, que l'Empereur nous abandonne? C'eſt par nous que „ l'Empereur commence à laiſſer opprimer des innocens? Rapportez-lui le „ triſte état où vous nous voyez, & n'oubliez pas de lui dire qu'il eſt re- „ devable de toute ſa grandeur au Dieu du ciel & de la terre, pour le- „ quel nous combattons; & que la moindre partie de ſa reconnoiſſance, „ eſt d'employer ſon autorité à empêcher qu'on ne l'outrage. ”

Conſternation & plaintes des Miſſionaires.

Les Peres attendirent la derniere réponſe de l'Empereur, toûjours proſternez à l'une des portes du Palais. Sa Majeſté leur fit dire par le meme Offi-

Alternative qu'on leur propoſe.

* Tribunal des Rits.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Officier, qu'elle étoit touchée de leur affliction, qu'elle blâmoit la conduite du Viceroi de *Tche kiang*, & qu'elle vouloit mettre fin à sa persécution: mais qu'il n'y avoit que deux moyens d'y réüssir; l'un plus sûr & moins éclatant, qui étoit de lui donner des ordres secrets de réparer les maux qu'il avoit faits; l'autre moins facile, qui étoit de présenter une requête, & d'obtenir des Tribunaux un arrêt favorable aux Missionaires: qu'ils prissent sur cela leur parti; & que le lendemain ils vinssent lui déclarer à quoi ils se déterminoient.

Parti qu'ils prennent.

Les Missionaires ne balancerent pas sur le parti qu'ils avoient à prendre: si non obstant la faveur de l'Empereur, les Mandarins ne laissoient pas de s'opposer au progrès de la Réligion, & de persécuter ceux qui l'embrassoient; que seroit-ce si l'on perdoit les bonnes graces du Prince, ou si l'on s'attiroit son indignation? Au lieu que la Loi Chrétienne étant approuvée par un Edit public, elle seroit respectée des Idolâtres; les Grands ne craindroient plus d'être réponsables aux Tribunaux pour l'avoir embrassée; les Ouvriers Evangéliques la prêcheroient sans contradiction; & rien ne pourroit désormais traverser son établissement.

Ils furent encore déterminez à ce parti, par les conjonctures favorables où ils se trouvoient. L'Empereur n'avoit point oublié les services importans, que lui avoit rendus le P. Verbiest; & il étoit infiniment content du zèle & de la dextérité, qu'avoit fait paroître le P. Gerbillon, en concluant la paix entre les Chinois & les Moscovites; & de la peine qu'il prenoit conjointement avec le P. Bouvet, pour lui enseigner la Géometrie & la Philosophie.

De plus, ils avoient dans le Prince *So fan* un puissant protecteur & un ami fidèle; & plus que tout cela, leur confiance étoit en Dieu, qui tient entre ses mains le cœur des Rois, & dont ils imploroient l'assistance par de continuelles & de ferventes prieres.

Présentent à l'Empereur le projet d'une requête.

Ils dresserent donc leur requête, & la présenterent secretement à l'Empereur, afin qu'il l'examinât, avant que de la lui offrir en public. Ils demandoient que la qualité de Chrétien ne fût pas un titre pour être inquiété & persécuté. Ils s'étendoient ensuite sur la vérité & la sainteté de la Loi Chrétienne, qui enseigne les maximes de la plus pure Morale, & la pratique des plus sublimes vertus; & ils concluoient, en disant qu'il n'étoit pas juste que, tandis que l'on toléroit un grand nombre de Sectes dans l'Empire, la seule Loi du vrai Dieu y fût proscrite & persécutée.

L'Empereur en dresse une lui-même en langue Tartare, & se la fait présenter par les Missionaires.

L'Empereur ne trouva pas que cette requête fût propre à faire impression sur l'esprit des Chinois: il en dressa lui-même une autre en Langue Tartare, qu'il renvoya aux Peres, en leur permettant d'y ajoûter, ou d'en retrancher ce qu'ils jugeroient à propos: & il avertit qu'elle fût présentée publiquement dans un jour d'audience, par les Peres Pereyra & Thomas, qui, par la Charge qu'ils avoient au Tribunal des Mathématiques, étoient personnes publiques, & avoient le droit de présenter des Placets à Sa Majesté.

Ce fût le jour de la Purification de la très-Sainte Vierge que ces deux Peres présenterent, avec les cérémonies ordinaires, la requête que l'Empereur

pereur avoit compoſée lui-même. Ce Prince la reçût avec divers autres Mémoires, comme s'il n'en avoit point de connoiſſance; & il l'envoya à la Cour des Rits pour l'examiner, ſelon la coûtume, & lui en faire ſon rapport. Voici la requête fidèlement traduite de l'original. CHRISTIANISME A LA CHINE.

GRAND EMPEREUR,

„ NOUS expoſons à VÔTRE MAJESTÉ, avec la ſoûmiſſion la plus parfaite, & le plus profond reſpect dont nous ſommes capables, le commencement, la fin, & les motifs de nôtre très-humble priere, dans l'eſpérance qu'Elle voudra bien l'écouter, avec cette prudence qui accompagne toutes ſes actions, & cette bienveillance, dont Elle a coûtume de nous honorer. Traduction de cette requête.

„ Le neuvieme mois de la Lune, le Pere Intorcetta, ſujet de VÔTRE MAJESTÉ, qui fait ſa demeure dans la ville de *Hang tcheou*, nous avertit que le Viceroi avoit donné ordre aux Mandarins de ſa Province de renverſer les Temples des Chrétiens, & de brûler les tables d'imprimerie, ſur leſquelles on a gravé tous les livres de nôtre Réligion. De plus, il a déclaré publiquement que nôtre doctrine eſt fauſſe & dangéreuſe, & par conſéquent qu'elle ne doit point être tolérée dans l'Empire. Il a ajoûté pluſieurs choſes, qui nous ſont très-déſavantageuſes.

„ A cette nouvelle, ſaiſis de crainte, & pénétrez d'une vive douleur, nous avons cru être obligez de recourir à VÔTRE MAJESTÉ, comme au pere commun des affligez, pour lui expliquer le pitoyable état où nous ſommes réduits; car ſans ſa protection, il nous eſt impoſſible d'éviter les embûches de nos ennemis, & de parer le coup fatal dont ils nous menacent.

„ Ce qui nous conſole, quand nous paroiſſons aux pieds de VÔTRE MAJESTÉ, c'eſt de voir avec quelle ſageſſe Elle donne le mouvement à toutes les parties de ſon Empire, comme ſi c'étoit un corps dont Elle fût l'ame; & avec quel déſintéreſſement Elle règle les intérets de chaque particulier, ſans faire acception de perſonne. De ſorte qu'Elle ne ſeroit pas en répos, ſi Elle connoiſſoit un ſeul de ſes ſujets opprimé par l'injuſtice, ou même privé du rang & de la récompenſe qu'il mérite.

„ Vous ſurpaſſez les plus grands Rois parmi Vos prédéceſſeurs, qui ont de leur tems permis dans la Chine les fauſſes Réligions : car Vous aimez uniquement la vérité, & Vous n'approuvez pas le menſonge. C'eſt pour cela qu'en viſitant Vos Provinces, Vous avez donné mille marques de Vôtre affection Royale aux Miſſionaires Européans, qui ſe ſont trouvez ſur Vôtre route; comme ſi Vous euſſiez voulu par-là témoigner que Vous eſtimiez leur Loi, & que Vous étiez bien-aiſe qu'ils s'établiſſent dans Vos Etats. Ce que nous diſons ici eſt public, & généralement connu de tout l'Empire.

„ Lors donc que nous voyons le Viceroi de *Hang tcheou*, traiter la

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ Réligion Chrétienne de Réligion fauſſe & dangéreuſe; lorſque nous „ apprenons qu'il fait tous ſes efforts pour la détruire; comment pouvons- „ nous renfermer en nous-mêmes nôtre juſte douleur, & ne pas décla- „ rer à VÔTRE MAJESTE' ce que nous ſouffrons?

„ Ce n'eſt pas la prémiere fois qu'on nous à perſécuté ſans raiſon. Au- „ trefois le Pere Adam Schaal Vôtre ſujet, comblé des faveurs extraordi- „ naires de Vôtre prédéceſſeur, fit connoître à toute la Cour, que les rè- „ gles des mouvemens céleſtes établies par les anciens Aſtronomes Chi- „ nois, étoient toutes fauſſes: il en propoſa d'autres, qui s'accordoient „ parfaitement avec les aſtres: on les approuva, & on s'en ſervit avec „ ſuccès; de ſorte que ce changement remit l'ordre dans l'Empire. VÔ- „ TRE MAJESTE' ſçait ce qui ſe paſſa pour lors à *Peking*: il nous eſt „ permis auſſi de nous en ſouvenir, puiſque ce ſont autant de graces que „ nous y reçûmes.

„ Mais à l'occaſion de ces erreurs abolies, combien ce Pere ne ſouf- „ frit-il pas dans la ſuite par les calomnies de ſes ennemis? *Yang quang* „ *ſien*, & ceux de ſa faction, l'accuſerent fauſſement de pluſieurs crimes, „ ſous prétexte de nouveauté; comme ſi la nouvelle Aſtronomie n'eût „ pas été d'accord avec le ciel. Il mourut ſans pouvoir alors ſe juſtifier; „ mais VÔTRE MAJESTE' mit en ſa place le P. Verbieſt, & le combla „ de tant de faveurs, que la vie de ce Pere a été trop courte, & ſes pa- „ roles trop foibles, pour marquer à tout le monde la grandeur de ſa re- „ connoiſſance.

„ Il a néanmoins reſſenti vivement tous ces bienfaits; & c'eſt pour n'ê- „ tre pas tout-à-fait ingrat, qu'il a employé plus de vingt ans à compoſer „ en Langue Chinoiſe toutes ſortes de Livres pour l'utilité publique, ſur „ l'Aſtronomie, l'Arithmétique, la Muſique, la Philoſophie, qui ſont en- „ core dans le Palais, avec pluſieurs autres, auxquels il n'a pas eu le tems „ de mettre la derniere main.

„ Mais, puiſque VÔTRE MAJESTE' eſt parfaitement inſtruite de tou- „ tes ces particularitez, nous n'oſons pas la fatiguer davantage par un „ plus long diſcours. Nous la prions ſeulement de faire réflexion, que „ tout cela ne ſuffit pas pour nous attirer l'affection & la confiance des „ peuples. Si (comme on nous en accuſe,) la Loi que nous prêchons, „ eſt fauſſe & dangéreuſe; comment juſtifier la conduite des Princes, qui „ nous ont honorez de leur eſtime?

„ Cependant, pour ne rien dire de Vos prédéceſſeurs, VÔTRE MA- „ JESTE' Elle-même, a tellement compté ſur nôtre fidélité, qu'Elle or- „ donna au Pere Verbieſt de fondre du canon d'une nouvelle eſpece, pour „ mettre fin à une dangéreuſe guerre. Elle fit traverſer les vaſtes mers „ de l'Ocean au P. Grimaldi, pour aller en Moſcovie avec les lettres & „ le ſceau du ſuprême Tribunal de la Milice. Elle a envoyé pluſieurs fois „ pour des affaires importantes, les PP. Pereyra & Gerbillon, à l'extré- „ mité de la Tartarie. Néanmoins VÔTRE MAJESTE' ſçait bien, que „ ceux qui ſe gouvernent par les principes d'une fauſſe Réligion, n'ont „ pas accoûtumé de ſervir leur Prince avec fidélité: ils s'abandonnent

„ preſque

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ preſque toûjours à leurs propres paſſions, & ne cherchent jamais que
„ leur intérêt particulier.

„ Si donc nous rempliſſons exactement nos devoirs ; ſi juſqu'ici nous
„ avons toûjours cherché le bien public ; il eſt manifeſte que ce zèle vient
„ d'un cœur bien diſpoſé, & plein d'une eſtime, d'une vénération ; & (ſi
„ nous l'oſons dire) d'une ſinguliere affection pour la perſonne de Vô-
„ TRE MAJESTE' : au contraire, ſi ce cœur ceſſoit de vous être ſoûmis,
„ il ſeroit dès-lors oppoſé à la droite raiſon, au bon ſens, & à tout ſen-
„ timent d'humanité.

„ Cela ſuppoſé, nous Vous prions très-humblement de conſidérer, qu'a-
„ près les fatigues d'un long voyage, nous ſommes enfin arrivez dans Vô-
„ tre Empire, non pas avec cet eſprit d'ambition & de cupidité, qui y
„ conduit ordinairement les autres hommes ; mais avec un ardent déſir de
„ prêcher à Vos peuples la ſeule véritable Réligion.

„ Et certes, quand nous parûmes ici pour la prémiere fois, on nous y
„ reçût avec beaucoup de marques de diſtinction, ce que nous avons dé-
„ ja ſouvent dit, & que nous ne ſçaurions répéter trop ſouvent. La
„ dixieme année de *Chun tchi* on nous donna la direction des Mathémati-
„ ques. La quatorzieme année du même régne, on nous permit de bâ-
„ tir une Egliſe à *Peking*, & l'Empereur même voulut bien nous accorder
„ un lieu particulier pour nôtre ſépulture.

„ La vingt-ſeptieme année de Vôtre glorieux régne, VÔTRE MA-
„ JESTE' honora la mémoire du P. Verbieſt, non ſeulement par des ti-
„ tres nouveaux, mais encore par le ſoin qu'Elle prit de lui faire rendre
„ les derniers devoirs avec une pompe preſque royale. Peu de tems après,
„ Elle aſſigna un apartement, & des Maîtres aux nouveaux Miſſionaires
„ François, pour leur faciliter l'étude de la Langue Tartare. Enfin, El-
„ le parût ſi contente de leur conduite, qu'Elle fit inſérer dans les Archi-
„ ves, les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat dans leurs voyages de
„ Tartarie, & dans leur négociation avec les Moſcovites. Quel bonheur,
„ & quelle gloire pour nous, d'être jugez capables de ſervir un ſi grand
„ Prince !

„ Puis donc que VÔTRE MAJESTE', qui gouverne ſi ſagement cette
„ grande Monarchie, daigne nous employer avec tant de confiance ; com-
„ ment ſe peut-il trouver un ſeul Mandarin aſſez déraiſonnable, pour re-
„ ſuſer à l'un de nos freres la permiſſion de vivre en ſa Province ? En vé-
„ rité, on ne peut aſſez déplorer le ſort de ce bon vieillard, qui deman-
„ de humblement dans un petit coin de la terre, autant d'eſpace qu'il lui
„ en faut, pour paſſer tranquillement le reſte de ſes jours, & qui ne peut
„ l'obtenir.

„ C'eſt pour cela, que nous tous, les très-humbles ſujets de VÔTRE
„ MAJESTE', qui ſommes ici comme des orphelins abandonnez, qui ne
„ voulons nuire à perſonne, qui tâchons même d'éviter les procez, les
„ querelles, & les moindres conteſtations ; c'eſt pour cela que nous Vous
„ ſupplions de prendre en main nôtre cauſe, avec ces ſentimens d'équité,
„ qui Vous ſont ſi ordinaires. Ayez quelque compaſſion pour des perſon-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ nes qui n'ont commis aucun crime : & ſi VÔTRE MAJESTÉ, après „ s'être informée de nôtre conduite, trouve en effet que nous ſoyons in- „ nocens, nous la prions de faire connoître à tout l'Empire, par un Edit „ public, le jugement qu'Elle aura porté de nos mœurs & de nôtre doc- „ trine.

„ C'eſt pour obtenir cette grace, que nous prenons la liberté de lui „ préſenter cette requête. Cependant tous les Miſſionaires ſes ſujets, at- „ tendront avec crainte, & avec une parfaite ſoûmiſſion, ce qu'Elle vou- „ dra bien en ordonner. L'an trentieme du régne de *Cang hi*, le ſeizie- „ me jour du douzieme mois de la Lune. „

Jugement que le Tribunal des Rits en porte.

Le jugement que porta le Tribunal des Rits, après avoir délibéré ſur la requête, fût entierement contraire aux intentions de l'Empereur, & aux demandes des Miſſionaires. Ce Tribunal arrêta qu'il faloit s'en tenir aux anciens Edits, en les rapportant tout au long avec ce qu'ils contenoient de plus odieux contre la Réligion Chrétienne ; qu'on pouvoit conſerver l'Egliſe de *Hang tcheou*, & défendre aux Mandarins de confondre cette Réligion avec les Sectes ſéditieuſes ; mais qu'il ne faloit pas en permettre l'exercice dans l'Empire, ainſi qu'il avoit été tant de fois décidé.

La requête de nouveau examinée & rejettée.

L'Empereur peu ſatisfait de cet arrêt, y fût preſque auſſi ſenſible que les Miſſionaires : il le rejetta, & ordonna aux Mandarins de ce Tribunal d'examiner une ſeconde fois la requête. C'étoit aſſez leur marquer ſon intention. Mais la réponſe ne fût pas plus favorable ; & ils n'eurent pas plus de complaiſance dans le ſecond rapport, que dans le prémier.

On ſera ſurpris de la réſiſtance de ce Tribunal aux intentions de l'Empereur ; ſurtout ſi l'on fait attention à la parfaite déférence qu'ont les Mandarins, non ſeulement pour ſes ordres, mais encore pour ſes moindres inclinations. L'averſion naturelle que les Chinois ont pour les étrangers, pouvoit porter quelques-uns de ces Magiſtrats à ſe déclarer ſi ouvertement contre la Loi Chrétienne. Leur fermeté pouvoit venir auſſi d'un autre principe : lorſque l'Empereur interroge les Tribunaux, & que leur réponſe eſt conforme aux Loix, ils ſont exempts de tout reproche : au lieu que s'ils s'écartent de la Loi dans leurs délibérations, les Cenſeurs de l'Empire ont droit de les accuſer, & l'Empereur ne manque guères de les punir.

Arrêt de condamnation ſigné par l'Empereur.

Quoi qu'il en ſoit, l'Empereur voyant qu'on ne pouvoit rien obtenir par la voye des Tribunaux, & qu'ils s'obſtinoient à ne pas vouloir approuver la Réligion Chrétienne ; pour ne pas révolter les eſprits, il réſolut, quoiqu'avec peine, de ſigner l'arrêt. Il envoya en même tems le même Officier de ſa Chambre nommé *Tchao*, pour conſoler les Peres, & leur offrit de députer quelqu'un d'eux dans les Provinces avec les plus grandes marques d'honneur, afin de faire connoître à tous ſes peuples, l'eſtime qu'il faiſoit de leur mérite, & l'approbation qu'il donnoit à leur Loi.

Plaintes ameres des Miſſionaires.

L'Officier trouva les Peres atterrez par la vive douleur qui les avoit ſaiſis, & qui ne pouvoit être ſoulagée ni par des paroles, ni par des careſſes. „ Nous ſommes, lui dirent-ils d'une voix entrecoupée de gémiſſemens „ &

„ & de ſanglots ; nous ſommes comme des gens qui ont continuellement devant les yeux les corps morts de leurs peres & de leurs meres (c'eſt dans le ſtile Chinois l'expreſſion la plus touchante.) Nous aurions cent fois mieux aimé recevoir la ſentence de nôtre mort, qu'un Edit de cette nature. Croit-il, ce grand Prince, qui nous a honorez juſqu'ici de ſon affection, que nous puiſſions ſurvivre à la perte du Chriſtianiſme ? Vous le ſçavez, Seigneur ; nous ne demandons ni ſes richeſſes ni ſes honneurs : c'eſt l'unique intérêt de nôtre ſainte Loi, qui nous a fait venir de ſi loin, & au travers de tant de périls, pour l'annoncer à ſes peuples. Nous conſacrons nos ſoins, nos travaux & nos veilles au déſir de lui plaire ; nous lui ſacrifions même nôtre ſanté & nôtre vie ; & cette Loi, qui nous eſt plus chere que la vie, il la condamne ; il ſigne l'arrêt honteux qui la proſcrit. "

CHRISTIANISME A LA CHINE.

L'Officier rapporta à l'Empereur la conſternation & l'accablement de triſteſſe, où il avoit trouvé les Peres ; & il en fit une peinture ſi vive, que ce bon Prince en fût ſenſiblement touché. Il envoya chercher le Prince *So ſan*, pour conférer avec lui, ſur les moyens qu'on pourroit prendre pour adoucir leur douleur.

L'Empereur en eſt touché.

Ce Prince qui aimoit tendrement le Pere Gerbillon, remit devant les yeux de l'Empereur le dévoüement des Peres pour ſa perſonne, les ſervices ſignalez qu'ils avoient rendus à l'Etat durant les guerres, & récemment dans le Traité de *Nipchou* ; leur application à perfectionner les ſciences, & à régler le Calendrier. Enfin, ce ſont des gens, ajoûta-t-il, qui comptent pour rien leur vie, quand il s'agit de vous plaire. Si leur Loi étoit dangéreuſe, je n'aurois garde de parler en leur faveur : mais vous ſçavez comme moi, que la doctrine qu'ils enſeignent, eſt excellente, & très-utile au gouvernement de vos peuples.

Repréſentations en faveur des Miſſionaires.

Quel remede ? répondit l'Empereur : C'eſt une affaire concluë : mon inclination me portoit à les favoriſer ; mais les Tribunaux s'y oppoſent. N'êtes-vous pas le maître ? répliqua le Prince *So ſan* ; Et ne pouvez-vous pas uſer de vôtre autorité, ſurtout quand il s'agit de rendre juſtice à des gens d'un mérite ſi connu ? J'irai moi-même au Tribunal, ſi V. M. me le permet ; & je ne déſeſpere pas de rendre ces Mandarins plus traitables.

L'Empereur ſe rendit à des ſollicitations ſi preſſantes, & fit écrire aux *Colao*, ou Miniſtres de l'Empire, & aux Mandarins Tartares du *Li pou*, les paroles ſuivantes.

„ La trente-unieme année du régne de *Cang hi*, le ſecond jour du deuxieme mois de la Lune, *Ti ſang o* Miniſtre d'Etat, vous déclare les volontez de l'Empereur en ces termes :

Ordre que l'Empereur envoye au Tribunal des Rits, en faveur de la Réligion.

„ Les Européans qui ſont à ma Cour, préſident depuis longtems aux Mathématiques. Durant les guerres civiles, ils m'ont rendu un ſervice très-important par le moyen du canon qu'ils ont fait fondre : leur prudence & leur adreſſe ſinguliere, jointes à un zèle & à un travail extraordinaire, m'obligent encore à les conſidérer. Outre cela leur Loi n'eſt point ſéditieuſe, & il nous ſemble bon de la permettre, afin que

„ ceux

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ ceux qui voudront l'embraſſer, puiſſent librément entrer dans les Egli-
„ ſes, & faire une profeſſion publique du culte qu'on y rend au ſouverain
„ Seigneur du ciel. Nous voulons donc que tous les Edits, qui juſqu'ici
„ ont été portez contre cette Loi, de l'avis & du conſeil de nos Tribu-
„ naux, ſoient à preſent déchirez & brûlez. Vous, Miniſtres d'Etat, &
„ vous, Mandarins Tartares du ſouverain Tribunal des Rits, aſſemblez-
„ vous, examinez cette affaire, & me donnez au plûtôt vôtre avis."

Eloge de la Réligion Chrétienne fait par le Prince *So ſan.*

Le Prince *So ſan* ne manqua pas de ſe trouver à l'aſſemblée que tinrent tous les Mandarins du *Li pou*, & quoiqu'il ne fût pas Chrétien, un Miſſionaire n'auroit pas pû défendre avec plus de zèle & d'éloquence les intérêts de la Réligion. Il entra dans le détail de tous les ſervices que ces PP. rendoient à l'Etat; qu'ils n'y étoient portez par aucune vûë d'intérêt; qu'ils ne demandent ni charges ni honneurs; qu'ils ont une Loi qui leur tient lieu de tout; que c'eſt le ſeul bien qu'ils poſſedent, & dont ils cherchent à faire part aux peuples; que pour toute récompenſe de leurs travaux, & de leur zèle pour le bonheur de l'Empire, ils ne ſouhaitent autre choſe que la liberté de precher une Loi, qui n'enſeigne que la vérité & les maximes de la plus pure vertu; qu'on ne trouble point les *Lamas* de Tartarie, ni les Bonzes de la Chine; qu'on tolere, qu'on diſſimule, qu'on approuve même en quelque ſorte des Sectes ou inutiles ou dangéreuſes; tandis qu'on ſe fait un mérite de proſcrire une doctrine, qui conſeille toutes les vertus, & qui condamne tous les vices; qu'il ſeroit à ſouhaiter que tout l'Empire embraſſât une Réligion, qui a en horreur la calomnie, le parjure, & le menſonge; qui défend de tuer, de tromper, de prendre le bien du prochain, de faire la moindre injuſtice; qui ordonne aux enfans de reſpecter leurs parens; aux ſujets d'être fidèles à leur Prince; aux domeſtiques d'obéïr à leurs maîtres; qui n'inſpire que la ſimplicité, la candeur, la droiture, l'obéïſſance, la modeſtie, & la tempérance.

Tribunal des Rits rendu favorable aux Chrétiens.

Comme il vit que les eſprits commençoient à s'ébranler, il parcourut les dix Commandemens de la Réligion, & les expliqua d'une manière ſi vive & ſi touchante, que tous les membres de l'aſſemblée ne purent s'empêcher d'avoüer, qu'il n'y avoit aucun danger de ſuivre cette Loi dans l'Empire. Les eſprits étant revenus de leurs préventions, on vint aux ſuffrages, & il fût conclu de donner un arrêt favorable aux Chrétiens. Il fût dreſſé en forme de requête, afin de le préſenter à l'Empereur, & d'en obtenir la confirmation. Il étoit conçû en ces termes.

Requête qu'il préſente à l'Empereur.

„ *Coupatai*, ſujet de VÔTRE MAJESTÉ, Préſident du ſuprême Tri-
„ bunal des Rits, & Chef de pluſieurs autres Ordres, lui préſente cette
„ très-humble requête, avec toute la ſoûmiſſion & le reſpect que lui &
„ ſes Aſſeſſeurs doivent avoir pour tous ſes commandemens; ſurtout quand
„ Elle nous fait l'honneur de nous demander nos avis ſur les affaires im-
„ portantes de l'Etat.

„ Nous avons ſérieuſement examiné ce qui regarde les Européans, leſ-
„ quels attirez de l'extremité du monde par la renommée de Vôtre ſingu-
„ liere prudence, & par Vos autres grandes qualitez, ont paſſé cette vaſte
„ étenduë de mers, qui nous ſépare de l'Europe. Depuis qu'ils vivent

„ par-

„ parmi nous, ils méritent nôtre amour & nôtre reconnoiſſance, par les „ ſignalez ſervices qu'ils nous ont rendus dans les guerres civiles & étran- „ geres ; par leur application continuelle à compoſer des livres utiles & „ curieux ; par leur droiture & leur ſincere affection pour le bien pu- „ blic. CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ Outre cela ces Européans ſont fort tranquilles, ils n'excitent point „ de troubles dans nos Provinces ; ils ne font mal à perſonne, ils ne „ commettent aucune mauvaiſe action. De plus, leur doctrine n'a rien „ de commun avec les fauſſes & dangéreuſes Sectes de l'Empire ; de ſor- „ te que leurs maximes ne portent point les eſprits à la ſédition.

„ Puis donc que nous n'empêchons ni les Lamas de Tartarie, ni les „ Bonzes de la Chine, d'avoir des Temples, & d'y offrir de l'encens à „ leurs Pagodes ; beaucoup moins pouvons-nous défendre aux Européans, „ qui ne font, ni n'enſeignent rien contre les bonnes Loix, d'avoir auſſi „ leurs Egliſes particulieres, & d'y prêcher publiquement leur Réligion. „ Certainement ces deux choſes ſeroient tout-à-fait contraires l'une à „ l'autre, & nous paroîtrions manifeſtement nous contredire nous „ mêmes.

„ Nous jugeons donc que les Temples dédiez au Seigneur du ciel, „ en quelque endroit qu'ils ſe trouvent, doivent être conſervez, & qu'on „ peut permettre à tous ceux qui voudront l'honorer, d'entrer dans ſes „ Temples, de lui offrir de l'encens, & de lui rendre le culte pratiqué „ juſqu'ici par les Chrétiens, ſelon leur ancienne coûtume. Ainſi que nul „ n'y puiſſe dorénavant former aucune oppoſition.

„ Cependant nous attendrons là-deſſus les ordres de VÔTRE MAJESTE' ; „ afin que nous les puiſſions communiquer aux Gouverneurs, & aux „ Vicerois tant de *Peking*, que des autres villes des Provinces. Fait l'an „ trente-unieme du régne de *Cang hi*, le troiſieme jour du ſecond mois „ de la Lune. Signé, le Préſident du ſouverain Tribunal des Rits avec „ ſes Aſſeſſeurs. Et plus bas, les quatre Miniſtres d'Etat, nommez *Co-* „ *lao*, avec leurs Officiers Généraux, & autres Mandarins du prémier „ Ordre. "

L'Empereur ne pût contenir ſa joye en recevant cet arrêt ; il le confirma ſur l'heure le vingt-deuxieme de Mars de l'année 1692. & peu après il le fit publier dans tout l'Empire. Le ſouverain Tribunal des Rits l'adreſſa enſuite aux principaux Officiers des Provinces ; & voici en quels termes il s'exprimoit. Edit de l'Empereur en faveur des Chrétiens.

„ Vous donc, Vicerois des Provinces, recevez avec un très-profond „ reſpect cet Edit Impérial ; & dès qu'il ſera entre vos mains, liſez-le at- „ tentivement ; eſtimez-le, & ne manquez pas de l'exécuter ponctuelle- „ ment, ſelon l'exemple que nous vous en avons donné. De plus, fai- „ tes-en faire des copies, pour le répandre dans tous les lieux de vôtre „ Gouvernement, & nous donnez avis de ce que vous aurez fait en ce „ point. "

Un Edit ſi honorable à la Réligion, la tira de l'eſclavage où elle gémiſſoit depuis plus d'un ſiécle, & la fit triompher, dans tous les lieux, où Les Miſſionaires vont re-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

où elle avoit été tant de fois perſécutée. Les Miſſionaires, après avoir remercié Dieu, qu'ils regardoient comme l'auteur de cet ouvrage, ſe tranſporterent au Palais, & y témoignerent leur reconnoiſſance, avec ces tranſports naturels de joye, qui expriment beaucoup mieux que les paroles, les vrais ſentimens du cœur.

mercier l'Empereur.

Lorſqu'on annonça à l'Empereur, qu'ils étoient venus pour avoir l'honneur de le remercier. „ Ils ont grande raiſon, répondit-il; mais aver-

Avis qu'il leur donne.

„ tiſſez-les d'écrire à leurs freres qui ſont dans les Provinces, de ne point „ trop ſe prévaloir de cette grace, & de s'en ſervir avec tant de pru- „ dence & de ſageſſe, que je ne reçoive point de plaintes de la part des „ Mandarins. "

Cet avis de l'Empereur fait connoître, que ce n'a pas été ſans ſe faire violence, qu'il a approuvé la Réligion Chrétienne; & qu'en cela il a ſacrifié ſes vûës politiques à l'affection qu'il portoit aux Miſſionaires: car il avoit intérêt de ménager les Chinois; & il devoit craindre que cette démarche ne leur déplût beaucoup. Mais Dieu, qui tourne le cœur des Rois comme il lui plait, l'a fait ſans doute paſſer par-deſſus toutes les conſidérations d'intérêt & de politique, pour l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels.

Grand nombre de Jéſuites vont à la Chine.

Cette liberté accordée à la Réligion Chrétienne dans un ſi vaſte Empire, où de tout tems les étrangers ont eu tant de peine à pénétrer, cauſa une grande joye dans tout le monde Chrétien. Une infinité d'excellens ſujets ſe préſenterent pour aller au ſecours du petit nombre d'Ouvriers, qui, pour parler le langage de l'Ecriture, gémiſſoient ſous le poids du jour & de la chaleur, & étoient bien éloignez de pouvoir ſuffire au travail immenſe, qu'offroit un champ ſi ſpacieux.

Dans deux voyages que le P. Bouvet & le P. de Fontaney firent en différens tems en France, ils retournerent chacun à la Chine, avec un grand nombre de Jéſuites d'un mérite & d'une vertu diſtinguées, qui depuis ce tems-là, y ont établi & cultivé avec un travail infatigable des Chrétientez très-nombreuſes.

Penſion que le Roi de France fait aux Miſſionaires.

Le feu Roi Louis XIV. plus zélé qu'aucun Prince pour la Foi, non content d'en maintenir la pureté dans ſes Etats, ſongea à l'étendre dans les climats les plus reculez; & dans cette vûë il aſſigna ſur ſon tréſor neuf-mille-deux-cens livres de penſion annuelle, pour entretenir vingt Miſſionaires Jéſuites à la Chine & aux Indes.

Louis XV. qui a ſuccédé au Trône & aux vertus de ſon auguſte Biſayeul, qu'il s'eſt propoſé pour modèle dès le commencement de ſon régne, a imité le zèle de ce grand Prince pour l'établiſſement de la Foi, & a continué les mêmes libéralitez aux miniſtres de l'Evangile, qui la prêchent dans ces contrées infidèles.

On goûtoit déja la douce eſpérance de voir bientôt tomber l'Idolâtrie, qu'on attaquoit de toutes parts; & l'on avoit lieu de croire que ſi la Chine ſe déclaroit une fois en faveur du Chriſtianiſme, ſon exemple entraîneroit toutes les Nations voiſines, qui briſeroient comme elle leurs Idoles, & recevroient ſans peine le joug de la Foi.

L'Em-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

L'Empereur de ſon côté ſe livrant au goût naturel qu'il avoit pour les Sciences, reprenoit ſes prémieres études; & les Peres, qui ne ſçavoient comment témoigner leur reconnoiſſance à un Prince, qui venoit de ſe déclarer ſi ouvertement le protecteur du Chriſtianiſme, redoublerent leur zèle & leur aſſiduité. Il ſe préſenta une occaſion de donner de nouvelles marques de leur attachement pour ſa perſonne, & elle fût ſuivie d'une nouvelle faveur du Prince.

L'Empereur reprend ſes études.

L'Empereur fût attaqué d'une fiévre maligne: le P. Gerbillon & le P. Pereyra, qui paſſoient les nuits au Palais par ſon ordre, lui donnerent de ces pâtes médicinales que Louis XIV. faiſoit diſtribuer aux pauvres dans toute l'étenduë de ſon Royaume. Une demie priſe de ces pâtes le délivra de la fiévre, & il fût dans une ſanté parfaite : mais quelques jours après, faute de s'être aſſujetti à certain régime, il eût quelques accez de fiévre tierce, qui donnerent de l'inquiétude. On fit publier dans *Peking*, que ſi quelqu'un ſçavoit un remede contre la fiévre tierce, il eût à en faire part inceſſamment; & que ceux qui en étoient attaquez, ſe rendiſſent au Palais pour en être guéris.

Tombe malade.

Quatre des plus grands Seigneurs de la Cour, dont étoit le Prince *So ſan*, devoient recevoir les remedes, & aſſiſter aux épreuves qu'on en feroit. Il s'en fit de toutes les ſortes; & un Bonze ſe diſtingua: il fit tirer d'un puits un ſceau d'eau fraîche, il en remplit une taſſe, il la préſenta d'abord au ſoleil, en élevant ſes mains & ſes yeux au ciel; puis ſe tournant vers les quatre parties du monde, il fit cent poſtures, qui ſembloient avoir quelque choſe de myſtérieux. Après avoir achevé ſes cérémonies, il fit avaler cette eau à un Fébricitant, qui attendoit à genoux ſa guériſon. Ce prétendu remede n'ayant eu nul effet, on regarda le Bonze comme un impoſteur.

Les Miſſionaires apporterent une livre de Quinquina, qui étoit juſqu'alors inconnu à la Chine : on en fit l'expérience ſur trois malades : on le donna à l'un après ſon accès; à l'autre le jour de l'accès; & au troiſieme, le jour qu'il avoit du répos. Dieu bénit le remede ; & ces trois malades, qu'on gardoit à vûë dans le Palais, furent guéris dès cette prémiere priſe.

Guéri par les Miſſionaires.

On en donna auſſitôt avis à l'Empereur : comme il avoit paſſé la nuit dans de grandes agitations, il ſe détermina à le prendre. La fiévre fût arrêtée, & ſa ſanté parfaitement rétablie. Ce fût une grande joye au Palais & dans la Capitale, & l'on accabla les Miſſionaires de félicitations.

Sa reconnoiſſance.

L'Empereur dit publiquement, que le P. Gerbillon & le P. Bouvet lui avoient ſauvé la vie, & qu'il vouloit récompenſer leur zèle. Il ſe fit apporter le plan de toutes les maiſons qui lui apartenoient dans le *Hoang tching*, c'eſt-à-dire, dans la prémiere enceinte du Palais : il choiſit la plus grande & la plus commode, qui apartenoit autrefois au Gouverneur du Prince héritier, dont les biens avoient été confiſquez pour un crime digne de mort, & il en fit préſent aux deux Peres.

Comme elle n'étoit pas propre à leurs uſages, le Tribunal des Edifices eût ordre d'y faire les réparations néceſſaires : quatre Architectes y furent em-

CHRISTIANISME A LA CHINE.

ployez, & deux Mandarins préſiderent à l'ouvrage. Peu après ayant ſçû que les Miſſionaires n'avoient point de maiſons ſans Egliſe, il leur accorda la moitié d'un grand terrain vuide, qui joignoit leur maiſon; faiſant marquer en termes exprès dans ſon ordre, qui fût inſéré dans les regiſtres du Palais, qu'il donnoit cet emplacement pour bâtir une Egliſe magnifique à l'honneur du ſouverain Seigneur du ciel.

On bâtit une Egliſe dans l'enceinte du Palais.

Non content d'avoir donné ce terrain, il fit diſtribuer cinquante taëls à chacun des Miſſionaires, afin qu'ils puſſent contribuer à la conſtruction de cet Edifice : il fournit une partie des matériaux, & nomma des Mandarins pour préſider à l'ouvrage.

Quatre années furent employées à bâtir & à orner cette Egliſe, une des plus belles & des plus régulieres qui ſoit dans tout l'Orient. Comme elle fait triompher la Réligion juſques dans le palais de l'Empereur, il n'eſt pas hors de propos d'en donner une légere idée.

Déſcription de cette Egliſe.

On entre d'abord dans une avant-cour, large de quarante pieds ſur cinquante de long : elle eſt entre deux corps de logis bien proportionnez; ce ſont deux grandes ſalles à la Chinoiſe. L'une ſert aux Congrégations & aux Inſtructions des Catéchumenes : l'autre ſert à recevoir les viſites. On a expoſé dans celle-ci les portraits du Roi & des Princes de France, du Roi d'Eſpagne, &c. & on y trouve ces belles gravûres recüeillies dans de grands livres, qui font connoître la magnificence de la Cour de France, & que les Chinois conſiderent avec une extrême curioſité.

Après cette avant-cour vient un grand & large eſcalier, par lequel on monte dans une grande cour, qui eſt longue & large de plus de cent pieds, & on y entre par un beau portail. Une grande gallerie découverte de dix pieds de large régne tout autour.

C'eſt au bout de cette cour qu'eſt bâtie l'Egliſe : elle a ſoixante-quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur, & trente de hauteur. L'intérieur de l'Egliſe eſt compoſé de deux ordres d'Architecture : chaque ordre a ſeize demi-colomnes couvertes d'un vernis verd : les piédeſtaux de l'ordre inférieur ſont de marbre : ceux de l'ordre ſupérieur ſont dorez, auſſibien que les chapitaux, les filets de la corniche, ceux de la friſe & de l'architrave. La friſe paroît chargée d'ornemens, qui ne ſont que peints : les autres membres de tout le couronnement ſon verniſſez avec des teintes en dégradation ſelon leurs différentes ſaillies. L'ordre ſupérieur eſt percé de douze grandes fenêtres en forme d'arc, ſix de chaque côté, qui éclairent parfaitement l'Egliſe.

Le platfond eſt tout-à-fait peint : il eſt diviſé en trois parties : le milieu repréſente un dôme tout ouvert d'une riche architecture : ce ſont des colomnes de marbre, qui portent un rang d'arcades ſurmonté d'une belle baluſtrade. Les colomnes ſont elles mêmes enchaſſées dans une autre baluſtrade d'un beau deſſein, avec des vaſes de fleurs fort bien placez. On voit au-deſſus le Pere Eternel dans les nuës ſur un groupe d'Anges, & tenant le globe du monde en ſa main.

On a beau dire aux Chinois que tout cela eſt peint ſur un plan uni ; ils ne peuvent ſe perſuader que ces colomnes ne ſoient droites, comme elles le paroiſſent.

roiſſent. Les jours ſont ſi bien ménagez à travers les arcades & les baluſtrades, qu'il eſt aiſé de s'y tromper. Cette piece eſt de M. Gherardini, Peintre Italien, que le P. Bouvet amena avec lui à la Chine. CHRISTIANISME A LA CHINE.

Aux deux côtez du Dôme ſont deux ovales, dont les peintures ſont très-riantes. Le retable eſt peint de meme que le platfond : les côtez du retable ſont une continuation de l'architecture de l'Egliſe en perſpective.

C'étoit un plaiſir de voir les Chinois s'avancer, pour viſiter cette partie de l'Egliſe, qu'ils diſoient être derriere l'autel : quand ils y étoient arrivez, ils s'arrêtoient, ils reculoient un peu, ils revenoient ſur leurs pas, ils y appliquoient les mains, pour découvrir ſi véritablement il n'y avoit ni élevations, ni enfoncemens.

L'Autel a une juſte proportion, & eſt magnifique, quand il eſt paré de cette belle argenterie, & de ces ſomptueux ornemens, dont la libéralité de Louis XIV. a bien voulu l'enrichir.

A peine cette Egliſe fût-elle achevée, que les Cenſeurs de l'Empire, dont les fonctions ſont à-peu-près ſemblables à celles des Cenſeurs de l'ancienne Rome, repréſenterent que l'edifice étoit trop exhauſſé, & que c'étoit une infraction manifeſte des Loix. *C'eſt moi qui ai tort*, répondit l'Empereur ; *c'eſt par mon ordre que les Peres l'ont élevé de la ſorte.* Repréſentations des Cenſeurs touchant cette Egliſe.

Comme les Cenſeurs inſiſtoient, & diſoient qu'il faloit envoyer un nouvel ordre de l'abaiſſer : *Que voulez-vous que je faſſe*, répartit le Prince: *ces étrangers me rendent tous les jours de très-grands ſervices ; je ne ſçais comment les récompenſer ; ils refuſent les Emplois & les Dignitez ; ils ne veulent point d'argent, il n'y a que leur Réligion qui les intéreſſe ; & c'eſt par ce ſeul endroit, que je puis leur faire plaiſir : qu'on ne m'en parle plus.* Réponſe de l'Empereur.

Ce fût le neuvieme de Decembre 1702. qu'on fit l'ouverture de la nouvelle Egliſe, & que le P. Grimaldi vint la bénir ſolemnellement. Il étoit accompagné de pluſieurs Miſſionaires de différentes Nations. Douze Catéchiſtes en ſurplis portoient la croix, les chandeliers, l'encenſoir, &c. Deux Prêtres avec l'étole & le ſurplis marchoient à côté de l'Officiant : les autres Miſſionaires ſuivoient deux à deux : & enſuite venoient en foule les Fidèles, que la dévotion avoit attirez de toutes parts. Ouverture de la nouvelle Egliſe.

Aprés la bénédiction de l'Egliſe, tout le monde ſe proſterna devant l'autel ; les Peres rangez dans le ſanctuaire, & tous les Chrétiens dans la nef, frapperent pluſieurs fois la terre du front. La Meſſe fût enſuite célébrée avec Diacre & Sous-Diacre par le P. Gerbillon : un grand nombre de Fidèles y communierent : le P. Grimaldi fit à la fin de la Meſſe un diſcours très-touchant ; & la fête ſe termina par le Baptême d'une multitude de Catéchumenes. Une quantité incroyable de perſonnes vinrent voir cet édifice : tous ſe proſternoient à pluſieurs repriſes devant l'autel ; & un grand nombre ſe firent inſtruire de la Loi Chrétienne, pour ſe mettre en état de l'embraſſer.

Il ne pouvoit y avoir de diſpoſition plus avantageuſe à la prédication de l'Evangile ; l'Edit favorable qu'on venoit d'obtenir, & qui donnoit toute liberté aux peuples de s'y ſoûmettre ; un grand nombre d'Ouvriers Evangéliques pleins de vertu & de zèle, qui étoient entrez dans l'Empi- Belles eſpérances pour la propagation de la Foi.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

re ; la protection ouverte, dont l'Empereur honoroit conſtamment les Miſſionaires ; le Temple du vrai Dieu élevé juſques dans l'enceinte même de ſon palais ; tout cela donnoit lieu d'eſpérer que la ſemence Evangélique, jettée dans un champ ſi fertile, alloit fructifier au centuple.

Conteſtations entre les Miſſionaires.

Mais les conteſtations qui s'éleverent entre les Miſſionaires, nuiſirent peut-être plus à la propagation de la Foi, que les perſécutions précédentes : une bonne partie d'un tems ſi précieux, qui devoit être conſacré à la converſion des Infidèles, fût employé par les uns, à attaquer, & par les autres, à ſe défendre. Je ne toucherai cet article que légerement, & autant qu'il convient à mon ſujet ; parce que le détail de tout ce qui ſe paſſa pendant vingt ans que durerent ces diſputes, demande à être traité dans une Hiſtoire complete de l'Egliſe de la Chine.

A quel ſujet.

Ces conteſtations rouloient ſur la ſignification de quelques mots Chinois, & ſur l'eſprit dans lequel ſe faiſoient certaines cérémonies ; les uns diſant qu'elles étoient d'inſtitution purement civile, & les autres prétendant qu'elles etoient ſuperſtitieuſes. Il s'agiſſoit de ſçavoir 1o. Si par les mots *Tien* & *Chang ti*, les Chinois n'entendent que le ciel matériel ; ou s'ils entendent le Seigneur du ciel ? 2o. Si dans ces uſages & dans ces cérémonies, dont les Chinois ſont fort entêtez, & qu'ils regardent comme la baſe de leur gouvernement politique, celles qu'ils obſervent à l'égard des défunts, ou à l'égard du Philoſophe Confucius, que les Lettrez regardent comme leur Maître, ſont des obſervances réligieuſes, ou civiles ; des ſacrifices, ou des uſages politiques ?

Sentimens des Jéſuites la-deſſus.

Il y avoit quelques-unes de ces cérémonies, qui ne paroiſſoient pas exemptes de ſuperſtition, dont il étoit plus aiſé de ſe diſpenſer, & qui de tout tems avoient été interdites aux Néophytes. Mais il y en avoit d'autres qui ne paroiſſoient que comme une marque extérieure de reſpect, par laquelle on rendoit aux parens après leur mort, les mêmes honneurs qu'on leur avoit rendus pendant leur vie. C'eſt ce que penſoit le P. Ricci, qui eſt regardé comme l'Apôtre de la Chine.

Ce Pere, qui avoit acquis une parfaite connoiſſance de la doctrine Chinoiſe, par la longue étude qu'il avoit faite de leurs Livres, & par le commerce qu'il avoit eu avec les plus habiles Lettrez, jugea que la pratique de certaines cérémonies pouvoit être tolérée ; parce que dans leur prémiere inſtitution, & dans l'intention des Chinois éclairez, deſquelles il inſtruiſoit ſoigneuſement les Néophytes, elles étoient purement civiles. La plûpart des Jéſuites & des autres Miſſionaires, furent de ſon ſentiment, & s'y conformerent dans la pratique.

Les deux partis députent à Rome.

Quelques Peres Dominicains furent d'un ſentiment contraire à celui des Jéſuites, des autres Miſſionaires, & même de leurs confreres. Le P. Moralez, de leur part ; & enſuite de l'autre part le P. Martini, Jéſuite, ſe tranſporterent à Rome, pour avoir ſur cela un règlement, qui rendît la conduite des Miſſionaires uniforme.

Prémiere déciſion en faveur des Dominicains.

Le prémier repréſenta ces cérémonies comme de vrais ſacrifices ; & les lieux où on les pratiquoit, comme de véritables Temples. La réponſe de la Congrégation fût conforme à l'expoſé de ce Dominicain. Il ne faut

faut qu'être instruit des prémiers élémens de la Foi, pour connoître qu'il n'est pas permis d'ériger des Temples, ni d'offrir des sacrifices à un Philosophe, ou aux ancêtres. Ce doute du P. Moralez ne demandoit pas qu'il fît un si long voyage pour en être éclairci. CHRISTIANISME A LA CHINE.

Le second exposa, que dans ces cérémonies rien n'apartenoit à la Réligion, ni par rapport à leur institution, ni par rapport à l'intention des nouveaux Chrétiens qui les pratiquoient; qu'il n'y avoit ni sacrificateur, ni ministre de Secte idolâtre; qu'on n'y voyoit que des Philosophes & des Etudians, qui venoient reconnoître le Docteur de la Nation pour leur Maître; que l'endroit où l'on honore les défunts, est une salle, & non pas un Temple; que les Chinois n'attribuent aucune divinité, ni à Confucius, ni aux ames des morts; qu'ils ne leur demandent rien, & qu'ils n'esperent rien d'eux; & que par conséquent ce n'étoit pas un culte réligieux, mais un culte civil qu'ils rendoient. Représentations & ultérieure décision en faveur des Jésuites.

Sur cet exposé, la Congrégation donna un Décret, qui fût approuvé par Alexandre VII. & qui portoit, que le retranchement de ces cérémonies politiques pouvant être un obstacle invincible à la conversion d'un grand Empire infiniment jaloux de ses usages, il étoit de la prudence & de la charité de les tolérer.

Ce Décret porté à la Chine, y rétablit la tranquillité: elle fût affermie par les conférences que les Missionaires eurent à *Canton*, où ils se trouverent presque tous réünis dans le tems de la persécution générale, qu'on les éxila dans cette ville. Ils s'assemblerent souvent; & après avoir bien délibéré sur les articles contestez, & approfondi les raisons de part & d'autre; ils convinrent tous, qu'il étoit nécessaire de permettre ces cérémonies. Cérémonies Chinoises tolérées.

Il n'y eût pas jusqu'au P. Navarrete, Dominicain, qui se rangea à l'avis commun, & qui en passa sa déclaration. Après quoi les Provinciaux de l'Ordre de Saint Dominique, défendirent à leurs inférieurs, de rien inférer sur ce sujet dans leurs livres, qui fût contraire au sentiment des Jésuites. Il est vrai que ce Pere changea d'avis, quand il fût retourné en Europe, où il acquit apparemment de nouvelles connoissances qu'il n'avoit pas euës à la Chine.

Tout devint tranquille; & les Missionaires n'ayant plus qu'un même langage, travaillerent de concert à établir la Foi: mais ce calme ne dura que jusques vers la fin de l'année 1684. que Messieurs du Séminaire des Missions étrangeres établis à Paris, parurent à la Chine; où, dès leur arrivée ils eurent fort à se loüer des Jésuites, qui employerent plus d'une fois en leur faveur, le crédit qu'ils avoient à la Cour. Arrivée de nouveaux Missionaires François.

Dès qu'ils commencerent à bégayer la Langue Chinoise, qui est, comme l'on sçait, de toutes les Langues la plus difficile, & la plus étenduë, ils jugerent que le P. Ricci, & les autres Missionaires Jésuites, n'avoient pas bien pris le sens des Livres Classiques; quoiqu'ils vissent que leurs ouvrages étoient applaudis des plus sçavans Lettrez de la Chine, & qu'ils fussent forcez d'avoüer eux-mêmes, qu'une si grande habileté dans la Langue Chinoise, étoit le fruit d'une étude très-longue & très-épineuse, Querelle qu'ils font aux Jésuites.

&

CHRISTIANISME A LA CHINE.

& d'un commerce assidu avec les Lettrez: c'est le témoignage qu'ils ne purent s'empecher de rendre, aussibien que le Pere Navarrete, dont j'ai déja parlé.

„ Les livres composez en Chinois par les Peres de la Compagnie ", disoit ce Pere dans l'ouvrage même où il se déchaîne le plus contre les Jésuites, " me paroissent non seulement bien, mais très-bien faits; j'en „ loüe le travail; j'en admire l'érudition, & j'ai pour eux une reconnoissance très-sincere, de ce que, sans aucune peine de nôtre part, nous „ autres Franciscains & Dominicains, nous y trouvons de quoi profiter, „ dans les occasions où nous en avons besoin. "

Mandement d'un Vicaire Apostolique là-dessus.

Il y a apparence que ces Messieurs nouvellement venus à la Chine, en profiterent autant que ces Réligieux, beaucoup plus anciens qu'eux dans l'Empire : aussi n'éclaterent-ils qu'en l'année 1693. Ce fût en ce tems-là, que M. Maigrot, simple Vicaire Apostolique dans la Province de *Fo kien*, fit un Mandement, dans lequel il décida que ces mots *Tien*, & *Chang ti* ne signifient que le ciel matériel; & condamna les cérémonies & les usages, que le Siége Apostolique avoit permis & autorisez.

Le Pape sollicité contre les Jésuites.

Mais comme M. Maigrot vit bien que son Ordonnance souffriroit de la contradiction de la part de presque tous les Missionaires; & que d'ailleurs il l'avoit publiée dans un tems où sa juridiction étoit fort douteuse, le Pape ayant créé deux nouveaux Evêques titulaires de la Chine, nommez par le Roi de Portugal, & les Bulles d'Erection y ayant été publiées, il députa M. Charmot à Rome, qui présenta dès l'année 1696. au Pape; & ensuite au mois de Mars de l'année 1697. à la Congrégation du S. Office, un mémoire pour la défense du Mandement, auquel il joignit une requête, pour demander un nouveau règlément sur les cérémonies. Néanmoins il n'y eût de Congrégation établie pour l'examen de cette affaire, qu'en l'année 1699.

Comme on avoit eu soin de cacher aux Jésuites ce qui se tramoit contre eux, ils n'en furent informez que vers la mi-Octobre de cette même année, qu'on leur communiqua l'écrit de M. Charmot. Ils témoignerent par un mémorial, l'horreur qu'ils avoient de ce qui étoit énoncé dans l'exposé : & ils ajoûterent qu'il n'y avoit point à balancer sur la condamnation des cérémonies, si l'exposé étoit véritable : mais c'étoit l'état de la question. M. Charmot avoit eu le tems de s'unir à tous les ennemis déclarez ou secrets des Jésuites, pour attaquer plus vivement ces Peres, & leur porter de plus rudes coups.

Ligue qui se forme contre eux.

Ce fût alors comme une ligue générale d'un parti puissant & animé, qui mit tout en œuvre, pour jetter leur Compagnie dans un décri universel. On sçait l'orage qui s'éleva contr'elle en France en l'année mil-sept-cens, tandis qu'on agissoit fortement à Rome. On a sçû par les lettres des chefs de ce parti, que leurs conseils régloient la conduite de M. Charmot; qu'ils l'aidoient à dresser les écrits, soit Italiens ou Latins, qu'il présentoit au Saint Office; qu'ils prirent même l'allarme, sur ce que les Supérieurs du Séminaire de Paris ne le soutenoient pas, & songeoient à le rappeller; qu'ils employerent leur crédit, & celui de leurs amis, auprès

près de Madame la Marquiſe de *** & de trois autres perſonnes de confiance & d'autorité, bien capables de *mettre le cœur au ventre* de ſes Supérieurs, car c'eſt ainſi qu'ils s'exprimoient, & de les porter à intervenir dans cette cauſe. CHRISTIANISME A LA CHINE.

En effet en la même année 1700. parût la lettre écrite au Pape, au nom du Séminaire des Miſſions étrangeres de Paris, qui contenoit comme le précis de ce qu'un Miniſtre Proteſtant, & l'Auteur du ſixieme Tome de la Morale-pratique, ont dit de plus injurieux contre cette Compagnie. Ce fût-là comme le ſignal de la guerre, qui lui fût déclarée. Toute l'Europe fût bientôt inondée d'un déluge d'écrits, qui faiſoient voir qu'on en vouloit bien moins aux cérémonies de la Chine, qu'à la perſonne de ces Peres : on les y traitoit ouvertement de fauteurs de ſuperſtitions & d'idolâtrie, comme s'il eût été manifeſte que ces cérémonies étoient mauvaiſes, ou qu'ils euſſent été les ſeuls à croire qu'elles pouvoient être tolérées. Ecrits qu'on publie pour les décrier.

Il n'y eût pas juſqu'aux Livres Divins, qu'on employa à déchirer leur réputation; & l'on vit un Pſeaume paraphraſé en ſtile dévot, où l'on mêloit pieuſement aux ſaintes paroles du Roi Prophete, la ſatyre la plus mordante, & les plus ſanglantes invectives.

Ces Peres ne s'oublierent point en cette occaſion : ils firent face à tant d'adverſaires, qui les attaquoient de toutes parts; & ils réfuterent leurs injures & leurs calomnies, par un grand nombre d'écrits modérez, où ils déclaroient, 1°. Qu'ils ne s'intéreſſoient qu'aux cérémonies qui avoient été permiſes par Alexandre VII. & que la plûpart des Miſſionaires ont jugé devoir être tolérées, parce qu'ils n'y voyoient rien de ſuperſtitieux; & que prétendre les abolir, c'étoit fermer la porte de cet Empire à tous les Miſſionaires. 2°. Que leurs Adverſaires avoient démenti leurs écrits par leur propre conduite; & qu'en particulier M. Maigrot avoit agi autrement à la Chine, qu'il ne parloit en Europe; que ce Prélat & Meſſieurs ſes confreres avoient employé *Tien* & *Chang ti*, pour ſignifier le Dieu du ciel; & que ces cérémonies qu'il traitoit de ſuperſtitieuſes, il les avoit autoriſées, en les pratiquant lui-même. Réponſe des Jéſuites.

Enfin ils forcerent M. Charmot, Agent de M. Maigrot à Rome, à avoüer en termes formels, que Confucius & les ancêtres ne ſont point honorez comme des Divinitez par les Lettrez de la Chine. „ C'eſt, dit „ M. Charmot, imputer au Révérendiſſime Seigneur Maigrot, & à moi, „ des choſes fauſſes & abſurdes, pour nous inſulter : jamais nous n'avons „ dit que Confucius & les ancêtres fuſſent honorez par les Lettrez de „ la Chine comme des Divinitez (*a*).„ Déclaration de leurs Adverſaires.

Toutes ces diſputes, qu'on ſembloit porter plûtôt au Tribunal du Public, qu'à celui du S. Siége, durerent pluſieurs années, & ne furent point appaiſées ni par le Décret de 1704. qui déclaroit les cérémonies ſuperſtitieuſes, telles qu'elles étoient expoſées par Meſſieurs des Miſſions étrangeres, Patriarche envoyé à la Chine.

(*a*) Res falſas & abſurdas mihi ac Reverendiſſimo Domino Maigrot affingunt, ut nobis inſultent... Nuſquam diximus Confucium à Sinis Litteratis ut Deum, Majores ut Numina coli.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

res ; & qui, ſans prononcer ſur la vérité de ces expoſez, défendoit de traiter de fauteurs d'idolâtrie, ceux qui en avoient permis l'uſage ; ni par l'arrivée de M. de Tournon à la Chine, qui y avoit été envoyé en qualité de Patriarche des Indes, & de Légat Apoſtolique ; ni par le Mandement de ce Patriarche, qu'il publia à *Nan king*, & de l'exécution duquel des Eveques & des Réligieux de différens Ordres, interjetterent appel au S. Siége, dans la perſuaſion où ils étoient, que ce Mandement entraîneroit la ruine entiere de la Réligion dans ce vaſte Empire.

Admis à l'audience de l'Empereur.

Je n'entrerai point dans le détail de tout ce qui ſe paſſa durant le ſéjour que ce Prélat fit à la Chine. On eût d'abord beaucoup de peine à obtenir de l'Empereur la permiſſion qu'il demandoit de ſe rendre à la Capitale. Les Jéſuites de *Peking* furent refuſez juſqu'à deux fois, & ce ne fût qu'après des inſtances réïtérées, que ce Prince l'accorda. Il fût admis à l'audience de Sa Majeſté, & y reçût des honneurs extraordinaires.

Rélégué à *Macao*.

Il n'eſt pas permis de douter de la droiture des intentions, ni de l'ardeur du zèle, qui animoit le Légat Apoſtolique ; mais il étoit peu inſtruit des coûtumes de cet Empire. Il n'y a point de Nations, même en Europe, les plus ſoûmiſes au S. Siége, avec leſquelles il n'y ait des ménagemens à garder, par rapport à leurs mœurs, & à la forme de leur Gouvernement. La Nation Chinoiſe eſt celle qui en demande davantage, & par le mépris naturel qu'elle a pour les étrangers, & par ſes uſages ſi différens de ceux d'Europe. Meſſieurs des Miſſions étrangeres, auxquels le Légat avoit donné toute ſa confiance, auroient dû l'en informer ; & faute de l'avoir fait, il s'engagea dans des démarches, qui irriterent l'Empereur à un tel point, qu'il le fit conduire à *Macao*, avec ordre de l'y garder à vuë, juſqu'au retour des PP. Barros & Bauvolier, que ce Prince avoit envoyez en Europe.

Il y meurt.

C'eſt-là qu'il fût honoré de la Pourpre Romaine ; mais il ne joüit pas longtems de cet honneur. Il fût attaqué plus violemment d'une maladie, dont il avoit deja penſé mourir à *Ponticheri*, & enſuite à *Nan king*, par où il paſſa pour ſe rendre à la Cour de l'Empereur, & que M. Borgheſi, ſon Médecin, aſſûra être le ſcorbut : ſes douleurs, qui augmenterent chaque jour, l'obligerent de garder le lit, & enfin l'emporterent le 8. Juin de l'année 1710. Il mourut âgé de 41. ans, cinq mois, & dix-huit jours.

Sa conduite approuvée à Rome.

Soit qu'on ne fût pas perſuadé à Rome, du danger que couroit la Réligion à la Chine, en aboliſſant les cérémonies, ſoit que le Légat eût été autoriſé par des inſtructions ſecretes, à publier ſon Mandement ; le Pape parût l'approuver, en ſe contentant de le rapporter à ſon Décret fait en 1704. & publié en 1708.

Les Jéſuites n'avoient pas plus d'intérêt dans cette affaire, que les autres Miſſionaires, qui étoient convaincus que tout le Gouvernement de la Chine étant appuyé ſur certains uſages, dont pluſieurs leur paroiſſoient exempts de ſuperſtition ; vouloir abolir ces uſages, c'étoit irriter toute la Nation, & lui rendre la Réligion Chrétienne infiniment odieuſe : mais ils parurent davantage, parce qu'étant attaquez perſonnellement, ils furent obligez de ſe défendre.

On

On leur fit un nouveau crime de la néceſſité, où ils ſe trouvoient, de repouſſer les traits qu'on leur portoit. Leurs Adverſaires firent paſſer l'Apologie de leur conduite pour un défaut de ſoûmiſſion, & ils publierent par-tout, que ces Peres, qui ſe vantent d'une aveugle obéïſſance aux Décrets des Papes, s'en écartent plus que les autres, lorſque ces Décrets ne ſont pas de leur goût. CHRISTIANISME A LA CHINE.

C'eſt ce qui fit qu'en l'année 1711. l'Aſſemblée des Procureurs de chaque Province ſe tenant à Rome, le P. Général, à la tête de cette Aſſemblée, préſenta au Pape une déclaration, par laquelle, proſterné aux pieds de Sa Sainteté, & à la face de toute l'Egliſe, il faiſoit profeſſion en ſon nom, & au nom de toute la Compagnie, d'un ſervice très-conſtant, d'une ſoûmiſſion très-reſpectueuſe, & d'une obéïſſance aveugle à recevoir & à exécuter tout ce qui aura été décidé & ordonné par le même S. Siége Apoſtolique, & en particulier les déciſions ſur les cérémonies Chinoiſes, promettant de les obſerver à la lettre, & inviolablement ſans aucune contradiction, tergiverſation, ni délai; & déclarant que c'eſt-là le langage de toute la Compagnie, que c'eſt-là ſon eſprit, & qu'il ſera toûjours tel, comme en effet il l'a été juſqu'ici. Sa Sainteté reçût cette déclaration avec une bonté ſinguliere, & accorda au P. Général la permiſſion de la rendre publique. Déclaration du P. Général au Pape.

Enfin en l'année 1715. le Pape publia un précepte Apoſtolique, par lequel il ordonna de ſe ſervir, pour exprimer le vrai Dieu, du mot *Tien tchu*, qui veut dire le Seigneur du ciel, lequel étoit depuis longtems en uſage parmi les Miſſionaires; & enſuite il préſcrivit la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des cérémonies; celles qu'il faloit défendre aux Chrétiens, & celles qu'on pouvoit permettre, ſi elles étoient renfermées dans les bornes des cérémonies civiles & politiques: & pour ſçavoir quelles étoient ces cérémonies permiſes, & avec quelle précaution elles pouvoient être tolérées; il vouloit qu'on s'en rapportât au jugement tant du Commiſſaire & Viſiteur Général du S. Siége, qui ſeroit pour lors dans la Chine, ou de celui qui tiendroit ſa place, que des Evêques & de Vicaires Apoſtoliques de ce pays-là. Reglement du S. Siége pour terminer cette diſpute.

Le Précepte Apoſtolique fût envoyé à M. l'Evêque de *Peking*, pour être communiqué à tous les Miſſionaires; ce qui fût exécuté en l'année 1716. mais comme il reſtoit toûjours du doute, & que les avis étoient différens, les uns croyant permis par Sa Sainteté ce que d'autres croyoient être défendu, ils s'adreſſerent aux Evêques & aux Vicaires Apoſtoliques, ainſi que portoit le précepte, afin qu'ils déterminaſſent en détail ce qu'il faloit ou permettre, ou défendre, & qu'il y eût uniformité de conduite. Doutes que l'on a à la Chine ſur la conduite à tenir.

Ceux-ci n'oſerent décider, de crainte ou que l'excommunication ne fût encouruë, s'ils uſoient de trop d'indulgence; ou que la Miſſion ne fût abſolument detruite, s'ils prononçoient avec trop de rigueur. Ils ſe déterminerent à attendre les inſtructions qu'on eſperoit encore de la part du S. Pere, afin d'agir plus ſûrement ſelon ſes intentions.

Cependant les doutes & les difficultez des Miſſionaires furent envoyez à Rome; & Sa Sainteté, après les avoir examinez, prit la réſolution de faire Légat envoyé a la Chine.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

faire partir pour la Chine un nouveau Légat Apoſtolique, en le chargeant d'une inſtruction qui contenoit les adouciſſemens & les permiſſions, qu'elle accordoit aux Chrétiens, par rapport aux uſages de leur pays; & les précautions qu'on devoit prendre, afin que dans ces uſages, il ne ſe gliſſât rien de contraire à la pureté & à la ſainteté de nôtre Réligion.

Part pour la Cour ſans permiſſion de l'Empereur.

Le choix du S. Pere tomba ſur M. Charles Ambroiſe Mezzabarba, qu'il fit Patriarche d'Alexandrie, & qui arriva à la Chine en l'année 1720. Il ſeroit trop long de décrire ce qui ſe paſſa durant ſa Légation, qui fût prudente & meſurée. Je dirai ſeulement qu'elle fût d'abord un peu traverſée. Dès que Monſeigneur le Légat fût arrivé à *Canton*, on ne manqua pas d'en informer l'Empereur. Le P. Laureati, Jéſuite, agit ſi fortement auprès du *Tſong tou*, en lui repréſentant que Son Excellence n'avoit que des choſes agréables à dire à l'Empereur, & des préſens à lui faire de la part du Pape, qu'il le fit partir pour *Peking*, ſans en avoir reçû l'ordre de Sa Majeſté.

Eſt arrêté en chemin.

Mais ce Mandarin fût comme frappé d'un coup de foudre, lorſqu'après le départ du Légat, il reçût un ordre de l'Empereur, qui lui préſcrivoit de ne point permettre à ſon Excellence d'aller à la Cour, qu'elle n'eût déclaré le véritable motif de ſa Légation. Sa Majeſté ayant appris qu'on l'avoit laiſſé partir ſans attendre ſa réponſe, donna ordre d'arrêter ſon Excellence à quelques lieües de *Peking*, ſans lui permettre d'aller plus avant.

Motifs de ſa Legation.

Cet ordre fût donné à quatre Mandarins, qu'elle envoya au-devant de M. le Légat, & qui le joignirent en un lieu nommé *Teou li ho*. Ces Mandarins ayant exécuté les ordres de l'Empereur, Son Excellence leur répondit, que le Pape l'envoyoit pour s'informer de la ſanté de Sa Majeſté, pour la remercier de la protection dont elle honoroit les Miſſionaires, & pour la prier de lui accorder deux grandes faveurs: la prémiere, de lui permettre de demeurer à la Chine en qualité de Supérieur des Miſſionaires; & la ſeconde, de permettre aux Chinois Chrétiens, de ſe conformer aux déciſions du Pape ſur les cérémonies de l'Empire.

Reçoit ordre de ſe retirer avec tous les Miſſionaires.

Cette réponſe du Légat ayant été portée à l'Empereur, il fit dire à M. le Légat, que les Décrets du Pape étant incompatibles avec les uſages de ſon Empire, la Réligion Chrétienne n'y pouvoit plus ſubſiſter; qu'ainſi il eût à retourner ſur ſes pas, à ſe rendre inceſſamment à *Canton* avec ſes préſens, & à emmener avec lui tous les Miſſionaires, à la réſerve de ceux, qui, à cauſe de leur âge & de leurs infirmitez, n'étoient plus en état d'entreprendre un ſi long voyage; qu'il permettoit à ceux-ci de vivre à la Chine ſelon leurs coûtumes; mais qu'il ne leur laiſſeroit jamais la liberté de publier leur Loi, & de troubler ſon Empire.

Conduite du Légat en cette occaſion.

Cet ordre conſterna M. le Légat: il eût recours aux larmes & aux prieres. Infortuné que je ſuis, s'écria-t-il, je ſerai venu de neuf-mille „ lieües par ordre du ſouverain Pontife, & je n'aurai pas l'honneur de „ voir Sa Majeſté, ni de faire paſſer juſqu'à elle le Bref du Pape? „

Sur cela il pria les Mandarins de porter ce Bref à Sa Majeſté, de l'engager à y jetter les yeux, & il leur donna en même-tems un autre papier, qui contenoit les permiſſions que le Pape accordoit, & qui adouciſſoient la rigueur de ſes Décrets. „ J'eſpere, ajoûta-t-il, que ces deux pieces ap-

„ pai-

„ paiſeront l'eſprit de Sa Majeſté. Je ſuis Légat du Pape, il ne m'eſt pas „ permis de paſſer les ordres qu'il m'a confiez: ce que je puis dire, c'eſt „ que je me conformerai en tout ce que je pourrai, aux intentions de „ Sa Majeſté, & que je permettrai tout ce que je pourrai permettre. Si „ mes pouvoirs ne ſont pas ſuffiſans, j'aurai ſoin d'en informer Sa Sainte- „ té, & de lui rendre un compte fidèle de toutes choſes."

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Le même jour l'Empereur fût informé de la réponſe de M. le Légat, & lui permit enfin de ſe rendre à *Peking*, où il le reçût avec diſtinction: il le combla d'honneurs dans pluſieurs audiences qu'il lui donna.

Obtient la permiſſion de venir à *Peking*.

Sans entrer dans le détail de ce qui ſe paſſa dans ces audiences, il parût enfin que l'Empereur n'étoit pas ſatisfait. Il dit à M. le Légat, qu'il ne l'admettroit plus déſormais en ſa préſence, & qu'il lui donneroit ſes ordres par écrit: de plus, qu'il alloit tirer des Archives du Palais les Actes, & tout ce qui s'eſt paſſé entre les Légats du Pape & lui ſur les Rits Chinois, depuis *To lo*, c'eſt à dire, Monſeigneur le Cardinal de Tournon, juſqu'au jour préſent; qu'il en feroit compoſer un Manifeſte en trois Langues, pour être envoyé dans tous les Royaumes du monde; & que l'Ambaſſadeur Moſcovite, qui étoit actuellement à ſa Cour, le répandroit, comme il le lui avoit promis, dans toute l'Europe. „ Je ne veux „ pas juger moi-même ce différend, ajoûta l'Empereur, je veux m'en „ rapporter au jugement que les Européans en porteront."

Mécontentement de l'Empereur.

Enſuite l'Eunuque de la préſence jettant les yeux ſur le Mandarin *Li ping tchong*, & ſur le P. Joſeph Pereyra, Jéſuite, interprête de Son Excellence, leur dit de la part de l'Empereur, que l'un & l'autre méritoient la mort, pour avoir trompé Sa Majeſté, & lui avoir rapporté que Monſeigneur le Légat n'avoit rien que d'agréable à lui dire.

Ces ordres jetterent M. le Légat & tous les Miſſionaires dans un abattement & dans une conſternation qui ne ſe peuvent exprimer: ils ne ſçavoient quel parti prendre. Enfin il ſe détermina à envoyer un placet à l'Empereur, par lequel il ſupplioit Sa Majeſté de pardonner aux Européans, & de ſuſpendre la publication de ſon Manifeſte, juſqu'à ce qu'il eût rendu au Pape un compte exact de tout ce que Sa Majeſté lui avoit dit, ou lui avoit fait dire par les Mandarins; ſur quoi l'Empereur fit dreſſer un écrit, qui contenoit en abrégé tout ce que Sa Majeſté avoit fait depuis l'arrivée de M. le Légat, & ſurtout les ordres qu'elle avoit portez.

Fait dreſſer un ecrit pour être porté a Rome.

Tous les Européans furent aſſemblez pour en faire une traduction Latine, & atteſter qu'elle étoit fidèle. On nomma deux perſonnes de la ſuite de Son Excellence pour porter cet écrit à Rome. Quelques jours après M. le Légat crut qu'il étoit plus à propos qu'il y allât en perſonne, parce qu'il y avoit à craindre qu'on ne crût pas ſes députez, au lieu qu'infailliblement on ajoûteroit foi à ce qu'il diroit: ſa propoſition plût fort à l'Empereur, qui l'approuva, & conſentit qu'il partît. Le jour du départ fût déterminé: Sa Majeſté lui donna ſon audience de congé de la manière la plus gracieuſe, en lui prenant la main à la manière Tartare, & ajoûtant à pluſieurs autres marques d'amitié ces paroles: Allez le plus promp-

Accorde au Legat ſon audience de congé.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

„ tement que vous pourrez, je vous attends au plus tard dans trois „ ans, &c. "

Son Excellence répondit qu'elle alloit partir inceſſamment; qu'elle laiſſeroit les choſes dans l'état où elles étoient, & que le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible, elle reviendroit à la Chine, & auroit l'honneur de ſe préſenter devant Sa Majeſté.

Ordonnance faite par le Légat avant ſon départ.

Cette promeſſe de M. le Légat ayant un peu appaiſé l'Empereur, il prit congé de Sa Majeſté, & il fût conduit à *Canton*, où il ne demeura que quatre ou cinq jours, & de-là à *Macao*, avec tous les honneurs dûs à ſa perſonne & à ſa dignité. Il ne s'embarqua néanmoins qu'au commencement de l'année 1722. Mais avant ſon départ il fit une Ordonnance, qui ſervit d'inſtruction à tous les Miſſionaires, & par laquelle, ſans rien changer aux Décrets précédens, dont il recommandoit l'exacte obſervance, il préſcrivoit en détail les cérémonies & les uſages qui pourroient ſe permettre; il y ajoûtoit quelques interprétations propres à éclaircir les doutes, & les précautions qui devoient ſe garder, pour en éloigner tout ce qui ſeroit capable de bleſſer la pureté de la Réligion; avec défenſe, ſous peine d'excommunication, de traduire en Langue Chinoiſe ou Tartare ladite Ordonnance, & d'en faire part à d'autres qu'aux Miſſionaires.

Mort de l'Empereur *Cang hi*.

M. le Légat revint heureuſement en Europe. Dans la ſuite la mort de l'Empereur de la Chine le diſpenſa de ce long & pénible voyage.

Les Miſſionaires, que ce grand Prince avoit conſtamment protégez, furent infiniment touchez de cette perte. Les peuples qu'il avoit gouvernez ſi longtems avec tant de ſageſſe & de modération, le pleurerent comme leur pere; & ce fût un deüil univerſel dans tout l'Empire.

Eloge de ce Prince.

Auſſi eſt-il vrai de dire que ce Prince poſſédoit ſouverainement l'art de régner, & qu'il réüniſſoit en lui toutes les qualitez qui font l'honnête homme, & le grand Monarque. Son port, ſa taille, les traits de ſon viſage, certain air de majeſté, tempéré de bonté & de douceur, inſpiroient d'abord l'amour & le reſpect pour ſa perſonne, & annonçoient dès la prémiere vûë le Maître d'un des plus grands Empires de l'Univers.

Les qualitez de ſon ame le rendoient beaucoup plus reſpectable. Il avoit un génie vaſte, élevé, & d'une pénétration que le déguiſement ou la diſſimulation ne purent jamais ſurprendre; une mémoire heureuſe & fidèle; une fermeté d'ame à l'épreuve des évenemens: un ſens droit, & un jugement ſolide, qui, dans les affaires douteuſes, le fixa toûjours au parti le plus ſage. Toûjours égal & maître de lui-méme, il ne donna jamais à entrevoir ſes vûës ni ſes deſſeins, & il eût l'art de ſe rendre impénétrable aux yeux les plus perçans. Capable de former de grandes entrepriſes, il ne fût pas moins habile à les conduire & à les terminer.

Loin de ſe répoſer ſur des favoris, ou ſur des Miniſtres du gouvernement de ſes vaſtes Etats, il prenoit connoiſſance de tout, & régloit tout par lui-même.

Avec

Avec cette autorité ſuprême & abſoluë, qu'il exerçoit ſur des peuples ſoûmis, & preſqu'idolâtres de leur Prince, il ne perdit point de vûë l'équité & la juſtice, n'uſant de ſon autorité que dépendamment des Loix; & dans la diſtribution des Emplois & des Dignitez, n'ayant preſque jamais d'égard qu'à la probité & au mérite. CHRISTIANISME A LA CHINE.

Tendre envers ſes ſujets, on le vit ſouvent dans des calamitez publiques, compatir à leur miſere, en ſe privant de tout divertiſſement, en remettant à des Provinces entieres le tribut annuel, qui montoit quelquefois à trente ou quarante millions, en ouvrant les gréniers publics, & fourniſſant libéralement aux beſoins d'un grand peuple affligé. Il ſe regarda toûjours comme le pere de ſon peuple; & cette idée qu'il ſe forma preſqu'auſſitôt qu'il monta ſur le Trône, le rendit affable & populaire: c'eſt ce qu'on remarquoit, ſurtout lorſqu'il faiſoit la viſite des Provinces: les Grands de ſa Cour étoient ſurpris de voir avec quelle bonté il permettoit à la plus vile populace de l'approcher, & de lui porter ſes plaintes.

Quoique la puiſſance & les richeſſes d'un Empereur de la Chine ſoient preſque immenſes; il étoit frugal dans ſes repas, & éloigné de tout luxe pour ſa perſonne: mais auſſi il devenoit magnifique dans les dépenſes de l'Etat, & libéral juſqu'à la prodigalité, lorſqu'il s'agiſſoit de l'utilité publique, & des beſoins de l'Empire.

La moleſſe, qui régne dans les Cours des Princes Aſiatiques, ne fût jamais de ſon goût. Loin des délices de ſon palais, il paſſoit certain tems de l'année dans les montagnes de Tartarie: là, preſque toûjours à cheval, il s'exerçoit dans ces longues & pénibles chaſſes, qui endurciſſent à la fatigue, ſans néanmoins rien rélâcher de ſon application ordinaire aux affaires de l'Etat, tenant ſes Conſeils ſous une tente, & dérobant juſqu'à ſon ſommeil, le tems néceſſaire pour écouter ſes Miniſtres, & donner ſes ordres.

Partagé entre tant de ſoins différens, il trouva encore le loiſir de cultiver les Sciences & les beaux Arts: on peut dire même que ce fût ſa paſſion favorite; & il eſt vraiſemblable qu'il s'y appliqua autant par politique que par goût, ayant à gouverner une Nation, où ce n'eſt que par les Lettres qu'on parvient aux honneurs & aux emplois.

Quelque habile qu'il fût dans tous les genres de Littérature Chinoiſe, il n'eût pas plûtôt connoiſſance de nos Sciences & de nos Arts d'Europe, qu'il voulut les étudier & les approfondir: la Géometrie, la Phyſique, l'Aſtronomie, la Médecine, l'Anatomie, furent ſucceſſivement l'objet de ſon application & la matière de ſes études.

Ce fût cet amour des Sciences, qui donna aux Miſſionaires ce libre accès auprès de ſa perſonne, lequel ne s'accorde ni aux Grands de l'Empire, ni même aux Princes de ſon ſang.

Dans ces fréquens entretiens, où ce grand Prince ſembloit oublier la majeſté du Trône, pour ſe familiariſer avec les Miſſionaires, le diſcours tomba ſouvent ſur les véritez du Chriſtianiſme. Inſtruit de nôtre ſainte Réligion, il l'eſtima, il en goûta la Morale & les maximes, il

CHRISTIANISME A LA CHINE.

il en fit ſouvent des éloges en préſence de toute ſa Cour, il en protégea les miniſtres par un Edit public, il en permit le libre exercice dans ſon Empire, il donna même quelque lueur d'eſpérance qu'il pourroit l'embraſſer.

Heureux, ſi ſon cœur eût été auſſi docile que ſon eſprit fût éclairé; & s'il eût ſçû rompre les liens formez depuis longtems, ou par la politique, ou par les paſſions, qui l'ont retenu juſqu'à ſa mort dans l'infidélité.

Cauſe de ſa mort.

Elle arriva le 20. Decembre de l'année 1722. Il étoit allé au parc de *Haï tſe*, accompagné de ſes Tartares, pour y prendre le divertiſſement de la chaſſe du tigre. Le froid le ſaiſit, & ſe ſentant frappé, il ordonna tout-à-coup qu'on retournât à *Tchang tchun yuen* (*a*). Un tel ordre, auquel on ne devoit pas s'attendre, étonna d'abord toute ſa ſuite: mais on apprit bientôt le ſujet d'un retour ſi ſubit. Son ſang s'étoit coagulé, & quelques remedes qu'on lui donnât, on ne pût le ſoulager. Il ſe vit mourir; & le jour même qu'il mourut, en préſence de *Long co to* ſon proche parent, & Gouverneur de *Peking*, il fit approcher de ſon lit tous ſes enfans qui étoient dans l'antichambre, & leur déclara qu'il nommoit ſon quatrieme fils pour lui ſuccéder à l'Empire. Il expira ſur les huit heures du ſoir à l'âge de ſoixante-neuf ans, & la même nuit ſon corps fût tranſporté à *Peking*.

Yong tchin lui ſuccede.

Le lendemain à cinq heures du matin le nouvel Empereur s'aſſit ſur le Trône, & prit le nom de *Yong tching*: il fût reconnu de tous les Princes, de tous les Grands, & des Mandarins qui compoſent les Tribunaux. On donna à chaque Européan une piece de toile blanche pour porter le deüil, & ils eurent permiſſion de venir frapper de la tete contre terre devant le corps avec les Princes du ſang & les grands Seigneurs de l'Empire.

Lettrez préſentent des requêtes contre les Miſſionaires; leur effet.

Yong tching ne fût pas plûtôt ſur le Trône, qu'il reçût des requêtes d'un grand nombre de Lettrez, qui ſe déchaînoient contre les Prédicateurs de l'Evangile, en les accuſant d'anéantir les Loix fondamentales de l'Empire, & d'en troubler la paix & la tranquillité.

Ces requêtes, jointes à la prévention où étoit ce Prince, que le feu Empereur ſon pere avoit beaucoup perdu de ſa réputation, par la condéſcendance qu'il avoit euë, de permettre aux Européans de s'établir dans toutes les Provinces, l'indiſpoſerent à un tel point contre le Chriſtianiſme, qu'il n'attendoit qu'une occaſion pour le proſcrire de ſes Etats. Elle ſe préſenta bientôt.

Accuſations d'un Apoſtat contre les Chrétiens.

Ce fût dans la Province de *Fo kien*, que s'éleverent les prémieres étincelles, qui allumerent le feu d'une perſécution générale. La Chrétienté de *Fou ngan hien*, ville du troiſieme ordre de cette Province, étoit gouvernée par deux RR. PP. Dominicains Eſpagnols, venus depuis peu des Philippines. Un Bachelier Chrétien mécontent de l'un des Miſſionaires, renonça à la Foi: il s'aſſocia pluſieurs autres Bacheliers, & ils allerent enſemble préſenter une requête au Mandarin du lieu, qui contenoit pluſieurs accuſations.

Les

(*a*) Maiſon de plaiſance de l'Empereur à deux lieües de *Peking*.

Les principales étoient, que des Européans qui ſe tenoient cachez, élevoient des Temples aux fraix de leurs diſciples ; que les hommes & les femmes s'y aſſembloient peſle-meſle ; qu'on deſtinoit dès le bas âge de jeunes filles à garder la virginité ; que dans la Secte qu'ils répandoient, (car c'eſt le nom qu'ils donnoient à la Réligion Chrétienne) on ne rend point d'honneur aux défunts ; on ne penſe plus ni à ſon pere, ni à ſa mere après leur mort ; on oublie juſqu'à l'origine de ſa famille ; on eſt comme une eau ſans ſource, & un arbre ſans racine ; enfin, qu'on veut métamorphoſer les Chinois en Européans. CHRISTIANISME A LA CHINE.

Ces plaintes étant rapportées au *Tſong tou*, il donna pluſieurs ordres aux Mandarins du lieu, & dreſſa contre les Européans & la Réligion, un mémorial qu'il envoya à l'Empereur ; enſuite de quoi il publia divers Edits dans les différentes villes, qui proſcrivirent la Loi Chrétienne. Il en fit encore un de concert avec le Viceroi, qui défendoit à tous les peuples de la Province de la ſuivre, & qui ordonnoit de conduire ſous bonne garde, les Européans à *Macao*, & de changer leurs Egliſes en écoles publiques, ou en ſalles pour les Lettrez, ou bien en ſalles des ancêtres. Loi Chrétienne proſcrite.

Non contens d'avoir proſcrit la Réligion Chrétienne dans leur Province, ils adreſſerent une requête à l'Empereur, dans laquelle, après avoir rendu compte de leur conduite, & repréſenté dans les termes les plus forts, le danger qu'il y avoit de permettre cette Loi étrangere que prêchoient les Européans ; ils ſupplioient Sa Majeſté, par le zèle qu'elle avoit pour le bien du peuple, & le répos de l'Empire, de faire ſortir tous les Européans des Provinces, & d'ordonner, ou qu'ils ſoient conduits à la Cour, ou qu'ils ſoient envoyez à *Macao*, & que leurs Temples ſoient employez à d'autres uſages. Requête du Viceroi de *Fo kien* contre le Chriſtianiſme.

L'Empereur envoya auſſitôt cette requête au Tribunal des Rits ; & ſa déciſion fût, que les Européans qui ſont à la Cour, y ſont utiles pour le Calendrier, & y rendent d'autres ſervices ; mais que ceux qui ſont dans les Provinces, ne ſont de nulle utilité ; qu'au contraire ils élevent des Egliſes, & attirent à leur Loi le peuple ignorant, les hommes & les femmes, &c. que, conformément à ce que le *Tſong tou* de *Fo kien* propoſe, il faut laiſſer à la Cour ceux qui y ſont utiles, & faire conduire les autres à *Macao*. L'Empereur reçût cette délibération du Tribunal le 10. de Janvier, & dès le lendemain il écrivit avec le pinceau rouge, la ſentence ſuivante. Déciſion du Tribunal des Rits.

„ Qu'il ſoit fait ainſi qu'il a été déterminé par le Tribunal des Rits : „ les Européans ſont des étrangers ; il y a bien des années qu'ils demeu- „ rent dans les Provinces de l'Empire : maintenant il faut s'en tenir à ce „ que propoſe le *Tſong tou* de *Fo kien*. Mais comme il eſt à craindre que „ le peuple ne leur faſſe quelque inſulte ; j'ordonne aux *Tſong tou* & aux „ Vicerois des Provinces, de leur accorder une demi-année, ou quelques „ mois ; & pour les conduire ou à la Cour, ou à *Macao*, de leur donner „ un Mandarin qui les accompagne dans les Provinces, qui prenne ſoin „ d'eux, & qui les garantiſſe de toute inſulte. Qu'on obſerve cet ordre „ avec reſpect. " Ordre de l'Empereur contre les Miſſionaires.

CHRISTIANISME A LA CHINE.

Il n'y a point de mouvemens que le Pere Parrenin, & les autres Miſſionaires ne ſe ſoient donnez, ſoit auprès des amis qu'ils avoient au Tribunal des Rits, ſoit auprès des Princes qui les protégeoient, & qui avoient le plus de crédit ſur l'eſprit de l'Empereur, pour détourner un coup ſi fatal à la Réligion : tout l'adouciſſement qu'ils purent obtenir, c'eſt que le lieu de l'éxil fût changé; & qu'au lieu de les conduire à *Macao*, on leur permit de demeurer à *Canton*; encore ne leur accorda-t-on cette grace, qu'à condition qu'ils ne donneroient aucun ſujet de plainte.

Adouciſſement de cette ſentence.

Les gazettes publiques annoncerent bientôt la ſentence que l'Empereur venoit de porter contre la Loi Chrétienne; & quoiqu'elle n'ait été envoyée dans les Provinces que le 17. de Fevrier, pluſieurs Mandarins ſe hâterent de l'exécuter.

Les Miſſionaires chaſſez de leurs Egliſes.

Tous les Miſſionaires ſans diſtinction furent chaſſez de leurs Egliſes, & conduits à *Peking*, ou à *Canton*; encore l'Empereur déclara-t-il dans un livre qu'il avoit compoſé pour l'inſtruction de ſes ſujets, qu'il n'en toleroit quelques-uns à la Cour, qu'à cauſe de l'utilité que l'Empire reçoit de leur habileté dans les Arts & les Sciences.

Plus de trois-cens Egliſes furent ou détruites, ou converties en uſages profanes, ou devinrent des Temples du Démon, les Idoles ayant été ſubſtituées à la place du vrai Dieu. Plus de trois-cens-mille Chrétiens ſe virent déſtituez de Paſteurs, & livrez à la rage des Infidèles. Enfin les travaux & les ſueurs de tant d'hommes Apoſtoliques ſe trouverent preſque anéantis, ſans qu'on vît aucune lueur d'eſpérance, qui préſentât le moindre adouciſſement à tant de maux.

Etat préſent de la Miſſion à la Chine.

Tel eſt le triſte état d'une Miſſion, qui étoit auparavant ſi floriſſante. On a pris des meſures, pour ne laiſſer pas tout-à-fait ſans ſecours ſpirituel, une Chrétienté ſi nombreuſe. Trois Jéſuites Chinois, Prêtres, à qui il eſt plus aiſé de ſe cacher, parcourent les Chrétientez des Provinces, & s'employent avec zèle au ſalut de leurs compatriotes. Les Miſſionaires de la Propagande ont auſſi quelques Prêtres Chinois occupez aux mêmes fonctions. Mais qu'eſt-ce que ce petit nombre d'Ouvriers Evangéliques dans un ſi vaſte Empire?

Pour ſuppléër à ce défaut, on envoye chaque année dans les Provinces des Catéchiſtes habiles & bien choiſis, qui ſe répandent dans les diverſes Chrétientez, qui y raniment la foi des Néophytes, qui leur fourniſſent des Calendriers, des livres, & des images de piété; qui examinent ſi les Catéchiſtes particuliers rempliſſent leurs obligations, & qui ſe préſentent même aux Mandarins, & leur offrent des préſens, pour gagner leur amitié & leur protection. C'eſt tout ce qu'on peut faire, pour maintenir la foi dans l'ame de tant de nouveaux Fidèles, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Seigneur de changer le cœur d'un Prince qui paroît ſi aliené des miniſtres du vrai Dieu.

DE LA PHILOSOPHIE MORALE DES CHINOIS.

Morale des Chinois.

LEs Philoſophes de la Chine réduiſent toute leur Morale à cinq principaux devoirs; aux devoirs des peres & des enfans; du Prince & des ſujets; du mari & de la femme; du frere aîné & des cadets; & enfin des amis entre eux. Preſque tous leurs livres ne traitent que de l'obéïſſance des enfans envers leurs parens, & des diſciples à l'égard de leurs maîtres; de la fidélité des ſujets envers le Prince, & de la conduite que le Prince doit tenir avec ſes ſujets; de la déférence que la femme doit avoir pour ſon mari; de la tendreſſe qui doit régner parmi les freres; & de l'attachement réciproque & inviolable des amis.

Cinq principaux devoirs.

C'eſt ſur le reſpect qu'on doit aux parens & aux maîtres, que les Chinois ont principalement établi les fondemens de leur Morale & de leur Politique. Ils ſont perſuadez que, ſi les enfans conſervent cet eſprit de reſpect, de ſoûmiſſion, & d'obéïſſance qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie: & que ſi les peuples regardent les Souverains comme leurs peres, toute la Chine ne ſera qu'une famille bien réglée, où toutes les parties de l'Etat s'entretiendront dans une paix & dans une union inaltérable.

Reſpect pour les parens & pour les maîtres.

C'eſt dans cet eſprit, qu'ils ſolemniſent tous les ans avec tant de cérémonies, le jour de la naiſſance de l'Empereur, des Vicerois, des Gouverneurs dans chaque Province, & des parens dans chaque famille. Ni l'âge avancé, ni le haut rang où l'on ſeroit élevé, ni les mauvais traitemens qu'on auroit reçûs, ne diſpenſent point un fils du reſpect, de la complaiſance, & de l'amour qu'il doit à ſes parens.

Ce ſentiment de la nature eſt porté par les Chinois au plus haut point de la perfection; & les Loix donnent aux peres un pouvoir abſolu ſur leurs familles; ils ont même le droit de vendre leurs enfans à des étrangers, s'ils ſont mécontens de leur conduite. Un pere qui accuſe ſon fils devant le Mandarin de quelque manquement à ſon égard, n'a pas beſoin

Juſqu'à quel point on le porte à la Chine.

MORALE DES CHINOIS.

d'apporter des preuves; le fils dès-là eſt coupable, & le pere a toûjours raiſon. Qui peut mieux le connoître, diſent-ils, que celui qui l'a élevé depuis l'âge le plus tendre?

Il n'en eſt pas de meme du fils; il ſeroit regardé comme un monſtre, s'il s'aviſoit de ſe plaindre de ſon pere, & il y a même une Loi qui défend aux Magiſtrats d'écouter l'accuſation du fils contre le pere. Que ſi ſa requête étoit ſignée du grand-pere, alors elle ſeroit admiſe; mais s'il y avoit quelque article faux, le fils court riſque de la vie. C'eſt au fils d'obéïr, dit-on, & de prendre patience: de qui ſouffrira-t-il, s'il ne ſouffre de ſon pere?

Parricide ſévérement puni à la Chine.

Que ſi un enfant (ce qui n'arrive preſque jamais) s'emporte juſqu'à dire des injures à ſon pere; ou même ſi tranſporté de fureur il vient à le frapper, ou à lui ôter la vie; un pareil crime met toute la Province en allarme: on punit ſes proches, & on dépoſe ſouvent les Mandarins, dans la perſuaſion où l'on eſt, que ce malheureux enfant n'a pû ſe rendre coupable d'un ſi horrible attentat, que par dégrez; & qu'on auroit prévenu ce ſcandale, ſi ceux qui devoient veiller à ſa conduite, euſſent puni d'abord les prémieres fautes échapées à un ſi mauvais naturel. Le plus cruel ſupplice n'eſt pas capable d'expier un ſi grand crime: on le condamne à être coupé en mille pieces: on détruit ſa maiſon; & l'on dreſſe un monument, qui inſpire de l'horreur d'une action ſi exécrable.

Devoirs de piété filiale après la mort des parens.

Cette vénération pour les parens, ne finit point avec leur vie; elle doit ſe continuer après leur mort: on n'épargne aucune dépenſe pour leurs obſeques: on renferme leurs corps dans des cercüeils d'un bois précieux: on conſerve en quelques Provinces leurs tableaux dans la maiſon, & en la plûpart des autres, leurs tablettes: on va pleurer régulierement ſur leurs tombeaux: on ſe proſterne devant leurs corps: on leur offre des viandes, comme s'ils étoient encore en vie, pour marquer que tous les biens de la famille leur apartiennent, & qu'on voudroit qu'ils fuſſent en état d'en joüir; on honore leurs tableaux, ou leurs tablettes, par des offrandes, comme s'ils étoient encore préſens: enfin l'on doit toûjours conſerver leur mémoire, & donner ſouvent des témoignages publics de ſon ſouvenir, en leur rendant les mêmes honneurs qu'on leur rendoit pendant leur vie, ſuivant cette grande maxime Chinoiſe *Se ſe ju ſe ſeng.* Honorez les morts, comme vous les honoreriez s'ils étoient encore vivans.

Le deuil doit durer trois ans; & durant tout ce tems-là on doit ne s'occuper que de ſa juſte douleur: quelque Charge que l'on exerce, il faut l'abandonner, & vivre dans la retraite, à moins que l'Empereur, pour des raiſons qui intéreſſent le bien public, ne les diſpenſe de cette Loi, en les retirant de leur retraite, & leur ordonnant de garder le deuil, en faiſant l'exercice de leur Charge. Les Empereurs memes ſont aſſujettis à un devoir de piété ſi indiſpenſable; & ils ſont obligez de donner aux peuples l'exemple de la ſoûmiſſion reſpectueuſe qu'on doit aux parens.

L'éducation des enfans in-

L'eſprit d'obéïſſance & de ſoûmiſſion, dans lequel les Chinois ſont élevez dès l'enfance, influë extrémement dans le Gouvernement politique, & accoûtume de bonne heure les peuples à avoir pour ceux qui les gouvernent,

nent, la plus profonde vénération: ce reſpect croît à proportion de leur dignité. Les Mandarins prennent le titre de peres du peuple; & c'eſt principalement ſous cette qualité que le peuple les révere. Quand ils rendent la juſtice, il ne leur parle qu'à genoux.

Morale des Chinois.

S'ils paroiſſent en public, c'eſt avec un train & un cortege, qui inſpire le reſpect: ils ſont portez dans une chaiſe magnifique & découverte, ſi c'eſt l'Eté, & couverte pendant l'Hyver. Tous les Officiers de leurs Tribunaux les précedent, tenant en main les marques de leur dignité: le peuple s'arrete, & ſe range modeſtement des deux côtez de la ruë, les yeux baiſſez, & les bras etendus ſur les côtez, juſqu'à ce qu'ils ſoient paſſez.

Influë ſur la ſûreté & la tranquillité du Gouvernement.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs, des honneurs qu'on leur rend, & des céremonies qu'on obſerve pour leur rendre ces honneurs: je dirai ſeulement que la facilité avec laquelle le peuple Chinois ſe laiſſe gouverner, que la paix qui régne dans les familles, que le bon ordre & la tranquillité qu'on voit dans les villes, ont pour principe ce grand reſpect filial, & cette vénération profonde qu'ils ont pour les Mandarins.

Les autres points de leur Morale, qu'ils regardent comme la ſource d'un Gouvernement tranquille, & qu'on inculque continuellement aux peuples, ſont la déférence qu'une femme doit avoir pour ſon mari; la ſubordination qui doit ſe garder par rapport à l'âge, à la qualité, & au mérite; la modeſtie, la civilité, & la politeſſe, qui doit régner dans le commerce de la vie.

Autres points de Morale.

Ces règles de bienſéance dans les geſtes & dans les paroles, dont leurs livres ſont pleins, ont introduit dans l'air & les manières Chinoiſes, une diſcrétion, une complaiſance, & je ne ſçais quelle circonſpection qui leur fait rendre à chacun les devoirs qu'il a droit d'exiger, & qui les porte à ſe prévenir les uns les autres, & à diſſimuler, ou même à étouffer un reſſentiment.

Politeſſe des Chinois.

Rien, ſelon eux, n'eſt plus propre à adoucir les eſprits, & à les humaniſer: au lieu qu'une férocité naturelle, qu'on trouve en certaines Nations, & qui eſt fomentée par une éducation groſſiere, rend les eſprits intraitables, les diſpoſe à la révolte, & jette le trouble & la confuſion dans les Etats.

Ce n'eſt pas ſeulement parmi les perſonnes de diſtinction que régnent ces manières douces & honnêtes, on les remarque encore dans toutes ſortes d'états: les artiſans, les domeſtiques, les payſans mêmes ſe traitent avec civilité, ſe faiſant des complimens, ſe mettant à genoux les uns devant les autres, lorſqu'ils ſe diſent adieu, & n'omettant rien des uſages que préſcrit la politeſſe Chinoiſe

Ces principes de la Morale des Chinois, ſont preſque auſſi anciens que leur Monarchie: ils ont été enſeignez par leurs prémiers Sages, dans ces Livres ſi reſpectez de tout l'Empire: j'en ai donné le précis, & l'on y a pû voir les maximes qu'ils établiſſent ſur ces différens devoirs.

Ancienneté de leur Morale.

MORALE DES CHINOIS.

Ont toûjours ſuivi les mêmes principes.

On me demandera peut-être, ſi, depuis tant de ſiécles, les Chinois ne ſe ſont point démentis de l'ancienne doctrine; & ſi les Philoſophes modernes ſont d'accord avec les prémiers Philoſophes de la Nation. J'ai de quoi ſatisfaire à cette queſtion par deux ouvrages de Morale d'Auteurs Chinois, qui feront voir que dans tous les tems ils ont réglé leurs mœurs & leurs actions ſelon les mémes principes. L'un qui eſt plus ancien, & qui a été traduit par le P. Hervieu, eſt intitulé: *Recüeil de Maximes, de Réflexions, & d'Exemples en matière de mœurs.* L'autre a été compoſé tout récemment par un Auteur qui s'eſt acquis une grande réputation. C'eſt le Pere Dentrecolles qui l'a traduit du Chinois.

Si ce Philoſophe paroît ſincere, ſans chercher à déguiſer ou à diſſimuler les défauts préſens de ſes compatriotes, il donne aſſez à entendre, que parmi les peuples dont il reprend les vices, il y en a beaucoup qui pratiquent la vertu, ſelon l'idée qu'il s'en eſt formée. Son ouvrage eſt lû, & extrêmement approuvé des Chinois; ce qui marque encore que ſes penſées ne lui ſont pas particulieres, & qu'elles ſont du goût de la Nation.

Caractère de la Morale Chinoiſe.

On verra par cet Ecrit, que les Sages de la Chine ſont populaires dans leur Morale, & qu'ils cherchent moins à augmenter le nombre de leurs diſciples, qu'à réformer les mœurs: s'ils ne font point briller leur eſprit, comme ont fait les Sages de la Grece & de Rome, on s'apperçoit aiſément qu'ils cherchent à s'accommoder à la portée du peuple: & d'ailleurs il eſt vrai de dire, qu'il n'eſt pas aiſé de rendre dans une traduction, les beautez qu'on apperçoit dans l'original, dont le ſtile eſt vif, concis, & énergique.

Caractères ou Mœurs des Chinois, par un Philoſophe moderne de la Chine.

Devoirs indiſpenſables de l'homme raiſonnable.

L'AUTEUR Chinois commence ſon Ouvrage par une eſpece de préface, où il ſuppoſe comme une choſe inconteſtable, que le culte qu'on rend au *Tien*, l'attachement à ſon Prince, l'obéïſſance à ſes parens, le reſpect envers ſes maîtres, l'union entre le mari & la femme, l'amitié entre les freres, la fidélité des amis, les déférences que doivent avoir les proches & les alliez les uns pour les autres, la bonne intelligence entre les citoyens, ſont des devoirs indiſpenſables de l'homme raiſonnable. Après quoi il entre dans le détail de la manière ſuivante.

Du

Du devoir des Parens & des Enfans.

LEs bienfaits qu'un Fils reçoit de ſon Pere, ſont moins ſenſibles, mais cependant bien plus conſidérables que ceux qu'il reçoit de ſa Mere. C'eſt ainſi qu'on s'apperçoit plus aiſément des ſecours que tirent de la terre les plantes & les animaux, qu'elle porte & qu'elle nourit, que de ceux qui leur viennent du ciel, dont les influences échauffent la terre, & la rendent féconde.

Les Enfans ont plus d'obligation à leur Pere qu'à leur Mere.

La tendreſſe d'une Mere à l'égard de ſon Fils, ſe borne aux ſoins du corps : l'amour d'un Pere va plus loin, & tend à former ſon eſprit : ils agiſſent l'un & l'autre à-peu-près comme la matière & la forme dans la compoſition des Etres : le prémier de ces deux principes donne la figure & les déhors d'un tel Etre ; le ſecond donne l'eſſence & les propriétez.

Un Pere & un Fils, qui rempliſſent l'un & l'autre leurs devoirs, ne doivent point avoir de vûës tant ſoit peu intéreſſées : ils ne doivent pas même ſonger à s'attirer des éloges, comme s'ils étoient parvenus à une haute vertu. Il n'apartient qu'aux ames baſſes & rampantes, de ſatisfaire à leurs obligations eſſentielles par de pareils motifs. Que vos ſervices ſoient véritablement utiles & agréables à vos Parens, & ne vous contentez point de ſimples apparences : ce ſeroit imiter celui qui ſerviroit de ſplendides repas devant le cercüeil de ſon Pere, après l'avoir laiſſé mourir, faute de lui avoir fourni les alimens néceſſaires.

Déſintéreſſement récipro. que néceſſaire.

Les Enfans & les Neveux doivent éviter de prendre le ſurnom de leur Pere & de leurs Ancêtres, auſſibien que les ſurnoms des Sages & des Hommes célèbres du tems paſſé : ce ſeroit manquer au reſpect qui leur eſt dû.

Surnoms défendus aux Enfans.

A quoi ne porte pas l'affection peu réglée des Parens ? Combien en voit-on qui perdent leurs Enfans, dans la crainte de leur déplaire, ou de les chagriner ? qui leur accordent tout ce qu'ils demandent, & qui leur laiſſent la liberté de faire tout ce qu'ils veulent ? Mais quelles ſont les ſuites de cette liberté funeſte ? Ils s'amolliſſent par le luxe, ils ſe livrent aux mauvaiſes compagnies, ils ne reſpirent que le jeu & le plaiſir ; ſouvent ils deviennent prodigues & diſſipateurs, ou ils ſe ruinent la ſanté par la débauche. Nos livres anciens & modernes le diſent : c'eſt l'argent qui perd les Enfans ; mais ce ſont les Parens qui contribuent à leur perte par l'argent qu'ils leur donnent.

Complaiſance outrée des Parens pernicieuſe aux Enfans.

Le devoir du Pere eſt de corriger les défauts de ſes Enfans ; le penchant de la Mere eſt de les excuſer : c'eſt ce que pratiquent les gens les plus groſſiers, comme ceux qui ſe piquent de politeſſe. Si la Mere pouſſe trop loin ſa bonté naturelle, cette indulgence mal placée fera faire bien des fautes à ſes Filles. Si le Pere de ſon côté ne parle jamais à ſes Enfans, que d'un ton

Caractère & devoir du Pere & de la Mere par rapport

MORALE DES CHINOIS. aux Enfans.

ton ſévere ; s'il n'ouvre jamais la bouche que pour les reprendre & les blâmer ; il les rend timides juſqu'à n'oſer ſe produire, & dire deux mots de ſuite : ils conſervent toute leur vie cette timidité niaiſe, & je ne ſçais quel air honteux & embarraſſé. L'intention peut être bonne, on veut les former de bonne heure à la vertu ; mais on s'y prend mal, & on n'y réüſſira pas. Je le répete donc : le caractère de la Mere eſt de compatir ; mais que ce ſoit ſans trop de complaiſance. Le caractère du Pere eſt de corriger ; mais que ce ſoit ſans trop de rigueur : voilà le juſte milieu.

Tems & manière d'inſtruire les Enfans.

Quand l'eſprit d'un Enfant commence à s'ouvrir, c'eſt alors qu'il faut faire couler doucement dans ſon ame les enſeignemens & les inſtructions. Il ne faut pas le gronder par caprice, ni le punir pour des fautes légeres ; il faut ménager ſa foibleſſe, & s'accommoder à la portée de ſa raiſon, qui n'eſt pas encore développée : ſongez qu'il eſt ſemblable à un bouton de fleur encore tendre, à qui l'on doit donner le loiſir d'éclore ; après quoi la fleur ſe montre & s'épanoüit.

Excès de délicateſſe nuit aux Enfans.

Trop d'attention ſur la ſanté des Enfans eſt un autre excès, où tombent pluſieurs Parens. Un jeune Enfant a-t-il la moindre indiſpoſition, on l'accable auſſitôt de remedes & de cordiaux ; & l'on ne fait pas réflexion qu'on ruine ſon tempérament, qu'on le rend valétudinaire, & qu'on abrege ſes jours.

Séparation des ménages néceſſaire.

Dans une famille nombreuſe arrive un tems où il faut ſéparer les ménages. Anciennement le célèbre *Tchang* a vû dans ſa maiſon ſes Enfans & ſes petits-Fils juſqu'à la neuvieme génération, qui vivoient tous enſemble dans la plus parfaite union : on en parle encore maintenant avec admiration : mais je doute fort qu'il ſe trouve de nôtre tems des gens capables, comme le vertueux *Tchang*, d'entretenir la paix domeſtique par l'exemple de leur douceur & de leur patience.

Ne doit pas ſe faire trop tôt.

Quand il arrive que les enfans ont chacun leur famille, il faut bien en venir à une ſéparation ; mais il ne faut pas la faire ni trop tôt, ni trop tard : elle ſeroit également dangéreuſe, ſi elle étoit ou trop prompte ou trop tardive : quand on la fait trop tôt, il eſt à craindre que de jeunes gens ſans expérience, ne connoiſſant pas la fragilité de la bonne fortune, ni les peines de la mauvaiſe, ne menent une vie oiſive, ne deviennent des diſſipateurs, & enfin ne ſe ruinent entierement.

Inconvéniens quand elle eſt trop tardive.

De même ſi, lorſque cette ſéparation devient néceſſaire, on la renvoye trop loin, on a d'autres inconvéniens à craindre, auxquels il n'eſt pas aiſé de remédier. Car ſuppoſons que les Enfans & les petits-Fils ſoient naturellement ſages, & d'une humeur ſociable & accommodante, il ſe trouvera toûjours dans la maiſon beaucoup de femmes & de domeſtiques. Si l'Ayeul ou le Pere eſt chargé de fournir à tous les beſoins ; de donner les meubles, les utenciles, les vivres, les habits, & les autres choſes, dont chacun voudra être pourvû abondamment ; le bon Vieillard pourra-t-il ſuffire à tant de dépenſes ? D'ailleurs les uns aimeront à dépenſer trop, les autres plus économes s'en appercevront, & en auront du chagrin : quand ils le diſſimuleroient, au moins craindront-ils que peu-à-peu la maiſon ne s'abîme,

s'abîme & qu'ils ne viennent eux-mêmes à manquer du néceſſaire : ces inquiétudes ne ſeront pas longtems à éclater par des murmures, qui y mettront la diſſenſion, & détruiront la paix. Morale des Chinois.

Au lieu donc de les laiſſer vivre en commun, il ſeroit à propos de donner une certaine ſomme à chaque famille, ſelon qu'elle eſt plus ou moins nombreuſe, afin qu'elle ait de quoi s'entretenir à ſa fantaiſie. C'eſt une maxime ancienne ; un Pere qui a des Enfans déja grands, doit leur remettre en main une eſpece de petit fonds ; afin qu'ils ſçachent la peine qu'il y a à s'enrichir, & qu'ils apprennent par-là à ménager leur bien, & à vivre d'économie, pour ſe ſoutenir honnêtement dans leur condition. Un Pere connoît par-là ſi ſon Fils ſçait conduire ſa maiſon. De même le Fils s'inſtruit par ſa propre expérience, de la manière dont le monde ſe gouverne, & par quels reſſorts les hommes ſe laiſſent mouvoir. Cette petite portion de bien, dont on lui laiſſe le maniement, eſt un commencement d'émancipation. Manière d'apprendre aux Enfans à ménager leur bien.

On dit communément que, quand une Fille naît dans la famille, c'eſt pour en ſortir, & paſſer bientôt dans une autre (*a*). D'où il arrive qu'on néglige ſouvent l'éducation des Filles : on ne fait pas attention qu'une Fille qu'on a laiſſé manquer d'inſtruction, fait grand tort à la maiſon où elle entre, & qu'elle y eſt l'opprobre de ſes parens. Education des Filles néceſſaire.

Au reſte les devoirs d'une jeune Femme mariée ſont, de rendre une obéïſſance reſpectueuſe à ſon Beau-pere & à ſa Belle-mere ; de vivre dans une parfaite union avec ſes Belles-ſœurs ; d'honorer ſon Mari ; d'inſtruire ſes Enfans ; de compâtir aux peines de ſes Eſclaves ; de préparer la ſoye, & de la mettre en œuvre ; d'être économe, frugale, laborieuſe ; de ſupporter patiemment les traverſes & les diſgraces ; de ne point écouter les rapports & les diſcours ; de ne ſe point meler des affaires du déhors : voilà ce qu'on doit apprendre à une Fille, avant que de la marier. Inſtructions à donner aux Filles.

Mais qu'arrive-t-il de ce défaut d'inſtruction ? Tout leur ſoin conſiſte à ſe coëffer avec grace, à bien appliquer le fard, à donner de l'agrément à leurs habits & à leurs ſouliers ; à placer avec art des aiguilles de tête & des pendans d'oreille ; à rafiner ſur les mets délicats & les boiſſons délicieuſes : elles ne ſongent qu'à relever leur beauté par un vain attirail de parures & d'ajuſtemens : c'eſt tout ce qu'elles ſçavent ; & elles ignorent juſqu'aux moindres obligations d'une Mere de famille : il faudroit donc leur faire lire de bonne heure des livres d'hiſtoire propres à les inſtruire : leur eſprit ſe rempliroit de meilleures maximes, & leur cœur ſe formeroit ſur de grands exemples.

On a ſujet d'être tranquille, lorſque la Mere nourit elle-même ſes Enfans : mais ſi quelque raiſon l'obligeoit à prendre une Nourice, elle doit la choiſir d'un caractère ſage, modeſte, & qui n'ait point certains défauts exté- Choix des Nourices, & néceſſité de veiller ſur leur conduite.

(*a*) Les Loix de la Chine ne permettent pas à une Fille d'épouſer ſon parent paternel, & de la même tige maſculine, fût-ce dans le dégré le plus éloigné, & cette Loi ne ſouffre point de diſpenſe.

MORALE DES CHINOIS.

térieurs: car un jeune Enfant ne manque guères de prendre l'aïr & les manières de ſa Nourice.

Si celle qu'on a choiſie, étoit obligée de quitter ſon propre enfant, pour allaîter le vôtre; elle n'y ſeroit contrainte que par la pauvreté: ainſi il faut non ſeulement lui donner des gages raiſonnables; mais il faut encore pourvoir à l'entretien de ſon fils; c'eſt le moyen que le cœur de l'un & de l'autre ſoit content.

De plus il eſt néceſſaire de veiller ſur la conduite de ces Nourices; de ne point ſouffrir qu'elles portent vôtre Enfant chez les voiſins, dans les ruës, & les places fréquentées, ni qu'elles attirent chez vous des eſclaves, ou de vieilles femmes du voiſinage: on en voit aſſez les ſuites.

Réjoüiſſances des Chinois à la naiſſance d'un Fils.

Quand il vous naît un Fils, & que vous êtes déja avancé en âge, vous ne vous poſſedez pas de joye: vous choyez cet Enfant avec tout le ſoin imaginable: vous annoncez ſa naiſſance devant le tableau des Ancetres: vous jeûnez, vous faites différentes œuvres de charité; & vous eſpérez par ces jeûnes & par ces bonnes œuvres, obtenir une longue vie à ce cher Enfant.

Régal du poil follet.

C'eſt un uſage univerſellement reçû, de donner de grandes démonſtrations de joye à la naiſſance d'un Fils: on cuit, on durcit quantité d'œufs de poule, & de canne: on prépare du ris clair pour ceux qui viennent prendre part à nôtre joye, & faire des complimens de conjoüiſſance. On envoye enſuite chez eux divers préſens de choſes propres à ſe régaler; c'eſt ce qui s'appelle le régal du poil follet.

Oeufs du troiſieme jour.

La cérémonie eſt plus grande le troiſieme jour qu'on lave l'Enfant: on prépare des œufs par centaines & par mille; on les peint de toutes ſortes de couleurs, & on les nomme les œufs du troiſieme jour: c'eſt alors que les parens & les voiſins viennent en foule à la porte de la maiſon, pour offrir pareillement des œufs, & diverſes ſortes de gâteaux ſucrez.

Feſtin des riches à cette occaſion.

Parmi les riches, la dépenſe eſt bien plus grande, ſurtout s'il y a longtems qu'ils attendent un héritier: on tuë une grande quantité de poules, de canards, &c. On fait un grand feſtin, & l'on n'épargne rien pour donner des marques publiques de réjoüiſſance. Mais ne craint-on point que la priere qu'on fait pour obtenir une longue vie à l'Enfant nouveau-né, ne ſoit rejettée par les Dieux, à qui on l'adreſſe (*a*)? En demandant une longue ſuite d'heureux jours pour ſon Fils, il conviendroit de la laiſſer à tant d'animaux qu'on égorge: pour avoir ce Fils, on s'eſt abſtenu de rien manger qui eût vie: ſi l'on agiſſoit conſéquemment, il faudroit continuer la même abſtinence, pour obtenir ſa conſervation.

Mais, quoi, dira-t-on, lorſque des parens & des amis viennent nous féliciter de la naiſſance d'un Fils, n'eſt-il pas permis de faire éclater ſa joye? A la bonne heure: faites-leur un petit régal de fruits, de gâteaux, de vin, & de quelques autres mets ſemblables; mais ne faites rien de plus. Un

(*a*) Le Philoſophe parle ici ſelon les folles idées du peuple, dont il ſe mocque ailleurs. Ces Divinitez ſont *Cheou*, le Génie du grand âge; *Lou*, le Génie des dignitez; *Fou*, le Génie des richeſſes.

Un des principaux devoirs d'un Fils eſt de perpétuer ſa race, & de laiſſer après lui des déſcendans. Au défaut d'un Enfant légitime, on s'en donne un adoptif, qui eſt chargé de ſervir les Parens durant leur vie, de les enſevelir après leur mort, & de leur rendre les honneurs ordinaires. Morale des Chinois.

Mais qu'arrive-t-il? Lorſqu'après avoir adopté cet Enfant, il vient à naître un Fils véritable; le Fils adoptif a bientôt perdu ſon mérite: il eſt dans la maiſon, ce qu'eſt ſur le corps une tumeur, ou une excreſcence de chair: on ne le regarde plus comme l'appui de la maiſon; tout ce qu'il dit, ou ce qu'il fait, dégoûte: le moindre petit défaut, qu'on lui remarque, eſt déſigné par des noms odieux: on oublie, & ce qui ſe paſſa quand il fût introduit dans la famille, & les médiateurs, & les amis qu'on employa dans ce choix: ſi l'on compare ce qu'on a été, & ce qu'on eſt à ſon égard, on verra que le ſeul intérêt a produit ce changement: on ne peut ſouffrir que le bien paſſe en des mains étrangeres. Inconvéniens par rapport aux Enfans adoptifs.

Mais fait-on réflexion que ce véritable Fils, qui eſt né ſi tard, ſera encore bien jeune, lorſque le Pere déja caſſé de vieilleſſe, & qui n'eſt plus qu'une ombre fugitive, viendra tout-à-coup à lui manquer? Alors ſurviendront mille procez entre le Fils adoptif & le véritable Fils: au milieu de ces différens, les richeſſes qu'on aura laiſſées à un orphelin, ſe conſumeront bien vîte; & le deſſein qu'on a eu de tout laiſſer à ſon propre Fils, lui fera tout perdre. Ne valoit-il pas mieux en uſer avec plus de bonté à ſon égard? Il fût devenu l'appui & le ſoutien de vôtre propre Fils dans ſon bas âge. Conſeils ſur ce ſujet.

Si vous craignez qu'après vôtre mort, ce Fils adoptif ne conſume tout le bien que vous laiſſerez, faites entr'eux un partage équitable; ſéparez-les d'habitation: cette conduite eſt conforme à nos Loix. Si vous négligez mes conſeils, l'évenement en juſtifiera la ſageſſe.

Des cinq devoirs de la vie civile, le plus important, & celui qui tient le prémier rang entre tous les autres, c'eſt l'obéïſſance & le reſpect qu'un Fils doit à ſes Parens. La raiſon en eſt bien naturelle: ſans mes Parens je ne ſerois point; je leur dois tout ce que je ſuis: ſans parler de ce qu'une Mere a à ſouffrir de peines & d'incommoditez durant ſa groſſeſſe; du danger continuel où ſa vie eſt expoſée durant ſes couches; de quoi eſt-elle continuellement occupée? N'eſt-ce pas du ſoin de ſon Enfant? Elle n'a de joye que quand elle le voit rire: s'il pleure, elle accourt auſſitôt, pour ſçavoir ce qui le fait pleurer: s'il eſt malade, elle eſt plongée dans la triſteſſe: s'il paroît ſentir du froid, elle s'empreſſe à le couvrir: s'il a faim, elle lui donne promptement à manger: s'il veut marcher, elle le conduit elle-même par la main: s'il ſe ſalit, elle le nettoye, ſans que l'odeur la plus inſupportable lui ſoit déſagréable, ou lui cauſe le moindre dégoût: reçoit-elle quelques douceurs? Elle en fait part à l'inſtant à ce cher Fils, & elle ſe croit bien payée de ſon attention, ſi elle en peut tirer un léger ſoûris: enfin rien n'égale les ſoins d'une Mere: auſſi dit-on qu'on ne peut pas imaginer de plus grands bienfaits, que ceux dont on eſt redevable aux Parens. Un bon Fils doit donc reconnoître Obéïſſance & reſpect des Enfans, ſur quoi fondez.

MORALE DES CHINOIS.

une partie de ces bienfaits, en leur rendant toute l'obéïſſance & les ſervices, dont il eſt capable.

Règles ſur l'éducation des Enfans.

Quand il s'agit de bien élever les Enfans, l'on ne ſçauroit s'y prendre trop tôt; ſurtout lorſque leur eſprit commence à s'ouvrir. Alors s'il ſe préſente quelque choſe qui ait vie, ou qui ſe meuve, ne fût-ce qu'un vil inſecte, un arbriſſeau, une plante de nulle utilité: avertiſſez-les de ne leur faire aucun tort: par-là vous cultivez, & vous entretenez en eux ce ſentiment de bonté & de douceur, qu'ils ont reçû de la nature.

S'il vient à la maiſon une perſonne de diſtinction ou d'un grand âge, un parent, un ami, inſtruiſez vos Enfans à leur marquer du reſpect à leur manière: c'eſt ainſi que vous les formez aux bienſéances & à la civilité, dont ils ont déja les principes au-dédans d'eux-mêmes: quelquefois une réponſe un peu ſéche, lorſqu'ils parlent ou rient mal-à-propos, ſert à les maintenir dans la modeſtie & la droiture. Pour peu qu'on leur trouve l'eſprit broüillon & querelleux, il faut les reprendre d'un air & avec des paroles ſévères, mais ſans les frapper par aucun mouvement de colere: une conduite ſi violente aigriroit encore davantage leur naturel, & les rendroit plus boüillans & plus précipitez.

J'ai accoûtumé de dire, ſi le Pere traite bien ſon Fils, le Fils ſe comportera bien à l'égard de ſon Pere; mais ſi le Pere n'eſt pas tel qu'il doit être, le Fils ne doit manquer en rien à ſes devoirs: il doit être comme un autre *Chun*, dont les cris & les larmes demandoient ſans ceſſe au Ciel des bénédictions pour un Pere, qui ſembloit ne lui avoir donné la vie que pour le tourmenter.

Des devoirs réciproques des Freres.

Quand les Freres s'aiment le plus?

APRE'S nos Parens, rien ne nous touche de plus près que nos propres Freres. Lorſque des Freres ſont encore jeunes, c'eſt un plaiſir de voir quelle tendreſſe ils ont les uns pour les autres: ils ne ſçauroient ſe quitter. Si l'aîné eſt déja grand, & que ſon cadet ſoit encore enfant, il en prend toute ſorte de ſoins, il le conduit par la main, il le porte entre ſes bras, il le comble de careſſes & d'amitié.

Ce qui trouble leur bonne harmonie.

Mais ces Freres ſont-ils devenus hommes faits, ont-ils pris chacun un établiſſement, alors la complaiſance qu'ils ont pour leurs femmes, dont ils écoutent trop aiſément les diſcours, l'intérêt, la jalouſie, produiſent de la froideur, des ſoupçons, de la défiance, & diviſent inſenſiblement leurs cœurs. Cependant qu'on ſoit menacé de quelque diſgrace, ou de quelque revers de fortune; c'eſt alors qu'on s'apperçoit que les autres parens, & les amis les plus dévoüez, ne valent pas après tout un Frere le plus indifférent.

Rien

Rien ne ſeroit plus loüable, que de voir des Freres vivre enſemble: mais c'eſt ce qu'on ne peut guères eſpérer, lorſqu'ils ſont une fois établis. Leurs familles plus ou moins nombreuſes; l'amour de l'un pour la dépenſe, & de l'autre pour l'économie; les différentes liaiſons qu'ils forment, produiſent des inclinations oppoſées, & qu'il n'eſt pas poſſible d'aſſortir. MORALE DES CHINOIS. Leur ſéparation pourquoi néceſſaire.

Il eſt encore bien plus difficile que des Belles-ſœurs s'accordent enſemble, principalement ſur le détail du ménage, quand il ſe fait en commun. On pourroit prendre un tempérament : c'eſt que les Freres ne ſe ſéparaſſent point d'habitation, mais qu'ils fiſſent ſéparément leur dépenſe. Que ſi, pour éviter toute occaſion de méſintelligence & de tracaſerie, ils ne peuvent plus habiter le même corps de logis, l'aîné doit toûjours aimer ſes cadets, & les cadets reſpecter leur aîné : cette ſéparation meme doit ſervir à reſſerrer davantage les liens étroits du ſang qui les uniſſent : autrement s'il ſurvient du dehors quelque mauvaiſe affaire, toute la famille court riſque d'y ſuccomber.

C'eſt un ancien proverbe : lorſque des Freres demeurent enſemble, ils doivent ſe ſupporter; c'eſt le moyen de vivre avec douceur : s'ils n'ont jamais enſemble de diſputes & de broüilleries, leurs enfans les imiteront; & ce bel exemple d'union & de concorde paſſera juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Cela mérite attention. Ce ſont ordinairement les femmes qui cauſent la ſéparation des familles. Que les maris ſoient en garde contre les ſoupçons & les vains diſcours de leurs femmes; alors la paix & l'union entre les Freres ſera conſtante & durable. Doivent éviter les diſputes.

Cette concorde entre les Freres & dans leurs familles, eſt une ſource de bonheur : le moyen de l'entretenir, c'eſt de ſçavoir ſouffrir & diſſimuler; voir bien des choſes, & ſe comporter comme ſi on ne les avoit pas vûës : entendre beaucoup, & faire comme ſi on n'avoit rien entendu : on apprend par-là à ne pas groſſir dans ſon idée des bagatelles, & on s'épargne bien du chagrin, & ſouvent de fâcheux éclats. Moyen d'entretenir la concorde.

Le ſage *Yen tſe* diſoit fort bien : que les Freres ſont entr'eux comme les bras & les pieds; & que la femme eſt à l'égard du mari, comme un habit qu'il s'eſt procuré. Ce Philoſophe a voulu dire, que les Freres étant nez de la même mere, ſont une même ſubſtance, un tout, qui ne peut être incommodé dans une partie, que les autres parties ne s'en reſſentent. Mais qu'arrive-t-il? L'excès de complaiſance qu'un mari a pour ſa femme, produit l'indifférence, & enſuite l'averſion pour ſes propres Freres, & conduit enfin à la ſéparation. Complaiſance pour les femmes, ſource de leur déſunion.

Cependant les vûës des femmes ſont communément bornées; elles ſe renferment dans les petits ſoins du ménage; c'eſt de quoi elles parlent ſans ceſſe : c'eſt ce qui perſuade à un mari, que ſa femme eſt affectionnée à ſa maiſon, & capable de la bien conduire : lui-même entre inſenſiblement dans les vûës de ſon épouſe, & imite ſa trop grande économie. Il ne faut plus après cela qu'un léger intérêt pour altérer l'amitié, & détruire l'union qui devroit régner entre les Freres.

Certainement il n'y a point de Loi qui ordonne à un pere de laiſſer à ſon fils un héritage plus ou moins conſidérable. Combien même voit-on Règles de conduite

Morale des Chinois. pour les freres.

de peres, qui ne laiſſent rien à leurs enfans, ou qui ne leur laiſſent que des dettes à payer? Il faudroit donc que les enfans, pour ne pas ſe déſunir par des raiſons d'intérêt, ſe diſſent chacun à eux-mêmes: ſuppoſons que nos parens ne nous ayent point laiſſé telle terre, telle maiſon, ou tel autre bien qui eſt le ſujet de nos conteſtations; & agiſſons comme ſi en effet ils ne nous l'avoient point laiſſé. Cette réflexion ſeroit capable de prévenir les différens. C'eſt une bagatelle, diroit-on, que cette dépenſe faite mal-à-propos: le point eſſentiel, c'eſt de vivre enſemble dans une étroite union.

Inſtruction pour leurs femmes.

Une femme de ſon côté devroit ſonger que les Freres de ſon mari ſont les os des os, & la chair de la chair de ſon Beau-pere & de ſa Belle-mere; qu'ainſi elle ne ſçauroit avoir pour eux trop d'égard & de conſidération. Quand même il y auroit raiſon de ſe plaindre d'une trop grande diſſipation, il faudroit garder certains ménagemens, & n'en parler que d'une manière douce & honnête. Eviter de faire de la peine à ceux qui nous en font, c'eſt le plus sûr moyen de les faire rentrer en eux-mêmes, & de changer leur humeur.

Des devoirs du Mari & de la Femme.

Source des mauvais ménages.

QUAND on traite de mariage, ce qu'il faut principalement conſidérer, c'eſt ſi les humeurs du futur Epoux & de la future Epouſe ſympathiſent; s'il y a conformité d'inclination & de tempérament; en un mot s'ils ſemblent faits l'un pour l'autre. Mais c'eſt à quoi ſouvent l'on n'a point d'égard: on n'enviſage d'ordinaire que de légeres convenances: tantôt c'eſt le rang & les emplois, ou bien d'anciennes liaiſons que la proximité entre les deux familles a fait naître: tantôt c'eſt la ſocieté qu'ils ont contractée enſemble, ou bien le même penchant que les peres ont pour les Belles-Lettres, & pour la Philoſophie.

La promeſſe de mariage une fois concluë par un de ces motifs; ces deux familles ſe traitent comme alliées, & s'entr'aident mutuellement, avant meme que la fille paſſe chez ſon prétendu Epoux. L'union paroît très-étroite: mais combien durera-t-elle de tems après les nôces? Ses parens qui l'accompagnent, voudroient que les feſtins & les Comédies qui ſe donnent dans la maiſon, ne finiſſent de longtems: ils different le plus qu'ils peuvent de s'en retourner chez eux: le long ſéjour & la dépenſe produiſent le dégoût: on en vient à ſe plaindre des entremetteurs de l'alliance: on murmure ſur la dot, ſur les préſens des fiançailles.

Eſt-on de retour chez ſoi, on repaſſe tous ces ſujets de chagrin; on les groſſit: ſi l'on ſe viſite dans la ſuite, il ſemble qu'on porte dans ſon ſein comme un paquet d'épines. Souvent on paſſe auprès de la maiſon ſans y entrer; ou ſi l'on y entre, on paroît avec un air froid & indifférent; on ne daigne pas même prendre un peu de thé. La

La jeune Epouſe eſt la plus à plaindre: elle paſſe ſouvent d'une maiſon opulente dans une famille peu aiſée: tous les embarras du ménage roulent ſur elle: quelque bonne volonté qu'elle ait, elle ne peut ſuffire à tant d'occupations: elle s'apperçoit du refroidiſſement de ſon Mari, elle n'oſe s'en plaindre: peu éloignée de la maiſon de ſa mere, elle ne peut ni la voir, ni l'entretenir: enfin elle traîne une vie languiſſante dans les ſoûpirs & dans les larmes, ſans nulle douceur ni conſolation: plus elle a été chérie dans la maiſon paternelle, plus ſa condition lui devient dure. MORALE DES CHINOIS.

Le mariage a été établi pour affermir la ſocieté entre les hommes. Les alliances ſe contractent pour former des liens plus étroits. A préſent les pernicieuſes maximes qui ſe ſont introduites, réduiſent tout à des vûës intéreſſées, qui diviſent ceux, qui auparavant étoient très-unis. Ce déſordre eſt preſque univerſel; mais il régne davantage dans la ville de *Yang tcheou*. Mariage pourquoi établi.

Je voudrois que ceux qui ſe marient, fiſſent de ſérieuſes attentions à la nature de cette grande action. Un jeune homme ne doit ſonger qu'à trouver dans une Compagne vertueuſe, le ſecours qui lui eſt néceſſaire pour bien gouverner ſa maiſon. Une fille doit ſe propoſer de trouver un appui ſolide dans un Epoux ſage & fidèle. Voilà le plan d'un parfait mariage, qui ſeroit infailliblement ſuivi de la fécondité conjugale. Plan d'un parfait mariage.

Un Mari ne doit pas trop ſe fier à ſa Femme ſur le compte qu'elle lui rend de la conduite de ſes enfans: elle ſera toûjours portée à lui cacher, ou à lui diſſimuler leurs mauvaiſes qualitez: au contraire ſi c'eſt une Femme qu'il a épouſée en ſecondes nôces, il ne doit pas la croire trop légerement ſur les fautes qu'elle voudroit impoſer aux enfans du prémier lit. On a raiſon de dire: le principal ſoin d'un Mari, eſt de rendre ſa Femme vertueuſe. Leçons pour le Mari.

Quelque ſage que vous paroiſſe vôtre Femme, ne la faites point entrer dans vos affaires du déhors: quelques talens qu'ayent vos eſclaves & vos valets, ne leur communiquez rien de ce qui regarde vôtre perſonne & vôtre Femme. Gens mariez, c'eſt ici un article qu'il ne vous eſt pas permis d'ignorer.

Pour ce qui eſt de ceux qui marient leurs filles dans les pays éloignez, ils ne ſçauroient prendre aſſez de précautions. Vous aurez vû par haſard un jeune homme, il vous aura agréé: vous lui aurez trouvé du mérite; & auſſitôt vous vous perſuadez que vous allez faire un mariage auſſi heureux, que le fût autrefois celui d'un *Tchu* & d'une *Tchin*. Vous lui livrez vôtre fille, vous la faites partir. Croyez-vous que ſon cœur ait conſenti à cet éloignement? Inconveniens pour une fille qu'on éloigne en la mariant.

Quand elle ſera renduë dans la maiſon de ſon Mari, eſpérez-vous que l'union & la paix y régnera longtems? Lorſque viendra le jour de la naiſſance de ſes parens, ou bien une de ces fetes annuelles de réjoüiſſance, que toute la parenté ſe réünit dans la maiſon paternelle, pour y paſſer le jour dans la joye & le divertiſſement; elle ſera déſolée de ne pouvoir s'y trou-

MORALE DES CHINOIS.

trouver avec eux: placée ſous un autre ciel, ſes yeux ne ſçauroient plus rencontrer ceux de ſa mere: jugez quelle eſt ſa peine.

Si au bout de quelques années on lui permet de faire un tour chez ſes parens: un mois eſt à peine écoulé, qu'on l'en retire, ſans qu'elle ſçache en combien de tems on lui procurera une ſeconde fois cette conſolation. Dans ce triſte inſtant de ſéparation on lui arrache l'ame du corps: en chemin elle tourne à tout moment la téte vers l'endroit qu'elle quitte, & où elle laiſſe ſes chers parens: toute ſa tendreſſe ſe renouvelle, & lui cauſe un ſerrement de cœur, qui ne peut guères s'exprimer. C'eſt ainſi que par trop de précipitation un pere a rendu ſa fille malheureuſe.

Vûës d'interêt à éviter dans le mariage.

Si l'on ne ſe propoſe dans le mariage que d'acquérir des richeſſes; la grande doctrine du Mari & de la Femme ne ſçauroit ſubſiſter: de méme ſi dans les obſeques des parens, on n'a pour but que d'attirer des bénédictions ſur la famille; dès-là les devoirs d'un fils à l'égard de ſon Pere ſont anéantis. Quand eſt-ce qu'une Femme mépriſe ſon Mari? C'eſt lorſqu'elle eſt fiere de ce qu'elle a fait ſa fortune. Qu'eſt-ce qui porte un fils à conſerver ſi longtems le corps de ſon Pere ſans l'enterrer? C'eſt ſouvent parce qu'il craint de l'enſevelir dans un lieu qui lui porte malheur. C'eſt ainſi que le propre intérêt détruit toute vertu.

Avis aux Parens.

On en voit néanmoins pluſieurs qui ſont aſſez attentifs ſur le choix d'un gendre, mais qui ne le ſont guères ſur celui d'une belle-fille. Cependant l'un eſt encore plus difficile que l'autre: car on peut aiſément déméler quel eſt le caractère d'un gendre; celui d'une fille n'eſt pas ſi facile à connoître, & c'eſt cependant une choſe importante.

Déſunion des familles; d'où elle provient.

Si celui qui veut épouſer une jeune perſonne, ne s'attache qu'à ce qu'elle apportera; ou ſi celui qui veut marier ſa fille, ne penſe qu'aux préſens qu'on fera, ou en argent, ou en bijoux, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſtime que les richeſſes, & qu'il n'a nul égard au mérite; voilà juſtement ce qui ruine les familles, & ce qui diviſe & déſunit les parens les plus proches.

Caractère d'une femme parfaite.

On devroit faire réflexion qu'une Femme bien née eſt une ſource aſſûrée de bonheur: on ne devroit enviſager dans une Epouſe que la vertu, & la préférer à la naiſſance & aux grands biens. C'eſt une grande acquiſition qu'une Demoiſelle ſage, vigilante, appliquée, chaſte, obéïſſante, qui ne ſe dément jamais, qui eſt toûjours égale dans la bonne ou la mauvaiſe fortune. Quand on en a trouvé une de ce caractère, on peut dire qu'on a un tréſor dans ſa maiſon.

Jalouſie des femmes.

La jalouſie eſt un grand malheur pour une famille, quand elle s'empare de l'eſprit des Femmes, ſurtout ſi elles n'ont point d'enfans. Une Femme légitime voyant que ſon Mari griſonne & s'affiige de n'avoir point d'héritier, ne peut ſouffrir qu'il approche d'une concubine ou d'une eſclave: elle n'oublie rien pour l'en empécher. Que ſi la concubine, ou l'eſclave devient enceinte, elle eſt capable d'employer des breuvages & d'autres moyens pour la faire avorter, & tuer l'enfant dans ſon ſein.

C'eſt pour prévenir ce malheur que le Mari eſt ſouvent contraint de nourir hors de la maiſon ſa concubine. Si elle vient à accoucher d'un fils,

fils, cette jalouſe change de perſonnage : elle ſe contrefait, en donnant des marques d'une joye feinte : elle ſe ſert des termes les plus tendres, pour qu'on la rappelle : mais ſon deſſein eſt de lui tendre des pieges, & de la faire périr. Si ſon ſtratagême ne lui réüſſit pas, la rage s'empare de ſon cœur ; elle crie, elle tempête, elle menace du feu & des accidens les plus ſiniſtres. Un pauvre Mari eſt effrayé, & ſe rend : il rappelle la mere & l'enfant : bientôt la Femme jalouſe a recours aux plus criantes calomnies, pour accabler cette foible concubine : elle la frappe : elle la roüe de coups, juſqu'à ce qu'enfin on l'ait chaſſée de la maiſon. Morale des Chinois.

Pour ce qui eſt de l'enfant, on diroit à ſes manières qu'elle eſt pleine de tendreſſe pour lui ; tandis que dans le fonds du cœur elle l'abhorre, & ſonge peut-être à s'en défaire ſecretement par le poiſon. Si elle en vient à bout, la voilà contente ; & elle ne ſe ſoucie pas de ſe voir réduite à n'avoir point d'enfant, qui puiſſe la ſervir & la ſoulager dans ſa vieilleſſe.

Il y a encore une eſpece de méchante Femme : ce ſont celles qu'un Mari a épouſées en ſecondes nôces, & qui ne peuvent ſouffrir la bonne réputation de la défunte à qui elles ont ſuccédé : la rage qu'elles en conçoivent, les porte à perdre les enfans du prémier lit ; afin que cette prémiere Femme ſi eſtimée, ne ſoit pas honorée ſelon la coûtume de l'Empire, & qu'on ne penſe plus à elle. C'eſt-là un excès d'inhumanité, dont quelques femmes ſont capables, & dont on a vû pluſieurs exemples dans le monde. Méchanceté des Femmes épouſées en ſecondes nôces.

Quand il s'agit de prendre une Femme, on ne ſçauroit donc aſſez examiner ſi elle eſt d'un caractère ſuſceptible de jalouſie, ſans quoi on s'expoſe à être malheureux. Si l'on eſt marié, & qu'on n'ait point d'enfans ; il faut bien penſer, avant que de prendre une concubine, ſi l'on pourra parer aux inconvéniens ; qui ont coûtume de s'en enſuivre. Le Mari ne doit pas donner de la jalouſie à ſa Femme.

Mais celui qui a des enfans de ſon mariage, s'il fait réflexion aux ſuites funeſtes de la jalouſie ſi naturelle aux Femmes, fera ſagement d'étouffer ſes inclinations, ou pour une concubine, ou pour une ſeconde Femme ; & de vaincre l'attrait au plaiſir par l'amour de ſon répos & de ſa conſervation.

On diſtingue les Femmes en grandes & petites ; c'eſt-à-dire, en légitimes, & en celles qui ne le ſont pas. Mais il n'y a point une pareille diſtinction entre les enfans. C'eſt la grande doctrine de l'Empire. Cependant on ne confond point dans l'uſage ordinaire les enfans de la Femme légitime, & ceux des Concubines : c'eſt ce qui donne à la vraye Femme le rang de ſupériorité ſur ſes compagnes. Grandes & petites Femmes.

Anciennement l'Empereur & les Princes de l'Empire prenoient ſept Epouſes ; les grands Seigneurs, & les Mandarins en avoient trois ; les ſimples Lettrez & le Peuple n'avoient qu'une Femme légitime ; les autres, s'ils en avoient au-delà, étoient cenſées concubines. On ne manque point, quand on vient à faire mention de ſa Femme ou de ſa concubine, à prendre un air grave, à meſurer ſes mots, à parler en maître de la maiſon, où chacun tient le rang qui lui convient. On veut faire Combien on avoit autrefois de Femmes à la Chine.

MORALE DES CHINOIS.

entendre par-là qu'on n'a pris une concubine que pour les beſoins du ménage, afin qu'elle s'occupe des fonctions les plus baſſes & les plus pénibles; qu'elle ſerve avec ſoin le pere & la mere; qu'elle aime, qu'elle nouriſſe, & qu'elle éleve les enfans.

Mais ſi cette concubine a contribué par ſes peines & par ſes ſoins à accroître le bien de la famille; ſi par ſon moyen vous êtes devenu riche, & plus reſpecté, ne convient-il pas qu'elle ſe ſente de cet heureux changement de fortune? Cependant combien en voit-on qui en uſent tout autrement, qui renvoyent ſans aucun égard une concubine, après en avoir eû des enfans, & en avoir tiré de longs & d'importans ſervices? A les en croire, ils ne ſongent en la congédiant, qu'à rélever davantage leur Femme légitime, & à honorer les nœuds du mariage. Mais ne ſçait-on pas que dans les grandes familles, les enfans & les petits-fils qui parviennent aux Dégrez & aux Charges, ce ſont ceux de la Femme légitime? On a plus de ſoin de pouſſer leur fortune. Cependant pluſieurs de ceux qu'on a eus des concubines, y parviennent auſſi, & obtiennent des marques de diſtinction & de nobleſſe pour leur mere naturelle: l'éclat & la ſplendeur de ſes enfans rejaillit ſur elle; leur élevation l'annoblit.

On voit certains Peres de famille ſe piquer de fermeté & de réſolution, qui cependant ne laiſſent pas de livrer à la diſcrétion de leurs Femmes une pauvre concubine qu'ils ont aimée. Cela eſt ſujet à une infinité d'inconvéniens: les affaires domeſtiques ne doivent ſe régler que par les ordres du Maître de la maiſon: il ne convient point qu'une Femme ſe mêle de gouverner, & parle d'un ton abſolu.

Véritable nobleſſe des Femmes.

Nous voyons dans es Hiſtoires anciennes, que les filles de Rois, mariées à des perſonnes d'un rang inférieur, ſe comportoient en Femmes modeſtes, ſans jamais s'enorgueillir de la nobleſſe de leur extraction; quels autres exemples doit-on ſuivre? Eſt-ce la conduite des gens du commun? N'eſt-ce pas plûtôt celle des Sages & des Grands qu'on doit imiter? Je voudrois que les jeunes filles miſſent leur gloire & leur nobleſſe à être douces & obéïſſantes: les parens ne peuvent jamais mieux leur marquer leur tendreſſe, qu'en les formant de bonne heure à la civilité & à la vertu.

Abus de l'Aſtrologie judiciaire.

Nous n'avons point de livre des prémiers tems, qui parle en termes exprez du mariage: ce n'eſt que ſous la Dynaſtie des *Tang*, qu'un nommé *Liu tſai* a écrit ſur ce ſujet: mais on l'a redreſſé ſur plus d'un article. Maintenant on en voit pluſieurs qui conſultent les aſtres, & qui s'imaginent y trouver l'union ou la diſcorde, la bonne ou la mauvaiſe fortune des perſonnes qui ſe marient. Folle imagination! Abus très-pernicieux! Ce ſont ces vaines obſervations qui rompent de bons mariages prêts à ſe conclure, ou qui en font faire de très-mal aſſortis.

Age convenable pour le mariage.

Autre erreur de nos tems. A quoi bon attendre, dit-on, qu'un jeune homme & une jeune fille ayent vingt ans pour les marier? C'eſt-là ignorer nos anciens Rits, qui diſent que c'eſt à trente ans qu'on doit marier ſon fils, & à vingt qu'il faut marier ſa fille. Peut-on lire dans nos anciens livres ces maximes de nos Sages, & ſuivre des idées nouvelles?

Autre-

Autrefois, & ceci eſt à remarquer, quand on avoit jetté les yeux ſur un gendre, on permettoit à ſa fille de l'entrevoir pour la prémiere fois dans la ſalle des hôtes à travers un petit trou qu'on avoit fait au paravent, placé devant la porte de l'apartement intérieur: dans ce choix on ne regardoit pas comme un point capital, d'éxaminer les huit (*a*) lettres de bonheur, pour en conclure l'heureux ou le malheureux ſort des perſonnes prêtes à s'unir par le lien conjugal: on éxaminoit ſi la fille étoit vertueuſe, & ſi le jeune homme avoit de la conduite; ſi l'âge, l'humeur, les inclinations convenoient enſemble; & certainement c'eſt à quoi on doit uniquement faire attention. On peut enſuite choiſir un mois & un jour heureux, pour accomplir le mariage par le Rit ordinaire, en faiſant boire l'un & l'autre dans la même coupe: pourquoi vouloir ajoûter des uſages populaires, bizarres, & ſujets à mille inconvéniens?

MORALE DES CHINOIS.

A quoi les jeunes gens doivent faire attention pour ſe marier.

Dès que la cérémonie eſt finie, c'eſt l'uſage des honnêtes familles, que la jeune Epouſe ſe retire dans ſon apartement, & ne ſe méle plus avec le reſte de la famille, avec les Beaux-freres, ni même avec le Beau-pere: cependant il s'eſt introduit preſque de nos jours parmi le peuple une coûtume déteſtable, que je défie de trouver dans aucun de nos livres, & qui ne convient qu'à des Barbares nouris & élevez dans les forêts. On differe de trois jours la ſéparation de l'apartement, & c'eſt ce qu'on appelle les trois jours de franchiſe: & pendant ce tems-là quelles extravagances ne ſe permet-on pas? L'Epouſe eſt aſſiſe ſur ſon lit nuptial. On vient autour d'elle faire cent ſingeries: l'un lui tire en badinant ſes ſouliers, & on les cache dans ſa manche: l'autre lui enleve le voile qui lui couvre le viſage: un troiſieme lui ſerre la tête, flaire ſes cheveux, & s'écrie qu'il en ſort un parfum admirable: on en voit qui contrefont les inſenſez, & qui cherchent à la faire rire par des grimaces & des boufonneries indécentes: on boit en même tems force raſades: & c'eſt-là ce qu'on appelle ſe réjoüir & ſe divertir.

Critique des cerémonies nuptiales du peuple.

Mais qui ſont ceux qui joüent ces indignes farces? Les plus proches Parens, le Beau-pere & les Oncles, qui oubliant & leur âge & leur rang, franchiſſent toutes les bornes de la bienſéance & de la pudeur. Ce ſont de jeunes étourdis, qui ont donné entrée à ces déſordres: c'eſt aux ſages Lettrez à en arréter le cours dans les lieux où ils demeurent: par-là ils ſe feront véritablement eſtimer dans la Secte Littéraire, qui eſt chargée de réformer les mœurs du peuple.

Lorſqu'on obſerve exactement les Rits ſur le mariage, on a lieu d'eſpérer qu'il ſera heureux, & que les deux perſonnes qui s'uniſſent, feront la joye l'une de l'autre, & parviendront à une extrême vieilleſſe. Parmi les gens mariez, le diſcours tombe ſouvent ſur leur nobleſſe & ſur les richeſſes de leur maiſon. Il ne convient point qu'un Mari recherche trop curieuſement quels ont été les parens & les ancêtres de ſa Femme; s'ils ont poſſédé des charges; s'ils ont mené une vie obſcure: ces recherches mettent ordinairement la diſſenſion entre l'Epouſe & les ſœurs du Mari.

Recherches que le Mari doit éviter.

Cel-

(*a*) Coûtume ſuperſtitieuſe de ceux qui diſent la bonne avanture.

MORALE DES CHINOIS.

Celles qui avec tout leur mérite s'apperçoivent qu'on connoît la baſſeſſe de leur extraction, s'imaginent qu'à tout moment on la leur reproche, & qu'on les regarde avec dédain. De-là les dégoûts, les chagrins cuiſans, les ſoupçons cruels qui rongent le cœur, & quelquefois les deſſeins d'une vengeance ſecrete. Le ver-luiſant tire ſon éclat d'un tas d'herbes pouries où il eſt engendré: les fleurs les plus odoriférantes tirent du fumier leur beauté & leur parfum: la lumiere ſort du ſein des ténèbres: la meilleure eau de ſource eſt celle qui ſe puiſe à l'ouverture de la terre, d'où elle ſort & jaillit.

Bon ordre du mariage, ſource du bon ordre général.

Le prémier état qui s'eſt trouvé dans le monde, eſt celui du Mari & de la Femme: ſont venus enſuite le pere & les enfans, puis les freres: après quoi les hommes ſe ſont unis par les liens d'amitié: les ſociétez s'étant formées & multipliées, on a fixé l'état du Prince & des ſujets. Auſſi dit-on que le principal ſoin du Sage a pour objet l'état du mariage: l'union même du ciel & de la terre eſt le modèle d'une parfaite union conjugale. Nos Livres Claſſiques regardent le bon ordre de cet état particulier, comme la ſource du bon ordre en général.

Perfection du mariage; en quoi elle conſiſte.

La perfection de l'état du mariage, c'eſt par rapport au Mari de vivre dans une étroite union avec ſa Compagne, de la traiter toûjours avec honneur, ſans trop ſe familiariſer, de trouver en elle ſa joye & ſon plaiſir, ſans ſe livrer à une trop grande paſſion.

Pour ce qui eſt de la Femme, il faut qu'elle ſe diſtingue par une douceur mélée de gravité, & par une complaiſance reſpectueuſe, qui ne donne point dans la baſſe flatterie. Anciennement quand le Mari & la Femme s'entretenoient enſemble ſur quelque affaire, ils étoient aſſis vis-à-vis l'un de l'autre, & ils ſe parloient avec le même reſpect, que s'ils euſſent entretenu des hôtes reſpectables, qui fuſſent venus leur rendre viſite: conduite charmante!

Femme accomplie.

Une Femme a trois devoirs à remplir: elle doit ſçavoir conduire le ménage, rendre des ſervices aſſidus à ſon beau-pere & à ſa belle-mere, & enfin porter un grand reſpect à ſon Mari comme à ſon maître. Si elle s'acquite de ces trois devoirs, c'eſt une femme accomplie.

Vrai caractère du Mari.

Au regard du Mari, ſon vrai caractère doit être la fermeté pour maintenir le bon ordre dans ſa famille: pour cela il doit tenir le rang de ſupériorité qu'il a, & être bien maître de lui-même dans l'uſage des plaiſirs les plus permis. De-là naîtra l'union conjugale, qui ſera ſuivie de tous les autres avantages du mariage.

Parens doivent concourir au mariage des enfans.

Si, ſelon la loüable coûtume, c'eſt le pere qui choiſit à ſon fils une Epouſe, & la mere qui donne un Gendre à ſa fille, ce ſeront là deux garans de la mutuelle concorde des jeunes mariez: ce qui y contribuëra encore beaucoup, ce ſera ſi dès le commencement la nouvelle fiancée n'écoute pas légerément des ſoupçons peu fondez, le repentir viendroit enſuite, mais trop tard.

Fidélité conjugale.

Pour ce qui eſt des concubines, on voit beaucoup de Peres de famille qui ſçavent les maîtriſer; mais il y en a peu qui ayent l'adreſſe de les maintenir tranquilles dans la maiſon: c'eſt qu'il eſt rare que la prémiere Femme

me ſoit ſolidement vertueuſe: les Femmes ſont la plûpart ſuſceptibles d'une étrange jalouſie. Ainſi ſi l'on a des Enfans d'une Femme de mérite, il ne convient pas de penſer à une concubine.

Morale des Chinois.

Que ſi le Mari ayant atteint ſa quarantieme année, ſe voyoit ſans enfans, alors il peut prendre une concubine; les loix le lui permettent; parce qu'elles regardent comme un grand malheur de ne point laiſſer après ſoi de poſtérité. Si la Femme tranſportée de jalouſie, ſe gendarme, & ſe met en fureur au ſeul nom de concubine, le Mari informera les parens de la réſolution qu'il a priſe, & des raiſons qu'il a euës de la prendre: & ſi leurs exhortations ne produiſent rien ſur l'eſprit de ſa Femme, & qu'elle continuë de s'oppoſer aux vûës de ſon Mari, il aura recours au Magiſtrat; il citera ſa Femme à ſon tribunal, & là ſe fera le divorce dans les formes: car enfin il n'eſt pas obligé de ménager ſa femme juſqu'au point de ſe rendre coupable à l'égard de ſes ancêtres, en ne faiſant pas ce qui dépend de lui, pour perpétuer leur poſtérité.

Concubinage & divorce, quand permis à la Chine.

Du devoir des Amis.

Quelque union qu'il y ait entre des Amis, il eſt difficile qu'ils s'accordent toûjours enſemble: un mot échapé au haſard à vôtre Ami pourra vous déplaire, & bleſſer vôtre délicateſſe. Quel parti devez-vous prendre? Celui de diſſimuler, & de laiſſer tomber cette bagatelle. Donnez-vous bien de garde de répondre durement, ou de faire confidence au prémier venu de vôtre mécontentement: le cœur de vôtre Ami ne manqueroit pas de ſe réfroidir, ou par une réponſe déſagréable, ou par le rapport indiſcret dont on auroit ſoin de l'informer.

Indulgence que les Amis ſe doivent.

Tandis que les enfans ſont renfermez dans le domeſtique, & avant qu'ils ayent commerce au-déhors, ils ne connoiſſent que leur pere, leur mere, & leurs freres: enſuite ils commencent à avoir des compagnons d'école, avec qui ils exercent leur eſprit, & auxquels ils s'attachent. Lorſqu'ils ont atteint un certain âge, on les marie, & ils ont des rapports néceſſaires avec les parens de leur femme: rien de plus aiſé que d'en prendre les mœurs & les uſages. Si les parens ſont gens laborieux, appliquez, économes; un jeune homme ſe formera ſur leurs exemples; & au contraire s'ils donnent dans le faſte, dans la bonne chere, & le plaiſir, il les ſuivra bientôt dans leurs égaremens.

Comment les liaiſons ſe ſuivent dans la vie des hommes.

Quand on eſt homme fait, ou l'on s'engage dans le commerce, & l'on s'unit à des aſſociez; ou l'on entre dans le maniement des affaires, & on ſe lie avec les Officiers auxquels on a rapport. Les liaiſons ſe forment encore avec ceux qui ont été admis enſemble au même Grade, ou bien avec les Lettrez qui demeurent dans la même ville. Ces liaiſons produiſent inſenſiblement, & ſans qu'on s'en apperçoive, un grand changement

Choix des Amis, eſt de la derniere importance.

Morale des Chinois.

gement dans le caractère, & dans les mœurs. Si par cette voye-là le vice s'enracine dans un jeune cœur, il ſera bien difficile de l'en arracher. C'eſt pourquoi on doit être très-attentif aux Amitiez qu'on forme; parce que d'ordinaire elles produiſent de grands changemens, ou pour la vertu, ou pour le vice: on en marque les devoirs dans le corps de nôtre grande doctrine, & l'on y dit avec raiſon, que le choix des Amis eſt un point de la derniere importance.

Gens dont on doit fuir l'amitié.

Il n'y a rien qu'on doive fuir davantage qu'un eſprit de travers & un mauvais cœur: la moindre familiarité avec des gens de ce caractère, eſt très-dangéreuſe. Agiſſez avec eux comme ſi vous ne les connoiſſiez point: c'eſt le moyen d'éviter bien des querelles, & de prévenir les mauvaiſes affaires qu'ils ſeroient capables de vous ſuſciter.

Fuyez avec le même ſoin un homme pervers, mais ſans qu'il paroiſſe que vous le fuyez: ce ſeroit vous faire un dangéreux ennemi: recherchez la compagnie d'un Sage; mais agiſſez à ſon égard ſans détours, & avec ouverture de cœur; c'eſt ainſi qu'il vous ſera utile, & que vous vous l'attacherez.

Inégalité pour les Amis; d'où elle vient.

Quand on choiſit un Ami, on remarque d'abord en lui cent belles qualitez: quand on le fréquente longtems, on lui trouve mille défauts. Eſt-ce que dans la ſuite il ſe trouve avoir moins de mérite qu'il en avoit d'abord? Non, cet Ami n'a pas changé; mais vôtre cœur s'en eſt dégoûté, & l'eſprit n'en juge plus de même.

Comment il faut traiter ſes Amis.

Voici une bizarrerie à-peu-près ſemblable: durant la vie des perſonnes qu'on connoît, on ne parle guères que de leurs défauts; ſont-elles mortes? On ne fait mention que de leur mérite. Eſt-ce que ſur la fin de leur vie leur mérite a comme abſorbé leurs défauts? Point du tout: c'eſt qu'à leur mort la compaſſion a diſpoſé autrement vôtre cœur à leur égard. Celui qui traiteroit des Amis vivans avec la même eſtime & la même affection qu'il ſent pour eux, dès qu'ils ſont morts, tireroit de grands avantages de l'amitié.

Grand nombre d'Amis à éviter.

Il n'y a nulle utilité, ou plûtôt il y a bien des inconvéniens à lier Amitié avec un grand nombre de perſonnes. Nos anciens Sages ont dit: faites connoiſſance avec une perſonne, à la bonne heure: encore ne ſera-t-il pas aiſé de vous connoître à fonds l'un l'autre. Que ſi vous vous livrez à la multitude, & que vous vouliez avoir une foule d'Amis; comment pourrez-vous les connoître? Auſſi les témoignages d'eſtime, d'amitié, & de zèle, que ces ſortes de perſonnes ſe donnent mutuellement, n'ont rien de ſolide: toutes ces proteſtations ne ſont que ſur les levres; ſi dans une bagatelle vous venez à leur déplaire, ils ſe retirent, & ſont les prémiers à vous déchirer par les traits de leur langue médiſante.

Conduite envers les Amis heureux & malheureux.

C'eſt ce qui prouve qu'on ne ſçauroit être trop circonſpect dans le choix des Amis. Mon Ami, qui étoit d'une condition pauvre & obſcure, ſe trouve tout-à-coup dans l'abondance & dans la ſplendeur: je dois ſonder la diſpoſition préſente de ſon cœur: il eſt à craindre que ſi je viens à le traiter avec ma familiarité ordinaire, il ne me faſſe un froid accueil à deſſein de m'en éloigner. Au contraire ſi mon Ami, qui étoit riche, tombe

be dans l'indigence, après ce changement de fortune, je dois lui marquer de plus grands égards que jamais; ſans quoi il me pourroit ſoupçonner d'une affectation d'indifférence, afin de rompre tout commerce avec lui. Il faut donc que j'évite juſqu'aux moindres choſes qui pourroient fortifier en ſon eſprit un pareil ſoupçon. Morale des Chinois.

L'homme ſage, qui ſçait que les Amitiez ſont ſouvent expoſées à des ruptures d'éclat, ne s'engage jamais qu'après y avoir longtems réflechi. La véritable Amitié, quand elle ſe forme, n'a rien que de ſimple & d'aiſé: elle n'a point recours à ces vaines démonſtrations, qui ſont preſque toûjours trompeuſes. Que ſi l'on ſe trouve obligé de rompre certaines Amitiez, il faut le faire ſans éclat, & ſe retirer inſenſiblement, & à petit bruit. C'eſt une belle leçon de nos Anciens: les Amitiez, diſent-ils, qui ſe forment lentement & ſans tant d'appareil, ſont ordinairement durables. Amitiez durables. Ruptures d'éclat à éviter.

Des devoirs des Parens.

PORTER l'indifférence à l'égard de ſes Parens juſqu'à les méconnoître, c'eſt l'effet d'un grand orgueil & d'une lâche ingratitude : les protéger lorſqu'ils ont beſoin de vôtre ſecours, les ſoulager dans leur miſere, c'eſt l'effet d'une grande vertu. Si vous ſouffrez vos Parens dans de vils emplois, s'ils en ſont réduits à être domeſtiques ou eſclaves; la honte n'en retombe-t-elle pas ſur vous? Et de plus, n'êtez-vous pas coupables à l'égard de vos ancêtres, qui ſont auſſi les leurs? Indifférence pour ſes proches blâmable.

Un pauvre Parent vient me voir pour me communiquer une affaire: j'apperçois à ſon air qu'il eſt embarraſſé, qu'il voudroit bien s'expliquer, mais qu'il n'oſe, & qu'il ne peut pas trouver des termes propres à s'énoncer. Il eſt de mon devoir de pénétrer dans ſa penſée, de la déviner, s'il eſt poſſible, de le mettre ſur les voyes, afin qu'il ait moins de peine à ſe déclarer : & ſi je ſuis en état de lui accorder le ſecours qu'il attend de moi, je dois le faire généreuſement, & aſſaiſonner mon bienfait des manières les plus obligeantes. Conduite envers les Parens qui ſont dans l'embarras.

Quand une extrême miſere oblige de pauvres Parens à implorer vôtre aſſiſtance, conſultez vôtre cœur & vos forces; & falût-il vous incommoder, faites un effort pour les aider; ne leur dites point: voilà ce que je vous prête: ce mot de prêter leur feroit ſentir l'obligation de rendre, & les affligeroit. Surtout ne promettez rien que vous ne deviez tenir.

Les hommes ſont faits de telle ſorte, qu'il n'eſt pas poſſible qu'entre Parens & voiſins il ne ſurvienne quelque ſujet de plainte ou de mécontentement. Comment parer à ces prémieres ſemences de diviſion? C'eſt de ſe ſupporter les uns les autres, & de ſe ſouvenir que ſi un Parent à des défauts Indulgence que les Parens ſe doivent.

MORALE DES CHINOIS.

fauts incommodes, nous en avons de même qu'il faut bien qu'il nous pardonne. Que ſi l'on ne peut digérer le moindre chagrin ; ſi l'on fait du bruit ; ſi, fier de ſa qualité & de ſes richeſſes, ou de ſon ſçavoir, on prétend l'emporter dans tous les petits démelez qu'on a, ſans jamais vouloir céder, c'eſt le moyen de perpétuer les procez & les inimitez.

Reſpect qu'on doit à ſes Parens.

Il y a différens dégrez de Parenté ; & ſelon ces dégrez, il y a diverſes marques de reſpect auquel il n'eſt pas permis de manquer : cependant combien en trouve-t-on qui n'ont égard qu'à la fortune ? Si dans une compagnie le diſcours tombe ſur un Parent qui ſoit riche & revêtu de quelque dignité, on fait gloire de lui apartenir : mon honorable Oncle, dit-on, &c. Au contraire s'il s'agit d'un Parent pauvre, mépriſé, & couvert de haillons, on en parle avec mépris : mon vil Parent, dit-on, &c. On veut ce ſemble, déſavoüer un pauvre Parent, parce qu'il eſt dans la miſere : quelle indignité !

Il faut les aſſiſter.

Il n'eſt pas permis, même aux perſonnes du prémier rang, de négliger ce qu'ils doivent à leurs Parens, à leurs alliez, à leurs amis, à leurs voiſins, & à leurs compatriotes. Les Empereurs & les Princes ne ſe diſpenſent pas de ces devoirs ; & en cela ils reſſemblent au ciel, qui répand ſes influences juſques dans les lieux les plus vils. Peut-on ne pas ſuivre l'exemple de nos maîtres ; & eſt-il permis aux gens du commun de croire que c'eſt s'avilir, que d'aſſiſter indifféremment ceux de leur famille ?

Dureté odieuſe de quelques Parens.

Cependant combien en voit-on qui font bâtir des Temples ſuperbes en l'honneur des Idoles ; ou qui, pour leur plaiſir, entretiennent chez eux une troupe de Comédiens & de Comédiennes (*a*) ; qui n'épargnent rien pour le jeu & la bonne chere, tandis qu'ils auront regret à la plus légere ſomme, dont un pauvre Parent aura beſoin ? Quoi donc ! ne ſortent-ils pas tous de la même tige ? Les richeſſes qui ſe trouvent entre leurs mains, ne les ont-ils pas reçûës de leurs communs ancêtres ? Ces ancêtres, en laiſſant leur bien, ont-ils prétendu qu'on en refuſât une petite partie à ceux de leurs déſcendans, qui tomberoient dans l'indigence ? Ont-ils pû croire qu'il ſe trouveroit parmi leurs héritiers des ames aſſez dures, pour laiſſer mourir leurs Parens de froid, de faim, & de miſere ?

Mais faites une autre réflexion, la roüe de la fortune tourne ſans ceſſe : pouvez-vous vous répondre d'être longtems heureux ? Ces pauvres Parens que vous mépriſez, ſeront-ils toûjours dans la miſere ? Ne peuvent-ils pas s'élever à leur tour, parvenir aux charges, aux dignitez ? Vos enfans ou petits-fils ne peuvent-ils pas après vôtre mort avoir beſoin de leurs ſecours ? Quelle aſſiſtance recevront-ils de ceux pour qui vous aurez eu tant d'indifférence ?

Le mépris pour les Parens pauvres eſt condamnable.

J'ai ſouvent remarqué que dans de nombreuſes familles, les riches & les pauvres ne ſe réüniſſent pas une ſeule fois pendant l'année. Il n'y a que certaines occaſions, encore ſont-elles rares, où les pauvres Parens ha-

(*a*) L'Empereur régnant a défendu ſous de grieves peines à tous ſes Officiers de quelque qualité qu'ils ſoient, de nourir dans leurs maiſons des Comediens. Il ne l'a permis qu'aux Princes.

hasardent une visite. Quand, par exemple, il meurt quelqu'un de la famille, ils se rendent à la maison où est le deüil, avec des habits assez mal en ordre, ou trop longs, ou trop courts: mais comme ils n'ont rien à offrir, on les voit qui se présentent à la porte d'un air embarrassé, ne sçachant s'ils doivent entrer, ou s'il est plus à propos qu'ils se retirent. Enfin ils s'enhardissent, ils entrent, mais d'un pas chancélant & peu assûré: leur embarras augmente quand ils veulent faire leur compliment en présence des domestiques, qui les reçoivent d'un air glaçant. Enfin le Maître de la maison paroît, mais c'est avec des manières fieres & dédaigneuses: tout cela ne sert qu'à éloigner davantage de la maison ces malheureux Parens, qui y ont été si mal reçûs. Ceux qui sortent d'une meme tige, ne devroient-ils pas se ressentir du bonheur qui se trouve dans la famille!

Morale des Chinois.

Comment on doit régler son Cœur.

Quand on a reçû de ses parens un héritage qui suffit pour un entretien honnête, on doit le regarder comme une grande fortune, en profiter, pour s'appliquer à l'étude de la sagesse, borner ses désirs, se contenter de sa médiocrité, & mépriser tout ce qui approche du faste & de l'orgüeil. Mais se consumer en soins inutiles, ne songer qu'à s'enrichir, & être continuellement occupé de sa fortune, c'est courir à sa perte. Régler son cœur, modérer ses désirs, voilà quelle doit être l'occupation d'un homme raisonnable.

Occupation d'un homme raisonnable.

Il n'y a personne à qui dans le cours de la vie il n'arrive plusieurs sujets de chagrin; c'est même un avantage: car si tout réüssissoit à nôtre gré, un succès si constant nous aveugleroit, & nous en deviendrions plus sensibles aux revers de fortune, qui suivent de près les grandes prospéritez. Celui que l'usage du monde a instruit, ne perd rien de sa tranquillité ordinaire au milieu de ces petites disgraces.

Avantages de l'adversité.

Dans l'état d'yvresse, l'ame est comme abrutie; elle ne pense à rien, elle ne se souvient de rien: au sortir de cet état les idées s'éclaircissent, l'esprit devient net, & juge sainement des choses comme auparavant. Il est clair que ces ténèbres & cet abrutissement viennent des fumées du vin; & que la clarté & la justesse des idées viennent du fonds du cœur, & de sa nature même. Je dis la même chose d'une autre espece d'yvresse non moins dangéreuse: c'est celle des Passions qui aveuglent l'esprit, & troublent la raison de ceux qui en sont les esclaves.

Les Passions abrutissent l'homme.

Le remede contre cette seconde yvresse, consiste en ces deux mots *Ke ki*, vainquez-vous. Qu'on entende dire du bien de quelqu'un, on en doute: qu'on en entende dire du mal, on le croit. Celui qui s'est accoûtumé à parler des défauts d'autrui, ne fait nulle attention à ses vertus.

Remede contre l'empire des Passions.

MORALE DES CHINOIS. Des gens de ce caractère, ſi on les éxamine, ſont eux-mêmes pleins de vices, & vuides de vertus.

Abus des talens. L'oreille fine & l'œil vif, c'eſt ce que l'homme a de plus précieux: ſi je ne m'en ſers que pour rechercher & remarquer les défauts des autres, & jamais pour me connoître & m'obſerver moi-même; c'eſt comme ſi je n'employois mon tréſor & mes richeſſes qu'en faveur des étrangers. Peut-on ne pas gémir ſur un tel abus?

Indifférence pour la fortune, à quoi bonne. Celui qui dans l'état de pauvreté où il ſe trouve, voit les riches & les heureux du ſiécle, ſans être frappé ni ébloüi par la pompe & les dehors brillans de leur fortune; s'il parvient dans la ſuite aux charges & aux dignitez, ne s'énorgüeillira pas de ſa grandeur. Celui qui au milieu des honneurs & de l'abondance, ne détourne pas ſes yeux des perſonnes qui ſont dans l'indigence; s'il vient à décheoir de ſa haute fortune, en ſera moins frappé, & n'éclatera pas en murmures.

Il faut ſcavoir maîtriſer ſon cœur. Se vaincre ſoi-même, c'eſt le moyen de n'être pas vaincu par les autres. Se maîtriſer ſoi-même, c'eſt le moyen de n'être pas maîtriſé par d'autres. Lorſque j'ai une bonne penſée, c'eſt un bon eſprit qui me l'inſpire. Quand il m'en vient une mauvaiſe, c'eſt un eſprit malin qui me la ſuggere. Craignons toute idée mauvaiſe, quand meme nous ſerions fort éloignez de la mettre en exécution: c'eſt toûjours une méchante ſemence qui occupe une bonne terre.

Commencez par retrancher les recherches de l'amour propre; enſuite vous pourrez travailler au bien public: réglez d'abord vos vûës & vos déſirs; après quoi il vous ſera permis de préter l'oreille aux diſcours des hommes.

Conduite bizarre de quelques gens. Il eſt aſſez ordinaire de voir des gens qui étant prêts de mourir, s'affligent dans la crainte où ils ſont, que leurs enfans ou leurs petits-fils ne tombent un jour dans la pauvreté: & c'eſt eux-mêmes qui, par leur avarice, par leur cupidité, & par leurs injuſtices, ont porté des coups mortels à la fortune de leurs enfans: après leur avoir préparé ces malheurs, qui ſont le châtiment de leurs déſordres, ils s'aviſent à la mort de gémir, dans l'appréhenſion qu'ils ne leur arrivent: ils les rendent malheureux, & puis ils pleurent ſur leur infortune: quelle étrange bizarrerie de conduite!

La corruption du cœur eſt la ſource des diſgraces. Il s'en trouve qui ſe diſent à eux-mêmes: J'éxamine toutes mes actions, je vois que j'ai toûjours ſuivi la droite raiſon, que j'ai pratiqué la vertu, que j'ai imité les actions ſi vantées de nos prémiers Sages; ne ſeroit-il pas juſte que la proſpérité & les richeſſes vinſſent fondre dans ma maiſon? Cependant je remarque qu'elle dépérit tous les jours. D'où ce malheur peut-il venir? Je vous en dirai la vraye raiſon: c'eſt que vôtre cœur n'eſt pas auſſi réglé que vous vous le figurez. Vous devriez vous dire: à la vérité je ne fais point d'injuſtices; mais je ſuis toûjours plein d'eſtime de moi-même, & de mépris pour les autres: je n'ai point à me reprocher des actions dures & inhumaines: mais ſouvent j'ai nouri en ſecret des déſirs de nuire aux autres. Examinez-vous bien, & vous verrez que ſi vous n'avez pas fait beaucoup de mal, c'eſt que les moyens vous

vous ont manqué. Si lorſque vous pouvez faire impunément une injuſtice, vous ne la commettez pas; ſi lorſque vous pouvez rendre un mauvais office, vous vous en abſtenez; je dirai alors que vous êtes un Sage, dont le cœur eſt bien réglé, & je vous promettrai ſans peine un bonheur ſolide & durable. Morale des Chinois.

Il y en a qui pratiquent la vertu pour ſe concilier de l'eſtime: on en voit qui menant une vie déréglée, ſont contens, pourvû qu'ils déguiſent leurs vices, & qu'ils ſauvent les apparences. La conduite des uns & des autres fait voir que la droiture naturelle à l'homme, reſte encore au fonds du cœur: pourquoi la contredire dans la pratique? Faux vertueux.

Il ne faut pas ſe laiſſer abattre par la mauvaiſe fortune: quelque accident qu'il arrive, ſi l'on ſe poſſede, on pourra trouver une reſſource. Dans les conjonctures les plus fâcheuſes, prenez du tems, & délibérez. Pour moi, j'aime mieux eſſuyer le reproche d'avoir été lent à agir, que celui d'avoir tout perdu en agiſſant avec trop de précipitation. Fermeté & prudence, quand le plus néceſſaires.

Si je ne ſonge qu'à me rendre heureux, il eſt à croire que toutes les peines que je me donnerai, ſeront fort inutiles. Mais ſi ayant en vûë mon propre bonheur, je me propoſe en même tems le bonheur des autres; j'ai tout lieu d'eſpérer que je réüſſirai. Moyen de ſe rendre heureux.

Il ne tient qu'à moi d'employer les talens que j'ai pour remplir tous mes devoirs: cette ſeule réflexion doit étouffer en mon cœur les murmures qui s'élevent contre le Ciel, & m'empêcher de rejetter mes fautes ſur autrui. Il faut faire ſon devoir.

Si je n'épargne point mes ſoins, je leve les yeux vers le Ciel, ſans craindre qu'il me confonde; je parois au milieu des hommes, ſans qu'ils puiſſent me faire rougir.

Former le deſſein de nuire à un autre, c'eſt ce qui eſt défendu; mais être ſur mes gardes, pour empêcher que d'autres ne me nuiſent, c'eſt ce qui eſt permis.

Je lis les Livres pour m'inſtruire; je dois donc en les liſant, rentrer en moi-même, & m'appliquer les maximes qui me regardent. Les hommes ne plaignent point leur peine pour réüſſir dans ce qu'ils entreprennent: ils veulent que tous leurs ouvrages ſoient parfaits; il n'y a que leur perſonne, & ſurtout leur cœur, dont ils négligent la perfection, & lorſqu'ils s'applaudiſſent d'un ſuccès, on diroit qu'ils ignorent combien il y a à réformer en eux-mêmes. Vanité du cœur humain.

On regarde avec des yeux d'envie les richeſſes des autres: avec ces vains déſirs on ne les obtient pas. Ne vaudroit-il pas mieux fermer l'entrée à cette injuſte cupidité? On nourit dans ſon cœur la volonté de nuire à un ennemi: cette volonté ne lui nuit pas. Ne ſeroit-il pas plus à propos d'y renoncer? Lorſque la fortune vous fait le plus de careſſes, obſervez-vous plus que jamais, & bornez vos déſirs. Lorſque vous êtes en humeur de parler, recüeillez-vous un peu, & ſoyez attentif à vos paroles. Règles de conduite.

Après ce qu'on doit aux parens, on doit penſer à ce qu'on ſe doit à ſoi-même, ſurtout dans ce qui regarde le ſoin de perfectionner ſon cœur; Avantage de la vertu.

Morale des Chinois.

car c'eſt ce qu'il y a de plus noble en nous: ſi ce cœur ſe tourne à la vertu, les ſens, les paroles, les actions, tout ſera dans l'ordre: on ſera généralement eſtimé; on joüira d'un vrai bonheur, qui paſſera même aux déſcendans: avantage ineſtimable de la vertu!

Point eſſentiel de conduite.

Le vice a des effets tout-à-fait contraires, & pour l'homme vicieux & pour ſa poſtérité: combien d'exemples anciens & nouveaux prouvent ce que je dis! On voit par-là, que le Ciel rend aux hommes la récompenſe ou le châtiment qu'ils méritent. Ainſi regardons comme un point eſſentiel le ſoin de perfectionner nôtre cœur, qui eſt le fonds de nôtre nature que nous tenons du Ciel.

Les inſtructions & la vigilance d'un pere & d'un frere aîné, ſont d'un grand ſecours à un jeune homme, pour le faire entrer, ou le maintenir dans le bon chemin: mais il eſt bien à craindre que la malignité du ſiécle ne le corrompe.

Du ſoin de perfectionner ſon Extérieur.

Uſage de la Politeſſe.

Saluer civilément une perſonne, dire un mot d'honnêteté, céder le pas, faire proprément une révérence; tout cela à la vérité n'eſt qu'un devoir de Politeſſe; mais dans le commerce du monde, c'eſt par ces marques extérieures qu'on témoigne l'eſtime, ou le mépris qu'on fait des perſonnes. Les jeunes gens doivent de bonne heure être inſtruits de ces uſages, & les obſerver exactement.

Néceſſité de l'Extérieur.

Ce ſeroit ſe tromper groſſierement que de dire: je néglige ces dehors, & je m'attache au ſolide. Celui qui dans ſon domeſtique & dans ſa conduite particuliere, eſt maître de ſes Paſſions, & réglé dans ſon Extérieur, ſçaura ſe comporter ſagement dans une conjoncture délicate. Celui qui meſure la dépenſe à ſes revenus, ſelon les loix que le bon ſens & l'équité préſcrivent, peut être regardé comme un homme riche à millions: ſa maiſon ſubſiſtera longtems.

Préſens obligent.

Quand on eſt obligé de recevoir un préſent, il faut penſer à l'obligation qu'on contracte d'uſer de retour; & faire voir en même tems qu'on ne craint point la néceſſité où l'on ſe met, d'être enſuite reconnoiſſant.

Juſtice qu'on doit ſe rendre.

S'il arrive que quelqu'un ne faſſe pas cas de moi: il ſe peut faire, me dirai-je, que je n'ai rien qui mérite ſon eſtime; ſi j'étois une pierre ou une perle précieuſe, & qu'il me regardât comme de la boüe, je me contenterois de le traiter de mauvais connoiſſeur, ſans m'amuſer à entrer avec lui en diſpute: mais ſi effectivement, au lieu d'être un diamant, je ne ſuis qu'une pierre ordinaire; pourquoi voudrois-je paſſer pour plus que je ne ſuis? Le Sage dans ces ſortes de jugemens que l'on porte de ſon mérite, s'éxamine & ſe rend juſtice.

Trop

Trop méditer ſur un deſſein qu'on a formé, fait qu'on prend mal ſa réſolution. Trop veiller ſur une matière, empêche de s'attacher à ce qu'il y a d'eſſentiel. Trop de détours pour arriver plus vîte au terme, égarent, ou détournent du vrai chemin. Morale des Chinois.

Un mouvement de colere, qui vient d'une humeur boüillante & impétueuſe, ne fût jamais permis. Que s'il a pour principe la raiſon & la juſtice, il ne doit pas être reprimé. Colere quand permiſe.

Celui qui s'attendra à recevoir un bienfait d'un autre, doit éxaminer s'il l'a déja obligé en quelque occaſion. Celui qui s'adreſſe au Ciel, pour en obtenir une grace, doit conſidérer quelle eſt ſa conduite : c'eſt en éxaminant le paſſé, qu'on peut déviner l'avenir. Réflexions néceſſaires.

Un homme qui n'a ni connoiſſance, ni liaiſon au déhors, s'épargne bien des chagrins. Solide bonheur.

Celui qui pratique ſincerement la vertu, & qui met en elle ſa confiance, a un gage aſſûré d'un ſolide bonheur.

Tel qui veut montrer qu'il a l'eſprit plus profond qu'un autre, laiſſe voir qu'il l'a beaucoup plus ſuperficiel ; il prétend faire ſentir la ſupériorité de ſon mérite ſur celui des autres ; & par-là même il prouve combien il leur eſt inférieur. Préſomption.

Si vous ſçavez vous corriger de vos fautes, vous n'avez rien à craindre de la colere du Ciel. Si vous pouvez etre content de vôtre condition, les eſprits malfaiſans n'ont pas le pouvoir de vous inquiéter.

Les montagnes engendrent les métaux ; & ce ſont ces métaux qui ouvrent & déchirent leurs entrailles. L'arbre produit des vers dans ſon ſein ; & ce ſont ces vers qui le rongent. L'homme forme mille projets ; & ce ſont ces projets qui le dévorent. Vanité des grands projets.

Un homme intrigant & artificieux a quelquefois du ſuccès, mais les plus fâcheux contretems ne lui manquent pas : au lieu qu'un homme franc & ſincere, qui parle ſans déguiſement, qui agit avec droiture, & qui vit ſans ambition, ne fait pas à la vérité une grande fortune ; mais auſſi il n'a point à craindre de grandes diſgraces. Avantage de la droiture.

Etouffer une Paſſion, lorſque nous ſentons qu'elle nous tranſporte, réprimer un mouvement de colere, lorſqu'il eſt prêt de nous entraîner ; c'eſt le fruit qu'on retire de la vraye Sageſſe. Vraye ſageſſe.

Je ne voudrois pas qu'on ſçût ce que je veux dire ; ne le diſons donc pas : je ſerois fâché qu'on ſçût ce que j'ai réſolu de faire ; ne le faiſons donc pas.

N'entretenez pas de vos ſuccez un homme qui vient d'éprouver une diſgrace. Recevez le bonheur quand il vient : mais conſervez-en le ſouvenir, afin qu'il ſerve à adoucir une diſgrace qui lui ſuccédera. Uſage du bonheur.

Si l'on déſire ſincerement de faire du progrès dans la vertu, il faut s'appliquer d'abord à la recherche de ſes défauts.

Les loix de la civilité & de la bienſéance doivent nous régler, mais non pas nous embarraſſer : ſi elles nous conduiſent, nous ferons peu de fautes ; ſi elles nous gênent, & nous mettent à une eſpece de torture, Civilité à quoi bonne.

MORALE DES CHINOIS.

c'eſt ſigne que nous ſommes peu propres à lier un commerce délicat & choiſi.

Différence d'humeur des vieillards & des jeunes gens.

C'eſt une maxime certaine qu'il faut ſe conformer aux ordres du Ciel. Que je la propoſe à un homme grave & âgé, la pratique lui en paroît aiſée; mais que je la propoſe à un jeune homme, il la trouvera difficile: c'eſt que la jeuneſſe eſpere & oſe beaucoup: elle eſt téméraire & entreprenante: elle voudroit, ce ſemble, l'emporter ſur le Ciel même.

Voici une autre maxime: il faut abſolument venir à bout de ce qu'on a entrepris. Que je la propoſe à un jeune homme; elle eſt de ſon goût, & il y entre ſans peine; au lieu qu'un vieillard en eſt rebuté: c'eſt que le vieillard ſent que ſes forces & du corps & de l'eſprit diminuent chaque jour. Ainſi ſon langage le plus ordinaire, c'eſt qu'il faut attendre & ſuivre en tout les ordres & la diſpoſition du Ciel. Cependant ces deux maximes ne ſont point contraires l'une à l'autre. Il y a des occaſions, où l'on doit faire tous les efforts dont on eſt capable, & d'autres où nous n'avons autre choſe à faire, qu'à nous ſoûmettre aux ordres du Ciel.

En toutes choſes ſuivons le goût de la ſage Antiquité: ſi on ſe laiſſe une fois aller au goût des choſes extraordinaires, on ira plus loin qu'on ne penſe.

Avantages de l'étude.

Celui qui a commencé ſa fortune par l'étude des Lettres, la pouſſera en ſuivant la même voye. L'amour des livres rallentit l'amour du plaiſir: & quand cette Paſſion eſt éteinte, les dépenſes ſont légeres, & l'on ne ſe voit pas réduit à emprunter: par-là on s'épargne bien des rebuts: exempt de ces baſſeſſes, on tient ſon rang, & on ſe fait conſidérer.

Bons conſeils.

Tâchez de conſerver pendant quelque tems vôtre eſprit libre des ſoins terreſtres, & vous en connoîtrez la vanité. Gardez le ſilence, & vous verrez combien un grand parleur eſt ridicule. Fermez vôtre porte, & vous ſentirez ce que c'eſt que le tracas des viſites. Réprimez en vous la convoitiſe, & vous ſçaurez combien de miſeres elle entraîne après elle.

Les Riches & les Gens de qualité doivent s'étudier à être généreux & libéraux. Les Sçavans & les Lettrez doivent s'appliquer à avoir des manières franches & ſinceres.

Connoiſſance de ſoi-même.

On ſe plaît à dire que le cœur des hommes eſt difficile à gouverner; & l'on ne ſent pas que le ſien propre eſt encore plus mal-aiſé à conduire. On gémit ſur ce que le cœur des hommes n'eſt jamais tranquille; & l'on ne voit pas que le ſien l'eſt encore moins. Appliquez-vous à vous connoître; enſuite vous pourrez parler des défauts des autres.

Sage défiance.

Le Sage tremble à la vûë d'un ciel ſerain; & lorſqu'il tonne, il n'eſt point effrayé: il craint, quand le chemin où il marche eſt plein & uni, & il ne craindroit pas, s'il avoit à marcher ſur les vents & ſur les flots.

Véritable ſageſſe.

On eſt extrêmement délicat ſur le point d'honneur: on devroit encore être plus exact à garder les bienſéances. On cherche avec empreſſement de bons remedes contre les maladies: il ſeroit bien mieux de s'appliquer à conſerver la ſanté dont on joüit. On fait des ſociétez pour ſe ſecourir mutuellement, & ſe défendre: la réputation d'homme fidèle & équitable ſe-

ſeroit une reſſource encore plus ſûre. On ſe donne des airs importans; on ſe fait paſſer pour être riche & accrédité: il ſeroit plus avantageux de paſſer pour un homme droit & ſincere. On veut ſe faire valoir en parlant beaucoup: on y reüſſiroit davantage par ſa retenuë & par ſon application à ſes plus petits devoirs. On court après l'eſtime des hommes: on ſeroit plus ſage de la mériter par la droiture de ſon cœur. On donne dans le faſte & la dépenſe: la qualité de maître de la Sageſſe ſeroit plus d'honneur. On ſe glorifie d'avoir de grandes terres & des bâtimens ſomptueux: il ſeroit plus glorieux de répandre par-tout la grande doctrine des mœurs. Morale des Chinois.

Trouver à l'écart un tréſor, dont on reconnoît pourtant le maître; rencontrer ſeule une belle femme dans un apartement reculé; entendre la voix de ſon ennemi mortel tombé dans un foſſé, où il va périr, ſi on ne lui tend la main; ô que c'eſt-là une admirable pierre de touche! *Hao y kouai chi kin che.* Pierre de touche.

C'eſt un dangéreux caractère que celui de fanfaron, qui ſe pique d'une bravoure mal placée. Un Sage ne craint point le danger, & n'eſt point arrêté par aucun obſtacle, lorſque de grands intérêts l'obligent à riſquer ſa vie: mais l'expoſer ſans raiſon, n'eſt-ce pas être inſenſé? N'en voit-on pas tous les jours qui s'expoſent, pour avoir le plaiſir d'aſſiſter à une Comédie publique? Combien d'autres menent par la main leurs enfans, ou les portent entre les bras, au riſque d'être étouffez, comme il arrive, ſoit aux réjoüiſſances des Lanternes, ſoit aux feux d'artifice, ſoit aux combats des barques à tete de dragon. Alors la foule accable, renverſe, étouffe. Combien de ſpectateurs ſont culbutez! Faut-il pour un ſi frivole divertiſſement expoſer ainſi ſa vie? Caractère de la vraye & fauſſe bravoure.

Il eſt écrit que nos Anciens évitoient de monter dans les lieux trop élevez, & de marcher auprès des précipices: ce ſont des excez ſemblables qu'ils condamnent par cette expreſſion. Le doux répos eſt le fruit d'une vive application: la défiance eſt la mere de la ſûreté; & une grande hardieſſe vient ſouvent d'une timide circonſpection.

De l'amour des Lettres.

LA lecture des Livres donne à ceux qui s'y appliquent, un certain air de politeſſe, qui ſe répand ſur tout ce qu'ils ſont, & ſur tout ce qu'ils diſent. Un homme qui a acquis de l'intelligence dans le maniement des affaires, agit d'une manière aiſée: ſes avis ou ſes déciſions ſemblent couler de ſource: il reſſemble à ces perſonnes riches, qui ſans vouloir toûjours briller, ont certain je ne ſçais quoi dans l'air & dans les manières, qui annoblit leur extérieur le plus ſimple. Avantages de la lecture.

Quand je lis pour la prémiere fois un excellent Livre, c'eſt comme ſi j'avois acquis de nouveau un bon ami. Lorſque je reprens un Livre que j'ai Comment il faut en profiter.

MORALE DES CHINOIS.

j'ai déja lû, c'eſt comme ſi je rencontrois un ancien ami. En liſant un Livre, ſi l'on trouve quelque endroit difficile à entendre, il faut le marquer pour en demander l'intelligence à des perſonnes éclairées. Si l'on paſſe légerement ſur ce qu'on n'entend point, ſans en faire le cas qu'on devroit, on négligera peut-être la veine d'une riche mine: ou bien ſi l'on s'aviſe de marquer à la marge une fauſſe interprétation, on apprêtera à rire à tous ceux entre les mains deſquels tombera vôtre Livre. C'eſt de quoi on a pluſieurs exemples.

On peut tirer avantage de tout.

Il faut profiter de tout ce qui arrive dans le monde pour ſe polir & ſe perfectionner. Ce n'eſt pas avec un diamant qu'on donne le luſtre à un autre diamant; on y employe une pierre vile & groſſiere: c'eſt ainſi que je dois tirer avantage des inſultes & des mépris qui me viennent d'un méchant homme: ſa brutalité doit être pour moi une occaſion d'éxaminer plus à fonds ma conduite, & de corriger juſqu'aux moindres défauts que j'y appercevrai.

Grande ſcience du Sage.

Rien de plus difficile que de tenir ſon cœur dans le recüeillement; rien de plus aiſé que de le laiſſer diſſiper: outre que nous cherchons nous-mêmes la diſſipation, bien des gens avec qui nous avons des rapports néceſſaires, nous y entraînent en cent façons différentes. Sçavoir préciſément juſqu'où le cœur doit ſe communiquer au dehors, c'eſt la grande ſcience du Sage.

Déſagrémens que les ignorans ont à eſſuyer.

Un pere & une mere ne peuvent ſouvent porter leurs enfans à l'étude; il faut, ce ſemble, les y traîner; tant ils ſont éloignez de toute application. Mais que ces parens viennent à leur manquer; alors les ſoins de la maiſon ne leur laiſſent plus le loiſir d'étudier. Ainſi plus d'eſpérance de parvenir aux Dégrez, ni aux Charges. S'ils ſe trouvent dans la néceſſité d'écrire deux lignes un peu poliment, leur pinceau ſemble leur peſer un quintal: il leur faudroit dix ans pour arranger deux ou trois bouts de vers.

C'eſt ſurtout dans un feſtin que paroît leur embarras, ſi, ſur la fin du repas, l'on vient à faire courir le plat avec les dez, pour déterminer au haſard le nombre de petits vers que chacun doit dire. Un ignorant, qui voit le plat arriver devant lui, paroît tout interdit & décontenancé; il ne ſçait que répondre: la compagnie ſe mocque de ſon embarras ou par un ſoûris malin, ou par de petits mots qu'on ſe dit à l'oreille. Pour lui, il ouvre de grands yeux, regarde tout le monde, ſans ſçavoir ce qui ſe dit tout bas ſur ſon compte: il ſe ſouvient pour lors des anciennes exhortations d'un pere & d'un maître; mais il n'eſt plus tems d'y penſer. Si on jette les yeux ſur les Livres, de méme que ſur une Comédie qui ſe joüe, autant vaudroit-il ne les pas lire. Si l'on ſe repent de ſes déſordres, comme l'on ſe repentiroit d'avoir mal pouſſé une piece au jeu d'Echecs, peut-on eſpérer de changer ſon cœur?

MORALE DES CHINOIS.

Du procédé de l'honnête homme.

LE laboureur attend la récolte de l'Automne, pour juger si l'année est fertile. De même pour faire l'éloge d'un homme, suivez-le dans toute sa conduite, & voyez si elle ne se dément pas: c'est avec le tems qu'il fera connoître ce qu'il est véritablement au fonds du cœur. *Justesse des éloges.*

Tel vous comble de caresses, & c'est un fourbe qui cherche à vous tromper; si vous vous y laissez surprendre, vous tomberez dans les pieges qu'il vous tend. Tel autre se mêle de faire tous les accommodemens d'une ville; ce dehors a je ne sçais quoi de spécieux: mais attachez-vous à pénétrer son caractère, & vous découvrirez que c'est un insigne fripon, qui ne cherche que ses propres intérêts. *Fourbes déguisez.*

Si je suis véritablement vertueux, quand je ne serois qu'un très-pauvre Lettré, ma vertu m'attirera de l'estime, & servira de modèle aux autres. Mais au contraire, si je suis un méchant homme, j'ai beau occuper les prémieres Charges, ma conduite sera toûjours censurée, & je deviendrai un objet de mépris pour tous les honnêtes gens. *Méchans toûjours mépriſez.*

Lorsqu'il s'agit de concerter avec quelqu'un une entreprise, éxaminez bien ses talens & sa capacité. Lorsqu'on fréquente les maisons des Grands, si l'on y fait le métier de flatteur, il faut avoir recours aux bassesses les plus indignes; si l'on a l'ame noble, fiere, on n'y gagne rien: ne vaut-il pas mieux s'en éloigner doucement, & sans bruit? *Commerce des Grands.*

Un homme rempli de grandes idées sur les richesses & sur les honneurs, fût-il un Sage, ne se défendra pas longtems de la corruption du siécle. Un homme entêté des rêveries qui se débitent par les Sectateurs de *Fo* & de *Tao*, fût-il un bel-esprit, ne se préservera pas d'un petit grain de folie, qui le rendra ridicule. Un homme attaché à son sens, fût-il d'un naturel bon & affable, deviendra capable d'une action violente. Un homme qui aime la gloire, fût-il de son fonds modeste & retenu, ne manquera pas de passer pour vain & orgüeilleux. Un Sçavant enyvré de sa science, fût-il franc & sincere, se rendra incapable d'entrer dans la moindre affaire. *Divers caracteres.*

Quand on a à cœur d'être & de paroître sincere, on nomme chaque chose par son nom; on appelle grand ce qui est grand, & petit ce qui est petit. Si au contraire on trouve du goût à exaggérer & à mentir, on le fait d'abord dans des choses légeres & de nulle conséquence; & peu-à-peu on se forme l'habitude de ne jamais dire la vérité; après quoi l'on passe pour un menteur de profession.

Quelqu'un m'a confié en dépôt un certain nombre de taëls (*a*); quoiqu'il *Fidélité pour les dépôts.*

(*a*) Un Taël est un mot Portugais, qui signifie une once d'argent, qui vaut cent sols de nôtre monnoye.

MORALE DES CHINOIS.

qu'il tarde à les demander, il faut ſe bien garder d'y toucher, afin de les lui rendre en mêmes eſpeces quand il viendra. C'eſt-là la grande loi des dépôts. Que ſi l'on ne ſe fait point un ſcrupule de s'en ſervir; quand même on ſubſtitueroit une ſomme égale, ou même d'un argent plus pur, on ſe rend coupable, & cette faute doit être punie, ſans quoi les dépôts ne ſeront plus reſpectez.

Duplicité ſe decouvre.

Ce que l'on priſe infiniment dans le commerce de la vie, c'eſt un homme dont la bouche & le cœur s'accordent parfaitement. Combien y a-t-il de gens qui font gloire d'etre généreux & libéraux? Mais qu'ils ſe trouvent dans l'occaſion, on verra que leur conduite dément ouvertement leur langage.

A entendre certaines gens, ils ſont exempts de toute paſſion pour le ſexe: mais à peine ont-ils achevé de parler, qu'ils vont acheter une concubine, & meme une eſclave.

Si l'on parle devant un autre des idées ſuperſtitieuſes de quelques-uns ſur la ſituation d'une maiſon; quelle folie! s'écrie-t-il, en ſe mocquant; le logement tourné à l'Orient ou à l'Occident, peut-il contribuer au bonheur d'une famille? Cependant ce même homme, s'il lui faut creuſer quelques pieds en terre, ou élever la poûtre principale d'un bâtiment, eſt plus ſcrupuleux que perſonne ſur le choix d'un jour heureux.

Choſes indignes d'un honnête homme.

J'entens dire à un autre: ſi j'avois obtenu mon Grade, & qu'on me mît en Charge, on verroit avec quelle équité je remplirois mes fonctions: j'aurois un tout autre zèle pour le bien public, que certains Mandarins que je ne veux pas nommer. On en voit d'autres, qui ayant emprunté quelque argent, éclatent contre le créancier qui vient demander ce qui lui eſt dû. Ont-ils prêté eux-mêmes à intérêt; ſi cet intérêt n'eſt pas rendu au terme fixé, ils le font auſſitôt entrer dans le principal, pour groſſir les intérêts. Que de vacarmes pour un mot échapé, dont ils ſe croyent bleſſez, eux qui traitent de bagatelle les plus groſſieres injures dont ils chargent les autres! Peut-on voir une conduite plus bizarre & plus indigne d'un honnête homme!

Complaiſance eſt néceſſaire.

Il faut ſe donner de garde d'être entier dans ſes ſentimens: il eſt plus à propos d'accorder quelque choſe au ſentiment des autres: au lieu d'un quarré parfait que j'avois réſolu de faire, je ferai par complaiſance un quarré oblong: par le moyen de cette complaiſance j'exécute à-peu-près mon projet, & je n'offenſe perſonne.

Quelle eſt la plus haute réputation.

Celui qui ſouhaiteroit d'avoir une réputation qui fût comme l'or le plus pur, ou comme une pierre de prix, doit ſe réſoudre à recevoir cet éclat du feu des tribulations. Le plus haut point de réputation où l'on puiſſe parvenir, c'eſt lorſqu'on dit d'un homme: ſon ſiécle ne pouvoit ſe paſſer de lui.

De la manière de gouverner ſa Maiſon, & de l'apartement ſéparé des Femmes.

NE donnez point d'entrée dans vôtre Maiſon ni aux Bonzeſſes, ni à certaine eſpece de vieilles Femmes, qui ſe mêlent de vendre des ornemens de tête, des aiguilles, des pendans d'oreilles, des fleurs artificielles, ou de porter des remedes, ou d'être entremetteuſes de mariage. Leur principale occupation eſt de ramaſſer cent ſortes de nouvelles de toutes les familles qu'elles viſitent, pour en divertir vôtre Femme & vos Filles: encore n'eſt-ce pas là le plus grand mal: ce qu'il y a beaucoup plus à craindre, c'eſt qu'elles n'inſpirent la galanterie, & le libertinage, & qu'elles ne ménagent des rapts & des enlevemens: ce ſont-là des peſtes publiques, à qui l'entrée d'une honnête Maiſon doit être interdite. *A quelles perſonnes il faut interdire l'entrée de la Maiſon.*

J'en dis autant de ces Chanteuſes qu'on introduit quelquefois juſques dans l'intérieur de la Maiſon, & qui ne ſont guères moins dangéreuſes. Quant aux ſages-Femmes, on ne peut s'en paſſer; mais il faut les choiſir d'une réputation ſaine: encore ne convient-il pas qu'elles ayent trop d'habitude chez vous.

Quand on voit que dans une Maiſon on ſe leve de grand matin, on peut conclure que cette Maiſon eſt réglée, & qu'on n'y fait pas la débauche pendant la nuit: & lorſque cela eſt ainſi, on peut s'aſſûrer que les eſclaves & les domeſtiques ne ſont ni libertins, ni fourbes, ni fripons. Au contraire ces Maiſons, où dès le ſoir on commence un grand feſtin, & où, lorſqu'il eſt grand jour, on eſt encore au lit; ce ſont des Maiſons où régne le déſordre, & qui ſont ſur le penchant de leur ruine. *A quoi l'on connoit la régularité d'une Maiſon.*

N'ayez point chez vous de jeunes domeſtiques qui aiment à ſe parer, qui affectent des airs polis, & qui cherchent à plaire. On concevroit une mauvaiſe idée de vôtre ſageſſe. Pour ce qui eſt des femmes de vos eſclaves, ſi elles ont de l'agrément dans leur perſonne, ne permettez jamais qu'elles entrent dans vos apartemens: gardez-vous même de loüer des nourices trop bien faites: vous ne les auriez ni vûës, ni entendu parler, & cependant vous ne pourriez diſſiper mille ſoupçons injurieux qu'elles feroient naître. *Conduite par rapport aux domeſtiques.*

De grandes joyes ſont d'ordinaire ſuivies de grands chagrins: il n'y a que dans une fortune médiocre qu'on goûte véritablement une joye tranquille & durable. Quand même vous ſeriez réduit au pur néceſſaire, vous n'en ſerez pas moins heureux. *Médiocrité heureuſe.*

L'emploi d'un Pere de famille, c'eſt d'avoir l'œil à tout: il peut ſe dire à lui-même: ſi je ſuis attentif & vigilant; qui eſt-ce qui oſera chez moi être oiſif & pareſſeux? Si je ſuis économe; qui oſera être prodigue? Si je *Force de l'exemple.*

Morale des Chinois.

n'enviſage que le bien commun; qui oſera chercher ſes propres intérêts? Si je ſuis franc & ſincere; qui oſera agir avec duplicité? Non ſeulement les domeſtiques & les eſclaves, mais encore les Enfans & les petits-Fils ſe formeront ſur un ſi beau modèle. Auſſi dit-on communément: la perfection de vôtre cœur, c'eſt de n'offenſer jamais le Ciel: la perfection de vôtre extérieur, c'eſt-à-dire, de vos paroles & de vos actions, c'eſt qu'elles ſoient ſi ſages & ſi meſurées, que vos Enfans & vos domeſtiques puiſſent les imiter.

Comment on doit ſe maintenir dans la proſpérité.

Il n'y a preſque perſonne qui ne ſouhaite de ſe voir dans la proſpérité, dans les honneurs, & dans l'abondance: mais qu'il y en a peu qui connoiſſent les devoirs de cette condition! On ſe trompe ſi l'on regarde comme une choſe aiſée de s'y placer & de s'y maintenir. C'eſt la vertu & la capacité qui nous y élevent: c'eſt par une ſuite de belles actions qu'on s'y maintient. Enfin c'eſt la ſcience & la prudence qui y dirigent nôtre conduite. Si l'on manque de ces talens, on ne joüira pas longtems de ſes richeſſes & de ſes honneurs: le ſeul Sage ſçait les conſerver par ſon application.

Précautions concernant la jeuneſſe.

Les jeunes Garçons & les jeunes Filles ne doivent point s'aſſembler ni s'aſſeoir dans un même endroit, ni ſe ſervir des mêmes meubles; ils ne doivent rien ſe donner de la main à la main: une belle-Sœur ne peut avoir d'entretien avec ſon beau-Frere. Si une Fille déja mariée rend viſite à ſes Parens, elle ne ſe mettra point à la même table que ſes Freres. Ces uſages ont été ſagement établis, pour ſéparer entierement les perſonnes de différent ſexe; & un Chef de famille ne ſçauroit être trop exact à les faire obſerver.

Le Maître doit châtier les domeſtiques avec bonté.

Les jeunes Fils de famille ne doivent point châtier eux-mêmes les domeſtiques & les eſclaves qui ont fait quelque faute. Les Filles & les Femmes de la maiſon, ne puniront point non plus elles-mêmes leurs ſervantes ou les concubines: quand elles auront mérité le châtiment, on en doit donner avis au Chef de famille, qui réglera avec bonté la punition, ſans pourtant les punir lui-même: il y auroit à craindre que la colere ne le tranſportât.

Si les Maîtres ſont trop rigides, leurs valets les ſerviront avec moins d'affection. Il faut compâtir à la foibleſſe de ces malheureux: les jeunes ont peu de lumieres, & les vieillards peu de force. Pour les bien gouverner, il faut joindre la gravité à la douceur: c'eſt le moyen de s'en faire aimer & reſpecter.

Attention pour l'éducation des enfans.

Il n'y a point de devoir plus important que celui d'inſtruire la Jeuneſſe. Quand un jeune homme commence à étudier, ne lui faites pas de longues inſtructions ſur la manière dont il faut vivre dans le monde: il ſuffit de l'aider inſenſiblement par la lecture des livres à acquérir cette ſorte de ſcience: inſpirez-lui ſurtout la modeſtie, & le reſpect, & ne lui épargnez point les reprimandes & les corrections: c'eſt le moyen de détruire en lui l'eſprit d'orgueil. Les habits trop magnifiques & les mets délicieux doivent de bonne heure lui être interdits. Ne permettez jamais qu'il ait la moindre liaiſon avec de jeunes gens mal élevez, ou enclins à la débauche.

che. Moyennant cette attention vôtre Fils ſe portera comme naturellement à tout ce qui ſera droit & raiſonnable.

Morale des Chinois.

C'eſt l'Etude qui donne à un jeune homme un certain air de politeſſe, & je ne ſçais quel agrément, qui fait rechercher ſa compagnie. Si vous ne lui inſpirez pas cet amour de l'Etude, & qu'au contraire vous lui permettiez de ne ſonger qu'à ſes plaiſirs; quelle figure fera-t-il, lorſqu'il ſe trouvera au milieu d'un cercle de gens polis & habiles? Si l'on jette ſur lui le moindre regard, il s'imaginera qu'on lui reproche ſon ignorance. Si le diſcours tombe ſur des matières d'érudition, vous le verrez ſoûrire niaiſement, & faire ſemblant de comprendre ce qui ſe dit; mais dans le fonds il ſouffre autant que s'il étoit aſſis * ſur des aiguilles.

Pourquoi il faut les faire étudier, & comment.

On voit des Parens qui tiennent leurs Enfans tellement attachez aux livres, qu'ils ne leur laiſſent rien voir ni entendre de ce qui ſe paſſe au déhors. D'où il arrive qu'ils ſont auſſi neufs que ce jeune homme, qui ſe trouvant par haſard dans la place publique, & y voyant un cochon: voilà un rat, dit-il, d'une énorme grandeur. Cet exemple fait voir qu'on peut devenir un ſot avec beaucoup d'étude.

Quand l'eſprit d'un Enfant s'ouvre de plus en plus, & que vous avez pris ſoin d'exercer ſa mémoire, en lui faiſant apprendre des livres ordinaires; inſtruiſez-le par dégrez des différens devoirs de la vie civile; & pour mieux faire entrer vos leçons dans ſon eſprit, ſervez-vous, ou de comparaiſons familieres, ou de quelques vers qui les renferment.

Que les Femmes s'aſſemblent rarement entre elles; il y aura moins de médiſances & plus d'union entre les parens. On lit dans le Livre des Rits, que ce qui ſe dit dans l'apartement des Femmes, ne doit point être entendu au déhors; & de même, qu'elles ne doivent pas entendre ce qui ſe dit hors de leur apartement. On ne ſçauroit trop admirer l'extrême délicateſſe de nos Sages, & quelles précautions ils ont apportées, pour empêcher juſqu'aux plus petites communications entre les perſonnes de différent ſexe.

Réflexions ſur la conduite des Femmes.

Cependant on voit aujourd'hui des Femmes & des Filles aller librément aux Pagodes, & y brûler des parfums, monter dans des barques couvertes, & ſe promener ſur l'eau: les Maris le ſçavent, & comment peuvent-ils le permettre? On en voit d'autres regarder au travers du treillis, la Comédie qui ſe joüe dans la ſalle voiſine, où l'on régale la compagnie. On rend ces treillis aſſez clairs, pour ſe laiſſer entrevoir. Il y en a même qui trouvent le moyen de montrer leurs petits ſouliers, & d'éxaminer par les fentes du paravent, l'air & les manières des convives. On les entend babiller, & faire des éclats de rire. L'œil des Comédiens perce le treillis; le cœur des conviez y vole. Mais ce qu'il y a encore de moins tolérable, c'eſt que ces Comédies, où il ne s'agit que de repréſenter quelque belle action d'un ſujet fidèle, d'un fils obéïſſant, d'un modèle de chaſteté & d'équité, ne laiſſent pas d'être quelquefois mélées d'intrigues amoureuſes & de commerces criminels: eſt-il rien de plus dangéreux pour les perſonnes

* Expreſſion Chinoiſe.

MORALE DES CHINOIS.

nes du ſexe; & les conſéquences n'en ſont-elles pas infiniment à craindre?

Education des Filles.

L'Education des jeunes Filles doit être bien différente de celle des jeunes Garçons. Il faut que ceux-ci apprennent les Livres anciens & nouveaux, pour ſe rendre capables de parvenir aux Grades & aux Dignitez. Mais pour ce qui eſt des perſonnes du ſexe, les leçons qu'on doit leur donner, ſe réduiſent à la vigilance, à l'économie, à l'union, à l'obéïſſance, au travail; voilà quelle doit etre toute leur ſcience. On ne peut mieux loüer la vertu d'une Femme, qu'en diſant qu'elle n'eſt pas ſçavante.

Divertiſſemens dangéreux pour le Sexe.

Il y a une eſpece de Femmes qui parcourent les Maiſons, & vont de porte en porte, frappant un petit tambour juſqu'à ce qu'on les arrête: tantôt elles chantent des vers: tantôt elles récitent quelque hiſtoire, qu'elles accompagnent de mines, & de geſtes propres à divertir. Leur ſtile eſt ſimple & populaire; & il n'en coûte que quelques deniers pour les payer de leurs peines. Les Femmes & les jeunes Filles ſe plaiſent infiniment à entendre ces Chanteuſes: on en voit ſouvent de différentes familles, qui ſe raſſemblent dans la même maiſon où elles les appellent. On les laiſſe d'abord chanter dans la prémiere cour hors de la ſalle: enſuite on les fait entrer. La ſcene commence par des récits, qui n'enſeignent que la vertu. Inſenſiblement elles tombent ſur la galanterie; elles racontent les malheurs de deux perſonnes qui s'aiment paſſionnément, ſans pouvoir ſe le témoigner: on les écoute: on eſt attendri, on ſoupire, on pleure même quelquefois. Mais quel eſt enfin le dénoüement de l'intrigue? Des libertez furtives, & des plaiſirs criminels. Quelles impreſſions funeſtes ce ſcandaleux amuſement ne fait-il pas ſur de jeunes cœurs? Comment l'accorder avec les enſeignemens que nos anciens Sages nous ont laiſſez ſur la demeure des perſonnes du ſexe? Ils veulent que leurs oreilles n'entendent jamais de paroles tant ſoit peu contraires à la pudeur, & qu'aucun objet peu modeſte ne ſe préſente à leurs yeux. Voilà ce qui demande toute la vigilance d'un Pere de famille.

A quel âge les Garçons & les Filles ne doivent plus ſe voir.

Dès qu'un jeune Garçon a atteint ſa douzieme année, l'entrée de l'apartement intérieur doit lui être défenduë: de même une jeune Fille à cet âge ne doit plus avoir la liberté de ſortir de ſon apartement: qu'on ne diſe point, ce ſont encore des Enfans, il n'y a rien à craindre. On ne ſe défie point de vieilles domeſtiques: elles vont & viennent par-tout: cependant c'eſt par leur canal, que des mots ſecrets pénetrent juſques dans l'intérieur des Maiſons. De-là quel déſordre!

Lorſque dans l'apartement des Dames on n'entend point chanter des lambeaux de Comédie, ni contrefaire la voix des Comédiens, c'eſt ſigne qu'il y a de l'ordre & de la vertu. Si dans le tems que le Mari eſt retiré avec ſa Femme, on n'entend point des éclats de rire; c'eſt une marque qu'ils ſe traitent avec reſpect. On ne doit pas ſouffrir que pendant la nuit, les domeſtiques errent par la maiſon ſans lumiere. Cette précaution eſt néceſſaire, & pare à de grands inconvéniens: le Maître & la Maîtreſſe ſont égalément intéreſſez à faire obſerver cet uſage.

Des

Des Maiſons de Ville & de Campagne.

ON voit une infinité de gens qui ſont tout occupez du ſoin de donner une bonne ſituation, & un aſpect favorable à la ſépulture de leurs Ancêtres, s'imaginant que le bonheur ou le malheur d'une famille dépend de cette ſituation & de cet aſpect. Mais lorſqu'il s'agit de leur propre logement, ils ne s'informent point à quelle conſtellation il répond, ni ſi le corps de logis eſt dominé par l'élément du feu, ou par celui de l'eau; s'il doit être plus ou moins exhauſſé, ſi la grande porte doit être ſur une telle ligne, ou ſur une autre, afin que les richeſſes ne s'écoulent pas de la Maiſon; que la proſpérité y entre, & que l'adverſité ne s'y puiſſe pas gliſſer; c'eſt à quoi on ne donne nulle attention. Cependant ce ſont ces Maiſons, où nous prenons nôtre répos, où nous paſſons le jour & la nuit, où les enfans naiſſent, où ils ſont nouris & élevez. Nos propres Maiſons influent bien plus ſûrement, & plus directement ſur tout ce qui nous regarde, que la ſépulture de nos Ancêtres.

Précautions qu'on doit prendre en bâtiſſant.

On entend ſouvent parler de ſortileges, d'enchantemens, de maléfices, de diableries; & l'on prétend que ce ſont les charpentiers ou les maçons, qui étant chagrinez ſur leur travail, ou bien mal payez, de déſeſpoir jettent des ſorts ſur les Bâtimens qu'ils élevent. J'avoüerai que j'ai été longtems incrédule ſur cet article: ma raiſon étoit qu'un honnete homme, qui ne voit rien en lui, qui puiſſe le faire rougir, attend uniquement du Ciel la proſpérité & l'adverſité. *Ho fou yeou tien.*

Sorts jettez ſur les Bâtimens.

Cependant ce que j'ai vû chez une perſonne de ma connoiſſance, m'a un peu guéri de ce préjugé: après ſa mort ſes enfans & ſes petits-fils s'acharnerent ſi fort au jeu, qu'en peu de tems leur bien fût diſſipé. Comme on démoliſſoit une muraille, on y trouva une aſſiette avec certain nombre de dez, & une main d'homme faite de bois: & j'avois déja oüi dire, que c'étoit ainſi qu'on jettoit les ſorts. J'avoüe que cette découverte jointe aux malheurs & à la ruine de cette famille, me rendit un peu plus crédule. D'ailleurs je fais réflexion que dans le Code de nos Loix, il y a des peines impoſées à ceux qui ſe mélent de ſortileges; ce qui ſuppoſe qu'il y en a effectivement.

Exemple de leur effet.

Ainſi donc quand on éleve de grands Bâtimens, qu'on entreprend une affaire importante, il faut bien ſe garder d'une épargne ſordide, qui pourroit donner lieu à la canaille de jetter des ſorts & des malédictions. C'eſt un proverbe parmi le peuple, que le Diable entend les paroles concertées du pacte fait avec le Magicien; & que la charpente entend ce que le charpentier prononce dans ſon indignation. Je ſçais bien que de mille évenemens qu'on attribuë à ces malefices, il ne s'en trouvera guères qu'un ou deux, où l'opération du Diable ſoit certaine. Cela doit ſuffire, pour ne pas s'expoſer à ces malheurs.

Il faut bien payer les Ouvriers; & pourquoi.

Des

MORALE DES CHINOIS.

Des vers peu honnêtes, des pieces de galanterie, des peintures immodeſtes, en un mot tout ce qui peut ſalir l'imagination, ne doit jamais ſe trouver dans la Maiſon d'un homme qui a de la probité & de la vertu. Car enfin ſi cela eſt expoſé aux yeux des Femmes & des Enfans, comment oſera-t-on leur precher l'honnêteté & la pudeur? Il en eſt de même que des armes & des remedes violens, qu'on ne laiſſe point traîner dans une Maiſon, & qu'on a ſoin d'enfermer ſous la clef, de peur que les Enfans n'y touchent, & ne ſe donnent la mort.

Choſes qui doivent être proſcrites d'une honnête Maiſon.

Ceux qui ont des biens à la Campagne, ſongent ſans ceſſe à arrondir leurs poſſeſſions. Le proverbe dit, que quand vous acheteriez la Chine dans toute ſon étenduë, vous auriez encore des champs voiſins des vôtres. Ainſi à quoi bon tant de ſoins pour s'agrandir, & faire de nouvelles acquiſitions? Les biens que vous laiſſerez à vôtre mort, paſſeront en d'autres mains: ces grandes acquiſitions ſuſciteront peut-être des ennemis à vôtre famille, qui ne ceſſeront de la perſécuter. Si vous aviez moins accumulé de Terres, vos Enfans auroient vécu dans une douce médiocrité, & en auroient joüi paiſiblement.

Contre les grandes acquiſitions.

On ne doit par ſe prévaloir du beſoin des Vendeurs.

Ceux qui acquerent des Terres, font voir qu'ils ſont fort riches. Ceux qui les vendent, donnent une preuve de la décadence de leur maiſon: c'eſt le beſoin qui les y force. Ce que je veux dire par-là, c'eſt que vous ne devez point vous prévaloir du beſoin où eſt celui qui vend ſa Terre, pour ne la pas payer ce qu'elle vaut. Il faut qu'un prix honnête le ſatisfaſſe. Croyez-vous perdre vôtre argent, en le donnant de la ſorte? Ce que vous acquerez, ne vaut-il pas ce que vous livrez? N'eſt-ce pas comme ſi l'argent n'étoit pas ſorti de vos mains? Voici le ſens de quelques vers, qui ne viennent pas mal-à-propos à ce que je dis. Ces montagnes verdoyantes, ces payſages charmans, ce ſont d'autres familles, maintenant ruinées, qui les ont poſſédées; que ceux qui en joüiſſent actuellement ne s'en glorifient pas; d'autres après eux en deviendront encore les maîtres.

Maiſons de Campagne environnées d'arbres.

On plante beaucoup d'arbres autour des Maiſons de Campagne, ſoit qu'on s'imagine que ces arbres portent bonheur, ſoit qu'on n'ait en vûë que d'avoir une enceinte riante. Quand je vois un petit village environné de bois qui ombragent de tous côtez les campagnes, je juge que les familles qui l'habitent ſont à leur aiſe: mais ſi j'apperçois de gros arbres abattus de côté & d'autre, c'eſt une marque certaine de leur indigence, & de leur pauvreté.

Sépulture des Ancêtres ſacrée.

J'en dis autant des ſépulchres que vos Ancêtres ont eu ſoin d'environner de mûriers, & d'arbres à ſuif. Si on vient à les couper, c'eſt une marque certaine, ou de l'extrême pauvreté des déſcendans, ou de leur avarice & de leur mauvais cœur. Comme dans chaque famille il y a des pauvres & des riches, ceux-ci doivent aider les autres, afin de prévenir une ſemblable faute, qui terniroit à jamais leur réputation.

Plan d'une Maiſon magnifique.

L'acquiſition des Terres eſt préférable à la grandeur & à la magnificence des Bâtimens. Qu'un logement ait ſur le devant un ruiſſeau ou un étang, & ſur le derriere un jardin: que la porte avec ſes apartenances faſſe le prémier corps de logis: qu'en avançant on trouve une cour, &

au

au fond la ſalle pour recevoir les viſites : qu'on entre enſuite dans une troiſieme cour, où ſoit l'apartement du Maître de la Maiſon : qu'il ſuive une quatrieme cour avec les offices : que chacun de ces corps de logis ait quatre ou cinq chambres de plein-pied ; voilà tout ce qu'il faut pour les perſonnes les plus riches & les plus qualifiées. Morale des Chinois.

Mais quand vous achetez une Terre, ne craignez point de l'acheter à un plus haut prix qu'elle ne vaut, le ſurplus que vous donnez, eſt compenſé par plus d'un avantage. Prémierement, vous aſſiſtez celui que la miſere force à vendre ſa Terre. En ſecond lieu, vous lui ôtez l'envie de rentrer dans cette Terre en vous rembourſant, ou de demander en juſtice une augmentation de prix. Enfin, ſi après vôtre mort, vos enfans viennent à décheoir de leur fortune, ils auront plus de peine à vendre une acquiſition, dont on ne leur offrira qu'une partie de ce qu'elle aura coûté. Car, comme dit le proverbe, la glace qui eſt fort épaiſſe, eſt plus longtems à ſe fondre ; & les tuiles, qui ſont épaiſſes & bien liées, ſont plus difficilement emportées par l'orage. Pourquoi l'on ne doit pas craindre de payer trop cher une Terre.

De quelques Règles de conduite auxquelles on ne fait pas aſſez d'attention.

IL y a des gens qui n'aiment que les vertus tranquilles, & qui écartent tout ce qui eſt pénible : pour juſtifier leur pareſſe, ils la couvrent du beau prétexte de ſoûmiſſion aux ordres du Ciel. Ignorent ils que le Ciel leur ayant donné de l'eſprit & des talens, il veut qu'ils les mettent en œuvre, & qu'ils le ſecondent, en faiſant tout ce qui dépend de leurs ſoins & de leur vigilance ? Pareſſe blâmable.

Je blâme égalément ces déſirs inquiets de s'enrichir & de faire fortune. Joüiſſez paiſiblement de la récompenſe que le Ciel a accordé à vôtre travail, & ne portez pas plus loin vos vûës. Voici un proverbe aſſez connu, & dont vous devez vous appliquer le ſens : que les voyageurs hâtent le pas, ou qu'ils aillent le train ordinaire, la journée étant fixée, ils n'ont que tant de chemin à faire. De même contentez-vous de la condition conforme aux talens que vous avez reçûs du Ciel. Vanité du déſir de s'enrichir.

Le Printems donne des fleurs, & l'Automne des fruits ; c'eſt-là l'ordre des ſaiſons. De même la ſcience ne s'acquiert que par le travail. Nos lumieres & nos connoiſſances ſe multiplient à proportion de nos efforts & de nôtre application. Une action paſſagere peut n'être pas remarquée : mais quand une paſſion eſt enracinée dans un cœur, il ne faut pas l'obſerver de bien près pour l'appercevoir. Point de ſcience ſans travail.

Combien en voit-on qui ne cherchent rien moins que ce qu'ils paroiſſent chercher ? Ils auroient la paſſion qui les domine, quand même ils Paſſion ſans vrai objet.

Morale des Chinois.

ſçauroient ne devoir jamais obtenir ce qu'ils ſemblent pourſuivre avec le plus d'ardeur.

Précautions d'un jeune homme qui paroît en public.

Si un jeune homme va dans les places, ou dans les lieux où l'on s'aſſemble en foule, comme, par exemple, au ſpectacle des lanternes, ou aux Comédies qui ſe donnent en public, il faut qu'il ſoit accompagné d'un ami ſage, ou qu'il ſoit ſuivi d'un vieux domeſtique: encore doit-il être très-attentif ſur lui-même, & veiller à la garde de ſes yeux, pour ne pas jetter inconſidérément des regards, qui ſeroient remarquez, & feroient naître des ſoupçons injurieux à ſa réputation.

Pour faire durer les amitiez.

Un homme vain de ſon prétendu mérite, & qui recherche avec trop d'empreſſement l'eſtime des hommes, ne s'attirera que du mépris. Il faut pareillement éviter ces airs empreſſez, par leſquels on prétend marquer ſon affection à un ami, & encore plus l'uſage des viſites trop fréquentes: la familiarité fait naître le mépris: quand on ſe voit moins ſouvent, on ſe porte plus de reſpect, & les amitiez durent plus longtems.

Oſtentation ſujette à la médiſance.

Faire du bien, parce qu'on eſpere d'en recevoir, c'eſt une conduite qui finit d'ordinaire par des inimitiez. Si vous ne faites une bonne œuvre, que pour en inſtruire auſſitôt le Public, vous verrez vos défauts les plus ſecrets attaquez par la médiſance.

Abus des bienfaits du Ciel.

Avoir beaucoup d'eſprit, & négliger l'étude, ſans ſonger à ſe rendre utile au Public; être dans une grande Place, & avoir l'autorité en main, ſans ſoulager les miſeres du peuple; ni laiſſer aucun monument de ſon zèle pour le bien commun; c'eſt contredire les vûës bienfaiſantes du Ciel, qui ne vous a élevé que pour l'utilité publique.

Caractère des grandes ames.

Quand on eſt né dans une fortune médiocre, on ne s'occupe guères de grands projets: ainſi l'on eſt dans la diſpoſition la plus propre à aimer l'étude. Quand on eſt né dans l'éclat & dans l'opulence, il coûte peu de répandre des bienfaits, & c'eſt le tems de ſecourir les malheureux. S'il ſe trouve des gens, qui, juſques dans l'indigence, conſervent un déſir ſincere de ſecourir les miſeres d'autrui, ou qui, au milieu des richeſſes & des honnéurs, s'appliquent ſérieuſement à l'étude de la ſageſſe; ce ſont-là des ames du prémier ordre, & qu'on ne ſçauroit aſſez eſtimer.

Défaut des gens heureux & malheureux.

On en voit parmi les heureux du ſiécle qui ſe plaiſent à accorder des graces; mais ils les accompagnent ſouvent de certains airs de fierté & de hauteur, qui choquent quiconque ſe voit obligé d'implorer leur protection. D'un autre côté, la plûpart de ceux qui ſe trouvent dans une fortune vile & abjecte, deviennent ſi timides & ſi réſervez, qu'ils paroiſſent comme abîmez dans leurs diſgraces: ils ſont inacceſſibles & inſociables. Double defaut à éviter.

L'Expérience, à quoi bonne.

Celui qui n'a pas eſſuyé de grandes traverſes, ne connoît pas les douceurs d'une vie paiſible. Celui qui n'a pas eu affaire avec des gens fâcheux & intéreſſez, n'eſtime pas aſſez le bonheur de vivre avec des amis fideles & complaiſans. Celui qui ne s'eſt pas trouvé dans certains pas gliſſans, ignorera avec quelle adreſſe on doit s'en tirer.

Les malheurs épu-

Un homme qui a été éprouvé par des revers de fortune & par la malice de ſes ennemis, ſans y ſuccomber, ſort de ces ſortes d'épreuves plein de

de courage & de confiance. Il lui arrive la même choſe qu'à ceux qui mangent du fruit *Kan lan* *, qui fait ſentir ſon amertume & ſon âpreté, mais qui laiſſe dans la bouche un goût exquis, & une fraîcheur admirable. MORALE DES CHINOIS. rent la vertu.

Si l'occaſion ſe préſente de tirer un homme d'un danger, en lui tendant la main, ou de calmer des perſonnes en colere, ne perdez pas cette occaſion de faire du bien: ſi cependant vous ne cherchez alors que vôtre intérêt, ne croyez pas agir en vrai Sage; un homme du commun en fera autant.

Il dépend de moi de ne point donner lieu à la médiſance, mais non pas d'empêcher les médiſans de parler. Si je marche la nuit dans les ruës, j'ai beau me répondre que je n'ai nul mauvais deſſein ſur la maiſon de perſonne, les chiens ne laiſſeront pas d'abboyer contre moi. Sur les médiſans.

Une paſſion dont on ne ſe délivre point, reſſemble à un papillon qui voltige autour de la lampe, juſqu'à ce que la flamme l'ait brûlé. Danger des paſſions & des détours.

Un voyageur prudent & aviſé ne fréquente que les grandes routes: il ne cherche point, pour abréger, des ſentiers peu battus, leſquels le conduiroient ou à un précipice, ou dans des bois impénétrables, ou dans des gorges de montagnes qui n'ont point d'iſſuë: c'eſt le grand chemin qu'il faut tenir, le terme ſe trouve au bout.

Ceux qui ſubtiliſent, & dont la fineſſe ſupplée à l'habileté, ne réüſſiſſent jamais: l'attachement à un petit intérêt cauſe ſouvent de groſſes pertes. Faiſons donc enſorte que nôtre candeur & nôtre droiture éclatent dans toutes nos entrepriſes.

Celui dont les démarches ſont droites & ſinceres, s'il réüſſit, a la conſolation de ne s'être pas fatigué en vaines recherches: s'il ne réüſſit pas, il a celle de n'avoir rien fait dont il doive ſe repentir.

Le laboureur qui aſpire à une abondante récolte, ne jette point ſa ſemence dans une terre inculte & au milieu des ronces. Si vous parlez en vûë d'obtenir une grace, que vos paroles n'ayent rien que de doux & d'honnête. Si vous donnez des ordres que vous vouliez être obſervez, qu'ils ne ſoient pas trop ſévères. Si vous voulez qu'un commerce de préſens mutuels continuë entre vous & vos amis, n'en faites pas de trop précieux. Douceur préférable à la fierté.

Il arrive ſouvent que dans les palais des Grands, le Maître eſt honnête, civil, & exempt de toute fierté; tandis que ſes domeſtiques ont des airs hautains & dédaigneux. Un Sage, jaloux de ſa réputation, ne doit aller chez eux que quand la néceſſité l'y oblige: il vaut mieux qu'un Grand ſe plaigne de la rareté de vos viſites, que de vous faire ſentir qu'il en eſt fatigué. Il ne faut pas ſe rendre importun.

Les enfans qui font paroître trop d'eſprit, ſont ſemblables à ces arbres, dont les fleurs ſont doubles; elles ne laiſſent après elles aucun fruit.

Quand la fortune nous devient contraire, retirons-nous tout doucement, & ne croyons pas la rapprocher de nous par les mouvemens extraor- Réſignation néceſſaire.

* Eſpece d'olive.

Morale des Chinois.

traordinaires que nous nous donnerons. S'obſtiner à aller contre vent & marée, c'eſt preſque toûjours s'expoſer au naufrage.

Souvenir de la mort.

La vie eſt longue pour les uns, & courte pour les autres: qui peut ſçavoir quelle ſera la durée de la ſienne? Anciennement, lorſqu'un homme avoit à paſſer une riviere un peu large, il régloit auparavant avec ſa femme tout ce qui concernoit ſa famille & ſes biens. Ce trait renferme une grande leçon; on a voulu nous dire, que dès qu'on eſt arrivé au moyen âge de la vie, on doit à chaque inſtant ſonger à la mort.

Sépulture à choiſir avant que de mourir.

Le Sage ne dit point: rien ne preſſe de mettre ordre à mes affaires; en voici une en particulier qui eſt perſonnelle, & dont on ne doit pas ſe décharger ſur autrui; c'eſt le choix de ſa ſépulture. Ce n'eſt pas que j'ajoûte foi aux fables & aux réveries du *Fong choui* (*a*): les richeſſes, les honneurs, & tout ce qui arrive aux hommes, eſt réglé par les ordres du Ciel. Il n'y a point d'autre cauſe de la félicité, comme il n'y a point de ſecret de parvenir aux Dégrez, ſans entrer dans la ſalle des éxamens. Ainſi ce n'eſt point les contes fabuleux du *Fong choui*, qui me touchent: mais enfin en quittant le monde à la mort, j'y laiſſe mon corps, & il doit m'être cher. Convient-il de laiſſer à une veuve affligée, ou à un orphelin déſolé, le ſoin de chercher un endroit propre à le conſerver?

Trop de précaution nuiſible.

Preſque tous ceux qui font un long voyage, ſe fourniſſent de différentes ſortes d'armes, que peut-être ils ne ſçavent pas manier. On voit de jeunes Lettrez du Nord, d'un teint blanc, fluets, & délicats, paſſer dans les Provinces méridionales, armez de ſabres & de flêches, pour faire parade de bravoure. Ils ne ſçavent pas que des gens ſans armes, s'ils tombent entre les mains des voleurs, ne perdent que leur argent: comme on ne les craint pas, on n'a garde d'attenter à leur vie: trop de précaution l'expoſe.

Sage conduite des voyageurs.

Voyez ces vieux routiers de Marchands, lorſqu'ils ſont en voyage, ils affectent de porter des habits ſimples: ils n'ont preſque point d'argent dans leur bourſe: ils ne s'aviſent point de faire de grandes journées: ils logent dans les Hôtelleries ordinaires. S'ils voyagent par eau, ils éxaminent le caractère des maîtres de barque, auxquels ils ſe fient: ils écartent d'eux les perſonnes débauchées: ils s'interdiſent le jeu: ils ſont ſobres, ſurtout pour le vin, & réglez pour le ſommeil; auſſi eſt-il rare qu'il leur arrive le moindre accident.

Craintes continuelles dans la vie.

Dès l'enfance juſqu'à la vieilleſſe, le cœur de l'homme, de quelque condition & de quelque caractère qu'on l'imagine, n'eſt jamais exempt de crainte: on craint le juſte *Tien*, on craint les Eſprits, on craint un pere & une mere, on craint un maître, on craint les Loix, on craint le Prince, on craint les dérèglemens des ſaiſons, on craint des mauvaiſes affaires; toute la vie ſe paſſe ainſi dans la crainte.

Sot excès de propreté.

Aimer la propreté & l'arrangement, rien de plus loüable & de plus digne d'un honnête homme: mais porter l'un & l'autre juſqu'à l'excès, c'eſt une vraye folie. On trouve des gens, qui dans le tems même qu'il leur ſur-

(*a*) Par ce mot les Chinois entendent l'expoſition d'une ſépulture, ou d'une maiſon.

ſurvient une affaire importante, prennent froidement un miroir pour s'y conſidérer, ou ſe mettent à frotter un vaſe de parfums, ou bien à ſecoüer doucement la pouſſiere de leurs habits. Enfin ils feront précéder cent occupations frivoles à l'affaire dont ils devroient uniquement s'occuper. Ils s'attirent d'ordinaire l'indignation de tous ceux qui ſont témoins de leur lenteur. Excès d'arrangement pardonnable à des gens d'une vie unie & déſoccupée, mais qui n'eſt pas ſupportable dans un homme dévoüé par ſes emplois à l'utilité publique. Morale des Chinois.

Si lorſque vous êtes pret d'intenter un procès, vous ſongiez à tout ce que la partie adverſe ne manquera pas de dire à vôtre déshonneur, vous jetteriez ſur le champ au feu tous vos papiers. Les Procez.

Vivre ſans s'embarraſſer de mille ſoins inutiles, c'eſt le moyen d'être heureux ; être heureux dans ſa condition, c'eſt le moyen de joüir d'une longue vie. L'un perd par trop d'activité, ce qu'un autre gagne en ſe poſſédant lui-même. Moyen d'être heureux.

Le ſecret eſt l'ame des grandes entrepriſes. Un Ancien traçoit la minute d'un projet ſur les cendres, afin qu'il ne reſtât aucun veſtige de ce qu'il avoit écrit. Le ſecret.

Sur les Diſcours qui ſe tiennent en nôtre préſence.

NE vous attachez point aux diſcours des gens du commun : ils ne ſont d'aucune utilité ; mais écoutez avec attention les Sages, vous aurez toûjours de quoi profiter. Pour ce qui eſt de nous autres Lettrez, il ne doit rien nous échaper de vain & de frivole. Il faut qu'on ne trouve pas plus à changer à nos entretiens, qu'à ce qui ſe grave ſur le marbre. Que les maximes du peuple paſſent avec la meme vîteſſe vos oreilles, qu'un oiſeau qui fend les airs, & qui ne laiſſe après lui aucune trace. Diſcours du peuple à mépriſer.

Trois ſortes de diſcours qu'il ne faut point entendre ; ceux où l'on parle de galanterie & d'attachemens illicites ; tels ſont ceux d'une femme qui a oublié ce qui fait la gloire de ſon ſexe : ceux où l'on propoſe un avantage qu'on ne peut obtenir que par une injuſtice ; tels ſont les diſcours du peuple : ceux qui partent d'un cœur double & d'une bouche peu ſincere ; tels ſont les diſcours des malhonnetes gens. Ceux qu'on doit ſurtout éviter.

Celui qui d'abord, & preſque avant que de m'entendre, eſt de mon ſentiment, & s'empreſſe à me le témoigner ; je dois le regarder comme un homme très-dangéreux, & dont la compagnie eſt à éviter. Perſonnes dangéreuſes.

Si je me trouve dans un cercle, où il y ait de ces gens qui ſe plaiſent à lancer contre les autres des traits malins & empoiſonnez, je dois me tenir ſur la réſerve, & dans le ſilence. C'eſt une inſtruction muette, qui ne laiſſe pas d'être éloquente. Conduite avec les médiſans.

MORALE DES CHINOIS.

Il ne faut qu'entendre parler un homme, pour connoître quelle eſt ſa paſſion dominante. Celui qui aime le plaiſir, n'ouvre la bouche que pour parler des charmes & des agrémens du ſexe. Un Joüeur fera tomber le diſcours ſur les adreſſes du jeu. Un Marchand avide de gain, ne ſçait vous entretenir que de ſon commerce, & du profit qu'il en retire.

Moyen de faire ceſſer la médiſance.

Si l'on parle de moi, & que je ſente qu'on ait raiſon, je ſonge à me corriger. Mais ſi en rentrant en moi-même, je ne vois rien de quoi je puiſſe rougir, j'écoute la médiſance, & n'y fais plus d'attention. Les Anciens ont ſagement dit que le moyen d'impoſer ſilence aux médiſans, c'eſt de ne jamais avoir d'éclairciſſement avec eux. Plus vous marquerez de vivacité, plus ils auront d'ardeur à ſoutenir ce qu'ils ont témérairement avancé.

Rapports qu'on ne doit pas croire.

Les perſonnes riches & les Magiſtrats ne doivent faire nulle attention aux rapports de leurs domeſtiques & des Huiſſiers de Juſtice. Ceux qui ſont d'une condition médiocre ne doivent pas de même ajoûter foi aux diſcours de leurs femmes ; la pénétration de celles-ci eſt ordinairement bornée, & les vûës des autres ſont communement intéreſſées : ce ſeroit s'expoſer à des démarches dangéreuſes.

Profit à faire de la critique.

Si j'apprens qu'on trouve à redire à ma conduite, j'éxaminerai ſoigneuſement toutes mes actions, ſans m'inquiéter pour ſçavoir quel eſt celui qui me blâme. Les avis donnez ſans deſſein, & comme par haſard, ſont d'ordinaire bien fondez. Les perſonnes d'un rang diſtingué, ont des défauts dont elles ne s'apperçoivent pas, & que le peuple ſçait bien remarquer. Le ſage Empereur *Cham* alloit ſecretement écouter ce que ſes ſujets diſoient de lui, & il en profitoit.

Promeſſes.

Celui qui donne légerement ſa parole, eſt ſujet à y manquer. Il vaut mieux ne pas faire de promeſſes, que de ne pas tenir celles qu'on a faites.

Conſeillers dangéreux.

Je dois être en garde contre ceux, qui ayant connu mes penchans & mes averſions, s'aviſent de me donner des conſeils. Si je les ſuis, il m'en coûtera ma fortune, & peut-être ma réputation.

Flatteurs mépriſables.

On prête aiſément l'oreille à la flatterie : ſongez que tout flatteur a l'ame baſſe & intéreſſée. On n'écoute pas volontiers une juſte réprimande. Sçachez que celui qui oſe la faire, eſt un véritablement honnête homme, qui veut ſincerement vôtre bien ; c'eſt lui qu'il faut écouter.

De l'attention qu'on doit avoir à ſes propres Diſcours.

Danger des diſcours trop hardis.

IL eſt un caractère de gens hardis juſqu'à la brutalité, qui ne ménagent perſonne, qui diront en face à un honnête homme ce qu'il y a de plus capable de le chagriner, qui réleveront la turpitude des familles, & les déſordres les plus cachez des perſonnes du ſexe : ces gens-là ſont d'ordinaire une fin tragique. Ces langues malignes & piquantes appren-

apprendroient à parler avec plus de réſerve, ſi leurs yeux venant à ſe déſiller, appercevoient les Eſprits qui ſont les témoins, & qui deviendront les vengeurs de ces excez. MORALE DES CHINOIS.

Un homme ſimple, un ignorant, parle avec emphaſe des Pagodes, & des pratiques introduites par les fauſſes Sectes : il infatuë de ſes idées tout un village : laiſſez-le dire, & contentez-vous de ne le point écouter. Si vous entrepreniez de le déſabuſer, vous n'y gagneriez que des outrages. Opiniâtreté des ignorans.

Quand un homme eſt capable de réflexion, & qu'il lui eſt échapé quelque parole indiſcrete, contentez-vous de lui faire ſentir que vous ne l'approuvez pas. Cela ſuffit, afin qu'il rentre en lui-même, qu'il ſe reproche ſa faute, & qu'il s'en corrige. Que s'il eſt homme à n'en pas rougir lorſqu'il y réflechira, tout ce que vous pourriez lui dire, ſeroit inutile. Corrections utiles & vaines.

Certaines façons de parler proverbiales ne ſont bonnes que dans la bouche du peuple. Des diſcours fardez & trop étudiez ne ſont propres qu'à ceux qui croyent ſe rendre agréables par leurs minauderies : l'enflûre des paroles & les grands mots doivent ſe réſerver pour le Théatre. Si un Philoſophe donne dans ces défauts, c'en eſt fait de ſa réputation. Diſcours enflez, &c. à éviter.

Un feſtin, une partie de divertiſſement n'eſt ni le tems, ni le lieu de propoſer des queſtions embarraſſantes & ſubtiles, ni de parler d'érudition, & de faire le Sçavant. Un homme de ce caractère ſe rend inſupportable, & ſe fait éviter de toutes les perſonnes ſenſées. Caractère inſupportable.

La raillerie eſt la maladie des gens vains & ſuperbes, & leur attire infailliblement quelque mauvaiſe affaire. De même un grand parleur ne manque preſque jamais d'ennemis. L'homme ſenſé parle peu, & écoute beaucoup. Le ſage *Ten* a très-bien dit, que quand vous auriez toutes les connoiſſances imaginables, vous n'en devez pas être moins lent à ouvrir la bouche, & à parler. Railleurs & grands parleurs haïſſables.

Cacher les défauts des autres, & publier leurs vertus, c'eſt le caractère d'un honnête homme, & le moyen de ſe rendre aimable à tout le monde. Beau caractere.

Si vous êtes dans l'affliction, n'allez pas fatiguer tous ceux que vous voyez, du récit de vos malheurs. Quoique par un air triſte & compâtiſſant on ſemble prendre part à vos peines, le plus ſouvent l'hiſtoire ennuyeuſe que vous en faites, impatiente intérieurement ceux qui vous écoutent : quel avantage trouvez-vous donc à les entretenir de vos diſgraces ? En êtes-vous moins malheureux ? Traiter l'ami en ami, & l'ennemi en ennemi ; maxime d'un homme ſans réligion. Il n'y a point de gens de bien au monde ; maxime d'un homme ſans vertu. Inutilité des plaintes.

La fierté ne ſied à perſonne ; mais elle révolte & indigne tout le monde, lorſqu'elle ſe trouve dans un homme qui s'eſt élevé de la pouſſiere, & qui dans cette élevation oubliant l'obſcurité de ſa naiſſance, ne préſente à ceux qui l'abordent, qu'une mine & des manières hautaines & impérieuſes. La fierté rend mepriſable.

Quand vous êtes tenté de parler des défauts d'autrui, il faudroit auparavant jetter un coup d'œil ſur vôtre propre conduite. Règle de critique.

Celui qui n'eſt pas dans les Charges, n'imaginera jamais combien il eſt dif-

Morale des Chinois.

difficile de gouverner les peuples: celui qui n'a pas d'enfans, ne ſçaura point juſqu'où vont les ſoins, & la ſollicitude d'un pere & d'une mere: jugez du reſte par ces deux exemples, & convenez avec moi qu'il ne faut pas parler légerement des devoirs, qu'on n'a pas été dans l'occaſion de remplir.

Conduite avec les amis.

Intimes amis tant qu'on voudra, il ne faut pas pour cela ſe découvrir tout ce qu'on a dans l'ame, ni révéler les choſes les plus ſécretes: car enfin l'homme étant auſſi inconſtant qu'il l'eſt, l'amitié peut ſe refroidir, & alors on ſera tenté d'abuſer contre vous des connoiſſances qu'on tient de vous. Des amis ne doivent pas non plus dans un moment de chagrin ſe reprocher des véritez d'une manière trop ſéche; la colere s'appaiſe; on réflechit ſur ce qu'on a dit, & l'on a de la confuſion de s'être échapé de la ſorte.

Corrections, quand bonnes.

Dans le moment que la colere s'empare d'un homme, qui eſt prêt de décharger ſon cœur contre celui qui l'a offenſé, ne vous oppoſez pas bruſquement à ſes ſaillies: vous ne feriez qu'irriter ſa paſſion; mais attendez que ſon feu ſe ſoit un peu rallenti, alors inſinuez-vous adroitement dans ſon eſprit, prenez-le en particulier, & par des rémontrances douces & charitables, aidez-le à ſe reconnoître, & à réformer lui-même ſon cœur. C'eſt ainſi qu'on réüſſit à corriger les hommes de leurs défauts.

Caractère d'un homme de mérite.

Celui qui ſouffre la pauvreté ſans murmurer, l'adverſité ſans ſe chagriner, les calomnies ſans diſputer, les importunitez ſans s'impatienter; en un mot, un homme qui eſt le maître de ſon cœur & de ſa langue; c'eſt ce que j'appelle un homme de mérite, & qui eſt né pour les plus grandes entrepriſes.

Contre l'indiſcrétion.

C'eſt dans un feſtin, ou un voyage, qu'il échape ſouvent des paroles indiſcretes. Quand un mot eſt une fois parti, un char attelé de quatre chevaux ne l'atteindroit pas: jugez de-là combien l'on doit veiller ſur ſes paroles.

Suite ordinaire des Plaiſanteries.

Sçavoir égayer la converſation ſans haſarder certaines plaiſanteries, c'eſt un talent qui a ſon prix, quoique Confucius ait dit qu'après un entretien libre & enjoüé, il n'eſt pas aiſé de prendre un air grave & modeſte. Le mal eſt qu'on paſſe de l'enjoüement à la plaiſanterie, de la plaiſanterie à la raillerie, & de la raillerie à la ſatyre. Si ces petits jeux d'eſprit finiſſent preſque toûjours par des inimitiez; à quoi ſont-ils bons?

Quand il faut parler avec réſerve.

On ſe trouve à un feſtin ou dans une aſſemblée; ceux qui y ſont avec vous, ne ſont ni d'un même rang, ni d'un même caractère. Il y en aura dont les manières ont quelque choſe d'irrégulier, ou qui ont quelque difformité dans le viſage & dans la taille. Il s'en trouvera d'autres, qui bien que d'une naiſſance obſcure, ſe ſont élevez aux grands emplois, ou qui ayant été dans la ſplendeur & dans l'opulence, ſont déchûs de cet état. C'eſt dans ces occaſions qu'il faut être très-réſervé à étudier toutes ſes paroles, pour ne rien dire qui puiſſe choquer perſonne.

Attention néceſſaire en parlant.

Si par quelque réflexion peu méſurée qui vous échape faute d'attention, vous offenſez quelqu'un des préſens, outre l'incivilité groſſiere où vous tom-

tombez, vous vous faites un ennemi irréconciliable. Convient-il de parler d'intégrité devant une perſonne qui eſt connuë pour avoir rendu ſa probité ſuſpecte; ou de droiture devant un homme qui paſſe pour avoir l'eſprit faux & diſſimulé? Morale des Chinois.

La raillerie eſt un vice, que n'évitent guères ceux qui ſe piquent de bel-eſprit, ou bien qui par orgüeil & par eſprit de domination croyent avoir ſur les autres une ſupériorité de mérite. Ces gens-là ſe broüillent d'ordinaire avec leurs meilleurs amis, & jettent le trouble dans les familles les plus tranquilles, par l'indiſcrétion de leur mauvaiſe plaiſanterie. Inconvéniens de la raillerie.

J'ai oüi dire qu'un jeune homme avoit acheté une fort belle ceinture: il rencontre un de ſes amis: celui-ci ayant conſidéré cette nouvelle emplette, croit reconnoître l'ouvrage de ſa ſœur: il demande d'où il a eu cette ceinture. L'autre qui aimoit à plaiſanter: c'eſt un préſent, dit-il, de Mademoiſelle vôtre ſœur. Il ne lui en falut pas davantage pour lui faire naître des ſoupçons déſavantageux à l'honneur de ſa ſœur; & ne doutant point qu'il n'y eût-là quelque intrigue, à peine fût-il de retour dans ſa maiſon, qu'il éclata en invectives, & s'abandonna à tous les tranſports de colere que nulle raiſon ne pût appaiſer. Sa ſœur en conçût tant de chagrin qu'elle en mourut. L'on apprit dans la ſuite que la ceinture avoit été dérobée dans la maiſon par une vieille femme du voiſinage, qui l'avoit venduë à la prémiere boutique. Ce ſeul exemple fait connoître quelles ſont les ſuites funeſtes d'une mauvaiſe plaiſanterie. Le proverbe dit: Gardez-vous de débiter des fables en préſence d'un homme ſimple & crédule; il les prendroit pour des véritez.

Sur les devoirs de la Vie privée.

IL n'y a point de mal à cela, *pou ouei kouo.* Ces trois caractères, combien de fois n'ont-ils pas éteint les lumieres de la raiſon, dans ceux-là même qui ſe piquoient de droiture? Il n'y a pas moyen de faire autrement, *mo nai ho*; ces trois lettres, combien de brèches n'ont-elles pas faites a la réputation des Sages? Choſes à éviter.

Celui qui fier de ſon rang & de ſon pouvoir, ou qui étant enflé de ſa ſcience, eſt plein de mépris pour les autres, reſſemble fort à un homme, qui placé ſur un brillant monceau de glace, s'applaudit de ſon élevation: lorſqu'il y penſe le moins, le ſoleil darde ſes rayons, la glace ſe fond, & nôtre homme ſi ſatisfait tombe dans un tas de boüe. Contre l'orgüeil.

Vous ne ſongez qu'à vous avancer: mais faites la réflexion ſuivante. Ne perdrai-je point d'un côté, pendant que je veux gagner de l'autre? Creuſer à l'Eſt pour remplir un vuide qui eſt à l'Oüeſt, c'eſt ſe donner une peine bien inutile. Peine inutile.

MORALE DES CHINOIS.

Vous êtes déchû d'un dégré du rang où vous étiez élevé: dites-vous à vous-même: eh bien, je vivrai avec moins de délicateſſe & de ſplendeur; mais je vivrai plus tranquillement. Etes-vous hors du tracas des affaires? Travaillez à vôtre perfection, & réglez vos vûës & vos déſirs. Etes-vous en place? Examinez ſouvent vôtre conduite, mais ſurtout obſervez vos paroles.

Bon uſage de l'adverſité.

Véritable patience.

Recevoir un outrage, & le recevoir ſans ſe plaindre, parce qu'on appréhende le pouvoir de celui qui le fait; ce n'eſt pas là la vertu de patience: mais ſouffrir un mépris de celui dont on n'a rien à craindre; c'eſt ce que j'appelle être véritablement patient.

Diſſipation & dégât des vivres punis.

Le Ciel a produit les différentes ſortes de grains pour la nouriture de l'homme: ſi l'on en uſe avec trop de réſerve, l'on ſouffre la faim; ſi on n'en prend point du tout, on n'eſt pas longtems en vie. Il faut donc uſer de ces biens: mais eſt-il permis de les diſſiper, comme font la plûpart des riches, qui ne daignent pas veiller ſur leurs domeſtiques, leſquels en font un prodigieux dégât? Combien a-t-on vû de ces diſſipateurs punis par les plus terribles fléaux, par les inondations, par les incendies, ſouvent même frappez de la foudre, pour avoir par cette négligence irrité la colere du *Tien? Tcho fan tien nou.*

Réflexion qu'on doit faire.

Ces grains qu'on diſſipe de la ſorte, ſont durant trois ſaiſons de l'année le fruit des rudes travaux des laboureurs. Voyez leurs pieds & leurs mains pleines de calus, & jugez de leur fatigue. Qui eſt celui-là, diſoient nos peres, qui penſe que tous les grains de ris qu'on lui ſert dans un plat, ont été arroſez des ſueurs de l'infatigable laboureur?

Comment on peut juger par l'extérieur.

Les cinq parties nobles de l'homme ſont au-dédans du corps: on connoît qu'elles ſont attaquées par la couleur du viſage, & en tâtant le poulx. De même en entrant dans la ſalle d'une maiſon, vous jugerez aiſément par les déhors, de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur. Si le bon vieillard accourt lui-même pour vous recevoir, c'eſt ſigne que ſes enfans n'ont ni naturel ni éducation. Voulez-vous juger ſi la maîtreſſe du logis eſt laborieuſe & économe? Voyez de quelle manière les enfans ſont entretenus.

Choix important.

Dans le monde il y a différentes profeſſions qu'on peut embraſſer; il y en a de bonnes, il y en a de dangéreuſes, & de mauvaiſes. Si vous choiſiſſez les prémieres, vôtre cœur ſe maintiendra dans la vertu: ſi vous vous engagez dans les deux autres, il ſe pervertira. Ce prémier choix eſt important pour toute la ſuite de la vie.

Faux bonheur des riches.

Un projet de plus que l'on forme, c'eſt une infinité de ſoins de plus, auxquels on ſe livre. Un homme qui a fait fortune, ſe propoſe de goûter les plaiſirs qu'elle lui offre: il ſonge à bâtir, à avoir des jardins & des lieux de plaiſance, à entendre des concerts, & à mener une vie voluptueuſe. Qu'il ſeroit bien plus heureux, s'il ſçavoit ſe borner!

Conduite déraiſonnable.

Eſt-ce ſe conduire en homme raiſonnable, que de vouloir paſſer une petite partie de la vie dans des joyes exceſſives, & le reſte de ſes jours dans la triſteſſe & le chagrin? Ce peu de beaux jours étant une fois écoulez, on ne voit plus ce viſage épanoüi comme autrefois: on ne voit qu'une mine réfrognée, des ſourcils froncez, & un front ridé: on paroît tout-à-coup comme un arbre devenu ſec & ſtérile.

Pour-

Pourquoi vouloir s'enfoncer dans une forêt de colomnes & de charpente, & s'enfermer dans de vaſtes enceintes de murailles où il y auroit de quoi s'égarer? Pourquoi faire venir des Provinces éloignées du marbre, des arbres, & des fleurs extraordinaires, afin d'emellir un lieu, qui eſt moins pour vôtre uſage, que pour régaler vos amis.

Morale des Chinois.

Soins inutiles.

Vous aimez la Muſique; un concert d'inſtrumens & de voix vous charme. Je ne blâme point que dans un cabinet, à la vûë d'un beau parterre, ou bien la nuit pendant un beau clair de lune, vous entendiez une belle voix, ou que vous récitiez des vers en touchant d'un inſtrument; c'eſt un plaiſir honnête: mais faut-il le pouſſer juſqu'à entretenir chez ſoi une troupe entiere de Comédiens, de Muſiciens, de Joüeurs d'inſtrumens, & ſe ruiner en ces folles dépenſes? Ces ſortes de diſſipateurs trouvent la fin de leurs beaux jours longtems avant la fin de leur vie.

L'excès des plaiſirs conduit à la ruine.

On voit une ſorte de gens qui ſont follement paſſionnez pour les antiques; ils ne plaignent point la dépenſe, pourvu que leur Cabinet ſoit bien fourni d'inſcriptions, de peintures, de caſſolettes de bronze, de vaſes de porcelaine, & de mille autres bijoux qui ayent été travaillez dans les ſiécles les plus reculez; c'eſt-là ce que j'appelle une vraye maladie d'eſprit.

La paſſion pour les antiques eſt une maladie d'eſprit.

Dans cet amas, combien de pieces fauſſes & contrefaites! Mais je veux qu'elles ſoient véritables; dites-moi, ces vaſes de bronze, qu'ont-ils de plus particulier que les modernes? Ont-ils la vertu de s'échauffer ſans charbon, & d'embaumer une chambre, ſans qu'on y jette des bois de ſenteur? L'argent que vous dépenſez à ces vaines curioſitez, ne ſeroit-il pas mieux employé à l'entretien de vôtre famille? N'y auroit-il pas cent bonnes œuvres à faire, qui ſont préférables à ces amuſemens? Ce mot des Anciens eſt ſolide. Vous ne faites, dites-vous, de tort à perſonne: mais n'en faites-vous pas un grand au Public, en tenant caché dans vôtre Cabinet des choſes d'un ſi grand prix?

On doit combattre les abus & les fauſſes maximes. Si cependant un ſot s'aviſe de dogmatiſer, pourvû que ſes diſcours n'intéreſſent ni l'honneur ni la juſtice, je le laiſſerai dire ſans m'amuſer à le rélever. Mais ſi l'on attaque les grands devoirs de la Vie civile; puis-je alors me taire? Par exemple, puis-je voir ſans indignation un fils de famille faire le jour de ſa naiſſance un fracas prodigieux dans ſa maiſon, mettre tout en rumeur dans un quartier, s'attirer des viſites & des complimens de tous côtez, donner des repas ſplendides, des concerts, des Comédies, orner de pieces de ſoye les portes & les ſalles de ſa maiſon? Cet appareil, dit-on, ſe fait pour attirer le bonheur, & écarter les malheurs; on voudroit, ce ſemble, que cette fête égalât en durée le ciel: il ne voit pas que c'eſt une fête d'un jour: ſi ſon cœur conſervoit cet amour tendre, qu'un fils doit à ſes parens; ne devroit-il pas ſe reſſouvenir, qu'à ce jour-là même, ſa mere ſouffrit de cuiſantes douleurs en le mettant au monde? Eſt-ce-là un ſujet de réjoüiſſances? Je blâme fort un pareil abus.

Abus par rapport à la célébration des jours de naiſſance.

J'ai vû bien des fois certaines gens, qui ayant perdu ou égaré quelque choſe, entroient dans une colere ſi violente, qu'ils briſoient les prémiers

Il ne faut pas ſe li-

MORALE DES CHINOIS.

meubles, qui leur tomboient ſous la main. Si une pareille bizarrerie n'eſt pas l'effet d'un eſprit troublé, c'eſt du moins l'action d'un barbare nouri dans les forets: un honnête homme peut-il ſe livrer à ces tranſports? Quand on ſent que le feu monte ainſi à la tête, il faut être doublement ſur ſes gardes; & il ſeroit bon dans ces ſortes de ſaillies, de rappeller à ſa mémoire quelque maxime de nos Sages, & de s'y conformer.

vrer à ſes tranſports.

Complaiſance.

Ce qu'un homme avance ſur un ſujet, eſt raiſonnable, & ce que j'ai penſé, ſe trouve ne l'etre pas; je lui cede: ce que j'ai penſé eſt juſte, & ce qu'il ſoutient ne l'eſt pas; je le ſupporte.

Penſée de la mort ſalutaire.

Celui qui à chaque inſtant ſonge qu'il peut mourir, ſera au moment de ſa mort exempt de crainte & de trouble. Celui qui à chaque moment ne ſonge qu'à prolonger ſa vie, vivra plus malheureux & plus inquiet.

Vanité de la triſteſſe.

Un homme de ma connoiſſance vient à mourir; il faut, ſelon la coûtume, que j'en témoigne de la douleur; d'autres ſuivent mon exemple, & tout le voiſinage eſt en pleurs: pour moi, quand je mourrai, je conſens que les autres rient; car je crois que j'en rirois moi-même, me voyant délivré des miſeres de la vie.

Grandeur d'ame.

Un pauvre qui vit en honnête homme, ſans faire de baſſeſſes, ni ſe laiſſer abattre par l'indigence, donne une preuve certaine de la grandeur de ſon ame. Un riche qui fait un bon uſage de ſes richeſſes, & qui n'en eſt pas l'eſclave, fait connoître la ſupériorité de ſon génie.

Marques de ſageſſe.

Lorſque dans une chambre à côté de la table, je vois beaucoup de livres, des cartouches remplis de belles ſentences & de leçons de Morale, je connois la ſageſſe & les nobles inclinations de celui qui y loge.

Vrai moyen de connoître l'avenir.

L'envie me prend de ſçavoir quel ſera mon ſort: c'eſt mon cœur & ſes inclinations que je dois conſulter: pourquoi aller chercher de ces gens qui tirent l'horoſcope, ou qui diſent la bonne fortune? C'eſt à moi à me la dire: c'eſt à moi à me la faire.

Bons conſeils.

Conduire ſa famille avec un peu de ſévérité raiſonnable, c'eſt le moyen d'y maintenir la paix. Diſſimuler les fautes de ſes voiſins, c'eſt le grand ſecret pour vivre avec eux de bonne intelligence.

Sur la lecture des Livres.

Fin qu'on doit ſe propoſer.

LA fin qu'on doit ſe propoſer dans la lecture des Livres, c'eſt de perfectionner ſa raiſon; quand l'eſprit eſt éclairé, le cœur a un guide sûr: on eſt en état de demeler le vrai d'avec le faux, & de faire le diſcernement du bien & du mal. Si l'on ſe trouve dans des conjonctures délicates & difficiles, on ſe porte aiſément au parti que la raiſon approuve: ſi le ſuccès ne répond pas à nos ſoins, on ne rougit point du parti qu'on a pris.

La lecture doit être reglée.

Il ne s'agit pas de beaucoup lire: mais d'être réglé dans ſes lectures, &

& de ne les pas interrompre pendant un tems considérable. Il y en a qui travaillent (*a*) tout un jour avec une extrême application, & qui prennent dix jours de répos. Ce n'est pas le moyen de devenir habile. Morale des Chinois.

En apprenant tous les jours deux-cens caractères, & en retenant leur signification, au bout de six ans on sçauroit tout ce qu'il y a de caractères dans les cinq Livres, sur lesquels on peut être examiné; est-ce-là la peine de se rebuter du travail? Autrefois on éxaminoit les Lettrez sur trente Livres différens.

Les Anciens ont dit: on n'ouvre point un Livre, qu'on n'en retire quelque utilité: je dis après eux que tout Livre peut servir à me rendre plus habile; j'en excepte les Romans; ils me révoltent. Ce sont de dangéreuses fictions, dont l'amour est la passion dominante. Les traits les plus déshonnêtes y passent pour des tours d'esprit; les confidences, les libertez criminelles y sont données pour des manières aisées & galantes; les rendez-vous secrets, le crime même y est exposé d'une manière à inspirer la plus forte passion. Il y auroit du danger pour des gens d'âge & d'une probité à toute épreuve. Que ne doivent donc pas craindre de jeunes gens, dont la raison est encore foible, & dont le cœur est si facile à s'émouvoir? Pourront-ils avaler ce poison sans en recevoir des atteintes mortelles? Danger qu'il y a à lire des Romans.

Sçavoir se glisser par une issuë secrete, sauter adroitement un mur; ce sont des faits qu'on trouve joliment placez, & qui enchantent un jeune cœur. A la vérité l'intrigue se dénoüe par le mariage qui se conclut du consentement des parens, & selon les Rits préscrits. Mais parce que dans le corps de l'ouvrage il y a bien des endroits qui choquent les bonnes mœurs, qui renversent les loüables coûtumes, qui violent les Loix, & détruisent les devoirs essentiels de l'homme; la vertu se trouve exposée aux attaques les plus dangéreuses.

Mais, dira-t-on, dans ces Histoires romanesques, l'Auteur ne se propose autre chose que de représenter le vice puni, & la vertu récompensée. Je le veux: mais le grand nombre des lecteurs remarque-t-il ces châtimens & ces récompenses? Leur esprit n'est-il pas entraîné ailleurs? Peut-on croire que l'art employé par l'Auteur pour inspirer l'amour de la vertu, l'emportera sur cette foule de pensées, qui induisent au libertinage? Afin de traiter ce sujet de telle sorte, que ce qui précede la leçon de Morale, ne soit préciſément qu'un ingénieux artifice, pour la faire recevoir d'une manière plus agréable, il faudroit un Sage du prémier ordre; & dans nôtre siécle, où trouver des Sçavans de cette haute vertu? Mauvaise excuse pour les autoriser.

Ce que je souhaiterois donc, c'est que ceux qui sont chargez de veiller à la réforme des mœurs, employassent leur autorité à supprimer tous ces Livres capables de corrompre la jeunesse, & qu'on ne mît entre ses mains que nos Livres d'Histoire; ce seroit-là le moyen de bannir la corruption du siécle, de rappeller l'ancienne probité, & de rendre au Gouvernement son prémier lustre. Devroient être supprimez.

De

(*a*) L'expression Chinoise est, un jour chaud comme braise, & dix jours froid comme glace.

MORALE DES CHINOIS.

De la manière de ſe conduire dans l'Uſage du monde.

Avantage des Philoſophes.

S'IL arrive un revers de fortune, il faut tenir ſon ame dans une aſſiette auſſi calme & auſſi tranquille qu'elle étoit auparavant : un Philoſophe, qui n'a pas acquis cet art de ſe poſſeder, quel avantage a-t-il ſur ceux qui n'ont pas étudié ?

Gens à éviter.

Un vieillard ſans vertu, un pauvre ſans reſſource, ce ſont-là deux ſortes d'hommes, avec qui il ne faut être ni en commerce, ni en différend.

Leçons de ſageſſe.

Celui qui ſe mêle peu des affaires qui ne le regardent pas, s'épargnera bien des inquiétudes: celui qui tient rarement de vains diſcours, évitera beaucoup de fautes.

Je vois un homme, qui eſt prêt de faire une mauvaiſe action; je dois faire mes efforts pour l'en détourner: ſi j'y manque, ou ſi je n'agis que foiblement, & qu'il ſuive ſon mauvais deſſein; je participe au mal qu'il fait.

L'eau trop claire eſt ſans poiſſon; l'homme trop clair-voyant vit ſans ſocieté.

Il n'apartient qu'à un génie élevé de ſçavoir tirer du ſervice des ames baſſes. De même il faut avoir beaucoup de vertu pour vivre avec des gens qui en ont peu.

Réflexions ſur la vertu & ſur la fortune.

Quand il s'agit de vertu, je dois jetter les yeux ſur ceux qui en ont plus que moi : la confuſion que j'en recevrai, m'excitera à les imiter. Quand il s'agit de fortune, je dois conſidérer ceux qui l'ont moins avantageuſe que moi: par-là je ſerai moins porté à murmurer & à me plaindre de mon ſort.

Conduite envers les perſonnes impérieuſes.

Il ne faut pas ſe roidir contre ces perſonnes, qui abuſant de leur autorité & de la dépendance où l'on eſt à leur égard, prennent avec vous des airs fiers & impérieux; ce qu'il y a à faire, c'eſt d'éviter tout rapport avec eux, & de s'en tenir le plus éloigné qu'il eſt poſſibel.

Sécurité à éviter.

Dans la vie, quand il n'arrive aucun contre-tems, il faut ſe dire deux fois : combien de tems ce calme durera-t-il ?

Règle de conduite.

Lorſque je rencontre un homme qui vient d'avoir quelque ſuccès, je dois faire paroître de la joye. Si j'en trouve un autre qui n'a pas réüſſi dans une entrepriſe, je dois marquer de la triſteſſe & de la compaſſion.

Diſcrétion dont on doit uſer.

N'exigez pas des perſonnes avancées en âge des honnêtetez qui puiſſent les fatiguer; ni des gens peu à leur aiſe, des ſervices où il faille faire de la dépenſe. Que les défauts d'autrui demeurent dans vôtre cœur, ſans ſortir de vôtre bouche.

Comment il faut ſe

Dans toutes les affaires grandes ou petites, la raiſon doit préſider. Cependant lorſque j'ai la raiſon de mon côté, ſi j'ai à traiter ou avec des gens

gens groſſiers qui ne la diſcernent point, ou avec des opiniâtres qui ne craignent point de la contredire, ou avec des gens malins, & déterminez à ne la pas ſuivre, il eſt de la ſageſſe de temporiſer. S'il s'agit d'un petit intérêt; cédez, & diſſimulez. Morale des Chinois. conduire avec certaines gens.

S'il s'agit d'une choſe importante, portez-la aux parens & aux amis de vôtre partie. Enfin prenez pour arbitres les Sages du lieu où vous êtes, & propoſez-leur vôtre différend de bonne foi, & ſans uſer de détours; on ſera forcé de ſe rendre à la raiſon, & vous demeurerez victorieux.

Que ſi content d'avoir le bon droit, vous éclatez en reproches, vous voulez l'emporter de hauteur, les gens groſſiers ne ſeront point inſtruits, les opiniâtres ne ſe rendront jamais, les fourbes deviendront encore plus ruſez, & enfin vous ceſſerez d'avoir raiſon: d'une bonne cauſe vous en aurez fait une mauvaiſe.

Vouloir l'emporter ſur les autres, & avoir le deſſus, c'eſt le génie de l'homme: cependant il ne fût jamais permis de ſacrifier la juſtice à l'intérêt. Souvent un point d'honneur attire des malheurs très-réëls. Il eſt aſſez ordinaire qu'un homme pour un pied de terre qu'il prétend lui avoir été uſurpé, vende pluſieurs dixaines d'arpens qu'il conſume en fraix de procédures. Suites funeſtes des querelles.

Un mot qui aura échapé, nous tranſporte de colere. De-là naiſſent des inimitiez éternelles, qui rempliſſent les familles de ſang & de carnage. Si on avoit ſçû ſe poſſéder, ſi l'on avoit daigné recevoir un éclairciſſement, & écouter des amis communs qui propoſoient un accommodement; que d'inquiétudes calmées! Que de maux évitez:

Si de nombreuſes familles veulent vivre paiſiblement enſemble, il ne ſuffit pas qu'elles entretiennent une grande conformité de ſentimens & d'inclinations; il faut encore qu'elles évitent la trop grande familiarité, & que chacun y garde le rang que lui donnent ſon âge & ſa condition. Moyen de vivre paiſiblement enſemble.

Le proverbe dit: Traverſer un homme dans ſon commerce, c'eſt comme ſi l'on donnoit la mort à ſes parens. Cette expreſſion, toute forte qu'elle eſt, ſe trouve véritable, & convient également à ceux qui traverſent un mariage, un contract de ſociété, & généralement tout achât & toute vente. L'exemple ſuivant juſtifiera ce que j'avance. Il ne faut jamais traverſer les affaires d'autrui.

Un pauvre homme, qui ne ſçavoit comment paſſer la fête du nouvel an, ſortit de ſa maiſon vers le ſoir du dernier jour de l'année, cherchant à vendre une cuvette de terre, qui étoit tout ſon bien. Il rencontre ſur la place deux perſonnes: l'un d'eux lui en offre un prix raiſonnable: l'autre l'empêche de conclure le marché. Ce pauvre homme qui croyoit déja tenir ſon argent, fût ſi frappé de voir le marché rompu, qu'il fit un faux pas; le vaſe lui tombe des mains, & ſe briſe; le voilà au déſeſpoir.

A peine eût-il répris ſes ſens, qu'il court après celui qui avoit fait rompre le marché: il l'atteint à la porte de ſa maiſon, & là il fait grand bruit. En ſe retirant, il apperçoit dans le voiſinage des habits expoſez au ſoleil pour

Morale des Chinois.

pour fécher: il les dérobe, les va vendre, & achete de quoi s'égayer un peu lui & ſa femme.

Dès ce jour-là il prit goût à ces petits larcins; des petits, il paſſa à de plus grands, & devint en peu de tems un inſigne voleur; enfin il tomba entre les mains de la Juſtice. Dans ſon Interrogatoire il accuſe comme chef & receleur de voleurs celui qui avoit empêché qu'on n'achetât ſon vaſe de terre. Comme il perſévéra dans ſa dépoſition, on ſaiſit celui qu'il avoit déſigné; & ils furent condamnez l'un & l'autre à la mort, ſans avoir pû être confrontez qu'une ſeule fois.

Le voleur étant arrivé au lieu du ſupplice, & jettant un regard affreux ſur ſon compagnon: Me reconnois-tu, lui dit-il à l'oreille? Je ſuis celui que tu empêchas telle année de vendre un vaſe de terre: tu me réduiſis pour lors au déſeſpoir, & j'ai appris à voler: comme tu es la cauſe de mon malheur, il eſt juſte que tu le partages avec moi.

On ne doit rien mépriſer dans la vie.

Le commun des hommes donne beaucoup d'attention aux grandes choſes, & fort peu aux petites. Cette conduite n'eſt pas ſage; il ne faut rien négliger. Une fourmi, un rat, ſont de très-petits inſectes: on diroit que l'homme n'en a rien à craindre: cependant tous les Etres qui tirent leur origine des cinq élémens, ſont la plûpart détruits par de ſi vils animaux. Ne dites donc point, c'eſt peu de choſe. Un homme de rien peut d'une ſeule parole flétrir la réputation la mieux établie.

Règles de conduite.

C'eſt dans les malheurs les plus accablans, qu'il faut montrer plus de grandeur d'ame. Quand on ſe trouve avec des gens fâcheux & importuns; c'eſt l'occaſion d'exercer vôtre douceur & vôtre affabilité. Il vous ſurvient une affaire preſſante; c'eſt le tems où vous devez agir avec le moins de précipitation. Vous venez d'être chargé d'une affaire de la derniere conſéquence; c'eſt la conjoncture où il vous convient d'être le plus égal. Enfin vous êtes aſſiégé de mille ſoupçons; c'eſt la ſituation où il vous importe davantage de vous dépoüiller de toute prévention.

Il ne faut pouſſer perſonne à bout.

Le Sage ne réduit perſonne aux dernieres extremitez. Je vois un homme en preſſe: ſi c'eſt à mon ſujet, & que je veüille bien relâcher de mes droits, il compte avoir reçû de moi un grand bienfait: mais ſi je le pouſſe à bout: il devient comme l'oiſeau de proye, qui ſe voyant pris, joüe des griffes; & comme la bête féroce, qui étant acculée, vend bien cher ſa vie.

De la perſévérance dans la pratique du bien.

Attention pour l'utilité publique loüable.

QUAND il s'agit de conſtruire des ponts, de rétablir les chemins, d'y bâtir de petits répoſoirs pour délaſſer les voyageurs; il faut y contribuer ſelon ſes moyens: le Public qui en profite, ne ceſſe de bénir ceux à qui il eſt redevable d'un ſemblable bienfait.

On

On ne peut nier qu'on ne ſoit très-loüable, lorſqu'on travaille pour l'utilité publique. Cependant ſi l'on s'apperçoit que dans ces ſortes d'actions, je n'aye en vûë que de m'attirer des éloges, loin d'obtenir ce que je cherche, je ſerai en butte à la cenſure & à la médiſance. MORALE DES CHINOIS.

Se plaire à raconter des hiſtoires récentes, où l'on voit la vertu récompenſée, & le vice puni; quand on a des recettes propres à guérir ſûrement des maladies, en répandre des copies manuſcrites, ou des feüilles qu'on a fait imprimer; c'eſt par-là qu'on mérite une approbation générale.

La plus noble occupation du Sage, c'eſt de ſecourir les malheureux, & de protéger ceux qui ſont opprimez: s'il n'en tire point vanité, alors ces actes de vertu lui ſeront utiles. Occupation du Sage.

Imitons la vertu de nos anciens Sages; ce ſont nos modèles: quand ils étoient forcez de rompre avec des amis, il ne leur échapoit jamais d'en dire du mal; s'ils étoient contraints de répudier leur femme, ils n'en publioient point les défauts; s'ils quitoient les Charges ſous un mauvais Gouvernement, ils prenoient occaſion de quelque légere faute qu'ils avoient faite, pour obtenir la permiſſion de ſe retirer. Ainſi ils déteſtoient le vice, ſans offenſer les vicieux, & ils ſe contentoient par la ſageſſe de leur conduite, de faire éclater les vertus qu'ils eſtimoient. Modèle d'une conduite vertueuſe.

Un grand Seigneur, qui ne penſe qu'à arrêter les cris du peuple, & qui ne ſe ſoucie point d'en être déteſté, fait grand tort à la vertu: s'il obtient ce qu'il prétend, il n'en eſt redevable qu'à l'abus de l'autorité, dont il eſt le dépoſitaire. Contre l'abus de l'autorité.

Paſſer les jours entiers dans une molle indolence; ſe voir ſervir un repas ſplendide ſans nul appétit; ſe trouver fourni de fourures & de riches habits avant l'Hyver; être environné d'une foule de valets & d'eſclaves, attentifs au moindre ſigne de ſa volonté; être logé délicieuſement; ne paroître en public que porté dans une chaiſe ſuperbe, ou ſur de magnifiques barques; en un mot, avoir tout ce qui flatte les ſens; que manque-t-il à un homme dans ce haut point de fortune? L'eſtime du Public. L'eſtime du Public préférable aux aiſes de la vie.

Dans les calamitez générales, où l'on voit des parens réduits à vendre leurs propres enfans, pour avoir de quoi ſubſiſter, faire cuire du ris, & le répandre dans les maiſons des pauvres; fournir abondamment du thé aux paſſans; diſtribuer des habits & des remedes; fournir des cercüeils; ou ſi l'on n'eſt pas aſſez riche pour entreprendre toutes ces dépenſes, engager d'autres perſonnes charitables à y contribuer; ce ſont-là des vertus qui ne ſont point ſuſpectes. Vertus qui ne ſont point ſuſpectes.

Un homme qui eſt pauvre, eſt incapable de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Mais il n'en eſt pas de même d'un homme riche; s'il fait du bien, une infinité de gens s'en reſſentent: s'il ſe livre au vice, à combien de perſonnes ne nuit-il pas? Ainſi les richeſſes entraînent après elles ou de grands biens ou de grands maux: digne ſujet d'attention! Richeſſes bonnes & mauvaiſes.

Un ſecours donné à propos dans un beſoin extrême, en vaut cent ordinaires.

Un Héros né pour rémédier aux maux de ſon ſiécle, n'a qu'un cœur pour l'exécution; mais il ſçaura en réünir, & s'en aſſocier dix-mille autres.

Morale des Chinois. La vertu qui se borne à jeûner, & à accompagner le jeûne de longues prieres, c'est une vertu de Bonze (*a*), qui n'est utile qu'aux animaux qu'on n'oseroit tuer. Mais la vertu qui consiste à assister les pauvres, à proteger les affligez, c'est une vertu dont le Public tire de grands avantages.

Devoir des Grands. Quand on a été en place, si on n'a pas détourné de grands maux, & procuré de grands biens; en quoi differe-t-on d'un mauvais Magistrat?

De l'idée qu'on doit avoir du Monde.

Le monde à quoi comparé. CE monde est comme une vaste mer: nous sommes semblables à un vaisseau qui vogue au milieu des flots agitez: nôtre habileté à nous conduire, est comme la voile de ce vaisseau: la science nous sert de rames: la bonne ou mauvaise fortune, ce sont les vents favorables ou contraires: le jugement, c'est le gouvernail. Si malheureusement il vient à manquer, je désespere du vaisseau; il fera infailliblement naufrage.

Avantages d'une fortune médiocre. Un vase felé dure encore longtems. Une petite santé dure plusieurs années. Ce qui manque sert à conserver ce qu'on possede. Un emploi où l'on n'est pas chargé de beaucoup d'affaires, se perd difficilement. Une pauvre maison & des champs peu fertiles passeront sans peine du pere aux enfans, & aux petits-fils.

C'est du milieu des adversitez que le mérite se produit & éclate. Trop de bonheur est souvent nuisible.

Sçavans qui font fortune. Ceux qui font plus sûrement fortune, ce sont des Sçavans doux & paisibles. Ceux qui perdent les plus belles occasions de s'avancer, ce sont des gens entêtez de leurs idées, & qui n'écoutent personne.

Contentement est le vrai bonheur. Il n'y a personne qui ne cherche à se rendre heureux. Parviendra-t-on à ce prétendu bonheur par tous les mouvemens qu'on se donne? Celui qui sçait se contenter, est bientôt content. J'attens, dit-on, pour vaquer à cette affaire, que j'aye un peu de tems à moi: & quand l'aurez-vous ce tems? On a du tems pour tout, quand on sçait le ménager.

Anciens amis. Lorsqu'il fait un jour froid & un jour chaud, & que la saison n'est pas encore bien réglée, s'il survient un jour d'été, ne pliez pas vos habits d'Hyver. Si vous êtes élevé tout-à-coup à une haute fortune, ne tournez pas le dos à vos anciens amis.

Revers à craindre. Un commerce où l'on s'enrichit bien vîte; je ne songe point à le faire. Ces postes élevez où tant de gens aspirent; je ne souhaite point de m'y voir placé. D'affreux revers succedent souvent aux fortunes subites.

Vous

(*a*) Un des préceptes des Bonzes est de ne rien tuer qui ait vie.

Vous voulez faire une œuvre utile ; faites enſorte qu'elle ſoit utile au Public ; l'intérêt particulier ſera traverſé. Vous formez un projet qui demande des précautions & des ménagemens ; communiquez-le à peu de perſonnes ; ſi pluſieurs en ont connoiſſance, il échoüera. MORALE DES CHINOIS.

Une haute réputation eſt communément attaquée par la calomnie : les ouvrages les plus exquis de l'art périſſent d'ordinaire par quelque fâcheux accident. Malheurs ordinaires.

L'indigence & l'obſcurité produiſent la vigilance & l'économie : la vigilance & l'économie produiſent les richeſſes & les honneurs : les richeſſes & les honneurs produiſent l'orgüeil & le luxe ; l'orgüeil & le luxe produiſent l'impureté & l'oiſiveté : l'impureté & l'oiſiveté produiſent de nouveau l'indigence & l'obſcurité : voilà le cours des révolutions préſentes. Révolutions de la vie.

Le malheur de la plûpart des hommes vient de ce qu'ils ſe mêlent de trop d'affaires. On voit un homme dans l'opulence & dans l'éclat ; on veut avoir avec lui des rapports familiers, & c'eſt-là ſouvent ce qui ruine nôtre fortune. Le grand ſecret de maintenir une maiſon, c'eſt de s'appliquer uniquement à ce qui eſt de ſon devoir. A quoi bon s'embarraſſer de tant de ſoins toûjours inutiles, & ſouvent nuiſibles ? On ne doit s'occuper que de ſon devoir.

Les heureux du ſiécle exécutent aiſément ce qu'ils entreprennent ; & même quoi qu'ils faſſent, on le trouve toûjours bien fait : l'un d'eux eſt invité à un feſtin, s'il ſe rend trop-tôt à la maiſon, le Maître du logis ne laiſſe pas de le recevoir avec un viſage épanoüi, témoignant lui ſçavoir bon gré de ce qu'il s'eſt ainſi hâté : s'il ſe fait attendre de la compagnie, on le prévient, en diſant que ſes grandes affaires l'ont ſans doute arrêté. Un homme du commun n'eſt pas traité de même : s'il arrive tant ſoit peu avant le tems, on ne ſe preſſe pas de venir le recevoir ; s'il vient tant ſoit peu tard, on rejette ſon excuſe, & on lui reproche d'avoir fait différer le repas ; ainſi eſt fait le monde. Injuſte diſtinction.

Vous êtes d'un rang diſtingué, ſongez à vous rendre humain & acceſſible. N'éxaminez point ſi les viſites qu'on vous rend, ont été précédées de préſens : qu'on ait rempli ce devoir, ou qu'on y ait manqué, la politeſſe exige que vous receviez tout le monde avec un air affable & honnête. Devoir des Grands en recevant des viſites.

Si vous êtes invité chez un ami, ne faites pas l'homme important, dérobez-vous, même à vos affaires, afin de vous rendre à l'heure marquée, & que ce ne ſoit pas avec un nombreux cortege de domeſtiques, qui ne ſont bons que pour le faſte. Pour aller aux feſtins.

Dans les viſites de civilité qu'on ſe rend à certains jours de l'année, affectez de prévenir vos parens & vos amis qui ſont peu à leur aiſe. Faites réflexion que ſi ces parens & ces amis refuſent vôtre invitation, c'eſt ſouvent parce qu'ils ne peuvent pas paroître avec honneur dans une compagnie, faute d'habits décens : c'eſt peut-être pour ne pas gêner les autres qui ſeroient obligez de leur céder le pas à cauſe de leur grand âge. C'eſt encore par la crainte qu'ils ont, que le repas ſe prolongeant bien avant dans la nuit, ils ne ſoient embarraſſez pour le retour, n'ayant point de valets qui les reconduiſent avec des lanternes. Pour rendre viſite à leurs parens & amis.

Morale des Chinois.

Si les préſens qu'ils font au nouvel an, & dans d'autres rencontres, ſont peu conſidérables, faites attention qu'ils s'incommodent encore beaucoup en vous les offrant: les moindres civilitez qu'ils doivent faire, les inquietent, par le déſir qu'ils ont de s'en bien acquiter. Ainſi ſoyez porté à les excuſer, s'ils manquent à quelque cérémonie.

Leçons pour les gens du bas étage.

Pour ce qui eſt des perſonnes d'un rang inférieur, lorſqu'ils ſe trouvent invitez à un repas, & au milieu d'une compagnie illuſtre, ils doivent bien s'obſerver pour ne rien faire contre les règles de la bienſéance: on en voit quelquefois qui mettent la main ſur tout ce qu'il y a de meilleur, qui ne quitent la taſſe qu'avec peine, & après l'avoir vuidée d'un ſeul trait, qui dégoûtent par leur mal-propreté, qui en viennent même juſqu'à cacher dans leurs manches des fruits & des confitures: les honnêtes gens ſouffrent étrangement de cette groſſiereté; mais le Maître du logis en ſouffre encore davantage.

Avantages de l'induſtrie.

Parmi les dons du Ciel, il y en a que l'induſtrie & le travail des hommes lui a, pour ainſi dire, enlevé. Je m'explique. On a trouvé le Miroir ardent, par le moyen duquel on produit le feu; la Pierre *Fang tchu*, qui ramaſſe l'humidité, & donne de l'eau; la Bouſſole, qui marque le Chariot de la partie méridionale; l'art de faire le Calendrier, pour déterminer les ſaiſons; la connoiſſance des Eclypſes; enfin pluſieurs autres choſes admirables, qui ſont autant d'inventions de l'eſprit humain. La terre même ne produiroit pas des grains, ſi elle n'étoit labourée au Printems, & ſi en Eté on n'en arrachoit les mauvaiſes herbes. Je veux dire qu'il ne faut pas attendre les bras croiſez ce que fera le Ciel, mais qu'il faut mettre la main à l'œuvre, ſi l'on veut obtenir ce qu'on attend du Ciel.

Le Sage qui réflechit ſur les continuelles viciſſitudes de la vie, ſe maintient dans la tranquillité, en ſe précautionnant contre tout ce qui pourroit le troubler. C'eſt l'inconſtance & la légereté du cœur humain qui porte les petits génies à courir témérairement les plus grands haſards, dans le deſſein de faire fortune.

De la Civilité, & de ſes devoirs.

Néceſſité de la Civilité.

LEs Civilitez qui ſe pratiquent dans le commerce du monde, ſont à la vérité de pures cérémonies; cependant il n'eſt pas permis à un honnête homme de les ignorer: il faut qu'il ſçache comment on ſe ſaluë l'un l'autre, ſoit de loin, ſoit en s'abordant; quand & de quelle manière il faut céder le pas; de quelle ſorte on fait la plus profonde révérence; quelles cérémonies ſe doivent obſerver dans un feſtin; enfin cent autres manières honnêtes & polies, que l'uſage & la bienſéance préſcrivent. Ceux qui négligent de s'en inſtruire, ſeront fort embarraſſez (*a*) de leur con-

(*a*) L'expreſſion Chinoiſe dit: ne ſçauront que faire de leurs pieds & de leurs mains.

contenance, lorſqu'ils ſe trouveront dans l'obligation indiſpenſable de les pratiquer.

Morale des Chinois.

Nos jeunes gens ont coûtume dire: alors comme alors; on en ſera quite en faiſant quelques petits mouvemens, comme ſi l'on vouloit faire les civilitez dans les formes; ne voit-on pas ſouvent les Mandarins en uſer ainſi entr'eux? Ils agiſſent & abregent ces cérémonies; dans un feſtin, après avoir fait un petit ſalut, en remuant & élevant les deux mains jointes, *Ŷ kung*, ils vont prendre leurs places ſans façon. Que dites-vous, jeunes gens? On voit bien que vous avez peu d'expérience. Ces Mandarins ſçavent parfaitement tous les Rits qui ſe pratiquent, & ils n'y manqueront pas au beſoin, au lieu que vous autres, vous ne vous en diſpenſez, que parce que vous les ignorez. Quand on ne s'eſt pas formé de bonne heure à ces civilitez, il eſt auſſi difficile de s'en tirer avec honneur, que de tranſporter une Montagne d'un lieu à un autre.

On doit s'y former de bonne heure.

C'eſt une coûtume établie de ſe faire des préſens en certains jours, & dans certaines occaſions; on ne s'en diſpenſe pas, ſi l'on ſçait vivre. Mais je voudrois qu'on offrît des choſes utiles. Aujourd'hui on préſente des poules, du poiſſon, des cochons, des canards, des gâteaux, des confitures & autres choſes propres à manger. Un Mandarin, dont on célèbre la naiſſance, voit ce jour-là la cour de ſa maiſon & ſa cuiſine regorger de ces ſortes de préſens; pourra-t-il en faire la conſomption, ſurtout dans les brûlantes chaleurs de l'Eté? Ces mets délicats ſe trouvent gâtez, avant même qu'on les ait tirez des caiſſes verniſſées où ils ont été portez. Cependant on s'eſt mis en grands fraix pour faire ces préſens: quel eſt l'avantage qu'en retire le Mandarin à qui ils ſont offerts?

Préſens qu'on fait doivent être utiles.

Ma penſée ſeroit donc qu'on donnât moins, mais qu'on fît un bon choix des choſes qu'on donne, & qu'on ne ſe bornât point à ce qui ſe ſert dans un repas. Je voudrois qu'en Eté, par exemple, vous offriſſiez des mouchoirs, des pantoufles propres à tenir les pieds frais, des vaſes de terre ſigillée, où l'eau ſe purifie, des éventails bien choiſis, des petits chevets de rotin creux, & percez à jour, des nattes de jonc extrêmement fines, des meilleurs pinceaux pour écrire, des pieces d'encre, quelque belle porcelaine: & ſi vous voulez, de la gaze, des ſoyeries, des toiles fines & déliées. Si c'eſt un tems d'Hyver, vous pourrez offrir des corbeilles remplies de chandelles rouges, des charges de charbon, des bas de feutre, un bonnet de peau bien étoffé, des caſſolettes d'un bon goût, des garnitures de chaiſes, des livres, des peintures, d'excellent vin: & ſi vous ſouhaitez donner des choſes plus précieuſes, des pieces de brocard, des bottes de ſoye, de riches habits fourez de peaux: tout cela ſe peut préſenter, & épargnera de la dépenſe à celui qui le reçoit.

Doivent convenir à la ſaiſon.

On peut auſſi ſe contenter d'envoyer un billet d'honnêteté, avec une liſte des différentes choſes qu'on veut donner, ſans les acheter d'avance; & ſe réſervant à n'acheter que les pieces qu'on aura daigné agréër. Si l'on n'accepte rien, il n'en aura coûté qu'un peu de papier rouge, & il vous en reviendra un honnête remercîment. Si l'on accepte, outre qu'il y aura un retour de politeſſe, vous n'aurez point fait de fraix inutiles. C'eſt

Manière de rendre les préſens agréables & utiles.

MORALE DES CHINOIS.

ainſi que s'entretient le commerce d'amitié que l'on ſe doit les uns aux autres.

Flatteurs ſuſpects.

J'en vois qui affectent de me donner des marques extraordinaires de reſpect: je juge que dans le fonds ils me reſpectent peu. J'en vois d'autres qui me font la cour par de baſſes flatteries: je juge qu'ils ſeront les prémiers à parler mal de moi en mon abſence.

Devoir d'un fils envers ceux qui ont honoré la mort de ſon Pere.

Lorſqu'à la mort de vos parens pluſieurs perſonnes ſont venuës chez vous faire la cérémonie *Tiao*, vous devez, après les ſept prémiers jours, aller auſſitôt les remercier; c'eſt un devoir indiſpenſable pour un fils bien né, & plein de reſpect pour ſes parens.

Il faut donc alors, que vêtu d'un habit groſſier, & vous appuyant ſur un bâton, vous paroiſſiez à la porte de chaque maiſon, & que là vous vous proſterniez, & frappiez du front contre terre: il faut de même qu'au nouvel an qui ſuivra, de grand matin, pour n'être apperçû de perſonne en un jour ſi ſolemnel, vous parcouriez toutes les maiſons de ceux qui ont fait chez vous le *Tiao*, & que vous mettiez dans les fentes de la porte vôtre billet de viſite.

Cérémonie obſervée en cette occaſion par les Gouverneurs de ville.

Autrefois un Gouverneur de ville vit tout le peuple, grands & petits, venir à ſon hôtel faire le *Tiao*, & le conſoler de la mort de ſon pere. Dès que la cérémonie fût finie, ce Mandarin ne pouvant aller dans toutes les maiſons, ſe rendit à pied aux quatre portes de la ville, & de-là ſe tournant vers les maiſons des particuliers, il fit pluſieurs fois les proſternemens accoûtumez. Si une perſonne de ce rang a cru devoir en uſer ainſi à l'égard du petit peuple, oſeroit-on manquer à un devoir ſi néceſſaire?

Cenſure des proceſſions d'Idoles.

Parmi les abus introduits dans ce ſiécle, en voici un, contre lequel je ne ſçaurois aſſez me récrier: on fait des proceſſions: on porte dans les ruës des Idoles: chaque quartier ſe diſpute la gloire de faire un plus grand fracas. On en voit qui s'habillent à la mode de nos anciens Sages. D'autres, pour donner cours au culte des Idoles, s'uniſſent enſemble, prêchent leur fauſſe doctrine, & exaltent leur pouvoir. Les jeunes gens, qui n'ont pas encore aſſez de diſcernement, ſont effrayez de ces diſcours: la crainte produit dans leurs cœurs le reſpect pour ces Idoles, & ils ne plaignent point l'argent qu'on leur demande pour la réparation de leurs Temples. Quel déſordre!

Critique des enterremens.

Autre abus qui concerne les enterremens. Ignore-t-on qu'auſſitôt que la mort a enlevé un parent ou un ami, il n'a plus de commerce avec nous? Ce qu'on lui doit après ſa mort, ce ſont des marques de douleur & d'une tendre affliction: l'on ne peut trop en donner. Mais faire précéder le convoi de gens qui marchent ſur des échaſſes, & d'autres qui portent ſur des caiſſes différentes figures d'hommes: Mêler aux funérailles des troupes de Comédiens (*a*) qui joüent leur rôle en accompagnant le cercüeil; croire que ce fracas eſt néceſſaire pour une pompe funèbre; n'eſt-ce pas être dans une erreur tout-à-fait ridicule?

Habits propres au *Tiao* des morts.

Dans la cérémonie du *Tiao* pour les morts, on ne doit pas être vêtu de peaux,

(*a*) Il y a apparence que par Comédiens il entend une troupe de Bonzes.

peaux, ni porter un grand bonnet; l'habit doit être ſimple, ſans être doublé; c'eſt au vêtement que l'on connoît l'eſtime qu'on fait de celui à qui on rend les derniers devoirs.

MORALE DES CHINOIS.

C'eſt par des manières civiles & honnêtes, qu'on témoigne le reſpect qu'on porte aux autres: ſi on a ce reſpect dans le cœur, il ſe produira au dehors par les civilitez ordinaires: ſi l'on néglige ces marques extérieures de conſidération, & qu'on les regarde comme de vaines pratiques, le cœur perdra bientôt les ſentimens reſpectueux.

On connoît les hommes à leurs manières.

Les cérémonies (*Ly*) ſe réduiſent à quatre principales, qui ſont la cérémonie de la priſe de Bonnet au tems de l'Adoleſcence, les cérémonies du Mariage, celles des Enterremens, & celles du *Tſi*, c'eſt-à-dire, des parfums qu'on brûle, des chandelles qu'on allume, des viandes & des fruits qu'on met devant le cercüeil ou ſur la ſépulture, & des proſternations accoûtumées. Le *Ly* de la priſe de Bonnet n'eſt plus en uſage; les trois autres ſortes de *Ly* ſont rapportées au long dans le Livre *Ouen kung kia ly*. Si l'on fait plus qu'il n'eſt marqué dans ce cérémonial, cet excès naît de l'orgüeil: ſi l'on fait moins, on ſe rend coupable d'une incivilité groſſiere: *Kin yu man.*

Principales cérémonies.

De la Modération, ou du milieu qu'il faut tenir en toutes choſes.

QUE vos vêtemens, vos meubles, vôtre table ſoient conformes à l'uſage ordinaire des perſonnes de vôtre condition. Je ne blâme point qu'on aime à avoir des Livres rares, de belles Peintures, des Inſcriptions antiques, ni qu'on ſe plaiſe à orner ſa maiſon de pots de fleurs bien propres, & de cuvettes où ſe nouriſſent des poiſſons dorez: ce que je blâme, c'eſt de livrer ſon cœur à ces amuſemens, & de faire de grandes dépenſes pour ſe les procurer.

Excez blâmables.

Il y a cinq maladies mortelles des familles, la bonne chere, les bâtimens ſuperbes, les longs procez, les vaines curioſitez, l'indolence & la pareſſe: une de ces cinq maladies ſuffit pour abîmer une maiſon.

Source de la ruine des familles.

Un homme qui n'eſt pas à ſon aiſe, & qui veut paſſer pour riche; un riche qui par avarice ſe refuſe juſqu'au néceſſaire; voilà deux vices bien oppoſez, mais qui tendent l'un & l'autre à la ruine d'une famille. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que le prémier avancera plus vîte cette beſogne, & le ſecond un peu plus tard.

On s'imagine qu'un homme riche, qui ne fait nulle dépenſe, n'a rien à craindre, on ſe trompe: comme on connoît ſon opulence, & qu'on attend de lui des ſecours qu'il n'eſt pas d'humeur de donner, tout le monde l'abandonne: non ſeulement il ſe voit ſans amis, mais il ſe fait autant d'en-

Avarice, ſource d'une infinité de maux.

Morale des Chinois.

d'ennemis, qu'il y a de gens qui ſont inſtruits de ſes épargnes ſordides: pour peu qu'il donne priſe par quelque endroit, on tombera ſur lui, & on le perdra infailliblement: ſes enfans même, & ſes petits-fils, peu affectionnez pour un pere ſi dur, qui leur refuſe leurs beſoins, ſe trouveront par-là engagez dans quelque mauvaiſe affaire, qui entraînera la ruine entiere de la maiſon.

Celui qui pouſſe trop loin l'économie, peut bien faire une bonne maiſon: mais il ne ſçait pas faire le perſonnage d'honnête homme: celui qui eſt trop libéral, peut bien faire le perſonnage d'honnête homme; mais il ne ſçait pas faire une bonne maiſon: l'un & l'autre n'eſt pas ce qu'il doit être.

Contre la magnificence des nôces.

Un homme qui aime le faſte & l'éclat, croit n'en faire jamais aſſez pour paroître magnifique. S'il s'agit de marier un fils ou une fille, & que les peres de famille ſoient de ce caractère, on les verra diſputer l'un & l'autre à qui l'emportera par ſa magnificence. Ils font des dépenſes énormes en choſes ſuperfluës & de pure oſtentation. Ils employent des ſommes immenſes en bijoux de toutes ſortes, en caſſettes remplies de perles, en coffres pleins de ſoyeries, en chaiſes à porteurs chargées d'une infinité d'ornemens, en feſtins ſplendides, & en mille autres choſes de cette nature. Il ne faut qu'un mariage, pour ruiner les meilleures maiſons. Eſt-ce qu'on n'a pas lû ce qu'a dit un de nos Poëtes? Dans les mariages de ces ſortes de familles, tout le monde s'écrie que ce ſont des maiſons toutes d'argent: mais attendez encore quelques années: homme & fortune tout ſera bouleverſé: les bijoux & l'argent ſeront paſſez dans une autre maiſon.

Abus autoriſez par l'uſage.

Le *Yuen ſiao*, c'eſt-à-dire, le quinzieme de la prémiere Lune, eſt le prémier des quatre jours ſolemnels de l'année, où il ſe fait de grandes réjoüiſſances: mais il me paroît que l'uſage autoriſe de grands abus.

Critique desréjoüiſſances de la fête du nouvel an.

Dans ce renouvellement d'année, on veut que tout ſoit comme neuf: les portes des maiſons brillent d'ornemens qu'on y ſuſpend: il y en a qui y mettent des branches de péſchers ouvragées & bénites par les Bonzes de la Secte du *Tao*; s'imaginant que cette bénédiction porte bonheur pour le reſte de l'année. Les dédans des maiſons, & ſurtout les ſalles, jettent le plus bel éclat par les pieces de ſoye & de toiles peintes dont on les garnit: les caſſolettes, les braſiers placez en différens endroits, & remplis de parfums & de bois odoriférans, répandent une fumée qui embaume l'air, de grands vaſes pleins de fleurs de la ſaiſon, récréënt la vûë & l'odorat. Les pétards & les boëttes qu'on tire continuellement, font un agréable fracas: tout le monde eſt en mouvement; on a peine à fendre la preſſe dans les ruës: une infinité de gens à pied, à cheval, en chaiſe, en caleche, fourmille de toutes parts; chacun paroît avec ſes plus beaux habits, ſur-tout, veſte, bonnet, bottes, ſouliers, tout eſt d'un goût exquis: les repas qui ſe donnent ſont ſplendides: cette nuit des lanternes on parcourt les ruës pour voir celles qui emportent le prix: la multitude prodigieuſe de lanternes ſuſpenduës de tous côtez, ou que différentes troupes de gens promenent avec pompe par la ville, font de la nuit le plus

plus beau jour. La dépenſe ne coûte rien, même à ceux qui ſont le moins à leur aiſe. On diroit que l'argent qu'on employe ce jour-là, eſt comme une feüille d'arbre qu'on prend dans une foret, ou comme un grain de bled qu'on tire d'un vaſte grénier. Eſt-ce donc que le jour *Tuen ſiao* eſt différent des autres jours de l'année? Pourquoi ces folles dépenſes dont on ſe reſſentira longtems après? A ce jour de joye ſuccederont des jours pleins de triſteſſe & d'amertume. N'eût-il pas mieux valû payer ſes dettes, & non pas en contracter de nouvelles? On ne peut pas, dira-t-on, éviter ces dépenſes; c'eſt l'uſage; il faut s'y conformer. Je ſçais ce qu'on doit aux uſages; mais je ſçais auſſi qu'il faut proportionner les dépenſes à ſon pouvoir & à ſes forces. Morale des Chinois.

Que la fantaiſie ne vous prenne point d'élever de grands bâtimens; vous compterez d'abord de ne dépenſer qu'une certaine ſomme. Mais avant que l'édifice ſoit achevé, vous verrez doubler bien des fois la ſomme que vous aurez fixée. Quand le corps du bâtiment ſera fini, il ne faut pas croire que vous en ſoyez quite; il reſte encore à blanchir & à verniſſer les dédans, à couvrir le toît de tuiles rondes, & qui ſemblent être de bronze fondu, à ciſeler & à polir de larges briques pour l'ornement ou pour le carrelage, à faire les ſéparations des chambres, à poſer des dégrez de marbre blanc devant les ſalles, à faire des murailles de brique percées à jour, qui ſéparent les apartemens du parterre. La dépenſe ira encore bien plus loin ſi l'on veut peindre les planchers, & enrichir les murailles d'ornemens, & de colomnes d'un bois incorruptible & odoriférant, embellir & fortifier le bois des fenêtres & des portes de bandes de cuivre. Contre ceux qui bâtiſſent de grandes maiſons.

A quoi bon tant de fraix? Croit-on par-là immortaliſer ſon nom? Je me ſouviens d'avoir vû dans le *Kiang ſi* la maiſon du noble & ſçavant *Li po ngan*: les colomnes & les poutres qui la ſoutenoient, n'étoient pas même rabotées; le bois étoit encore couvert de ſon écorce; les murailles étoient de pierre ſéche & brute: cependant il étoit viſité de tout ce qu'il y avoit de gens diſtinguez, & l'on ne voyoit perſonne qui trouvât à redire à ſon logement. On ne ſongeoit qu'à écouter ce Sage, que ſon mérite avoit élevé aux Charges, & qui étoit ennemi de tout faſte. Grand exemple de modeſtie, qu'on ne ſçauroit trop imiter. Déſcription de la maiſon d'un Sage.

Le ſoin d'inſpirer la vertu à vos enfans, vous rendra, vous & vôtre famille bien plus recommandables, que ne feroient les plus beaux édifices. C'eſt une opinion commune & aſſez mal fondée, que le climat du Nord eſt beaucoup meilleur que celui des Provinces méridionales, & que ceux qui l'habitent, y vivent plus longtems & plus à leur aiſe. Ce n'eſt point à la bonté du climat, mais à la ſage conduite de ceux qui y vivent, qu'on doit attribuer cette longue & heureuſe vie. Longue vie, a quoi attribuée.

Pour vous en convaincre, entrons dans un petit détail. Dans les Provinces du Nord, les Dames les plus riches allaitent elles-mêmes leurs enfans, & ne cherchent point de nourices ſur qui elles ſe répoſent de ce ſoin: au lieu que dans les Provinces du Midi, il n'y a pas juſqu'aux femmes d'une condition médiocre, qui ne payent bien cher des nourices étrangeres. Dans les Provinces ſeptentrionales ceux qui ont des champs, les Comparaiſon des peuples méridionaux & ſeptentrionaux de la Chine.

Morale des Chinois.

cultivent eux-mêmes, & c'eſt le grand nombre, ou du moins préſident à leur culture: ils n'épargnent ni leurs fatigues, ni leurs ſoins. Dans les pays chauds, on afferme ſes terres, on vit tranquillement des revenus qu'elles produiſent, on entretient les enfans dans une ſi grande oiſiveté, qu'ils ne connoiſſent pas même une charruë, & qu'ils ſçavent à peine diſtinguer les cinq ſortes de grains néceſſaires à la vie. Dans le Nord les femmes & les filles ne font nulle dépenſe pour le fard, dont elles n'uſent preſque jamais: leurs vêtemens ſont d'une toile honnête: leurs ornemens de tête ſont très-modeſtes. Il n'en eſt pas de même dans les pays du Midi, le ſexe, pour ſe parer, veut de l'or, des perles, des aiguilles de tête chargées de pierreries. Qu'il y ait dans une maiſon femmes, filles, belles-filles, & belles-ſœurs; quelles dépenſes pour ce ſeul article! Si dans les pays du Nord on donne un feſtin, on ne ſert que du cochon, du mouton, des poules, des canards, des légumes, des fruits propres du lieu: encore ces feſtins ne ſe donnent-ils que rarement, & dans des cas extraordinaires: au lieu que dans les Provinces méridionales, on régale à tout moment ſes amis, & dans ces ſortes de feſtins la maiſon retentit de la muſique & du ſon des inſtrumens; on étale aux yeux des conviez cent ſortes de meubles précieux; on ſert des fruits des quatre ſaiſons, & des mets de toutes les Provinces. C'eſt donc le luxe, & non pas le climat, qui rend les Provinces du Midi inférieures aux Provinces du Nord.

Cauſe de la ruine des enfans.

C'eſt par l'étude qu'un pere s'eſt élevé, & qu'il a enrichi & annobli ſa famille; ſes enfans & ſes petits-fils ne ſongent qu'à joüir de leur fortune, & laiſſent-là l'étude, & vivent dans une lâche oiſiveté. C'eſt par l'application & l'économie, qu'un autre a amaſſé de grands biens, le fils ne ſçait que les diſſiper: & voilà ce qui ruine les plus grandes maiſons.

Economie néceſſaire.

Quand on ſe trouve dans l'indigence, on devient économe, afin de pouvoir parvenir à une meilleure fortune: quand on y eſt parvenu, que n'a-t-on recours à cette même économie pour s'y maintenir?

De quelle manière il faut ſe comporter avec des gens de différens caractères.

Examen de ſes propres défauts & de ceux d'autrui.

Quand il s'agit de ſoi-même, ſi l'on ne découvre point de défauts dans ſa conduite, il faut s'éxaminer avec plus d'attention, & ſe bien perſuader qu'il y en a ſans doute qui nous échapent: c'eſt-là le moyen de croître non ſeulement en vertu, mais encore d'éviter beaucoup de fautes. Quand il s'agit des autres, ſi leurs défauts ſont viſibles, il faut faire beaucoup plus d'attention aux bonnes qualitez qu'ils ont: c'eſt-là non ſeulement une marque d'un cœur bien fait; mais c'eſt encore un moyen ſûr de prévenir les inimitiez.

Si

Si vous assistez un pauvre, ne vous informez point comment il est tombé dans l'indigence: cette connoissance pourroit vous indigner contre lui, & étouffer les prémiers sentimens de vôtre compassion. Si vous admirez une bonne œuvre, ne soyez pas curieux de sçavoir par quel motif elle a été faite: il pourroit vous venir des soupçons, qui feroient évanouir l'envie que vous auriez d'en faire une semblable. Morale des Chinois.

Un homme m'a obligation, & il me donne toutes les marques d'un mauvais cœur: voilà l'occasion de pratiquer la vertu; & quoique mon cœur, bien différent du sien, souffre avec peine cette ingratitude, la pensée ne me viendra pas même de l'en punir.

Si un malin esprit me tend un piege dont j'ai sçû me garantir; le piege une fois découvert, je ne fais que rire de sa mauvaise volonté; & c'est toute la vengeance que j'en tire. Vertueuse vengeance.

Si vous êtes dans une haute fortune, & qu'un pauvre parent vienne vous visiter, prenez garde que dans l'entretien qu'il aura avec vous, il n'apperçoive de la fierté ou du mépris. Lorsqu'il vient à prendre congé, ne manquez pas de l'accompagner jusqu'à la ruë; c'est là faire le personnage d'un honnête homme, & le moyen de rendre sa fortune durable. Procedé envers les parens pauvres.

Quand vous traitez avec des personnes d'un rang beaucoup supérieur, il n'y a pas à craindre que vous leur manquiez de respect: vous devez être seulement sur vos gardes, pour ne point vous avilir. Quand de pauvres gens ont à vous entretenir d'une affaire, il vous est aisé de leur accorder une grace; mais il n'est pas tout-à-fait si facile de remplir à leur égard les devoirs de la civilité: c'est ce qui demande vôtre attention. Défauts à éviter avec ses supérieurs & ses inférieurs.

Ne contentez jamais tout-à-fait un désir & une inclination; vous y trouverez plus de goût, & le plaisir sera plus piquant. Quand vous marquez de l'amitié à une personne, ne vous épuisez pas d'abord en demonstrations de bienveillance: laissez-en attendre de nouvelles qui puissent encore plaire. Sur l'usage des plaisirs, les témoignages d'amitié, &c.

Quand vous rendez un service, qu'on s'apperçoive que vous vous réservez à en rendre d'autres. Ce prémier service sera reçû avec plus d'agrément & de reconnoissance.

Si vous avez affaire à un fourbe, n'opposez à ses artifices que vôtre droiture & vôtre bonne foi: sa fraude & ses ruses retomberont sur lui-même. Conduite envers un fourbe & un homme sans vertu.

Je ne demeure avec un homme sans vertu, que lorsque je ne puis pas m'en dispenser; alors je lui fais bon visage: mais je n'en veille pas moins à la garde de mon cœur. Pourquoi forcer les autres à se conduire par nos vûës, lorsqu'ils en ont de contraires auxquelles ils sont attachez? Tout ce qui est violent ne sçauroit durer.

Si vous êtes modeste, on aura pour vous plus d'égard & de considération. Si vous vantez à tout propos vôtre mérite, c'est assez pour en faire douter. Modestie.

Un ami me charge d'une affaire qui le touche, je ne dois rien oublier pour y réüssir: si le succès ne répond pas à mes soins, il verra que je ne lui ai pas manqué dans le besoin. Zèle pour ses amis.

MORALE DES CHINOIS.

Celui qui ſe porte à ſecourir les affligez, & à aſſiſter les pauvres à-peu-près avec autant de charité qu'il ſerviroit un malade, ſera bien éloigné de ne leur donner que de belles paroles & peu de ſecours. Ceux-même qui ſe ſont rendus malheureux par leur faute, doivent avoir part à nos libéralitez. Pour ce qui eſt du tems & de la manière de les faire, je dois avoir ſoin par rapport à moi, que le bienfait ne perde rien de ſon prix; & par rapport au prochain, qu'il ait pour lui tout l'avantage qu'il en attend.

Manière de ſecourir les affligez.

Obligation envers ſes amis.

On dit communément que quand on ſe charge d'une affaire pour faire plaiſir à un ami, on contracte l'obligation de s'y employer de toutes ſes forces. Cette obligation eſt plus ou moins étroite, à proportion que l'affaire eſt plus ou moins importante.

Exemple.

Un parent, un ami, ſur le point de mourir, voit une jeune femme délicate & un petit enfant fondre en pleurs, le prendre par ſes habits, comme pour l'arrêter. Dans ces derniers adieux, où les entrailles ſont déchirées, & où le cœur ſe fend de douleur, toute la reſſource d'un pauvre moribond, c'eſt de recourir à celui de ſes parens ou de ſes amis, en qui il a reconnu un plus grand attachement pour ſa perſonne, & de lui confier le ſoin de ſa famille. La femme, les enfans qui ſont autour du lit, ſe jettent aux pieds de ce parent, & implorent ſa protection: le moribond baigne ſon chevet d'un torrent de larmes: ſa langue voudroit parler; mais ce qu'il auroit à dire eſt trop affligeant; il la retient: ſes yeux voudroient encore jetter un regard; mais il coûteroit trop à ſon cœur; il ſe l'interdit. Enfin après bien des combats intérieurs, d'une voix entrecoupée de ſanglots, il déclare à ce parent ſes dernieres volontez, & lui confie ce qu'il a de plus cher. On ne peut être témoin d'un pareil ſpectacle, ſans en avoir le cœur percé.

Ce parent commence d'abord à s'acquiter de ſon emploi de Tuteur avec zèle: mais dans la ſuite il ſe néglige. S'il fait étudier les enfans, il ne veille pas à leur avancement dans les Lettres: s'il les deſtine au commerce, il les laiſſe errer çà & là comme des vagabonds. C'eſt ainſi qu'il ſe réfroidit de jour en jour: il ne ſonge point à marier avantageuſement ces pauvres pupilles; s'ils viennent à tomber malades, ou à ſouffrir du froid, de la faim, & des autres incommoditez, ſon cœur y eſt inſenſible: enfin il oublie entierement & les recommandations de ſon ami mourant, & les proteſtations qu'il lui fit, lorſque cet ami expira entre ſes bras. Il porte ſouvent bien plus loin l'inhumanité. Il profite de la qualité de Tuteur, pour inventer mille chicanes qui l'aident à uſurper le bien de ſes pupilles. Des gens de ce caractère méritent que la terre les engloutiſſe tous vivans: ſon devoir étoit de veiller à l'éducation & à l'établiſſement de ces pauvres orphelins qui lui avoient été confiez, comme s'ils euſſent été ſes propres enfans: la plume & la langue ne peuvent exprimer les obligations qu'impoſe une pareille confiance.

Ménagement pour les voiſins.

Si vôtre voiſin vient de perdre ſon pere, & qu'il ſe prépare à faire ſes obſeques, ce n'eſt point le tems de vous régaler: ſi l'on entendoit alors chanter dans vôtre maiſon, on ſe perſuaderoit que vous inſultez à ſon affliction.

Il

Il y a des gens qui ſe trouvant réduits à une extrême pauvreté, n'oſent ou par timidité ou par honte, faire connoître leur miſere. Quand je ſerois moi-même réduit à vivre du travail de mes mains, je dois, autant qu'il m'eſt poſſible, ſecourir ces pauvres honteux. Au regard de ceux qui contrefont les pauvres, & qui veulent vivre de ce métier, à la bonne heure, n'en ayez pas de compaſſion : il n'eſt pas juſte que vous vous incommodiez pour entretenir leur fainéantiſe. Morale des Chinois.

Lorſque vous combattez les défauts d'un autre, ne le faites pas d'un air trop ſévère; c'eſt le moyen qu'il ſe rende docile. Lorſque vous l'exhortez à la vertu, ne lui propoſez rien de trop difficile, & vos exhortations lui ſeront utiles. Douceur, quand néceſſaire.

Quand vous êtes ſur le point d'entreprendre une affaire, éxaminez-la d'abord par rapport à vous, & enſuite par rapport au prochain; s'il y a de l'utilité de deux côtez, ou ſi elle vous eſt avantageuſe, ſans être nuiſible à autrui, entreprenez-la. Si de dix parts il y en a neuf à vôtre profit, & une au déſavantage d'un autre, ne vous hâtez pas de l'entreprendre; penſez-y encore. Si le bien qui vous en reviendra eſt égal au mal qui en arrivera à un autre, gardez-vous bien de ſuivre vôtre projet. A combien plus forte raiſon devez-vous y renoncer, ſi vous n'y trouvez un grand avantage qu'en faiſant un tort conſidérable aux autres. Mais ce qui ſeroit la marque d'une grande ame, & qui vous éleveroit au-deſſus du reſte des hommes; c'eſt ſi vous ne craignez point de vous incommoder vous-même, pour rendre les autres heureux. Conſidérations d'un honnete homme.

Si quelqu'un ſe trouve embarraſſé dans une mauvaiſe affaire, dont perſonne n'a connoiſſance, & que vous travailliez à le tirer de ce mauvais pas; vous devez être bien déterminé à ne jamais parler du ſervice que vous lui aurez rendu. Si un autre eſt dans l'indigence, & que vous ſongiez à le tirer de miſere, il faut en le ſoulageant éviter avec ſoin juſqu'aux moindres ſignes de fierté & d'orgüeil. Secret à garder. Orgüeil à éviter.

Il y a deux ſortes d'hommes, qu'il n'eſt pas facile d'approfondir: les uns qui ſont véritablement humbles & modeſtes, qui parlent peu, qui s'obſervent, qui en uſent bien avec tout le monde, qui ne ſe plaignent de rien, qui ſont d'un diſcernement auquel rien n'échape, qui ont des manières douces & franches, qui agiſſent uniment & ſans façon, qui ne font pas valoir leurs talens : ce ſont-là des vertus du prémier ordre. Caractère d'un homme vertueux.

Les autres encore plus impénétrables ſont ceux qui ſçavent ſe taire, qui ſe poſſedent, qui ſont artificieux, & auſſi habiles à cacher leurs ruſes, qu'ils ſont hardis à avancer & à ſoutenir un menſonge, dont toutes les démarches ſont autant de myſtères, & dont les paroles ſont comme un glaive à deux tranchans. C'eſt-là le caractère d'un fourbe. Caractère d'un fourbe.

Quelque différence qu'il y ait entre ces deux ſortes d'eſprits, ils ne laiſſent pas d'avoir des traits de reſſemblance : pour ne pas s'y laiſſer ſurprendre, il ne faut pas juger des hommes par les prémieres apparences, & par de ſimples déhors : il faut bien les connoître avant que de leur donner ſa confiance. Je donne ſujet à un homme de ſe mettre en colere, & il ne s'y met point : marque certaine ou d'une grande ame qui eſt maî- La connoiſſance doit précéder l'amitié.

MORALE DES CHINOIS.

treſſe de ſes paſſions, ou d'un cœur élevé qui médite une vengeance ſérieuſe.

Caractères dangéreux.

Ne vous aſſociez point à un homme intéreſſé ou défiant. Il eſt également dangéreux d'avoir à vivre avec un fourbe, ou avec un fanfaron: le fourbe qui a les apparences de l'honnête homme, vous trompera par ſes artifices. Le fanfaron qui eſt attaché à ſes idées, cherchera à vous maîtriſer. C'eſt pourquoi il eſt important de bien étudier le caractère des perſonnes avec qui on a à vivre.

Par où l'on doit connoître les gens.

Pour bien connoître une perſonne, je m'informe de quelle manière il en uſe avec ſes proches, avec ſes parens, avec ſes voiſins, à quoi il s'applique, quelle eſt ſa conduite. Alors je puis dire que je le connois. Si j'attens pour en juger, qu'il ait eu quelque rapport avec moi, je m'y prens trop tard.

Sur les Ouvrages d'eſprit.

On doit éviter la ſatyre.

C'EST un dangéreux métier que celui de faire des Chanſons, des Comédies, des Romans, des Vers, & d'autres Ouvrages d'eſprit, où en termes couverts & énigmatiques l'on décrie la réputation des perſonnes les plus diſtinguées. Si ces ſortes d'ouvrages anonymes vous ſont communiquez, gardez-vous bien de faire paroître que vous les ayez vûs. Si l'on s'apperçoit que vous les admirez, ſi vous en récitez des endroits avec complaiſance, vôtre réputation deviendra ſuſpecte; & peut-être même vous ſoupçonnera-t-on d'en être l'Auteur.

Siences ſolides préférables à la Poëſie.

On ne doit ſe méler de Poëſie délicate, que lorſqu'on s'eſt parfaitement établi dans la réputation d'homme ſçavant. Des commençans, de jeunes Lettrez, qui ont peu d'expérience, ne doivent pas entrer témérairement dans cette brillante carriere. Mon avis ſeroit, qu'après une longue & ſérieuſe lecture des livres, on s'appliquât plûtôt à la recherche des ſecrets de la Nature, à la Politique, & à l'art de bien gouverner les peuples. C'eſt-là ce qui fait le vrai mérite, & qui éleve aux prémiers emplois.

Expreſſions extravagantes, ſont inſupportables.

Je ne ſçaurois ſouffrir certaines expreſſions répanduës dans quelques livres, & que ne doivent jamais employer des Auteurs qui ſe piquent de ſcience & de politeſſe. J'en citerai quelques exemples qui en feront voir le ridicule.

Si un de ces Auteurs veut marquer qu'il eſt frappé de quelque bel endroit d'un livre: je veux, dit-il, graver cela ſur mes os & dans mon cœur: s'il loüe un ſervice qu'on lui a rendu, il s'écrie: c'eſt un don qui égale tous les biens que je reçois du Ciel; ou bien ayant recours aux fables: je ſerai, dit-il, l'oiſeau qui rapporta l'anneau d'or à celui qui l'avoit mis en liberté; je rendrai un ſervice pareil à celui des fourmis ſauvées du naufrage ſur un rameau jetté à propos. Après ma mort, diront quelques autres, ſi mon ame

ame paſſe dans le corps d'un chien ou d'un cheval, je veux être à vôtre ſervice pour reconnoître un ſi grand bienfait. Je ne blâme pas qu'on ſe ſerve de termes, qui marquent de la reconnoiſſance & de la modeſtie. Mais eſt-ce modeſtie que de donner dans cette extravagance? N'eſt-ce pas plûtôt une lâche & indécente flatterie? Morale des Chinois.

Dans les Recüeils qu'on fait aujourd'hui des Pieces de Vers ou d'autres Ouvrages d'eſprit, on n'expoſe plus aux yeux des Lecteurs les beaux ſentimens que nos anciens Sages nous ont tranſmis: on n'a en vûë que de divertir & d'amuſer agréablement par des traits ingénieux. Quelle eſt l'utilité de pareils Ouvrages? L'utile ne doit pas être ſéparé de l'agréable.

Ceux qui compoſent des Livres de Morale, ſe propoſent de réformer les mœurs, & de porter les hommes à la pratique de la vertu; ſi non obſtant l'approbation générale de leurs Ouvrages, ils ne voyent pas un auſſi prompt changement qu'ils l'eſpéroient: il ne faut pas qu'ils perdent courage: leurs ſages inſtructions n'en ont pas moins été utiles à remuer les cœurs, & à y faire naître de bonnes réſolutions, dont on verra le fruit en ſon tems. Cela ſeul ſuffit pour conſoler un Auteur, pour l'animer au travail, & pour l'aſſûrer qu'il n'a point perdu ni ſon tems, ni ſes peines.

Quelques Règles particulieres de conduite.

LA conſolation la plus prompte & la plus capable de nous ſoulager, lorſqu'il nous arrive quelque diſgrace, c'eſt de réflechir ſur la ſituation de tant d'autres, qui ſont encore plus malheureux que nous. Grande conſolation.

Les gens qui ont de la droiture & de la bonne foi ne ſe défient de perſonne, & tout le monde ſe fie à eux. Les gens ſoupçonneux qui ne ſe fient à perſonne, tiennent auſſi tous les autres dans la défiance, & c'eſt là ce qui produit la diviſion, même entre les plus proches parens. Source de diviſion.

On parle mal de moi; je puis réfuter la médiſance; mais ne ferai-je pas plus ſagement de ſupporter le médiſant? On me calomnie; je puis empêcher la calomnie de me nuire en la faiſant connoître: mais ne vaut-il pas mieux changer le cœur du calomniateur? Pour y réüſſir, il faut beaucoup d'adreſſe & d'habileté. Sage indulgence.

Si je viens à avoir un démêlé un peu vif avec quelqu'un, & que la bile s'échauffe de part & d'autre, puis-je dire que la raiſon eſt toute de mon côte? Si je ſonge que j'ai un peu de tort, ma colere ſe calme, & ſi je veux bien en faire l'aveu, ce ſera le moyen d'adoucir un eſprit qui s'aigrit, & qui s'irrite. Moyen de finir les démêlez.

Si je me mêle d'une affaire qui intéreſſe un ami, je dois penſer à ce que je ferois, s'il s'agiſſoit de mon intérêt propre. Si c'eſt une affaire qui me regarde perſonnellement, je dois ſonger au parti que je prendrois, ſi Règles pour prévenir de fauſſes démarches.

MORALE DES CHINOIS.

ſi c'étoit celle d'un autre. Voilà deux règles ſûres pour ne point faire de fauſſes démarches.

Celui qui n'a jamais été malade, ne ſçait pas de quel prix eſt la ſanté; il ne l'apprend que quand il lui ſurvient une maladie. Celui qui vit dans ſa maiſon ſans nul embarras, ne connoît point ſon bonheur; il s'en apperçoit quand il lui ſurvient une fâcheuſe affaire.

Excès de complaiſance.

Supporter les défauts d'autrui, ce n'eſt pas y condéſcendre, les déſordres du ſiécle trouveroient un appui dans les gens de bien: nos anciens Sages avoient beaucoup d'affabilité: mais leur complaiſance n'étoit pas aveugle; elle n'alloit pas à flatter les vices, mais à gagner les vicieux pour les corriger.

Beaucoup réflechir, & parler peu, c'eſt le ſecret de beaucoup apprendre.

Effets de la ſuffiſance.

Les grands génies ſont peu éclairez dans les petites affaires, & les petits génies y ſont très-clairvoyans. La raiſon eſt que ceux-ci ſe défiant de leurs lumieres, conſultent des gens habiles, au lieu que ceux-là pleins d'eux-mêmes rafinent ſur tout, & embroüillent les affaires les plus ſimples.

Si vous ne négligez point une petite affaire, elle ne deviendra jamais ſérieuſe: ſi vous ne vous allarmez point d'une affaire ſérieuſe, elle pourra devenir peu conſidérable.

RE-

RECÜEIL
DE MAXIMES,
DE RÉFLEXIONS,
ET D'EXEMPLES,
EN MATIÈRE DE MOEURS.

Exemple de douceur & de zèle dans un Juge.

LEANG YEN QUANG étant en Charge à *Siang tcheou*, on lui amena un jeune homme, qu'on accuſoit de perdre le reſpect à ſon pere & à ſa mere. Quoiqu'il fût déféré par tous ſes freres, *Leang* ne le punit point; il ſe contenta de le faire conduire dans un endroit du Palais, deſtiné aux honneurs qui ſe rendent à Confucius. Là on avoit peint deux Tableaux du fameux *Han pe yu*. Le prémier le repréſentoit recevant humblement & tranquillement la baſtonnade de la main de ſa mere. Dans l'autre on avoit peint la mere comme accablée du poids des années, & le fils pleurant auprès d'elle de compaſſion & de tendreſſe. *Tong* (c'eſt le nom de ce jeune homme) en conſidérant ces peintures, fût ſi touché, qu'il en parût hors de lui-même. *Leang* prit ce moment pour lui faire une réprimande, après quoi il le renvoya. *Tong* en profita ſi bien, qu'il devint un exemple de vertu.

Exemple d'un Mandarin zélé pour le peuple.

TSIANG YAO étant Gouverneur de *Yang tcheou*, l'Empereur vint viſiter les Provinces du Midi. Le Gouverneur de *Hoai ngan*, ville voiſine de *Yang tcheou*, fit abattre pluſieurs maiſons pour élargir le chemin ſur le bord de la riviere, & le rendre plus commode à ceux qui tiroient ſa bar-

MORALE DES CHINOIS.

que avec des cordes. Il fit auſſi faire ces cordes non de chanvre, mais de matières plus précieuſes. Enfin il impoſa d'autres taxes à cette occaſion, & incommoda fort le peuple de ſon diſtrict.

Quand on vint à parler à *Tſiang* d'en faire autant; ce n'eſt pas pour ſe divertir, répondit-il, que l'Empereur vient ici; c'eſt pour viſiter ſes Provinces. D'ailleurs le chemin ordinaire ſuffit de reſte pour ſes tireurs. Pourquoi incommoder le peuple en détruiſant ſes maiſons? Je ne veux pas qu'on en abatte une ſeule; je me charge de la faute, s'il y en a.

Un peu avant que l'Empereur arrivât, on vint ſignifier à *Tſiang* un ordre qu'on diſoit être de l'Empereur. Cet ordre portoit qu'il eut à donner une liſte des maiſons conſidérables du lieu. Il n'y a ici, répondit-il, que quatre maiſons conſidérables; ſçavoir celle de l'Intendant des Salines, celle du Gouverneur de *Tang tcheou*, celle de l'Officier de la Doüane, & celle du Magiſtrat ſubalterne de *Kiang tou*. Le reſte de la ville, ajoûta-t-il, n'eſt compoſé que du pauvre peuple; il n'y a pas de lieu à en faire une liſte.

Quelque tems après vint un autre ordre, ſuivant lequel il étoit dit que l'Empereur vouloit choiſir quelques Demoiſelles des mieux faites de ce pays-là. Je n'en ſçache que trois, dit *Tſiang*, dans tout le diſtrict de *Tang tcheou*. L'Officier qui portoit l'ordre, demandant où elles étoient? Ce ſont mes filles, répondit-il; ſi l'Empereur en veut abſolument d'ici, je puis lui livrer ces trois qui m'apartiennent: pour d'autres, je ne le puis. L'Officier s'en retourna ſans rien dire, & la choſe en demeura là.

Autre Exemple.

L'EMPEREUR voulant qu'on fît des Armes en quantité, comme arcs, flêches, lances, &c. On publia un Edit par-tout, portant obligation à chaque ville de fournir certaine quantité de matériaux propres à ces ouvrages. N'y ayant rien de ſemblable dans tout le diſtrict de *Hai tcheou*, le peuple s'offrit à fournir en colle de poiſſon l'équivalent de ce que l'Edit portoit, & en fit la propoſition à ſon Gouverneur: Non, dit le Gouverneur, il eſt notoire que *Hai tcheou* n'a rien de ce qu'on demande. Donner l'équivalent en denrées du pays, c'eſt ouvrir la porte à un impôt qui pourroit bien durer toûjours. Tout le monde trouva qu'il avoit raiſon.

Autre Exemple.

DANS le territoire de *Tang yang*, ville du troiſieme ordre, il y a un Lac nommé *Lien*; il ne faut qu'en détourner un pouce d'eau, pour la faire baiſſer d'un pied dans les canaux qui ſervent à conduire le ris à la Cour; auſſi eſt-ce un crime capital. Dans une année que la ſéchereſſe étoit fort grande, *Hiu* Magiſtrat de *Tang yang*, demanda qu'il fût permis de détourner l'eau de ce Lac, pour arroſer les champs de ris; & ſans attendre la réponſe, il le fit toûjours par avance. Le Magiſtrat ſupérieur dépê-

depêcha un de ſes gens pour faire des informations, & demander à *Hiu*, comment il avoit oſé ſe rendre coupable de cette infraction? Je crois pouvoir prendre ſur moi, répondit-il, une faute ſi utile au peuple. S'il m'en coûte la tête, à la bonne heure. Plus de dix-mille *King* * de terres profiterent de ces eaux. L'année dans ce quartier-là fût abondante, & on laiſſa *Hiu* en répos. MORALE DES CHINOIS.

Attention d'un Mandarin à pourvoir aux beſoins du peuple.

IL plut beaucoup une autre année dans le territoire de *Pei*, petite ville du troiſieme ordre. Des eaux en abondance coulant des montagnes voiſines, inonderent les campagnes, & ayant ravagé la prémiere recolte de ris, empêcherent d'en planter d'autre plus tardif; de ſorte que le peuple ne voyoit pas comment pouvoir ſeulement paſſer ce qui reſtoit de l'année. Si l'on attend, dit *Sun*, qui étoit alors Magiſtrat, que toutes ces eaux ſoient écoulées, à enſemencer les terres, la ſaiſon ſera trop avancée, aucun grain ne pourra lever: que faire donc? Un expédient lui vint ſur le champ. Il fit venir les Riches du pays, & les engagea à faire les avances de pluſieurs mille charges de pois. Il diſtribua ces pois dans tout le diſtrict, les faiſant ſemer dans l'eau même. Ces eaux s'écoulerent peu-à-peu, & avant que la terre fût bien ſéche, les pois avoient déja pouſſé. Ce fût une reſſource pour le peuple. Il paſſa l'année ſans beaucoup ſouffrir.

Exemple d'un Mandarin expéditif & déſintéreſſé.

TANG ayant été fait Magiſtrat de *Sin tchang*, il n'eût pas été trois mois en Charge, que les procez devenant très-rares, la moitié des Officiers du Tribunal devinrent aſſez inutiles. Sa porte n'étoit point gardée: y entroit librément qui vouloit. Cependant perſonne n'oſoit abuſer de cette liberté. Dans les procez qui lui venoient, il puniſſoit celui qui avoit tort, mais aſſez légerément; ſe contentant de lui bien inculquer que s'il le retrouvoit en faute, il en uſeroit autrement. Enfin il expédioit ſi léſtement les affaires, & étoit ſi déſintéreſſé, que les gens de ſon Tribunal n'oſoient & ne pouvoient pas uſer de leurs friponneries ordinaires. Auſſi la plûpart ſe retirerent, & prirent un métier pour pouvoir vivre.

Trop grande ſévérité nuiſible au Gouvernement.

QUAND le Gouvernement n'eſt point exceſſivement ſévère, le peuple alors craint la mort. D'où vient qu'il craint ainſi la mort? C'eſt qu'il trouve du plaiſir à vivre. Tandis que les choſes ſont dans cet état, la crainte peut retenir le peuple dans le devoir. Mais ſi le Gouvernement devient exceſſivement ſévère, le peuple ceſſe bientôt de craindre la mort, parce que la vie lui devient à charge. Ainſi un des grands reſſorts du bon Gouvernement devient la ſource des plus grands déſordres.

Epar-

* Nom de meſure.

MORALE DES CHINOIS.

Epargne en certaines occaſions nuiſible à l'Etat.

SOUS la Dynaſtie *Tang*, *Lieou yen* chargé de faire bâtir des galeres, aſſigna pour chacune une certaine ſomme d'argent beaucoup au-deſſus de la dépenſe. Quelques gens lui repréſenterent qu'en vain doubloit-on les fraix. Voici ce qu'il leur répondit: Dans le gouvernement d'un grand Empire, il ne convient point d'avoir tant d'économie. D'ailleurs quand on entreprend de ſemblables ouvrages, il faut régler la dépenſe de maniere qu'ils ſe puiſſent toûjours continuer avec ſuccès, & qu'on en tire l'avantage qu'on s'en promet. Cette manufacture étant une fois établie, combien de gens, outre ceux qui y travaillent, doivent vivre ſur ces ouvrages? Si chacun y trouve ſon compte, le Prince ſera bien ſervi, & il n'eſt point à craindre que l'entrepriſe vienne à manquer. Il laiſſa donc parler, il établit des atteliers pour la conſtruction de ces galeres, & mit des Inſpecteurs pour y avoir l'œil. En peu d'années ils furent à leur aiſe; tous y trouvant leur compte, chacun s'y appliqua avec ſoin. Les ouvriers étant bien payez, les vaiſſeaux ſe bâtiſſoient ſolidement, & ils ſubſiſterent en bon état pendant cinquante ans.

Sous un autre Empereur de la même Dynaſtie, *Tang tou* fût chargé de l'Intendance des galeres. Il régla au juſte la dépenſe qui ſe devoit faire pour chacune, enſorte que les Inſpecteurs & les Entrepreneurs ayant de la peine à retirer leurs fraix, les ouvriers étoient à plus forte raiſon mal payez. Les vaiſſeaux ſe bâtiſſoient mal, & l'on s'en ſentit dans les guerres qui s'éleverent en ce tems-là. Tant il eſt vrai qu'en certaines occaſions, c'eſt épargner que de ne pas regarder à la dépenſe, & qu'au contraire on gâte tout, en y regardant de trop près.

Crainte qu'ont les Chinois de mourir ſans poſtérité.

DANS le territoire du *Tſang ou*, un fils poſthume ayant été inſtruit qu'une famille ennemie de ſon pere l'avoit fait périr, s'en vengea par un homicide, pour lequel il fût pris & traîné en priſon. *Tchin*, alors Magiſtrat du lieu, ſçût que cet homme n'avoit point encore d'enfant; voyant d'ailleurs qu'il devoit perdre la vie, pour ne pas laiſſer éteindre cette famille, il ordonna qu'on mît la femme de cet homme avec ſon mari dans la priſon. Avant la fin de l'année elle eût un fils. Tout le monde loüa la bonté du Magiſtrat, qui alloit juſqu'à prendre ſoin de procurer à un criminel la conſolation de ne pas mourir ſans poſtérité.

La douceur eſt quelquefois plus efficace que la force, pour réduire les Rébelles.

DANS le diſtrict de certaine ville, quelques centaines de familles, placées dans des montagnes inacceſſibles, avoient ſecoüé le joug du Gouvernement. Pluſieurs Gouverneurs avoient ſucceſſivement tenté de les réduire par la force; mais toûjours inutilement. *Tſin* ayant été fait Gouver-

verneur de ce pays-là, s'y prit autrement. Dès qu'il fût entré en Charge, il trouva moyen par voye de douceur, d'engager les Chefs de ces peuplades à le venir voir. Il les traita bien, & les exhorta, mais ſans menaces & ſans aigreur. En moins d'un mois toutes ces familles rentrerent doucement dans leur devoir. Depuis ce tems-là, *Tſin* diſoit ſouvent: Rien n'eſt plus facile que de gouverner. Car ſi, par douceur & par quelques bons traitemens, on peut réduire des Rébelles; ſi, en s'y prenant comme il faut, on peut faire entendre raiſon à une multitude de montagnards groſſiers & barbares; que ne pourra-t-on point obtenir par ces memes voyes, des peuples civiliſez & mieux inſtruits? Ils aiment naturellement le répos & l'ordre: ils craignent le trouble & le danger. Quel eſt celui d'entr'eux qui ſe réſoudra à prendre les armes, s'il a de quoi ſe vêtir & de quoi vivre? Mais les tributs qu'exigent les Empereurs, deviennent quelquefois trop à charge: les Officiers qui gouvernent, ſont ſouvent trop intéreſſez. Les pauvres gens réduits au déſeſpoir, s'aſſemblent & pillent çà & là. Quoique ce ſoit de-là que naiſſent les grands troubles, cependant leur deſſein n'eſt point d'abord de troubler l'Empire. Ils cherchent à vivre, & c'eſt tout. Non ſeulement il ſeroit trop dur en ces occaſions de vouloir les exterminer; mais même on auroit ſouvent de la peine à le faire: car alors il eſt fort naturel que les ſoldats n'ayent pas le courage de frapper.

MORALE DES CHINOIS.

Devoir d'un Homme en Charge.

UN Magiſtrat eſt déſintéreſſé; c'eſt ſon devoir: mais il en devient fier & orgüeilleux; il a tort. Son déſintéreſſement ne peut juſtifier ſa fierté. Chacun doit veiller ſur ſoi: mais un Magiſtrat le doit faire avec une attention particuliere. S'il ſe borne à éviter les fautes groſſieres & éclatantes; & s'il ne s'étudie à éviter les plus légeres & les plus ſecretes, il eſt indigne du rang qu'il tient.

L'Amour du travail & l'application ſont néceſſaires quand on ſe mêle du gouvernement, & cela pour tout le tems qu'on s'en méle. Celui-là ſe trompe fort, qui croit que le travail & l'application de quelques années, lui donnent droit d'être moins laborieux & moins appliqué dans la ſuite. S'il veut ſe répoſer, qu'il ſe retire.

Dans le Royaume de *Tchin la*, il y a deux tours de pierre. Quand il ſe trouve en ce pays-là quelque procès embarraſſant, on met un des plaideurs dans une de ces tours, & ſa partie adverſe dans l'autre. Celui qui a le droit de ſon côté, y eſt tranquille: au lieu que celui qui a tort, eſt d'abord ſaiſi d'un grand mal de tête, & ſent une chaleur inſupportable par tout le corps. Nous n'avons ici rien de ſemblable. Il n'y a que la pénétration & l'intégrité des Magiſtrats, qui puiſſent déméler le bon droit d'avec l'injuſtice. Si donc nos Magiſtrats manquent de lumieres, ou ſe laiſſent corrompre; à qui recourir?

MORALE DES CHINOIS.

Exemple d'Officiers déſintéreſſez.

CHE' & *Song* étant collegues dans l'adminiſtration des Finances; un jour qu'ils étoient tous deux ſeuls: Aujourd'hui, dit *Ché*, j'ai fait une découverte. En éxaminant les comptes de telle & de telle Province, j'ai trouvé qu'il y a telle ſomme au-delà de ce qu'elle doit. *Song* ſentit que ſon collegue le ſondoit, pour voir s'il en voudroit prendre ſa part, & ſe taire. Mais n'étant pas d'humeur à entrer dans ces vûës; cet argent eſt venu pour l'Empereur, dit-il, il doit entrer dans ſes coffres. S'il y a plus que moins, tant mieux, cela vient fort à propos. Examinant ſur le champ ce qui en étoit, il donna avis à l'Empereur de tout ce qu'il y avoit de ſurplus dans les revenus de chaque Province, afin qu'on ne pût pas le détourner. Son collegue n'en fût pas trop aiſe: mais il n'oſa témoigner ſa peine.

Exemple d'un grand Mandarin charitable.

HOANG YEOU viſitant une Province dont il étoit Viceroi, vit un jour par haſard une femme à-demi vêtuë de méchans haillons, qui menoit un cheval à l'abbreuvoir. Il frémit à cette vûë, baiſſa la téte, & pouſſant un grand ſoupir: Eſt-il poſſible, s'écria-t-il, que les pauvres ſoldats ſoient ſi miſérables, tandis que je ſuis Viceroi? Quelle honte n'eſt-ce pas pour moi? Il fit ſur le champ donner par avance à tous les ſoldats trois mois de paye, & fit des largeſſes aux plus pauvres. A cette occaſion chacun racontoit ce qui avoit touché le Viceroi, ſes gémiſſemens, & ſes ſoupirs. Pluſieurs en le racontant & en l'entendant, en étoient touchez juſqu'aux larmes, & tous ſe ſeroient ſacrifiez volontiers pour lui.

Exemple d'un Mandarin déſintéreſſé.

LIN HIAO TSE, ſous la Dynaſtie *Song*, fût un exemple de déſintéreſſement: il le pouſſoit juſqu'au ſcrupule. Un ſoir qu'il ſortit tard de la ſalle d'audience, un de ſes gens, pour le reconduire dans l'intérieur (*a*) de ſa maiſon, prit une des chandelles de la ſalle. A peine avoit-on paſſé la porte de communication, que *Lin* reprenant ſon domeſtique: Cette chandelle, lui dit-il, eſt du Tribunal, & ne doit point ſe conſumer à d'autres uſages. Reportez-la promptement.

Autre Exemple.

TONG SU Y étoit un homme d'une extrême frugalité, & d'une ſimplicité

(*a*) Le Tribunal & la maiſon du Magiſtrat ne ſont ſéparez que d'une muraille. La porte de communication eſt ordinairement fermée, & toûjours gardée par un domeſtique. Auprès eſt un tour à-peu-près ſemblable à celui des Réligieuſes d'Europe.

plicité ſi grande, qu'il porta pendant dix ans la même robe qui étoit de toile teinte en noir, & la même paire de bottes. Quand il fût fait Gouverneur de *Tou tcheou*, ſes fils s'aſſemblerent, & lui tinrent ce diſcours: Nous ſçavons, lui dirent-ils, combien vous êtes déſintéreſſé; nous n'eſpérons, ni ne ſouhaitons aucun revenant-bon de vôtre Charge. Seulement nous faiſons réflexion que vous avez de l'âge. Les bois de *Tou tcheou* ſont admirables, ſi vous vouliez bien penſer (*a*) à l'avenir. Le pere, ſans répondre rien de précis, parût y avoir conſenti. Au bout de quelques années s'étant démis de ſon Gouvernement, il revint chez lui. Ses fils allerent fort loin au-devant de lui, & quelqu'un d'eux lui demanda; s'il avoit penſé à l'avenir, comme ils l'en avoient prié? L'on m'a dit, répondit-il, en ſoûriant, que le Cyprès vaut mieux que le *Chan* *; qu'en penſez-vous? C'eſt donc du Cyprès, dit un des fils, dont vous avez fait proviſion, mon pere? Mes enfans, réprit le Vieillard en ſe moquant d'eux, je vous en apporte de la graine; ſemez-la, ſi vous voulez.

Morale des Chinois.

Zèle d'un Mandarin pour ſon peuple.

L'Empereur venant viſiter les Provinces du Midi, les Officiers des villes où Sa Majeſté devoit paſſer, firent de grands préparatifs de chevaux, de chariots, de meubles précieux; tout ſe tiroit ſur les habitans du diſtrict, ſoit en eſpeces, ſoit par des contributions, & des taxes en argent. *Tſiang*, alors Gouverneur d'*Yang tcheou*, délibérant ſur ce qu'il avoit à faire en cette occaſion: Si je fais, dit-il en lui-meme, ce que je vois faire aux autres, il faudra néceſſairement vexer le peuple: ſi je fais autrement, on ne manquera pas de m'en faire un crime; on dira que je néglige ce qui regarde l'Empereur. N'importe, ajoûta-t-il, ce dernier parti eſt le meilleur: j'en ſouffrirai ſeul; au lieu qu'en prenant l'autre, c'eſt le peuple qui en ſouffrira. Il ſe contenta donc de pourvoir avec ſoin au néceſſaire, ſans magnificence, ni ſuperflu, veillant cependant à tout lui-même en perſonne, vêtu de toile, mais ayant néanmoins la ceinture dorée, marque de ſa Dignité.

Les Officiers de la Cour n'étant pas contens, il eût à eſſuyer bien des reproches; mais il les ſoutint avec conſtance & ſans émotion. Un jour l'Empereur ſe divertiſſant à la péche, prit une fort belle carpe. A qui vendrai-je, dit-il en riant, un ſi beau poiſſon? Les Courtiſans qui en vouloient à *Tſiang*, répondirent qu'il n'y avoit que le Gouverneur de *Yang tcheou*, qui pût l'acheter. Qu'on le lui remette, dit l'Empereur. On le lui remit, en lui diſant que l'Empereur qui l'avoit pris, en attendoit de lui le prix. *Tſiang* s'en va dans ſa maiſon, prend le peu que ſa femme avoit d'ornemens d'argent à la tête & ſur ſes habits, revient auſſitôt vers l'Empereur, & ſe proſternant, ſelon la coûtume. „ Grand Empereur, dit-il, „ ce

(*a*) Ils lui inſinuoient ainſi de ſe pourvoir de beau bois pour ſon cercüeil. C'eſt de quoi les Chinois ſont curieux.

* Nom d'une eſpece de bois.

MORALE DES CHINOIS.

„ ce poiſſon vaut de l'argent: je n'en ai pas d'autre pour le payer, que „ ce peu d'ornemens qu'avoit ma femme: je les apporte, & m'offre à „ mourir ". L'Empereur concevant alors ce qu'avoient prétendu les Courtiſans: „ Pourquoi chagriner ainſi, leur dit-il, ce pauvre Officier? „ Qu'on le laiſſe en paix, & qu'il s'en retourne ".

Exemple d'un Mandarin déſintéreſſé.

SOU KIONG fût ſix ans Gouverneur à *Tſin ho*, ſans recevoir aucun préſent de ceux qu'on lui offrit en diverſes occaſions ſelon la coûtume (*a*). Enfin un homme d'âge & de conſidération, voyant qu'il refuſoit tout ce qui étoit de quelque valeur, lui fit préſent de quelques citroüilles de ſon jardin, & le preſſa ſi fort de les accepter, qu'il ne pût pas s'en défendre. Il les reçût donc; mais il les fit ranger ſur les poutres d'une ſalle, où il les laiſſa ſécher ſans y toucher. Cependant, comme il n'avoit pas accoûtumé de rien recevoir de perſonne, dès qu'il eût reçû ces citroüilles, le bruit s'en répandit dans tout le quartier; & à la prémiere occaſion qui ſe préſenta, chacun s'empreſſa de lui faire préſent de quelques fruits, ou de quelques légumes de ſon jardin. Pluſieurs ſe joignirent enſemble, chacun faiſant porter ce qu'il avoit: mais lorſqu'ils furent entrez dans la ſalle, ils virent les citroüilles en queſtion bien rangées ſur une poutre, & déja toutes fanées, ſans qu'il en manquât une ſeule. Ils ſe regarderent les uns les autres, & prirent le parti de s'en retourner.

Autre Exemple.

TSAO TCHI TSONG étoit Magiſtrat d'une ville du troiſieme ordre. Toutes les fois que ſon devoir l'obligeoit d'aller à la Capitale de la Province, il montoit une fort petite barque qui lui (*b*) apartenoit. Il en tenoit lui-même le gouvernail, & deux de ſes gens ramoient. Quand cette barque fût ſi vieille, qu'elle ne pût plus ſervir, le Gouverneur du pays ſon ſupérieur, fit faire une barque pour la lui donner. Un fameux Lettré, grand dans l'Empire, & ami du Gouverneur, paſſant par-là, mit une inſcription de ſa main ſur cette barque. L'inſcription avoit double ſens. L'un pouvoit être: quand les planches de cette barque ſeront auſſi minces que la couverture d'un (*c*) Livre, il ſera tems de penſer à la réparer. C'étoit dire qu'elle étoit très-bonne, & loüer celui qui l'avoit fait

(*a*) Les occaſions où l'inférieur fait des préſens à ſon ſupérieur, & l'ami à ſon ami, ſont principalement au nouvel an, au jour de la naiſſance, au cinquieme de la cinquieme Lune, au quinzieme de la prémiere Lune, quand il marie ſon fils ou ſa fille, quand il meurt quelqu'un chez lui, quand il part pour un long voyage, &c.

(*b*) Aujourd'hui c'eſt une corvée pour les bateliers de conduire les Mandarins & leurs gens.

(*c*) La couverture des Livres Chinois eſt une ſimple feüille de papier blanc, couverte d'une étoffe mince & légere, ou d'une autre feüille de papier, peinte en quelque couleur.

fait faire, & qui la donnoit. L'autre ſens pouvoit être : achevez le livre, on le reliera. C'étoit parler à celui qui devoit recevoir la barque, le loüer & l'exhorter à ne ſe pas démentir. MORALE DES CHINOIS.

A cette Inſcription près, qui étoit d'une excellente main, la barque étoit ſimple & ſans ornemens. Le Gouverneur l'envoyant à *Tſao*, lui fit dire qu'il l'avoit fait faire telle exprès, pour lui ôter toute raiſon de la refuſer. *Tſao* reçût la barque avec de grands témoignages de l'eſtime qu'il en faiſoit ; mais il réſolut de ne s'en ſervir qu'en certains jours ſolemnels, comme quand il iroit rendre ſes devoirs à ſes Ancêtres.

Autre Exemple.

LI MIEN LIN étant en Charge, non ſeulement étoit fort déſintéreſſé lui-même, mais il vouloit auſſi que ſes gens le fuſſent. Lorſqu'il quita ſa Charge pour ſe retirer chez lui, il craignit que quelqu'un de ſes domeſtiques, n'eût pris ou reçû quelque choſe à ſon inſçû. Quand tous ſe furent embarquez, il eût ſoin de les faire foüiller, & de faire publiquement jetter dans l'eau ce qu'il leur trouva : Canailles, leur dit-il, vous m'expoſez à la riſée de tout le monde ; on dira que j'ai pris par vos mains, n'oſant prendre par moi-même.

Autre Exemple.

NIEN TSONG allant être Grand-Examinateur dans une Province, fit rencontre en chemin d'un de ſes intimes amis, qui l'arrêta pour délibérer avec lui ſur des affaires importantes. Ils étoient logez dans une Bonzerie. Un homme très-riche de la Province où *Nien* alloit être Examinateur, étoit aux aguets ſur la route, & ſe trouva là. Il pria le Chef des Bonzes de porter pour lui la parole, & de promettre cinquante *Ouan* (*a*), ſi on l'aſſûroit du Dégré. *Nien* en ſoûriant, dit au Bonze : Faites venir ici cet homme, afin qu'il traite lui-même avec moi. Le Bonze auſſitôt l'appelle, croyant que tout alloit bien. Mais d'auſſi loin que *Nien* l'apperçut, ſans lui donner le tems d'ouvrir la bouche : Ignorez-vous, lui cria-t-il d'un ton ſévère, qu'étudier dès l'âge de trois ans, & ſans rélâche, c'eſt l'unique (*b*) voye pour parvenir aux Dégrez & aux Charges de l'Empire ? Prétendez-vous, pareſſeux que vous êtes, vous en ouvrir une autre à force d'argent ? Cet homme ſe retira tout confus, & *Nien* ſur le champ prit congé de ſon ami.

Autre

(*a*) Un *Ouan*, c'eſt dix-mille onces d'argent. Cette ſomme paroît bien groſſe : mais enfin je traduis comme il y a.

(*b*) On obtient quelquefois des Charges, & même des Dégrez par argent ; mais lorſque la choſe ſe découvre, le châtiment eſt tres-ſévère. Il n'y a pas plus de deux ans qu'un Grand-Examinateur de la Province de *Nan king*, fût coupé par la moitié du corps, pour avoir été convaincu d'avoir vendu le Dégré de *Kiu gin* à pluſieurs perſonnes. Le *Tſong tou* & le *Fou yuen*, c'eſt-à-dire, les deux plus grands Mandarins de la Province, furent auſſi caſſez comme ſuſpects d'être complices.

MORALE DES CHINOIS.

Autre Exemple.

LONG KING TCHONG fût en ſon tems un exemple de déſintéreſſement & de droiture. Quand il fût fait Magiſtrat de *Hiu tſu*, il ne mena avec ſoi que ſon fils & un (*a*) domeſtique. L'Hyver étant rude, ſon fils qui étoit ſenſible au froid, pria ſon pere de lui procurer du dehors un peu de charbon. *Long* n'eût garde d'y conſentir; mais faiſant apporter un bâton: Prenez ce bâton, dit-il à ſon fils; ſervez-vous-en pour faire l'exercice, tournez-le en tout ſens, & vous aurez bientôt chaud. Sur la fin de l'année qu'en (*b*) ſigne de réjoüiſſance on tire des pétards, ſon fils encore jeune vouloit s'en procurer du dehors (*c*). Son pere l'ayant ſçû, l'appella, & lui faiſant donner un bout de certain bois creux nommé *Tcheou* (*d*): Si vous aimez le bruit, mon fils, lui dit-il, frappez de ce bois ſur cette porte, vous en ferez à-peu-près autant qu'avec des pétards.

Honneurs rendus à un Mandarin déſintéreſſé.

HAI CHOUI mourut étant le prémier *Tu ſſeë* de la Cour du Midi. Son déſintéreſſement avoit toûjours été ſi grand, qu'après avoir paſſé par beaucoup d'emplois conſidérables, il étoit auſſi pauvre en mourant, que le moindre Lettré du commun. A ſa mort *Ouang yong ki* l'alla voir. Il fût également ſurpris & touché de ſa pauvreté. Ne pouvant retenir ſes larmes, il ſe retira, & envoya une bonne ſomme, pour aider aux fraix des funérailles. Les principaux de la Cour en firent autant; & ce qui fût encore plus honorable pour le défunt, c'eſt que le peuple à ſa mort, ferma pendant pluſieurs jours les boutiques, pour témoigner ſa douleur: & quand la famille en deüil partit avec le cercüeil pour le porter, ſuivant la coûtume, à la ſépulture de ſes Ancêtres, il y avoit le long de la riviere, juſqu'à environ dix lieües, des tapis dreſſez, & des tables garnies, qu'on lui offroit pour honorer ſa mémoire.

Fer-

(*a*) L'Empereur entretient un train réglé & déterminé pour les Mandarins, qui les accompagne quand ils ſortent. Ils n'ont communément alors que peu de leurs domeſtiques à leur ſuite, quand d'ailleurs ils en auroient plus de cent a leur ſervice; ce qui eſt fort ordinaire à la Chine.

(*b*) Il s'en tire un nombre infini à la fin de l'année & au commencement de l'autre en ſigne de réjoüiſſance. On en tire auſſi le prémier jour & le quinzieme de chaque Lune, & en divers tems de réjoüiſſance, auſſibien qu'aux Enterremens.

(*c*) Toute la famille d'un Mandarin un peu conſidérable eſt comme en priſon dans ſa maiſon. On n'en laiſſe ſortir aucun ſans grande raiſon. L'acheteur même eſt un homme du Tribunal, & non des domeſtiques du Mandarin.

(*d*) Les Européans ici & aux Indes, appellent ce bois *Bambou*. Il y en a beaucoup dans les Provinces méridionales de la Chine. C'eſt une eſpece de roſeau, mais qui devient tres-dur. Les plus gros n'ont guères qu'un pied Chinois de tour, & ſont longs d'environ vingt pieds. Au-deſſous de cette meſure il y en a de toute groſſeur & de toute longueur. Il eſt d'un grand uſage.

Fermeté d'un Mandarin.

TCHIN SUEN fût en ſon tems un modèle de déſintéreſſement, & il y joignit toûjours une droiture infléxible & une fermeté conſtante à réſiſter aux abus du ſiécle. Dans le tems qu'il préſidoit aux Lettres dans le *Chan tong*, il paſſa un *Yu ſſeë* *, qui alloit ailleurs en qualité de Viſiteur extraordinaire. Les Officiers du lieu, grands & petits, du moins tous ceux qui étoient d'un dégré inférieur à ce *Yu ſſeë*, venant à lui rendre leurs devoirs, ſe jetterent à deux genoux. Pour *Tchin* il ſe contenta de faire une profonde inclination.

Le Viſiteur en fût choqué, & lui demanda bruſquement, quel étoit ſon Emploi? J'ai ſoin des études, dit *Tchin*, ſans s'émouvoir. Qu'eſt-ce que cela, dit le Viſiteur en colere, en comparaiſon d'un *Yu ſſeë*? Je ſçais, Monſieur, la différence qu'il y a de l'un à l'autre, dit gravement *Tchin*; & je ne prétens point aller du pair avec vous. Mais, en matière de cérémonies, nous qui ſommes à la tête des Lettrez, nous les devons inſtruire par nos exemples; & dans les ſoûmiſſions que nous rendons à nos Supérieurs, nous ne pouvons excéder ſans conſéquence.

Le Viſiteur vit bien à l'air de *Tchin*, qu'il n'étoit pas homme à céder. Il apperçut d'ailleurs aux environs les Lettrez en troupes: ainſi comme il ſentit bien que la violence n'étoit pas de ſaiſon, il ſe radoucit. Prenant donc tout-à-coup un viſage ouvert, & un ton moins rude: Maître, dit-il, vous n'avez rien à voir dans les affaires qui m'amenent, ni moi dans celles qui vous regardent. Ne vous donnez pas déſormais la peine de venir chez moi. Sur quoi *Tchin* ſe retira.

Mandarin charitable & déſintéreſſé.

CERTAINE année la ſtérilité fût ſi grande dans le territoire d'*Y hing*, que de tous les enfans qui venoient au monde, on n'en nouriſſoit que très-peu. *Gin fang*, alors Gouverneur, publia ſur cela des ordres ſévères; & pour remédier à ce mal par toutes les voyes poſſibles, il fit une exacte recherche des femmes enceintes, & leur fournit de quoi ſubſiſter. On compta plus de mille familles qu'il avoit ſauvées par ce moyen. Auſſi quand à l'arrivée de ſon ſucceſſeur, il partit pour aller en Cour, il n'avoit plus que cinq charges de ris: & quand il arriva à la Cour, il n'avoit pas un habit ſupportable. Un *Tſiang kiun* ** de ſes amis, eût ſoin de lui en donner.

Peu après *Gin fang* fût fait Gouverneur de *Si ngan*. Il partit pour s'y rendre ſans y envoyer (*a*) des Lettres d'avis. Lorſqu'on s'y attendoit le moins,

* Nom de dignité.

** C'eſt le plus haut dégré de Milice.

(*a*) La coûtume eſt d'en envoyer, & cela cauſe de la dépenſe aux gens des Tribunaux, dont un détachement va quelquefois 60. ou 80. lieües au-devant du Mandarin.

MORALE DES CHINOIS.

moins, on le vit venir à pied; & en marchant vers ſon Tribunal, il expédia différentes affaires dont on lui parla. Il continua ſur ce pied-là tout le tems qu'il fût à *Si ngan*. Il y mourut en Charge, & la derniere parole qu'il dit, fût pour défendre qu'on prît rien des gens du lieu à ſon occaſion. On lui obéït exactement: & comme d'ailleurs il étoit très-pauvre, ſon cercüeil fût du bois le plus commun, & il fût enſeveli dans quelques vieux habits qui lui reſtoient. En récompenſe il fût pleuré de tout le monde, & on le regrette encore à *Si ngan*.

Parmi le Recüeil des Sentences gravées dans la Salle de Li ouen tſie, *on lit ce qui ſuit:*

VOUS n'êtes pas importun à vos égaux par des demandes trop fréquentes ou hors de propos. Qu'y a-t-il en cela de noble & de grand? Vous faire valoir par cet endroit, c'eſt juſtement vous vanter de n'etre pas un gueux de profeſſion.

Ne prendre que ce qui vous eſt dû, c'eſt bien fait. Mais ſi vous prétendez que cela mérite le beau nom d'homme déſintéreſſe, vous avez tort: c'eſt préciſément n'être pas voleur.

* Dans le village dont vous êtes Seigneur, vous êtes fort réſervé à exiger des corvées de vos vaſſaux. Ne prétendez pas à ce prix-là paſſer pour un homme vertueux & charitable. Tout ce qu'on vous doit, c'eſt de reconnoître que vous ne faites pas le petit tyran, comme font tant d'autres.

Pourquoi tant de ſoins d'amaſſer des richeſſes injuſtes? Eſt-ce pour fournir aux folles dépenſes d'une femme ou d'un fils? Eſt-ce pour ſoutenir le ridicule faſte d'une prétenduë nobleſſe? Eſt-ce enfin pour avoir de quoi aſſembler & payer les Bonzes, afin qu'ils demandent pour vous des proſpéritez? Peu importe laquelle de ces trois choſes vous ayez en vûë; il ſera toûjours vrai de dire que c'eſt employer bien mal vos peines & vos ſoins.

Ami ſolide & déſintéreſſé.

TCHAO KANG TSIN fût d'abord élevé à une Charge conſidérable avec *Ngeou yang tchong*. Enſuite ils furent tous deux faits Miniſtres. Il arriva que *Ngeou yang* fût accuſé de malverſation. *Tchao*, contre l'ordinaire des gens de même rang & d'une même profeſſion, fût très-ſenſible à la diſgrace de ſon collegue. Il n'omit rien pour le purger de tout ce qu'on lui imputoit. Il alla juſqu'à s'offrir à juſtifier tous les ordres que *Ngeou yang* avoit donnez, & à ſe faire ſa caution, le tout ſans bruit, ſans éclat, & à l'inſçû même de *Ngeou yang*.

Domeſ-

* Cela eſt fort rare à la Chine.

Domeſtique fidèle, intelligent, & attaché.

TCHAO CHE GIN Lettré de réputation, mais de peu d'expérience dans les affaires, n'ayant plus ni frere, ni neveu, perdit un fils qu'il avoit, & mourut peu après lui-même dans l'embarras de pluſieurs mécomptes, dont il étoit réſponſable. De ſorte qu'il étoit réduit à la derniere pauvreté. Cependant il laiſſoit trois filles dans un bas âge. Un ſeul eſclave nommé *Yen tſe*, pourvût aux beſoins de ces trois filles. Il trouva le moyen par ſon travail & par ſon induſtrie, de ne les laiſſer manquer de rien; & il ſe comporta toûjours à leur égard avec tant de reſpect & de réſerve, que pendant dix ans qu'il en eût ſoin, jamais il ne les regarda en face.

Quand il vit qu'elles devenoient grandes, il réſolut de faire un voyage à la Cour pour y découvrir quelqu'un de la connoiſſance de feu ſon Maître, qui lui aidât à marier ces trois filles, conformément à leur condition. A peine fût-il à la Cour, qu'il rencontra heureuſement *Li* & *Pé*, l'un Docteur du College Impérial, & l'autre *Che lang** dans un des grands Tribunaux. Il les ſuivit juſqu'à ce qu'ils fuſſent dans un endroit peu fréquenté Alors ſe jettant à leurs pieds, il leur déclara, les larmes aux yeux, le ſujet de ſon voyage.

Ces deux Seigneurs, ſurpris & touchez, le conſolerent: Nous nous ſommes connus feu vôtre Maître & nous, lui dirent-ils, dès les prémieres années de nos études. Nous ſommes fâchez d'avoir ignoré ſes malheurs, & ravis que vous nous fourniſſiez une occaſion de rendre un petit ſervice à ſa famille. Auſſitôt ils donnerent les ordres néceſſaires pour faire venir ſûrement & commodément ces trois filles. On les maria (*a*) avantageuſement toutes trois, & *Yen tſe* ſe retira fort content de ſon voyage.

Médecin charitable.

YEN YANG s'étoit rendu par ſon application très-habile Médecin; mais c'étoit en vûë d'exercer cette profeſſion par charité: & quoiqu'il guérît une infinité de malades, jamais il ne reçût rien d'aucun de ceux qu'il avoit guéris. Non ſeulement il ne refuſoit ſes remedes à perſonne de ceux qui s'adreſſoient à lui dans leurs maladies; mais ſi celui qui venoit le trouver étoit pauvre, outre les remedes, il lui donnoit encore quelque aumône, afin qu'il pût ſe procurer les petits ſecours néceſſaires dans ſa maladie.

Riche charitable.

TOU YNG SUN vêcut juſqu'à une extrême vieilleſſe, & fût juſqu'à la fin fort compâtiſſant & fort charitable. Un homme de ſon voiſinage devoit

* Nom d'Office.

(*a*) C'eſt bientôt fait en ce pays-ci, où il ne faut point de dot.

MORALE DES CHINOIS.

voit une ſomme d'argent à *Tou mong hiuen*, ſon fils aîné, qui étoit chargé de l'adminiſtration des biens. Ce débiteur n'ayant pas de quoi payer, & ne voyant pas quand il en auroit, pria ce fils aîné d'accepter en payement une maiſon & un bout de terrain propre à des ſépultures, & lui en apporta les contracts. Le fils aîné s'en défendit: „ Mon voiſin, lui dit-il, ce „ que vous propoſez n'eſt pas juſte; je ne prendrai point vos contracts; „ ils portent plus qu'il ne m'eſt dû. Si c'eſt que vous voulez en effet „ vendre cette maiſon & ce terrain; en faiſant entrer en payement ce que „ vous me devez, je dois vous payer ce qu'il y a de plus dans l'ancien „ contract."

Je vous ſuis obligé, dit le débiteur, de cette bonne volonté. Mais pour y répondre, je vous dirai que cette maiſon & ce terrain ne valent que la ſomme que je vous dois. On a exprimé davantage dans le contract; vous ſçavez que quelquefois on a des raiſons d'en uſer ainſi: mais réëllement ce que je vous dois eſt juſtement la ſomme que j'en ai payée. Le créancier charmé de la bonne foi de ſon débiteur, & ſe piquant de généroſité: Si vous, lui dit-il, qui êtes un homme ſans étude, vous pouſſez ſi loin la bonne foi & l'équité, je puis bien, moi, qui ai tant lû de livres, pouſſer la libéralité juſqu'à ce ſurplus que vôtre contract exprime. Tenez, le voilà; je vous le donne. Le voiſin alors le reçût avec bien des actions de graces.

Quand *Tou* le pere, qui étoit alors abſent, fût de retour, ce voiſin vint lui rendre compte de la généroſité avec laquelle en avoit uſé ſon fils, & lui en témoigner ſa reconnoiſſance. Le vieillard apprenant de ce voiſin qu'il avoit vendu ſa maiſon, témoigna de la ſurpriſe & de l'émotion. Comment, dit-il, mon fils a pris vôtre maiſon en payement? Où logerez-vous? Monſieur, répondit le voiſin, je penſe à aller demeurer en tel endroit. Auſſitôt le vieillard appellant ſon fils: Rendez à cet homme ſes contracts, lui dit-il: qu'on entoure ſon petit terrain d'une haye; & veillez à ce que les domeſtiques ne chagrinent pas ce voiſin, ſous prétexte qu'il nous doit.

Autre Exemple.

SOUS la Dynaſtie *Ming*, *Tong pou*, Envoyé de la Cour, paſſa par *Kiang poan*; un *Kiu gin* * du pays l'envoya ſaluër par un de ſes gens avec un billet ordinaire. *Tong* fit venir le domeſtique du *Kiu gin* en ſa préſence, & lui demanda à quoi s'occupoit ſon Maître qui menoit une vie ſi retirée? Monſieur, dit auſſitôt le domeſtique, l'année a été fort mauvaiſe en ces quartiers: les chemins ſont pleins de gens morts de faim. Mon Maître loüe chaque jour un certain nombre de gens pour recüeillir & inhumer les corps de ces pauvres malheureux. Il a déja procuré la ſépulture à plus de mille. *Tong* parût fort touché de ce récit: il ne laiſſa pas de continuer à interroger le domeſtique. Le nombre des morts étant ſi grand, il faut bien

* Dégré de Littérature.

bien des ouvriers, dit-il; comment vôtre Maître pourvoit-il à leur payement? Ce ſeul embarras n'eſt pas petit. Cela ne l'embarraſſe pas le moins du monde, répondit le domeſtique; il a réglé tant de grains pour les fraix de la ſépulture de chacun de ces pauvres gens, & le payement ſe fait par un tel, qui eſt parent de nôtre Maître. *Tong* ne pouſſa pas plus loin ſes queſtions; mais loüant au domeſtique la charité du Maître, il ne laiſſa pas de lui écrire par ce même domeſtique un petit billet d'avis en ces termes: Toute bonne œuvre ſe doit cacher autant qu'on le peut: du moins ne faut-il pas chercher à la publier. Rien de plus bas que ces charitez, dont la vanité eſt le motif. MORALE DES CHINOIS.

Récompenſe de la fidélité à rendre une choſe trouvée.

DU tems de l'Empereur *Yong lo*, un Marchand nommé *Sun yong* étant en voyage, vit ſur ſa route une bourſe ſuſpenduë à un pieu. Il l'ouvrit, & y trouva deux grandes aiguilles d'or, telles que les femmes en portent à leurs cheveux. Il s'aſſit dans cet endroit, attendant que la perſonne qui les avoit perduës, vint les chercher. A nuit cloſe, vint une eſclave toute en pleurs, qui cherchoit les aiguilles de ſa Maîtreſſe qu'elle avoit perduës, & qu'on la ſoupçonnoit d'avoir volées. Le Marchand s'étant aſſûré que ce qu'il avoit trouvé, étoit juſtement ce qu'elle cherchoit, le lui remit. La fille tranſportée de joye, lui demanda ſon nom: il ne le dit point: Monſieur, ajoûta-t-elle; que puis-je faire pour vous témoigner ma reconnoiſſance? A ces mots le Marchand doubla le pas ſans rien dire, & gagna, malgré la nuit, un gîte aſſez loin de là. Lorſqu'il fût arrivé à *Nan yang*, qui étoit le terme de ſon voyage, il fit en très-peu de tems un gain beaucoup plus conſidérable qu'il ne pouvoit l'eſpérer. Il partit pour s'en revenir avec pluſieurs autres Marchands. Repaſſant, mais en barque, à l'endroit même où il avoit trouvé la bourſe, & ſa barque s'étant rangée le long du rivage, il vit ſur le bord de la riviere l'eſclave à qui il avoit rendu la bourſe. Cette fille venant de laver du linge, le vit auſſi, & le reconnut. Elle lui parla pendant quelque tems, étant toûjours ſur le rivage, & le Marchand ſur ſa barque. Après quoi elle ſe retira. *Sun yong*, que cet entretien avoit arrêté quelque tems, & empêché de ſuivre les autres barques, trouva qu'il étoit tard pour partir ſeul, & ſe réſolut de demeurer là le reſte du jour. Il s'éleva tout-à-coup une tempête. Tous ceux qui étoient partis, périrent. *Sun yong* qui s'étoit arrêté, ne périt point.

Contre ceux qui abuſent de la miſere d'autrui.

LA pauvreté & les richeſſes changent ſouvent de maiſon. Les biens de ce monde n'ont point de maître bien fixe. Quand on vend ce qu'on en a, c'eſt communément par néceſſité. Cependant il n'eſt que trop ordinaire qu'un homme réduit à cette extrêmité, rencontre quelqu'un de ces riches impitoyables, toûjours prêts à s'engraiſſer des malheurs d'au-

MORALE DES CHINOIS.

d'autrui. Ce cruel met aux biens d'un homme, que la néceſſité preſſe, à-peu-près le prix qu'il veut. Le contract paſſé, c'eſt beaucoup s'il paye ſur le champ la moitié du prix. Il remet le reſte du payement à certains termes ; & s'il voit quelque choſe dont le pauvre vendeur ait grand beſoin, il eſt attentif à le lui donner en payement ; mais c'eſt toûjours à un prix beaucoup au-deſſus du prix raiſonnable. Ainſi le pauvre vendeur ne touchant rien que par parties, quand il vient compter avec ce riche, il trouve qu'il a plûtôt dépenſé le prix de ſes biens, qu'il ne l'a touché. Vouloir entrer en compoſition, & demander de la modération ſur le prix de certaines choſes, cela eſt fort inutile. Encore trop heureux, ſi la néceſſité où il s'eſt trouvé d'acheter les biens de ce pauvre homme, n'eſt pas pour l'acheteur une raiſon de rompre avec lui tout commerce, & de le traiter en ennemi. Du moins eſt-il ſûr qu'il s'applaudit de ſe voir poſſeſſeur de ces biens, ſans qu'il lui en coûte qu'environ la moitié de ce qu'ils valent. Cela s'appelle avoir de l'induſtrie & entendre ſes affaires. Il ne fait pas attention, l'aveugle qu'il eſt, à la conduite ordinaire du Ciel, qui ſe plaît à rendre à chacun ce qu'il mérite. Son injuſte cruauté ne ſera point impunie : il en portera peut-être lui-même la peine ; ſinon elle tombera ſur ſes déſcendans.

Charité déſintéreſſée.

LEOU Y originaire de *Vou yn*, avoit l'ame fort charitable : il en donna de fréquentes preuves dans ſa vie ; je n'en rapporterai que deux ou trois. *Tchang ki li* allant à la Cour, & conduiſant le corps de ſon pere qui étoit mort en Province, trouva ſur la route auprès d'*Ou yn* des glaces en quantité. Le chariot qui portoit le corps de ſon pere, verſa, & fût mis en pieces. Comme il n'avoit point là de connoiſſance, il envoya chez celui du lieu dont la maiſon avoit le plus d'apparence, demander un chariot à emprunter, pour continuer ſon voyage. *Leou y* fût celui à qui on s'adreſſa. Il donna ſur le champ un chariot, ſans s'informer quel étoit celui qui le demandoit, & ſans vouloir ſe nommer lui-même au domeſtique, qui étoit venu en faire la demande pour ſon Maître. *Tchang* n'eût pas plûtôt fait les obſeques de ſon pere, qu'il renvoya un domeſtique à *Ou yn* conduire le chariot, & remercier celui qui lui avoit aidé ſi à propos à s'acquiter de ſes devoirs de fils. *Leou* ayant apperçû d'aſſez loin ce chariot, ferma ſa porte. Il ne reçût ni chariot ni remercîment ; mais il fit dire au domeſtique qu'apparemment il ſe trompoit, & le prenoit pour un autre.

Autre Exemple.

CE même *Leou y* revenant un jour de *Tchin leou*, dont il venoit de quiter le Gouvernement, rencontra ſur la route un pauvre Lettré qui venoit de mourir aſſez ſubitement, & dont le corps étoit ſur le bord du chemin. Le Gouvernement qu'avoit *Leou*, bien loin de l'enrichir, n'avoit ſervi qu'à le rendre plus pauvre, tant il étoit déſintéreſſé & charitable

table. Se trouvant donc alors ſans argent, il quita ce qu'il avoit de meilleurs habits, pour en revêtir le mort, ſelon la coûtume; & vendant le cheval qu'il montoit, il monta un bœuf. Il n'eût pas fait deux journées de chemin, qu'il ſe préſenta à lui un pauvre homme prêt à expirer de faim & de miſere. Sur le champ il déſcendit, & fit tuer ſon bœuf pour ſecourir ce malheureux. Ses gens lui diſant qu'il pouſſoit trop loin la compaſſion: Vous vous trompez, leur répondit-il; voir ſon prochain dans la miſere, & ne pas le ſecourir, c'eſt n'avoir ni cœur ni vertu. Il continua ainſi ſa route à pied, & preſque ſans rien manger. MORALE DES CHINOIS.

Préſence d'eſprit charitable.

UN jour *Ou pan* revenant d'un petit voyage, & prêt d'arriver à ſa porte, apperçut un homme qui voloit des châtaignes dans ſon parc. Il rebrouſſe auſſitôt chemin, & prend un détour de demie lieüe. Quand il fût de retour à la maiſon, le domeſtique qui l'avoit accompagné, prit la liberté de lui demander la cauſe de ce détour: C'eſt, dit-il, que j'ai apperçû dans mon parc un homme dans un châtaigner, qui voloit de mes châtaignes: j'ai rebrouſſé chemin, afin qu'il ne me vît pas. Car s'il m'avoit apperçû, une ſubite peur auroit pû le faire tomber. Peut-être en tombant ſe ſeroit-il grievement bleſſé. Ce qu'il m'a volé, valoit-il la peine de l'expoſer à ce danger?

Maximes de Morale.

SU MA KUANG s'entretenant un jour avec *Tchao yong*, lui dit: Le déſintéreſſement, la droiture, & la force, ſont trois vertus, qui ne ſe trouvent guères enſemble dans un ſeul homme: je les ai vûës cependant toutes trois dans un tel; c'étoit un grand homme. Permettez-moi de vous dire, réprit *Tchao yong*, que la réünion de ces trois vertus n'eſt pas ſi rare: ce n'eſt pas ce qu'il y a de plus difficile; & les avoir poſſedées toutes trois enſemble, n'eſt pas, à mon ſens, le plus bel endroit de la perſonne que vous nommez. Avoir un parfait déſintéreſſement ſans le moindre orgüeil; une droiture de cœur infléxible, ſans cependant choquer perſonne; beaucoup de force & de bravoure, ſans manquer de douceur & de politeſſe; voilà ce qui eſt rare & difficile, & c'eſt ce que nous avons admiré dans le grand homme dont vous faites l'éloge.

Lorſque je vois quelqu'un à qui il eſt arrivé quelque méchante affaire, & qui n'a pas de quoi s'en rélever, ou bien quelqu'autre que l'indigence fait beaucoup ſouffrir: quand je n'aurois pas de ſuperflu, je l'aſſiſte, & je crois devoir le ſecourir ſuivant mes forces; & cela avec d'autant plus de ſoin & d'empreſſement, que cet homme eſt moins importun, ſoit par la difficulté de m'approcher pour m'expoſer ſa miſere, ſoit par pudeur & par réſerve. Mais pour ce qui eſt de ces gueux de profeſſion, qui font trafic d'un bâton & d'une béface, qui vont de ville en ville, & de maiſon en maiſon, répétant des plaintes & des lamentations étudiées, qui s'ap-

MORALE DES CHINOIS.

plaudiſſent d'avoir bien fait leur perſonnage, quand on leur donne quelque choſe; & qui, quand ils n'obtiennent rien, regardent les gens de travers, & quelquefois éclatent en malédictions & en injures: je les juge indignes de compaſſion, & je crois qu'on n'en doit faire aucun cas. Car pourquoi un honnête homme ſe retranchera-t-il ſa dépenſe, pour fournir aux débauches de ces charlatans?

Libéralité d'un Mandarin pour les pauvres.

LO OUEY TE étant en Charge à *Nin koué*, alla un ſoir ſouper chez un Magiſtrat ſupérieur qui l'avoit invité. Celui-ci remarquant ſur ſon viſage une joye extraordinaire, en voulut ſçavoir la raiſon. Je vous avoüerai franchement, dit *Lo*, que j'ai eu une vraye ſatisfaction; il s'eſt préſenté à moi une quinzaine de pauvres gens, qu'une année de ſtérilité a obligé de quiter leur village pour chercher ailleurs de quoi vivre. Je leur ai diſtribué tout ce que j'avois amaſſé des épargnes, que j'ai faites depuis que je ſuis en Charge, pour les mettre en état de retourner chez eux, & d'y labourer leurs terres; & je l'ai fait avec joye. Mais ce qui m'a cauſé un plaiſir bien plus ſenſible, c'eſt que de toute ma famille, & parmi un aſſez bon nombre de mes parens qui ont été témoins de ma libéralité, il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait eu la penſée de déſapprouver cette action de charité; tous au contraire en ont parû fort contens. Voilà ce qui me cauſe la joye dont vous vous êtes apperçû.

Exemple de Modeſtie & de Pudeur.

LE quartier de *Tai yuen* (*a*) étant fort peuplé, on cherchoit à ménager le terrain; c'eſt pourquoi, après avoir mis les morts dans un cercüeil, on avoit coûtume d'en laiſſer pluſieurs ſans les inhumer. *Tun y* s'y étant rendu en qualité de Gouverneur, chargea ſes Officiers ſubalternes de recüeillir ceux des cercüeils & des cadavres, qui n'étoient pas encore tout-à-fait en pouſſiere; & ſéparant (*b*) ceux des hommes de ceux des femmes, il les fit enterrer dans deux grandes foſſes diſtinguées. Il ordonna que dans tous les environs on en uſât de la ſorte; qu'on comptât combien de mille on mettoit en chaque foſſe, & qu'on le marquât ſur une pierre, y gravant auſſi le jour, le mois, & l'année.

Autre Exemple.

UN Lettré nommé *Kin*, à l'âge de 50. ans, n'avoit point encore eu d'enfans. Une année qu'il tenoit école dans un endroit nommé *Kin tan*, aſſez loin de *Tching kiang*, lieu de ſa demeure, ſa femme acheta une jeune fille

(*a*) Capitale de la Province de *Chan ſi*.

(*b*) On peut juger par-là combien les Chinois ſont aiſez à ſe ſcandaliſer ſur les aſſemblées d'hommes & de femmes.

fille du voiſinage, pour ſervir d'une femme du ſecond ordre à ſon mari. Sur la fin de l'année, tems ordinaire des vacances, le mari révenant à la maiſon, ſa femme dreſſa une petite collation ſur la table d'un apartement intérieur, où elle avoit placé cette jeune fille, qu'elle avoit fort proprement habillée. Ayant appellé ſon mari; Je ſuis déſormais trop âgée, lui dit-elle, pour vous pouvoir donner des enfans. J'ai acheté cette jeune fille, qui eſt du voiſinage & de ma connoiſſance. Elle eſt, comme vous voyez, aſſez bien faite, & a d'autres bonnes qualitez; prenez-la pour être vôtre femme du ſecond ordre: peut-être empêcherez vous par-là vôtre famille de s'éteindre.

A ce diſcours, & plus encore à cette vûë, le mari rougit, & baiſſa la tête ſans dire un ſeul mot; la femme s'imagina que ſa préſence rendoit ſon mari confus. Elle ſort & enferme dans la chambre ſon mari & la jeune fille. Le mari qui voulut ſortir auſſi, trouvant la porte fermée, ſauta par une fenêtre; & allant trouver ſa femme: Vous avez un bon cœur, lui dit-il, mes Ancêtres & moi nous vous ſommes fort obligez: mais vous ne ſçavez pas que cette fille étant encore petite, je l'ai ſouvent portée entre mes bras, & lui ai ſouhaité à chaque fois un mariage bien aſſorti. Je ſuis ſur l'âge & aſſez infirme, je lui ferois tort de la prendre. Rendez-la vîte à ſon pere. On la rendit, & à la fin de l'année *Kin* eût de ſa femme un fils, qui à l'âge de 17. ans obtint le Dégré de *Sieou tſai* *; l'année ſuivante, celui de *Kiu gin* **, & qui fût dans la ſuite un grand & fameux Miniſtre.

Autre Exemple.

DANS la révolte de *Tchang lien tchang*, un jeune étudiant nommé *Ouang y tſin* étant tombé entre les mains des Rébelles, apperçût parmi ceux qu'ils avoient enlevez, la femme d'un autre jeune homme de ſa connoiſſance. Sur le champ il va trouver le Chef des Rébelles, & lui dit: Monſieur, je trouve ici ma ſœur; je viens vous demander en grace qu'elle ne ſoit point déshonorée: nôtre rançon ne tardera pas, je vous en réponds. Mais s'il arrive la moindre choſe à ma ſœur, nous ne pourrons, ni elle, ni moi, ſurvivre à cet affront. Il dit ces paroles d'un ton & d'un air qui perſuada l'Officier. On le mit avec cette jeune femme dans une chambre qu'on leur donna pour priſon. Ils y paſſerent un mois & davantage, ſans qu'il échapât à ce jeune homme, ni une parole, ni un geſte, qui ne fût ſelon toutes les règles de la bienſéance.

Médecin charitable.

KIN KO Médecin de *Chan yu* joignoit à une grande habileté un égal déſintéreſſement & une charité peu commune. Qui que ce fût qui l'appellât, pauvre ou riche, il accouroit auſſitôt, quelque tems qu'il fît: c'étoit alors la coûtume que les Médecins de quelque réputation allaſſent en chaiſe,

* Bachelier. ** Licentié.

MORALE DES CHINOIS.

ſe, mais il fit toûjours ſes viſites à pied juſqu'à l'âge de 80. ans. Quand on lui demandoit pourquoi? Je crois, diſoit-il, cette dépenſe mieux employée à ſoulager les enfans malades de pluſieurs pauvres familles. En effet il ſauvoit la vie à une infinité d'enfans, & il avoit pour cela un talent rare. Sa charité ne ſe bornoit cependant pas là. Si quelque pauvre malade avoit beſoin de *Gin ſeng*, ou de quelque autre remede encore plus cher, il le fourniſſoit à ſes fraix, le méloit, ſans rien dire, dans d'autres drogues communes, & le leur donnoit, ſans jamais le leur faire ſçavoir. Il ſauva de la ſorte un fort grand nombre de pauvres gens.

Un jour paſſant dans la ruë, il vit un homme qui vendoit ſa femme, pour avoir de quoi payer à l'Empereur ce qu'il lui devoit. *Kin ko* lui dit de retenir ſa femme, & paya ſur le champ pour lui. Enfin à l'âge de quatre-vingt-ſept ans, étant prêt de mourir, il vit venir comme au-devant de lui une jeune Vierge, dont l'éclat ſurpaſſoit celui de l'or & des pierres précieuſes; & toute la maiſon fût remplie d'une odeur plus agréable que celle des parfums les plus exquis. Depuis ce tems-là ſa poſtérité a été nombreuſe.

Exemple de Charité.

TCHEOU PI TA tout jeune encore, avoit cependant un emploi à *Chao ſung*, ville de *Tche kiang* *. Un Ecrivain de ſon Tribunal, par une négligence coupable, fût cauſe que le feu prît à la maiſon. L'incendie qui ſe communiqua de maiſons en maiſons en ayant conſumé un bon nombre, l'Ecrivain fût mis en priſon, & il ne s'agiſſoit de rien moins que d'être condamné à la mort. Avant que les procédures fuſſent finies, & portées aux Tribunaux ſupérieurs, *Tcheou* s'informa de cet Ecrivain même, quelle peine il y avoit pour un homme en Charge, quand il arrivoit que par ſa faute, le feu brûloit les maiſons du peuple. On le caſſe ſans rémiſſion, dit l'Ecrivain. Sur cela *Tcheou* alla déclarer, quoique fauſſement, que l'incendie étoit arrivé par ſa faute; & par la perte de ſon emploi, il ſauva la vie à l'Ecrivain. Il ſe retira enſuite chez lui, étudia longtems avec application, parvint aux plus hauts Dégrez des Lettres, & obtint enfin le titre de *Kong* **.

Sur l'Avarice.

CETTE maiſon riche, mais dont la juſtice & la charité ſont bannies; qu'eſt-ce autre choſe qu'une montagne ſtérile, qui renferme en ſon ſein de riches métaux, mais fort inutiles, s'ils n'en ſortent?

Sur le mauvais uſage des Talens.

CET homme qui a tant d'eſprit & de ſi beaux talens, & qui ne s'en ſert

* Nom d'une Province de la Chine.

** Titre d'honneur, comme Duc, Marquis, &c.

ſert que pour le mal; quel nom peut-on plus juſtement lui donner, que celui de tyrannique déſtructeur des œuvres du Ciel? MORALE DES CHINOIS.

Compaſſion pour un Pauvre.

KOU FANG TCHOU s'étant levé une nuit par haſard, vit de ſa cour dans ſon jardin un homme monté ſur un arbre où il voloit des fruits. Quel eſt cet homme-là, dit-il tout haut? Le voleur qui l'entendit, ſaiſi de frayeur, tomba de haut en bas, & s'incommoda. *Kou* l'alla joindre auſſitôt, & reconnût que c'étoit le fils d'un de ſes voiſins. Je ſçais, lui dit-il, en le raſſûrant, que vous êtes pauvre: la néceſſité fait faire bien des choſes. Ce que vous me voliez n'étoit rien. Je ſuis bien fâché que vous ayez ainſi pris la peur; faites effort pour vous retirer chez vous, demain j'aurai ſoin de vous procurer quelque ſecours. En effet il lui donna du grain & quelque argent, mais en grand ſecret, & ſans en rien dire dans la maiſon. Quand cet homme fût bien guéri de ſa chûte, un jour *Kou* aſſemblant ſes fils & ſes neveux: Mes enfans, leur dit-il, vous avez maintenant raiſonnablement de quoi vivre; il faut que chacun de vous s'applique & apprenne à le conſerver; cela ne ſe fait point ſans peine: mais c'eſt une peine qu'il faut prendre, ſans quoi on ſe trouve bientôt dans l'indigence, & la miſere porte ſouvent à de grandes baſſeſſes. Je pourrois vous en citer des exemples, ſans les aller chercher bien loin: ſur quoi il leur raconta l'avanture de ſon voleur. Chacun demandant qui c'étoit, le Vieillard les en reprit. Penſez, leur ajoûta-t-il, à profiter de la leçon que je vous fais; c'eſt de quoi il eſt queſtion. Que ſerviroit pour vôtre inſtruction, que vous connuſſiez l'homme dont il s'agit.

Miſere ſoulagée.

UN homme du territoire de *Sin kien* ſouffrant depuis longtems les rigueurs d'une affreuſe pauvreté, ſe trouva enfin réduit à trois *Fan* * d'aſſez bas argent, ſans ſçavoir où donner de la tête quand ils ſeroient dépenſez; lui & ſa femme au déſeſpoir, acheterent pour deux *Fan* de ris, & pour un d'arſénic, réſolus de méler l'un avec l'autre, & de mettre par-là fin à leur miſere. Le ris étoit preſque cuit, & l'arſénic venoit d'y être mêlé, lorſque tout-à-coup un des Surveillans de ce canton entra dans leur maiſon. Il venoit de loin à jeun; il avoit faim; & preſſé d'aller ailleurs, il demandoit vîte un peu de ris. Comme on lui dit qu'il n'y en avoit point, il avança la tête vers le fourneau, & en vit qui étoit prêt d'être ſervi. Il ſe plaignit amerement de ce qu'on avoit eu recours au menſonge, pour lui refuſer ſi peu de choſe. Alors le Maître du logis remuant doucement la main; Je n'ai garde, lui dit-il, de vous donner de ce ris à manger, & il lui en ajoûta la raiſon fondant en larmes.

A ces paroles le Surveillant prend le baſſin, jette promptement le ris dé-

* Un *Fan* eſt la centieme partie d'une once.

MORALE DES CHINOIS.

déhors, & l'enterre : puis consolant ces pauvres gens ; suivez-moi, dit-il au mari, je puis vous donner cinq *Teou* * de grain : vous en aurez pour quelques jours, & vous pourrez pendant ce tems-là trouver quelque ressource pour l'avenir. Ce pauvre homme suit donc le Surveillant ; & le remerciant fort de sa charité, apporte les cinq *Teou* de grain dans le sac même où ils étoient.

A son retour il ouvre le sac, & il y trouve outre le grain, cinquante onces de bel argent. Il en fût fort étonné : puis revenant de sa surprise ; c'est sans doute, dit-il en lui-même, de l'argent dû à l'Empereur, que cet homme aura ramassé par commission, & oublié par mégarde dans ce sac. S'il étoit redevable de cette somme & de l'argent de l'Empereur, ce seroit pour lui une grosse affaire. Il a eu compassion de moi ; je n'ai garde de lui vouloir nuire. Sur quoi il retourne vîte au Surveillant, pour lui rendre cet argent : Moi, dit le Surveillant, je n'ai point eu commission de recüeillir l'argent de l'Empereur ; je n'ai point mis cet argent dans le sac : d'où l'aurois-je pris, pauvre comme je suis ? Il faut que ce soit une faveur du Ciel. Le Surveillant eût beau dire que cet argent n'étoit point à lui, l'autre l'ayant trouvé dans le sac avec le grain qui lui avoit été donné, ne vouloit point le retenir. Enfin la conclusion fût qu'ils partageroient par la moitié ; ce qui les accommoda l'un & l'autre.

Charité récompensée.

UN Marchand de *Hoei tcheou* passant aux environs de *Kieou kiang*, fit rencontre d'une barque que les vôleurs avoient pillée. Il y avoit dans cette barque sept personnes d'une physionomie heureuse. Le Marchand, quoique peu riche, les habilla, & leur ayant donné à chacun quelque argent, il poursuivit sa route, sans s'informer ni de leurs noms, ni d'où ils étoient. L'année suivante, six de ces sept infortunez furent faits *Kiu gin* ; & au bout de plusieurs années, l'un d'entre eux, sçavoir *Fang ouan tché* vint en qualité de Visiteur dans le territoire de *Kia hou*. Le Marchand qui avoit mal réüssi dans son commerce, s'étoit trouvé sans ressource loin de son pays, & s'étoit vendu pour esclave à un Officier de *Kia hou*. *Fang* mangeant chez cet Officier, reconnut parmi les gens qui servoient à table, le Marchand qui lui avoit autrefois fait la charité. Il l'appelle pour l'éxaminer de plus près ; & s'étant bien assûré que c'étoit lui : Vous souvenez-vous de la charité que vous exerçâtes il y a huit ans à l'égard de sept personnes ? Je ne m'en souviens point, répondit l'esclave, Quoi ? réprit *Fang*, ne vous souvenez-vous pas de sept personnes, qui venoient d'être dépoüillées aux environs de *Kieou kiang*, & à qui vous donnâtes de l'argent & des habits ? Je m'en souviens bien, moi, ajoûta-t-il, se levant de table, & pliant le genou pour le saluer, j'en étois un, & je reconnois mon bienfaîteur. Il obtint sa liberté, le retint quelque tems auprès de soi, lui donna quelques centaines d'onces d'argent, & lui en procura de ceux avec les-

* Le *Teou* est la dixieme partie d'un *Tan* : & le *Tan* est de cent livres environ.

lesquels il avoit été autrefois volé. Ainsi le Marchand se trouva sur un bon pied, & en état de s'en retourner avec honneur.

MORALE DES CHINOIS.

Riche attentif aux besoins des Pauvres honteux.

OUAN GIN FANG, arriere-petit-fils du fameux *Ouan ngan y*, étoit un homme puissamment riche en argent & en fonds de terres ; jusques-là que ses grands biens lui avoient fait donner le surnom de *Poan seng*, qui signifie *moitié de Province*. Mais autant qu'il étoit riche, autant avoit-il peu d'attache à ses richesses. Il en usoit honnêtement selon sa condition : du reste il faisoit de grandes largesses, & avoit beaucoup de compassion pour les Pauvres. Quand il découvroit dans son quartier quelques familles indigentes, il se faisoit un plaisir de les soulager; & quand ces familles étoient de condition à rougir de leur pauvreté, il prenoit sur soi de l'argent dans une bourse, & sortant le soir sous quelque prétexte, il prenoit son tems pour faire passer cet argent dans leur maison sans être apperçû. Il soutint ainsi plusieurs honnêtes familles, dont la plûpart ne sçachant pas d'où leur venoit un secours si peu attendu, le regarderent, comme une faveur venuë immédiatement du Ciel. Il y en eût d'autres qui jugerent que ces secours leur venoient de la libéralité de *Ouan*, & qui allerent lui en témoigner leur reconnoissance: mais il leur répondit toûjours d'une manière propre à éloigner de leur idée qu'il fût leur bienfaiteur, & il refusa constamment d'accepter leurs remercîmens.

Autre Exemple.

UN Marchand nommé *Tou lieou ong*, entendit pendant la nuit un voleur qui entroit dans sa maison: Il y a, dit-il de son lit, dix ou douze *Chin* (*a*) de ris en tel endroit, vous pouvez les prendre à l'aise. Si cependant vous vouliez bien m'en laisser un *Chin*, pour donner demain à dîner à deux enfans que j'ai, vous me ferez plaisir. Le voleur enleva en effet le ris, à un *Chin* près, & rencontrant ensuite le Marchand: J'ai oüi dire qu'on vous a volé, lui dit-il, cela est-il vrai? Point du tout, dit le Marchand. Quoi, dit le voleur, dernierement pendant la nuit, on ne vola point vôtre ris? Je vous ai déja dit que non, répondit le Marchand. On me l'a cependant bien assûré, répondit le voleur; on m'a même ajoûté que vous priâtes celui qui voloit vôtre ris, de vous en laisser un *Chin*; qu'en est-il? Le Marchand persistant à nier le fait: Je sçais ce qui en est, dit le voleur; & c'est moi-même qui vous ai volé; mais je m'en repens: vôtre vertu me charme, & je veux vous rendre exactement le ris que je vous ai pris cette nuit-là. Le Marchand ne se rendit pas encore, & il persista toûjours à dire qu'on ne l'avoit point volé.

Ami

(*a*) *Chin* est la dixieme partie du *Teou*, & la centieme du *Tan*, qui est une mesure de cent livres, selon la balance Chinoise, & cent-vingt livres selon l'Européane.

MORALE DES CHINOIS.

Ami fidèle.

OU TING KIA, entre autres belles qualitez, avoit celle d'être bon ami. Il en donna des preuves pendant ſa vie. J'en rapporte une. *Lo ki*, avec lequel il avoit lié amitié depuis quelque tems, tomba malade dans un voyage, aſſez éloigné de ſa maiſon. *Ou ting kia* qui en eût avis, partit ſur le champ pour l'aller voir. Quand il arriva, tous les gens de *Lo ki* étoient déja morts d'une dyſenterie contagieuſe, & *Lo ki* étoit attaqué de la même maladie. *Ou ting kia*, ſans s'effrayer du danger, ſervit ſon ami, comme s'il eût été ſon domeſtique, faiſant ſes boüillons, accommodant ſon lit, le portant entre ſes bras, enfin lui rendant les ſervices les plus bas, juſqu'à ſe lever dix ou douze fois chaque nuit pour le ſoulager, ſans jamais donner le moindre ſigne d'impatience ou de laſſitude. Auſſi *Lo ki* étant rétabli, avoit accoûtumé de dire: Avant l'âge de 40. ans, je devois la vie à mes parens; le reſte des années que j'ai vecu, c'eſt à mon ami *Ou* que je les dois.

Maximes de Morale.

CELUI qui fait du bien à des gens hors d'état d'uſer de retour, amaſſe un tréſor de vertu, qui pour être caché, n'en eſt pas moins riche: c'eſt un bon héritage pour ſes enfans.

Quiconque, au contraire, par ſa dureté ou ſon injuſtice, s'attire les malédictions d'autrui: quand ſon autorité ſeroit capable de les empêcher d'éclater; ſon crime, pour être moins connu, n'en eſt pas moins réël; ce que je dis, eſt vrai de tout le monde: mais il ſemble qu'il l'eſt encore plus de ceux qui ont l'honneur d'être en Charge.

Calomnie ſoufferte en ſilence par principe de charité.

LOU PANG, ayant eu d'abord le Gouvernement de *Tchang té*, il remplit ſi dignement ce poſte qu'on le fit paſſer à *Vou tchang*, ville plus conſidérable. Il paſſa par *To tcheou* qui étoit ſur ſa route, où il venoit de ſe perdre quelques pieces de bois conſidérables, qu'une tempête y avoit pouſſées. Le Gouverneur du lieu ne ſçachant pas que ce bois apartenoit à l'Empereur, l'avoit recüeilli, & en avoit fait préſent à *Fang tchoui*, grand Officier qui venoit de paſſer par cette ville. Celui qui avoit l'intendance de ces bois, ſçût que *Lou pang* avoit paſſé par *To tcheou*, à-peu-près dans le tems que ces pieces de bois s'étoient perduës: il l'accuſa de les avoir recüeillies: à quoi *Lou* ne répondit rien. Son ſilence fût pris pour un aveu. Comme il ne s'agiſſoit de rien moins que d'être déſtitué de ſon emploi, bien des gens qui ſçavoient ce qu'étoit devenu ce bois, s'offroient à ſervir de témoins pour ſa décharge, & le preſſoient d'éclaircir l'affaire: Si j'éclaircis cette affaire, répondit-il, voilà deux ou trois honnêtes gens convaincus de la faute qu'on m'impute; il ne m'en coûte, pour les ſauver,

ver, que de me taire & perdre ma Charge. J'aime mieux ſouffrir cette perte que de leur nuire. MORALE DES CHINOIS.

Exactitude à réparer le tort fait à autrui.

TCHAO KOUEI avoit à *Tuen tcheou* la charge de fournir les chevaux de poſte. Il aimoit à monter à cheval, & ſouvent il étoit en chemin pendant la nuit. Il arriva un ſoir que ſe laiſſant conduire à ſon cheval, il paſſa au travers d'un champ de ris, & y fit quelque dommage; lorſqu'il y eût fait attention, il mit pied à terre, attacha ſon cheval, & attendit qu'il fût jour pour voir le tort qu'il avoit cauſé, & dédommager auſſitôt le maître du champ.

Fidélité a rendre une choſe trouvée, récompenſée par le recouvrement d'un fils perdu.

UN honnête homme de *Mi yun* avoit un fils unique, qu'il aimoit fort. Cet enfant s'étant un jour écarté tant ſoit peu de la maiſon, fût enlevé, & ſon pere eût beau faire des recherches, il n'en pût jamais rien apprendre. A quelque tems de-là des Marchands faiſant voyage pendant les chaleurs, s'arrêterent pour ſe répoſer à la porte de cet homme, où il y avoit un ombrage épais. L'un d'eux oublia de reprendre en partant un ſac de toile jaune, qu'il avoit attaché derriere une porte, pour être moins expoſé, car tout ſon argent y étoit renfermé. Quelque tems après, le Maître du logis apperçut ce ſac, & ne doutant point qu'il n'apartint à quelqu'un de ces voyageurs qui s'étoient répoſez là, il le recüeillit ſoigneuſement, attendant qu'on vînt le redemander.

En effet un homme arriva bientôt tout eſſoufflé, qui criant & ſe lamentant, vint dire qu'il avoit oublié derriere une porte un ſac où étoit tout ſon argent. Si vous l'avez, ajoûta-t-il au Maître du logis, je partagerai volontiers avec vous la ſomme qui eſt dédans. Le Maître ayant pris les précautions néceſſaires, pour s'aſſûrer qu'en effet cet homme étoit celui à qui apartenoit le ſac, le lui rendit ſans vouloir rien accepter. Marquez-moi du moins, dit l'autre, après bien des actions de graces, en quoi je pourrai vous faire quelque plaiſir. Le Maître du logis fût du tems ſans répondre. Enfin, preſſé tout de nouveau. J'avois un fils, dit-il, qui s'eſt perdu; je ſuis vieux, & n'ai guères d'eſpérance d'en avoir d'autre; ſi vous, qui allez de côté & d'autre, trouvez quelque jeune enfant dont on veüille ſe défaire, vous m'obligerez de me le procurer. Sur cela ils ſe quiterent.

Le Marchand, quelques mois après trouva un homme ſur ſa route qui cherchoit à vendre un enfant, qu'il conduiſoit par la main. Ravi d'avoir de quoi faire plaiſir à ſon bienfaîteur, il l'acheta & le mit ſur un cheval à demi chargé. Auſſitôt qu'il fût arrivé à la porte où il avoit autrefois oublié ſon ſac & ſon argent, il mit d'abord cet enfant à terre. Pendant qu'il attachoit ſes chevaux, l'enfant entra de lui-même dans la mai-

MORALE DES CHINOIS.

ſon qu'il reconnoiſſoit; on l'y reconnût auſſi, & ſon pere ne ſe poſſédant pas de joye, fit au Marchand tous les bons traitemens qu'il pût.

Penſées morales.

LA vertu eſt ſans contredit le plus précieux de tous les tréſors, puiſque l'uſage qu'on en fait, l'augmente au lieu de le diminuer.

Le cœur eſt une terre d'une prodigieuſe étenduë; vôtre vie ne ſuffiroit pas, fût-elle de trois-cens ans, pour l'enſemencer toute entiere.

Châtiment d'un Valet qui décele ſon Maître à une doüane.

HIEN TCHU étant fort avancé dans les Charges de la Cour, fût déſervi par quelqu'un d'un plus grand crédit, qui le fit paſſer pour un homme ſans habileté dans les affaires: de ſorte qu'on l'en éloigna, & on l'envoya préſider à certaine doüane. Il y paſſa un jour un Lettré, qui n'ayant pas énoncé tout ce qu'il devoit payer, fût déféré par un de ſes eſclaves: Vôtre Maître a quelque tort, dit le Mandarin à cet eſclave; mais après tout, ce qu'il a fait eſt aſſez ordinaire; ſa faute eſt une faute commune, & qui ne tire pas à conſéquence. Mais un eſclave accuſer ſon Maître, c'eſt bien autre choſe, & une telle action ne doit point s'autoriſer. Les autres Doüaniers ſubalternes excuſoient l'eſclave, diſant qu'on devoit protéger ceux qui déféroient les coupables. *Hien tchu* ſans rien répondre, fit conduire cet eſclave à ſon Tribunal, & le régala d'une bonne baſtonnade.

Sur l'uſage des biens.

IL ſe trouve des gens, qui pour un plaiſir d'un moment, (le Chinois dit d'un clin d'œil) dépenſent de groſſes ſommes, qui ſeroient bien mieux employées à ſauver des centaines de pauvres du froid & de la faim qu'ils ſouffrent.

D'autres font bâtir à grands fraix de vaſtes maiſons, pour loger un aſſez petit corps: ne vaudroit-il pas mieux ſecourir pluſieurs gens d'étude, réduits à une ſi grande pauvreté, qu'ils n'ont pas même un endroit où placer leur natte *?

Exemple de Charité.

TCHIN KONG NGAN & ſa femme, voulant procurer un petit gain à une de leurs parentes fort pauvre, la firent venir un jour travailler de la ſoye. En paſſant par l'endroit où elle travailloit, il la vit cacher de la ſoye pour l'emporter. Il ſort au plus vîte, & ſe reprochant d'avoir apperçû ce larcin; qu'allois-tu faire là, ſe diſoit-il à lui-même? Il faloit paſſer

* C'étoit les ſiéges dans l'antiquité.

paſſer par un autre endroit : tu as grand tort. Sa femme qui l'entendit ſe plaindre ainſi de ſoi-même, fût curieuſe d'en ſçavoir la raiſon. Il ne répondit pas d'abord : mais tout occupé de ce qui l'affligeoit ; non, diſoit-il, non encore une fois, tu ne devois point paſſer par là. Enfin ſa femme le preſſant de dire ce qui le chagrinoit ſi fort : C'eſt, répondit-il, que j'ai vû par haſard cette pauvre parente, qui cachoit de la ſoye pour la voler. Je ne lui en ai rien témoigné ; mais elle ſe ſera bien doutée que je l'ai apperçuë, & quoique je ſois ſorti à l'inſtant, j'ai entrevû l'embarras où je l'ai miſe. J'aurois bien voulu la raſſurer par quelque bonne parole ; mais j'ai eu peur d'augmenter ſa confuſion. Si je n'avois point paſſé par-là, je lui aurois épargné cette honte, & à moi le chagrin que cela me cauſe, d'autant plus que je n'y vois pas de remede. Le remede eſt fort aiſé, réprit ſa femme ; ne vous affligez pas davantage. Attendez qu'elle rende compte de ſon travail ; & quand je vous le ferai voir, elle étant à portée de vous entendre, loüez ce travail, & témoignez qu'étant fort à vôtre gré, vous ſouhaitez que je lui donne au-delà du prix ordinaire. Si vous en uſez de la ſorte, elle ſera guérie de ſa honte, & demeurera perſuadée que vous n'avez pas apperçu ſon vol. *Tchin kong ngan* trouva l'expédient fort bon, & ſe conſola de ſon avanture.

Tendreſſe d'un Fils pour ſa Mere abſente.

PAO MONG SUEN ayant une Charge dans un endroit où il arriva une méchante affaire, fût envoyé par punition avec pluſieurs de ſes collegues, pour faire travailler aux digues du fleuve *Hoang*. Sa mere âgée de quatre-vingt ans, demandoit ſouvent de ſes nouvelles ; & pour ne la pas affliger, on lui répondoit toûjours d'une maniére à lui faire concevoir que ſon fils étoit en Charge. L'inquiétude du fils pour ſa mere, ne cédoit en rien à celle qu'avoit la mere pour ſon fils. A chaque paquet que ſes domeſtiques lui apportoient, il commençoit par demander au porteur, ſi elle étoit en parfaite ſanté ? Si on lui répondoit qu'elle ſe portoit bien ; il laiſſoit-là le paquet ſans l'ouvrir : Bon, diſoit-il, me voilà content ; je ſçais que ma mere eſt en bonne ſanté ; le reſte ne vaut pas la peine de me diſtraire de cette agréable nouvelle.

Femme renvoyée par ſon Mari, pour l'avoir porté à ſe ſéparer de ſes Freres.

DANS une famille nommée *Li*, ſix freres vivoient tous enſemble : leur petit bien & leur dépenſe étoient en commun, & il n'y avoit pas d'union plus grande. La femme d'un des cadets prenant un jour ſon mari en particulier : Nous vivons, dit elle, bien pauvrement ; le moyen de demeurer longtems dans un ſi triſte état ? J'ai en mon particulier quelque argent ; croyez-moi : faiſons bande à part. *Li tchong* ſon mari faiſant ſemblant d'agréer la propoſition : Il faut donc, dit-il, préparer un repas, & faire ſelon la coûtume une aſſemblée de parens, pour délibérer là-deſſus. La femme qui ne s'attendoit pas à trouver ſon mari ſi facile,

MORALE DES CHINOIS.

fût ravie de voir qu'il ne faiſoit point de réſiſtance, & le repas fût bientôt pret. Quand on eût ſervi, *Li tchong* ſe mit à genoux au milieu de la ſalle, & adreſſant la parole à la femme de ſon frere aîné, comme à la Maîtreſſe du logis: Je vous donne avis, lui dit-il, que j'ai une méchante femme; elle tâche de me perſuader d'oublier mon ſang, & de me ſéparer de mes freres. Je vous avertis que je la renvoye; cette faute le mérite. La choſe s'exécuta, & la femme eût beau prier & pleurer, on la renvoya chez ſa mere.

Tendreſſe & tentative d'un Fils pour ſa Mere âgée & malade.

TCHAO TSE perdit ſon pere étant encore enfant. Sa mere l'éleva très-bien. Lui de ſon côté répondit parfaitement aux ſoins de ſa mere, & eût toûjours pour elle une tendreſſe extrême, & tous les égards imaginables. En voici un exemple aſſez ſingulier. Une nuit il entendit à ſa porte une bande de voleurs prête à entrer & à piller ſa maiſon. Il ſort ſans appeller au ſecours, de peur d'effrayer ſa mere, va au-devant des voleurs, & leur adreſſant doucement la parole: Je vous abandonne, leur dit-il, ce qu'il y a dans ma maiſon d'argent, de grains, & d'habits, même ceux de ma femme, & le peu qu'elle a de bijoux. Je n'y aurai point de regret, pourvû que vous m'accordiez une choſe; c'eſt que tout ſe faſſe ſans aucun bruit, pour ne pas effrayer ma bonne mere, qui eſt malade & fort âgée. Il dit cela d'un air ſi tendre, que les voleurs en furent touchez, & ſe retirerent. Il rentra pour prendre de quoi leur faire un préſent; mais il ne pût les atteindre.

Tendreſſe & piété d'un Fils à l'égard de ſa Mere morte.

OUANG OUEI YUEN vivoit du tems que les Peuples occidentaux s'emparerent de l'Empire, & donnerent commencement à la Dynaſtie nommée *Tſin*. Par attachement pour ſon Prince qui venoit de perdre l'Empire & la vie, jamais il ne s'aſſit tourné vers l'Occident, d'où étoit venu le nouvel Empereur, qu'il ne croyoit pas devoir reconnoître. Sa mere étant morte; il paſſa les trois ans de deüil dans une méchante hutte auprès du tombeau; & là toute ſon occupation fût de pleurer tendrement ſa mere. Ses diſciples firent dans la ſuite un Recüeil des beaux vers qu'il compoſa ſur ce ſujet pendant ces trois ans: ces vers ſont pleins des ſentimens les plus vifs de regret & de tendreſſe: on n'y trouve rien autre choſe. Au bout des trois ans du deüil il revint à ſa maiſon ordinaire; mais il n'oublia pas pour cela ſa mere. Se ſouvenant qu'elle craignoit le tonnerre pendant ſa vie, & qu'elle vouloit, quand il tonnoit, que ſon fils ne fût pas loin d'elle, dès qu'il voyoit venir un orage, il s'en alloit au tombeau: & comme ſi ſa mere avoit pû l'entendre, il diſoit doucement, comme pendant qu'elle vivoit: Ma mere, je ſuis ici.

Autre Exemple.

HAI YU vivoit ſur la fin de la Dynaſtie *Ming*. Il étoit en Charge, quand ſa mere mourut. Il quita ſon emploi ſelon la coûtume (*a*) pour prendre le deüil. C'eſt un des hommes qui ait donné de plus éclatantes marques de regret & de douleur à la mort de ſes parens; & il alla beaucoup au-delà des devoirs ordinaires que les Rits ordonnent. Il pleuroit, & donnoit les autres marques de douleur dans les occaſions qui ſont préſcrites; mais c'étoit d'une façon ſinguliere, & cela pendant huit années entieres. Car la ſtérilité, puis les guerres qui déſolerent la Province de *Chan tong* ſa Patrie, ne lui permirent pas de faire plûtôt les obſeques de ſa mere. Pendant tout ce tems-là ce ne fût que pleurs & que regrets auſſi vifs le dernier jour que le prémier. Il négligea même les précautions les plus ordinaires contre le froid en Hyver, & contre la chaleur en Eté. Une poignée de ris cuit dans beaucoup d'eau ſans ſel, & ſans autre aſſaiſonnement faiſoit chaque jour ſa nouriture. La maiſon qu'il habitoit, & qu'on n'avoit pas réparée, devint ouverte à tous les vents, & ne le mettoit guères plus à couvert des ardeurs du ſoleil. Ses parens voulant y faire travailler: Non, dit *Hai yu*, ma grande affaire n'eſt pas encore en état; il ne faut pas que chez moi on penſe à aucune autre. Je ſuis le plus infortuné des hommes, il ne convient point de réparer une maiſon pour moi. Les troubles étant enfin ceſſez, *Tſai hing tſong* devint Gouverneur de ce pays-là. Ayant été inſtruit du bel exemple de piété filiale qu'avoit donné *Hai yu*, il lui fit de grandes largeſſes, qui le mirent en état de ſatisfaire ſa tendreſſe dans les obſeques & la ſépulture de ſa mere.

Zèle ſingulier d'un Aîné de famille, pour rétablir l'union entre ſes Freres.

QUATRE freres vivoient en commun fort unis, ſans avoir partagé leur bien. Quand ils furent tous mariez, il y eût bientôt querelle entre leurs femmes. Chacune portoit ſon mari à ſe ſéparer: & trois de ces quatre freres écoutant les rapports de leurs femmes, commençoient à ſe broüiller. L'aîné s'en apperçut; & penſant ſérieuſement à y remédier: voici l'expédient dont il s'aviſa. Un jour que ces trois freres étoient chacun dans leur apartement intérieur avec leurs femmes, il ferma la prémiere porte de la maiſon; puis rentrant dans un ſallon, d'où il pouvoit ſe faire entendre à chacun d'eux. Malheureux que tu ès, dit-il, en s'apoſtrophant ſoi-même, tu étudies depuis tant d'années la doctrine des anciens Sages, & tu fais profeſſion de la pratiquer en travaillant à ta propre perfection; mais il faut bien que tu n'y travailles pas comme il faut: car ſelon la doctrine de nos Sages, s'il n'y avoit rien que de réglé dans ta perſonne, il te ſeroit fort facile de maintenir le bon ordre & l'union dans ta famille: cependant

(*a*) Les Mandarins de Lettres le quitent pour trois ans; après quoi on leur donne, s'ils veulent, un emploi tel que celui qu'ils avoient quité.

MORALE DES CHINOIS.

pendant tu vois que la diviſion y régne. Oui, c'eſt ta faute, malheureux, il ne faut t'en prendre qu'à toi-même, & tu ne ſçaurois t'en punir trop ſévèrement. En ſe harangant ainſi, il ſe donnoit à lui-même de rudes coups; & il continua de la ſorte, juſqu'à ce que ſes freres & ſes belles-ſœurs touchez de ſon zèle, & honteux de leur conduite, vinrent lui demander pardon à genoux, le remercier de ſon zèle à les corriger, & lui promettre de vivre dans l'union la plus étroite, comme ils firent en effet depuis.

Reſpect & ſoins d'un Fils pour ſon Pere & pour ſa Mere.

LE pere de *Hia yang* étant tombé malade dans le fort d'un Hyver très-rude, ce bon fils pendant tout le tems de la maladie, qui fût longue, ne ſe répoſa ſur perſonne du ſoin de ſervir ſon pere. Il voulut s'en charger lui-même; & il s'en acquita avec une ſi grande exactitude, qu'il avoit toûjours à la main tous les petits meubles néceſſaires, ſoit pour les bouillons, ſoit pour les autres néceſſitez du malade. Le pere étant enfin mort de cette maladie, *Hia yang* lui fit des obſéques convenables, & ne manqua jamais depuis de rendre ſes devoirs à ſon pere devant ſa tablette, comme quand il étoit vivant & préſent; juſques-là qu'il continuoit à lui donner avis de tout ce qu'il entreprenoit. Sa mere habituellement infirme, fût obligée de garder le lit pendant trois ans. Tout ce qu'elle prit de boüillons & de remedes, ce fût ſon fils qui les lui donna de ſa propre main. Tout occupé de la douleur que lui cauſoit l'état où étoit ſa mere, il étoit inſenſible à tout le reſte; & pendant ces trois années il n'entra pas même une ſeule fois dans la chambre où couchoit ſa femme. Une nuit ſa mere témoigna ſouhaiter certains fruits ſecs qu'on nomme *Li.* Malgré la neige qui tomboit, & quoique les barrieres des ruës, & les boutiques fuſſent fermées, il ſortit pour aller acheter ces fruits; & il trouva moyen de parvenir juſqu'aux boutiques où il y en avoit à vendre. Mais tout le monde étant couché, il frappa longtems, ſans que perſonne répondît. Enfin il ſe mit à pleurer & à ſe lamenter ſi fort, qu'on ouvrit une boutique, où il acheta ce qu'il vouloit. Il avoit un fils qu'il aimoit fort. Cet enfant ayant déplû à ſon oncle, cadet de *Hia yang*; l'oncle naturellement colere, le battit ſi violemment qu'il en mourut. Ce fût pour *Hia yang* une douleur bien ſenſible. Cependant le ſoin de menager ſa mere, & la crainte de la chagriner, lui fit reſſerrer en lui-même toute ſa douleur; & il fût aſſez maître de ſon reſſentiment pour n'en rien laiſſer paroître au déhors.

Châtiment du Ciel différé en conſidération de la Piété filiale.

UN jeune homme de *Lin tchouen* aſſez peu réglé dans le reſte, conſervoit cependant pour ſa mere infirme & âgée un très-grand reſpect. Une nuit il entendit en ſonge un Eſprit qui lui diſoit: Demain ſur le midi, tu ſeras frappé de la foudre, & tu en mourras. Le jeune homme demanda quel-

quelque répit à cauſe de ſa mere qui vivoit encore. Le Ciel l'a ainſi ordonné, répliqua l'Eſprit; il en faut paſſer par-là. Sur cet arrêt, le jeune homme penſa aux moyens d'épargner à ſa mere tout ce qu'il pourroit de la frayeur que devoit lui cauſer cet évenement. Il prépara donc de grand matin le repas de ſa mere; & le lui ayant ſervi, il lui témoigna qu'il avoit envie ce jour-là de faire un tour à quelques lieües de là, où ſa ſœur étoit mariée, & la pria de le trouver bon. La mere lui refuſa ſon conſentement. Il arriva que ſur le midi, des nuages épais ſe formerent, & que le tonnerre commença à gronder. Ce jeune homme moins allarmé de ſa mort, qu'il croyoit prochaine, que de la frayeur qu'en auroit ſa mere, ſort du logis ſous quelque prétexte, tire la porte après ſoi, & s'en va dans la campagne attendre le châtiment de ſes péchez, tel qu'on le lui avoit annoncé en ſonge. Il en fût quite pour la peur. L'orage fût en peu de tems diſſipé, & il s'en revint auprès de ſa mere. Cette nuit-là même, un Eſprit lui vint dire en ſonge: Vôtre piété filiale a touché le Ciel: il vous épargne le chatiment que méritoit vôtre vie ſi peu réglée. Soyez plus exact que jamais à tous les devoirs d'un bon fils. Il le fût, & vécut depuis un bon nombre d'années.

Morale des Chinois.

Reſpect & tendreſſe d'un Fils pour ſa Mere.

Tsi king homme très-riche, après avoir employé inutilement tous les remedes ordinaires pour guérir ſa mere qui étoit malade, entendit dire que des malades déſeſperez avoient quelquefois été guéris, en mangeant de la chair humaine. Auſſitôt il ſe coupa un morceau de la cuiſſe, & le fit accommoder pour le faire manger à ſa mere, ſans qu'elle ſçût ce que c'étoit. On le préſenta en effet à la malade; mais elle ne pût y goûter, & elle mourut. La douleur que *Tſi king* eût de cette mort, le fit évanoüir juſqu'à trois fois. Quand il eût rendu à ſa mere les devoirs de la ſépulture, il lui prit envie d'avoir ſon portrait pour l'honorer. Il fit venir un Peintre qui l'avoit connuë: mais malgré cela, ce Peintre ne réüſſiſſoit point. *Tſi king* en avoit une vraye douleur, & il paſſa pluſieurs jours en pleurs auprès du tombeau de ſa mere. Pendant ce tems-là, le Peintre la vit une nuit en ſonge. Le matin en ayant encore l'imagination remplie, il prend le pinceau, en fait un portrait très-reſſemblant, & vient l'apporter à *Tſi king*. Celui-ci le reçût avec une grande joye, & honora ſa mere dans ce portrait, comme quand elle étoit en vie. Le bruit s'étant répandu qu'une troupe de brigands armez, couroient la campagne, & n'étoient pas loin: chacun penſoit à s'enfuir: Moi, dit *Tſi king*, je n'ai garde d'abandonner ainſi le tombeau de mon pere & de ma mere. Il aſſembla tous ſes parens, encouragea tout le quartier à fournir aux dépenſes néceſſaires, pour ſe préparer à une généreuſe défenſe. Les brigands qui en eurent avis, après avoir pillé d'autres villages aux environs, ſe retirerent ſans ſe préſenter devant celui-ci. Les Magiſtrats qui ſçurent que *Tſi king* avoit ſauvé ce quartier, voulurent lui en témoigner leur reconnoiſſance, & récompenſer ce ſervice: Non, dit *Tſi king*, je vous remercie;

MORALE DES CHINOIS.

cie; ma vûë a été de conſerver le tombeau de mes Ancêtres; la conſolation de l'avoir fait, eſt pour moi une aſſez bonne récompenſe.

Exemple de Piété filiale.

SOUS la Dynaſtie *Song*, un nommé *Li hin*, dans l'affliction de voir ſa mere devenuë aveugle, entendit dire que quelques perſonnes en ſe faiſant lécher les yeux, avoient recouvré la vûë. Auſſitôt il entreprit de rendre ce ſervice à ſa mere. Il ne faiſoit preſque autre choſe depuis le matin juſqu'au ſoir, & il continua toûjours, ſans ſe relâcher le moins du monde, quoiqu'il n'en vît aucun effet. Enfin au bout de deux ans, ſa mere recouvra tout-à-coup la vûë.

Un autre, dont le nom de famille étoit auſſi *Li*, & dont le nom propre étoit *Hing kien*, voyant que tout l'art des Chirurgiens n'avoit pû guérir un ulcere qui tenoit ſon pere au lit, & lui cauſoit des douleurs très-vives, il s'aviſa de ſuccer lui-même cet ulcere, afin de le nettoyer d'une manière moins douloureuſe pour le malade. Il continua quelque tems. Bientôt l'ulcere fût guéri, & les chairs devinrent ſaines & unies comme auparavant.

Que les Gens riches & puiſſans, ne doivent pas méconnoître leurs Parens pauvres.

FAN OUEN TCHING, qui d'une aſſez baſſe extraction, étoit devenu puiſſamment riche & grand dans l'Empire, inſtruiſant un jour ſes fils, leur diſoit entre autres choſes. Mes enfans, nôtre famille eſt fort étenduë dans nôtre Province, & diviſée en bien des branches. Nos parens pauvres ſont en grand nombre, mais ils n'en ſont pas moins nos parens. Croyez-vous que parce qu'ils ſont pauvres, nos Ancêtres les méconnoiſſent pour leurs déſcendans? Non, ſans doute. Comment donc aurions-nous le cœur de les méconnoître, & la dureté de ne les pas ſoulager dans leur pauvreté? Mes Ancêtres pendant pluſieurs générations ont été vertueux, ſans être puiſſans, ni riches. Je ſuis le prémier de ma famille, qui depuis longtems ſoit parvenu aux grandes Charges. Mais ces honneurs & ces biens que je poſſede, ſont bien moins la récompenſe de mon mérite, que celle de leur vertu. Si j'avois donc la dureté d'en joüir moi ſeul, ſans avoir compaſſion de mes parens qui ſont dans l'indigence; comment pourrois-je un jour ſoutenir dans l'autre monde la préſence de mes Ancêtres? Et de quel front paroîtrois-je dès cette vie dans ces édifices deſtinez à les honorer?

Avis ſur la Piété filiale, donnez par un Philoſophe à ſon diſciple.

LE Philoſophe *Tang tchin fou* raiſonnant ſur l'ancien livre qui traite de la piété filiale, & ſur la manière d'en profiter, exhorte ſon diſciple en ces termes: Chaque jour dans le recüeillement & dans le ſilence, fermant même les yeux du corps, s'il eſt néceſſaire, pour vous recüeillir plus

plus parfaitement, penſez d'abord en général quel âge vous avez maintenant, & combien il y a d'années que vous êtes ſur la terre. Rappellez-vous enſuite toutes les années de vôtre jeuneſſe, & de vôtre enfance. Examinez attentivement quels ont été pendant ces tems-là les ſoins d'un pere & d'une mere, & quel retour il y a eu de vôtre part. Ces choſes bien peſées, comme elles le méritent, repréſentez-vous ce prémier moment où vous commençâtes à voir le jour, & où en naiſſant dans les larmes, vous fîtes ſouffrir à vôtre mere une douleur & une inquiétude preſque égale. Puis remontant encore plus haut, formez-vous une vive idée des prémiers mois de vôtre vie, pendant leſquels renfermé dans les entrailles de vôtre mere, vous ne viviez qu'autant qu'elle partageoit avec vous ce qu'elle prenoit de nouriture, & ce qu'elle reſpiroit d'air. Enfin, ſi après avoir éxaminé ces différens états en particulier, vous recüeillant tout de nouveau, vous vous les rappellez tous d'une ſimple vüë, vous ſentirez infailliblement tout-à-coup naître en vôtre cœur des ſentimens également doux & tendres. Profitez auſſitôt de cette diſpoſition pour vous établir dans la réſolution ferme d'une piété conſtante & parfaite à l'égard de vos parens. Ne vous propoſez rien moins que d'égaler en ce genre le fameux *Tſeng tſeë*, dont le reſpect & la tendreſſe pour ſon Maître Confucius, ſont loüez depuis tant de ſiécles.

MORALE DES CHINOIS.

Exemple de Piété filiale.

AU commencement de la Dynaſtie *Tang*, *Lou tſao tſong* devenu ſuſpect, & étant accuſé d'une faute, qui alloit à lui faire perdre la tête, obtint de ceux qui le gardoient, la permiſſion d'aller rendre les devoirs du *Tiao* à un de ſes amis qui étoit mort. Il fit ſi bien, que ſe dérobant aux Huiſſiers qui l'accompagnoient, il ſe cacha chez *Lou nan kin* avec qui il étoit lié d'amitié. Celui-ci malgré les recherches & les menaces de la Cour, pour quiconque receleroit les priſonniers fugitifs, ne déféra point ſon ami. Cependant la choſe ſe découvrit. *Lou nan kin* fût mis en priſon, & l'on étoit ſur le point de lui faire ſon procès, lorſque ſon cadet vint ſe préſenter au Commiſſaire qu'on avoit chargé de cette affaire: C'eſt moi, Monſieur, dit-il, qui ai caché chez nous le fugitif; c'eſt moi qui dois mourir & non mon aîné. L'aîné ſoutint au contraire que ſon cadet s'accuſoit fauſſement, & qu'il n'étoit point coupable. Le Commiſſaire, homme habile, tourna ſi bien l'un & l'autre, qu'il découvrit la vérité, ſe convainquit qu'en effet le cadet étoit innocent, & l'en fit convenir lui-même: Il eſt vrai, Monſieur, dit alors le cadet tout en pleurs; c'eſt fauſſement que je m'accuſe moi-même, mais j'ai de fortes raiſons pour le faire. Ma mere eſt morte il y a du tems, & ſon corps n'eſt point encore inhumé: j'ai une ſœur qui eſt nubile, & qui n'eſt point encore promiſe. Mon frere aîné peut mettre ordre à tout cela, & moi je n'en ſuis pas capable; c'eſt pourquoi je ſouhaite de mourir en ſa place. Daignez accepter mon témoignage. Le Commiſſaire donna avis de tout à la Cour, & l'Empereur à ſa ſollicitation accorda la grace au coupable.

MORALE DES CHINOIS.

Autre Exemple.

SOUS la Dynaſtie *Tang*, *Chin ki tſuen* perdit ſon pere de bonne heure. Il avoit tant de reſpect & de tendreſſe pour ſa mere, que de peur de lui faire la moindre peine, il aimoit mieux ſouffrir des uns & des autres, que d'avoir querelle avec perſonne. Quelques gens de ſa connoiſſance, qui ne pouvoient comprendre d'où lui venoit tant de patience, & qui voyoient avec douleur, que bien des gens en abuſoient, lui repréſenterent que ſa douceur étoit exceſſive, & le faiſoit paſſer pour un homme lâche & timide: On ſe trompe, leur dit-il, je ne ſuis ni lâche ni timide; mais je ſuis fils & j'ai une mere: je crois devoir éviter de lui donner le moindre chagrin. Un jour qu'il paſſoit une riviere avec ſa mere, il s'éleva un fort gros vent. Au prémier roulis de la barque, la pauvre mere tomba dans la riviere & ſe noya. *Ki tſuen* pouſſa un cri lamentable, ſe jetta auſſitôt à l'eau, & quoiqu'il ne ſçût pas nager, prenant ſa mere par le bras, il la tira de l'eau, mais déja morte; ce qui ſurprit tout le monde, chacun le croyant noyé lui-même, car cette riviere étoit profonde & fort agitée. *Sie chou fang*, Surintendant de deux Provinces, ſe trouva dans le voiſinage, & fût inſtruit de ce fait. Il voulut en conſidération du fils, fournir de quoi faire à la mere des obſeques très-honorables; & il alla lui-méme en perſonne lui faire la cérémonie qu'on appelle *Tſi*.

Autre Exemple.

TCHIN TSONG étant en Charge à la Cour, ſa mere & ſon frere aîné moururent dans leur pays qui étoit fort éloigné. De ſorte qu'il ſe paſſa plus d'un an, avant que *Tchin tſong* en apprit la nouvelle. L'ayant reçûë, il en donna avis à l'Empereur, demandant la permiſſion de ſe retirer, ſelon la coûtume, pendant les années de deüil. Sa Majeſté liſant l'endroit où l'on avoit marqué l'année & le jour qu'il avoit perdu ſa mere: Comment, dit-elle, quand on eſt loin de ſon pere ou de ſa mere, ne doit-on pas continuellement penſer à eux, & s'informer ſouvent de l'état de leur ſanté? Si *Tchin tſong* en avoit uſé de la ſorte, auroit-il ignoré la mort de ſa mere? Qu'il ſe retire, & pour toûjours: jamais il n'aura d'emploi ſous mon régne.

Siu tſi, qui vivoit ſous la Dynaſtie *Song*, fût ſi ſenſible à la mort de ſa mere, qu'à force de ſangloter, il jetta du ſang en quantité par la bouche, & demeura du tems comme mort. Il revint à ſoi: mais malgré l'épuiſement où il ſe trouvoit, il ne voulut rien boire ni manger pendant ſept jours. Ayant fait les obſeques de ſa mere, il paſſa les trois ans du deüil dans une méchante cabane auprès du tombeau. Pendant tout ce tems-là il ne quita ni jour ni nuit ſes habits de deüil, & le peu de ſommeil qu'il prenoit par néceſſité, c'étoit en appuyant la tête ſur un morceau de bois fort dur. Dans les plus grands froids, malgré la neige, ſe proſternant auprès du tombeau de ſa mere, il s'informoit comme pendant ſa vie, ſi elle

elle ne souffroit point du froid. Il avoit les pieds gelez, & les mains pleines de crevasses. Sa cabane fût bientôt découverte : & quoiqu'il fût exposé aux injures de l'air, il ne sembloit pas même y faire attention. Tous les payſans des environs, charmez de sa piété & de sa constance, le révéroient, comme ils auroient fait un Esprit. S'il y avoit entr'eux quelque procès, ou quelques différends, ils l'en faisoient aussitôt le juge & l'arbitre : ils étoient si contens de ce qu'il régloit, que jamais après sa décision l'on ne portoit l'affaire plus loin. MORALE DES CHINOIS.

Enfin le Gouverneur du lieu l'alla voir, & l'obligea de prendre un apartement dans le *Hio* (*a*) pour quelque tems. Il le fit par déférence ; mais il eût soin d'y faire mettre une table, un lit, & d'autres petits meubles comme pour sa mere. Il ne manquoit point chaque jour dès le grand matin, de faire chauffer de l'eau, comme pour lui donner à laver, selon la coûtume. Puis il apprêtoit & servoit un repas, comme il faisoit, lorsqu'elle étoit vivante. En Hyver, il avoit soin de bassiner le lit qu'il avoit dressé ; en Eté l'éventail à la main, il en chassoit les cousins. Enfin son plus grand plaisir étoit de voir venir les tems marquez pour les cérémonies solemnelles ; & dans les intervalles des tems destinez à ces cérémonies, il ne manqua jamais aucun jour d'offrir un repas à sa mere.

Autre Exemple.

HO LUN avoit reçû du Ciel un naturel tendre, & il fût en son tems un exemple de piété filiale. A la mort de son pere, il porta les choses bien au-delà de ce qui est de pure obligation. Depuis, jusqu'à la derniere année de sa vie, au jour de la mort de son pere, il le pleura aussi tendrement, que s'il n'avoit fait que de le perdre. Un voleur s'étant glissé dans sa maison pendant la nuit, il le vit prendre diverses choses, & le laissa faire sans rien dire. Mais s'appercevant qu'il alloit prendre une poële ; faites-moi la grace, lui dit-il, de me laisser cet utencile, pour appreter demain matin le repas de ma bonne mere. Le voleur tout honteux laissa la poële & tout le reste, & dit en se retirant : Ce seroit m'attirer quelque malheur que de voler un si bon fils. On assûre même qu'à cette occasion il conçut une vraye estime pour la vertu, & qu'il quita son prémier métier.

L'importance des bonnes Compagnies.

TCHU HOEIONG dit : Il vaut beaucoup mieux procurer à vos enfans une belle éducation, que de leur amasser de grandes richesses. Ce qu'il y a de plus important en ce genre, c'est de bien observer les liaisons que font vos enfans. Si vous connoissez quelque personne qui ait en même tems de la probité & du sçavoir ; tâchez de faire ensorte qu'ils la fréquentent. Le proverbe dit : Quand on veut donner à quelque chose une couleur éclatante & agréable, on ne la frotte pas à l'encre, mais au plus beau ver-

(*a*) *Hio*, Cette Lettre signifie étude, étudier, lieu destiné aux étudians.

MORALE DES CHINOIS.

vermillon. Il en eſt de même dans la Morale. A l'école d'un bon Maître, & dans la compagnie d'amis bien choiſis, l'on ſe forme inſenſiblement au bien, & l'on devient comme eux vertueux & ſage.

Vigilance d'une Mere ſur ſes Enfans, quoique mariez.

PAOMONG FEN & ſon frere *Tſu king*, furent deux des grands hommes de leur ſiécle. Auſi leur mere, qui avoit perdu ſon mari fort jeune, les avoit-elle élevez avec grand ſoin, & même avec beaucoup de ſévérité. En voici un trait. Ces deux jeunes hommes déja mariez, & chargez des affaires de leur famille, arrêterent un jour à dîner un homme de leur connoiſſance. La mere, ſelon ſa coûtume, s'informa d'un domeſtique affidé; quel étoit cet homme que ſes fils avoient invité, & de quoi il les avoit entretenus pendant la table? C'eſt un tel, dit le domeſtique; l'on n'a guères parlé d'autre choſe que d'une fille, qu'on dit être fort bien faite; & ce Monſieur inſinuoit à Meſſieurs vos fils, qu'ils pourroient penſer l'un ou l'autre à l'acheter pour concubine. La colere ſaiſit à l'inſtant cette bonne mere: elle appella ſes deux fils, & leur fit une verte reprimande: un tel que vous fréquentez, leur dit-elle, eſt une langue empoiſonnée, qui n'eſt bon qu'à vous pervertir. Manque-t-on de gens ſages & vertueux dans le voiſinage? Pourquoi fréquenter des gens comme celui-là? Quels diſcours vous a-t-il tenu pendant la table? Au lieu de vous entretenir de ſcience & de vertu, vous n'avez parlé que de choſes capables de vous corrompre le cœur. Sçachez que je ne ſuis point d'humeur à ſouffrir que vous entriez dans un ſi mauvais chemin, ſans m'y oppoſer de toutes mes forces: & auſſitôt elle ſe retira, & fût un mois ſans dire un ſeul mot à ſes deux fils. Le cadet fût tellement affligé du ſilence de ſa mere, qu'il venoit régulierement deux fois le jour ſe proſterner à ſes pieds, pour lui demander pardon, & la prier de vouloir bien lui dire une ſeule parole. L'aîné, quoiqu'un peu moins tendre, fût cependant touché juſqu'à répandre beaucoup de larmes, en conjurant ſa mere de lui rendre ſes bonnes graces. Le pardon ne leur fût accordé, qu'après qu'ils eurent promis bien des fois de n'avoir plus de commerce avec l'homme en queſtion, ni avec aucun de ſes ſemblables.

Maximes de Morale.

HO YUEN LEANG dit: Pourquoi ceux qui ont déja du bien, ou qui ſont dans de grands emplois, travaillent-ils juſqu'à la fin de leur vie à amaſſer de plus grandes richeſſes? C'eſt pour leurs enfans; cela eſt clair. Mais ils devroient faire attention à cette ſentence de nos Anciens, qui parlant des grandes richeſſes, diſent avec beaucoup de vérité, que ſi c'eſt un homme vertueux & ſage qui les poſſede, elles lui ſont moins utiles, qu'incommodes, parce qu'elles partagent ſon attention; & que ſi elles ſont entre les mains d'un homme dénué de ſageſſe & de vertu, elles lui facilitent le vice.

Lou

MORALE DES CHINOIS.

Lou yen tchang, fils de *Lòu pin ſuen*, venant d'être fait *Kiu gin*, ſon pere lui fit bâtir une maiſon à part, & la remplit d'inſcriptions de ſa propre main. Voici le ſens de quelques-unes.

Chercher à faire une maiſon riche & puiſſante, c'eſt un obſtacle à bien ſervir le Prince & l'Etat. Point d'empreſſement pour les emplois, ſurtout s'ils ſont lucratifs. Point de flatterie pour ceux qui ſont en crédit: ſimplicité, frugalité, tranquillité de cœur, fuite des honneurs, amour de la retraite; quatre importantes leçons, qui compriſes en quatre lettres, font la tradition de ma famille. Je l'ai reçûë de mes Ancêtres; je la tranſmets à mes enfans: qu'ils s'y conforment, & je ſuis content.

Dans une piece de Poëſie, qui a pour titre, *le Siécle inſtruit*, on lit les maximes ſuivantes:

Un homme d'âge, qui eſt en même tems vertueux, quel qu'il ſoit d'ailleurs, eſt très-reſpectable.

Un homme par zèle & par attachement vous dit des véritez déſagréables; ſi vous vous fâchez contre lui, vous avez grand tort.

Il y a une eſpece de gens qui font profeſſion de ne reconnoître ni pere (*a*), ni Roi. Evitez d'avoir avec eux aucun rapport.

Il en eſt d'autres auſſi hardis à tromper & à vexer les pauvres, que flatteurs & rampans à l'égard des riches. Gardez-vous bien de les imiter.

Il y a certaines perſonnes aſſez réglées dans leurs mœurs, mais du reſte, ce ſont gens ſans diſcernement, & ſans lumieres: ne les conſultez pas dans vos doutes.

Celui qui promet facilement & à la légere manque ſouvent de parole. Ne vous fiez point à des gens de ce caractère. Encore moins devez-vous vous répoſer d'aucune affaire ſur ceux, qui même en vôtre préſence, parlent tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

Non ſeulement il faut une exacte droiture à l'égard de ceux avec qui nous vivons, mais il n'eſt pas même permis de chercher à tromper la poſtérité.

Certaines gens ſe font une occupation de s'entretenir de tous ceux qu'ils connoiſſent, & s'arrogent le droit de décider ſur leur mérite. Méchant caractère. Evitez-les, s'il ſe peut: mais il eſt de la prudence de ne les pas imiter.

Vous ſçavez qu'un tel, quand il a bû, n'eſt pas homme; ne l'invitez jamais à boire.

Ne retenez jamais chez vous un homme équivoque & peu connu.

Un pauvre dans la miſere vous a fait quelque dommage; un homme que vous connoiſſez naturellement prompt, vous a offenſé par promptitude; ne traînez ni l'un ni l'autre en Juſtice, c'eſt trop de ſévérité. Enfin voyez-vous quelqu'un dans l'affliction ou dans la miſere? Faites-vous une loi de lui procurer la conſolation, & le ſecours qui dépend de vous.

Recommander aux gens de Lettres qui ſont dans les grands emplois, de ne point chercher à acquerir de riches terres, ni à bâtir de vaſtes maiſons,

(*a*) On indique par cette expreſſion les Bonzes de la Secte *Foë*.

MORALE DES CHINOIS.

ſons, c'eſt choſe aſſez inutile; ceux qui le font, ſçavent aſſez qu'ils ont tort, & ne peuvent s'empêcher d'en rougir. Ceux qui ont quelque vertu n'en ſont pas capables. Mais il y a deux avis que je crois bons à donner même aux plus vertueux. Prémierement il eſt à craindre qu'en achetant ce qui eſt à leur uſage, on n'abuſe de leur nom, pour acheter au-deſſous du juſte prix, ou pour payer en argent de bas alloi. En ſecond lieu, il eſt à craindre que la licence de leurs enfans ne leur attire des affaires fâcheuſes, ou que les friponneries de leurs domeſtiques ne leur fourniſſent de quoi les couvrir de confuſion: c'eſt à eux d'y veiller de près.

Telle famille eſt maintenant à ſon aiſe, parce qu'elle a été du tems ſans y être. Telle autre eſt maintenant dans l'indigence, pour avoir été ci-devant dans une opulence trop grande. Il eſt donc avantageux de manquer toûjours de quelque choſe; & quand on a tout à ſouhait, un fâcheux revers n'eſt pas loin.

Sur le ſoin de ne pas négliger ce qu'on appelle petites choſes.

QU'UN fils penſe à chaque inſtant à ceux dont il a reçû la vie, c'eſt aſſez peu de choſe en apparence. Cependant que de deux enfans, d'ailleurs également exacts à tous leurs devoirs, l'un pouſſe la tendreſſe juſqu'à ce point, qui ne croira que ſa piété l'emporte de beaucoup ſur l'autre?

Tel eſt toûjours prêt, ainſi que doit l'être un brave Officier, de ſacrifier, s'il le faut, ſa vie, pour ſon Prince; c'eſt aſſûrément un ſujet fidèle: mais il ſera bien moins eſtimable, ſi on le compare à tel autre, qui dans les moindres occaſions, comme dans les plus importantes, préfere toûjours ſans héſiter, les intérêts de ſon Prince aux ſiens.

Un Magiſtrat peut être intègre, & recevoir quelques préſens; mais s'il ſe fait une loi de refuſer même les moindres, ſon déſintéreſſement eſt plus parfait, & ſon intégrité moins équivoque.

Qu'une fille ou une femme entende de loin rire un homme; c'eſt peu de choſe en apparence. S'il s'en trouve cependant, qui d'ailleurs exactes à ne ſe rien permettre de tant ſoit peu contraire à la pudeur & à la bienſéance, pouſſent la délicateſſe & la réſerve juſqu'à éviter d'entendre même de loin rire aucun homme; on ne peut pas nier que leur vertu n'en reçoive un nouvel éclat. Il en eſt à-peu-près de même de tout le reſte: & il eſt vrai; comme on le dit ordinairement, que les plus grandes choſes ont ſouvent des commencemens fort petits.

Il n'eſt pas moins vrai que ce qui eſt petit en apparence, eſt cependant ce qui donne le dernier luſtre aux choſes les plus rélevées. Comment oſer après cela faire peu de cas de ce qu'on appelle petites choſes? On le doit d'autant moins, qu'on ne le fait guères impunément, & ſans de fâcheuſes ſuites. Une étincelle peut cauſer un incendie, & il ne faut qu'une fourmiliere, pour faire tomber en ruine un rempart.

In-

Inſtructions d'un Pere de famille à ſa poſtérité.

TCHAN SUN KIU fût en ſon tems le modèle des Peres de famille. Auſſi dans tout ſon quartier recüeilloit-on avec avidité les inſtructions qu'il faiſoit à ſes enfans, ſelon les occaſions qui ſe préſentoient. Chacun ſe faiſoit un devoir de les retenir, & un plaiſir de les répéter. En voici un petit échantillon. Je recommande à mes déſcendans, diſoit-il, que quelque nombre qu'ils ayent d'enfans, ils ne négligent pas l'inſtruction d'un ſeul. S'il leur naît grand nombre de filles, qu'ils les nouriſſent & les élevent toutes avec ſoin. Lorſqu'ils choiſiront des femmes à leurs fils, ou qu'ils promettront leurs filles, qu'ils cherchent à s'allier à des gens de bien, & non pas à s'appuyer de gens nobles & riches. Quand ils marieront une fille, qu'ils la fourniſſent d'habits propres, & d'une caſſette garnie des petits meubles convenables; mais point de luxe & de ſuperflu. Quand ils auront chez eux quelque malade, au lieu d'appeller les Bonzes, pour réciter leurs prieres, qu'ils appellent un bon Médecin, & qu'ils fourniſſent l'argent néceſſaire pour les remedes. Si quelqu'un meurt, il faut faire à tems la cérémonie *Tſi*, ſelon que le préſcrivent les Rits; mais il ne faut ſe ſervir ni de *Ho chang* *, ni de *Tao ſſeë* **. Car comme il eſt raiſonnable de ne pas omettre les anciens Rits, auſſi ne doit-on pas adopter ces nouveautez.

Fang king pe étant en charge à *Tſin ho*, une femme du menu peuple accuſa ſon fils de lui manquer de reſpect. *Fang*, avant que de juger l'affaire, fit part à ſa mere de l'accuſation qu'il avoit admiſe, & témoigna être diſpoſé à punir ſévèrement le coupable. Il ne faut pas, mon fils, dit la mere; ce petit peuple eſt peu inſtruit, c'eſt manque d'inſtruction qu'il commet ces ſortes de fautes. Inſtruiſez d'abord ce jeune homme; & s'il retombe, uſez de ſévérité; après quoi, elle ordonna qu'on fît venir manger avec elle cette femme qui avoit accuſé ſon fils, & que le jeune homme accuſé demeurât debout au bas de la ſalle. Cela ſe fit ainſi pendant pluſieurs jours; & *Fang* tout ce tems-là ſervit (*a*) lui-même ſa mere à table avec le plus grand reſpect. Ce jeune homme, honteux de ſa conduite paſſée, témoigna qu'il comprenoit le ſens de cette inſtruction muette, & qu'il ſe repentoit de ſa faute: Non, dit la mere du Magiſtrat, il n'a encore que de la honte, le repentir ne lui a pas encore pénétré le cœur. Cela ſe continua donc pendant dix jours, au bout deſquels ce jeune homme frappant la terre du front en action de graces, & ſa mere fondant en larmes, demanderent à ſe retirer. *Fang* y conſentit, & ce jeune homme dans la ſuite fût un exemple d'obéïſſance & de reſpect pour ſa mere.

Exem-

* Bonzes de la Secte *Foë*. ** Bonzes de la Secte *Tao*.

(*a*) Il y en a qui étant Grands-Mandarins, ſervent eux-mêmes tous les jours leur pere ou leur mere à table.

MORALE DES CHINOIS.

Exemple de ſévérité en fait de Diſcipline militaire.

LEOU GIN TCHEN commandant dans des tems ſuſpects un corps de troupes à *Cheou tcheou*, y tomba malade de fatigue. Un jeune fils qu'il avoit, ſe laiſſant entraîner par quelques autres, prit ce tems-là pour paſſer la nuit au-delà du fleuve *Hoai*, contre l'ordonnance publiée, qui portoit peine de mort pour quiconque oſeroit le faire. Une ſentinelle donna avis de cette infraction; le Commandant, ſans héſiter, condamna ſon fils au ſupplice que marquoient les ordonnances. Comme le pere & le fils étoient aimez, tous les Officiers demandoient grace, & trouvant le pere inflexible, ils crurent pouvoir le toucher par le moyen de ſa femme. Ils s'adreſſerent donc à elle; & lui expoſant le danger où étoit ſon fils, ce qu'ils croyoient qu'on lui avoit caché, ils la preſſerent de demander ſa grace. J'aime mon fils tendrement, répondit-elle: le voir mourir ſi jeune & dans les ſupplices, c'eſt ce qui me perce le cœur. Mais d'un autre côté ſi on l'épargne, la famille des *Leou* aura manqué de fidélité & d'exactitude dans le ſervice de ſon Prince. Non, je ne puis m'oppoſer à l'exécution de la ſentence. Le jeune homme fût en effet coupé par la moitié du corps, comme le portoit la loi. Après quoi ſon pere & ſa mere recüeillant ſon corps, lui donnerent publiquement toutes les marques poſſibles de leur tendreſſe. Spectacle qui tira les larmes des yeux à ceux-là-mêmes, qui n'avoient point été touchez de la mort du fils.

Fruits d'une bonne éducation.

NGEOU YANG SIEOU n'avoit pas encore trois ans quand il perdit ſon pere. La jeune veuve ſa mere, dès qu'il eût atteint l'âge de 4. ans, prit un ſi grand ſoin de l'inſtruire, que dans les plus grands froids de l'Hyver, elle paſſoit une partie de la nuit à former des caractères ſur des cendres froides (*a*), pour les lui apprendre. Elle lui répétoit ſans ceſſe, qu'il eût à ſe ſouvenir dans la ſuite, que ſon pere, qu'il avoit à peine connu, étoit un homme déſintéreſſé & bienfaiſant. J'aurois peine à t'exprimer lui ajoûtoit-elle, juſqu'où il pouſſoit le reſpect, l'obéïſſance, & la tendreſſe pour ſon pere & ſa mere. Je rougiſſois ſouvent de le ſeconder ſi mal dans ſes attentions reſpectueuſes. Auſſi quand je me vis mariée avec lui, je ne doutai point que je ne dûſſe avoir un bon fils d'un homme qui étoit ſi bon fils lui même. Longtems après le terme préſcrit pour le deüil, il regrettoit ſi fort ſon pere & ſa mere, que la ſeule vûë d'un repas bien ſervi le faiſoit ſouvent fondre en larmes; ſa douleur étoit, diſoit-il, de n'avoir pas traité ſes parens pendant leur vie, comme il l'auroit ſouhaité. Mais ſurtout il répandoit des larmes en abondance toutes les fois qu'aux tems

(*a*) C'eſt pour marquer que ſa pauvreté ne lui permettoit pas d'avoir bon feu. Cette expreſſion eſt d'un uſage commun. Un homme peut dire par modeſtie, parlant de ſa maiſon, *Han kia*, la froide maiſon, c'eſt-à-dire, maiſon pauvre, ou peu riche.

tems réglez la cérémonie *Tsi* revenoit, & cela jusqu'à la derniere année de sa vie. MORALE DES CHINOIS.

S'il étoit si tendre pour ses parens, il étoit aussi plein de douceur & de bonté pour les autres, & même pour les coupables. Etant en Charge, il ne lisoit jamais les pieces d'un procès criminel, qu'il ne dît en soupirant: Je voudrois bien sauver la vie à cet homme-là. Il faut cependant qu'il meure suivant les loix, & je suis obligé de le condamner, cela est triste. Un jour que j'étois auprès de lui, te tenant entre mes bras, il me dit en te regardant: Je sens bien que ma vie ne sera pas longue; je doute fort que je voye ce cher fils dans un âge mûr. Ayez soin, ajoûta-t-il, de l'instruire en ma place, & comme de ma part.

Ngeou yang sieou animé par les discours de sa mere, étudia avec ardeur, parvint bientôt au Dégré de *Kiu gin*, puis à celui de *Tseng sseë*. Sa mere en eût une joye sensible; mais elle ne laissoit pas de l'avertir que l'ambition, le faste & la cupidité ne devoient pas être le fruit de ses études. *Ngeou yang* profita si bien de ces avis, qu'il devint dans la suite un sage Ministre. Le Prince qu'il servoit, donna à la mere, en considération du fils, un titre (*a*) très-honorable après sa mort.

Autre Exemple.

LI PANG YEN (*b*) homme d'esprit, mais pauvre, ayant appris qu'en certain endroit l'on ouvroit des mines d'argent, y alla chercher fortune. Comme il avoit de l'industrie, il y gagna d'assez grosses sommes, & il sçût si bien les faire valoir, qu'en peu d'années il devint très-riche. Ce succès lui donna du courage, se sentant du mérite, il se servit de son bien, pour s'ouvrir le chemin aux grands Emplois, & il devint enfin Ministre d'Etat. Sa mere qui vivoit encore, craignant que son fils ne s'oubliât dans ce haut dégré de fortune, lui rappelloit sans cesse le souvenir de ce qu'il avoit été. *Li pang yen* prenoit ses avis en très-bonne part: mais ses fils un peu moins dociles, témoignerent à leur grand-mere, qu'ils s'ennuyoient de lui entendre si souvent répéter la même chose, à la honte de la famille. Je vous trouve bien délicats, leur dit-elle, lequel est le plus honteux, ou qu'un Ministre d'Etat ait autrefois travaillé aux mines, ou bien qu'un homme qui a travaillé aux mines, soit parvenu à être Ministre d'Etat? N'est-ce pas la même chose? Pourquoi donc rougir de l'un, n'ayant pas rougi de l'autre?

Avis aux Chefs de famille.

TOUTE Maison bien réglée doit avoir pour maxime de fermer exactement la porte, & de ne jamais donner la moindre entrée à certaines femmes

(*a*) Comme qui diroit Ducheſſe ou Marquiſe de tel endroit.

(*b*) *Li* eſt le nom de famille. *Pang yen* eſt le nom perſonnel & diſtinctif de cet homme. Il en eſt de même des autres noms.

MORALE DES CHINOIS.

mes intrigantes, qui parcourent les maiſons, chantant de côté & d'autre, diſant la bonne avanture, ou récitant des prieres; qui ont mille tours & mille adreſſes, pour ſonder le cœur des femmes & des filles d'une maiſon, & corrompre les plus innocentes. Il en eſt peu qui ſoient aſſez éclairées ou aſſez fermes, pour ne ſe pas laiſſer enfin ſéduire. La diviſion dans les familles, les inimitiez entre les voiſins, ſont les ſuites ordinaires des diſcours de ces ſortes de femmes, & il n'eſt pas même rare qu'elles ſoient d'intelligence avec des voleurs, pour leur fournir les moyens de faire un mauvais coup, ou bien avec des galans, pour porter les billets de part & d'autre, & favoriſer les rendez-vous. On n'y ſçauroit trop prendre garde.

Autre avis aux Peres de famille.

NE ſouffrir point de jalouſie entre la prémiere femme, & les femmes du ſecond ordre. Ne mettre point de différence entre les enfans qui viennent de celle-ci ou de celle-là; ne point favoriſer par trop d'indulgence la licence des eſclaves. Éviter tout luxe, & tout excès dans les nôces. Veiller à cultiver les terres, & à entretenir des mûriers. Recevoir toûjours bien les hôtes; s'acquiter avec tout le ſoin poſſible des cérémonies *Tſi* dans les occaſions ordinaires & aux tems réglez. Voilà, diſoit *Tchu ouen kong*, ce qui entretient une famille dans l'union, dans le crédit, dans une honnête abondance, & même dans l'honneur & dans l'éclat.

Exemples d'attachement à ſon Prince.

DANS la révolte de *Tchu tſu* contre l'Empereur *Te tſong*, *Kao tchong ti*, Général de l'armée de l'Empereur, & *Li ge yué*, qui commandoit les Rébelles, en étant venus aux mains, les révoltez qui eurent en cette occaſion quelque avantage, laiſſant ſur le champ de bataille le corps de *Kao tchong ti*, lui couperent la tête, & l'emporterent. L'Empereur *Te tſong* fit recüeillir le corps, & pleurant ſur ce cadavre, il y fit ajuſter une fauſſe tête, & lui fit des obſeques magnifiques. *Tchu tſu* de ſon côté, pleurant ſur la tête qu'on lui porta, y fit ajoûter des nattes en forme de corps, & la fit inhumer avec honneur. Tant il eſt vrai qu'un brave & fidèle ſujet ſe fait regretter non ſeulement du Prince qu'il a bien ſervi; mais même de ceux qui étant ſes ennemis & ceux de l'Etat, trouvent leur avantage en ſa mort.

Tchu tſu, après avoir ainſi rendu à *Kao tchong ti* les derniers devoirs, fit porter le corps de ſon propre Général *Li ge yué* à *Tchang ngan*, d'où il étoit, & lui ordonna auſſi des obſeques honorables. Mais la mere de *Li ge yué*, bien loin de pleurer ſon fils, témoigna au contraire beaucoup d'indignation: Malheureux, lui diſoit-elle, tout mort qu'il étoit, quel mal t'avoit fait l'Etat & ton Prince, pour te révolter de la ſorte? Tu as péri, tu le méritois; n'attens pas que je te pleure: tout mon regret eſt que tu n'ayes pas péri plûtôt. Tant il eſt vrai qu'un ſujet rébelle non ſeulement attire ſur lui les vengeances du Ciel, mais devient pour ſes plus proches un objet de haine & d'indignation.

Une

Une Mere égorge ſon Fils rébelle au Prince.

SOUS la Dynaſtie *Tang*, *Kou hoai nguen* eſclave entreprenant, ſe mit à la tete d'un parti formé contre l'Empereur. Un jour ſa mere lui reprochant ſon crime: Malheureux que tu ès, lui dit-elle, malgré toutes mes rémontrances tu te révoltes donc contre ton Prince, dont tu n'as reçû que des bienfaits? En prononçant ces paroles, elle prit un couteau qui ſe trouva là, le lui enfonça dans le ſein, & en même tems s'écria: C'eſt à mon Prince & à l'Etat que j'immole ce ſcélérat.

Un Fils combat pour ſon Prince contre ſon Pere, Chef des Rébelles.

SOUS un autre régne, *Li hoai quang* faiſant un parti contre l'Empereur régnant, ſon fils *Li kio* quita auſſitôt ſon pere, & s'en allant trouver l'Empereur: Prince, lui dit-il, mon pere, malgré moi, forme un parti contre vous. Je veux par ma fidélité réparer, autant qu'il eſt en moi, l'infamie de ſa révolte. Si vous agréëz mes ſervices, j'eſpere de faire échoüer ſes deſſeins. Il marcha en effet par ordre du Prince à la tête d'un corps de troupes contre l'armée des Rébelles. Il les défit entierement, dans un combat, mais il y perdit la vie.

Ces deux exemples ont fondé une eſpece de proverbe, ſuivant lequel, pour exprimer que les enfans ne reſſemblent pas toûjours à ceux qui leur ont donné la vie, on a coûtume de dire: *Hoai nguen* avoit une ſage mere, & *Hoai quang*, un ſage fils.

Sur les jeunes gens.

UN Ancien comptoit trois métamorphoſes de jeunes gens libertins. D'abord, diſoit-il, d'hommes qu'ils étoient, ils deviennent *Hoang* *. Il indiquoit par-là qu'ils mangent d'abord ce qu'ils ont de bien en terres. Enſuite, continuoit-il, ils deviennent *Tou* **. Il indiquoit par-là qu'ils mangent leurs livres & leurs habits, après les avoir vendus. Enfin, ajoûtoit-il, ils deviennent *Tſiu* ***. Il indiquoit par-là qu'ils vendent leurs eſclaves, & mangent bientôt ce qu'ils en ont tiré. On a changé le langage de cet Ancien en un autre, qui revient au même. Un homme libertin & débauché, commence, dit-on, par devenir *Kieou yn* †. c'eſt-à-dire, qu'il vend ſes champs, & diſſipe l'argent qu'il en a reçû. Il devient enſuite *Pe y* ††. En troiſieme lieu il devient *Li* †††. c'eſt-à-dire, qu'il vend juſqu'à ſes enfans, pour fournir à ſes dépenſes, Après ces

* Sauterelles qui ravagent les campagnes.
** Ver qui ronge les livres & les habits.
*** Ver qui ronge la chair humaine.
† Inſecte qui mange la terre.
†† Fourmi blanche qui ronge le bois, & ruine les édifices & les meubles.
††† Poiſſon qui mange ſes ſemblables.

MORALE DES CHINOIS.

ces trois métamorphoſes, il s'en fait ordinairement quelqu'autre, tantôt il devient loup, tantôt tigre, tantôt *Kiao* *, tantôt ** *King*.

Sçavant réduit au ſilence.

SU MA OUEN s'étant retiré des grands Emplois, paſſoit ordinairement le Printems & l'Eté à ſa terre de *Lo*; l'Automne & l'Hyver en ville, ne s'occupant qu'à philoſopher & à inſtruire un aſſez bon nombre de diſciples, que ſa réputation lui attiroit. Au reſte il n'étoit point de ces Maîtres auſtères, & d'une gravité trop gênante.

Après avoir fait quelque inſtruction à ſes diſciples, il les menoit à la promenade, éxaminoit tantôt l'un, tantôt l'autre, ſur la matière qu'il avoit traitée; & ſi quelqu'un ſe trouvoit ne l'avoir pas bien pénétrée, & n'en pouvoir rendre compte, il en étoit quite pour une douce réprimande, & quelques mots d'exhortation. Il y avoit tous les jours une eſpece de répétition, qui ſe faiſoit avec un peu plus d'appareil que les conférences ordinaires, & qui ſe terminoit par un petit repas qu'il prenoit avec ſes diſciples; repas au reſte fort frugal, conſiſtant en un coup de vin, un peu de ris, un plat de viande pour chacun, & rien davantage.

Un jour étant allé avec quelques-uns de ſes diſciples faire un tour à la montagne, où étoit la ſépulture de ſes Ancêtres, il entra dans une Bonzerie qui ſe trouva ſur ſon chemin. Là, cinq ou ſix vieillards du voiſinage vinrent lui rendre leurs reſpects, & lui faire leur petit préſent. Il conſiſtoit en un peu de ris aſſez groſſier dans un plat de terre, & un ſimple boüillon d'herbes dans un pot des plus communs. Le Philoſophe goûta ce préſent, comme il auroit fait un *Tſi* du prémier ordre. Le préſent fait & agreé, un de ces vieillards portant la parole: Monſieur, lui dit-il, „ nous avons oüi parler des fréquentes conférences que vous tenez en „ ville avec vos diſciples; nous ne ſommes pas à portée d'en profiter. Au„ jourd'hui que nous avons le bonheur de vous voir ici, daignez nous „ donner quelque inſtruction par écrit.

Auſſitôt le Philoſophe prend le pinceau, & leur donne l'explication d'un chapitre de l'ancien Livre, qui traite de la piété filiale. Le chapitre qu'il expliqua, fût celui qui regarde les gens du commun; un des Vieillards recevant cet écrit, & le parcourant; Monſieur, dit-il, je ſuis ravi que vous ayez choiſi ce texte pour nous inſtruire. Cela me donne occaſion de vous faire une queſtion. Nous avons remarqué que dans le Livre de la piété filiale, il n'y a aucun chapitre depuis le prémier, qui regarde l'Empereur, juſqu'à celui que vous expliquez, qui ne finiſſe par une citation du livre des Odes: il n'y a que ce chapitre-ci où l'on ait omis cette citation. Daignez nous en dire la raiſon.

Le Philoſophe ſurpris d'une queſtion qu'il n'attendoit pas, fût un moment

* *Kiao* eſt un oiſeau réël ou fabuleux, qu'on dit qui mange ſa mere.
** Animal réël ou fabuleux, qui, dit-on, mange ſon pere.

ment ſans rien dire: puis les ſaluant avec reſpect; de ma vie, leur avoüa-t-il, je n'avois fait cette réflexion; je vous en ſuis obligé: il faut y penſer pour vous répondre. Les vieillards ſe retirerent en ſoûriant, & répandirent dans tout le quartier, qu'ils avoient réduit le fameux *Su ma* à ne pouvoir répondre. Cela revint juſqu'à lui, & il en fût mortifié. MORALE DES CHINOIS.

Penſées morales.

AVOIR compaſſion de ceux qui ſont dans l'affliction, c'eſt le moyen de n'y pas tomber vous-même. Les yeux du *Chang ti*, qui ſont pleins de miſéricorde, auroient peine à vous y voir.

Point de cupidité, point d'injuſtice, céder plûtôt un peu du ſien, c'eſt le moyen de faire à tems une bonne récolte. C'eſt d'un homme de ce caractère que nos Anciens avoient coûtume de dire; qu'il ne pouvoit manquer de faire une bonne fin, & de mourir dans la joye.

Tchang hong yang dit: on m'attribuë une mauvaiſe intention: ſi je ne l'ai point en effet, que m'importe? On me ſoupçonne de quelque mauvaiſe action: ſi je n'en ſuis point en effet coupable; quelle raiſon aurois-je de m'en inquiéter? Un feu, quelque violent qu'il puiſſe être, ſe diſſipe bientôt, quand il n'a point d'aliment.

Reconnoiſſance d'une bête féroce envers ſon bienfaîteur.

KUO OUEN s'étant retiré dans des montagnes déſertes, pour y vivre en ſolitude; il ſe préſenta à lui durant pluſieurs jours de ſuite une bête d'une apparence féroce & cruelle, qui ſans cependant lui faire aucun mal, ſe tenoit devant lui la gueule béante pendant un tems aſſez conſidérable, puis ſe retiroit. Enfin *Kuo ouen* s'enhardit; & regardant d'aſſez près dans la gueule de cet animal, il y apperçût un os, qui s'y étoit engagé d'une manière à l'incommoder, s'il vouloit manger. Il eût le courage de mettre la main dans ſa gueule toute ouverte & d'en dégager cet os. L'animal auſſitôt ſe retira; & il revint le lendemain chargé d'un Cerf entier, qu'il mit aux pieds de ſon bienfaîteur, comme pour lui témoigner ſa reconnoiſſance.

Le Prince qui entendit parler de cette avanture, fit venir le Solitaire à ſa Cour, malgré qu'il en eût. Chacun l'y regardoit avec reſpect, mais lui ſe déroboit, autant qu'il pouvoit aux yeux des hommes: & quand il ne le pouvoit pas, il demeuroit dans le ſilence, comme s'il eût été ſeul. Un jour qu'on s'y attendoit le moins, il demanda permiſſion de ſe retirer; & il fit de ſi fortes inſtances que le Prince y conſentit. Il s'alla placer dans une vallée ſolitaire, du territoire de *Ling ngan*, où il ſe fit une cabane de roſeaux. A peine étoit-elle achevée, que la révolte de *Sou ſun* éclata. Tout le pays fût ravagé, excepté le territoire de *Ling ngan*; ce qui donna au Solitaire la réputation de Prophete.

MORALE DES CHINOIS.

Penſées morales.

S'EXPOSER de bonne grace à un danger, qu'il n'eſt pas permis d'éviter, c'eſt le meilleur moyen de n'y pas périr.

Former ſuivant ſa paſſion & ſa fantaiſie des deſſeins pour vivre heureux, ce n'eſt pas le moyen de l'être.

Inſtructions d'un Philoſophe à un jeune homme deſtiné aux grands Emplois.

HOU PANG HENG étant venu à *Sin tcheou*, pria le fameux *Li mi ſun* de vouloir bien lui donner quelques inſtructions par écrit. Voici celles qu'il lui donna:

1. Quand on connoît la volonté du *Tien* * & celle du Prince, il faut s'y tenir quoi qu'il en coûte.

2. Le Sage eſt le ſeul qui puiſſe ſoutenir avec conſtance de grandes adverſitez, cela eſt vrai: mais il eſt également vrai que quiconque s'y laiſſe abattre, n'eſt pas véritablement ſage.

3. Quelque réputation de probité qu'on ait acquis, & même quelque vertu qu'on ait, on ne doit point ſe croire arrivé à la perfection. Il faut s'efforcer ſans ceſſe de faire quelques pas de plus dans le même chemin de la vertu.

4. Un peuple s'oublie de l'obéïſſance & du reſpect qu'il doit au Prince ou à ſes Officiers: le meilleur moyen de le ramener à ſon devoir, c'eſt de pourvoir à ce qui lui manquoit, quand le trouble a commencé.

5. Qui ne détruit pas le malheureux *Moi*, ne ſera jamais capable de rien de grand.

6. Quand le Ciel prépare à quelqu'un de grands emplois, communément il le fait paſſer par de très-rudes épreuves.

7. Ce qui eſt trop dur & trop roide, caſſe aiſément, ſi l'on n'a ſoin de le tempérer pas quelque choſe de plus fléxible.

8. En fait de ſageſſe & de vertu, le principal & l'eſſentiel, c'eſt que le cœur ſoit bien plein. Compoſer, diſputer, & diſcourir ſont des acceſſoires.

Gravité affable.

TCHUNG MING TAO dans ſon particulier, étoit ſérieux, grave, & taciturne. Vous euſſiez dit, à le voir aſſis tout le jour, que c'étoit une ſtatuë, & non pas un homme; ſes paroles & ſes actions dans ſon domeſtique ſe ſentoient auſſi de ſa gravité, & il y étoit regardé comme un homme extrêmement ſévère. Lui venoit-il compagnie? Il étoit tout autre. Rien de plus affable & de plus honnête: auſſi étoit-il aimé de tout le monde, & il n'eût jamais de part aux diviſions ni aux cabales de ſon tems. *Or-*

* Le Ciel.

Orgüeilleux humilié.

HAN TCHI KOUE' étant Gouverneur d'*Y tcheou*, *Tcha yen* vint y être ſecond Officier. Ce dernier ayant été le prémier de ſa volée dans une promotion aux Dégrez, en étoit ſottement fier, & ne ſe nommoit jamais que par le titre de *Tchuang yuen han* *. Son ſupérieur étoit choqué de cet orgüeil pédanteſque. Un jour l'entendant encore ſe nommer ainſi à pluſieurs repriſes, enfin il perdit patience, & lui dit d'un ton ſec: N'êtes-vous pas Officier d'*Y tcheou*? C'étoit lui dire qu'il s'indiquât ſelon la coûtume par le nom de ſon emploi. Il comprit fort bien cet avis, & ſe corrigea; mais il eût toute ſa vie une ſecrete averſion pour *Han tchi koué*.

Reprimande faite à propos.

MA KIUEN, *Tchuang yuen* d'une autre promotion, étant venu pour être ſecond Officier à *Tſin tcheou*, y prenoit auſſi le train de s'appeller toûjours *Tchuang yuen*. *Lin*, prémier Officier du lieu lui dit un jour, mais d'une manière agréable & polie: Monſieur, vous avez été *Tchuang yuen*, on le ſçait; moins vous le direz, plus on vous en eſtimera. Il convenoit de vous déſigner ainſi tout le tems qu'ont duré les cérémonies de la promotion. Aujourd'hui vous êtes Officier de cette ville; croyez-moi, ne rougiſſez point de vous déſigner comme les autres par le nom de vôtre office. *Ma kiuen* fût un peu honteux: il reçût cependant l'avis, & en témoigna ſa reconnoiſſance.

Manière de reprendre ſans choquer.

VOILA deux reprimandes toutes ſemblables priſes bien diverſement. D'où vient cette différence? C'eſt qu'il y avoit de l'aigreur dans l'une, & qu'il n'y en eût point dans l'autre. Auſſi le Philoſophe *Tchin* dit-il fort bien: Quand vous reprenez quelqu'un, n'employez que la raiſon pour lui faire ſentir ſa faute: il la reconnoîtra ſans peine. Si vous y mêlez de l'aigreur & de la colere, ou vous ne réüſſirez point, ou ce ne ſera pas ſans inconvénient.

Inſtruction morale tirée de la conſtruction de deux caractères Chinois.

DANS la compoſition des lettres *Tou* & *Tſi*, qui ſignifient jalouſie, envie, on fait entrer la lettre *Niu* qui ſignifie femme. D'où vient cela, demandoit un diſciple à ſon Maître? C'eſt qu'en effet répondit le Maître, les femmes ſont communément ſujettes à ce vice; mais c'eſt auſſi pour faire entendre aux hommes que ce vice eſt indigne d'eux, & que d'y être ſujet, c'eſt ſe dégrader & devenir femme.

In-

* C'eſt ainſi que ſe nomme le prémier Docteur d'une promotion.

MORALE DES CHINOIS.

Ingratitude punie.

VERS le commencement de la Dynaſtie *Tang*, *Yao tſong* étant déja dans les Charges, prit en affection un Ecrivain nommé *Hoai tchi kou*, en qui il trouva du mérite. Il lui procura des emplois, & le pouſſa de telle ſorte, que dans la ſuite ils ſe trouverent Miniſtres d'Etat tous deux enſemble. *Yao tſong* en eût de la peine, & il trouva moyen d'éloigner ce collegue, en lui procurant une commiſſion fort honorable, mais au loin.

Hoai tchi kou qui ſentit que *Yao tſong* ſouffroit avec chagrin la préſence d'un tel collegue, lui en vouloit intérieurement du mal. Dans le pays où il alla en qualité de Commiſſaire, il trouva deux des fils de *Yao tſong* qui étoient en Charge. Comme ils ſçavoient les obligations que *Hoai tchi kou* avoit à leur pere, ils ſe firent médiateurs en bien des affaires, & importunerent aſſez librément le Commiſſaire. Celui ci ſaiſit cette occaſion de ſe venger de *Yao tſong*. Il donna avis à l'Empereur fort en détail de ce qu'il avoit trouvé de défectueux dans les fils de ce Miniſtre.

Quelques jours après, l'Empereur demanda à *Yao tſong*, comme par manière d'entretien, ſi ſes fils avoient du talent pour les affaires; quel emploi ils avoient actuellement, & comment ils s'en acquitoient? *Yao tſong* comprenant d'abord d'où venoient ces queſtions de l'Empereur, & où elles tendoient: „ Prince, répondit-il, j'ai trois fils: deux ſont en Charge „ à *Tong tou* *. Ils ne ſont pas fort réſervez: ils auront apparemment fa„ tigué *Hoai tchi kou*, ci-devant Commiſſaire en ces quartiers-là. On ne „ m'en a cependant encore rien dit, & je ne ſçais ce qui en eſt.

L'Empereur ſur ces derniers mots ſoupçonna *Yao tſong* de diſſimuler la vérité, & de vouloir couvrir les fautes de ſes enfans. *Yao tſong* s'étant exactement informé de toute choſe, alla de lui-même dire à l'Empereur, que ſon ſoupçon s'étoit trouvé véritable, ſuivant les informations qu'il en avoit faites. Comment cela, demanda l'Empereur, pour le faire parler? „ Prince, dit *Yao tſong*, ſans rien déguiſer, c'eſt que *Hoai tchi kou* n'étant „ autrefois qu'un ſimple Ecrivain, je lui procurai des emplois, & je fis „ connoître ſon mérite. Mes fils ont eu la bêtiſe de compter que *Hoai* „ *tchi kou* m'ayant ces obligations, leur accorderoit facilement tout ce „ qu'il pourroit: & ſur cela ils ont eu la hardieſſe de l'importuner pour „ bien des gens, & quelquefois pour d'aſſez méchantes affaires.

Alors l'Empereur conçût que *Yao tſong* ne cherchoit point à déguiſer la faute de ſes enfans: & comme les choſes dont *Hoai tchi kou* les avoit chargez, n'étoient pas dans le fonds fort conſidérables, Sa Majeſté trouva fort mauvais que *Hoai tchi kou* eût pris cette occaſion de faire de la peine à un homme auquel il étoit ſi rédevable „ Cela n'eſt pas d'un honnête „ homme, dit l'Empereur; je veux le caſſer. Pardonnez-lui, je vous en „ conjure, dit *Yao tſong*; que je ne ſois point cauſe de ſa diſgrace; outre „ qu'elle me feroit de la peine, ſi V. M. puniſſoit ſi ſévèrement une fau„ te qui me regarde; je craindrois qu'on ne prît de là occaſion d'attri„ buer

* La Cour orientale.

„ buer à V. M. une partialité indigne d'elle ". L'Empereur ſe rendit après bien des inſtances, & promit de ne pas caſſer abſolument *Hoai tchi kou*, mais il fût abaiſſé de quelques dégrez. MORALE DES CHINOIS.

Maxime.

LA Nature dicte à tous les hommes, que dans toutes leurs entrepriſes, il ne leur eſt pas permis de compter abſolument ſur telle ou telle choſe; mais qu'ils doivent ſans empreſſement & ſans inquiétude en abandonner au Ciel le ſuccès.

Autre Maxime appuyée d'un Exemple.

LES hommes doivent s'aider les uns les autres ſelon leur pouvoir & leurs talens. Chacun y gagne. Un jour des voleurs pillerent un village, & y mirent tout à feu & à ſang. Il n'y reſta que deux hommes à qui les voleurs négligerent d'ôter la vie, & qu'ils ne daignerent pas emmener captifs. L'un des deux étoit aveugle, & l'autre paralytique. L'aveugle chargea ſur ſon dos le paralytique; & celui-ci ſervant de guide à l'aveugle, ils gagnerent tous deux un autre village, où ils trouverent le moyen de ſubſiſter. Ce ſeul exemple fait aſſez voir la vérité qu'on a avancé.

Maximes & Réflexions morales.

EN uſer bien avec tout le monde; traiter même chacun avec indulgence & charité: c'eſt mon devoir. Suppoſons que je n'y manque point, je n'ai pas pour cela le droit de prétendre qu'on m'en ait obligation. On dit du mal de moi, on me calomnie; quel mal dans le fonds cela me fait-il? Aucun, ſi je veux: ce n'eſt donc pas une raiſon ſuffiſante de haïr ceux qui me traitent de la ſorte, & de chercher à m'en venger. N'avoir pas droit de prétendre qu'on m'ait obligation d'un ſervice, & cependant en exiger du retour, c'eſt comme retracter le bien que j'ai fait, & en perdre le mérite. N'avoir pas de raiſon de haïr une perſonne, & cependant vouloir en tirer vengeance, c'eſt l'irriter, & lui donner occaſion de me traiter encore plus mal dans la ſuite.

Inconſtance de l'eſprit humain.

UNE entrepriſe vous réüſſit; vous voilà gai: le ſuccès ne répond pas à vos déſirs; vous voilà dans l'impatience, ou dans l'abattement. Un homme vous agrée; vous en uſez bien avec lui; un autre ne vous revient pas; vous le traitez mal. Quel étrange renverſement! C'eſt à vous de tourner toutes les affaires à vôtre avantage, & de refondre, pour ainſi parler, les hommes mêmes. Cependant c'eſt vous qui vous mettez dans le creuſet, & qui vous laiſſez tourner & refondre à chaque moment. Un

MORALE DES CHINOIS.

bon fondeur, dit le proverbe, réüſſit ſur toutes ſortes de métaux; & un habile lapidaire ſçait mettre en œuvre les pierres les plus brutes.

Contre la Médiſance.

VOUS apprenez qu'on dit du mal de vous, dit le Philoſophe *Tchao kang tſié*; point de colere. Vous apprenez qu'on vous loüe; point de joye. On dit du mal d'autrui en vôtre préſence; gardez-vous bien de l'autoriſer. On en dit du bien; dites-en, ſi vous en ſçavez; du moins ſoyez ravi qu'on en diſe. Conformement à ce qu'on lit dans certaine Ode: quand j'entens dire du mal d'autrui, cela me cauſe la même douleur, que me cauſeroient des épines aiguës qui me perceroient le cœur. Quand j'entens dire du bien d'autrui, cela me fait autant de plaiſir, que l'odeur la plus exquiſe des fleurs les plus agréables.

Qu'il faut modérer ſes déſirs.

OUANG KIEN PONG dit: Un homme paralytique ou boiteux, eſtime fort l'avantage de pouvoir marcher, & ſemble ne ſouhaiter autre choſe. Un autre qui peut marcher librément, mais qui a un voyage à faire, fait cas d'une voiture douce & commode, & cherche à ſe la procurer. Il en eſt de même de tout le reſte: rien ne contente pleinement le cœur de l'homme: il déſire toûjours quelque choſe. Le Sage modere ſes déſirs; il s'accommode avec prudence aux occaſions où il ſe trouve, & aux perſonnes avec leſquelles il faut qu'il traite; s'il ſe trouve dans une affaire très-preſſante, où il s'agit d'un grand intérêt, il ſe contente de gagner du tems; s'il ne peut pas faire autre choſe, il ſçait ſe tirer avec ſuccès des affaires qui ſont ordinaires; il s'eſtime heureux dans d'autres plus conſidérables & plus difficiles, d'en ſortir à peu de fraix: pour s'aider à ſoutenir, ſans ſe laiſſer abattre, les évenemens fâcheux de la vie, il les regarde comme autant d'éclairs, ou comme de légers nuages, & des pluyes d'Automne. Enfin il ſçait agir, ou ſe tenir en répos, uſer de condéſcendance ou de fermeté, ſelon les diverſes occurrences.

Condéſcendance ſouvent néceſſaire.

IL y a certaines affaires, où un homme qu'on preſſe ſe perd, & paroît coupable; au lieu qu'il les débroüilleroit, s'il avoit du tems, & prouveroit ſon innocence. Le preſſer en ces occaſions, c'eſt cruauté. De même en matière de vice, il y a des gens ſur leſquels on ne gagne rien par les inſtances les plus preſſantes, & qu'on corrige peu-à-peu en uſant de condéſcendance. Preſſer en ces occaſions, ce n'eſt pas avoir du zèle.

Comment il faut ſe comporter avec les méchans.

S'ACCOMMODER des gens de bien, mais ne pouvoir vivre avec les mé-

méchans, c'eſt être bien neuf en matière de conduite. Les ſerpens, les ſcorpions, les bêtes féroces ſont en grand nombre ſur la terre. Tout dangéreux que ſont ces animaux, le *Tſao voë* * les y ſouffre, comme s'il ne pouvoit pas les en bannir. Uſez-en à-peu-près de même avec les méchans; empêchez qu'ils ne vous nuiſent, mais du reſte traitez-les bien. Peut-être que peu-à-peu ces bons traitemens leur ouvriront les yeux ſur leurs propres vices. Au contraire, ſi vous ne pouvez un ſeul moment les ſouffrir, vous ne verrez que de mauvais effets de cette ſévérité outrée. MORALE DES CHINOIS.

Vous chargez un homme d'injures outrageantes: la perte de ſon argent lui ſeroit beaucoup moins ſenſible. Vous conſervez contre un autre une haine irréconciliable; une médiſance paſſagere ſeroit moins coupable. Cependant ſi vous aviez publié de ce dernier quelque choſe fâcheuſe & ſecrete; ſi vous raviſſiez au prémier ſon bien de force; quel jugement feroit-on de vous, & qu'en pourriez-vous penſer vous-même?

Manière de bien vivre avec tout le monde.

COMME il n'eſt point d'homme ſans défaut, il n'en eſt point auſſi qui n'ait quelque bonne qualité. Le moyen de pouvoir bien vivre avec tout le monde, c'eſt de fermer les yeux ſur les défauts d'autrui, & de regarder chacun par ſon bon endroit.

Moyen de vivre content.

UN homme en ce monde ne peut ſans témérité ſe promettre de réüſſir à ſon gré en tout ce qu'il entreprend, encore moins de réüſſir au gré de tout le monde, & d'éviter abſolument qu'on ne trouve à redire à ſa conduite. Ce qu'il faut ſe propoſer, c'eſt de n'avoir rien à ſe reprocher, & du reſte être content, le ſuccès fût-il médiocre.

Vivacité blâmable.

PLUS on ſe preſſe pour débroüiller une piece de fil, plus on la broüille. Il en eſt de-même à-peu-près dans les affaires. Trop de feu & d'empreſſement ſouvent y nuit; il faut de la modération & du ſang froid.

Sage défiance.

AVOIR une droiture parfaite, ſans artifice, & ſans détour, c'eſt une choſe très-loüable: mais ne pouvoir s'imaginer qu'il y ait des hommes faits autrement, & ſe fier à quiconque ſans précaution, c'eſt trop de crédulité. Un tel ſe donne pour incapable de tromper; éxaminez prudemment ce qui en eſt, ſans compter trop ſur ſa parole; car eût-il tout l'artifice

* *Tſao* ſignifie produire, faire, créer: *Voë* veut dire, être, choſe, ſubſtance.

MORALE DES CHINOIS.

fice de certains Esprits malins qui résident quelquefois dans les montagnes, il tiendroit toûjours le même langage.

Point de vraye Vertu sans Modestie.

LE désintéressement est une vertu directement opposée à ce qu'on appelle cupidité: c'est un mépris sincere des biens de la fortune. Si vous êtes véritablement désintéressé, contentez-vous de l'être: ne faites point parade d'un si beau nom, pour attirer sur vous les yeux des hommes; autrement ce n'est pas réellement mépriser l'argent & les autres biens; c'est seulement leur préférer l'estime des hommes. L'humilité est une vertu, qui fait qu'on aime à déférer en tout aux autres, Vous cherchez à passer pour humble, c'est dès-lors cesser de l'être; c'est prendre une voye détournée d'obliger, pour ainsi dire, tout le monde à avoir pour vous de la déférence.

Choses légeres auxquelles il est bon de ne pas faire attention.

TOUT pere de famille est obligé de veiller à la conservation de ses biens: mais ce soin doit être modéré; & il faut sçavoir souffrir patiemment, ou dissimuler à propos lorsqu'on nous fait quelque injustice. Feu mon pere, dit *Tsu hou*, allant un jour se promener dans son parc, me mena avec lui. Rencontrant son jardinier: Je m'apperçois qu'on me vole, lui dit-il, quel remede peut-on y apporter? Monsieur, répondit le jardinier, je ne vois rien de meilleur à faire, que de compter d'avoir cela de moins, & de l'abandonner à ceux qui le volent. Cette réponse charma mon pere. Se tournant aussitôt vers moi: Mon fils, me dit-il, entendez-vous la leçon de ce jardinier; elle est admirable; tout homme qui a du bien, la doit suivre.

Que c'est Sagesse de céder quelquefois de son droit.

DANS les affaires de ce monde celui qui les veut traiter avec succès, doit commencer par se résoudre intérieurement à céder volontiers quelque chose de son droit, s'il le faut. Et quand la négociation est avancée, il ne faut pas tellement tenir à tout le reste, qu'on rompe tout, plûtôt que de rien céder au-delà. Voilà le moyen de conclure une affaire avec succès & avec satisfaction. Ceux qui se piquant d'une fermeté outrée, mourroient plûtôt que de se relâcher sur la moindre chose, s'en repentent presque toujours. Donner à propos plus que je ne dois, ou exiger moins qu'il ne m'est dû, c'est grandeur d'ame; s'il y a de la honte, elle est pour celui qui reçoit plus qu'il ne lui est dû, ou qui me doit plus qu'il ne me donne.

Carac-

Caractère d'esprit intraitable.

ON n'eſt point embarraſſé comment traiter un honnête homme; l'embarras eſt, comment traiter certaines ames baſſes. Cet embarras croît bien davantage quand ces ſortes de gens ont de l'habileté, du ſçavoir faire, ou quelqu'autre talent ſemblable. Et c'eſt bien pis, quand il ſe trouve qu'on leur a quelque obligation; on ne ſçait alors comment s'y prendre.

Peinture du Monde & de la Vie humaine.

UN jour vivement frappé d'un éclair, & dans la frayeur que me cauſa un coup de tonnerre; hélas! m'écriai-je en ſoupirant, qu'eſt-ce que cette fragile vie? Il y a quarante ans que je ſuis au monde; en repaſſant ſur tout ce tems, je n'y trouve que vuide & que néant. Il me ſemble que c'eſt un ſonge, pendant lequel je me ſuis trouvé en mille états différens; & j'ai eu dix-mille idées, qui ſe ſont toutes évanoüies comme une fumée légere.

Je ne vois de grand & de réël en ce monde qu'une vaſte mer & un grand fleuve. C'eſt la mer de nos douleurs & de nos miſeres : mer infiniment étenduë, & dont on ne voit point les rivages, C'eſt le fleuve de nos déſirs : fleuve dont on ne peut trouver le fond. L'homme y eſt comme une méchante barque, qui battuë des flots, fait eau de toutes parts.

Pour changer de métaphore, ce monde eſt un feu d'une nature ſinguliere: fût-on de fer ou de bronze, on ne peut réſiſter longtems à un feu de cette nature ; il faut ſuccomber & mourir. Pourquoi donc ne pas ſe préparer à la mort? Pourquoi s'occuper du ſoin d'acquerir des Terres, de bâtir des Palais, de ſe pouſſer dans les Charges, ou de ſe faire un grand nom? Vivre longtems ou vivre peu, dans la pauvreté ou dans l'opulence, dans l'honneur ou dans le mépris, ſont toutes choſes qui dépendent non de nous, mais du Ciel. Tournez donc déſormais de quel côté vous voudrez: mais de quelque côté que vous tourniez, ne penſez qu'à acquérir l'immortalité (*a*).

Réflexions morales.

DE ſimple & d'ignorant devenir ſçavant & éclairé, c'eſt une choſe, à mon avis, aſſez aiſée, diſoit un jour *Te che lin:* mais par la voye de l'étude & de la ſcience revenir à la modeſtie d'un homme ignorant & ſimple; c'eſt ce qui eſt très-difficile.

Les biens & les plaiſirs du monde nous troublent le cœur & le corps. Même

(*a*) Le Chinois dit *Tſo ko fei ſien*, à devenir un immortel qui s'envole. Il y a, dit-on, des gens à la Chine qui cherchent l'immortalité du corps par la Médecine ou la Magie. Eſt-ce de cette immortalité qu'on parle ici? Chacun en jugera ce qu'il lui plaira. L'on ſe contente de traduire.

MORALE DES CHINOIS.

Même en les goûtant nous sentons comme un regret de nous y laisser entraîner: aussi nous laissent-ils, quand ils durent, jusqu'à nous causer du dégoût. Un homme, qui depuis longtems est dans les Charges, soupire après la retraite. Celui qui a bien bû, veut dormir. Il n'y a que l'étude de la vraye sagesse, qu'on aime d'autant plus qu'on y fait plus de progrès.

Vous êtes dans le répos & dans la retraite, n'en veillez pas moins sur vous-même, & ne dites point mal-à-propos : qu'ai-je à craindre? Cette securité même est dangéreuse.

Les mets les plus agréables ne sont pas toûjours les plus salutaires; & l'on goûte rarement de grands plaisirs, qui ne soient bientôt suivis de quelque amertume.

Sçavoir se guérir d'une maladie, c'est quelque chose; mais sçavoir s'en préserver, c'est encore mieux.

Eloge de la Frugalité.

CEUX de nos Empereurs qui ont vécu le plus longtems, sont * *Han vou ti*, qui a vécu soixante & dix ans, *Leang vou ti*, & *Song kao tsong*, qui en ont vécu plus de quatre-vingt. Aussi *Han vou ti* avoit pour maxime, qu'une grande tempérance étoit la plus excellente médecine. *Leang vou ti* disoit de soi-même, qu'il avoit couché pendant trente ans dans un apartement séparé de celui des femmes. Pour *Song kao tsong*, outre qu'il étoit né avec une complexion robuste, il fût toûjours très-modéré dans l'usage des plaisirs, & maître de ses passions.

Sur le même sujet.

LI KENG TA, quoique capable des plus grands emplois, n'y voulut point entrer. Il se retira sur le mont *Ki tcheou*, pour étudier la doctrine des Philosophes *Lao* & *Tchouang*. Bien des années après sa retraite, *Ouang cheou tching*, *Liu tchong*, & quelques autres l'allerent voir, & lui demanderent le secret de conserver la vie & la santé. Qu'est-ce que nôtre corps, répondit-il, si non du sang & des éspris? Cette prétenduë pierre merveilleuse, dont on parle, ne sçauroit être au bout du compte qu'une composition de plantes, de pierres, & de métaux. Comment croire que cette composition puisse maintenir ou remettre toûjours le sang & les esprits dans la vigueur & dans l'ordre? Vivre toûjours frugalement, hors du tracas, dans le répos, & surtout dans un grand dégagement de cœur & d'esprit. Voilà la grande médecine, & cette merveilleuse pierre, dont les vertus sont si rares.

Que c'est dans soi-même qu'on trouve son répos & son bonheur.

CERTAINES gens se plaignent, dit le Philosophe *Mé*, de ne pouvoir trou-

* *Han*, *Leang*, *Song*, trois noms de Dynastie.

trouver un lieu de répos. Ils ont tort, ils n'en manquent pas: Mais de quoi ils devroient gémir, c'eſt d'avoir un cœur ſi ennemi du répos qu'il cherche. MORALE DES CHINOIS.

D'autres ſe plaignent de n'avoir pas aſſez de bien. Ils devroient plûtôt ſe plaindre à leur propre cœur, de ce qu'il n'eſt pas content des choſes qui ſuffiſent.

Que faut-il à l'homme, par exemple, en matière d'habits? De quoi ſe couvrir avec bienſéance, & ſe défendre des injures de l'air. Cependant tel qui porte une fourure de plus de mille écus, n'en eſt pas encore content. Il ne fait pas réflexion que la caille, à bien moins de fraix, eſt tout auſſi chaudement que lui.

Que faut-il à l'homme en fait de nouriture? Quelques alimens convenables en quantité ſuffiſante ſuivant la capacité de l'eſtomac. Cependant tel à qui l'on ſert tous les jours quantité de mets exquis dans des vaſes de grand prix, n'eſt pas content: il ne s'en prendroit qu'à lui-même, s'il vouloit faire attention, que tel autre qui mange ſur une natte, & boit dans une moitié de calebaſſe, après un repas modique, eſt plus content que lui.

Que faut-il à l'homme pour ſe loger? De quoi ſe mettre à couvert des vents, des pluyes, & des autres incommoditez de chaque ſaiſon. Cependant tel dans une maiſon vaſte, ſuperbement exhauſſée, & dont il a fait à grands fraix lambriſſer toutes les murailles, ne ſe trouve pas encore bien logé. Il ſçauroit à qui s'en prendre, s'il vouloit voir qu'en ſon voiſinage, tel autre eſt content d'une maiſon ſi pauvre & ſi ſimple, que la porte en eſt ſuſpenduë ſur deux bouts de corde qui lui tiennent lieu de gonds.

Non, ce n'eſt qu'à ſoi-même, que l'homme doit s'en prendre, s'il n'eſt pas content; c'eſt qu'il occupe follement ſon eſprit de mille vaines penſées, & abandonne encore plus lâchement ſon cœur à tous ſes mouvemens. Il cherche dans l'eſpace d'une vie auſſi courte qu'eſt la ſienne, à ſatisfaire des déſirs infatiables. Le moyen qu'il ſoit content! Un mois paſſe; un autre vient; l'année finit, puis recommence. Cet homme perſevere dans un ſi funeſte aveuglement. Qu'y a-t-il de plus déplorable!

Se tirer le ſang des veines pour en teindre ſon habit, ce ſeroit, dit *Ouang tching yu*, un inſigne trait de folie. En eſt-ce un moindre, ajoûte-t-il, d'étouffer la raiſon & l'équité naturelle que l'on a reçûë du Ciel, pour réüſſir dans quelque affaire? Non ſans doute: d'autant plus qu'il arrive pour l'ordinaire, qu'on n'obtient point par cette voye ce qu'on prétendoit, que ſouvent le ſuccès eſt funeſte ou imaginaire, & que la perte eſt toûjours réëlle. Que s'il y a en effet quelques occaſions, où l'on ne puiſſe obtenir ce qu'on prétend que par cette voye; ne vaut-il pas mieux ſouffrir toute autre perte, que de ſacrifier à ſes paſſions les lumieres de ſa raiſon?

Quel eſt le pays ou le lieu que l'on ne puiſſe pas trouver agréable, ſi l'on veut? Un petit parterre de fleurs peut me tenir lieu de la fameuſe Vallée d'or (*a*); un petit ruiſſeau eſt pour moi la Fontaine des jeunes Péſchers.

(*a*) On ne ſçait ce que c'eſt que cette Vallée d'or, & cette Fontaine des jeunes Péſchers.

MORALE DES CHINOIS.

ſchers. Le gazoüillement des oiſeaux me vaut tous les inſtrumens de Muſique; & je préfere le coloris de certains nuages aux plus belles peintures du monde.

Fragilité de la Vie.

TSIN HOANG TI ſe flattoit d'un régne de dix-mille ans. *Sin mang* pouſſant plus loin ſes eſpérances, fit faire ſon Calendrier pour trente-ſix-mille. *Ming ti* de la Dynaſtie *Song* ſe promit ſeulement trois-cens ans de régne. Je ne mets cependant point de différence entre ces trois Princes. Ils étoient également inſenſez. Un jour, enſuite un autre jour, diſoit le prémier Empereur des *Han*; comment compter ſur un grand nombre d'années? Je n'oſerois m'en promettre dix. C'eſt parler en ſage Prince.

Que la Vertu doit être éprouvée.

LES montagnes & les plaines, quelque bon qu'en ſoit le terroir, ne portent point la belle fleur nommée *Lien*. Elle croît au contraire facilement dans des endroits bas & peu cultivez. Il en eſt ainſi de la Vertu. C'eſt dans les épreuves, qu'elle fleurit.

La vie de l'homme eſt un voyage. Il faut faire ce chemin tel qu'il puiſſe être. Il eſt rare qu'on le trouve égal; ſi d'abord il eſt dangéreux, étroit, & difficile, il y a lieu d'eſpérer que ſur la fin il ſera ſpacieux, ſûr, & uni.

Bonheur d'une fortune médiocre.

IL en eſt à-peu-près de la vie des hommes, comme des fleurs d'un parterre. Communément les fleurs les plus belles ſont auſſi les plus délicates; & certaines qui s'ouvrent avant les autres, tombent & ſe fânent bien plûtôt. Auſſi les perſonnes intelligentes & qui ont une vraye prudence, préferent une condition honnête & médiocre, au brillant éclat de certains emplois.

Sur le même ſujet.

PARMI les Poëſies de *Tou tchao lin*, il y a une Chanſon qui dit: Grands du monde, ne vous mocquez point de ce pauvre payſan, qui n'a pour mettre ſon vin, que des vaſes groſſiers de ſimple terre, & qui ſe verſe lui-même à boire; pendant que vous bûvez dans des vaſes d'or & d'argent, & que vous êtes ſervi par des valets en grand nombre. Après avoir bien bû chacun à vôtre manière, ſi vous vous trouvez tous deux yvres, vous vous endormirez ſans façon auprès de lui ſous un arbre. Le Poëte donne à entendre que c'eſt la même choſe de boire, dans des vaſes ſimples & de peu de prix, ou dans des coupes d'or & d'argent. Nous pouvons ajoûter, ſuivant cette penſée, que dormir dans un lit de bois commun & ſur des nattes, ou bien dans un lit de bois précieux, & ſur un chevet de brode-

broderie enrichi de diamans de prix; c'eſt toûjours dormir. Avoir une porte verniſſée (*a*) en rouge & des paravents de couleur jaune (*b*), ou bien une porte ſimple, & des paravents de nattes ſerrées; c'eſt à-peu-près la même choſe. Pauvre, riche, noble, roturier, l'élevation ou la baſſeſſe, l'éclat ou l'obſcurité; tout cela eſt aſſez indifférent, & ſe peut regarder du même œil. MORALE DES CHINOIS.

Sur le dénuëment que cauſe la Mort.

EUSSIEZ-vous dix-mille arpens de terres, quand la mort arrive, ils ceſſent auſſitôt d'être en vôtre diſpoſition. Euſſiez-vous nombre de fils & de petits-fils, aucun d'entr'eux ne peut mourir en vôtre place. Ils peuvent bien dreſſer devant vôtre tablette grande abondance de plats bien garnis; mais vous n'en ſçauriez venir goûter: & vôtre maiſon regorgeât-elle d'argent, & d'autres richeſſes, vous ne pouvez en rien emporter.

Folie de l'Avarice.

CERTAIN Bonze riche & avare avoit fait amas de pluſieurs bijoux, qu'il gardoit avec grand ſoin. Un autre Bonze plus ancien le pria de les lui montrer. Après les avoir vûs quelque tems: Je vous remercie de vos bijoux, dit-il à celui qui les lui montroit. Pourquoi me remercier de mes bijoux, réprit l'autre, je ne vous les donne pas? J'ai eu le plaiſir de les voir, dit l'ancien Bonze; c'eſt auſſi tout le profit que vous en tirez, & vous n'avez par-deſſus moi que la peine & le ſoin de les garder: cette différence eſt peu de choſe, & je ne vous l'envie point.

Incertitude de la Mort.

UN jour certain Bonze inférieur vint apporter à ce même ancien Bonze dont j'ai parlé, un repas tout préparé, & le pria de vouloir bien venir le lendemain en prendre un autre à ſa Bonzerie. L'ancien Bonze reçût le repas qu'on lui avoit apporté: pour l'invitation, il ne l'admit point. L'autre preſſant & repréſentant que c'étoit une choſe ordinaire, même entre les Bonzes, de s'inviter les uns les autres. Fort bien, réprit le Maître-Bonze; mais c'eſt pour demain que vous m'invitez. Que ſçais-je s'il y aura un demain pour moi?

Dans certain quartier de la lune, quand cet aſtre ſe couchant, le ciel rentre dans les ténèbres; il eſt prêt de recevoir une bien plus vive lumiere par le lever du ſoleil. Cette mort eſt comme un paſſage à la vie. Il en eſt à-peu-près ainſi de l'homme vertueux & vraiment ſage. Ses lumieres n'en ſont que plus vives & plus éclatantes après une obſcurité paſſa-

(*a*) Diſtinction des *Colao*, ou Miniſtres d'Etat.
(*b*) C'eſt la couleur de l'Empereur & de ſes gens.

MORALE DES CHINOIS.

paſſagere. Au contraire il y a certaines lampes, qui luiſent avec plus d'éclat, au moment qu'elles vont s'éteindre. C'eſt une vie qui mene à la mort. Il en eſt à-peu-près ainſi du commun des hommes, qu'une lueur paſſagere conduit enfin a l'aveuglement. Cette doctrine eſt renfermée dans l'ancien Livre Canonique, qui expoſe une viciſſitude continuelle de générations & de converſions. Ainſi dans les tems de paix & de proſpérité, penſer prudemment aux tems de troubles & de diſgraces; c'eſt, à mon avis, ſçavoir étudier ce livre, & profiter de ce qu'il contient. Demeurer modeſte & humble dans la plus éminente dignité, & ne ſe permettre pas le moindre excès dans la plus grande abondance; c'eſt, à mon ſens, avoir pénétré ce fameux livre, & en exprimer la doctrine en ſa perſonne.

Inſtructions appuyées d'exemples.

QUAND d'une condition baſſe, on parvient à un haut dégré de fortune, il ne faut ni oublier les bienfaits qu'on a reçûs, ni ſe ſouvenir des injures.

Su ma ouen étant Miniſtre, & en crédit, procura un emploi conſidérable à *Leou yuen tching*. Celui-ci étant allé voir ſon bienfaiteur, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance : Sçavez-vous, lui demanda *Su ma ouen*, ce qui m'a principalement porté à m'employer ainſi pour vous. Monſieur, répondit *Leou yuen tching*, c'eſt apparemment nôtre ancienne connoiſſance; je n'en vois pas d'autre raiſon. Ce n'eſt point cela, dit *Su ma ouen*; c'eſt qu'ayant reçû de vous de fréquentes lettres, tout le tems que j'ai paſſé chez moi ſans emploi; je n'en ai pas reçû une ſeule depuis que je ſuis entré dans les Charges. Voilà ce qui m'a porté principalement à vous produire & à vous avancer.

Parmi les inſtructions que *Li ouen tſié* avoit fait graver dans la ſalle où il recevoit & traitoit ſes amis, on lit ce qui ſuit: Bonheur, malheur, perte, profit, ſont choſes où l'on ne voit goutte en ce monde, par la raiſon que l'avenir eſt à nôtre égard une nuit obſcure.

Le Philoſophe *Lié* rapporte à ce propos l'exemple de certain *Sai*, qui pour avoir perdu ſon cheval, fit une groſſe fortune, & le Philoſophe *Tchouang*, ſur le même ſujet: Rappellez-vous, dit-il, l'hiſtoire de *Li ki* *. D'abord elle fondit en pleurs, & ſe lamenta, ſe voyant livrée aux *Tſin*. Bientôt elle eſſuya ſes pleurs, & retracta ſes lamentations, ſe voyant par-là devenuë Reine. Qui pénetrera bien ceci, dans quelque état qu'il ſe trouve, ne s'abandonnera jamais ni à la joye ni à la triſteſſe.

Mépris des biens de la fortune.

SI le riche a quelque avantage ſur le pauvre, il conſiſte en bien peu de choſe. Dans ce qui eſt de quelque importance, la condition de l'un & de l'autre eſt aſſez égale. Par exemple, s'il y a quelque choſe de fâcheux dans

* Nom d'une femme.

dans ce monde, c'eſt de vieillir, de tomber malade, de mourir; à tout cela que font les richeſſes? Bien loin qu'elles ſoient un remede efficace contre la vieilleſſe, la maladie, ou la mort, elles ne font aſſez ſouvent que les hater de venir. MORALE DES CHINOIS.

Sur le même ſujet.

CEUX qui ſur le retour de l'âge, ſe trouvent dans l'opulence & dans l'honneur, ont auparavant paſſé par les travaux & les épreuves, & l'on ne voit preſque perſonne, qui s'étant trouvé dans l'abondance & dans l'honneur dès ſa jeuneſſe, vieilliſſe ſans revers & ſans diſgrace. Tel ayant obtenu les Dégrez fort jeune, eſt d'abord entré par cette voye dans les Charges. Bientôt il a eu quelque affaire fâcheuſe, ou bien il s'eſt trouvé pauvre, chargé d'une groſſe famille, & manquant peut-etre du néceſſaire. Il eſt vrai que certains, profitant du mérite & des travaux de leurs peres, ſe trouvent avancez de fort bonne heure, & poſſedent en même tems de grandes richeſſes; mais il eſt rare après tout que leur poſtérité ſoit nombreuſe; ils vivent ordinairement très-peu. C'eſt ainſi que le *Tſao voë tché* (*a*) dans ſa conduite ordinaire nous éleve & nous abaiſſe alternativement. Il n'y a point d'exemple d'une proſpérité conſtante & longue; au lieu qu'on trouvera cent exemples du contraire. Cependant encore aujourd'hui, que d'empreſſemens, que de ſoins, que de projets, pour tâcher de parvenir aux honneurs & à l'opulence, par une autre voye que par le travail & la ſouffrance! Il n'eſt pas juſqu'aux derniers momens de la vie, qu'on n'employe à rever par quel artifice on pourroit pouſſer ou enrichir ſes enfans. C'eſt le comble de l'aveuglement.

Sur le même ſujet.

CE qu'il faut à l'homme pour ſe nourir & ſe vêtir pendant la vie, ſe réduit à peu de choſe. Tout ce qu'il amaſſe au delà, c'eſt pour autrui. Tel qui a une grande Charge, des femmes du ſecond ordre, & des eſclaves en quantité, s'en laſſe enfin; & dans ce moment il comprend qu'il faudra bientôt que ſa Charge paſſe à un autre. Que dis-je ſa Charge? Au vivre & au vêtement près, tout ce qu'il a amaſſé de plus, c'eſt pour autrui: & cependant s'il l'a injuſtement acquis, c'eſt lui qui en portera la peine. Les livres de *Foë* diſent: Vos œuvres ſeules vous ſuivront; vous n'emporterez rien du reſte. Que cette parole eſt belle!

Com-

(*a*) Celui qui a fait, ou celui qui fait les choſes. *Tſao voë* peut ſignifier faire les choſes, produire les choſes. Il peut auſſi ſignifier celui qui produit les choſes. C'eſt ſelon l'endroit & la ſuite. Mais quand il y a cette troiſieme lettre *tché*, c'eſt toûjours celui qui produit les choſes.

MORALE DES CHINOIS.

Comparaiſon d'un Pauvre & d'un Riche pendant la Vie & à la Mort.

TCHAO TING CHE' dit: J'ai toûjours donné volontiers l'aumône aux pauvres, & j'ai ſouvent pris plaiſir à les voir & à les entendre. Lorſqu'un moment avant que de demander l'aumône, ils crient pour émouvoir la compaſſion; au milieu de ces cris, quoique lamentables, je leur vois communément un regard ferme & un viſage de gens, maîtres d'eux-mêmes, & qui ſe poſſedent. S'il arrive qu'un domeſtique les rebute, ils paſſent, mais d'un pas ferme, qui n'a rien de timide ni de bas. Cela m'a fait ſouvent dire, ce que je ne puis répéter ſans gémir; que ces gueux ſont peut-être, après tout, les gens du monde, qui conſervent le moins mal, certain air de conſtance & de noble fierté, dont l'Antiquité faiſoit tant d'eſtime. Ce gueux ſans ſuite & ſans embarras, ne penſe uniquement qu'à ſa vie: encore n'y tient-il que médiocrement. Voyez de quel air il demande & reçoit dans cette vûë un peu de ris froid, ou quelques reſtes de boüillon; ſans rougir ni s'embarraſſer de ſon indigence, il a le viſage ſerein & la contenance aſſûrée. Sa maiſon eſt le monde entier. Pour ce qui eſt du froid & du chaud, & des autres changemens des ſaiſons; il les regarde comme autant de voyageurs qu'il rencontre ſur ſon chemin, & qui faiſant une route contraire à celle qu'il tient, s'éloignent à chaque moment.

Que les gens riches ſont différens! Conſidérez cet homme qui a de ſi gros revenus: voyez comme il ſe gêne en public & pendant le jour: mais éxaminez-le dans ſon domeſtique, où l'inquiétude & la crainte l'obligent de ſe retirer au plus tard à nuit cloſe. Entendez-le gémir, ſoupirer, faire des vœux. Voyez comme il baiſſe la téte & hauſſe les épaules. On lit ſur ſon viſage les craintes, les inquiétudes, & les chagrins de ſon eſprit. A vôtre avis, lequel des deux, ou du pauvre ou de ce riche a le plus de cet air de conſtance & de noble fierté, dont j'ai parlé?

Ce ſera bien pis, quand ce riche & puiſſant Miniſtre cité par *Yen ouang**, & dépoüillé dans un moment de tout ce qu'il a, ſera obligé de partir avec ce gueux, les mains vuides comme lui, pour aller paroître devant ce Juge. Le gueux alors partira gayement ſans remords & ſans regret, ne perdant rien par la mort. Ce riche, au contraire, ne pourra retenir ſes larmes. La mort ſera pour lui pleine d'horreurs, tant par la crainte du jugement qu'il doit ſubir, que par le regret de perdre ce qu'il eſt obligé d'abandonner. Car il n'emportera rien de plus que le gueux, avec qui nous le mettons en parallele. Il avoit une femme bien faite & qu'il aimoit fort: il faut qu'il la quite, ſans pouvoir emporter ſeulement un de ſes cheveux; & peut-être avec le chagrin d'appercevoir, que cette femme penſe plûtôt à prendre un nouveau mari, qu'à regretter celui qu'elle perd. Il avoit une maiſon bien bâtie: il faut la laiſſer, ſans en pouvoir emporter la moindre tuile, & peut-être avec le chagrin de voir qu'un fils liber-

* Le Pluton ou le Minos des Bonzes.

libertin la va bientôt vendre pour fournir à ſes débauches. Enfin, ſi parmi ceux qui le verront dépoüillé de tout par la mort, il y en a qui viennent lui offrir quelques monnoyes de papier; il y en aura encore plus qui penſeront à ſe venger ſur ſes enfans, de ce qu'ils auront eu à ſouffrir de ſa fierté ou de ſes injuſtices. MORALE DES CHINOIS.

Faiſant réflexion ſur ce que je viens de rapporter d'après *Tchao ting ché*, & penſant aux moyens de bien mourir; je demande avec étonnement: Pourquoi ne les prend-on pas d'où il faudroit? Pourquoi recourir à ce qu'en diſent de fauſſes Sectes? Nos Philoſophes *Kong* & *Mong* ont dit ſur cela tout ce qu'il faut. Perſonne n'y fait attention.

Vains projets d'un Empereur.

TSIN poſſedoit en même-tems ſix Royaumes. Ne pouvoit-on pas dire; voilà un homme riche, puiſſant, heureux? Il ſe mit en tête de bâtir un vaſte Palais. Il fatigua pour cela tous ſes voiſins: il lui en coûta à lui-même beaucoup de ſoins. Enfin il vint à bout de ſon entrepriſe. Il commençoit à s'en applaudir, & ſe flattoit que ſa poſtérité joüiroit éternellement dans ce Palais, du fruit de ſes peines. Il meurt; & ſon corps à peine froid eſt auſſitôt mis dehors. Un autre qui ne lui étoit rien, devient maître de ce Palais & de tout l'Empire. S'il y a, comme l'on dit, des Eſprits folets ſur le mont *Li* où ce Prince eſt inhumé, ils n'auront pû ſe tenir de rire, de voir où ont abouti dans un moment, tant de ſoins, tant de projets, & tant d'eſpérances.

Vie que menoit l'Empereur Yng tſong, *racontée par lui-même.*

L'EMPEREUR *Yng tſong* s'entretenant un jour avec *Li hien*: Voici, lui diſoit-il, la vie que je mene. Je commence la journée par donner audience aux Grands de ma Cour & à mes Miniſtres. Après avoir reçû leurs hommages, je vais rendre les miens à ma mere. Enſuite je penſe aux affaires de mon Etat; & quand j'ai expédié ce qui ſe préſente, je prens mon repas, ſans m'embarraſſer trop de l'heure, & ſans faire beaucoup de choix entre les mets qu'on me ſert. J'en uſe à-peu-près de même pour les habits: je ne ſuis point curieux d'en porter de beaux & de riches: les plus ſimples me ſont bons: & quand j'en ai porté de toile, je n'ai pas vû que pour cela on m'ait moins reconnu pour Empereur.

Contre le Luxe.

AUJOURD'HUI quiconque eſt fils d'un homme riche & dans les Charges, veut auſſitôt faire belle figure & groſſe dépenſe. C'eſt un abus. Si ces jeunes gens ſçavoient ſe modérer, aller vêtus de ſimple toile, vivre de pois ou d'autres légumes, s'appliquer uniquement à l'étude, & pour faire plus de progrez, s'aſſocier quelque étudiant pauvre, mais de bon eſprit, ils gagneroient à cela doublement. Car outre qu'ils épargneroient

MORALE DES CHINOIS.

bien de folles dépenſes, ils ſe pouſſeroient & plus ſûrement & plus vîte. Je voudrois encore qu'étant ainſi réglez, ils s'appliquaſſent de même à régler leurs femmes; que bien loin d'entretenir leur luxe, en leur fourniſſant de quoi acheter des perles & d'autres bijoux ſuperflus, ils ne leur permiſſent pas même d'avoir des lits ou des habits brodez, & qu'ils tâchaſſent de les engager à travailler dans leur ménage, comme font les femmes du commun. Bien loin que cette modeſtie fût honteuſe au mari ou à la femme, elle leur feroit dans la ſuite un véritable honneur.

Au contraire, ceux qui ne ſçavent pas ſe contenter du néceſſaire, & qui lâchant la bride à leurs appetits, donnent dans le luxe & la bonne chere, franchiſſent bientôt les bornes que la raiſon, la bienſéance, & les loix préſcrivent; & en s'abrutiſſant l'eſprit, ſe ruinent en même tems le corps. Ils deviennent par cette voye un objet de riſée à leurs voiſins & à leurs propres eſclaves. Mais à plus forte raiſon, qu'eſt-ce que penſera de ces gens-là la ſublime Intelligence du ciel & de la terre? Qu'eſt-ce que penſera l'infléxible droiture des Eſprits; que penſeront leurs propres parens, leurs propres peres? Mépris, averſion, c'eſt à quoi ils doivent s'attendre. Auſſi voit-on aſſez ſouvent fondre ſur eux des malheurs extraordinaires.

Sur le même ſujet.

UN jour l'Empereur *Tong lo* * venant de donner audience, & paſſant par une porte, la manche de ſa veſte ſe gâta. Il quite auſſitôt cette veſte, la fait nettoyer, & la reprend, n'en ayant pas d'autre à changer. Son Valet de chambre ayant pris de là occaſion de loüer ſon Maître: Je pourrois aſſûrement, reprit le Prince, ſi je voulois, avoir quantité d'habits, & en changer dix fois le jour; je ſuis aſſez riche pour cela. Mais j'ai continuellement dans l'eſprit cette maxime; qu'il ne faut point abuſer de ſes biens, ni les dépenſer inutilement. C'eſt pourquoi je n'ai point d'habits ſuperflus. L'Empereur mon pere, vit un jour l'Impératrice ma mere raccommoder elle-même un vieil habit. Auſſitôt il lui en témoigna ſa joye: Une femme, lui dit-il, dans l'abondance de toutes choſes, élevée au plus haut dégré d'honneur, enfin une Impératrice être ainſi laborieuſe; rien n'eſt plus beau! Voilà un bel exemple pour nos déſcendans. C'eſt ſur cette inſtruction de feu mon pere, que je règle ma conduite à cet égard.

Avis aux Peres de famille.

DANS un petit traité du travail & de l'économie, on lit ce qui ſuit: Tout homme naît avec une certaine inclination pour les honneurs & les richeſſes. Cependant, bien loin que tous les hommes deviennent riches, il y en a un aſſez grand nombre qui ſont pauvres juſqu'à manquer du néceſſaire. Auſſi n'eſt-il pas fort aiſé de faire une maiſon riche. Autant que cela

* Un des derniers de la Dynaſtie *Ming*, qui a précédé les Tartares.

cela eſt difficile, autant eſt-il facile de la ruiner. Cela eſt très-vrai. Mais après tout il eſt vrai auſſi, que la pauvreté & l'indigence qui réduiſent certaines gens à de fâcheuſes, & ſouvent à d'honteuſes extrémitez, ſont ordinairement le fruit d'une pareſſe criminelle. Quiconque aime tant ſoit peu le travail & l'épargne, peut ſe paſſer aiſément d'autrui. Banniſſez d'une famille ce luxe introduit par la coûtume, & qui n'en eſt pas plus loüable. Que les hommes s'appliquent à labourer & à enſemencer les terres; on n'y manquera pas de grains pour vivre. Que les femmes de leur côté s'appliquent à filer & à de ſemblables ouvrages; on y aura de quoi ſe vêtir. MORALE DES CHINOIS.

Voilà à quoi il faut veiller, Peres de famille; mais veillez-y de bonne heure. Ne dites point; mes enfans ſont encore jeunes: il faut attendre qu'ils deviennent grands. Le tems paſſe avec une rapidité incroyable. Bientôt il faudra marier ce fils, puis cette fille: le pere & la mere deviendront vieux & infirmes: des dépenſes plus preſſantes ſe ſuccederont de près les unes aux autres. Le moyen alors d'y fournir, ſi l'on n'y a pourvû de bonne heure. Penſez-y donc ſérieuſement; point de pareſſe.

Luxe puni dans un Empereur.

Sous le régne de *Hiuen tſong*, la coûtume s'étoit établie que tous les Grands offroient des repas au Prince. On lui en envoyoit même de loin par terre & par eau. Il y avoit un Grand-Officier chargé particulierement de ce qui regardoit ces ſortes de préſens, & l'on avoit réglé juſqu'où devoit monter la dépenſe de ces repas. Chaque plat revenoit à une ſi groſſe ſomme, que le bien de dix familles d'une médiocre condition y eût à peine pû ſuffire. *Ven ti*, un des Empereurs de la Dynaſtie *Han*, voulut autrefois faire une terraſſe. Dans le dévis qui lui fût fait de la dépenſe que demandoit cet ouvrage, il trouva qu'elle monteroit auſſi haut que le bien de dix familles. Auſſitôt il ſe déſiſta, ne voulant pas faire tant de dépenſe pour un ouvrage peu néceſſaire. Que dire, hélas! de *Hiuen tſong*, pour qui l'on dépenſoit autant dans un ſeul plat? Auſſi perdit-il bientôt l'Empire. Il fût obligé de s'enfuir; & dans ſa fuite arrivant à *Kien hiang* après midi ſans avoir rien pris de ce jour-là, il ſe trouva fort heureux d'y trouver quelques petits pains aſſez méchans, que *Yang koué tchong* acheta pour les lui préſenter. Le peuple du lieu donna pour ceux qui étoient à la ſuite du Prince, du ris groſſier mêlé de pois & de bled. Chacun ſe jetta deſſus, & les petits-fils de *Hiuen tſong*, avec encore plus d'avidité que les autres, le prenoient à pleines mains. Cette troupe fugitive & affamée ayant bientôt conſumé ce peu de ris, ils commencerent à ſe regarder en pleurant: Hélas! diſoient-ils, les larmes aux yeux, où ſont ces repas qu'on nous préſentoit à ſi grands fraix il n'y a qu'un jour?

Si le luxe & les folles dépenſes ſont ainſi punis dans les Empereurs; à plus forte raiſon le ſeront-ils dans les hommes du commun.

Maxime.

MORALE DES CHINOIS.

Maxime.

VOUS voulez avant que d'être vieux, joüir des douceurs (*a*) de la vieilleſſe ; vous aurez peine à devenir vieux. Vous vivez en grand Seigneur, avant que de l'être ; vous ne le deviendrez jamais.

Réflexions ſur le Luxe & l'Indolence.

FEU mon pere, dit *Nan*, porta dix ans un même habit, le faiſant toûjours raccommoder, tandis qu'il fût poſſible de le faire. Quoiqu'avancé dans les Charges, il ſe verſoit lui-même à boire, & en verſoit aux hôtes qui lui venoient. Que nos Lettrez d'aujourd'hui ſont différens ! Ceux même qui de la plus baſſe naiſſance ſont parvenus aux honneurs, ne ſont pas plûtôt entrez dans les Charges, qu'ils font un étrange abus des biens du Ciel. Rien de plus brillant que leurs habits, même dans leur domeſtique & aux jours les plus ordinaires ; à plus forte raiſon, quand il faut paroître en cérémonie, rien d'aſſez riche. Ce luxe enfin va ſi loin, qu'il y a du rafinement juſques dans leurs peignes (*b*) & leurs chauſſons. Ils ſe ſont ſervir dans les moindres choſes par des eſclaves ; encore les veulent-ils jeunes & bien tournez. Enfin l'on diroit qu'ils ignorent de quel uſage ſont les mains ; car ils ne s'en ſervent point. Vivre ainſi dans le luxe, & dans l'indolence ; eſt-ce le moyen de s'avancer & de ſe faire un grand nom ? Il s'en faut bien. C'eſt le moyen d'abréger même ſa vie.

Loüable épargne.

QUE le mot *Kien* eſt un beau mot ! Qu'il renferme d'avantages ! En épargnant à propos, on ſe peut aiſément paſſer d'autrui ; on affoiblit la cupidité ; ce ſont déja de grands pas vers la vertu. L'amour de l'épargne, s'il eſt bien réglé, fait mener une vie frugale, & à proportion qu'on diminue les beſoins du corps, on eſt plus en état de nourir l'eſprit. Plus on ſçait ſe contenter de peu, plus il eſt facile de vivre dans ce déſintéreſſement, qu'on eſtime tant, & qui eſt ſi rare. Enfin, plus on ſe retranche au commencement, plus on réſerve pour la ſuite, & bientôt l'on ſe trouve dans l'abondance.

Sur le Luxe & l'abus qu'on fait des Richeſſes.

CHAQUE jour dans l'Empire le nombre des bouches augmente. Par exemple, dans ma famille, dit *Tchin*, depuis un peu moins de trois-cens ans,

(*a*) C'eſt-à-dire, boire, manger, ſe répoſer ſans s'embarraſſer de rien ; les enfans étant chargez de procurer à leurs parens vieux toutes les douceurs poſſibles.

(*b*) Sous les Tartares les hommes ont la tête preſque entierement raſée. Cela n'étoit pas ſous la Dynaſtie précédente : ils ſe coëffoient en cheveux.

ans, pour un homme qui en reſtoit ſeul alors, j'en compte bien aujourd'hui mille, en y comprenant les femmes. Cependant la terre ne s'agrandit pas, & ne produit pas plus qu'auparavant. Le moyen que les biens ſuffiſent, & qu'il n'y ait pas bien des gens pauvres, ſurtout l'abus de ces biens ne faiſant qu'augmenter de ſiécle en ſiécle! Autrefois on ſe contentoit de maiſons fort ſimples: aujourd'hui on y veut de la ſculpture & beaucoup d'autres ornemens. Autrefois on ſe contentoit d'habits communs & modeſtes; aujourd'hui on en veut de beaux & de riches. Autrefois dans un repas qu'on donnoit, le nombre des plats ne paſſoit pas le nombre de ſix: aujourd'hui on les multiplie à l'infini. Le bien qu'un homme poſſedoit autrefois ſeul, ſe trouve aujourd'hui partagé entre mille; cependant chacun de ces mille voudroit le porter plus haut que n'a jamais fait cet homme ſeul. Le moyen de fournir à ces dépenſes, les Eſprits s'en mélaſſent-ils! Auſſi voit-on chaque jour tant de gens tomber dans une extrême pauvreté, & le nombre des voleurs devenir plus grand. MORALE DES CHINOIS.

Sur le même ſujet.

LE luxe eſt ce qui allume & nourit la cupidité. Donnez-moi un homme qui content d'un petit enclos de roſeaux & d'une maiſon de paille, s'y occupe à lire les livres de nos Sages, ou à s'entretenir de la vertu, dont tous les divertiſſemens ſe bornent à prendre de tems en tems le frais au clair de la lune, & dont tout le ſoin eſt de conſerver dans ſon cœur l'amour du prochain & l'innocence. Pour tout cela peu de bien ſuffit, qu'a-t-il beſoin d'être riche? Auſſi cet homme peu ſenſible à tout ce que le monde goûte, ne donne-t-il pas la moindre priſe à ce qu'on appelle cupidité.

Sur le même ſujet.

QUE la nouriture de l'homme coûte! On laboure, on ſeme, on plante, on arroſe: le grain étant mûr, il faut le couper, le recüeillir, & le battre. Il faut enſuite ou le piler ou le moudre, le laver, & enfin le cuire. Que de travail pour un repas! Si ce repas ſe mettoit d'un côté dans la balance, & qu'on pût ramaſſer, pour lui oppoſer de l'autre, ce qu'il a coûté de ſueurs; qui l'emporteroit des deux?

Exemple d'un Mandarin ennemi du Luxe.

HAI CHOUI ayant été fait *Yong tſai* *, chacun le vint féliciter avec des préſens. Non ſeulement il refuſa tout ce qui étoit de prix, comme ſoyeries & choſes ſemblables; mais il témoigna même déſapprouver ceux qui ſe ſervirent du plus beau papier pour leurs billets de viſite. Il trouvoit en cela du luxe, dont il étoit fort ennemi. Un honnête Let-

* Ancien nom d'une Charge très-conſidérable.

MORALE DES CHINOIS.

Lettré nommé *Tſeou*, vint auſſi féliciter le nouveau *Tong tſai*. Mais tout ſon préſent fût trente deniers de cuivre, qu'il tira de ſa manche pour les lui offrir. Cela eſt bien, dit *Hai*; ce préſent m'eſt très-agréable. Il le reçût, & au bout de quelques jours, il repondit à la civilité de *Tſeou*, en l'invitant à manger. Le repas conſiſta en quatre aſſiettes, un plat de petits pains fort communs, & à chacun quelques coups de vin.

Autre Exemple.

LI OUEN TCHIN fût toûjours ennemi du faſte, même étant Miniſtre d'Etat. Sa modeſtie étoit ſi grande, qu'entre ſon train & celui des Lettrez du commun, il n'y avoit point de différence. Un jour, quelque Officier qui ne le connoiſſoit pas, le rencontrant en ſon chemin, le bruſqua mal à propos, & lui fit inſulte. Depuis ce tems-là, *Li* avoit ſoin de ſe cacher, dès qu'il appercevoit cet homme au Palais: Si cet Officier, diſoit-il, venoit à me reconnoître, il auroit de la confuſion. Epargnons-lui cette peine.

Patience & Modération à ſouffrir les injures.

OUANG LAN PIEN & *Sie vou pien* ayant procès enſemble, celui-ci, homme violent, alla trouver ſa partie, & l'accabla d'injures. *Ouang lan* s'étant levé pour le recevoir, baiſſa modeſtement les yeux, écouta tout ſans rien répondre, & demeura froid comme un marbre. L'autre las de crier, ſe retira. Il étoit déja bien loin, lorſque *Ouang*, ſans lever les yeux, demanda aux Officiers de ſon Tribunal; ſi *Sie* s'en étoit allé? On lui repondit qu'oui. Auſſitôt il réprit ſa place, & l'occupation qu'il avoit interrompuë.

Fruit de la Patience.

TCHU GIN KOUEI dit: Cet homme qui dans les ruës fait toûjours place aux plus preſſez; qu'y a-t-il perdu? Quelques centaines de pas, & rien davantage. Cet autre qui n'a jamais pû ſe réſoudre à diſputer des limites de ſes terres avec ſes voiſins; qu'y a-t-il pareillement perdu? Quelques pieds de terre. Cela en vaut-il la peine? Ecoutez le commun proverbe: La patience peut l'emporter ſur la plus méchante étoile. Que je trouve cela bien dit!

Conduite qu'on doit tenir avec les langues médiſantes.

TCHIN HAO eût toute ſa vie beaucoup d'horreur pour la médiſance. Bien loin de publier lui-même les fautes ou les défauts d'autrui, quand on le faiſoit en ſa préſence, il les écoutoit froidement & ſans rien dire. Le médiſant n'avoit pas plûtôt ceſſé de parler, que *Tchin* prenant la parole, refutoit de point en point, s'il le pouvoit, tout ce qu'on venoit de dire.

Du

Du moins ne manquoit-il point de le faire en général, comme n'étant fondé que ſur des bruits peu certains, ou ſur le rapport de gens ſuſpects : & pour empêcher autant qu'il pouvoit qu'on ne crût ces bruits, s'il ſçavoit quelque choſe d'avantageux à celui ſur qui tomboit la médiſance, il le faiſoit valoir de ſon mieux. MORALE DES CHINOIS.

Réponſe d'un Officier de guerre à ceux qui vouloient l'aigrir contre ſon Prince.

KOUO TSU Y étant grand Officier de guerre, & dans un poſte fort important, dreſſa un mémoire pour la Cour, demandant certaines graces, & propoſant quelques réformes. Ce mémoire ayant été ſans effet, tous les amis de *Kouo* & les Officiers de ſes amis en furent choquez. Ils lui témoignerent en murmurant leur ſurpriſe & leur chagrin, de ce que la Cour n'avoit pas pour lui les mêmes égards que pour ſes prédéceſſeurs, gens qui ne le valoient pas. Il eſt vrai, dit-il, qu'on accordoit facilement à mes prédéceſſeurs ce qu'ils demandoient, c'eſt qu'on ne comptoit pas trop ſur eux; ils avoient beſoin d'être ménagez. Pour moi on me refuſe ſans ménagement, c'eſt que mon Prince eſt bien ſûr de ma fidélité. Il me fait honneur, & me rend juſtice. Cela mérite des conjoüiſſances, & non pas des plaintes ou des murmures.

Avis d'un Philoſophe à un Cenſeur des défauts d'autrui.

CERTAIN Lettré, homme naturellement prompt & ſévère, reprenoit ſans ceſſe & avec aigreur, tout ce qu'il voyoit de peu réglé dans les autres. *Ouang yang ming* l'ayant remarqué, lui fit un jour cette leçon. Faire de fréquens retours ſur ſoi-même, c'eſt le vrai chemin de la ſageſſe: quand on y aſpire ſincerement, il ne convient point de tant s'occuper à reprendre autrui; l'on n'en a ni le tems ni l'envie, lorſque bien attentif à ſoi-même, on voit qu'on a beaucoup à corriger & encore plus à acquerir. D'ailleurs, reprendre un homme ſans vertu, trop librément & trop fréquemment, c'eſt l'irriter & rendre par-là ſon amendement plus difficile. *Siang*, tout incorrigible qu'il paroiſſoit, fût cependant converti par *Chun*. Comment cela? C'eſt que *Chun* en uſa toûjours avec *Siang*, comme s'il n'avoit pas remarqué ſes fautes. Voilà quel fût le ſecret de *Chun* pour faire une converſion ſi difficile.

Réflexions.

VOYEZ-VOUS ces montagnes hautes & eſcarpées, il n'y croît rien: ou s'il y naît quelques herbes, elles ſont bien mal nouries, & bientôt ſéches. Au contraire, dans ces vallons, & même ſur ces collines à douce pente & à divers contours, que de beaux bois! que de belles plantes! Voyez-vous ces torrens & ces ravines, on n'y trouve point de poiſſon: au lieu que dans ces eaux lentes & profondes, on en trouve en quantité. Appliquez cela aux hommes: vous trouverez que ceux qui ſont

MORALE DES CHINOIS.

trop fiers, trop roides, & trop prompts, ne réüſſiſſent que rarement; & que ceux d'un caractère oppoſé, employant à propos ce qu'ils ont de force, viennent le plus ſouvent à bout de leurs entrepriſes. Voilà comme un bon Philoſophe doit ſçavoir profiter de tout. La ſimple vûë d'un payſage, vûë oiſeuſe pour tout autre, eſt pour lui une leçon fort utile.

Voulez-vous ſçavoir combien nuit dans les affaires le trop de promptitude ou d'impatience? Regardez avec attention débroüiller une corde bien embarraſſée: vous le comprendrez ſans peine.

Exemple de déſintéreſſement.

DANS le territoire de *Hiong hing*; un honnête homme nommé *Tchong li mou*, fit défricher & enſemencer vingt arpens de terre, avec l'agrement du Magiſtrat qui étoit de ſa connoiſſance. Quand le ris fût prêt à cüeillir, un homme originaire du lieu le vint trouver, pour lui dire que ces terres lui apartenoient, & par conſéquent le grain qu'elles portoient. Je les ai labourées, dit *Tchong li mou*, parce qu'elles étoient en friche, & qu'elles paſſoient pour n'avoir pas de maître. Si elles ſont à vous, prenez-les; je ne prétens point ſoutenir un procès. L'autre le trouvant facile au-delà de ſes eſpérances, en profita & fit la recolte, ſans que *Tchong li mou* s'y oppoſât. Le Magiſtrat du lieu en fût averti, & fit ſaiſir l'homme pour le punir comme uſurpateur. *Tchong li mou* en fût affligé, & vint demander grace pour lui. Vous êtes loüable, dit le Magiſtrat, d'intercéder pour cet homme. Mais moi je ſuis chargé de faire juſtice: je veux la faire, & punir ce malheureux, comme il le mérite. Monſieur, réprit *Tchong li mou*, je ne ſuis pas originaire de ce lieu; vous le ſçavez: l'honneur de vôtre connoiſſance & de vôtre protection m'y a fait venir, & j'y ſuis depuis quelques années avec agrément. Mais ſi vous voulez punir ſi ſévèrement cet homme à mon occaſion, pour un peu de grain ou quelques champs, je ne puis me réſoudre à reſter ici; je me retire dans un déſert. En diſant ces paroles, il ſe dépoüilla de ce qu'il avoit d'ornemens, & ſe retira. Le Magiſtrat ſe leva, courut après lui, & pour ne le pas chagriner, il élargit le coupable. Celui-ci frappé de la vertu de *Tchong li mou*, ſe repentit de ſon injuſtice: & la prémiere recolte qu'il fit du ris quoiqu'abondante, il la fit porter à *Tchong li mon* en aſſez grande quantité pour le dédommager. *Tchong li mon* ferma ſa porte, & ne voulut point le recevoir. L'autre ne voulant pas non plus le remporter, il fût laiſſé ſur le bord du grand chemin, & perſonne n'eût le courage de s'en emparer.

Exemple de Modération.

TCHANG TCHOUANG Y qui fût depuis Miniſtre d'Etat, n'étant encore que Préſident à la Cour du Midi, (*Nan king*) il y avoit un jeune étourdi du lieu, qui s'enyvroit ſouvent, juſqu'à inſulter dans le vin le prémier qu'il rencontroit ſur ſon paſſage. Quelques gens qui lui en vouloient, le voyant yvre: Tu fais bien le brave, lui dirent-ils; ſi tu l'ès véri-

véritablement, voilà *Tchang* qui vient, va lui tirer un des pendans de ſon bonnet. Si tu n'oſes pas le faire, nous te regarderons comme un lâche, malgré toutes tes bravades. L'yvrogne ſe piqua d'honneur ; & paſſant auprès de *Tchang*, lui enleva bruſquement un des pendans du bonnet. *Tchang* paſſant ſon chemin ſans rien dire, fit ſigne à ſes gens de diſſimuler. Quand l'yvreſſe fût paſſée, le jeune homme ſentit ſa faute, & en fût au déſeſpoir. Il réprit cependant courage. Le lendemain *Tchang* devant ſortir, il s'alla proſterner ſur ſon chemin, mettant ſur ſa tête le pendant qu'il avoit arraché le jour précédent. *Tchang* ſort en cérémonie, n'ayant à ſon bonnet qu'un pendant : ayant apperçû de loin ce jeune homme ainſi proſterné par terre, il en demanda la raiſon. On lui dit ce que c'étoit : Prenez, dit-il à un de ſes domeſtiques, ce pendant qu'il m'ôta hier. Du reſte il ne dit, ni ne fit rien à ce jeune homme qui l'avoit inſulté.

Maximes pour le tems des adverſitez.

Il vous ſurvient quelque traverſe; éxaminez ce qui vous l'attire, autant que cet éxamen peut ſervir à la ſoutenir comme il faut. Si vous ne pouvez la ſupporter avec joye, que ce ſoit du moins ſans trouble & avec patience. Vous rencontrez des obſtacles & des embarras : ce ſont autant d'occaſions de vous purifier & d'avancer. Oui, vous vinſſent-ils du Démon, il eſt toûjours en vôtre pouvoir d'en tirer cet avantage. La patience dans les adverſitez n'eſt pas ſeulement une marque de courage; c'eſt encore un exercice très-propre à faire acquerir promptement ce qu'on appelle grandeur d'ame.

Exemple de Modération.

Ho vou & *Tai chin* étoient ennemis. *Tai chin* eût occaſion de décrier *Ho vou* en Cour, & il ne la manqua pas. *Ho vou* le ſçût, mais ſans s'en plaindre à perſonne, & ſans jamais chercher à lui rendre la pareille. Il arriva qu'un fils de *Tai chin* ayant quité ſon pays, fût pris avec une troupe de voleurs, dont *Ho vou* fût nommé le Juge. *Tai chin* qui en eût avis, regardoit déja ſon fils comme jugé à mort, lorſqu'on lui vint dire que *Ho vou* l'avoit élargi. Ce trait de généroſité inſpira à *Tai chin* une extrême confuſion de ſa lâcheté. Il eſtima toûjours depuis *Ho vou*, & ſe reconcilia de bonne foi avec lui.

Autre Exemple à-peu-près ſemblable.

Fang king pe après avoir eu des démêlez avec *Leou kien hou*, & en avoir même reçû d'aſſez mauvais traitemens, fût nommé Gouverneur de *Tſin ho*, pays natal de *Leou kien hou*. Les fils de celui-ci bien inſtruits des démêlez qu'avoit eu leur pere avec le nouveau Gouverneur, penſerent à s'aller vîte établir ailleurs pour ſe ſouſtraire à ſon reſſentiment. Mais *Fang* n'eût pas plûtôt appris leur retraite, qu'il fit chercher où ils étoient,

MORALE DES CHINOIS.

les preſſa de revenir dans leur terre natale, & leur procura même les emplois & les avantages qui purent dépendre de lui. C'eſt ainſi, diſoit-il, qu'en doivent uſer les gens d'honneur. Ce ſeroit une honte pour eux d'imiter le commun des hommes. Il faut que dans toute leur conduite ils ayent ſoin de s'élever au-deſſus des idées vulgaires.

Autre Exemple.

SOU HOEI, Miniſtre d'Etat, ayant été ſpécialement chargé de certaine affaire; un *Tu* * *ſſeë* ſur des fondemens frivoles, voulut le rendre ſuſpect. *Sou* l'apprenant, monte à cheval, & va demander la permiſſion de ſe retirer. Ses amis lui repréſenterent que pouvant facilement éclaircir cette affaire, il ne devoit pas quiter ainſi la partie: Il eſt vrai, dit *Sou*, je puis démontrer la fauſſeté de ce qu'on m'impute. Mais je ne puis pas m'y amuſer. Il ne ſuffit pas, pour un bon Miniſtre, qu'il ſoit exempt de faute; il doit encore être ſans reproche, & hors d'atteinte du plus léger ſoupçon. Un tel me ſoupçonne, fût-il le ſeul, je conclus que ma vertu ne répond pas à mon rang. *Suen gin* qui régnoit alors, fit ce qu'il pût pour le retenir: mais ce fût inutilement.

Sage réponſe d'un Philoſophe.

QUE faire quand quelqu'un nous maltraite de paroles, demanda-t-on un jour a *Liu*? Je diſtingue, répondit-il; ſi vous etes égal ou ſupérieur à celui qui vous traite ainſi, regardez-le, quel qu'il ſoit, comme ne faiſant qu'un avec vous. Dès lors diſparoîtra l'idée d'inſulte, & par conſéquent la colere. Que ſi vous êtes inférieur, vous pouvez encore prendre une autre vûë qui n'eſt pas mauvaiſe, & vous dire à vous-même: Eh! qui ſuis-je en comparaiſon de lui? Vouloir le traiter comme il me traite, ce ſeroit m'égaler à lui, & ſortir de ma condition; cela n'eſt pas raiſonnable. Si cette conſidération ne ſuffit pas pour calmer entierement les mouvemens de la colere, elle vous aidera du moins à les modérer.

Réponſe d'un grand Officier de Guerre à un défi que lui portoit un homme ſans nom.

SOUS le régne de *Yuen yeou*, il ſortit de l'armée des Occidentaux un, je ne ſçais qui, ſans nom, lequel vint aſſez fierement porter un défi à *Tchong ſuen*, grand & fameux Officier de guerre. On ne met point en parallele, dit *Tchong ſuen*, un char & une charette, & l'on ne voit point une aigle ſe battre contre une pie. Un homme qui eſt en place, ne doit pas ſe commettre avec un homme ſans nom: s'il le faiſoit, il auroit peut-être du deſſous: mais quand il ſeroit aſſûré de la victoire, il lui ſeroit plus honteux d'etre entré dans un tel combat, qu'il ne lui ſeroit glorieux d'en être

* Docteur attaché à la Cour & à la perſonne de l'Empereur.

être ſorti vainqueur. Tout le monde applaudit à cette réponſe; & celui-là même qui avoit porté le défi, ne pût s'empêcher de l'approuver. MORALE DES CHINOIS.

Avis donnez avec ſageſſe.

TCHING Y & *Ouang ouen* étoient collegues à la Cour. Leur Charge étoit de préſider tous deux aux cérémonies du Palais. Il arrivoit quelquefois que *Tching* tardoit à ſe rendre dans la ſalle. *Ouang* bien loin de l'attendre, ſe preſſoit de faire donner le ſignal, & de faire commencer les cérémonies avant que ſon collegue fût arrivé. Un jour *Tching* vint le prémier, on l'avertit que tout le monde étoit aſſemblé, & on lui demanda s'il ne vouloit pas que le ſignal ſe donnât, & qu'on commençât les cérémonies. Non, dit il, attendons un peu. Comme il ne manquoit que ſon collegue, chacun vit bien que c'étoit pour lui qu'il faiſoit attendre: J'ai eu tort, dit *Ouang*, quand il le ſçût; je devois ci-devant en uſer de la même manière; *Tching* m'apprend à vivre.

Autre Exemple.

YE' TCHUN de petit Officier d'un Tribunal inférieur, étoit monté par dégrez aux prémiers emplois. L'Empereur *Suen ti* l'envoya avec *Hiong kai* viſiter quelques Provinces. Un jour qu'il ſe trouva manquer quelque choſe dans le logis qu'on leur avoit préparé, *Hiong* fit cruellement fuſtiger les petits Officiers des Tribunaux, & les chargea de mille injures. Comme il ne finiſſoit point, *Té* prit la parole, & l'adreſſant à ces petits Officiers: Camarades, leur dit-il avec bonté, il faut veiller avec ſoin à ce qui eſt de vôtre emploi; encore eſt-il difficile, dans la condition où vous êtes, d'éviter les coups & les injures. Auſſitôt *Hiong* ſe tût, & fut honteux de n'avoir pas fait attention à ce qu'avoit été ſon collegue.

Exemple de Modération.

TCHANG KING étant Préſident du grand Tribunal des crimes, il lui ſurvint un ſoir tout-à-coup une affaire preſſante, dont il faloit faire le lendemain ſon rapport à l'Empereur. Il fit venir un Ecrivain, ſe mit à ſon bureau, & dreſſa les écritures néceſſaires, ce qui le mena juſqu'après minuit. Ces écritures prêtes, comme il penſoit à prendre un peu de répos, l'Ecrivain heurta par haſard une chandelle, & la renverſa. Le feu prit aux papiers, en brûla une partie, & le ſuif gâta le reſte. L'Ecrivain ſe jette à genoux, ſe croyant perdu: C'eſt un malheur, dit doucement *Tchang*; levez-vous, & recommençons.

Autre Exemple.

TCHEOU CHOU YE' paſſant en chaiſe dans une ruë, un jeune étourdi le montrant au doigt; ce Lettré, dit-il à ſes camarades, eſt, dit-on, la bonté

MORALE DES CHINOIS.

bonté même: Je veux voir ce qui en eſt; mettons-le à l'épreuve. Auſſitôt il l'appelle par ſon nom, comme il auroit fait un de ſes égaux, & d'une manière inſultante. *Tcheou* ne fit pas ſemblant d'entendre; mais quand il fût de retour chez ſoi, il y fit venir cet étourdi. Jeune homme, dit-il en riant, prenez garde à ne vous pas émanciper ainſi. Vôtre faute d'aujourd'hui eſt tombée ſur moi: bien vous en prend. Elle pourroit tomber ſur quelque autre, qui ne vous en quiteroit pas pour une exhortation ſi courte & ſi douce.

Réflexion.

UN homme d'une vertu parfaite croit que tous les autres ſont vertueux. Un homme d'une vertu moins parfaite, juge tantôt bien, tantôt mal d'autrui. Pour ce qui eſt d'un homme vicieux, il croit fort facilement que chacun l'eſt comme lui. Un homme a l'éſtomac bon, dit *Yuen tchong lang*; il s'accommode des mets les plus ordinaires, & les trouve bons. Un autre a l'éſtomac ruiné; rien ne l'accommode, lui donnât-on les mets les plus exquis, & de l'or potable: il en eſt incommodé; il s'en dégoûte.

Réflexions inſtructives d'un Mandarin, ſur une petite avanture.

LI NGAN CHEN, prémier Préſident d'un grand Tribunal, étant en voyage, rencontra ſur ſa route une vieille femme qui étoit montée ſur un âne. Comme elle avoit le viſage découvert, & qu'elle étoit vêtuë négligemment, les gens de *Li* la prirent d'abord pour un homme, & lui crierent d'un peu loin de ſe ranger de côté. La vieille s'en offenſa. Qui êtes-vous, dit-elle d'un ton fort aigre & fort haut, pour crier ainſi après moi? Sçachez que j'ai demeuré cinquante ans à la Cour, & que j'en ai vû bien d'autres. Non, je ne ſuis pas femme à craindre cette fourmiliere de petits Mandarins.

Quand *Li* fût de retour, il ſe divertit de cette avanture, en la racontant à ſes collegues; mais en ſe divertiſſant, il ne laiſſa pas d'en tirer une réflexion fort inſtructive. Un Villageois, diſoit-il, peu accoûtumé à venir en ville, s'il voit paroître un bonnet (*a*) de gaze, prend auſſitôt l'épouvante. Cela vient uniquement de ce qu'il n'a pas coûtume de rien voir de ſemblable; ſes yeux ſont, pour ainſi dire, trop étroits pour ces objets, qu'il n'a jamais vûs: preuve de cela, c'eſt que cette vieille accoûtumée à voir les Grands & leur train, s'eſt ſi bien élargi la vûë, qu'un Préſident eſt à ſes yeux comme une fourmi.

Belle leçon pour ceux qui s'appliquent à l'étude de la ſageſſe & de la vertu. Il faut avant toutes choſes travailler à s'agrandir, pour ainſi parler, l'eſprit & le cœur. C'eſt un axiome en Médecine, qu'il ne faut pas entreprendre par les remedes d'évacuer entierement les humeurs peccantes, de peur d'altérer celles qui ſont loüables, & d'affoiblir trop le malade.

De

(*a*) C'eſt-à-dire, un Mandarin; ſous les Dynaſties précédentes ils portoient de ces bonnets.

De dix parties d'humeurs morbifiques, en évacuer ſept ou huit par la force des remedes, c'eſt aſſez: la nature fera doucement le reſte. Il en faut uſer à-peu-près ainſi dans le gouvernement de l'Etat, & le règlement des familles. MORALE DES CHINOIS.

Exemple de Modération & de Prudence.

PONG SU YONG déja *Kiu gin*, mais encore pauvre, ſe trouva un jour dans une hôtellerie avec pluſieurs autres *Kiu gin* de ſa connoiſſance. On lui vit quelques jettons (*a*) d'or, (c'étoit preſque tout ſon bien) on les emprunta pour joüer. Un étranger qui ſe trouvoit de la partie, fit couler adroitement dans ſa manche un de ces jettons. *Pong* le remarqua, mais ſans en rien dire. Les autres qui n'en virent rien, furent fort ſurpris, quand leur partie étant achevée, & voulant rendre les jettons, ils en trouverent un qui manquoit. Chacun ſe remuant pour le chercher, & *Pong* comptant les jettons; mon nombre y eſt, leur dit-il, ſoyez en répos, il n'en manque point.

Quelque tems après, chacun penſant à ſortir, on ſe ſalua ſelon la coûtume. Celui qui avoit fait le vol, s'étant trouvé ſubitement obligé à faire une révérence, le jetton tomba de ſa manche. Ainſi le vol & le voleur furent connus de tout le monde. On ſçût que *Pong* l'avoit vû faire; & chacun l'eſtima d'avoir ainſi diſſimulé une perte, qui pour lui n'étoit pas petite.

Devoir de la Vie civile.

IL ne faut pas en ce monde être exceſſivement difficile, & ne pouvoir rien ſouffrir que d'excellent. Si quelquefois l'on voit des *Ki lin* (*b*) & des *Fong hoang* (*c*) ſur la terre; il y naît encore bien plus de tigres, de ſerpens, & de ſcorpions. Tel eſt le mélange qui ſe trouve dans l'Univers. C'eſt de même à proportion dans le corps humain. Le pur & l'impur y ſont mélez; & ce mélange eſt ſi néceſſaire, que ſi quelqu'un entreprenoit de ne ſouffrir jamais rien que de bien pur, par exemple, dans ſon éſtomac ou dans ſes inteſtins; cet homme aſſûrément ne pourroit pas vivre. Il en eſt ainſi dans la vie civile. Il y a des gens de bien des ſortes: il faut pouvoir vivre avec tout le monde.

Exemple d'un jeune Prince qui a de la compaſſion même pour de vils Inſectes.

TCHIN Y TCHOUEN étant chargé de l'inſtruction du jeune Empereur *Te*

(*a*) Il n'y a point à la Chine de monnoye d'or ni d'argent. Cette hiſtoire prouve qu'on en fait quelquefois des jettons.

(*b*) Animal à quatre pieds fort eſtimé, peut-être purement fabuleux.

(*c*) Oiſeau peut être auſſi purement fabuleux. Les Européans traduiſent quelquefois ce nom par Aigle, qui paſſe en Europe pour le Roi des volatilles.

MORALE DES CHINOIS.

Te tſong, les Eunuques lui rapporterent que ce Prince chaque matin, après s'être rincé la bouche, ſouffloit de l'eau de tous côtez dans ſa chambre pour éloigner les fourmis. A quelques jours de là, *Tchin*, après une leçon donnée au Prince, lui demanda ſi ce qu'on lui avoit dit étoit véritable; & ſuppoſé que le fait fût vrai, quel motif il avoit d'en uſer ainſi? Oui, le fait eſt vrai, répondit le Prince; & c'eſt par compaſſion pour ces petits animaux, que j'en uſe de la ſorte: je crains de les écraſer. Cela eſt bon, dit *Tchin*, ſoyez le même à l'égard de tous vos ſujets. C'eſt la leçon la plus importante qu'on puiſſe donner à ceux qui régnent.

Maxime pour le Gouvernement.

LOU SUEN KONG dit: Entre les maximes du bon Gouvernement, celle-ci eſt une des principales; bonté d'abord, enſuite juſtice. On veut exprimer par-là, qu'un Prince doit aimer à faire du bien, & ne punir qu'à regret. C'eſt ſur cette importante maxime, qu'eſt fondée cette ancienne & loüable coutume, ſuivant laquelle les arrêts du Prince portant condamnation des criminels, vont dans les Provinces aſſez lentement: au lieu que quand il s'agit d'un arrêt portant amniſtie, les journées du courier ſont de cinq-cens lys *.

Exemple de compaſſion pour le Peuple, donné par un Prince.

GIN TSONG n'étant encore que Prince héritier, vit un jour, en voyageant, nombre d'hommes & de femmes qui ramaſſoient avec empreſſement les graines des herbes les plus ſauvages. Il s'arrêta, & demanda ce qu'ils vouloient faire de ces graines. Les manger, répondirent-ils: l'année a été mauvaiſe, nous n'avons pas autre choſe. Le Prince vivement touché, deſcend de cheval, entre dans quelques maiſons, & les trouve la plûpart vuides. Le peu qu'il y trouva de gens, avoient de méchans habits tout en pieces. Chez quelques-uns le fourneau étoit ruiné, & le baſſin renverſé, n'étant preſque plus d'aucun uſage. Eſt-il poſſible, dit le Prince en jettant un grand ſoupir; eſt-il poſſible que la miſere du peuple ſoit ſi grande, ſans que l'Empereur en ſoit inſtruit? Il fit ſur le champ d'abondantes aumônes; & faiſant appeller les vieillards du lieu, après s'être informé avec bonté de leur âge, de leurs infirmitez, & de leurs beſoins, il leur diſtribua des mets de ſa table.

Sur ces entrefaites arriva *Ché*, Tréſorier-Général de la Province de *Chan tong*, qui venoit par honneur au-devant du Prince. Comment, lui dit le Prince en le voyant, vous autres qui êtes les paſteurs des peuples, n'êtes-vous donc point touchez de leurs miſeres? J'y ſuis ſenſible, dit *Ché*; j'ai rendu compte à la Cour des endroits où la recolte a manqué, & j'ai prié Sa Majeſté de leur relâcher les droits d'Automne. Vraiment, dit le Prince, ce pauvre peuple eſt bien en état de payer des droits! L'Empereur les en exemp-

* Cinquante lieües de Paris.

exemptera, cela eſt certain: mais en attendant, ouvrez les gréniers publics, & ſauvez la vie à ces pauvres infortunez. *Ché* propoſa de diſtribuer trois *Teou* de grains par tête. Donnez en ſix, dit le Prince, & ne craignez point de vuider les gréniers publics. Je me charge de tout moi-meme auprès de l'Empereur mon pere. Je l'inſtruirai de l'état des choſes. MORALE DES CHINOIS.

Contre les méchantes langues.

IL y a certaines gens qui ſe ſentant quelque eſprit, ont la démangeaiſon de parler ſur tout: encore ſi ce n'étoit que d'une manière indifférente Mais le plus ſouvent leurs diſcours aboutiſſent à blâmer les autres, pour ſe faire valoir eux-mêmes. Leur bouche eſt une eſpece de monument à deux faces, dont l'une vous préſente leur propre éloge, & l'autre les défauts d'autrui. Leur langue eſt comme une dague hors du fourreau, en mouvement & prête à bleſſer. Auſſi chacun craint-il ces ſortes de gens. Il faut avoüer cependant que pour l'ordinaire ils ſe nuiſent plus qu'aux autres. Car parlant ſans réſerve aux prémiers venus, ils ſont très-ſouvent trahis. Ceux même qu'ils avoient obligé d'ailleurs, deviennent par-là leurs ennemis. Enfin ils s'attirent mille affaires; & ils ont bientôt perdu tout ce qu'ils peuvent avoir à perdre.

Réflexion ſur la Colere.

AU côté droit de la chaiſe de *Tſin hien*, on liſoit cette inſcription: Dans la colere ou l'émotion, ne répondez à aucune lettre. Quand vous avez fait partir mal à propos des paroles, auxquelles le pinceau a donné figure dans vos lettres, le remede n'eſt pas aiſé. Un coup de langue, diſoit le Philoſophe *Sun tſe*, eſt ſouvent plus dangéreux qu'un coup de lance: que ſera-ce d'un coup de plume?

Sur les mauvaiſes langues.

IL eſt un caractère de gens qui ne peuvent ſouffrir qu'on loüe perſonne, & dont la malignité s'irrite contre les plus gens de bien, dès qu'ils entendent qu'on les loüe. Parle-t-on avantageuſement de quelqu'un dans une converſation? Dormiſſent-ils auparavant, auſſitôt ils ſe réveillent. Ils commencent par rendre ſuſpect tout le bien qu'on vient de dire. S'ils ſentent qu'ils y ayent tant ſoit peu réüſſi, ils pouſſent leur pointe, & uſent de mille artifices, pour faire concevoir de ces perſonnes une idée toute contraire: & quand ils peuvent venir à bout de ſurprendre la crédulité de ceux qui écoutent, & de faire rougir les autres d'avoir penſé & parlé de cette perſonne d'une manière avantageuſe, c'eſt alors qu'ils ſont très-contens d'eux mêmes, & qu'ils s'applaudiſſent intérieurement de leur eſprit. Il en faut pour cela, j'en conviens; mais c'eſt bien mal l'employer.

MORALE DES CHINOIS.

Sur les grands Parleurs.

QUELS ſont ordinairement les grands parleurs? Des demi-ſçavans, des flatteurs, ou des étourdis. Les gens d'une grande capacité, d'une droiture à l'épreuve, & d'une ſageſſe profonde, parlent ordinairement fort peu. Juſques-là que le Philoſophe *Tchin* ne fait pas difficulté de dire, que plus on avance en vertu, moins on parle.

Le *Tan* * vit d'air & de roſée. Peut-on vivre à moins de fraix, & ſe contenter plus aiſément? Malgré cette eſpece d'indépendance, il devient la proye des *Tang lang* **, & ſon cri en eſt la cauſe. Apprenez de là, gens de Lettres, que le déſintéreſſement & la frugalité dont vous vous piquez, ne doit pas vous inſpirer trop de liberté dans vos paroles.

Diſcrétion & réſerve dans les paroles.

IL faut toûjours veiller avec ſoin ſur vos paroles; mais c'eſt ſurtout dans un tranſport de joye, lorſque vous vous trouvez avec un homme qui eſt de vôtre goût, ou dans une converſation dont la matière vous agrée, qu'il faut être extrêmement ſur vos gardes.

Vous n'avez rien eu juſqu'ici à déméler avec un tel: quand il vous échaperoit de lui dire en face quelque parole déſobligeante, s'il eſt honnête homme, il la diſſimule. Un tel, au contraire, eſt vôtre ennemi; il vous en veut, & croit vrai ou faux que vous lui en voulez. S'il vous échape, même en ſon abſence, quelque mot qui lui revienne, comptez qu'il le percera au vif, & qu'il ſe l'imprimera *** très-profondément.

Utilité des bons Exemples.

PORTER au bien par de bons diſcours ceux avec leſquels nous vivons, faire paſſer ces exhortations aux ſiécles futurs dans de bons livres, cela eſt bon; mais il n'y a rien de tel, à mon avis, que de donner bon exemple. Les bons diſcours & les bons livres ſont des remedes qui ont leur prix, & qui font honneur à celui qui les employe pour guérir les hommes de leurs vices; mais il me ſemble après tout que le bon exemple va plus droit au mal, & qu'il eſt plus efficace. Du moins ne doit-on pas le négliger, pour s'en tenir aux deux autres.

Contre l'intempérance de la langue.

ON aime à entendre le *Fong hoang*; ſon chant eſt, dit-on, beau & de bon augure. Cependant s'il chante tout le jour, il n'a plus rien d'agréable. Le hurlement du tigre eſt affreux; mais s'il hurle tout un jour, on s'y

* Nom d'un Inſecte. ** Autres Inſectes.
*** Le Chinois dit, dans les os.

s'y accoûtume; il n'effraye plus. Quelques importans que ſoient vos diſcours, qu'ils ne ſoient ni trop fréquens, ni trop longs.

Qu'il faut ſe propoſer les grands Hommes pour modèle.

TCHANG TSE fit mettre en ſon cabinet les portraits de Confucius, de *Ten tſe*, & de pluſieurs autres fameux Lettrez. Soir & matin il paſſoit certain tems à les regarder avec attention, & il en tiroit, diſoit-il, cet avantage, qu'il en étoit plus retenu. Oui, diſoit ſouvent *Tchang tſe* lui-même, quand paroiſſant devant les portraits de ces grands hommes, je me ſens coupable de quelque faute, je n'en ſuis pas moins honteux, que ſi j'en recevois publiquement une punition flétriſſante.

Conduite de l'homme ſage.

CE que peut l'homme en ce monde, eſt bien peu de choſe, & les ſuccez qu'il peut ſe promettre, ſont bien bornez. Quel eſt celui qui ait jamais eu l'approbation de tout le monde, & de qui l'on n'ait jamais dit du mal? Auſſi n'eſt-ce pas à quoi doit aſpirer un homme ſage? Ce qu'il ſe doit propoſer, c'eſt de tout faire le mieux qu'il peut, pour n'avoir rien à ſe reprocher: & quand, malgré ſon application, il lui échaperoit quelque faute, il ne doit pas s'en troubler. Ecoutons les plus ſages & les plus vertueux de nos Anciens: Ayez peu à vous repentir, nous diſent-ils; c'eſt-à-dire, faites peu de fautes. Ils ſçavoient, ces grands hommes, qu'on ne peut les éviter toutes. Cette vérité bien pénétrée, jette dans le cœur une grande paix.

Le véritable Bonheur.

L'INNOCENCE dans le cœur, & la ſanté dans le corps, ſont les deux principaux biens de la vie. L'une fait le bonheur de l'eſprit, & le bonheur du corps dépend de l'autre. Le reſte en ce monde me touche peu. Mais après la mort dans l'autre vie quel eſt ce ſéjour des morts? Des traditions y ont mis du feu. Pour moi, je crois pouvoir l'appeller un lieu d'éxil. Quoi qu'il en ſoit, quand certain de mes amis me dit avec inquiétude, qu'il ne ſçait comment tout ira dans cette nouvelle demeure; je lui répons, ſans héſiter, que tout ira bien pour ceux qui dans la prémiere auront rempli tous leurs devoirs; mais que ceux qui auront fait tort aux autres, & peut-être à leurs propres freres, y auront à ſouffrir des peines qu'ils ne pourront ſoutenir, & qu'ils n'en ſeront pas quites, pour avoir avant leur mort renoncé aux grandeurs du monde, comme quelques-uns le font, & s'être retirez dans la ſolitude.

Maximes.

ON vous propoſe une occaſion de vous élever, ou de faire un gain;

MORALE DES CHINOIS.

ne demandez point quel eſt le dégré d'honneur qu'on vous préſente, ni ſi le gain eſt conſidérable. Commencez par éxaminer ſi la choſe eſt légitime.

Vous entendez loüer une vertu, ou blâmer un vice ; n'éxaminez point ſi c'eſt de vous ou de quelqu'autre, qu'on veut parler. Tenez vôtre cœur dans l'équilibre, & jugez d'abord de ce qu'on dit, ſans y prendre part. Ayez ſoin enſuite de vous l'appliquer.

Un homme en vôtre préſence, expoſe ſon opinion ſur quelque point de Littérature. Ne commencez pas par éxaminer ſi cette opinion s'accommode avec la vôtre. Ecoutez comme ſi vous n'aviez encore pris aucun ſentiment ſur le point dont il s'agit. Retenez bien ces maximes; elles ſont importantes & de grand uſage.

Dans un apartement ſûr & ſecret avoir à ſa diſcrétion une beauté peu commune, & cependant ſe conſerver pur; trouver dans un déſert une groſſe ſomme ſans vouloir ſe l'approprier; ſe trouver ſurpris & aſſailli par un adverſaire redoutable, ſans s'épouvanter & ſans ſe troubler; au prémier avis du danger que court un ennemi mortel, s'empreſſer pour le ſecourir; ce ſont autant d'excellentes pierres de touche.

Autres Maximes.

IL arrive que par occaſion ou par néceſſité, vous avez depuis peu quelque rapport avec un méchant homme: Point de complaiſance pour lui aux dépens de vôtre devoir. La nouveauté de ce commerce n'eſt pas une excuſe légitime. Depuis longtems vous étes lié avec un autre qui eſt un homme de probité. N'en ſoyez pas plus hardi à vous permettre la moindre choſe qui ſoit pour lui une raiſon de vous mépriſer. Toute ancienne qu'eſt vôtre liaiſon elle ne vous autoriſe point à bleſſer les bienſéances.

Sur les préjugez, les erreurs & les déſordres du monde.

HELAS! dit *Tou ouei tchin*, le monde eſt plein de faux préjugez, d'erreurs ridicules, & d'affreux déſordres. Voyons-en quelques exemples. On ſert le ſoir à quelqu'un de la chair d'un ſinge; il ſe perſuade que c'eſt de la chair de chien: dans cette penſée, il la trouve bonne. Le lendemain il vient à ſçavoir que c'eſt d'un ſinge qu'il a mangé; auſſitôt vient le vomiſſement.

Qu'un homme ait ſoif, & que dans l'obſcurité on lui donne à boire dans un crâne ſec: il boit à longs traits & ſans répugnance: s'il s'apperçoit le lendemain, que c'eſt dans ce crâne qu'il a bû, il ſent auſſitôt de grandes nauſées.

Un fils a de grands défauts, mais ſon pere l'aime: auſſitôt tous ces défauts diſparoiſſent aux yeux du pere: il croit voir dans ce fils de la tendreſſe, du reſpect, & de l'obéïſſance; il n'y apperçoit rien autre choſe. S'il arrive par haſard que ce pere prenne de l'averſion pour ce fils, il ne voit

voit plus en lui ce qu'il y voyoit: il n'a plus les yeux ouverts que sur ses défauts; ce fils cependant est toûjours le même. MORALE DES CHINOIS.

Un homme est bien fait & nous revient: vous diriez qu'il laisse après lui par-tout où il passe une bonne odeur: on aime à le suivre & à se trouver où il a accoûtumé d'aller: ne le vit-on qu'en passant, on se le rappelle ensuite avec plaisir. Un autre est mal tourné & d'une figure désagréable; vous diriez qu'il infecte tout par sa présence: on n'aime point à se trouver où il est, à s'asseoir où il s'est assis, à coucher où il a couché: il n'y a pas jusqu'à la vaisselle qu'on lui aura vû servir une fois, dont on a de l'aversion. Que fait à tout cela, je vous prie, la bonne ou mauvaise mine?

Les hommes, & plus communément encore les femmes, se piquent d'avoir la peau blanche; jusques-là qu'on en vient à se farder: & par une bizarrerie assez ridicule, on craint si fort d'avoir les cheveux blancs & la barbe blanche, qu'on se gêne à les teindre en noir.

Un Officier considérable est venu chez moi; j'en tire aussitôt vanité. Sur quoi fondée? Qu'est-il demeuré chez moi de sa dignité? Au contraire, si je suis grand Officier, je rougis d'admettre les petits en ma présence: d'où vient cela? Mon emploi n'est-il pas toûjours le même? Que me laissent-ils du leur?

L'oiseau *Ho* & l'oiseau *Hou* se ressemblent fort: les met-on en broderie? L'on trouve l'un beau & l'autre ridicule. Un plat de légumes est présenté par un homme riche; c'en est assez pour le trouver bon: s'il venoit de chez un pauvre, il ne vaudroit rien. Purs préjugez? L'ordure est toûjours ordure.

Cependant quand une passion vous possede, vous n'êtes point rebuté de ce qui vous feroit horreur en un autre tems: & tel qui est très-sensible à la piquûre d'un moucheron, ne craint ni le fer ni le feu, quand l'intéret ou la volupté l'enyvrent. Quel aveuglement!

Il vous naît un fils & une fille; vous êtes pere de l'un comme de l'autre: vous aimez ce fils comme vous-même, & vous vous souciez peu de la fille: quelle injustice!

Voyez certains amis de debauche, ils se traitent en freres; tout est commun entr'eux. Au contraire voyez certains freres lorsqu'ils entrent en partage; ils se disputent jusqu'à la moindre bagatelle; ils se traitent en ennemis, & très-souvent ils le deviennent. Quel étrange renversement!

Tel homme dans une boutade poussera la douceur & la compassion, jusqu'à se faire une peine extrême de voir mourir ou souffrir un petit oiseau: & dans une autre boutade, ce même homme ira jusqu'à battre cruellement, & quelquefois même à tuer froidement ses propres enfans.

Enfin, aime-t-on quelqu'un? on l'approuve & on le loüe, quelque indigne qu'il soit d'être loüé. Ce ne sont que vœux, que prieres, & que bons souhaits pour lui. A-t-on de la jalousie ou de la haine? Tout mérite disparoît dans celui qu'on hait. Ce ne sont contre lui qu'injures & qu'imprécations: le tout avec autant de liberté, que si l'on avoit en main le pouvoir de tout faire, & de tout changer à sa fantaisie.

Dirons nous en voyant ces désordres, que l'homme qui en est capable, a perdu le beau miroir de la raison, qui lui représentoit ses devoirs? Non, il ne l'a point perdu. En s'impatientant & murmurant dans la souffrance, il

MORALE DES CHINOIS.

il voit l'inutilité de ſon impatience & de ſes murmures. Il continuë cependant de s'impatienter & de murmurer.

En goûtant les plaiſirs du ſiécle, il en voit le dérèglement: il les goûte cependant & s'y abandonne. C'eſt qu'il n'a pas la force de tenir contre la violence de la douleur, ni contre l'attrait du plaiſir. C'eſt la même choſe dans tout le reſte.

Auſſi l'homme ne travaille-t-il à rien moins qu'à devenir le maître de ſes paſſions. Les jours ſe paſſent en mille vains projets, dont ſon eſprit s'occupe même pendant la nuit: & cela juſqu'à ce que par une maladie, ou par quelque accident imprévû, la réſpiration lui étant coupée, & n'y ayant plus de lendemain pour lui, les vains projets qu'il formoit pour l'avenir, s'évanoüiſſent en un inſtant.

Je le dis donc, & l'expérience ne le fait que trop ſentir: le monde eſt plein de préjugez, d'erreurs, & de déſordres. Je n'en ai montré qu'un échantillon: je ſouhaite que quelqu'autre plus habile que moi traite à fonds un ſujet de cette importance.

Inconſéquences de conduite.

DU grand nombre d'hommes qui meurent chaque jour, à peine y en a-t-il un ſur dix-mille, à qui le poiſon cauſe la mort. Cependant tout poiſon eſt en horreur. Au contraire l'oiſiveté, les délices, & la volupté font périr des gens ſans nombre, & perſonne ne les redoute.

Maximes.

CE qu'on admire aujourd'hui le plus dans un homme qui eſt en Charge, & ce qu'on recommande ſur toutes choſes à ceux qu'on y met, c'eſt le déſintéreſſement. De-là vient peut être qu'un Magiſtrat déſintéreſſé, eſt le plus ſouvent plein de lui-même, regarde les autres avec dédain, & prend certains airs de fierté à l'égard de ceux même qui ſont au-deſſus de lui. Cependant à juger ſainement des choſes, un Magiſtrat déſintéreſſé dans l'exercice de ſa Charge, n'eſt pas plus eſtimable qu'une femme fidèle à ſon mari. Si une femme fiere de ſa fidélité conjugale, ſe croyoit par-là en droit de perdre le reſpect à ſon beau-pere & à ſa belle-mere, de maltraiter ſes belles-ſœurs, & de maîtriſer même ſon mari; qu'en diroit-on?

Autres Maximes.

RECEVOIR beaucoup d'un méchant homme, c'eſt une faute: le ſervir par reconnoiſſance dans ſes paſſions, c'en ſeroit une plus grande.

Il faut éviter avec grand ſoin d'offenſer un honnête homme, & de mériter ſa colere. Si par malheur on l'a méritée, il faut lui faire ſatisfaction de bonne grace. Chercher à s'en diſpenſer, c'eſt une ſeconde faute.

Quand ce que vous voulez dire, eſt de nature à pouvoir être dit au Ciel

Ciel (*Tien*), alors parlez. Autrement n'ouvrez pas la bouche. Un mouvement naît en vôtre cœur? S'il tend à perfectionner vôtre nature, il faut le ſuivre: ſi non, étouffez-le dans ſa naiſſance. MORALE DES CHINOIS.

Soit qu'on me blâme, ſoit qu'on me loüe, dit *Teou ſi chan*, je trouve moyen d'en profiter pour ma perfection. Je regarde ceux qui me loüent, comme des gens qui me montrent le chemin que je dois tenir; & j'écoute ceux qui me blâment, comme des gens qui m'avertiſſent des dangers que j'ai à courir.

Dans l'action & le tracas des affaires, il faut éviter avec grand ſoin d'abandonner ſon cœur au trouble & à l'inquiétude. Mais dans le répos & l'inaction, il n'eſt pas moins dangéreux de laiſſer du vuide dans ſon cœur.

Vous voulez paſſer un bras de mer ſur un outre; quel ſoin ne prenez-vous pas, pour qu'il n'y ait pas même un trou d'aiguille? C'eſt ainſi qu'il faut veiller ſur vôtre cœur & ſur vos actions.

Celui qui fait une bonne action, ne doit jamais s'en vanter. S'il en fait parade, elle eſt perduë. Ce mot eſt de *Fan tchin ſiang*, & je le trouve très-bien dit.

Inſtruction d'un Miniſtre d'Etat.

CHIN, autrefois Miniſtre d'Etat, fit graver l'inſtruction ſuivante:

Un grand ſecret pour ſe bien porter, eſt de modérer ſes paſſions; la volupté & le trop de ſoins y ſont preſque également nuiſibles. Point d'yvreſſe, point de colere; vous éviterez les querelles, & vous pourrez facilement conſerver vos biens. C'eſt par le travail qu'on s'avance. C'eſt en épargnant honnêtement & à propos, qu'on devient riche. On gagne ordinairement à céder: du moins on évite les malheurs, qu'un homme trop fier & trop roide a coûtume de s'attirer. Décocher des flêches dans l'obſcurité, c'eſt une imprudence extrême. Il y a des occaſions où il eſt dangéreux de faire paroître trop d'eſprit. C'eſt en s'adonnant ſérieuſement à la vertu, qu'on nourit, pour ainſi dire, & qu'on perfectionne ſa nature. Si vous jeûnez avec un cœur plein d'artifice, je regarde vos jeûnes comme fort inutiles. Fuyez les procez & les Tribunaux. Vivez en bonne intelligence avec vos voiſins. Content de vôtre condition, ne vous expoſez pas à tomber dans l'opprobre & dans le mépris, par des tentatives qui ſoient au-deſſus de vos forces. Enfin gardez vôtre langue avec grand ſoin. Tous ces avis ſont importans, pour vivre heureux & ſans diſgraces.

Réflexions.

UN Marchand qui paſſe les Mers, en danger de périr par la tempête, jette à l'eau ſes marchandiſes, pour alléger ſon vaiſſeau, & ſauver ſa vie. C'eſt qu'il ſçait que la vie eſt préférable aux autres biens, qui ſont inutiles à un homme mort. Un Bucheron piqué au doigt par un ſerpent véni-

MORALE DES CHINOIS.

meux, coupe ce doigt ſur le champ, pour ſauver le reſte du corps. L'un & l'autre agit ſagement. Ce qui me ſurprend, c'eſt que l'homme, qui dans ces avantures ſubites & preſſantes, agit ſur des maximes ſi ſaines, & prend ſi bien ſon parti, le prenne ſouvent ſi mal, & ſemble les oublier dans ſa conduite ordinaire.

En compagnie gardez vôtre langue; étant ſeul, gardez vôtre cœur. Ce ſont deux mots pleins d'un grand ſens. Auſſi le fameux *Kong yang* les avoit-il écrit ſur ſon paravent.

Je lis pour la prémiere fois un livre; j'y prens le même plaiſir qu'à faire de nouveau un bon ami. Et c'eſt pour moi revoir un ancien ami, que de revenir à lire un livre que j'ai déja lû.

Un diamant n'eſt pas ſans défaut: on le préfere cependant à une ſimple pierre qui n'en a point. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer dans le choix des perſonnes qu'on met en place.

Une ſervante aime à rapporter; ſa Maîtreſſe aime à entendre ſes rapports; ce ſont deux grands maux dans une famille. Pour achever de tout perdre, il ne faut plus qu'un mari crédule.

Vous êtes maintenant dans les grandes Charges, rappellez-vous ces prémiers tems où vous n'étiez que ſimple Lettré, & jettez la vûë par avance ſur l'avenir, lorſque vous ne ſerez plus en place. En vous rappellant le paſſé, vous ſçaurez vous paſſer de peu; & la prévoyance de l'avenir vous inſpirera une honnête épargne.

Parmi les Inſcriptions que *Li ouen tſié* avoit dans ſa ſalle, on lit ce qui ſuit:

Cette année, ſe diſoit-il un jour à lui-même, j'ai cinquante-ſix ans accomplis. Je fais réflexion que peu de gens vont au-delà de ſoixante-dix. Je n'ai donc plus guères à eſpérer qu'environ dix ans de vie. De ce tems qui peut me reſter à vivre, les incommoditez de la vieilleſſe, contre leſquelles la nature cherche a ſe défendre, en emporteront une partie. Il m'en reſte donc bien peu que je puiſſe employer à faire du bien: comment oſerois-je de ce peu en dérober encore pour le mal?

Contre l'entêtement dans ſes idées.

VEN TI, Empereur de la Dynaſtie *Han*, ne faiſant attention qu'à l'ardeur & à la violence qui eſt naturelle au feu, traita de conte & de rêverie, ce qu'on diſoit dans certains livres d'une toile incombuſtible, que le feu nettoyoit ſans la conſumer. Il s'entêta ſi fort de ſon idée, que pour réfuter l'opinion commune, il fit un écrit qu'il intitula Critique hiſtorique; & cette piece fût gravée par ſon ordre ſur une pierre à la porte du prémier College de l'Empire. Quelque tems après, des gens venus d'Occident, offrirent entr'autres choſes à l'Empereur quelques pieces de cette toile. On la mit au feu pour en faire l'épreuve. *Ven ti* convaincu qu'il avoit erré lui-même en prétendant combattre une erreur, fit ſupprimer ſon écrit. Le bruit s'en répandit dans l'Empire, & bien des gens rirent aux dépens du Prince, qui avoit fait mal à propos l'incrédule, & l'eſprit fort.

C'eſt

C'eſt ainſi qu'encore aujourd'hui certaines gens qui ne jugent des choſes que par leurs yeux, ne croyent rien que ce qu'ils ont vû, & décident témérairement pour ou contre ſur ce qu'ils n'ont pas vû, ou ce qu'ils ne peuvent voir. Ecoutez certains Lettrez de ces âges poſtérieurs: ils vous diront aſſez hardiment, qu'il n'y a ni Eſprits, ni Enfer, ni Bonheur après la mort. Ils écriront même ſur cela, comme pour déſabuſer les autres. Il en eſt de ce qu'ils diſent, comme de la Critique hiſtorique de *Ven ti*, avec cette différence que l'erreur de ces Lettrez vulgaires & demi-ſçavans, eſt plus groſſiere & plus dangéreuſe.

De l'Etude.

LA plûpart des plaiſirs du ſiécle, comme boire, folâtrer, joüer, ne ſont que de frivoles amuſemens: & ils ont de plus cette incommodité, qu'ils nous rendent dépendans d'autrui, & qu'on ne peut les bien goûter ſeul. Pour une ſeule partie de Dames, il faut du moins être deux. Il n'en eſt pas de même de l'étude: je puis étudier ſeul des années entieres. Et quel plaiſir n'eſt-ce pas de pouvoir, ſans ſortir de mon cabinet, voir ce qu'il y a de curieux dans tout l'Univers, & rendre viſite aux anciens Sages, fuſſent-ils morts depuis mille ans? L'avantage qu'on tire de l'étude eſt encore plus grand que le plaiſir qu'on y goûte.

Quand on s'y applique ſérieuſement, & comme il faut, l'ame y trouve une nouriture délicieuſe & ſolide: & ceux même qui étudient d'une maniére moins ſérieuſe & moins réglée, ne laiſſent pas de tirer de leur étude bien des connoiſſances & des lumieres. Non, il n'y a rien de plus agréable que d'étudier. Le commun des hommes ne le comprend pas. Cependant il eſt très-vrai; point de plaiſir comparable.

Sur le commerce des Grands.

UN homme de Lettres a des rélations avec certain homme riche, qui eſt tout occupé de ſes richeſſes, & du ſoin de les augmenter: il le prévient, & le va voir. Rien de plus froid que cette viſite. L'homme de Lettres eſt à peine entré, que rebuté d'un tel accüeil, il voudroit être déhors: cependant il faut s'aſſeoir. Il le fait donc; & pour mettre ſon homme en humeur, il parle le prémier des finances, & du gain qui ſe peut faire ſur telle ou telle choſe. Mais comme cette complaiſance lui coûte, il ne parle & n'écoute qu'à contre-cœur. Ainſi la converſation tombe d'abord. Qu'arrive-t-il de-là? C'eſt que cet homme de Lettres, s'il a du cœur, & s'il n'attend rien de ce riche, quelque rélation qu'ils ayent enſemble, ne l'ira voir que bien rarement. Il ſuivra du moins à ſon égard cette maxime, d'ailleurs ſi ſage, ſuivant laquelle chacun doit dire: j'aime mieux que l'on ſe fâche de me voir trop rarement, que de me rendre importun par de trop fréquentes viſites.

MORALE DES CHINOIS.

Sur la Bienſéance.

KAI KIU YUEN étant en Charge, voulut acheter quelques étoffes. Il les fit venir à ſon Tribunal; & les ayant fait étaler dans ſa ſalle, au lieu de ſe retirer, & de marquer ſeulement celles qu'il vouloit, il ſe mit à les meſurer, & à traiter du prix lui-même. Ceux de ſes domeſtiques qui le virent, en donnerent avis aux autres: Nous nous imaginions, leur dirent-ils, que nous étions au ſervice d'un grand Magiſtrat: ce n'eſt qu'un marchand d'étoffes que nous ſervons. Sur cela chacun plie bagage, & demande ſon congé, ſans qu'on pût retenir un ſeul de ceux qui n'étoient pas eſclaves.

Sur le ſoin d'éviter les moindres fautes.

OUANG KONG TING, Miniſtre d'Etat, ſe trouvant un jour en compagnie avec *Tchang kong y*, fameux *Han lin**, qu'il connoiſſoit déja de réputation, voulut l'entretenir en particulier, pour profiter de ſes lumieres. Lui ayant donc demandé quelque inſtruction, ſelon que le préſcrit la civilité Chinoiſe. Hier, dit *Tchang*, prenant la parole, après une ondée je ſortis en ville pour quelque affaire. Je remarquai qu'un de mes porteurs qui avoit des ſouliers neufs, craignoit fort de les gâter, & que regardant avec une attention extrême où il mettoit le pied, il meſuroit tous ſes pas. Il en uſa de la ſorte aſſez longtems. Mais enfin en certain endroit, où il y avoit plus de boüe qu'ailleurs, il arriva malgré ſes ſoins, qu'il n'en pût garantir ſes ſouliers: & quand il les vit une fois gâtez, il ne les ménagea plus; il marcha indifféremment par-tout, comme ceux qui n'avoient que de vieux ſouliers. Il en eſt de même à-peu-près dans la Morale, ajoûta auſſitôt *Tchang*; quelle précaution ne faut-il pas apporter pour éviter les moindres fautes? *Ouang* le remercia de cette inſtruction, qu'il n'oublia de ſa vie.

Réflexions.

UNE aiguille, dans la doublure de l'habit le plus moëleux, peut, lorſqu'on y penſe le moins, cauſer une douleur vive, & faire même une playe dangéreuſe. C'eſt ainſi qu'une douceur apparente cache quelquefois beaucoup de malice & de dureté.

Le miel le plus agréable ne ſe peut manger ſans précaution ſur la fine pointe d'un couteau. C'eſt ainſi que des amitiez les plus douces, & des amours les plus tendres, on voit quelquefois ſortir les inimitiez les plus mortelles. Quiconque eſt ſage, y doit prendre garde.

Que penſez-vous des adverſitez, me demanda un jour quelqu'un? Chacun s'en plaint. Pour moi, répondis-je, je regarde les adverſitez comme

* Docteur du College Imperial.

me un remede admirable. Une ſeule priſe de ce remede peut guérir bien des maladies, & procurer de la ſanté à celui qui l'employe pour le reſte de ſa vie. Oui, ce remede ſeul a guéri dans tous les ſiécles une infinité de gens; & s'il n'a pas été ſi utile à *Leou* qu'à tant d'autres, quoiqu'il en ait pris une bonne doſe, c'eſt qu'il lui eſt venu trop tard. MORALE DES CHINOIS.

Quelqu'un dit en lui-même: Attendons, quand j'aurai du ſuperflu, je ſoulagerai les pauvres. J'oſe prononcer que cet homme ne les ſoulagera jamais.

Un autre dit: Il faut attendre que j'aye un peu plus de loiſir, alors je m'appliquerai ſérieuſement à l'étude de la ſageſſe. Pour moi, je ſerai trompé, ſi cet homme s'y met jamais.

Oui, l'Antiquité nous a laiſſé pour tous les évenemens & pour tous les états des inſtructions & des modèles. Ainſi la lecture eſt très-utile. Mais il faudroit faire comme *Tchin*. Ce grand homme peſant avec attention tout ce qu'il liſoit: Voici, ſe diſoit-il, une bonne règle de conduite pour telle & telle occaſion. Voici un beau modèle de telle vertu qui eſt propre à mon rang. Voici un excellent remede contre tel défaut, dont je ne ſuis pas tout-à-fait exempt. Ce qu'on a lû de la ſorte, revient au beſoin ſans beaucoup de travail.

L'Empereur *Tai tſong* s'entretenant un jour avec ſes Miniſtres: Je goûte fort, leur diſoit-il, cette comparaiſon populaire, ſuivant laquelle on dit que la vie de l'homme eſt une fiévre, dans laquelle les grands friſſons ſont ſuivis d'ardeurs égales. En effet, que ſont nos années? Ne ſont-ce pas comme autant de jours, que le froid & le chaud partagent? A meſure que ces jours s'écoulent, l'homme s'affoiblit & devient vieux: quelle perte n'eſt-ce pas de laiſſer couler tant d'années & de les rendre inutiles?

Voyez ce bœuf & cet agneau qu'on mene à la boucherie: à chaque pas qu'ils font l'un & l'autre, ils s'approchent de leur fin. Il en eſt ainſi de l'homme en ce monde: chaque moment de ſa vie eſt un pas qu'il fait vers la mort. Comment n'y faiſons-nous pas attention?

L'Empereur demanda un jour à *Chou hiang*, lequel eſt le plus durable, ce qui eſt dur, ou ce qui eſt mol? Prince, dit *Chou hiang*, j'ai quatre-vingt ans; j'ai perdu pluſieurs de mes dents; je n'ai rien perdu de ma langue.

L'orgüeil ou le déſir de dominer & de l'emporter, n'eſt pas plûtôt conçû dans le cœur, qu'il y fait une ouverture, par où, quelque petite qu'elle paroiſſe, tous les vices y peuvent entrer. L'humilité au contraire, ou la déférence pour autrui, eſt comme une mer agréable, auſſi calme qu'elle eſt vaſte. Point d'épée plus dangéreuſe à l'homme que ſa propre cupidité. Le déſintéreſſement au contraire eſt un excellent bouclier.

Quand on vogue ſur la mer, ſi le vent eſt grand, quoique favorable, on ne met pas toutes les voiles; & certainement c'eſt ſageſſe. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer dans toutes les joyes du monde; ſurtout avec des amis que vous venez récemment de faire, ne vous ouvrez pas ſans reſerve.

MORALE DES CHINOIS.

La peine, le plaiſir, la joye, la triſteſſe n'ont point de demeure fixe & conſtante où elles ſe puiſſent toûjours trouver. Tel ne ſe tenoit pas de joye, quand il fût fait *Sieou tſai* *, qui ayant depuis paſſé par tous les autres Dégrez, & ſe trouvant Préſident d'un grand Tribunal, meurt de chagrin de ne pas monter plus haut.

Ce qu'on appelle bonheur ou malheur, n'a point de figure bien déterminée, par où l'on puiſſe à coup ſûr les diſtinguer. Tel qui n'avoit guères que ſon cheval, le perdit, & croyoit tout perdre; cela même fit ſa fortune. Tel autre, riche en troupeaux, s'en promettoit un gros gain; ils furent cauſe de ſa ruine.

Vous êtes dans un état qui vous paroît inſupportable; vous n'y trouvez que peine & que douleur. Vous aſpirez à cet autre, & vous vous y promettez de la ſatisfaction, de la joye, & du plaiſir. Peut-être en ſentirez-vous un peu dans ce changement, s'il ſe fait. Mais le changement étant fait, le plaiſir ceſſe, & ce nouvel état ne vous donnant point ce que vous vous en étiez promis, vous y retrouvez vos prémiers chagrins, & peut-être de plus ſenſibles. Auſſitôt le déſir vous prend de tenter un changement tout nouveau, dont vous vous flattez d'être plus content. C'eſt en vérité l'entendre mal (*a*).

Mais puiſque je vous vois ſi peu capable de pénétrer dans les grands principes, écoutez du moins, pour en profiter, cet Apologue vulgaire. Je ſuis monté ſur un méchant âne, & je vois devant moi quelqu'un qui eſt monté ſur un bon cheval; je me plains, & je m'afflige. Je tourne la tête; je vois derriere moi grand nombre de gens à pied, chargez de lourds fardeaux: mes plaintes ceſſent, & je me conſole.

Le Tyran *Tcheou*, plongé jour & nuit dans les plaiſirs, oublia dans l'eſpace d'une ſemaine, où il en étoit du Calendrier. Queſtionnant ſur cela un de ſes gens, ni lui ni aucun autre ne purent le lui dire. Il ordonna qu'on conſultât *Ki tſe* (*b*). Celui-ci ayant eu avis de l'ordre donné, dit à ſon confident ce qui ſuit: Le déſordre étant ſi grand, qu'on ne ſçait pas même à quel jour on vit, l'Empire eſt perdu, il n'y a plus de remede; & ce ſeroit me perdre moi-méme, que de paroître ſçavoir ce que tout l'Empire ignore. Quand on viendra me conſulter, répondez que je ſuis yvre.

La dent de l'élephant, qui eſt l'yvoire, eſt juſtement ce qui fait qu'on chaſſe & tuë cet animal. La perle eſt cauſe qu'on ouvre les nacres, & que les huitres périſſent. On tend des filets à l'oiſeau *Tſou*; c'eſt à cauſe de la beauté de ſes aîles. Le talent qu'a le perroquet de pouvoir parler, eſt ce qui l'enchaîne & le met en cage. Si on recherche les tortues, c'eſt principalement pour leurs écailles. On laiſſeroit en répos l'animal *Ché* **, s'il ne donnoit pas le muſc. Il n'eſt pas juſqu'aux ouvrages de l'art, qui ſe détruiſent aſſez ſouvent par ce qu'ils ont de meilleur.

* C'eſt le moindre dégré de Littérature & de Nobleſſe.

(*a*) Alluſion à deux traits d'Hiſtoire.

(*b*) C'eſt le nom d'un Prince du ſang, dont le *Chu king* loüe la ſageſſe & la vertu.

** Le Muſc animal.

leur. Ainſi le ſon uſe une cloche. Ainſi ſe conſume un flambeau, en repandant ſa lumiere. Hélas! que ſouvent la même choſe arrive aux hommes! quiconque eſt ſage, doit y penſer, & prendre garde que ſes talens ne ſoient cauſe de ſa perte. MORALE DES CHINOIS.

Il eſt des navigateurs téméraires, qui voyant le vent favorable, ſans faire attention ni à ſa violence, ni au changement qui peut venir, mettent toutes les voiles. Si tout-à-coup le vent change, le vaiſſeau a plûtôt péri, qu'ils n'ont pû virer de bord, ou carguer les voiles. Apprenez delà, gens du ſiécle, à ne vous pas engager tellement dans aucune affaire, quelque avantageuſe qu'elle paroiſſe, que vous ne laiſſiez, pour ainſi dire, aſſez de terrain autour de vous, pour pouvoir, en cas d'accident, reculer, ou tourner à l'aiſe.

Cet homme riche & puiſſant eſt-il bien malade? Occupé de ſa maladie, il eſt aſſez froid ſur tout le reſte. Comme il ſent qu'il eſt incapable de joüir des grands biens qu'il a, il en fait actuellement moins de cas que de la ſanté qui lui manque. Que ne réfrenez-vous donc, grands & riches, vôtre ambition & vôtre cupidité, en vous rappellant ſans ceſſe, lorſque vous êtes en ſanté, les penſées que vous auriez ſi vous étiez bien malades.

Plus un homme fait d'efforts, pour que ſon ſentiment l'emporte dans un conſeil, plus je me défie de ſes lumieres: les gens d'une ſageſſe profonde n'ont point cet empreſſement. Un tel aime la diſpute; c'eſt tout au plus un demi-ſçavant: un homme véritablement docte, diſpute & parle ordinairement fort peu. Entendez-vous cet autre parler au tiers & au quart? Ce ne ſont que flatteries: je conclus preſque à coup ſûr, que c'eſt l'intérêt qui le fait parler. Un homme déſintéreſſé eſt plus ſimple dans ſes diſcours, lors-même qu'il croit devoir donner des loüanges. Enfin voyez-vous cet autre, avec quel ſoin il affecte en toutes choſes ce qu'il y a de moins uſité. Comptez que c'eſt un petit génie. Tout homme ſage & habile hait la ſingularité.

Inſtructions morales.

OUANG SIEOU TCHI, après avoir été une année en Charge, demanda la permiſſion de ſe retirer. Vous vous portez bien, lui dit quelqu'un, & il n'y a qu'un an que vous êtes ici. D'ailleurs ce pays & cet emploi ſont aſſez bons; vos prédéceſſeurs s'en ſont bien trouvez. Pourquoi donc vous tant preſſer à les quiter? Je me preſſerois moins, répondit-il, ſi le pays & l'emploi étoient moins bons. Du train que je vois les choſes aller, ſi j'étois ici du tems, il me viendroit de grandes richeſſes; rien n'eſt plus capable d'aveugler l'homme; & c'eſt pour cela qu'aſſez ſouvent les grands biens ſont ſuivis de grands malheurs. Le peu de terres que m'ont laiſſé mes Ancêtres, me ſuffit; je m'y retire. Il ſe retira en effet; & chacun diſoit: voilà le prémier homme que j'aye vû appréhender de devenir riche.

Un pere & un fils s'accuſant l'un l'autre à *Ouang yang ming*. Celui-ci ne leur dit que quelques paroles, & auſſitôt le pere & le fils fondirent en

MORALE DES CHINOIS.

en larmes, & ſe réconcilierent. *Tchai ming tchi*, qui vit cela d'un peu loin, accourant à *Ouang yang ming*: Maître, lui dit-il, peut-on ſçavoir le peu de paroles que vous avez dites à ces gens-là, & dont ils ont été ſi promptement & ſi vivement touchez? Je leur ai dit, répondit *Ouang yang ming*, que *Chun* étoit un très-méchant fils, & *Kou ſeou* un très-bon pere. *Tchai ming tchi* paroiſſant ſurpris de cette contre-vérité; vous avez tort, lui dit *Ouang yang ming*, de ne pas comprendre ce que ces deux hommes ont compris. Ma penſée étoit de leur faire entendre que *Chun* avoit été le modèle d'un bon fils, parce qu'il ne croyoit jamais ſatisfaire aſſez à ce qu'il devoit à ſon pere; & qu'au contraire *Kou ſeou* ſe perſuadant fauſſement qu'il étoit plein de douceur pour ſon fils *Chun*, étoit devenu à ſon égard un pere cruel & barbare. Ce pere & ce fils, qui étoient venus ſe plaindre à moi l'un de l'autre, comprenant très-bien ma penſée, ſont auſſitôt rentrez en eux-mêmes: chacun d'eux a ſenti qu'il avoit tort; l'un d'imiter *Kou ſeou*; l'autre, de n'imiter pas *Chun*.

Réflexions.

UNE haute fortune ſans reproche, & une réputation à toute épreuve, ſont choſes rares, & dont le *Tſao voë tché* * eſt comme avare. S'il vous en favoriſe, il ne faut pas en être prodigue. Eclairciſſez donc à la bonne heure les faux ſoupçons & les médiſances qu'on pourra ſemer pour vous nuire. Mais que la peine de les diſſiper ne vous les faſſe pas craindre: & quand vous apprenez qu'il s'en répand, ayez-en plûtôt de la joye que de la triſteſſe.

Un jour on demandoit en compagnie, pourquoi & comment un tel en ſi peu de tems étoit devenu ſi riche? C'eſt, dit quelqu'un, que le *Chang ti* ** en uſe à ſon égard comme avec un créancier trop importun. Il lui rend intérêts & capital. Mais preſſer de la ſorte, ce n'eſt pas l'entendre: car le capital rembourſé, les intérêts ceſſent. On dit que ce fût *Ming hing tſe* qui répondit de la ſorte; & certes la parabole eſt digne de lui.

Mauvaiſe manière de fléchir un Prince irrité.

VOUS voulez fléchir un homme, & ſurtout un Prince offenſé. Commencez, ſi vous m'en croyez, par faire une eſpece de diverſion. Prenez cet homme offenſé par quelque endroit qui le flatte: le plaiſir qu'il y prendra, le détournant de ce qui l'irrite, diminuera ſa colere. Vous pouvez par cette voye tout vous promettre: mais ſi vous entreprenez de lui juſtifier directement celui qu'il tient pour coupable, ou l'action qui l'a choqué; c'eſt, comme dit le proverbe, jetter de l'huile ſur le feu: c'eſt l'irriter encore davantage.

Sous la Dynaſtie *Han*, un grand Officier de guerre nommé *Tien fuen*, fût

* *Tſao* ſignifie produire, faire, créër. *Voë* veut dire être, choſe, ſubſtance.
** *Chang* ſignifie ſuprême. *Ti* Empereur.

fût accusé d'une faute à l'égard de l'Empereur régnant. Le Prince le condamna, lui, & toute sa famille, à arroser des jardins le reste de leur vie. *Pao yn*, Grand de l'Empire, & fort en crédit, dressa en faveur de *Tien fuen* une assez longue supplique, & la présenta à l'Empereur, qui étoit alors *Vou ti*. Le mérite & les services de *Tien fuen* y étoient mis en un beau jour; après quoi l'on y diminuoit sa faute, en disant que des envieux l'avoient fort envénimée. Malgré le crédit du suppliant, la supplique n'eût point d'effet. MORALE DES CHINOIS.

Kai koang yao, un des plus puissans hommes de son tems, parla mal de l'Empereur, & en fit des plaintes. *Suen ti* l'ayant appris, s'en offensa, & témoigna le vouloir perdre. Aussitôt *Tching tchang* prend le pinceau, & dresse une rémontrance: Prince, disoit-il entr'autres choses, *Koang yao* est un homme dont le mérite & la puissance peuvent embarrasser Vôtre Majesté, si le chagrin étoit capable de lui en faire venir l'envie. S'il ne prend pas ce mauvais parti, & que V. M. refuse de lui rendre sa bienveillance; je le connois; il a trop de cœur, pour survivre à sa disgrace. Il est de vôtre intérêt & de vôtre honneur d'user de quelque indulgence à son égard. Que n'a-t-il un autre *Kiu su* (*a*) ou un autre *Kin tchang* qui parle pour lui! Cette rémontrance, au lieu d'appaiser *Suen ti*, ne fit qu'augmenter sa colere. *Koang yao* qui en eût avis, se coupa la gorge.

Sou tong po étant en prison pour quelque faute, *Tchang ngan tao* qui l'aimoit & l'estimoit fort, fit un écrit pour sa défense. Mais comme il étoit éloigné, il l'envoya à son fils *Tchang chu*, le chargeant de le faire passer à Sa Majesté. Cet écrit ne contenoit guères autre chose, qu'un bel éloge de *Sou tong po*, qu'on y donnoit pour le plus grand homme de l'Empire, & le plus habile en tout genre. *Tchang chu* ayant reçû & lû cet écrit, fût embarrassé, & prit enfin le parti de le supprimer. *Sou tong po* peu après sortit d'affaire, & cet écrit lui fût montré. Il frémit en le lisant, & en devint tout pâle: puis revenant de ce trouble: J'étois perdu, s'écria-t-il, si l'écrit de *Tchang ngan tao* avoit passé: son fils m'a sauvé en le supprimant.

Quand donc vous intercédez pour quelqu'un, n'imitez pas ces exemples. Voyons-en de gens qui ayent mieux réüssi, pour s'y être pris d'une autre manière.

Moyen de fléchir la colere d'un Prince.

L'EMPEREUR *Mou tsong* sortant un jour, un Officier nommé *Tchoui fa* s'emporta, je ne sçais pourquoi, jusqu'à frapper un des Gardes qui accompagnoient Sa Majesté. Il fût aussitôt saisi & mis en prison. *Li pai*, *Tchang tchong*, *Fang lun*, tous Grands de l'Empire, & aimez du Prince, s'employerent pour faire élargir *Tchoui fa*. Chacun d'eux dressa pour cela une longue requête. L'Empereur les ayant lûës, n'y eût point d'égard. Le

(*a*) Ces deux hommes avoient autrefois fléchi un Prince en faveur de gens coupables.

MORALE DES CHINOIS.

Le mauvais ſuccès des autres n'empêcha pas *Li pong ki* de faire auſſi une tentative en faveur du même coupable; & voici comme il s'y prit.

Dans une audience qu'il eût du Prince, après avoir fait ſon rapport des affaires dont il s'agiſſoit: Prince, dit-il, ſi j'oſois, je vous dirois un mot d'une autre affaire. L'Empereur le trouvant bon: *Tchoui fa*, continua-t-il, eſt en priſon il y a du tems: il le mérite, & au-delà, pour l'inſolence qu'il a euë de vous manquer de reſpect. Mais il a une bonne mere âgée de quatre vingt ans. La faute & la priſon du fils, ont tellement affligé la mere, qu'elle en eſt tombée malade. Depuis que V. M. eſt ſur le Trône, elle a fréquemment recommandé le ſoin des parens: elle fait de la piété filiale le grand reſſort de ſon Gouvernement. Ainſi, vous feriez, ce me ſemble, une action bien digne de vous, ſi, en faveur de la mere, vous vouliez bien pardonner au fils.

Le Prince écouta *Li pong ki* ſans l'interrompre; puis lui adreſſant la parole; juſqu'ici bien des gens, dit-il, ont intercédé pour *Tchoui fa*, & j'ai reçû ſur cela diverſes requêtes. Mais dans toutes on exaggéroit fort le malheur de *Tchoui fa*, ſans dire un mot de ſa faute. Il ſembloit, à entendre ces interceſſeurs, qu'il fût plus malheureux que coupable: auſſi n'ont-ils rien gagné ſur moi. Vous en uſez vous tout autrement: vous commencez par avoüer que ſa faute eſt grande; c'eſt quelque choſe. D'ailleurs je ſuis ſenſible à l'affliction de la mere, qui eſt ſi âgée: perſonne avant vous ne m'en a parlé. Allez; je pardonne à *Tchoui fa*.

Autre Exemple.

L'EMPEREUR *Ouen heou* conquit le païs nommé *Tchong chan:* au lieu d'en gratifier un frere qu'il avoit, il en gratifia un de ſes fils. Chacun le déſapprouva intérieurement. *Yo hoang* fût moins réſervé que les autres: il lui échapa ſur le champ de dire que l'Empereur manquoit de la vertu *Gin* *. L'Empereur en fût vivement choqué, & défendit à *Yo hoang* de paroître à la Cour. Mais un ami de *Yo hoang* prenant adroitement la parole: Prince, dit-il, *Yo hoang* a tort. Mais ſouffrez que je vous prie de remarquer que rien ne détruit plus ce qu'il a dit, que la liberté qu'il a priſe de le dire. Quand le Prince manque de bonté (*Gin*), on ne voit pas dans un Courtiſan tant de franchiſe. Ainſi la faute de *Yo hoang*, telle qu'elle eſt, vous fait honneur. Ce tour plût à *Ouen heou*, & il fût permis à *Yo hoang* de demeurer à la Cour.

Hélas! s'écrie ſur tout cela l'Hiſtorien Chinois, *Ou tſen* avoit bien raiſon de dire, qu'un bon moyen d'appaiſer un homme en colere, c'eſt d'entrer un peu dans ſes ſentimens; & que s'y oppoſer directement, c'eſt l'irriter. Les faits que je viens de rapporter, en ſont autant de preuves.

* *Gin*, bonté, charité, &c.

Fer-

Fermeté dans un Ambaſſadeur.

YEN YNG, étant encore aſſez jeune, & d'ailleurs d'une taille fort petite, fût envoyé par ſon Prince, le Roi de *Tſi*, Ambaſſadeur à la Cour de *Tſou*. Quand il fût queſtion d'avoir audience, on le voulut faire entrer par une petite porte. *Yen yng* s'arrêtant tout court: Moi, dit-il, paſſer par là? Si j'étois Ambaſſadeur dans un Royaume de chiens, encore paſſe: mais étant Ambaſſadeur à la Cour de *Tſou*, je ne puis pas m'y rendre, & l'on ne devroit pas me le propoſer. Ayant tenu ferme, on lui ouvrit la grande porte. Mais le Roi de *Tſou* en fût piqué, & lui voulut faire ſentir ſon indignation. Quoi, Seigneur, lui demanda-t-il, le Royaume de *Tſi* n'a-t-il pas un ſeul homme qu'on ait pû choiſir pour Ambaſſadeur? *Yen yng* choqué de cet accüeil, & d'un diſcours ſi mépriſant, y fit une réponſe à-peu-près ſemblable. *Tſi* ne manque pas de Sages, répartit-il; mais c'eſt aux ſages Rois qu'on les envoye. Pour moi, je ſçais mieux que perſonne, que je n'ai ni mérite, ni vertu; mais c'eſt juſtement pour cela qu'on m'a député vers vous.

Le Roi ſe ſouvint alors qu'un homme originaire de *Tſi*, établi à *Tſou*, étoit en priſon pour avoir volé; voulant faire affront à l'Ambaſſadeur, & cherchant à le démonter, il fait amener cet homme tout enchaîné, & fait lire tout haut ſon procès: puis regardant *Yen yng* de côté: Les gens de *Tſi*, lui dit-il d'un ton mocqueur, ne ſont-ils pas de maîtres voleurs?

L'arbre *Kiu*, réprit *Yen yng* ſans ſe perdre, croît ordinairement au Midi du fleuve *Kiang*. Tandis qu'il y eſt, il ne change point de nature; il conſerve ſa beauté: ſi on le tranſporte au Nord, auſſitôt il dégénere; & cela ſi notablement, que c'eſt tout un autre arbre, auquel on donne auſſi un autre nom. Il ſe nomme *Tchi*, vous le ſçavez, & vous n'ignorez pas auſſi que ſi ces deux arbres ont encore quelque reſſemblance par les feüilles, leurs fruits ſont d'un goût tout différent. D'où vient cette différence? C'eſt ſans doute du terroir. L'application eſt facile à faire.

Le Roi trouvant tant de fermeté dans *Yen yng*, & tant de vivacité dans ſes réponſes, conçût pour lui de l'eſtime, & lui dit en riant: Je ſuis vaincu; & depuis il le traita fort bien.

Tſien yuen étant devenu Magiſtrat de *Sin ting*, trouva que le feu prenoit ſouvent dans la ville & aux environs; ce qui cauſoit beaucoup de dommage, & une frayeur continuelle aux habitans. Il s'informa doucement d'où cela pouvoit venir. Tout ce qu'il pût découvrir, fût que certain homme du lieu paſſoit pour avoir le ſecret de préſerver du feu ceux qu'il vouloit, & que bien des gens avoient recours à lui pour ce bon office. *Tſien* s'étant aſſûré du fait: point de feu plus dangéreux, dit-il, qu'un homme qui fait profeſſion de commander au feu à ſa fantaiſie. Il fit auſſitôt prendre ce charlatan: il ſe trouva coupable de plus d'un crime. La téte lui fût coupée. Depuis ce tems-là les incendies furent auſſi rares à *Sin ting*, que par-tout ailleurs.

MORALE DES CHINOIS.

Sur le Déſintéreſſement.

CHI TSO, & ſon cadet *Chi yeou*, ayant à partager le bien de leur pere, ſe broüillerent ſi fort enſemble, qu'en vain leurs parens s'employerent pour faire un partage au gré des deux freres: il y avoit dans leur voiſinage un honnête homme nommé *Nien fong*, eſtimé par bien des endroits; mais ſurtout connu pour bon fils & pour bon ami. Un jour *Chi yeou* le rencontrant, lui dit le différend qu'il avoit avec ſon frere, & lui expoſa ſes raiſons. *Nien fong*, ſans le laiſſer achever, commença à gémir & à ſe lamenter, de voir deux freres en procès. Puis adreſſant la parole à *Chi yeou*: J'avois un aîné, lui dit-il, bien plus déraiſonnable encore, & bien plus inflexible que le vôtre. Mon pere étant mort, il s'appropria preſque tout ſon bien: je le laiſſai faire, & pris patience: bien loin de m'en repentir, je m'en ſuis très-bien trouvé. Je vous conſeille, ajoûta-t-il les larmes aux yeux, & même je vous conjure d'en faire autant; ne diſputez point avec un frere.

Ce diſcours toucha *Chi yeou*: réſolu d'imiter *Nien fong;* venez avec moi, lui dit-il, allons de ce pas trouver mon frere. Ils y vont; & l'abordant avec reſpect & ſoûmiſſion, *Chi yeou* les larmes aux yeux, témoigna ſe repentir d'avoir tenu tête à ſon frere, lui en demanda pardon, & déclara qu'il lui cédoit tout ce qu'il voudroit. L'aîné *Chi tſo* fût ſi attendri de ce ſpectacle, qu'il ne pût auſſi retenir ſes larmes. Toute la diſpute fût alors à qui céderoit davantage. Ces deux freres eurent toute leur vie une amitié ſinguliere, & une vive reconnoiſſance pour *Nien fong*. Il y a encore aujourd'hui beaucoup d'union entre leurs familles, qui ſont nombreuſes & conſidérables.

Induſtrie d'un Mandarin contre les véxations d'un Envoyé de la Cour.

LE Magiſtrat de *Tan tou*, nommé *Yang tſin*, eût avis qu'il devoit bientôt paſſer un Envoyé de la Cour. Il apprit en même-tems, que ſur la route cet Envoyé avoit fait mille véxations, juſqu'à faire lier & retenir ſur ſa barque divers Magiſtrats pour les rançonner. Afin d'éviter une ſemblable avanie, il s'aviſa d'un ſtratagême. Il choiſit deux de ſes gens qui étoient fort bons plongeurs. Il les fit habiller en vieillards, & les inſtruiſit à en faire la conténance. Il les fait embarquer en cet équipage, & les envoye les prémiers au-devant de l'Envoyé. Celui-ci, d'auſſi loin qu'il apperçût leur petite barque: canailles, leur cria-t-il d'un ton menaçant à ſon ordinaire, qui vous a rendu ſi hardis que de venir ſeuls à ma rencontre? Où eſt vôtre Maître? Vîte, qu'on me garotte ces deux coquins. A ces mots, ces deux hommes bien inſtruits, ſe jetterent dans l'eau & diſparurent. *Yang*, quelque-tems après, vint en perſonne recevoir l'Envoyé ſuivant la coûtume. Pardon, Monſieur, lui dit-il, ſi j'ai peut-être un peu tardé: on m'a arrêté en chemin pour une affaire. Il s'agiſſoit d'un procès verbal, où le peuple énonce que deux hommes

ont

ont pris l'épouvante de vos menaces, ſe ſont jettez à l'eau, & ſe ſont noyez. Vous ſçavez mieux que moi, quelle eſt la ſévérité du Prince qui régne, quand il s'agit de la vie des hommes: & vous n'ignorez pas non plus ce que c'eſt pour nous d'avoir à appaiſer un peuple irrité. L'Envoyé fût intimidé. Il n'exigea rien de *Tang:* il le traita même honnêtement; & de peur de quelque autre accident ſemblable à celui qu'il croyoit réël, il fût plus ſage & plus retenu dans la ſuite. MORALE DES CHINOIS.

Stratagême de guerre heureux.

OUEN PING étant Gouverneur de *Kiang hia*, de grandes & de longues pluyes firent écrouler en pluſieurs endroits les murs de la ville, & pourirent pluſieurs barrieres. La nouvelle vint en même-tems que *Sun kuen*, fameux bandit, étoit fort proche avec une armée. *Ouen* ſentant fort bien l'impoſſibilité de ſe fortifier en ſi peu de tems, ne ſe donna aucun mouvement. Il s'enferma dans ſa chambre, & il eut ſoin de faire répandre à l'arrivée de *Sun kuen*, que depuis tant de jours le Gouverneur n'avoit point paru dans la ville, ni admis perſonne en ſa préſence. Une conduite ſi peu ordinaire donna des ſoupçons à *Sun kuen.* S'en ouvrant à ceux de ſa ſuite, *Ouen ping*, leur dit-il, paſſe pour un homme brave, vigilant, attaché au Prince. C'eſt pour cela même qu'on l'a fait Gouverneur de cette ville. Cependant nous voici arrivez, & il n'a fait aucun mouvement; les murailles mêmes ont pluſieurs bréches; cela n'eſt pas naturel. Ou il y a là-deſſous quelque piege qu'on nous tend, ou bien *Ouen ping* eſt aſſûré qu'une armée vient à ſon ſecours. Sur cela *Sun kuen* ſe retira, & marcha d'un autre côté.

Prudence éclairée d'un Mandarin.

CERTAIN doüanier de *Ho yun hien*, s'enrichiſſoit hardiment aux dépens de l'Empereur & du Public. Tout le monde le ſçavoit; mais on n'oſoit le déférer. Car c'étoit un homme robuſte & de taille avantageuſe; & il avoit eu ſoin de ſe faire paſſer pour terrible, diſant lui-même aſſez ſouvent, qu'il lui coûteroit peu de tuer un homme. Il n'y avoit pas juſqu'aux Magiſtrats qui ne craigniſſent de l'irriter. *Tchin ming tao*, qui s'eſt rendu depuis ſi célèbre, fût fait Magiſtrat de ce lieu-là. Auſſitôt le doüanier en fût allarmé. Faiſant cependant bonne conténance, il alla voir *Tchin*; & prévoyant les accuſations qu'on feroit de lui; Seigneur, lui dit-il, il y a ici quelques gens qui oſent dire que je vole l'Empereur: vous pouvez, ſi vous voulez, revoir mes comptes: mais ce que je vous demande avec inſtance, c'eſt de rechercher & de punir ceux qui répandent ces faux bruits. Je ne fais pas cette recherche, parce que ſi j'en découvrois quelqu'un, il lui en pourroit coûter la vie; car je vous avoüerai franchement que je ſuis un peu violent de mon naturel, & que dans un prémier tranſport il me coûteroit peu de tuer un homme. Eſt-il poſſible? réprit *Tchin*, ſans s'émouvoir & en ſoûriant? Eſt-il poſſible qu'il y

MORALE DES CHINOIS.

ait des gens si soupçonneux & si médisans? Quoi! vous qui recevez les appointemens de l'Empereur, vous seriez capable de le voler? Quelle apparence! D'ailleurs s'il en étoit quelque chose, tout occupé du soin d'éviter la mort, que vous sçauriez mériter vous-même, vous ne parleriez pas comme vous faites, de vengeance & de massacre. Le doüanier conçût fort bien à quel homme il avoit affaire. Il se pressa de remplacer ce qu'il avoit pris des deniers publics, & fût sur ses gardes dans la suite. Quand il quita son emploi, ses comptes se trouverent nets.

Avantage d'une correction paternelle.

HOU NGAN KOUE' dans sa jeunesse étoit fier, orgüeilleux, léger, enfin si difficile à gouverner, que son pere fût obligé de l'enfermer dans une chambre. Il s'y trouva quelques centaines de buches. Ce jeune homme n'ayant pas autre chose sur quoi décharger son feu, fit en peu de tems de toutes ces buches autant de figures d'homme. Son pere l'ayant sçû, fit porter dans la même chambre une Bibliothèque entiere: on dit qu'il y avoit bien dix-mille volumes. *Hou ngan koué* les parcourut tous; & il a été depuis un des habiles hommes de son siécle.

Flatterie punie.

HONG VOU (*a*), dans le commencement de son régne, haïssoit les longs mémoriaux. Il en trouva un jour quelques-uns de plus de dix-mille lettres. Il fût choqué de cette longueur, & témoigna vouloir punir ceux qui en étoient les auteurs. Il ne manqua pas de gens parmi ses Ministres, qui entrant dans ses sentimens, l'y confirmerent, en lui disant: Ce mémorial en effet est peu respectueux. Cet autre est rempli de médisances, Vôtre Majesté a raison d'en vouloir punir les auteurs. *Song lien* entra un moment après. L'Empereur lui témoignant aussi son chagrin contre ces longs mémoriaux: Prince, dit-il, ceux qui vous ont présenté ces mémoriaux, l'ont fait pour s'acquiter des obligations de leurs Charges; & je suis persuadé qu'il n'y en a point, qui n'ait eu en vûë de vous etre utile. Ensuite parcourant ceux qu'on avoit le plus blâmé, il en marqua les plus importans articles. Alors l'Empereur trouvant qu'en effet *Song lien* avoit raison; il fit rappeller ces Ministres flatteurs, qui venoient de le quiter: & les reprenant sévèrement; comment, leur dit-il, lâches Ministres, quand vous me voyez en colere, au lieu de m'appaiser avec prudence, ou de me rémontrer avec courage, vous jettez de l'huile sur le feu, & vous contribuez à m'irriter. Si *Song lien* en avoit usé comme vous, j'allois me faire un grand tort, en punissant mal à propos des gens zélez pour mon service, & pour le bien de l'Etat.

(*a*) C'est le Fondateur de la Dynastie *Ming*. Il avoit été valet de Bonze.

Exem-

Exemple d'un Fils docile aux avis de ſon Pere.

SEOU PAO avoit un pere qui lui recommandoit ſans ceſſe d'avoir le vin en horreur. Il lui arriva après la mort de ſon pere, de s'enyvrer quelquefois par compagnie: mais auſſitôt rentrant en lui-méme; malheureux que je ſuis, ſe diſoit il; je ſuis obligé comme Magiſtrat de retenir les autres dans le devoir: comment puis-je eſpérer d'en venir à bout, oubliant, comme je fais, les inſtructions de feu mon pere? Après s'être fait ce reproche, il s'en alloit au tombeau de ſes Ancetres, & ſe puniſſoit de trente coups qu'il ſe donnoit.

Réflexions.

CET homme, en repaſſant ſur tout le paſſé, ſe rend à ſoi-même le témoignage qu'il n'y a rien à redire. Qu'il eſt à plaindre! jamais il n'avancera dans la vertu; il mourra avec ſes défauts.

Voyez-vous ce papillon qui revient ſans ceſſe à la chandelle, juſqu'à ce qu'enfin il s'y brûle. Voluptueux, voilà vôtre image.

Conſerver ſans ceſſe le ſouvenir de ſes erreurs, & le repentir de ſes fautes, c'eſt un excellent moyen d'avancer dans la vertu.

Ami ſolide.

LIU TAI étant en crédit, reconnut du mérite en *Siu yuen*, & ſurtout beaucoup de franchiſe & de droiture. Il le produiſit, & le pouſſa de maniére qu'il parvint au rang de *Tu ſſeë*. S'il arrivoit à *Liu tai* de faire quelque faute, *Siu yuen* l'en reprenoit ſans déguiſement: & s'il ſe trouvoit avec quelques autres qui fuſſent inſtruits des fautes de *Liu tai*, & qui en parlaſſent; *Siu yuen* le blâmoit tout le prémier, quand en effet il avoit tort. Quelqu'un le rédit à *Liu tai*, croyant par-là les broüiller enſemble: Il n'y a rien en cela qui me ſurprenne, ni qui m'offenſe, dit *Liu tai:* je connois *Siu yuen* il y a longtems, & c'eſt par cet endroit qu'il me plaît le plus.

Quelque tems après *Siu yuen* mourut; *Liu tai* en parût inconſolable. Hélas! diſoit-il en le regrettant, que ce cher ami m'étoit utile! Maintenant que je l'ai perdu, qui m'avertira de mes défauts?

Droiture reconnuë & récompenſée.

AU commencement du régne de *Hiuen tſong*, un Grand du Royaume puiſſamment riche, entreprit de ſe faire des créatures. Il voulut ſurtout gagner les Officiers qui étoient en place à la Cour, & qui approchoient le plus du Prince: il diſtribua pour cela de très-groſſes ſommes; & il n'y eût guéres que *Song king*, dont le déſintéreſſement étoit connu, qui n'eût point de part à ſes largeſſes. La choſe s'étant éventée, l'Empereur parût vouloir punir tous ceux qui avoient touché quelque préſent. *Song king* ſe

Morale des Chinois.

ſe fit leur interceſſeur, & obtint du Prince qu'il leur fît grace: Vous êtes un brave homme, lui dit obligeamment l'Empereur; vôtre vertu eſt digne des anciens tems: vous êtes le ſeul que les largeſſes d'un tel n'ont pû tenter. *Song king* refuſant modeſtement cet éloge: Pardon, grand Prince, répondit-il, vos loüanges tombent à faux; un tel ne m'a rien offert; ainſi je n'ai point eu le mérite de refuſer. Ce trait de droiture & de modeſtie plut infiniment à l'Empereur, & lui donna pour *Song king* encore plus d'eſtime qu'il n'en avoit.

Sage Conſeil donné à un Empereur.

Le gouvernement de l'Empereur *Suen ti*, étant tyrannique en certains points, *Lo kiun*, qui étoit en place, lui donna ſans ménagement des avis en pleine audience. L'Empereur en fût ſi choqué, qu'il étoit comme réſolu de lui faire couper la tête. *Yuen nien* que le Prince aimoit, & qui ſouhaitoit fort de ſauver *Lo kiun*, demanda une audience ſecrete. L'ayant obtenuë; Prince, lui dit-il, le bruit court que Vôtre Majeſté veut faire couper la tête à *Lo kiun*. Si la mort étoit pour lui une peine, je n'oſerois m'y oppoſer. Mais je prie Vôtre Majeſté de faire attention, que *Lo kiun* en faiſant ce qu'il a fait, a compté qu'il lui en coûteroit la vie. Il s'eſt propoſé de devenir ainſi fameux dans les ſiécles à venir. Par conſéquent le faire mourir, c'eſt juſtement donner dans ſes vûës. Penſez-y, je vous en conjure. Pour moi, ſi j'en étois cru, on le puniroit par l'éxil. Il ſeroit ainſi fruſtré de ſes eſpérances; & cette conduite auroit un air de modération, qui vous feroit encore honneur. L'Empereur ſuivit ce conſeil. Ainſi *Lo kiun* évita la mort.

Beau caractère.

Kin kou entr'autres bonnes qualitez, avoit celle d'excuſer toûjours, autant qu'il pouvoit, les défauts d'autrui. S'il voyoit quelqu'un faire une faute; cet homme eſt excuſable, diſoit-il à ſes amis; car ſi nous autres, qui faiſons une profeſſion particuliere de vertu, à qui toutes ſortes de moyens en facilitent la pratique, qui nous y exhortons ſans ceſſe les uns les autres; ſi, dis-je, nous autres, nous ne ſommes pas exempts de fautes: qu'y a-t-il de ſurprenant que cet homme en faſſe, lui, à qui peut-être tout cela manque?

Que la Vertu ſe fait reſpecter des plus méchans.

Ko tsong hien commandant les troupes à *Tſong vou tſié*, ſçût qu'un homme riche de *Hiu tcheou* avoit de belles pierreries. Voulant les avoir, & ne voyant pas comment s'y prendre, il choiſit deux des plus déterminez d'entre les ſoldats, & les chargea d'entrer pendant la nuit chez cet homme, de le tuer, lui & ſa femme, & d'enlever les pierreries. La nuit venuë, ces ſoldats trouverent moyen de ſe cacher dans l'enclos, avant

avant que la barriere en fût fermée: & lorſque cet homme & ſa femme furent retirez dans leur apartement intérieur, les ſoldats regardant par une fente, virent que l'un & l'autre ſe traitoient avec autant de bienſéance & de reſpect, que s'ils avoient reçû quelque hôte de conſéquence. Ils furent ſi ſurpris & ſi charmez de cette conduite, que ſe retirant un peu pour délibérer: croyez-moi, dit l'un d'eux, ne touchons point à ces deux perſonnes; ce ſont des gens pleins de vertu: ſi nous venions à les tuer, nous ne pourrions manquer tôt ou tard d'en porter la peine. Vous avez raiſon, dit l'autre; mais *Ko* veut les pierreries. Avertiſſons-les d'ici, réprit l'autre, qu'ils lui faſſent préſent au plûtôt de leurs pierreries. Ils concevront de quoi il s'agit; ils le feront; il ſera content. Ils contrefont donc leur voix, & donnent cet avis en peu de mots: puis ſautant les murailles, ils ſe retirerent.

MORALE DES CHINOIS.

Piété filiale.

UN nommé *Fang kuang* étant en priſon, pour avoir tué, à ce qu'on aſſûroit, le meurtrier de ſon pere, ſa mere qui étoit fort vieille, vint à mourir. *Fang kuang* parût ſi touché de cette mort, & ſurtout ſentit ſi vivement l'impoſſibilité où il étoit de lui rendre les derniers devoirs, que *Tchong*, alors Magiſtrat, le laiſſa ſortir ſur ſa parole, pour aller enterrer ſa mere. Tous les gens du Tribunal lui repréſenterent que c'étoit une choſe inoüie, & qu'il étoit dangéreux d'en uſer de la ſorte. *Tchong* les laiſſa dire, & ſe chargea volontiers de ce qui en arriveroit. *Fang kuang* n'eût pas plûtôt inhumé ſa mere, qu'il vint ſe remettre en priſon. Son affaire ayant été éxaminée, on ne trouva pas ſuffiſamment de quoi le condamner à mort.

Superſtition ridicule.

UN tel a perdu ſon pere: à quoi il devroit penſer, c'eſt à l'inhumer au tems réglé par les Rits: c'eſt cependant le moindre de ſes ſoins. A quoi il penſe le plus, c'eſt à trouver pour la ſépulture un terrain, une année, un mois, un jour, qu'on lui diſe porter bonheur. Il fonde ſur cela l'eſpérance de conſerver ſa ſanté, de devenir riche, & d'avoir une nombreuſe poſtérité. Quel abus! On en uſe encore à-peu-près ainſi dans diverſes circonſtances. Par exemple, s'il s'agit de bâtir, d'acquerir, ou d'habiter une maiſon; les uns conſultent vainement les aſtres, ou bien les *Koua* de *Fo hi*; d'autres, la tortuë, ou l'herbe *Chi*; d'autres, une vaine combinaiſon de vingt-deux caractères, qui ſervent à diſtinguer les années d'un cycle ſéxagénaire. Ignorent-ils, les aveugles qu'ils ſont, que l'avenir eſt incertain, & qu'il n'y a point de règle ſûre, pour juger s'il ſera heureux ou non.

Dans le choix que fait un fils d'un terrain pour la ſépulture de ſon pere, voici ce qu'il peut & doit obſerver. Que ce terrain ne ſoit pas en danger de devenir chemin dans la ſuite; qu'il n'y ait point d'apparence qu'on y

MORALE DES CHINOIS.

bâtiſſe jamais de ville, ou qu'on y creuſe un canal pour l'écoulement des eaux; qu'il ne ſoit point trop à la bienſéance d'une famille puiſſante, qui puiſſe être tentée de l'uſurper; qu'il ſoit tel enfin, que jamais les bœufs ne le puiſſent labourer. Si de plus on recherche vainement quel terrain peut porter bonheur, quel jour eſt heureux ou malheureux; c'eſt cacher ſous les déhors trompeurs d'un reſpect mal-entendu, des vûës de propre intérêt; ce n'eſt rien moins qu'être bon fils.

Folie de certains uſages ſuperſtitieux.

Il ſe trouve des gens qui ſont ſottement entêtez de ce qu'un charlatan appelle une ſituation heureuſe, & qui dans l'eſpérance de la trouver, différent très-longtems d'inhumer leur pere. Ils uſent quelquefois de violence pour uſurper le terrain d'autrui, & vont juſqu'à déterrer les morts d'une autre famille. D'autres un peu moins hardis, mais également injuſtes, uſent de mille artifices, pour s'approprier un terrain qu'ils n'oſent uſurper de force. De là que d'inimitiez! Que de chicanes! Que de procez qui durent ſouvent juſqu'à la mort des parties, ou du moins juſqu'à ce qu'elles ſoient ruinées! Tel a perdu tout ſon bien pour le prétendu bonheur d'un terrain qu'il n'a pû avoir juſqu'ici, & qu'il pourra encore moins avoir dans la ſuite. Qu'eſpéroit-il de ce terrain, s'il l'avoit eu? Une proſpérité imaginaire, qui eût du moins tardé à venir, ſi jamais elle fût venuë: & cette folle eſpérance l'a réduit à une miſere très-réëlle. Peut-on pouſſer plus loin l'ignorance & l'aveuglement.

Tang tchin tchai étoit un homme fort éloigné de cette erreur qui attribuë du bonheur ou du malheur à telle ou à telle ſituation de lieu. Voici ce qu'il avoit coûtume de dire ſur cette matière: *Kuo pou* paſſa de ſon tems pour un homme des plus habiles dans ce vain art du choix des terrains pour la ſépulture. Qui doutera qu'il n'ait uſé de ſon art, & employé toute ſon habileté prétenduë, à choiſir pour la ſépulture de ſon pere, un terrain des plus heureux, dont il pût ſe promettre beaucoup de proſpérité pour ſa perſonne pendant ſa vie, & une longue proſpérité pour l'avenir? Cependant il eſt mort dans les ſupplices, & ſa famille eſt déja éteinte. Après cette expérience qu'il a faite en ſa perſonne de la vanité de ſon art, on ne laiſſe pas de lire les livres qu'il a laiſſez ſur cette matière, & d'ajoûter foi à ſes préceptes. Sotte & ridicule erreur!

Le même *Tang tchin tchai* diſoit encore: Ceux qui ſont aujourd'hui métier de connoître les terrains heureux pour les ſépultures, mettent en ce rang toute montagne, qui a la figure du bonnet qu'on nomme *Siê*: & ils prononcent ſans héſiter, que quand un homme y eſt inhumé, ſes deſcendans, à coup sûr, porteront de ces bonnets, c'eſt-à-dire, ſeront Grands-Officiers. Ignorent-ils, ces charlatans, ou croyent-ils que tout le monde ignore, que ſous la Dynaſtie *Tang*, ces ſortes de bonnets ſe portoient par les *Kiu gin** ; & que ce fût ſous la Dynaſtie *Song*, que les

* Second dégré d'honneur.

les Officiers de la Cour commencerent à en uſer? C'eſt une choſe très-conſtante: & la cauſe de cet uſage fût que la Cour des *Song* étoit placée dans un terrain ſec & poudreux. Les Officiers de la Cour incommodez par la pouſſiere, chercherent à s'en défendre par ces bonnets. Je demande donc à ces charlatans; ſi telle montagne qui a eu de tout tems cette figure, portoit bonheur pour être *Kiu gin*, quand les *Kiu gin* portoient de ſemblables bonnets. Je ne vois pas qu'ils le diſent: mais quand ils le prétendroient, je demanderois encore; d'où vient que cette montagne, qui eſt toûjours demeurée la même, procure aujourd'hui des emplois plus élevez, qu'elle ne faiſoit autrefois? MORALE DES CHINOIS.

Faut-il choiſir un terrain pour bâtir une maiſon, ou bien pour creuſer une ſépulture? S'agit-il de mariage, de commerce, de voyage? On conſulte auſſitôt des charlatans ſur le rumb de vent & le choix du jour; le tout, dans la vûë d'éviter ce qu'on appelle accidens funeſtes, & par le déſir de réüſſir. Voilà comme en uſent les gens du ſiécle; & autant qu'ils ſont empreſſez pour cela, autant négligent-ils le bonheur primitif & principal qui dépend d'eux. Quand le cœur va bien, dit *Tſu hou*, tout va bien. L'Antiquité n'appella jamais gens heureux, que les gens de bien.

Bonne foi récompenſée.

UN jeune homme nommé *Leou*, qui avoit bien de la peine à vivre, tant il étoit pauvre, entrant un jour dans la ſalle d'un bain (*a*) public, y trouva un ſac d'argent que quelqu'un y avoit perdu. *Leou*, après s'être lavé, fit ſemblant d'être incommodé, & ſe coucha dans cette ſalle. Il y paſſa toute la nuit, attendant que celui qui avoit perdu le ſac, vînt en demander des nouvelles. Le lendemain de grand matin, un homme entre tout eſſouflé, & dit en ſe lamentant: Il y a huit ans que je cours de tous côtez, faiſant mon petit commerce: tout ce que j'ai pû gagner, ſe réduiſoit à quatre-vingt-cinq pieces d'argent: je les portois dans un ſac: mes compagnons de voyage m'engagerent hier à venir ici. Après m'être lavé comme les autres, je partis de compagnie au clair de la lune: ce n'eſt qu'à trois lieües d'ici que je me ſuis apperçû que je n'avois plus mon ſac. Auſſitôt le jeune homme *Leou* ſe leve: conſolez-vous, dit-il à cet homme, je vous attendois ici; voilà vôtre ſac & vôtre argent. Le Marchand s'en alla tranſporté de joye. Pour ce qui eſt du jeune *Leou*, il fût ſifflé de bien des gens. Pourquoi ne pas profiter, lui diſoit-on, d'une ſi heureuſe rencontre, pour te mettre à ton aiſe à l'avenir? Malgré ma pauvreté, répondit *Leou*; je n'ai jamais fait le moindre tort à perſonne. Je ſuis convaincu en général, que celui qui s'approprie le bien d'autrui, en eſt puni tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre. Comment

(*a*) Ce n'eſt qu'une maiſon dont le Maître tient toûjours de l'eau chaude prête, pour en donner à qui veut ſe laver le corps en Eté. On en eſt quite pour quelques deniers de cuivre.

MORALE DES CHINOIS.

ment à plus forte raiſon aurois-je le courage de m'approprier en un moment tout ce qu'un pauvre Marchand a gagné avec tant de peine? Peu après, le jeune *Leou* vit en ſonge un Eſprit-homme, qui lui dit: Vous ſerez récompenſé de vôtre équité: vous vous réleverez de vôtre pauvreté: vous vivrez dans l'honneur, & vos déſcendans encore plus. Il eût un fils qui étudia, & qui fût fait *Kiu gin* aſſez jeune. Son pere eût la conſolation de le voir en Charge, & vingt-trois de ſes déſcendans ont tenu depuis la même route.

Malheur des poſſeſſions injuſtes.

DANS certaine piece de Poëſie, qui a pour titre *le Siécle inſtruit*, on lit entre autres choſes ce qui ſuit: Hélas! combien de gens aujourd'hui, ſous une figure humaine, cachent un cœur plein de vénin comme des ſerpens! Qui eſt celui d'entr'eux qui faſſe attention que les yeux du Ciel, plus prompts que le mouvement d'une roüe, regardent de tous côtez, & qu'on ne peut leur échaper? Ce que tel vola, il y a quelques mois, à ſon voiſin du côté de l'Orient, paſſe aujourd'hui de chez lui à un autre voiſin du côté du Nord. En vain quelqu'un ſe flatteroit-il de pouvoir par ſes artifices faire fortune aux dépens d'autrui: cette prétenduë fortune n'eſt pas plus durable, que ces fleurs qu'on voit s'ouvrir le matin & tomber le ſoir. Tout bien mal-acquis, dit-on encore, eſt entre les mains de celui qui l'acquiert, comme ſeroit un flocon de neige.

Charité récompenſée.

DANS une année de grande ſtérilité, *Li kong kien*, homme à ſon aiſe, prêta aux pauvres gens de ſon voiſinage plus de mille charges de grains. L'année ſuivante ayant été preſque auſſi ſtérile que la précédente, on ne fût pas en état de lui rendre ce qu'il avoit prêté; il aſſembla tous ſes débiteurs, & brûla publiquement leurs obligations. La troiſieme année fût très-abondante; & chacun, malgré ſon obligation brûlée, s'empreſſa de lui apporter autant de grains qu'il en avoit emprunté; mais *Li kong kien* ne voulut rien recevoir. Une autre année que la ſtérilité fût encore plus grande, chaque jour il faiſoit cuire une quantité de ris qu'il diſtribuoit aux pauvres, & il en aſſiſtoit le plus qu'il pouvoit. Il en ſauva un très-grand nombre, & il contribua, ſelon ſes forces, à procurer la ſépulture à ceux que la miſere fit mourir. Il lui apparût une nuit en ſonge un homme vêtu de violet, qui lui dit: Le *Chang ti* connoît vos bonnes œuvres les plus ſecretes. Elles ne ſeront point ſans récompenſe; & vôtre poſtérité s'en ſentira. Il vécut juſqu'à l'âge de cent ans, & ſes déſcendans ont été dans l'abondance & dans l'éclat.

Que le Crime eſt puni tôt ou tard.

QUELQU'UN d'un endroit obſcur & caché, décoche une flêche ſur un au-

autre: le moyen de la parer? Quelqu'un emprunte l'épée d'un homme, & l'en perce auſſitôt qu'il eſt déſarmé; c'eſt une choſe auſſi facile qu'elle eſt criminelle. Cependant celui qui en uſe ainſi, s'en applaudit comme d'un beau coup, & ſe ſçait bon gré de cette maligne adreſſe qu'il appelle habileté. Mais je lui répons que ſa prétendue habileté ne peut parer à celle du *Tſao voë**. J'ai décoché une fléche contre quelqu'un en cachette, & dans le ſecret, afin qu'il ne pût l'éviter: le *Tſao voë* m'en décochera une, qui, pour être tirée en plein jour, & à la vûë de tout le monde, n'en ſera pas moins inévitable. J'ai eu l'adreſſe & la malice d'emprunter l'épée d'un autre pour l'en percer ſans peine & ſans danger: le *Tſao voë* me le revaudra, en me perçant de la ſienne propre, avec encore bien plus de facilité & ſans effort. C'eſt ainſi que la malice des méchans, qu'ils appellent induſtrie, & ſçavoir faire, retombe à la fin ſur eux. MORALE DES CHINOIS.

Le *Tſao voë* punit quelquefois les méchans auſſitôt après leur crime, & par le même endroit qu'ils ont péché. Mais cela n'arrive pas toûjours. Il n'eſt pas rare qu'il les puniſſe par des peines d'un autre genre, & qu'il differe à les punir: il eſt arrivé plus d'une fois, que ces méchans, longtems après leur prémier crime, venant à en commettre quelqu'autre, quoique moins grand que le prémier, ont vû fondre ſur eux les derniers malheurs. C'eſt que le Ciel équitable & éclairé, ne ſe trompe point dans ſes comptes, & que rien ne peut lui échaper.

* Auteur de tous les Etres.

DE LA CONNOISSANCE DES CHINOIS DANS LES AUTRES SCIENCES.

Sciences des Chinois.

LORSQU'ON jette les yeux ſur le grand nombre de Bibliothèques qui ſe trouvent à la Chine, toutes magnifiquement bâties, également ornées, & enrichies d'une quantité prodigieuſe de livres; quand on conſidere la multitude étonnante de leurs Docteurs, & des Colleges établis dans toutes les villes de l'Empire, leurs Obſervatoires, & l'attention qu'ils apportent à obſerver; quand on fait d'ailleurs réflexion que l'étude eſt l'unique voye pour parvenir aux Dignitez, & qu'on n'eſt élevé qu'à proportion qu'on s'eſt rendu habile; que depuis plus de quatre-mille ans, il n'y a, ſelon les Loix de l'Empire, que les gens de Lettres qui gouvernent les villes & les Provinces, & qui ſoient placez dans tous les emplois des Tribunaux & de la Cour; on ſeroit tenté de croire, que de preſque toutes les Nations du monde, la Nation Chinoiſe eſt la plus ſpirituelle & la plus ſçavante.

Sciences ſpéculatives négligées à la Chine.

Cependant pour peu qu'on la fréquente, on eſt bientôt détrompé. Il eſt vrai, & l'on ne peut s'empêcher d'avoüer que les Chinois ont beaucoup d'eſprit: mais eſt-ce de cet eſprit qui invente, qui pénetre, qui creuſe, & qui approfondit? Ils ont fait des découvertes dans toutes les Sciences; & ils n'en ont perfectionné aucune de celles que nous nommons ſpéculatives, & qui demandent de la ſubtilité & de la pénétration.

Raiſons de cette négligence.

Je ne voudrois pas néanmoins accuſer le fonds de leur eſprit, ni encore moins aſſûrer qu'ils manquent de lumieres, ni de cette ſagacité qui approfondit les matières, puiſqu'on les voit réüſſir en d'autres choſes qui demandent autant de génie & de pénétration que nos Sciences ſpéculatives.

tives. Mais deux principaux obſtacles s'oppoſent au progrès qu'ils auroient pû faire dans ces ſortes de Sciences; c'eſt 1°. qu'il n'y a rien ni au-dédans, ni au-déhors de l'Empire, qui pique & entretienne l'émulation: c'eſt en ſecond lieu, que ceux qui pourroient s'y diſtinguer, n'ont point de récompenſe à attendre. Sciences des Chinois.

La grande & la ſeule voye qui conduit aux richeſſes, aux honneurs, & aux emplois, c'eſt l'étude des *King*, de l'Hiſtoire, des Loix, & de la Morale; c'eſt d'apprendre à faire ce qu'ils appellent le *Ouen tchang*, c'eſt-à-dire, à écrire poliment, en termes choiſis & propres du ſujet qu'on traite. En tenant cette route on parvient à être Docteur. Dès-là qu'on a obtenu ce Grade, on eſt dans un honneur & un crédit que les commoditez de la vie ſuivent de près, parce qu'alors on eſt ſûr d'avoir bientôt un Gouvernement. Ceux même qui en attendant ce poſte, retournent dans leurs Provinces, y ſont fort conſidérez du Mandarin du lieu; ils mettent leur famille à couvert de toute vexation, & ils y joüiſſent de pluſieurs privileges.

Mais comme il n'y a rien de ſemblable à eſpérer pour ceux qui s'appliqueroient aux Sciences ſpéculatives, & que cette étude n'eſt pas la route qui conduiſe aux honneurs & à la fortune, il n'eſt pas ſurprenant que ces ſortes de Sciences plus abſtraites, ſoient négligées des Chinois.

DE LA LOGIQUE DES CHINOIS.

La Logique, où l'on a ſi fort rafiné en Europe, eſt chez les Chinois dénuée de tous préceptes. Ils n'ont inventé nulle de ces règles qui perfectionnent le raiſonnement, & qui apprennent à définir, à diviſer, & à tirer des conſéquences; ils ne ſuivent que la lumiere naturelle de la raiſon. C'eſt par elle ſeule, & ſans aucun ſecours de l'art, qu'ils comparent enſemble pluſieurs idées, & qu'ils tirent des conſéquences aſſez juſtes. Manière de raiſonner des Chinois.

DE LEUR RHE'TORIQUE.

Leur Rhétorique eſt de même toute naturelle. Ils connoiſſent peu de règles propres à orner & à embellir un diſcours. Ils en ont cependant, mais l'imitation leur tient preſque toûjours lieu de préceptes. Ils ſe contentent de lire des pieces d'éloquence, d'y remarquer les traits les plus capables de frapper les eſprits, & de faire l'impreſſion qu'ils ſouhaitent: & c'eſt ſur ces modèles qu'ils ſe forment dans la compoſition de leurs diſcours. En quoi conſiſte leur éloquence.

Au

SCIENCES DES CHINOIS.

Au reſte leur éloquence ne conſiſte point dans un certain arrangement de périodes; mais dans des expreſſions vives, dans de nobles métaphores, dans des comparaiſons hardies, & principalement dans des maximes & des ſentences tirées des anciens Sages, & qui exprimées d'un ſtile vif, concis, & myſtérieux, renferment beaucoup de ſens & differentes penſées en très-peu de paroles.

DE LEUR MUSIQUE.

Prétendent avoir inventé la Muſique.

A les entendre, ce ſont eux qui ont inventé la Muſique, & ils ſe vantent de l'avoir portée autrefois à la derniere perfection. S'ils diſent vrai, il faut qu'elle ait bien dégénéré; car elle eſt maintenant ſi imparfaite, qu'à peine en mérite-t-elle le nom, ainſi qu'on en peut juger par quelques-uns de leurs airs que j'ai fait noter pour en donner quelque idée.

Eſtime qu'on en faiſoit autrefois.

Il eſt vrai que dans les prémiers tems elle étoit dans une grande eſtime, & leur Sage par excellence, Confucius, s'efforçoit d'en introduire les préceptes dans toutes les Provinces, dont on lui confioit le Gouvernement. Les Chinois mêmes d'aujourd'hui regrettent fort ces anciens livres qui traitoient de la Muſique, & qu'ils ont malheureuſement perdus.

Etat préſent de la Muſique à la Chine.

Du reſte la Muſique n'eſt guères maintenant en uſage que dans les Comédies, dans certaines fetes, aux nôces, & dans d'autres pareilles occaſions. Les Bonzes l'employent aux obſeques: mais en chantant ils ne hauſſent & ne baiſſent jamais leur voix d'un demi ton, mais ſeulement d'une tierce, d'une quinte, ou d'une octave; & cette harmonie charme les oreilles Chinoiſes. Auſſi la beauté de leurs Concerts ne dépend-elle point de la varieté des tons, ni de la différence des parties. Ils chantent tous le même air, comme il ſe pratique dans toute l'Aſie.

Goût des Chinois pour la Muſique d'Europe.

La Muſique Européane ne leur déplaît pas, pourvû qu'ils n'entendent chanter qu'une ſeule voix, accompagnée de quelques inſtrumens. Mais ce qu'il y a de merveilleux dans cette Muſique, je veux dire, ce contraſte de voix différentes, de ſons graves, & de ſons aigus, de dièſes, de fugues, de ſyncopes, n'eſt nullement de leur goût, & il leur ſemble une confuſion déſagréable.

Leurs notes de Muſique.

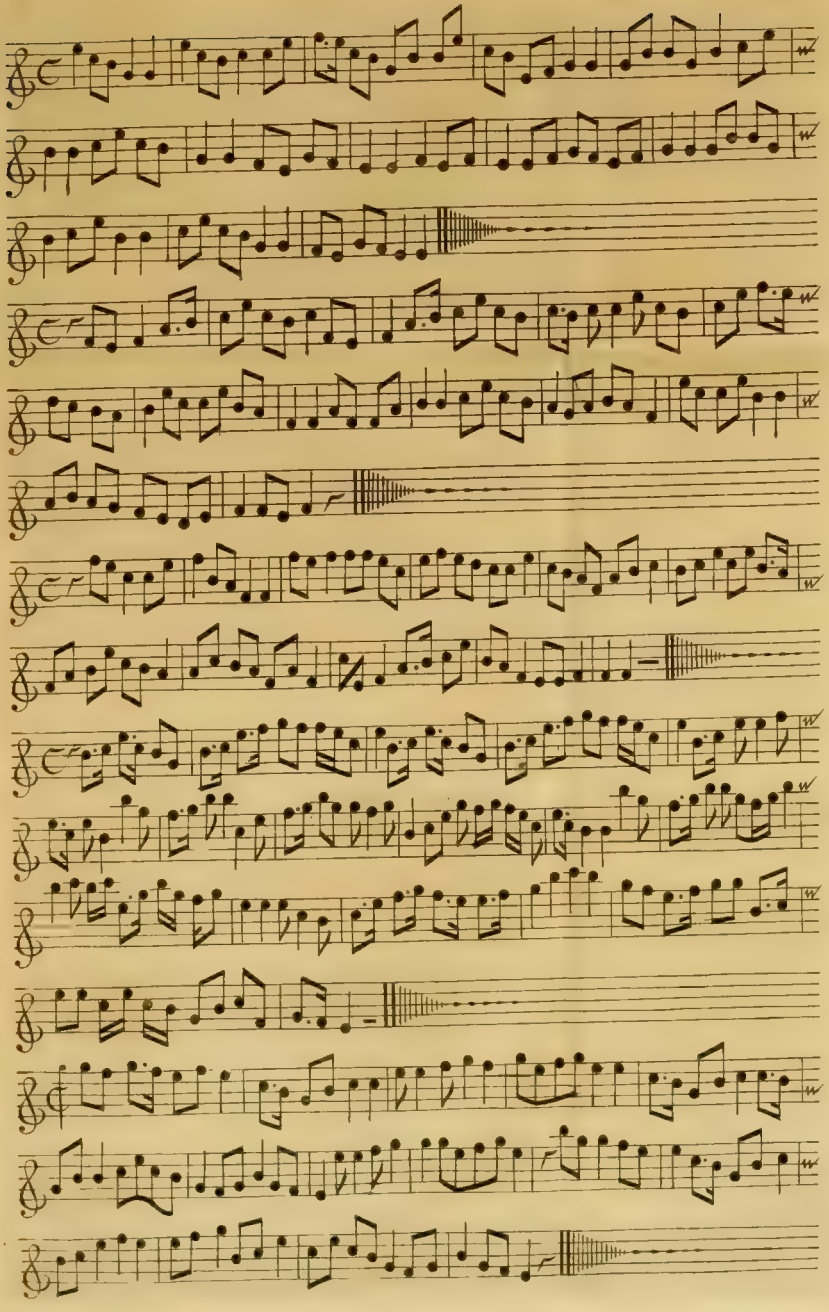
Ils n'ont point, comme nous, des notes de Muſique, ni aucun ſigne qui marque la diverſité des tons, les élévations ou les abaiſſemens de la voix, & toutes ces variations qui font l'harmonie. Ils ont néanmoins quelques caractères qui font connoître les divers tons.

Leurs airs.

Les airs qu'ils chantent ou qu'ils joüent ſur leurs inſtrumens, ils ne les ſçavent guères que par routine, & à force de les entendre chanter. Néanmoins de tems en tems ils en font de nouveaux, & feu l'Empereur *Cang hi* en compoſoit lui-même. Ces airs bien joüez ſur leurs inſtrumens, ou chantez par une belle voix, ont de quoi plaire, même aux oreilles Européanes.

La

AIRS CHINOIS



Sciences des Chinois.

La facilité avec laquelle, par le moyen des notes, nous retenons un air dès la prémiere fois qu'on l'a entendu, ſurprit extrémement le feu Empereur *Cang hi*. En l'année 1679. il fit venir au Palais le Pere Grimaldi & le Pere Pereyra pour toucher une Orgue & un Claveſſin qu'ils lui avoient préſentez autrefois. Il gouta nos airs d'Europe, & parût y prendre plaiſir. Enſuite il ordonna à ſes Muſiciens de joüer un air de la Chine ſur un de leurs inſtrumens, & il le joüa lui-méme avec beaucoup de grace.

L'Empereur *Cang hi* ſurpris & charmé de la Muſique d'Europe.

Le Pere Pereyra prit ſes tablettes, & y nota l'air tout entier pendant que les Muſiciens le chantoient. Quand ils eurent fini, le Pere le répéta ſans manquer à un ſeul ton, & comme s'il ſe fût longtems exercé à l'apprendre. L'Empereur eût de la peine à le croire, tant il parût ſurpris. Il donna de grandes loüanges à la juſteſſe, à la beauté, & à la facilité de la Muſique d'Europe. Il admira ſurtout que ce Pere eût appris en ſi peu de tems un air, qui lui avoit tant coûté à lui & à ſes Muſiciens; & que par le ſecours de quelques caractéres il ſe le fût rendu ſi ſenſible, qu'il lui étoit impoſſible de l'oublier.

Etablit une Académie de Muſique.

Pour s'en mieux convaincre, il en fit encore pluſieurs fois l'épreuve. Il chanta pluſieurs airs différens, que le Pere notoit à meſure, & qu'il répétoit incontinent après, dans la derniere juſteſſe. Il faut l'avoüer, s'écria l'Empereur, la Muſique d'Europe eſt incomparable; & ce Pere (parlant du Pere Pereyra) n'a pas ſon ſemblable dans tout l'Empire. Ce Prince établit dans la ſuite une Académie de Muſique, où il fit entrer tous ceux qui étoient les plus habiles en ce genre, & en donna le ſoin à ſon troiſieme fils, homme de Lettres, & qui avoit beaucoup lû. On commença par éxaminer tous les Auteurs qui avoient écrit ſur ce ſujet, on fit faire tous les inſtrumens à l'imitation des Anciens, & ſur les meſures aſſignées. Les défauts de ces inſtrumens parurent, & on les corrigea ſur les régles poſtérieures. Après quoi on fit un livre en quatre tomes, qui a pour titre, *la vraye Doctrine du* Ly lu, *écrite par ordre de l'Empereur*. A ces quatre tomes on en ajoûta un cinquieme des élémens de la Muſique Européane, fait par le Pere Pereyra.

Inſtrumens de Muſique des Chinois.

Les Chinois ont inventé huit ſortes d'inſtrumens de Muſique, qu'ils croyent avoir le plus de rapport à la voix humaine. Les uns ſont de métal, comme ſont nos cloches; d'autres ſont faits de pierre, & un entr'autres qui reſſemble en quelque choſe à nos trompettes.

Il y en a de peaux comme nos tambours, & on en compte de diverſes ſortes, dont quelques-uns ſont ſi grands & ſi peſans, qu'il faut les appuyer ſur une piece de bois, afin de pouvoir en joüer. Ils ont auſſi des inſtrumens à cordes; mais les cordes ſont de ſoye, & rarement de boyaux. Telles ſont leurs Vielles dont joüent les aveugles, & leurs Violons, qui n'ont les uns & les autres que trois cordes que l'on touche avec un archet.

Un autre inſtrument à ſept cordes eſt fort eſtimé, & n'eſt pas déſagréable, quand il eſt touché par une main habile. Ils ſe ſervent encore d'autres inſtrumens, qui ne ſont faits que de bois. Ce ſont des tables aſſez lar-

Sciences des Chinois.

larges qu'ils frappent les unes contre les autres. Les Bonzes ont un petit ais qu'ils touchent avec assez d'art & en cadence.

Enfin ils ont des instrumens à vent, comme sont des Flûtes, de deux ou trois sortes, un autre composé de plusieurs tuyaux qui a quelque rapport à nôtre Orgue, mais qui est fort petit, & se porte à la main. Il rend un son assez agréable.

DE LEUR ARITHMETIQUE.

Les Chinois n'ont point de chiffres.

Ils sont plus versez dans l'Arithmétique, & l'on trouve dans leurs livres les quatre principales règles, qui apprennent à ajoûter, à soustraire, à multiplier, & à diviser. Mais ce n'est point par le calcul qu'ils pratiquent ces règles, & ils n'ont rien de semblable à nos chiffres composez de neuf figures & du zéro.

Instrument dont ils se servent pour compter.

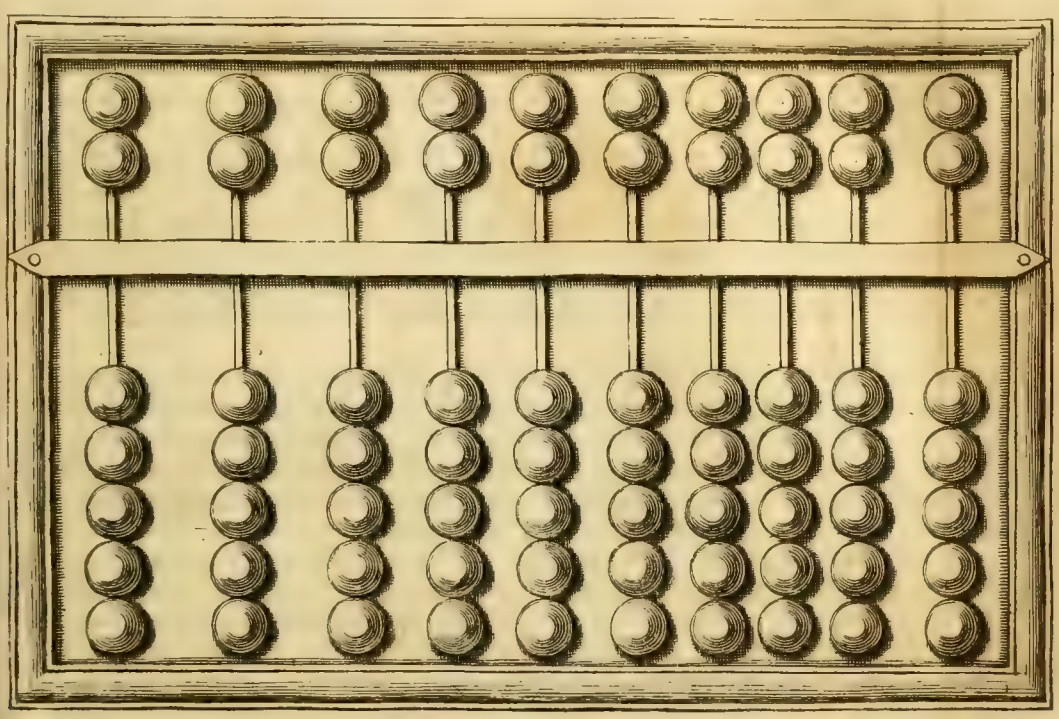
Ils se servent pour compter d'un instrument nommé *Souan pan*, qui est composé d'une petite planche traversée de haut en bas de dix à douze petites verges paralleles avec une séparation vers le milieu. Chacune de ces verges enfile des petites boules coulantes d'os ou d'yvoire. Les deux qui sont en haut se prennent chacune pour cinq unitez, & les cinq qui sont en bas pour des unitez.

Leur habileté.

En assemblant ces boules, ou en les retirant les unes des autres, ils comptent à-peu-près comme nous faisons avec des jettons ; mais avec une facilité & une promptitude si grande, qu'ils suivent sans peine un homme, quelque vîte qu'il lise un livre de compte. Nos Européans avec le secours de leurs chiffres, ne sçauroient atteindre à la rapidité avec laquelle les Chinois supputent les sommes les plus considérables.

SOUAN PAN, ou Inſtrument dont les Chinois ſe ſervent pour compter.

Pé ouan leang *ou* millions de taëls.	Ouan leang *ou* dix mille taëls.	Tſien leang *ou* mille taëls.	Pé leang *ou* cent taëls.	Ché leang *ou* dix taëls.	Leang *ou* taël qui vaut cent ſols.	Tſien *ou* dix ſols.	Fuen *ou* ſol.	Li *ou* denier.	Hao *ou* dixi me partie d'un denier.



DE LEUR GE'OMETRIE.

Géometrie théorique & pratique negligée à la Chine.

POUR ce qui eſt de leur Géometrie, elle eſt aſſez ſuperficielle. Ils n'ont que très-peu de connoiſſance, & de la Géometrie théorique qui démontre la vérité des propoſitions qu'on appelle Théorêmes, & de la pratique qui apprend la manière de les appliquer à quelque uſage particulier par la réſolution des Problêmes. S'ils ſe mêlent de réſoudre quelques Problêmes, c'eſt plûtôt par induction, que par aucun principe qui les dirige. Ils ne manquent cependant ni d'habileté, ni d'exactitude à meſurer leurs

Sciences des Chinois.

terres, & à en marquer les bornes & l'étenduë. La méthode dont ils uſent pour arpenter, eſt facile & très-ſûre.

DES AUTRES PARTIES DES MATHE'MATIQUES.

Mathématiques inconnuës aux anciens Chinois.

Les autres parties des Mathématiques, ſi l'on en excepte l'Aſtronomie, dont je parlerai bientôt, ont été entierement inconnuës aux Chinois. Ce n'eſt que depuis un peu plus d'un ſiécle, & depuis l'entrée des prémiers Miſſionaires Jéſuites dans leur Empire, qu'ils ſe ſont apperçus de leur ignorance.

Introduites par les Miſſionaires.

Cette Nation naturellement orgüeilleuſe, ſe regardoit comme la plus ſçavante du monde, & elle joüiſſoit en paix de cette réputation, parce qu'elle ne connoiſſoit aucune autre Nation qui ne fût moins éclairée qu'elle. Elle fût détrompée par l'habileté des Miſſionaires qui parurent à la Cour. L'idée que ces Miſſionaires donnerent de leur capacité, ſervit beaucoup à accréditer leur miniſtere, & à faire eſtimer la Réligion qu'ils prêchoient.

Goût de l'Empereur *Cang hi* pour les Sciences.

Le feu Empereur *Cang hi*, dont la paſſion favorite étoit d'acquerir tous les jours de nouvelles connoiſſances, ne ſe laſſoit pas de les voir & de les entendre. Les Jéſuites de leur côté, voyant combien la protection de ce grand Prince étoit néceſſaire au progrès de l'Evangile, n'oublierent rien pour piquer ſa curioſité, & contenter le goût naturel qu'il avoit pour les Sciences.

Ils lui donnerent d'abord la connoiſſance de l'Optique, en lui préſentant un demi-cylindre d'une grandeur raiſonnable, & qui étoit d'un bois fort léger. On avoit mis au milieu de ſon axe un verre convexe, que l'on tournoit vers les objets pour faire entrer au-dédans de ce Tube les images qui s'y peignoient au naturel.

L'Empereur, à qui ce ſpectacle étoit nouveau, y prit beaucoup de plaiſir. Il ſouhaita qu'on lui fît dans ſon jardin de *Peking* une machine ſemblable, par laquelle, ſans être apperçû, il pût voir tout ce qui ſe paſſeroit dans les ruës & les places voiſines.

Les Jéſuites font une Chambre obſcure dans le jardin de l'Empereur à *Peking*.

On prépara pour cela un verre objectif du plus grand diametre; & l'on fit dans la plus épaiſſe muraille du jardin une grande fenêtre en pyramide, dont la baſe donnoit dans le jardin & la pointe vers la place. A cette pointe on plaça l'œil de verre vis-à-vis du lieu où il y a le plus grand concours de peuple. A la baſe on fit un aſſez grand cabinet fermé de tous côtez, & fort obſcur.

Ce fût-là que l'Empereur vint avec les Reines, pour conſidérer les vives images de tout ce qui ſe paſſoit dans la place; & cette vûë lui plût extrêmement; mais elle charma ſurtout les Princeſſes qui ne pouvoient joüir autrement de ce ſpectacle, la coûtume de la Chine ne leur permettant pas de ſortir du Palais.

Le

Le P. Grimaldi donna un autre ſpectacle des merveilles de l'Optique dans le jardin des Jéſuites de *Peking*, qui étonna fort tous les Grands de l'Empire. Il fit ſur les quatre murailles quatre figures humaines, chacune de la longueur de la muraille qui etoit de cinquante pieds. Comme il avoit parfaitement gardé les règles de l'Optique, on n'y voyoit de front que des montagnes, des forêts, des chaſſes, & autres choſes de cette nature. Mais d'un certain point on y appercevoit la figure d'un homme bien fait & bien proportionné.

Sciences des Chinois. Curioſité d'Optique dans le jardin des Jéſuites.

L'Empereur honora la Maiſon des Jéſuites de ſa préſence, & conſidéra ces figures fort longtems & avec admiration. Les Grands & les principaux Mandarins qui y venoient en foule, étoient dans la même ſurpriſe. Mais ce qui les frappoit davantage, c'étoit de voir des figures ſi régulieres & ſi exactes ſur des murailles très-irrégulieres & entrecoupées de pluſieurs portes & de fenêtres.

Il ſeroit trop long de rapporter toutes les figures tracées confuſément, & que l'on voyoit diſtinctement d'un certain point, ou que l'on redreſſoit avec des miroirs coniques, cylindriques, pyramidaux, & tant d'autres prodiges de l'Optique que le P. Grimaldi préſentoit aux plus beaux eſprits de la Chine, & qui attiroient égalément leur ſurpriſe & leur admiration.

En matière de Catoptrique, on préſenta à l'Empereur toutes ſortes de verres & de lunettes pour le ciel, pour la terre, pour les grandes diſtances, pour les petites, pour groſſir, diminuer, multiplier, réünir les objets.

Les Miſſionaires préſentent à l'Empereur pluſieurs curioſitez de Catoptrique.

Entre autres choſes on lui donna prémierement un Tube fait en priſme à huit faces, qui étant mis parallele à l'horiſon, repréſentoit ſur ſes huit faces huit ſcenes différentes, & ſi vives, qu'on les eût pris pour les objets mêmes; ce qui étant joint à la variété de la peinture, arreta longtems les yeux de l'Empereur.

Secondement, on lui préſenta un autre Tube, où ſe trouvoit un verre polygone, qui par ſes différentes faces ramaſſoit en une ſeule image, pluſieurs parties de différens objets; enſorte qu'au lieu d'un payſage, des bois, des troupeaux, & de cent autres choſes repréſentées par le tableau, on voyoit diſtinctement un viſage humain, un homme entier, & quelque autre figure fort exacte.

Troiſiemement, on lui fit voir un Tube qui renfermoit une lampe allumée, dont la lumiere ſortoit par un petit trou d'un tuyau, au bout duquel étoit un verre de lunette. En y coulant ſucceſſivement pluſieurs petits verres peints de diverſes figures, ces mêmes figures ſe repréſentoient ſur la muraille oppoſée, d'une petiteſſe ou d'une grandeur prodigieuſe, ſelon que la muraille étoit proche ou éloignée. Ce ſpectacle pendant la nuit ou dans un lieu fort obſcur, cauſoit autant de frayeur à ceux qui ignoroient l'artifice, qu'il faiſoit de plaiſir à ceux qui en étoient inſtruits. C'eſt auſſi ce qui lui a fait donner le nom de Lanterne magique.

On n'oublia pas la Perſpective. Le P. Bruglio donna à l'Empereur trois tableaux, où les règles en étoient parfaitement gardées. Il en expoſa trois

La Perſpective.

Sciences des Chinois.

copies dans le jardin des Jéſuites de *Peking*. Les Mandarins, qui de toutes les parties de l'Empire ſe rendoient dans cette grande ville, venoient les voir par curioſité, & en étoient également frappez. Ils ne pouvoient concevoir comment ſur une toile fort unie on pouvoit repréſenter des ſalles, des galeries, des portiques, des chemins, & des allées à perte de vûë, & tout cela ſi naturellement, que du prémier coup d'œil on y étoit trompé.

La Statique.

La Statique eût ſon tour. On offrit à l'Empereur une machine, qui n'avoit pour principales pieces que trois roües dentées, & une main de fer. Avec cette machine un enfant élevoit ſans peine pluſieurs milliers de livres, & tenoit lui ſeul contre vingt hommes des plus robuſtes.

L'Hydroſtatique.

Par rapport à l'Hydroſtatique, on fit faire pour l'Empereur des pompes, des canaux, des ſyphons, des roües, & pluſieurs autres machines propres à élever l'eau au-deſſus de ſa ſource, & entr'autres une machine qu'on employa à enlever l'eau d'une riviere appellée les *dix-mille ſources*, & à la faire décharger dans des terres du domaine de Sa Majeſté, ainſi qu'elle l'avoit ſouhaité.

Machine Hydraulique.

Le P. Grimaldi fit auſſi préſent à l'Empereur d'une machine Hydraulique, dont l'invention étoit aſſez nouvelle. On y voyoit un jet d'eau continuel, une horloge fort juſte, les mouvemens des cieux, & un reveil-matin également juſtes.

Machines pneumatiques préſentées à l'Empereur.

Les machines Pneumatiques ne piquerent pas moins la curioſité de l'Empereur. On fit faire d'un bois léger un chariot à quatre roües de la longueur de deux pieds. Au milieu l'on mit un vaſe d'airain plein de braiſe, & au-deſſus un Eolipile, dont le vent donnoit par un petit canal dans une petite roüe à aîles, ſemblables à celles des moulins à vent. Cette petite roüe en faiſoit tourner une ſeconde avec un eſſieu, & par leur moyen faiſoit marcher le chariot deux heures entieres. De peur que le terrain ne lui manquât, on le faiſoit marcher en rond en cette manière.

A l'eſſieu des deux dernieres roües, on attacha un timon, & à l'extrêmité de ce timon un ſecond eſſieu qui alloit percer le centre d'une autre roüe un peu plus grande que celles du chariot, & ſelon que cette roüe étoit plus ou moins éloignée du chariot, elle décrivoit un plus grand ou un plus petit cercle.

On appliqua auſſi ce principe de mouvement à un petit navire porté ſur quatre roües. L'Eolipile étoit caché au milieu du navire: & le vent ſortant par deux autres petits canaux, enfloit ſes petites voiles, & le faiſoit tourner en rond fort longtems. L'artifice en étoit caché, & l'on entendoit ſeulement un bruit ſemblable à celui du vent, ou à celui que l'eau fait autour d'un vaiſſeau.

Admiration des Chinois pour une Orgue.

J'ai déja parlé d'une Orgue qui avoit été préſentée à l'Empereur. Comme elle étoit très-petite & défectueuſe en beaucoup de choſes, le P. Pereyra en fit faire une plus grande, qu'il plaça dans l'Egliſe des Jéſuites de *Peking*.

La nouveauté & l'harmonie de cet inſtrument, charma les Chinois. Mais ce qui les étonna davantage, c'eſt que cette Orgue joüoit d'elle-même

même des airs d'Europe & de la Chine, & faiſoit même quelquefois un fort agréable mélange des deux Muſiques. Sciences des Chinois.

On ſçait, & je l'ai dit ailleurs, que ce qui donna au P. Ricci une entrée favorable à la Cour de l'Empereur, ce fût une horloge & une montre ſonnante, dont il lui fit préſent. Ce Prince en fût ſi charmé, qu'il fit bâtir exprès une tour magnifique pour placer l'horloge; & comme la Reine ſa mere avoit envie de la montre, parce qu'elle ſonnoit, l'Empereur qui ne vouloit point s'en défaire, eût recours à une induſtrie. Il eût ſoin qu'on la lui montrât ſans monter la ſonnerie, afin que ne la trouvant pas à ſon gré, elle la lui renvoyât: ce qu'elle fit en effet. Curioſité de l'Empereur pour les montres & les horloges.

On ne manqua pas de ſatisfaire dans la ſuite le goût de l'Empereur. On fit venir d'Europe quantité de ces ſortes d'ouvrages. Les Princes Chrétiens remplis de zèle pour la converſion d'un ſi grand Empire, aiderent les Miſſionaires de leurs libéralitez, & les Cabinets de l'Empereur furent bientôt remplis de toutes ſortes d'horloges, dont la plûpart étoient d'une invention rare, & d'un travail extraordinaire.

Le P. Pereyra qui avoit un talent ſingulier pour la Muſique, fit placer une grande & magnifique horloge au haut de l'Egliſe des Jéſuites. Il avoit fait faire quantité de petites cloches, ſuivant les proportions de l'harmonie, & les avoit placées dans une tour deſtinée à cet uſage. Chaque marteau étoit attaché à un fil de fer qui le faiſoit lever & tomber ſur la cloche en même tems. Au-dédans de la tour il avoit mis un grand tambour, ſur lequel des airs de la Chine étoient notez avec des petites pointes. Immédiatement avant l'heure le tambour ſe trouvoit dégagé de quelques dents de roüe qui le tenoient arreté & ſuſpendu. Il ſuivoit auſſitôt le mouvement d'un grand poids pendu à ſa circonférence. Il attrapoit avec ſes pointes le fil de fer de chaque marteau. Chaque cloche ſonnoit à ſon tour, ſuivant les règles, & l'on entendoit diſtinctement un des plus beaux airs du pays, lequel étoit ſuivi de l'heure, que la groſſe cloche marquoit d'un ſon plus fort. Carillon pratiqué par le P. Pereyra.

Ce ſpectacle fût égalément nouveau pour la Cour & pour la Ville: les grands & les petits y accoururent. L'Egliſe, toute grande qu'elle eſt, ne pouvoit contenir la foule prodigieuſe des peuples qui alloient & venoient ſans ceſſe: ils ſe ſuccédoient continuellement les uns aux autres, & quoique la plûpart fuſſent infidèles, on avoit la conſolation de les voir ſe proſterner reſpectueuſement devant une image du Sauveur, & lui adreſſer humblement leurs prieres. Eſt un ſpectacle nouveau pour les Chinois.

Il ne paroiſſoit aucun de ces Phénomenes extraordinaires du ciel, tels que ſont les parélies, les iris, les couronnes du ſoleil & de la lune, que l'Empereur n'appellât auſſitôt les Miſſionaires dans ſon Palais, pour lui en expliquer les cauſes. On fit pluſieurs livres ſur ces merveilles de la nature; & pour confirmer ces explications d'une manière plus ſenſible, on fit conſtruire une machine, dont l'artifice repréſentoit ce que la nature faiſoit voir dans le ciel. Machine repréſentant les phénomenes du ciel.

C'étoit un tambour bien fermé par-déhors, & blanchi au-dédans. La ſurface intérieure repréſentoit la ſurface du ciel: la lumiere du ſoleil y entroit Sa déſcription.

Sciences des Chinois.

troit par une petite ouverture, & paſſant au travers d'un priſme de verre à trois faces, alloit tomber ſur un petit cylindre fort poli: de cet eſſieu elle réjailliſſoit ſur la concavité du tambour, y peignoit parfaitement toutes les couleurs de l'iris, & marquoit en même tems le parallele que le ſoleil parcouroit ce jour-là.

La même lumiere du ſoleil réfléchie d'une petite partie de l'eſſieu, après l'avoir applatie, faiſoit voir ſur le ciel artificiel l'image du ſoleil ou le parélie. Par d'autres réfractions & réflexions, on faiſoit voir les couronnes du ſoleil & de la lune, & tous les autres phénomenes des couleurs céleſtes, ſelon que l'on inclinoit plus ou moins le verre triangulaire vers l'eſſieu cylindrique.

Thermometres & Hygrometres offerts à l'Empereur.

On offrit pareillement à l'Empereur des Thermometres, pour lui faire connoître les divers dégrez de la chaleur ou de la froideur de l'air. On y ajoûta un Hygrometre fort exact, pour lui faire voir les différens dégrez d'humidité & de ſéchereſſe. C'étoit un tambour d'un aſſez grand diametre ſuſpendu à une corde de boyau aſſez gros, & d'une longueur raiſonnable, & parallele à l'Horiſon. Au moindre changement d'humidité & de ſéchereſſe ce nerf ſe reſſerre ou ſe relâche, & fait tourner le tambour tantôt à droite, tantôt à gauche, & bande ou lâche à droite ou à gauche ſur la circonférence du tambour un fil fort délié qui tire une petite pendule, laquelle marque les différens dégrez d'humidité d'un côté, & de l'autre les dégrez de ſéchereſſe.

Préſomption des Chinois rabattue.

Toutes ces différentes inventions de l'eſprit humain, juſqu'alors inconnues aux Chinois, rabattirent un peu leur fierté naturelle, & leur apprirent à ne pas avoir tant de mépris pour les étrangers. Ils changerent même d'idée à l'égard des Européans, qu'ils commençoient à regarder comme leurs maîtres.

DE LEUR ASTRONOMIE.

Ont cultivé de tout tems l'Aſtronomie.

Il n'y avoit que ſur l'Aſtronomie qu'ils ſe croyoient toûjours les prémiers hommes du monde. Il faut convenir qu'il n'y a point de Nation qui s'y ſoit ſi conſtamment appliquée. Les Chinois ont obſervé dans tous les tems; & leurs obſervations aſtronomiques ſont auſſi anciennes que leur Empire. Ils ont toûjours entretenu des gens, qui remarquoient jour & nuit tout ce qui arrivoit dans le ciel, & c'eſt ce qui a fait de tout tems une des principales occupations des gens de Lettres.

Leur attention à examiner le cours des aſtres, eſt une preuve qu'ils ont beaucoup retenu des manières de ces prémiers Hébreux, dont il eſt aiſé de juger qu'ils ſont immédiatement déſcendus, & qu'ils ont peuplé la Chine peu après le tems du déluge.

De quelle importance elle eſt à la Chine.

Leur attention à obſerver, étoit regardée comme une choſe ſi importante, que les Loix puniſſoient même de mort la négligence de ceux à qui l'Etat avoit confié cet emploi. C'eſt ce qu'on voit dans un de leurs plus anciens

anciens livres, intitulé le *Chu king*. *Yn*, Général des Troupes de *Tchong kang*, parle ainſi: Sciences des Chinois.

„ Il faut vous rapporter les belles inſtructions que nous a faites le grand „ *Tu*..... Suivant ces inſtructions, les anciens Princes qui ont donné la „ prémiere forme à cet Empire, n'ont eu un ſi heureux ſuccès, que par- „ ce qu'ils étoient attentifs aux volontez du Ciel, & qu'ils s'y conformoient „ dans leur conduite, les Miniſtres qu'ils avoient auprès d'eux n'ayant d'au- „ tres vûës que celles de la vertu. Nous voyons aujourd'hui *Hi* & *Ho* „ plongez dans le vin & la débauche, ne faire aucun cas de nos bonnes „ coûtumes, & s'oublier entierement de leur devoir. Le prémier jour „ de la lune, qui étoit en même-tems l'équinoxe d'Automne, ſur les huit „ heures du matin, il y a eu une Eclypſe du ſoleil hors la conſtellation „ *Fang* *; & *Hi* & *Ho* font ſemblant de n'en rien ſçavoir. Nos anciens „ Empereurs puniſſoient ſévèrement, ceux qui étant chargez d'éxaminer „ les mouvemens céleſtes, ne les avoient pas exactement prévûs. Il eſt „ écrit dans les loix qu'ils nous ont laiſſez, que ſi le tems de quelque „ évenement céleſte n'eſt pas bien marqué dans le Calendrier, ou qu'on „ ne l'ait pas prévû, l'une & l'autre négligence doit être punie de mort ".

Il eſt aiſé de voir qu'il faut que ces Princes, qu'il appelle anciens, ayent vêcu longtems avant *Tao* & *Chun*, dont il étoit contemporain. Si ces anciens Empereurs avoient porté des loix ſi rigides contre les Mathématiciens négligeans, il faloit que l'Empire fût déja ſur un bon pied. Cette Eclypſe a été vérifiée par pluſieurs Mathématiciens Jéſuites, & elle eſt telle qu'elle n'a pû paroître que dans les pays orientaux, & nullement en Europe, ni en Aſie hors de la Chine.

L'exactitude avec laquelle Confucius a rapporté les Eclypſes dans ſon livre qui a pour titre *Tchun tſiou*, fait regretter ce qui s'eſt perdu en ce genre dans les commencemens de l'ancienne Hiſtoire de cette Nation; & fait connoître combien les Chinois ont toûjours eu à cœur de tenir compte de ce qui pouvoit aſſûrer la poſtérité de la certitude des tems qui les avoient précédez. Exactitude de Confucius & de ſes Prédéceſſeurs, à marquer les Eclypſes.

De trente-ſix Eclypſes du ſoleil que Confucius rapporte, il n'y en a que quatre, dont deux ſont fauſſes, & deux ſont douteuſes: toutes les autres ſont ſûres: elles ont été ſouvent vérifiées par les Aſtronomes Chinois ſous les Dynaſties des *Han*, des *Tang*, & des *Tuen*.

Pluſieurs Européans ne voulant s'en fier qu'à eux-mêmes, s'en ſont aſſûrez par leurs propres calculs. Le Pere Adam Schaal a calculé & vérifié l'Eclypſe de *Tchong kang*, arrivée 2155. ans avant Jeſus-Chriſt, & en a ſupputé pluſieurs du *Tchun tſiou*, dont il fit imprimer le calcul en Chinois.

Les Peres Kegler & Slaviſek, Jéſuites Allemans, ont auſſi vérifié cette Eclypſe & pluſieurs autres. Le Pere Gaubil les a toutes éxaminées, & à quatre près, le calcul les a donné très-réëlles au tems & au jour marqué par les Chinois, de quelque Table aſtronomique qu'il ſe ſoit ſervi.

L'obſervation de l'Eclypſe du ſoleil de l'an 2155. avant Jeſus-Chriſt, ſe trou- La plus ancienne Eclypſe de

* Le Scorpion.

Sciences des Chinois. trouve dans le *Chu king*, comme le remarque le Pere Gaubil, & comme l'aſſûrent unanimement les Interprêtes depuis plus de cent ans avant Jeſus-Chriſt, dont l'Aſtronomie cite cette Eclypſe. Elle eſt dans le texte de l'Hiſtoire Chinoiſe la plus ancienne qu'on ait.

l'Hiſtoire Chinoiſe. L'Eclypſe de 776. ans avant Jeſus-Chriſt, eſt dans le texte du *Chi king*, dans l'Aſtronomie des *Han*, & dans le texte de l'Hiſtoire.

Les obſervations du *Tchun tſiou* ſont dans ce livre & dans les commentaires faits par des Auteurs fort près du tems de Confucius. La plûpart de ces Eclypſes ſont encore dans le texte de l'Hiſtoire Chinoiſe.

Les Eclypſes du *Chu king*, du *Chi king*, & du *Tchun tſiou* ſont calculées dans les Aſtronomies des Dynaſties *Tang* & *Tuen*; Aſtronomies faites ſûrement du tems de ces Dynaſties.

Pour toutes les autres obſervations, elles ſont tirées des textes de l'Hiſtoire, faite du tems même des Dynaſties, ſous leſquelles ſont rapportées les obſervations. Elles ſont encore dans les Aſtronomies faites du tems de ces Dynaſties, & tout cela eſt dans la grande Hiſtoire Chinoiſe, dite *Nien y ſſe*.

Je me ſuis aſſûré des termes de l'Aſtronomie Chinoiſe, pourſuit le Pere Gaubil. J'ai ſçû certainement les formes de l'année, & j'ai connu ſûrement les cycles d'années & de jours des Chinois. J'ai trouvé quantité d'obſervations correſpondantes à celles d'Europe & d'Aſie. J'ai vérifié par le calcul beaucoup d'obſervations, & j'ai vû que c'étoient des obſervations, & non des calculs faits après coup, au moins pour la plûpart. Que faut-il davantage pour vérifier une époque; & qu'ont fait de plus ceux qui ont employé les Eclypſes rapportées par Hérodote, Thucidide, Plutarque, Dion? &c.

A ces témoignages, qui prouvent l'ancienneté de l'Aſtronomie Chinoiſe, je joindrai les remarques du Pere Gaubil, qui en a fait une étude particuliere, & qui, depuis qu'il eſt à la Chine, n'a rien voulu ignorer de l'habileté des anciens Chinois en fait d'Aſtronomie. Voici comme il s'en explique dans deux Lettres adreſſées au Pere Souciet, & qu'on trouve dans le nouveau volume d'Obſervations mathématiques, aſtronomiques, &c. que ce Pere donna au Public en l'année 1729.

Habileté des anciens Chinois dans l'Aſtronomie. On a l'état du ciel Chinois, dit le Pere Gaubil, fait plus de 120. ans avant Jeſus-Chriſt. On y voit le nombre & l'étenduë de leurs conſtellations, & à quelles étoiles ils faiſoient alors répondre les ſolſtices & les équinoxes, & cela par obſervation. On y voit la déclinaiſon des étoiles, la diſtance des Tropiques, & des deux Pôles.

Divers ſyſtemes. Les Chinois ont connu le mouvement d'Occident en Orient pour le ſoleil & la lune, les planetes, & même les étoiles, quoique pour celles-ci, ils n'ayent déterminé leur mouvement que 400. ans après Jeſus-Chriſt. Ils ont aſſez bien connu le mois ſolaire, & le mois lunaire. Ils ont donné à Saturne, à Jupiter, à Mars, à Venus, & à Mercure des révolutions aſſez approchantes des nôtres. Ils n'ont jamais été au fait des règles des rétrogreſſions & ſtations; & comme en Europe, de même parmi les Chinois, les uns ont fait tourner les cieux & les planetes autour de la terre, &

& les autres ont tout fait tourner autour du ſoleil. Ceux-ci ſont en petit nombre ; & même dans les calculs rapportez, on ne voit point de veſtiges de ce ſyſteme: ce n'eſt que dans les Ecrits de quelques particuliers. Sciences des Chinois.

Je ne ſuis point encore aſſez au fait, ajoûte le Pere Gaubil, de la méthode que ſuivoient les Chinois pour calculer les Eclypſes. Mais je ſçais qu'ils exprimoient en nombre la qualité des Eclypſes, les termes ecliptiques, la viſibilité, &c. Ces nombres ſont écrits plus de cent ans avant Jéſus-Chriſt. On a de ce tems-là des réſultats aſſez bons d'Eclypſes, mais ces nombres ſont obſcurs, & peu de Chinois aujourd'hui ſont au fait là-deſſus. Leur méthode pour calculer les Eclypſes.

Le Pere Kegler, Préſident du Tribunal des Mathématiques, a une vieille Carte Chinoiſe d'étoiles, faite bien longtems avant que les Jéſuites miſſent le pied à la Chine. Les Chinois y ont marqué le lieu des étoiles qu'on ne voit qu'avec des lunettes, & elles ſont marquées aſſez juſte dans l'endroit où on les voit avec les lunettes, ayant égard au mouvement propre des étoiles. Ancienne Carte aſtronomique.

Depuis la Dynaſtie des *Han*, qui régnoient avant Jeſus-Chriſt, on voit des traitez d'Aſtronomie, & par la lecture de ces livres, on juge que les Chinois ont aſſez bien connu depuis plus de deux-mille ans la quantité de l'année ſolaire de trois-cens-ſoixante-cinq jours à près de ſix heures; qu'ils ont connu de même le mouvement diurne du ſoleil & de la lune; qu'ils ont ſçû obſerver les hauteurs méridiennes du ſoleil par l'ombre des Gnomons; & qu'ils calculoient paſſablement ces ombres pour en déduire la hauteur du Pole & la déclinaiſon du ſoleil; qu'ils ont ſçû aſſez bien l'aſcenſion droite des étoiles, & le tems où elles paſſoient par le méridien; comment les memes étoiles dans la même année ſe levent ou ſe couchent avec le ſoleil; & comment elles paſſent au méridien, tantôt au lever & tantôt au coucher du ſoleil; qu'ils ont donné des noms aux étoiles; & qu'ils ont partagé le ciel en conſtellations différentes; qu'ils y rapportoient le lieu des planetes; qu'ils diſtinguoient les étoiles, & qu'ils avoient des ſignes pour les diſtinguer. Enfin, conclut le Pere Gaubil, la lecture de l'Hiſtoire Chinoiſe démontre qu'on a toûjours eu à la Chine la connoiſſance de beaucoup des choſes d'Aſtronomie. Juſqu'où s'étendoit l'Aſtronomie des anciens Chinois.

Il y a plus de quatre-mille ans, ſi l'on en croit leur Hiſtoire, qu'ils ont établi une eſpece de Cycle ſolaire, ou de révolution, pour la ſupputation de leurs Annales, comme les Grecs avoient leurs Olympiades. Ce Cycle eſt de ſoixante ans, & il eſt parmi eux comme une eſpece de ſiécle pour l'ordre de leur Hiſtoire. Cycle ſolaire des Chinois.

Le Pere Nicolas Trigault, qui entra à la Chine en l'année 1619. & qui lût plus de cent volumes de leurs Annales, aſſûre que les obſervations céleſtes des Chinois ont commencé peu de tems après le déluge, & qu'ils ont fait ces obſervations, non pas ſelon les heures & les minutes, comme nous faiſons, mais par des dégrez entiers; qu'ils ont obſervé grand nombre d'Eclypſes avec l'heure, le jour, le mois, & l'année en laquelle elles ſont arrivées, mais non pas avec la durée ni avec la quantité de l'obſcura- Obſervations céleſtes, fondement de leur Chronologie.

Sciences des Chinois.

ſcuration; qu'enfin ils ont beaucoup plus remarqué de cometes & de nouvelles étoiles, que nos Aſtronomes Européans n'en ont obſervé. Toutes ces obſervations, tant d'Eclypſes que de cometes & de conjonctions, ne ſervent pas peu à aſſûrer leur Chronologie.

Ancien Obſervatoire près de *Nan king*.

Leur année eſt compoſée de trois-cens-ſoixante-cinq jours, & un peu moins de ſix heures, & ſur l'époque réglée du ſolſtice d'Hyver, qui étoit le point fixe de leurs obſervations, comme le prémier dégré du ſigne du Bélier eſt le nôtre, comptant de cent en cent dégrez, ils calculoient les mouvemens des planetes, & ajuſtoient toutes choſes avec des tables d'équations. Il y en a qui conjecturent qu'ils les ont reçûës des Arabes, qui entrerent avec les Tartares dans la Chine. Ils avoient bien longtems auparavant la ſcience des nombres, ſous laquelle ils voiloient les ſecrets de leur Politique, qui ne s'enſeignoient qu'aux Princes. Ils avoient déja depuis longtems un grand Obſervatoire ſur une haute montagne auprès de *Nan king* avec des édifices & des inſtrumens propres à obſerver. Tous ces inſtrumens étoient de bronze jetté, & ſi bien faits pour la varieté de leurs ornemens, que le Pere Matthieu Ricci, qui les vît l'an 1599, avoüe qu'il n'en a point vû de ſi beaux en nul endroit de l'Europe. Il y avoit plus de 250. ans qu'ils étoient expoſez à toutes les injures de l'air, ſans avoir reçû le moindre dommage.

Ancien Globe.

Entre ces inſtrumens étoit un grand Globe, avec tous les cercles paralleles & les méridiens gravez & diſtinguez par dégrez. Il étoit ſi grand que trois hommes n'auroient pû l'embraſſer. Il étoit élevé ſur un grand cube de bronze, & ce cube s'ouvroit d'un côté pour faire entrer au-dédans un homme qui pût tourner ce Globe, ſelon qu'il étoit néceſſaire, & au gré des Obſervateurs. Il n'y avoit ſur ce Globe, ni figures d'étoiles, ni figure de terre ou de pays. Ainſi il ſervoit égalément pour les obſervations du ciel & de la terre.

Ancienne Sphere.

Il y avoit en ſecond lieu une Sphere de deux braſſes de diametre avec ſon horiſon, & à la place des cercles étoient des armilles doubles, dont les travers repréſentoient les cercles ordinaires de la Sphere, & tous étoient diviſez en trois-cens-ſoixante-cinq dégrez, & chaque dégré en autant de minutes. Au milieu du Globe de la terre étoit une eſpece de canon d'arquebuſe percé, qui ſe tournoit de tous côtez au gré des Obſervateurs, pour regarder les étoiles, & pour en marquer le lieu ſur les dégrez que marquoit la ſituation de ce canon.

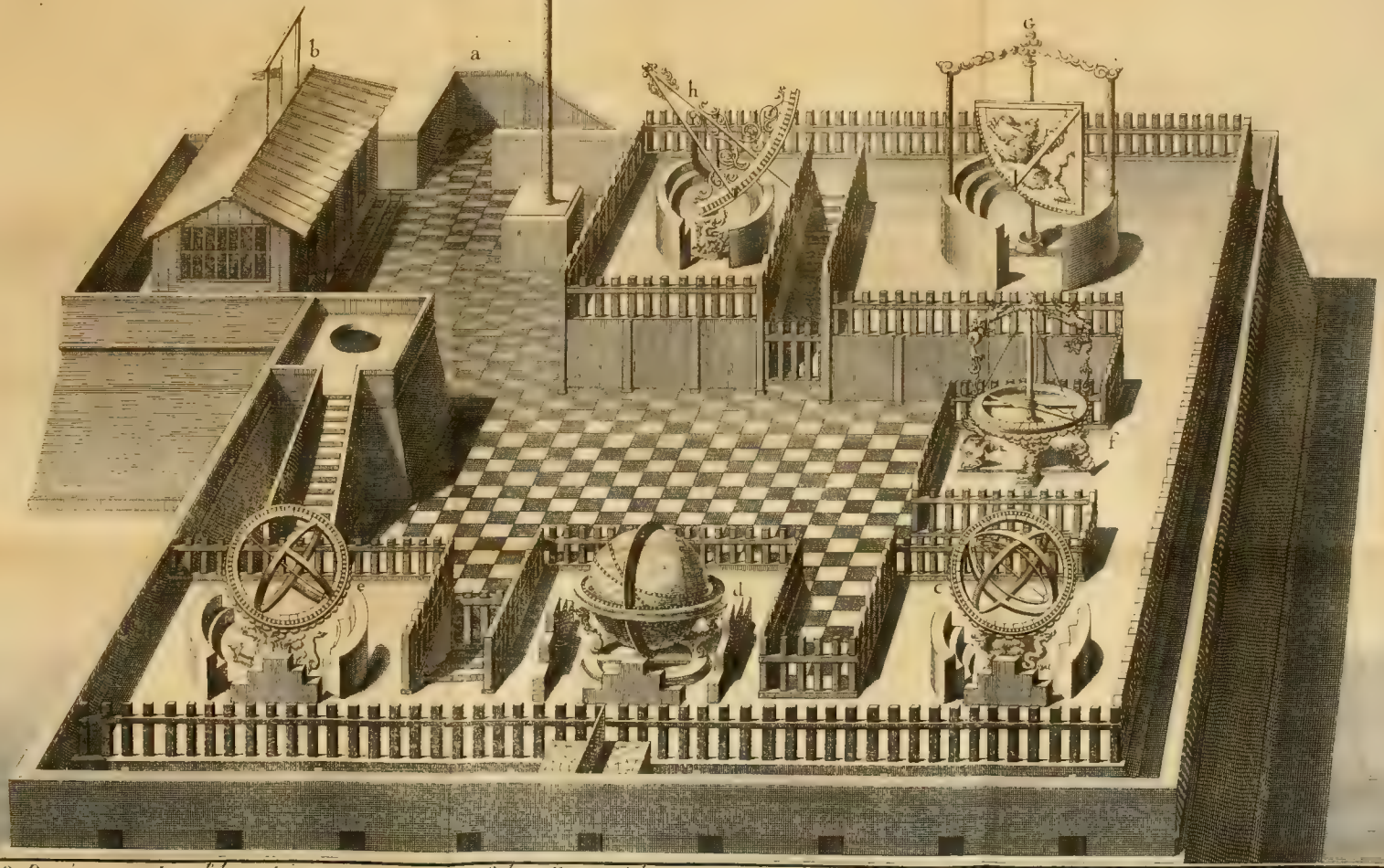
Ancien Cadran pour fixer le ſolſtice & l'équinoxe.

Le troiſieme inſtrument étoit un Cadran élevé de quatre ou cinq braſſes ſur une grande table de pierre, tournée directement au Nord, avec un petit canal pour s'aſſûrer par le moyen de l'eau, ſi la pierre étoit à plein ſur l'horiſon, & le ſtile à angles droits : l'un & l'autre étoient diviſez par dégrez, pour obſerver par le moyen de l'ombre les vrais points des ſolſtices & de l'équinoxe.

Autre grande machine aſtronomique.

La plus grande des Machines étoit compoſée de trois ou quatre Aſtrolabes joints l'un à l'autre avec leur alidade & leurs pinnules, pour obſerver : l'un incliné au Midi repréſentoit l'équinoxial, l'autre qui le croiſoit, repréſentoit le méridien. Celui-ci étoit mobile pour le conduire où l'on vou-

Obſervatoire de Peking.



a. *Degré pour monter a l'obſervatoire.*
b. *Salle ou se retirent les obſervans.*
c. *Sphere Equinoxiale.*
d. *Globe Celeste.*
e. *Sphere Zodiacale.*
f. *Horison azimut.*
G. *Quart de Cercle.*
h. *Sextant.*

P. v. d. Sype, fec.

vouloit, auſſibien qu'un troiſieme qui ſervoit de vertical, ſelon qu'on le vouloit tourner. Leurs dégrez étoient diſtinguez par de petits boutons, afin qu'on les pût compter, & même obſerver pendant l'obſcurité. SCIENCES DES CHINOIS.

Les uſages de ces inſtrumens & de chacune de leurs parties, étoient marquez en caractères Chinois avec les noms de leurs conſtellations, qui ſont au nombre de vingt-huit, comme je le dirai dans la ſuite, & qui répondent à nos douze ſignes. Ils ſemblent avoir été faits pour l'élevation de trente-ſix dégrez.

Il y avoit à *Peking* des inſtrumens tout-à-fait ſemblables, & qui étoient apparemment ſortis de la même main. Ils étoient placez dans un Obſervatoire peu conſidérable par ſa ſituation, par ſa figure, & par le bâtiment. Déſcription de l'ancien Obſervatoire de *Peking*.

Quand on étoit entré dans une cour d'une médiocre ſituation, on voyoit un petit corps de logis ſervant de logement à ceux auxquels on avoit confié la garde de l'Obſervatoire. A droite en entrant, on montoit par un eſcalier fort étroit ſur une tour quarrée, ſemblable à celles dont on fortifioit autrefois les murailles des villes. Elle étoit attachée en dédans aux murs de *Peking*, & élevée ſeulement au-deſſus du rempart de dix à douze pieds. C'étoit ſur la platte forme de cette tour que les Aſtronomes Chinois avoient placé leurs machines, leſquelles en occupoient tout l'eſpace.

Le P. Verbieſt les ayant jugées inutiles pour les obſervations aſtronomiques, perſuada à l'Empereur de les faire retirer, pour en placer d'autres de ſa façon. Les machines ſont encore dans une ſalle qui joint la tour, enſevelies dans la pouſſiere & dans l'oubli. Témoignage que le P. le Comte en rend.

„ Nous ne les vîmes „ dit le Pere le Comte, qu'au travers d'une fenêtre grillée. Elles nous „ parurent fort grandes & bien fonduës, d'une forme approchante de nos „ anneaux aſtronomiques. C'eſt tout ce que nous pûmes découvrir. „ On avoit néanmoins jetté dans une cour écartée un Globe céleſte de „ bronze de trois pieds ou environ de diametre. Nous le vîmes de plus „ près. La figure étoit un peu ovale; les diviſions peu exactes, & tout „ l'ouvrage aſſez groſſier.

„ On a pratiqué tout auprès un Gnomon dans une ſalle baſſe, (continuë le P. le Comte.) La fente par où paſſe le rayon du ſoleil, élevée „ environ de huit pieds, eſt horiſontale & formée de deux portions de „ cuivre ſoutenuës en l'air, qui peuvent en tournant s'approcher ou s'éloigner l'une de l'autre, pour agrandir ou rétrécir l'ouverture.

„ Plus bas eſt une table garnie de bronze, dans le milieu, & ſur la „ longueur de laquelle on a tracé une ligne méridienne de quinze pieds, „ diviſée par des lignes tranſverſales, qui ne ſont ni finies ni fort exactes. „ Tout autour de la table on a creuſé de petits canaux pour recevoir l'eau „ qui ſert à la mettre de niveau. C'eſt en matière d'ouvrage Chinois „ ce que j'ai vû de moins mauvais, & qui pourroit être de quelque uſage entre les mains d'un bon Obſervateur.".

Dans la ville de *Teng fong*, ville du troiſieme ordre de la Province de *Ho nan*, que les Chinois ont cru être le milieu du monde, parce qu'elle eſt au milieu de leur Empire, on voit encore une tour, du haut de laquelle on aſſûre que *Tcheou kong*, le plus habile Mathématicien qu'ayent eu les Obſervatoire de *Tcheou kong*, le plus habile

Sciences des Chinois.

Chinois plus de 1200. ans avant la naiſſance de Ptolomée, faiſoit ſes obſervations, paſſant les nuits entieres à conſidérer le lever, les mouvemens, & les figures des conſtellations.

Mathématicien des Chinois.

Il ſe ſervoit pour ſes obſervations d'une grande table de bronze couchée horiſontalement, ſur laquelle s'élevoit une longue plate bande du même métal en forme de ſtile, l'une & l'autre diſtinguées par dégrez, pour obſerver les projections de l'ombre quelques jours avant le ſolſtice, & quelques jours après, afin d'en remarquer le point précis, & la rétrogradation du ſoleil, qui étoit la ſeule époque de leurs obſervations, ainſi que je l'ai remarqué.

Tribunal d'Aſtronomie.

L'attachement & l'application qu'ont toûjours eu les Chinois aux obſervations céleſtes, leur a fait ériger un Tribunal d'Aſtronomie, qui eſt un des plus conſiderables de l'Empire, & qui dépend du Tribunal des Rits, auquel il eſt ſubordonné.

Ses fonctions.

De quarante-cinq en quarante-cinq jours ce Tribunal eſt obligé de préſenter à l'Empereur une figure céleſte, où ſoit marquée la diſpoſition du ciel, & les changemens qui doivent ſe faire dans l'air ſelon les variations des ſaiſons, avec les prédictions des maladies, ſéchereſſes, diſette de vivres, & les jours auxquels il y aura vent, pluye, grêle, tonnerre, neige & autres choſes ſemblables, à-peu-près comme nos Aſtrologues les marquent dans les Almanachs.

Outre ces obſervations, le principal ſoin de ce Tribunal eſt de calculer les Eclypſes, & d'avertir l'Empereur par une requête, du jour, de l'heure, & de la partie du ciel auxquels l'Eclypſe arrivera, combien elle durera, & de combien de doigts elle ſera.

Ce compte doit ſe rendre à l'Empereur quelques mois avant que l'Eclypſe arrive : & comme la Chine eſt diviſée en quinze Provinces fort étenduës, il faut calculer ces Eclypſes ſuivant la longitude & la latitude de chaque prémiere ville de toutes ces Provinces, & en envoyer le type par tout l'Empire, parce qu'il faut rendre raiſon de tout à une Nation très-curieuſe, & également attentive à ces phénomenes.

Le Tribunal des Rits & les *Colao* gardent ces obſervations & ces prédictions, & ont le ſoin de les envoyer dans toutes les Provinces & toutes les villes de l'Empire, pour y être obſervées à la manière de *Peking*, où eſt la Cour. Voici les cérémonies qui s'y obſervent.

Cérémonies pour obſerver une Eclypſe, & pendant qu'elle dure.

Quelques jours avant que l'Eclypſe doit arriver, le Tribunal des Rits fait afficher en gros caractères dans un lieu public, le jour, l'heure, & la minute à laquelle commencera l'Eclypſe, en quel lieu du ciel elle ſe verra, combien elle durera, quand l'aſtre commencera à s'obſcurcir, combien de tems il ſera obſcurci, & quand il ſortira de l'obſcurité.

Il fait auſſi avertir les Mandarins de tous les Ordres, afin qu'ils ſe trouvent ſelon la coûtume avec les habits & les marques de leur dignité dans la cour du Tribunal de l'Aſtronomie, pour attendre le moment auquel l'Eclypſe doit commencer. Ils ont tous de grandes tables où l'Eclypſe eſt figurée, & ils s'occupent à conſidérer ces tables, & à raiſonner enſemble ſur les Eclypſes.

Au

Au moment qu'ils s'apperçoivent que le ſoleil ou la lune commence à s'obſcurcir, ils ſe jettent tous à genoux, & frappent la terre du front. En même tems on entend un bruit épouvantable de tambours & de timbales par toute la ville, ſuivant la ridicule perſuaſion où étoient autrefois les Chinois, que par ce bruit ils ſecouroient le ſoleil ou la lune, & empêchoient que le dragon céleſte ne dévorât des aſtres ſi néceſſaires. SCIENCES DES CHINOIS.

Quoique les Sçavans & les Gens de qualité ſoient parfaitement détrompez de cette ancienne erreur, & qu'ils ſoient bien perſuadez que ces Eclypſes ſont des effets purement naturels, ils ne laiſſent pas de continuer leur ancienne cérémonie : tant ils ſont attachez à leurs uſages. Ces cérémonies ſe pratiquent de la même manière dans tous les lieux de l'Empire.

Tandis que les Mandarins ſont ainſi proſternez, il y en a d'autres à l'Obſervatoire, qui éxaminent attentivement le commencement, le milieu, & la fin de l'Eclypſe, & qui comparent leurs obſervations avec les figures qu'on leur a données. Ils portent enſuite ces obſervations ſignées & ſcellées de leur ſceau, pour être préſentées à l'Empereur, lequel de ſon côté obſerve l'Eclypſe dans ſon Palais avec la même attention. Les mêmes cérémonies ſe pratiquent dans tout l'Empire.

Le principal ouvrage de ce Tribunal eſt le Calendrier qui ſe diſtribuë chaque année dans tout l'Empire. Il n'y a point de livre dans le monde dont il ſe faſſe tant de copies, ni que l'on publie avec tant de ſolemnité. Il y a toûjours à la tête un Edit de l'Empereur, par lequel il eſt défendu ſous peine de la vie de ſe ſervir d'un Calendrier différent, ou d'entreprendre d'en publier quelque autre, ou d'y rien altérer ſous quelque prétexte que ce ſoit. Il faut néceſſairement en tirer pluſieurs millions d'exemplaires, parce qu'il n'y a perſonne à la Chine, qui ne veüille avoir ce livre, pour ſe régler pendant le cours de l'année. Calendrier de la Chine.

Trois Tribunaux ſont établis à *Peking*, pour dreſſer autant de Calendriers qui doivent être préſentez à l'Empereur. L'un de ces Tribunaux eſt auprès de l'Obſervatoire. Le ſecond, où l'on explique la théorie des aſtres, & les moyens de calculer, eſt une eſpece d'École publique pour les Mathématiques. Enfin le troiſieme, qui eſt aſſez près du Palais de l'Empereur, eſt celui où ſe traitent toutes les affaires qui regardent l'Aſtronomie, & où s'expédient tous les actes qui concernent cette Science. Trois Tribunaux chargez de le dreſſer.

Comme il y a trois Tribunaux pour les Mathématiques, il y a auſſi trois Claſſes de Mathématiciens; & même autrefois des Aſtrologues Mahométans en compoſoient une quatrieme, qui ne ſubſiſte plus.

C'eſt la prémiere de ces Claſſes qui eſt chargée de dreſſer le Calendrier, de calculer les Eclypſes du ſoleil & de la lune, & de faire toutes les autres ſupputations aſtronomiques.

On met au jour tous les ans trois ſortes de Calendriers en langue Tartare & en langue Chinoiſe. Le plus petit des trois, qui eſt le Calendrier commun, diſtingue l'année par des mois lunaires, avec l'ordre des jours de chaque mois, l'heure & les minutes du lever & du coucher du ſoleil pour chaque jour, la durée des jours & des nuits, ſelon les diverſes éleva- Trois ſortes de Calendriers.

Sciences des Chinois.

élevations des Poles de chaque Province, l'heure & les minutes des conjonctions & des oppoſitions du ſoleil & de la lune; c'eſt-à-dire, les nouvelles & les pleines lunes, les prémiers & les derniers quartiers que les Aſtronomes nomment les quadratures de cet aſtre, l'heure & les minutes de l'entrée du ſoleil dans chaque ſigne, & chaque demi-ſigne du Zodiaque. Car les Chinois, ainſi que je l'ai dit, & que je l'expliquerai plus bas, diſtinguent autrement que nous les conſtellations, & font vingt-huit ſignes du Zodiaque, auxquels ils donnent autant de noms différens.

Le ſecond Calendrier eſt celui des mouvemens des planetes, qui ſont obſervez exactement pour chaque jour, de la manière dont ils doivent paroître dans le ciel. C'eſt un livre ſemblable aux Ephémérides d'Argolus, qui marquent tous les jours le lieu du ciel où ſe trouve chaque planete, avec un calcul exact des heures & des minutes de leur progrès. Ils y ajoûtent pour chaque planete la diſtance qu'elle a avec la prémiere étoile de la conſtellation la plus prochaine des vingt-huit qui diſtinguent parmi eux tout le ciel, & ils marquent les dégrez & les minutes de cette diſtance. Ils mettent auſſi le jour, l'heure, & les minutes auxquelles chaque planete entre dans chaque ſigne; mais on n'y marque point d'autres aſpects que les ſeules conjonctions.

Le troiſieme Calendrier qui ſe préſente ſeulement à l'Empereur & manuſcrit, contient toutes les conjonctions de la lune avec les autres planetes, & ſes approches des étoiles fixes dans l'étenduë d'un dégré de latitude avec leurs juſtes diſtances : ce qui demande une grande exactitude dans les calculs & les ſupputations.

Aſſiduité des Chinois à obſerver le ciel.

C'eſt pourquoi tous les jours & toutes les nuits de l'année, il y a cinq Mathématiciens ſur la tour qui obſervent continuellement le ciel. L'un conſidere attentivement ce qui ſe paſſe du côté du Zénith; l'autre a les yeux tournez du côté de l'Orient; le troiſieme vers l'Occident; le quatrieme au Midi; & le dernier au Septentrion; afin d'être exactement inſtruits de ce qui ſe paſſe aux quatre parties du monde. Ils en doivent tenir un compte exact, qu'ils préſentent tous les jours aux Préſidens du Tribunal des Mathématiques, & par eux à l'Empereur. Leurs obſervations ſont marquées par des écrits & des figures, avec le nom & le ſeing de ceux qui les ont faites, & de l'heure à laquelle ils les ont faites.

Année des Chinois.

L'année des Chinois commence par la conjonction du ſoleil avec la lune, ou par la nouvelle lune la plus proche du quinzieme dégré d'Aquarius, qui eſt ſelon nous un ſigne où le ſoleil entre vers la fin de Janvier, & y demeure preſque tout le mois de Fevrier. Ils font de ce point là le commencement de leur Printems. Le quinzieme dégré du Taureau eſt le point qui détermine pour eux le commencement de l'Eté; le quinzieme du Lion, celui de l'Automne; & le quinzieme du Scorpion celui de l'Hyver.

Leurs mois.

Ils ont douze mois lunaires entre leſquels il y en a de petits, qui ne ſont que de vingt-neuf jours, & de grands, qui ſont de trente. Tous les cinq

ans

ans ils ont des intercalaires pour ajuſter les lunaiſons avec le cours du ſoleil. Ils diviſent, comme nous, les ſemaines ſelon l'ordre des planetes, à chacune deſquelles ils aſſignent quatre conſtellations, une par jour, tellement qu'après les vingt-huit qui ſe ſuccedent de ſept en ſept, ils retournent à la prémiere. SCIENCES DES CHINOIS.

Leur jour commence, comme le nôtre, à minuit, & s'étend juſqu'à un autre minuit; mais ils ne le diviſent qu'en douze heures égales, dont chacune fait deux des nôtres. Ils ne les comptent pas, comme nous, par des nombres, mais par des noms & des figures particulieres. Diviſion du jour.

Ils diviſent encore le jour naturel en cent parties, & chacune de ces parties en cent minutes: enſorte que ſon étenduë eſt de dix-mille minutes qu'ils obſervent d'autant plus exactement, qu'ils ſont pour la plûpart dans cette perſuaſion ridicule, qu'en tous ces tems il y a des momens heureux ou malheureux, ſelon la poſition du ciel & les divers aſpects des planetes. Selon eux l'heure de minuit eſt heureuſe, parce que, diſent-ils, c'eſt l'heure à laquelle le monde fût créé. Ils croyent de meme qu'à la ſeconde, la terre fut produite, & l'homme formé à la troiſieme.

Cette ſorte de charlatans qui ne cherchent qu'à tromper par le ſecours de l'Aſtrologie judiciaire, & qui prédiſent les évenemens par la ſituation des planetes, & par leurs differens aſpects, ne laiſſent pas de s'accréditer auprès des eſprits foibles & ſuperſtitieux. Ils ſont la diſtinction des heures qui ſont propres à chaque choſe, à-peu-près comme le Calendrier de nos bergers, où l'on marque par des figures quand il faut ſe faire ſaigner, prendre médecine, tondre les brebis, couper les cheveux, faire voyage, couper les bois, ſemer, planter, &c. Ils marquent les tems propres à demander des graces à l'Empereur, à honorer les morts, à faire des ſacrifices, à ſe marier, à entreprendre des voyages, à bâtir des maiſons, à inviter ſes amis, & tout ce qui peut regarder les affaires publiques & particulieres: ce que pluſieurs obſervent ſi ſcrupuleuſement, qu'ils n'oſeroient rien faire contre l'ordre du Calendrier, qu'ils conſultent comme leur oracle. Crédulité des Chinois pour les prédictions de l'Aſtrologie judiciaire.

Voici à-peu-près la manière dont ils dreſſent leurs pronoſtics. Ils prennent dix caractères qu'ils attribuent à l'année, & dont chacun ſignifie un des cinq élémens; car ils en reconnoiſſent tout autant, ainſi que je le dis ailleurs. Ils les combinent en ſoixante diverſes manières avec les noms des douze heures du jour. Puis ils conſiderent les vingt-huit conſtellations, qui ont chacune une planete dominante: & ſur les propriétez de l'élément, de la conſtellation, & de la planete melez enſemble, ils forment leurs conjectures ſur le bon ou mauvais ſuccès des évenemens. Ils ont des volumes entiers de ces bagatelles. Comment ils dreſſent leurs pronoſtics.

Quand on voulut charger les Miſſionaires du Calendrier, ils s'en excuſerent. L'Empereur parût ſurpris: Hé quoi! leur dit-il; vous m'avez dit ſouvent que c'étoit la charité envers le prochain qui vous avoit conduit à la Chine: ce que je vous demande eſt très-important au bien public: quelle raiſon pouvez-vous avoir de ne pas accepter ce travail? Les Pe- Les Miſſionaires s'excuſent de faire le Calendrier.

Sciences des Chinois.

res répondirent qu'ils craignoient qu'on ne leur attribuât les superstitions ridicules qui s'ajoûtent au Calendrier. Ce n'est pas là ce que je souhaite, répliqua l'Empereur ; cela ne vous regardera point, & je n'ajoûte pas plus de foi que vous à ces imaginations ridicules. Ce que je vous demande, c'est ce qui concerne le Calendrier, & qui n'a de rapport qu'à l'Astronomie.

Ils s'en chargent, en faisant une déclaration publique.

Alors les Peres se rendirent aux volontez de l'Empereur ; mais ils firent une déclaration publique, par laquelle ils protesterent que non seulement ils n'avoient nulle part à ces folies, mais qu'ils les condamnoient absolument, le succès des actions des hommes ne dépendant nullement de l'influence des astres, mais de la sagesse avec laquelle ils se conduisent. Le feu Empereur *Cang hi*, qui avoit trop d'esprit & de sens pour donner dans de semblables extravagances, comme il l'avoit témoigné lui-même, approuva fort qu'ils s'expliquassent de la sorte.

L'Empereur doit approuver les Calendriers avant leur publication.

Le Calendrier dont je viens de parler, doit se donner à l'Empereur pour l'année suivante, le prémier jour du second mois de l'année. Quand l'Empereur l'a vû & approuvé, les petits Officiers du Tribunal appliquent sur chaque jour les superstitions dont j'ai parlé plus haut. Dans la suite, par ordre de l'Empereur, on le distribuë aux Princes, aux Seigneurs, aux grands Officiers de *Peking*, & on l'envoye dans chaque Province au Viceroi, qui le remet au Trésorier-Général de la meme Province. Celui-ci le fait imprimer, le distribuë à tous les Gouverneurs particuliers, & conserve les planches dans son Tribunal.

A la tête de ce Calendrier imprimé en forme de livre, est en couleur rouge le grand sceau du Tribunal de l'Astronomie, avec l'Edit de l'Empereur, qui défend sous peine de la vie, d'en suivre ou d'en publier un autre.

Cérémonies pour présenter le Calendrier à l'Empereur & à la famille Impériale.

La distribution de ce Calendrier se fait tous les ans avec beaucoup de cérémonie. Ce jour-là tous les Mandarins de la ville de *Peking* se rendent de grand matin au Palais. D'un autre côté les Mandarins du Tribunal Astronomique avec les habits de leur dignité, & les marques de leurs offices, conformes à leurs Dégrez, se rendent au lieu ordinaire de leurs assemblées pour accompagner les Calendriers.

Sur une grande machine dorée qui s'éleve en quarré en divers étages, & se termine en pyramide, on place les Calendriers qui doivent etre présentez à l'Empereur, à l'Impératrice, & aux Reines. Ils sont en grand papier, couverts de satin jaune, qui est la couleur de l'Empereur, & enveloppez proprement dans des sacs de drap d'or. Cette machine est portée par quarante valets de pied vêtus de jaune.

On porte ensuite dix ou douze autres machines plus petites, dorées & fermées de courtines rouges, sur lesquelles on met les Calendriers qui doivent étre présentez aux Princes du sang. Ils sont reliez de satin rouge, & dans des sacs tissus de soye & d'argent.

Suivent immédiatement après plusieurs tables couvertes de tapis rouges, sur lesquelles sont placez les Calendriers des Grands, des Généraux d'Armée, & des autres Officiers de la Couronne, tous scellez du sceau

ſceau du Tribunal Aſtronomique, & couverts de drap jaune. Chaque table porte le nom du Mandarin, ou du Tribunal, à qui les Calendriers apartiennent. SCIENCES DES CHINOIS.

Les porteurs qui ſe déchargent de leurs fardeaux à la derniere porte de la grande ſalle, & qui les arrangent avec les tables des deux côtez du paſſage, qu'ils appellent Impérial, ne laiſſent au milieu que la machine qui porte les Calendriers Impériaux.

Enfin les Mandarins de l'Académie aſtronomique prennent les Calendriers de l'Empereur & des Reines, & les portent ſur deux tables couvertes de brocard jaune, qui ſont à l'entrée de la ſalle Impériale. Là ils ſe mettent à genoux, & après s'être proſternez trois fois juſquà terre, ils livrent les Calendriers aux Intendans du Palais. Ceux-ci marchant chacun à leur rang, vont les préſenter à l'Empereur, puis les Eunuques les portent à l'Impératrice & aux Reines.

Cependant les Mandarins aſtronomiques retournent à la grande ſalle, où ſont les Mandarins de tous les Ordres, auxquels ils diſtribuent les autres Calendriers de cette manière.

Prémierement, tous les Princes envoyent chacun leur prémier Officier au paſſage Impérial, où ils reçoivent à genoux le Calendrier de leurs Maîtres, & ceux des Mandarins qui ſont à leur ſuite : ce qui monte du moins à douze-ou treize-cens Calendriers pour la Cour de chaque Prince. Manière de le diſtribuer aux Princes & aux Mandarins.

Paroiſſent enſuite les autres Seigneurs, les Généraux d'Armée, les Mandarins de tous les Tribunaux, leſquels reçoivent à genoux le Calendrier de la main des Mandarins aſtronomiques.

Quand la diſtribution en eſt faite, chacun d'eux va reprendre ſon rang dans la ſalle, & ſe tournant du côté le plus intérieur du Palais, au prémier ſignal qui ſe donne, ils ſe jettent tous à genoux, & ſe courbent trois fois juſqu'à terre. Après trois génuflexions & neuf profondes inclinations de tête, en reconnoiſſance de la grace qu'ils viennent de recevoir de l'Empereur, ils s'en retournent dans leur Hôtel.

A l'exemple de la Cour, les Gouverneurs & les Mandarins des Provinces reçoivent le Calendrier de la même manière dans la Capitale, chacun ſelon ſon rang. Pour ce qui eſt du peuple, il n'y a point de maiſon ſi pauvre, qui n'achete chaque année le Calendrier; & c'eſt pour cela qu'on en fait imprimer dans chaque Province vingt-cinq-à trente-mille par an.

Au reſte, c'eſt un ouvrage ſi reſpecté des Chinois & de leurs voiſins, & ſi important dans l'Etat, que pour ſe déclarer ſujet & tributaire du Prince, il ſuffit de recevoir ſon Calendrier; & que de le refuſer, c'eſt lever l'étendart de la révolte. Vénération des Chinois pour leur Calendrier.

Une marque ſenſible de la vénération qu'ont ces peuples pour leur Calendrier & pour leur Aſtronomie, c'eſt que *Yang quang ſien*, le plus grand ennemi du nom Chrétien, dans un livre plein de calomnies qu'il publia pour décrier la Réligion & l'Aſtronomie Européane, répete à chaque page, qu'il eſt indigne de la Majeſté de l'Empire, d'aſſujettir leur

Sciences des Chinois.

Calendrier à la réforme de quelques Aſtronomes Européans : car c'eſt, diſoit-il, comme ſi un vaſte & floriſſant Etat s'abaiſſoit juſqu'à recevoir la loi d'une petite Nation étrangere.

Conſtellations de l'Aſtronomie Chinoiſe.

Nous avons déja dit que les Aſtronomes Chinois partageoient le ciel en vingt-huit conſtellations. Ils y comprennent toutes les étoiles fixes, tant celles qui compoſent le Zodiaque, que celles qui ſont à ſes côtez. Voici les noms de ces conſtellations.

1. *Kao.*	10. *Niou.*	19. *Pie.*
2. *Kang.*	11. *Hio.*	20. *Tſuy.*
3. *Ti.*	12. *Guey.*	21. *Tſan.*
4. *Fang.*	13. *Che.*	22. *Cing.*
5. *Sin.*	14. *Pie.*	23. *Quey.*
6. *Vi.*	15. *Quey.*	24. *Licou.*
7. *Ki.*	16. *Leou.*	25. *Sing.*
8. *Teou.*	17. *Guey.*	26. *Chang.*
9. *Lieou.*	18. *Mao.*	27. *Te.*
		28. *Chin.*

Leur Auteur.

Ce fût *Yu*, Empereur de la famille *Hia*, qui partagea ainſi le ciel en vingt-huit conſtellations, pour diſtinguer les diverſes manſions de la lune : car quoique les Chinois ayent diſtingué, comme nous, le cours du ſoleil en trois-cens-ſoixante-cinq degrez & quinze minutes, dont nous compoſons nôtre année, ils ſe ſont plus réglez par les lunaiſons, que par le cours du ſoleil.

Inégalité de leurs eſpaces.

Les eſpaces qu'ils donnent à leurs conſtellations, ſont inégaux dans le nombre de leurs dégrez : mais toutes enſemble font un cercle de trois-cens-ſoixante dégrez. Sur ces principes on leur a fait des Cadrans, où le ſtile marque par ſon ombre toutes les révolutions céleſtes, & à quelle heure & à quel quart du jour & de la nuit chaque conſtellation paſſe par le méridien de *Peking*.

Ordre & diverſité des mois.

La manière qu'ils ont introduite de commencer leur année par la nouvelle lune la plus proche du mois de Fevrier, fait que le ſigne des Poiſſons eſt pour eux le prémier ſigne, le Belier le ſecond, & ainſi des autres : & parce qu'il n'y a que douze ſignes pour faire les douze mois ſolaires, & que les lunaiſons ne quadrent pas toujours avec ces ſignes, ils ont des lunaiſons intercalaires, auxquelles ils donnent le même ſigne qu'avoit la précédente, pour recommencer après, l'ordre des mois ſelon les ſignes qui leur ſont attribuez. Par ce moyen ils ont des mois qui ſuivent l'ordre des ſignes, d'autres qui ont quelques jours hors des ſignes, d'autres auxquels il en manque quelques-uns.

Inconvénient qui en reſulte.

Cette manière de ſupputer & d'intercaler leur fait des années de treize mois qui retournent de tems en tems. Ce fût ce qui donna occaſion au rétabliſſement des Miſſionaires Jéſuites dans la Chine, & qui mit fin à la rude perſécution qu'ils ſouffroient par les intrigues d'un Aſtronome Arabe, & d'un Mandarin Chinois, ennemi de la Réligion Chrétienne.

Comme

Sciences des Chinois.

Comme les Tables des Aſtronomes Chinois étoient imparfaites, & qu'après une certaine ſuite d'années, on étoit obligé d'y faire des corrections, qu'il s'étoit gliſſé d'ailleurs des fautes énormes dans le Calendrier dreſſé par les Aſtronomes, qui avoient remplacé le Pere Adam Schaal, on eût recours aux Européans, ſurtout au Pere Ferdinand Verbieſt. Ils étoient alors chargez de neuf chaînes, & gardez très-étroitement dans les priſons publiques de la ville. Feu l'Empereur *Cang hi*, qui étoit encore jeune, envoya quatre Grands-Mandarins qui étoient *Colao* *, pour demander aux Miſſionaires s'ils reconnoiſſoient quelques fautes dans le Calendrier Chinois, tant de la préſente année que de la ſuivante. Ces deux Calendriers avoient été faits ſur les anciennes Tables aſtronomiques de la Chine.

Donne occaſion au retabliſſement des Miſſionaires.

Le Pere Verbieſt répondit, que les Calendriers étoient remplis de fautes, & que nommément on y donnoit treize mois à l'année ſuivante, qui étoit la huitieme de l'Empereur *Cang hi*. Les Mandarins inſtruits d'une erreur ſi groſſiere, & de pluſieurs autres fautes qu'on leur fit remarquer, allerent incontinent en rendre compte à l'Empereur, qui donna ordre que les Miſſionaires ſe rendiſſent le lendemain matin au Palais.

Fautes que les Miſſionaires priſonniers trouvent dans le Calendrier.

Le lendemain à l'heure marquée le P. Buglio, le P. Magalhaens, & le P. Verbieſt furent conduits dans une grande ſalle du Palais, où tous les Mandarins du Tribunal aſtronomique les attendoient. Ce fût en leur préſence que le Pere Verbieſt decouvrit les erreurs du Calendrier.

Admis à l'audience de l'Empereur.

Le jeune Empereur, qui ne les avoit jamais vû, les fit entrer dans ſon apartement avec tous les Mandarins du Tribunal aſtronomique. Il fit placer le P. Verbieſt vis-à-vis de ſa perſonne; & le regardant d'un air ſerain. Sçavez-vous, lui dit-il, le moyen de faire voir d'une manière ſenſible, ſi le Calendrier s'accorde ou ne s'accorde pas avec le ciel?

Expédient que le P. Verbieſt propoſe pour juger de l'exactitude du Calendrier.

Le Pere répondit que c'étoit une choſe aiſée à demontrer; que les inſtrumens aſtronomiques qui étoient dans l'Obſervatoire, étoient faits pour cet uſage, afin que ceux qui ſont occupez du gouvernement de l'Etat, & qui n'ont pas le loiſir de s'appliquer à l'Aſtronomie, puſſent en un inſtant vérifier les calculs, & voir s'ils s'accordent avec le ciel. Si Vôtre Majeſté le ſouhaite, pourſuivit le Pere, qu'on mette dans l'une de ſes cours un ſtile, une chaiſe, & une table de la grandeur qu'on voudra, je ſuis prêt de calculer préſentement la longueur de l'ombre que ce ſtile fera à l'heure déterminée par Vôtre Majeſté. Par la grandeur de l'ombre il ſera aiſé de conclure la hauteur du ſoleil, & de ſa hauteur, le lieu où il eſt du Zodiaque. De-là on jugera ſi le lieu du ſoleil eſt bien marqué dans le Calendrier pour chaque jour.

Un Aſtronome Mahométan déclame contre les Miſſionaires.

L'expédient plût à l'Empereur. Il demanda aux Mandarins s'ils ſçavoient cette manière de ſupputer, & de prédire la longueur de l'ombre. Le Mahométan répondit hardiment qu'il la connoiſſoit, & que c'étoit une règle ſûre pour diſtinguer le vrai d'avec le faux. Puis il ajoûta, qu'on devoit bien ſe donner de garde de ſe ſervir à la Chine des Européans & de leurs ſciences, qui deviendroient fatales à l'Empire; & il prit de-là occaſion d'invectiver contre la Réligion Chrétienne. L'Em-

* Miniſtres de l'Empire.

SCIENCES DES CHINOIS.

Réponſe que lui fait l'Empereur.

L'Empereur changeant de viſage, lui dit: „ Je vous ai commandé „ d'oublier le paſſé, & de ne ſonger qu'à donner une bonne Aſtronomie. „ Oſez-vous vous emporter de la ſorte en ma préſence? Vous-même ne „ m'avez-vous pas preſenté pluſieurs requêtes, afin de chercher par tout „ l'Empire des Aſtronomes habiles? Il y a quatre ans qu'on les cherche, „ & qu'on ne les trouve pas: & voilà Ferdinand Verbieſt qui entend par- „ faitement l'Aſtronomie, & qui étoit tout à portée dans cette Cour, vous „ ne m'en avez pas dit un ſeul mot. Vous ne faites que trop voir que „ vous êtes un homme paſſionné, & que vous n'agiſſez pas de bonne foi. Ces paroles piquerent extrêmement les deux Gouverneurs de l'Empire, protecteurs des Aſtronomes Chinois.

Enſuite l'Empereur reprenant un viſage ſerein, fit au Pere Verbieſt diverſes queſtions qui concernoient l'Aſtronomie, & il chargea les *Colao* & les Mandarins qui étoient à ſes côtez, de lui déterminer un ſtile pour ſupputer l'ombre.

Le Mahométan avoüe ſon ignorance, qui excité le reſſentiment de l'Empereur.

Comme ces *Colao* y travailloient dans le Palais même, l'Aſtronome Mahométan avoüa franchement qu'il ne ſçavoit pas cette manière de calculer l'ombre. Ils en avertirent auſſitôt l'Empereur.

Ce Prince fût ſi offenſé de l'impudence de l'Aſtronome, qu'il eût deſſein de le faire punir ſur le champ: mais ayant fait réflexion qu'il valoit mieux différer juſqu'à ce que le ciel eût découvert ſon impoſture en préſence de ſes protecteurs, il ordonna que le Pere feroit ſeul ſon calcul ce jour-là même, & que le lendemain les *Colao* & les Mandarins iroient à l'Obſervatoire, pour voir préciſément à midi la longueur de l'ombre au ſtile qu'on avoit préparé.

Il y avoit dans l'Obſervatoire de *Peking* une colomne de bronze de figure quarrée, haute de huit pieds géométriques & de trois pouces. Elle étoit élevée ſur une table de même matière, longue de dix-huit pieds, large de deux, & épaiſſe d'un pouce. Cette table étoit diviſée en dix-ſept pieds depuis le bas de la colomne, & chaque pied en dix parties qu'on appelle pouces, & chaque pouce en dix autres petites parties qu'on nomme minutes. Le tout étoit environné d'un petit canal large & profond d'un demi-doigt, creuſé dans le bronze le long des bords. On remplit ce canal d'eau, pour mettre par ce moyen la table dans une ſituation horiſontale. Cette machine ſervoit autrefois à éxaminer les ombres méridiennes. Mais la colomne s'étoit notablement inclinée par la ſuite des tems, & ne faiſoit plus un angle droit avec la table.

Obſervation que le P. Verbieſt fait, pour prendre la hauteur du ſoleil.

Le ſtile ayant été déterminé de huit pieds, quatre doigts & neuf minutes, le Pere attacha ſur la colomne une planche bien unie, & parallele à l'horiſon, préciſément à la hauteur déterminée, & par le moyen d'une perpendiculaire, tirée du haut de cette planche juſqu'à la table, il marqua le point, duquel il faloit prendre le commencement de l'ombre. Le ſoleil étoit alors vers le ſolſtice d'Hyver, & faiſoit les ombres plus longues qu'en tout autre tems de l'année.

Après avoir fait ſon calcul ſelon les règles de la Trigonometrie, il trou-

trouva que l'ombre du ſtile devoit être le lendemain à midi de ſeize pieds & ſix minutes & demie. Il traça une ligne tranſverſale ſur la table de bronze, pour marquer que l'ombre viendroit juſques-là, & qu'elle ne ſeroit ni plus longue ni plus courte. Tous les Mandarins ſe rendirent le lendemain à l'Obſervatoire par ordre de l'Empereur; & quand il fût midi, l'ombre toucha juſtement la ligne que le Pere avoit tracée ſur la table: dont ils parurent extrêmement ſurpris. SCIENCES DES CHINOIS.

L'Empereur prit beaucoup de plaiſir au récit qu'on lui fit de cette prémiere obſervation, & ordonna que le Pere en recommenceroit une autre le lendemain à midi dans la grande cour du Palais. Les *Colao* avertirent auſſitôt le Pere Verbieſt; & prenant une règle de cuivre, longue d'un pied géométrique, qu'il avoit alors entre les mains, ils déterminerent deux pieds, deux pouces, pour la longueur du ſtile. Il la renouvelle dans la Cour du Palais.

Quand il fût de retour à la maiſon, il fit ſon calcul; après quoi il prépara un ais bien poli, avec un autre qui portoit deſſus à plomb, & qui devoit ſervir de ſtile. Le prémier ais étoit diviſé en pieds & en pouces, & avoit trois vis, par le moyen deſquelles il étoit facile de lui donner une ſituation horiſontale. Il alla le jour ſuivant au Palais avec cette machine qu'il plaça dans la grande cour, & qu'il ajuſta directement au méridien, après avoir marqué par une ligne droite, tirée ſur l'ais horiſontal, l'extrêmité de l'ombre, qui ſelon ſa ſupputation devoit être de quatre pieds, trois pouces, quatre minutes & demie.

Les *Colao* & les autres Mandarins nommez pour aſſiſter à l'obſervation, ſe rendirent dans le même lieu un peu avant midi. Ils formerent un cercle autour du ſtile, & comme l'ombre leur paroiſſoit fort longue, parce qu'elle ne portoit pas encore ſur l'ais horiſontal, mais à côté de la machine ſur la terre; on voyoit les *Colao* qui ſe parloient à l'oreille, & qui rioient enſemble, dans la perſuaſion où ils étoient que le Pere s'étoit trompé.

Mais un moment avant midi que l'ombre gagna l'ais horiſontal, elle ſe raccourcit tout-à-coup, & parût preſque ſur la ligne qui étoit marquée. A l'heure de midi elle tomba préciſément ſur la ligne. Le Mandarin Tartare témoignant plus que tous les autres ſon étonnement, s'écria: Le grand Maître que nous avons ici! Les autres Mandarins ne dirent mot; mais dès ce moment-là ils conçurent contre le Pere une jalouſie qui a toûjours continué depuis. Excite l'étonnement & la jalouſie des Mandarins.

On informa l'Empereur du ſuccès de l'obſervation, & on lui préſenta même la machine, qu'il reçût favorablement. Elle étoit de l'invention du P. Magalhaens qui l'avoit travaillé durant la nuit avec une extrême juſteſſe.

L'Empereur, pour ne pas décider trop favorablement ſur une affaire qui paſſoit dans l'eſprit des Chinois pour être très-délicate, voulut que le Pere fît le jour ſuivant une troiſieme obſervation dans la tour aſtronomique, & ordonna qu'on lui aſſignât un nouveau ſtile. Il retourna donc à l'Obſervatoire, où il fit attacher, comme la prémiere fois, une longue règle bien polie ſur la colomne de bronze à la hauteur donnée, La même obſervation réïtérée pour la troiſieme fois avec

qui

Sciences des Chinois.

qui étoit de huit pieds cinq minutes & cinq ſecondes. Il tira auſſi une ligne tranſverſale ſur la table de cuivre, pour marquer le terme de l'ombre, qui, ſelon la ſupputation qu'il avoit faite, devoit être de quinze pieds, huit pouces & trois minutes.

un égal ſuccès.

Les *Colao* & les Mandarins qui avoient aſſiſté aux prémieres obſervations, furent auſſi préſens à celle-ci. A l'heure du midi l'ombre du ſtile arriva juſtement à la ligne que le Pere avoit tracée, & ſes ennemis même, qui aſſiſtoient à tout par ordre de l'Empereur, ne pûrent s'empêcher de lui rendre juſtice, & de loüer la méthode Européane.

L'Aſtronome Mahométan dont j'ai parlé, n'avoit pour toute connoiſſance du ciel, que de vieilles Tables Arabes qu'il avoit reçûës de ſes ancêtres, & dont il ſuivoit un peu l'uſage. Cependant il travailloit depuis plus d'un an par ordre des Régens de l'Empire à lá correction du Calendrier Chinois, qu'on ſçavoit aſſez n'etre pas d'accord avec les phénomenes céleſtes.

Il avoit déja fait à ſa façon & préſenté à l'Empereur en deux volumes ceux de l'année qui alloit commencer. Le prémier volume contenoit les mois lunaires, les jours & les heures des nouvelles & pleines lunes de chaque mois, & les deux quadratures, le tems auquel le ſoleil ſe trouvoit au commencement & au milieu de chaque ſigne, ſelon l'ancienne méthode de la Chine. On voyoit dans le ſecond volume le lieu des ſept planetes qu'il avoit calculé pour tous les jours de l'année, à-peu-près comme nous le voyons dans les Ephémérides d'Argolus & des autres Aſtronomes d'Europe.

L'Empereur fait éxaminer par le P. Verbieſt les Calendriers Chinois.

L'Empereur ayant été perſuadé par les trois obſervations de l'ombre, que les calculs du P. Verbieſt s'accordoient avec le ciel, lui ordonna d'éxaminer ces deux livres de l'Aſtronome Mahométan.

Il n'étoit pas difficile de trouver grand nombre de fautes dans ce nouveau Calendrier. Car outre que les choſes y étoient mal arrangées & plus mal calculées, il s'y trouvoit des contradictions viſibles. C'étoit un melange de Chinois & d'Arabe, de ſorte qu'on pouvoit auſſibien le nommer un Calendrier Arabe que le Calendrier Chinois.

Aſſemblée convoquée à cette occaſion.

Le P. Verbieſt fit un petit recüeil où il marquoit à chaque mois les erreurs les plus groſſieres du Mahométan dans le cours des ſept planetes, & il les mit toutes au bas de ſa requéte qui fût préſentée à l'Empereur. Sa Majeſté convoqua auſſitôt l'Aſſemblée générale des Regulos ſes parens, des Mandarins de la prémiere Claſſe, des principaux Officiers de tous les Ordres & de tous les Tribunaux de l'Empire, & leur envoya la requéte du Pere, pour délibérer entr'eux ſur les réſolutions qu'il faloit prendre. On n'avoit jamais vû d'Aſſemblée ſi conſidérable, ni ſi ſolemnellement convoquée pour de ſimples affaires aſtronomiques, & l'on eût dit qu'il s'agiſſoit de la conſervation & du ſalut de tout l'Empire.

L'Empereur n'étoit pas encore ſorti de minorité: mais ſans rien témoigner au déhors, il nouriſſoit depuis longtems une averſion ſecrete pour les Gouverneurs que ſon pere lui avoit donnez. Ayant remarqué qu'ils avoient

avoient condamné l'Aſtronomie d'Europe, & qu'ils protégeoient les Aſtronomes Chinois, il ſaiſit cette occaſion de caſſer & d'annuller tous les actes qu'ils avoient faits. C'eſt pourquoi quelques-uns de ceux en qui il avoit le plus de confiance, lui conſeillerent ſecretement de rendre cette Aſſemblée la plus auguſte & la plus ſolemnelle qu'il ſeroit poſſible. SCIENCES DES CHINOIS.

On y lût publiquement la requête du P. Verbieſt, ſur laquelle les Seigneurs, & les principaux Membres du Conſeil prononcerent unanimement, que la correction d'un Calendrier étant une affaire importante, & l'Aſtronomie une ſcience difficile, dont peu de gens ſont capables, il faloit éxaminer en public & par les inſtrumens de l'Obſervatoire, les fautes énoncées dans ſa requête. Réſolution qu'on y prend.

Cet Arrêt du Conſeil fût confirmé par l'Empereur, qui nomma outre les *Colao* & les Mandarins, tous les Préſidens des grands Tribunaux, & vingt Mandarins de la prémiere Claſſe, pour aſſiſter aux obſervations du ſoleil & des planetes qui devoient ſe faire à l'Obſervatoire. Confirmée par l'Empereur.

Le ſuprême Tribunal des Rits, auquel celui de l'Aſtronomie eſt ſubordonné, fit venir le P. Verbieſt & l'Aſtronome Mahométan, & leur donna ordre de régler de bonne heure les obſervations qu'il faloit faire, & de les mettre par écrit avec la manière d'obſerver. Le Tribunal des Rits ordonne au P. Verbieſt & au Mahométan de régler chacun leurs obſervations.

Le Pere avoit déja calculé le lieu du ſoleil, de la lune, & des autres planetes qui paroiſſoient durant la nuit, marquant juſqu'aux dégrez & aux minutes du Zodiaque où nos Tables d'Europe les mettoient en de certains jours, pour leſquels celles du Mahométan ſe trompoient davantage. Ses ſupputations furent préſentées aux Mandarins de ce Tribunal, qui régla que l'un & l'autre iroient à l'Obſervatoire, & que chacun prenant un des Inſtrumens que l'on y voit, & le dreſſant vers le ſoleil, cacheteroit & ſigneroit de ſa main le dégré & les minutes, où il jugeoit que chaque planete devoit être.

La prémiere obſervation ſe fit donc le jour auquel le ſoleil entre dans le quinzieme dégré du Verſeau. Un grand Quart de nonante que le Pere avoit diſpoſé dans le méridien, montroit avec ſon Alidade la hauteur méridienne que le ſoleil devoit avoir ce jour-là, & la minute du Zodiaque qu'il devoit occuper à l'heure du midi.

Il y avoit déja dix-huit jours qu'il avoit affermi l'Alidade dans cette ſituation, & qu'il y avoit poſé ſon cachet. Quand le jour & l'heure furent venus, le rayon du ſoleil s'inſinuant par une des pinnules, n'étoit nullement éloigné de l'autre. Un Sextant de ſix pieds de rayon qu'il avoit encore placé dix-huit jours auparavant à la hauteur de l'Equateur, montroit la déclinaiſon du ſoleil avec tant d'exactitude, qu'on n'y pouvoit trouver le moindre défaut. Juſteſſe de celles du Miſſionaire.

Quinze jours après, le Pere eût le bonheur de réüſſir de la même manière, en obſervant avec les mêmes inſtrumens l'entrée du ſoleil dans le ſigne des Poiſſons. Cette obſervation lui étoit néceſſaire pour décider la célèbre queſtion, s'il faloit ôter ou non le mois intercalaire du Calendrier

Sciences des Chinois.

Chinois. La hauteur méridienne du ſoleil & la déclinaiſon qu'il avoit ce jour-là, démontrerent clairement qu'il le faloit.

Quant au lieu des autres planetes, comme il étoit néceſſaire d'obſerver pendant la nuit, pour réfuter ce que le Mahométan en avoit écrit dans ſon Calendrier, il crut qu'il ne le pourroit faire plus clairement & d'une manière plus ſenſible, qu'en propoſant d'obſerver leurs diſtances des étoiles fixes. Il avoit déja ſupputé ces diſtances, & pluſieurs jours auparavant, en préſence de quelques Mandarins, il avoit marqué ſur une Carte du ciel dont il devoit ſe ſervir, la diſtance où ces mêmes étoiles ſe trouveroient à l'heure que l'Empereur avoit déterminée. Il fit porter à l'Obſervatoire ſon Quart de nonante, ſon Demi-cercle, ſes Cartes, & tous les autres inſtrumens qu'il crut propres pour cette obſervation.

Le jour marqué étant venu, on vit la Cour partagée dans l'attente de ce que le Pere avoit promis. Sur le ſoir les *Colao*, les Mandarins, les Mathématiciens des trois Tribunaux, tant Chinois que Tartares, accoururent de tous les quartiers de la ville, ceux-ci accompagnez d'un grand cortege de gens à cheval, & ceux-là dans leurs chaiſes portez ſur les épaules de leurs valets.

Ayant vû clairement que de tout ce que le Pere avoit propoſé, il n'y avoit pas une ſeule choſe qui ne fût conforme à ce qu'il avoit prédit & ſuppoſé, ils furent convaincus par leurs propres yeux, que les Calendriers tant Chinois, qu'Arabes, que le Mathématicien Mahométan avoit préſentez à l'Empereur, étoient remplis de fautes, & ils allerent auſſitôt en informer Sa Majeſté.

L'affaire portée au Conſeil de l'Empereur.

L'Empereur ayant appris combien les obſervations du P. Verbieſt avoient été juſtes & exactes, ordonna que l'affaire ſeroit éxaminée dans ſon Conſeil. Les deux Aſtronomes dont on blâmoit le Calendrier, ſçavoir *Yang quang ſien*, & *Uming huen*, ſe trouverent, contre leur coûtume, à l'aſſemblée, & par leurs brigues, en partagerent les ſuffrages.

Les ſentimens y ſont partagez.

Les Mandarins qui étoient à la tête du Conſeil, ſouffroient impatiemment que l'Aſtronomie Chinoiſe fût proſcrite, & que celle d'Europe eût le deſſus. Ils ſoutenoient qu'il étoit de la Majeſté de l'Empire de ne rien changer à une ſcience, dont toutes les Nations avoient tiré juſqu'ici leurs Loix, leur Politique, & la ſageſſe de leur Gouvernement; qu'il valoit mieux conſerver l'ancienne Aſtronomie qu'ils tenoient de leurs peres, quoiqu'un peu défectueuſe, que d'en introduire une autre qui étoit étrangere. Ils donnoient aux deux Aſtronomes la gloire de combattre pour leur patrie, & les regardoient comme les zélez défenſeurs de la grandeur de leurs Ancêtres.

Diſcours téméraire de *Yang quang ſien.*

Les principaux Mandarins Tartares étoient d'un ſentiment tout oppoſé, & s'attachoient au ſentiment de l'Empereur, qui favoriſoit le P. Verbieſt. On diſputa de part & d'autre avec beaucoup de véhémence. Enfin *Yang quang ſien*, enflé de la protection des Miniſtres d'Etat dont il s'étoit aſſûré, éleva la voix; & s'adreſſant aux Tartares: „ Si vous vous

„ livrez

„ livrez à l'opinion de Ferdinand, leur dit-il, en recevant l'Aſtronomie „ qu'il vous apporte, aſſûrez-vous que l'empire des Tartares ne durera „ pas longtems à la Chine ". Sciences des Chinois.

Un diſcours ſi téméraire fût reçû avec indignation des Mandarins Tartares, qui le rapporterent auſſitôt à l'Empereur. Sa Majeſté ordonna à l'inſtant qu'on chargeât *Yang quang ſien* de chaînes, & qu'on le renfermât dans les priſons publiques. Comment reçû.

Au même tems le P. Verbieſt reçût ordre de réformer le Calendrier, & l'Aſtronomie de tout l'Empire, & on lui donna la direction du Tribunal des Mathématiques. On voulut l'honorer de pluſieurs autres titres, mais il les refuſa conſtamment par quatre placets qu'il préſenta à l'Empereur. Honneur qu'on fait au P. Verbieſt.

Dès que le Pere Verbieſt ſe vit Directeur du Tribunal aſtronomique, il préſenta un placet à l'Empereur, où il lui fit connoître la néceſſité de retrancher du Calendrier de l'année courante la lune intercalaire qui y avoit été introduite, & qui étoit contraire au cours du ſoleil: & comme les Aſtronomes Chinois avoient omis pour cette année la treizieme lune, il fit voir que c'étoit une erreur inoüie, & que même ſelon leur calcul, la lune intercalaire apartenoit à l'année ſuivante. Son placet fût renvoyé au Conſeil privé. Il préſente un placet à l'Empereur pour retrancher un mois du Calendrier.

Les membres de ce Conſeil regarderent comme une choſe bien triſte, qu'il falût ôter un mois entier du Calendrier qui avoit été reçû ſi ſolemnellement. Comme ils n'oſoient ni ne pouvoient contredire le Pere Verbieſt, ils prirent le parti de lui députer le prémier Préſident du Conſeil. Le Conſeil privé tâche de détourner le Pere de ce deſſein.

Le Mandarin abordant le Pere avec un air honnête; prenez garde, lui dit-il, à ce que vous faites. Vous allez nous couvrir de honte chez les Nations voiſines, qui ſuivent & reſpectent le Calendrier Chinois, lorſqu'elles apprendront qu'on s'eſt trompé ſi groſſierement, qu'il ait falu retrancher un mois entier de l'année courante. Ne pourriez-vous pas diſſimuler, ou trouver quelque moyen de ſauver nôtre réputation? Vous nous rendriez un grand ſervice. Le Pere lui répondit; qu'il n'avoit pas le pouvoir d'ajuſter le ciel à leur Calendrier, & que c'étoit une néceſſité indiſpenſable de retrancher ce mois.

Auſſitôt on publia un Edit par tout l'Empire, qui portoit, que ſuivant la ſupputation aſtronomique du Pere Verbieſt, il faloit néceſſairement ôter de l'année courante le mois intercalaire, & défenſe fût faite de le compter à l'avenir. Cet Edit embarraſſa fort ceux qui n'étoient pas au fait de l'Aſtronomie. Ils ne pouvoient comprendre ce qu'étoit devenu ce mois qu'on avoit retranché; & ils ſe demandoient en quel lieu on l'avoit mis en réſerve. Edit publié à ce ſujet.

Après avoir ainſi fixé l'année Chinoiſe, & réglé le cours des aſtres, le Pere s'appliqua à rétablir ce qu'il avoit trouvé de défectueux dans les autres choſes qui concernent le Tribunal des Mathématiques. Il ſongea principalement à enrichir l'Obſervatoire de nouveaux inſtrumens propres aux opérations aſtronomiques. Il les fit travailler avec un grand ſoin, & quelque admirables qu'ils paruſſent, les Chinois, toûjours amateurs de l'anti- Inſtrumens aſtronomiques de l'Europe introduits à la Chine.

SCIENCES DES CHINOIS.

quité, n'auroient pû ſe réſoudre à s'en ſervir préférablement aux anciens, s'ils n'y avoient été forcez par un ordre exprès de l'Empereur.

Déſcription des anciens inſtrumens des Chinois.

Ces inſtrumens ſont grands, bien fondus, ornez par-tout de figures de dragons, & bien diſpoſez pour l'uſage qu'on en doit faire. Si la fineſſe des diviſions répondoit au reſte de l'ouvrage, & qu'au lieu de pinnules on y appliquât des lunettes, ſelon la méthode de l'Académie Royale, rien en cette matière ne pourroit leur être comparé.

On ne ſera pas fâché de voir la déſcription de toutes ces machines dont on ſe ſert encore aujourd'hui dans l'Obſervatoire de *Peking*. Les voici telles que nous les a données le Pere le Comte, qui les a éxaminées avec beaucoup d'attention.

Sphere armillaire zodiacale.

La prémiere machine eſt une Sphere armillaire zodiacale de ſix pieds de diametre. Cette Sphere porte ſur quatre têtes de dragons, dont les corps après divers réplis, s'arrêtent aux extrémitez de deux poutres d'airain, miſes en croix, afin de ſoutenir tout le poids de la machine. Ces dragons, qu'on a choiſis parmi les autres animaux, parce qu'ils compoſent les armes de l'Empereur, ſont repréſentez ſelon l'idée que les Chinois s'en forment, enveloppez de nuages, couverts au-deſſus des cornes d'une longue chevelure, portant une barbe toufuë ſous la machoire inférieure, les yeux allumez, les dents longues & aiguës, la gueule béante, & vomiſſant toûjours un torrent de flammes. Quatre lionceaux de même matière ſont chargez des extrêmitez des poutres, dont les têtes ſe hauſſent ou ſe baiſſent, ſelon l'uſage qu'on en veut faire, par le moyen des vis qui y ſont engagées. Les cercles ſont diviſez ſur leur ſurface extérieure & intérieure en 360. dégrez; chaque dégré en ſoixante minutes par les lignes tranſverſales; & les minutes de dix en dix ſecondes par le moyen des pinnules qu'on y applique.

Sphere équinoxiale.

La ſeconde machine eſt une Sphere équinoxiale de ſix pieds de diametre. Cette Sphere eſt ſoutenuë par un dragon qui la porte ſur ſon dos courbé en arc, dont les quatre griffes, qui s'étendent en quatre endroits oppoſez, ſaiſiſſent les extrêmitez du piédeſtal, formé, comme le précédent, par deux poutres croiſées à angles droits, & terminées par quatre petits lions qui ſervent à le mettre de niveau. Le deſſein en eſt grand & bien exécuté.

Horiſon azimutal.

La troiſieme machine eſt un Horiſon azimutal de ſix pieds de diametre. Cet inſtrument qui ſert à prendre les Azimuts, n'eſt compoſé que d'un large cercle, poſé de niveau dans toute ſa ſurface. La double Alidade qui en fait le diametre, court tout le limbe, ſelon les dégrez de l'horiſon qu'on y veut marquer, & emporte avec ſoi un triangle filaire, dont le ſommet paſſe dans la tête d'un arbre élevé perpendiculairement ſur le centre du même horiſon. Quatre dragons répliez courbent leur tête ſous le limbe inférieur de ce grand cercle pour l'affermir. Deux autres entortillez autour de deux petites colomnes, s'élevent en l'air chacun de ſon côté preſque en demi-cercle juſqu'à l'arbre du milieu, où ils s'attachent inébranlablement, afin de rendre le triangle tout-à-fait immobile.

Quart de cercle.

La quatrieme machine eſt un grand Quart de cercle de ſix pieds de rayon.

rayon. Cette portion de cercle eſt diviſée de dix en dix ſecondes. Le plomb qui marque ſa ſituation verticale, peſe une livre & pend du centre par le moyen d'un fil de cuivre très-délicat. L'Alidade en eſt mobile, & coule aiſément ſur le limbe. Un dragon réplié & entouré de nuages, va de toutes parts ſaiſir les bandes de l'inſtrument, de peur qu'elles ne ſortent de leur plan commun. Tout le corps du Quart de cercle eſt en l'air, traverſé par le centre d'un arbre immobile, autour duquel il tourne vers les parties du ciel qu'on veut obſerver; parce que ſa peſanteur pourroit cauſer quelque trémouſſement, ou le faire ſortir de ſa ſituation verticale; deux arbres s'élevent par les côtez, affermis en bas de deux dragons, & liez à l'arbre du milieu par des nuages qui ſemblent deſcendre de l'air. Tout l'ouvrage eſt ſolide & bien entendu. SCIENCES DES CHINOIS.

La cinquieme machine eſt un Sextant, dont le rayon eſt de huit pieds. Sextant.

Cette figure repréſente la ſixieme partie d'un grand cercle, porté ſur un arbre, dont la baſe forme une eſpece de large baſſin vuidé, qui eſt affermi par des dragons, & traverſé dans le milieu d'une colomne de bronze, ſur l'extrêmité de laquelle on a engagé une machine propre à faciliter par ſes roües le mouvement de l'inſtrument. C'eſt ſur cette machine que porte par ſon milieu une petite poutre de cuivre, qui repréſente un des rayons du Sextant, & qui le tient immobilement attaché. Sa partie ſupérieure eſt terminée par un gros cylindre; c'eſt le centre autour duquel tourne l'Alidade: l'inférieure s'étend environ d'une coudée au-delà du limbe, pour donner priſe au mouffle qui ſert à l'élever ou à l'abaiſſer, ſelon l'uſage qu'on en veut faire. Ces grandes & lourdes machines ſont ordinairement difficiles à mouvoir, & ſervent plûtôt d'ornemens ſur les plates-formes des Obſervatoires, que d'inſtrumens pour les Obſervateurs.

Enfin la ſixieme machine eſt un Globe céleſte de ſix pieds de diametre. Voici, à mon ſens, ce qu'il y a de plus beau & de mieux exécuté parmi les inſtrumens dont je parle. Le corps du Globe eſt de fonte, très-rond, & parfaitement uni, les étoiles bien formées & placées ſelon leur diſpoſition naturelle, & tous les cercles d'une largeur & d'une épaiſſeur proportionnée. Au reſte il eſt ſi bien ſuſpendu, que la moindre impreſſion le détermine au mouvement circulaire, & qu'un enfant le peut mettre à toutes ſortes d'élevations, quoiqu'il peſe plus de deux-mille livres. Une large baſe d'airain, formée en cercle, & vuidée en canal dans tout ſon contour, porte ſur quatre points également diſtans, quatre dragons informes, dont la chevelure hériſſée ſoutient en l'air un horiſon magnifique par ſa largeur, par la multitude de ſes ornemens, & par la délicateſſe de l'ouvrage. Le méridien qui ſoutient l'axe du Globe, eſt appuyé ſur des nuages qui ſortent du centre de la baſe, entre leſquels il coule par le moyen de quelques roües cachées; de ſorte qu'il emporte avec lui tout le ciel, pour lui donner l'élevation qu'il demande. Outre cela l'horiſon, les dragons, & les poutres de bronze, qui ſe croiſent dans le centre du baſſin, ſe meuvent comme on veut, ſans faire changer de ſituation à la baſe, qui demeure toûjours immobi- Globe céleſte.

SCIENCES DES CHINOIS.

le: ce qui donne la facilité de placer l'horiſon de niveau, & de lui faire couper le Globe préciſément par le milieu. Je ne pouvois aſſez admirer que des gens éloignez de nous de ſix mille lieües, euſſent pû faire un ouvrage de cette force; & j'avoüe que ſi tous les cercles qui ſont chargez de diviſions, avoient été retouchez par nos ouvriers, on ne ſçauroit rien déſirer en cette matière de plus parfait. Au reſte toutes ces machines ſont environnées de dégrez de marbre taillé en amphithéatre pour la commodité de l'Obſervateur, parce qu'elles ont la plûpart plus de dix pieds d'élevation.

DU

DU GOÛT DES CHINOIS POUR LA POËSIE, POUR L'HISTOIRE, ET POUR LES PIECES DE THÉATRE.

POUR bien connoître en quoi consiste la beauté de la Poësie Chinoise, il faudroit posseder leur langue; & comme la chose n'est pas aisée, aussi ne peut-on guères en donner qu'une idée fort superficielle. Idée de la Poësie Chinoise.

Les pieces de vers que les Chinois composent, sont à-peu-près semblables aux Sonnets, aux Rondeaux, aux Madrigaux, & aux Chansons qui sont en usage parmi les Poëtes d'Europe. Leurs vers se mesurent par le nombre des caractères, qui sont autant de mots monosyllabes: ils font des vers les uns plus grands, & les autres plus petits; c'est-à-dire, de plus ou de moins de mots qu'ils entrelassent, & qui plaisent par la variété de la cadence & de l'harmonie. Versification.

Le rapport que les vers doivent avoir les uns aux autres, consiste, & dans la rime, & dans la signification des mots, qui ont entr'eux une variété de tons agréable à l'oreille. Ils ont une autre espece de Poësie, qui ne consiste point dans la rime, mais dans une espece d'antitheſe pour les pensees; ensorte que si la prémiere pensée est sur le Printems, la seconde sera sur l'Automne; ou si celle-là est sur le feu, celle-ci sera sur l'eau. Cette manière de composer a son art & ses difficultez. Rapport des vers.

Leurs Poëtes ont de l'enthousiasme: leurs expressions sont souvent allégoriques, & ils sçavent employer à propos les figures qui rendent le stile plus animé & plus pathétique. Poëtes Chinois.

Pour ce qui est de l'Histoire, il n'y a guères de peuples qui ayent été aussi soigneux que les Chinois d'écrire & de conserver les Annales de leur Em- Exactitude des Chinois pour

Sciences des Chinois.

Empire. Ces livres ſi reſpectez, dont nous avons donné le précis, renferment tout ce qui s'eſt paſſé de conſidérable ſous les prémiers Empereurs qui ont gouverné la Chine.

l'Hiſtoire de leur pays.

On y voit les ordonnances & toute l'Hiſtoire de l'Empereur *Yao*, avec tous les ſoins qu'il ſe donna pour établir dans l'Etat une forme de gouvernement. On y lit les règlemens que firent *Chun* & *Yu* ſes ſucceſſeurs, pour perfectionner les mœurs, & affermir la tranquillité publique; les uſages & les coûtumes des petits Rois qui gouvernoient les Provinces ſous la dépendance de l'Empereur, leurs vertus, leurs vices, leurs maximes dans le gouvernement, les guerres qu'ils ſe ſont faites les uns les autres, les grands hommes qui ont fleuri de leur tems, & tous les autres évenemens qui méritent d'être tranſmis aux ſiécles futurs.

On a eu le même ſoin de laiſſer à la poſtérité l'Hiſtoire des régnes qui les ont ſuivis. Mais ce qu'il y a de particulier aux Chinois, c'eſt l'attention qu'ils prennent pour prévenir le peu de ſincérité que la flatterie des Ecrivains paſſionnez pourroit y introduire.

Leur attention pour la ſincérité de l'Hiſtoire.

Une de ces précautions conſiſte dans le choix qu'on fait d'un certain nombre de Docteurs déſintéreſſez, qui ſont chargez d'obſerver toutes les paroles & toutes les actions de l'Empereur. Chacun d'eux en particulier, & ſans en faire part aux autres, les écrit ſur une feüille volante, à meſure qu'il en eſt inſtruit, & jette cette feüille dans un bureau, par une ouverture qu'on y a pratiquée à ce deſſein.

On y raconte avec une extrême naïveté tout ce qu'il a dit & fait de bien & de mal. Par exemple, tel jour l'Empereur oublia ſa dignité; il ne fût pas maître de lui-même, & ſe livra à la colere. Tel autre jour il n'écouta que ſon reſſentiment & ſa paſſion, en puniſſant injuſtement un tel Officier, ou en caſſant mal à propos un arrêt du Tribunal. Ou bien à telle année, à tel jour, l'Empereur donna telle marque de l'affection paternelle qu'il a pour ſes ſujets; il entreprit la guerre pour la défenſe de ſon peuple, & pour l'honneur de l'Empire: au milieu des applaudiſſemens de ſa Cour, qui le félicita de telle action utile au bien de l'Empire, il parût avec un air modeſte & humble, comme s'il eût été inſenſible à des loüanges ſi juſtes.

Le bureau où l'on dépoſe toutes ces feüilles, ne s'ouvre jamais durant la vie du Prince, ni tandis que ſa famille eſt ſur le Trône. Quand la Couronne paſſe dans une autre maiſon, on ramaſſe tous ces mémoires particuliers; on les confronte les uns avec les autres; pour en deméler la vérité; & c'eſt ſur ces mémoires qu'on compoſe l'Hiſtoire de l'Empereur.

Uſage qu'ils obſervent pour enrichir les Annales.

Un autre uſage des Chinois ne contribuë pas peu à enrichir l'Hiſtoire de leur Nation. Chaque ville imprime ce qui arrive de ſingulier dans ſon diſtrict. Cette Hiſtoire particuliere comprend la ſituation, l'étenduë, les limites, & la nature des pays, avec les endroits les plus remarquables, les mœurs de ſes habitans, les perſonnes qui s'y ſont diſtinguées par les Armes & par les Lettres, ou celles qui ont été d'une probité au-deſſus du commun. Les femmes même y ont leur place: celles par exemple, qui par attachement pour leur mari défunt, ont gardé la viduité.

A la vérité il y en a quelquefois qui obtiennent du Gouverneur par des préſens l'honneur d'être citées dans ces Annales; mais il faut toûjours qu'elles ayent eu réëllement un mérite connu. Pour éviter les inconvéniens qui auroient pû s'introduire, les Mandarins de chaque ville s'aſſemblent environ tous les quarante ans, pour voir & éxaminer ces livres, dont ils retranchent tout ce qu'ils jugent à propos. Sciences des Chinois.

On rapporte encore dans cette Hiſtoire les évenemens extraordinaires, les prodiges qui arrivent, les monſtres qui naiſſent en certains tems: ce qui arriva, par exemple, à *Fou tcheou*, où une femme accoucha d'un ſerpent qui la têtoit. De même ce qui ſe vit à *King te ching*, où une truye mit bas un petit éléphant avec ſa trompe bien formée, quoiqu'il n'y ait point d'éléphant dans le pays. Ces faits ſe rapportent dans les Annales de ces deux villes; & ainſi des autres, où l'on trouve ce qui eſt néceſſaire pour écrire une Hiſtoire ſûre & exacte.

Les Auteurs Chinois ne s'appliquent pas ſeulement à écrire l'Hiſtoire univerſelle de leur Empire; en ſuivant leur génie, ils ont encore le talent de compoſer différentes petites Hiſtoires, propres à amuſer d'une manière agréable & utile. Petites Hiſtoires inſtructives des Chinois.

Ces Hiſtoires ſont à-peu-près ſemblables à nos Romans, qui ont été ſi fort à la mode dans ces derniers ſiécles; avec cette différence néanmoins, que nos Romans ne ſont la plûpart que des avantures galantes, ou des fictions ingénieuſes, propres à divertir les Lecteurs: mais leſquelles, au même tems qu'elles divertiſſent par l'enchaînement des paſſions ménagées avec art, deviennent très-dangéreuſes, ſurtout entre les mains de la jeuneſſe; au lieu que les petites Hiſtoires Chinoiſes ſont d'ordinaire très-inſtructives, qu'elles renferment des maximes très-propres à réformer les mœurs, & qu'elles portent preſque toûjours à la pratique de quelque vertu.

Ces Hiſtoires ſont ſouvent entre-mêlées de quatre ou cinq vers pour égayer la narration. Je vais en rapporter ici trois ou quatre, qui ont été traduites du Chinois par le Pere Dentrecolles: la lecture qu'on en fera, donnera bien mieux à connoître le goût des Chinois pour ces ſortes d'ouvrages, que tout ce que je pourrois dire.

Sciences des Chinois.

HISTOIRE.

L'Exemple ſuivant fait voir qu'en pratiquant la Vertu, on illuſtre ſa famille.

SUIVENT QUATRE VERS, DONT VOICI LE SENS:

Le bien & le mal qui éclatent,
Attirent un bonheur ou un malheur ſenſible;
C'eſt-là ce qui détourne du Vice,
C'eſt-là ce qui anime à la Vertu.

Prémiere Hiſtoire dans le goût des Chinois.

UNE famille d'une condition médiocre habitoit à *Vou ſi*, ville dépendante de la cité de *Tchang tcheou*, dans la Province de *Kiang nan*. Trois freres compoſoient cette famille: l'aîné s'appelloit, *Liu* le Diamant, le cadet, *Liu* le Tréſor, & le troiſieme, *Liu* la Perle. Celui-ci n'étoit pas encore mûr pour le mariage; les deux autres étoient mariez. La femme du prémier, s'appelloit *Ouang*, & celle du cadet, ſe nommoit *Yang*. Elles avoient l'une & l'autre toutes les graces qui donnent de l'agrément aux femmes.

Liu le Tréſor, n'avoit de paſſion que pour le jeu & le vin: l'on ne voyoit en lui nulle inclination vers le bien: ſa femme étoit du même caractère, & n'étoit nullement portée à la vertu, bien différente en cela de *Ouang* ſa belle-ſœur, qui étoit un exemple de modeſtie & de régularité. Ainſi quoique ces deux femmes vécuſſent enſemble d'aſſez bonne intelligence, leurs cœurs n'étoient que foiblement unis.

Ouang eût un fils, ſurnommé *Hi eul*, c'eſt-à-dire, fils de la réjoüiſſance. Ce jeune enfant n'avoit encore que ſix ans, lorſqu'un jour s'étant arrêté dans la ruë avec d'autres enfans du voiſinage, pour voir paſſer une proceſſion ſolemnelle, il diſparût dans la foule, & le ſoir il ne revint pas à la maiſon.

Cette perte déſola le pere & la mere. Ils firent afficher par-tout des billets; il n'y eût point de ruës où l'on ne fît des enquêtes. Mais toutes les perquiſitions furent inutiles: on ne pût apprendre aucune nouvelle de ce cher fils. *Liu*, ſon pere, étoit inconſolable; & dans l'accablement de triſteſſe où il étoit, il ſongea à s'éloigner de ſa maiſon, où tout lui rappelloit ſans ceſſe le ſouvenir de ſon cher *Hi eul*. Il emprunta d'un de ſes amis une ſomme pour faire un petit commerce de côté & d'autre aux environs

virons de la ville, ſe flattant que dans ces courtes & fréquentes excurſions, il trouveroit enfin le tréſor qu'il avoit perdu. SCIENCES DES CHINOIS.

Comme il n'étoit occupé que de ſon fils, il ſentoit peu le plaiſir des avantages qu'il retiroit de ſon commerce. Il le continua néanmoins durant cinq ans, ſans s'éloigner trop de ſa maiſon, où il revenoit chaque année paſſer l'Automne: enfin ne trouvant point ſon fils après tant d'années, & le croyant perdu ſans reſſource, voyant d'ailleurs que ſa femme *Ouang* ne lui donnoit point d'autre enfant, il penſa à ſe diſtraire d'une idée ſi chagrinante: & comme il avoit amaſſé un petit fonds, il prit le deſſein d'aller négocier dans une autre Province.

Il s'aſſocia en chemin un riche Marchand, lequel ayant reconnu ſes talens & ſon habileté dans le négoce, lui fit un parti très-avantageux. Le déſir de s'enrichir le délivra de ſes inquiétudes.

A peine furent-ils arrivez l'un & l'autre dans la Province de *Chan ſi*, que tout réüſſit à leur gré. Le débit de leurs marchandiſes fût prompt, & le gain conſidérable. Le payement qui fût reculé à cauſe de deux années de ſéchereſſe & de famine, dont le pays étoit affligé, & une aſſez longue maladie, dont *Liu* fût attaqué, l'arrêterent trois ans dans la Province: ayant recouvré la ſanté & ſon argent, il part pour s'en retourner dans ſon pays.

S'étant arrêté durant le voyage près d'un endroit, appellé *Tchin lieou*, pour s'y délaſſer de ſes fatigues, il apperçoit une ceinture de toile bleüe, en forme de petit ſac long & étroit, tel qu'on en porte autour du corps ſous les habits, & où l'on renferme de l'argent: en le ſoulevant il ſentit un poids conſidérable: il ſe retire auſſitôt à l'écart, ouvre le ſac, & y trouve environ deux-cens taëls.

A la vûë de ce tréſor il fit les réflexions ſuivantes: C'eſt ma bonne fortune qui me met cette ſomme entre les mains: je pourrois la retenir, & l'employer à mes uſages, ſans craindre aucun fâcheux retour. Cependant celui qui l'a perduë, au moment qu'il s'en appercevra, ſera dans de terribles tranſes, & reviendra au plus vîte la chercher. Ne dit-on pas que nos Anciens, quand ils trouvoient ainſi de l'argent, n'oſoient preſque y toucher, & ne le ramaſſoient que pour le rendre à ſon prémier maître. Cette action de juſtice me paroît belle, & je veux l'imiter, d'autant plus que j'ai de l'âge, & que je n'ai point d'héritier. Que ferois-je d'un argent qui me ſeroit venu par ces voyes indirectes?

A l'inſtant retournant ſur ſes pas, il va ſe placer près de l'endroit où il avoit trouvé la ſomme, & là il attend tout le jour qu'on vienne la chercher. Comme perſonne ne parût, il continua le lendemain ſa route.

Après cinq jours de marche étant arrivé ſur le ſoir à *Nan ſou tcheou*, il ſe loge dans une auberge, où ſe trouvoient pluſieurs autres Marchands. Dans la converſation le diſcours étant tombé ſur les avantures du commerce, un de la compagnie dit: Il n'y a que cinq jours que partant de *Tchin lieou*, je perdis deux-cens taëls que j'avois dans ma ceinture intérieure: j'avois ôté cette ceinture, & je l'avois miſe auprès de moi, tandis que

Sciences des Chinois.

je prenois un peu de répos, lorſque tout-à-coup vint à paſſer un Mandarin avec tout ſon cortege: je m'éloigne de ſon chemin, de crainte d'inſulte, & j'oublie de reprendre mon argent. Ce ne fût qu'à la couchée, qu'en quitant mes habits, je m'apperçus de la perte que j'avois faite. Je vis bien que le lieu où j'avois perdu mon argent, étant auſſi fréquenté qu'il l'eſt, ce ſeroit en vain que je retarderois mon voyage de quelques journées, pour aller chercher ce que je ne trouverois certainement pas.

Chacun le plaignit. *Liu* lui demanda auſſitôt ſon nom & le lieu de ſa demeure. Vôtre ſerviteur, lui répondit le Marchand, s'appelle *Tchin*, & demeure à *Yang tcheou*, où il a ſa boutique, & un aſſez bon magaſin. Mais oſerois-je à mon tour vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? *Liu* ſe nomma, & dit qu'il étoit habitant de la ville de *Vou ſi*: le chemin le plus droit pour m'y rendre, ajoûta-t-il me conduit à *Yang tcheou*: ſi vous l'agréëz, j'aurai le plaiſir de vous accompagner juſques dans vôtre maiſon.

Tchin répondit comme il devoit à cette politeſſe. Très-volontiers, lui dit-il, nous irons de compagnie: je m'eſtime très-heureux d'en trouver une ſi agréable. Le jour ſuivant ils partent enſemble de grand matin. Le voyage ne fût pas long, & ils ſe rendirent bientôt à *Yang tcheou*.

Aprés les civilitez ordinaires, *Tchin* invita ſon compagnon de voyage à entrer dans ſa maiſon, & y fit ſervir une petite collation. Alors *Liu* fit tomber la converſation ſur l'argent perdu à *Tchin lieou*. De quelle couleur, dit-il, étoit la ceinture où vous aviez ſerré vôtre argent, & comment étoit-elle faite? Elle étoit de toile bleüe, répondit *Tchin*. Ce qui la rendoit bien reconnoiſſable, c'eſt qu'à un bout la lettre *Tchin*, qui eſt mon nom, y étoit tracée en broderie de ſoye blanche.

Cet éclairciſſement ne laiſſoit plus aucun doute. Auſſi *Liu* s'écria-t-il d'un air épanoüi: Si je vous ai fait ces queſtions, c'eſt que paſſant par *Tchin lieou*, j'y ai trouvé une ceinture telle que vous venez de la dépeindre. Il la tire en même tems: Voyez, dit-il, ſi c'eſt la vôtre? C'eſt elle-même, dit *Tchin*. Surquoi *Liu*, la tenant encore entre les mains, la remit avec reſpect à ſon vrai maître.

Tchin plein de reconnoiſſance, le preſſa fort d'accepter la moitié de la ſomme dont il lui faiſoit préſent: mais ſes inſtances furent inutiles; *Liu* ne voulut rien recevoir. Quelles obligations ne vous ai-je pas, réprit *Tchin*? Où trouver une fidélité & une généroſité pareille? Il fait ſervir auſſitôt un grand repas, en s'invitant l'un l'autre à boire avec les plus grandes démonſtrations d'amitié.

Tchin diſoit en lui-même: où trouver aujourd'hui un homme de la probité de *Liu*? Des gens de ce caractère ſont bien rares. Mais quoi! j'aurois reçû de lui un ſi grand bienfait, & je n'aurois pas le moyen de le reconnoître! J'ai une fille qui a douze ans; il faut qu'une alliance m'uniſſe avec un ſi honnête homme. Mais a-t-il un fils? C'eſt ce que j'ignore. Cher ami, lui dit-il, quel âge a préſentement vôtre fils?

A cette demande les larmes coulerent des yeux de *Liu*. Hélas! répondit-il,

dit-il, je n'avois qu'un fils qui m'étoit infiniment cher, & il y a ſept ans que ce jeune enfant étant ſorti du logis pour voir paſſer une proceſſion, diſparût, ſans qu'il m'ait été poſſible d'en avoir depuis ce tems-là aucune nouvelle. Pour ſurcroît de malheur ma femme ne m'a plus donné d'enfans. SCIENCES DES CHINOIS.

A ce récit *Tchin* parût un moment rêveur; enſuite prenant la parole: mon frere & mon bienfaîteur, dit-il, quel âge avoit ce cher enfant lorſque vous le perdîtes? Il avoit ſix ans, répondit *Liu*. Quel étoit ſon ſurnom, ajoûta *Tchin*? Comment étoit-il fait? Nous l'appellions *Hi eul*, répliqua *Liu*. Il avoit échapé aux dangers de la petite verole; on n'en voyoit nulle trace ſur ſon viſage. Son teint étoit blanc & fleuri.

Ce détail cauſa une grande joye à *Tchin*, & il ne pût s'empêcher de la faire paroître dans ſes yeux & dans tout ſon air. Il appella ſur le champ un de ſes domeſtiques, auquel il dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci ayant fait ſigne qu'il alloit exécuter les ordres de ſon Maître, rentre dans l'intérieur de la maiſon.

Liu attentif à l'enchaînement de ces queſtions, & à l'épanoüiſſement qui avoit paru ſur le viſage de ſon hôte, forma divers ſoupçons dont il s'occupoit, lorſqu'il vit tout-à-coup entrer un jeune domeſtique qui avoit environ treize ans. Il étoit vêtu d'un habit long & d'un ſur-tout modeſte, mais propre; ſa taille bien faite, ſon air & ſon maintien, ſon viſage dont les traits étoient réguliers, & où l'on voyoit de beaux ſourcils noirs, qui ſurmontoient des yeux vifs & perçans, frapperent d'abord le cœur & les yeux de *Liu*.

Dès que le jeune enfant vit l'étranger aſſis à la table, il ſe tourna vers lui, fit une profonde révérence, & dit quelques mots de civilité: enſuite s'approchant de *Tchin*, & ſe tenant modeſtement vis-à-vis de lui: Mon pere, dit-il, d'un ton doux & agréable; vous avez appellé *Hi eul*, que vous plaît-il m'ordonner. Je vous le dirai tout-à-l'heure, réprit *Tchin*; en attendant tenez-vous à côté de moi.

Le nom de *Hi eul* que ſe donnoit le jeune enfant, fit naître de nouveaux ſoupçons dans l'eſprit de *Liu*. Une impreſſion ſecrete ſaiſit ſon cœur, lequel par d'admirables reſſorts de la nature lui retrace à l'inſtant l'image de ſon fils, ſa taille, ſon viſage, ſon air, & ſes manières. Il voit tout cela dans celui qu'il conſidere. Il n'y a que le nom de pere donné à *Tchin*, qui déconcerte ſes conjectures. Il n'étoit pas honnete de demander à *Tchin*, ſi c'étoit là véritablement ſon fils; peut-être l'étoit-il en effet, car il n'eſt pas impoſſible que deux enfans ayent reçû le même nom, & ſe reſſemblent.

Liu, tout occupé de ces réflexions, ne ſongeoit guères à la bonne chere qu'on lui faiſoit. On liſoit ſur ſon viſage l'étrange perpléxité où il ſe trouvoit. Je ne ſçais quoi l'attiroit invinciblement vers ce jeune enfant: il tenoit les yeux ſans ceſſe attachez ſur lui, & ne pouvoit les en détourner. *Hi eul* de ſon côté, malgré la timidité & la modeſtie de ſon âge, regardoit fixement *Liu*, & il ſembloit que la nature lui découvroit en ce moment que c'étoit ſon pere.

SCIENCES DES CHINOIS.

Enfin *Liu* n'étant plus le maître de retenir plus longtems les agitations de ſon cœur, rompit tout-à-coup le ſilence, & demanda à *Tchin*, ſi c'étoit là véritablement ſon fils? Ce n'eſt point de moi, répondit *Tchin*, qu'il a reçû la vie, quoique je le regarde comme mon propre fils. Il y a ſept ans qu'un homme qui paſſoit par cette ville, menant cet enfant par la main, s'adreſſa par haſard à moi, & me pria de l'aſſiſter dans ſon beſoin extrême. Ma femme, dit-il, eſt morte, & ne m'a laiſſé que cet enfant. Le mauvais état de mes affaires m'a obligé de quiter pour un tems mon pays, & de me retirer à *Hoai ngan*, chez un de mes parens, de qui j'eſpere une ſomme d'argent qui aide à me rétablir. Je n'ai pas de quoi continuer mon voyage juſqu'à cette ville; auriez-vous la charité de m'avancer trois taëls? Je vous les rendrai fidèlement à mon retour, & pour gage de ma parole, je laiſſe ici en dépôt ce que j'ai au monde de plus cher, c'eſt-à-dire, mon fils unique. Je ne ſerai pas plutôt à *Hoai ngan*, que je reviendrai retirer ce cher enfant.

Cette confidence me toucha, & je lui mis en main la ſomme qu'il me demandoit pour lui. En me quitant il fondoit en larmes, témoignant qu'il ſe ſéparoit de ſon fils avec un extrême regret. Ce qui me ſurprit, c'eſt que l'enfant ne parût nullement ému de cette ſéparation; mais ne voyant point revenir ſon prétendu pere, j'eus des ſoupçons dont je voulus m'éclaircir. J'appellai l'enfant; & par les différentes queſtions que je lui fis, j'appris qu'il étoit né dans la ville de *Vou ſi;* qu'un jour voyant paſſer une proceſſion dans ſa ruë, il s'étoit un peu trop écarté, & qu'il avoit été trompé & enlevé par un inconnu. Il me dit auſſi le nom de ſon pere & de ſa mere: or ce nom de famille eſt le vôtre. Je compris auſſitôt que ce pauvre enfant avoit été enlevé & vendu par quelque fripon; j'en eus compaſſion, & il ſçût entierement gagner mon cœur: je le traitai dès-lors comme mon propre fils. Bien des fois j'ai eu la penſée de faire un voyage exprès juſqu'à *Vou ſi*, pour m'informer de ſa famille. Mais il m'eſt toûjours ſurvenu quelque affaire qui m'a fait différer un voyage auquel je n'avois pas tout-à-fait rénoncé. Heureuſement il n'y a que quelques momens que par occaſion vous m'avez parlé de ce fils. Certains mots jettez par haſard ont réveillé mes idées. Sur le rapport merveilleux de ce que je ſçavois avec ce que vous me diſiez, j'ai fait venir l'enfant, pour voir ſi vous le reconnoîtriez.

A ces mots *Hi eul* ſe mit à pleurer de joye, & ſes larmes en firent auſſitôt couler d'abondantes des yeux de *Liu*. Un indice aſſez ſingulier, dit-il, le fera reconnoître: il a un peu au-deſſus du genoüil une marque noire, qui eſt l'effet d'une envie de ſa mere, lorſqu'elle étoit enceinte. *Hi eul* auſſitôt réleve le bas de ſon haut de chauſſe, & montre au-deſſus du genoüil la marque dont il s'agiſſoit. *Liu* la voyant, ſe jette au col de l'enfant, l'embraſſe, l'éleve entre ſes bras. Mon fils, s'écria-t-il, mon cher fils; quel bonheur pour ton vrai pere de te retrouver après une ſi longue abſence!

L'HIS-

Sciences des Chinois.

L'HISTORIEN FAIT ICI UNE PAUSE, EN INSERANT QUATRE VERS, QUI DISENT:

Pêcher une aiguille au fond de l'eau, c'eſt merveille:
Mais perdre un tréſor qu'on tenoit entre ſes mains, & le recouvrer enſuite, c'eſt une autre merveille bien plus grande.
O! le charmant feſtin, où ſe fait une ſi douce reconnoiſſance!
Peut-être craignent-ils encore tous deux que ce ne ſoit qu'en ſonge qu'ils ſe tiennent embraſſez.

Dans ces doux momens on conçoit aſſez à quels tranſports de joye le pere & le fils ſe livrerent. Après mille tendres embraſſades, *Liu* s'arrachant des bras de ſon fils, alla ſe jetter aux pieds de *Tchin*: Quelles obligations ne vous ai-je pas, lui dit-il, d'avoir reçû chez vous & élevé avec tant de bonté cette chere portion de moi-même? Sans vous, aurions-nous jamais été réünis?

Mon aimable bienfaîteur, répondit *Tchin*, en le rélevant, c'eſt l'acte généreux de vertu que vous avez pratiqué en me rendant les deux-cens taëls, qui a touché le Ciel. C'eſt le Ciel qui vous a conduit chez moi, où vous avez retrouvé ce que vous aviez perdu, & que vous cherchiez vainement depuis tant d'années. A préſent que je ſcais que ce joli enfant vous apartient, mon regret eſt de ne lui avoir pas fait plus d'amitié. Proſternez-vous, mon fils, dit *Liu*, & remerciez vôtre inſigne bienfaîteur.

Tchin ſe mettoit en poſture de rendre des révérences pour celles qu'on venoit de lui faire. Mais *Liu*, confus de cet excès de civilité, s'approcha auſſitôt, & l'empêcha même de ſe pancher. Ces cérémonies étant achevées, on s'aſſit de nouveau, & *Tchin* fit placer le petit *Hi eul* ſur un ſiége à côté de *Liu* ſon pere.

Pour lors *Tchin* prenant la parole; mon frere, dit-il à *Liu* (car c'eſt un nom que je dois vous donner maintenant;) j'ai une fille âgée de douze ans; mon deſſein eſt de la donner en mariage à vôtre fils, & de nous unir plus étroitement par cette alliance. Cette propoſition ſe faiſoit d'un air ſi ſincere & ſi paſſionné, que *Liu* ne crut pas devoir ſe ſervir des excuſes ordinaires que la civilité préſcrit. Il paſſa par-deſſus, & donna ſur-le champ ſon conſentement.

Comme il étoit tard, on ſe ſépara. *Hi eul* alla ſe répoſer dans la même chambre que ſon pere. On peut juger tout ce qu'ils ſe dirent de conſolant & de tendre durant la nuit. Le lendemain *Liu* ſongeoit à prendre congé de ſon hôte; mais il ne pût réſiſter aux empreſſemens avec leſquels on le retint. *Tchin* avoit fait préparer un ſecond feſtin, où il n'é-

Sciences des Chinois.

n'épargna rien pour bien régaler le futur beau-pere de ſa fille, & ſon nouveau gendre, & ſe conſoler par-là de leur départ. On y bût à longs traits, & l'on ſe livra à la joye.

Sur la fin du repas, *Tchin* tire un paquet de vingt taëls, & regardant *Liu:* Mon aimable gendre, dit-il, durant le tems qu'il a demeuré chez moi, aura ſans doute eu quelque choſe à ſouffrir contre mon intention & à mon inſçû. Voici un petit préſent que je lui fais, juſqu'à ce que je puiſſe lui donner des témoignages plus réels de ma tendre affection: je ne veux pas au reſte qu'il me refuſe.

Quoi, réprit *Liu*, lorſque je contracte une alliance qui m'eſt ſi honorable, & que je devrois, ſelon la coûtume, faire moi-même les préſens de mariage pour mon fils, dont je ne ſuis diſpenſé pour le préſent que parce que je ſuis voyageur, vous me comblez de vos dons: c'en eſt trop; je ne puis les accepter; ce ſeroit me couvrir de confuſion.

Hé! qui penſe, dit *Tchin*, à vous offrir ſi peu de choſe? C'eſt à mon gendre, & non au beau-pere de ma famille que je prétens faire ce petit préſent. En un mot, le refus, ſi vous y perſiſtez, ſera pour moi une marque certaine que mon alliance ne vous eſt pas agréable.

Liu vit bien qu'il faloit abſolument ſe rendre, & que ſa réſiſtance ſeroit inutile, il accepta humblement le préſent, & faiſant lever ſon fils de table, il lui ordonna d'aller faire une profonde révérence à *Tchin.* Ce que je vous donne, dit *Tchin*, en le rélevant, n'eſt qu'une bagatelle, & ne mérite point de remercîmens. *Hi eul* alla enſuite dans l'intérieur de la maiſon, pour remercier ſa belle-mere. Tout le jour ſe paſſa en feſtins & en divertiſſemens. Il n'y eût que la nuit qui les ſépara.

Liu s'étant retiré dans ſa chambre, ſe livra tout entier aux réflexions que faiſoit naître cet évenement. Il faut avoüer, s'écria-t-il, qu'en rendant les deux-cens taëls que j'ai trouvez, j'ai fait une action bien agréable au Ciel, puiſque j'en ſuis récompenſé par le bonheur de retrouver mon fils, & de contracter une ſi honorable alliance. C'eſt bonheur ſur bonheur; c'eſt comme ſi on mettoit des fleurs d'or ſur une belle piece de ſoye. Comment puis-je reconnoître tant de faveurs? Voilà vingt taëls que mon allié *Tchin* vient de donner. Puis-je mieux faire que de les employer à la ſubſiſtance de quelques vertueux Bonzes? C'eſt-là les jetter en une terre de bénédictions.

Le lendemain après avoir bien déjeûné, le pere & le fils préparent leur bagage, & prennent congé de leur hôte. Ils ſe rendent au port, & y loüent une barque. A peine eurent-ils fait une demi-lieüe, qu'ils approcherent d'un endroit de la riviere, d'où s'élevoit un bruit confus, & où l'eau agitée paroiſſoit boüillonner. C'étoit une barque chargée de paſſagers, qui couloit à fond. On entendoit crier ces pauvres infortunez; *au ſecours, ſauvez-nous*! Les gens du rivage voiſin, allarmez de ce naufrage, crioient de leur côté à pluſieurs petites barques qui ſe trouvoient-là, d'accourir au plus vîte, & de ſecourir ces malheureux qui

diſ-

diſputoient leur vie contre les flots. Mais les bateliers, gens durs & intereſſez, demandoient qu'on leur aſſûrât une bonne récompenſe, ſans quoi il n'y avoit nul ſecours à eſpérer.

Pendant ce débat arrive la barque de *Liu*: lorſqu'il eût appris de quoi il s'agiſſoit, il ſe dit à lui-même; ſauver la vie à un homme, c'eſt une œuvre plus ſainte & plus méritoire, que d'orner des Temples, & d'entretenir des Bonzes. Conſacrons les vingt taëls à cette bonne œuvre: ſecourons ces pauvres gens qui ſe noyent. Auſſitôt il déclare qu'il donnera vingt taëls à ceux qui recevront dans leurs barques ces hommes à-demi noyez.

A cette propoſition tous les bateliers couvrent en un moment la riviere. Quelques-uns même des ſpectateurs placez ſur le rivage, & qui ſçavoient nâger, ſe jettent avec précipitation dans l'eau, & en un moment tous généralement furent ſauvez du naufrage. *Liu* s'applaudiſſant de ce ſuccès, livra auſſitôt l'argent qu'il avoit promis.

Ces pauvres gens tirez de l'eau & des portes de la mort, vinrent rendre graces à leur libérateur. Un de la troupe ayant conſidéré *Liu*, s'écria tout-à-coup: Hé, quoi! c'eſt vous, mon frere aîné; par quel bonheur vous trouvai-je ici? *Liu yu* s'étant tourné, reconnut ſon troiſieme frere *Liu tchin*. Alors tranſporté de joye, & tout hors de lui-même: joignant les mains: ô merveille! dit-il, le Ciel m'a conduit ici à point nommé pour ſauver la vie à mon frere. Auſſitôt il lui tend la main, il l'embraſſe, le fait paſſer ſur ſa barque, l'aide à ſe dépoüiller de ſes habits tout trempez, & lui en donne d'autres.

Liu tchin après avoir répris ſes eſprits, s'acquita des devoirs que la civilité preſcrit à un cadet pour ſon aîné; & celui-ci ayant répondu à ſon honnêteté, appelle *Hi eul*, qui étoit dans une des chambres de la barque, afin de venir ſaluer ſon oncle: pour lors il lui raconta toutes ſes avantures, qui jetterent *Liu tchin* dans un étonnement, dont il ne pouvoit revenir. Mais enfin apprenez-moi, lui dit *Liu yu*, ce qui peut vous amener en ce pays-ci.

Il n'eſt pas poſſible, répondit *Liu tchin*, de dire en deux mots la cauſe de mon voyage. Depuis trois ans que vous avez quité la maiſon, on nous eſt venu apporter la triſte nouvelle que vous étiez mort de maladie dans la Province de *Chan ſi*. Mon ſecond frere, comme chef de la famille en vôtre abſence, fit des perquiſitions, & il aſſûra que la choſe étoit véritable. Ce fût un coup de foudre pour ma belle-ſœur; elle fût inconſolable, & prit auſſitôt le grand deüil. Pour moi, je lui diſois ſans ceſſe que cette nouvelle n'étoit point sûre: & que je n'en croyois rien.

Peu de jours après, mon ſecond frere preſſa ma belle-ſœur de ſonger à un nouveau mariage. Elle a toûjours rejetté bien loin une pareille propoſition. Enfin elle m'a engagé à faire le voyage du *Chan ſi*, pour m'informer ſur les lieux de ce qui vous regarde: & lorſque j'y ſonge le moins, prêt de périr dans les eaux, je rencontre mon cher frere: il me ſauve la vie: protection du Ciel vraiment admirable! Mais, mon frere, croyez-

Sciences des Chinois.

croyez-moi, il n'y a point de tems à perdre, hâtez-vous de vous rendre à la maiſon pour calmer ma belle-ſœur. La perſécution eſt trop violente: le moindre délai peut cauſer des malheurs irrémédiables.

Liu yu conſterné de ce récit, fait venir le maître de la barque: & quoiqu'il fût fort tard, il lui ordonna de mettre à la voile, & de marcher pendant toute la nuit.

ICI SONT PLACEZ POUR SECONDE PAUSE DEUX VERS,

DONT VOICI LE SENS:

Le cœur empreſſé vole au terme comme un trait;
La barque court ſur l'eau plus vîte encore que la navette ſur le métier d'un Tiſſeran qui veut finir ſon ouvrage.

Pendant que toutes ces avantures arrivoient à *Liu yu*, *Ouang* ſa femme étoit dans la déſolation. Mille raiſons la portoient à ne pas croire que ſon mari fût mort. Mais *Liu pao*, qui par cette mort prétenduë devenoit le chef de la maiſon, l'en aſſûra ſi poſitivement, qu'enfin elle ſe laiſſa perſuader, & prit des habits de deüil.

Liu pao avoit un mauvais cœur, & étoit capable des actions les plus indignes. Je n'en doute plus, dit-il, mon frere aîné eſt mort, & je ſuis le maître. Ma belle-ſœur eſt jeune & bien faite: ſes parens ſont éloignez, & elle ne peut implorer leur ſecours: il faut que je la force à ſe remarier, & au plûtôt; il m'en reviendra de l'argent.

Auſſitôt il communique ſon deſſein à *Yang* ſa femme, & lui ordonne de mettre en œuvre une habile entremetteuſe de mariages. Mais *Ouang* rejetta bien loin une pareille propoſition. Elle jura qu'elle vouloit demeurer veuve, & honorer par ſa viduité la mémoire de ſon mari. Son beau-frere *Liu tchin* l'affermiſſoit dans ſa réſolution. Ainſi tous les artifices qu'on employa n'eurent aucun ſuccès. Et comme il lui venoit de tems en tems dans l'eſprit, qu'il n'étoit pas ſûr que ſon mari fût mort: il faut, dit-elle, m'en éclaircir; les nouvelles qui viennent ſont ſouvent fauſſes. C'eſt dans le lieu même qu'on peut avoir des connoiſſances certaines. A la vérité il s'agit d'un voyage de près de cent lieües. N'importe, je connois le bon cœur de *Liu tchin*, mon beau-frere. Il voudra bien, pour me tirer de peine, ſe tranſporter dans la Province de *Chan ſi*, & s'informer, ſi effectivement j'ai eu le malheur de perdre mon mari; du moins il m'en apportera les précieux reſtes.

Liu tchin fût prié de faire ce voyage, & partit. Son éloignement rendit *Liu pao* plus ardent dans ſes pourſuites. D'ailleurs s'étant acharné au jeu durant quelques jours, & y ayant été malheureux, il ne ſçavoit plus où trouver de l'argent pour avoir ſa revanche. Dans l'embarras où il ſe trou-

Sciences des Chinois.

trouvoit, il rencontra un Marchand du *Kiang ſi* qui venoit de perdre ſa femme, & qui en cherchoit une autre. *Liu pao* ſaiſit l'occaſion, & lui propoſa ſa belle-ſœur. Le Marchand accepte la propoſition, prenant néanmoins la précaution de s'informer ſecretement, ſi celle qu'on lui propoſoit étoit jeune & bien faite. Auſſitôt qu'il en fût aſſûré, il ne perdit point de tems, & livra trente taëls pour conclure l'affaire.

Liu pao ayant reçû cette ſomme, je dois vous avertir, dit-il au Marchand, que ma belle-ſœur eſt fiere, hautaine, & extrêmement formaliſte: elle fera bien des difficultez, quand il s'agira de quiter la maiſon, & vous aurez beaucoup de peine à l'y réſoudre. Voici donc ce que vous devez faire. Ce ſoir à l'entrée de la nuit, ayez une chaiſe, ornée ſelon la coûtume, & de bons porteurs: venez à petit bruit, & préſentez-vous à nôtre porte. La Demoiſelle qui paroîtra avec une coëffure de deüil, c'eſt ma belle-ſœur, ne lui dites mot, & n'écoutez point ce qu'elle voudroit vous dire: mais ſaiſiſſez-la tout-à-coup par le milieu du corps; jettez-la dans la chaiſe, conduiſez-la au plûtôt ſur vôtre barque, & mettez à la voile. Cet expédient plût fort au Marchand, & l'exécution lui parût aiſée.

Cependant *Liu pao* retourne à la maiſon: & afin que ſa belle-ſœur ne préſentît rien du projet qu'il avoit formé, il ſçût ſe contrefaire en ſa préſence: mais dès qu'elle ſe fût retirée, il fit confidence à ſa femme de ſon deſſein, & en déſignant ſa belle-ſœur d'un geſte mépriſant: Il faut, dit-il, que cette marchandiſe à deux pieds ſorte cette nuit de nôtre maiſon; c'eſt de quoi je me mets peu en peine. Je ne veux pas néanmoins me trouver à cette ſcene; ainſi je vais ſortir pour quelques momens: mais il eſt bon que tu ſçaches que vers l'entrée de la nuit des gens bien accompagnez viendront à nôtre porte, & l'enleveront dans une chaiſe bien fermée.

Il alloit pourſuivre, lorſqu'il fût tout-à-coup arrêté par le bruit qu'il entendit. C'étoit ſa belle-ſœur qui paſſoit près de la fenêtre de la chambre. Alors *Liu pao* ſe hâta de ſortir par une autre porte; & la précipitation avec laquelle il ſe retira, ne lui permit pas d'ajoûter la circonſtance de la coëffure de deüil. Ce fût ſans doute par une providence toute particuliere du Ciel, que cette circonſtance fût omiſe.

Ouang s'apperçut aiſément que le bruit qu'elle avoit fait près de la fenêtre, avoit obligé *Liu pao* à rompre bruſquement la converſation. Son ton de voix marquoit aſſez qu'il avoit encore quelque choſe de plus à dire: mais elle en avoit aſſez entendu; car ayant reconnu à ſon air, lorſqu'il entra dans la maiſon, qu'il avoit quelque ſecret à communiquer à ſa femme, elle avoit fait ſemblant de ſe retirer; & prêtant ſecretement l'oreille à la fenêtre, elle avoit oüi diſtinctement ces mots: *On l'enlevera; on la mettra dans une chaiſe.*

Ces paroles fortifierent étrangement ſes ſoupçons. Elle entre dans la chambre; & s'approchant de *Yang*, lui déclara d'abord ſes inquiétudes: Ma belle-ſœur, lui dit-elle, vous voyez une veuve infortunée, qui vous eſt liée par les nœuds les plus étroits d'une amitié qui fût toûjours

Sciences des Chinois.

très-ſincere. C'eſt par cette ancienne amitié que je vous conjure de m'avoüer franchement ſi mon beau-frere perſiſte encore dans ſon ancien deſſein, de me forcer à un mariage qui tourneroit à ma confuſion.

A ce récit *Tang* parût d'abord interdite, & rougit : puis prenant une contenance plus aſſûrée; à quoi penſez-vous, ma ſœur, lui dit-elle, & quelles imaginations vous mettez-vous dans l'eſprit? S'il étoit queſtion de vous rémarier, croyez-vous qu'on y fût fort embarraſſé? Hé! à quoi bon ſe jetter ſoi-même à l'eau, avant que la barque ſoit prête à faire naufrage?

Dès que la Dame *Ouang* eût entendu ce proverbe tiré de la barque, elle comprit encore mieux le ſens de l'entretien ſecret de ſon beau-frere. Auſſitôt elle éclata en plaintes & en ſoupirs; & ſe livrant à toute ſa douleur, elle ſe renferme dans ſa chambre, où elle pleure, elle gémit, elle ſe lamente: Que je ſuis malheureuſe; s'écrie-t-elle, je ne ſçais ce qu'eſt devenu mon mari. *Liu tchin*, mon beau-frere & mon ami, ſur qui je pouvois compter, eſt en voyage. Mon pere, ma mere, mes parens ſont éloignez de ce pays. Si cette affaire ſe précipite, comment pourrai-je leur en donner avis? Je n'ai aucun ſecours à attendre de nos voiſins. *Liu pao* s'eſt rendu redoutable à tout le quartier, & l'on ſçait qu'il eſt capable des plus grandes noirceurs. Infortunée que je ſuis! Je ne ſçaurois échaper à ſes pieges: ſi je n'y tombe pas aujourd'hui, ce ſera demain, ou dans fort peu de tems. Tout bien conſidéré, finiſſons cette trop pénible vie; mourons une bonne fois, cela vaut mieux que de ſouffrir mille & mille morts: & qu'eſt-ce que ma vie? ſi non une mort continuelle?

Elle prit ainſi ſa réſolution ; mais elle en différa l'exécution juſqu'au ſoir. Auſſitôt que le ciel diſparût de l'horiſon, & qu'une nuit obſcure prit ſa place, elle ſe retire dans ſa chambre, & s'y enferme; puis prenant une corde, elle l'attache à la poutre par un bout, & à l'autre bout elle fait un nœud coulant : elle approche un banc, monte deſſus, ajuſte modeſtement ſes habits par le bas autour des pieds; enſuite elle s'écrie. „ Suprême *Tien*, vengez-moi ". Après ces mots, & quelques ſoupirs qui lui échaperent, elle jette ſa coëffure, & paſſe la tête & le col dans le nœud coulant. Enfin du pied elle renverſe le banc, & demeure ſuſpenduë en l'air.

C'en étoit fait, ce ſemble, de cette malheureuſe Dame. Il arriva néanmoins que la corde dont elle s'étoit ſervi, quoique groſſe & de chanvre, ſe rompit tout-à-coup. Elle tombe à terre à demi-morte : ſa chûte, & la violence dont elle s'agitoit, firent un grand bruit.

La Dame *Tang* accourut à ce bruit, & trouvant la porte bien barricadée, elle ſe douta que c'étoit-là un ſtratagême d'un eſprit à-demi troublé. Elle ſaiſit auſſitôt une barre, & enfonce la porte. Comme la nuit etoit très-obſcure, en entrant dans la chambre, elle s'embarraſſa les pieds dans les habits de la Dame *Ouang*, & tombe à-la renverſe. Cette chûte fit ſauter ſa coëffure bien loin ; & l'effroi dont elle fût ſaiſie, lui cauſa un évanoüiſſement de quelques momens. Auſſitôt qu'elle eût répris ſes ſens, elle ſe leve, va chercher une lampe, & revient dans la chambre, où elle trouve la Dame *Ouang* étenduë

duë par terre, ſans mouvement, & preſque ſans réſpiration, la bouche chargée d'écume, & le col extremement ſerré par la corde. Elle lâche au plûtôt le nœud coulant.

Au moment qu'elle vouloit lui procurer d'autres ſervices, elle entend frapper doucement à la porte de la maiſon. Elle ne douta point que ce ne fût le Marchand de *Kiang ſi*, qui venoit chercher l'épouſe qu'il avoit achetée. Elle court vîte pour le recevoir & l'introduire dans la chambre, afin qu'il fût témoin de ce qui venoit d'arriver. Son empreſſement & la juſte délicateſſe qu'elle eût de ne pas ſe montrer ſans coëffure, lui fit ramaſſer celle qui ſe trouva à ſes pieds, & qui étoit la coëffure de deüil de la Dame *Ouang*.

C'étoit en effet le Marchand de *Kiang ſi* qui venoit enlever la Dame qu'on lui avoit promiſe. Il avoit une chaiſe de nôces, ornée de banderolles de ſoye, de feſtons, de fleurs, & de pluſieurs belles lanternes. Elle étoit environnée de domeſtiques, qui portoient des torches allumées, & d'une troupe de joüeurs de flûtes & de hautbois. Tout ce cortege s'étoit rangé dans la ruë, ſans joüer des inſtrumens, & ſans faire de bruit. Le Marchand s'en étoit détaché, & avoit frappé doucement à la porte: mais l'ayant trouvée entr'ouverte, il étoit entré dans la maiſon avec quelques-uns de ceux qui tenoient les flambeaux pour l'éclairer.

Dès que la Dame *Yang* parût, le Marchand qui lui vit une coëffure de deüil, qui étoit le ſignal qu'on lui avoit donné, & étant d'ailleurs charmé de ſon air & des traits de ſon viſage, ſe jetta ſur elle, comme un épervier affamé fond ſur un petit oiſeau. Les gens de ſa ſuite accourent, enlevent la Dame, & l'enferment dans la chaiſe, qui étoit toute prête à la recevoir. Elle eût beau crier: „ On ſe trompe; ce n'eſt pas moi qu'on „ cherche ". Le bruit des fanfares ſe fit auſſitôt entendre, & étouffa ſa voix; tandis que les porteurs de chaiſe voloient plûtôt qu'ils ne marchoient, pour la tranſporter dans la barque.

TROISIEME PAUSE, OU ON LIT LES QUATRE VERS SUIVANS:

Une troupe de Joüeurs d'inſtrumens avance en triomphe vers la Barque d'un Etranger.
La mépriſe d'une coëffe de deüil produit un mariage.
Quand l'Epouſe en préſence du nouvel Epoux éleve la voix, ce n'eſt pas contre le Ciel:
C'eſt contre ſon vrai mari qu'elle s'échauffe, & qu'elle crie.

Pendant ce tems-là la Dame *Ouang*, qui avoit été ſoulagée par les ſoins de ſa belle-ſœur, étoit revenuë à elle-même, & avoit recouvré la connoiſſance. Le grand fracas qu'elle entendit à la porte de la maiſon, renouvella ſes allarmes, & lui cauſa de mortelles inquiétudes. Mais comme elle s'apperçut que le bruit des fanfares, & cette confuſion de voix

Sciences des Chinois.

& d'inſtrumens, qui s'étoit élevée tout-à-coup, s'éloignoit d'un moment à l'autre, elle ſe raſſûra; & après environ un demi-quart-d'heure elle s'enhardit, & va voir de quoi il s'agiſſoit.

Après avoir appellé ſa belle-ſœur deux & trois fois, & toûjours inutilement, elle comprit que le Marchand s'étoit mépris, & avoit emmené celle qu'il ne cherchoit pas: mais elle appréhenda quelque fâcheux retour, lorſque *Liu pao* ſeroit inſtruit de la mépriſe. Ainſi elle s'enferma dans ſa chambre, où elle ramaſſe les aiguilles de tête, les pendans d'oreilles, & la coëffure noire qui étoit à terre. Elle ſongea enſuite à prendre un peu de répos; mais il ne lui fût pas poſſible de fermer l'œil durant toute la nuit.

A la pointe du jour elle ſe leve, ſe lave le viſage: & comme elle cherchoit ſa coëffure de deüil pour la prendre, elle entend du bruit qu'on faiſoit à la porte de la maiſon: on y frappoit rudement, & on crioit; ouvrez donc! C'étoit juſtement *Liu pao*, dont elle reconnut la voix. Son parti fût bientôt pris: elle le laiſſa frapper ſans répondre. Il jura, il tempêta, il cria juſqu'à s'enroüer. Enfin la Dame *Ouang* s'approcha de la porte, & ſe tenant derriere ſans l'ouvrir: Qui eſt-ce qui frappe, dit-elle, & qui fait tant de bruit? *Liu pao* qui diſtingua fort bien la voix de ſa belle-ſœur, fût auſſitôt ſaiſi de la plus étrange frayeur, ſurtout voyant qu'elle refuſoit d'ouvrir. Il eût recours à un expédient qui lui réüſſit: Belle ſœur, dit-il, bonne & heureuſe nouvelle! *Liu tchin* mon frere cadet eſt de retour, & nôtre frere aîné joüit d'une ſanté parfaite. Ouvrez vîte.

A ces mots du retour de *Liu tchin* la Dame *Ouang* court prendre la coëffure noire qu'avoit laiſſée la Dame *Yang*: puis elle ouvre avec empreſſement: mais en vain cherche-t-elle des yeux ſon cher *Liu tchin*. Elle n'apperçoit que le ſeul *Liu pao*. Celui-ci entra d'abord dans ſa chambre: mais n'y voyant pas ſa femme, & remarquant d'ailleurs une coëffure noire ſur la tête de ſa belle-ſœur, ſes ſoupçons ſe renouvellerent d'une étrange ſorte. Enfin il éclate: Hé! où eſt donc vôtre belle-ſœur, dit-il? Vous devez le ſçavoir mieux que moi, répondit la Dame *Ouang*, puiſque c'eſt vous qui avez menagé cette belle intrigue. Mais dites-moi, répliqua *Liu pao*, pourquoi ne portez-vous plus la coëffure blanche? Avez-vous quité le deüil? La Dame *Ouang* eût la complaiſance de lui raconter l'hiſtoire de ce qui étoit arrivé pendant ſon abſence.

A peine eût-elle fini de parler, que *Liu pao* ſe frappe rudement la poîtrine, & s'agite en déſeſpéré: mais peu-à-peu réprenant ſes eſprits; j'ai encore une reſſource dans mon malheur, dit-il en lui-même. Vendons cette belle-ſœur; de l'argent qui m'en viendra, j'acheterai une autre femme, & perſonne ne ſçaura que j'ai été aſſez malheureux pour vendre la mienne. Il avoit joüé toute la nuit précédente, & avoit perdu les trente taëls qu'il avoit reçûs du Marchand de *Kiang ſi*, qui étoit déja bien loin avec ſa nouvelle épouſe.

Il ſe préparoit à ſortir de la maiſon, pour aller négocier cette affaire, lorſqu'il apperçut à la porte quatre ou cinq perſonnes qui ſe preſſoient d'y en-

entrer. C'étoit ſon frere aîné *Liu yu*, ſon frere cadet *Liu tchin*, ſon neveu *Hi eul*, & deux domeſtiques qui portoient le bagage. *Liu pao* conſterné à cette vûë, & n'ayant pas le front de ſoutenir leur préſence, s'évade au plus vîte par la porte de derriere, & diſparoît comme un éclair.

La Dame *Ouang*, tranſportée de joye, vint recevoir ſon cher mari. Mais quel ſurcroît d'allégreſſe, quand elle apperçut ſon fils, qu'à peine reconnoiſſoit-elle, tant il étoit devenu grand & bienfait! Hé! par quelle bonne fortune, dit-elle, avez-vous ramené ce cher fils que je croyois perdu?

Liu yu lui fit le détail de toutes ſes avantures; & la Dame *Ouang* à ſon tour lui raconta fort au long, toutes les indignitez que lui avoit fait ſouffrir *Liu pao*, & les extrêmitez auxquelles il l'avoit réduite.

Alors *Liu yu*, après avoir donné à ſa femme les juſtes éloges que méritoit ſa fidélité; ſi par une paſſion aveugle pour les richeſſes, s'écria-t-il, j'avois retenu les deux-cens taëls que je trouvai par haſard; comment aurois-je pû retrouver nôtre cher enfant? Si l'avarice m'avoit empêché d'employer ces vingt taëls à ſauver ceux qui faiſoient naufrage, mon cher frere périſſoit dans les eaux, & je ne l'aurois jamais vû. Si par une avanture ineſpérée, je n'avois pas rencontré cet aimable frere, aurois-je pû découvrir à tems le trouble & le déſordre qui régnoient dans ma maiſon? Sans cela, ma chere femme, nous ne nous ſerions jamais vûs réünis: nôtre famille ſe feroit démembrée, & auroit été plongée dans l'affliction. Tout ceci eſt l'effet d'une providence particuliere du Ciel, qui a conduit ces divers évenemens. Quant à mon autre frere, ce frere dénaturé, qui ſans le ſçavoir, a vendu ſa propre femme, il s'eſt juſtement attiré le malheur qui l'accable. L'auguſte *Tien* traite les gens ſelon qu'ils le méritent; qu'ils ne croyent pas échaper à ſa juſtice.

Apprenons de là combien il eſt avantageux de pratiquer la vertu; c'eſt ce qui rend une maiſon de jour en jour plus floriſſante.

Dans la ſuite du tems *Hi eul* alla chercher ſon épouſe, la fille de *Tchin*. Le mariage ſe conclut, & fût très-heureux. Ils eurent pluſieurs enfans, & virent une foule de petits-fils, dont pluſieurs s'avancerent par la voye des Lettres, & parvinrent aux prémieres Charges. Ainſi cette famille fût illuſtrée.

QUATRE VERS FONT LA CONCLUSION DE L'HISTOIRE.

EN VOICI LE SENS:

L'action vertueuſe, par laquelle on rend l'argent qu'on avoit trouvé,
Fait retrouver un fils qu'on croyoit ne jamais voir.
Le déteſtable deſſein de vendre une belle ſœur, eſt cauſe qu'on perd ſa propre femme.
La conduite du Ciel eſt tout-à-fait admirable; il diſtingue parfaitement les bons des méchans: on ne lui en impoſe pas.

DEUX

DEUX TRAITS D'HISTOIRE,

Ou plûtôt deux ſortes de jugemens ; l'un, où le crime étant d'abord abjous, le Ciel, au moment qu'il triomphe, le confond, & le punit avec éclat ; l'autre, où l'innocence accablée, & prête à ſuccomber, vient tout-à-coup à être reconnuë, & vengée par une protection particuliere du Ciel.

L'OUVRAGE DE'BUTE PAR LES QUATRE VERS SUIVANS:

Celui qui dévoile & qui pénetre ce qu'il y a de plus caché ;
Celui devant qui le mal eſt toûjours mal, & le bien eſt toûjours bien, c'eſt le Ciel.
En voulant nuire à autrui, c'eſt à ſoi-même qu'on nuit.
Les ruſes les mieux concertées, ſe découvrent à la fin.

P R É F A C E.

ON dit communément : quiconque ôte la vie à un autre, doit la perdre : c'eſt une loi univerſellement reçûë, & qui eſt néceſſaire à la ſocieté. C'eſt pour cela qu'il eſt ſi difficile de faire paſſer l'innocent pour coupable, & le coupable pour innocent. Etes-vous innocent? Celui qui veut vous perdre, peut bien ébloüir & corrompre les Juges les plus éclairez. Le juſte *Tien* ſemble peut-être d'abord conniver aux traits de la calomnie : mais il ne permet pas que vous y ſuccombiez. L'injuſtice ſe reconnoît enfin, & eſt confonduë.

Au contraire un ſcélérat juſtement accuſé, & qui crie à la calomnie, ſoutient quelquefois la queſtion la plus rigoureuſe ſans rien avoüer, & force les accuſateurs à ſe déſiſter de leurs pourſuites. Mais enfin vient un jour, où le myſtère d'iniquité ſe révele, & où l'artifice ſe manifeſte.

Un criminel ſurvivra quelque tems, ſi l'on veut, à ſon crime. L'innocent ſera condamné à languir dans un cachot, il ſe verra preſque ſous le glaive. Eſt-ce que cet ancien Seigneur qui eſt là-haut ſur nos têtes, n'a pas des yeux? Faites attention à ces belles paroles que nous tenons de

nos

nos peres, & qu'ils ont exprimées dans quatre vers, dont voici la traduction : SCIENCES DES CHINOIS.

Le Ciel eſt ſouverainement éclairé ; on ne ſçauroit le tromper :
Il ne commence pas à ſçavoir les choſes d'ici-bas, lorſqu'il éclate & qu'il fait voir qu'il les ſçait.
La vertu & le vice ne demeurent jamais, l'une ſans récompenſe, & l'autre ſans châtiment.
Il n'eſt queſtion que du tems : tôt ou tard il viendra.

Les plaintes que les gens opprimez pouſſent durant la vie, ou après la mort, vont au Ciel, & demandent vengeance. La vérité eſt quelquefois ſi embroüillée, que les Mandarins ne peuvent la découvrir. Mais l'auguſte Ciel éxamine tout, & voit tout très-clairement. L'artifice & la fourberie fuſſent-ils multipliez à l'infini, il les fait ſervir, pour amener l'occaſion favorable, où éclatent ſes juſtes & immuables arrets.

Auſſi l'on dit communement dans le monde : les méchans ſont craints; le Ciel ne l'eſt pas : les gens de bien ſont trompez ; le Ciel ne l'eſt pas. On dit encore : le filet où le Ciel tient tous les hommes renfermez, eſt vaſte & ſpacieux ; il fait comme s'il ne les voyoit pas ; cependant nul moyen d'en échaper.

Depuis qu'il y a un Gouvernement, combien de Magiſtrats integres, ou de Juges éclairez ont parû ſur la ſcene ! Ignoroient-ils, que le Ciel prend intérêt & veille à la vie des hommes ? Mais les paſſions font joüer des reſſorts imperceptibles. Cent faits les plus incroyables ne laiſſent pas d'être vrais ; & cent autres les plus impoſans n'en ſont pas pour cela moins ſuppoſez.

Il ſuit de-là que les procez en matière criminelle, même les plus juſtes, doivent être éxaminez avec une ſcrupuleuſe attention, & à pluſieurs répriſes. Après quoi un Juge peut ne pas craindre que ceux qu'il a condamnez, crient à l'injuſtice, & demandent vengeance contre lui.

Aujourd'hui dans les Tribunaux, les Grands & les Subalternes ſont dominez par la cupidité. Ils ne cherchent qu'à s'enrichir. Il n'y a guères que les riches & les gens diſtinguez qui puiſſent les ſatisfaire. De-là il arrive que la Juſtice avec ſon équitable balance ne ſe trouve plus chez nous, & qu'elle a été jettée dans la grande Mer orientale.

Je ſçais fort bien qu'on peut & qu'on doit, ſans de longues procédures, châtier des méchancetez notoires, qui demandent une brieve juſtice. Je conviens même que pour les affaires de moindre conſéquence, & dont on connoît les divers reſſorts, il eſt bon de les terminer au plûtôt, & de les accommoder. Mais je ne juge pas qu'un homicide puiſſe jamais être pardonné, & finir par voye d'accommodement ; l'équité, la droite raiſon s'y oppoſent. Si l'accuſé, qui a trempé ſes mains dans le ſang d'un autre, n'eſt pas puni de mort, les mânes de celui qui a été tué & qui demandent juſtice, ne ſeront point en répos.

Sciences des Chinois.

Quant aux dépoſitions de ces malheureux, qui dans un interrogatoire nomment des innocens pour complices de leurs crimes, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit trop éxaminer. On doit confronter les dépoſitions d'un jour avec celles d'un autre, & les éplucher avec une extrême application.

Il arrive d'ordinaire, que ces ſcélérats appliquez à une violente torture, & ſur le point d'être condamnez aux derniers ſupplices, s'accrochent à tout ce qu'ils peuvent. Ils feignent de vouloir tout avoüer: la calomnie ne leur coûte rien: ils accuſent un innocent, ſans ſe ſoucier beaucoup de perdre, non ſeulement un homme, mais encore une famille entiere: ils ne ſongent qu'à ſe ſoulager eux-mêmes; & pour y réüſſir, tout leur eſt bon.

Un Juge ne doit-il pas pénétrer le fonds de leur ame, faire peu de cas de ſemblables accuſations, & en ſauvant ceux qu'on veut opprimer, ſe faire à lui-même un tréſor de mérite, dont ſes enfans & ſes neveux récüeilliront un jour mille bénédictions.

J'ai eu en vûë dans ce préambule d'inſtruire & le peuple, & ceux qui ont part au Gouvernement. Il eſt conſtant que la plus petite plante, le plus vil arbriſſeau, tient du Ciel ſuprême ce qu'il a reçû de vie. Combien plus doit-on dire, qu'il eſt l'Auteur de celle de tous les hommes, dont il eſt le prémier pere.

Ainſi le principal devoir d'un Mandarin, c'eſt d'avoir des entrailles paternelles pour la conſervation de ceux qui ſont confiez à ſes ſoins. Il doit employer les voyes de douceur & de ſévérité pour maintenir la tranquillité, & prévenir le déſordre; & dans toute ſa conduite ne rien faire d'indigne du beau nom de Pere & de Mere du peuple. Par-là il gagnera entierement ſon affection; & cette affection éclatera par des marques d'une éternelle reconnoiſſance. Mais ſurtout l'auguſte Ciel récompenſera ſon équité, & le protegera d'une façon particuliere.

HISTOIRE.

Second exemple d'Hiſtoire dans le goût des Chinois.

SOUS la Dynaſtie des *Ming* (*a*), un homme riche de la ville de *Sou tcheou*, nommé *Ouang kia*, étoit depuis longtems l'ennemi déclaré d'un certain *Li y*. Il avoit cherché cent fois l'occaſion de le perdre, ſans avoir pû la trouver. Un jour qu'il faiſoit un vent terrible, & qu'il pleuvoit à verſe, il part vers la troiſieme veille de la nuit, réſolu de l'aſſaſſiner dans ſa maiſon.

Ce

(*a*) C'eſt ſous cette Dynaſtie que vivoit l'Auteur de cette Hiſtoire.

Sciences des Chinois.

Ce ſoir-là *Li y*, après avoir ſoupé tranquillement, s'étoit couché, & dormoit d'un profond ſomme avec ſa femme, lorſqu'une troupe de dix brigands enfonce ſa porte. Ce bruit le reveille: il voit ces ſcélérats, le viſage barboüillé de rouge & de noir, entrer tumultuairement dans ſa chambre.

A cette vûë la Dame *Tſiang*, ſa femme, toute effrayée ſe gliſſe dans la ruëlle, & enſuite ſous le lit, où elle ſe cache: à-demi morte de frayeur, elle apperçoit qu'un de la troupe, qui avoit une grande barbe, & une large face, ſaiſit *Li y* par les cheveux, & lui abat la tête d'un coup de ſabre: après quoi toute la troupe, ſans toucher à quoi que ce ſoit de la maiſon, ſort dans le moment & diſparoît.

La Dame *Tſiang*, qui avoit vû tout ce qui s'étoit paſſé, étant révenuë de ſon extréme frayeur, ſort de deſſous le lit, & s'habille à la hâte: puis ſe tournant vers le corps & la tête coupée de ſon mari, elle ſe lamente, & pouſſe les plus hauts cris. Les voiſins accourent en foule pour voir de quoi il s'agit. Un ſi triſte ſpectacle les conſterne. Ils s'efforcent néanmoins de conſoler la pauvre Dame toute éplorée: mais elle ſe refuſoit à toute conſolation.

Vous voyez, leur dit-elle, mon mari égorgé; ne cherchez pas bien loin l'aſſaſſin; c'eſt *Ouang kia*. Quelle preuve en avez-vous, répliquerent les voiſins? Quelle preuve, ajoûta-t-elle? J'étois cachée ſous le lit; j'ai conſidéré le meurtrier. C'eſt *Ouang kia* lui-même, cet ennemi juré de mon mari: j'ai remarqué ſa grande barbe & ſa large face: tout barboüillé qu'il étoit, je l'ai bien reconnu. De ſimples voleurs ſeroient-ils ſortis de la maiſon, ſans en rien emporter? Oui, c'eſt *Ouang kia*, qui eſt le meurtrier de mon mari; j'en ſuis ſûre. Aidez-moi, je vous en conjure; aidez-moi à tirer vengeance de ce ſcélerat, & daignez m'accompagner chez le Mandarin, pour demander juſtice, & rendre témoignage de ce que vous avez vû.

Ils lui répondirent qu'ils étoient inſtruits de l'inimitié qui étoit entre *Ouang kia* & ſon mari, & qu'ils en rendroient volontiers témoignage dans le Tribunal; que d'ailleurs c'étoit pour eux un devoir indiſpenſable d'avertir le Mandarin, lorſque dans le quartier il s'étoit fait un vol ou un meurtre; ainſi, que dès le lendemain elle n'avoit qu'à préparer une accuſation, & qu'ils l'accompagneroient, lorſqu'elle iroit la préſenter: après quoi ils ſe retirerent.

Quand ils furent partis, la Dame *Tſiang* ferme ſa porte, & paſſe le reſte de la nuit dans les gémiſſemens & les ſanglots.

A la pointe du jour elle pria ſes voiſins de lui faire venir un homme qui dreſſât & compoſât l'accuſation qu'elle vouloit faire. Auſſitôt qu'elle fût écrite, elle ſe met en chemin, & va droit à l'audience du Mandarin. C'étoit juſtement l'heure où il tenoit ſon audience, & où il rendoit juſtice. La Dame l'ayant apperçû, hâte le pas, & ſe proſternant au bas du dégré de l'éſtrade, elle crie d'une voix lamentable; *au meurtre; à l'aſſaſſinat*!

Le Mandarin lui voyant en main une accuſation, s'informe de ce que

Sciences des Chinois.

c'étoit; & ayant appris qu'il s'agiſſoit d'un meurtre fait par des voleurs ou par des aſſaſſins, il admet l'accuſation, & promet de rendre juſtice. Les gens du quartier s'avancerent au même tems, & préſenterent leur requete, pour l'avertir du déſordre arrivé dans leur voiſinage.

A l'inſtant le Mandarin dépêche des Officiers de Juſtice, pour faire la viſite du corps mort, & en dreſſer un procès verbal. Puis il ordonne aux Archers d'arrêter au plûtôt celui qu'on aſſûroit être l'aſſaſſin. *Ouang kia* demeuroit tranquille dans ſa maiſon, & paroiſſoit ne point craindre, dans la fauſſe confiance où il étoit, que s'étant barboüillé le viſage, il étoit impoſſible qu'on l'eût reconnu. Il s'applaudiſſoit de ſon induſtrie, lorſque tout-à-coup il ſe vit environné d'une troupe d'Archers, qui venoient d'entrer bruſquement dans ſa maiſon. Qu'on s'imagine voir un homme qui ſe bouche les oreilles, pour n'être pas effrayé des éclats du tonnerre, & que la foudre frappe au même inſtant. Tel étoit *Ouang kia*.

Auſſitôt on ſe ſaiſit de lui; on le charge de fers; & on le conduit à l'audience. C'eſt donc toi, malheureux, dit le Mandarin, qui ès l'aſſaſſin de *Li y*? Moi, Seigneur, répondit le ſcélérat? ſi pendant la nuit *Li y* a été tué par des voleurs; ſuis-je réſponſable de ſa mort? Pour lors le Mandarin ſe tournant vers la Dame *Tſiang*: Eh bien, lui dit-il, comment prouvez-vous qu'il eſt l'auteur de ce meurtre?

Seigneur, répondit-elle, lorſque le coup ſe fit, j'étois cachée auprès du lit, & de-là j'ai vû le malheureux donner le coup de la mort à mon mari: je le reconnus bien. Mais, répliqua le Mandarin; c'étoit la nuit que le coup s'eſt fait: comment dans l'obſcurité avez-vous pû le reconnoître?

Ah! Seigneur, dit-elle, non ſeulement je remarquai ſa taille & ſon air; mais j'ai encore un indice bien certain: De ſimples voleurs ſe ſeroient-ils retirez avec tant de précipitation, ſans rien enlever de la maiſon? Une action ſi noire & ſi barbare, eſt l'effet d'une ancienne inimitié, qui n'a été que trop publique; & mon mari n'avoit point d'autre ennemi que *Ouang kia*.

Pour lors le Mandarin fit approcher les voiſins, & leur demanda, s'il y avoit effectivement une inimitié ancienne entre *Ouang kia* & *Li y*? Oui, Seigneur, répondirent-ils, elle étoit connuë de tout le quartier. Il n'eſt pas moins vrai que le meurtre a été fait, ſans qu'on ait rien emporté de la maiſon.

Pour lors le Mandarin hauſſant la voix, & prenant le ton de Maître; qu'on donne à l'heure même une rude queſtion à *Ouang kia*. Ce malheureux qui étoit riche, & qui avoit toûjours vécû à ſon aiſe, frémit de tout lui-même au ſeul mot de queſtion, & déclara qu'il alloit tout avoüer. Il eſt vrai, dit-il, que j'avois pour *Li y* une haine mortelle; c'eſt ce qui m'a porté à me déguiſer en voleur, pour n'être pas connu, & à l'aſſaſſiner dans ſa propre maiſon. Le Mandarin ayant reçû ſa dépoſition, le fit conduire dans le cachot des criminels condamnez à mort.

Ouang kia ſe voyant dans la priſon, révoit continuellement aux expédiens qu'il pourroit prendre, pour ſe tirer de cette mauvaiſe affaire, & pour rendre inutile le fâcheux aveu qui lui étoit échapé. Plus il rêvoit,

&

Sciences des Chinois.

& moins il y trouvoit d'eſpérance. Enfin une fois qu'il s'étoit fort tourmenté l'eſprit: comment ſe peut-il faire, dit-il en lui-même, que je n'aye pas plûtôt penſé au vieux *Seou*, cet Ecrivain ſi verſé dans les ruſes les plus ſubtiles: j'ai été autrefois en liaiſon avec lui; c'eſt un habile homme, & d'un eſprit fertile en ces ſortes d'inventions: il a des expédiens pour tout, & rien ne l'arrête.

Lorſqu'il s'entretenoit de ces penſées, il apperçoit *Ouang ſiao eul* ſon fils, qui venoit le voir: auſſitôt il lui fait part de ſon projet, & lui donne ſes ordres. Surtout, lui ajoûta-t-il, ſi *Seou* vous donne quelque eſpérance, n'épargnez point l'argent, & ſongez qu'il s'agit de la vie de vôtre pere. *Siao eul* promit de tout riſquer dans une affaire ſi importante.

A l'inſtant il court chez *Seou*, & l'ayant heureuſement rencontré, il lui expoſe l'affaire de ſon pere, & le conjure de chercher quelque moyen de le ſauver. Sauver vôtre pere, répondit ce vieux routier, c'eſt une choſe bien difficile; il a contre lui ſa propre dépoſition. Le Mandarin nouvellement arrivé dans la Province, eſt jaloux de ſa gloire: il a reçû lui-même la dépoſition, & a prononcé la ſentence. Vous auriez beau en appeller à un Tribunal ſupérieur; elle eſt entre les mains du prémier Juge. Croyez-vous qu'il veüille jamais avoüer que ſes procédures ont été défectueuſes. Ecoutez: ſans tant de diſcuſſions, donnez-moi un-, deux-, trois-, quatre-cens taëls, & laiſſez-moi faire; je vais aller à la Cour (à *Nan king*), & j'y trouverai quelque occaſion d'y faire un coup de mon métier; je l'ai déja dans la tête, & le cœur me dit que je réüſſirai.

Comment prétendez-vous donc vous y prendre, dit *Siao eul*? Point tant de curioſité, répliqua *Seou*; livrez-moi ſeulement la ſomme que je demande, & vous verrez de quoi je ſuis capable. *Siao eul* retourne promptement à la maiſon, peſe l'argent, l'apporte, & preſſe *Seou* de hâter ſon voyage.

Conſolez-vous, s'écria *Seou*; à la faveur de ces pieces blanches, il n'y a point d'affaire, quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, que je ne puiſſe ajuſter: ſoyez tranquille, & répoſez-vous ſur moi. *Siao eul* prit congé de lui, & le remercia de ſon zèle.

Dès le lendemain *Seou* partit pour *Nan king*, & y arriva en peu de jours. Il alla auſſitôt au Tribunal ſupreme, où toutes les cauſes criminelles de l'Empire ſont portées. Là il s'informe adroitement de l'état préſent de ce Tribunal, du nom, du crédit, & du génie des Officiers ſubalternes.

Il apprit qu'un nommé *Siu kung*, de la Province de *Tche kiang*, y étoit *Lan tchung**; que c'étoit un homme habile à manier les affaires, & d'un accès facile. Il l'aborda avec une lettre de recommandation, qu'il accompagna d'un fort joli préſent.

Siu kung le reçût avec politeſſe, & ayant remarqué que *Seou* étoit un beau parleur, il l'invita à venir ſouvent le voir. *Seou* n'eût garde d'y manquer, & il n'oublia rien pour s'inſinuer peu-à-peu dans ſon amitié, & pour

* C'eſt une eſpece d'Avocat.

Sciences des Chinois.

pour gagner ſes bonnes graces : mais il ne s'étoit encore préſenté nulle occaſion favorable à ſon deſſein.

Un jour qu'il y penſoit le moins, il apprit qu'une troupe d'Archers venoit de conduire au Tribunal plus de vingt Corſaires qui devoient être condamnez irrémiſſiblement à avoir la tete tranchée. Il ſçût en même tems que parmi ces voleurs il y en avoit deux qui étoient de *Sou tcheou*. A cette nouvelle, remuant doucement la tête : J'ai, dit-il, ce que je cherche, & me voilà en train de réüſſir dans mon projet.

Le lendemain il prépare un grand repas, & envoye à *Siu kung* un billet d'invitation. Celui-ci monte auſſitôt en chaiſe, & ſe rend à la maiſon de *Seou*. Grande amitié de part & d'autre. *Seou* introduit ſon hôte dans ſon logis avec un air épanoüi, & lui donne la place honorable. Durant le repas ils s'entretinrent agréablement de différens ſujets, & bûrent juſques bien avant dans la nuit. Enfin *Seou* ayant fait retirer les domeſtiques, & ſe trouvant ſeul avec ſon convive, tire un paquet de cent taëls, & le lui préſente.

Siu kung effrayé de cette offre, dans la crainte qu'on ne lui tendit quelque piege, demanda pour quelle raiſon il lui faiſoit un préſent ſi conſidérable? J'ai un proche parent appellé *Ouang*, répondit *Seou*, qu'on a accuſé fauſſement d'un crime, pour lequel il eſt détenu en priſon dans ſa ville. Il implore humblement vôtre protection, & vous prie de le tirer du péril où il ſe trouve. Pourrois-je, répliqua *Siu kung*, vous refuſer un ſervice qui dépendroit de moi? Mais l'affaire dont vous me parlez, n'eſt pas de mon diſtrict; comment puis-je m'en mêler?

Rien de plus aiſé, réprit *Seou*, daignez m'écouter un moment. Toute la preuve qu'on apporte pour perdre mon parent, & pour lui attribuer le meurtre de *Li y*, c'eſt qu'il étoit ſon ennemi déclaré. Comme on n'a pû découvrir le véritable aſſaſſin, on a ſoupçonné mon parent, & ſans autre formalité on l'a renfermé dans un cachot. Or je ſçais qu'hier on conduiſit à vôtre Tribunal plus de vingt Corſaires, parmi leſquels il y en a deux qui ſont de la ville de *Sou tcheou*, où le meurtre a été commis. Il n'eſt queſtion que d'engager ces deux voleurs, d'ajoûter l'aſſaſſinat de *Li y* aux autres crimes qu'ils avoüeront dans leurs dépoſitions: ils n'en ſeront pas moins condamnez à avoir la tête coupée; & un pareil aveu n'augmentera en rien la rigueur de leur ſupplice. Cet aveu juſtifiera mon parent, & il vous ſera à jamais redevable de la vie que vous lui aurez renduë.

Siu kung goûta cet expédient, & promit de le faire réüſſir. Auſſitôt il prend le paquet d'argent; & après avoir appellé ſes domeſtiques, & fait ſes remercîmens du feſtin qu'on venoit de lui donner, il monte en chaiſe, & s'en retourne dans ſa maiſon.

Seou ne s'endormit pas durant ce tems-là: il s'informa ſous main quels étoient les parens des deux voleurs de *Sou tcheou*; & en ayant découvert quelques-uns, il leur fit confidence de ſon deſſein, en leur faiſant les plus belles promeſſes, s'ils pouvoient engager ces deux voleurs à faire un aveu qui ne leur ſeroit d'aucun préjudice: & pour les convaincre qu'il ne leur don-

donnoit pas de vaines paroles, il leur fit préſent par avance de cent taëls.

Sciences des Chinois.

Cette libéralité produiſit ſon effet; & les deux voleurs conſentirent à ce qu'on voulut. Ainſi, lorſqu'on les fit venir pour être éxaminez & jugez en dernier reſſort, *Siu kung*, qui étoit chargé de cette commiſſion, les voyant à ſes pieds, commença l'interrogatoire de cette ſorte: Combien avez-vous tué de perſonnes? Les deux voleurs répondirent: En tel tems, en tel lieu nous avons tué tels & tels; dans tel mois, & à tel jour, nous allâmes pendant la nuit dans la maiſon d'un certain *Li y*, & nous l'égorgeâmes.

Siu kung ayant reçû ces dépoſitions, fit reconduire les voleurs en priſon. Enſuite il dreſſa un procès verbal, où leurs réponſes étoient exactement détaillées, & il conclut par prononcer leur ſentence. *Seou* va auſſitôt trouver les Greffiers, & leur fait faire au nom du Tribunal une copie bien légaliſée de ce jugement: après quoi ayant pris congé de *Siu kung*, il vole à *Sou tcheou*, va droit à l'hôtel du Mandarin, qui donnoit alors ſon audience, & lui remet le paquet.

Le Mandarin l'ouvre; & ayant lû que l'auteur du meurtre d'un certain *Li y* a été pris & reconnu, il s'écria d'abord: Comment cela ſe peut-il faire, puiſque *Ouang kia* a nettement confeſſé ce crime! Comme il ordonnoit qu'on fît comparoître le priſonnier, pour être interrogé de nouveau, *Ouang ſiao eul* entre dans le parquet, criant à haute voix: on a calomnié mon pere; on veut l'opprimer.

Cet aſſemblage de circonſtances étonna le Mandarin; & dépoſant ſur le champ tous ſes doutes, il ordonna qu'on remit *Ouang kia* en liberté: ce qui s'exécuta à l'inſtant.

La Dame *Tſiang* ayant appris la nouvelle de ce prompt élargiſſement, comprit bien qu'elle n'avoit plus de démarches à faire, & que ſes pourſuites ſeroient inutiles. Après tout, dit-elle, comme c'eſt pendant la nuit que le meurtre s'eſt fait, il n'eſt pas impoſſible que je me ſois trompée. Ainſi elle abandonna cette affaire, & ne ſongea pas à la pouſſer davantage.

On peut juger quelle étoit la joye de *Ouang kia*. Il retourna dans ſa maiſon comme en triomphe, au milieu des acclamations de ſes parens & de ſes amis. Sa démarche étoit fiere & orgüeilleuſe; mais comme il étoit prêt d'y entrer, il fût tout-à-coup frappé d'une bouffée de vent froid, & cria de toutes ſes forces: *Je ſuis perdu. J'apperçois* Li y: *il me menace, il ſe jette ſur moi*; & en proférant ces dernieres paroles, il tombe à la renverſe ſans connoiſſance, & expire en un inſtant. Exemple terrible & effrayant! Grande leçon! On ne ſçauroit tromper le *Tien*.

AUTRE

SCIENCES DES CHINOIS.

AUTRE TRAIT D'HISTOIRE.

Troiſieme Hiſtoire Chinoiſe.

ON vient de voir comment le coupable a paſſé pour innocent. L'exemple ſuivant montrera comment l'innocent eſt traité en coupable. Dans cette ſeconde Hiſtoire, la ruſe & l'artifice d'un méchant homme attire à un pauvre Lettré un terrible enchaînement de malheurs; & certes ſans la providence du *Tien*, qui fit enfin briller la vérité, l'innocent perdoit la vie.

CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN QUATRE VERS:

Grande & inconteſtable doctrine.
La Vertu récompenſée; le Vice puni;
C'eſt-ce qui fait éclater l'équité du Ciel.
En voulant nuire à autrui, on ſe nuit à ſoi-même.

J'ai trouvé que dans la Dynaſtie préſente des *Ming*, dans la petite ville *Tung kia*, du diſtrict de *Ouen tcheou*, dans la Province de *Tche kiang*, il y avoit un Lettré appellé *Ouang*, ſurnommé *Kié*, & dont le titre honorable étoit *Ouen hao*. Il avoit épouſé une Dame nommée *Lieou*, qui ſeule poſſédoit toute ſon affection: il en eût une fille, qui n'avoit encore que deux ans au tems dont je vais parler. Ainſi toute la famille ſe réduiſoit à eux trois, & à quelques eſclaves ou domeſtiques.

Bien qu'il ne fût pas riche, il ne laiſſoit pas de vivre honorablement. L'étude faiſoit toute ſon occupation. Il n'étoit pas encore gradué, mais il aſpiroit à cet honneur; & pour y parvenir, il vivoit dans la retraite; & toûjours occupé de ſes livres, il ne ſe délaſſoit de ſon travail que par quelques viſites qu'il rendoit à un petit nombre d'amis, avec qui il étoit en commerce d'ouvrages d'eſprit.

Quant à la Dame *Lieou*, c'étoit un modèle de vertu: elle étoit fort ſpirituelle, attentive, économe, & laborieuſe. Deux perſonnes d'un caractère ſi aimable vivoient enſemble dans une grande union, & avec beaucoup de douceur. Une après-dînée vers la fin du Printems que le ciel étoit parfaitement beau, deux ou trois de ſes amis vinrent le tirer de ſon étude, pour aller faire un tour de promenade hors de la ville.

CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN SIX VERS:

Les jours ſombres & pluvieux qui avoient précédé, donnoient un nouvel éclat au ſoleil, qui ne s'étoit pas montré depuis pluſieurs jours;
Cent ſortes d'oiſeaux différens animoient & diverſifioient les bocages.

Une

Une infinité de papillons voltigeans ſur les têtes fleuries des pêſchers agitez par les doux Zéphirs, formoient une brillante parure.

Les fleurs attachées aux branches, ſans être encore fânées, tapiſſoient par-tout les jardins.

Enfin toute la jeuneſſe de la ville repanduë dans la campagne, faiſoit un ſpectacle charmant.

Chacun étoit dans la joye, & s'y livroit au milieu des feſtins.

Ouang entraîné par les douces impreſſions du Printems, ne ſongea auſſi qu'à ſe divertir: lui & ſa compagnie ſe régalerent, & bûrent pluſieurs raſades. Enfin ils ſe ſéparerent.

Ouang arrivant dans ſa maiſon, trouve à ſa porte deux de ſes domeſtiques, qui s'échauffoient extrêmement contre un homme de dehors. Celui-ci étoit de la ville de *Hou tcheou*, & s'appelloit *Liu*. Il avoit en main un panier plein de gingembre qu'il vendoit. Les domeſtiques prétendoient qu'il ſe faiſoit payer trop cher la quantité qu'ils en avoient pris. Le marchand de ſon côté crioit qu'on lui faiſoit tort, ſi on lui retranchoit le moindre dénier. *Ouang* ayant appris le ſujet de leur querelle, ſe tourne vers le marchand: Tu ès bien payé, lui dit-il, retire-toi, & ne fais point tant de bruit à ma porte.

Le marchand, homme ſimple & ſincere, répliqua auſſitôt avec ſa franchiſe ordinaire: Il ne nous eſt pas poſſible à nous autres petits marchands de ſupporter la moindre perte; cela eſt bien mal à vous, qui devez avoir l'ame grande & généreuſe, de chicaner ainſi avec de pauvres gens.

Ouang, qui avoit un peu de vin dans la tête, entre à ces mots dans une étrange colere. Coquin que tu ès, lui dit-il, oſes-tu bien me parler avec ſi peu de reſpect? Surquoi, ſans faire réflexion que c'étoit un homme fort âgé, il le pouſſe rudement, & le jette à la renverſe. La chûte fût violente, & le pauvre malheureux reſta ſans ſentiment ni connoiſſance.

CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN DEUX VERS:

L'homme diſparoît ici-bas comme la lune, qui vers le matin ſe précipite en un moment derriere la montagne.

La vie eſt comme une lampe, qui, lorſque l'huile vient à manquer, s'éteint à la troiſieme veille.

Après tout on ne doit jamais ſe mettre en colere, encore moins contre des gens qui vivent de leur petit commerce. Un ou deux déniers de plus ne valent pas la peine de chicaner. Il eſt cependant très-ordinaire de voir des domeſtiques ſe prévaloir du rang & du crédit de leur Maître, uſer de violence, maltraiter le peuple, & par-là déshonorer leurs Maîtres, ou leur ſuſciter de mauvaiſes affaires. Auſſi voit-on que ceux qui ont de la conduite, donnent chez eux des ordres ſi ſévères, qu'ils préviennent de ſemblables inconvéniens.

Sciences des Chinois.

Il eſt certain que *Ouang* auroit dû ſe modérer: il commit en cela une groſſe faute: mais auſſi en fût-il bien puni, comme on le verra dans la ſuite. Dans le moment qu'il vit cet étranger tomber à ſes pieds ſans mouvement & preſque ſans vie, il fût ſaiſi d'une extrême frayeur, qui diſſipa bientôt les fumées du vin. Il ſe met en mouvement; il crie au ſecours: on vient en hâte, & l'on tranſporte cet homme à-demi mort dans la ſalle voiſine. Comme il ne donnoit point encore de ſigne de vie, on lui fait avaler du thé bien chaud, & peu après il revint de ſon évanoüiſſement.

Alors *Ouang* lui ayant fait d'humbles excuſes, lui fit boire pluſieurs coups d'excellent vin, & lui ſervit à manger pour rétablir ſes forces: après quoi il lui fit préſent d'une piece de taffetas, dont il pouvoit tirer quelque argent.

Ce bon traitement fit ſur le champ paſſer ce pauvre homme de l'indignation à la joye, & il la témoigna par mille actions de graces; après quoi il prit congé, & ſe rendit ſur le bord de la riviere, qu'il devoit paſſer avant qu'il fût tout-à-fait nuit.

Si *Ouang* avoit pû prévoir l'avenir, il auroit retenu cet étranger, & l'auroit nouri dans ſa maiſon, du moins pendant deux mois. Ce trait d'hoſpitalité l'eût préſervé des traverſes que nous allons voir fondre ſur lui. Sa conduite nous fait une bonne leçon, qui eſt exprimée dans ce proverbe: *On lance des deux mains un filet de fil d'or, & l'on amene cent malheurs.*

Ouang ne l'eût pas plûtôt vû parti, qu'il entre dans l'intérieur de ſa maiſon, & s'applaudit avec ſa femme de s'etre ſi bien tiré d'un ſi mauvais pas.

Comme il étoit nuit, la Dame *Lieou* appelle ſes eſclaves, & leur ordonne de ſervir inceſſamment le ſouper. Elle commence par faire avaler à ſon mari un bon coup de vin chaud, pour le remettre de ſa frayeur. Il avoit déja répris ſes eſprits, & ſon cœur ſe tranquilliſoit, lorſqu'il entend tout-à-coup frapper à la porte.

Une nouvelle frayeur le ſaiſit. Il prend vîte la lampe, & va voir de quoi il s'agit. Il trouve un nommé *Tcheou ſe*, qui étoit le chef de la barque, ſur laquelle on paſſe la riviere. Il avoit en main la piece de taffetas & le panier du Marchand.

Auſſitôt qu'il apperçut *Ouang*, il lui dit d'un air effaré: quelle terrible affaire vous etes-vous attirée? Vous êtes un homme perdu. Quoi! un Lettré comme vous tuer un pauvre marchand! Ce fût un coup de foudre pour le malheureux *Ouang*. Que voulez-vous encore dire, réprit-il en tremblant? Eſt-ce, répliqua *Tcheou ſe*, que vous ne m'avez pas compris? Ne reconnoiſſez-vous pas ce taffetas & ce panier? Eh! oui, ajoûta-t-il: un vendeur de gingembre, qui eſt de *Hou tcheou*, eſt venu chez moi: cette piece de taffetas il l'a reçûë de moi aujourd'hui; c'eſt dans ce panier qu'il portoit ſa marchandiſe. Comment eſt-ce que ces choſes ſe trouvent entre vos mains?

Il faiſoit déja nuit, dit *Tcheou ſe*, lorſqu'un homme de *Hou tcheou*, appellé *Liu*, me demanda à paſſer la riviere ſur ma barque. A peine y eût-il mis le pied, qu'il fût ſurpris d'un mal violent de poîtrine, qui le réduи-

réduisit à l'extrêmité: alors m'avertissant que c'étoit l'effet des coups que vous lui aviez donnez, il me remit la piece de taffetas & le panier. Cela servira de preuve, poursuivit-il, lorsque, comme je vous en conjure, vous suivrez cette affaire en Justice. C'est pourquoi allez au plûtôt à *Hou tcheou*, pour informer mes parens, & les prier de me venger, en demandant la mort de celui qui me l'a procurée. En finissant ces mots, il expira. Son corps est encore sur la barque que j'ai conduite près de vôtre porte, qui est à l'entrée de la riviere. Vous pouvez vous en instruire par vous-même, afin d'aviser aux mesures que vous avez à prendre pour vôtre sûreté. SCIENCES DES CHINOIS.

A ce recit, *Ouang* fût tellement effrayé, qu'il ne pût proférer une seule parole. Son cœur étoit agité comme celui d'un jeune *fan* serré de près, qui va heurter çà & là, sans trouver d'issuë pour s'échaper.

Enfin revenant un peu à lui-même, & dissimulant l'embarras où il étoit; ce que vous me racontez, lui dit-il hardiment, ne sçauroit être. Néanmoins il ordonna secretement à un domestique de visiter la barque, & de bien éxaminer si la chose étoit véritable. Celui-ci revint au plus vîte, & assûra que le corps mort y étoit effectivement.

Ouang étoit un homme d'un esprit irrésolu, & dont les vûës étoient bornées. Il rentre dans sa maison tout hors de lui-même, & racontant à sa femme ce qu'il venoit d'apprendre: ç'en est fait de moi, s'écria-t-il, je suis un homme perdu; l'orage est prêt à crever sur ma tête; je ne sçache qu'un remede à mon malheur; c'est de gagner ce batelier, afin qu'à la faveur des ténèbres il jette quelque part ce cadavre. Il n'y a que ce moyen de me tirer d'intrigue.

Sur cela il prend un paquet de plusieurs morceaux d'argent, qui faisoient environ vingt taëls, & vient rejoindre avec précipitation le batelier. Mon Maître, lui dit-il, je compte que vous me garderez le secret: je vais vous parler confidemment. Il est vrai que je me suis attiré cette mauvaise affaire; mais certainement il y a eu plus d'imprudence que de malice. Nous sommes l'un & l'autre de *Ouen tcheou:* je me flatte que vous aurez pour moi le cœur d'un bon concitoyen. Voudriez-vous me perdre pour l'amour d'un étranger? Quel avantage vous en reviendroit-il? Ne vaut-il pas mieux assoupir cette affaire? Ma reconnoissance sera proportionnée à vôtre bienfait. Prenez donc le cadavre, & jettez-le en quelque endroit écarté: l'obscurité de la nuit favorise nôtre dessein, & il n'y a personne qui puisse en avoir la moindre connoissance.

Quel endroit puis-je choisir, réprit le batelier? Si demain par hasard quelqu'un vient à découvrir le mystère, & qu'on fasse des recherches en Justice, on me regardera comme complice du meurtre, & pour vous avoir rendu service, je serai également intrigué dans une affaire si fâcheuse.

Vous sçavez bien, dit *Ouang*, que la sépulture de mon pere est ici proche, & que cet endroit n'est point fréquenté. D'ailleurs la nuit est très-obscure, & il n'est point à craindre que vous trouviez une seule

Sciences des Chinois.

ame en chemin. Prenez donc la peine d'y tranſporter le cadavre ſur vôtre barque.

Cette vûë eſt aſſez bonne, réprit le batelier, mais comment reconnoîtrez-vous ce ſervice? Alors *Ouang* tire le paquet d'argent, & le lui donne. Celui-ci ſentant au poids, que la ſomme étoit peu conſidérable: quoi! dit-il d'un air dédaigneux, il s'agit d'un homme tué, & vous prétendez en être quite avec une ſomme ſi modique? C'eſt ma bonne fortune qui a conduit cet homme ſur ma barque. Le Ciel a voulu me fournir une occaſion de changer ma condition dans une meilleure; & vous me donnez ſi peu? Cette affaire me doit au moins valoir cent taëls.

Ouang qui ſouhaitoit avec paſſion ſe tirer au plûtôt d'intrigue, n'oſa le contredire. Il témoigna par un ſigne de tête qu'il acceptoit la condition, & auſſitôt il rentre dans ſa maiſon, il ramaſſe à la hâte quelques pieces d'argent qui lui reſtoient, il y joint des habits, les ornemens de tête de ſa femme, & autres choſes ſemblables, & revient promptement offrir le tout à *Tcheou ſe*, en lui diſant que ce qu'il lui donnoit, montoit envîron à ſoixante taëls; que c'étoit tout ce que ſa pauvreté lui permettoit de faire, & qu'il le prioit de s'en contenter.

Effectivement *Tcheou ſe* parût ſe radoucir. Je ne veux point, dit-il, me prévaloir de vôtre malheur: mais comme vous êtes un homme de Lettres, j'eſpere que dans la ſuite vous aurez des égards pour moi.

Ouang commença dès ce moment à réſpirer. Devenu plus tranquille, il fit ſervir la collation au batelier, pendant laquelle il ordonna à deux de ſes eſclaves de préparer des peſles & des hoyaux. Un des deux s'appelloit *Hou:* c'étoit un vrai brutal: auſſi lui avoit-on donné le ſurnom de *Hou* le Tigre. La troupe s'embarqua auſſitôt, & dès qu'on fût arrivé vis-à-vis de la ſépulture, on y choiſit un endroit où la terre étoit molle & aiſée à foüir. Ils firent une foſſe, & y enterrerent le cadavre. Après quoi ils ſe rembarquerent, & retournerent promptement à la maiſon.

Ce travail les occupa preſque toute la nuit, & ils ne parurent qu'au lever de l'aurore. Le déjeûner étoit prêt pour le batelier, après lequel il prit congé. *Ouang* ayant fait retirer ſes valets, & ſe trouvant ſeul, paſſa dans ſon apartement pour ſe conſoler avec ſa femme. Eſt-il poſſible, s'écria-t-il, qu'un homme de ma profeſſion & d'une ſi ancienne famille, ſe voye réduit à recevoir la loi d'un miſérable, auquel je ne daignerois pas parler en toute autre conjoncture? A ces mots il verſa un torrent de larmes.

Sa femme s'efforça de modérer ſa douleur: pourquoi vous attriſter ainſi, lui dit-elle? C'eſt-là une ſuite inévitable de vôtre deſtinée; il étoit réglé que vous vous trouveriez un jour dans cet embarras, & qu'il vous en coûteroit la ſomme que vous avez payée. Au lieu de murmurer comme vous faites, béniſſez le Ciel de ce qu'il vous a protégé dans ce malheur. Ne ſongez plus qu'à prendre un peu de répos; vous en avez beſoin après les fatigues & les agitations où vous avez été pendant toute la nuit. *Ouang* ſuivit ce conſeil, & il ſe mit au lit.

Pour

Pour ce qui eſt du batelier, il vendit ſa barque, & de l'argent que le Lettré lui avoit donné, il ouvrit boutique, & s'adonna au commerce. SCIENCES DES CHINOIS.

J'interromps ici le fil de mon Hiſtoire pour faire une réflexion. Il faut que ce Lettré eût bien peu de conduite: car enfin en prenant le parti de fermer la bouche au batelier à force d'argent, ne devoit-il pas faire mettre dans la barque bon nombre de fagots bien ſecs, pour brûler le cadavre? Il n'en ſeroit reſté aucun veſtige, & il eût été à couvert de toutes recherches: au lieu que ſe contentant de le faire enterrer, il s'eſt comporté de même que ceux qui ne font que couper les mauvaiſes herbes d'un champ, & qui laiſſent la racine. Ces herbes croiſſent de nouveau au Printems, & cauſent le même dommage. Un laboureur habile les arrache juſqu'à la racine: étant ainſi déracinées, la prémiere gélée blanche qui ſurvient, les pourit, & il n'y a plus à y revenir.

Ce qu'on dit eſt bien vrai, que les malheurs viennent en poſte, & ſe ſuccedent les uns aux autres. La fille de *Ouang* dont j'ai parlé, commençoit ſa troiſieme année, lorſqu'elle fût attaquée d'une petite vérole très-maligne. On fit force prieres pour cette fille unique; on conſulta les ſorts; on fit venir d'habiles Médecins; tout cela inutilement. Le pere & la mere paſſoient les jours entiers dans les pleurs, à côté du lit de la malade. Enfin ils apprirent qu'il y avoit dans la ville un nommé *Siu*, Médecin très-expérimenté pour ces ſortes de maladies, & qui avoit ſauvé un grand nombre d'enfans, dont la vie étoit déſeſpérée. *Ouang* lui écrit auſſitôt une lettre très-preſſante, qu'il confie à *Hou* le Tigre, ſon eſclave, en lui recommandant toute la diligence poſſible. Il compta toutes les heures du jour, ſans que le Médecin parût. Cependant la malade empiroit à chaque inſtant: elle traîna juſqu'à la troiſieme veille, que ſa réſpiration étant devenuë plus difficile, elle rendit le dernier ſoupir au milieu des larmes & des gémiſſemens de ſes parens déſolez.

Ce ne fût que le lendemain à midi, que *Hou* le Tigre fût de retour à la maiſon. Sa réponſe fût que le Médecin étoit abſent, & qu'il l'avoit attendu inutilement tout le jour. A ce récit les douleurs du pere affligé ſe renouvellerent. C'étoit là, dit-il, la deſtinée de ma chere fille: je n'ai pû avoir le bonheur de lui procurer le ſecours d'un ſi habile Médecin, & en diſant ces mots, il fondoit en pleurs.

A quelques jours de-là on découvrit par le moyen des domeſtiques, que l'eſclave, au lieu de faire ſa commiſſion, s'étoit arrêté à boire dans un cabaret; qu'il s'y étoit enyvré; & que les fumées du vin étant diſſipées, il avoit concerté le menſonge, qu'il avoit eu l'effronterie de raconter à ſon retour.

A cette nouvelle *Ouang* tranſporté de colere, appelle les autres eſclaves: Vîte, leur dit-il, prenez ce coquin-là, étendez-le par terre, & déchargez-lui cinquante coups de bâton bien appliquez & de toutes vos forces. Après l'exécution, dont il fût témoin, il ſe retire dans ſon apartement le cœur ſerré de douleur.

L'eſclave ſe levant à peine tout meurtri des coups qu'il venoit de rece-

Sciences des Chinois.

voir, se traîna, comme il pût, dans sa chambre. Là, plein de rage, & se débattant comme un forcené; Maître barbare, s'écria-t-il, ta brutalité te coûtera cher, tu n'échaperas pas à ma vengeance. Puis après avoir rêvé un moment: Je n'irai pas bien-loin pour en chercher l'occasion; je l'ai à la main, & je ne la manquerai pas: dès que mes playes seront guéries, tu verras de quoi je suis capable, & tu apprendras, comme dit le proverbe, „ si c'est le sceau suspendu par la corde, qui est tombé dans „ le puits, ou si c'est l'eau du puits qui est tombé dans le sceau. "

Ouang cependant étoit inconsolable, & ne s'occupoit que de sa douleur. Enfin ses parens & ses amis l'inviterent de tous côtez à venir les voir, & peu-à-peu ils essuyerent ses larmes, & dissiperent sa tristesse.

Quelques jours après être retourné chez lui; comme il se promenoit dans la galerie de la salle, il voit entrer une troupe d'Archers qui viennent droit à lui, & lui jettent une corde au col. Hé! quoi, s'écria *Ouang* tout consterné, ne sçavez-vous pas que je suis Lettré, & de famille de Lettrez. Traite-t-on de cette manière indigne un homme de mon rang? Et pour quel sujet encore?

Les Archers lui répondirent d'un air insultant: Oui, vous êtes un joli Lettré. Le Mandarin vous apprendra s'il convient à un Lettré d'assommer les gens. En même tems ils le traînerent au Tribunal où ce Magistrat donnoit son audience. A peine l'eût-on fait mettre à genoux, qu'il apperçut à quelque distance son esclave, qui étoit devenu son accusateur, & qui faisoit paroître sur son visage épanoüi, la joye secrete qu'il avoit de l'humiliation & de l'embarras où se trouvoit son Maître. Il comprit d'abord que le perfide n'avoit intenté cette accusation que pour se venger du châtiment dont il l'avoit fait punir.

Le Mandarin commença ainsi son interrogatoire. Vous êtes accusé, lui dit-il, d'avoir tué un marchand de la ville de *Hou tcheou*: que répondez-vous à cette accusation? Ah! Seigneur, répondit *Ouang*, vous qui tenez ici bas à nôtre égard la place du juste Ciel, n'écoutez point les calomnies de ce misérable. Faites réflexion qu'un Lettré de profession, foible & timide comme je suis, ne peut pas être soupçonné de s'être battu, & d'avoir tué personne. Mon accusateur est un de mes esclaves, que j'ai surpris en faute, & que j'ai fait châtier assez rudement, selon le droit que j'ai comme son Maître. Ce malheureux a formé le dessein de me perdre. Mais j'espere de vos lumieres & de vôtre équité, que vous n'écouterez point un malheureux au préjudice de son Maître, & que vous dévoilerez aisément le secret de ses noires intrigues.

Hou le Tigre, après avoir frappé du front contre terre: Seigneur, je vous conjure, dit-il, vous qui faites visiblement la fonction du Ciel, de n'avoir point d'égard à ce que vient de dire ce Lettré, qui a un talent rare de se contrefaire. Qu'un esclave fasse des fautes, & qu'il en soit puni, rien n'est plus ordinaire; & l'on n'en voit point qui pousse le ressentiment jusqu'à intenter une accusation capitale. Mais il est aisé de vous en éclaircir. Les ossemens de celui qu'il a tué sont actuellement dans sa sépulture; donnez ordre qu'on les déterre: si on les trouve, on verra que

que j'ai dit vrai: ſi on ne les y trouve pas, je ſuis un calomniateur, & je conſens qu'on me puniſſe ſelon toute la rigueur des loix.

Ce fût en effet le parti que prit le Mandarin. Des Huiſſiers par ſon ordre ſe tranſporterent ſur les lieux, conduits par l'eſclave, qui marqua préciſément l'endroit où l'on trouveroit le cadavre: on le déterra; ce n'étoit plus qu'un ſquelette, qui fût porté ſur un brancard à l'audience. Le Mandarin ſe levant de ſon ſiége, & conſidérant le cadavre; le crime eſt avéré, dit-il. *Ouang* alloit être appliqué à la queſtion, lorſqu'il ſupplia qu'on voulut bien l'écouter un moment.

Ce ſquelette, dit-il, dont les chairs ſont deſſéchées & pouries, fait aſſez voir que ce n'eſt pas un homme tué tout récemment. Si donc j'ai été coupable de ce meurtre, pourquoi mon accuſateur a-t-il attendu juſqu'à ce jour à me déférer? N'eſt-il pas plus naturel de penſer que *Hou* le Tigre eſt allé chercher, je ne ſçais où, ce ſquelette pour haſarder cette calomnie, & m'écraſer, s'il pouvoit, comme d'un coup de foudre?

La réponſe eſt aſſez bonne, dit le Mandarin. Mais *Hou* le Tigre répliqua auſſitôt: Il eſt vrai, c'eſt ici le corps d'un homme tué il y a un an. L'attachement d'un eſclave pour ſon Maître le retient, & il lui coûte infiniment de faire le perſonnage d'accuſateur. J'avoüe que j'ai eu de la connivence, ne pouvant me réſoudre à faire de la peine à un Maître que j'affectionnois. J'eſpérois qu'avec le tems il corrigeroit ſon naturel boüillant & emporté: mais comme il devenoit de jour en jour plus brutal, j'ai appréhendé qu'il ne fît encore quelque mauvais coup qui m'entraînât avec lui dans le précipice: c'eſt ce qui me fait prendre le parti de le déférer enfin au Tribunal, quoique j'euſſe dû le faire plûtôt. Mais ſi l'on a encore quelque difficulté ſur ma dépoſition, qu'on faſſe venir les voiſins, & qu'on les interroge. Il n'y a aucun d'eux qui ne déclare que l'année derniere à tel mois & tel jour *Ouang* a effectivement tué un homme. C'eſt-là une voye sûre pour découvrir qui de nous deux a dit la vérité.

Il a raiſon, dit le Mandarin: qu'on faſſe venir au plûtôt les voiſins de *Ouang*. Ils arriverent, & auſſitôt on leur demanda; ce qu'ils ſçavoient du meurtre en queſtion? Il eſt vrai, répondirent-ils, que l'an paſſé à tel mois & à tel jour, *Ouang* battit violemment un marchand de gingembre: on le crut mort pendant quelque tems; mais enfin on le fit revenir, & nous ne ſçavons pas ce qui lui eſt arrivé dans la ſuite. A ce témoignage des voiſins, *Ouang* pâlit d'une maniére ſenſible, & ne fit plus que ſe contredire, & ſe couper dans ſes réponſes.

Il n'y a plus de nouvelles queſtions à faire, dit le Mandarin, vous êtes convaincu de ce meurtre; mais vous ne l'avoüerez jamais, ſi l'on n'employe les voyes de rigueur. Il commande en même-tems qu'on lui donnât la baſtonnade.

Auſſitôt deux des eſtafiers du Tribunal pouſſant un grand cri pour marquer leur promptitude à obéïr, ſaiſiſſent le Lettré, l'étendent par terre, & lui déchargent de toutes leurs forces vingt coups de bâton. C'en étoit déja trop pour un Lettré d'une compléxion foible & délicate. Dans la crain-

Sciences des Chinois.

crainte d'être encore plus cruellement traité, il n'héſita pas à avoüer tout ce qu'on voulut.

Le Mandarin ayant écrit la dépoſition. Quoiqu'il ne ſoit plus douteux, dit-il, que tu mérites la mort; cependant comme on ne voit point de parent du mort qui vienne demander juſtice, rien ne preſſe d'en venir à l'exécution. Attendons qu'il vienne quelqu'un qui reconnoiſſe le mort pour ſon parent; alors je déterminerai le genre de ſupplice dont tu dois être puni.

Ouang fût donc conduit dans un cachot, & le ſquelette enterré derechef dans l'endroit d'où il avoit été tiré, avec défenſe de le brûler, afin qu'il pût être repréſenté & livré aux parens lorſqu'ils viendroient à paroître.

L'audience finie, le Mandarin rentra dans ſon hôtel. *Hou* le Tigre ſe retira bien content du ſuccès qu'avoit eu ſon accuſation, & s'applaudiſſant de la baſtonnade qu'il avoit vû donner à ſon Maître. D'autres eſclaves de *Ouang* qui avoient été envoyez à l'audience par la Dame ſon épouſe, lui rapporterent tout ce qui s'y étoit paſſé.

A cette nouvelle elle tomba évanoüie, & elle demeura longtems dans cet état, comme ſi ſes trois ames l'euſſent abandonnée: puis étant un peu revenuë à elle-même, elle fit retentir tout le quartier de cris & de lamentations, qui furent ſuivis d'une nouvelle pâmoiſon, encore plus violente. Enfin au moyen du prompt ſecours que lui donnerent ſes ſuivantes, elle réprit inſenſiblement connoiſſance. Mon cher mari! s'écria-t-elle: elle ne pût proférer d'autres paroles. Les cris & les ſanglots recommencerent, & durerent plus de deux heures.

Ces grands accez de douleur êtant paſſez, elle amaſſe quelque argent, & change d'habit: puis elle ordonne à une de ſes eſclaves de la ſuivre, & à une autre de marcher devant elle. Elle traverſe ainſi la ville, & va ſe préſenter à la porte de la priſon publique. Dès que le mari & la femme s'apperçurent, ils parurent interdits, juſqu'à ne pouvoir ſe parler.

Enfin *Ouang* réprit ſes eſprits, & d'une voix entrecoupée de ſanglots: „ Ma chere épouſe, dit-il, c'eſt *Hou* le Tigre, cet eſclave dénaturé, qui „ m'a précipité dans cet abîme de malheurs. " La Dame *Lieou* éclata ſur l'heure en imprécations contre ce malheureux: puis elle tire l'argent qu'elle avoit apporté, & le remit à ſon mari. „ Voici, dit-elle, de quoi diſ„ tribuer au géolier & à vos gardes, afin qu'ils vous traitent avec dou„ ceur. " La nuit les obligea de ſe ſéparer.

La Dame *Lieou* ſe retira accablée de triſteſſe, & le cœur pénétré de la plus vive douleur. *Ouang* ne manqua pas de faire ſes libéralitez au géolier & aux gardes, & par-là il fût exempt des coups de foüet & de bâton, qui pleuvent d'ordinaire ſur les priſonniers. Mais il avoit infiniment à ſouffrir de la compagnie d'une foule de ſcélérats, au milieu deſquels il ſe trouvoit, & de l'inquiétude où il étoit de finir ſes jours par une mort honteuſe & cruelle.

Il

Il y avoit déja ſix mois qu'il traînoit ſa triſte vie dans l'obſcurité d'un cachot, lorſqu'il fût attaqué d'une maladie violente. L'art des Médecins, & tous les remedes qu'on lui donna, n'eurent aucun effet, & il ſe vit réduit à l'extrêmité. Le jour même qu'on déſeſpéroit de ſa vie, un domeſtique vint lui apporter quelque ſecours. Auſſitôt que *Ouang* l'apperçut: „ Retourne-t-en au plus vîte, lui dit-il, & va dire à ta Maîtreſſe que „ le mal me preſſe, & qu'elle ſe hâte de me venir voir, ſi elle veut que „ je l'embraſſe pour la derniere fois. ” Sciences des Chinois.

L'eſclave n'eût pas plûtôt averti ſa Maîtreſſe, qu'elle ſort tout éperduë, & ſe rend à la priſon, où, à la vûë du triſte état de ſon mari, elle verſa un torrent de larmes. Alors *Ouang* réprenant ſes forces; ah! ma chere épouſe, faut-il que ton infortuné mari ſe ſoit attiré cette ſuite affreuſe de malheurs, & ait couvert de confuſion une ſi ſage & ſi vertueuſe femme! Mon mal augmente à chaque moment. Chere & incomparable compagne, puiſque j'ai la conſolation de vous voir, je meurs content. Ce que je demande, c'eſt qu'on ne laiſſe pas impuni la noire trahiſon de mon perfide eſclave. Juſques dans l'autre monde j'en demanderai vengeance.

La Dame *Lieou* retenant ſes pleurs, pour ne point contriſter ſon mari: Ceſſez, lui dit-elle, de pareils diſcours, & ne ſongez qu'à vous tranquilliſer, & à prendre les remedes propres à retablir vôtre ſanté. Juſqu'ici il ne s'eſt trouvé perſonne qui pouſſe l'affaire pour laquelle vous languiſſez dans cette priſon: & je ſuis réſoluë de vendre généralement nos terres, nos maiſons, & tout ce que j'ai, afin de vous en délivrer, & que nous puiſſions vivre encore longtems enſemble. Au regard de vôtre eſclave infidèle, la juſtice du Ciel ſçaura bien le punir: immanquablement vous ſerez vengé, n'en ayez point d'inquiétude.

Quand je vois, répondit *Ouang*, une femme ſi attentive à me ſecourir, je regarde comme un don précieux les jours que le Ciel me prolonge. Il alloit continuer, lorſqu'on obligea la Dame de ſortir, à cauſe de la nuit qui approchoit.

Ce fût alors qu'éclata la douleur qu'elle avoit retenuë dans ſon ſein. Elle arriva dans ſa maiſon fondant en pleurs, & ſe retira dans ſon apartement, où elle ne s'occupoit que du malheur & de la triſte ſituation de ſon mari. Pendant ce tems-là les domeſtiques étoient dans la ſalle baſſe ſur le devant de la maiſon, où ils tâchoient de diſſiper leur mélancolie, lorſque tout-à-coup ils virent entrer un homme avancé en âge qui apportoit des préſens, & qui leur demanda, ſi leur Maître étoit à la maiſon?

Lorſqu'ils eurent conſidéré de près cet étranger, tous ſe mirent à crier: les morts reviennent; & chacun d'eux prit la fuite. Ils avoient reconnu le vendeur de gingembre, ce marchand de *Hou tcheou*, nommé *Liu*. Lui, voyant ainſi fuir tous ces domeſtiques effrayez, en ſaiſit un par le bras: Etes-vous fou, lui dit-il? Je viens rendre viſite à vôtre Maître, & vous me prenez pour un eſprit qui revient.

La Dame *Lieou* ayant entendu le bruit qu'on venoit de faire, ſort promptement pour voir de quoi il s'agiſſoit. Le bon vieillard s'avance,

Sciences des Chinois.

& la saluë d'une manière fort civile. Madame, lui dit-il, vous n'avez pas sans doute oublié le vieillard de *Hou tcheou* qui vendoit du gingembre, appellé *Liu*. C'est moi-même, & je conserve toûjours le souvenir du repas que me donna vôtre mari, & du présent qu'il me fit d'une piece de taffetas blanc. Au sortir de vôtre maison, je retournai à *Hou tcheou*. Il y a un an & demi que mon petit commerce me retient en divers endroits. Je suis venu faire un tour dans vôtre noble ville, & j'ai apporté quelques bagatelles de mon pays, que je prens la liberté de vous offrir. Je ne comprens pas ce qui a pû porter vos gens à me prendre ridiculement pour un esprit revenu de l'autre monde. Un des domestiques qui étoit à un coin de la salle, se mit aussitôt à crier: Madame, gardez-vous bien de l'écouter; certainement il sçait que vous travaillez à tirer nôtre Maître de prison, & il est venu sous un corps fantastique pour embroüiller son affaire, & achever de le perdre.

La Dame *Lieou* fit taire ce valet, & adressant la parole à l'étranger: A ce que je vois, lui dit-elle, & à la manière dont vous me parlez, je suis persuadée que vous n'êtes point un revenant; mais sçachez que mon mari a bien souffert, & qu'il souffre beaucoup à vôtre sujet.

Le bon homme *Liu* consterné de cette réponse: Hé! comment est-il possible, dit-il, que contre mon gré j'aye pû faire le moindre tort à un si honnête homme? Alors la Dame *Lieou* lui exposa en détail tout ce qu'avoit fait le batelier *Tcheou se*. Il a conduit, lui dit-elle, sur sa barque un corps mort jusqu'auprès de la porte de nôtre maison; il a produit le panier & la piece de taffetas que nous vous donnâmes, ce que, disoit-il, vous lui aviez laissé en mourant, pour servir de preuve que mon mari vous avoit tué. Ce fût-là, comme vous jugez bien, un coup de foudre pour nous. A force d'argent nous gagnâmes ce batelier, afin qu'il cachât ce meurtre, & qu'il aidât à transporter le mort, & à l'enterrer. Un an après, *Hou* le Tigre est allé déférer son Maître au Tribunal. La question à laquelle on a appliqué mon mari, l'a contraint de tout avoüer; en conséquence de quoi on l'a jetté dans un cachot, où il languit depuis six mois.

A ce récit *Liu* se frappant rudement la poitrine: Ah! Madame, s'écria-t-il, j'ai le cœur saisi de la plus vive douleur. Se peut-il trouver sous le ciel un homme capable d'une action si noire? Quand je vous eus quité l'année derniere, j'allai droit à la barque pour passer la riviere. Le batelier voyant la piece de taffetas blanc que je tenois; demanda de qui je l'avois reçûe? Moi, qui n'avois garde de pénétrer son mauvais dessein, je lui avoüai ingénûment qu'ayant été frappé par vôtre mari, j'avois perdu pendant quelque tems la connoissance; qu'ensuite il m'avoit régalé, & m'avoit fait présent de cette piece de taffetas. Il me pria de la lui vendre; ce que je fis. Il demanda pareillement mon panier de bambou, & je le lui abandonnai pour le payement de mon passage sur sa barque. Auroit-on pû s'imaginer qu'il ne tiroit tout cela de moi, que pour tramer la plus horrible méchanceté?

Mon bon ami, réprit la Dame *Lieou*, à l'heure que je vous parle, si vous n'étiez pas venu, je n'aurois pas pû m'assûrer que l'accusation faite contre

contre mon mari fût une calomnie. Mais où a-t-on pû prendre ce corps mort, qu'on disoit être le vôtre?

Liu ayant rêvé un moment ; je suis au fait, dit-il; lorsque j'étois sur la barque, & que je racontois mon histoire au batelier, je vis un corps mort flotter sur le bord de la riviere, & aborder au rivage; je remarquai que l'eau lui sortoit de la bouche & des yeux; & je ne doutai point que ce ne fût un cadavre sans vie. Auroit-on pû croire que ce batelier eût pû former un dessein si diabolique? C'est un monstre qui fait horreur. Mais, Madame, il n'y a point de tems à perdre; recevez, je vous prie, ce petit présent, & de ce pas allons ensemble à l'audience du Mandarin ; je le convaincrai de la calomnie, & c'est-ce qu'il est important de faire au plûtôt. La Dame *Lieou* reçût le présent, & fit servir à dîner au bon vieillard *Liu*.

Pendant ce tems-là elle dressa elle-même sa requête; car étant d'une famille de Lettrez, elle écrivoit avec élégance : après quoi ayant fait venir une chaise à porteurs, elle part accompagnée de quelques esclaves; & suivie du bon vieillard, elle se rend à l'hotel du Mandarin.

Aussitôt que ce Magistrat parût sur son siége, l'un & l'autre s'écrierent: L'innocent est opprimé par la calomnie! & en même tems la Dame présenta sa requete. Le Mandarin l'ayant lûë, la fit approcher, & lui fit diverses questions. Elle expliqua fort en détail tout ce qui avoit causé la disgrace de son mari; & elle finit par dire que ce jour-là même le vendeur de gingembre étant heureusement arrivé dans la ville, elle venoit d'être convaincuë de l'affreuse calomnie dont elle demandoit justice dans sa requête.

Le Mandarin l'ayant écouté attentivement, fit approcher *Liu* à son tour, pour être interrogé. Celui-ci raconta le commencement & la fin de la dispute où il avoit reçû quelques coups. Il expliqua de quelle manière il avoit été engagé à vendre la piece de taffetas, & satisfit entierement par ses réponses à toutes les questions qui lui furent faites.

Mais, répliqua le Mandarin, n'auriez-vous pas été gagné à force d'argent par cette femme, pour venir rendre ici ce temoignage? *Liu* frappant du front contre terre, répondit aussitôt: Une pareille feinte n'est pas pratiquable: je suis un marchand de *Hou tcheou*, qui fais mon commerce dans cette ville depuis plusieurs années; j'y suis connu d'un grand nombre de personnes; comment pourrois-je en imposer? Si ce qu'on a feint de ma mort étoit vrai; est-ce que me sentant prêt à mourir, je n'aurois pas chargé le batelier d'avertir quelqu'un de ma connoissance de me venir voir, pour lui donner la commission de demander justice? Etoit-il naturel que je donnasse ce soin à un inconnu ? Mais si j'étois effectivement mort; est-ce que je n'ai point à *Hou tcheou* de proche parent, qui me voyant si longtems absent, auroit pris sûrement le parti de venir ici s'informer de mes nouvelles? Et si j'eusse été tué, comme on le dit, auroit-il manqué à porter son accusation à vôtre Tribunal? Comment donc est-il arrivé que durant une année entiere, personne n'ait parû, & qu'au lieu d'un de mes parens, ce soit un esclave qui se porte pour accusateur

Sciences des Chinois.

de ſon Maître? Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſuis de retour en cette ville; ainſi je n'ai pû être inſtruit plûtôt d'une calomnie ſi noire. Au reſte, quoique je n'aye contribué en rien au malheur de cet infortuné Lettré, néanmoins comme c'eſt à mon occaſion qu'il ſouffre, il ne m'a pas été poſſible de voir opprimer ſon innocence, & c'eſt là l'unique motif qui m'a conduit à vos pieds. Ordonnez, je vous prie, qu'on faſſe des perquiſitions ſur ce qui me regarde; rien n'eſt plus aiſé.

Puiſque vous êtes connu ici de bien des gens, réprit le Mandarin, nommez-m'en quelqu'un que je puiſſe interroger : *Liu* en indiqua juſqu'à dix. Le Mandarin prit le nom de chacun d'eux; mais il ſe fixa aux quatre derniers, qu'il envoya chercher.

Quand ils entrerent dans la ſalle d'audience, on remarqua que, dès qu'ils apperçurent le vieillard *Liu*, ils ſe dirent l'un à l'autre: Hé! Voilà nôtre ancien ami *Liu* de la ville de *Hou tcheou;* il n'eſt donc pas mort, comme on le publioit. Le Mandarin les fit approcher de plus près, pour mieux le reconnoître. Nous auroit-on faſciné les yeux, ajoûterent-ils? Non, c'eſt lui-même. C'eſt ce vendeur de gingembre, qu'on diſoit avoir été tué par le Lettré *Ouang*.

Le Mandarin commença à demêler la vérité, & ſe détermina à prendre juridiquement leur dépoſition. Après quoi il leur ordonna de ſe retirer, en leur enjoignant ſous des peines ſévères, de ne point parler au-déhors de ce qu'ils venoient de voir. Ils promirent d'obéïr, & ſortirent de l'audience.

Le Mandarin donna ordre auſſitôt à quelques-uns de ſes Officiers, de s'informer ſecretement où demeuroit le batelier *Tcheou ſe*, & de l'amuſer par de belles eſpérances afin de l'engager adroitement à ſe rendre au Tribunal, ſans qu'il pût lui venir le moindre ſoupçon de l'affaire dont il s'agiſſoit. Quant à *Hou* le Tigre, qui avoit intenté l'accuſation calomnieuſe, comme il avoit une caution, il étoit aiſé à trouver. L'ordre portoit qu'on les amenât l'un & l'autre à l'audience dès l'après-midi. Les Officiers répondirent par un cri, qui marquoit leur prompte obéïſſance, & ils ſe partagerent ſur le champ dans les différens quartiers de la ville.

Cependant la Dame *Lieou*, qui avoit ordre de ſe trouver avec le vieux *Liu* à la même audience, ſe rendit à la priſon, où elle informa ſon mari de tout ce qui venoit d'arriver. Ce récit le tranſporta de joye. On eût dit qu'on venoit de lui répandre ſur la tête l'eſſence la plus ſpiritueuſe, ou que la plus douce roſée étoit tombée dans ſon cœur. A ce moment il ne ſentit plus de mal.

Je n'étois courroucé, dit-il, que contre un vil eſclave; je le regardois comme un monſtre, & je ne croyois pas qu'il pût ſe trouver un homme plus méchant. Mais la méchanceté du batelier eſt encore plus noire. Peut-on pouſſer la ſcélérateſſe à un tel excès? Si ce bon vieillard n'étoit venu lui-même, je n'aurois jamais bien ſçû que je mourois pour un crime réëllement ſuppoſé. A la fin la vérité ſe manifeſte.

CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN DEUX VERS:

Le Cormoran couvert de neige, paroît noir, lorſque le faiſant lever, il la ſecoüe.
Le Perroquet caché dans un ſaule touffu, ſe fait remarquer, dès qu'il commence à bégayer.

La Dame *Lieou* ne manqua pas de ſe trouver à l'audience avec le vieux *Liu*, qu'elle avoit bien régalé dans ſa maiſon. On y avoit conduit adroitement *Tcheou ſe*, lequel, après avoir renoncé à ſa barque, avoit ouvert boutique, & étoit devenu marchand de toiles. Les Officiers du Tribunal lui avoient perſuadé que leur Maître vouloit faire une bonne emplette : auſſi entra-t-il dans la ſalle d'audience d'un air fort ſatisfait. Cependant la juſtice du Ciel étoit ſur le point d'éclater.

Lors donc qu'il s'y attendoit le moins, qu'il tournoit çà & là la tête avec je ne ſçais quel air de confiance, il apperçoit le vieux *Liu*. A l'inſtant, par un mouvement d'eſprits, qu'il ne lui fût pas libre d'arrêter, ſes deux oreilles devinrent rouges comme du ſang. Le vieux *Liu* de ſon côté l'appelle à haute voix. Hé bien! nôtre maître de barque, lui dit-il, comment vous êtes-vous porté depuis le jour que je vous vendis la piece de taffetas blanc & le panier de bambou? Le commerce a-t-il été heureux ?

A ces queſtions *Tcheou ſe* baiſſoit la tête, & ne répondoit rien : mais ſon viſage parût tout-à-coup comme un pied d'arbre qui ſéche à l'heure même. On introduiſit en même-tems *Hou* le Tigre. Ce malheureux, après avoir trahi ſon Maître, n'étoit plus retourné à la maiſon de *Ouang*. Il logeoit ailleurs, comme s'il eût ceſſé d'être eſclave. Il étoit venu ce jour-là à l'audience ſe désennuyer, & voir ce qui s'y paſſeroit. Les Officiers du Tribunal l'ayant rencontré fort à propos près de l'hôtel du Mandarin : nous te cherchons, lui dirent-ils ; c'eſt aujourd'hui que ton Maître doit être jugé ; des parens de celui qu'il a tué preſſent l'affaire, & l'on n'attend plus que toi qui as été ſon délateur, pour le condamner au ſupplice que mérite ſon crime.

Hou le Tigre ne ſe poſſedant pas de joye, ſuit les Officiers, & va ſe mettre à genoux au pied du Tribunal. Dès que le Mandarin l'apperçut : Connois-tu cet homme-là, lui dit-il, en montrant du doigt le vieux *Liu*? *Hou* le Tigre, après l'avoir un peu enviſagé, fût tout-à-coup interdit, & ſi troublé, qu'il ne pût dire une ſeule parole.

Le Mandarin voyant l'embarras & le trouble de ces deux ſcélérats, réflechit pendant un moment : puis déſignant de la main *Hou* le Tigre : Chien d'eſclave, lui dit-il, qu'eſt-ce donc que ton Maître t'avoit fait pour comploter ſa ruine avec ce batelier, & inventer une ſi noire calomnie ?

Rien n'eſt plus vrai, répliqua l'eſclave. Mon Maître a tué un homme ; ce n'eſt point un fait que j'aye ſuppoſé. Quoi! dit le Mandarin, il s'opiniâtre à ſoutenir ce menſonge : qu'on prenne ce ſcélérat, & qu'on l'applique à une rude queſtion juſqu'à ce qu'il avoüe ſon crime. *Hou* le

Sciences des Chinois.

Tigre, au milieu de la torture, crioit de toutes ſes forces: Ah! Seigneur, ſi vous me reprochez d'avoir conçû dans le cœur une haine mortelle contre mon Maître, & de m'être fait ſon accuſateur; je conviens que je ſuis coupable: mais dût-on me tuer, on ne me fera jamais avoüer que j'aye comploté avec qui que ce ſoit, pour inventer ce qu'on appelle calomnie. Oui, mon Maître un tel jour ayant eu diſpute avec *Liu*, le frappa rudement, enſorte qu'il tomba évanoüi; à l'inſtant il lui fit avaler je ne ſçais quelle liqueur, qui le fit revenir: puis il lui ſervit à manger, & lui fit préſent d'une piece de taffetas blanc. *Liu* alla de-là à la riviere pour la paſſer. Cette nuit-là même vers la ſeconde veille, le batelier *Tcheou ſe* conduiſit ſur ſa barque juſqu'à nôtre porte un corps mort; & pour marque que c'étoit celui de *Liu*, il montra la piece de taffetas blanc & le panier de bambou. Il n'y eût aucun des domeſtiques qui ne crût la choſe véritable. L'argent & les bijoux que mon Maître donna au batelier, lui fermerent la bouche, & il promit de cacher cette mort. Je fus un de ceux qui aidoient à enterrer le cadavre. Dans la ſuite mon Maître m'ayant fort maltraité, je formai le deſſein de me venger, & je l'accuſai à vôtre Tribunal. Au regard de cet homme mort, je jure que je n'en ai aucune connoiſſance; & même ſi je n'avois pas vû aujourd'hui ici le vieux *Liu*, je ne me ſerois jamais imaginé qu'on calomniât mon Maître, en le faiſant l'auteur de cette mort. De dire maintenant quel eſt ce cadavre, & d'où il vient; c'eſt ce que j'ignore. Il n'y a que ce batelier qui puiſſe en rendre compte.

Cette dépoſition ayant été reçûë du Mandarin, il fit approcher *Tcheou ſe*, afin d'etre interrogé à ſon tour. Celui-ci prenoit divers détours pour déguiſer ſon crime. Mais *Liu* qui étoit préſent, découvroit auſſitôt ſa fourberie. Le Mandarin le fit mettre à la queſtion, qui tira promptement ſon aveu.

Je déclare, dit-il, que l'année derniere à tel mois & à tel jour, *Liu* étant venu me demander le paſſage ſur ſa barque, tenoit à la main une piece de taffetas blanc. Je lui demandai par haſard, qui lui avoit fait ce préſent. Il me raconta toute ſon hiſtoire. Au même tems il parût ſur le rivage un corps mort, que le courant y avoit jetté. Il me vint dans l'eſprit de m'en ſervir, pour tromper *Ouang*. C'eſt ce qui me fit acheter la piece de taffetas & le panier de bambou. *Liu* étant débarqué, je tirai de l'eau le cadavre: je le mis dans ma barque, & le conduiſis à la porte de *Ouang*. Contre toute apparence il crut ce que je lui rapportai de la mort de *Liu*, & il me donna une bonne ſomme pour ne la pas divulguer. J'allai avec quelques-uns de ſes domeſtiques enterrer le cadavre, qu'il s'imaginoit ſur ma parole être le corps du vieux *Liu*. Il n'y a rien que de vrai dans l'aveu que je fais, & je conſens à tout ſouffrir, s'il y a la moindre particularité qui ſoit fauſſe.

Tout cela, dit le Mandarin, s'accorde avec ce que je ſçais déja. Il n'y a qu'un article obſcur, & où je ne vois pas clair. Eſt-il poſſible qu'à point nommé il ſe trouvât ſur le rivage un corps mort? De plus, eſt-il croyable que ce corps fût reſſemblant à celui du vieux *Liu*? Sans doute, c'eſt un

un homme que tu as tué ailleurs, & ton deſſein a été de faire paſſer *Ouang* pour l'auteur de ce meurtre.

Ah! Seigneur, s'écria *Tcheou ſe*, ſi j'avois ſongé à tuer quelqu'un, n'aurois-je pas tué *Liu* plûtôt que tout autre, lorſque dans l'obſcurité de la nuit il paſſoit ſeul ſur ma barque? Ce que je vous ai dit eſt véritable: ayant vû un cadavre flotter ſur l'eau, je crus qu'il me ſeroit aiſé de m'en ſervir pour tromper *Ouang*; & c'eſt ce qui me fit acheter de *Liu*, & le taffetas, & le panier. Ce qui me perſuada que je pourrois y réüſſir, c'eſt que je connoiſſois *Ouang* pour un homme ſimple & crédule; que je ſçavois d'ailleurs qu'il n'avoit vû *Liu* que cette fois-là; encore étoit-ce pendant la nuit, & à la faveur d'une lampe. J'étois muni de la piece de taffetas blanc & du panier de bambou, ce qui devoit lui rappeller auſſitôt l'idée du vendeur de gingembre. Voilà ce qui me fit croire que ma ruſe pouvoit réüſſir, & qu'il donneroit dans le piege que je lui tendois. Quant au corps mort, je jure que je ne ſçais qui il eſt. Je me doute que c'eſt un homme à qui le pied a manqué, & qui étant tombé dans la riviere, s'eſt noyé. Mais je n'oſe rien aſſûrer ſur cela de poſitif.

Pour lors le vieux *Liu* ſe mettant à genoux. Pour moi, dit-il, j'aſſûrerai bien qu'au moment que je paſſois la riviere ſur ſa barque, il parût un corps mort qui flottoit ſur l'eau. Son témoignage eſt très-véritable. Le Mandarin reçût, & mit par écrit & en ordre ces dépoſitions.

Tcheou ſe fondant en larmes, s'écria auſſitôt: Ayez pitié, Seigneur, de ce pauvre malheureux qui eſt à vos pieds: je n'avois d'autre vûë que d'eſcroquer par cet artifice de l'argent à ce Lettré, & non pas de nuire à ſa perſonne. Ainſi modérez le châtiment, je vous en conjure.

Le Mandarin élevant la voix: Quoi, ſcélérat que tu ès, tu oſes demander grace, après que ta paſſion pour le bien d'autrui, vient de mettre un homme à deux doigts de ſa ruine. Ce tour-là n'eſt pas ton coup d'eſſai. Il y a de l'apparence que tu en as déja fait périr bien d'autres par de ſemblables artifices. Je dois délivrer ma ville d'une ſi dangéreuſe peſte.

Pour ce qui eſt de *Hou* le Tigre, c'eſt un eſclave dénaturé, lequel oubliant les bienfaits qu'il a reçû de ſon Maître, a conjuré ſa perte. Il mérite d'être ſévérement puni. En même-tems il ordonna aux exécuteurs de juſtice de prendre ces deux fripons, & de les étendre par terre; de donner à *Hou* le Tigre quarante coups de bâton; & de frapper *Tcheou ſe* juſqu'à ce qu'il expire ſous les coups.

On ne ſçavoit pas que *Hou* le Tigre ſortoit de maladie, & qu'ainſi il n'étoit guéres en état de ſupporter ce châtiment. Mais la juſtice du Ciel ne vouloit plus ſouffrir cet eſclave infidèle. Il expira ſur le pavé de l'audience avant qu'on eût achevé de lui donner les quarante coups. *Tcheou ſe* ne mourut ſous le bâton qu'après en avoir reçû ſoixante-dix.

Après cette expédition, le Mandarin fit tirer *Ouang* de priſon, & en pleine audience, il le déclara innocent, & lui rendit la liberté. De plus il ordonna que toutes les pieces de toile qui étoient dans la boutique de *Tcheou*

Sciences des Chinois.

Tcheou ſe, & qui avoient été achetées de l'argent de *Ouang*, lui ſeroient livrées. Ce fonds de boutique montoit bien à cent taëls.

Selon le cours de la juſtice, dit le Mandarin, tout cela devroit être confiſqué: mais comme *Ouang* eſt un Lettré qui a beaucoup ſouffert, j'ai compaſſion du pitoyable état où il a été réduit; que tout ce qui ſe trouvera chez le voleur, retourne à celui qui a été volé. Ce fût un trait de bonté de la part du Mandarin.

On alla auſſi, ſelon ſes ordres, déterrer le corps mort, & l'on remarqua qu'il avoit encore les ongles des mains remplies de ſable; ce qui prouvoit qu'étant tombé dans la riviere près du bord, il s'étoit noyé, en tâchant de grimper ſur le rivage. Comme aucun de ſes parens ne le reclamoit, le Mandarin ordonna aux Officiers de l'enſevelir dans la ſépulture publique des pauvres.

Ouang, ſa femme, & le vieux *Liu*, après avoir remercié humblement le Mandarin, ſe retirerent dans leur maiſon, où ils firent à ce bon vieillard, qui s'étoit ſi fort employé à détruire la calomnie, toutes les careſſes, & toutes les amitiez qu'on peut attendre de la plus ſincere reconnoiſſance.

Depuis ce tems-là, *Ouang* apprit à modérer ſa vivacité naturelle, & à dompter ſon humeur impétueuſe. S'il rencontroit un pauvre, qui lui demandât quelque ſecours, ou quelque ſervice, il le recevoit avec un air affable, & il tâchoit de le ſoulager. Enfin il prit la réſolution de travailler tout de bon, afin de parvenir aux emplois, & de faire oublier l'humiliation où il s'étoit trouvé. Il étoit ſans ceſſe ſur les livres, & n'avoit nul rapport au-déhors. Il vécut de la ſorte durant dix ans; après quoi il fût élevé au dégré de Docteur.

On a raiſon de dire que les Magiſtrats & les Officiers de Juſtice ſont dans l'obligation de ne pas regarder la vie d'un homme, comme celle d'une vile plante; & qu'ils ſont bien coupables, quand ils apportent auſſi peu d'application à l'éxamen d'un procès, que s'ils aſſiſtoient aux débats d'une troupe d'enfans qui ſe divertiſſent. Ils ne doivent rien précipiter. Par exemple, dans la cauſe de *Ouang*, le point capital étoit de pénétrer les menées ſecretes, & les artifices du batelier. Si le vendeur de gingembre ne fût pas heureuſement venu à la ville de *Ouen tcheou*; & ſi par trop de précipitation on n'eût pas attendu ſon arrivée, le domeſtique qui accuſoit ſon Maître, n'auroit pas cru l'avoir calomnié; la femme ne ſe ſeroit pas imaginé que ſon mari fût innocent du meurtre dont on l'accuſoit: l'accuſé lui-même auroit ignoré qu'il étoit injuſtement opprimé. A combien plus forte raiſon le Juge l'auroit-il ignoré! Comment déviner des choſes cachées avec tant de ſoin? Comment les débroüiller? Que les Magiſtrats bienfaiſans, & qui, comme ils le doivent, ont des entrailles de pere pour le peuple, apprennent par ce trait d'hiſtoire, de quelle manière ils doivent ſe conduire, & les défauts qu'ils ont à éviter.

AU-

AUTRE HISTOIRE.

Tchouang tſe, *après les bizarres obſeques de ſa femme, s'adonne entierement à ſa chere Philoſophie, & devient célèbre dans la Secte de* Tao.

PRE'FACE DE L'AUTEUR.

LEs richeſſes & les avantages qui les ſuivent, ſont comme un agréable ſonge de quelques momens. Les honneurs & la réputation, c'eſt un nuage brillant, mais qui eſt bientôt diſſipé. L'affection de ceux-là même que la chair & le ſang nous uniſſent, n'eſt le plus ſouvent qu'une vaine apparence. Les amitiez les plus tendres ſe changent quelquefois en de cruelles inimitiez. Gardons-nous d'aimer à porter un collier, parce qu'il eſt d'or; & des chaînes, parce qu'elles ſont de pierreries. Que nos déſirs ſoient raiſonnables; mais ſurtout qu'ils ſoient modérez. Dégageons-nous de l'attachement aux créatures; c'eſt-là en quelque manière nous tirer d'un tas de pouſſiere. Regardons comme un point capital, de nous conſerver dans un état de liberté & de joye, qui ne dépende de perſonne.

CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN QUATRE VERS CHINOIS LIBRES:

En ſe garantiſſant de toute paſſion violente, on mene une vie douce & agréable, loin des inquiétudes qui nuiſent à la ſanté.
Ce n'eſt pas qu'on veüille blâmer l'amour naturel qui lie un pere avec ſon fils, ou qui unit des freres enſemble.
Ils ſont les uns aux autres, ce que ſont les branches d'un arbre avec le tronc.
Cet amour doit durer autant que ce rapport mutuël.

Les Sectes de *Tao* & de *Fo*, quoique très-différentes de la Secte Littéraire, s'accordent avec elle ſur ces grands devoirs, & n'ont jamais penſé à les combattre, ou à les affoiblir. Il eſt pourtant vrai que l'amour des peres pour les enfans, ne doit pas jetter dans des inquiétudes exceſſives, quand il s'agit de procurer leur établiſſement: auſſi dit-on communément: *La fortune des enfans doit être leur propre ouvrage.*

SCIENCES DES CHINOIS.

Pour ce qui eſt du mari & de la femme, ils ſont unis très-étroitement, & par des liens infiniment reſpectables: mais enfin ou, le divorce, ou la mort, rompent ſouvent cette union. C'eſt ce que nous apprend le proverbe, qui dit: „ L'époux & l'épouſe ſont comme les oiſeaux de la cam- „ pagne; le ſoir les réünit dans un même bocage, & le matin les ſépare. " Il faut pourtant l'avoüer: il y a bien moins à craindre l'excès dans l'amour paternel que dans l'amitié conjugale. Celle-ci s'entretient & s'accroît en ſecret dans des tête-à-tête, & par de grands épanchemens de cœur. Ainſi il n'eſt pas rare qu'une jeune femme ſe rende maîtreſſe de l'eſprit d'un mari, & de-là naiſſent les refroidiſſemens d'un fils envers ſon pere. Ce ſont de ces défauts groſſiers, dont les gens de mérite ſçavent bien ſe défendre.

A ce ſujet je vais raconter un trait de la vie du fameux *Tchouang tſe*. Mais je proteſte d'abord, que ce que je dirai, ne tend point à affoiblir l'union & la paix qui doivent régner entre les gens mariez. Je prétens ſeulement faire voir qu'on doit être attentif à diſtinguer le vrai & le faux mérite pour régler ſon affection: & comme il eſt très-dangéreux de donner dans un amour qui aveugle, il eſt de même très-important, pour aſſûrer ſon répos, de ſe tenir dans une juſte modération. A parler en général, celui qui travaille ſans relâche à dompter ſes paſſions, s'en rendra enfin le maître: la ſageſſe ſera ſon partage, & une vie douce & tranquille ſera le fruit de ſon travail.

Nos Anciens voulant moraliſer ſur la manière dont le laboureur cultive ſon champ, ſe ſont exprimez ainſi dans les vers ſuivans:

Il tranſplante le ris en herbe dans une terre nouvellement défrichée.
Et peu de tems après, une eau pure y ayant été introduite, il voit dans ce champ verdoyant & inondé, l'image d'un beau ciel azuré.
Nôtre cœur eſt ce champ; il a ſa parure & ſes richeſſes, lorſque les paſſions y ſont pures & réglées.
Le moyen ſûr d'atteindre à l'état de perfection, & une marque qu'on y tend, c'eſt de ne pas préſumer de ſoi-même, & de ne pas ſe vanter qu'on y ſoit arrivé.

Venons à nôtre Hiſtoire.

QUATRIEME HISTOIRE CHINOISE.

Sur la fin de la Dynaſtie des *Tcheou*, parût à la Chine un fameux Philoſophe appellé *Tchouang tſe*. Il nâquit à *Mong*, ville du Royaume *Song* *. Il eût un petit Mandarinat, & il ſe fit diſciple d'un Sage très-célèbre en ce tems-là, & Auteur de la Secte du *Tao*. Son nom étoit *Ly*, & ſon ſurnom *Eul*. Mais comme il étoit venu au monde avec des cheveux blancs, il fût appellé *Lao tſe*, c'eſt-à-dire, l'enfant vieillard.

Toutes les fois que *Tchouang tſe* dormoit, ſon ſommeil étoit interrompu par

* C'eſt la Province de *Chang tong*.

par un ſonge. Il s'imaginoit être un gros papillon voltigeant çà & là, ou dans un verger, ou dans une prairie. L'impreſſion de ce ſonge étoit ſi forte, que même à ſon réveil il croyoit avoir des aîles attachées aux épaules, & qu'il étoit prêt de voler. Il ne ſçavoit que penſer d'un rêve ſi fréquent & ſi extraordinaire.

Un jour profitant d'un moment de loiſir, après un diſcours de ſon Maître *Lao tſe* ſur l'*Y king* *, il lui propoſa le ſonge qui ſe formoit ſi ſouvent dans ſon imagination, & lui en demanda l'explication.

La voici; répondit cet homme admirable, qui n'ignoroit rien des merveilles de la nature. La cauſe de ce ſonge opiniâtre ſe doit chercher dans les tems qui ont précédé celui où vous vivez. Sçachez qu'au tems que le cahos ſe débroüilla, & que cet Univers fût formé, vous étiez un beau papillon blanc. Les eaux furent la prémiere production du Ciel: la ſeconde, ce furent les arbres & les plantes dont la terre fût parée, car tout fleurit, & brilla à l'inſtant. Ce beau papillon blanc erroit à ſon gré, & alloit flairer les fleurs les plus exquiſes. Il ſçût même tirer du ſoleil & de la lune des agrémens infinis; il ſe procura enfin une force qui le rendit immortel. Ses aîles étoient grandes & preſque arrondies: ſon vol étoit rapide.

Un jour qu'il prenoit ſes ébats, il s'attacha à des fleurs du jardin de plaiſance de la grande Reine, où il avoit trouvé le ſecret de s'inſinuer, & gâta quelques boutons à peine entr'ouverts. L'oiſeau myſtérieux à qui on avoit confié la garde de ce jardin, donna au papillon un coup de bec, dont il mourut.

Il laiſſa donc ſans vie ſon corps de papillon; mais l'ame qui étoit immortelle, ne ſe diſſipa point; elle a paſſé en d'autres corps, & aujourd'hui elle ſe trouve dans celui de *Tchouang tſe*. C'eſt-là ce qui met en vous de ſi heureuſes diſpoſitions à devenir un grand Philoſophe, capable de s'élever, d'acquérir l'art que j'enſeigne, de ſe purifier par un entier détachement, & de s'établir dans la parfaite connoiſſance d'eſprit & de cœur.

Dès-lors *Lao tſe* découvrit à ſon diſciple les plus profonds myſtères de ſa doctrine, & le diſciple ſe ſentit tout-à-coup devenir un autre homme; & ſuivant déſormais ſa prémiere origine, il eût véritablement l'inclination du papillon, qui eſt de voltiger continuellement ſans ſe fixer à aucun objet, quelque charmant qu'il lui parût: c'eſt-à dire, que *Tchouang tſe* commença à mieux découvrir le vuide de tout ce qui occupe & enchante les hommes. La fortune la plus brillante ne fût plus capable de le tenter. Son cœur devint inſenſible aux plus grands avantages: il les trouva auſſi peu ſolides que la vapeur déliée, dont ſe forme un même nuage, qui eſt le joüet des vents; & auſſi peu ſtables que l'eau d'un ruiſſeau, dont le cours eſt extrêmement rapide. Enfin ſon ame ne tenoit plus à rien.

Lao tſe voyant que ſon diſciple étoit tout-à-fait revenu des amuſemens du ſiecle, & goûtoit la vérité, l'introduiſit dans les myſtères du *Tao te king*,

* Livre Canonique de la Chine.

Sciences des Chinois.

king, car les cinq-mille mots dont ce livre eſt compoſé ſont tous myſtérieux. Il n'eût plus rien de réſervé pour un tel diſciple.

Tchouang tſe de ſon côté ſe donna tout entier à cette étude: il liſoit ſans ceſſe, il méditoit, il mettoit en pratique la doctrine de ſon Maître, & à force de ſonder ſon intérieur, de le purifier, de le rafiner, pour ainſi dire, il comprit parfaitement la différence qui ſe trouvoit entre ce qu'il y avoit en lui de viſible & d'imperceptible; entre le corps qui ſe corrompt, & l'eſprit, qui en quitant cette demeure, acquiert une nouvelle vie par une eſpece de transformation admirable.

Tchouang tſe frappé de ces lumieres, renonça à la Charge qu'il poſſedoit. Il prit même congé de *Lao tſe*, & ſe mit à voyager, dans l'eſpérance d'acquerir de belles connoiſſances, & de faire de nouvelles découvertes.

Cependant quelque ardeur qu'il eût pour le dégagement & le répos du cœur, il ne renonça pas aux plaiſirs de l'union conjugale. Il ſe maria ſucceſſivement juſqu'à trois fois. Sa prémiere femme lui fût promptement enlevée par une maladie; il répudia la ſeconde pour une infidélité dans laquelle il l'avoit ſurpriſe. La troiſieme ſera le ſujet de cette Hiſtoire.

Elle s'appelloit *Tien*, & déſcendoit des Rois de *Tſi* *. *Tchouang tſe* s'étoit fait beaucoup eſtimer dans ce Royaume, & un des principaux de cette famille, nommée *Tien*, épris de ſon mérite, lui donna ſa fille en mariage.

Cette nouvelle épouſe l'emportoit de beaucoup ſur les deux autres qu'il avoit euës. Elle étoit bien faite, d'un teint blanc & fleuri, & d'un caractère d'eſprit, qui joignoit une douceur aimable à une vivacité ſurprenante. Auſſi quoique ce Philoſophe ne fût pas naturellement paſſionné, il aima tendrement cette derniere épouſe.

Cependant le Roi de *Tſou* ** étant informé de la haute réputation de *Tchouang tſe*, prit le deſſein de l'attirer dans ſes Etats: il lui députa des Officiers de ſa Cour avec de riches préſens en or & en ſoyeries, pour l'inviter à entrer dans ſon Conſeil en qualité de prémier Miniſtre.

Tchouang tſe, loin de ſe laiſſer ébloüir à ces offres, répondit en ſoupirant par cet Apologue: Une géniſſe deſtinée aux ſacrifices, & nourie depuis longtems avec délicateſſe, marchoit en pompe, chargée de tous les ornemens dont on pare les victimes. Au milieu de cette eſpece de triomphe, elle apperçut ſur ſa route des bœufs attelez, qui ſuoient ſous la charuë. Cette vûë redoubla ſa fierté. Mais, après avoir été introduite dans le Temple, lorſqu'elle vit le couteau levé & prêt à l'immoler, elle eût bien voulu être à la place de ceux dont elle mépriſoit le malheureux ſort. Ses ſouhaits furent inutiles; il lui en coûta la vie. Ce fût ainſi que *Tchouang tſe* refuſa honnêtement & les préſens & les offres du Roi.

Peu-

* Le Royaume *Tſi* eſt à préſent la Province de *Chan ſi*.

** C'eſt la Province de *Hou quang*.

Sciences des Chinois.

Peu-après il se retira avec sa femme dans le Royaume *Sŏng*, qui étoit sa terre natale. Il choisit pour sa demeure l'agréable montagne *Nan hoa*, dans le district de *Tsao tcheou*, afin d'y passer sa vie en Philosophe, & d'y goûter, loin du bruit & du tumulte, les innocens plaisirs de la campagne.

Un jour qu'il promenoit ses rêveries au bas de la montagne, il se trouva insensiblement proche des sépultures de l'habitation voisine. Cette multitude de tombeaux le frappa. Hélas ! s'écria-t-il en gémissant, les voilà donc tous égaux ; il n'y a plus de rang ni de distinction. L'homme le plus ignorant & le plus stupide est confondu avec le sage: un sépulcre est enfin la demeure éternelle de tous les hommes: quand on a une fois pris sa place dans le séjour des morts, il n'y a plus de retour à la vie.

Après s'être occupé pendant quelque tems de ces tristes réflexions, il avança le long de cette sépulture. Il se trouva, sans y penser, près d'un tombeau nouvellement construit. La petite éminence faite de terre battuë, n'étoit pas encore entierement séche. Tout auprès étoit assise une jeune Demoiselle qu'il n'avoit pas apperçue d'abord. Elle étoit en grand deüil, c'est-à-dire, qu'elle étoit vêtuë d'un long habit blanc de grosse serpilliere sans couture. Elle étoit placée un peu à côté du sepulcre, tenant à la main un éventail blanc, dont elle éventoit sans cesse l'extrémite supérieure du tombeau.

Tchouang tsé surpris de cette avanture: Oserois-je, lui dit-il, vous demander de qui est ce tombeau, & pourquoi vous vous donnez tant de peine à l'éventer? Sans doute qu'il y a en cela quelque mystère que j'ignore? La Demoiselle, sans se lever, comme la civilité sembloit l'exiger, & continuant toûjours à remuër l'éventail, dit quelques mots entre ses dents, & répandit des larmes; ce qui faisoit voir que la honte plûtôt que sa timidité naturelle l'empêchoit de s'expliquer.

Enfin elle lui fit cette réponse: vous voyez une veuve au pied du tombeau de son mari: la mort me l'a malheureusement ravi: celui dont les os réposent sous cette tombe, m'a été bien cher durant sa vie: il m'aimoit avec une égale tendresse: même en expirant, il ne pouvoit me quiter. Voici quelles furent ses dernieres paroles: Ma chere épouse, me dit-il, si dans la suite tu songeois à un nouveau mariage, je te conjure d'attendre que l'extrêmité de mon tombeau, qui doit être d'une terre moüillée & battuë, soit entierement desséchée. Je te permets alors de te remarier. Or j'ai fait réflexion que la surface de cette terre nouvellement amoncelée ne sécheroit pas aisement; c'est pourquoi vous me voyez occupée à l'éventer continuellement, afin de dissiper l'humidité.

A un aveu si naïf, le Philosophe eût bien de la peine à s'empêcher de rire. Il se posseda néanmoins: il se disoit en lui-même: voilà une femme bien pressée: comment ose-t-elle se vanter d'avoir aimé son mari, & d'en avoir été aimée ? Qu'eût-elle donc fait, s'ils se fussent haïs? Puis, lui adressant la parole: Vous souhaitez donc, lui dit-il, que le dessus de ce tombeau soit bientôt sec? Mais étant aussi délicate que vous êtes, vous

Sciences des Chinois.

ſerez bientôt laſſe, & les forces vous manqueront: agréëz que je vous aide. Auſſitôt la Demoiſelle ſe leva, & faiſant une profonde révérence, elle accepta l'offre, & lui préſenta un éventail tout ſemblable au ſien.

Alors *Tchouang tſe*, qui avoit l'art d'évoquer les eſprits, les appella à ſon ſecours. Il donna quelques coups d'éventail ſur le tombeau, & bientôt toute l'humidité diſparut. La Demoiſelle, après avoir remercié ſon bienfaiteur avec un viſage gai & riant, tira d'entre ſes cheveux une aiguille de tête d'argent, & la lui préſenta avec l'éventail dont elle s'étoit ſervie, le priant d'accepter ce petit préſent comme une marque de ſa reconnoiſſance. *Tchouang tſe* réfuſa l'aiguille de tête, & retint l'éventail: après quoi la Demoiſelle ſe retira fort ſatisfaite: ſa joye éclatoit à ſa contenance & à ſa démarche.

Pour ce qui eſt de *Tchouang tſe*, il demeura tout interdit; & s'abandonnant aux réflexions, qui naiſſoient d'une pareille avanture, il retourna dans ſa maiſon. Aſſis dans ſa ſalle, où il ſe croyoit ſeul, il conſidéra pendant quelque tems l'éventail qu'on venoit de lui donner: puis jettant un grand ſoupir, il dit les vers ſuivans:

Ne diroit-on pas que deux perſonnes ne s'uniſſent enſemble que par un reſte de haine conſervée dès la vie (a) *précédente;*
Et qu'elles ſe cherchent dans le mariage, afin de ſe maltraiter le plus longtems qu'elles peuvent?
C'eſt donc ainſi, à ce que je vois, qu'on eſt indignement oublié après ſa mort par la perſonne qu'on avoit le plus chéri.
Qu'il faut être inſenſe pour aimer durant ſa vie tant de cœurs volages!

La Dame *Tien* étoit derriere ſon mari, ſans en être apperçûë. Après avoir oüi ce qu'il venoit de dire, elle s'avança tant ſoit peu, & ſe faiſant voir; peut-on ſçavoir, lui dit-elle, ce qui vous fait ſoupirer, & d'où vient cet éventail que vous tenez à la main? *Tchouang tſe* lui raconta l'hiſtoire de la jeune veuve, & tout ce qui s'étoit paſſé au tombeau de ſon mari, où il l'avoit trouvée.

A peine eût-il achevé ſon récit, que la Dame *Tien*, le viſage allumé d'indignation & de colere, & comme ſi elle eût cherché des yeux cette jeune veuve, la chargea de mille malédictions, l'appella l'opprobre du genre humain, & la honte de ſon ſexe. Puis regardant *Tchouang tſe*, je l'ai dit, & il eſt vrai, c'eſt-là un monſtre d'inſenſibilité. Se peut-il trouver nulle part un ſi mauvais cœur?

Tchouang tſe, ſans trop l'écouter, & ſuivant les divers mouvemens qui l'agitoient, dit les quatre vers ſuivans:

Tandis qu'un mari eſt en vie, quelle eſt la femme qui ne le flatte & ne le loüe?
Eſt-il mort? La voilà prête à prendre l'éventail, pour faire au plûtôt ſécher le tombeau.

La

(a) Il parle ſelon l'opinion de ceux qui croyent la Métempſycoſe.

La peinture repréſente bien l'extérieur d'un animal; mais elle ne montre pas ce qu'il eſt au-dédans.
On voit le viſage d'une perſonne; mais on ne voit pas le cœur.

A ce diſcours-là, *Tien* entra dans une grande colere. Les hommes, s'écria-t-elle, ſont tous égaux quant à leur nature. C'eſt la vertu ou le vice qui met entre eux de la diſtinction. Comment avez-vous la hardieſſe de parler de la ſorte en ma préſence? De condamner toutes les femmes, & de confondre injuſtement celles qui ont de la probité, avec des malheureuſes qui ne méritent pas de vivre? N'avez-vous pas honte de porter des jugemens ſi injuſtes, & ne craignez-vous pas d'en être puni?

A quoi bon tant de déclamations, répliqua le Philoſophe? Avoüez-le de bonne foi: ſi je venois à mourir maintenant, reſtant comme vous êtes, à la fleur de vôtre âge, avec la beauté & l'enjoüement que vous avez; ſeriez-vous d'humeur à laiſſer couler trois, & même cinq années, ſans penſer à un nouveau mariage, ainſi que le grand Rit l'ordonne?

Ne dit-on pas, répondit la Dame: un Grand qui eſt fidèle à ſon Prince, renonce à tout emploi après la mort de ſon légitime Maître. Une vertueuſe veuve ne penſe jamais à un ſecond mari. A-t-on jamais vû des Dames de mon rang, qui, après avoir été mariées, ayent paſſé d'une famille à une autre, & qui ayent quité le lit de leurs nôces, après avoir perdu leur époux? Si pour mon malheur vous me réduiſiez à l'état de veuve, ſçachez que je ſerois incapable d'une telle action, qui ſeroit la honte de nôtre ſexe, & que de ſecondes nôces ne me tenteroient pas; je ne dis point avant le terme de trois ou de cinq ans, mais durant toute la vie. Oui, cette penſée ne me viendroit pas même en ſonge. C'eſt-là ma réſolution, & rien ne pourroit m'ébranler.

De ſemblables promeſſes, réprit *Tchouang tſe*, ſe font aiſément, mais elles ne ſe gardent pas de même. Ces paroles mirent encore la Dame de mauvaiſe humeur, & elle éclata en paroles peu reſpectueuſes. Sçachez, dit-elle, qu'une femme a ſouvent l'ame plus noble & plus conſtante dans ſon affection conjugale, que ne l'a un homme de vôtre caractère. Ne diroit-on pas que vous êtes un parfait modèle de fidélité? Vôtre prémiere femme meurt, peu après vous en prenez une ſeconde: celle-ci, vous la répudiez: je ſuis enfin la troiſieme. Vous jugez des autres par vous-même, & c'eſt pour cela que vous en jugez mal. Pour ce qui eſt de nous autres femmes mariées à des Philoſophes, qui faiſons profeſſion, comme eux, d'une vertu auſtère, il nous eſt bien moins permis de nous remarier: ſi nous le faiſions, nous deviendrions un objet de riſée. Mais encore, à quoi bon ce langage, & quel plaiſir prenez-vous à me chagriner? Vous vous portez bien; & pourquoi chercher à me déplaire, en faiſant la déſagréable ſuppoſition que vous êtes mort, & que.....

Alors, ſans rien dire davantage, elle ſe jette ſur l'éventail que ſon mari tenoit à la main: elle le lui arrache, & de dépit elle le met en pieces. Calmez-vous, dit *Tchouang tſe*, vôtre vivacité me fait plaiſir, & je ſuis

ravi

Sciences des Chinois.

ravi que vous preniez feu ſur un pareil ſujet. La Dame ſe calma en effet, & on parla d'autre choſe.

A quelques jours de-là *Tchouang tſe* tomba dangéreuſement malade, & bientôt il fût à l'extrêmité. La Dame ſon épouſe ne quitoit pas le chevet du lit, fondant en pleurs, pouſſant de continuels ſanglots. A ce que je vois, dit *Tchouang tſe*, je n'échaperai pas de cette maladie: ce ſoir ou demain matin, il faudra nous dire un éternel adieu: quel dommage que vous ayez mis en pieces l'éventail que j'avois apporté: il vous auroit ſervi à éventer & faire ſécher la couche de chaux & de terre, dont mon tombeau ſera enduit.

Eh! de grace, Monſieur, s'écria la Dame, en l'état où vous êtes, ne vous mettez pas dans la tête des ſoupçons ſi chagrinans pour vous, & ſi injurieux pour moi. J'ai étudié nos Livres, je ſçais nos Rits: mon cœur vous a été une fois donné, il ne ſera jamais à d'autre, je vous le jure; & ſi vous doutez de ma ſincérité, je conſens, & je demande de mourir avant vous, afin que vous ſoyez bien perſuadé de mon fidèle attachement.

Cela ſuffit, réprit *Tchouang tſe*; je ſuis raſſûré ſur la conſtance de vos ſentimens à mon égard. Hélas! je ſens que j'expire, & mes yeux ſe ferment à jamais pour vous. Après ces paroles il demeura ſans réſpiration, & ſans le moindre ſigne de vie.

Alors la Dame éplorée, & jettant les plus hauts cris, embraſſa le corps de ſon mari, & le tint longtems ſerré entre ſes bras. Après quoi elle l'habille & le place proprement dans un cercüeil. Nuit & jour elle fait retentir tous les environs de ſes plaintes & de ſes gémiſſemens, & donne les démonſtrations de la plus vive douleur. Elle la portoit à un tel excès, qu'on eût dit qu'elle étoit à-demi folle: elle ne vouloit prendre ni nourriture ni ſommeil.

Les habitans de l'un & l'autre côté de la montagne, vinrent rendre les derniers devoirs au défunt qu'ils ſçavoient être un Sage du prémier Ordre. Lorſque la foule commençoit à ſe retirer, on vit arriver un jeune Bachelier bienfait & d'un teint brillant: rien de plus galant que ſa parure. Il avoit un habit de ſoye violet, & un bonnet de Lettré fort propre, une ceinture brodée, & des ſouliers tout-à-fait mignons; un vieux domeſtique le ſuivoit. Ce Seigneur fit ſçavoir qu'il déſcendoit de *Tſou* *. Il y a quelques années, dit-il, que j'avois déclaré au Philoſophe *Tchouang tſe*, que j'étois dans la réſolution de me faire ſon diſciple: je venois à ce deſſein, & j'apprens à mon arrivée qu'il eſt mort: quel dommage, quelle perte!

Auſſitôt il quite ſon habit de couleur, & ſe fait apporter un habit de deüil: enſuite s'étant rendu près du cercüeil, il frappa quatre fois de la tête contre terre, & s'écria d'une voix entrecoupée de ſanglots: „ Sage „ & ſçavant *Tchouang!* vôtre diſciple eſt malheureux, puiſqu'il n'a pû „ vous trouver en vie, & profiter à loiſir de vos leçons: je veux au „ moins

* Le Royaume de *Tſou* eſt maintenant la Province de *Hou quang*.

„ moins vous marquer mon attachement & ma reconnoiſſance, en reſ- „ tant ici en deüil pendant l'eſpace de cent jours ". Après ces dernieres paroles il ſe proſterna encore quatre fois, arroſant la terre de ſes larmes. SCIENCES DES CHINOIS.

Enſuite il demanda à voir la Dame pour lui faire ſon compliment: elle s'excuſa deux ou trois fois de paroître. *Ouang ſun* (c'eſt le nom de ce jeune Seigneur) repréſenta que ſelon les anciens Rits, les femmes pouvoient ſe laiſſer voir, lorſque les intimes amis de leur mari lui rendoient viſite. J'ai encore, ajoûta-t-il, plus de raiſon de joüir de ce privilege, puiſque je devois loger chez le ſçavant *Tchouang tſe* en qualité de ſon diſciple.

A ces inſtances la Dame ſe laiſſe fléchir: elle ſort de l'intérieur de ſa maiſon, & d'un pas lent elle s'avance dans la ſalle pour recevoir les complimens de condoléance: ils ſe firent en peu de mots, & en termes généraux.

Dès que la Dame vit les belles manières, l'eſprit & les agrémens de ce jeune Seigneur, elle en fût charmée, & elle ſentit au fond de l'ame les mouvemens d'une paſſion naiſſante, qu'elle ne démêloit pas bien elle-même, mais qui lui firent ſouhaiter qu'il ne s'éloignât pas ſi-tôt.

Ouang ſun la prévint en diſant: Puiſque j'ai eu le malheur de perdre mon Maître, dont la mémoire me ſera toûjours chere: j'ai envie de chercher ici près un petit logement, où je reſterai les cent jours de deüil, puis j'aſſiſterai aux funérailles. Je ſerois bien aiſe auſſi de lire durant ce tems-là les ouvrages de cet illuſtre Philoſophe: ils me tiendront lieu des leçons dont je ſuis privé.

Ce ſera un honneur pour nôtre maiſon, répondit la Dame; je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient: ſur quoi elle prépara un petit repas, & le fit ſervir. Pendant le repas elle ramaſſa ſur un bandege bien propre les compoſitions de *Tchouang tſe*: elle y joignit le livre *Tao te*, préſent du fameux *Lao tſe*, & elle vint offrir le tout à *Ouang ſun*, qui le reçût avec ſa politeſſe naturelle.

A côté de la ſalle du mort où étoit le cercüeil, il y avoit ſur une des aîles, deux chambres qui regardoient cette ſalle toute ouverte par-devant: elles furent deſtinées au logement du jeune Seigneur. La jeune veuve venoit fréquemment dans cette ſalle pour pleurer ſur le cercüeil de ſon mari: puis en ſe retirant, elle diſoit quelques mots d'honnêteté à *Ouang ſun*, qui ſe préſentoit pour la ſaluer. Dans ces fréquentes entrevûës, bien des œillades échapoient, qui trahiſſoient les cœurs de l'un & de l'autre.

Ouang ſun étoit déja à-demi pris, & la jeune veuve l'étoit tout-à-fait; ce qui lui faiſoit plaiſir, c'eſt qu'ils ſe trouvoient placez à la campagne, & dans une maiſon peu fréquentée, où les manquemens aux Rits du deüil ne pouvoient guères éclater. Mais comme il coûte toûjours à une femme de faire les prémieres démarches, elle s'aviſa d'un expédient. Elle fit venir ſecretement le vieux domeſtique du jeune Seigneur. Elle lui fit d'abord boire quelques coups de bon vin: elle le flatta & l'amadoüa: enſuite elle vint inſenſiblement juſqu'à lui demander ſi ſon Maître étoit ma-

Sciences des Chinois.

rié? Pas encore, répondit-il. Eh! continua-t-elle, quelles qualitez voudroit-il trouver dans une perſonne, pour en faire ſon épouſe?

Le valet, que le vin avoit rendu gai, répliqua auſſitôt: je lui ai oüi dire, que s'il en trouvoit une qui vous reſſemblât, il ſeroit au comble de ſes déſirs. Cette femme ſans pudeur répartit incontinent: Ne mens-tu point? M'aſſûres-tu qu'il ait parlé de la ſorte? Un vieillard comme moi, répondit-il, ſeroit-il capable de mentir, & auroit-il le front d'en impoſer à une perſonne de vôtre mérite? Hé bien! pourſuivit-elle: tu ès très-propre à ménager mon mariage avec ton Maître: tu ne perdras pas ta peine: parle-lui de moi, & ſi tu vois que je lui agrée, aſſûre-le que je regarderois comme un grand bonheur d'être à lui.

Il n'eſt pas beſoin de le ſonder ſur cet article, dit le valet, puiſqu'il m'a avoüé franchement qu'un pareil mariage ſeroit tout-à-fait de ſon goût. Mais, ajoûtoit-il, cela n'eſt pas poſſible, parce que je ſuis diſciple du défunt: on en gloſeroit dans le monde.

Bagatelle que cet empêchement, réprit la veuve paſſionnée! Ton Maître n'a point été réëllement diſciple de *Tchouang tſe:* il n'avoit fait que promettre de le devenir; ce n'eſt pas l'avoir été. D'ailleurs étant à la campagne & à l'écart, qui ſongeroit à parler de nôtre mariage? Va, quand il ſurviendroit quelque autre empêchement, tu ès aſſez habile pour le lever, & je reconnoîtrai libéralement tes ſervices. Elle lui verſa en même tems pluſieurs coups d'excellent vin, pour le mettre en bonne humeur.

Il promit donc d'agir, & comme il s'en alloit, elle le rappella. Ecoute, dit-elle, ſi ce Seigneur accepte mes offres, viens au plûtôt m'en apporter la nouvelle à quelque heure du jour & de la nuit que ce ſoit; je t'attendrai avec impatience.

Depuis qu'elle l'eût quité, elle fût d'une inquiétude extraordinaire: elle alla bien des fois dans la ſalle ſous divers prétextes; mais au fonds, c'étoit pour approcher un peu de la chambre du jeune Seigneur. A la faveur des ténèbres elle écoutoit à la fenêtre de la chambre, ſe flattant qu'on y parloit de l'affaire qu'elle avoit ſi fort à cœur.

Pour lors paſſant aſſez près du cercüeil, elle entendit quelque bruit; elle tréſſaillit de peur. Hé! quoi, dit-elle, toute émûë, ſeroit-ce que le défunt donneroit quelque ſigne de vie? Elle rentre au plûtôt dans ſa chambre, & prenant la lampe, elle vient voir ce qui avoit cauſé ce bruit. Elle trouve le vieux domeſtique étendu ſur la table poſée devant le cercüeil pour y brûler des parfums, & y placer des offrandes à certaines heures. Il étoit là à cuver le vin que la Dame lui avoit fait boire. Toute autre femme auroit éclaté à une pareille irrévérence à l'égard du mort. Celle-ci n'oſa ſe plaindre, ni même éveiller cet yvrogne. Elle va donc ſe coucher: mais il ne lui fût pas poſſible de dormir.

Le lendemain elle rencontra ce valet, qui ſe promenoit froidement, ſans ſonger même à lui rendre réponſe de ſa commiſſion. Ce froid, & ce ſilence la déſolerent. Elle l'appella, & l'ayant introduit dans ſa chambre; eh bien, dit-elle, comment va l'affaire dont je t'ai chargé? Il n'y a

rien

rien à faire, répondit-il sèchement. Eh! pourquoi donc, réprit cette femme effrontée? Sans doute tu n'auras pas retenu ce que je t'ai prié de dire de ma part, ou tu n'as pas sçû le faire valoir. Je n'ai rien oublié, poursuivit le domestique: mon Maître a été même ébranlé: il trouve l'offre avantageuse, & est satisfait de ce que vous avez répliqué sur l'obstacle qu'il trouvoit d'abord dans sa qualité de disciple de *Tchouang tse*. Ainsi cette considération ne l'arrête plus. Mais, m'a-t-il dit; il y a trois autres obstacles insurmontables, & j'aurois de la peine à les déclarer à cette jeune veuve. SCIENCES DES CHINOIS.

Voyons un peu, réprit la Dame, quels sont ces trois obstacles. Les voici, poursuivit le vieux domestique, tels que mon Maître me les a rapportez. 1°. Le cercüeil du mort étant exposé encore dans la salle, c'est une scene bien lugubre: comment pourroit-on s'y réjoüir & célébrer des nôces? 2°. L'illustre *Tchouang* ayant si fort aimé sa femme, & elle ayant témoigné pour lui une si tendre affection, fondée sur sa vertu & sa grande capacité, j'ai lieu de craindre que le cœur de cette Dame ne reste toûjours attaché à son prémier mari, surtout lorsqu'elle trouvera en moi si peu de mérite. 3°. Enfin, je n'ai pas ici mon équipage; je n'ai ni meubles, ni argent: où prendre des présens de nôces, & de quoi faire des repas? Dans le lieu où nous sommes, je ne trouverois pas même à qui emprunter. Voilà, Madame, ce qui l'arrête.

Ces trois obstacles, répondit cette femme passionnée, vont être levez à l'instant, & il ne faut pas beaucoup y rêver. Quant au prémier article: cette machine lugubre, que renferme-t-elle? Un corps inanimé, un cadavre infect, dont il n'y a rien à espérer, & qu'on ne doit pas craindre. J'ai dans un coin de mon terrain une vieille masure: quelques payſans du voisinage que je ferai venir, y transporteront cette machine, sans qu'elle paroisse ici davantage. Voilà déja un obstacle de levé.

Quant au second article. Ah! vraiment feu mon mari étoit bien ce qu'il paroissoit être, un homme d'une rare vertu & d'une grande capacité. Avant que de m'épouser, il avoit déja répudié sa seconde femme: c'étoit un beau ménage, comme tu vois. Sur le bruit de sa réputation, qui étoit assez mal fondé, le dernier Roi de *Tsou* lui envoya de riches présens, & voulut le faire son prémier Ministre. Lui, qui sentoit son incapacité très-réelle, & qui vit qu'elle éclateroit dans un pareil emploi, prit la fuite, & vint se cacher dans ce lieu solitaire. Il n'y a qu'un mois que se promenant seul au bas de la montagne, il rencontra une jeune veuve, occupée à faire sécher à coups d'éventail l'extrémité supérieure du tombeau de son mari, parce qu'elle ne devoit se remarier que quand il seroit sec. *Tchouang* l'acosta, la cajola, lui ôta des mains l'éventail, & se mit à en joüer pour lui plaire, en séchant au plus vîte le tombeau. Ensuite il voulut retenir cet éventail, comme un gage de son amitié, & l'apporta ici: mais je le lui arrachai des mains & le mis en pieces. Etant sur le point de mourir, il remit cette histoire sur le tapis, ce qui nous broüilla encore ensemble. Quels bienfaits ai-je reçû de lui, & quelle amitié m'a-t-il tant témoignée? Ton Maître est jeune;

Sciences des Chinois.

il aime l'étude; il se fera immanquablement un nom dans la Littérature: Sa naissance le rend déja illustre; il est, comme moi, du sang des Rois. Voilà entre nous un rapport admirable de conditions. C'est le Ciel qui l'a conduit ici pour nous unir. Telle est nôtre destinée.

Il ne reste plus que le troisieme empêchement. Pour ce qui regarde les bijoux & le repas des nôces, c'est moi qui y pourvoirai. Crois-tu que j'aye été assez simple pour ne pas me faire un petit trésor de mes épargnes? Tiens, voilà déja vingt taëls; va les offrir à ton Maître; c'est pour avoir des habits neufs; parts au plus vîte, & informe-le bien de tout ce que je viens de te dire. S'il donne son consentement, je vais tout préparer pour célébrer ce soir même la fête de nôtre mariage.

Le valet reçût les vingt taëls, & alla rapporter tout l'entretien à *Ouang fun*, qui enfin donna le consentement si fort souhaité. Dès que la Dame eût appris cette agréable nouvelle, elle fit éclater sa joye en cent manières. Elle quite aussitôt ses habits de deüil, elle se pare, s'ajuste, se farde, tandis que par ses ordres on transporte le cercüeil dans la vieille masure. La salle fût à l'instant nettoyée & ornée pour la cérémonie de l'entrevûë & des nôces. En même tems on préparoit le festin, afin que rien ne manquât à la réjoüissance.

Sur le soir on parfuma d'odeurs exquises le lit des nouveaux mariez: la salle fût éclairée d'un grand nombre de belles lanternes garnies de flambeaux. Sur la table du fond étoit le grand cierge nuptial. Lorsque tout fût prêt, *Ouang fun* parût avec un habit & un ornement de tête, qui rélevoient beaucoup la beauté de ses traits & de sa taille. La Dame vint aussitôt le joindre, couverte d'une longue robe de soye, enrichie d'une broderie très-fine: ils se placerent l'un à côté de l'autre, vis-à-vis le flambeau nuptial. C'étoit un assemblage charmant. Ainsi rapprochez ils se donnoient mutuellement de l'éclat l'un à l'autre, à-peu-près comme des pierreries & des perles rehaussent la beauté d'un drap d'or, & en paroissent plus belles.

Après avoir fait les révérences accoûtumées dans une pareille cérémonie, & s'être souhaité toutes sortes de prospéritez dans leur mariage, ils se prirent par la main, & passerent dans l'apartement intérieur: là ils pratiquerent le grand Rit, de boire tous deux, l'un après l'autre, dans la coupe d'alliance. Après quoi ils se mirent à table.

Le festin étant fini, & lorsqu'ils étoient sur le point de se coucher, il prit tout-à-coup au jeune époux d'horribles convulsions: son visage paroît tout défiguré, ses sourcils se froncent & s'élevent, sa bouche fait d'affreuses contorsions: il ne peut plus faire un pas; & voulant monter sur le lit, il tombe par terre. Là étendu tout de son long, il se frotte la poîtrine des deux mains, criant de toutes ses forces qu'il a un mal de cœur qui le tuë.

La Dame éperduëment amoureuse de son nouvel époux, sans penser ni au lieu où elle est, ni à l'état où elle se trouve, crie au secours, & se jette à corps perdu sur *Ouang fun*. Elle l'embrasse, elle lui frotte la poîtrine où étoit la violence de la douleur: elle lui demande quelle est la nature

nature de ſon mal ? *Ouang ſun* ſouffroit trop pour répondre. On eût dit qu'il étoit prêt d'expirer.

Son vieux domeſtique accourant au bruit, le prend entre ſes bras, & l'agite. Mon cher *Ouang ſun*, s'écria la Dame, a-t-il déja éprouvé de ſemblables accidens? Cette maladie l'a déja pris pluſieurs fois, répondit le valet ; il n'y a guères d'année qu'il n'en ſoit attaqué. Un ſeul remede eſt capable de le ſauver. Dis-moi vîte, s'écria la nouvelle épouſe, quel eſt ce remede? Le Médecin de la famille royale, continua le valet, a trouvé ce ſecret, qui eſt infaillible. Il faut prendre de la cervelle d'un homme nouvellement tué, & lui en faire avaler dans du vin chaud; auſſitôt les convulſions ceſſent; & il eſt ſur pied. La prémiere fois que ce mal le prit, le Roi ſon parent ordonna qu'on fît mourir un priſonnier qui méritoit la mort, & qu'on prît de ſa cervelle: il fût guéri à l'inſtant. Mais hélas! où en trouver maintenant?

Mais, réprit la Dame, eſt-ce que la cervelle d'un homme qui meurt de ſa mort naturelle, n'auroit pas un bon effet? Nôtre Médecin, réprit le vieux domeſtique, nous avertit qu'au beſoin on pourroit abſolument ſe ſervir de la cervelle d'un mort, pourvû qu'il n'y eût pas trop longtems qu'il eût expiré, parce que la cervelle n'étant pas encore deſſéchée, conſerve ſa vertu.

Hé! s'écria la Dame, il n'y a qu'à ouvrir le cercüeil de mon mari, & y prendre un remede ſi ſalutaire. J'y avois bien penſé, répliqua le valet; je n'oſois vous le propoſer, & je craignois que cette ſeule penſée ne vous fit horreur. Bon, répondit-elle, *Ouang ſun* n'eſt-il pas à préſent mon mari: s'il faloit de mon ſang pour le guérir, eſt-ce que j'y aurois regret? Et j'héſiterois par reſpect pour un vil cadavre?

Sur le champ elle laiſſe *Ouang ſun* entre les bras du vieux domeſtique: elle prend d'une main la hache deſtinée à fendre le bois de chauffage, & la lampe de l'autre: elle court avec précipitation vers la maſure où étoit le cercüeil: elle retrouſſe ſes longues manches, empoigne la hache des deux mains, la hauſſe, & de toutes ſes forces en décharge un grand coup ſur le couvercle du cercüeil, & le fend en deux.

La force d'une femme n'auroit pas été ſuffiſante pour un cercüeil ordinaire. Mais *Tchouang tſe*, par un excès de précaution & d'amour pour la vie, avoit ordonné que les planches de ſon cercüeil fuſſent très-minces, ſur ce qu'il avoit oüi dire que des morts étoient revenus de certains accidens qu'on croyoit être mortels.

Ainſi du prémier coup la planche fût fenduë: quelques autres coups acheverent d'enlever le couvercle. Comme ce mouvement extraordinaire l'avoit eſſoufflée, elle s'arrêta un moment pour prendre haleine. Au même inſtant elle entend pouſſer un grand ſoupir; & jettant les yeux ſur le cercüeil, elle voit que ſon prémier mari ſe remuë, & ſe met à ſon ſéant.

On peut juger quelle fût la ſurpriſe de la Dame *Tien*. La frayeur ſubite dont elle fût ſaiſie, lui fit pouſſer un grand cri: ſes genoux ſe dérobent ſous elle; & dans le trouble où elle ſe trouve, la hache lui tombe des mains ſans qu'elle s'en apperçoive.

SCIENCES DES CHINOIS.

Ma chere épouſe, lui dit *Tchouang*, aidez-moi un peu à me lever. Dès qu'il fût ſorti du cercüeil, il prend la lampe, & s'avance vers l'apartement. La Dame le ſuivoit, mais d'un pas chancelant & ſuant à groſſes gouttes, parce qu'elle y avoit laiſſé le jeune *Ouang ſun* & ſon valet, & que ce devoit être le prémier objet qui ſe préſenteroit à la vûë de ſon mari.

Lorſqu'ils entrerent dans la chambre, tout y parût orné & brillant: mais heureuſement *Ouang ſun* & le valet ne s'y trouverent pas. Elle ſe raſſûra un peu, & ſongea aux moyens de plâtrer une ſi mauvaiſe affaire: ainſi jettant un regard tendre ſur *Tchouang tſe*; vôtre petite eſclave, lui dit-elle, depuis le moment de vôtre mort, étoit occupée jour & nuit de vôtre cher ſouvenir: enfin ayant entendu un bruit aſſez diſtinct qui venoit du cercüeil, & me reſſouvenant des hiſtoires qu'on rapporte de certains morts qui ſont retournez à la vie, je me ſuis flattée que vous pourriez bien être de ce nombre: j'ai donc couru au plus vîte, & j'ai ouvert le cercüeil. Béni ſoit le Ciel, mon eſpérance n'a pas été trompée: quel bonheur pour moi de retrouver un mari ſi cher, dont je pleurois continuellement la perte!

Je vous ſuis obligé, dit *Tchouang tſe*, d'un ſi grand attachement pour moi. J'ai pourtant une petite queſtion à vous faire: pourquoi n'étiez-vous pas en deüil? Comment vous vois-je vétuë d'un habit de brocard brodé?

La réponſe fût bientôt prête: J'allois, dit-elle, ouvrir le cercüeil avec un ſecret préſſentiment de mon bonheur: la joye dont je devois être comblée, ne demandoit pas un vêtement lugubre, & il n'étoit pas convenable de vous recevoir plein de vie dans des habits de deüil: c'eſt ce qui m'a fait prendre mes habits de nôces.

A la bonne heure, dit *Tchouang tſe*, paſſons cet article. Pourquoi mon cercüeil ſe trouve-t-il dans cette maſure, & non dans la ſalle, où naturellement il devoit être? Cette queſtion embarraſſa la Dame, & elle ne pût y répondre.

Tchouang tſe jettant les yeux ſur les plats, ſur les taſſes, & ſur tous les autres ſignes de réjoüiſſance, les conſidéra attentivement: & puis, ſans s'expliquer, il demanda du vin chaud pour boire: il en avala pluſieurs coups, ſans dire un ſeul mot, tandis que la Dame étoit fort intriguée. Après quoi il prend du papier & le pinceau, & il écrivit les vers ſuivans:

Epouſe infidèle, eſt-ce ainſi que tu répons à ma tendreſſe?
Si je conſentois à vivre avec toi, comme un bon mari doit faire avec ſa femme,
N'aurois-je pas à craindre que tu ne vinſſes une ſeconde fois briſer mon cercüeil à coups de hache?

Cette méchante femme ayant lû ces vers, changea tout-à-coup de couleur; & dans la confuſion dont elle étoit couverte, elle n'oſa ouvrir la bouche. *Tchouang tſe* continua à écrire quatre autres vers, dont voici le ſens:

Qu'ai-

Qu'ai-je gagné par tant de témoignages de la plus tendre amitié?
Un inconnu n'a eu qu'à paroître, j'ai été auſſitôt oublié.
On eſt venu m'aſſaillir dans le cercüeil à grands coups de hache:
C'eſt-là un empreſſement bien plus grand, que celui de ſécher le tombeau avec l'éventail.

Après quoi *Tchouang tſe* dit à la Dame: Regarde ces deux hommes qui ſont derriere toi, & il les montroit du doigt. Elle ſe tourne, & apperçoit *Ouang ſun* & ſon vieux domeſtique, qui étoient prêts d'entrer dans la maiſon. Ce fût pour elle un nouveau ſujet de frayeur. Ayant tourné une ſeconde fois la tête, elle s'apperçut qu'ils avoient diſparu.

Enfin cette malheureuſe, au déſeſpoir de voir ſes intrigues découvertes, & ne pouvant plus ſurvivre à ſa honte, ſe retire à l'écart. Là elle dénoüe ſa ceinture de ſoye, & ſe pend à une poutre. Fin déplorable, où conduit d'ordinaire une paſſion honteuſe à laquelle on ſe livre! Celle-ci pour le coup eſt ſûrement morte ſans aucune eſpérance de retour à la vie.

Tchouang tſe l'ayant trouvée en cet état, la détache, & ſans autre façon, va raccommoder un peu le cercüeil briſé, où il enferme le cadavre. Enſuite faiſant un carillon ridicule, en frappant ſur les pots, ſur les plats, & ſur les autres utenciles qui avoient ſervi au feſtin des nôces, il entonna la Chanſon ſuivante, appuyé ſur un côté du cercüeil.

Cette Chanſon eſt en vers libres; il y en a de petits qui ne ſont que de quatre caractères. *Hi hi* eſt le refrein, à-peu-près de même que *Lanturlu* dans un Vaudeville. On ne le met ici que dans le prémier Couplet.

Groſſe maſſe ſans ame! Hi hi, *durant ta vie nous avons été unis enſemble;*
Mais fus-je jamais bien ton mari? Hi hi, *& te dois-je regarder comme ma femme?*

Le pur haſard nous réünit, je ne ſçais comment: ma malheureuſe deſtinée nous plaça ſous le même toît;
Le terme eſt enfin expiré; j'en ſuis quite.

Si nous fûmes unis, nous voilà éternellement ſéparez,
Ingrate & infidèle.

Dès que tu me crus mort, ton cœur volage paſſa à un autre:
Il fit voir ce qu'il étoit: avoit-il été auparavant un moment à moi?

Il n'y a que quelques heures que nageant dans la joye, tu te donnois un nouvel époux;
Serois-tu morte, pour aller joindre cet époux dans le ſéjour des ombres?

Les

Sciences des Chinois.

Les plaiſantes funérailles dont tu m'honorois!
Tu me régalois d'un grand coup de hache.

C'en ſont ici de vrayes funérailles,
C'eſt pour te conſoler qu'eſt faite cette Chanſon avec ſa ſymphonie.

Le ſifflement de la hache ſe fit entendre à mes oreilles,
Et il me réveilla du ſommeil de la mort.

Les accens de ma voix dans ce Concert
Ont dû aller juſqu'à toi.

Je creve de dépit & de joye: mettons en pieces ces pots & ces plats de terre, ridicules inſtrumens de ma ſymphonie:
La fête de tes obſeques eſt finie. O qui t'auroit bien connuë! Tu dois à préſent me connoître.

Tchouang tſe ayant achevé de chanter, ſe mit à rêver un moment, & il fit ces quatre vers:

Te voilà morte, il n'y a plus qu'à t'enterrer.
Quand tu me crus mort; tu diſois, je me remarierai.
Si je m'étois trouvé véritablement mort; la belle fête qui alloit ſuivre!
Que de plaiſanteries tu aurois fait cette nuit-là ſur mon compte!

Après quoi *Tchouang tſe* fit de grands éclats de rire; & donnant à droite & à gauche ſur les utenciles, il briſa tout. Il fit plus: il mit le feu à la maiſon, qui n'étoit couverte que de chaume. Ainſi tout fût bientôt reduit en cendre: & ce fût-là le bûcher de la malheureuſe *Tien*, dont il ne reſta plus de veſtige. On ne ſauva de l'incendie que les livres *Tao te*. Ce furent des voiſins qui les recüeillirent, & qui les conſerverent.

Après cela *Tchouang tſe* ſe remit à voyager, bien réſolu de ne jamais ſe remarier. Dans ſes voyages il rencontra ſon Maître *Lao tſe*, à qui il s'attacha le reſte de ſa vie, qu'il paſſa agréablement avec lui.

A l'Hiſtoire précédente, on a ajoûté quatre vers, qui diſent ce qui ſuit:

Le fameux Ou, *dans un tranſport de jalouſie tuë ſa femme; c'eſt brutalité.*
L'illuſtre Siun *meurt preſque de douleur à la mort de ſa femme; c'eſt folie.*
Le Philoſophe Tchouang *qui s'égaye par le carillon des pots & des verres, & qui prend le parti de la liberté & de la joye;*
Voilà mon Maître en cas d'un évenement ſemblable au ſien.

TCHAO
CHI COU ELL,
OU
LE PETIT
ORPHELIN
DE LA MAISON DE TCHAO.
TRAGÉDIE CHINOISE.

AVERTISSEMENT.

APRE's ce que j'ai dit ailleurs, que la Comédie accompagne preſque toûjours les repas de cérémonie que ſe donnent les Mandarins Chinois, & les perſonnes aiſées, & qu'elle fait partie de ces ſortes de fêtes, on s'attend, ſans doute, de voir quelqu'une de ces Comédies, qui faſſe juger du goût qu'ils ont pour le Théatre. Heureuſement je ſuis en état de contenter ſur cela la curioſité.

Il m'eſt tombé entre les mains une Tragédie Chinoiſe, exactement traduite par le P. de Prémare. Il ne faut pas y chercher les trois unitez du tems, du lieu, & de l'action, ni les autres règles que nous obſervons pour donner de la régularité & de l'agrément à ces ſortes d'ouvrages. Il n'y a pas plus d'un ſiécle que la Poëſie dramatique a été portée en France au point de perfection où elle eſt maintenant, & l'on ſçait aſſez que dans des tems plus reculez, elle étoit très-informe & très-groſſiere.

Ainſi l'on ne doit pas être ſurpris, ſi ces règles qui nous ſont propres, ont été inconnuës aux Chinois, leſquels ont toûjours vécu comme dans un monde ſéparé du reſte de l'Univers. Ils n'ont pour but dans leurs pieces de Théatre, que de plaire à leurs compatriotes, de les toucher, de leur inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. S'ils y réüſſiſſent, cela doit, ce ſemble, leur ſuffire : il me ſuffit à moi-même de faire connoître leur goût dans ce genre d'ouvrage, quelque éloigné qu'il ſoit du nôtre.

Cette Tragédie eſt tirée du livre intitulé *Yuen gin pe tchong*. C'eſt un recüeil des cent meilleures pieces de Théatre qui ayent été compoſées ſous la Dynaſtie des *Yuen*. Ce livre contient quarante volumes, diſtribuez en quatre *Tao*.

Cette piece eſt intitulée *Tchao chi cou ell*; c'eſt-à-dire, *le petit Orphelin de*

TRAGÉDIE CHINOISE.

la Maiſon de Tchao : elle eſt la quatre-vingt-cinquieme de ce recüeil, & ſe trouve au commencement du trente-cinquieme volume.

Les Chinois, dit le P. de Prémare, ne diſtinguent point, comme nous, entre Tragédies & Comédies. On a intitulé celle-ci Tragédie, parce qu'elle a parû aſſez tragique; ces ſortes d'ouvrages ne different des petits Romans Chinois, qu'en ce qu'on y introduit des perſonnages qui ſe parlent ſur un théatre, au lieu que dans un Roman, c'eſt un Auteur qui raconte leurs diſcours & leurs avantures.

Dans les livres imprimez on ne met que rarement le nom du perſonnage qui parle dans la piece; ce perſonnage, comme on verra, commence toûjours par s'annoncer lui-même aux Spectateurs, & par leur apprendre ſon nom, & le rôle qu'il joüe dans la piece.

Une troupe de Comédiens eſt compoſée de huit ou neuf Acteurs, qui ont chacun leurs caractères & leur rôles affectez, à-peu-près comme dans les troupes de Comédiens Italiens, & dans celles des Farceurs qui courent les Provinces.

Le même Comédien ſert ſouvent à repréſenter pluſieurs rôles différens; car comme les Chinois mettent tout en action & en dialogues, cela multiplieroit trop le nombre des Acteurs. Dans la Tragédie ſuivante, il n'y a que cinq Acteurs, quoiqu'il y ait au moins dix ou douze perſonnages qui parlent, en comptant les gardes & les ſoldats.

Il eſt vrai que l'Acteur, comme je l'ai déja dit, commence toûjours à s'annoncer en entrant ſur le théatre; mais le Spectateur qui voit le même viſage à deux perſonnages très-différens, doit éprouver quelque embarras; un maſque remédieroit à cet inconvénient, mais les maſques ne ſervent guères que dans les Ballets, & ne ſe donnent qu'aux ſcélérats & aux chefs de voleurs.

Les Tragédies Chinoiſes ſont entremélées de Chanſons, dans leſquelles on interrompt aſſez ſouvent le chant, pour réciter une ou deux phraſes du ton de la déclamation ordinaire; nous ſommes choquez de ce qu'un Acteur au milieu d'un dialogue ſe met tout d'un coup à chanter; mais on doit faire attention que, parmi les Chinois, le chant eſt fait pour exprimer quelque grand mouvement de l'ame, comme la joye, la douleur, la colere, le déſeſpoir; par exemple, un homme qui eſt indigné contre un ſcélérat, chante; un autre qui s'anime à la vengeance, chante; un autre qui eſt prêt de ſe donner la mort, chante.

Il y a des pieces dont les Chanſons ſont difficiles à entendre, ſurtout aux

aux Européans, parce qu'elles ſont remplies d'alluſions à des choſes qui nous ſont inconnuës, & de figures dans le langage, dont nous avons peine à nous appercevoir; car les Chinois ont leur Poëſie, comme nous avons la nôtre. TRAGÉDIE CHINOISE.

Le nombre des airs de ces Chanſons qui entrent dans les Tragédies Chinoiſes, eſt aſſez borné, & dans l'impreſſion on déſigne cet air à la tête de chaque Chanſon. Ces Chanſons ſont imprimées en gros caractères, pour les diſtinguer de ce qui ſe récite.

Les Tragédies Chinoiſes ſont diviſées en pluſieurs parties que l'on pourroit nommer Actes. La prémiere ſe nomme *Sie tſee*, & reſſemble aſſez à un Prologue ou Introduction. Les Actes ſe nomment *Tché*; & ſi l'on veut, on peut diviſer ces *Tché* en Scenes, par les entrées & les ſorties des perſonnages.

ACTEURS.

TOU NGAN COU, Prémier Miniſtre de la Guerre.

TCHAO TUN, Miniſtre d'Etat, perſonnage muet.

TCHAO SO, fils de TCHAO TUN, & gendre du Roi.

La fille du Roi, femme de TCHAO SO.

TCHING YNG, Médecin.

HAN KOUE', Mandarin d'Armes.

KONG LUN, ancien Miniſtre, retiré à la campagne.

TCHING POEI, jeune Seigneur, qui paſſe pour le fils du Médecin, & qui eſt adopté par TOU NGAN COU.

OUEI FONG, Grand Officier du Roi.

Il y a huit perſonnages, quoiqu'il n'y ait que cinq Comédiens.

TCHAO CHICOUELL,

OU

LE PETIT ORPHELIN DE LA MAISON DE TCHAO.

TRAGÉDIE CHINOISE.

SIÉ TSEE,

OU PROLOGUE.

SCENE PRÉMIERE.

TOU NGAN COU, *seul.*

L'HOMME ne ſonge point à faire du mal au tigre, mais le tigre ne penſe qu'à faire du mal à l'homme. Si on ne ſe contente à tems, on s'en repent. Je ſuis *Tou ngan cou*, prémier Miniſtre de la *Guerre* dans le Royaume de *Tſin*. Le Roi *Ling kong*, mon Maître, avoit deux hommes, auxquels il ſe fioit ſans réſerve; l'un, pour gouverner le peuple, c'eſt *Tchao tun*; l'autre, pour gouverner l'armée, c'eſt moi; nos Charges nous ont rendu ennemis: j'ai toûjours eu envie de perdre *Tchao*, mais je ne pouvois en venir à bout. *Tchao ſo*, fils de

TRAGÉDIE CHINOISE.

de *Tun*, avoit épouſé la fille du Roi; j'avois donné ordre à un aſſaſſin de prendre un poignard, d'eſcalader la muraille du palais de *Tchao tun*, & de le tuer. Ce malheureux, en voulant exécuter mes ordres, ſe briſa la tête contre un arbre, & ſe tua. Un jour *Tchao tun* ſortit pour aller animer les laboureurs au travail, il trouva ſous un mûrier un homme à-demi mort de faim; il le fit boire & manger tant qu'il voulut, & lui ſauva la vie. Dans ce tems-là un Roi d'Occident offrit un grand chien qui avoit nom *Chin ngao*. Le Roi me le donna, & je formai le deſſein de m'en ſervir pour faire mourir mon rival; j'enfermai le chien dans une chambre à l'écart; je défendis qu'on lui donnât à manger pendant quatre ou cinq jours. J'avois préparé dans le fond de mon jardin un homme de paille, habillé comme *Tchao*, & de ſa grandeur: ayant mis dans ſon ventre des entrailles de mouton, je prens mon chien, je lui fais voir les entrailles, je le lâche: il eût bientôt mis en pieces l'homme de paille, & dévoré la chair qu'il y trouva. Je le renferme dans ſa priſon, je le fais jeûner, & je le ramene au même endroit; ſi-tôt qu'il apperçut l'homme de paille, il ſe mit à abboyer; je le lâche, il déchire le fantôme, & mange les entrailles comme la premiere fois: cet exercice dura cent jours: au bout de ce tems-là je vais à la Cour, & je dis publiquement au Roi: Prince, il y a ici un traître qui a de mauvais deſſeins contre vôtre vie. Le Roi demanda avec empreſſement quel étoit le traître? Je répondis; le chien que Vôtre Majeſté m'a donné, le connoît: le Roi montra une grande joye: Jadis, dit-il, on vit ſous les régnes de *Yao* & de *Chun* un mouton, qui avoit auſſi l'inſtinct de découvrir les criminels; ſerois-je aſſez heureux pour voir ſous mon régne quelque choſe de ſemblable? où eſt ce chien merveilleux? Je l'amenai au Roi; dans ce moment *Tchao tun* étoit à côté du Roi avec ſes habits ordinaires: ſi-tôt que *Chin ngao* le vit, il ſe mit à abboyer: le Roi me dit de le lâcher, en diſant; *Tchao tun* ne ſeroit-il pas le traître? Je le déliai; il pourſuivit *Tchao tun* qui fuyoit de tous côtez dans la ſalle royale: par malheur mon chien déplut à un Mandarin de guerre qui le tua. *Tchao tun* ſortit du Palais, & vouloit monter ſur ſon chariot à quatre chevaux, j'en avois fait ôter deux, & caſſer une des roües pour qu'il ne pût s'en ſervir; mais il ſe trouva-là un brave, qui de ſon épaule ſoutint le chariot, & de ſa main frappoit les chevaux: il s'ouvrit un paſſage entre les montagnes, & ſauva la vie à *Tchao tun*; quel étoit ce brave? Celui-là même que *Tchao tun* avoit retiré des portes du trépas. Pour moi étant demeuré auprès du Roi, je lui dis ce que j'allois faire pour ſon ſervice, & ſur le champ je fis maſſacrer toute la famille & les domeſtiques de *Tchao tun*, au nombre de trois-cens perſonnes; il ne reſte que *Tchao ſo* avec la Princeſſe ſon épouſe; il eſt le gendre du Roi; il n'eſt pas à propos de le faire mourir en public: perſuadé cependant, que pour empêcher qu'une plante ne repouſſe, il faut en arracher juſqu'à la plus petite racine; j'ai ſuppoſé un ordre du Roi, & j'ai envoyé de ſa part à *Tchao ſo* trois choſes, une corde, du vin empoiſonné, & un poignard, ne lui laiſſant que la liberté du choix: mes ordres ſeront promptement exécutez, & j'en attens la réponſe..... *Il ſort.*

SCE-

SCENE II.

TCHAO SO, LA PRINCESSE *ſa femme.*

TCHAO SO.

JE ſuis *Tchao ſo*; j'ai un tel Mandarinat. Qui eût penſé que *Tou ngan cou*, pouſſé par la jalouſie, qui diviſe toûjours les Mandarins d'Armes & les Mandarins de Lettres, tromperoit le Roi, & le porteroit à faire mourir toute nôtre maiſon au nombre de trois-cens perſonnes. Princeſſe, écoutez les dernieres paroles de vôtre époux; je ſçais que vous êtes enceinte, ſi vous mettez au monde une fille, je n'ai rien à vous dire; mais ſi c'eſt un garçon, je lui donne un nom avant ſa naiſſance, & je veux qu'il s'appelle l'Orphelin de *Tchao*, élevez-le avec ſoin, pour qu'il venge un jour ſes parens.

LA PRINCESSE.

Ah! vous m'accablez de douleur.

UN ENVOYE' *du Roi entre, & dit.*

J'apporte de la part du Roi une corde, du poiſon, un poignard, & j'ai ordre de remettre ces préſens à ſon gendre; il peut choiſir de ces trois choſes celle qu'il voudra, & après ſa mort je dois enfermer la Princeſſe ſa femme, & faire une priſon de ſon palais. L'ordre porte qu'il ne faut pas différer d'un moment; me voici arrivé. (*En appercevant le Prince, il lui dit:*) *Tchao ſo*, à genoux, écoutez l'ordre du Roi. (*Il lit:*) Parce que vôtre maiſon eſt criminelle de lèze-Majeſté, on a fait exécuter tous ceux qui la compoſoient; il ne reſte plus que vous; mais faiſant réflexion que vous êtes mon gendre, je ne veux pas vous faire mourir en public; voilà trois préſens que je vous envoye: choiſiſſez-en un. (*L'Envoyé continuë, & dit:*) L'ordre porte de plus, qu'on tienne vôtre femme enfermée dans ce palais, on lui défend d'en ſortir, & l'on veut que le nom de *Tchao* ſoit entierement éteint. L'ordre du Roi ne ſe differe point: *Tchao ſo*, obéiſſez, ôtez-vous promptement la vie.

TCHAO SO.

Ah! Princeſſe, que faire dans ce malheur? (*Il chante en déplorant ſon ſort.*)

LA PRINCESSE.

O, Ciel! prenez pitié de nous, on a fait maſſacrer toute nôtre maiſon; ces infortunez ſont demeurez ſans ſépulture.

TRAGE'DIE CHINOISE.

TCHAO SO, *en chantant.*

Je n'aurai point de ſépulture non plus qu'eux. Princeſſe, retenez bien ce que je vous ai recommandé.

LA PRINCESSE.

Je ne l'oublierai jamais.

TCHAO SO, *il rappelle à la Princeſſe, en chantant, les derniers avis qu'il lui avoit donnez, & ſe tuë avec le poignard.*

LA PRINCESSE.

Ah! mon époux, vous me faites mourir de douleur.

L'ENVOYE'.

Tchao ſo s'eſt coupé la gorge, & n'eſt plus, ſa femme eſt en priſon chez elle; il faut que j'aille rendre compte de ma commiſſion. (*Il récite enſuite quelques vers.*)

FIN DU PROLOGUE.

PREMIERE PARTIE.

SCENE PRE'MIERE.

TOU NGAN COU. *Suite de ſens Gens.*

JE crains que ſi la femme de *Tchao ſo* mettoit au monde un fils, ce fils devenu grand, ne fût pour moi un redoutable ennemi; c'eſt pourquoi je la retiens dans ſon palais comme en priſon. Il eſt tantôt nuit; comment mon Envoyé peut-il tant tarder: je ne le vois point revenir.

UN SOLDAT *vient dire pour nouvelle.*

La Princeſſe eſt accouchée d'un fils, qui s'appelle l'Orphelin de la maiſon de *Tchao.*

TOU NGAN COU.

Cela eſt-il bien vrai? Quoi? Cet avorton s'appelle l'Orphelin de la maiſon de *Tchao*? Laiſſons paſſer un mois, je ſerai toûjours aſſez à tems pour me défaire d'un petit Orphelin; qu'on porte mon ordre à *Han koué*, qu'il aille garder l'entrée du palais, où demeure la femme de *Tchao ſo*, qu'il éxamine bien ſurtout ce qui en ſortira: ſi quelqu'un eſt aſſez hardi pour cacher cet enfant de *Tchao*, je le ferai mourir, lui, & toute ſa race; qu'on affiche cet ordre par-tout, & qu'on en avertiſſe les Mandarins inférieurs; ſi quelqu'un alloit contre cet ordre, il ſeroit coupable du même crime.

SCENE II.

LA PRINCESSE *tenant ſon fils entre ſes bras.*

IL me ſemble que les maux de tous les hommes ſont renfermez dans mon cœur; je ſuis la fille du Roi de *Tſin.* Le traître de *Tou ngan cou* a fait périr toute ma famille. Il ne me reſte plus que ce pauvre Orphelin que je porte entre mes bras; il me ſouvient que ſon pere, mon époux, étant

TRAGÉDIE CHINOISE.

ſur le point de mourir, me laiſſa comme par teſtament les paroles que voici: Ma Princeſſe, dit-il, ſi vous avez un fils, nommez-le l'Orphelin de la maiſon de *Tchao*, & ayez-en grand ſoin, afin que quand il ſera en âge, il venge ſa famille. O Ciel! Le moyen de faire ſortir mon fils hors de cette priſon! Il me vient une penſée: Je n'ai plus aujourd'hui aucun parent; il ne me reſte au monde que *Tching yng*; il étoit de la maiſon de mon mari, & ſon nom ne s'eſt point trouvé par bonheur ſur le rôle: attendons qu'il vienne, je lui confierai mon ſecret.

SCENE III.

TCHING YNG *avec ſon coffre de remedes.*

JE m'appelle *Tching yng;* je ſuis Médecin de ma profeſſion; je ſuis au ſervice du gendre du Roi. Il avoit des bontez pour moi qu'il n'avoit point pour les autres: mais hélas! ce voleur de *Tou ngan cou* a fait périr toute la maiſon de *Tchao.* Heureuſement mon nom ne s'eſt point trouvé ſur le rôle. La Princeſſe eſt maintenant en priſon chez elle; c'eſt moi qui lui porte chaque jour à manger; je ſçais qu'elle a nommé ſon fils l'Orphelin de la maiſon de *Tchao*, & qu'elle veut l'élever, dans l'eſpérance qu'il vengera un jour la mort de ſon pere, & de toute ſa maiſon; mais je crains bien qu'il ne puiſſe échaper des griffes du cruel *Tou ngan cou.* On dit que la pauvre Princeſſe m'appelle, c'eſt apparemment pour que je lui donne quelqu'un des remedes qu'on prend après les couches; il faut que je me hâte. Me voici à la porte: il n'eſt pas beſoin d'avertir, je n'ai qu'à entrer tout droit.

SCENE IV.

TCHING YNG. LA PRINCESSE.

TCHING YNG.

MADAME, vous m'avez fait appeller, que ſouhaitez-vous de moi?

LA PRINCESSE.

Hélas! Que nôtre maiſon a été détruite d'une façon cruelle! *Tching yng*, je vous ai fait appeller: en voici la raiſon. J'ai accouché d'un fils: ſon pere étant prêt de mourir, lui donna le nom d'Orphelin de *Tchao*; *Tching yng*, vous étiez au nombre de nos gens; nous vous avons toûjours

jours bien traité; n'y auroit-il pas moyen de faire ſortir d'ici mon fils, afin qu'un jour il venge ſa famille? TRAGÉDIE CHINOISE.

TCHING YNG.

Madame, je vois bien que vous ne ſçavez pas encore tout. Le traître de *Tou ngan cou* a ſçû que vous étiez accouchée d'un fils, & il a fait afficher à toutes les portes, que ſi quelqu'un oſe cacher ce petit Orphelin, on le fera mourir, lui, & toute ſa famille: après cela le moyen de le cacher, & de le faire ſortir de ce palais?

LA PRINCESSE.

Tching yng, on dit ordinairement que lorſqu'on a beſoin d'un prompt ſecours, on penſe à ſes parens; & que quand on eſt en danger, on s'appuye ſur ſes anciens amis: ſi vous ſauvez mon fils, nôtre maiſon aura en lui un héritier. (*Elle ſe met à genoux.*) *Tching yng*, ayez compaſſion de moi: les trois-cens perſonnes que *Tou ngan cou* a fait maſſacrer, ſont renfermées dans cet Orphelin.

TCHING YNG.

Madame, levez-vous, je vous en conjure. Si je cache mon petit-Maître, & que le traître vienne à le ſçavoir, il vous demandera où eſt vôtre fils; vous lui direz: je l'ai donné à *Tching yng*; moi & toute ma famille, nous en mourrons; encore paſſe: mais vôtre fils n'en périra pas moins.

LA PRINCESSE.

C'en eſt fait; allez-vous-en, *Tching yng*, ne vous épouvantez point; écoutez-moi, & voyez mes larmes. Son pere eſt mort ſous le couteau: (*Elle prend; ſa ceinture*) c'en eſt fait, ſa mere va le ſuivre & mourir.

TCHING YNG.

Je ne croyois pas que la Princeſſe dût s'étrangler comme elle vient de faire: je n'oſe m'arrêter ici un moment: ouvrons vîte mon coffre à remedes, mettons dedans le petit Prince, & couvrons-le de quelques paquets d'herbes médecinales. O Ciel! prenez pitié de nous: toute la maiſon de *Tchao* a péri par le glaive: il ne reſte que ce pauvre Orphelin: ſi je puis le ſauver, j'aurai un grand bonheur, & j'acquerrerai bien du mérite; mais ſi je ſuis découvert, nous en mourrons, moi, & tous les miens. O, *Tching yng*, penſe un peu en toi-même, ſi tu veux ſauver cet Orphelin, il faut te tirer des mains de *Tou ngan cou*. Eſpérer cela, c'eſt eſpérer de ſortir des filets du ciel & de la terre.

SCENE V.

HAN KOUE'. *Suite de Soldats.*

JE ſuis *Han koué*, Général ſous *Tou ngan cou*. Il m'a ordonné de garder le palais de la veuve de *Tchao ſo*: pourquoi le garder? Parce que cette Princeſſe a eu un fils. Or il craint qu'on n'enleve cet enfant: il veut que je faſſe bonne garde; ſi quelqu'un l'enleve, il perdra la tête, lui, & toute ſa famille. Quoi donc, *Tou ngan cou*, ſera-t-il dit que tu feras mourir a ta volonté les meilleurs ſujets du Roi, & tous ceux qui ont le plus de mérite? (*Il chante.*)

Les deux maiſons de *Tou* & de *Tchao* ont une haine qui n'eſt pas pour s'éteindre ſi-tôt. (*Il chante.*)

O *Tou ngan cou*, que tu ès haïſſable! (*Il chante encore, & menace* Ngan cou *des châtimens du Ciel.*) J'ordonne qu'on ait ſoin de veiller, & ſi quelqu'un veut ſortir du palais, qu'on m'en avertiſſe.

SOLDATS.

Nous ſommes au fait.

SCENE VI.

TCHING YNG, HAN KOUE', SOLDATS.

HAN KOUE'.

QU'ON me ſaiſiſſe cet homme qui porte un coffre de Médecin: qui ès-tu?

TCHING YNG.

Je ſuis un pauvre Médecin nommé *Tching yng*.

HAN KOUE'.

D'où viens-tu? Où vas-tu?

TCHING YNG.

Je viens de chez la Princeſſe; j'étois allé lui porter un remede.

HAN KOUE'.

Quelle médecine lui as-tu fait prendre.

TCHING YNG.

Celle qu'on donne aux femmes accouchées.

HAN

HAN KOUE'.

Qu'y a-t-il dans ce coffre que tu portes?

TCHING YNG.

Il eſt plein de divers remedes.

HAN KOUE'

Quels remedes?

TCHING YNG.

Les remedes ordinaires.

HAN KOUE'.

N'y a-t-il point quelqu'autre choſe?

TCHING YNG.

Non, il n'y a rien que cela.

HAN KOUE'.

Si cela eſt ainſi, paſſe ton chemin, va-t'en. (*Il s'en va, Han koué le rappelle,*) *Tching yng, Tching yng*, reviens: dis-moi ce qu'il y a dans ton coffre?

TCHING YNG.

Des remedes.

HAN KOUE'.

N'y a-t-il rien que cela,

TCHING YNG.

Rien du tout.

HAN KOUE'.

Va-t'en donc. (*Il s'en va: Han koué le rappelle; il revient.*) Il y a certainement là-dédans quelque choſe de caché: quand je te dis, va-t'en, tu voles, & quand je te dis, reviens, tu as mille peines à faire un pas; ô *Tching yng*, dis-moi, crois-tu que je ne te connois pas? (*Il chante.*) Tu ès de la maiſon de *Tchao;* je ſuis ſoümis à *Tou ngan cou:* il faut néceſſairement que tu emportes ce jeune *Kilin*, qui n'a pas encore un mois. ô *Tching yng*, vois-tu ce que je dis: (*il chante*;) comment pourrois-tu ſortir de cet antre du tigre? Ne ſuis-je pas le ſecond Général après *Tou ngan cou*? Te laiſſerois-je aller ainſi ſans te rien demander? ô *Tching yng*, je ſçais que tu as de très-grandes obligations à la famille de *Tchao.*

TCHING YNG.

Je l'avoüe; je les connois; & je veux y répondre.

HAN

TRAGÉDIE CHINOISE.

HAN KOUE'. (*Il chante.*)

Tu dis que tu veux répondre aux bienfaits que tu as reçûs: mais je crains que tu ne puiſſes te ſauver : (*Il fait retirer ſes gens*) Retirez-vous; ſi je vous appelle, venez: ſi je ne vous appelle pas; ne venez point.

SOLDATS.

Nous ſommes au fait.

HAN KOUE' (*ouvre le coffre.*)

O, *Tching yng*, tu diſois qu'il n'y avoit ici que des remedes; voici pourtant un petit homme: (*Tching yng eſt tout éperdu; il ſe jette à genoux*: Han Koué *chante ſur l'enfant qu'il voit.*)

TCHING YNG.

Seigneur, ne vous mettez pas en colere; ſouffrez que je vous diſe la choſe comme elle eſt: *Tchao tun* étoit un des plus fidèles ſujets du Roi. *Tou ngan cou* en fût jaloux: il voulut le faire dévorer par un chien. *Tchao tun* s'échapa, & ſortit du Palais: ſon chariot ne pouvoit aller. Le brave *Ling tché* ſe ſouvint du bienfait de *Tchao tun*, & l'emporta dans les montagnes: on ne ſçait ce qu'il eſt devenu. Le Roi crut les calomnies de *Tou ngan cou*. Le fils de *Tchao tun* eût ordre de ſe tuer: la Princeſſe fût renfermée dans le palais; elle eût un fils qu'elle nomma l'Orphelin; la mere & l'enfant étoient ſans ſecours: la Princeſſe m'a confié ſon fils; je vous ai trouvé, Seigneur, & j'ai eſpéré que vous ne me blâmeriez pas. Quoi! voudriez-vous arracher ce pauvre petit rejetton, & éteindre ſans reſſource ſa famille.

HAN KOUE'.

Tching yng, tu vois bien que ſi je portois cet enfant à ſon ennemi, il n'y a point de richeſſes & d'honneurs que je n'obtinſſe; mais *Han koué* a trop de droiture pour commettre une telle action: (*il chante.*) Si *Tou ngan cou* venoit à voir cet enfant..... ô *Tching yng*, enveloppez bien ce cher Orphelin; ſi *Tou ngan cou* me demande où il eſt, je répondrai pour vous.

TCHING YNG.

Que je vous ſuis obligé, Seigneur. (*Il enveloppe l'enfant & s'en va: il revient, & ſe met à genoux.*)

HAN KOUE'.

Tching yng, quand je vous ai dit de vous en aller, ce n'étoit pas pour vous tromper; allez-vous-en bien vîte.

TCHING YNG.

Seigneur, mille obligations. (*Il s'en va, & revient encore.*)

HAN

HAN KOUE'.

Tching yng, pourquoi revenir tant de fois? (*Il chante.*) Tu crains que je ne te trompe. O *Tching yng*, ſi tu n'as pas le courage d'expoſer ta vie, qui t'oblige de ſauver l'Orphelin malgré toi? Apprens qu'un fidèle ſujet ne craint point de mourir, & que qui craint la mort, n'eſt pas un ſujet fidèle.

TCHING YNG.

Seigneur, ſi je ſors de ce palais, on fera courir après moi, & je ſerai pris, & ce pauvre Orphelin en mourra. C'en eſt fait; qu'on m'arrête: allez, Seigneur, recevoir vôtre recompenſe; tout ce que je ſouhaite, c'eſt de mourir avec l'Orphelin de la maiſon de *Tchao*.

HAN KOUE'.

Tching yng, vous pourriez aiſément vous ſauver avec l'Orphelin; mais vous n'avez point de confiance. (*Il chante pour exprimer ſes derniers ſentimens, & ſe tue*).

TCHING YNG.

Que vois-je, hélas! *Han koué* vient de ſe tuer lui-même: ſi quelqu'un des ſoldats de la garde en donnoit avis à *Tou ngan cou*, que deviendrions-nous, moi & l'enfant? Fuyons, fuyons au plûtôt: avançons ſans rien craindre vers le village de *Tai ping*; & là nous prendrons des meſures.

SECONDE PARTIE.

SCENE PRÉMIERE.

TOU NGAN COU. *Suite de Soldats.*

POUR réüſſir dans une affaire, il ne faut point trop s'empreſſer. Quand j'appris que la Princeſſe avoit un fils, nommé l'Orphelin de *Tchao*, j'envoyai *Han koué* garder toutes les avenuës du palais ; & j'ai publié un ordre, que ſi quelqu'un cachoit ou enlevoit l'Orphelin, on le feroit mourir, lui, & toute ſa maiſon. Eſt-ce que ce miſérable avorton peut s'envoler au-deſſus du ciel ? Je n'en ai aucune nouvelle, cela m'inquiete, qu'on aille voir là-déhors.

UN SOLDAT.

Monſeigneur, il y a de très-mauvaiſes nouvelles.

TOU NGAN COU.

D'où viennent-elles ?

LE SOLDAT.

La Princeſſe s'eſt étranglée avec ſa ceinture, & *Han koué* s'eſt tué d'un coup de poignard.

TOU NGAN COU.

Han koué s'eſt donné la mort ? Sûrement l'Orphelin a été enlevé ; quelles nouvelles ! Que faire ? . . . . Le ſeul remede que j'y trouve, le voici, il faut feindre un ordre du Roi, & commander à tout le Royaume que tous les enfans qui ſont nez au-deſſous d'une demi-année, ſoient apportez dans mon palais, je les percerai tous de trois coups de poignard. L'Orphelin ſera ſans doute du nombre, & je ſerai ſûr de m'en etre défait. Allons, qu'on m'obéïſſe, & qu'on aille afficher cet ordre, que tous ceux qui auront un fils au-deſſous de ſix mois, ayent à me l'apporter dans mon palais. Si quelqu'un oſe y manquer, on le fera mourir, lui, & toute ſa famille. Je perdrai tous les enfans du Royaume de *Tſin*.

L'Or-

L'Orphelin mourra, & n'aura point de ſépulture; quand il ſeroit d'or & de pierreries, il n'évitera pas le trenchant de mon épée. TRAGÉDIE CHINOISE.

SCENE II.

KONG LUN, *ſeul.*

JE ſuis le vieux *Kong lun* : j'ai été un des grands Officiers du Roi *Ling kong*; mais voyant que j'étois âgé, & que *Tou ngan cou* prenoit toute l'autorité en main, j'ai quité mes Charges, & me ſuis retiré dans ce village, où je vis tranquille. (*Il chante, pour mieux exprimer la haine qu'il porte à* Tou ngan cou.)

SCENE III.

TCHING YNG, *avec ſon coffre ſur le dos.*

TCHING YNG, qu'as-tu tant à craindre? Mon petit Maître, que vous m'êtes précieux! *Tou ngan cou* que je te hais! Bien que j'aye emporté ce petit mourant juſques hors des murs, j'ai appris que *Tou ngan cou* a ſçû ſa fuite, & qu'il a ordonné qu'on lui apporte tous les enfans nez depuis une demi-année; & alors, ſans s'informer ſi c'eſt l'Orphelin ou ſi ce ne l'eſt pas, il les démembrera tous, & les coupera par morceaux. Où pourrois-je donc cacher celui-ci? Voici le village de *Tai ping*, qui ſert de retraite à *Kong lun*. Ce vieillard eſt un des anciens amis de *Tchao tun*; il a quité la Cour, & il vit tranquillement dans cette retraite; c'eſt un homme droit & ſincere: c'eſt-là que je cacherai mon tréſor. Allons le voir ſur le champ. Mettons mon coffre ſous ce berceau de Bananiers; mon cher petit Maître, attendez-moi ici un moment; ſi-tôt que j'aurai vû *Kong lun*, je reviens à vous. (*Il dit à un valet de* Kong lun) Vous, avertiſſez que *Tching yng* demande à voir vôtre Maître. (*Le valet dit*: Tching yng *eſt à la porte. Kong lun* dit, qu'on le prie d'entrer.)

LE VALET.

Monſieur vous prie d'entrer.

SCENE IV.

KONG LUN, TCHING YNG.

KONG LUN.

TCHING YNG, quelle affaire vous amene ici?

TCHING YNG.

Voyant que vous vous étiez ſauvé dans cette retraite, je ſuis venu pour avoir l'honneur de vous voir.

KONG LUN.

Depuis que je me ſuis retiré de la Cour, tous les grands Officiers du Roi ſe portent-ils bien?

TCHING YNG.

Ce n'eſt plus comme quand vous étiez en place: *Tou ngan cou* eſt le maître, & tout a bien changé.

KONG LUN.

Il faut tous enſemble en avertir le Roi.

TCHING YNG.

Seigneur, vous ſçavez qu'il y a toûjours eu de ces ſcélérats; ſous les régnes de *Yao* & de *Tchun*, n'y avoit-il pas quatre méchans hommes?

KONG LUN.

(*Il chante, & ſur la fin il dit ce qui eſt arrivé à* Tchao tun.)

TCHING YNG.

Seigneur, le Ciel a de bons yeux: la maiſon de *Tchao* n'eſt pas ſans héritier.

KONG LUN.

Toute la maiſon, au nombre de trois-cens perſonnes a péri; ſon fils, gendre du Roi, s'eſt poignardé. La Princeſſe, ſa bru, s'eſt étranglée; où eſt cet héritier dont vous parlez?

TCHING YNG.

Seigneur, puiſque vous ſçavez ſi bien tout ce qui s'eſt paſſé, je n'en parlerai point; mais je vous dirai ce que vous ne ſçavez peut-être pas: que

que la Princeſſe étant en priſon dans ſon palais, a mis au monde un fils, qu'elle a nommé l'Orphelin de la maiſon de *Tchao*; ne voilà-t-il pas ce petit héritier dont je parlois? Tout ce que je crains, c'eſt que *Tou ngan cou* ne vienne à le ſçavoir, & à le faire prendre: car s'il tombe une fois entre ſes mains, il le fera mourir cruellement, & la maiſon de *Tchao* ſera réëllement ſans héritier.

KONG LUN.

Y a-t-il quelqu'un qui ait ſauvé ce pauvre petit Orphelin? Où eſt-il?

TCHING YNG.

Seigneur, vous faites paroître tant de compaſſion pour toute cette famille, que je ne puis vous rien cacher. La Princeſſe avant ſa mort me confia ſon fils, & me recommanda d'en avoir ſoin, juſqu'à ce qu'étant devenu grand, il puiſſe ſe venger de l'ennemi de ſa maiſon. Comme je ſortois du palais avec ce précieux dépot, je trouvai à la porte *Han koué*. Il me laiſſa ſortir, & ſe tua en ma préſence; je m'enfuis avec le petit Orphelin, & je n'ai point trouvé de plus sûre retraite que de l'apporter chez vous. Je ſçais, Seigneur, que vous étiez intime ami de *Tchao tun*; je ne doute point que vous n'ayez pitié de ſon pauvre petit-fils, & que vous ne lui ſauviez la vie.

KONG LUN.

Où avez-vous laiſſé ce cher enfant?

TCHING YNG.

Là-déhors ſous des Bananiers.

KONG LUN.

Ne l'épouvantez point, allez le prendre, & me l'apportez.

TCHING YNG.

Beni ſoit le Ciel & la Terre, le petit Prince étoit encore endormi.

KONG LUN, *chante ſur les maux de cet Orphelin.*

(*Tching yng* dit, que tout l'appui de la famille de *Tchao* eſt dans cet enfant; *il chante.*) Et moi je dis qu'il eſt cauſe de tous les malheurs de ſa maiſon.

TCHING YNG.

Seigneur, vous ne ſçavez pas que *Tou ngan cou*, voyant que l'Orphelin lui étoit échapé, veut faire mourir tous les enfans à-peu près de ſon âge. Je ſonge à cacher chez vous l'enfant: par ce moyen je m'acquite de toutes les obligations que j'ai à ſon pere & à ſa mere, & je ſauve la vie à tous les petits innocens du Royaume. Je ſuis dans ma quarante-cinquieme an-

TRAGÉDIE CHINOISE.

année; j'ai un fils de l'âge de nôtre très-cher Orphelin; je le ferai paſſer pour le petit *Tchao*; vous irez en donner avis à *Tou ngan cou*, & vous m'accuſerez d'avoir caché chez moi l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons, moi & mon fils, & vous, vous éleverez l'héritier de vôtre ami, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de venger ſes parens; que dites-vous de ce deſſein? Ne le trouvez-vous pas de vôtre goût?

KONG LUN.

Quel âge dites-vous que vous avez?

TCHING YNG.

Quarante-cinq ans.

KONG LUN.

Il faut pour le moins vingt ans, pour que cet Orphelin puiſſe venger ſa famille. Vous aurez alors ſoixante-cinq ans, & moi j'en aurai quatre-vingt-dix: comment à cet âge-là pourrois-je l'aider? O, *Tching yng*, puiſque vous voulez bien ſacrifier vôtre fils, apportez-le moi ici, & allez m'accuſer à *Tou gnan cou*, en lui diſant que je cache chez moi l'Orphelin qu'il veut avoir. *Tou ngan cou* viendra avec des troupes entourer ce village; je mourrai avec vôtre fils, & vous éleverez l'Orphelin de *Tchao*, juſqu'à ce qu'il puiſſe venger toute ſa maiſon. Ce deſſein eſt encore plus ſûr que le vôtre; qu'en dites-vous?

TCHING YNG.

Je le trouve auſſi bon, mais il vous coûteroit trop cher; donnons plûtôt les habits du petit *Tchao* à mon fils; allez me déférer au tyran, & moi & mon fils, nous mourrons enſemble.

KONG LUN.

Ce que j'ai dit eſt une choſe réſoluë; ne ſongez pas à vous y oppoſer. (*Il chante.*) Encore vingt ans, & nous ſommes vengez. Serois-je aſſez heureux pour vivre juſques-là?

TCHING YNG.

Seigneur, vous avez encore de la force.

KONG LUN, *en chantant.*

Je ne ſuis plus ce que j'ai été, mais je ferai ce que je pourrai: *Tching yng*, ſuivez mon conſeil.

TCHING YNG.

Vous étiez tranquille chez vous, & moi ſans ſçavoir ce que je faiſois, je ſuis venu vous apporter ce malheur: j'en ſuis fort fâché.

KONG

KONG LUN.

Que me dites-vous? Un homme de ſoixante-dix ans, comme moi, doit s'attendre à mourir bientôt, différer un jour ou deux à partir, ce n'eſt pas la peine. *Il chante.*

TCHING YNG.

Seigneur, c'eſt vous qui avez engagé l'affaire, n'allez pas vous en dédire, tenez bien vôtre parole.

KONG LUN.

De quoi ſervent des paroles ſur leſquelles on ne peut compter?

TCHING YNG.

Si vous ſauvez l'Orphelin, vous obtiendrez une gloire immortelle. (*Kong lun chante.*) Mais, Seigneur, il y a encore un point; ſi *Tou ngan cou* vous fait arrêter, le moyen que vous ſouteniez les interrogatoires, & que vous enduriez les tortures; vous me nommerez, nous ſommes ſurs d'être mis à mort, mon fils & moi: j'ai ſeulement regret de voir que l'héritier de *Tchao* n'en meurt pas moins, & que c'eſt moi qui vous ai mêlé dans cette méchante affaire.

KONG LUN.

Je ſçais que ces deux maiſons ſont irréconciliables. Quand *Tou ngan cou* m'aura fait ſaiſir, il me dira mille injures; vieux coquin, vieux ſcélérat, quand tu as ſçû mes ordres, tu as caché mon ennemi exprès pour me tenir tête. *Tching yng* ne craignez rien, quoi qu'il arrive, je ne me dédirai jamais; allez-vous-en prendre ſoin de l'Orphelin: pour un vieillard comme moi, qu'il meure, c'eſt peu de choſe. *Il chante pour s'exciter, & s'en va.*

TCHING YNG.

Les choſes étant en cet état, il n'y a pas de tems à perdre, allons vîte prendre mon fils, & le mettons dans ce village: c'eſt avec joye que je mets mon fils à la place de l'Orphelin; c'eſt de mon côté une eſpece de juſtice, mais c'eſt une perte que celle du généreux *Kong lun.*

TROISIEME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

TOU NGAN COU, *& ſa ſuite.*

LE petit *Tchao* m'échaperoit-il? J'ai fait afficher un ordre, que ſi dans trois jours il ne paroît point, tous les enfans au-deſſous de ſix mois ſoient mis à mort; qu'on aille à la porte du Palais regarder de tous côtez, & ſi on découvre quelqu'un qui vienne accuſer, qu'on m'en donne avis auſſitôt.

SCENE II.

TCHING YNG, TOU NGAN COU, SOLDAT.

TCHING YNG *à part.*

HIER, je portai mon propre enfant chez *Kong lun*, & aujourd'hui je viens l'accuſer à *Tou ngan cou.*

Qu'on aille donner avis que j'ai des nouvelles de l'Orphelin *Tchao.*

UN SOLDAT.

Attendez un moment, je vous prie, je cours annoncer vôtre venuë.

Seigneur, (*à Tou ngan cou*,) il y a un homme qui dit que le petit *Tchao* eſt trouvé. (*Tou ngan cou*, où eſt cet homme? *Le Soldat à la porte du Palais*) Soldats, entrez.

TOU NGAN COU.

Qu'on le faſſe entrer.

SCE-

SCENE III.

TOU NGAN COU, TCHING YNG, SOLDATS.

TOU NGAN COU.

QUI ès-tu?

TCHING YNG.

Je ſuis un pauvre Médecin: je m'appelle *Tching yng*.

TOU NGAN COU.

Où dis-tu que tu as vû l'Orphelin *Tchao*?

TCHING YNG.

Dans le village *Liu liu tai ping*, & c'eſt le vieux *Kong lun* qui le tient caché chez lui.

TOU NGAN COU.

Comment as-tu pû ſçavoir cela?

TCHING YNG.

Kong lun eſt de ma connoiſſance; j'étois allé chez lui, & je vis par haſard dans ſa chambre où il couche, un enfant ſur un riche tapis: je dis alors en moi-même, *Kong lun* a plus de ſoixante-dix ans, il n'a ni fils, ni fille; d'où eſt venu celui-ci? Je lui découvris ma penſée; cet enfant, lui dis-je, ne ſeroit-il point l'Orphelin qu'on cherche tant? Je pris garde que le vieillard changea de couleur, & qu'il ne pût rien répondre; voilà d'où j'ai conclu, Seigneur, que l'enfant dont vous êtes en peine, eſt chez le vieux *Kong lun*.

TOU NGAN COU.

Va, coquin: crois-tu pouvoir m'en faire accroire? Tu n'as eu juſqu'ici aucune haine contre le bon homme *Kong lun*, pour quelles raiſons viens-tu l'accuſer d'un ſi grand crime? Eſt-ce par affection pour moi? Si tu me dis la vérité, ne crains rien; mais ſi tu mens, tu ès un homme mort.

TCHING YNG.

Retenez, Seigneur, vôtre colere pour un moment, & daignez écouter ma réponſe. Il eſt vrai que je n'ai aucune inimitié avec *Kong lun*; mais quand j'ai ſçû que vous ordonniez qu'on vous apportât tous les petits enfans du Royaume pour les faire mourir, alors dans la vûë de ſauver d'une part la vie à tant d'innocens, & d'une autre part me voyant à l'âge de

TRAGE'DIE CHINOISE.

quarante-cinq ans, & ayant eu depuis un mois un fils, il auroit falu vous l'offrir, Seigneur, & je ſerois demeuré ſans héritier; mais l'Orphelin de *Tchao* étant une fois découvert, les enfans de tout le Royaume ne ſont point égorgez, & mon petit héritier n'a rien à craindre; voilà pourquoi je me ſuis réſolu d'accuſer le vieillard *Kong lun.*

TOU NGAN COU *éclate de rire.*

Je vois que tu as raiſon. Le vieux *Kong* étoit intime ami de *Tchao tun:* il ne faut pas s'étonner qu'il ait voulu ſauver l'Orphelin. Qu'on me choiſiſſe dès ce moment des ſoldats, je veux aller avec *Tching yng* au village *Tai ping*, je le ferai inveſtir, & je me ſaiſirai du vieux *Kong lun.*

SCENE IV.

KONG LUN.

JE conſultai hier avec *Tching yng* pour ſauver le petit *Tchao*: *Tching yng* eſt allé aujourd'hui m'accuſer au cruel *Tou ngan cou*: bientôt je verrai arriver ici le ſcélérat. (*Il chante.*) Quelle pouſſiere s'éleve? Quelle troupe de ſoldats vois-je arriver? C'eſt ſans doute le voleur; il faut me réſoudre à mourir.

SCENE V.

TOU NGAN COU, TCHING YNG, KONG LUN, SOLDATS.

TOU NGAN COU.

NOUS voici arrivez au village de *Tai ping*, qu'on me l'entoure de toutes parts. *Tching yng*, quelle eſt la maiſon de *Kong lun?*

TCHING YNG.

C'eſt celle-là.

TOU NGAN COU.

Qu'on m'amene ce vieux coquin ici déhors. O *Kong lun*, connois-tu ton crime?

KONG LUN.

Moi? Je n'ai point de crime que je ſçache.

TOU

TOU NGAN COU.

Je ſçais, miſérable, que tu étois lié d'amitié avec *Tchao tun*; mais comment as-tu été aſſez hardi, pour cacher le reſte de cette famille?

KONG LUN.

Quand j'aurois le cœur d'un tigre, je ne l'entreprendrois pas.

TOU NGAN COU.

S'il ne ſent les coups, il n'avoüera rien. Qu'on prenne un bon bâton, & qu'on frappe ſur lui comme il faut.

KONG LUN. (*Il chante tandis qu'on le bat, & puis il dit.*)

Qui eſt témoin du crime dont on m'accuſe?

TOU NGAN COU.

C'eſt *Tching yng* qui t'a le prémier accuſé?

KONG LUN, *chante.*

Ce *Tching yng* eſt une très-méchante langue: (*puis il dit à Tou ngan cou;*) n'ès-tu pas content d'avoir fait mourir plus de trois-cens perſonnes? Veux-tu encore dévorer un pauvre enfant qui reſte ſeul? (*Il continuë à chanter.*)

TOU NGAN COU.

Coquin de vieillard: en quel endroit as-tu caché l'Orphelin? Dis-le moi promptement, pour t'épargner bien des ſupplices.

KONG LUN.

Où eſt-ce que j'ai caché un Orphelin? Qui me l'a vû cacher?

TOU NGAN COU.

Tu ne déclares pas encore tout, qu'on me le batte de nouveau. (*On le bat.*) Il faut que ce vieux ſcélérat ſoit ladre; il ne ſent rien, il ne déclare rien. *Tching yng*, c'eſt toi qui l'as accuſé, prens-moi un bâton, & lui en décharge cent coups.

TCHING YNG.

Seigneur, je ſuis un pauvre Médecin, & je n'ai point appris à manier le bâton.

TOU NGAN COU.

Ah! Tu ne ſçais pas manier le bâton? Tu crains qu'il ne diſe que tu ès ſon complice.

TRAGÉDIE CHINOISE.

TCHING YNG.

Seigneur, je m'en vais le battre. (*Il prend un bâton.*)

TOU NGAN COU.

Tching yng, tu as choiſi un bâton ſi petit, qu'il ſemble que tu crains de lui faire mal; ſûrement tu crains qu'il ne parle.

TCHING YNG.

Il faut en prendre un plus gros.

TOU NGAN COU.

Arrête: tu ne prenois d'abord qu'une baguette, préſentement tu prens une barre; en deux coups tu l'aurois aſſommé, & il mourroit ainſi ſans rien avoüer.

TCHING YNG.

Vous me dites de prendre un bâton: j'en prens un petit; j'en prens un autre, vous dites qu'il eſt trop gros: comment donc faut-il faire?

TOU NGAN COU.

Prens-en un de moyenne taille, & donne ſur ce coquin-ci, de manière qu'il le ſente: miſérable vieillard, ſçais-tu que c'eſt *Tching yng* qui te frappe.

TCHING YNG.

Avoüe tout. (*Il le bat par trois fois.*)

KONG LUN.

Je ſuis roüé de coups: ces derniers ſont les plus rudes; qui me les a donnez?

TOU NGAN COU.

C'eſt *Tching yng*.

KONG LUN.

Quoi! *Tching yng* me frapperoit ainſi?

TCHING YNG.

Seigneur, n'écoutez pas ce vieillard; il ne ſçait ce qu'il dit.

KONG LUN.

(*Il chante.*) Qui m'a ſi cruellement battu? O *Tching yng*, que t'ai-je fait? Suis-je donc ton ennemi, pour me traiter de la ſorte?

TCHING

TCHING YNG.

Dépêche-toi d'avoüer tout.

KONG LUN.

Je m'en vais tout avoüer. (*Il chante.*)

TCHING YNG.

Avoüe donc vîte, ſi tu ne veux mourir ſous les coups.

KONG LUN.

Le voici, le voici. (*Il chante.*) Nous délibérames tous deux enſemble ſur le moyen de ſauver l'Orphelin.

TOU NGAN COU.

C'eſt aſſez dire qu'il a un complice. O, vieux miſérable, tu dis: nous étions deux; l'*un*, c'eſt toi; qui eſt l'autre? Si tu dis la vérité, je te donne la vie.

KONG LUN.

Tu veux que je te le diſe? Je vais te contenter. (*Il chante.*) Son nom eſt venu ſur le bout de ma langue, mais je l'ai fait rentrer.

TOU NGAN COU.

Tching yng, ceci ne te regarderoit-il point?

TCHING YNG *dit à Kong lun.*

Holà! vieux fou, ne vas pas calomnier l'innocent.

KONG LUN.

O *Tching yng*, qu'as-tu à craindre? (*Il chante.*)

TOU NGAN COU.

Tu en as nommé deux; pourquoi n'en dis-tu mot?

KONG LUN. (*Il chante.*)

C'eſt que tu m'as tellement fait battre, que j'en ſuis devenu comme fou.

TOU NGAN COU.

Si tu ne parles, je vais réëllement te faire aſſommer.

TRAGÉDIE CHINOISE.

UN SOLDAT.

Monſeigneur, bonnes nouvelles: en cherchant dans une cave de la maiſon, on a trouvé l'Orphelin.

TOU NGAN COU *éclate de rire.*

Qu'on m'apporte ici ce miſérable avorton, pour que je le voye, & que j'aye le plaiſir de le mettre moi-même en pieces. Hé bien, vieux ſcélérat, tu diſois que tu n'avois point caché le petit *Tchao;* qu'eſt-ce donc que je tiens?

KONG LUN.

(*Il chante*, & reproche au tyran tous ſes crimes, diſant que ſon barbare cœur ne ſera point content qu'il n'ait répandu le ſang d'un Orphelin de quelques jours.)

TOU NGAN COU.

La vûë de cet enfant excite ma colere. (*Kong lun chante. Le Tyran dit*) Je prens ce poignard, un coup, deux coups, trois coups; (*Tching yng eſt ſaiſi de douleur*;) je prens ce maudit rejetton, & je lui enfonce par trois fois le poignard dans le cœur: me voilà au comble de mes déſirs. (*Kong lun chante, & exprime ſes regrets, Tching yng cache ſes larmes.*)

KONG LUN.

Holà, *Tou ngan cou*, le plus ſcélérat de tous les hommes, prens garde à toi; ſçaches, impie, qu'il y a ſur ta tête un Ciel qui voit tous tes crimes, & qui ne te les pardonnera jamais. Pour moi, je n'ai nul regret à la vie; je vais me laiſſer tomber ſur ces dégrez de pierre, c'eſt le genre de mort que je choiſis.

UN SOLDAT.

Le vieux *Kong lun* vient de ſe tuer.

TOU NGAN COU *fait des éclats de rire.*

Puiſqu'il eſt mort, qu'on ne m'en parle plus. (*Il continuë à rire; parlant à Tching yng:*) Vous m'avez très-bien ſervi dans toute cette affaire: ſans vous je n'aurois peut-être pas pû tuer mon ennemi.

TCHING YNG.

Seigneur, je vous ai déja dit que je n'avois aucune inimitié particuliere avec les *Tchao*, & que ce que j'ai fait, ç'a été pour ſauver la vie à tous les petits innocens du Royaume, & pour ne perdre pas mon propre fils.

TOU

TOU NGAN COU.

Vous êtes mon homme de confiance; venez demeurer dans mon palais, vous y ſerez traité honorablement, vous y éleverez vôtre fils: quand il ſera un peu plus grand, vous lui apprendrez les Lettres, & vous me le donnerez pour que je lui apprenne la Guerre. J'ai bientôt cinquante ans; je ſuis ſans héritier: j'adopte vôtre fils, & j'ai deſſein de lui remettre ma Charge, dès qu'il ſera en âge de la poſſeder: qu'en dites-vous ?

TCHING YNG.

Je vous en fais, Seigneur, un million de remercîmens; je n'étois pas digne de tant d'honneur.

TOU NGAN COU.

La faveur où étoit *Tchao tun* m'avoit mis de mauvaiſe humeur; préſentement que toute cette maiſon eſt éteinte, je n'ai plus rien à appréhender.

QUATRIEME PARTIE.

SCENE PRE'MIERE.

TOU NGAN COU.

IL y a environ vingt ans que je fis mourir de ma propre main l'Orphelin de *Tchao*, & que j'adoptai le fils de *Tching yng*; je l'ai fait nommer *Tou tching*, je lui ai fait faire tous ſes exercices, je lui ai appris les dix-huit manières de ſe battre, & il ſçait ſi bien ſon metier, qu'il ne cede qu'à moi ſeul; il ſe fait grand: dans peu je ſonge à me défaire du Roi, & à monter ſur ſon Trône, pour lors je donnerai à mon fils la grande Charge que je remplis, & tous mes vœux ſeront enfin accomplis. Il eſt maintenant à s'exercer dans le camp; quand il ſera de retour, nous en délibererons.

SCENE II.

TCHING YNG, *avec un rouleau à la main.*

LE tems paſſe bien vîte: il y a vingt ans que *Tou ngan cou* adopta celui qu'il croyoit être mon fils; il en a pris un ſoin extrême. Le jeune homme a répondu parfaitement à ſes ſoins; le vieillard l'aime à la folie; mais il y a un point très-important que mon prétendu fils ignore encore. Me voici dans ma ſoixante-cinquieme année; ſi j'allois mourir, qui pourroit lui révéler ce ſecret? C'eſt la ſeule choſe qui m'inquiete. J'ai peint toute cette Hiſtoire dans ce rouleau de papier; ſi mon fils, ſoi diſant, m'en demande l'explication, je la lui donnerai d'un bout à l'autre: je ſuis ſûr que dès qu'il ſçaura ce qu'il eſt, il vengera la mort de ſon pere & de ſa mere. Je m'en vais tout triſte dans ma Bibliothèque, & j'attendrai là qu'il vienne me voir.

SCE-

SCENE III.

TCHING POEI, *qui paſſe pour le fils de* Tching yng, *& qui eſt le fils adoptif de* Tou ngan cou.

JE ſuis *Tching poei*; mon pere de ce côté-ci, c'eſt *Tching yng*. Je ſuis *Tou tching*; mon pere de ce côté-là, c'eſt *Tou ngan cou*. Le matin je m'exerce aux armes, & le ſoir aux Lettres. Je reviens du camp, & je vais voir mon pere de ce côté-ci. (*Il chante en jeune homme qui eſt content de ſon ſort.*)

SCENE IV.

TCHING YNG, *ſeul.*

OUVRONS un peu ce rouleau. Hélas! combien de braves gens ſont morts pour la famille de *Tchao*: il m'en a coûté mon fils. Tout cela ſe voit dans ces peintures.

SCENE V.

TCHING POEI, *Suite.*

QU'ON prenne mon cheval; où eſt mon pere?

UN SOLDAT.

Il eſt dans la Bibliothèque avec un livre à la main.

TCHING POEI.

Qu'on l'avertiſſe que je ſuis ici.

LE SOLDAT.

Tching poei eſt de retour.

TCHING YNG.

Qu'on le faſſe entrer.

LE SOLDAT.

Entrez.

SCENE VI.

TCHING POEI, TCHING YNG.

TCHING POEI.

MON pere, vôtre fils revient du camp.

TCHING YNG.

Mon fils, allez manger.

TCHING POEI.

Mon pere, toutes les fois que je ſors, & que je reviens vous voir, vous êtes toûjours ravi de me voir de retour; aujourd'hui, je vous trouve tout triſte; les larmes coulent de vos yeux: je ne ſçais d'où cela vient. Quelqu'un vous a-t-il offenſé? Nommez-le à vôtre fils.

TCHING YNG.

Je prétens bien vous dire le ſujet de mes larmes; vôtre pere & vôtre mere ne ſont pas les maîtres. Allez manger. (*Quand il s'en va, il dit:*) Ah! je n'en puis plus. (*Puis il chante & ſoupire: ſon fils l'entend, & revient.*)

TCHING POEI, (*moitié chantant.*)

Mon pere, quelqu'un vous a-t-il offenſé? J'en ſuis en peine: ſi perſonne ne vous a choqué; d'où vient que vous êtes ſi triſte, & que vous ne me parlez pas comme à l'ordinaire?

TCHING YNG.

Mon fils, demeurez ici à étudier, je m'en vais dans l'apartement de derriere, je n'y demeurerai pas longtems. (*Il laiſſe comme par oubli ſon rouleau.*)

SCENE VII.

TCHING POEI, *ſeul.*

MON pere a oublié ce rouleau de papier: ſeroit-ce quelques dépêches? Ouvrons, & voyons. Oh! ce ſont des peintures. Voici qui eſt extraordinaire: cet habillé de rouge excite un gros chien contre cet habillé

billé de noir, & celui-là qui tuë le chien, & cet autre qui ſoutient un chariot dont on a ôté une roüe; en voici un qui ſe caſſe la tête contre un arbre de canelle, que veut dire tout cela? Il n'y a aucun nom écrit; je n'y comprens rien. (*Il chante.*) Voyons le reſte. Ce Général d'armée a devant lui une corde, du vin empoiſonné, & un poignard; il prend le poignard, & s'en coupe la gorge: pourquoi ſe tuer ainſi ſoi-même? Mais que veut dire ce Médecin avec un coffre à remedes? Et cette Dame qui ſe met à genoux devant lui, & veut lui donner un enfant qu'elle porte; pourquoi s'étrangle-t-elle avec ſa ceinture? (*Il chante à pluſieurs répriſes.*) Cette maiſon ſouffre beaucoup: que ne puis-je tuer un ſi méchant homme! Je n'y conçois rien; attendons mon pere, il m'expliquera tout cela.

SCENE VIII.

TCHING YNG, TCHING POEI.

TCHING YNG.

MON fils, il y a longtems que je vous écoute.

TCHING POEI.

Mon pere, je vous prie de m'expliquer les peintures de ce rouleau.

TCHING YNG.

Vous voulez, mon fils, que je vous les explique? Vous ne ſçavez pas que vous y avez bonne part.

TCHING POEI.

Expliquez-moi tout cela le plus clairement qu'il ſera poſſible.

TCHING YNG.

Voulez-vous ſçavoir toute cette hiſtoire? Elle eſt un peu longue. Autrefois cet habillé de rouge & cet habillé de noir furent ſujets du même Roi, & Mandarins en même tems; l'un l'étoit de Lettres, & l'autre d'Armes; c'eſt ce qui les rendit ennemis. Il y avoit déja du tems qu'ils étoient mal enſemble, quand l'habillé de rouge dit en lui-même; celui qui commence eſt le plus fort, celui qui tarde trop a toûjours du deſſous: il fit partir ſecretement un aſſaſſin, nommé *Tſon mi*, & lui ordonna de ſauter par-deſſus les murs du palais de l'habillé de noir, & de l'aſſaſſiner; mais l'habillé de noir, grand Miniſtre d'Etat, avoit coûtume toutes les nuits de ſortir dans ſa cour, & de faire là ſa priere au Maître du ciel & de

TRAGÉDIE CHINOISE.

la terre pour la prospérité du Royaume, sans songer seulement à sa maison particuliere. L'assassin qui le vit & qui l'oüit, dit en lui-meme : si je tuë un si bon Mandarin, j'irai directement contre le ciel; je ne le ferai certainement pas. Si je m'en retourne à celui qui m'a envoyé, je suis mort: voilà qui est résolu. Il avoit sur lui un poignard caché; mais en voyant un si vertueux Mandarin, il se repentit; il ouvrit les yeux à la lumiere, & se brisa la tete contre un arbre de canelle.

TCHING POEI.

Celui que je vois se tuer contre cet arbre est donc *Tson mi* ?

TCHING YNG.

Oui, mon fils, c'est lui. L'habillé de noir au commencement du Printems sortit de la ville, pour aller exciter des laboureurs au travail: il rencontra sous un mûrier un grand corps couché sur le dos & la bouche ouverte. Le bon Mandarin lui en demanda la cause; ce géant répondit: je m'appelle *Ling tché*; il me faut une mesure de ris à chaque repas, cela peut suffire pour dix hommes: mon Maître ne pouvant me nourir, m'a chassé de chez lui; si je veux prendre de ces mûres pour manger, il dit que je le vole; je me couche donc sur le dos, la bouche ouverte, les mûres qui tombent dédans, je les avale; mais pour celles qui tombent à côté, j'aimerois mieux mourir de faim, que de les manger, & me faire dire que je suis un voleur. L'habillé de noir dit, voilà un homme de probité & de résolution. Il lui fit donner du vin & du ris tant qu'il en voulut; & quand il fût bien sou, il s'en alla sans rien dire: l'habillé de noir ne s'en offensa point; à peine y prit-il garde.

TCHING POEI.

Ce trait seul fait voir sa vertu. Cet homme à-demi mort de faim sous ce mûrier s'appelle donc *Ling tché* ?

TCHING YNG.

Mon fils, souvenez-vous bien de tout ceci. Un jour certain Royaume d'Occident offrit en tribut un *Chin ngao*, c'est-à-dire, un chien de quatre pieds. Le Roi de *Tsin* donna ce chien à l'habillé de rouge: celui-ci ayant juré la perte de l'habillé de noir, fit faire dans son jardin intérieur, un homme de paille, & l'habilla de la même manière que l'habillé de noir s'habilloit; il fit mettre dans le ventre de ce fantôme de la chair & des entrailles de mouton; il fit jeûner six ou sept jours *Chin ngao*, après quoi il mena son chien dans le jardin, lui fit entrevoir la chair, & le lâcha; le chien mangea tout. Au bout de cent jours que dura ce manège, il alla dire au Roi qu'il y avoit à sa Cour un traître qui attentoit sur la vie de Sa Majesté. Où est-il, dit le Roi? L'habillé de rouge répondit: *Chin ngao* peut le découvrir. Il amene le chien dans la salle royale; l'habillé de noir

noir étoit auprès du Roi. *Chin ngao* crut que c'étoit ſon homme de paille, & courut ſur lui, l'habillé de noir s'enfuit. *Ngao* court après; mais ayant heurté un Grand-Mandarin, nommé *Ti mi ming*, il en fût mis à mort. TRAGÉDIE CHINOISE.

TCHING POEI.

Ce vilain dogue ſe nomme donc *Ngao*; & ce brave Mandarin qui le tue, ſe nomme *Ti mi ming*?

TCHING YNG.

Vous dites-bien. L'habillé de noir s'étant échapé du Palais, vouloit monter dans ſon chariot à quatre chevaux; mais il ne ſçavoit pas que l'habillé de rouge en avoit fait diſparoître deux, & de plus demonter une roüe; ainſi le chariot étoit inutile. Il paſſa dans ce moment un homme grand & fort, qui appuyant la roüe de ſon épaule, frappoit d'une main les chevaux; & quoiqu'on lui vît les entrailles, s'étant déchiré tout en chemin, il l'emporta bien loin hors des murs. Qui penſez-vous qu'étoit ce brave? Ce *Ling tché* même que l'habillé de noir avoit trouvé ſous le mûrier.

TCHING POEI.

Je ne l'ai pas oublié; c'eſt ce *Ling tché* à qui l'habillé de noir ſauva la vie.

TCHING YNG.

C'eſt lui-même.

TCHING POEI.

Mon pere, cet habillé de rouge, eſt un grand coquin & un inſigne ſcélérat; comment s'appelle-t-il?

TCHING YNG.

Mon fils, j'ai oublié ſon nom.

TCHING POEI.

Et l'habillé de noir?

TCHING YNG.

Pour celui-là, c'eſt *Tchao tun*, Miniſtre d'Etat; il vous touche de près, mon fils.

TCHING POEI.

J'ai bien oüi dire qu'il y avoit eu un Miniſtre d'Etat, nommé *Tchao tun*; mais je n'y ai pas fait attention.

Trage'die Chinoise.

TCHING YNG.

Mon fils, je vous dis ceci en ſecret; conſervez-le bien dans vôtre mémoire.

TCHING POEI.

Il y a encore dans ce rouleau d'autres tableaux que je vous prie de m'expliquer.

TCHING YNG.

L'habillé de rouge trompa le Roi, & fit maſſacrer toute la maiſon de *Tchao tun*, au nombre de plus de trois-cens perſonnes; il ne reſtoit à *Tchao tun* qu'un fils, nommé *Tchao ſo*, qui étoit gendre du Roi. L'habillé de rouge contrefit un ordre du Roi, & lui envoya un cordeau, du poiſon, & un poignard, afin qu'il eût à choiſir l'un des trois, & à ſe faire mourir. La Princeſſe ſa femme étoit enceinte: *Tchao* lui déclara ſa derniere volonté, & lui dit: ſi après ma mort vous accouchez d'un fils, vous le nommerez l'Orphelin de la maiſon de *Tchao:* il vengera nôtre famille; en diſant cela, il prit le poignard, & s'en coupa la gorge. L'habillé de rouge fit du palais de la Princeſſe une rude priſon; c'eſt dans cette priſon qu'elle mit au monde un fils. Si-tôt que l'habillé de rouge le ſçût, il envoya le Général *Han koué* garder la priſon, & empêcher qu'on ne fît évader l'enfant. La Princeſſe avoit un ſujet fidèle qui étoit Médecin, & qui s'appelloit *Tching yng*.

TCHING POEI.

Ne ſeroit-ce pas vous, mon pere?

TCHING YNG.

Combien y a-t-il de gens dans le monde qui portent le même nom? La Princeſſe lui confia ſon petit Orphelin, & s'étrangla avec ſa ceinture. Ce *Tching yng* enveloppa l'enfant, le mit dans ſon coffre à remedes, & vint à la porte pour ſortir: il trouva *Han koué*, qui découvrit l'Orphelin; mais *Tching yng* lui parla en ſecret, & *Han koué* prit un couteau dont il ſe coupa la gorge.

TCHING POEI.

Ce Général qui donne ſi généreuſement ſa vie pour la maiſon de *Tchao*, c'eſt un brave; je me ſouviendrai bien qu'il ſe nomme *Han koué*.

TCHING YNG.

Oui, oui, c'eſt *Han koué*. Voici bien pis. L'habillé de rouge apprit bientôt ces nouvelles, & ordonna qu'on eût à lui apporter tous les enfans qui ſeroient nez dans le Royaume au-deſſous de ſix mois: il avoit deſſein de

de les maſſacrer tous, & par ce moyen de ſe défaire de l'Orphelin de *Tchao*. TRAGÉDIE CHINOISE.

TCHING POEI, (*en colere.*)

Y a-t-il au monde un plus méchant homme que celui-là ?

TCHING YNG.

Sans doute, c'eſt un inſigne ſcélérat. Ce *Tching yng* avoit eu un fils depuis environ un mois ; il lui donna les habits de l'Orphelin, & le porta au village de *Tai ping*, chez le vieux *Kong lun*.

TCHING POEI.

Quel eſt ce *Kong lun* ?

TCHING YNG.

C'eſt un des grands amis de *Tchao tun*. Ce Médecin lui dit : Seigneur, prenez ce pauvre petit Orphelin, & allez avertir l'habillé de rouge que j'ai caché celui qu'il cherche ; nous mourrons enſemble, moi & mon fils, & vous aurez ſoin du petit *Tchao*, juſqu'à ce qu'il ſoit en âge de venger ſa maiſon. *Kong lun* lui répondit : je ſuis vieux ; mais ſi vous avez le courage de ſacrifier vôtre propre fils, apportez-le moi revêtu des habits de l'Orphelin *Tchao*, & allez m'accuſer à l'habillé de rouge : vôtre fils & moi, nous mourrons enſemble ; & vous cacherez bien l'Orphelin, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de venger ſa famille.

TCHING POEI.

Comment ce *Tching yng* eût-il le courage de livrer ſon propre enfant ?

TCHING YNG.

Vous êtes en danger de perdre la vie ; quelle difficulté de livrer celle d'un enfant ? Ce *Tching yng* prit donc ſon fils, & le porta chez *Kong lun* ; il alla enſuite trouver l'habillé de rouge, & accuſer *Kong lun*. Après qu'on eût fait endurer mille tourmens à ce bon vieillard, on découvrit enfin l'enfant qu'on cherchoit, & le barbare habillé de rouge le mit en morceaux de ſa propre main, & *Kong lun* ſe caſſa le cou ſur les dégrez du palais. Il y a maintenant vingt années que tout cela eſt arrivé, & l'Orphelin de la maiſon de *Tchao* doit avoir préſentement vingt ans ; il ne ſonge pas à venger ſon pere & ſa mere : à quoi ſonge-t-il donc ? Il eſt bien fait de ſa perſonne, il eſt haut de plus de cinq pieds, il ſçait les Lettres, & eſt très-habile dans le métier des Armes. Son grand-pere avec ſon chariot, qu'eſt-il devenu ? Toute ſa maiſon a été impitoyablement maſſacrée, ſa mere s'eſt étranglée, ſon pere s'eſt coupé la gorge, & juſqu'ici il ne s'eſt pas encore vengé : c'eſt bien à tort qu'il paſſe dans le monde pour un homme de cœur.

TCHING

TRAGÉDIE CHINOISE.

TCHING POEI.

Mon pere, il y a un tems infini que vous me parlez: il me ſemble que je reve, & je ne comprens rien à ce que vous me dites.

TCHING YNG.

Puiſque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clairement. Le cruel habillé de rouge, c'eſt *Tou ngan cou*; *Tchao tun*, c'eſt vôtre grand-pere; *Tchao ſo*, c'eſt vôtre pere; la Princeſſe, c'eſt vôtre mere; je ſuis le vieux Médecin *Tching yng*; & vous êtes l'Orphelin de la maiſon de *Tchao*.

TCHING POEI.

Quoi! Je ſuis l'Orphelin de la maiſon de *Tchao*? Ah! vous me faites mourir de douleur & de colere. (*Il tombe évanoüi.*)

TCHING YNG.

Mon jeune Maître, revenez à vous.

TCHING POEI.

Hélas! vous me faites mourir. (*Il chante.*) Si vous ne m'aviez pas dit tout cela, d'où aurois-je pû l'apprendre? Mon pere, ſeyez-vous dans ce fauteüil, & ſouffrez que je vous ſaluë. (*Il le ſaluë.*)

TCHING YNG.

J'ai rélevé aujourd'hui la maiſon de *Tchao*; mais hélas! j'ai perdu la mienne: j'ai arraché la ſeule racine qui lui reſtoit. (*Il pleure.*)

TCHING POEI, (*chante.*)

Oui, je le jure, je me vengerai du traître *Tou ngan cou*.

TCHING YNG.

Ne faites pas un ſi grand vacarme, de crainte que *Tou ngan cou* ne vous entende.

TCHING POEI.

J'y mourrai, ou il périra, le traître. (*Il chante.*) Mon pere, ne vous inquiétez point: dès demain, après que j'aurai vû le Roi & tous les Grands, j'irai moi-même tuer ce voleur. (*Il chante en diſant la maniere dont il veut l'attaquer & le tuer.*)

TCHING YNG.

Demain mon jeune Maître doit ſe ſaiſir du traître *Tou ngan cou*; il faut que je le ſuive, pour l'aider en cas de beſoin.

CINQUIE-

CINQUIEME PARTIE.

SCENE PRE'MIERE.

OUEI FONG, *Grand-Officier du Roi.*

JE ſuis *Ouei fong*, un des plus grands Mandarins de *Tſin*. Sous ce régne-ci, *Tou ngan cou* s'eſt emparé de tout le pouvoir, & a détruit la famille de *Tchao tun*; mais dans le palais de *Tchao ſo* il s'eſt trouvé un certain *Tching yng*, qui a ſçû cacher l'Orphelin de cette maiſon, il y a de cela vingt ans. Il changea le nom du petit Prince, & l'appella *Tching poei*. C'eſt à *Tching poei* que le Roi a ordonné d'arrêter *Tou ngan cou*, afin de venger ſes parens. L'ordre eſt conçû en ces termes: La puiſſance de *Tou ngan cou* eſt devenuë trop grande; je crains qu'il n'aille encore plus loin. J'ordonne à *Tching poei* de s'en ſaiſir ſecretement, & d'éteindre ſa maiſon, ſans en épargner aucun. Quand il ſe ſera acquité de cet ordre, je lui donnerai une récompenſe. Je n'oſe pas retarder cet ordre; il faut que je le ſignifie moi-même à *Tching poei*.

SCENE II.

TCHING POEI.

J'AI ordre du Roi de prendre *Tou ngan cou*, & de venger ſur lui la mort de mon pere & de mon grand-pere. Ce ſcélérat fait bien l'orgüeilleux. (*Il chante.*) Je veux m'arrêter ici; c'eſt par où il doit paſſer en revenant chez lui.

SCENE III.

TOU NGAN COU, TCHING POEI.

TOU NGAN COU.

AUJOURD'HUI j'ai été tout le jour dans le palais deſtiné à ma Charge; je reviens maintenant dans ma maiſon particuliere. Holà, qu'on ſe mette en bon ordre, & qu'on marche lentement.

TRAGÉDIE CHINOISE.

TCHING POEI.

Que vois-je! N'eſt-ce pas ce vieux ſcélérat? (*Il décrit en chantant la pompe avec laquelle il marche.*)

TOU NGAN COU.

Tou tching, mon fils, que viens-tu faire?

TCHING POEI.

Vieux ſcélérat! Je ne ſuis ni *Tou tching*, ni ton fils. Je ſuis l'Orphelin de la maiſon de *Tchao*. Il y a vingt ans que tu fis maſſacrer toute ma famille; je vais te prendre & te lier, & venger ſur toi mon pere & ma mere que tu as fait mourir.

TOU NGAN COU.

Tou tching, qui t'a mis en tête de ſi belles choſes?

TCHING POEI.

C'eſt *Tching yng*, qui m'a fait connoître ce que je ſuis.

TOU NGAN COU.

J'ai là un fils bien ingrat: mais pour moi, je n'ai rien à me reprocher.

TCHING POEI.

Holà! vieux ſcélérat, où prétens-tu aller? (*Il chante, & comme il veut le ſaiſir*, Tching yng *accourt.*)

SCENE IV.

TCHING YNG.

JE craignois qu'il n'arrivât quelque choſe à mon jeune Maître, & je ſuis venu après lui pour l'aider. Bénis ſoient le Ciel & la Terre, il s'eſt ſaiſi de *Tou ngan cou.*

TCHING POEI.

Qu'on me garde ce ſcélérat lié & garotté. Je vais avertir le Roi.

SCE-

SCENE V.

OUEI FONG.

J'AI appris que *Tching poei* s'étoit saisi de *Tou ngan cou.* Qu'on aille voir s'il vient, & si-tôt qu'il viendra, qu'on m'en avertisse.

SCENE VI.

TCHING POEI, TCHING YNG, OUEI FONG.

TCHING POEI.

MON pere, allons tous deux ensemble voir le Roi. (*Il apperçoit* Ouei fong.) Seigneur, ayez pitié de nôtre famille. J'ai pris & lié *Tou ngan cou.*

OUEI FONG.

Qu'on le fasse paroître. (*A Tou ngan cou.*) Eh bien, traître, qui faisois périr les meilleurs sujets du Roi: te voilà entre les mains de *Tching poei.* Qu'as-tu à dire?

TOU NGAN COU.

C'est pour le Roi que je me suis perdu; mais dans l'état où sont les choses, tout ce que je demande, c'est qu'on me fasse mourir promptement.

TCHING POEI,

Seigneur, prenez ma cause en main.

OUEI FONG.

O, *Tou ngan cou*, tu veux mourir promptement; & moi je veux que ta mort soit lente. Qu'on me prenne ce scélérat, & qu'on me l'étende sur l'âne de bois, qu'on le coupe peu-à-peu en trois-mille morceaux; & quand il n'aura plus ni peau ni chair, qu'on lui coupe la tête; mais surtout qu'on ait bien soin qu'il ne meure que lentement. (Tching poei *dit les mêmes choses en chantant.*)

TCHING YNG.

Mon jeune Maître, vous voilà vengé; voilà vôtre famille rélevée: mais la mienne est sans aucun appui.

TRAGÉDIE CHINOISE.

TCHING POEI *chante, & dit tout ce qu'il fera pour* Tching yng.

TCHING YNG.

Qu'ai-je donc fait qui mérite la centieme partie des faveurs que me promet mon jeune Seigneur? (*Il chante, & exalte tant de bienfaits.*)

OUEI FONG.

Tching yng, *Tching poei*, mettez-vous tous deux à genoux pour entendre l'ordre du Roi.

Tou ngan cou a fait mourir injuſtement pluſieurs de mes bons ſujets; il a broüillé mon Etat de toutes les manières; il a fait maſſacrer toute la maiſon de *Tchao tun*, qui étoit innocente. Ce ne ſont pas-là des crimes que le Ciel oublie. Par bonheur l'Orphelin de cette maiſon s'eſt acquis beaucoup de gloire; il a fait couper la téte au traître *Tou ngan cou*: je veux qu'il s'appelle déſormais *Tchao von*; que ſon grand-pere & ſon pere ſoient mis au nombre des Grands du Royaume; que *Han koué* ſoit fait Généraliſſime. Je donne à *Tching yng* une belle & grande terre en propre; qu'on éleve au vieux *Kong lun* un magnifique tombeau, que tout le Royaume ſe renouvelle, & exalte ſans ceſſe la vertu du Roi. (Tching poei *chante*, *& remercie le Roi*, *en répétant l'un après l'autre tous les bienfaits qu'on vient de recevoir de ſa part.*)

DE

DE LA MEDÉCINE DES CHINOIS.

ON ne peut pas dire que la Médecine ait été négligée par les Chinois. Ils ont une infinité de livres d'anciens Auteurs qui en traitent, & ils s'y ſont appliquez dès la naiſſance de leur Empire.

MEDECINE DES CHINOIS.

Ancienneté de l'étude de cette ſcience.

Mais comme ils avoient peu de connoiſſance de la Phyſique; que nullement verſez dans l'Anatomie, ils ne connoiſſoient guères l'uſage des parties du corps humain, ni par conſéquent les cauſes des maladies, & que leur ſcience ne rouloit que ſur un ſyſtême peu ſûr de la ſtructure du corps humain; il n'eſt pas ſurprenant qu'ils n'ayent point fait le même progrès dans cette ſcience, qu'y ont fait nos Médecins d'Europe.

Cas qu'en font les Chinois.

Cependant l'étude de la Médecine ne laiſſe pas d'être conſidérable parmi ces peuples, non ſeulement à cauſe de l'utilité qu'on en retire pour la conſervation de la vie, & le rétabliſſement de la ſanté; mais encore parce qu'ils ſont perſuadez que c'eſt une connoiſſance qui a une liaiſon très-étroite avec celle des mouvemens du ciel. Il y avoit autrefois des écoles Impériales de Médecine. Les Médecins qui ſont maintenant les plus eſtimez, ſont ceux qui ont reçû de pere en fils les connoiſſances qu'ils ont.

Deux principes naturels de la vie.

Les Chinois mettent deux principes naturels de la vie; la chaleur vitale & l'humide radical, dont les eſprits & le ſang ſont les véhicules. Ils donnent le nom d'*Yang* à la chaleur vitale, & celui d'*Yn* à l'humide radical: & comme c'eſt de ces deux noms unis enſemble, qu'ils ont fait celui de l'homme, qui ſe dit *Gin* en leur langue, c'eſt auſſi des traits ou figures de ces deux mots joints enſemble, qu'ils forment le caractère ou la figure du nom de l'homme, & ils diſent d'une manière ſymbolique, que comme la diviſion & la ſéparation de ces deux traits détruiſent la figure du nom de l'homme, la diviſion de ces deux principes détruit pareillement la vie de l'homme.

Les deux principes de vie ſe trouvent, ſelon eux, dans toutes les par-

MEDE'CINE DES CHINOIS.

ties principales du corps, dans tous les membres, & dans les inteſtins; pour en faire la vie & la vigueur.

Trois différentes diviſions du corps humain.

Ils ſont auſſi trois diviſions du corps: l'une eſt la partie droite, & l'autre la gauche. Chacune de ces parties a un œil, un bras, une main, une épaule, une jambe, & un pied.

La ſeconde diviſion ſe fait d'un autre ſens en trois parties, qui ſont la haute, la moyenne, & la baſſe.

La haute ſe prend depuis le deſſus de la tête juſqu'à la poîtrine: la moyenne s'étend depuis la poîtrine juſqu'au nombril: & la derniere, du nombril juſqu'à la plante des pieds.

A ces deux diſtinctions ils en ajoûtent une troiſieme, du corps en membres & inteſtins.

Siége de l'humide radical.

Les ſix membres principaux où réſide l'humide radical, ſont trois à gauche; ſçavoir le cœur, le foye, & l'un des reins: trois à droite; les poûmons, la ratte, & l'autre rein, qu'ils appellent la porte de la vie.

Siége de la chaleur vitale.

Les inteſtins ou les entrailles dans leſquelles ils mettent la chaleur vitale, ſont auſſi au nombre de ſix: trois à gauche; les petits inteſtins, ou le péricarde, la bourſe du fiel, & les ureteres: trois à droite; ſçavoir les grands inteſtins, l'éſtomac, & la troiſieme partie du corps.

Rapports des membres aux inteſtins.

Ils reconnoiſſent auſſi certains rapports mutuëls des membres aux inteſtins. Ainſi du côté gauche ils veulent que les petits inteſtins ayent un grand rapport avec le cœur, la bourſe du fiel avec le foye, & les ureteres avec les reins: du côté droit les grands inteſtins avec les poûmons, l'éſtomac avec la ratte, & la troiſieme partie du corps avec la porte de la vie, ou le rein droit.

Circulation du ſang.

Ce ſont ces parties du corps, qui ſont, ſelon eux, les ſiéges naturels de la chaleur vitale, & de l'humide radical; & c'eſt de chacun de ces endroits qu'ils paſſent dans les autres parties du corps, par le moyen des eſprits & du ſang, dont il paroît qu'ils ont connu la circulation dès le prémier établiſſement de leur Médecine, environ quatre-cens ans après le déluge.

Harmonie des parties du corps humain.

Ils ſuppoſent d'ailleurs que le corps eſt, par le moyen des nerfs, des muſcles, des veines, & des arteres, comme une eſpece de luth, ou d'inſtrument harmonique, dont les parties rendent divers ſons, ou plûtôt ont une certaine eſpece de tempérament qui leur eſt propre, à raiſon de leur figure, de leur ſituation, & de leurs divers uſages, & que c'eſt par le moyen des pouls différens, qui ſont comme les ſons divers & les diverſes touches de ces inſtrumens, que l'on peut juger infailliblement de leur diſpoſition; de méme qu'une corde plus ou moins tenduë, touchée en un lieu ou en un autre, d'une manière ou plus forte, ou plus foible, rend des ſons différens, & fait connoître ſi elle eſt trop tenduë ou trop lâche.

Indices extérieurs.

Après avoir établi ces douze ſources de vie dans le corps de l'homme, ils ont cherché dans le corps des indices extérieurs qui puiſſent faire connoître les diſpoſitions intérieures de ces douze parties, & ils ont cru les avoir

avoir trouvées dans la tête, laquelle eſt le ſiége de tous les ſens qui font les opérations animales; & ſe figurant des rapports néceſſaires de ces ſens avec les ſources de la vie, ils ont cru que la langue ſe rapportoit au cœur, les narines aux poûmons, la bouche à la ratte, les oreilles aux reins, & les yeux au foye; & ils penſent pouvoir tirer de la couleur du viſage, des yeux, des narines, & des oreilles, du ſon de la voix, & des ſaveurs que la langue ſent ou déſire, des conjectures certaines de l'état du tempérament du corps, & de la vie ou de la mort d'un malade. MEDECINE DES CHINOIS.

J'ai dit qu'ils font le cœur, le foye, la ratte, les poûmons, & les deux reins le ſiége de l'humide radical, & les ſix inteſtins le ſiége de la chaleur vitale. Il faut expliquer maintenant la manière dont ils penſent que cet humide radical, & cette chaleur vitale ſe communiquent aux autres parties du corps. Ils établiſſent douze voyes ou douze canaux, par leſquels ils ſe répandent.

Il y a un canal, diſent-ils, par lequel l'humide radical va du cœur aux mains; & ils nomment ce canal *Chao chun yn king*. Manière dont l'humide radical & la chaleur vitale ſe répandent dans le corps.

C'eſt par les mêmes routes que les inteſtins, qui ſont unis au cœur, envoyent la chaleur vitale; & cette voiture de chaleur ſe nomme *Cheu tai yang king*. Ces deux origines unies enſemble font une des ſources de la vie.

Le foye envoye l'humide radical aux pieds, & le canal par où il paſſe, ſe nomme *So kiue yn king*; & c'eſt la bourſe du fiel qui y fait couler la chaleur vitale, par un chemin qui ſe nomme *So chiao yang king*.

Les reins envoyent auſſi l'humide radical par une autre route, & les ureteres la chaleur vitale. Ces canaux entretiennent le commerce de la vie dans le côté gauche du corps.

Dans le côté droit les poûmons envoyent l'humide radical aux mains par une route qui ſe nomme *Cheu tai yn king*; & les grands inteſtins, la chaleur vitale par le canal *Cheng yang ming king*.

De la ratte l'humide radical va aux pieds, & de l'eſtomac la chaleur vitale, l'un par *So yang ming king*, & l'autre par *So tai yn king*.

De la porte de la vie, l'humide radical va aux mains par *Cheu kiue yn king*, & la chaleur vitale de la troiſieme partie du corps aux pieds, par *Cheu chao yang king*.

C'eſt ainſi que ſelon la doctrine des Chinois, la vie & la vigueur ſe diſtribuent par tout le corps: & pour être ſçavant Médecin parmi eux, il faut bien connoître ces ſources de vie, qui procedent de ces douze origines, en bien ſçavoir les routes & les chemins, & les altérations dont elles peuvent être capables.

Après cette connoiſſance de la conſtruction du corps de l'homme, laquelle eſt ſelon l'ancienne Anatomie des Chinois, & qui, comme l'on voit, n'eſt pas trop éxacte; ils veulent que l'on paſſe à la connoiſſance des corps extérieurs, qui peuvent altérer le corps de l'homme. Corps extérieurs qui agiſſent ſur le corps humain.

Ces corps ſont, ſelon eux, les élémens, qu'ils réduiſent au nombre de cinq; la terre, les métaux, l'eau, l'air, & le feu. C'eſt de tous ces élémens que

Me'decine des Chinois.

que le corps humain eſt compoſé, & tellement diſpoſé, qu'il y a des parties dans leſquelles un élément domine plus que les autres.

Le feu.

C'eſt le feu qui domine ſur le cœur & ſur les prémiers inteſtins qui ſont attenans: & le Midi eſt la partie du ciel, qui regarde principalement ces parties, parce que c'eſt là le ſiege de la chaleur; c'eſt en Eté qu'ils obſervent les affections du cœur.

L'air.

Le foye apartient à l'élement de l'air, de même que la bourſe du fiel: & l'un & l'autre a rapport avec le Levant, qui eſt le lieu d'où naiſſent les vents & la végétation, & c'eſt au Printems qu'il faut obſerver les diſpoſitions de ces deux parties.

L'eau.

Les reins & les ureteres apartiennent à l'eau, & ont rapport au Septentrion; d'où vient que l'Hyver eſt le tems le plus propre à obſerver leurs indications.

Les métaux.

Ce ſont les métaux qui dominent ſur les poûmons, & ſur les grands inteſtins, auſſibien que le Couchant & l'Automne, qui eſt le tems de leurs indications.

La terre.

Enfin la ratte & l'éſtomac tiennent de la nature de la terre: ils regardent le milieu du ciel entre les quatre points cardinaux, & c'eſt le troiſieme mois de chacune des ſaiſons, qui eſt le tems de leurs indications particulieres.

La porte de la vie & la troiſieme partie du corps, ſont ſoûmis au feu, & à l'eau, & reçoivent les impreſſions du cœur & des reins, qu'ils communiquent aux autres parties.

Accords & oppoſitions des élémens.

Ils raiſonnent à-peu-près comme nous ſur les accords & les oppoſitions de ces élémens avec le corps de l'homme, ce qui en fait les maladies & les altérations.

Le pouls, indice certain de la diſpoſition des parties du corps.

C'eſt par la différence des pouls qu'ils prétendent découvrir infailliblement toutes les diſpoſitions de chacune des parties du corps: & voici leurs principes.

C'eſt le mouvement, diſent-ils, qui fait le pouls, & ce mouvement eſt cauſé par le flux & le réflux du ſang & des eſprits, qui ſont portez à toutes les parties du corps par ces douze routes dont nous avons parlé.

Tout ce qui meut, pouſſe quelque corps mobile, ajoûtent-ils, & tout ce qui eſt mû, ou cede, ou réſiſte: ainſi comme le ſang & les eſprits ſont dans un mouvement continuel qui pouſſe & preſſe les vaiſſeaux dans leſquels ils ſont portez, il faut néceſſairement qu'il y ait des battemens de pouls.

C'eſt la ſcience & la parfaite connoiſſance de ces battemens & de ces percuſſions qui peut faire connoître la diſpoſition des corps, & les affections qu'ils reçoivent des élémens. C'eſt par ces battemens que l'on peut connoître la nature du ſang & des eſprits, les defauts & les excez qui s'y peuvent trouver; & c'eſt l'adreſſe des habiles Médecins, de les régler, & de les réduire à leur juſte tempérament.

Lieu & durée du pouls.

Dans tout le mouvement il y a deux choſes à obſerver; le lieu où il ſe fait, & ſa durée: c'eſt ce qui a obligé les Médecins Chinois de marquer les lieux du corps où l'on peut éxaminer le pouls, & le tems de ſes battemens.

L'uſa-

L'uſage de la ſaignée eſt très-rare parmi eux, quoiqu'on ne peut pas nier qu'ils en ayent eu connoiſſance. Ce n'eſt que par les Médecins de *Macao* qu'ils ont connu l'uſage du lavement. Ils ne blâment pas ce remede; mais parce qu'il leur eſt venu d'Europe, ils l'appellent le remede des barbares. MEDECINE DES CHINOIS.

Toute leur ſcience conſiſte dans la connoiſſance du pouls, & dans l'uſage des ſimples qu'ils ont en quantité, & qui, ſelon eux, ont des vertus ſingulieres, pour guérir les diverſes maladies. Principale ſcience des Médecins Chinois.

Ils prétendent connoître par les ſeuls battemens du pouls quelle eſt la ſource du mal, & en quelle partie du corps il réſide. En effet, ceux qui ſont habiles, découvrent ou prédiſent aſſez juſte tous les ſymptômes d'une maladie; & c'eſt-là principalement ce qui a rendu les Médecins Chinois ſi célèbres dans le monde.

Quand ils ſont appellez chez un malade, ils appuyent d'abord ſon bras ſur un oreiller. Ils appliquent enſuite les quatre doigts le long de l'artere, tantôt mollement, tantôt avec force. Ils ſont un tems très-conſidérable à éxaminer les battemens, & à en démêler les différences, quelque imperceptibles qu'elles ſoient; & ſelon le mouvement moins fréquent ou plus vîte, plus plein ou plus foible, plus uniforme ou moins régulier, qu'ils obſervent avec la plus grande attention, ils decouvrent la ſource du mal: de ſorte que ſans interroger le malade, ils lui diſent en quelle partie du corps il ſent de la douleur, ou à la tête, ou à l'éſtomac, ou au bas ventre, & ſi c'eſt le foye ou la ratte qui ſoit attaqué: ils lui annoncent quand la tête ſera plus libre, quand il recouvrera l'appetit, quand l'incommodité ceſſera. Leur maniere d'obſerver le pouls & leur habileté d'en juger.

Je parle des Médecins habiles, & non pas de pluſieurs autres qui n'exercent la Médecine que pour avoir de quoi vivre, & qui n'ont ni étude ni expérience. Mais il eſt certain, & l'on ne peut en douter après tous les témoignages que l'on en a, que les Médecins de la Chine ont acquis en cette matière des connoiſſances qui ont quelque choſe d'extraordinaire & de ſurprenant.

Parmi pluſieurs exemples qu'on pourroit citer, je n'en rapporterai qu'un ſeul. Un Miſſionaire tomba dangéreuſement malade dans les priſons de *Nan king*. Les Chrétiens qui ſe voyoient prêts de perdre leur Paſteur, engagerent un Médecin de réputation à venir le viſiter. Il ſe rendit à leurs inſtances, quoiqu'avec un peu de peine. Il vint dans la priſon: après avoir bien conſidéré le malade, & lui avoir tâté le pouls avec les cérémonies ordinaires, il compoſa à l'inſtant trois médecines, qu'il lui ordonna de prendre; l'une au matin, l'autre à une heure après midi, & la troiſieme ſur le ſoir. Exemple.

Le malade ſe trouva plus mal la nuit ſuivante; il perdit la parole; & on le crut mort: mais dès le grand matin il ſe fit un ſi grand changement, que le Médecin lui ayant encore tâté le pouls, aſſûra qu'il étoit guéri, & qu'il n'avoit qu'à garder un certain régime durant ſa convaleſcence; & en effet il fût rétabli par ce moyen dans une ſanté parfaite.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Il y a des Médecins, qui lorſqu'ils viſitent les malades, font porter ou dans leur chaiſe, ou par un domeſtique qui les ſuit, une armoire à pluſieurs layettes, dont chacune eſt partagée en plus de quarante petits compartimens bien garnis de racines & de ſimples, qui ſe donnent ſelon les maladies, & qui ſont ou ſudorifiques, ou bien qui ſervent à purifier le ſang & les humeurs, à fortifier l'eſtomac, à diſſiper les vapeurs, à reſſerrer le ventre, ou à diſpoſer peu-à-peu à l'évacuation.

Boutiques de Droguiſtes Chinois.

Il y en a d'autres qui ne portent point d'armoire, mais qui donnent la recette, & qui laiſſent aux malades la liberté ou de les prendre chez eux, ou de les acheter chez les Droguiſtes, qu'on trouve dans preſque toutes les villes, & qui ont de grandes boutiques fournies d'excellens remedes & très-précieux. Quelques-uns croiroient ſe dégrader en fourniſſant des remedes, & ceux-la d'ordinaire font payer leurs viſites bien plus cher que les autres.

Charlatans.

On voit auſſi une eſpece de Charlatans, qui vont ramaſſer quantité de recettes, & qui, après avoir éxaminé la maladie, répondent de vous guérir, & conviennent d'un prix qu'on ne leur donne qu'en cas de guériſon.

Médecins qui font fortune.

Mais ce qui fait là fortune de beaucoup de Médecins, c'eſt de guérir quelques Mandarins diſtinguez, ou quelques perſonnes riches; car outre ce qui leur eſt donné pour chaque viſite, ils reçoivent des gratifications très-conſidérables.

Cordiaux ſont fort eſtimez à la Chine.

Les Médecins Chinois, après avoir mis en uſage leurs décoctions de ſimples, & rendu la ſanté, comptent beaucoup ſur leurs *Cordiaux* pour extirper le mal juſqu'à ſa racine; ils en ont de toutes les ſortes, qui ne ſont compoſez la plûpart que d'herbes, de feüilles, de racines, de fruits, & de ſemences ſéches.

Simples d'un grand uſage.

Ils ont quantité de ſimples qui ſe débitent dans toutes les villes de l'Empire. Une Province emprunte de l'autre ce qu'elle n'a pas. Il y a des foires, où l'on ne vend que des remedes, & des boutiques qui ne ſont garnies que de ſimples, dont il eſt aiſé de ſe pourvoir.

Diète qu'on fait faire aux malades.

Les Médecins Chinois permettent l'eau aux malades; mais ils veulent qu'elle ſoit cuite. A l'égard d'autre nouriture, ils l'interdiſent d'ordinaire; ou ſi le malade eſt preſſé de la faim, ils ne lui en laiſſent prendre que très-légerement. La raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que les corps étant indiſpoſez, l'éſtomac n'eſt guères propre à faire ſes fonctions, & que la digeſtion qui ſe fait en cet état, eſt toûjours pernicieuſe.

Honoraire & diſcrétion des Médecins.

Du reſte l'honoraire qu'ils exigent pour leurs viſites & pour leurs remedes, eſt très-modéré. Après une prémiere viſite, ils ne retournent point chez le malade, à moins qu'on ne les y appelle: par-là on eſt en liberté de choiſir un autre Médecin; ce qui arrive aſſez ſouvent, quand on n'eſt pas content des remedes que le prémier a donnez.

Comme ce qu'il y a de ſingulier dans la Médecine Chinoiſe, eſt l'habileté des Médecins à juger des maladies par les battemens du pouls, & à connoître l'utilité des ſimples, dont ils compoſent leurs remedes; on

on ſera ſans doute bien aiſe d'apprendre des Chinois mêmes, en quoi conſiſte leur ſecret ſur le pouls, & quel uſage ils font de leurs ſimples. MEDECINE DES CHINOIS.

C'eſt ce qu'on verra prémierement, par un traité qu'a fait ſur le pouls un ancien Auteur Chinois; en ſecond lieu, par l'extrait que je vais donner de l'Herbier Chinois; & en troiſieme lieu, par diverſes recettes que les Médecins employent pour les différentes maladies.

Tous les Chinois reconnoiſſent pour Auteur du traité ſur le pouls, le nommé *Ouang chou ho*, qui vivoit ſous la Dynaſtie *Tſin*, c'eſt-à-dire, quelques centaines d'années avant l'Ere Chrétienne. Le Pere Hervieu, ancien Miſſionaire de la Chine, qui a pris la peine de le traduire en nôtre langue, croit que c'eſt plûtôt une compilation qu'un traité fait par un ſeul & même Auteur. Auteur du traité ſur le pouls.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que la Chine n'a peut-être rien de plus ancien & de meilleur en ce genre. On a omis quelques endroits du texte, ou parce qu'ils ne contiennent rien qui ne ſoit ailleurs exprimé plus nettement, ou parce que, pour être entendus en Europe, ils demanderoient de longues explications, égalément inutiles & ennuyeuſes.

SECRET DU POULS,

TRADUIT DU CHINOIS.

PRÉMIERE PARTIE.

TEXTE.

POUR connoître les maladies, & juger ſi elles ſont mortelles ou non, on ne peut rien faire de mieux que d'éxaminer le pouls. Différens endroits où il faut tâter le pouls dans différentes maladies.

Dans les maladies du cœur, c'eſt le pouls du carpe de la main gauche qu'il faut conſulter.

Dans les maladies du foye, c'eſt auſſi la main gauche qu'il faut prendre; mais il faut éxaminer le pouls préciſément à la jointure du carpe, avec l'os qu'on nomme *Cubitus*.

Dans les maladies de l'éſtomac, éxaminez le pouls du carpe de la main droite; & dans les maladies du poûmon, éxaminez à la même main le pouls de la jointure.

Dans les maladies des reins, il faut éxaminer le pouls immédiatement plus haut que la jointure, à l'extrémité du *Cubitus*; à la main droite, pour le rein droit; à la main gauche, pour le rein gauche.

Médecine des Chinois.

COMMENTAIRE.

LE rein droit s'appelle autrement *Ming men*, porte de la vie.

NOTES.

LES Médecins Chinois ſuppoſent communément, & diſent ſouvent que le rein droit eſt le réſervoir ſéminal, & que c'eſt la raiſon pourquoi on l'a nommé porte de la vie. J'en ai lû un, qui explique autrement l'origine de ce nom, & qui prétend que c'eſt principalement au rein droit que doit s'attribuer le changement du ſang en ſemence.

TEXTE.

Différence du pouls par rapport à l'âge au ſexe, &c.

RIEN n'eſt plus aiſé que cette diſtinction des différens endroits où il faut tâter le pouls dans les maladies de ces cinq différentes parties nobles. Mais l'éxamen du pouls ne laiſſe pas d'etre par bien des endroits fort difficile. Le mouvement continuel de circulation, où ſont jour & nuit le Capitaine & ſon eſcorte, eſt à la vérité déterminé à un certain nombre de tours: mais il ne laiſſe pas d'y avoir dans le pouls mille différences, ſuivant la différence du ſexe, de l'âge, de la ſtature, & des ſaiſons.

COMMENTAIRE.

LE Capitaine, c'eſt le ſang, *Hiué*. Son eſcorte ſont les eſprits, *Ki*. Le ſang coule dans les vaiſſeaux & les eſprits en déhors. Ils ſont dans un mouvement perpétuel de circulation, & doivent faire dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit cinquante tours. C'eſt le nombre déterminé dont parle le texte.

NOTES.

DANS l'eſpace d'une réſpiration, c'eſt-à-dire, d'une expiration, & d'une inſpiration, le pouls bat communément quatre fois, & le ſang & les eſprits font ſix pouces de chemin. Comme dans douze heures Chinoiſes, qui font un jour & une nuit, on compte en tout treize-mille-cinq-cens réſpirations, le chemin d'un jour ſera de huit-cens-dix *Tchang* *. Or le plus long chemin du ſang & des eſprits dans le corps humain, n'eſt que de ſeize *Tchang*, deux pieds. Par conſéquent le ſang fait en un jour & une nuit cinquante fois ce tour. On a tiré ceci des Chinois, mais non pas de l'endroit du livre qu'on traduit.

Quand on traduit *mouvement continuel de circulation*, on n'aide point à la lettre: les expreſſions Chinoiſes le diſent. De là il paroît naturel de conclure que la circulation du ſang, découverte ſi récemment en Europe,

a

* C'eſt une meſure qui a dix *Tché*, ou pieds, chacun de dix pouces.

a été connue des Chinois, du moins depuis deux-mille ans. Je ſuis cependant fort éloigné d'oſer garantir cette concluſion. Je ne trouve point que les Médecins Chinois dans leurs livres diſtinguent nettement les arteres & les veines, ni le chemin que fait le ſang pour s'éloigner du cœur, & y revenir. Méthode des Chinois.

Ils ont des lettres que les Européans, en traduiſant des Dictionaires, ont fait répondre à nos mots, arteres, veines, nerfs. Mais ſoit que je liſe les Médecins Chinois, ſoit que j'interroge ceux qui vivent, je ne trouve point que ſous ces mots ils renferment juſte les idées que nous avons aujourd'hui, & il faut dire que ſi la Chine a eu autrefois ces connoiſſances, comme certaines expreſſions portent à le penſer; elles les a perduës il y a du tems.

En traduiſant le commentaire Chinois, j'ai mis: *Son eſcorte ſont les eſprits.* J'ai cru que des divers ſens qu'a la lettre *Ki*, aucun ne convenoit mieux à cet endroit. J'avertis cependant que cette lettre peut encore ſignifier, *air*, *vapeur*, *humeur*, *matière*, &c.

TEXTE.

Chaque ſaiſon de l'année a ſon pouls propre. Pouls propre de chaque ſaiſon.

Dans la prémiere & ſeconde lune, tems du régne du bois, le pouls du foye, qui répond au bois, eſt *Hien*, c'eſt à-dire, a un mouvement de trémulation longue, tel à-peu-près qu'eſt celui des cordes de l'inſtrument nommé *Tſeng* *.

Dans la quatrieme & cinquieme lune, le pouls du cœur, qui répond au feu, eſt comme régorgeant, *Hong*.

Quant à l'eſtomac, qui répond à la terre, ſon pouls à la fin de chaque ſaiſon ** doit avoir une lenteur modérée *Ouan*. A la ſeptieme & huitieme lune, qui eſt le régne du métal, le pouls du poûmon, qui y répond, eſt délié, *Sié*; ſuperficiel, *Feou*; court, *Toan*; & aigre, *Sæ*.

A la dixieme & onzieme lune, c'eſt le régne de l'eau. Le pouls des reins, qui y répond, eſt profond, *Tchin*, & délié, *Sié*.

Voilà la ſituation ordinaire du pouls par rapport aux différentes ſaiſons dans un ſujet ſain. Si le pouls que nous venons d'aſſigner à chacune de ces cinq parties nobles par rapport aux différentes ſaiſons de l'année, ſe trouve changé en ſon contraire, la vie eſt dès-lors en danger.

Commentaire.

C'est-à-dire, ſi le pouls du cœur ſe trouve profond & délié, *Tchin* & *Sié*; celui du foye court & aigre, *Toan* & *Sæ*; Celui des reins lent, *Ouan*; celui des poûmons régorgeant, *Hong*; & celui de l'eſtomac long & tremblant, *Tchang* & *Hien*.

TEX-

* Il a treize cordes.

** A la troiſieme, ſixieme, neuvieme & douzieme lune.

TEXTE.

Médecine des Chinois.

Si l'altération eſt telle, que l'enfant ſoit ſoutenu par ſa mere, le mal n'eſt pas grand.

Altération de peu de conſéquence.

COMMENTAIRE.

Par exemple, ſi le pouls du cœur eſt lent, *Ouan*; celui de l'éſtomac enflé & régorgeant, *Hong*; celui des poûmons profond, *Tchin*.

TEXTE.

Dangéreuſe.

Mais ſi la mere charge l'enfant, la maladie ſera longue.

COMMENTAIRE.

Par exemple, ſi les reins communiquent leur mal au foye, ou ſi le foye communique ſon mal au cœur.

NOTES.

Le Commentateur paroît ici s'exprimer peu exactement: mais on le traduit comme il eſt.

TEXTE.

Irrégularité des pouls du cœur & du poûmon.

Enfin, quand le mari & la femme ne ſe tiennent pas dans l'ordre, il y a auſſi des règles pour juger ſi le mal eſt mortel ou non.

COMMENTAIRE.

Par exemple, que le cœur ait le pouls du poûmon, c'eſt le mari qui a le pouls de la femme.

TEXTE.

Pouls mortel dans le Printems.

Dans le Printems avoir le pouls du poûmon, cela eſt mortel. Pour le pouls du cœur, paſſe; car le cœur eſt le fils du foye, qui a les reins pour mere, & l'éſtomac pour épouſe.

COMMENTAIRE.

Le bois, le feu, la terre, le métal, l'eau. Voilà l'ordre de la génération de ces cinq élémens: la terre, le bois, l'eau, le feu, le métal. Dans cet ordre ils ſe détruiſent. Des cinq *Tſang* ou parties nobles ci-deſſus marquées, le poûmon répond au métal. Le métal détruit le bois. Ainſi dans le Printems, qui répond au bois, avoir le pouls du poûmon, cela eſt mortel.

TEXTE.

Dérangemens dangéreux.

Au Printems avoir le pouls de l'éſtomac, en Hyver le pouls du cœur, en Eté celui du poûmon, en Automne celui du foye; tout cela eſt fort mauvais.

Voilà ce qui regarde les différens pouls propres des différentes ſaiſons, eu égard à l'ordre de génération ou d'oppoſition des cinq élémens.

COMMENTAIRE.

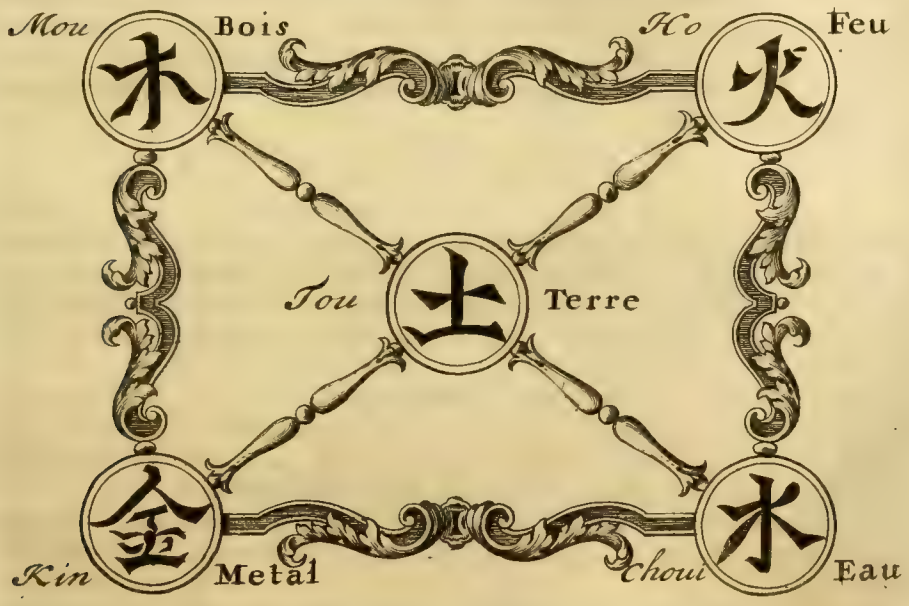
Il eſt dit dans un endroit de ce livre, que quand au Printems on a le pouls

pouls de la fin des quatre saisons, autrement dit le pouls de l'estomac, qui répond à la terre, la maladie communément n'est pas dangéreuse, & se guérit assez souvent sans remedes. MEDECINE DES CHINOIS.

Ici l'on dit, qu'au Printems avoir le pouls de l'éstomac, cela est mortel. Comment ces deux choses s'accordent-elles? Le voici. Par exemple, quand dans le Printems le pouls du foye est en même tems lent & trémuleux, *Ouan* & *Hien*, quoiqu'il ait la lenteur *Ouan*, propre du pouls de l'éstomac; s'il conserve la trémulation qui lui est propre, l'altération n'est pas grande; mais s'il venoit à perdre la trémulation, & qu'il n'eût plus que la lenteur propre du pouls de l'éstomac qui répond à la terre, le mal alors seroit dangéreux.

La terre, quand elle domine, engendre le métal. Or le métal détruit le bois qui répond au foye & au Printems. Voilà la solution de la difficulté proposée, & le sens de l'endroit, où le texte dit: *Quand le mari & la femme ne se tiennent pas dans l'ordre*, &c. Appliquez cela aux pouls propres des autres.

VOICI UNE TABLE DES CINQ ELE'MENS DONT ON PARLE.



NOTES.

S'AGIT-IL des saisons de l'année? Les Chinois font répondre le Printems, du moins les deux prémiers mois, au bois; les deux prémiers mois de

MEDECINE DES CHINOIS.

de l'Eté au feu; ceux de l'Automne au métal; & ceux de l'Hyver à l'eau. A la terre, qui eſt au milieu, comme tenant un peu de tout, ils font répondre le dernier mois de chaque ſaiſon.

S'agit-il des parties nobles du corps humain? Les Médecins font auſſi l'application à cette table, & font répondre le foye au bois, le cœur au feu, le poûmon au métal, les reins à l'eau, & l'eſtomac à la terre, y trouvant une analogie telle quelle.

S'agit-il des cinq planetes? *Saturne*, s'appelle l'étoile, ou la planete de la terre; *Jupiter*, la planete du bois; *Mars*; la planete du feu; *Venus*, la planete du métal; & *Mercure*, la planete de l'eau.

Eſt-ce ces cinq élémens qui ont donné les noms aux cinq planetes? Eſt-ce ſur le nombre des planetes qu'on a déterminé ces cinq élémens? C'eſt ce que je ne puis dire.

TEXTE.

Rapport que les pouls ont entre eux, & combien il eſt aiſé de s'y méprendre.

IL faut bien prendre garde à ne pas confondre différentes eſpeces de pouls, qui ont entre eux quelque reſſemblance. Par exemple, le pouls que nous appellons *Hien*, & celui que nous nommons *Kin*; le pouls *Sæ*, & le pouls *Ouei*; le pouls *Feou*, & le pouls *Kong*; le pouls *Hong*, & le pouls *Ché*, ont entre eux quelque rapport. Cependant leurs indications ſont très-différentes, & ſouvent contraires. Le pouls nommé *Tchin*, & le pouls nommé *Fou*, vont au même but par divers chemins. Pour ce qui eſt des deux pouls *Siu* & *Yo*, ils ont aſſez de rapport, même en leurs indications.

NOTES.

L'EXPLICATION de ces divers noms viendra dans la ſuite du texte, & plus d'une fois. Cependant comme la bonne méthode demande qu'on explique d'abord tous les termes qu'on employe pour ſuppléer au défaut du Compilateur, je vais expliquer ces eſpeces de pouls dont ont vient de parler.

Le pouls s'appelle *Hien*, quand il a un mouvement de trémulation longue, à-peu-près comme celui des cordes de l'inſtrument *Tſeng*.

Le pouls s'appelle *Kin*, quand il a un mouvement de trémulation courte & ſerrée, comme celui des cordes de l'inſtrument nommé *Kin*.

Le pouls ſe nomme *Sæ*, aigre ou âpre, quand la ſenſation qu'il fait ſous le doigt, a du rapport au mouvement d'un couteau, qui racle un bambou.

Le pouls ſe nomme *Ouei*, petit, quand il eſt en effet petit, à-peu-près comme un fil de ſoye.

Le pouls ſe nomme *Feou*, ſuperficiel, ſurnageant, quand en poſant ſimplement le doigt ſans peſer, il eſt ſenſible, & qu'il diſparoît lorſqu'on appuye.

Le pouls eſt *Kong*, quand on le ſent ſous le doigt, tel à-peu-près qu'un trou de flûte, laiſſant une eſpece de vuide au milieu des deux extrémitez ſenſibles.

Hong,

Hong, signifie régorgeant; & *Ché*, signifie plein. *Tchin*, signifie enfoncé, profond; *Fou*, fuyant en bas & se cachant. *Siu*, c'est quand il fait sur le doigt à-peu-près la sensation qu'y feroit une goutte d'eau. *To*, c'est foible. MÉDECINE DES CHINOIS.

TEXTE.

Il faut donc s'appliquer à bien connoître les propriétez des pouls, sçavoir en tirer à propos des conclusions; après quoi, moyennant une suffisante connoissance des drogues, on peut se mêler de Médecine. Signes diagnostiques des pouls du Carpe de la main, de la jointure du carpe avec le *Cubitus*, & de l'extrêmité de celui-ci.

Le pouls du carpe est-il *Kié*, prompt? A coup sûr il y a mal de tête; s'il est *Hien*, trémuleux long, c'est cardialgie (*a*); s'il est *Kin*, trémuleux court, c'est colique; s'il est *Ouan*, lent modérément, la peau est comme endormie; s'il est *Ouei*, petit, la poîtrine a souffert du froid; s'il est *Sou*, très-précipité, il y a du feu à l'orifice de l'éstomac; s'il est *Hoa*, glissant, le sang abonde; s'il est *Sæ*, aigre, les esprits manquent. Quand il est *Hong*, régorgeant, la poîtrine & les côtez sont comme trop pleins, & le malade y sent oppression. Enfin, quand le pouls du carpe est *Tchin*, profond, enfoncé, on sent de la douleur au dos.

Quand précisément à la jointure du carpe avec le *Cubitus*, le pouls se trouve *Feou*, superficiel, & *Ouan*, modérément lent, il y a dégoût, perte d'appétit.

S'il est *Kin*, trémuleux court, il y a oppression & plénitude de matières flatueuses; ce qui est difficile à bien guérir.

Si ce pouls est *To*, foible, & *Sou*, précipité, il y a du feu dans l'éstomac.

S'il est trémuleux long, *Hien*, & *Hoa*, glissant, l'éstomac a souffert du froid.

S'il est *Ouei*, petit, le cœur est comme oppressé de plénitude.

S'il est *Tchin*, profond, enfoncé, on sent pésanteur & douleur sourde à la région du diaphragme, & cela vient de plénitude, au lieu que si ce pouls est *Siu*, mol & comme moüillé, quoiqu'il y ait enflûre dans les parties inférieures, comme depuis les reins jusqu'aux pieds, cela vient d'inanition & d'épuisement. Il faut au plûtôt songer à dissiper ces humeurs aqueuses.

Enfin si ce pouls de la jointure est *Fou*, fuyant en bas, & se cachant, il y a embarras à l'orifice de l'éstomac; il ne faut à cela qu'une purgation.

Quant au pouls de l'extrêmité du *Cubitus*, s'il est *Hoa*, glissant, & que ce soit une femme, il est clair que ses mois ne sont pas réglez; si c'est un homme, les digéstions se font imparfaitement dans les dernieres voyes.

S'il est *Fou*, fuyant en bas, les digéstions se font imparfaitement dans les prémieres voyes.

S'il est *Ouei*, petit, il y a violente colique.

S'il est *To*, foible, & *Ouan*, modérément lent, il y a excès de feu dans le ventricule, & embarras à l'orifice de l'éstomac.

S'il

(*a*) Douleur qui se sent vers l'orifice supérieur de l'éstomac, avec palpitation de cœur, envie de vomir, &c.

MÉDECINE DES CHINOIS.

S'il eſt *Tchi*, pareſſeux, très-lent, le *Tſiao* ou foyer inférieur, & l'eſtomac ont ſouffert du froid; il y a nauſée & quelquefois vomiſſement.

S'il eſt *Sæ*, aigre, il y a tenſion au ventre & quelquefois au *Scrotum*.

S'il eſt tantôt *Hien*, trémuleux long, tantôt *Kin*, trémuleux court, la douleur eſt dans le ventre même.

S'il eſt *Tchin*, profond, le mal eſt aux reins.

Enfin, s'il eſt *Siu*, mol, & comme moüillé, *Sou*, précipité, *Feou*, ſuperficiel, ou bien *Kong*, vuide au milieu, comme un tronc de flûte, les urines ſont rouges & âcres. Examinant ainſi tout avec exactitude, il eſt difficile que rien échape.

NOTES.

LES Chinois diſtinguent dans le corps, ou dans ce que nous appellons tronc, trois *Tſiao*, ou comme trois foyers de la chaleur naturelle. Le commentaire en parlera dans la ſuite.

Le texte expoſant en cet endroit les divers pouls qui ſe peuvent trouver, ſoit au carpe, ſoit à la jointure du carpe avec le *Cubitus*, ſoit à l'extrêmité du *Cubitus*, & ſpécifiant leurs indications, ne fait point la diſtinction qu'il fait en d'autres endroits entre la main gauche & la main droite; mais ſeulement la diſtinction des trois différens endroits où le pouls ſe tâte à chaque main.

Il faut ſuppoſer que, ſuivant ſon idée, la diſtinction de droite ou de gauche, qui eſt importante en tant d'autres occaſions, ne fait rien par rapport aux indications ci-deſſus marquées.

TEXTE.

Autres indications de divers battemens du pouls.

QUAND on tâte le pouls d'une femme à l'extrêmité du *Cubitus*, & qu'on l'y trouve continuement *Hoa*, gliſſant, on peut aſſûrer qu'elle eſt groſſe.

Si c'eſt à cet endroit de la main droite que vous tâtez le pouls, & que vous l'y trouviez en même tems *Hong*, régorgeant, elle eſt groſſe d'une fille.

Si c'eſt à la main gauche que cela ſe trouve, elle eſt groſſe d'un garçon.

Si le pouls ſe trouve en même tems tel aux deux bras, la femme eſt groſſe de deux enfans. Qui ſçait uſer de cette méthode, ne s'y trompe point.

Pour connoître ſi un malade rélevera de ſa maladie, il faut éxaminer avec grand ſoin le mouvement & les morules du pouls.

Si dans ſon mouvement il eſt dur & coupant, & en même tems fort vîte, comme ſi ces battemens étoient autant de coups d'une flêche ou d'une pierre réïtérez avec promptitude: s'il eſt au contraire tout-à-fait lâche, à-peu-près comme une corde qui ſe file: s'il eſt picotant comme le bec d'un oiſeau, & que tout-à-coup ce mouvement s'interrompe: s'il eſt rare, & ſemblable à ces gouttes d'eau, qui tombent quelquefois par quelque fente; de ſorte qu'il ſemble pendant du tems n'être plus; puis il recommence: s'il eſt embarraſſé, à-peu-près comme une grenoüille en certaines herbes; enſorte qu'il ſemble ne pouvoir ni avancer ni reculer: s'il

eſt

eſt frétillant, comme un poiſſon qui ſe plonge à chaque moment, puis remonte quelquefois aſſez lentement pour qu'on le croye tenir par la queüe, & cependant il s'échape. Hélas! le meilleur de tous ces pouls ne vaut rien: le Médecin eût-il la pierre philoſophale, tel malade ne rélevera pas de ſa maladie; il faut ſe réſoudre à mourir. MÉDECINE DES CHINOIS.

Mais il y a certaines maladies, où le malade, ſans avoir les pouls que nous venons de marquer, a l'entendement troublé, perd la parole, ou n'a plus qu'un filet de voix. Quelquefois même on ne peut plus découvrir aucun mouvement du pouls au carpe ni à la jointure. Si cependant à l'extrêmité du *Cubitus* le pouls eſt encore ſenſible: ſi ſes battemens & ſes morules ont à-peu-près la même étenduë, & que ce mouvement ſoit continu pendant du tems ſans changement irrégulier, quoique le malade paroiſſe aux abois, il n'en mourra pas; du moins un bon Médecin peut le ſauver. C'eſt le ſens d'un ancien texte qui dit: L'arbre eſt ſans feüilles; mais ſa racine vit encore.

Manière de tâter le Pouls.

A gauche, le cœur, les inteſtins grêles, le foye, le fiel, le rein gauche. A droite, le poûmon, les inteſtins gros, l'orifice de l'éſtomac & le ventricule, le rein droit. Rapport des parties à l'un des côtez.

COMMENTAIRE.

LE pouls du carpe de la main gauche indique ce qui regarde le cœur & les inteſtins grêles; le pouls de la jointure du même côté indique ce qui regarde le foye & le fiel: le pouls de l'extrêmité du *Cubitus* du même côté indique ce qui regarde le rein gauche & la veſſie. Car ſi le texte n'a pas exprimé la veſſie, c'eſt que cela n'accommodoit pas le vers.

NOTE.

J'AVERTIS que non ſeulement cet endroit, mais preſque tout le livre eſt en vers. Ce n'eſt proprement qu'un recüeil mal digéré de Chanſons en vers techniques.

TEXTE.

A droite au carpe, le poûmon, les inteſtins gros: à la jointure, l'orifice de l'éſtomac & le ventricule: à l'extrémité du *Cubitus*, le rein droit. Endroits auxquels les parties répondent au bras droit.

COMMENTAIRE.

IL faut ajoûter au rein droit, les trois *Tſiao* ou foyers: ſi le texte l'a omis, c'eſt que cela n'accommodoit pas le vers.

Medecine des Chinois.

NOTE.

On verra ci-après ce que c'eſt que les trois *Tſiao.*

TEXTE.

Différence du pouls d'homme & de femme.

Suivez cela en éxaminant les maladies, même des femmes. A cela près que dans les femmes le pouls du *Cubitus* en ſa ſituation naturelle & ſaine, eſt le contraire de celui des hommes.

Commentaire.

Il eſt fort dans les femmes, & foible dans les hommes: s'il ſe trouve autrement, c'eſt maladie.

TEXTE.

Circonſtances néceſſaires pour bien tâter le pouls.

Il faut de l'attention & de l'exactitude à éxaminer & à ſuivre chacun de ces pouls. Il faut que le Médecin ſoit lui-même tranquille & ſain. Pour la ſituation de ſa main, elle dépend de la ſituation où eſt celle du malade. Si celui-ci a la main tellement poſée que le dos paroiſſe, & non le dédans, il faut que le Médecin renverſe la ſienne.

De ces trois pouls, réſultent neuf *Heou.* Il faut être ſtilé à les bien diſtinguer ſous les doigts, & à s'imprimer en même tems chacun dans l'eſprit auſſi diſtinctement qu'un cachet.

Commentaire.

Le carpe, la jointure, l'extrêmité du *Cubitus*, trois endroits où le pouls ſe tâte, en y appliquant les trois plus longs doigts. Voilà ce qu'on appelle les trois pouls.

Dans chacun de ces endroits, le pouls eſt ou très-ſuperficiel, ou très-enfoncé, ou entre deux, trois fois trois font neuf. Voilà ce que le texte appelle ici les neuf *Heou.*

TEXTE.

Fonctions des inteſtins, du poûmon, & du cœur.

La fonction des gros inteſtins & des poûmons, tend à faire marcher, conduire, & évacuer. La fonction du cœur & des inteſtins grêles, tend à recevoir, contenir, & améliorer.

Commentaire.

Les gros inteſtins pouſſent & évacuent les matières groſſieres & impures. Pour le poûmon, il ne pouſſe ni n'évacuë; mais comme les gros in-

inteſtins ſont de ſon reſſort, & lui ſont comme ſoûmis, c'eſt pour cela que le texte les joint enſemble.

Médecine des Chinois.

NOTES.

Il eſt vrai, comme dit ici le commentaire, que, ſuivant la Médecine Chinoiſe, le poûmon & les inteſtins gros ſympathiſent, auſſibien que le cœur & les inteſtins grêles. Mais je trouve que le commentaire a tort de dire tout crûment que ce rapport, ou cette ſubordination, eſt l'unique raiſon pourquoi le texte fait ici mention du poûmon, quoiqu'il ne pouſſe, ni n' vacuë. Le poûmon ne tend-il pas à faire marcher le ſang, & à éva uer les phlegmes & autres matières?

Le commentaire eſt encore moins ſupportable ſur ce qu'il dit du cœur & des inteſtins grêles. Le texte peut avoir ce ſens; ſçavoir que la fonction des inteſtins grêles eſt de recevoir les alimens, pour les digérer & les tourner en chile; la fonction du cœur de recevoir ce chile, de le perfectionner, & d'en former le ſang.

TEXTE.

La fonction de l'orifice de l'éſtomac & du ventricule, qui ſont contigus l'un à l'autre, eſt de s'aider mutuellement à l'adminiſtration des cinq grains, c'eſt-à-dire, des alimens. La fonction des reins & de la veſſie eſt de filtrer, & d'évacuer les matières liquides.

Fonctions de l'orifice de l'éſtomac, du ventricule, des reins & de la veſſie.

Pour ce qu'on appelle les trois *Tſiao*, ou les trois foyers, ce ne ſont point des viſceres ſenſibles & diſtincts. On aſſigne leur ſituation par rapport aux autres parties auxquelles ils répondent.

Les trois *Tſiao*, ou foyers.

Commentaire.

On diſtingue trois *Tſiao*; le ſupérieur, celui du milieu, l'inférieur.

Le ſupérieur eſt à la région du cœur: ſon principal effet eſt de retenir & de reſſerrer: ſans lui, le cœur, le poûmon, gouverneroient-ils le ſang & les eſprits? Ou bien, gouverneroient-ils le ſang & l'air? car le caractère ſouffre ces deux ſens.

Celui du milieu eſt à la région du *Sternum*. Il ne retient, ni ne pouſſe; ſon effet eſt de cuire. Sans lui, comment l'éſtomac pourroit-il digérer les alimens?

L'inférieur eſt à la région du nombril, un pouce plus bas. Son effet eſt de ſéparer & pouſſer: ſans lui, comment le foye & les reins pourroient-ils filtrer & ſéparer les liqueurs comme ils font?

TEXTE.

Le foye & le fiel ſervent tous deux aux filtrations des humeurs. Ils ont beaucoup de communication avec les yeux, qui dépendent con-

Fonctions du foye & du fiel.

MÉDECINE DES CHINOIS.

ſidérablement de ces viſceres. Un homme éclairé, qui aura bien pénétré la ſituation naturelle, la juſte température, & le rapport des cinq parties nobles, aura beaucoup de facilité à connoître les maladies.

Endroits précis où il faut tâter les trois pou's différens.

Il y a un os qui s'éleve à la jointure du bras avec le poignet: c'eſt-là qu'il faut tâter le pouls qu'on appelle de la porte, ou de la jointure: devant cette jointure eſt ce qu'on nomme l'emboûchure d'un pouce, *Tſun keou*, le carpe. Derriere la même jointure eſt ce qu'on appelle le *Cubitus*, *Tchi*. Le carpe eſt cenſé *Yang*, le *Cubitus*, *Yn*, en langage de Médecine.

En tâtant le pouls à ces trois endroits, il faut de l'attention & de l'exactitude à bien placer les doigts juſtement où il faut, ſur le vaiſſeau.

NOTES.

Tche ſignifie l'os qui va depuis le poignet juſqu'au coude. Cette même lettre en ce même mot ſignifie auſſi un pied ou une coudée. C'eſt que l'un étoit la meſure de l'autre.

Le carpe s'appelle *Tſun keou*, qui ſignifie emboûchure, ou paſſage d'un pouce d'étenduë, parce qu'il a la dixieme partie du *Cubitus*, & qu'on appelle un pouce la dixieme partie d'un pied ou d'une coudée. Ceci eſt tiré des Chinois mêmes.

Yang & *Yn* ſont deux termes applicables & appliquez par les Chinois dans preſque toute diſtinction de deux choſes, dont l'une cede à l'autre par quelque endroit; par exemple, en perfection, en rang, &c.

TEXTE.

Différentes indications du pouls, par la diſtinction d'*Yn* & d'*Yang*.

Si vous découvrez à l'*Yang*, ou au pouls du carpe, ce qu'on appelle *Hien* *, ſoyez aſſuré qu'il y a douleur de tête.

Si vous trouvez ce même mouvement à l'*Yn*, ou au pouls de l'extrêmité du *Cubitus*, il y a douleur de ventre.

Si l'*Yang* eſt précipité, il y a envie de vomir, & douleur de tête.

Si l'*Yn* alors eſt fort petit & fort délié, il y a un mouvement d'entrailles & diarrhée.

Si l'*Yang* eſt plein, vous remarquerez le viſage rouge & bouffi.

Si l'*Yn* en même tems eſt petit & délié, il y aura de ces ſueurs malignes, qu'on dit venir à la dérobée, & commencement de phtiſie.

Quand l'*Yang* eſt plein, fort & gliſſant, il y a de l'embarras à la langue.

Si l'*Yn* eſt alors précipité, il y a du feu dans l'éſtomac, & l'haleine ſent mauvais.

Quand vous trouvez l'*Yang* petit, ſuperficiel, & foible, le cœur manque de chaleur.

Si en même tems l'*Yn* eſt gliſſant, les alimens ſe digerent mal, l'éſtomac eſt incommodé.

De-

* Un mouvement de trémulation longue, comme dans les cordes de l'inſtrument *Tſeng*.

Devant & derriere la jointure par cette ſimple diſtinction d'*Yn* & d'*Yang*, chercher ainſi les différentes indications du pouls, c'eſt une aſſez bonne méthode. MEDECINE DES CHINOIS.

NOTES.

LE commentaire donne à ces trois lignes un ſens différent de celui que porte la traduction. Il prétend qu'il faut conſidérer enſemble le devant & le derriere de la jointure, indiquez par *Yang* & *Yn*, & voir ſi cet *Yang* & cet *Yn* ſont tous deux *Yang*, ou tous deux *Yn*: & il entend par ce ſecond *Yang* un pouls ſuperficiel, haut; & par ce ſecond *Yn*, un pouls enfoncé, profond: ſi les deux ſont *Yang*; c'eſt-à-dire, ſi au carpe ou à l'extrémité du *Cubitus* le pouls eſt élevé, ſuperficiel, la ſource du mal eſt dans ce qu'on appelle *Piao*, l'extérieur, la peau, les chairs, &c: ſi au contraire les deux ſont *Yn*; c'eſt-à-dire, ſi au carpe & à l'extrémité du *Cubitus* le pouls eſt enfoncé, profond, le mal eſt dans ce qu'on appelle *Li*, par où l'on entend les cinq parties nobles, &c.

Si ce que dit ce Commentateur eſt vrai ou non, je n'en ſçais rien. Mais le texte ici n'a point ces deux ſortes d'*Yn* & d'*Yang* compliquez: il n'y eſt parlé ni de *Piao*, ni de *Li*, ni de ſuperficiel, ni de profond; & ces lignes m'ont paru n'être qu'une concluſion générale de ce qui précede. C'eſt pour cela que j'ai omis le mot *ainſi*; auquel mot près j'ai traduit le texte comme il eſt.

TEXTE.

QUAND le pouls eſt naturel, & que la ſanté eſt parfaite, dans l'eſpace d'une réſpiration, qui contient l'inſpiration & l'expiration, il y a quatre battemens; un battement de plus n'indique rien de mal: mais s'il en manque un, c'eſt défaut de chaleur naturelle; & s'il en manque deux, cela eſt mauvais. Battemens de pouls dans l'eſpace d'une réſpiration; leurs indications.

Si dans le même eſpace il y a ſix battemens, la chaleur excede: s'il y en a ſept, l'excès eſt conſidérable: & s'il y en a juſqu'à huit, le danger eſt fort grand: s'il y en a davantage, le malade expire.

Si dans l'eſpace d'une réſpiration le pouls ne bat qu'une fois, la maladie eſt dès-lors conſidérable & dangéreuſe. Mais c'eſt bien pis, quand il ne bat qu'une fois dans l'eſpace de deux réſpirations; la mort eſt prochaine.

Trop de battement vient d'excès de chaleur, & trop peu vient d'excès de froid. C'eſt une tradition conſtante de tout tems. Les dégrez en ſont marquez dans le livre des quatre-vingt-une difficultez.

Au Printems, la trémulation longue, *Hien*; en Eté, régorgement, *Hong*; en Automne, moleſſe de poil ou de plume; en Hyver, dureté de pierre. Il faut encore ſubdiviſer ces ſaiſons en *Tſie ki*.

COMMENTAIRE.

PAR la lettre *Tſie*, l'on entend ici les ſubdiviſions qu'on fait des quatre ſaiſons.

Me'decine des Chinois. saiſons. Chaque saiſon a ſix *Tsie*. Par la lettre *Ki*, l'on entend les différentes températures de l'air.

TEXTE.

Mouvement propre du pouls, appellé de l'eſtomac. Un mouvement doux & un peu lent, à-peu-près comme celui des branches d'un beau ſaule, qu'un petit Zéphire agite au Printems. Voilà ce qui eſt propre du pouls qu'on appelle de l'eſtomac, qui répond à la fin de chaque ſaiſon. Toutes ſubtiles que ſont ces diſtinctions, le Médecin appliqué non ſeulement les appercevra, mais viendra enfin à bout de n'en oublier aucune.

Expoſition des Pouls, nommez les ſept Piao.

NOTE.

C'est-à-dire, les ſept externes, parce qu'ils ſont en effet plus externes ou plus ſenſibles que les autres, dont on parlera ci-après.

TEXTE.

Le pouls *Feou*. *Feou*, c'eſt quand poſant ſimplement le doigt, ſans appuyer, on ſent le pouls, & qu'il fait à-peu-près la ſenſation que feroit une feüille d'oignonnet.

NOTE.

Je l'appelle en François, ſuperficiel.

TEXTE.

Le pouls *Kong*. *Kong*, c'eſt quand on y diſtingue comme deux extrêmitez, & comme un vuide au milieu.

NOTE.

Comme ſi on poſoit le doigt ſur un trou de flûte; cette comparaiſon eſt tirée des Chinois.

TEXTE.

Le pouls *Hou*. *Hou*, c'eſt comme quand on touche, ou qu'on remuë des perles. Elles vont & viennent aſſez vîte, étant polies & gliſſantes.

NOTE.

C'est ce que j'appelle en François, pouls gliſſant.

TEX-

TEXTE.

Me'decine des Chinois.

Che', c'eſt comme une propriété du *Feou*, ſuperficiel, & comme ſi la feüille d'oignonnet étoit ſolide & pleine en dédans. Le pouls *Ché.*

NOTE.

J'appelle en François ce pouls, plein.

TEXTE.

Hien, c'eſt comme les cordes du *Tſeng*. Le pouls *Hien.*

NOTE.

J'appelle ce pouls trémuleux long.

TEXTE.

Kin, c'eſt comme les cordes de l'inſtrument *Kin.* Le pouls *Kin.*

NOTE.

Je l'appelle trémuleux court.

TEXTE.

Hong, c'eſt quand le pouls s'éleve le plus, & que les battemens en ſont forts. Le pouls *Hong.*

NOTE.

Je l'appelle régorgeant: la lettre Chinoiſe a ce ſens.

TEXTE.

Voila les ſept *Piao* qui ſont *Yang*, & comme le bon côté d'une étoffe par rapport aux huit ſuivans, nommez *Li*, qui en ſont comme le revers, & par conſéquent *Yn.*

Expoſition des Pouls, nommez les huit Li.

NOTE.

C'est-à-dire, les internes, parce qu'ils ſont en effet plus internes & moins ſenſibles que les ſept qu'on a expoſez ci-deſſus,

Médecine des Chinois.

TEXTE.

Le pouls *Tchin.* *Tchin*, c'eſt quand pour trouver le pouls, il faut appuyer ferme.

NOTE.

Je l'appelle profond, ou enfoncé.

TEXTE.

Le pouls *Ouei.* *Ouei*, c'eſt quand ſous le doigt on le ſent petit comme un fil.

NOTE.

Je l'appelle petit.

TEXTE.

Les pouls *Ouan* & *Sæ.* *Ouan*, c'eſt quand il eſt d'une lenteur modérée.
Sæ, c'eſt quand les battemens font une impreſſion, qui a du rapport à celle d'un coûteau qui racle un bambou.

NOTE.

Je l'appelle aigre. La lettre Chinoiſe ſignifie proprement âpre.

TEXTE.

Le pouls *Tchi.* *Tchi*, c'eſt quand il vient très-lentement, & comme en cachette.

NOTE.

Je l'appelle pareſſeux ou tardif.

TEXTE.

Le pouls *Fou.* *Fou*, c'eſt quand il fuit, pour ainſi dire, en bas, & qu'il eſt comme caché ſous les os : enſorte qu'il faut peſer fortement pour le découvrir, & qu'alors il eſt encore bien peu marqué.

NOTE.

Je l'appelle fuyant en bas. La lettre Chinoiſe ſignifie ſe baiſſer.

TEXTE.

Le pouls *Siu.* *Siu*, c'eſt quand il fait la ſenſation que feroit une goutte d'eau qu'on toucheroit.

NOTE

NOTE.

Médecine des Chinois.

Je l'appelle mol, & comme fluide.

TEXTE.

To, c'eſt quand en appuyant médiocrement on le ſent, mais d'une manière qui eſt peu marquée, & qui fait à-peu-près la ſenſation d'une étoffe uſée qu'on toucheroit, & qu'appuyant un peu plus ferme, on ne le ſent plus. Le pouls *To*.

Expoſition des Pouls, dits les neuf Tao, *ou les neuf manières.*

Tchang, c'eſt quand on le ſent comme un bâton, ou le manche d'une lance. Le pouls *Tchang*.

NOTE.

Je l'appelle long; c'eſt le ſens de la lettre.

TEXTE.

Toan, c'eſt quand on le ſent comme un point preſque indiviſible. Le pouls *Toan*.

NOTE.

Je l'appelle court, c'eſt le ſens de la lettre.

TEXTE.

Hiu, c'eſt toutes les fois que poſant ſimplement & légerement le doigt, on ne découvre point le pouls. Le pouls *Hiu*.

NOTE.

La lettre *Hiu* ſignifie vuide; je le nomme ainſi.

TEXTE.

Tsou, c'eſt quand on le ſent ſerré, & paſſant avec peine, ſurtout au carpe. Les pouls *Tsou*, & *Kié*.

Kié, c'eſt quand étant d'ailleurs un peu lent, on trouve qu'il ſemble comme s'arrêter quelquefois.

NOTE.

Je le nomme embarraſſé.

MEDECINE DES CHINOIS.

TEXTE.

Le pouls *Tai.* *TAI*, c'eſt quand on trouve que tout-à-coup il s'arrête, & a de la peine à revenir.

NOTE.

AILLEURS on explique différemment ce *Tai.*

TEXTE.

Le pouls *Sié.* *SIE'*, c'eſt quand il eſt très-fin, très-délié, & ſe ſent comme un ſimple cheveu.

NOTE.

JE le nomme délié.

TEXTE.

Le pouls *Tong.* *TONG*, c'eſt quand la ſenſation qu'il fait, a rapport à celle que font des pierres qu'on touche dans l'eau.

NOTE.

JE le nomme mobile; c'eſt la ſignification de la lettre *Tong.*

TEXTE.

Le pouls *Ké.* *KE'*, c'eſt quand on le ſent comme on ſentiroit la peau d'un tambour ferme & unie.

NOTE.

AILLEURS ce pouls s'appelle dur, & je le nomme ainſi.

TEXTE.

IL faut bien diſtinguer ces neuf façons, & ce n'eſt pas choſe fort aiſée.

NOTES.

ON m'a aſſûré qu'aujourd'hui preſque aucun Médecin Chinois n'éxamine ces neuf manières. Ils ſe bornent aux ſept pouls, nommez *Piao*, & aux huit, nommez *Li;* encore y en a-t-il beaucoup qui y renoncent, ſe contentant de juger comme ils peuvent, de la maladie, par l'élevation ou la profondeur du pouls & par ſa lenteur ou ſa vîteſſe.

Dans la ſuite de ce livre, on revient à l'explication de tous ces pouls, & on donne à quelques-uns un autre nom qu'ils n'ont pas ici, & une explica-

plication différente pour les termes, quoiqu'à-peu-près la même pour le ſens. Ces differences & ces redites peuvent ſeulement faire juger que ce livre n'eſt point d'une ſeule main, mais une pure compilation. MEDECINE DES CHINOIS.

Indications de ces divers Pouls.

LE ſuperficiel, *Feou*, indique ventoſitez. Le *Kong*, qui a deux extrêmitez ſenſibles, & comme un vuide au milieu, indique défaut de ſang. Indications des pouls *Feou* & *Kong*.

N O T E.

LE texte n'exprime point ſi c'eſt défaut ou trop de ſang. C'eſt d'après le commentaire que je le détermine en traduiſant.

T E X T E.

LE gliſſant, *Hoa*, indique abondance de phlegmes. Indications des autres pouls.

Le plein, *Ché*, indique chaleur.

Le trémuleux long, *Hien*, laſſitude.

Le trémuleux court, *Kin*, douleur aiguë.

Le régorgeant, *Hong*, trop de chaud.

Le petit, *Ouei*, trop de froid ; l'un & l'autre indique obſtruction dans le bas ventre.

Le profond, *Tchin*, indique douleur qui vient d'air intercepté, ou bien qui vient de l'interruption du cours des eſprits. Le Chinois ſouffre ces deux ſens.

Le pouls lent, *Ouan*, quand il ne le doit pas être, indique eſpece de rhumatiſme ſur la poîtrine.

Le pouls aigre, *Sæ*, indique ſtérilité ou diſpoſition à cela, tant dans les hommes que dans les femmes.

Le pareſſeux, *Tchi*, marque défaut de chaleur interne.

Le fuyant en bas, *Fou*, indique obſtruction conſidérable, qui ferme, pour ainſi dire, les paſſages au ſang.

Le mol ou fluide, *Siu*, indique ſueurs ſpontanées, & diſpoſition à la phtiſie.

Le foible, *Yo*, marque un grand épuiſement & des douleurs ſourdes, comme dans les os.

Le long, *Tchang*, indique que les eſprits ſont en bonne quantité & en bon ordre.

Le court, *Toan*, indique qu'ils manquent, ou ſont troublez.

Quand le pouls eſt délié comme un cheveu, c'eſt ſigne que les eſprits manquent.

Quand il eſt *Tai*, changeant, ils ſont en déſordre.

Le pouls embarraſſé, ſerré, & comme à l'étroit, *Tſou*, indique chaleur exceſſive.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Le pouls étant vuide, *Hiu*, ſuivent ordinairement de grandes pertes de ſang. Il eſt accompagné de vaines frayeurs & de mouvemens convulſifs.

Le précipité, *Sou* *, indique des inquiétudes d'un autre genre, & délire; dès-lors la maladie eſt conſidérable & dangéreuſe.

Le pouls dur, *Ké*, indique perte de ſemence dans les hommes, & perte de ſang dans les femmes.

N O T E.

ON omet dans ces indications le pouls embarraſſé, *Kié*, & le mobile, *Kong*; je ne ſçais pourquoi.

COMMENTAIRE.

QUAND un malade a le pouls long, *Tchang*, ſurtout s'il eſt en même tems un peu lent, la maladie eſt communément facile à guérir; au contraire, dans preſque toutes les maladies, le pouls court, *Toan*, indique du danger, & de la difficulté à bien guérir.

TEXTE.

La reſſemblance & différence des divers Pouls.

Reſſemblance du pouls *Feou* avec les pouls *Kong*, *Hong*, & *Hiu*.

LE pouls ſuperficiel, *Feou*, reſſemble au pouls nommé *Kong*; à cela près que celui-ci eſt comme vuide par le milieu, celui-là non. Le ſuperficiel, *Feou*, a auſſi de la reſſemblance avec le régorgeant, *Hong*. Ils different par le plus ou le moins de force; le régorgeant en a beaucoup, le ſuperficiel aſſez peu. Le ſuperficiel, *Feou*, a quelque eſpece de rapport même avec le pouls vuide, *Hiu*, en ce que l'un & l'autre font ſur le doigt une ſenſation légere; mais cela vient de cauſes bien différentes, c'eſt manque de force dans le pouls vuide, au lieu que dans le ſuperficiel, cela vient de ce qu'on n'appuye pas, le pouls étant eſſentiellement tel, qu'en poſant le doigt ſans preſſer, on le ſent, & qu'il diſparoît, ſi l'on le preſſe.

Du pouls *Hoa* avec les pouls *Tong* & *Sou*.

Le pouls gliſſant, *Hoa*, & le mobile, *Tong*, ont un rapport, tel à-peu-près qu'en ont des perles qu'on remuë dans un vaſe, & des pierres qu'on remuë dans l'eau. L'un eſt plus diſtinct que l'autre. Le gliſſant, *Hoa*, a auſſi du rapport avec le précipité, *Sou*; mais le précipité, *Sou*, a plus de battemens dans le même eſpace d'une réſpiration.

Des pouls *Ché* & *Ké*.

Le plein, *Ché*, reſſemble aſſez au dur, *Ké*, mais le dur ne change point, ſoit qu'on appuye plus ou moins: au lieu que le plein devient plus fort & plus long, ſi l'on appuye le doigt plus ferme.

Des pouls *Hien* & *Kin*.

Le trémuleux long, *Hien*, & le trémuleux court, *Kin*, ont du rapport. Celui-ci exprime le caractère eſſentiel de trémulation qui leur eſt commun: celui-là exprime ſon état de plus grande force.

Le

* On ne l'a point mis ci-devant dans les neuf manières.

Le régorgeant, *Hong*, & le grand ou fort, *Ta*, ſe reſſemblent entierement; mais le régorgeant, *Hong*, quoiqu'on appuye ferme, conſerve toûjours ſa force, ce qui n'arrive pas toutes les fois que le pouls eſt fort, *Ta*. Methode des Chinois.

Le petit, *Ouei*, & l'aigre, *Sæ*, ont quelque rapport, mais l'aigre eſt plus court & plus pareſſeux que le petit: *Sié*, le délié ou le fin, eſt proprement le petit, *Ouei*, devenu fin comme un petit poil ou duvet. Des pouls *Ouei*, *Sæ* & *Sié*.

Le profond, *Tchin*, & le fuyant, *Fou*, ont grand rapport. Le dernier a plus de profondeur, ou plus de difficulté à ſe découvrir. Des pouls *Tchin* & *Fou*.

Le lent, *Ouan*, & le pareſſeux, *Tchi*, different ſeulement en ce que le prémier a une lenteur modérée en comparaiſon de l'autre. Le pareſſeux, *Tchi*, & l'aigre, *Sæ*, ont de la reſſemblance: mais le pareſſeux, *Tchi*, dans l'eſpace d'une réſpiration, n'a que trois battemens: au lieu que l'aigre, *Sæ*, a auſſi le quatrieme, quoiqu'un peu embarraſſé. Des pouls *Ouan* & *Tchi*, & de ce dernier avec le pouls *Sæ*.

Le foible, *To*, & le mollaſſe, *Siu*, ſe reſſemblent fort. Ce dernier eſt mince, mol, & comme moüillé. Le prémier n'a que ce qu'il faut pour être encore ſenti ſous le doigt.

Les trois pouls ci-deſſus nommez *Kié*, *Tſou*, *Tai*, l'embroüillé, le ſerré, le changeant, dans la reſſemblance qu'ils ont, ont auſſi leur différence. La voici. Le prémier a une juſte lenteur, au lieu que le ſecond eſt précipité. Le ſecond a des morules peu réglées; celles du troiſieme le ſont. Le pouls éparpillé, *San*, reſſemble au pouls nommé *Ta*, le grand. La différence eſt que le prémier eſt plus lâche, plus lent, & tout au déhors; au lieu que le ſecond a même en dédans quelque conſiſtence. Différence des pouls *Kié*, *Tſou* & *Tai*, de même que des pouls *San* & *Ta*.

NOTE.

L'EXPOSITION des pouls qui eſt ci-deſſus, n'a point le pouls nommé *San*, l'éparpillé. Il me paroît clair que ces Chanſons ſont de différens Auteurs.

TEXTE.

Sept avis au Médécin qui doit tâter le Pouls.

1°. IL faut qu'il ſoit dans une diſpoſition d'eſprit tranquille.

2°. Qu'il ait toute l'application poſſible, éloignant juſqu'à la moindre diſtraction. Circonſtances qu'un Médecin doit obſerver pour bien tâter le pouls.

3°. Que quant au corps, il ſoit auſſi dans un état de tranquillité, enſorte qu'il ſente ſa réſpiration libre & réglée.

4°. Qu'enſuite poſant doucement les doigts, & touchant légerement la peau aux endroits ſuſdits, il éxamine ce qui regarde les ſix *Fou*.

5°. Cela fait; qu'il appuye davantage, preſſant médiocrement les chairs ſous les doigts, pour éxaminer comment va ce pouls qu'on appelle le pouls de l'éſtomac, dont la ſituation, dit le commentaire, doit répondre à la température modérée des quatre ſaiſons.

6°. Qu'il

MÉDECINE DES CHINOIS.

6°. Qu'il appuye enſuite aſſez fort, pour ſentir les os, & qu'il examine ce qui regarde les cinq *Tſang*.

7°. Qu'il éxamine la vîteſſe & la lenteur du pouls, & ſi le nombre de ſes battemens eſt plus ou moins grand qu'il ne doit l'être dans l'eſpace d'une réſpiration.

NOTE.

LES cinq *Tſang* ſont le cœur, le foye, l'orifice de l'éſtomac, les poûmons, les reins. Les ſix *Fou* ſont les inteſtins gréles, la véſicule du fiel, le ventricule, les gros inteſtins, la veſſie, & ce qu'on appelle les trois *Tſiao*, les trois foyers, ou les trois étuves.

TEXTE.

Sept ſortes de Pouls qui indiquent danger de mort.

Le pouls *Fou foe*, ou *Tong Tu tſiang*.

QUAND ſous les doigts on ſent le pouls boüillonnant ſans règle, comme l'eau ſur un grand feu: ſi c'eſt le matin qu'on tâte le pouls, on peut aſſûrer que le malade mourra le ſoir; c'eſt-à-dire, que le malade a fort peu de tems à vivre.

Le pouls *Tu tſiang*.

La mort n'eſt guères moins prochaine, ſi l'on ſent le pouls comme un poiſſon, dont la tête eſt arrêtée, & ne peut ſe mouvoir, mais dont la queüe frétille fort & ſans grande règle, la cauſe du mal eſt dans les reins.

Le pouls *Pié lié*.

Quand le pouls, après avoir battu précipitamment, change tout-à-coup, & devient tardif & fort pareſſeux à revenir, il y a auſſi danger de mort, mais il eſt un peu moins preſſant.

Le pouls *Tan ché*.

Si le pouls par la dureté de ſes battemens reſſemble en quelque ſorte à une bale de pierre ou de terre ſéche, pouſſée par une arbalête, les poûmons & l'éſtomac manquent d'eſprits, & ce n'eſt pas un épuiſement paſſager; il vient de longue main.

Le pouls *Vou leou & Kiai ſo*.

De même ſi le pouls vient comme ces gouttes d'eau qui tombent dans les maiſons par quelque fente, ou par quelque petit trou qui ſe trouve au toît, & que dans ſon retour il s'éparpille & ſe broüille à peu-près comme les cordons d'une corde qui s'éffile, les os ſont deſſéchez juſqu'à la moëlle.

Le pouls *Hia yeou*.

De même ſi le mouvement du pouls à l'extrémité du *Cubitus*, aux deux bras, reſſemble à l'allure d'une grenoüille embarraſſée dans les herbes, ou à celle d'un crapaud, la mort en tous ces cas eſt certaine.

Le pouls *Tchin tſo*.

Si le mouvement du pouls reſſemble aux picotemens précipitez du bec d'un oiſeau, il y a défaut d'eſprits dans l'éſtomac, & l'on doit conclure que le cœur fait mal ſes fonctions, & que le ſang n'eſt pas bien conditionné.

COMMENTAIRE.

LES pouls qui indiquent danger de mort ne ſe bornent pas à ſept. Il y

y en a bien davantage : je vais les indiquer pour une plus ample inſtruction de ceux qui s'appliquent à ces matières.

Le prémier de ces pouls s'appelle *Fou foe*, boüillon de marmite, ou bien *Tong ſiuen*, ſource boüillante ; c'eſt quand le pouls ſemble toûjours ſortir au déhors, à-peu-près comme les bouteilles qui s'élevent ſur une liqueur boüillante. Quand le pouls d'un malade eſt dans cet état, il ne paſſera pas le jour ; il eſt inutile de lui donner des remedes.

Le ſecond s'appelle *Feou ho*, union ou continuité de flots ; c'eſt quand le battement poſtérieur empiete, pour ainſi dire, ſur celui qui a précédé ; à-peu-près comme quand un flot gagne ſur un autre, avant que le prémier ſoit applani.

Le troiſieme s'appelle *Tan che*, pierre, ou bale d'arbalête ; c'eſt quand le pouls ſortant comme d'entre les os, vient donner ferme & ſec contre les doigts.

Le quatrieme s'appelle *Tchio tſo*, picotement d'oiſeau ; c'eſt quand le pouls vient frapper trois ou cinq fois d'une manière dure & aiguë contre les doigts, puis ceſſe du tems, & revient de la meme manière, à-peu-près comme un oiſeau qui mange du grain.

Le cinquieme s'appelle *Vou leou*, fente par où l'eau dégoûte dans une maiſon ; c'eſt quand après avoir ceſſé du tems, le pouls donne un battement foible, comme une petite goutte qui ſe gliſſe par une fente. Ce pouls & le précédent indiquent que l'éſtomac, le cœur, & les poûmons ſont très-mal affectez.

Le ſixieme s'appelle *Kiai ſo*, corde qui ſe défile ; c'eſt quand le pouls éparpillant, ſe broüille de telle ſorte, qu'on ne le ſent point revenir à aucun mouvement réglé. Alors les cinq *Tſang* ſont mal affectez.

Le ſeptieme s'appelle *Tu tſiang*, frétillement de poiſſon ; c'eſt quand les battemens du pouls étant la plûpart ſuperficiels, il s'y en mêle de profonds ; on le ſent, puis on ne le ſent plus, on ne ſçait ce qu'il devient ; les reins ne font plus leurs fonctions.

Le huitieme s'appelle *Hia yeou*, allûre de crapaud ; c'eſt lorſque tâtant le pouls doucement, on ne le ſent point pendant du tems, parce qu'il eſt profond, *Tchin*, & tout-à-coup on ſent venir un battement ſuperficiel, *Feou*, mais foible, qui ceſſe auſſitôt, & après un tems conſidérable revient de même. L'éſtomac & ſon orifice ſont très-mal affectez.

Le neuvieme s'appelle *Yen tao*, & quelquefois *Siun tao*, coups de couteaux qui ſe ſuivent ; c'eſt quand le pouls étant fin & délié comme un fil de ſoye, a cependant des battemens durs & coupans, comme ſeroient des coups de la pointe d'un couteau ou d'une aiguille.

Le dixieme s'appelle *Tchouen teou*, pois roulans, c'eſt quand les battemens ſont aſſez forts, très-courts, durs & aigres ; les eſprits des *San yuen*, ou trois principes, manquent abſolument.

N O T E.

Je n'ai point encore vû dans aucun livre ce qu'il faut entendre par ces trois principes, *San yuen.*

Médecine des Chinois.

Suite du Commentaire.

Le onzieme s'appelle *San yé*, feüilles éparpillées; c'eſt quand le mouvement du pouls imite les feüilles qui tombent des arbres par intervalles non réglez.

Le douzieme s'appelle *Ouei tou*, terre qu'on y jette; c'eſt quand on trouve dans le mouvement du pouls de la dureté & du vuide en même tems. *Ouei tou*, eſt un ſecond nom du pouls nommé *Ké*, expliqué ailleurs.

Le treizieme s'appelle *Hiuen yong*, profond & dangéreux apoſtume; c'eſt quand en tâtant le pouls, l'on ſent ſous les doigts comme les élancemens d'un apoſtume qui a peine à meurir.

Le quatorzieme s'appelle *Yn yuen*, comme une pillule bien ronde; c'eſt quand le pouls eſt ſi gliſſant, que ſi les doigts ne portent bien droit deſſus, il s'échape.

Le quinzieme s'appelle *Yu kiong*, comme un pilon; c'eſt quand les battemens ſont en même tems très-élevez & très-pleins.

Le ſeizieme s'appelle *Ju tchoui*, comme l'haleine d'un homme qui ſouffle; c'eſt quand le pouls paroît comme toûjours ſortir au déhors, & ne jamais rentrer.

Le dix-ſeptieme s'appelle *Pié liè*, roulade de tonnerre; c'eſt lorſque le pouls étant d'abord aſſez tranquille, tout-à-coup viennent quelques battemens précipitez; puis le pouls diſparoît à-peu-près comme un léger orage qui ſe diſſipe.

Il y a encore le pouls nommé *Y*, débordant; c'eſt quand au carpe, le ſang, au lieu d'aller ſon chemin, ſemble s'en détourner, & monter ſur ce qu'on appelle *Yu tſi*, qui eſt l'extrêmité par laquelle le prémier & plus gros os du pouce tient au carpe.

Enfin il y a le pouls *Fou*, retournant; c'eſt quand le ſang, au lieu de paſſer à ſon ordinaire avec liberté par la jointure du carpe & du *Cubitus*, retournant, pour ainſi dire, en arriere, rend le pouls gliſſant, *Hoa* & *Hong*, à l'extrêmité du *Cubitus*. Ce pouls ſe nomme auſſi quelquefois en Chinois *Koan ke*, grille au paſſage; ſans doute pour exprimer le paſſage embarraſſé.

Inſtruction pour tâter le Pouls.

TEXTE.

A quelle main il faut tâter le pouls.

Celui qui doit tâter le pouls étant lui-même dans une ſituation de corps & d'eſprit tranquille, prend la main gauche du malade, ſi c'eſt un homme; la droite, ſi c'eſt une femme.

NOTE.

J'ai vû pluſieurs Médecins tâter le pouls des hommes aux deux bras.

TEXTE.

Manière d'appli-

Il commence par placer le doigt du milieu exactement ſur la jointure du

du carpe avec le *Cubitus*, puis les deux doigts, ſes voiſins, chacun de ſon côté. Il faut d'abord appuyer peu, puis un peu plus, enfin beaucoup, & s'aſſûrer bien que les doigts ſont ajuſtez comme il faut; après quoi il peut procéder à l'éxamen du pouls dans les trois endroits marquez, mettant pour principe, que quand le pouls eſt réglé, il a dans le tems d'une inſpiration & d'une expiration quatre battemens, ou tout au plus cinq.

Médecine des Chinois.

quer les doigts.

Il faut auſſi ſe bien rappeller quelle doit être la ſituation naturelle & ſaine des pouls capitaux; ſçavoir, du pouls de la ſaiſon, du pouls dit de l'éſtomac, & du pouls propre de chacun des cinq *Tſang* & des ſix *Fou*, pour paſſer à l'éxamen du pouls de la maladie.

Diſtinctions à faire par rapport aux pouls.

Dans tout le Printems les trois pouls de chaque bras tiennent naturellement du *Hien*, trémuleux long. Dans l'Eté ils tiennent du *Hong*, régorgeant. Tout le tems de l'Automne ils tiennent du *Feou*, ſuperficiel: & tout l'Hyver ils tiennent du *Tchin*, profond.

Pouls propre de chaque ſaiſon.

Quant au pouls de la fin de toutes les ſaiſons, dit communément le pouls de l'éſtomac, c'eſt un pouls d'une lenteur égale & médiocre, & qui ſe fait ſentir quand on appuye médiocrement.

Pouls de l'éſtomac.

Pour les pouls naturels & ſains, propres de chacun des *Tſang*, & de chacun des *Fou*, les voici: celui du cœur, *Feou*, *Ta*, *San*, ſuperficiel, fort, & s'éparpillant; celui des poûmons, *Feou*, *Sæ*, *Toan*, ſuperficiel, aigre, & court; celui du foye, *Hien*, *Tchang*, *Ho*, trémuleux long, mais aſſez égal; celui de l'éſtomac, *Ouan*, *Ta*, *Tun*, médiocrement lent, fort, & ferme; celui des reins, *Tchin*, *Tuen*, *Hoa*, enfoncé, mol, & gliſſant. Voilà les propriétez naturelles de ces pouls.

Propriétez naturelles des pouls de chacun des *Tſang*.

Quand on les trouve ainſi, & dans un juſte tempérament, c'eſt ſanté. S'il y a en chacun du trop, ou bien du trop peu, c'eſt maladie.

Quand on trouve qu'il y a du trop & que le pouls bat avec violence & plénitude, la maladie eſt dans les déhors. Quand on trouve du trop peu, & que le pouls devient petit, *Ouei*, & comme vuide, *Hiu*, le mal eſt au-dédans.

Comment on connoit ſi le mal eſt dans les déhors, ou au-dédans.

N O T E.

Ni le texte, ni le commentaire ne déterminent ce qu'il faut entendre ici par les déhors & les dédans. Je l'ai indiqué ci-devant, & cela reviendra dans la ſuite.

T E X T E.

Quand le ſujet a le carpe long, il n'eſt pas beſoin d'y mettre le doigt à pluſieurs répriſes: mais il faut le faire à bien des répriſes très-près l'une de l'autre, quand c'eſt un ſujet dont le carpe eſt court.

Diſtinction a faire.

A chaque fois qu'on met le doigt, il y a encore trois manières à diſtinguer: car ou l'on touche ſimplement d'une manière très-légere; ou l'on appuye d'une manière forte, ou bien l'on garde un milieu. En toutes ces circonſtances, éxaminez comment le pouls ſe comporte, afin de découvrir où eſt le ſiége de la maladie.

Trois manières de tâter le pouls.

Il faut de plus éxaminer dans le pouls ce qui s'appelle monter, déſcendre,

Obſervations neceſſaires.

MÉDECINE DES CHINOIS.

dre, venir, ſe retirer, battre, ceſſer. Par rapport au pouls, aller de l'extrémité du *Cubitus* au carpe, s'appelle monter; du carpe au *Cubitus*, s'appelle déſcendre. Dans le prémier, l'*Yn* produit l'*Yang*, & dans le ſecond, l'*Yang* produit l'*Yn*.

N O T E.

JE traduis mot à mot; mais j'avoüe que je n'entens pas bien cet endroit.

T E X T E.

Autres choſes à rémarquer.

SORTIR comme d'entre les os & les chairs juſqu'à la peau, cela s'appelle venir : de la peau ſe renfoncer comme entre les os & les chairs, c'eſt ce qu'on appelle ſe retirer. Enfin ſe faire ſentir, s'appelle battre; ne ſe point faire ſentir, s'appelle ceſſer.

Il faut encore avoir égard à ce qu'on appelle *Piao*, le déhors, ce qui eſt ſenſible, & *Li*, le dédans, ce qui eſt moins ſenſible; à ce qu'on appelle *Hiu*, inanition, & *Ché*, réplétion.

Explication du *Piao* & du *Li*.

Ce qu'on appelle *Piao*, le déhors, ou ce qu'il y a de plus ſenſible, eſt *Yang*, par rapport à ce qu'on nomme *Li*, le dédans, ou ce qui eſt moins ſenſible; tels ſont les ſix *Feou*, par exemple, à l'égard des cinq *Tſang*.

Toute altération & tout dérèglement qui réſide dans les vaiſſeaux & dans les chairs, ſans avoir affecté le ventricule, un des ſix *Fou*, ni les *Tſang*, ſe réduit auſſi à ce qu'on appelle *Piao*, mal externe, plus apparent, & plus ſenſible.

Mais les dérèglemens d'eſprits cauſez par les ſept paſſions, qui ſont comme concentrez dans le cœur & dans le ventre, ſans ſe pouvoir ſurmonter & s'appaiſer, auſſibien que tous les maux cauſez par la quantité ou la qualité des alimens qui ſéjournent dans les *Fou* & les *Tſang*, ſans ſe bien évacuer par les voyes ordinaires, tout cela ſe réduit à ce qu'on appelle *Li*, l'intérieur, ce qu'il y a de moins apparent & de moins ſenſible.

Hiu, ou inanition.

Ce qu'on appelle *Hiu*, inanition : c'eſt quand les eſprits vitaux & primigéniaux étant comme totalement diſſipez, il n'y a preſque plus de force.

Ché, ou réplétion.

Ce qu'on appelle *Ché*, réplétion, ce n'eſt pas vigueur & abondance d'eſprits vitaux & primigéniaux; bien loin de là; c'eſt au contraire abondance d'humeurs peccantes qui l'emporte ſur ces eſprits.

Ainſi dans ce qu'on appelle *Hiu*, inanition, il faut tendre à réparer les eſprits, & dans ce qu'on nomme *Ché* réplétion, on tend à évacuer ce qui péche & met le déſordre.

Règles pour tâter le pouls.

Il faut de l'épikie en tâtant le pouls. On donne pour règle, d'appuyer peu dans l'éxamen de ce qui regarde les ſix *Fou*; d'appuyer beaucoup plus dans l'éxamen de ce qui regarde les cinq *Tſang*. Suivant cette règle priſe en rigueur, les pouls *Yang* ont tous rapport aux cinq *Tſang*.

N O T E.

PAR *Yang*, l'on entend ici extérieurs, ſuperficiels, ſenſibles; & par *Yn*, profonds, cachez, moins ſenſibles.

TEX-

TEXTE.

Médecine des Chinois.

Mais en ceci, comme en preſque tout le reſte, il y a ſouvent dans l'*Yn* un peu de l'*Yang*, & dans l'*Yang* un peu de l'*Yn*. Il y a des pouls *Feou*, ſuperficiels, hauts, ſenſibles, qui ont rapport aux *Tſang*, & il y en a de *Tchin*, profonds, cachez, moins ſenſibles, qui ont du rapport aux *Fou*. C'eſt pourquoi il faut uſer de critique & d'épikie. Rapports de pluſieurs pouls différens.

Pronoſtics par le Pouls en diverſes maladies.

Dans les maladies malignes & contagieuſes chaudes, quand le malade ſent une ſechereſſe ardente, accompagnée d'inquiétude & de mouvemens forts, mais déréglez. Si le pouls eſt *Feou ta*, ſuperficiel & fort, c'eſt bon ſigne, le malade en peut réchaper. Dans les maladies malignes, & contagieuſes chaudes.

S'il arrive qu'il tienne des diſcours extravagans, qu'il y ait diarrhée, & que le pouls ſoit *Hiu ſiao*, vuide, & petit, cela eſt mortel.

Dans les enflures de ventre, le pouls *Feou ta*, ſuperficiel, fort, eſt bon. Le *Hiu ſiao*, vuide, petit, eſt mortel. Enflures de ventre.

Dans les fiévres malignes, ſoit qu'elles procedent de chaud, ou de froid, le pouls *Hong ta*, régorgeant & fort, eſt bon. Le *Tchin ſié*, profond & délié, eſt mortel. Fiévres malignes.

Dans la maladie *Siao ko*, ſoif & faim déréglée, le pouls *Sou ta*, précipité & fort, eſt bon. Le *Hiu ſiao*, vuide & petit, eſt mortel. Maladie *Siao ko*.

Dans les hémorrhagies de nez, le pouls *Tchin ſié*, profond & délié, eſt bon. Le *Feou ta*, ſuperficiel & fort, eſt mortel. Hémorrhagie de nez.

Dans la courte haleine, le pouls *Feou hoa*, ſuperficiel & gliſſant, eſt bon. Le *Toan ſæ*, court & aigre, eſt mortel. Courte haleine.

Dans les diarrhées & dyſenteries, le pouls *Ouei*, petit, eſt bon. Le *Feou hong*, ſuperficiel & régorgeant, eſt mortel. Diarrhée & dyſenterie.

Dans les hydropiſies aqueuſes, le pouls *Feou hong*, ſuperficiel & régorgeant eſt bon: le *Tchin ſié*, profond & délié, eſt mortel. Hydropiſie aqueuſe.

Dans les cardialgies, le pouls *Tchin ſié*, profond & délié, eſt bon. Le *Feou ta*, ſuperficiel & fort, eſt mortel. Cardialgie.

Dans les enflures ſuperficielles *, le pouls *Feou tſin*, ſuperficiel & net, eſt bon. Le *Ouei ſié*, petit & délié, eſt mortel. Enflure.

Dans les crachemens de ſang, le pouls *Tchin yo*, profond & foible, eſt bon. Le *Ché'ta*, plein & fort, eſt mauvais. Crachement & vomiſſement de ſang.

Si le vomiſſement eſt de ſang, le pouls *Tchin ſié*, profond & délié, eſt bon. Le *Feou hong ché ta*, ſuperficiel, régorgeant, plein, fort, eſt mauvais.

Dans la toux, le pouls *Feou ſiu*, ſuperficiel & molaſſe, eſt bon. Le *Tchin fou*, profond & fuyant en bas, eſt mauvais. Toux.

Dans une femme nouvellement accouchée, le pouls *Ouan hoa*, médiocre- Femme accouchée.

* Peut-être entend-on celles que cauſent l'air ou les vents intercutaires.

Médecine des Chinois.

crement lent & gliſſant, eſt bon. Le *Ta hien ſou*, fort, trémuleux, précipité, eſt mortel.

Dans les réplétions internes, le pouls *Hong ché*, régorgeant, plein, eſt bon. Le *Tchin ſié*, enfoncé & délié, eſt mauvais.

Flux opiniâtre.

Dans les diarrhées ou flux opiniâtres, le pouls *Ouei ſié*, petit & délié, eſt bon. Le *Feou hong*, ſuperficiel & régorgeant, eſt mortel.

Grandes ſueurs.

Dans les ſueurs démeſurées, le pouls *Hiu ſiao*, vuide & petit, eſt bon. Le *Hien tſou ki*, trémuleux, ſerré, prompt, eſt mauvais.

Intempéries chaudes.

Dans les intempéries chaudes après l'enfantement, le pouls *Ouan hoa*, médiocrement lent & gliſſant, eſt bon. Le *Hien ki*, trémuleux & vîte, eſt mortel.

Epuiſement interne.

Dans les épuiſemens internes, le pouls *Tchin ſié*, profond & délié, eſt bon. Le régorgeant & fort, *Hong ta*, eſt mauvais.

Epuiſemens doubles.

Dans les épuiſemens qui ſont en même tems internes & externes, le pouls *Ché hoa*, plein & gliſſant, eſt bon. Le *Tchin ſié*, profond & délié, eſt mauvais.

Maladie *Ho loan*.

Dans la maladie nommée *Ho loan* *, le pouls *Feou hong*, ſuperficiel & régorgeant, eſt bon. Le *Sié ouan*, délié & lent, eſt mortel.

Playes.

Dans les playes cauſées par le fer, le pouls *Ouei ſié*, petit & délié, eſt bon. Le *Tſou ki*, ſerré & vîte, eſt mortel.

Phtiſie.

Dans la phtiſie, le pouls *Feou hoa*, ſuperficiel & gliſſant, eſt bon. Le *Tſou ta*, ſerré & fort, eſt mortel.

Apopléxie.

Dans l'apopléxie ſubite, le pouls *Kin ſié*, trémuleux court & délié, eſt bon. Le *Feou ta*, ſuperficiel & fort, eſt mortel.

Obſtructions.

Dans les obſtructions conſidérables des inteſtins, le pouls *Hoa ta*, gliſſant & fort, eſt bon. Le pouls *Sæ ſié*, aigre & délié, eſt mauvais.

Examen néceſſaire pour connoître la maladie.

Juger par l'éxamen des trois pouls de chaque bras, ſi la maladie vient de *Hiu*, inanition, épuiſement, ou défaut d'eſprits & de ſang, ou bien ſi elle vient de *Ché*, plénitude d'humeurs peccantes, & ſi elle réſide en ce qu'on appelle *Piao*, le deſſus, les dehors **, ou bien en ce qu'on appelle *Li*, le deſſous, l'intérieur †.

Obſervation à faire à cet égard.

Dans cet éxamen, l'on n'employe ici que la diſtinction des deux ſortes de pouls, *Feou* & *Tchin*, ſuperficiel & profond. Le prémier répondra à ce qu'on appelle *Piao*; le ſecond à ce qu'on nomme *Li*. On fera préſider le pouls du carpe à la région du cœur & des poûmons, comme ſupérieur; le pouls de la jointure à la région du foye & de l'éſtomac; le pouls de l'extrêmité du *Cubitus* à la région des reins, des inteſtins, tant gros que grêles, &c.

Manière de juger par le pouls du carpe du bras gauche du ſiége & des accidens du mal.

Suivant cette méthode on expoſe d'abord ce qui eſt de la dépendance du pouls du carpe du bras gauche.

Quand la maladie vient de *Hiu* ††, & qu'elle réſide en ce qu'on appelle

* C'eſt une violente colique, qui reſſemble fort à ce qu'on appelle aux Indes Orientales *Mordechin*.

** La peau, les vaiſſeaux, les chairs.

† Les parties nobles, &c.

†† On a expliqué ce mot ci-deſſus dans le Titre.

pelle *Piao*, les déhors ; le pouls du carpe au bras gauche eſt ſuperficiel, *Feou*, mais ſans force; la peau n'a point ſa conſiſtence naturelle; on ſuë ſans ſujet; l'on craint fort le vent & l'air; on eſt très-ſenſible au froid. MÉDECINE DES CHINOIS.

Au contraire, ſi le mal vient de *Ché*, mauvaiſe réplétion dans ce qu'on nomme *Piao*, les déhors, le pouls du carpe de la gauche eſt auſſi *Feou*, ſuperficiel externe; mais en même tems fort. On ſent des douleurs de tête & de la chaleur dans tout le corps, & quelquefois la bouche eſt ſéche.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réſide en ce qu'on appelle *Li*, les dédans, le pouls du carpe de la gauche eſt *Tchin yo*, profond & foible; il y a craintes, frayeurs, terreurs paniques, perte de mémoire, trouble d'eſprit, inſomnie. On n'aime point à entendre parler.

Si au contraire le mal vient de *Ché*, mauvaiſe réplétion, & réſide en ce qu'on nomme *Li*, les dédans, le même pouls du carpe de la gauche, eſt auſſi *Tchin*, profond; mais il a de la force. Alors il y a inquiétude, agitation, & chagrin, qui fait qu'on eſt facile à irriter; chaleur interne, manie, paroles extravagantes, horreur de ce qui eſt chaud, ſoif.

Pour juger du pouls de la jointure du poignet gauche.

Suivant la même méthode on expoſe ce qui a rapport au pouls de la jointure du poignet gauche.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réſide en ce qu'on appelle *Piao*, les déhors, le pouls à la jointure gauche eſt *Feou*, ſuperficiel, mais foible; les yeux deviennent alors chaſſieux, & la vûë trouble.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaiſe réplétion, & réſide en ce qu'on appelle *Piao*, les déhors, ce pouls eſt auſſi *Feou*, ſuperficiel, mais il a de la vigueur. On ſent de la douleur à la région des côtes, le ventre s'enfle, les yeux ſe bouffiſſent, & font mal.

Quand le mal vient d'inanition *Hiu*, & réſide en ce qu'on nomme *Li*, les dédans, le pouls de la jointure gauche eſt *Tchin*, profond, & ſans force; on eſt peureux & ſoupçonneux; on devient jaune.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaiſe réplétion, & réſide en ce qu'on appelle *Li*, les dédans, ce même pouls eſt encore profond, mais il a de la force. Tels gens ont abondance d'humeurs graſſes ou viſqueuſes, ſont ſujets à ſe mettre en colere, & à des reſſerremens de nerfs, à des douleurs dans les aînes, & dans le *Scrotum*.

Méthode de juger par le pouls de l'extrêmité du *Cubitus* gauche.

Suivant la même méthode on expoſe ce qui a rapport au pouls de l'extrêmité du *Cubitus* gauche.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réſide dans ce qu'on appelle *Piao*, les déhors, le pouls de l'extrémité du *Cubitus* gauche eſt *Feou*, ſuperficiel, mais ſans force. Il y a ſueurs furtives & malignes, ſurdité d'oreilles, peſanteur douloureuſe à la veſſie, contraction extraordinaire du conduit par où paſſe l'urine.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaiſe réplétion, & réſide en ce qu'on appelle *Piao*, les déhors, ce même pouls eſt encore ſuperficiel, mais en même tems il a de la force. Alors il y a dyſurie, douleur à l'urètre; les urines ſont rouges & chargées.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réſide en ce qu'on nomme *Li*, les dédans, ce même pouls du *Cubitus* gauche eſt *Tchin*, profond, & ſans force:

Méde-cine des Chinois.

force : les reins manquent d'eſprits, le froid domine ; il y a goutte, ou rhumatiſmes douloureux, ſurtout à la région des reins & aux genoux, douleur au *Scrotum*.

N O T E.

On ne met point ici le cas du mal provenant de *Ché*, réplétion, & réſidant en ce qu'on nomme *Li*, les dédans. Je crois que dans la copie ſur laquelle on a imprimé ce livre, l'Ecrivain aura omis une ligne.

T E X T E

Comment on peut juger par le pouls du carpe droit.

Suivant la même méthode on expoſe ce qui a rapport au pouls du carpe droit.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réſide en ce qu'on appelle *Piao*, les déhors, le pouls du carpe droit eſt *Feou*, ſuperficiel, mais ſans force. On a des ſueurs ſpontanées, on craint le froid & le vent, le dos ſurtout eſt ſenſible au froid, la peau demange, fréquentes roupies tombent du nez.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaiſe réplétion, & réſide en ce qu'on appelle *Piao*, les déhors, ce même pouls du carpe droit eſt encore ſuperficiel, *Feou*, mais il a de la force. On ſent grande chaleur dans tout le corps, il y a douleur de téte, elle eſt toute entrepriſe, tout ſemble tourner.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réſide en ce qu'on nomme *Li*, les dédans, le pouls du carpe droit eſt *Tchin*, profond, & ſans force.

Si le mal vient de *Ché*, réplétion, & réſide en ce qu'on nomme *Li*, les dédans, le même pouls du carpe droit eſt auſſi *Tchin*, profond, mais il a de la force. Les humeurs peccantes abondent dans les viſceres : il y a fréquentes toux, quantité de phlegmes qu'on ne peut cracher, courte haleine, oppreſſion.

Règles pour juger du pouls de la jointure du poignet droit.

Suivant la même méthode on expoſe ce qui a rapport au pouls de la jointure du poignet droit.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & qu'il réſide en ce qu'on appelle *Piao*, les déhors, le pouls de la jointure du poignet droit eſt *Feou*, ſuperficiel, mais ſans force. On ne peut remuer ni bras ni jambes ; il y a laſſitude ſpontanée & aſſoupiſſement. Quelquefois le viſage & les yeux ſe bouffiſſent.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaiſe réplétion, & qu'il réſide en ce qu'on appelle *Piao*, les déhors, ce même pouls eſt encore *Feou*, ſuperficiel, mais il a de la force. Le ventre ſe bouffit, grande oppreſſion à la poîtrine & au diaphragme.

Quand le mal vient d'inanition, *Hiu*, & réſide en ce qu'on appelle *Li*, les dédans, le pouls de la jointure du poignet droit eſt *Tchin*, profond, & ſans force : il y a épuiſement aux reins ; ils font mal leurs fonctions, ils filtrent peu d'urine : on ſent à la région des reins tantôt comme un poids énorme, tantôt une douleur aiguë ; on ne peut ſe tourner.

Si le mal vient de *Ché*, mauvaiſe réplétion, & réſide en ce qu'on nomme *Li*, les dédans, ce même pouls eſt encore profond, mais il a de la force.

force. On a ſouffert du froid; il y a de la douleur au *Scrotum*, qui ſe fait auſſi ſentir aux reins. Quelquefois lienterie. MEDECINE DES CHINOIS.

NOTE.

IL paroît qu'il manque ici quelque choſe; car on ne parle point de ce qui a rapport au pouls de l'extremité du *Cubitus* droit.

Les Pouls des ſept Affections.

DANS la joye, le pouls eſt d'une lenteur modérée, *Ouan*. Dans la compaſſion, il eſt *Toan*, court. Dans la triſteſſe, il eſt *Sæ*, aigre. Dans l'inquiétude rêveuſe, il eſt embroüillé, *Kié*. Dans la crainte, il eſt *Tchin*, profond. Dans la frayeur ſubite, il eſt agité. Dans la colere, il eſt ſerré & précipité.

Différence du Pouls ſuivant le Sexe.

DANS l'homme le pouls du carpe doit toûjours être plus vigoureux que celui du *Cubitus*. Si le contraire arrive, c'eſt contre l'ordre, & cela indique un défaut dans les reins. Dans l'homme.

Dans la femme, au contraire, le pouls du *Cubitus* doit toûjours être plus vigoureux que celui du carpe: ſi le contraire arrive, c'eſt contre l'ordre, & cela indique un défaut dans le *Tſiao*, ou foyer ſupérieur. Dans la femme.

Différence du Pouls ſuivant l'Age.

DANS un vieillard le pouls eſt naturellement aſſez lent & aſſez foible. S'il arrive le contraire, c'eſt maladie. Dans la fleur de l'âge le pouls eſt naturellement ferme & plein; s'il arrive le contraire, c'eſt maladie. Cependant il y a ſur cela deux obſervations à faire.

1°. Il ſe trouve des vieillards, dont le pouls eſt fort & aſſez vîte; mais en même tems ferme & non ſautillant. C'eſt un pouls naturel, qui indique le tempérament robuſte qu'ils ont reçû du Ciel. Auſſi ce pouls s'appelle-t-il *pouls de longue vie*. Mais quand dans un vieillard le pouls ſe trouve fort, vîte, mais en même tems ſautillant & comme inquiet; tout ce qui reſte de force à cet homme, eſt au-dehors; il n'en a plus au-dedans; il n'ira pas loin. Obſervation ſur le pouls des vieillards.

2°. Un homme dans la fleur de l'âge ſe trouve quelquefois avoir un pouls aſſez lent & aſſez délié, mais d'une manière douce & égale, & aſſez uniforme aux trois différens endroits où l'on a coûtume de le tâter. Cela n'eſt pas fort mauvais; c'eſt un pouls naturel & propre de gens élevez délicatement; c'eſt un pouls pur, mais délicat. Que ſi dans la fleur de l'âge, le pouls eſt tellement fin & délié, qu'il ſe dreſſe, pour ainſi Obſervation ſur le pouls des jeunes gens.

Médecine des Chinois.

dire, & se roidisse par intervalles: s'il n'est pas le même au carpe qu'à l'extrêmité du *Cubitus*, mais fort différent; ce pouls est mortel.

Il faut avoir égard au Tempérament, & à la Stature.

Tatant le pouls, on doit avoir égard à la stature, à la corpulence, & au naturel lent ou prompt du sujet. Si le pouls y répond, il est bon; si non, il est mauvais.

NOTE.

Le texte ni le commentaire ne marquent point ici, en quoi consiste cette correspondance.

TEXTE.

Il faut combiner la Couleur du Malade avec son Pouls.

Si la couleur du malade ne quadre pas avec son pouls, c'est un mauvais signe. Si elle quadre, il est bon. Mais il y a cette remarque à faire, que si c'est la couleur qui en son genre l'emporte sur le pouls qui lui est opposé; si le malade en meurt, ce sera bientôt: au lieu que si c'est le pouls qui en son genre l'emporte sur la couleur qui lui est opposée; si le malade en meurt, ce sera après avoir encore traîné du tems.

Que si le malade en réchape, il y a encore cette observation à faire, sçavoir, que si c'est le pouls qui change & s'accommode à la couleur, la guérison sera prompte. Au contraire, elle sera lente, si le pouls demeurant le même, la couleur change, & lui devient convenable. Mais quand une fois l'un & l'autre quadrent bien, il n'y a plus de danger.

Lorsqu'on connoît dans quelle Partie noble est le mal, on peut juger par le Pouls du Malade quand il mourra.

Mal dans le foye.

Quand la maladie est dans le foye, communément le pouls est trémuleux; que si ces trémulations sont dures, fortes, & promptes, comme autant de coups réïtérez d'une lame affilée, à l'endroit marqué pour le pouls du foye, le malade en ce cas n'a qu'un jour de vie. Il mourra le lendemain entre trois & sept heures du soir.

NOTE.

Cet endroit est la jointure du *Cubitus* avec le carpe du bras gauche. Voyez l'endroit où l'on a indiqué les pouls propres de chaque viscere.

TEX-

TEXTE.

MEDECINE DES CHINOIS.

Maladies du cœur.

DANS les maladies du cœur, communément le pouls qui eſt propre de ce viſcere, eſt régorgeant. Si vous y trouvez en même tems les ſautillemens de la peau d'un tambour qu'on bat, ſçachant d'ailleurs que la maladie eſt dans le cœur; vous pouvez compter que le malade mourra le lendemain entre neuf heures du ſoir, & une heure après minuit.

Mal dans l'éſtomac.

Quand le mal eſt dans l'éſtomac, communément le pouls propre de ce viſcere eſt foible. Si de plus vous y trouvez que ſon mouvement ſoit ſemblable à celui d'une eau qui tombe goutte à goutte par quelque fente, ou s'il eſt ſans le moindre ſautillement, molaſſe comme un filet d'eau; le malade mourra le lendemain entre une heure & cinq du matin.

Mal dans les poûmons.

Quand le mal eſt dans les poûmons, le pouls propre de ce viſcere communément ſe trouve aigre. Que ſi vous y trouvez entremélé certain mouvement léger & court, tel qu'eſt celui des plumes ou du poil des animaux, quand le vent ſouffle deſſus; le malade mourra le lendemain entre neuf heures du matin & une heure après midi.

Mal dans les reins.

Quand le mal eſt dans les reins, communément le pouls propre de ce viſcere eſt dur. Si vous trouvez de plus, que ſon mouvement imite celui du bec d'un oiſeau qui picotte; le malade mourra le lendemain entre neuf & onze heures du matin, ou bien entre une heure & trois après midi, ou bien entre ſept & neuf du ſoir, ou entre une heure & trois du matin.

Exception de ces regles.

S'il ſe trouve des malades, qui, dans les cas expoſez, paſſent les termes indiquez, ce ſont gens dont l'éſtomac eſt naturellement bon, & qui peuvent manger juſqu'à la fin.

Anciennes regles pour prédire la mort longtems auparavant, critiquées.

On rejette un aphoriſme qui dit: Quelqu'une des cinq parties nobles étant déſtituée d'eſprits, au bout de quatre ans, l'on meurt.

Un ancien livre dit: Si le pouls, dans quelque ſujet, après quarante battemens de ſuite, en manque un, c'eſt qu'une des parties nobles, nommées *Tſang*, eſt déſtituée d'eſprits, la mort s'enſuivra quatre ans après, quand le Printems fera pouſſer les plantes.

Ceux, qui depuis ont traité du pouls, diſent tous: Quand le pouls a cinquante battemens continus, ſans s'arrêter, le ſujet eſt en parfaite ſanté, & d'une bonne conſtitution. Si après cinquante battemens il en manque un, une des parties nobles eſt déſtituée d'eſprits; la mort s'enſuivra cinq ans après. Si après trente battemens il en manque un; la mort s'enſuivra trois ans après. Hélas! s'il faut croire les livres en certaines choſes, on en trouve bien d'autres peu croyables.

Si le foye ne fait plus ſes fonctions, il faut mourir dans huit jours: ſi c'eſt le cœur, on ne peut vivre au plus qu'un jour: ſi c'eſt le poûmon, on peut aller juſqu'à trois jours; juſqu'à cinq, ſi c'eſt l'éſtomac: ſi ce ſont les reins, on ne paſſe pas quatre. On lit ceci dans les livres; en quoi il paroît qu'on les peut croire.

Mais pour ce qu'on y lit, qu'une des parties nobles, nommées *Tſang*, étant déſtituée d'eſprits, la mort ne s'enſuit que quatre ans après, au Printems; cela n'eſt point du tout croyable. Des Médecins vulgaires, & peu

Me'decine des Chinois.

intelligens, s'attachant aux livres ſans diſcernement, s'aveuglent eux-mêmes, & trompent le Public. Je ne vois rien de plus mépriſable.

NOTES.

Je ne ſçais de qui eſt ce morceau de critique: il eſt mis en texte comme le reſte, & par conſéquent attribué à *Ouang chou ho*, qu'on fait Auteur de ce livre. Le Critique dit fort ſagement qu'il ne faut pas ſans diſcernement s'attacher à tout ce qu'on trouve dans les livres, même anciens, & eſtimez: ſçavoir, s'il a raiſon d'adopter ce qu'il adopte; c'eſt ce que je n'éxamine pas ici.

Je veux ſeulement remarquer que ſa réfutation de l'aphoriſme qu'il rejette, ſuppoſe que l'Auteur de l'ancien livre a prétendu qu'on pourroit vivre quatre ans, quoiqu'une des parties nobles, nommées *Tſang*, fût totalement déſtituée d'eſprits. C'eſt le prendre bien à la rigueur de la lettre. Il pourroit s'expliquer plus bénignement, de ſorte que l'Auteur prétendroit ſeulement que ce battement, qui manque au bout de quarante, indiqueroit qu'une des parties nobles, appellées *Tſang*, eſt mal conſtituée, & n'admet preſque point d'eſprits: de ſorte qu'allant preſque toûjours de mal en pis, la mort au bout de quelques années s'enſuivroit. Mais déterminer ce terme à quatre ans juſte, & au Printems, c'eſt trop déviner. Nôtre Critique ne s'attache point à cette circonſtance. C'eſt que lui-même il dévine d'une manière auſſi déterminée, quoique pour des tems moins éloignez, comme on a vû dans l'article précédent.

TEXTE.

Occaſions où un Médecin doit s'éloigner des regles ordinaires du pouls.

Il eſt des occaſions, où, eu égard à la cauſe & à la nature de la maladie, il faut dans la cure s'éloigner des règles ordinaires données par rapport au pouls.

Quand le pouls eſt *Feou*, ſuperficiel externe, facile à ſentir, en poſant ſimplement le doigt, on préſcrit communément de faire ſuer. Cependant il eſt des occaſions, dans leſquelles, quoique le malade ait le pouls tel, il convient de procurer évacuation par les ſelles.

Tchong king en donne un exemple. Quoique le pouls ſoit ſuperficiel & haut, dit-il, ſi le malade ſent oppreſſion à la région du cœur, & chaleur à quelqu'une des parties nobles, nommées *Tſang*, procurez évacuation par bas, ne le faites pas ſuer.

Il y a pluſieurs autres cas ſemblables; & c'eſt une erreur conſidérable de ſuivre toûjours les règles ordinaires données par rapport au pouls, ſans avoir égard à la cauſe & à la nature de certaines maladies particulieres.

Occaſions où il faut s'éloigner des regles ordinaires par rapport aux maladies.

Il eſt auſſi des occaſions, où, eu égard à la ſituation du pouls, il faut s'éloigner des règles ordinaires, données par rapport aux maladies.

Quand la maladie eſt dans les déhors, la règle ordinaire eſt de faire ſuer. Mais quelquefois, eu égard au pouls, il faut s'éloigner de cette règle. Par exemple, dit *Tchong king*, dans une douleur de tête avec chaleur,

leur, ſi vous trouvez que le pouls ſoit profond contre ce qu'il a coûtume d'être, & que la douleur ſoit ſeulement à la tête, non par tout le corps, il faut pourvoir au dédans: il ne faut point faire ſuer, mais donner la potion appellée *Su nhi*, eu égard à ce qu'indique le pouls profond. Médecine des Chinois. port aux maladies.

De même, dans les maladies internes la règle ordinaire eſt de purger. Cependant quand dans une chaleur interne, qui ſurvient après midi, vous trouvez le pouls *Feou*, ſuperficiel, & en même tems *Hiu*, comme vuide; ne purgez point, faites ſuer, & uſez pour cela de la décoction des ſommitez de l'arbre *Kouei*.

De même, quand la poîtrine eſt embarraſſée, communément on uſe de certaine potion, qui, en faiſant aller par bas, dégage la poîtrine, & qui pour cela s'appelle pectorale. Cependant ſi la poîtrine étant embarraſſée, vous trouvez le pouls ſuperficiel & haut, ne purgez point, cela eſt mortel.

De même, dans certaines douleurs répanduës par tout le corps, on ſe ſert communément d'une potion où entrent le *Ma hoang* & les ſommitez de l'arbre *Kouei*, & qui, par le moyen des ſueurs, diſſipe ordinairement ces douleurs. Cependant ſi dans ces douleurs vous trouvez au pouls de l'extrémité du *Cubitus* une lenteur conſidérable, gardez-vous de faire ſuer. Suivez l'indication du pouls; travaillez à rétablir les eſprits & le ſang qui manquent.

Obſervation importante pour bien pronoſtiquer dans les Fiévres malignes de l'Hyver.

Tchong king dit: le pouls ſuperficiel, le mobile, le fort, le précipité, le gliſſant, ſont *Yang*. Pouls qui indique chaleur.

NOTE.

Indiquent chaleur, ou exceſſive, ou du moins ſuffiſante.

TEXTE.

Le pouls profond, l'aigre, le trémuleux, le foible, ſont *Yn*. Pouls qui indique froid.

NOTE.

Indiquent froid, ou du moins défaut de chaleur.

TEXTE.

Si la cauſe du mal eſt *Yn*, & que le pouls ſoit *Yang*, pourvû qu'on traite bien le malade, il n'en mourra pas. Si la cauſe du mal eſt *Yang*, & le pouls *Yn*, il en mourra.

MEDECINE DES CHINOIS.

Voilà la plus importante obſervation pour bien pronoſtiquer dans les fiévres malignes de l'Hyver. Qui a bien pénétré ce peu de mots, ſçait plus de la moitié des trois-cens-quatre-vingt-dix-ſept manières que quelques-uns donnent pour cela.

Le Pouls des Femmes.

Pour connoître les obſtructions.

LES femmes ont communément le pouls aſſez plein à l'extrémité du *Cubitus*, mais plus fort au bras droit qu'au bras gauche. Que ſi vous leur trouvez le pouls des reins, qui eſt celui de l'extremité du *Cubitus*, petit, aigre, *Ouei ſæ*, & cependant ſuperficiel, *Feou*, ou bien le pouls du foye*, aigre, précipité; il y a obſtruction, les mois ne ſont pas réglez.

Mois déréglez.

De même, quand le pouls à l'extrêmité du *Cubitus* eſt gliſſant & interrompu, ou bien petit & lent, les ordinaires ne ſont pas réglez, ils ne viennent qu'une fois dans l'eſpace de trois mois.

Groſſeſſe.

Quand une femme, qui d'ailleurs ſe porte bien, a le pouls régulierement ſuperficiel ou profond, ſelon qu'il doit être aux trois différens endroits, où l'on a coûtume de le tâter; en ce cas, ſi les ordinaires ceſſent, c'eſt qu'elle eſt groſſe. On en aura une nouvelle marque ſi ſon pouls à l'extrêmité du *Cubitus* eſt haut & plus vigoureux qu'à l'ordinaire.

Si c'eſt d'un garçon ou d'une fille.

Que ſi à l'extrémité du *Cubitus* gauche, ſon pouls ſe trouve régorgeant & haut, ou régorgeant & plein; c'eſt d'un fils qu'elle eſt enceinte. Si à l'extrémite du *Cubitus* droit, ſon pouls ſe trouve régorgeant & haut, ou bien gliſſant, c'eſt d'une fille qu'elle eſt enceinte.

Autre règle pour connoître la groſſeſſe.

D'autres donnent une autre règle. Quand une femme eſt d'un tempérament foible & délicat, ſi, quoiqu'on preſſe fort le doigt ſur le pouls du *Cubitus*, on le ſent toûjours continuer ſes battemens, en ce cas, ſi elle n'a pas ſes ordinaires, c'eſt qu'elle eſt groſſe; dites la même choſe d'une femme, à qui les mois ceſſent, & dont les ſix pouls ſont dans leur ſituation naturelle, la femme d'ailleurs fût-elle infirme.

C'eſt le ſens de ce que dit l'ancien livre des pouls; que quand le pouls eſt ſuperficiel ou profond, ſelon qu'il doit être aux trois différens endroits de chaque bras, & qu'en preſſant le doigt, on le ſent continuer de battre, la femme eſt groſſe; & il n'eſt pas beſoin, pour en juger, d'avoir recours aux différences de pouls régorgeant, gliſſant, &c.

Pour juger de ſon terme.

Dans les prémiers mois de la groſſeſſe, le pouls du carpe eſt ſouvent petit, celui du *Cubitus*, vîte. Si en preſſant le doigt deſſus, il ſemble s'éparpiller, la groſſeſſe eſt de trois mois: ſi, quoiqu'on le preſſe, il ne s'éparpille point, mais demeure en ſa conſiſtence, la groſſeſſe eſt de cinq mois.

Signe de fauſſe couche.

Quand les mois ceſſent à une femme qui a conçû, ſi alors ſon pouls eſt trémuleux, long, ſon fruit ne viendra pas à maturité; il s'enſuivra une fauſſe-couche.

Quand au ſeptieme ou huitieme mois de la groſſeſſe le pouls ſe trouve plein,

* C'eſt le pouls de la jointure du poignet gauche.

plein, dur, & fort, c'eſt bon ſigne. S'il eſt profond & délié, la femme aura de la peine à accoucher, & mourra de ſes couches. MÉDECINE DES CHINOIS.

L'ancien livre du pouls dit: Quand la femme enceinte, qui d'ailleurs eſt en bonne ſanté, a le pouls profond, mais plein au bras gauche, elle eſt groſſe d'un garçon. Quand elle a le pouls ſuperficiel & haut au bras droit, c'eſt d'une fille. Si le pouls eſt profond, mais plein aux deux bras, elle eſt groſſe de deux garçons. Si le pouls eſt ſuperficiel & haut aux deux bras, c'eſt de deux filles. L'ancien livre du pouls en demeure là.

Quelques modernes ont préſcrit des règles pour connoître ſi la femme eſt groſſe de trois garçons ou de trois filles, ou bien d'un garçon & d'une fille. Je veux que ſuivant leurs règles, on rencontre quelquefois, c'eſt haſard. Pour moi, je ne donne point dans de ſemblables forfanteries.

NOTES.

Ouang chou ho, qui vivoit ſous *Tſin chi hoang*, ce fameux brûleur de livres, fait ici mention de divers traitez ſur le pouls qu'il diſtingue dès ce tems-là en anciens & modernes. Aujourd'hui *Ouang chou ho* eſt lui-même le plus ancien Auteur qu'on ait ſur cette matière.

Si une femme a communément à l'extrêmité du *Cubitus* le pouls petit, foible, & aigre, le bas-ventre ordinairement froid, & eſt ſujette à de violens friſſons, quelque jeune qu'elle ſoit, elle peut compter qu'elle n'aura point de fils; & ſi elle a déja de l'âge, elle n'aura plus ni fils ni fille.

SECRET DU POULS,

TRADUIT DU CHINOIS.

SECONDE PARTIE.

Du pouls du Cœur.

DANS l'éxamen du pouls, par rapport au cœur, il faut une grande attention & un diſcernement juſte. Si le cœur eſt attaqué, & que le mal vienne de *Ché*, mauvaiſe réplétion d'humeurs peccantes, le malade a des rêves pleins de monſtrueuſes & d'effrayantes figures. Si le mal

Rêves dans les diverſes maladies du cœur.

MEDECINE DES CHINOIS.

mal vient d'inanition, *Hiu*, le malade rêve fumée, feu, lumiere, & choſes ſemblables.

Autres marques que le cœur eſt attaqué.

Quand le pouls eſt vîte aux trois endroits où l'on a coûtume de le tâter, (c'eſt du ſeul bras gauche dont il s'agit ici) le feu eſt grand dans le cœur; en ce cas-là communément il vient de petits ulceres ſur la langue, & des crévaſſes aux levres : le malade dit des folies, voit des eſprits, & boiroit cent coups ſans interruption, ſi on le lui permettoit.

Le pouls *Kong*.

Quand le pouls du cœur eſt *Kong*, quand on le ſent à-peu-près comme un trou de flute, ayant deux extrémitez plus ſenſibles, & comme un vuide au milieu, il y a perte de ſang, ou par le vomiſſement, ou par les urines, & quelquefois ſucceſſivement par ces deux voyes.

Quand le pouls du carpe de la main gauche, dit autrement le pouls du cœur, étant ainſi *Kong*, réfluë, pour ainſi dire, ſur la jointure; il y a douleur dans tout le corps : elle ſemble pénétrer même les os. Le cœur ſent une ardeur deſſéchante, qui cauſe une grande inquiétude. La téte, & ſurtout le viſage eſt en feu.

Pouls haut & plein.

Quand le pouls du cœur eſt haut & plein, c'eſt encore feu. Le feu retenu & comme embarraſſé produit le vent. Ce ſont ces vapeurs deſſéchantes qui cauſent la douleur & l'inquiétude, & qui communiquent au viſage la couleur propre du cœur.

Pouls petit, & précipité.

Quand le pouls du cœur eſt petit, il y a défaut de chaleur, & une eſpece d'épuiſement; le malade alors eſt ſujet à des terreurs paniques, & à des alternatives de chaud & de friſſon. Si ce pouls eſt précipité, il y a douleurs d'entrailles, & ſuppreſſion d'urine.

Pouls plein, haut, & gliſſant, à la fois.

Que s'il eſt en meme tems plein & haut, & de plus gliſſant, il y a frayeur, embarras de la langue, & difficulté à parler. S'il n'eſt que gliſſant, ce n'eſt que ſimple chaleur, qui n'a rien de fort morbifique. Mais s'il eſt aigre, il manque au cœur beaucoup de la force qui lui convient: alors on ſe fait une peine de parler.

Pouls profond & ſerré.

Si le pouls du cœur eſt profond & ſerré, c'eſt une humeur froide qui l'attaque; ce qui cauſe la cardialgie. Mais ſi ce pouls eſt trémuleux, il s'enſuit palpitation & faim déréglée.

Pouls ſerré & plein, profond & molaſſe.

Quand le malade a le viſage en feu, le cœur inquiet, qu'il aime à rire, qu'il y a chaleur exceſſive dans le dédans des mains, & grande ſéchereſſe dans la bouche, le pouls convenable à cet état, c'eſt un pouls ſerré & plein, qui tienne du vîte. Si, au contraire, il eſt profond & molaſſe, la maladie eſt bien difficile à guérir.

Du Pouls du Foye.

NOTE.

LE pouls propre du foye eſt le pouls de la jointure du poignet gauche, comme on a vû au commencement.

TEX-

TEXTE.

Médecine des Chinois.

Le pouls du foye dans sa situation ordinaire & de santé, est trémuleux long. Quand il est superficiel & court, le foye souffre altération, & l'on est alors sujet à des mouvemens de colere.

Pouls *Ché* & *Hiu*.

Quand le pouls du foye est *Ché*, plein, on rêve montagnes, arbres, forêts. Quand il est *Hiu*, vuide, on réve herbes, & buissons.

Mal, dit *Fei ki*.

Le mal qu'on appelle *Fei ki*, vient d'obstruction dans le foye. C'est une tumeur sensible située sous les côtes.

Commentaire.

Cette tumeur vient communément en Eté. C'est originairement du poûmon que vient le mal; mais le foye ne se pouvant défaire de l'humeur qu'il reçoit vitiée, elle s'amasse, & forme une tumeur. De là suit souvent une toux fâcheuse, & une fiévre quarte de longue durée.

TEXTE.

Pouls *Hien*.

Quand le pouls se trouve *Hien*, trémuleux long, aux trois endroits du bras gauche où on le tâte, le foye est hors de son état naturel, & pêche par excès. Alors communément on sent de la douleur aux yeux, & il en tombe de grosses larmes par intervalles. On est de mauvaise humeur, facile à irriter, & fort sujet à criailler par emportement.

Pouls mol qui tient de *Hien* ou de *Kin*.

Si le pouls du foye étant mol, tient tant soit peu de *Hien*, la trémulation longue, cela ne dit rien de mauvais: s'il tient de *Kin*, la trémulation courte, il y a de l'altération dans le foye, mais non pas considérable.

Pouls *Feou ta* & *Ché*.

Si le pouls du foye étant *Feou ta*, superficiel & fort, se trouve en même tems plein, *Ché*, l'altération du foye est considérable. Alors ordinairement les yeux sont rouges, on y sent de la douleur, on ne voit pas clair, & l'on s'imagine qu'il y a quelque objet étranger qui couvre la vûë.

Pouls *Kong*.

Quand le pouls du foye se trouve *Kong*, comme vuide au milieu, ayant deux extrémitez sensibles, ainsi que le trou d'une flûte, la vûë devient trouble; l'on jette quelquefois du sang par la bouche, les bras & les jambes perdent le mouvement.

Pouls *Sæ*.

Si le pouls du foye se trouve *Sæ*, aigre, il y a épuisement dans ce viscere, & dissolution de sang; alors communément les côtez s'enflent, & le gonflement se fait sentir jusqu'aux aisselles.

Pouls *Hoa*.

Si le pouls du foye se trouve *Hoa*, gliſſant, le foye est trop chaud, & cette chaleur se communique à la tête, particulierement aux yeux.

Pouls *Kin*, *Ché*, *Hien*, ou *Tchin*.

L'indication est toute autre quand ce pouls est ou *Kin*, trémuleux court, ou *Ché*, plein, ou *Hien*, trémuleux long, ou *Tchin*, profond. Alors il y a obstruction & tumeur à craindre.

Pouls *Ouei*, *To*, *Feou*, & *San*.

Quand ce pouls est *Ouei*, petit, *To*, foible, *Feou*, superficiel, *San*, comme éparpillé; ou les esprits manquent, ou ils n'ont pas leur cours libre. Alors la vûë souffre: on voit, comme l'on dit, des étoiles: on a peine à rien regarder exactement.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Quand ce pouls ſe trouve ſuperficiel au dernier dégré, tout le corps ſe trouve abattu, & il y a danger de paralyſie.

Autres ſignes que le foye eſt attaqué, & pour juger de ſa guériſon.

Enfin dans les maladies du foye communément le viſage devient bleuâtre: on ſouffre aux jointures: on a le regard colere: on ferme ſouvent les yeux: on voudroit ne voir perſonne.

Alors ſi le pouls du foye eſt vîte, & a des trémulations longues, il y a encore quelque eſpérance de guériſon. Que ſi changeant, il devient ſuperficiel, & en même tems court & aigre, le mal alors eſt incurable.

Du Pouls de l'Eſtomac Pi.

Pouls propre & ſain.

QUAND l'éſtomac eſt ſain, le pouls propre de ce viſcere * eſt d'une lenteur moderée, *Ouan.*

NOTES.

LES Chinois diſtinguent l'orifice de l'éſtomac & le ventricule. Ils appellent le prémier, *Pi*, & le ſecond, *Ouei*: il n'y a rien à dire à cela: mais ils font du prémier un de leurs cinq *Tſang*, & du ſecond un de leurs ſix *Fou.*

Cela paroît contre la raiſon; du moins ſi l'on s'en tient à l'interprétation de quelques modernes, qui commentent le prémier caractère par un autre, qui ſignifie retenir, renfermer, & le ſecond caractère par un autre, qui ſelon ces mêmes interprêtes, ſignifie porte, paſſage: car il eſt clair que le ventricule retient plus les alimens que l'orifice ſupérieur de l'éſtomac.

Ainſi, ſuivant cette interprétation, la raiſon demanderoit qu'on mît parmi les cinq *Tſang* le ventricule, & qu'on mît ſon orifice parmi les ſix *Fou.* Quoi qu'il en ſoit, les Médecins dans la pratique & dans l'uſage de parler, joignent toûjours ou preſque toûjours le *Pi* & l'*Ouei.*

TEXTE.

Signe que l'eſtomac eſt dérangé.

SI le mouvement du pouls de l'éſtomac, qui eſt celui du carpe droit, reſſemble au mouvement d'une liqueur avalée ſans interruption, l'éſtomac a perdu ſa conſtitution ſaine & naturelle.

Cauſes de ce dérangement.

Cela peut venir de deux cauſes différentes; ou de plénitude, & alors on rêve muſique & divertiſſemens; ou d'inanition, & alors on rêve repas.

Les cinq flux.

L'éſtomac craint fort l'humidité: Quand il en ſouffre, on entend du mouvement dans ce viſcere & dans les inteſtins, & il s'enſuit quelqu'un des cinq flux.

COM.

* C'eſt le pouls du carpe de la main droite.

Médecine des Chinois.

COMMENTAIRE.

LES cinq flux ſont, le flux du ventricule, le flux de l'orifice de l'éſtomac, le flux des inteſtins gros, le flux des inteſtins grêles, le flux nommé *Ta kia*. Dans le prémier, les alimens ne ſe digerent pas. Dans le ſecond, il y a gonflement ou enflure de ventre, en conſequence de laquelle on rend par la bouche les alimens pris. Dans le troiſieme, il y a mouvement & douleur d'entrailles, & les ſelles ſont de couleur blanche. Dans le quatrieme il y a auſſi douleur d'entrailles, mais peu violente: on rend du ſang, & quelquefois du pus avec les urines. Dans le cinquieme, on ſe ſent preſſé d'aller à la ſelle; mais on y va pluſieurs fois inutilement.

NOTE.

CE dernier eſt ce qu'on appelle téneſme en Europe. Le Commentateur l'appelle *Ta kia*, nom dont je ne vois pas l'origine. Les Médecins communément aujourd'hui l'appellent *Gé tchang*, nom qui indique qu'ils attribuent ce mal à trop de chaleur aux inteſtins.

TEXTE.

Le mal nommé *Pi ki*.

L'ESTOMAC eſt ſujet à un mal qu'on nomme *Pi ki*. Communément il commence en Hyver. C'eſt un dépôt qui forme une tumeur. Ce mal, s'il dure, eſt ſuivi de la jauniſſe & d'un abattement univerſel par tout le corps.

COMMENTAIRE.

CETTE tumeur répond au creux de l'éſtomac, & s'y manifeſte quelquefois de la grandeur d'une petite aſſiette renverſée.

NOTE.

IL y a de petites aſſiettes à la Chine, qui n'ont pas trois pouces de diametre.

TEXTE.

A quoi l'on connoit la chaleur exceſſive de l'éſtomac.

SI la lenteur modérée qui convient au pouls du carpe droit, propre de l'éſtomac, ſe trouve ſemblable en même tems à la jointure & à l'extrêmité du *Cubitus* du même bras droit, l'éſtomac ſouffre excès de chaleur. La bouche alors devient de mauvaiſe odeur; on ſent des nauſées fâcheuſes, ſans cependant jamais vomir. Les gencives ſe rongent, les dents ſe décharnent, le poil ſe riſſole; on ſent de fréquentes alternatives de chaud & de froid, & les forces vont toûjours en diminuant.

Mauvaiſe digéſtion.

Si le pouls propre de l'éſtomac eſt *Ché*, plein, & en même tems *Feou*, ſuper-

MEDECINE DES CHINOIS.

superficiel, l'éſtomac digere mal: communément la bouche eſt ſéche: on a beau boire & manger, on ne laiſſe pas d'être foible & comme épuiſé.

Que ſi ce pouls n'eſt que *Ché*, plein, c'eſt trop de chaleur dans l'éſtomac; il en vient des vapeurs groſſieres qui rendent la bouche puante.

Pouls *Sæ.* Si ce pouls eſt *Sæ*, aigre, on a beau manger, cela ne profite point; on n'en a pas plus d'enbonpoint.

Pouls *Kin.* Si ce pouls eſt *Kin*, trémuleux court, on ſent des douleurs d'éſtomac & des rétréciſſemens douloureux aux jointures. On a des nauſées continuelles; l'on voudroit vomir, on ne le peut.

Pouls *Hien.* Si ce pouls eſt *Hien*, trémuleux long, c'eſt la chaleur exceſſive du foye qui rend imparfaites les digéſtions dans l'éſtomac, & qui le gâte.

Pouls très-plein. Si ce pouls eſt extraordinairement plein, on ſent intérieurement des douleurs & des inquiétudes violentes, comme ſi l'on étoit poſſédé du Démon. Ne recourez pas pour cela aux ſortileges, ni aux figures qu'on dit les lever.

COMMENTAIRE.

ETEIGNEZ par évacuation le feu trop grand qui eſt au cœur, le mal ceſſera de lui-même.

TEXTE.

Pouls de bon & de mauvais augure. DANS certaines maladies de l'éſtomac, qui ſont aſſez ſouvent accompagnées de douleurs aux jointures, où le viſage devient jaunatre, le corps peſant, il y a indigeſtion & flux. Tout fâcheux qu'eſt cet état, ſi le pouls ſe trouve *Tchin*, profond, *Ouan*, modérément lent, *Sié*, délié, fin, *Ouei*, petit, il y a eſpérance de guériſon: mais s'il ſe trouve *Kin*, trémuleux court, & *Ta*, fort, la mort eſt certaine.

Du Pouls du Poûmon.

Parties qui ſympathiſent avec le poûmon, &c. COMME les inteſtins gréles ſympathiſent avec le cœur, de même les gros ſympathiſent avec le poûmon. Le nez ſe ſent auſſi facilement de l'altération de ce viſcere. Trop parler & boire trop de vin, ſont contraires au poûmon. Trop parler cauſe ſouvent la toux: elle s'enſuit auſſi de trop boire, & de plus le viſage devient bourſoufflé, & même quelquefois il y vient des gales.

Maladie *Sie puen.* Il y a une maladie du poûmon qu'on appelle *Sié puen.* Elle commence au Printems, & ſe fait communément ſentir vers l'aiſſelle droite.

COMMENTAIRE.

C'EST un dépôt qui forme une tumeur à l'endroit que le texte indique. Cette tumeur ſe ſent quelquefois groſſe comme un petit gobelet renverſé.

NOTE.

NOTE.

Médecine des Chinois.

Ceux dont on ſe ſert à la Chine pour du vin, ſont très-petits.

Commentaire.

L'origine de ce mal eſt un ſang venu du cœur mal conditionné. Le poûmon fait effort pour s'en dégager, ſoit en le pouſſant au foye, ſoit en le renvoyant au cœur. Mais ſi le poûmon, ſe trouvant plus foible que ces deux viſceres, ne peut s'en défaire, il y ſurvient obſtruction & dépôt. Si la nature ou les remedes ne le diſſipent bientôt, il ſurvient une fiévre mêlée alternativement de chaleur & de friſſon, qui ſera ſuivie d'un ulcere au poûmon.

TEXTE.

Quand le poûmon eſt ſain, le pouls propre de ce viſcere * eſt *Feou ſæ toan*, ſuperficiel, aigre, court. Quand il ſe trouve *Ta hong hien*, fort, régorgeant, trémuleux long, le poûmon n'eſt pas dans ſa parfaite ſanté. Si c'eſt par *Ché*, mauvaiſe réplétion qu'il péche, on réve armes, ſoldats, gardes, ſentinelles. Si c'eſt par inanition, on rêve terres marécageuſes, & chemins difficiles. Pouls qui marque la bonne ou mauvaiſe conſtitution du poûmon.

Si aux trois endroits du bras droit, où l'on a coûtume de tâter le pouls, il ſe trouve *Feou*, ſuperficiel, le poûmon a ſouffert & ſouffre de l'air ou du vent. Il s'enſuit diſtillations d'eaux par le nez, puis des crachats épais, & enfin mêlez de pus. Alors le malade craint fort le froid, & s'accommode mieux du chaud. Il ſent une douleur ſuperficielle preſque par tout le corps, mais ſurtout une tenſion ſéche au front, & une peſanteur douloureuſe aux yeux, dont il coule des larmes par intervalle. Pouls *Feou*.

Quand le pouls propre du poûmon ſe trouve en même tems *Feou*, & *Ché*, ſuperficiel & plein, le goſier ſe ſéche, & quelquefois s'enflamme. On eſt conſtipé, & les ſelles ſont âcres: le nez communément perd l'odorat. Pouls *Feou* & *Ché*.

Que ſi ce pouls ſe trouve en même tems *Ché*, & *Hoa*, plein & gliſſant, la peau & le poil ſe flétriſſent, les yeux ſont larmoyans, les crachats viſqueux, le goſier ſec & diſpoſé à s'enflammer. Tout cela augmente en Automne, ſi l'on n'y met ordre dès l'Eté. A cette fin la ſaignée convient. Pouls *Ché* & *Hoa*.

NOTES.

Le texte dit, il convient *Pien*, une pierre coupante: & le commentaire étendant un peu le texte dit; en tel cas il faut dès l'Eté uſer de la pierre coupante pour évacuer ce que le cœur a de trop, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a d'excès de feu; car ſuivant ce qu'on a dit ailleurs, le cœur parmi les cinq *Tſang*, répond au feu parmi les cinq élémens.

De

* C'eſt celui de la jointure au bras droit.

Me'decine des Chinois.

De ce ſeul endroit, il eſt clair que la ſaignée eſt connuë aux Chinois depuis longtems, comme un moyen de prévenir les fâcheuſes ſuites d'un excès de feu. On en uſe actuellement à la Chine fort fréquemment pour les chevaux & les ânes.

Pour ce qui eſt des hommes, il n'eſt pas auſſi fort rare qu'on en uſe, mais c'eſt communément d'une manière qui ne peut avoir grand effet, tant l'ouverture eſt petite, & tant eſt petite la quantité du ſang qu'on tire: le plus ſouvent cela ne va pas à un tiers de palette, & quelquefois il y en a encore moins: auſſi faut-il avoüer que la frugalité des Chinois & la légereté de leur nouriture rend ce remede moins neceſſaire qu'en Europe.

Il y a cependant des occaſions où les Chinois le regardent comme preſque unique, & en même tems infaillible. Un homme eſt quelquefois ſaiſi d'une eſpece de néphrétique, qui lui cauſe des douleurs inſupportables. Il jette d'abord de hauts cris; mais bientôt la voix lui eſt coupée par la violence du mal: les yeux lui tournent: le viſage devient livide: toutes les extrêmitez ſont froides, & le malade eſt aux abois.

Les Chinois communément attribuent ce mal à du gravier, ſans qu'aucun diſe où il réſide. Un Chrétien âgé de vingt-cinq ans, fût un ſoir ſaiſi de ce mal. On ne pût venir m'avertir du danger où il étoit, parce que ſa maiſon eſt dans le fauxbourg, & les portes de la ville étoient fermées. Chacun dit, voyant le malade, que ſon mal étoit du gravier, & qu'il faloit appeller un tel pour le ſaigner. Ce tel, au reſte, n'eſt ni Médecin ni Chirurgien. On l'appelle cependant: il vient: il lie le bras du malade au-deſſus du coude, lave & frotte le bras au-deſſous de la ligature: puis avec une lancette faite ſur le champ d'un morceau de porcelaine caſſée, il ouvre la veine où nous l'ouvrons communément; ſçavoir, à l'endroit où le bras ſe plie. Le ſang réjaillit fort haut: on lâche la ligature, & on laiſſe le ſang couler & s'arrêter de lui-même: on ne banda pas même la playe. On m'a dit qu'au lieu de bander l'ouverture qu'a fait la lancette, on y applique ordinairement un grain de ſel: le malade ſe trouva guéri, & le lendemain ſur le ſoir il vint à l'Egliſe.

Je fus curieux de voir l'endroit où on l'avoit ſaigné: je trouvai que c'étoit, comme j'ai dit, où nous le faiſons communément. L'ouverture étoit déja preſque entierement fermée; auſſi avoit-elle été très-petite. Le Chrétien m'aſſûra cependant qu'il en étoit ſorti du ſang de quoi remplir deux des gobelets, dont on uſe pour boire le Thé.

TEXTE.

Pouls *Tchin, Kin & Hoa.*

Si le pouls propre du poûmon étant profond, *Tchin*, trémuleux court, *Kin*, tient en même tems du gliſſant, *Hoa*, infailliblement il y a toux.

Commentaire.

Cette toux vient de froid.

TEX-

TEXTE.

MEDECINE DES CHINOIS.

SI ce pouls eſt petit, *Ouei*, ſuperficiel, *Feou*, & en même tems comme éparpillé, *San*, alors tout va bien dans le poûmon: il eſt dans ſon état naturel & de ſanté. Pouls naturel & ſain du poûmon.

NOTE.

LE commentaire exprime le caractère de ce pouls, mêlé des trois exprimez dans le texte, par la comparaiſon du mouvement qui ſe fait ſur un monceau de plumes, quand il ſouffle un petit vent.

TEXTE.

MAIS ſi le pouls propre du poûmon eſt en même tems ſuperficiel, *Feou*, & régorgeant, *Hong*, la poîtrine eſt oppreſſée de quelque fluxion qui s'y eſt jettée, & il y a en même tems mouvement dans les gros inteſtins. Pouls *Feou* & *Hong*.

Si ce pouls eſt trémuleux long, *Hien*, le froid a cauſé des ventoſitez dans la poîtrine; cela eſt communément accompagné de conſtipation. Pouls *Hien*.

Si ce pouls ſe trouve *Kong*, comme vuide par le milieu, tel qu'un trou de flûte ſur lequel on mettroit le doigt, il y a hémorrhagie & diſſipation d'eſprits. Pouls *Kong*.

Si ce pouls ſe trouve profond, *Tchin*, délié, *Sié*, & tient du gliſſant, *Hoa*, les os ſe cuiſent, pour ainſi dire, au bain de vapeur. La peau & le poil deviennent âpres: il y a chaud & friſſon qui ſe ſuccedent. Pouls *Tchin*, *Sié*, & *Hoa*.

Enfin quand un homme attaqué du poûmon crache du ſang, ou ſaigne du nez, touſſe violemment par intervalles, eſt triſte & ſe lamente; ſi le pouls en tel cas ſe trouve ſuperficiel, & tant ſoit peu aigre, encore eſt-ce moins mauvais ſigne: le mal n'eſt pas tout-à-fait incurable: mais s'il ſe trouve régorgeant, fort, & tenant du dur, il n'y a plus de remede. Cas déſeſpéré.

Du Pouls des Reins.

SI le pouls propre des reins ſe trouve en Hyver être profond & gliſſant, c'eſt ſon état naturel. Etat naturel de ce pouls.

NOTE.

C'EST le pouls de l'extrêmité du *Cubitus* au bras droit, pour le rein droit; au bras gauche, pour le rein gauche. Ici le texte parle des deux confuſément.

TEXTE.

SI ce pouls eſt ſuperficiel & lent, les reins ſouffrent, & la cauſe du mal eſt dans l'éſtomac. Pouls ſuperficiel & lent.

Il

Méd. des Chinois. Il arrive que par froid on crache ſans ceſſe & abondamment: cela fait dérivation de l'humidité néceſſaire aux reins: d'où il s'enſuit une ſéchereſſe inquiétante.

Maladie *Puen tun.* Il y a une maladie appellée *Puen tun*, * qui ſe fait ſentir à la région du nombril. C'eſt obſtruction qui cauſe un dépôt. Cela aboutit communément à une paralyſie de tout le corps.

Quand les reins ſont hors de leur état naturel: ſi c'eſt par réplétion, on ſent une peſanteur à la région des lombes, ſurtout la nuit quand on eſt couché. Si c'eſt par épuiſement ou foibleſſe, il arrive en dormant, que l'urine échape.

Pouls *Tchi.* Si aux trois endroits où l'on a coûtume de tâter le pouls, on le trouve pareſſeux, *Tchi*, les reins ſouffrent du froid; on ſent ardeur & âpreté ſur la peau. Les cheveux & le poil ſe deſſechent. Le malade, en dormant, croit ſouvent tomber dans l'eau; & lors même qu'il eſt éveillé, on le voit réveur, inquiet, & triſte.

Pouls *San.* Si le pouls propre des reins ſe trouve éparpillé, *San*, ou bien l'on urine trop ſouvent & trop copieuſement, ou bien il y a perte de ſemence. On ſent de la douleur, ſoit à la région des lombes, ſoit aux genoux. Il ſurvient même quelquefois de ces ſueurs ſubites & furtives, qui n'ont point de cauſe apparente. Enfin le pouls ſuſdit eſt d'autant plus mauvais, qu'il n'indique exactement aucun de ces maux en particulier.

Pouls plein & gliſſant. Si le pouls propre des reins eſt plein & gliſſant, il y a infailliblement dyſurie: les urines ſont rougeâtres & très-chaudes.

Pouls *Sæ.* Si ce pouls ſe trouve aigre, *Sæ*, il y a gonorrhée fâcheuſe; le malade eſt ſujet à mille extravagans ſonges: ſurtout il croit ſouvent marcher au travers des eaux. De plus, il ſurvient aſſez ſouvent enflure au *Scrotum*, & au teſticule droit.

Pouls plein & fort. Si ce pouls ſe trouve en même tems plein & fort, il y a ardeur à la veſſie, d'où s'enſuit ſuppreſſion d'urine, ou du moins difficulté d'uriner.

Pouls gliſſant & trémuleux long &c. Si ce pouls eſt en meme tems gliſſant & trémuleux long, ou bien profond, & trémuleux court, en ces deux cas il y a douleur aux lombes & aux pieds, qui deviennent enflez. Mais dans ces deux cas, la cauſe de la douleur n'eſt pas tout-à-fait la même.

COMMENTAIRE.

DANS le prémier cas, la douleur eſt cauſée par des vents humides, mais chauds. Dans le ſecond cas, par des vents froids.

TEXTE.

Pouls *Feou & Kin.* QUAND le pouls propre des reins ſe trouve ſuperficiel, & trémuleux court, l'altération qui eſt dans les reins ſe fait ſentir aux oreilles; elles deviennent ſourdes.

Quand

* Eſpece de tumeur ou d'enflure.

Quand les reins ſont tellement attaquez, que le viſage en devient livide, & que le froid ſaiſit les jambes & les pieds, le mal eſt très-dangéreux; cependant, ſi le pouls ſe trouve alors être profond, gliſſant, & tient en même tems du trémuleux long, le mal n'eſt pas incurable; mais ſi le pouls ſe trouve alors lent & fort, il y a bien peu d'eſpérance. Médecine des Chinois.

Obſervations générales ſur le Pouls, à quelque bras & à quelque endroit qu'on le tâte.

1°. A QUELQUE bras, & à quelque endroit qu'on tâte le pouls, il faut faire attention à la ſaiſon. La ſaiſon.

2°. Le pouls d'une perſonne en ſanté, a du moins quarante-cinq battemens conſécutifs, ſans interruption conſidérable. Nombre des battemens.

3°. Quand ſous les doigts on ſent le pouls trémuleux long, ou précipité, ou régorgeant, ou tremuleux court, on peut juger en général qu'il y a excès de chaleur & ventoſitez.

4°. Quand ſubitement & comme à la dérobée le pouls devient profond & délié, la cauſe du mal eſt le froid, & il attaque les eſprits.

5°. Quand on trouve que le pouls imite le mouvement d'une eau qui tombe goutte à goutte par quelque fente, ou bien le mouvement du bec d'un oiſeau qui picote quelque choſe, il faut juger le mal incurable. Pouls qui dénote un mal incurable.

Obſervations ſur le Pouls du Carpe gauche, Pouls qui eſt propre du Cœur.

1°. SI après quarante-cinq battemens convenables, il change ou ceſſe, mais peu de tems, ce n'eſt pas choſe fort dangéreuſe. Pouls qui change.

2°. Quand après trente-un battemens il ſe plonge, pour ainſi parler, & tarde notablement à revenir comme auparavant: ſi c'eſt au Printems que cela ſe trouve, le malade mourra l'Été ſuivant. J'en dis autant, à proportion, des autres ſaiſons. Pouls qui tarde à revenir.

Obſervations ſur le Pouls de la jointure du poignet gauche, Pouls qui eſt propre du Foye.

1°. SI l'on y trouve cinquante battemens convenables, ou du moins quarante-cinq, ſans interruption notable, le foye eſt ſain. Signe de ſanté.

2°. Si après vingt-ſix battemens convenables, il ſe plonge & devient profond, ſans cependant tarder à revenir tel qu'il doit être, c'eſt chaleur exceſſive & ventoſitez dans le foye. De chaleur & de ventoſitez.

3°. Si après vingt-neuf battemens convenables, il devient aigre, *Sæ*, D'obſtruc-

MEDECINE DES CHINOIS.

& paroît ſe vouloir cacher, le foye eſt très-mal affecté; il y a obſtruction notable; les jointures des membres s'en ſentent, cela va communément de mal en pis, juſqu'à la mort qui s'enſuit.

tion dangéreuſe.

4°. Si après dix-neuf battemens convenables, il ſe plonge, ſe réleve, puis ſe réplonge, le foye eſt entierement gâté, il ne fait plus ſes fonctions; tout remede humain eſt inutile.

Mal déſeſpéré.

Obſervations ſur le Pouls de l'extrêmité du Cubitus *gauche, Pouls qui eſt propre du Rein gauche.*

Pouls ſain.

1°. S'IL a, ſans interruption, du moins quarante-cinq battemens convenables, le rein eſt ſain.

Chaleur & vents.

2°. Si on le ſent ſous le doigt précipité, ou trémuleux long, le rein ſouffre de chaleur & de vents.

Mal dangéreux.

3°. S'il devient tout-à-coup très-lent, le mal eſt très-dangéreux, & demande un prompt ſecours, communément il vient de froid; il faut, pour le bien guérir, beaucoup de ſoin & de dépenſe.

Reins gâtez ſans reſſource.

4°. Si après vingt-cinq battemens convenables il ſe plonge, les reins ſont gâtez, & ne ſont plus leur fonction. Toute l'habileté du Médecin ne ſçauroit ſauver le malade; & le plus qu'on puiſſe eſpérer, c'eſt un délai, encore ne peut-il être long.

Obſervations ſur le Pouls du Carpe droit, Pouls qui eſt propre du Poûmon.

Pouls naturel.

1°. SI l'on y trouve au moins quarante-cinq battemens convenables, ſans interruption, le poûmon eſt ſain.

Froid extérieur.

2°. Si ce pouls ſe trouve très-précipité, le poûmon a ſouffert de l'air extérieur.

Défaut de chaleur.

3°. Que ſi, en continuant à compter les battemens & à obſerver le pouls, vous trouvez qu'après vingt-ſept battemens il devienne conſidérablement lent, le poûmon n'a plus le dégré de chaleur néceſſaire. Ne dites pas, c'eſt peu de choſe, remédiez-y promptement. Sans cela un matin vous trouverez que le pouls ſe plongera & réplongera; que le malade abattu ne pourra quiter le lit. Vous verrez alors que le poûmon ne fait plus ſes fonctions, & vous vous repentirez d'avoir dit d'abord que ce n'étoit rien.

Pouls très-mauvais.

4°. Que ſi, après douze autres battemens, le pouls diſparoît encore, ou change notablement, bientôt le malade ſera tourmenté d'une toux fâcheuſe, accompagnée ou ſuivie de crachats mélez de pus. Les forces lui manqueront, ſes cheveux ſe hériſſeront; & le fameux *Tſin pien tſi* reſſuſcitat-il pour le traiter, il ne le pourroit faire avec ſuccès.

Ob-

Observations sur le Pouls de la jointure du Poignet droit, Pouls qui est propre de l'Estomac.

1°. Si l'on y trouve au moins quarante-cinq battemens convenables, sans interruption, l'éstomac est sain. — Estomac sain.

2°. Si ce pouls devient très-précipité, l'excès de chaleur dans l'éstomac trouble la digéstion des alimens. — Excès de chaleur.

3°. Cependant plus communément ce viscere souffre par défaut de chaleur convenable, ce que vous indiquera le pouls par une extrême lenteur. — Défaut de chaleur.

Que si dans cet état, comme c'est assez l'ordinaire, il y a nausées & vomissemens, le malade n'a plus guères qu'environ dix jours de vie. — Mort prochaine.

Observations sur le Pouls de l'extrémité du Cubitus *droit, Pouls qui est propre du Rein droit.*

1°. Si l'on y trouve quarante-cinq battemens convenables, sans interruption, ce viscere est sain. — Bon pouls.

2°. Si après dix-neuf battemens convenables, il se plonge, puis se réplonge, c'est un grand pronostic de mort; de cent il n'en réchapera pas un. — Pronostic de mort.

3°. Si l'on sent ce pouls fort, précipité, & tenant du trémuleux, ce sont des ventositez qui attaquent ce viscere. Il y a encore du remede. — Ventositez.

4°. Si après sept battemens convenables, le pouls se plonge, puis se réplonge, sans se rélever que longtems après, le malade n'a plus que peu d'heures à vivre. — Mort prochaine.

OBSERVATIONS SUR LES SEPT POULS, DITS *PIAO*,

C'EST-A-DIRE, EXTERNES, ET PLUS SENSIBLES EN COMPARAISON DES AUTRES.

Sur le Pouls, dit Feou, *superficiel, surnageant & ses différentes indications.*

1°. LE pouls dit *Feou*, superficiel, est celui, lequel quand on appuye ferme le doigt, ne se sent pas, ou que très-peu, & qui, au contraire, est fort sensible quand on n'appuye que légerement. — Comment on le connoît.

2°. En général, quand on trouve le pouls *Feou*, superficiel, hors des tems & des endroits qui lui sont propres, suivant ce qui a été dit ailleurs, il y a ou toux, ou difficulté de réspirer, ou sueurs froides, ou lassitude — Ce qu'il indique hors des tems & en

MÉDECINE DES CHINOIS.

laſſitude & peſanteur au dos, ou inquiétude dans le ſommeil, ou bien ces différens ſymptômes ſe compliquent.

endroits propres.

3°. Quand preſſant le doigt on trouve que le pouls devient très-peu ſenſible, & que ſoutenant tout-à-coup le doigt pour n'appuyer que légerement, le pouls devient très-ſenſible, & que réïtérant cela deux fois, on trouve à la ſeconde, comme à la prémiere, que le pouls eſt ſuperficiel & très ſenſible dès qu'on n'appuye que légerement; en ce cas le ſang eſt trop chaud, & cependant les parties nobles, ou toutes ou quelques-unes, n'ont pas le degré de chaleur qui leur convient, & ſouffrent du froid. A quoi doit alors tendre la cure? C'eſt à rétablir les eſprits, moyennant quoi ce chaud & ce froid ſe répartiront, & ſe réduiront à une juſte température.

Aux deux carpes.

4°. Quand le pouls ſe trouve *Feou*, ſuperficiel, au carpe droit & au carpe gauche, l'air extérieur a ſaiſi le malade; il y a douleur & chaleur de tête.

Aux jointures.

5°. Si c'eſt aux jointures du poignet que ce pouls ſe trouve, l'éſtomac eſt comme épuiſé; il ſurvient enflure, ou du moins tenſion au ventre.

Aux *Cubitus*.

6°. Si c'eſt à l'extrémité des *Cubitus* que ce pouls ſe trouve, le vent ou l'air a offenſé le poûmon. Il s'enſuit ſéchereſſe ou âpreté aux gros inteſtins, & conſéquemment conſtipation.

Sur le Pouls, dit Kong, *& ſes indications.*

Comment il ſe ſent; ſes indications hors des tems & endroits propres.

1°. LE ſecond des pouls, dits *Piao*, eſt celui qu'on appelle *Kong*. Il eſt tel, quand ſous le doigt on le ſent, comme on ſentiroit un trou de flute, laiſſant un vuide entre deux extremitez; ce pouls ſe trouvant hors des tems & des endroits qui lui ſont propres, indique communément tenſion des inteſtins greles, perpétuelle néceſſité d'uriner, ſans le pouvoir faire que goutte à goutte, & avec douleur. Moyennant quelques potions & quelques pillules convenables, ces accidens ceſſent.

Aux carpes.

2°. Si ce pouls ſe trouve aux carpes, il y a obſtruction, embarras, & peut-être dépôt dans la poîtrine, le ſang n'y a pas ſon cours libre.

Aux jointures.

3°. Si ce pouls ſe trouve aux jointures du poignet, il indique abcès dans les inteſtins.

Aux *Cubitus*.

4°. S'il ſe trouve à l'extrêmité des *Cubitus*, c'eſt épuiſement aux reins; il ſort par la voye des urines un ſang âcre, ou même un pus fort épais.

Sur le Pouls, dit Hoa, *gliſſant, & ſes indications.*

Aux trois endroits de chaque bras.

1°. QUAND aux endroits où le pouls ſe tâte ordinairement, on le ſent ſous le doigt à-peu-près comme une perle, & qu'en appuyant un peu plus ferme, il s'enfonce, ſans avancer ni reculer, cette eſpece de pouls ſe nomme *Hoa*, gliſſant. Quand on le trouve aux trois endroits où l'on a coûtume de tâter le pouls à chaque bras, les reins ſont altérez, il y a tenſion aux inteſtins grêles, abattement dans tout le corps, alternative

ternative de chaud & de friſſon; les urines ſont âcres & rougeâtres: le tout vient de trop de chaleur. La cure doit tendre à l'abattre: ſi l'on y réüſſit, ces accidens ceſſent. MÉDECINE DES CHINOIS.

2°. Quand ce pouls ſe trouve ſeulement à l'un ou à l'autre carpe, il indique nauſées fréquentes. A un des carpes.

3°. Quand il ſe trouve à l'une ou à l'autre jointure, le ventricule refroidi, ne digere point. A une des jointures.

4°. Quand il ſe trouve à l'extrêmité des *Cubitus*, le ventre à la région du nombril eſt froid comme glace, & dans cet état, dans lequel, ſuivant ce que dit le commentaire, on eſt altéré, on ne boit point, qu'on n'entende groüiller dans le ventre. Aux *Cubitus*.

Sur le Pouls, dit Ché, *plein, & ſes indications.*

1°. Le quatrieme des pouls, dits *Piao*, externes, eſt celui qu'on appelle *Ché*, plein. Il differe du nommé *Feou*, ſuperficiel, en ce que même en appuyant ferme on le trouve encore bien ſenſible, quoiqu'il le ſoit davantage, quand on n'appuye que légerement. Sa différence d'avec le pouls *Feou*.

2°. Si ce pouls ſe trouve tel aux trois endroits où l'on a coûtume de le tâter à chaque bras; il indique chaleur interne exceſſive, qui cauſe épuiſement dans l'eſtomac ou dans ſon orifice, & qui fait que le ventricule ne ſe nourit point lui-même, & que le malade, quoiqu'il mange aſſez, ſent cependant laſſitude & abattement continuel. Il faut en ce cas uſer de remedes bénins, qui ne ſoient ni chauds, ni auſſi fort froids, mais d'une nature tempérée. Ses indications aux trois endroits de chaque bras.

3°. Quand ce pouls ſe trouve aux carpes à contre-tems, il y a excès de chaleur dans la poîtrine. Aux carpes.

4°. Si c'eſt aux jointures du poignet qu'il ſe trouve, il y a douleur aux hypocondres, le ſecond des trois *Tſiao*, ou foyers, eſt en déſordre. Aux jointures.

5°. S'il ſe trouve à l'extrêmité des *Cubitus*, & qu'il ſe ſente ſous le doigt comme une corde, il indique enflure de ventre & dyſurie. Aux *Cubitus*.

Sur le Pouls, dit Hien, *de trémulation longue, & ſes indications.*

1°. Le cinquieme des pouls, dits *Piao*, externes, ſe nomme *Hien*, trémuleux long. Il a cela de commun avec le nommé *Feou*, ſuperficiel, que quand on appuye le doigt ferme, il devient aſſez peu ſenſible, au lieu que quand on n'appuye que légerement, il eſt ſenſible de reſte: mais il differe du *Feou*, purement ſuperficiel, en ce qu'on y remarque à chaque inſtant une eſpece d'inégalité ou de trémulation, telle à-peu-près que dans les cordes de l'inſtrument nommé *Tſeng*. En quoi il reſſemble au pouls *Feou*, & leur différence.

2°. Si aux trois endroits où l'on tâte le pouls à chaque bras, il ſe trouve Aux trois endroits.

Médecine des Chinois.

ve tel, il indique ſueurs ſpontanées, abattement, & menace de phtiſie, les mains & les pieds s'engourdiſſent, & ſouffrent de la douleur, la peau & le poil ſe ſéchent. Il faut en ce cas là que la cure tende à ſoutenir la chaleur naturelle au *Tan tien* *.

Aux carpes & aux jointures.

3°. Si ce pouls ſe trouve aux carpes, il y a douleur aiguë à la région de la poîtrine. Si c'eſt aux jointures que ce pouls ſe trouve, le froid a ſaiſi le ventricule, & la chaleur naturelle de plus bas des *Tſiao*, ou foyers, eſt comme étouffée par des eaux qui croupiſſent à la région du bas-ventre.

Sur le Pouls Kin, *trémuleux court, & ſes indications.*

Ce qu'il a de propre ou de commun avec d'autres.

1°. Le ſixieme des pouls, dits *Piao*, externes, ſe nomme *Kin*: il tient un peu du pouls *Hien*, dont on vient de parler, & du *Hong*, régorgeant, dont on parlera ci-après. Il a cependant cela de propre, qu'en appuyant le doigt ferme, on le trouve encore ſenſible de reſte, & en n'appuyant que légerement, on y trouve accélération conſidérable.

A tous les endroits ordinaires.

2°. Quand à tous les endroits où l'on a coûtume de tâter le pouls il ſe trouve tel, il y a vapeurs malignes, émûës par un feu interne, la manie eſt prochaine; ſi elle n'a pas encore parû, elle ſe déclarera bientôt par des paroles extravagantes, des menaces inſenſées, des chants & des mouvemens irréguliers; & ſi l'on ne rencontre un habile Médecin, point de guériſon.

Aux carpes.

3°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, il y a douleur de tête.

Aux jointures.

4°. S'il ſe trouve ſeulement aux jointures, la douleur ſe ſent, & croît peu-à-peu à la région du *Thorax*.

Aux *Cubitus*.

5°. Si ce pouls ſe trouve à l'extrêmité du *Cubitus*, la douleur eſt au bas-ventre, & ſi violente, qu'on y porte la main ſans ceſſe.

Sur le Pouls Hong, *régorgeant, & ſes indications.*

Son caractere.

1°. Le ſeptieme & dernier des pouls, dits *Piao*, externes & plus ſenſibles, ſe nomme *Hong*, régorgeant. Son caractère eſt, que même en appuyant ferme, on le trouve toûjours très-ſenſible, plus ſenſible cependant quand on n'appuye que légerement.

Aux trois endroits de chaque bras.

2°. Quand aux trois endroits ordinaires de chaque bras le pouls eſt tel, il indique douleur de tete, chaleur ſuperficielle par tout le corps, aridité des gros inteſtins, conſtipation, ſoif, douleur inquiete par tout le corps.

Diſtinction pour les ſaiſons.

3°. Si c'eſt au milieu de l'Eté que le pouls ſe trouve tel, l'excès de chaleur qu'il indique, eſt peu à craindre, elle ſe tempérera de ſoi-même. Mais ſi c'eſt au milieu de l'Automne ou en Hyver, le mal demande du remede. Il faut d'abord faire ſuer, puis tendre à rendre le ventre libre, l'excès de chaleur ceſſera.

4°. Si

* C'eſt, dit le commentaire, trois pouces au-deſſous du nombril.

4°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, l'excès de chaleur eſt en haut depuis la tête juſqu'à la poîtrine. Médecine des Chinois.

5°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux jointures, le ventricule ſe ſent chargé, il y a naufée & vomiſſement.

6°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement à l'extrêmité des *Cubitus*, le feu eſt aux inteſtins grêles, qui le communiquent aux reins; les urines ſont âcres & rougeâtres, il y a douleur ſourde aux jambes. Aux *Cubitus*.

OBSERVATIONS SUR LES HUIT POULS, NOMMEZ *LI*,

PLUS INTERNES ET MOINS SENSIBLES.

Sur le Pouls, dit Ouei, *petit, & ſes indications.*

1°. CE pouls eſt le prémier des huit, nommez *Li*. Son caractère conſiſte en ce qu'appuyant médiocrement, on découvre ſon battement, mais bien petit: puis revenant à appuyer une ſeconde fois tant ſoit peu plus, on le ſent encore, mais ſi petit, que tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas tout-à-fait imperceptible. Son caractere.

2°. S'il ſe trouve tel aux trois endroits ordinaires de chaque bras, il indique un grand épuiſement d'eſprits; & quand il eſt longtems tel, il ſurvient perte de ſemence, le viſage devient livide, & à la longue les os ſe deſſéchent. Aux trois endroits de chaque bras.

3°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, l'humeur maligne attaque la tête ou la poîtrine. Aux carpes.

4°. S'il ſe trouve ſeulement aux jointures, c'eſt le cœur qui eſt attaqué. Aux jointures.

5°. S'il ſe trouve ſeulement à l'extrémité des *Cubitus*, l'humeur maligne a ſon ſiége dans le bas-ventre, on ſent une eſpece de friſſon par tout le corps, & quand on boit, le ventre groüille. Aux *Cubitus*.

Sur le Pouls Tchin, *plongé, profond, & ſes indications.*

1°. Le ſecond des huit pouls, nommez *Li*, eſt celui qu'on nomme *Tchin*, enfoncé, profond. Son caractère conſiſte en ce qu'appuyant fortement on le découvre, mais lent & lâche, comme un morceau d'étoffe uſée & demi-pourie; & ſi l'on n'appuye pas fortement, on ne le découvre point du tout. Son caractere.

2°. Si le pouls eſt tel aux trois endroits ordinaires où on le tâte à chaque bras, il indique enflure ou oppreſſion à la région des aiſſelles, & froid aux extrémitez du corps, c'eſt épuiſement dans les parties nobles, la chaleur naturelle des trois *Tſiao*, étuves, ou des trois foyers, ne ſe repartiſſant pas comme il faut, ce qui cauſe des obſtructions. Aux trois endroits ordinaires.

3°. Quand

MÉDECINE DES CHINOIS.

3°. Quand ce pouls se trouve seulement aux carpes, la poîtrine est chargée de phlegmes.

Aux jointures.

4°. Si c'est seulement aux jointures que ce pouls se trouve, il y a oppression & douleur vive depuis la poîtrine jusqu'au nombril, grande difficulté de réspirer, ou espece d'étouffement.

Aux *Cubitus*.

5°. Si ce pouls se trouve seulement à l'extrémité des *Cubitus*, il y a pesanteur aux lombes & aux jambes. L'urine devient fort épaisse & blanchâtre par intervalles.

Sur le Pouls Ouan, *modérément lent, & ses indications.*

Sa ressemblance au pouls *Tchi*.

1°. LE troisieme des pouls, nommez *Li*, plus internes, moins sensibles, est celui qu'on nomme *Ouan*, modérément lent. Il ne differe guères que du plus au moins d'un autre pouls, nommé *Tchi*, tardif, paresseux, dont on parlera ci-après. Le pouls lent à contre-tems indique en général abattement d'esprit & de corps, accompagné d'inquiétude, ce qui vient de ce que le mouvement des esprits n'est pas bien libre.

Aux trois endroits ordinaires.

2°. Quand le pouls se trouve tel aux trois endroits ordinaires de chaque bras, les reins souffrent; il y a humeur viciée, & vapeur maligne, qui se fait sentir jusqu'à la tête, & spécialement aux oreilles, qui alors bourdonnent fort. Faites ouverture avec l'éguille derriere la tête vis-à-vis l'extrémité basse du cerveau: réïtérez par trois fois, les douleurs s'appaiseront.

Aux carpes.

3°. Si ce pouls se trouve aux carpes, il y a douleur aux articles.

Aux jointures.

4°. S'il se trouve seulement aux jointures, on a peine à se tenir droit, la douleur fait courber le corps.

Aux *Cubitus*.

5°. S'il se trouve seulement à l'extrêmité des *Cubitus*, & qu'en même tems qu'il est *Ouan*, lent, il tienne aussi du *Ouei*, petit; il y a obstruction causée par des humeurs froides. La nuit le sommeil est inquiet, on se croit suivi par des fantômes.

Sur le Pouls Sæ, *aigre, & ses indications.*

Son caractere.

1°. CE pouls est le quatrieme des huit, nommez *Li*, moins externes & moins sensibles. Il faut appuyer pour le sentir, & son mouvement a du rapport à celui d'une lame de couteau qui racle un bambou *. Si ce pouls se trouve à contre-tems **, si c'est à un homme, il indique du *Virus*; si c'est à une femme, & qu'elle soit enceinte, son fruit se sentira du mal, & le portera peut-être tout entier. Si la femme n'est point enceinte, & qu'elle ait ce pouls, il indique corruption qui infecte la masse du sang.

Aux carpes.

2°. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, le ventricule a peu de vigueur.

3°. Si

* C'est le nom que les Européans donnent à une espece de roseau qui devient très-dur.

** Le commentaire dit, que le trouver en Automne, c'est son tems.

3°. Si c'eſt aux jointures que ce pouls ſe trouve, le ſang eſt gâté, & peu propre à la nutrition des parties nobles. MEDECINE DES CHINOIS.

4°. Si c'eſt ſeulement à l'extrémité des *Cubitus*, on ſent un froid malin dans tout le corps, & de fréquens mouvemens dans le bas-ventre.

Sur le Pouls Tchi, *tardif, pareſſeux, & ſes indications.*

1°. CE pouls eſt le cinquieme des huit *Li*, plus internes & moins ſenſibles. Outre qu'il faut appuyer ferme pour le trouver, ſon caractère eſt une grande lenteur en ſon mouvement; enſorte que dans l'eſpace d'une inſpiration & d'une expiration, il n'y a que trois battemens. Il indique en général épuiſement dans les reins. Son caractère.

2°. Si ce pouls ſe trouve tenir du ſuivant, nommé *Fou*, fuyant en bas, le mal eſt difficile à guérir. Que ſi cela ſe rencontre en Eté, c'eſt encore pis, le mal eſt comme incurable.

3°. Si ce pouls ſe trouve aux carpes, le cœur ſouffre du froid. Aux carpes.

4°. Si c'eſt aux jointures du poignet que ce pouls ſe trouve, il y a douleur de ventre, la boiſſon paſſe avec peine. Aux jointures.

5°. Si c'eſt à l'extrémité du *Cubitus*, il y a froid & peſanteur aux lombes & aux pieds, on a beau les bien couvrir, on ne peut les échauffer. Aux *Cubitus*.

Sur le Pouls Fou, *fuyant en bas, & ſes indications.*

1°. CE pouls eſt le ſixieme des huit, nommez *Li*, plus internes & moins ſenſibles. C'eſt lorſqu'appuyant ferme les doigts pour tâter le pouls, il fuit & ſe cache en bas, devenant inſenſible pour un inſtant: puis appuyant de nouveau les doigts, & encore plus ferme, on le retrouve, ſans le perdre, mais bas & profond. S'il ſe trouve aux trois endroits ordinaires, il indique poiſon occulte & malignité cachée. Le corps eſt alors tout abattu, les extrémitez ſont froides; il y a douleur interne, & un vénin ſecret trouble la température du ſang & des eſprits. En quelque ſaiſon que cela ſe trouve, faites promptement ſuer, c'eſt par où doit commencer la cure. Son caractère, & ce qu'il indique aux trois endroits ordinaires.

2°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, il y a obſtruction dans la poîtrine. Aux carpes.

3°. Si c'eſt ſeulement aux jointures du poignet que ce pouls ſe trouve, l'obſtruction eſt aux inteſtins; les yeux s'en ſentent, on les ouvre & ferme ſans ceſſe. Aux jointures.

COMMENTAIRE.

SI c'eſt à la jointure du poignet gauche, cela eſt vrai. Si c'eſt à celle du poignet droit, c'eſt le ventricule qui eſt mal affecté, & il ſurvient des hémorrhoïdes.

MEDECINE DES CHINOIS.

TEXTE.

Aux *Cubitus*. 4°. SI c'eſt ſeulement à l'extrêmité des *Cubitus* que ce pouls ſe trouve, on ne digere point: aſſis ou couché, l'on eſt inquiet. De plus il y a flux de ventre.

Sur le Pouls Siu, *moüillé, ou bien liquide, fluide, & ſes indications.*

Son caractere. 1°. LE ſeptieme des huit pouls *Li*, plus internes & moins ſenſibles, s'appelle *Siu*, moüillé ou liquide; c'eſt quand on le ſent tel à-peu-près qu'une eau qu'on preſſeroit ſous le doigt. Il eſt communément accompagné de chaleur inquiète, de douleur de tête violente, de grands bourdonnemens d'oreilles, & d'un froid externe aux parties ſecretes. Tous ces fâcheux accidens viennent de choſes encore plus fâcheuſes. Le cerveau & la moëlle du dos ſont deſſéchez, & pareillement le réſervoir ſeminal. Une fermentation maligne cuit, pour ainſi dire, les os au bain de vapeur. Bientôt les cinq *Tſang* ſe ſentent du mal, & la mort eſt infaillible.

Aux carpes. 2°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, on eſt ſujet à ſuer aux pieds.

Aux jointures. 3°. S'il ſe trouve ſeulement aux jointures des poignets, les eſprits manquent, il y a ſtérilité, ou grande diſpoſition à cela.

Aux *Cubitus*. 4°. S'il ſe trouve ſeulement à l'extrêmité des *Cubitus*, & qu'il y ſoit en même tems délié comme un cheveu, on ſent par tout le corps un froid malin: les chairs & les os ſemblent ſe ſéparer, & ne plus ſe ſoutenir mutuellement.

Sur le Pouls Yo, *foible, & de ſes indications.*

Son caractere. 1°. CE pouls eſt le huitieme & le dernier des huit, nommez *Li*. On compare la ſenſation qu'il fait ſous le doigt à celle que fait un morceau de vieux coton, & de plus il a cela de commun avec quelques autres, qu'après l'avoir découvert, ſi l'on appuye encore un peu plus ferme, on ne le ſent plus. De plus, ſon mouvement eſt lent & communément embarraſſé.

Aux trois endroits ordinaires. 2°. S'il ſe trouve tel aux trois endroits où le pouls ſe tâte, ce ſont ventoſitez malignes & exceſſives. Si cela ſe trouve dans un jeune homme, le mal eſt mortel: ſi c'eſt dans un homme d'âge, il ſe peut guérir.

Aux carpes. 3°. Si ce pouls ſe trouve ſeulement aux carpes, il y a épuiſement.

Aux jointures. 4°. Si c'eſt ſeulement aux jointures du poignet, il y a difficulté de réſpirer.

Aux *Cubitus*. 5°. Si c'eſt ſeulement à l'extrêmité des *Cubitus*, le ſang eſt gâté. Il y

a engourdiſſement & douleur, d'abord interne, & qui gagne bientôt au-dehors *. MÉDECINE DES CHINOIS.

Obſervations ſur les neuf Pouls, dits Tao, *& leurs indications.*

NOTE.

LA lettre *Tao* ſignifie entre autres choſes, façon, manière, chemin, &c. Peut-être examine-t-on ici neuf manières ou neuf propriétez qui ſe peuvent trouver indifféremment tantôt aux pouls, nommez *Piao*, externes & plus ſenſibles, tantôt aux pouls, nommez *Li*, plus internes & moins ſenſibles.

TEXTE.

LE prémier de ces neuf pouls, eſt celui qu'on nomme *Tchang*, long. C'eſt lorſque les trois doigts étant placez ſur les trois endroits ordinaires, on ſent comme un ſeul pouls continu & allongé, le pouls de l'extrémité du *Cubitus* paſſant plus loin que ſa place ordinaire, & celui de la jointure en faiſant autant. Ce pouls en général indique chaleur trop grande, & inquiétude, tant pendant le ſommeil, qu'en d'autres tems. Le poiſon ou la malignité de ce feu ſe fait ſentir aux parties nobles, & vient de l'intempérie des trois *Tſiao*, foyers ou étuves. Il faut diſſiper cette intempérie chaude par les ſueurs. Le pouls *Tchang*; ſon caractère & ſes indications.

Le ſecond, eſt le pouls nommé *Toan*, court. C'eſt quand chacun des trois pouls, par exemple, celui de l'extrémité du *Cubitus*, & ainſi des autres, ne remplit pas exactement ſa place ordinaire. Il indique épuiſement, d'où ſuivent malins friſſons, humeurs froides dans le ventre, qui empêchent la chaleur naturelle de ſe partager comme il faut, & la retiennent comme priſonniere, d'où ſuivent des digéſtions fort imparfaites. Il faut tendre à évacuer ces humeurs. Caractère & indications du pouls *Toan*.

Le troiſieme, eſt le pouls nommé *Hiu*, vuide ou épuiſé. C'eſt lorſque ſous les doigts, ſoit qu'on appuye ferme, ou qu'on touche légerement, on ſent le pouls inſuffiſant, & comme vuide ou épuiſé. Il indique grande foibleſſe, frayeurs, défaillances, diſpoſition à l'épilepſie, ſurtout s'il ſe trouve aux enfans. En quelque perſonne qu'il ſe trouve, s'il eſt tel aux trois endroits ordinaires, le ſang ne peut acquérir la perfection qui lui convient pour la nouriture des parties intérieures & les plus eſſentielles du corps, leſquelles manquant ainſi d'un aliment convenable, il s'y fait des fermentations malignes & inquiétantes. La cure doit tendre à rétablir, s'il ſe peut, ou du moins à ſoutenir la chaleur naturelle aux trois *Tſiao*, foyers ou étuves. Caractère & indications du pouls *Hiu*.

Le

* Le malade en meurt, dit le commentaire.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Le quatrieme, eſt le pouls nommé *Tjou*, ſerré, preſſé. C'eſt quand ſous les trois doigts, ſoit qu'on appuye peu ou beaucoup, on trouve le pouls très-précipité, mais comme s'arrêtant au carpe, de telle manière que dans ſa précipitation il ceſſe une fois tout-à-coup de battre, puis recommence. Ce pouls eſt d'un fâcheux pronoſtic: s'il ſe change bientôt en mieux, le malade pourra revenir de ſa maladie, mais s'il continuë en cet état, la mort eſt proche: du moins n'y a-t-il point de remede humain: il n'y a que le Ciel qui lui puiſſe ſauver la vie.

Caractère & indications du pouls *Tjou*.

Caractère & indications du pouls *Kié*.

Le cinquieme, eſt le pouls nommé *Kié*, embroüillé, embarraſſé. C'eſt quand le pouls ſe ſentant ſous les doigts d'une lenteur médiocre, il manque tout à-coup un battement, puis revient avec une eſpece d'impétuoſité peu réglée, comme s'il n'avoit pû continuer, ſans s'arrêter, pour ainſi dire, afin de prendre haleine, & ſe débarraſſer. Il indique obſtruction à la région de l'éſtomac, d'où il s'enſuit peſanteur & engourdiſſement dans tous les membres, & aſſez ſouvent violente colique. Le mal vient d'excès de chaleur aux trois *Tſiao*, ou étuves. Corrigez doucement cette intempérie, le mal ceſſera.

Caractère & indications du pouls *Tai*.

Le ſixieme ſe nomme *Tai*, qui ſignifie ſucceſſion, changement de génération, ſubſtitution, &c. C'eſt quand ayant ſenti ſous les doigts le pouls ſe mouvoir aſſez irrégulierement, on le ſent tout-à-coup s'élever, & comme rétrograder, au lieu de continuer ſa route. En ce cas-là, le viſage devient livide & abattu, on ne peut parler, c'eſt épuiſement total des eſprits vitaux: un vent malin les a entierement diſſipez *.

Caractère du pouls *Lao*.

Le ſeptieme s'appelle *Lao*, dur. C'eſt lorſque ne le pouvant ſentir en tâtant légerement, appuyant enſuite davantage, on le découvre, mais ſi peu régulier, ſi peu marqué, qu'il ſemble tenir tantôt du profond & du fuyant, tantôt du plein & du long, tantôt du petit, mais trémuleux, conſervant cependant toûjours certaine tenſion ou dureté, qui eſt ſon propre caractère.

NOTE.

AILLEURS on le nomme *Ké*, & on compare la ſenſation qu'il fait ſous les doigts à celle qu'y fait la peau d'un tambour, ſur laquelle on appuye.

TEXTE.

Ses indications.

IL indique plénitude interne & reſſerrée par l'impreſſion fâcheuſe d'un froid étranger ſur les parties externes, qui étoient trop épuiſées pour y reſiſter. De là douleurs internes, comme dans les os. Bientôt après la peau change de couleur, ſurvient difficulté de réſpirer, enfin oppreſſion continuelle de poîtrine, cauſée par le combat du feu interne & de l'eau qui eſt au-déhors. Laiſſez-là tous les remedes. Demandez au Ciel la guériſon, ou bien n'en eſpérez rien.

Le

* L'ame, ajoûte le commentaire, n'a plus où loger.

Le huitieme, eſt le pouls nommé *Tong*, mobile: non pas qu'il ait grand mouvement, mais parce qu'il fait une ſenſation ſous les doigts à-peu-près ſemblable à celle que feroient des pierres liſſées & polies qu'on toucheroit dans l'eau. On ne découvre ce pouls que quand on appuye ferme. Alors il réſiſte un peu au doigt, & quand on revient à le tâter deux ou trois fois, on le ſent battre, ſans le ſentir paſſer, comme s'il étoit fixe au même lieu. Il indique un corps foible & épuiſé. Il s'enſuit flux & perte de ſang de longue durée, ſurtout aux femmes; & ſi le malade ne rencontre un fort habile Médecin, il tombe en phtiſie, & meurt bientôt.

MEDECINE DES CHINOIS.

Caractère & indications du pouls *Tong*.

Le neuvieme, eſt le pouls *Sié*, fin, délié. C'eſt quand ſous les doigts on le ſent comme un ſimple cheveu très-fin & en meme tems tenant du *Ouei*, petit, peu fort, qui eſt un des huit pouls, nommez *Li*, qu'on a expoſez ci-deſſus.

Caractère du pouls *Sié*.

Ce pouls fin & délié indique réfroidiſſement accidentel du cerveau & de la moëlle du dos. Le corps eſt foible, les jambes ſont comme endormies. Il ſurvient quelquefois perte conſiderable de ſemence. Le viſage change de couleur & maigrit, les cheveux & le poil ſéchent. Quand ce mal n'a commencé que ſur la fin de l'Hyver il arrive quelquefois qu'au Printems ſuivant il ſe guérit ſans remedes.

Ses indications.

SECRET DU POULS,

TRADUIT DU CHINOIS.

TROISIEME PARTIE.

CE qui regarde le cœur, le foye, & le rein gauche, s'éxamine au pouls du carpe, de la jointure, & de l'extrémité du *Cubitus* du bras gauche. Aux mêmes endroits du bras droit, ſuivant le méme ordre, on éxamine ce qui regarde les poûmons, l'eſtomac, & le rein droit, autrement dit porte de la vie.

Pouls propre des parties nobles.

Voici quelle eſt la corréſpondance des cinq *Tſang* & des ſix *Fou*. Le cœur qui eſt le prémier des cinq *Tſang*, & les inteſtins gréles un des ſix *Fou*, ont enſemble correſpondance. Il en eſt de méme du foye, un des cinq *Tſang*, à l'égard de la véſicule du fiel, un des ſix *Fou*. De même de l'eſtomac, *Pi*, un des cinq *Tſang*, & du ventricule, *Ouei*, un des ſix *Fou*, avec lequel il eſt comme continu. De méme du rein gauche, à l'égard

Corréſpondance des cinq *Tſang* & des ſix *Fou*.

MÉDECINE DES CHINOIS.

gard de la veſſie; du rein droit, à l'égard de ce qu'on nomme les trois *Tſiao*, foyers ou étuves; & du poûmon à l'égard des gros inteſtins.

Diſtinctions générales du pouls.

On tâte le pouls à trois endroits de chaque bras: à chacun de ces endroits le pouls ſe peut diſtinguer en pouls ſuperficiel ou élevé, pouls profond, & pouls mitoyen, ce qui donne pour chaque bras neuf combinaiſons différentes. Au reſte, le pouls mitoyen eſt celui ſur lequel il faut régler ſon jugement par rapport aux autres.

Choſes néceſſaires pour tâter le pouls & pour en juger.

Celui qui tâte le pouls, doit avoir lui-même le corps & l'eſprit dans une ſituation tranquille. Il faut de plus qu'il ait actuellement beaucoup d'attention, ſans admettre d'autres penſées, & que même le mouvement de ſyſtole & de diaſtole ſoient en lui dans une juſte température. Alors appliquant doucement les doigts ſur la peau ſans preſſer, il éxaminera ce qui regarde les ſix *Fou*. Enſuite, appuyant un peu davantage, enſorte qu'il ne touche pas ſimplement la peau, comme auparavant, mais qu'il ſente ſous les doigts les chairs, il éxaminera s'il trouve ou non aux pouls qu'il tâte une juſte modération; puis appuyant ferme les doigts juſqu'à ſentir les os du bras, il éxaminera les pouls des cinq *Tſang*. Enfin il examinera ſi le pouls ceſſe de battre ou non; s'il eſt vîte ou lent, & combien il bat de fois dans l'eſpace d'une inſpiration & d'une expiration.

Nombre des battemens du pouls.

Quand on trouve au pouls cinquante battemens ſans qu'il s'arrête, c'eſt ſanté: s'il s'arrête avant que d'avoir battu cinquante fois, c'eſt maladie. Et l'on juge du mal plus ou moins preſſant, par le nombre des battemens après leſquels le pouls s'arrête.

Divers pouls qui indiquent une mort prochaine.

Si au bout de quarante battemens le pouls s'arrête, un des cinq *Tſang* eſt gâté. Ceux dans qui cela ſe trouve, rarement paſſent quatre ans. Si c'eſt après trente battemens que le pouls s'arrête, on ne paſſe guères trois ans. Si le pouls s'arrête au bout de vingt battemens, on n'a guères que deux ans à vivre. Que ſi l'on trouve qu'il s'arrête encore plûtôt, c'eſt encore pis, & c'eſt ſigne d'un mal très-preſſant.

Dans ce mal, tout preſſant qu'il eſt, il y a du plus & du moins. Par exemple, ſi après deux battemens le pouls s'arrête, le malade ordinairement meurt au bout de trois ou quatre jours. Si le pouls s'arrête après trois battemens, le malade peut vivre encore ſix ou ſept jours; & ſi c'eſt au bout de quatre battemens que le pouls s'arrête, le malade ordinairement ne paſſe pas huit jours. Ainſi du reſte à proportion.

Autres pronoſtics.

On fonde encore des pronoſtics ſur l'oppoſition du pouls avec l'état préſent de celui auquel on le tâte: par exemple, un homme ne ſent point de mal, & même paroît robuſte, on lui trouve un pouls de malade, *Feou kin ſæ*, ſuperficiel, trémuleux court, aigre, dit le commentaire, il marche vers le tombeau *.

De même, ſi tâtant le pouls à un homme, qui eſt actuellement maladif, vous lui trouvez le pouls d'un homme robuſte **, c'eſt un homme mort.

Il

* Dans quelque tems, dit le commentaire, il tombera malade, & probablement en mourra.

** Fort & régorgeant, dit le commentaire.

Il convient donc de ſçavoir que les gens gras ont communément le pouls profond & un peu embarraſſé; les maigres, au contraire, l'ont ſuperficiel & long. Aux gens de petite ſtature il eſt ſerré & comme preſſé: au contraire, il eſt un peu lâche aux gens de grande ſtature; voilà l'ordinaire, & quand on trouve le contraire, cela ne vaut rien. Médecine des Chinois.

De la Maladie nommée Chang han.

NOTE.

Chang ſignifie bleſſer, nuire. *Han* ſignifie froid. Comme qui diroit froid malin & dangéreux. Cette maladie eſt fort fréquente à la Chine. C'eſt une fiévre maligne, à laquelle on donne ce nom de *Chang han* en Hyver, & qu'on nomme autrement dans les autres ſaiſons de l'année.

TEXTE.

Dans cette maladie, malgré le nom qu'elle porte, on doit, en tâtant le pouls, & en jugeant de ſes indications, ſuivre la même règle que dans les maladies qui viennent de chaud. Ainſi, lorſque dans la maladie nommée *Chang han*, le pouls d'abord ſuperficiel, *Feou*, & trémuleux court, *Kin*, devient peu-à-peu fort, *Ta*, & régorgeant, *Hong*, & qu'il ſe fait ſentir tel aux trois endroits ordinaires où on le tâte, c'eſt bon ſigne. La malignité ſemble vouloir ſe diſſiper, & il y a lieu d'eſpérer que ſe diſſipant en effet, le malade, au bout de ſept jours, ſe trouvera hors de danger. Bon ſigne.

Que ſi, au contraire, on trouve le pouls petit, *Ouei*, lent, *Man*, & cependant par fois ſautillant, *Teng*: puis comme s'enfuyant & ſe cachant en bas, *Fou*, le malade eſt en grand danger. En ce cas-là il faut s'informer exactement du jour & de l'heure que la maladie a commencé, afin de juger de ſon progrès, en éxaminant avec un ſoin particulier les changemens qui arriveront au pouls, ſoit par rapport à ſa forte élevation ou à ſa petiteſſe, ſoit par rapport à la lenteur ou vîteſſe de ſon mouvement. Mauvais ſigne.

NOTE.

Ces deux expreſſions Chinoiſes *Man* & *Teng*, ne ſont qu'en cet endroit de ce livre. Par-tout ailleurs l'on employe l'expreſſion *Ouan*, ou *Tchi*, pour exprimer la lenteur du pouls.

TEXTE.

Généralement parlant, dans la maladie *Chang han*, comme dans celles qui viennent de chaleur, le pouls doit être élevé, & régorgeant: & quand il ſe trouve petit, délié, & comme imperceptible, les remedes humains ſont inutiles. Pouls naturel & dangéreux dans cette maladie.

Quand

MÉDECINE DES CHINOIS.

Quand après la ſueur, qu'il faut procurer dès le commencement de la maladie, le pouls ſe tranquilliſe, & que la fiévre ceſſe, tout va bien. Mais ſi même après la ſueur le feu & l'inquiétude continuent, ſi le pouls eſt auſſi peu réglé qu'auparavant; point de guériſon à eſpérer.

Dianoſtics & pronoſtics dans les maladies cauſées par un poiſon chaud.

Il y a des maladies, (fiévres malignes) cauſées par un poiſon, ou malin ferment chaud; il y en a qui ſont cauſées par un poiſon de nature froide. En voici les différens dianoſtics & pronoſtics. Dans celles qui ſont cauſées par un poiſon chaud, le malade paroît robuſte; il a des mouvemens inquiets, violens, & convulſifs; le viſage lui devient rouge; il lui ſort des marques rougeâtres; il y a délire, pendant lequel il dit mille extravagances, & croit quelquefois voir des eſprits. Ces accidens ſont accompagnez aſſez ſouvent d'une diarrhée continuelle, & quelquefois d'une ſueur par tout le corps. Le malade ouvre de tems en tems la bouche d'une manière extraordinaire; on diroit qu'il va expirer *. Tout dangéreux qu'eſt cet état, n'abandonnez pas le malade: uſez de remedes bénins, qui du moins ne puiſſent pas nuire. S'il paſſe le ſeptieme jour, il en reviendra peu-à-peu.

Dans celles qui ſont cauſées par un poiſon froid.

Quand le poiſon eſt de nature froide, il y a peſanteur par tout le corps, le dos eſt roide: le malade ſent aux yeux, & dans le bas ventre des douleurs inſupportables, les levres deviennent bleuâtres. Le cœur ſe ſent ſaiſi du malin poiſon, & ne peut s'en défendre: les extrêmitez du corps deviennent froides: il y a nauſée, diarrhée, râllement. Le pouls communément eſt profond & délié. Dans cette dangéreuſe extrémité, tout ce qu'on peut faire de mieux, c'eſt de travailler promptement à ſoutenir la chaleur naturelle à trois pouces au-deſſous du nombril. Si le malade paſſe ſix jours ſans mourir, il eſt ſauvé.

Pronoſtics de diverſes Maladies par le Pouls.

Enflure de ventre.

DANS l'enflure de ventre, ſi le pouls eſt élevé & fort, le mal ſe diſſipe: s'il eſt épuiſé & petit, le danger eſt grand; & la cure, pour être heureuſe, demande beaucoup de capacité & d'attention.

Dyſenterie.

Dans les dyſenteries, un pouls petit eſt bon: un fort & régorgeant eſt très-mauvais.

Délire & manie.

Dans les délires & les manies, un pouls plein & fort, eſt bon. Que s'il ſe trouve profond & délié aux trois endroits où on le tâte, c'eſt très-mauvais ſigne; & je n'ai point encore oüi dire qu'aucun Médecin ait guéri un pareil malade.

Soif continuelle.

Dans la maladie, nommée *Siao ko*, ſoif continuelle, le pouls vîte & fort, eſt bon: s'il eſt petit & comme vuide, la maladie eſt conſidérable, on aura peine à la bien guérir.

Hydropiſie aqueuſe.

Dans l'hydropiſie aqueuſe, quand le pouls eſt fort & élevé, ſi l'on ne guérit pas entierement, du moins on n'en meurt pas ſi-tôt: mais ſi le

* Le Chinois dit, que la vie veut s'envoler.

le pouls eſt petit & peu ſenſible, il faut prendre congé, la mort n'eſt pas éloignée. MEDECINE DES CHINOIS.

Après les accidens de la maladie, nommée *Kio loan*, ſi le pouls eſt petit & très-lent, les eſprits manquent, le malade eſt abattu à ne pouvoir ni ne vouloir preſque dire un mot. En ce cas le mal eſt bien difficile à guérir. Au contraire, ſi le pouls eſt haut & régorgeant, la cure eſt facile; c'eſt une expérience de tous les tems. Maladie *Kio loan*.

COMMENTAIRE.

LA maladie *Kio loan* eſt un dérangement & un combat du chaud & du froid dans les inteſtins, & dans l'eſtomac; dérangement cauſé, ou par quelque dérèglement dans le boire & le manger, tel qu'eſt la débauche de vin, l'excès des choſes crûes & froides, ou bien par un froid pris en dormant à terre, en s'expoſant trop au grand vent, &c.

Quand les accidens de ce mal commencent par un mal de cœur, le vomiſſement ſuit bientôt. Quand la douleur ſe fait d'abord ſentir dans les inteſtins, ſuit auſſitôt la diarrhée: & comme quelquefois le mal de cœur & de ventre commencent enſemble, auſſi alors s'enſuit le dévoyement par haut & par bas. Dans le tems de ces accidens & de ces douleurs violentes, le pouls eſt fort déréglé, très-changeant, & communément néanmoins tenant du fuyant en bas, nommé *Feou*.

Les accidens les plus violens étant ceſſez, ſi le pouls ſe trouve fort & régorgeant, le mal ſe peut aiſément guérir. Mais ſi le pouls eſt tardif, petit, délié, la maladie eſt très-dangereuſe, & bien difficile à guérir.

TEXTE.

DANS les pertes de ſang, ſoit par le nez, ſoit par la bouche, un pouls profond & délié eſt bon. Un pouls haut, trémuleux, fort, marque que le danger eſt grand: s'il tient outre cela du dur, le malade en meurt, dit un commentaire. Pertes de ſang.

Dans les cardialgies & coliques, un pouls profond & délié eſt bon. Un pouls haut, trémuleux, fort, & long, eſt mortel. Cardialgie & colique.

COMMENTAIRE.

SUR cela un commentaire dit, que les cardialgies ou coliques peuvent venir de cauſes fort différentes. La règle qu'on vient de donner, n'eſt pas infaillible.

TEXTE.

IL y a diverſes eſpeces d'épilepſie. En général dans ce genre de maladie, le pouls ſuperficiel & lent, eſt celui qui convient. Un pouls ſerré, plein, fort, & précipité, eſt de fort mauvais augure; ſurtout ſi l'épi- Epilepſie.

MEDECINE DES CHINOIS.

l'épilepſie eſt de cette eſpece, qui fait que le malade malgré lui ſerre fortement les dents, & ferme la bouche. Car quand ce dernier ſymptôme ſe trouve compliqué avec le pouls que nous venons de dire, les trois ames ſont orphelines, la mort eſt prochaine.

Il y a des épileptiques à qui ce ſymptôme n'arrive point, mais qui, au contraire, ouvrent fort la bouche, & pouſſent leur haleine, comme une vapeur épaiſſe & groſſiere, auxquels le viſage devient rouge, comme ſi l'on y avoit mis du vermillon. Ceux-ci, quoique difficiles à guérir, peuvent encore durer quelque tems.

Pour ceux à qui les cheveux ſe dreſſent, & la bouche écume, qui ne peuvent avaler aucun remede, qui ſont triſtes, mornes, inquiets, à qui le goſier râlle, & imite par ſes rallemens le cri d'une poule d'eau, qui ont des mouvemens violens & convulſifs; ces malades ſont incurables; ſurtout ſi, outre les précédens ſymptômes, vous remarquez qu'ils ayent le viſage bleuâtre, l'orbe des yeux rétréci, & la prunelle élargie; & s'il leur arrive certaine ſueur, qui s'attachant aux poils du corps hériſſez, y forme une eſpece de perle tenace, & non coulante. Encore eſt-ce pis, ſi ces ſueurs ſe trouvent huileuſes. Il ne faut point perdre ſa peine à traiter de tels malades.

Mal cauſé par abondance interne d'humeurs malignes.

Dans certaine maladie, cauſée par abondance & plénitude interne d'humeurs malignes, le ventre s'enfle, il y a tenſion & douleur. On ſent à la région de l'éſtomac, dureté, roideur, ſéchereſſe, accompagnée de vomiſſement ou de nauſée. En même tems on ſent aux mains & aux pieds une chaleur maligne & inquiétante.

Si l'on trouve en ce cas le pouls profond & délié, c'eſt fort mauvais ſigne, communément on en meurt, ſurtout quand alors les ſelles & les urines ſont âpres.

Par abondance externe d'humeurs & chaleur interne.

Dans certaines autres maladies, cauſées par abondance & plénitude externe d'humeurs, & par une chaleur interne, il arrive ordinairement des vomiſſemens, cela n'eſt que bon. Mais s'il y a en même tems diarrhée fort liquide, le mal dès-lors eſt fort grand; & ſi le malade n'en meurt pas, il aura du moins beaucoup de peine à ſe rétablir parfaitement. Que ſi, avec le vomiſſement & la diarrhée compliquez, vous lui trouvez un pouls fort & régorgeant, ne travaillez point à le guérir; vous y perdriez vôtre peine.

Hydropiſie ſuperficielle.

Dans certaine hydropiſie, qui eſt une enflure ſuperficielle, cauſée par une humeur ou vapeur montante, qui rend communément la réſpiration difficile, le pouls ſuperficiel & gliſſant, eſt le pouls convenable. S'il devient tout-à-coup petit & délié, le mal eſt mortel. Vous y employeriez en vain tout vôtre art, le malade n'en réchapera pas.

Toux ſéche, &c.

Dans certaine maladie, où le malade a une toux ſéche, rend du ſang par la voye des urines, eſt ſec & fort maigre: ſi vous trouvez le pouls fort, penſez-y avant que d'entreprendre un tel malade; il eſt bien difficile à guérir.

Crachement de ſang.

Dans le crachement de ſang, un pouls profond & foible eſt bon. Si vous le trouvez plein & fort, cela eſt mortel.

Dans

Dans l'oppreſſion de poîtrine, cauſée par quelque intempérie que ce ſoit, le pouls gliſſant, *Hoa*, eſt bon. Si, au contraire, il eſt aigre, *Sæ*, point de guériſon. Médecine des Chinois.

Dans la maladie, nommée *Tchong ngo*, où il y a enflure de ventre ſubite; le pouls trémuleux court, *Kin*, & délié, *Sié*, eſt bon. Le ſuperficiel & fort, *Feou ta*, eſt très-mauvais. Maladie *Tchong ngo*.

Commentaire.

Suivant le livre qui a pour titre, *les ſources des Maladies*, c'eſt quand un homme, ſoit de ſon tempérament, ſoit par un mauvais régime & des excez, étant fort foible, & par-là fort ſuſceptible des impreſſions étrangeres, eſt frappé de quelque maligne impreſſion qui lui fait ſubitement enfler le ventre, lui cauſe des douleurs violentes, & le réduit comme aux abois.

Texte.

Dans les bleſſures où il s'eſt perdu beaucoup de ſang, un pouls délié & comme vuide eſt bon. Le plein, fort, vîte, eſt mauvais. Bleſſures.

Quand à l'extrêmité du *Cubitus* & au carpe, le pouls eſt tellement trémuleux court, *Kin*, & vîte, *Sou*, que ſes battemens de plus reſſemblent aux picotemens d'une aiguille de tête, & que le malade vomit & revomit par intervalles, le mal vient de certains vers, nommez *Kou*, & demande un prompt remede. Employez vîte les plus efficaces, dit une verſion: la vie eſt en grand danger. Une autre verſion dit: Si le pouls eſt tellement vîte, *Sou*, qu'il ſoit en même tems mol, on peut encore faire vivre du tems le malade. Mal cauſé par des vers nommez *Kou*.

Commentaire.

Le livre qui a pour titre *les ſources des Maladies*, dit: Dans la compoſition de la lettre qui ſe lit *Kou*, il y a trois *Tchong*, c'eſt-à-dire, trois vers qui ſont dans un même vaſe, *Min*, où ils ſe font la guerre, & s'entremangent. Celui qui reſte vainqueur des autres, eſt très-dangéreux, & ronge les viſceres de l'homme. Ceux qui en ſont attaquez, ont de fréquentes cardialgies; il leur ſemble qu'on leur mord le cœur: ſouvent le viſage leur devient bleuâtre, & les yeux jaunes, & il leur arrive divers autres accidens de cette nature, extraordinaires, & ſans règle. Communément cet animal attaque d'abord le médiaſtin, d'où s'enſuivent crachemens ou vomiſſemens de ſang; & ſi l'on n'y apporte remede, il ronge les viſceres, dits *Tſang* & *Fou*, & cauſe la mort.

Texte.

Dans les attaques du poiſon, le pouls fort & régorgeant, eſt bon. Poiſon.

MÉDECINE DES CHINOIS.

S'il ſe trouve délié & petit, le danger eſt grand, ſurtout s'il ſurvient vomiſſement de ſang; car il eſt difficile de l'arrêter parfaitement, & communément la mort s'enſuit.

COMMENTAIRE.

DANS les autres vomiſſemens de ſang, le pouls profond & délié eſt bon. Il n'y a que dans ceux que le poiſon cauſe, où le fort & régorgeant eſt cenſé le bon.

TEXTE.

Pour juger par le pouls ſi le malade mourra ou non.

ENFIN, généralement parlant, pour juger & prononcer plus ſûrement ſi un malade mourra de ſa maladie ou non, rien de mieux que de conſulter le pouls du *Tai tchong*: s'il ſe trouve avoir du mouvement & de la vigueur, le malade en réchapera. Si dans cet endroit-là le pouls eſt languiſſant & s'arrête, le malade en meurt.

COMMENTAIRE.

C'EST à un pouce & demi loin de l'articulation du gros doigt du pied.

NOTE.

AUJOURD'HUI les Médecins Chinois ne vont point conſulter le pouls à cet endroit-là, non pas même aux hommes.

Pronoſtics tirez de l'inſpection du Malade.

Les yeux.

SI le malade a le coin intérieur des yeux jaune, c'eſt bon ſigne; communément il guérit. L'éſtomac eſt bon, dit un commentaire.

Si les yeux lui ayant groſſi tout-à-coup, retombent, pour ainſi dire, c'eſt un homme mort. Les cinq *Tſang* ſont gâtez, dit le commentaire.

Les yeux, les oreilles, le nez & la bouche.

Quand on remarque une couleur noire ſe répandre ſur les yeux, les oreilles, & le nez du malade, la maladie eſt bien difficile à guérir: & ſi cette couleur gagne juſqu'à la bouche, de dix malades à qui cela arrive, à peine en peut-on ſauver trois. Le ventricule eſt accablé par la trop grande humidité des reins, dit le commentaire.

Le viſage, les yeux, & les bras.

Quand le viſage eſt jaune, les yeux violets ou noirâtres, que le malade remuë les bras d'une manière inquiète & ſans règle, un vent malin a ſaiſi le ventricule, & cauſe dans tout le corps une fermentation mortelle. L'éſtomac, dit le commentaire, eſt accablé par le foye.

Si le viſage étant noir, les yeux ſont blancs, le rein droit, dit la porte de la vie, eſt abſolument gâté; le malade n'a pas plus de huit jours à vivre.

Le viſage.

Quand on remarque qu'à un malade le viſage devient ſubitement violet, & peu-à-peu devient plus noir, il eſt rare qu'il en guériſſe. Le foye & les reins, dit le commentaire, ne font plus leurs fonctions.

Quand

Quand le visage devient rouge, les yeux blancs, & qu'il y a eu en même tems difficulté de réspirer dans l'espace de dix jours, le sort du malade sera décidé. S'il passe au-delà, il en guérira. C'est, dit le commentaire, le poûmon qui souffre de la trop grande chaleur du cœur. MEDECINE DES CHINOIS.

Quand les yeux intérieurement deviennent ou jaunes, ou noirs, ou blancs, & que cela gagne jusqu'au nez, & à la bouche, c'est mauvais signe. L'éstomac, dit le commentaire, souffre de l'intempérie humide du foye. Les yeux, le nez, & la bouche.

Quand le visage devenant violet, la bouche devient jaune, communément dans un demi-jour le malade meurt : & si quelques autres circonstances indiquent un terme moins court, du moins ne passe-t-il pas deux jours. Le visage & la bouche.

Quand les yeux deviennent troubles, que les dents se cassent & se noirciſſent, ou que le visage devenant d'un blanc pâle, les yeux deviennent noirs, ce sont tous mauvais signes. Le prémier, dit le commentaire, marque le foye & le cœur attaquez. Le second marque l'éstomac gâté : le troisieme, le poûmon attaqué ; le quatrieme, les reins gâtez. Les yeux, les dents & le visage.

Quand le malade ouvre la bouche comme certains poissons, & ne peut la refermer ; qu'il y a expiration forte, & presque point d'inspiration, c'est un homme mort. Suivant le commentaire, le cœur & les poûmons sont encore en bon état ; mais le foye & les reins ne font plus leurs fonctions. La bouche.

Quand le malade a le dos roide & sans mouvement, les yeux fixes & comme immobiles, regardant seulement vers un endroit, que les levres sont séches, & comme brûlées, le visage enflé, bleuâtre, ou noir, le mal est bien dangéreux ; à peine en guérira-t-il. Si de plus il y a délire, mouvemens inquiets & convulsifs, suivis de la perte de la parole, & accompagnez de certaine odeur cadavereuse, c'est un homme déséspéré. Le dos, les yeux, les levres, le visage, l'esprit, le mouvement, la parole, l'odeur & le dos.

Quand le malade sent par tout le corps comme une réplétion totale, & que le dos lui devient violet, il ne passera pas trois jours. L'éstomac, dit le commentaire, est accablé par l'intempérie du foye.

Quand les pieds & les jambes manquent sous un homme, que les genoux lui enflent extraordinairement, le mal est très-dangéreux, communément l'on en meurt dans l'espace de dix jours. Les pieds, jambes & genoux.

Quand les jointures des membres perdent leur mouvement, & deviennent roides, le mal est mortel. Jointures.

Quand les lignes de dédans les mains se trouvent effacées, le malade a peu à vivre. Lignes des mains.

Les levres noirâtres, le froid aux dents ; une autre version dit, froid par tout le corps ; perte involontaire d'urine, horreur de toute nouriture, ce sont tous mauvais signes. S'ils se rencontrent, en même tems, en quatre jours, le malade est mort. Levres & dents.

Quand les ongles du malade tant aux pieds qu'aux mains, deviennent violettes, puis noires, mauvais signe. Si cela dure pendant huit jours, communément le malade meurt ; du moins sa maladie est bien difficile à guérir. C'est le foye qui est gâté, dit le commentaire. Les ongles.

Me'decine des Chinois. Quand il ſurvient à un malade peſanteur aux lombes, douleur au dos, inquiétude par tout le corps, le mal eſt dans les os, il n'a plus que cinq jours à vivre.

Les urines. Quand il ſurvient à un malade peſanteur par tout le corps, des urines rouges, & que ces ſymptômes perſéverent, le mal régne dans toutes les chairs, dans ſix jours le malade meurt.

Les ongles, jointures & cheveux. Quand les ongles des mains & des pieds deviennent noirâtres, que le malade eſt impatient, & dit des injures à tout venant, que les jointures perdent leur mouvement, le malade aura peine à paſſer neuf jours. Mais ſi de plus ſes cheveux ſe hériſſent & deviennent comme du chanvre, il n'a qu'un demi jour de vie *. Enfin ſi le malade cherche ſes habits en tâtonnant, & parle de mort, elle eſt en effet fort proche.

Dianoſtics & Pronoſtics des Maladies des cinq Tſang, *indépendamment du Pouls.*

Du Foye.

Signes du foye gâté. LE viſage enflé, des clous ou puſtules noires, la langue recourbée & violette, abattement par tout le corps, & ſurtout aux bras & aux jambes, obſcurciſſement notable de la vûë, des larmes ſans ceſſe & ſans raiſon. Tout cela indique un foye gâté. Le malade meurt au huitieme jour.

Réplétion. Douleur à la région des aiſſelles, les yeux rouges, fréquente colere, vertiges, ſurdité, tout cela indique un foye qui ſouffre de réplétion **. Il faut décharger ce viſcere en évacuant, & la cure pourra réüſſir.

Inanition. Embarras dans les jointures & à la région des aiſſelles, vûë devenuë trouble, ongles deſſéchez, craintes & gémiſſemens ſans grande cauſe, tout cela indique un foye qui ſouffre d'inanition. Il faut tendre à le fortifier, ſi l'on veut réüſſir dans la cure.

Du Coeur.

Signes du cœur étouffé par la chaleur. Le viſage devenu jaune, mais d'un jaune foncé & mêlé de noir, roideur aux épaules, regard fixe vers un endroit, mains enflées, lignes des mains effacées, paroles extravagantes, diſcours ſans ſuite; tout cela indique le cœur preſſé, & comme étouffé de chaleur. Le malade à peine paſſera le jour.

Réplétion. Quand le malade ſent engourdiſſement & douleur au dos; que malgré cela il rit ſans raiſon, qu'il ſent de tems en tems une ſéchereſſe extraordinaire à la langue, tout cela indique une mauvaiſe réplétion, dont le cœur

* Suivant le commentaire, les inteſtins grêles ſont gâtez.
** Abondance d'humeurs, dit le commentaire.

cœur ſouffre, il faut évacuer. Le Médecin doit prendre garde à ne s'y pas tromper, attribuant mal-à-propos le mal à épuiſement. MEDECINE DES CHINOIS.

Mais ſi le malade eſt triſte & dolent, facile à effrayer, pâle: s'il ſent de la roideur à la racine de la langue, & de la douleur depuis les lombes juſqu'au dos, c'eſt d'épuiſement que vient le mal. Il faut des cordiaux & des confortatifs. Epuiſement.

DE L'ESTOMAC.

QUAND les pieds d'un malade enflent, & le ventre auſſi à la région du nombril, quand le malade a en même tems le viſage jaune & bourſouflé, qu'il lâche ſous lui ſans trop s'en appercevoir, qu'il a la peau de tout le corps âpre, & les levres comme renverſées, tout cela indique un éſtomac entierement ruiné, le malade ne paſſera pas douze jours. Signes d'un éſtomac ruiné.

Quand il y a enflure de ventre, jointe à conſtipation, paralyſie aux pieds, peſanteur par tout le corps, que le malade mange bien, mais n'en eſt pas moins abattu; tout cela indique un éſtomac qui péche par mauvaiſe plénitude; il faut évacuer. Plénitude.

Mais quand à l'enflure du ventre ſurvient un mouvement d'entrailles, vomiſſement, indigéſtion continuée, diarrhée. C'eſt foibleſſe d'éſtomac; il faut travailler à le fortifier. Foibleſſe.

DU POÛMON.

QUAND il y a grande expiration par la bouche, & point ou peu d'inſpiration, que les levres ſont comme renverſées, qu'il n'y paroît plus de lignes, qu'elles deviennent noires & ſemblables à une mêche à-demi brûlée, que la peau, le poil, & les ongles ſe deſſéchent; tout cela indique un poûmon entierement gâté. Le malade n'a qu'à prendre ſon routier, dans trois jours il faut partir. Signes d'un poûmon gâté.

Quand il y a douleur aux épaules, au dos, aux cuiſſes, toux, difficulté de réſpirer, & ventoſitez rémontantes. C'eſt de mauvaiſe plénitude que le poûmon ſouffre, il faut travailler à le décharger, mais il y faut travailler promptement, tout délai eſt dangéreux. Plénitude.

Quand il y a foible réſpiration, petite voix, toux par intervalle, & crachats mélez de ſang, grande foibleſſe & accablement, il faut ſoutenir & fortifier avant que d'uſer d'autres remedes. Foibleſſe.

DES REINS.

QUAND le viſage du malade devient noir, qu'il y a douleur des dents, que la vûë lui devient fort trouble, qu'il a des ſueurs ſpontanées & abondantes, qu'il ſent un tiraillement aux lombes, qu'il a toûjours la peau comme moüillée, & que cependant les cheveux lui ſéchent, les reins ſont abſolument gâtez. Quatre jours mettent le malade au tombeau. Signe des reins gâtez.

Quand il y a certain gonflement de ventre, peſanteur par tout le corps, Réplétion.

ſueur

Médecine des Chinois.

sueur extraordinaire en mangeant, ou immédiatement après : quand le malade est fort sensible au moindre vent, que le visage & les yeux deviennent noirs & livides; qu'on n'aime point à parler, & que quand on parle, c'est d'une manière languissante. Cela indique que les reins sont accablez d'une méchante plénitude. Déchargez-les.

Foiblesse.

Quand on sent grand froid à la région des hypocondres, & douleur le long du dos, qu'il y a d'abord bourdonnement d'oreilles, puis espece de surdité, que les urines sont fort changeantes, soit pour la quantité, soit pour la qualité. Fortifiez les reins; ils en ont besoin.

Des Femmes enceintes.

Pouls qui indique grossesse.

QUAND le pouls du carpe est petit, *Ouei*, celui de la jointure glissant, *Hoa*, celui de l'extrêmité du *Cubitus* vîte, *Sou*, & que cela dure ainsi du tems d'une manière assez réguliere, & sans autre changement, si ce n'est qu'on y découvre par intervalle quelques battemens semblables aux picotemens d'un oiseau qui mange; la femme est enceinte, quoique la grossesse ne paroisse point encore.

De trois mois.

Quand en appuyant très-légerement les doigts, on trouve le pouls glissant & vîte, & qu'appuyant plus fortement, on le trouve petit, il y a grossesse de trois mois.

De cinq mois.

Quand on trouve le pouls simplement vîte, qu'il ne se relâche & ne s'éparpille point, la grossesse est de cinq mois; si le pouls se trouve tel à la main gauche, la femme est grosse d'un garçon. Si c'est à la main droite, la femme est grosse d'une fille. Ceci se dit du pouls du carpe, & cette distinction de main gauche & de main droite se doit aussi appliquer au pouls de la jointure glissant, dont on a parlé.

Grossesse en général.

Pour celui de l'extrêmité du *Cubitus*, il suffit de prendre garde s'il n'y a point d'interruption dans ses battemens. Cette circonstance, jointe à ce qu'on a dit des pouls du carpe & de la jointure, indique grossesse.

Pour connoître si c'est d'un fils ou d'une fille.

Un autre exemplaire de ce livre dit, au quatrieme mois de la grossesse, voulez-vous sçavoir si c'est d'un fils ou d'une fille que la femme est grosse? Vous le pouvez connoître en deux manières.

1°. Si le pouls est vîte à la main gauche*, la femme est enceinte d'un fils. Si le pouls est vîte à la main droite, c'est d'une fille.

2°. Si à la main gauche le pouls est profond mais plein, la femme est enceinte d'un fils; si à la main droite le pouls est superficiel & fort, c'est d'une fille. Si aux deux mains le pouls est profond, mais plein, ce sont deux garçons.

Proximité de l'accouchement.

Quand une femme grosse est à terme, si vous lui trouvez le pouls que quelques-uns nomment égaré, *Li king*, & que la femme sente de la douleur au ventre & aux reins en même tems, elle accouche dans un demi-jour.

COM-

* Il ne distingue point si c'est au carpe ou ailleurs, ou si c'est aux trois endroits.

COMMENTAIRE.

Médecine des Chinois.

C'EST, dit un commentaire, quand il bat trois fois dans l'espace d'une inspiration. Un autre dit : c'est quand il ne bat qu'une fois dans l'espace d'une inspiration, & prétend que cela arrive quand le pouls est en meme tems profond, délié, & glissant.

TEXTE.

Mort de l'enfant & de la mere.

QUAND la femme en couche sent dans le corps une pesanteur extraordinaire, qu'elle a tantôt frisson, tantôt chaleur, que le dessous de sa langue est chaud, le dessus froid, l'enfant est mort, ou va mourir, & la mere meurt aussi sans accoucher.

Quand la femme en couche a le visage rouge & la langue violette, ordinairement elle accouche d'un enfant mort, sans en mourir : mais quand elle a la bouche & les levres violettes, & que la bouche écume, elle meurt, & son fruit aussi.

Mort de la mere.

Quand elle a le visage violet, mais la langue rouge, & qu'il lui sort par la bouche beaucoup d'écume, l'enfant vient vivant, & la mere meurt.

Indications bonnes & mauvaises du pouls des femmes accouchées.

Quand à une femme nouvellement accouchée le pouls se trouve médiocrement lent & glissant, il est bon. S'il se trouve plein, fort, trémuleux, serré, la mort est proche.

De même, si le pouls se trouve petit & profond, il est bon; s'il est dur & ferme, c'est mauvais signe.

De même, quand vous lui trouvez le pouls du carpe fort vîte, tout en feu, & sans règle, elle en meurt. S'il est délié & profond, de manière qu'en appuyant les doigts jusqu'à sentir les os, ce pouls ne laisse pas d'être sensible, elle n'en mourra pas.

EXTRAIT
DU PEN TSAO CANG MOU,
C'EST-A-DIRE,
DE L'HERBIER CHINOIS,
OU
HISTOIRE NATURELLE
DE LA CHINE,
POUR L'USAGE DE LA MÉDECINE.

Hiſtoire de cet ouvrage.

CET ouvrage a été entrepris & compoſé par un Docteur de la famille ou Dynaſtie des *Ming*, appellé *Li ché tchin*. Mais la mort ayant ſurpris cet Auteur, avant qu'il y eût mis la derniere main, ſon fils, après l'avoir revû & augmenté, préſenta à ce ſujet une requête à l'Empereur *Van lie*, la vingt-quatrieme année de ſon régne, & ſur cette requete l'Empereur donna ordre au Tribunal du *Li pou*, ou des Rits, de publier cet ouvrage, lequel a été réimprimé de nouveau à la vingt deuxieme année du régne de feu l'Empereur *Cang hi*.

PREFACE,

Où l'on voit l'idée & la diviſion générale de tout l'Ouvrage.

Herbiers & fragmens des livres claſſiques.

CETTE Hiſtoire comprend en tout cinquante-deux livres. Les deux prémiers livres traitent de tous les *Pen tſao*, ou Herbiers, qui ont été compoſez depuis l'Empereur *Chin nong* (*a*), juſqu'au tems auquel vivoit

(*a*) Prémier inventeur de la Médecine Chinoiſe.

voit *Li ché tchin*, & de tous les Auteurs qu'il cite. Ils contiennent enſuite pluſieurs fragmens des ouvrages de l'Empereur *Chin nong*, & de l'Empereur *Hoang ti* (*a*): c'eſt-à-dire, des livres claſſiques de la Médecine. MÉDECINE DES CHINOIS.

Le troiſieme & quatrieme livre, ſont des inductions ou répertoires des divers remedes, qui ſont propres pour toutes ſortes de maladies. Remedes.

Le cinquieme, ſixieme & ſeptieme, traitent de trois élémens; à ſçavoir de l'eau, dont on diſtingue de quarante-trois ſortes; du feu, dont on diſtingue onze ſortes; & de la terre, dont on diſtingue ſoixante ſortes. De l'Eau, du Feu, de la Terre.

Le huitieme, neuvieme, dixieme, & onzieme, traitent du métal, & des pierres: du métal, de vingt-huit ſortes; & des pierres qui ſont diſtinguées en trois genres; le prémier genre, qui eſt des pierres précieuſes, quatorze ſortes: le ſecond genre, eſt des pierres ordinaires, ſoixante-onze ſortes: le troiſieme genre, eſt des foſſiles ou minéraux, vingt-ſortes: outre cela vingt-ſept ſortes d'autres qui approchent des précédentes. Du Métal, des Pierres, des Foſſiles.

Le douzieme & les ſuivans, juſqu'au vingt-huitieme, traitent des plantes, qui ſont diſtinguées ſous onze genres différens: ſçavoir, le prémier genre, eſt des plantes des montagnes, ſoixante-dix ſortes. Des Plantes.

Le ſecond genre, eſt des plantes odoriférantes, cinquante-ſix ſortes.

Le troiſieme genre, eſt des plantes des plattes campagnes, cent-vingt-ſix ſortes.

Le quatrieme genre, eſt des plantes vénimeuſes, quarante-ſept ſortes.

Le cinquieme genre, eſt des plantes rampantes, ou qui ont beſoin d'appui, ſoixante-treize ſortes: & vingt-neuf ſortes d'autres qui approchent des eſpeces précédentes.

Le ſixieme genre, eſt des plantes aquatiques, vingt-deux ſortes.

Le ſeptieme genre, eſt des plantes qui croiſſent ſur les pierres, dix-neuf ſortes.

Le huitieme genre, eſt des plantes de la nature de la mouſſe, vingt-ſix ſortes: plus, des plantes d'eſpeces mélées, neuf ſortes, qui ont leur uſage dans la Médecine, & cent-cinquante-trois ſortes qui en ſont rejettées, quoiqu'elles ſoient connuës, & ayent chacune ſon nom particulier.

Le neuvieme genre, eſt des plantes, dont les graines ſervent à la nourriture, comme le bled, le ris, le millet, les pois, les feves, &c. quarante-quatre ſortes.

Le dixieme genre, eſt des plantes, dont les graines ſervent à faire du vin, ou autres liqueurs à boire, vingt-neuf ſortes.

Le onzieme genre, eſt des plantes légumineuſes; 1°. De celles qui ont une odeur & ſaveur forte, trente-deux ſortes. 2°. De celles qui portent des fruits, tels que ſont les concombres, les citroüilles, &c. onze ſortes. 3°. De celles qui croiſſent dans l'eau, ſix ſortes. 4°. De celles qui ſont de la nature des champignons, &c. quinze ſortes.

Le vingt-neuvieme livre & les ſuivans, juſqu'au trente-ſeptieme, traitent des Arbres, qui ſont diſtinguez en douze genres, dont ſix ſont d'arbres fruitiers, & ſix de ceux qui ne portent point de fruit. Des Arbres.

Le

(*a*) Celui qui a rédigé la Médecine dans un corps de ſcience.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Le prémier genre des fruitiers, eſt de ceux qui croiſſent en pleine campagne; il y en a onze ſortes.

Le ſecond, eſt des arbres des montagnes, trente-quatre ſortes.

Le troiſieme, des fruitiers ſauvages, tels que ceux qui ſe trouvent chez les Barbares, c'eſt-à-dire, à l'Oüeſt & au Nord, hors de la Chine.

Le quatrieme, eſt de ceux dont les fruits entrent dans l'aſſaiſonnement des ragoûts, vingt-trois ſortes.

Le cinquieme, eſt des plantes qui portent des fruits légumineux, comme melons, &c. neuf ſortes.

Le ſixieme, eſt auſſi des plantes qui portent des fruits aquatiques, ſix ſortes: plus, vingt-trois ſortes qui approchent de quelqu'une de toutes les eſpeces précédentes.

Des arbres non-fruitiers, le prémier genre eſt des arbres, dont le bois eſt odoriférant, trente-cinq ſortes.

Le ſecond genre, eſt des grands arbres de haute-futaye, cinquante-deux ſortes.

Le troiſieme genre, eſt des arbuſtes, cinquante ſortes.

Le quatrieme, eſt de ceux qui ont beſoin d'appui pour croître, douze ſortes.

Le cinquieme, de ceux qui croiſſent en broutilles, quatre ſortes.

Le ſixieme, eſt d'eſpeces mêlées, ſept ſortes.

Vieux habits & utenciles.

Le trente-huitieme livre traite des vieux habits & vieux utenciles, qui entrent dans la Médecine: des habits ou étoffes, vingt-cinq ſortes; & des utenciles, cinquante-quatre ſortes.

Des Inſectes.

Le quarantieme livre & les ſuivans, juſqu'au quarante-ſixieme, traitent des inſectes, ſous quatre genres différens.

Le prémier genre, eſt des inſectes qui ſe multiplient par la voye des œufs, quarante-trois ſortes.

Le ſecond genre, eſt de ceux qui s'engendrent de la pouriture du bois, &c. trente-une ſortes.

Le troiſieme genre, eſt de ceux qui s'engendrent d'humidité, vingt-trois ſortes.

Le quatrieme, eſt des inſectes à écailles, dont on diſtingue quatre eſpeces ſubalternes: ſous la prémiere, où eſt compris le dragon, & autres ſemblables, neuf ſortes: ſous la ſeconde, qui eſt des ſerpens, dix-ſept ſortes: ſous la troiſieme, qui eſt des poiſſons écaillez, vingt-huit ſortes: ſous la quatrieme, qui eſt des poiſſons non-écaillez, plus de trente ſortes: ſous la cinquieme, qui eſt de ceux qui ſont munis de cuiraſſes; ſoit comme les tortuës, cancres, crabes, &c. dix-ſept ſortes; ſoit comme les huîtres, les moules & autres coquillages, vingt-neuf ſortes.

Des Oiſeaux.

Les quarante-ſeptieme, quarante-huitieme, & quarante-neuvieme livres, traitent des oiſeaux, ſous quatre genres différens.

Le prémier genre, eſt des oiſeaux aquatiques, treize ſortes.

Le ſecond genre, eſt des oiſeaux domeſtiques, & du gibier, vingt-deux ſortes.

Le

Le troiſieme genre, eſt des oiſeaux champêtres, dix-ſept ſortes. Médecine des Chinois.

Le quatrieme, eſt des oiſeaux de montagnes, treize ſortes.

Les cinquantieme & cinquante-unieme livres, traitent des animaux ſous quatre genres différens.

Le prémier genre, eſt des animaux domeſtiques, vingt-huit ſortes. Des Animaux.

Le ſecond genre, eſt des animaux ſauvages, trente-huit ſortes.

Le troiſieme genre, eſt du rat & d'autres animaux ſemblables, douze ſortes.

Le quatrieme genre, eſt des animaux extraordinaires, comme le ſinge, &c. huit ſortes.

Le cinquante-deuxieme livre, traite du corps humain, & de toutes ſes différentes parties qui ſervent à la Médecine, en tout, trente-cinq ſortes. Du corps humain.

AVERTISSEMENT.

LE prémier *Pen tſao* ou *Herbier* dont il eſt fait mention dans les livres Chinois, eſt celui de l'Empereur *Chin nong*, lequel étoit diviſé en trois livres, & contenoit trois-cens-ſoixante ſortes de plantes, ou choſes médecinales, diſtribuées en trois ordres. Enſuite on en ajoûta une fois autant à ces prémieres, & ce fût le ſecond *Pen tſao*, qui parût ſous le nom de *Leang tao hong king*. Anciens Herbiers.

Depuis ces deux prémiers il en a parû pluſieurs autres en différens tems, ſurtout ſous la famille des *Tang*, & ſous celle des *Song*, beaucoup plus amples.

Mais parce que ces ſortes d'ouvrages, en ſe multipliant, ſont devenus confus, & pleins de fautes, & qu'on n'y trouvoit pas l'ordre & l'arrangement néceſſaire, *Li ché tchin*, pouſſé du déſir de ſervir le Public, a compoſé celui-ci, où il a fait entrer tout ce qu'il a trouvé de bon dans les précédens, & y a ajoûté outre cela beaucoup du ſien. Préférence dûë à celui de *Li ché tchin*.

Mais afin d'y mettre quelque ordre, pour en rendre l'uſage facile, il a rédigé toutes les ſortes de plantes dont il traite, à ſeize *Pou*, ou claſſes, ou genres ſupérieurs, qu'il diviſe en ſoixante eſpeces ou genres ſubalternes: puis toutes les ſortes de plantes qui ſont contenuës ſous chacun de ces genres ſubalternes, il les diſtribuë en trois ordres, ſuivant la force & la vertu de chacune. Plantes rédigées en ſeize claſſes.

Et parceque le feu & l'eau ſont les deux prémiers élémens, & comme les deux prémiers principes de toutes les autres productions, cet ouvrage commence par ces deux élémens. Ordre général de cet ouvrage.

En ſecond lieu, il traite de la terre, parce que la terre eſt comme la mere de toutes choſes.

Méthode des Chinois.

En troiſieme lieu, des métaux, & des pierres que la terre engendre dans ſon ſein, & qui en ſont comme les parties.

En quatrieme lieu, des plantes, des grains, des légumes, des fruits & des arbres qu'elle produit hors de ſon ſein.

En cinquieme lieu, des vieux habits ou utenciles, dont la matière eſt tirée des eſpeces précédentes.

En ſixieme lieu, des inſectes, des poiſſons, & autres eſpeces qui ſont écaillées, ou munies de cuiraſſes; des oiſeaux, & des animaux quadrupedes.

En dernier lieu, du corps de l'homme: de ſorte que cet ordre commence par ce qu'il y a de plus vil & de plus commun dans la nature, & finit par ce qu'il y a de plus rélevé & de plus excellent.

Ordre en traitant de chaque eſpece.

Pour ce qui eſt de l'ordre que l'Auteur du *Pen tſao* a gardé, en traitant de chaque eſpece; il commence l'explication de chacune par l'expoſition du nom. Et comme les diverſes ſortes de choſes ont eu des noms différens, ſelon les divers âges & les différens Auteurs qui en ont parlé; *Li ché tchin* a eu ſoin de les marquer tous exactement, & de les ranger après celui qui étoit de ſon tems le plus commun, pour conſerver l'origine du *Pen tſao*, ou Herbier.

Enſuite il fait & donne la déſcription de chacune; il parle du lieu où elle croît, & comment; il dit de quelle manière on les ſerre, ou on les cüeille.

Enfin il diſcute ce qu'il y a de controverſé ou d'incertain dans chacune, ce qu'il y a de certain & de faux: puis il parle de la manière dont on les prépare, ſoit pour les garder, ſoit pour en faire uſage. Il parle enſuite de leur nature, de leurs qualitez, de leur odeur, & de leur ſaveur. Après quoi il traite de leurs vertus & uſages, ou de leurs effets, & finit en donnant les recettes & les doſes de chacune. Or, dans l'ancien *Pen tſao*, on comptoit deux-mille-neuf-cens-trente-cinq recettes différentes, auxquelles on en a ajoûté onze-cens-ſoixante-un autres modernes.

PEN TSAO TI Y KIU EN.

PREMIER LIVRE

DE L'HERBIER CHINOIS.

PREMIER PARAGRAPHE.

*De l'origine de l'*Herbier, *ou* Pen tsao, *& de tous les Herbiers anciens & modernes, qui ont parû jusqu'à présent.*

C'EST une tradition fort ancienne qu'il y a eu un *Herbier*, divisé en trois livres, & intitulé *Pen tsao king san kiuen*, dont on prétend que l'Empereur *Chin nong* a été l'Auteur: mais on ne sçait personne qui ait vû cet ouvrage. 1.

Si l'on s'en rapporte à ce que dit *Hoaï nan tseë*, ancien Auteur, l'Empereur *Chin nong*, en faisant par le goût l'épreuve de toutes sortes de plantes & herbes médecinales, dans un seul jour en connut soixante-dix sortes qui avoient une qualité vénimeuse. Et c'est de-là que la Médecine-pratique a pris son origine.

Anciennement avant l'invention des Lettres, cette science passoit d'une génération à l'autre par la tradition & par les enseignemens faits de vive voix, & on lui donnoit le nom de *Pen tsao*. Mais depuis les régnes des deux familles des *Han*, le nombre des Médecins s'étant fort multiplié, & les recettes anciennes ayant été jointes aux modernes, on a commencé de voir dans les formes des livres de recettes, sous le titre de *Pen tsao*.

Dans un livre ou Chronique, qui a pour titre, *Ti ouang ki ché ki*, il est dit, que l'Empereur *Hoang ti* ordonna à *Ki pé kao*, d'éxaminer les saveurs des plantes & des arbres, & d'en faire un *Pen tsao king*, ou corps d'Histoire, & de déterminer les recettes pour guérir toutes sortes de maladies: ce qui fait voir que le nom de *Pen tsao* a commencé à être en vogue dès le tems de l'Empereur *Hoang ti*.

Au reste, le *Pen tsao* de *Chin nong* contient six especes de choses médecinales; sçavoir, des pierres précieuses, des pierres ordinaires, des plantes, des arbres & des animaux. Mais parce qu'entre elles le plus grand est

MÉDECINE DES CHINOIS.

est du genre des plantes; c'est pour cela que tout l'ouvrage en tire son nom, & qu'on l'appelle *Pen tsao*, c'est-à-dire, *l'origine ou la racine des plantes.*

En y comprenant le *Pen tsao* de *Chin nong*, & celui de *Li ché tchin*, on en compte jusqu'à trente-neuf différens, qui ont parû en différens tems, & sous différens Empereurs.

2. *Li ché tchin* dit, que le *Pen tsao* de *Chin nong* comprend dans trois ordres différens, trois-cens-soixante-cinq sortes de remedes, nombre qui répond à celui des dégrez du ciel, & que *Leang tao hong king* y en ayant ajoûté une fois autant, composa son *Pen tsao*, qui en contient sept-cens-trente sortes en sept livres, & qui fût nommé *Ming y pié lou pen tsao*; parce que les trois-cens-soixante-cinq sortes qu'il ajoûta à celles de *Chin nong*, sont tirées des plus fameux Médecins qu'il y ait eu depuis le régne des *Han*, & que pour distinguer les uns des autres, il marqua les prémiers avec des caractères rouges.

Régne des HAN.

3. Avant le *Ming y pié lou pen tsao*, il en avoit paru un autre sous ce titre: *Tsai yo lou*; c'est-à-dire, *Traité des Herbes & Remedes*, en deux livres, composé par *Tong kiun*, vassal de l'Empereur *Hoang ti.*

4. Sous le régne des *Han* parut le *Luei cong y a toui*, qui est une espece de *Pen tsao* en deux volumes, fait par *Luei cong.*

5. Le *Pen tsao* qui a pour titre: *Li ché yo lou*, parut sous le même régne en trois livres, qui n'étoient autre chose que les trois livres du *Pen tsao* de *Chin nong*, raccommodez par *Li tang chi.*

6. Celui-ci fût suivi du *Pen tsao* intitulé *Ou ché pen tsao*, composé sous le même régne des *Han*, par un Auteur nommé *Ou*; il n'y a qu'un seul livre.

7. Le dernier *Pen tsao* du régne des *Han*, est intitulé: *Luei cong pao tchi lun.* Il traite de la nature des remedes, & de la manière de les préparer. Il contient trois livres: *Luei cong* est le nom de l'Auteur.

Régne des TANG.

L'Empereur *Tang*, chef de la famille Impériale de ce nom, employa vingt-deux personnes des plus habiles de l'Empire, pour faire un nouveau *Pen tsao*, qui pour cette raison fût appellé *Tang pen tsao*, ou *Tang sin pen tsao.* Il contient cinquante-trois livres, & a été fait suivant le *Pen tsao* de *Leang tao hong king.*

8. Après le *Tang pen tsao*, parut un autre livre avec ce titre: *Yo tsong kiué*, en deux livres, dont l'Auteur s'appelloit *Tchang tchin kiuen.*

Et après celui-ci on vit un nouvel *Herbier* qui portoit ce titre: *Yo sing pen tsao*, en quatre livres.

9. Ensuite *Sun sseë miao* composa son ouvrage qui contient trente livres, sous le titre *Tsien kin ché tché.*

10. Bientôt après on vit un autre *Pen tsao* avec ce titre: *Tché leao pen tsao*, en treize livres, par un certain *Mong tsan.*

11. Celui-ci fût suivi d'un autre, intitulé *Pen tsao ché y* en dix livres, composé par *Tchin tsang ki.*

12. Sous le régne de la même famille, *Li sun* fit un *Pen tsao* particulier des plantes & autres choses de la mer, qu'il comprit en sept livres, & donna ce titre à son ouvrage: *Hai yo pen tsao.*

Le

Le treizieme *Pen tſao* a pour titre, *Sseë chin pen tſao.* Il contient cinq livres. Son Auteur eſt *Siao ping*, du régne des *Tang*. 13.

Le quatorzieme eſt intitulé, *Chan fan pen tſao.* Il contient cinq livres. L'Auteur s'appelle *Tang ſoën tchi:* il vivoit ſous la Dynaſtie des *Tang*. 14.

Le quinzieme s'appelle, *Tſao yn y.* Il contient deux livres. Son Auteur étoit *Li han coüang*, du régne des *Tang*. 15.

Le ſeizieme, eſt le *Pen tſao ſing ſſeë luei.* Il ne contient qu'un livre, & ſans nom d'Auteur. 16.

Le dix-ſeptieme, eſt le *Tché ſing pen tſao*, dont *Tchin ſſeë leang* eſt l'Auteur. Il contient dix livres. 17.

Le dix-huitieme a pour titre, *Chou pen tſao.* Les Docteurs, appellez *Han ling*, en ſont les Auteurs. Il contient vingt livres. Cet ouvrage & les douze précédens ſont tous du tems des *Tang*. 18.

Le dix-neuvieme fût intitulé, *Cai pao pen tſao*, du nom du prémier Empereur de la famille des *Song*, par ordre duquel neuf des plus habiles de ſon Empire compoſerent cet ouvrage, qui, outre les ſortes de plantes & choſes médecinales expliquées dans le *Pen tſao* de *Chin nong*, en contient cent-trente-trois nouvelles, ajoûtées de nouveau; enſorte que celles-ci paroiſſent avec des caractères noirs, & celles-là ſous des caractères blancs. 19.

Le vingtieme s'appelle, *Kia yeou pou tchu pen tſao*, compoſé par les Mandarins ou Officiers du *Quang lou ſſeë*, Tribunal qui a ſoin de la dépenſe qui ſe fait dans la Maiſon Impériale. Cet ouvrage contient vingt livres. 20.

Le vingt-unieme eſt intitulé, *Tou king pen tſao.* Il contient vingt-un livres, où on voit toutes les figures des herbes, des plantes, & autres choſes médecinales. L'Empereur *Tſong gin tſeë* avoit envoyé ordre dans toutes les Provinces qu'on les deſſinat toutes, & qu'on les portât à la Cour. 21.

Le vingt-deuxieme eſt appellé, *Tching luei pen tſao.* L'Auteur qui s'appelle *Tang chin ouei*, ayant ramaſſé tous les *Pen tſao* des ſiécles précédens, en compoſa le ſien, puis le préſenta à l'Empereur *Hoei tſong*, qui en changea le titre, & le fit appeller *Ta koën pen tſao.* 22.

Le vingt-troiſieme porte ce titre, *Pen tſao pié choüé.* Son Auteur ſe nomme *Tching tching.* 23.

Le vingt-quatrieme, eſt le *Gé hoa tchu kia pen tſao.* Il contient vingt livres. *Gé hoa* eſt le nom de l'Auteur. 24.

Le vingt-cinquieme eſt intitulé, *Pen tſao yuen y*, en trois livres. L'Auteur ſe nomme *Keou tſong ché.* 25.

Le vingt-ſixieme s'appelle, *Kié cou tchin tchu nan.* Un livre en tout: *Kié cou* eſt le nom de l'Auteur, ou bien, *Tſang yuen ſou.* Cet ouvrage & les précédens ſont tous du régne des *Song*. 26.

Le vingt-ſeptieme eſt appellé *Yong yo fa ſiang*, en un ſeul livre. L'Auteur qui vivoit du tems de la famille des *Yuen*, s'appelle *Li cao*, ou bien, *Hao tong koën.* 27.

Le vingt-huitieme, eſt le *Tang ge pen tſao*, en deux livres. L'Auteur ſe nomme *Vang hao cou.* 28.

Le vingt-neuvieme porte ce titre, *Gé yong pen tſao.* Il contient huit livres. Le nom de l'Auteur eſt *Ou ſoüi.* 29.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Le trentieme ſe nomme, *Pen tſao co co.* Il a été fait par un nommé *Hou in.*

30. Le trente-unieme a pour titre, *Pen tſao yuen y pou y.* Son Auteur eſt *Tchu tching king*: on l'appelle auſſi *Tan ki.* Cet ouvrage & les quatre

31. précédens ont été faits ſous le régne des *Tuen.*

Régne des MING.

Le trente-deuxieme eſt le *Pen tſao fa hoei*, en deux livres. L'Auteur eſt *Siu yen chun*, ſous le régne de l'Empereur *Hong vou*, fondateur de la Dynaſtie *Ming.*

32. Le trente-troiſieme s'appelle, *Kiéou hoang pen tſao*, en quatre livres. Il

33. a été fait par un Prince, nommé *Tching tchai*, lequel ayant compaſſion du peuple affligé par les calamitez publiques, & ſurtout par la ſéchereſſe & la ſtérilité de la terre, compoſa cet ouvrage, qui contient quatre-cens-quarante ſortes d'herbes ou d'arbres, dont il prit connoiſſance, avec le ſecours des villageois & des laboureurs, qui n'ayant rien à manger, alloient chercher dans les montagnes parmi les arbres & les herbes ſauvages, de quoi ſuſtenter leur miſérable vie; & en apportoient tous les jours pluſieurs ſortes de nouvelles. Cet ouvrage eſt auſſi du tems de l'Empereur *Hong vou.*

34. Le trente-quatrieme eſt intitulé: *King ſin yu tſe.* Il a été compoſé par un Prince, nommé *Ning hien vang*, du régne de l'Empereur *Sun te.* Il contient deux livres.

35. Le trente-cinquieme, eſt le *Pen tſao ſi yao.* Il a été compoſé par *Vang lun*, ſous le régne de l'Empereur *Hong tchi.* Il contient huit livres.

36. Le trente-ſixieme, eſt le *Tché ou pen tſao.* L'Auteur eſt *Vang li*, du régne de *Tching te.* Il contient deux livres.

37. Le trente-ſeptieme, eſt le *Tche kien pen tſao.* Ces deux ouvrages traitent des alimens médicamentaux, & des alimens convenables à chaque maladie. L'Auteur s'appelle *Ning yuen*: il vivoit ſous l'Empereur *Kia tſing.*

38. Le trente-huitieme, eſt le *Pen tſao hoei pien.* L'Auteur *Vang ki.* Il vivoit du régne de l'Empereur *Kia tſing.* L'ouvrage contient vingt livres.

39. Le trente-neuvieme eſt intitulé, *Pen tſao mong ſuen.* Il contient douze livres. L'Auteur eſt *Tchin kia meou*, du régne de *Kia tſing*, Empereur.

40. Le quarantieme, eſt le *Pen tſao cang mou.* Cet ouvrage a été commencé ſous le régne & par l'ordre de l'Empereur *Kia tching*, par le Docteur *Li ché tchin*, lorſqu'il étoit *Tchi hien*; c'eſt-à-dire, Gouverneur d'une ville du troiſieme ordre, & achevé ſous l'Empereur *Van lié.* L'Auteur a compoſé cet ouvrage de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans tous les *Herbiers* & autres livres de Médecine, anciens & modernes, & y a ajoûté trois-cens-ſoixante & quatorze recettes. Dans tout l'ouvrage on en compte en tout juſqu'à huit-mille-cent-ſoixante.

Après ſuit un *Index* de toutes les eſpeces de plantes & autres choſes médecinales, dont il eſt traité dans chacun de tous ces *Pen tſao*, & du nombre & des eſpeces que *Li ché tchin* a tirées de chacun, pour compoſer celui-ci.

EX-

MÉDECINE DES CHINOIS.

EXTRAIT

DU *PEN TSAO* DE L'EMPEREUR *CHIN NONG*.

TEXTE.

Drogues du prémier ordre; leur uſage.

IL y a cent-vingt ſortes de drogues ou remedes du prémier ordre, qui dans la Médecine tiennent le rang, & font comme la fonction du Souverain. Ces remedes ſont de la nature des alimens, & par leur ſuc nouriſſant, ſervent à l'entretien de la vie, reſſemblant en cela au ciel.

Comme ces remedes n'ont aucune qualité vénimeuſe ou maligne, quelque quantité que vous en preniez, & quelque longtems que vous en uſiez, ils ne font jamais de mal. En un mot, ſi vous voulez avoir le corps diſpos & léger, entretenir les eſprits dans une juſte égalité, & conſerver votre enbonpoint, même dans la vieilleſſe, uſez des remedes contenus dans le prémier livre.

Drogues du ſecond ordre; leur uſage.

Il y a auſſi cent-vingt ſortes de drogues ou remedes du ſecond ordre, qui dans la Médecine font comme la fonction de Miniſtres ou d'Officiers domeſtiques. Ces remedes donnent au corps une diſpoſition, qui rend l'homme plus capable des fonctions propres de ſa nature, dont ils tiennent en quelque façon.

Entre ces remedes il y en a qui ont une qualité maligne, & il y en a qui ſont entierement innocens ou incapables de nuire: c'eſt pourquoi il faut apporter un grand ſoin à connoître leurs vertus & leurs uſages. En un mot, ſi vous voulez diminuer la violence des maladies, & rétablir les forces débilitées, ſervez-vous des remedes contenus dans le ſecond livre.

Drogues du bas ordre; leur uſage.

Pour les drogues ou remedes du bas ordre, il y en a cent-vingt-cinq ſortes, qui dans la Médecine font comme la fonction d'Officiers du déhors, & ceux-ci ſervent particulierement à guérir les maladies. Ils tiennent de la nature de la terre, & ont tous beaucoup de malignité, ou quelque qualité vénimeuſe. Il ne faut pas en uſer longtems de ſuite. En un mot, ſi vous voulez chaſſer hors du corps un froid, une chaleur étrangere, un mauvais air, ou quelque malignité qui peut ſe trouver dans les eſprits, lever quelque obſtruction, ou diſſiper quelques amas d'humeurs, & guérir les maladies; ayez recours aux remedes du troiſieme livre.

Proportion à obſerver dans la compoſition.

Parmi les remedes, il y en a qui tiennent lieu de *Kiun*, ou Souverain: il y en a qui tiennent lieu de *Tchin*, ou Miniſtres du dédans; & il y en a qui tiennent lieu de *Tſo ché*, ou d'Officiers du déhors. Et la bonté d'une médecine vient de la juſte proportion & du tempérament de ces diverſes ſortes de remedes. Le *Kiun*, ou Souverain, doit être unique. Il faut deux *Tchin*, ou Miniſtres du dédans; trois *Tſo*, ou Officiers généraux

Médecine des Chinois. au-dehors, & cinq *Ché*, ou Officiers subalternes. Un *Kiun*, trois *Tchin*, & neuf *Tso ché*, est aussi une juste proportion.

Autres distinctions à faire. Entre les remedes, il y en a qui tiennent de la nature d'*Yn*, il y en a aussi qui tiennent de la nature d'*Yang*, & c'est à quoi il faut avoir extrêmement égard, quand on les joint les uns aux autres. Certains remedes ont aussi entr'eux des relations ou rapports, semblables à ceux qui se trouvent entre la mere & l'enfant, & entre le frere aîné & le cadet.

Les choses qui sont employées dans les remedes, sont de diverses sortes. Si vous parlez de celles qui sont tirées des végétaux; ce sont la racine, la tige, la fleur, le fruit, & les feüilles, &c. Si vous parlez de celles qui sont doüées de sentiment, ce sont la peau, les os, & la chair.

Commentaire.

Le Médecin *Yuen fou* dit: Dans tout le genre des choses médecinales, qui ont leur racine en terre, cette moitié, qui est hors de terre, & qui s'éleve en haut, est formée par le feu & les esprits, qui montent dans le corps de la plante, & les rameaux d'où naissent les feüilles, s'appellent *Ken*, ou branches: & cette moitié qui est dans la terre, est formée par le suc & les esprits, qui descendent dans le corps de la plante; & ses branches qui pénetrent en terre, s'appellent *Chao*, ou rameaux.

A l'égard des malades, dont la maladie réside dans le *Chang tsiao*, ou *Tchong tsiao*, c'est-à-dire, dans la cavité supérieure ou mitoyenne du corps, il faut se servir du *Ken*, ou branche, c'est-à-dire, des parties supérieures de la plante: & à l'égard de ceux dont la maladie réside dans la cavité inférieure, ou *Hia tsiao*, qui est le bas-ventre, il faut se servir des *Chao*, ou rameaux des racines; c'est-à-dire, des parties inférieures de la plante. Les *Ken*, ou les branches de la plante, montent en haut; & les *Chao*, ou racines, descendent en bas.

La moitié supérieure du corps de l'homme tient d'*Yang*, & de la nature du ciel: ainsi les remedes convenables pour cette partie du corps, c'est la tête, ou les sommitez des plantes; le corps de la plante, c'est-à-dire, le tronc, est pour les maladies du *Tchong tsiao*, ou cavité mitoyenne, qui est le haut-ventre. La moitié inférieure du corps de l'homme tient d'*Yn*, & de la nature de la terre, & conséquemment les *Chao*, ou racines des plantes, sont propres pour les maladies qui résident en bas.

TEXTE.

Remedes simples & composez. On distingue sept sortes de remedes. Il y en a de simples, c'est-à-dire, qui ne se joignent avec aucun autre; & il y en a de composez. Parmi les composez il y en a qui ne sçauroient se passer les uns des autres, & qui demandent d'être toûjours joints ensemble: il y en a qui s'entraident réciproquement: il y en a qui s'appréhendent les uns les autres: il y en a qui ont antipathie entre eux: il y en a d'opposez & de contraires: enfin il y en a qui se tuent, ou se mortifient mutuellement.

Attention Il faut une grande attention dans l'assemblage ou emploi de toutes ces for-

sortes de remedes. Vous ferez bien de vous servir des remedes qui ne peuvent se passer les uns des autres, & de ceux qui s'aident réciproquement ; mais donnez-vous de garde de vous servir de ceux qui ont antipathie entre eux, & qui sont contraires. Vous pouvez user de ceux qui ont quelque qualité maligne ou vénimeuse, pourvu que vous y joigniez ceux qui ont la vertu de subjuguer cette malignité : mais pour ceux qui ont antipathie entre eux, & qui se tuent mutuellement, ne les joignez jamais ensemble.

Méde-cine des Chinois. nécessaire par rapport aux derniers.

Commentaire.

Pio chinc dit : Dans le *Pen tsao* de *Chin nong*, il est traité de trois-cens-soixante cinq sortes de remedes, ou choses médecinales, parmi lesquelles il y en a soixante-onze sortes, qui sont simples, & ne souffrent le mélange d'aucune autre : il y en a douze sortes de celles qui ne sçauroient se passer les unes des autres : il y en a quatre-vingt-dix sortes de celles qui s'entraident mutuellement ; soixante-dix-huit sortes de celles qui se craignent réciproquement ; soixante sortes de celles qui ont antipathie entre elles ; dix-huit sortes de celles qui sont contraires & opposées ; trente-six sortes de celles qui se tuent, & qui se mortifient les unes les autres.

Li ché tching dit : Il y a des remedes de sept sortes ou qualitez différentes.

La prémiere sorte, qui est des simples, c'est-à-dire, de ceux qui se prennent seuls, & sans admettre aucune composition.

La seconde sorte, est de ceux qui ne sçauroient se passer les uns des autres, & qu'il faut toûjours joindre ensemble : tels sont le *Gin seng*, ou la régliſſe, le *Hoang ki*, le *Tchi mou* * & leurs semblables.

La troisieme, sorte, est de ceux qui s'entr'aident, ou se servent les uns les autres.

La quatrieme sorte, est de ceux qui ont une antipathie réciproque, & qui rendent réciproquement inutiles leurs vertus.

La cinquieme sorte, est de ceux qui se craignent ou qui se nuisent mutuellement.

La sixieme sorte, est de ceux qui sont contraires ou incompatibles.

La septieme sorte, est de ceux qui se tuent, ou se détruisent réciproquement.

Dans les anciennes recettes on employoit assez communément la quatrieme & sixieme sorte : la seconde & troisieme sorte sont employées dans les recettes des Empereurs : la cinquieme & la sixieme sorte sont employées dans les recettes des Princes : & la quatrieme & septieme sorte sont employées dans les recettes des Tyrans, ou Princes violens.

Texte.

On distingue les drogues ou choses médecinales par cinq saveurs : & ainsi Distinctions des drogues.

* Sortes de racines.

Médecine des Chinois.

ainſi il y en a d'aigres, de ſalées, de douces, d'ameres, & d'un goût fort (*ſapore gravi.*) On les diſtingue auſſi par les quatre qualitez de l'air, ſuivant quoi il y en a d'une qualité froide ou chaude, tempérée & fraîche.

Commentaire.

Tsong che diſtingue les drogues par rapport aux eſprits, c'eſt-à-dire, aux petits corps ſpiritueux qui en émanent, & qui ſont les véhicules des odeurs, & les diviſe en deux claſſes; à ſçavoir de celles qui ont bonne odeur, & de celles qui en ont une mauvaiſe.

TEXTE.

Autre diſtinction.

On les diſtingue encore en deux autres eſpeces générales; ſçavoir en celles qui ont une qualité vénimeuſe ou maligne, & celles qui n'ont aucune mauvaiſe qualité.

Commentaire.

Le Médecin *Ki pe kao* dit: Il y a des maladies invétérées & de nouvelles: il y a de grandes recettes & de petites. Selon la nature ou la qualité des maladies, il faut uſer de remedes innocens, ou de ceux qui ont une qualité maligne. Quand pour guérir les maladies, on employe des remedes qui ont une grande malignité, ſi la maladie avoit dix dégrez de griéveté, ces remedes en pourront diminuer ſix dégrez: les remedes qui ont une malignité médiocre, en diminuëront ſept dégrez; & ceux qui n'ont que fort peu de malignité, en diminuëront huit dégrez. Quand on employe des remedes qui n'ont aucune qualité maligne, de dix dégrez de maladie, ils en emporteront neuf.

Pour ce qui eſt des eſpeces qui ſont purement du genre des alimens, tels que ſont les grains, la viande des animaux, les fruits, les herbes & les légumes, pourvû qu'on n'y faſſe aucun excès, il ne faut pas craindre d'en recevoir aucun préjudice.

Le même Auteur dit encore qu'à l'égard des maladies, ou des ſujets qui peuvent réſiſter aux remedes, leſquels ont quelque qualité vénimeuſe ou maligne, on peut employer une doſe plus forte; à l'égard de ceux qui ont peine à y réſiſter, il faut que la doſe ſoit petite.

TEXTE.

Sur le tems de cüeillir & la maniére de faire ſécher les drogues.

Il y a des tems propres pour cüeillir & pour préparer les choſes médecinales. Il y en a qu'il faut faire ſécher au ſoleil, & il y en a qu'il faut faire ſécher à l'ombre.

Commentaire.

Hong king dit: le tems de cüeillir les choſes qui entrent dans la com-

compoſition des remedes, eſt le commencement de l'année. Et c'eſt depuis le commencement du régne des *Han*, que cette coûtume s'eſt établie. La raiſon pourquoi la plûpart des racines médecinales ſe cüeillent dans la ſeconde & huitieme lune, c'eſt qu'au commencement du Printems la ſéve montant en grande abondance, eſt dans ſa force; & ne faiſant alors que commencer à faire bourgeonner les plantes, elle ne s'eſt pas encore diſtribuée ni conſumée, comme elle fait enſuite, dans la production des branches & des feüilles. Quant au tems de l'Automne, les feüilles & les branches venant à ſe deſſecher, alors le ſuc ou la ſeve coulant en bas, retourne vers ſon origine. MEDECINE DES CHINOIS

Au reſte, ſi on cüeille ces racines au Printems, il faut ordinairement le faire le matin: & ſi c'eſt en Automne, il faut que ce ſoit le ſoir, pour la même raiſon.

Pour ce qui eſt du tems auquel il faut cüeillir les fleurs, les fruits, les feüilles, & les tiges ou troncs des plantes, il n'en faut point obſerver d'autre que celui de leur parfaite maturité.

Sing ſſëë miao dit, que les anciens Médecins, ſuivant cet endroit du texte de *Chin nong*, qui regarde la manière de cüeillir, de préparer, & de ſécher les drogues & les choſes médecinales, & les employant ſelon la méthode préſcrite; de dix malades qu'ils traitoient, ils en guériſſoient huit ou neuf.

Mais les Médecins d'à préſent, ignorant le tems de cüeillir & de ramaſſer les drogues, auſſibien que la nature du terroir où elles croiſſent, & ne ſçachant ſi elles ſont vieilles ou nouvelles, pleines de ſuc ou vuides, de dix malades, auxquels ils donnent des remedes, ils n'en ſçauroient mettre la moitié ſur pied.

Ma tchi dit: Il y a beaucoup de gens qui abuſent de cette pratique de faire ſécher à l'ombre une partie des choſes médecinales: car, par exemple, ſi on prend des cornes tendres de cerf, qui ne font que de pouſſer, & qu'on les faſſe ſécher à l'ombre, elles ſe pouriſſent; & ſi on les fait ſécher au feu, on réüſſit.

Au reſte, les racines des arbres & des herbes qui auront été cüeillies avant la neuvieme lune, doivent être ſechées au ſoleil: & celles qui auront été cüeillies après ce tems-là, doivent être ſéchées à l'ombre.

Li ché tchin dit: Comme les memes plantes ſont différentes entre elles à cauſe de la diverſité du terroir ou des climats du Nord & du Sud; & de la diverſité des tems, ou *Tſé ki*, ſuivant leſquels elles croiſſent, & par rapport à leurs racines & à leurs tiges: auſſi le tems & la manière de les cüeillir, & de les préparer, doivent être différens: ce qui eſt conforme au ſentiment de *Cong tchi yo*, qu'il cite en cet endroit.

A ce ſujet on rapporte un proverbe qui eſt en vogue dans le marché *Kia mou*, dont le ſens eſt aſſez véritable, ſçavoir, que ceux qui achetent les drogues & les remedes, doivent avoir deux yeux; qu'un ſuffit à ceux qui les mettent en uſage; c'eſt-à-dire, aux Médecins; & qu'aucun n'eſt néceſſaire à ceux qui les prennent de la main du Médecin.

TEX-

Médecine des Chinois.

TEXTE.

Discernement du terroir &c. des plantes.

A L'ÉGARD des drogues & des remedes, il y a manière de connoître la qualité du terroir ou du sol qui les porte; de discerner les véritables des fausses, & les nouvelles des vieilles.

COMMENTAIRE.

HONG KING dit: Toutes sortes de drogues ou de choses médecinales ont un sol particulier où elles croissent.

Tsong ché dit: Quand vous voulez user des drogues, ayez égard à la nature du terroir, d'où elles viennent: & vous pourrez en faire un bon usage.

Cao, en parlant des drogues vieilles & nouvelles, en rapporte de six sortes, qui doivent être vieilles pour avoir un bon effet dans la Médecine; & dit ensuite que toutes les autres doivent être fraîches & nouvelles, suivant le sentiment de *Hong king*: mais il en ajoûte quelques autres, parmi lesquelles est le *Tai hoang*, ou la rhubarbe, qu'il prétend être meilleure, & avoir beaucoup plus de force, étant vieille que fraîche.

TEXTE.

Attention nécessaire pour donner aux remedes la forme qui leur convient.

LES drogues & les choses médecinales, selon que leur nature est différente, doivent être préparées en différentes manières. C'est pourquoi il y en a dont on fait des pillules, & il y en a qu'on broye seulement, & qu'on réduit en farine ou en poudre. On en fait cuire dans l'eau certaines sortes, & d'autres on les fait infuser dans le vin. Il y en a aussi qu'on fait frire dans l'huile ou dans la graisse, tel qu'est le sain de cochon. Certaines especes peuvent être préparées en plusieurs de ces manières: & quelques-unes ne doivent jamais se donner préparées avec du vin ou d'autre potion. En un mot, pour ne point errer en cette matière, il faut avoir égard à la nature de chaque espece.

COMMENTAIRE.

HONG KING dit: suivant la diversité des maladies, il faut donner les remedes, ou en pillules, ou en poudre, ou en potion & manière de boüillon, ou avec un véhicule de vin, ou en électuaire, c'est-à-dire, préparez & cuits, ou frits avec de la graisse.

Hao to dit: Entre les maladies, il y en a qu'on guérit avec les remedes en potion; d'autres se guérissent avec les pillules; quelques-unes avec des poudres; les unes par le moyen des purgatifs; d'autres avec les vomitifs; certaines avec le secours des sudorifiques.

Les remedes en potion ou breuvage sont propres à laver les entrailles, à rendre le mouvement du sang libre, & à mettre *Yn* & *Yang*, dans un juste

juſte tempérament. Les pillules ſervent à chaſſer les vents & le froid étranger hors du corps; à lever les obſtructions, & à porter le ſuc alimentaire dans toutes les parties du corps. MÉDECINE DES CHINOIS.

Les remedes donnez en poudre, chaſſent hors du corps la malignité des vents, du froid, du chaud, & de l'humidité, & déſopilent les viſceres, rendent le ventre libre, ſont amis de l'éſtomac.

Dans les maladies où il faut purger, ſi l'on néglige de le faire, cette négligence cauſe plénitude du ventre & des inteſtins, & gonflement vers la région du cœur.

Dans celles où il faut employer les ſudorifiques, ſi on ne fait pas ſuer le malade, tous les pores de la peau ſe bouchent, le malade devient chagrin, le mouvement des eſprits eſt interrompu, & le malade meurt.

Quand il faut uſer de vomitifs, & qu'on néglige de le faire; cette négligence fait enfler la région de la poîtrine, rend la réſpiration difficile, empêche les alimens de pénétrer dans toutes les parties du corps, & cauſe à la fin la mort.

Cao dit: Les remedes en potion ou breuvages, ſont pour guérir les grandes maladies. Les remedes en poudre, ſont pour guérir les maladies ſoudaines. Les pillules, ſont pour guérir les maladies lentes, & qui ſont longtems à ſe former.

Les remedes préparez par la maſtication étoient anciennement en vogue, c'eſt-à-dire, avant qu'on eût trouvé la manière de fabriquer des inſtrumens de fer pour les hacher & les inciſer. Alors on mâchoit avec les dents les eſpeces dont on vouloit uſer: on en exprimoit le ſuc, & on le donnoit au malade. Cette ſorte de préparation étoit pour faciliter le mouvement des humeurs de bas en haut, & pour les diſtribuer plus aiſément dans tous les vaiſſeaux.

Toutes les fois qu'on veut guérir une grande maladie, il faut faire boüillir les eſpeces qu'on y veut employer, dans le vin, pour en chaſſer l'humidité: il faut y ajoûter du gingembre verd, pour rétablir ce qu'il peut y avoir * d'eſprits diſſipez; plus, de groſſes jujubes, pour diſſiper les vents & le froid; plus, du blanc d'oignon, pour diſſiper les phlegmes de la poîtrine.

Quand on veut que les remedes ne pénetrent pas juſqu'aux vaiſſeaux, mais qu'ils diſſipent ſeulement les amas d'humeurs qui peuvent être dans l'éſtomac, dans les viſceres, & autres endroits des entrailles; il faut les réduire en poudre fine, & les délayer avec le miel. Quand ils ſont d'une nature & ſaveur un peu groſſiere, les remedes en poudre ſe délayent ſeulement avec l'eau chaude: mais quand ils ſont d'une nature & ſaveur plus fine, il faut les faire boüillir & les donner au malade avec le ſédiment.

Pour diſſiper ou évacuer les phlegmes de la pituite du bas-ventre, on employe les pillules; mais il faut qu'elles ſoient groſſes, rondes, & polies: elles doivent être de médiocre groſſeur pour le haut-ventre; & très-petites pour la poîtrine.

Pour

* La chaleur naturelle.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Pour faire qu'elles déſcendent toutes entieres dans l'éſtomac, & qu'elles mettent plus de tems à ſe défaire, il faut les enduire d'une couche de colle : & pour faire qu'elles ſe défaſſent promptement, il faut les donner avec du vin ou avec du vinaigre.

Tuen ſou dit: Quand le ſiége de la maladie eſt à la tête, au viſage, ou à la peau; il faut cuire dans le vin les eſpeces dont vous voulez uſer : s'il eſt entre le nombril & la gorge, il faut les laver ſeulement avec le vin : mais ſi la maladie réſide dans le bas-ventre, il faut employer les eſpeces toutes crûës; celles néanmoins qui ſont d'une qualité froide, doivent être miſes dans le vin, puis ſéchées, pour empêcher qu'elles ne faſſent mal.

TEXTE.

Circonſtances qu'on doit éxaminer avant que de donner des remedes à un malade.

SI vous entreprenez de traiter quelque maladie, il faut prémierement éxaminer ſa cauſe avec tous les ſymptômes qui ont précédé, & qui ſuivent. Et ſi vous trouvez qu'aucun des cinq viſceres, ni aucun endroit des entrailles n'eſt épuiſé, qu'il n'y ait point de dérèglement dans le pouls, que l'humide radical, ou la vigueur naturelle n'eſt point diſſipée; par le moyen des remedes vous remettrez le malade ſur pied. Quand une fois la maladie eſt formée, des malades que vous traiterez, n'eſpérez pas d'en guérir plus de la moitié. Mais lorſque le mal eſt extrême, il eſt très-difficile d'y apporter remede.

COMMENTAIRE.

HONG KING dit : A moins qu'un Médecin, quelque habile d'ailleurs qu'il puiſſe être, ne faſſe attention à la voix & à la couleur; comment penſez-vous qu'il puiſſe, par le ſeul pouls, connoître ſi le ſujet qu'il obſerve eſt malade ou non.

Li ché tchin dit: Dans le prémier âge, les Anciens préparoient les remedes, mais ils n'en uſoient point, leur ſanté étant parfaite. Dans le moyen âge, la vigueur avec la vertu ayant dégénéré, lorſqu'il ſurvenoit quelque incommodité, de dix-mille perſonnes qui prenoient des remedes, il n'y en avoit pas un qui ne recouvrât ſa prémiere ſanté. Pour ce qui eſt du tems préſent, on employe les remedes qui ont des qualitez vénimeuſes & malignes, pour attaquer le mal, quand il eſt retranché au-dédans; & les pierres de cauterre, les poinçons, & les mêches, pour chaſſer le mal, quand il eſt dans les déhors: & avec tous ces artifices, on a bien de la peine à en retirer quelque avantage, &c.

Chun yn y dit : Il y a ſix ſortes de malades qu'on ne ſçauroit guérir. La prémiere ſorte, eſt des préſomptueux ou ſuperbes, qui ne veulent point avoir égard à la raiſon. La ſeconde ſorte, eſt des avares, qui ont plus de ſoin de leurs biens, que de leur propre corps. La troiſieme ſorte, eſt des indigens, à qui le vêtement & la nouriture manquent. La quatrieme ſorte, eſt de ceux en qui *Yn* & *Yang* ſont déréglez. La cinquieme ſorte, eſt de ceux, qui, à cauſe de leur extrême foibleſſe & maigreur, ſont incapa-

capables de toutes ſortes de remedes. Et la ſixieme ſorte, eſt de ceux qui ajoûtent beaucoup de foi aux charlatans & aux impoſteurs, & n'en ajoûtent aucune aux Médecins. MÉDECINE DES CHINOIS.

Tſong ché dit: Il y a ſix défauts auxquels on tombe aſſez communément dans la Médecine. Le prémier, eſt un défaut d'éxamen & de recherche des cauſes des maladies. Le ſecond, eſt un défaut de confiance au Médecin de la part du malade. Le troiſieme, eſt un défaut d'attention au tems. Le quatrieme, eſt un défaut de prudence dans le choix d'un bon Médecin. Le cinquieme, eſt un défaut de diſcernement pour connoître la maladie du ſujet *.

Il y a huit choſes, leſquelles il faut obſerver ſoigneuſement dans les malades; à ſçavoir, la plénitude ou l'épuiſement, le chaud ou le froid, les cauſes internes ou externes des maladies, & la région où elles réſident, ſçavoir, le dédans ou le déhors.

Toutes les fois qu'on éxamine quelque maladie, il faut avoir égard à l'air, à la couleur, & au pouls du malade, auſſibien qu'à ſes forces, à l'habitude de ſa chair, de ſes os, & de ſa peau, & méme à ſon naturel, & à ſes paſſions.

Que ſi le malade a un pouls qui ne ſoit pas propre de la maladie dont il eſt attaqué, & que le Médecin ne puiſſe pas connoître par une autre voye ſa veritable diſpoſition; comment peut-il lui donner des remedes à propos? Ainſi c'eſt un grand abus qui régne aujourd'hui parmi les perſonnes riches; ſçavoir, que quand les femmes ſont malades, elles ſe tiennent cloſes & fermées ſous leurs courtines, & préſentent au Médecin leur bras, couvert d'une étoffe de ſoye, comme pour leur faire déviner leur maladie. J'ai oüi dire qu'il y en a, qui ne permettent pas méme au Médecin de leur toucher le bras de la ſorte; mais ſeulement un fil de ſoye qu'on leur attache au poignet, & ſur lequel le Médecin peut appuyer la main, à quelques pieds de diſtance.

TEXTE.

QUAND on employe les remedes qui ont quelque qualité maligne ou vénimeuſe, pour guérir les maladies, il faut commencer d'abord par une doſe légere, & petite comme un grain de la plus petite ſorte de millet; & il faut déſiſter dès que le mal eſt paſſé. Que ſi le mal ne paſſe pas, il faut doubler la doſe. Si cela ne fait rien, il la faut décupler. En un mot, la quantité, qui eſt préciſément néceſſaire pour chaſſer le mal, eſt la juſte meſure ou doſe de ces ſortes de remedes. Uſage des remedes qui ont une qualité maligne.

COMMENTAIRE.

HONG KING dit: Parmi les remedes dont on ſe ſert maintenant, il n'y a que deux ſortes de remedes ſimples, qui ayent une qualité vénimeuſe. Si vous en uſez, il n'en faut prendre que la groſſeur d'un de ces ſortes

* Le ſixieme manque dans l'original.

MEDECINE DES CHINOIS.

tes de pois, appellez *Pa teou*, conformément à ce qu'on lit dans un autre endroit du texte de ce livre.

Si vous uſez d'un remede qui ſoit ſimple, ſans aucune compoſition, & qui ait une qualité vénimeuſe; il n'en faut prendre à la fois qu'une pillule de la groſſeur d'un grain de *Sima*, ou gergelin.

Si vous uſez de remedes compoſez de deux eſpeces, dont une aît une qualité vénimeuſe; prenez deux pillules à la fois de la groſſeur d'un grain de chenevi.

Si vous uſez de remedes compoſez de trois eſpeces, dont il y en ait une vénimeuſe; prenez trois pillules de la groſſeur d'un pois, de l'eſpece appellée *Hou teou*.

Si vous uſez de remedes compoſez de quatre eſpeces, dont une ait quelque qualité vénimeuſe; prenez quatre pillules de la groſſeur d'un pois de cette eſpece, qu'on appelle *Siao teou*.

Si vous uſez de remedes compoſez de cinq eſpeces, dont une ait quelque qualité vénimeuſe; prenez cinq pillules de la groſſeur d'un gros pois, ou de l'eſpece appellée *Ta teou*.

Si vous uſez de remedes compoſez de ſix eſpeces, dont une ait quelque qualité vénimeuſe; prenez-en ſix pillules de la groſſeur d'une graine de l'arbre, appellé *Tong chu*: & ainſi des autres remedes compoſez de ſept, de huit, de neuf, & dix eſpeces, ſuivant le nombre deſquelles il faut prendre le même nombre de pillules, & toutes de la groſſeur de la graine de l'arbre *Tong chu*; en quoi il faut avoir égard à la peſanteur, auſſi-bien qu'au volume ou à la groſſeur.

Tong ché dit: Quoique cette règle ſoit certaine, il ne faut pas laiſſer d'avoir égard à l'âge & à la complexion du malade; à la diſpoſition préſente où il ſe trouve; ſçavoir, s'il ſent plénitude ou épuiſement; ſi la maladie eſt récente ou invétérée. Il faut auſſi éxaminer les dégrez de malignité des remedes vénimeux, quand on en uſe. En un mot, il ne faut pas s'attacher opiniâtrément à ſuivre cette règle à la lettre en toutes occaſions; mais il la faut modifier, ſelon que les différentes circonſtances le requerrent.

TEXTE.

Genres de remedes propres pour diverſes maladies.

IL faut traiter les maladies qui viennent d'une cauſe froide avec les remedes chauds; & celles qui viennent d'une cauſe chaude, avec les remedes froids. Dans celles où les alimens ne ſe digerent pas bien, il faut uſer de purgatifs & de vomitifs: les tumeurs malignes & enflures de ventre, où il y a des vers ou d'autres inſectes, ſe guériſſent avec les remedes qui ont quelque qualité vénimeuſe. Les apoſtumes, les abcez, & autres tumeurs ſe guériſſent avec les remedes propres des playes.

On traite les maladies ou incommoditez cauſées par les vents & l'humidité, c'eſt-à-dire, par quelques humeurs froides, avec des remedes vénimeux & humides. En un mot, chaque remede doit être proportionné à la maladie pour laquelle il eſt fait.

COM-

COMMENTAIRE.

HONG KING dit : Quoique les remedes, chacun en particulier, ſoient ſimples, on les employe la plûpart à guérir plus de dix ſortes de maladies. Mais il faut ſurtout faire attention à la vertu & propriété principale d'un chacun.

Li ché tchin dit : Il y a des remedes, dont la ſaveur & l'odeur, c'eſt-à-dire, les qualitez, ont de la force, & d'autres dont les qualitez ſont foibles. Il y en a qui operent doucement, & il y en a qui le font avec violence. Dans la détermination des doſes il y a du plus ou du moins : la force des malades à ſupporter les remedes, eſt plus ou moins grande, &c.

Dans les maladies qui viennent de la chaleur, il faut éloigner la chaleur : dans celles qui viennent de froid, il faut éloigner le froid : dans celles qui viennent de fraîcheur, il faut éloigner le frais, & dans celles qui viennent de chaleur médiocre, il faut éloigner cette chaleur.

Dans les maladies qui ſont de la poîtrine, & au-deſſus du diaphragme, il faut prendre les remedes après avoir mangé. Dans celles qui reſident au-deſſous du cœur & de l'eſtomac, il faut prendre les remedes avant que d'avoir mangé. Pour celles qui réſident dans les quatre vaiſſeaux des membres, il faut prendre les remedes à jeun, & le matin ; & dans celles qui ont leur ſiége dans les os & dans la moëlle, il faut prendre les remedes après une forte réfection, & ſur le ſoir.

Hong king dit : Entre les remedes il y en a qu'on prend dans du vin, & il y en a qu'on prend dans de l'eau, ou dans du boüillon de ris : les uns ſe prennent infuſez à froid, & les autres veulent être pris chauds. Ces ſortes de remedes qui ſe prennent par manière de breuvage, ou ſe prennent ſeulement une fois, ou ſe réïterent pluſieurs fois. Les remedes qu'on donne par manière de breuvage, & qu'on fait boüillir, ſe prennent, ou après avoir longtems boüilli, ou après un ſeul boüillon. En un mot, chaque ſorte de remede a ſa préparation particuliere.

Cao dit : Telle étoit la pratique admirable des Anciens à donner ou à prendre des remedes. Lorſque le ſiége de la maladie réſidoit en la partie ſupérieure, ils réïtéroient pluſieurs fois la priſe : mais la doſe ou quantité étoit petite à chaque fois. Lorſque la maladie avoit ſon ſiége dans la région inférieure, ils réïtéroient auſſi pluſieurs fois la priſe : mais la doſe ou quantité étoit plus grande. Les petites priſes ſont propres pour humecter peu-à-peu la région ſupérieure, & les grandes priſes ſervent à humecter & à rétablir les parties inférieures.

Au reſte, toutes les fois qu'on rencontre ces paroles dans les recettes, *Fen tſai fou ſan fou*, redoublez & réïterez la priſe. Cela ſe doit entendre par rapport à la diſpoſition du malade, à ſes forces, à la griéveté de la maladie, ſuivant quoi il faut diminuer ou augmenter le nombre des priſes & la doſe, & ne pas s'attacher opiniâtrement à cette régle.

TEXTE.

Médecine des Chinois.

Les principales maladies ſont cauſées, les unes par les vents, les autres par le froid. Il y en a où le froid & le chaud ſe ſuccedent par intervalles réglez: & de ce genre ſont les fiévres intermittentes, parmi leſquelles ſont la tierce & la quarte. Outre cela il y a des maladies, dans leſquelles ſe trouvent les maux de cœur, les nauſées, les vomiſſemens. Il y a encore l'enflure de ventre, la diarrhée, le teneſme, la conſtipation, ou dureté de ventre, la ſuppreſſion des urines & la dyſurie, la difficulté de réſpirer, la jauniſſe, les indigéſtions, les obſtructions & oppilations, le vertige, l'épilepſie, la phrénéſie, l'eſquinancie, l'apoplexie, les douleurs de dents, la ſurdité, l'ébloüiſſement, les diverſes ſortes d'abcez, de tumeurs, & d'apoſtumes, les diverſes ſortes de maladies, d'épuiſement de forces & d'eſprits propres des hommes, les diverſes ſortes de maladies propres des femmes, &c.

Enumération des principales maladies.

COMMENTAIRE.

Hong king dit: Entre toutes les ſortes de maladies qui ſe peuvent traiter avec les remedes, ſi nous parlons ſeulement de celles qui ſont cauſées par le froid, & qui ſont du genre de *Chang han*, on en peut compter plus de vingt ſortes différentes, qui ont des ſignes & des ſymptômes, tous différens les uns des autres.

EXTRAIT

DU *PEN TSAO* DE *LEANG TAO HONG KING*,

INTITULÉ *MING Y PIÉ LOU.*

PREMIER PARAGRAPHE.

De la Préparation des Remedes.

TEXTE.

Pillules.

Pour la préparation des drogues ou remedes qu'on prend en pillules & en poudre, il faut d'abord couper les eſpeces par tranches fort minces, puis les faire ſécher, après quoi on les pile. Il y en a qu'il faut pi-

piler ſéparément, & il y en a qui demandent d'être pilées les unes avec les autres. En quoi on aura égard à ce qui eſt préſcrit dans chaque recette. Mᴇ'ᴅᴇᴄɪ-ɴᴇ ᴅᴇs Cʜɪɴᴏɪs.

Il y a certaines eſpeces, qui étant de nature humide, doivent être priſes en plus grande quantité avant qu'on les faſſe ſécher, & quand elles ſont ſéches, on les pile fort menues, puis on les fait ſécher derechef; & pour cet effet, ſi le tems eſt humide & pluvieux, il les faut mettre ſur un petit feu, & les piler enſuite, néanmoins après les avoir laiſſé refroidir auparavant. Poudres.

Commentaire.

Li che' tchin dit: Toutes ſortes de drogues & remedes, tirez, ſoit des arbres, ſoit des herbes, & ſurtout ceux qui ſervent à réparer les forces, ne doivent pas être préparées avec des utenciles de fer; il faut ſe ſervir d'un couteau de cuivre ou de bois de bambou. Il y en a même qui craignent les utenciles des cuivre. Or ſelon la diverſité des pillules & des poudres qu'on veut préparer, on ſe ſervira de mortiers de différentes ſortes de pierres.

Texte.

Pour tamiſer les drogues pilées qui ſe prennent en pillules ou en poudre, il faut uſer de tamis, faits d'une étoffe claire, appellée *Tchong mi kiuen*. Après quoi il faut remettre dans le mortier ce qui aura paſſé par le tamis, & donner encore quelques centaines de coups de pilon, juſqu'à ce que la poudre ſoit impalpable & uniforme. Les poudres doivent être impalpables.

Il y a certaines eſpeces, qui étant oléagineuſes, comme les noyaux ou amandes d'abricot, &c. doivent être miſes ſur le feu, & riſſolées; après quoi on les pile dans le mortier. Quand ces eſpeces commencent à être bien pilées, on y ajoûte quelque poudre convenable, qu'on broye & mêle enſemble. Enſuite on paſſe le tout par un tamis, fait d'étoffe, appellée *King ſou kiuen;* puis on remet dans le mortier ce qui a paſſé par le tamis, & on le pile encore, juſqu'à ce que tout ſoit égal & uniforme. Manière de pulveriſer les drogues huileuſes.

Pour les remedes liquides, appellez *Tang*, ils ſe préparent avec un petit feu, & en les faiſant boüillir lentement, la doſe de l'eau eſt celle qui eſt préſcrite dans la recette. Pour l'ordinaire ſur vingt *Leang*, ou onces de drogues, il faut mettre un *Teou*, ou meſure d'eau, qu'il faut réduire, en la faiſant boüillir, à quatre *Ching*. Décoctions.

Que ſi c'eſt un remede, ou vomitif, ou purgatif, il faut pour ſa préparation prendre un peu moins d'eau crûë, & davantage de ſuc des drogues. Diſcernement dont on doit uſer.

Pour les remedes réſtaurans, ou potions cordiales, il faut prendre un peu davantage d'eau chaude, & un peu moins de ſuc des drogues.

En un mot, il ne faut en prendre ni trop, ni trop peu de l'un & de l'autre: il faut couler le tout à travers un linge de toile neuve, que deux hommes preſſeront avec deux pieces de bois. Enſuite il faut faire répoſer la décoction, pour en ôter les *feces* qui iront au fond, puis la garder dans un vaiſſeau bien bouché. Manière de les filtrer & clarifier.

Toute

MÉDECINE DES CHINOIS.

Toute sorte de remede, quand il est chaud, ne veut pas être mis dans des utenciles de fer. Quand ce sont des remedes à prendre par la bouche, il les faut faire cuire à petits boüillons: quand on les prend chauds, ils sont aisez à avaler: mais quand ils sont froids, ils soulevent l'éstomac.

COMMENTAIRE.

TCHI TSAI dit: Dans les remedes liquides, quand on employe le vin, il faut qu'il soit chaud.

Li ché tchin dit: ce qui est rapporté dans le texte, est selon la méthode ancienne. Car à présent, dans les remedes liquides, sur une once de drogues, on met deux tasses d'eau: augmentant ou diminuant cette quantité à proportion qu'on augmente ou diminuë la dose des drogues.

Si sur une grosse dose de drogues vous mettez peu d'eau, cela ne suffit pas pour en tirer toute la vertu: & au contraire, si sur une petite dose de drogues, vous mettez beaucoup d'eau, c'est énerver la vertu des drogues.

Généralement parlant, pour tous les remedes qui se préparent sur le feu, il ne faut point d'utenciles de cuivre & de fer: il faut, tant qu'on peut, à cet effet se servir d'utenciles d'argent, & pour laver les drogues, d'utenciles de terre.

Les vaisseaux où on garde les remedes, doivent être bien bouchez, & être confiez à des gens soigneux. Dans la coction des remedes, il faut bien connoître les dégrez du feu, enforte qu'on ne péche en ce point ni par défaut, ni par excès. Le feu le plus propre est le feu de charbon, & celui de roseaux. L'eau doit être douce, fraîche, & nouvellement tirée, soit eau coulante, soit eau de puits.

Dans les remedes liquides qu'on prépare au feu, il faut suivre exactement la recette, & consulter le traité des eaux. Pour les sudorifiques, il les faut préparer à grand feu, & les donner chauds. Les purgatifs se préparent aussi à grand feu, & se cuisent jusqu'à ce qu'ils paroissent un peu jaunâtres: ils demandent d'être pris un peu chauds.

Les remedes qu'on donne dans les maladies dangéreuses, qui procedent de cause froide ou d'épuisement d'*Yn*, se doivent préparer à grand feu, & à gros boüillons, & se donnent tout chauds au malade. Que si c'est dans le tems des grandes chaleurs, & qu'*Yn* soit entierement absorbé, il faut faire rafraîchir le remede dans l'eau fraîche, avant que de le donner au malade.

SECOND PARAGRAPHE.

LE Médecin *Ki pé* dit: Les esprits sont susceptibles de plus ou de moins: l'habitude du corps est ou forte ou foible: la guérison des maladies est tantôt lente & tantôt prompte. C'est pourquoi entre les recettes, il y en a de grandes & de petites.

Le même Auteur dit encore: Il y a des maladies éloignées, & il y en a de prochaines: leurs symptômes ou indications sont, ou internes, ou externes: les doses des remedes sont fortes, ou foibles. Les maladies prochaines

chaines ſe guériſſent par les *Ki fang*, ou recettes impaires, & celles qui ſont éloignees, par les *Ngheou fang*, ou recettes paires: les recettes nommées *Ki fang*, ne s'employent point pour provoquer les ſueurs, & les *Ngheou fang* ne ſervent point dans les purgations. MEDECINE DES CHINOIS.

Quand on veut rétablir les forces de la région ſupérieure du corps, & guérir quelque maladie qui y a ſon ſiége, on ſe ſert des *Hoang fang* ou recettes lentes, & quand on veut reſtaurer la région inférieure, & chaſſer les maladies qui y réſident, il faut employer les *Kii fang* ou recettes promptes.

TEXTE.

POUR expulſer les maladies prochaines, ſervez-vous en prémier lieu des *Ngheou fang*, ou recettes paires; & en ſecond lieu, des *Ki fang*, ou recettes impaires: enſorte néanmoins que les doſes ſoient petites. Et au contraire, pour guérir les maladies éloignées, ſervez-vous d'abord des *Ki fang*, ou recettes impaires, puis des *Ngheou fang*, ou recettes paires: mais que les doſes ſoient grandes. Les remedes à grandes doſes doivent être peu fréquens; & au contraire, ceux dont les doſes ſont petites, doivent être ſouvent réïterez: les plus fréquens ne doivent pas être réïterez plus de neuf fois; & les moins fréquens ne doivent pas ſe prendre plus d'une fois. Là où les *Ki fang*, ou recettes impaires ne ſuffiſent pas pour chaſſer la maladie, employez-y les *Ngheou fang*, ou recettes paires: & quand les *Ngheou fang*, ou recettes paires ne ſuffiſent pas, fortifiez-les de quelque eſpece de drogues ou remedes, qui, pour leur qualité froide ou chaude, fraîche ou tempérée, ont le plus de rapport à la maladie préſente. Recettes paires & impaires; leur uſage.

COMMENTAIRE.

ON entend par maladies prochaines, celles qui ont leur ſiége en dédans; & par maladies éloignées, celles qui ont leur ſiége en dehors.

Vang ping prétend, que les prémieres ſont celles qui ont leur ſiége dans une partie voiſine, comme le poûmon ou le cœur; & que les ſecondes ſont celles qui ont leur ſiége dans quelque partie éloignée, comme ſont le foye, ou les reins.

Le même *Vang ping* dit: Entre les viſcerés, les uns ont leur ſituation en haut, & les autres en bas. Entre les entrailles, les unes ſont éloignées, & les autres ſont prochaines: les ſymptômes ou indications des maladies ſont, ou internes ou externes: les remedes ont des doſes fortes ou foibles: les recettes, qui ſont de drogues ou remedes ſimples, s'appellent *Ki fang*: & celles qui ſont de drogues ou remedes compoſez, s'appellent *Ngheou fang*: le cœur & le poûmon ſont cenſez proches: le foye & les reins ſont éloignez: la ratte & l'eſtomac tiennent le milieu, &c.

Les *Ki fang*, ou recettes impaires, ont le nombre de leur poids ou meſure impair; & les *Ngheou fang* l'ont pair. Quand vous traitez des ma-

MÉDECINE DES CHINOIS.

ladies qui ont leur siége dans quelque partie voisine, employez-y les *Ngheou fang*, & réïtérez-les plusieurs fois: & quand vous en traitez qui résident dans une partie éloignée, employez-y les *Ki fang*, ou recettes impaires; mais celles-ci ne doivent pas être souvent réïtérées.

Si la maladie a son siége dans le poûmon, réïtérez la prise du remede jusqu'à neuf fois: si c'est dans le cœur, réïtérez la prise sept fois: si c'est dans la ratte, contentez-vous de cinq: si c'est dans le foye, ne passez pas trois fois: & si c'est dans les reins, une fois suffit. Et c'est la règle ordinaire qu'il faut garder, généralement parlant.

Dans l'usage des remedes, les petites doses sont à préférer aux grandes, les drogues qui n'ont aucune qualité maligne, sont préférables à celles qui ont quelque qualité vénimeuse: & les petites recettes aux grandes, &c.

Li ché tchin dit: Si la maladie est non-naturelle, ou causée par quelque qualité vicieuse de l'air extérieur, il faut pour la guérir, se servir de remedes qui tendent à rétablir, ou à entretenir l'habitude du corps dans sa droiture: & si la maladie est naturelle, & procede de quelque cause interne, il faut, pour la traiter, user de remedes auxiliaires, ou, qui par leur qualité chaude ou froide, ont le plus de rapport à la maladie: c'est-à-dire, que quand la chaleur est concentrée dans la région basse, à cause d'un froid étranger qui occupe la région supérieure, alors les remedes dont il faut user, doivent être principalement composez d'especes, qui soient d'une qualité froide; on y doit aussi ajoûter quelques-uns d'une qualité chaude: & ainsi, la chaleur concentrée au-dessous du diaphragme se dissipant, par le moyen des especes d'une qualité froide, qui sont la base du remede, le froid qui occupe la région supérieure, se dissipera aussi par le moyen des especes ajoûtées, qui sont d'une qualité chaude.

Que si, au contraire, la maladie est causée par un froid concentré en bas, & par une chaleur étrangere, qui occupe la partie haute, & l'empêche de se dissiper: alors la base des remedes doit être d'especes qui soient d'une qualité chaude, auxquelles on joindra néanmoins pour auxiliaires quelques especes qui soient d'une qualité froide: & ainsi le froid concentré en bas, au-dessous du diaphragme, venant à se dissiper, par le moyen des especes d'une qualité chaude, qui sont le principal du remede, la chaleur qui occupe la région haute, sera aussi dissipée par le moyen des especes auxiliaires, qui sont d'une qualité froide. Et c'est-là en quoi consiste le secret admirable de la Médecine, qui employe tantôt le froid, pour servir comme de véhicule au chaud, & tantôt le chaud, pour servir de véhicule au froid, & pour chasser & rétablir l'un par l'autre. Il faut raisonner de même, à proportion, de la qualité fraîche, & de la qualité tempérée.

Van fou dit: L'altération des humeurs est un effet des maladies: la guérison des maladies dépend des recettes: la détermination des recettes dépend de la volonté de l'homme. Il y a sept sortes de recettes. La prémiere est le *Ta fang*, ou grande recette. La seconde est le *Siao fang*, ou petite

petite recette. La troiſieme eſt le *Hoang fang*, ou recette lente. La quatrieme eſt le *Kii fang*, ou recette prompte. La cinquieme eſt le *Ki fang*, ou recette impaire. La ſixieme eſt le *Ngheou fang*, ou recette paire. Et la ſeptieme eſt le *Fou fang*, recette auxiliaire, ou doublement paire. MEDECINE DES CHINOIS.

Dans la compoſition des recettes, on a égard aux qualitez & aux ſaveurs des eſpeces. Les quatre qualitez, ſçavoir, le chaud, le froid, le frais & le tempéré, tirent leur origine du ciel : & les ſix ſaveurs, ſçavoir, l'acide, l'amer, la ſaveur forte, (*gravis ſapor*,) le ſalin, le doux, & le fade, tirent leur origine de la terre.

Les plus groſſieres qualitez, qui ont comme du corps, ſont les ſaveurs : & celles qui ſont plus ſubtiles, & n'ont rien de corporel, ſont proprement les cinq qualitez : les qualitez tiennent d'*Yang*, & les ſaveurs tiennent d'*Yn* : Or, parmi les ſaveurs, celles qui ont la propriété de diſſiper, & de pouſſer au-déhors par les ſueurs, & par la tranſpiration, telles que ſont la ſaveur forte & la douce, ſont les ſaveurs d'*Yang* : & celles qui ont la propriété d'attirer, ou de faire ſortir par haut, par exemple, les vomitifs, ou de chaſſer en bas par les ſelles, par exemple, les purgatifs, tels que ſont l'acide & l'amer, ſont les ſaveurs d'*Yn* : le ſalin doit être mis dans le même rang, car il a les mêmes vertus. Pour le fade, qui a une vertu apéritive & expulſive, c'eſt une ſaveur d'*Yang*.

Or, dans l'uſage des remedes, il faut avoir égard aux ſymptômes & indications des viſceres & du reſte des entrailles, ſuivant la diſpoſition deſquels on détermine, quand il faut employer les remedes aſtringens ou diſſipans, les remedes prompts ou lents, les remedes humectans ou deſſéchans, les remedes affoibliſſans ou fortifians, ſelon les ſaveurs & qualitez d'un chacun : ce qui a donné occaſion aux ſept ſortes de recettes qui ſont en uſage, &c.

1. *Ta fang*, ou grande recette.

Le Médecin *Ki pé* dit : le *Ta fang*, ou la grande recette, eſt compoſée de douze eſpeces de drogues ou remedes, dont une eſt de l'ordre du *Kiun*, ou Souverain ; c'eſt-à-dire, du prémier ordre : deux ſont de l'ordre des *Tchin*, ou Miniſtres ; c'eſt-à-dire, du ſecond ordre : & neuf ſont de l'ordre des *Tſo*, ou Officiers ſubalternes ; c'eſt-à-dire, du troiſieme ordre.

Le *Tchong fang*, ou recette moyenne, eſt compoſée de neuf eſpeces, dont il y en a une du prémier ordre, trois du ſecond ordre, & cinq du troiſieme.

Le *Siao fang*, ou petite recette, eſt compoſée ſeulement de trois eſpeces, dont une eſt du prémier ordre, & les deux autres ſont du ſecond.

Tchong tching dit : Il y a deux ſortes de *Ta fang*, ou grandes recettes. La prémiere eſt celle qui eſt compoſée de treize eſpeces, dont une eſt du prémier ordre, trois du ſecond, & neuf du troiſieme. Dans les maladies où l'on remarque des indications ou ſymptômes différens, & où conſéquemment la cauſe du mal n'eſt pas unique ; il ne faut pas ordinairement employer les recettes où il n'y a qu'une ou deux eſpeces de drogues.

La ſeconde ſorte de *Ta fang*, ou grande recette, eſt celle où la doſe eſt forte, & dont la priſe ne ſe réïtere pas ; & cette ſorte de recette eſt pro-

MÉDECINE DES CHINOIS.

pre pour guérir les maladies qui ont leur siége dans le foye, dans les reins, c'est-à-dire, dans les parties les plus éloignées, & dans la région inférieure, &c.

2. *Siao fang*, ou petite recette.

Tsong tching dit: Le *Siao fang*, ou petite recette est de deux sortes. La prémiere sorte est celle qui est composée de trois especes de drogues, dont une est du prémier ordre, & les deux autres du second ordre. Dans les maladies où il n'y a point complication de divers symptômes, & où conséquemment la cause du mal est unique, on peut employer les recettes composées d'une ou de deux especes.

La seconde sorte du *Siao fang*, ou petite recette, est celle dont la dose est petite, & dont la prise doit être souvent réïtérée. Cette recette convient aux maladies, qui ont leur siége le cœur, dans le poûmon, & dans la région supérieure du corps; & il y faut procéder peu-à-peu, & fort lentement.

Oüan sou dit: La situation du foye & des reins est éloignée. Ainsi, pour guérir les maladies qui ont leur siége dans ces visceres, au lieu d'employer des remedes, dont la prise se réitere souvent, la vertu de ces sortes de remedes étant lente, & ne pouvant pénétrer que fort tard jusqu'à la région inférieure; il faut user de ceux dont la dose est forte, & qui ne se réïterent pas si souvent; car ils operent plus promptement, & pénetrent plus vîte jusqu'en bas.

Au contraire, le cœur & le poûmon ayant une situation voisine, pour guérir les maladies qui résident dans ces visceres, au lieu d'user des recettes qui se réïterent souvent, & dont la vertu étant prompte, & tendant en bas, ne peut se porter en haut, il faut employer celles qui se prennent en petite quantité, & se réïterent souvent; car elles ont la vertu de dissiper & d'opérer en haut. Ce qui revient à cet aphorisme de *Oüang ping*. „ Dans les maladies du poûmon, réïtérez la prise jusqu'à neuf fois; dans „ celles du cœur, sept fois; dans celles de la ratte, cinq fois; dans celles „ du foye, trois fois; & dans celles des reins, contentez-vous d'une fois".

3. *Hoang fang*, ou recette lente.

Le Médecin *Ki pé* dit: Si vous voulez réstaurer & fortifier la région supérieure, ou chasser quelque maladie qui y réside, usez du *Hoang fang*, ou recette lente. Mais si vous voulez réstaurer & fortifier la région inférieure, ou expulser quelque maladie qui y a son siége, usez du *Kii fang*, ou recette prompte.

Le *Kii fang*, ou recette prompte, est celle dont les drogues, qui la composent, ont des qualitez & saveurs énergiques; & le *Hoang fang* est celle dont les especes qui entrent dans sa composition, ont des qualitez & saveurs foibles. Il faut user de ces diverses sortes de remedes, suivant que la maladie est voisine ou éloignée, &c.

Vang ping discourant sur ce sujet dit: Si la maladie a son siége dans les reins, les esprits du cœur sont défectueux: ainsi il faut user du *Kii fang*, ou recette prompte, & ne pas fatiguer longtems le cœur par la réïtération des remedes: les remedes propres aux maladies des reins, abattant les forces du cœur, & le rendant plus foible, à proportion de ce qu'on en prend davantage.

Van

Van ſou dit à ce ſujet: Les Sages ou Maîtres de la Médecine, en uſant de remedes pour rendre la ſanté à la région ſupérieure, ont grand égard à ne pas exciter le déſordre dans la région inférieure; en voulant guerir la région inférieure, ils prennent bien garde de ne pas troubler la ſupérieure: & en cherchant à rétablir la région mitoyenne, ils ſont fort attentifs à ne pas broüiller ni la haute ni la baſſe. *Tſong tching* diſtingue cinq ſortes de *Hoang fang*, ou recettes lentes, &c. MEDECINE DES CHINOIS.

4. *Kii fang*, ou recette prompte.

Van ſou dit: Les drogues, dont les ſaveurs ont de la force, tiennent d'*Yn*; & celles dont les ſaveurs ſont foibles, tiennent d'*Yang*, iſſu d'*Yn*. C'eſt pourquoi les prémieres ſont propres à purger, & les ſecondes ſont propres à déſopiler.

Les drogues dont les qualitez ont de la force, tiennent d'*Yang*; & celles dont les qualitez ſont foibles, tiennent d'*Yn*, iſſu d'*Yang*. C'eſt pourquoi celles-là ſont propres à diſſiper la chaleur, & celles ci à faire ſuer.

Hao cou dit: Le *Hoang fang*, ou recette lente, ſert à guérir les maladies, dont la cauſe eſt interne, & elle porte le remede à la racine: & le *Kii fang*, ou recette prompte, ſert à guérir les maladies qui procedent de cauſes externes, & elle porte le remede au-déhors. Le déhors & le dédans, & les maladies où les ſueurs & les purgations ſont néceſſaires, ont leurs recettes lentes & promptes. *Tſong tching* diſtingue quatre ſortes de *Kii fang*.

Vang ping dit: le *Kii fang* eſt une recette ſimple, ou ſans compoſition.

5. *Ki fang*, ou recette impaire.

Tſong tching dit: Il y a deux ſortes de *Ki fang*. La prémiere eſt celle qui eſt d'une ſeule eſpece: cette recette eſt propre à guérir les maladies qui ont leur ſiége dans quelque partie voiſine, comme la région ſupérieure du corps. La ſeconde eſt celle dont le nombre des drogues qui la compoſent, eſt un des nombres impairs, ou propres d'*Yang*; ſçavoir, un, trois, cinq, ſept ou neuf: & cette ſorte de *Ki fang* s'employe, & ſe donne lorſqu'il eſt beſoin de purgatifs, & non pas lorſque les ſueurs ſont néceſſaires.

6. *Ngheou fang*, ou recette paire.

Tſong tching dit: Il y a trois ſortes de *Ngheou fang*, ou recettes paires. La prémiere eſt compoſée de deux eſpeces de drogues. La ſeconde eſt compoſée de deux recettes anciennes. Ces deux ſortes de *Ngheou fang* ſont propres pour les maladies qui ont leur ſiége dans la région inférieure du corps, & dans quelque partie éloignée. Et la troiſieme ſorte de *Ngheou fang*, eſt celle dont le nombre des drogues qui la compoſent, eſt quelqu'un des nombres propres d'*Yn*, & pairs; ſçavoir, deux, quatre, ſix, huit & dix: & cette ſorte de *Ngheou fang* eſt propre pour exciter les ſueurs, & non pour purger.

Vang taï pou dit: Dans les remedes ſudorifiques, ſi on n'employe pas les *Ngheou fang*, ou recettes paires, la vertu du remede n'a pas la force de pouſſer au-déhors: & dans les purgatifs, ſi on n'employe pas le *Ki fang*, ou recettes impaires, la qualité maligne, qui eſt dans ces ſortes de remedes opere avec trop de force: la raiſon de ceci, eſt que la purgation eſt facile; c'eſt pourquoi la recette ſimple, dont la force eſt foible, ſuffit: mais les ſueurs ſont ordinairement diſficiles à exciter; c'eſt pourquoi les re-

MEDECINE DES CHINOIS.

recettes qu'on y employe, doivent être compoſées, & avoir de la force.

Ki pé dit: Quand on ne peut venir à bout de guérir une maladie par les *Ki fang*, ou recettes impaires, il faut avoir recours aux *Ngheou fang*, ou recettes paires, & cette méthode s'appelle *Tchong fang*, ou recette double.

7. *Fou fang*, ou recette double.

Hao cou dit: Si vous ne pouvez guérir quelque maladie par le moyen du *Ki fang*, ou recette impaire, uſez du *Ngheou fang*, ou recette paire; & ſi avec le *Ngheou fang* vous n'en ſçauriez venir à bout, employez-y le *Kii fang*, & cette manière de traiter les maladies s'appelle *Fou*, ou double. Ce qui revient à cet aphoriſme, qui porte, qu'en certaines maladies où on a employé dix remedes réſtaurans ou corroboratifs, & un ſeul purgatif, ſans aucun amendement, il faut employer pluſieurs purgatifs, & ſeulement un réſtaurant. Outre cela, par exemple, dans une maladie cauſée par un froid étranger, ſi le pouls eſt ſemblable à celui qui accompagne les maladies cauſées par les vents; ou, au contraire, dans une maladie cauſée par les vents, ſi le pouls eſt comme celui qui ſe trouve dans les maladies cauſées par un froid étranger, enſorte que le pouls ne réponde pas à la maladie du ſujet, il faut traiter le malade ſelon la méthode du *Fou fang*, ou recette double.

Tſong ching dit: Il y a trois ſortes de *Fou fang*, ou recettes doubles. La prémiere eſt compoſée de deux, de trois, ou de pluſieurs recettes. La ſeconde eſt compoſée d'une recette déterminée, & de quelques autres eſpeces qu'on y ajoûte. La troiſieme eſt celle, où les eſpeces qui entrent dans ſa compoſition, ſont en égale quantité.

RECUEIL
DE DIFFERENTES
RECETTES,
EMPLOYEES PAR LES MÉDECINS CHINOIS,
POUR LA GUERISON DE DIVERSES MALADIES.

Du Gin seng, *Plante du prémier ordre dans la Médecine Chinoise; de sa nature; de ses qualitez; & des différentes Recettes qui apprennent l'usage qu'on en fait.*

LE livre intitulé, *Pie lo*, dit: Le *Gin seng* croît dans les montagnes de *Chang tang*, & dans le *Leao tong*. On en arrache la racine durant les prémiers dix jours du second, quatrieme, & huitieme mois. On la met sécher au soleil, sans l'exposer au vent. La racine a la figure d'un homme, & elle est spiritueuse.

Pou dit: Il croît aussi à *Han chan*. Dans le troisieme mois il pousse des feüilles qui sont petites, & terminées en pointe. Les branches en sont noires, & la tige couverte de poil. On cüeille la racine au troisieme & au neuvieme mois. Cette racine a des mains, des pieds, un visage, & des yeux comme un homme; elle abonde en esprits.

Hong king dit: *Chang tang* est au Sud-Oüest d'*Y tcheou*. Celui qui en vient aujourd'hui est long, & de couleur jaune. Il ressemble au simple, appellé *Fang fong*. Il est plein de suc solide & doux. Celui qu'on estime le plus présentement, est celui de *Pé tsi*. Il est menu, ferme, & blanc; il n'a pas le goût si fort que celui de *Chang tang*.

On donne le second rang dans l'usage à celui de la Corée, & à celui de *Leao tong*. Sa racine est grande; mais vuide de suc, & molle: elle n'est pas comparable à celle de *Pé tsi*, non plus qu'à celle de *Chang tang*.

Ce

MÉDECINE DES CHINOIS.

Ce ſimple ne pouſſe qu'une tige qui s'éleve à plomb. Les feüilles ſont ou quatre à quatre, ou cinq à cinq. La fleur eſt de couleur violette.

Les habitans de la Corée, dans l'éloge qu'ils ont fait du *Gin ſeng*, diſent : Les branches qui naiſſent de ma tige, ſont au nombre de trois, & mes feüilles ſont cinq à cinq. Je tourne le dos au Midi, & je regarde le Nord. Celui qui veut me trouver, qu'il cherche le *Kia chu* Le *Kia chu* & le *Gin ſeng* ſe recherchent. Ce *Kia* reſſemble à *Lou tong* (*a*). Il croît fort haut, & jette une grande ombre. Dans ces ſortes d'endroits le *Gin ſeng* croît en abondance. Il y a beaucoup d'art à cüeillir le *Gin ſeng*, & à le préparer. On en trouve préſentement dans les montagnes voiſines de la Province de *Kiang nan*; mais il n'eſt pas d'uſage.

Cong dit: Le *Gin ſeng* dont on ſe ſert, vient preſque tout de la Corée & de *Pé tſi*. Celui qui croît ſur les montagnes *Cai han*, dans le territoire de *Lou ngan fou*, & ſur les montagnes de *Tſeë touen*, ſe nomme *Tſeë touen ſeng*, ou le *Seng* de *Tſeë touen*.

Sun dit: Le *Gin ſeng* que le Royaume de *Sin lo* paye de tribut, a des pieds & des mains, & reſſemble à un homme. Il a plus d'un pied de long: on le garde preſſé entre des planches du bois de l'arbre, appellé *Cha mou*, qui eſt une eſpece de ſapin, liées & enveloppées avec de la ſoye rouge. Le *Gin ſeng* de *Chao tcheou* a la racine petite & courte: il ne vaut rien pour l'uſage.

Song dit: Tout le territoire de *Chan ſi*, qui eſt à l'Orient de la riviere jaune, & le mont *Tai chan*, produiſent du *Gin ſeng*. Celui qu'on apporte des parties de *Chan ſi*, & du *Ho nan*, qui ſont au Nord de la riviere jaune, auſſibien que de *Fo kien*, ſous le nom de *Gin ſeng* de *Sin lo*, ne vaut pas celui de *Chan tong*. Il commence à pouſſer au Printems. Il s'en trouve beaucoup dans les parties ſeptentrionales des grandes chaînes de montagnes. Il naît proche du *Kiang*, & dans les lieux marécageux.

Quand il commence à croître, & qu'il n'a guères encore que trois ou quatre pouces de haut, il pouſſe une branche avec cinq feüilles; au bout de quatre ou cinq ans il en pouſſe une ſeconde, avec un pareil nombre de feüilles; cependant il n'a point encore de tige ni de fleurs. Après dix ans accomplis, il pouſſe une troiſieme branche; & après une longue ſuite d'années, il en pouſſe une quatrieme: chacune a ſes cinq feüilles. Alors il commence à s'élever une tige du milieu, qu'on appelle ordinairement *Pe tché chu*, c'eſt-à dire, pilon de cent pieds.

Durant le troiſieme & le quatrieme mois, il porte de petites fleurs de la grandeur d'un grain de millet, dont les filamens reſſemblent à de la ſoye: elles ſont de couleur violette, tirant ſur le blanc. Elles portent de la ſemence après l'Automne, au nombre de ſix ou ſept grains, de la groſſeur du *Ta teou*, eſpece de pois ou de fèves. Cette ſemence eſt d'abord verte, & devient rouge, à meſure qu'elle mûrit; lorſqu'elle eſt tout-à fait mûre, elle ſe détache, & tombe d'elle-même, & la plante ſe réproduit.

La

(a) *Lou tong* eſt une eſpece de Sycomore.

Médecine des Chinois.

La racine a la figure de l'homme, & eſt ſpiritueuſe. La tige & les feüilles du *Gin ſeng* qui croît dans le mont *Tai chan*, ſont de couleur violette: la racine eſt de couleur blanche. De plus, dans le territoire qui eſt entre les fleuves *Hoai* & *Kiang*, il naît une autre eſpece de *Gin ſeng*, dont la tige, quand elle commence à pouſſer, eſt haute d'un ou de deux pieds. Elle porte des feüilles de la figure de petites cüillieres à thé, mais plus petites, & ſemblables à celles du *Ki ken**. Dans un même endroit il croît cinq ou ſept de ces plantes à la fois. La racine reſſemble à celle du *Ki ken*, mais elle eſt plus molle, & la ſaveur en eſt plus douce & plus agréable. Dans l'Automne elle porte des fleurs d'une couleur violette, tirant ſur le verd. On bêche la racine au Printems; & dans l'Automne les gens du pays la mêlent avec d'autres racines, & la vendent.

Pour connoître le véritable *Gin ſeng* de *Chang tang*, on fait l'expérience ſuivante. Deux perſonnes faiſant voyage de compagnie, l'un marche avec du *Gin ſeng* dans la bouche, tandis que l'autre marche la bouche vuide. Au bout d'une demi-lieüe, celui qui a du *Gin ſeng* dans la bouche, ne ſe ſent point la réſpiration embarraſſée, & l'autre, au contraire, eſt las & tout hors d'haleine. C'eſt-là une marque certaine de la bonté du *Gin ſeng*.

Tſong tchi dit: Le *Gin ſeng* de *Chang tang* a la racine longue & déliée: elle entre quelquefois plus d'un pied avant en terre, & elle ſe partage ſouvent en dix branches: il ſe vend au poids de l'argent (*a*). Il eſt un peu difficile à trouver: quand les gens du pays ont découvert l'endroit où il y en a, & qu'ils en ont ramaſſé une quantité ſuffiſante, ils le mettent entre de petites planches, qu'ils enveloppent dans du taffetas.

Kia meou dit: Le *Gin ſeng* de *Tſeë toen* reſſemble à l'homme: il eſt de couleur violette & un peu plat. Celui de *Pé tſi* eſt ferme, blanc, & parfaitement rond: on le nomme *Pé tſiao ſen*, corne de bélier. Celui du *Leao tong* eſt jaune, plein de ſuc, long & délié. Il a des fibres en forme de barbe: on le nomme ordinairement *Hoang ſeng*, ou *Gin ſeng* jaune: il eſt meilleur que les autres.

Le *Gin ſeng* de la Corée tire un peu ſur le violet: il n'eſt pas ferme. Celui de *Sin lo* eſt d'un jaune d'étain, il n'a pas grand goût: ſa figure a de la reſſemblance avec celle de l'homme, & il eſt fort ſpiritueux. Celui de cette eſpece, qui a la figure d'un pied de poule, a une vertu extraordinaire.

Che tchin dit: L'ancien pays de *Chang tang*, eſt ce qu'on appelle aujourd'hui *Lou tcheou*. Le peuple regarde le *Gin ſeng* comme la ruine du pays où il croît, parce que, ſans doute, ce qu'on en ramaſſoit, étoit tout pour l'Empereur. C'eſt pourquoi on a ceſſé de le cultiver.

Celui dont on uſe maintenant, vient de *Leao tong*, de la Corée, de *Pé*

* Nom de plante.

(*a*) Cela étoit vrai autrefois; mais maintenant il ſe vend preſque au poids de l'or.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Pé tsi, & de *Sin lo*, qui ſont ſous la dépendance de *Tchao ſien*, ou *King ki tao*, Capitale de la Corée. De celui que les peuples viennent vendre à la Chine, on peut tirer de la graine, & la ſemer vers la dixieme lune, avec les mêmes façons qu'on a coûtume de faire quand on ſeme des herbes potageres.

Celui qui ſe cüeille dans l'Automne & dans l'Hyver, eſt ferme & plein de ſuc. Celui, au contraire, qui eſt cüeilli durant le Printems & l'Eté, eſt molaſſe & vuide. Cette différence vient, non pas de la bonne ou mauvaiſe qualité du terroir, mais du tems dans lequel on le cüeille.

Le *Gin ſeng* de *Leao tong*, lorſqu'il a encore ſa peau, eſt d'un jaune liſſé comme le *Fang fong*. Quand on lui a ôté la peau, il eſt ferme & blanc, comme la farine de pois. Ceux qui le débitent, le mélent avec ces trois ſortes de racines, ſçavoir, le *Cha ſeng*, le *Tſe ni*, & le *Ki ken*. La racine du *Cha ſeng*, eſt d'une ſubſtance vuide de ſuc, n'a point d'ame ou de cœur, & a le goût fade. Celle du *Tſe ni*, n'a point de ſuc ni de cœur. Celle du *Ki ken* eſt ferme, mais le goût en eſt amer. Pour ce qui eſt du *Gin ſeng*: il eſt d'une ſubſtance ſucculente: il a un cœur: la ſaveur, qui en eſt douce, eſt jointe à une petite amertume qui le rend agréable au goût.

Celui dont le goût eſt exquis, ſe nomme ordinairement, puits d'or à baluſtrade de pierres précieuſes. Celui qui a la figure de l'homme, ſe nomme *Hai elh ſeng*, ou *Gin ſeng* d'enfant. De celui-ci il s'en trouve encore beaucoup plus de falſifié, que des autres.

Celui dont on voit la figure dans l'Herbier de *Song ſou ſong*, fait ſous la Dynaſtie des *Song*, avec des planches, & qui, ſous le nom de *Gin ſeng* de *Lou ngan fou*, eſt gravé avec trois branches, dont les feüilles ſont cinq à cinq, eſt le véritable *Gin ſeng*.

Celui de *Tchou tcheou* a la tige & les feüilles ſemblables à celles du *Cha ſeng*, le germe & les feüilles du *Tſe ni*.

Celui qu'on appelle *Gin ſeng* du territoire qui eſt entre les fleuves *Kiang* & *Hoai*, eſt pareillement le *Tſe ni*. On confond d'ordinaire les uns avec les autres, faute de les bien éxaminer.

On n'en trouve plus maintenant à *Lou ngan fou*; & l'on ſe doit bien donner de garde de prendre pour du véritable *Gin ſeng*, celui qui vient des autres endroits. Aujourd'hui il ſe trouve des affronteurs, qui, faiſant infuſer le *Gin ſeng* dans l'eau, en tirent tout le ſuc, qui le font ſécher enſuite, & le vendent. Il n'a nulle force, & ne peut être d'aucun uſage. C'eſt pourquoi il faut bien l'éxaminer, de peur d'y être trompé.

Tche yong, qui a été autrefois Officier dans le College des Médecins de la Cour, nous a laiſſé un traité du *Gin ſeng*, diviſé en deux volumes, où il décrit dans un grand détail toutes les particularitez du *Gin ſeng*. On en a tiré les plus remarquables, qu'on trouvera dans les paragraphes ſuivans.

Ma-

Manière de conſerver le Gin ſeng.

Song king dit: Le *Gin ſeng* engendre aiſément des vers. Si on le veut conſerver durant un an, ſans qu'il ſe gâte, on n'a qu'à l'enfermer dans un vaſe tout neuf, qu'on bouchera bien enſuite.

Ping dit: Quand le *Gin ſeng* eſt continuellement expoſé au vent & au ſoleil, il engendre facilement des inſectes: pour l'en préſerver, il faut l'enfermer dans un pot de terre qui ait ſervi à garder de l'huile de gergelin, après l'avoir bien lavé auparavant, & fait tremper, juſqu'à ce qu'il ſoit net: après quoi on le fait ſécher au feu, il faut enſuite mêler avec le *Gin ſeng* du *Hoa yn* & *Si ſin* *; & enfin bien fermer l'ouverture du pot. Alors on peut le conſerver durant une année entiere. On peut auſſi le garder dans de la cendre ordinaire, après l'avoir bien lavé & ſéché au feu, en renfermant l'un avec l'autre dans un vaiſſeau bien bouché.

Li yen dit: Le *Gin ſeng* croît de telle manière, que le dos de ſes feüilles regarde le ciel: il n'aime ni le ſoleil ni le vent. Toutes les fois qu'on le prend crud, on le met dans la bouche, ſans autre préparatif, & on le mâche.

Quand on veut qu'il ſoit préparé, il faut le ſécher au feu ſur une feüille de papier, ou bien le mettre tremper dans une ſorte de vin, nommé *Chun tſiou*: puis on l'écraſe; & après l'avoir fait chauffer, on en uſe.

Le *Gin ſeng* ne doit pas être gardé dans des vaiſſeaux de fer, ni être préparé avec des inſtrumens de même métal. J'en ai vû couper néanmoins aſſez ſouvent ſans toutes ces précautions, & avec le couteau.

La Saveur & les Qualitez de la racine de Gin ſeng.

La racine en eſt douce, & tant ſoit peu rafraîchiſſante. Elle n'a point de qualité nuiſible.

Pou dit: *Chin nong* attribuë un léger dégré de froid au *Gin ſeng; Tong kiun* & *Luei cong*, lui attribuent de l'amertume. L'Empereur *Hoang ti*, avec *Ki pé*, lui attribuent de la douceur, & n'y ont reconnu aucune qualité nuiſible, ou poiſon.

Yuen ſou dit: Sa nature eſt tempérée, elle a de la douceur, mêlée d'un peu d'amertume, ſa ſaveur & ſes eſprits ſont légers & ſubtils: ils s'élevent aiſément. C'eſt le plus pur eſprit de la matière groſſiere, ou de l'imparfait *Yn*. Il dit ailleurs, c'eſt l'eſprit le moins pur de la matière ſubtile, ou du parfait *Yang*.

Tchi tſai dit: Le *Fou lin* & le *Ma lin* ** ſont les Officiers du *Gin ſeng*. Cette racine a de l'antipathie avec les ſels & les terres pleines de vitriol. Le *Li lou* † lui eſt contraire.

Yuen

* Noms de plantes; ** Deux noms de plantes. † Nom de plante.

MEDECINE DES CHINOIS.

Tuen ſou dit: Le *Gin ſeng*, joint avec le *Chin ma* * qui lui ſert de véhicule, & pris par la bouche, répare les eſprits de la poîtrine, & diſſipe la chaleur étrangere du poûmon.

Le *Gin ſeng* pris avec le *Fou lin*, répare l'humide radical du bas-ventre, & diſſipe la chaleur des reins. Il diſſipe la chaleur des reins étant pris avec la ſcorſonere. Il fait revenir le pouls, ſi on le joint au gingembre ſec, il fortifie les eſprits vitaux & animaux.

Meou dit: Le *Gin ſeng* pris avec le *Hoang ki* & la réglisſe, eſt un remede doux. Comme cette compoſition eſt tempérée, elle appaiſe les ardeurs de la fiévre: elle fait exhaler les vapeurs chaudes & humides: elle réſtaure l'humide radical. C'eſt auſſi un excellent remede pour traiter ceux qui ont des clouds & des apoſtumes.

Tchin ken dit: Le *Li lou* **, a une grande oppoſition avec le *Gin ſeng*. Il ne faut que joindre la dixieme partie d'une once de celui-là, à une once de celui-ci, pour lui ôter toute ſa vertu.

Les Vertus, les Propriétez, & les Effets de la racine de Gin ſeng.

IL fortifie les parties nobles: il entretient l'enbonpoint: il fixe les eſprits animaux: il arrête les palpitations, cauſées par des frayeurs ſubites. Il chaſſe les vapeurs malignes: il éclaircit la vûë: il ouvre & dilate le cœur: il fortifie le jugement. Quand on le prend de ſuite durant longtems, il rend le corps léger & diſpos, & prolonge la vie. Ceci eſt de l'Auteur même, c'eſt-à-dire, de *Chi tchin*.

Il échauffe l'éſtomac & les inteſtins refroidis: il guérit les douleurs & les enflures de ventre: il remédie aux maux de cœur, aux obſtructions de la poîtrine, & au dévoyement qui opere, ſoit par les ſelles, ſoit par les vomiſſemens. Il rétablit l'orifice ſupérieur de l'éſtomac: il empêche l'hydropiſie: il leve les obſtructions des vaiſſeaux: il réſout les calloſitez qui ſe forment au-dédans des inteſtins: il pénetre dans le ſang & dans les veines, & il étanche la ſoif. Ceci eſt tiré de divers Auteurs.

Il eſt excellent pour guérir toutes ſortes de maladies qui affoibliſſent & exténuent le corps, de même que les épuiſemens, cauſez par des travaux exceſſifs de corps ou d'eſprit. Il arrête les vomiſſemens & les maux de cœur. Il fortifie les parties nobles, & généralement tous les viſceres. Il diſſout les phlegmes de l'éſtomac: il guérit la foibleſſe des poûmons. Il eſt bon contre les fiévres malignes des ſaiſons froides, quand elles ſont accompagnées de vomiſſement; contre les défaillances, contre le ſommeil interrompu & troublé par des ſonges & des fantômes. Il faut continuer longtems les priſes. Ceci eſt tiré de l'Auteur *Tchin kiuen*.

Il aide à la digéſtion: il ouvre l'appétit: il tempere l'orifice ſupérieur du

* Graine de plante. ** Sorte d'herbe.

Me'deci-ne des Chinois.

du ventricule: il rétablit les eſprits vitaux & animaux. C'eſt un contre-poiſon contre le vénin tiré des pierres & des métaux. Ceci eſt de *Ta ming*.

Il fortifie les poûmons débilitez: il remédie à la réſpiration foible & précipitée, à l'aſthme & à la courte haleine. Il diſſipe les chaleurs de cœur, de poûmons, de ratte, & d'éſtomac. Il appaiſe la ſoif, & produit de la lymphe dans le ſang. En un mot, il eſt bon contre toutes ſortes de maladies de l'un & de l'autre ſexe, quand elles proviennent de défaut d'eſprits & de foibleſſe. Il guérit les fiévres accompagnées de ſueurs. Il eſt bon contre les vertiges & les ébloüiſſemens, contre les douleurs de tête, contre le dérangement d'éſtomac & les vomiſſemens, contre les fiévres intermittentes, contre la diarrhée & les téneſmes invétérez, contre les épuiſemens de force & laſſitude, contre les vents & chaleurs d'entrailles, contre les crachemens & les vomiſſemens de ſang, contre le flux de ſang, & contre toutes ſortes de maladies de femmes, tant avant qu'après la groſſeſſe.

Recettes.

Il y en a neuf anciennes; & ſoixante-huit nouvelles.

Electuaire du Gin ſeng.

Prenez dix onces de *Gin ſeng*, coupez-le par petites tranches: mettez-le infuſer dans vingt porcelaines médiocres d'eau de fontaine ou de riviere, juſqu'à ce qu'il en ſoit pénétré, & verſez le tout dans un vaſe d'argent ou de pierre, faites-le boüillir à un feu lent, de bois de noyer ou de meurier, juſqu'à conſomption de la moitié de l'eau. Puis ayant tiré ce qui reſte de ſuc, verſez ſur le marc dix porcelaines médiocres d'eau, faites les boüillir juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites à cinq. Prenez ce ſuc, & ajoûtez cinq taſſes d'eau aux dix porcelaines que vous avez auparavant tirées. Faites les boüillir à petit feu, juſqu'à ce qu'il ſe forme un Electuaire, que vous ſerrerez dans un vaſe. Servez-vous de cet Electuaire, en délayant une doſe convenable dans un boüillon propre à la maladie qui ſurviendra.

Tan ki dit: Un homme tout-à-fait affoibli par la débauche, étoit tombé dans une maladie incurable: par le moyen de boüillons, faits avec du gingembre verd, & de l'écorce d'un fruit, appellé *Cou pi* *, où je fis délayer de l'Electuaire de *Gin ſeng*, je le guéris parfaitement.

Tching hiong étoit attaqué d'une eſpece de téneſme, que lui avoit cauſé un excès de débauche. Il tomba tout-à-coup en ſyncope, & perdit le ſentiment. Il avoit les mains extraordinairement roides, & les yeux éteints: il ſortoit de ſon corps une ſueur abondante. Les phlegmes faiſoient dans ſa gorge le même bruit que fait une ſcie en mouvement. Il ne

* Orange.

MÉDECINE DES CHINOIS.

ne retenoit plus ſon urine : il avoit le pouls élevé, & tout-à-fait déréglé. Tous ces ſymptômes marquoient évidemment un épuiſement preſque entier de l'humide radical. Je fis préparer promptement de cet Electuaire de *Gin ſeng* ; je lui appliquai dix-huit boutons de feu d'une eſpece d'armoiſe, ſur le reſervoir qui eſt dans l'abdomen, directement au-deſſous du nombril, & que l'on nomme, la mer des eſprits. La main gauche recouvra auſſitôt le mouvement. Après avoir appliqué deux autres boutons, les levres & la bouche commencerent à ſe remuër un peu. Je lui fis prendre auſſitôt une porcelaine médiocre d'Electuaire de *Gin ſeng*. Vers minuit je lui en fis prendre trois autres, après quoi les yeux commencerent à ſe mouvoir. Il n'en eût pas pris trois livres que la parole lui revint, & il demanda un boüillon de ris cuit dans l'eau, en forme de boüillie. Après en avoir pris cinq livres, le téneſme s'arrêta ; & après en avoir pris dix livres, il ſe trouva parfaitement guéri. Si on l'eût traité comme on traite ceux qui ſont tombez en apoplexie, c'étoit un homme mort.

Une perſonne avoit un abcès derriere le dos ; après avoir pris le remede appellé *Neui to ché ſuen*, l'abcès créva, & jetta quantité de pus ; ce qui fût ſuivi de grands vomiſſemens, & de la fiévre. Les ſix pouls (*a*) des deux mains étoient profonds, roides & forts. Ces ſymptômes ſont mauvais dans ces ſortes de conjonctures. Je lui fis prendre auſſitôt de l'Electuaire de *Gin ſeng*, délayé dans l'eau qui diſtille du bambou, quand il eſt fraîchement coupé. On dépenſa juſqu'à ſeize livres de *Gin ſeng*, & on coupa plus de cent pieds de bambou. Après cela il ſe trouva bien.

Dix jours après, un vent furieux s'étant élevé, l'abcès ſe forma une ſeconde fois, & ſe remplit de matiére. Il paroiſſoit au milieu une ligne rouge, qui paſſant par-deſſous les omoplates, alloit aboutir aux côtes droites. J'ordonnai ſur le champ qu'on fit de l'Electuaire de *Gin ſeng*, & qu'on lui en fît prendre dans des boüillons de *Cong couei*, & de peau d'écorce d'orange, & qu'on mît dans ces boüillons de l'eau de bambou, & du jus de gingembre. Après avoir bû trois livres peſans de cette drogue, l'abcès s'ouvrit, & le malade ayant enſuite été bien traité, il guérit.

Que ſi après que les abcez ſe ſont ouverts, le malade ſe ſent épuiſé de ſang & d'eſprits : s'il vomit, & ne peut rien prendre : ſi enfin il a divers autres ſymptômes peu favorables, il faut prendre du *Gin ſeng*, du *Hoang ki*, du *Tan couei* & du *Pé tchu* en égale quantité ; & ayant fait cuire le tout juſqu'à la conſiſtence d'Electuaire, en faire prendre au malade. Ce remede eſt excellent.

Boüil-

(*a*) Quand les Chinois tâtent le pouls, ils le font aux deux mains, l'une après l'autre. Ils appliquent trois doigts ſur la veine. L'index à la racine du poignet, celui du milieu, & l'annulaire ; & ces trois doigts ſe touchent. Le pouls qui répond à chaque doigt a un nom particulier, ce qui fait trois pouls à chaque main, & ſix en tout. Ils prétendent que chacun de ces pouls marque la diſpoſition de celles des parties vitales qui lui répondent.

Boüillon ſtomachal.

Song dit : Pour guérir l'oppreſſion de poîtrine, les obſtructions d'éſtomac & les pleuréſies, on ſe ſert du boüillon ſuivant. On prend du *Gin ſeng*, du *Pé tchu* *, du gingembre ſec, & de la régliſſe, le poids de trois onces de chaque ſorte, qu'il faut faire boüillir dans huit grandes porcelaines, où il y ait huit meſures d'eau ; juſqu'à ce que le tout ſoit reduit à trois meſures. On en donne une meſure à chaque priſe, & trois priſes par jour, augmentant ou diminuant la doſe, ſuivant les ſymptômes qui ſurviendront.

Depuis les Dynaſties des *Tſin* & des *Song*, juſqu'à celle des *Tang*, il ne ſe trouve aucun Médecin de réputation qui ne ſe ſoit ſervi conſtamment de ce remede dans toutes les maladies qui affectent le ventre & le cœur, faiſant tantôt des boüillons de ces quatre eſpeces, & tantôt une eſpece de pillules liées avec du miel, & quelquefois les réduiſant en farine. Il produit des effets extraordinaires en chacune de ces manières.

Boüillon des quatre Sages.

Ce boüillon eſt bon pour ceux qui ont l'éſtomac foible, & qui ont de la peine à boire & à manger.

Il eſt excellent pour toutes les maladies qui viennent d'inanition & d'épuiſement d'eſprits. On prend une drachme de *Gin ſeng*, deux drachmes de *Pé tchu*, une drachme de *Fou lin* blanc, cinq gros de régliſſe ſéchée au feu, trois tranches de gingembre verd, une jujube & deux taſſes d'eau, qu'on fait boüillir juſqu'à diminution de la moitié. Il faut prendre ce remede tiede & à jeun, augmentant ou diminuant la doſe, ſuivant la griéveté de la maladie.

Pour ouvrir l'Appetit, & diſſoudre les Phlegmes.

Quand on a perdu l'appétit **, prenez deux onces de *Gin ſeng* ſéché au feu, que vous ferez infuſer dans du jus de gingembre & de *Pen hia* † faite-le ſecher, & prenez-en le poids d'une demie once que vous réduirez en poudre : puis prenant de la fleur de farine, vous y renfermerez cette poudre, & vous en ferez des pillules de la groſſeur de petits pois, que vous ferez prendre au malade dans un boüillon de gingembre, au nombre de trente-cinq à la fois, après le repas, & cela trois fois le jour.

Contre la foibleſſe, & épuiſement de l'Eſtomac.

Quand vous ne vous ſentez point d'appétit, prenez une demie livre de

* Racine d'herbe. pour les enfans.

** Ceci eſt également pour les perſonnes avancées en âge &

† Sorte d'herbe.

MÉDECINE DES CHINOIS.

de gingembre crud ; exprimez-en le jus ; plus, dix onces de miel, & quatre onces de poudre de *Gin ſeng*. Faites cuire le tout dans un poëlon d'argent juſqu'à conſiſtence d'Electuaire. Prenez-en la groſſeur d'une noiſette, délayé dans de l'eau chaude, ou dans de l'eau de ris cuit, & le faites prendre au malade.

Pour les Eſtomacs affoiblis, & pour les maux de Cœur.

QUAND dans les choſes qu'on a renduës par le vomiſſement, il ſe trouve des phlegmes mêlez, prenez le poids d'une once de *Gin ſeng*, & deux taſſes d'eau : mettez-le tout enſemble ſur le feu, & le laiſſez juſqu'à conſomption de la moitié : mêlez-y enſuite une petite taſſe d'eau de bambou, & trois cuillerées de jus de gingembre verd : donnez-le à boire au malade longtems après qu'il a mangé, & qu'il ne ceſſe pas d'en prendre que le mal n'ait ceſſé. Ce remede a plus d'effet ſur les vieillards, que ſur les autres.

Pour les Eſtomacs réfroidis qui ne retiennent aucune nouriture.

QUAND un malade ne peut digérer les alimens, il faut prendre du *Gin ſeng*, des clouds de girofle, du bois de ſenteur, nommé *Co hiang*, deux drachmes & demie de chacun : plus, cinq drachmes de peau d'écorce d'orange, & trois tranches de gingembre verd. Faites boüillir le tout en trois taſſes d'eau, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus qu'une, & faites-la boire toute chaude au malade.

Pour les Vomiſſemens cauſez par un renverſement d'Eſtomac.

QUAND une perſonne rend la nouriture incontinent après l'avoir priſe, & qu'elle ſe ſent extrémement abattuë, ſans force, & comme à-demi morte, il faut prendre trois onces du meilleur *Gin ſeng*, l'écraſer à coups de marteau, le mettre dans une grande écuelle d'eau, qu'on fera boüillir juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à deux petites taſſes, & les donner toutes chaudes à boire au malade deux fois le jour. Prenez enſuite du ſuc de gingembre : mettez-le dans du ris. Joignez-y un blanc d'œuf avec du blanc de *Couei**, & faites-en un ris liquide, que vous lui donnerez à boire.

Un nommé *Li*, Mandarin du Tribunal des Armes, eſt Auteur de cette recette. Etant allé par ordre de la Cour dans le *Ho nan*, il ſe trouva attaqué pendant plus de deux mois de cette maladie, ſans recevoir aucun ſoulagement de tous les remedes qu'on lui donna : ce qui lui fit imaginer cette recette, par le moyen de laquelle il fût auſſitôt guéri : & environ dix jours après, étant retourné à la Cour, il la communiqua aux Médecins les plus célèbres.

Pour

* Eſpece de ciboule.

Pour le dévoyement d'Eſtomac.

PRENEZ deux onces de *Gin ſeng*. Vous les ferez boüillir dans une taſſe & demie d'eau, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus qu'une taſſe. Mélez-y un blanc d'œuf: remettez-la ſur le feu; puis faites-la prendre toute chaude. Il y en a qui ajoûtent le cloud de giroffle.

Pour les envies de vomir.

PRENEZ demie once de *Gin ſeng*, autant du cœur de l'arbre qui porte la canelle. Il y a de la canelle à la Chine dans la Province d'*Yun nan*; mais elle eſt extraordinairement groſſe, & apparemment l'arbre eſt d'une eſpece différente de celui de la canelle. Du moins à en juger par l'écorce, cela doit être ainſi. Faites boüillir le tout dans deux médiocres porcelaines d'eau, & donnez-le à boire au malade.

Pour le dévoyement par haut & par bas.

QUAND le dévoyement eſt opiniâtre; prenez deux onces de *Gin ſeng*, trois onces de peau d'écorce d'orange, une once de gingembre verd. Faites cuire le tout dans ſix meſures d'eau, & faites-en trois priſes.

Pour l'Epuiſement des forces, & pour la courte Haleine.

QUAND le malade ſue, & que la ſueur rentre; quand il a les réſpirations courtes, & qu'il ſent des ébloüiſſemens & des tournoyemens de tête; il faut prendre une demie once de *Gin ſeng*, une once de *Fou tſe* préparé. Diviſez le tout en quatre parts: à chaque part ajoûtez dix tranches de gingembre verd, avec deux taſſes d'eau vive, faites le boüillir juſqu'à diminution de moitié, que vous donnerez au malade, longtems après qu'il aura mangé.

Pour l'Aſthme des Femmes accouchées.

CELA vient, lorſque le ſang remonte vers la poîtrine, & entre dans les *Sinus* des poûmons. Cette maladie eſt dangéreuſe: prenez une once de *Gin ſeng* pulvériſé, deux onces de *Sou meou* *. Verſez deſſus deux grandes taſſes d'eau, & faites boüillir le tout juſqu'à diminution de moitié. Ajoûtez-y encore du *Gin ſeng* réduit en poudre, & faites-le prendre à la malade. Ce remede opere ſur le champ.

Pour une Femme, après l'accouchement, lorſqu'elle ſent que le ſang eſt dans l'agitation.

PRENEZ une once de *Gin ſeng*, une demie once de *Tſe ſou* ** trois petites

* Bois de Bréſil. ** Nom d'herbe.

MÉDECINE DES CHINOIS.

petites taſſes d'urine d'enfant, de vin, & d'eau. Faites boüillir le tout, & donnez-le à boire à la malade.

Pour toutes les ſortes d'abattemens qui ſuivent les couches.

QUAND les nouvelles accouchées ont la fiévre & ſuent beaucoup, il faut prendre du *Gin ſeng* & du *Tang couei*, * en égale quantité, & les pulvériſer. Enſuite vous couperez un rein de cochon en petites tranches, dont vous aurez auparavant ôté la membrane, & vous le ferez cuire dans trois écuelles d'eau, avec une bonne cuillerée de ris, appellé *No mi*, & deux têtes de ciboules. Quand le ris ſera cuit, vous en tirerez une médiocre porcelaine du jus, que vous mêlerez avec les drogues ſuſdites, & vous les ferez ainſi boüillir juſqu'à ce que ce jus ſoit réduit à huit parties. Cela ſe doit prendre chaud & à jeun.

Pour les Femmes qui, après l'enfantement, ont de grandes Pertes de ſang.

QUAND les femmes ont perdu beaucoup de ſang, prenez du *Gin ſeng*, du chenevi dépoüillé de ſa peau, de l'écorce de *Tſe*, & du ſon: rôtiſſez le tout dans le poëlon juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en poudre. Faites-en des pillules de la groſſeur d'un petit pois, avec du miel cuit & purifié. Donnez-en cinquante à chaque priſe; & ſervez-vous de boüillon de ris pour les faire avaler.

Pour les Femmes, lorſqu'elles enfantent leur fruit de travers, ou que les pieds de l'Enfant ſortent les prémiers.

PRENEZ une drachme de *Gin ſeng*, & autant d'encens pulvériſé, du minéral appellé *Tan cha*, le poids d'une demie once. Broyez le tout enſemble: puis délayez-le avec un blanc d'œuf & du jus de gingembre verd, environ une demie-cuillerée, & donnez-le froid à boire à la perſonne malade. La mere & l'enfant ſeront auſſitôt ſoulagez; le remede opere ſur le champ.

Contre la Mélancolie & l'oppreſſion du Cœur.

FAITES cuire une once de *Gin ſeng* pulvériſé, & dix onces de graiſſe de porc. Faites-en une mixtion parfaite avec du bon vin. A chaque priſe donnez-en au malade une petite taſſe, deux fois le jour. Quand il en aura pris durant cent jours de ſuite, il aura les yeux perçans, & l'oreille fine. Les os ſeront remplis de moëlle, la peau & les chairs pleines de ſuc. Il pour-

* Nom d'herbe.

pourra apprendre par cœur mille vers en un jour. Ce remede a encore la vertu de guérir les maladies cauſées par des vents, par un excès de chaleur, & par les phlegmes. MEDECINE DES CHINOIS.

Pour la maladie que les Chinois appellent Li hoen y tchi, *& les Portugais* Peſadelo.

C'EST une eſpece de ſyncope, de léthargie, ou d'aſſoupiſſement, qui fait que l'ame ſemble ſe retirer de ſon ſiége. Ceux qui ſont attaquez de cette maladie, s'imaginent pendant leur ſommeil qu'ils ont quelqu'un couché à côte d'eux. Ils ne peuvent parler, ni par conſéquent demander qu'on les ſoulage du poids qu'ils ſentent ſur la poitrine. Quand on dort, l'ame ſe retire dans le foye, ſiége de l'ame: tant que le foye eſt vuide d'eſprits, l'ame ne retourne point dans ſa demeure ordinaire; & c'eſt ce qui a donné lieu de nommer cette maladie *Li hoen*, éloignement de l'ame.

Pour guérir celui qui en eſt attaqué, prenez du *Gin ſeng*, des dents de dragon, du *Tche fou lin* rouge, de chacun le poids d'une drachme, que vous ferez boüillir dans une taſſe d'eau juſqu'à diminution de la moitié. Vous y ajoûterez une drachme de *Tchu cha*, minéral rouge, bien pulveriſé. Donnez ce remede au malade lorſqu'il eſt prêt de dormir. Une priſe ſuffit à chaque nuit. Au bout de trois jours le malade ſentira du ſoulagement & de la joye.

Pour les palpitations de Cœur, accompagnées de Sucurs.

QUAND le cœur manque d'eſprits, préparez cinq drachmes de *Gin ſeng*, & autant de *Tang couei*. Prenez enſuite deux rognons de porc, que vous ferez cuire dans deux taſſes d'eau, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à une taſſe & demie. Puis tirant les rognons, vous les couperez en petites tranches, que vous ferez boüillir, conjointement avec le *Gin ſeng* & le *Tang couei* que vous aurez préparé, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit à huit parties de dix. Mangez ces rognons à jeun avec le boüillon. Après quoi, prenez le marc de cette compoſition: faites-le ſécher au feu, & pulvériſez-le: vous en ferez des pillules avec de la poudre de *Chan yo* *, de la groſſeur d'un bon pois. Il en faut prendre cinquante à chaque priſe, à l'aide d'un peu de ptiſane de jujubes, & cela longtems après le repas. Deux priſes de ce remede le guériront. Il y en a qui y font entrer deux drachmes d'encens.

Pour les Fiévres qui viennent d'inanition.

IL faut prendre du *Gin ſeng* de *Chang tang*, du *Tchai hou* d'*Yn tcheou*, trois

* C'eſt une eſpece de racine.

MÉDECINE DES CHINOIS.

trois drachmes de chacun : de plus, une groſſe jujube, & trois onces de gingembre verd. Faites boüillir le tout dans une taſſe & demie d'eau, juſqu'à ce que de dix parts il en reſte ſept. Ce remede doit ſe donner tiede au malade, & longtems après qu'il a mangé ; il faut lui donner deux priſes par jour, & l'on ne ceſſe qu'après que le malade eſt guéri.

Pour le Poûmon épuiſé par la courte Haleine, & autres incommoditez invétérées de la réſpiration.

PRENEZ trois onces de *Gin ſeng* pulvériſé, avec de la gélée de corne de cerf rôtie & broyée en poudre, le poids d'une once, ſur une priſe de trois drachmes. Vous prendrez une taſſe de boüillon de *Po hi* *, & de *Teou ché* **, avec un peu d'oignon. Faites boüillir le tout un ou deux boüillons : vous le verſerez enſuite dans la porcelaine où eſt la drogue en queſtion ; & quand vous vous ſentirez envie de touſſer, vous en prendrez quatre ou cinq gorgées. Ce remede eſt excellent.

Pour arrêter la Toux, & diſſoudre les Phlegmes.

PRENEZ deux onces d'alun de roche bien tranſparent : mettez-les dans deux pintes de bon vinaigre (*a*), que vous ferez boüillir juſqu'à la conſiſtence d'électuaire ; joignez-y une once de *Gin ſeng* en poudre, puis avec du miel faites-en des pillules de la groſſeur des noiſettes. On prend une de ces pillules, & on la met ſous la langue du malade. Ce remede arrête auſſitôt la toux, & diſſout les phlegmes.

Pour l'Aſthme avec Toux ſéche, accompagnée de Crachement de Sang, & d'un Pouls foible.

PRENEZ trois drachmes de poudre de *Gin ſeng*, que vous délayerez dans un blanc d'œuf, & vous le donnerez au malade au commencement de la cinquieme veille (*b*) ; après quoi le malade ſe mettra au lit : vous le laiſſerez dormir la tete baſſe, ſans oreiller, & couché ſur le dos. Il ſera guéri dès la prémiere priſe. Il en faut deux pour ceux qui ſont avancez en âge. Ceux qui jettent beaucoup de ſang à la fois par la bouche, ſeront parfaitement guéris après en avoir pris une once.

Il y en a qui prennent un œuf de poule noire, qui le battent longtems dans l'eau, & qui y mêlent de la poudre de *Gin ſeng*. C'eſt un excellent remede. Le vinaigre, les viandes ſalées, celles qui engendrent la pituite, comme le poiſſon, &c. doivent être défenduës dans ces ſortes de maladies.

Pour

* Nom d'herbe. ** Nom de fêve.

(*a*) Le vinaigre des Chinois n'eſt pas de vin.

(*b*) Les Chinois diſtinguent la nuit en cinq veilles. La cinquieme veille finit à l'aurore.

Pour la Phtiſie, accompagnée de Vomiſſement de Sang.

QUAND le mal preſſe, il faut auparavant arrêter le crachement de ſang avec le *Che yo ſan* *. Après quoi le malade doit etre extremement fatigué. Le *Gin ſeng* crud ſera le plus efficace remede : il en faut prendre du meilleur, le poids d'une once; plus, cinq groſſes jujubes, avec deux taſſes d'eau, qu'il faudra faire boüillir juſqu'à ce qu'il n'en reſte qu'une, ce qui fera une priſe: après laquelle le ſommeil ſurvenant, la maladie ſe diſſipera. On ne laiſſera pas de continuer d'en prendre encore cinq ou ſix fois, & l'on ſe ſouviendra qu'il faut vivre de regime.

Pour les Hémorrhagies, ou pertes de ſang.

LORSQUE dans les maladies qui ſont cauſées par quelque agitation extraordinaire des paſſions, ou par quelque excès de débauche, il arrive que par la rupture de quelque vaiſſeau, le malade jette beaucoup de ſang par la bouche ou par le nez, ſi on ne le ſecourt promptement, le mal deviendra plus fort que tous les remedes. En voici un excellent.

Il conſiſte à prendre du *Gin ſeng*, & le faire ſécher au feu; du cyprès qu'il faut faire cuire au bain de vapeur, puis le ſécher au feu: plus, du *King kiai* ** rôti, plus du *Tſun ſing*; de chaque ſorte une demie once, qu'il faut réduire en poudre, & les méler avec trois drachmes de fleur de farine, les délayant dans de l'eau fraîche: enſorte qu'il s'en faſſe une eſpece de colle claire, qu'il faut faire prendre au malade de moment en moment à petites gorgées. La prémiere fois qu'on en prendra, le ſang s'arrêtera à l'inſtant.

Pour le Saignement de Nez, qu'on ne ſçauroit arrêter.

PRENEZ du *Gin ſeng*, quelques branches de ſaule, planté dans le quinze jours après l'équinoxe du Printems : réduiſez l'un & l'autre en poudre; donnez-en une drachme à chaque priſe, & trois fois par jour, dans de l'eau de riviere ou de ruiſſeau, qui ait ſon cours vers l'Orient. Au défaut du ſaule, on peut ſe ſervir du cœur de ces petites noiſettes que produit le Nenuphar d'Orient.

Pour les Hémorrhagies des Gencives.

PRENEZ du *Gin ſeng*, du *Fou lin* rouge, & du *Me men tong* † deux drachmes de chacun. Faites cuire le tout dans une taſſe d'eau, juſqu'à ce

* C'eſt une poudre de dix ingrédiens.

** Nom de plante.

† Eſpece de ſcorſonnere.

MÉDECINE DES CHINOIS.

ce qu'il n'en reſte que ſept parties de dix. Donnez ce remede ainſi préparé tout chaud au malade, réïtérant chaque jour la même priſe. *Sou tong po*, après avoir trouvé ce remede, avoit coûtume de dire qu'il étoit divin & admirable.

Pour les pertes de Sang par la voye des Urines, pour la Gravelle, & pour la Pierre.

PRENEZ du *Gin ſeng*, & faites-le ſécher au feu: plus, du *Hoang ki* * qu'on aura cuit dans de l'eau ſalée, juſqu'à ce qu'il devienne tout ſec. Broyez l'un & l'autre, & réduiſez-le en poudre; puis prenez une rave rouge, coupez-la en quatre tranches: prenez chaque tranche, l'une après l'autre, & faites-les cuire dans deux onces de miel, juſqu'à parfaite ſéchereſſe: faites-les frire une ſeconde fois ſans les laiſſer brûler. Recommencez cette opération juſqu'à ce que le miel ſoit entierement conſumé. A chaque fois on donne une tranche de cette rave préparée de la ſorte au malade, qu'on lui fait avaler avec un peu de boüillon ou d'eau ſalée.

Pour aider à la Digéſtion.

PRENEZ du *Gin ſeng* en poudre, & délayez-le dans un blanc d'œuf: il en faut donner trois ou quatre priſes par jour, & une once à chaque priſe.

Pour l'Hydropiſie.

TCHIN dans les remedes pour l'hydropiſie qu'il a reçûs de pere en fils par tradition, ordonne qu'on prenne une once de *Gin ſeng*, deux onces de *Fen tſao* **; plus, une demie drachme de cervelle de cochon, qu'on faſſe infuſer dans du fiel du même animal, & qu'on pulvériſe après l'avoir rôtie. Il fait de tout cela des pillules de la groſſeur d'une noix avec du miel. Il en donne une à chaque priſe dans de l'eau froide.

Pour les Fiévres intermittentes, qui dégénerent en continuës.

PRENEZ deux drachmes de *Gin ſeng*, de *Hing hoang* † cinq drachmes; pulvériſez le tout; prenez enſuite des bouts de branches de palmiers, que vous cüeillirez le cinquieme jour de la cinquieme lune, & que vous pilerez bien. Faites de tout cela des pillules de la groſſeur d'un petit pois:

* Nom d'herbe. ** Nom d'herbe. † Souffre mâle.

pois: prenez-en ſept le jour de la fiévre, de grand matin, dans de la fleur d'eau de puits *. Prenez-en une ſeconde fois avant l'accès. Avec ce remede il ne faut rien donner de chaud au malade. Il a ſon effet ſur le champ. Quelques-uns y font entrer du *Chin kio* † en même quantité que ces autres drogues. MEDECINE DES CHINOIS.

Pour le Téneſme qui procede du froid.

QUAND le pouls du malade eſt foible, & preſque tout abſorbé, prenez du *Gin ſeng*, & du *Ta fou tſe*, de chacun une once & démie. Il en faut une demie once à chaque priſe; plus, dix tranches de gingembre verd, quinze clouds de giroffle, & une pincée de bon ris. Vous ferez cuire le tout dans deux taſſes d'eau, juſqu'à diminution de trois parts ſur dix. Vous ferez prendre cette potion toute chaude & à jeun au malade. Six priſes ſuffiront pour le guérir.

Pour un vieillard attaqué de Téneſme, & épuiſé.

QUAND avec cette incommodité, le malade ne peut ni boire ni manger, prenez de la poudre du *Gin ſeng* de *Chang tang*, une once, ſur une demie-once de corne de cerf dépoüillée de ſa peau, qui aura été rôtie; broyée, & réduite en poudre. Faites-en avaler peu-à-peu au malade, à la faveur d'un boüillon de ris. On en donne trois priſes chaque jour.

Pour les Fiévres malignes.

CE remede eſt excellent pour toutes ſortes de perſonnes, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, femmes enceintes ou non; quoique la maladie ſoit grieve, & menace d'une mort prochaine, que le pouls ſoit éclipſé, & que le malade ait perdu la connoiſſance, après ſept jours de maladie; il n'y a perſonne qu'on ne puiſſe guérir par le moyen de cette recette, & d'une centaine de malades, on n'en manquera pas un. C'eſt pour cela qu'on appelle cette recette *To ming ſan*, c'eſt-à-dire, remede qui ramene une vie qui s'échape.

Prenez une once de *Gin ſeng*, que vous ferez cuire dans deux taſſes d'eau, à un feu violent, juſqu'à diminution de la moitié: faites-la rafraîchir dans de l'eau de puits, puis donnez-la au malade à boire: peu de tems après, il lui ſortira une ſueur de deſſus le nez, le pouls lui reviendra, & il ſera guéri à l'inſtant.

Sou tao cong, Préſident d'une des ſix Cours ſouveraines, dit: Je me ſuis ſervi de ce remede, pour ſecourir près de cent perſonnes. Lorſque j'étois Gouverneur d'une ville du troiſieme ordre, la femme & les enfans du

* C'eſt-à-dire, dans la prémiere eau qui ſe tirera d'un puits qui aura répoſé toute la nuit.
† Levain divin.

MEDECINE DES CHINOIS.

du ſecond de mes Aſſeſſeurs, étoient attaquez depuis plus d'un mois d'une fiévre pourprée & peſtilentielle: je leur fis prendre ce remede, & ils guérirent.

Pour le Mal caduc des Enfans, quand ils s'agitent en étendant & retirant les bras & les jambes.

PRENEZ du *Gin ſeng*, de la poudre d'écaille d'huîtres, une grenoüille ſéchée, & du *Chin cha*, en égale quantité: pulvériſez le tout. Prenez enſuite le cœur d'un cochon de lait; & avec le ſang de cet animal faites-en des pillules de la groſſeur d'un petit pois. Donnez-en cinquante à chaque priſe dans un boüillon d'or & d'argent *. Il en faut prendre deux fois en dix jours. Ce remede a des effets admirables.

Pour les maux de Ratte des enfans, cauſez par des vents.

PRENEZ du *Gin ſeng*, des pépins de citroüilles, de chacun une demie-once, plus, une once de *Nan ſin*; après avoir fait cuire tout cela dans de l'eau de *Tſian*, vous le pulvériſerez. Cela ſe doit prendre chaud, & à chaque fois une drachme, dans huit gros de l'eau de *Tſian*.

Pour l'Aveuglement cauſé par le vin.

IL y avoit un homme vigoureux qui aimoit à boire le vin extrêmement chaud. Il fût frappé ſoudainement d'une maladie qui l'aveugla. Il avoit le pouls âpre & inégal. C'étoit l'effet de l'excès qu'il avoit fait de vin chaud. Il avoit l'eſtomac gâté, & le ſang y croupiſſoit, & s'y corrompoit, ce qui cauſoit tout ſon mal. L'on fit un boüillon de bois de Bréſil, dans lequel on mit une drachme de *Gin ſeng* en poudre. Au ſecond jour qu'on lui en donna, le nez & la paume des mains lui devinrent livides, ce qui venoit de ce que le ſang qui croupiſſoit dans l'eſtomac, commençoit à circuler. Enſuite on prit du boüillon, dans lequel on mit du bois de Bréſil, des pépins de péſches, du *Hong hoa*, de la vieille peau d'écorce d'orange, pour aſſaiſonner la poudre de *Gin ſeng*. Après en avoir pris durant quelques jours, le malade ſe trouva guéri.

Pour les Apoſtumes cauſées par le Vin, (le poiſon du vin.)

IL y avoit une femme qui aimoit extraordinairement le vin: il lui vint une apoſtume à la poîtrine avec un pouls fort vîte. On ſe ſervit de *Gin ſeng* & de Rhubarbe, l'un & l'autre rôti à ſec dans le poëlon, après avoir été

* C'eſt-à dire, dans lequel on aura mis quelques pieces de ces deux métaux.

été trempez dans le vin, de chacun une égale quantité. On pulvériſa enſuite le tout : on lui fit prendre une drachme de cette poudre dans du bouillon de gingembre. Elle cracha incontinent, ſua, & fût guérie. MÉDECINE DES CHINOIS.

Pour les Morſures de Chien.

QUAND la playe eſt enflée, & cauſe de la douleur, prenez du *Gin ſeng*, & mettez-le ſur des charbons ardens de bois de mûrier, & brûlez-le; enſorte qu'il ne ſe réduiſe pas en cendre. Couvrez-le enſuite avec une porcelaine: peu de tems après, pulvériſez-le; jettez-en ſur la playe, & le malade guérira à l'inſtant.

Quand les Entrailles ſortent par le côté.

FAITES rentrer les entrailles au plûtôt, en les preſſant avec les mains frottées d'huile. Mêlez du boüillon de *Gin ſeng* avec du jus de *Keou ki* *, lavez-en la partie offenſée. Faites manger au malade du ris cuit à l'eau en conſiſtence de boüillie claire, où l'on aura fait cuire des rognons de mouton; il ſera guéri en dix jours.

REMARQUES.

LES noms des maladies ſont difficiles à bien entendre en Chinois: peut-être ſe ſera-t-on trompé en nommant quelques-unes de ces maladies. On n'a traduit ces recettes mot à mot, que pour donner une idée de la manière dont penſent les Chinois, & dont ils compoſent leurs remedes.

Aujourd'hui le *Gin ſeng* paye de gros droits à l'Empereur. L'on aſſûre même qu'il y va de la vie de frauder ces droits. Le *Gin ſeng* vient à *Peking* de pluſieurs endroits, comme du *Leao tong*, de la Corée, & de la Tartarie ſeptentrionale. Il en vient auſſi du Japon; mais je crois qu'il n'eſt pas ſi eſtimé. A préſent le bon *Gin ſeng* eſt très-cher : on l'achete au moins ſix fois ſon poids d'argent, & il y en a à *Peking* qui ſe vend même huit poids d'argent, & quelquefois plus. Voici comme on le prépare. On le coupe en petites tranches avec un couteau : enſuite on le fait cuire dans un peu d'eau ſans autre façon : le pot doit être de terre, & couvert. Les perſonnes riches ont un vaſe d'argent fait exprès. On donne le boüillon à prendre au malade. On ne jette pas le marc, mais on remet encore un peu d'eau deſſus, & on le fait cuire de nouveau, pour achever de tirer le ſuc de la racine.

La doſe ordinaire eſt un *Mas*, ou la dixieme partie d'une once.

Quand on veut faire entrer le *Gin ſeng* dans les remedes, on ne fait ordinairement qu'y verſer ce boüillon : la doſe n'eſt point réglée : elle paſſe

* Nom de plante.

MEDECINE DES CHINOIS.

paſſe pour extraordinairement forte à une drachme & demie. J'en ai vû prendre juſqu'à trois drachmes : mais il faut pour cela être entierement épuiſé. On en donne quelquefois juſqu'à cinq drachmes & plus ; mais c'eſt dans des occaſions périlleuſes, comme ſeroit l'apoplexie, encore faut-il avoir égard à l'âge, à la conſtitution, &c.

Un Miſſionaire demeurant dans la Province de *Chan ſi*, s'informa d'un Médecin du pays, s'il y avoit encore du *Gin ſeng* ; il répondit qu'il y en avoit, mais qu'il étoit ſauvage & de nul uſage dans la Médecine ; qu'il étoit même défendu ſévèrement d'en arracher.

La livre Chinoiſe peſe dix-neuf onces quatre drachmes de nos onces, quelques grains moins. L'once eſt la ſeizieme partie de la livre ; la drachme, la dixieme partie de l'once ; le grain, la dixieme partie de la drachme ; & ainſi toûjours en diminuant, à proportion de dix. Partout où l'on trouvera ces termes de drachmes, onces, &c. on les doit réduire aux nôtres, ſuivant la règle que j'ai marquée.

Les Chinois nomment la livre, *King* ; l'once, *Leang* ; la drachme, *Tſien* ; la dixieme partie de la drachme *Fuen*. Ces termes de poids ſont communs à l'argent & à l'or, parce que dans le trafic on ſe ſert de trébuchet pour les peſer.

Il y a un grand nombre d'Herbiers Chinois. Le dernier qui ait été fait, & dont ces recettes ont été tirées, eſt intitulé, *Pen tſao can mou*, Herbier à maîtreſſe corde & à mailles ; c'eſt-à-dire, que comme le filet à une maîtreſſe corde & des mailles, de même cet Herbier a des titres généraux, ſous leſquels ſont rangées les matières qu'on y traite, comme les mailles ſont rangées & attachées à la maîtreſſe corde.

L'on remarquera en paſſant, qu'il n'y a point de Nation au monde qui ſoit plus féconde en titres bizarres de livres, que la Nation Chinoiſe. Les noms qu'ils donnent aux pays, & à pluſieurs autres choſes, ſe reſſentent de cette bizarrerie. Ce n'eſt pas que ſouvent ces noms ne renferment un bon ſens.

DU THÉ.

Autre Plante qui eſt d'uſage pour la Médecine.

LA feüille que nous nommons *Thé*, de même que dans la Province de *Fo kien*, s'appelle *Tcha* dans toutes les autres Provinces. Les Européans ont donné à cette feüille le nom de *Thé*, parce que les prémiers marchands d'Europe, qui paſſerent par la Chine dans leur voyage du Japon, aborderent à la Province de *Fo kien*, où ils en eurent les prémieres connoiſſances.

Les Chinois ont donné différens noms à cette plante en différens tems. Ils

Ils l'ont appellée: *Cou tcha*, *Cou*, *Ché*, *Ming*, *Kié*, &c. *Song* dit: Le *Tcha* qu'on cüeille dans la prémiere saiſon, s'appelle *Tcha*. Celui qu'on cüeille vers l'arriere-saiſon, ſe nomme *Ming*. MEDECINE DES CHINOIS.

Explication de divers Auteurs.

CHIN NONG dans le *Chu king* dit. Le *Thé* croît dans le territoire d'*Y tcheou*, & dans celui de *Chan ling*, ſur le bord des chemins: les plus rudes Hyvers ne le font point mourir: on en ramaſſe les feüilles le troiſieme jour de la troiſieme lune, & on les fait ſécher.

Cong dit: le *Thé* croît dans le *Chan tong*, vers le Sud, dans les vallons humides.

On lit dans le livre de *Co pou*. La plante qui porte le *Tcha*, porte des feüilles en Hyver: on les peut faire cuire, & en faire des boüillons.

Song dit: Aujourd'hui on trouve l'arbriſſeau qui porte le *Tcha* dans les Provinces de *Fo kien*, de *Tche kiang*, de *Kiang ſi*, de *Hou quang*, dans le pays de *Hoai nan*, & entre les montagnes. Il porte des feüilles vers le milieu du Printems: elles ſont fort tendres alors: on les met au bain de vapeur, & on en tire une eau amere: puis on les fait ſécher: on les réduit en poudre, & on boit de la ſorte le *Thé*. Ceci ne s'accorde pas avec la manière des Anciens.

Lou yu dans ſon traité ſur le *Thé* dit: Le *Thé* qui croît vers le Midi, eſt le meilleur. L'arbre qui porte cette feüille eſt haut d'un à deux pieds: il y en a de plus de vingt à trente pieds dans les Provinces de *Chan ſi*, de *Chan tong*, de *Se tchouen*, &c. Il y en a dont deux hommes ne ſçauroient embraſſer le tronc; alors on les coupe comme inutiles. Il porte une fleur ſemblable à celle du jaſmin; mais elle a ſix feüilles en haut, & ſix feüilles en bas. Il porte un petit fruit de la forme & de la groſſeur d'une petite pomme, qui pour le goût, a quelque choſe du cloud de giroffle. Il a la racine comme celle du péſcher: le meilleur croît dans les endroits pierreux: le moins bon croît dans des terres jaunes. On le ſeme comme on fait les concombres ou les citroüilles. Trois ans après, on peut en cüeillir les feüilles.

Le meilleur *Thé* ſe cüeille dans le cœur des arbres qui ſont le plus expoſez au ſoleil, & tire un peu ſur le violet. Celui qui eſt tout verd, lui eſt inférieur. Le *Thé*, dont les feüilles ſont longues & grandes, eſt le meilleur. Au contraire, celui qui les a courtes & petites, eſt le moins bon. Celui, dont les feüilles ſont recoquillées, eſt le plus excellent; & celui qui a les feüilles étenduës, eſt le pire.

Les feüilles du *Thé* à la deuxieme, troiſieme, & quatrieme lune, ont quatre à cinq pouces de long, quand il eſt planté dans un lieu pierreux. Pour cüeillir ces feüilles tendres, il faut choiſir le tems du matin, lorſqu'elles ſont chargées de roſée avant le lever du ſoleil: les feüilles du *Thé* ſortent du milieu de l'arbre à l'extrêmité de trois, quatre, ou cinq rameaux. Dès qu'elles ſont cüeillies, il les faut mettre au bain de vapeur,

MÉDECINE DES CHINOIS.

puis les faire sécher. Il y en a de mille & de dix-mille sortes, qui ont autant de noms différens, &c.

Le véritable *Thé* est d'une qualité froide. Il n'y a que celui qui croît dans le *Mong chan* (*a*), qui est une montagne dans le territoire de *Ya tcheou*, lequel soit médiocrement chaud, & qui soit d'usage dans la Médecine.

L'Auteur d'un traité sur le *Tcha*, nommé *Mao ven si*, dit: La montagne de *Mong chan* a cinq pointes, où il y a toûjours des arbres de *Thé*. La pointe du milieu s'appelle *Chang tsing fong*, sur laquelle il y avoit autrefois un Bonze, incommodé depuis longtems d'une maladie qui procédoit d'une cause froide. Ce Bonze rencontra un jour un vieillard qui lui dit: Pour cüeillir le *Thé* de la pointe du milieu de la montagne *Mong chan*, choisissez le tems de l'équinoxe du Printems, sçavoir, quelques jours avant ou après, au tems du prémier tonnerre qui se fera entendre. Alors employez le plus de monde qu'il se pourra pour cüeillir trois jours de suite tout le *Thé* qui se trouvera.

Si vous prenez une once de ce *Thé*-là, infusez-le dans de l'eau boüillante, tirée de la même montagne, cela suffira pour guérir toutes sortes de maladies invétérées. Avec deux onces, vous pourrez vous garantir des maladies nouvelles. Avec trois onces, vous fortifierez extrémement la chair & les os, & toute l'habitude du corps: & si vous en prenez jusqu'à quatre onces, vous deviendrez un véritable *Ti sien*, c'est-à-dire, un habitant éternel de la terre.

Ce Bonze ayant suivi le conseil que lui donna le vieillard, ramassa quelques onces de ce *Thé*: & avant que de l'avoir tout consumé, il se trouva parfaitement guéri de sa maladie. Depuis ce tems-là on va continuellement cüeillir les feüilles de *Thé* sur les quatre autres pointes de ladite montagne.

Mais pour la cinquieme pointe, parce qu'elle est toute couverte de bois épais & de broussailles, & ordinairement de nuages & de broüillards, qu'il y a d'ailleurs quantité d'oiseaux & de bêtes féroces, on n'ose l'y aller cüeillir; c'est ce qui le rend à présent extrêmement cher. Cette sorte de *Thé* l'emporte sur celui de tous les autres endroits pour la Médecine.

Aujourd'hui *Tsai siang* parlant à fond du *Thé* de *Fo kien*, dit qu'il n'y a que celui-là qu'on appelle *La tcha*, *Thé* de cire. On porte tous les ans de ce *Thé* à l'Empereur: on le met dans des formes, & on en fait des pains, en le faisant sécher au soleil: plus il prend de chaleur, plus il est excellent.

Toute autre sorte de *Thé* ou est en feüilles, & pour cela s'appelle *Ya tcha*; ou est en poudre, & on le nomme pour cette raison *Mou tcha*. Ces deux especes, quand on les serre, si on les montre au feu, s'endurcissent, & ne peuvent se conserver longtems: leur couleur & leur goût se per-

(*a*) Cette montagne est dans la Province de *Chan tong*, dans le territoire de *Tsing tcheou fou*.

perdent. Il n'y a que le *Thé* en feüilles de *Ting tcheou*, qui approche un peu, tant pour ſa nature, que pour ſon goût, du *Thé* de *Fo kien*. MEDECINE DES CHINOIS.

A préſent dans quelques endroits, comme ſont *Pan tchong*, *Ho pé*, *King ſi*, on broye le *Thé*, & on le réduit en poudre, & par ſupercherie on l'appelle auſſi *La tcha*.

Long che dit: Ce qu'on appelloit autrefois *Cou tcha*, eſt le même *Tcha*, ou *Thé*, que celui d'aujourd'hui. Cet Ecrivain parle de quatre différens Auteurs, qui ont fait chacun un traité fort ample ſur le *Thé*.

Il y a une ſorte de *Thé*, qui eſt toute de feüilles tendres, de la longueur d'un pouce & davantage, qui paſſe pour le *Thé* du prémier ordre. La bonté de ce *Thé* vient uniquement de la nature de l'eau & du terroir.

Che tchin dit: Il y a du *Thé* ſauvage, ou qui croît de lui-même. Il y en a qui croît après avoir été ſemé. Pour ſemer le *Thé*, on prend ſa graine, qui eſt de la groſſeur du bout du doigt, parfaitement ronde & noire. Le dédans étant mis dans la bouche, paroît d'abord avoir une ſaveur douce, & enſuite amere, & prend beaucoup à la gorge.

Les gens de la Province de *Fo kien* font de l'huile de graine de *Thé*, & en uſent pour aſſaiſonner leurs mets. On la ſeme à la deuxieme lune: on en met ſix, ſept, ou huit graines à la fois dans un endroit, & il ne croît quelquefois qu'un ou deux arbriſſeaux. La raiſon de cela, eſt que la plûpart de ces graines ſont toutes vuides.

Cet arbriſſeau, dans quelques endroits ne peut guères ſouffrir le ſoleil ni l'eau. On arroſe la terre où cet arbriſſeau eſt planté avec des chapelets d'eau, s'il eſt planté le long des rivieres ou des canaux.

Le *Thé* qu'on cüeille environ quinze jours après l'équinoxe, eſt le plus excellent, le médiocre eſt celui qu'on cüeille environ quinze jours après celui-ci. Enfin, le moins bon & le plus groſſier, eſt celui qui ſe cüeille plus tard que ce tems-là, & on l'appelle pour cela *Lao ming*, c'eſt-à-dire, vieux *Thé*.

Dans un long traité du *Thé*, intitulé, *Tcha pou*, on trouve décrite fort au long la maniére de le cüeillir, de le faire paſſer par le bain de vapeur, de le choiſir, & de le préparer pour le boire.

La coûtume de payer à l'Empereur tous les ans le tribut du *Thé*, a commencé du tems de la Monarchie des *Tang*, ſous le régne de *Te tſong*, & a duré depuis ce tems-là, juſqu'au régne préſent; parce que le peuple en uſe ordinairement, & en fait commerce avec les marchands étrangers des terres occidentales.

Les eſpeces de *Thé*, dont les Sages, ou Philoſophes anciens font mention, ſont particulierement celles, qui étoient en plus grand uſage pendant la Monarchie des *Tang*: elles étoient en nombre preſque infini, & diſtinguées par différens noms. On lit dans un livre de *Tao in kiu tchu*, où cet Auteur traite de cette eſpece de *Thé*, appellée *Cou tcha:* Dans tous les endroits de *Teou yang*, d'*Ou tchang*, de *Lu kiang*, de *Tſin ling*, il y a de bon *Thé*, appellé *Min*. Les choſes dont l'homme peut boire, ſont

MÉDECINE DES CHINOIS.

1°. Le *Min* * 2°. Le bourgeon du *Tien men tong* **. 3°. Les feüilles du *Pé ki* †; les autres eſpeces étant froides, ſont mal-faiſantes.

Outre cela il y a une eſpece de *Thé* qui vient de *Pa tong hien*, lequel on fait ſécher de telle ſorte, qu'il vient tout recoquillé. L'uſage de cette ſorte de *Thé* empêche les gens de dormir.

Beaucoup de gens font auſſi boüillir les feüilles du *Tan* †† & celles d'une eſpece de prunier, qui porte de groſſes prunes noires: & en boivent l'eau comme celle du *Thé*: mais bette boiſſon a une qualité froide & mal-faiſante.

Ses qualitez.

CETTE feüille a un goût amer & doux: elle a un léger dégré de froideur, & n'a aucune qualité maligne.

Tſang ki dit: Il faut boire le *Thé* chaud: quand on le boit froid, il produit des phlegmes.

Hou ho dit: Si on boit le *Thé* avec le *Fi* ‡, il appéſantit le corps.

Li ling ſi dit: Quand après avoir bû du vin, on eſt altéré, & que pour étancher la ſoif on boit du *Thé*, l'eau prend ſon cours vers les reins, & on ſent une froideur & une douleur aux reins, aux pieds, & à la veſſie. Cela peut cauſer ſouvent quelque hydropiſie, ou toute ſorte de paralyſie.

Quoi qu'il en ſoit, quand on veut boire du *Thé*, il faut le boire chaud, en petite quantité: ſurtout il faut ſe donner de garde d'en boire à jeun, & quand on a l'éſtomac vuide.

Che tchin dit: Quand on fait prendre à quelqu'un le *Ouei ling ſien*, le *Tou fou ling* ‡‡, il ne faut pas lui faire boire du *Thé*.

Ses effets.

LA feüille de *Thé* eſt bonne pour les tumeurs ou apoſtumes qui viennent à la tête, pour les maladies de la veſſie. Elle diſſipe la chaleur cauſée par les phlegmes ou les inflammations de poîtrine. Elle appaiſe la ſoif. Elle diminuë l'envie de dormir. Elle dilate & réjoüit le cœur. Ceci eſt tiré des livres de *Chin nong*.

Elle ouvre les obſtructions. Elle aide à la digéſtion. Elle eſt fort bonne quand on y ajoûte de la graine de *Tchu yu*, de l'oignon, & du gingembre. Ceci eſt tiré de *Sou cong*.

Elle eſt bonne contre les échauffaiſons & chaleurs d'entrailles. Elle eſt amie des inteſtins, ſi l'on en croit *Tſang ki*.

Elle purifie le cerveau; elle éclaircit les yeux. Elle eſt bonne contre les vents qu'on a dans le corps. Elle guérit la léthargie, &c. C'eſt *Hao cou* qui le dit.

Elle guérit les fiévres chaudes: en la faiſant boüillir dans du vinaigre, &

* Sorte de *Thé*. ** Nom de plante. † Nom d'arbre. †† Nom d'arbre.
‡ Nom d'arbre ſemblable au cyprès. ‡‡ Noms de plantes.

& la donnant à boire au malade, elle guérit le cours de ventre, le ténesme, & on en voit de grands effets. Ces recettes sont tirées de *Tchin tching*. MEDECINE DES CHINOIS.

En faisant rôtir cette feüille, puis boüillir, on la donne à boire, & elle guérit la galle, qui vient d'une chaleur maligne, & le ténesme, tant celui où les excrémens sont teints de sang, que celui où ils sont mêlez de matière blanche. En la faisant boüillir avec du blanc d'oignon, avec de la racine de *Con cong*, * & en prenant l'eau par la bouche, elle guérit les douleurs de tête. *Ou loui* a donné ces recettes.

Faisant boüillir cette feüille en quantité, elle fait sortir les vents qui sont dans le corps, & cracher les phlegmes qui sont attachez en dédans. Cette recette est de *Che tchin*.

Recette pour les épuisemens d'esprits & Douleurs de tête.

PRENEZ du meilleur *Thé* en poudre, & faites-en un électuaire épais : serrez-le dans une tasse de terre, & renversez-la. Prenez quarante grains de *Pa teou:* brûlez-les à deux fois sous la tasse renversée, & faites sécher à leur fumée & à leur chaleur l'électuaire de *Thé* contenu dans la tasse, puis réduisez-le comme en pâte. Il en faut mettre à chaque prise la grosseur d'une noisette, à laquelle joignant d'autre *Thé* en poudre, vous ferez boüillir l'un & l'autre, puis le donnerez au malade après le repas.

Recette pour le Li tsi, *ou Ténesme, qui procede de chaleur, où les excrémens sont teints de sang.*

MENG TSAN dit: Le ténesme qui procede de chaud ou de froid, se guérit avec le *Thé* préparé en cette manière. Il faut prendre une livre de bon *Thé*, le faire sécher au feu, puis le mettre en poudre. On en fait boüillir beaucoup dans une ou deux tasses d'eau, & on le donne ainsi à boire au malade.

Autre Recette, appellée Tong tchi.

PRENEZ de cette espece de *Thé* qu'on appelle *La tcha:* si les excrémens du malade sont teints de rouge, il faut faire boüillir le *Thé* dans de l'eau de miel, & le donner au malade. Si les excrémens sont mêlez de matière blanche, il faut le faire cuire avec du suc de gingembre verd, broyé avec la peau, dans une quantité d'eau convenable. Au bout de deux ou trois prises le malade se trouvera guéri.

Autre Recette excellente, appellée King yen.

PRENEZ de cette espece de *Thé* appellé *La tcha*, le poids de deux taëls, ou

* Nom de plante.

MÉDECINE DES CHINOIS.

ou onces, ſept condorins * de *Tang tien*: plus, plein une écaille d'huître de l'huile de gergelin. Donnez le tout enſemble à prendre au malade. Dans un inſtant il ſentira une douleur de ventre, il fera une ſelle abondante, & la maladie ceſſera.

Autre Recette.

PRENEZ du *Thé*, appellé *La tcha*, broyé en poudre, dont vous ferez de petites pillules avec la chair d'un pruneau blanc, ſi le téneſme vient d'une cauſe chaude, &c. on les fait prendre avec de l'eau où a boüilli de la régliſſe. Si le téneſme vient d'une cauſe froide, on les fait prendre dans de l'eau où on a fait boüillir des pruneaux noirs. On donne une centaine de pillules à chaque priſe.

Autre Recette.

PRENEZ du *Thé* de *Fo kien*: faites-le boüillir dans du vinaigre: donnez-le à boire au malade, & auſſitôt il ſera guéri.

Recette pour les Pertes de ſang par le fondement.

SI la maladie a été cauſée pour avoir pris quelque vent malin, ou pour avoir pris par la bouche des choſes crûës & froides, ou pour avoir mangé des viandes rôties, ou que pour avoir excédé au boire & au manger, les inteſtins ayent été échauffez, & l'éſtomac incommodé; de ſorte qu'il s'y ſoit formé une humeur aigre, qui l'empêche de retenir les alimens, & que par bas le malade ſoit attaqué d'une fâcheuſe perte de ſang pur, & qu'il ſente en même tems de la douleur au nombril, & une continuelle envie d'aller à la ſelle; ou bien enfin, que la maladie procédant de quelque excès de vin, il arrive au malade une perte de ſang ſubite: de quelque manière que ce ſoit, on peut guérir cette maladie par le moyen de la recette ſuivante.

Prenez demie livre de *Thé* fin, réduit en poudre, avec cinq grains de *Pé yo tſien* ** que vous ferez rôtir au feu. A chaque priſe donnez-en deux dixiemes au malade, avec de l'eau de ris, deux fois par jour.

Recette pour les Douleurs de Cœur invétérées.

CEUX qui ont cette incommodité depuis dix ou quinze ans, n'ont qu'à faire boüillir du *Thé* de *Hou quang* avec d'excellent vinaigre, mêlant bien l'un avec l'autre, & le faire prendre au malade; c'eſt un bon remede.

Recet-

* Le condorin a le poids d'un ſol Chinois.

** Graine d'arbre.

Recette pour les Femmes, après l'enfantement, quand elles n'évacuent point par bas.

Dans un boüillon d'oignons, il faut mettre une centaine de pillules de *Thé La tcha*, réduit en poudre. La Rhubarbe eſt un remede violent. Dans ces ſortes de maladies, quand on employe des remedes violens, de cent malades, il n'y en a pas un qui s'en trouve bien.

Recette pour les douleurs de Reins, accompagnez d'une difficulté de ſe tourner.

Dans cinq petites taſſes de *Thé*, mettez-y deux petites taſſes de vinaigre, & faites boire cette liqueur au malade.

Recette contre toutes ſortes de Poiſons.

Prenez du *Thé* fin, nommé *Ta tcha*, & de l'alun, en égale quantité: broyez-les enſemble, & faites-les avaler avec de l'eau froide.

Recette pour les démangeaiſons de la petite Verole.

Il faut brûler du *Thé* dans la chambre à toute heure, & y conſerver la fumée.

Recette contre les Phlegmes qui s'attachent à la gorge.

Prenez du *Thé* en bourgeon, du *Tchi tſe* *, une once de chaque ſorte: faites-les boüillir enſemble, & donnez-en une grande taſſe à boire au malade. Ce remede aide à mettre déhors les phlegmes invétérez.

Recette contre les maux de Cœur, & l'envie de vomir.

Prenez un dixieme d'once de *Thé* en poudre, & faites-le boüillir dans de l'eau. Mêlez-y un dixieme de gingembre en poudre, & donnez-le au malade, auſſitôt il ſe trouvera guéri.

Recette pour la Suppreſſion des mois.

Prenez une grande taſſe de *Thé* avec un peu de ſucre candi. Expoſez-

* Eſpece d'amande.

MÉDECINE DES CHINOIS.

ſez-la une nuit à la roſée, puis donnez-la à boire à la malade. Les femmes enceintes doivent ſe donner de garde d'uſer de cette recette, crainte d'accident.

Recette pour la Toux enroüée.

QUAND le malade ne peut dormir, prenez une once de bon *Thé* en poudre; mettez une once de *Pé kiang tſan* que vous réduirez auſſi en poudre. Mettez-les enſemble dans une petite taſſe d'eau chaude. Quand le malade eſt prêt à dormir, verſez dans ce breuvage encore un peu d'eau chaude, & donnez-le lui à boire.

DE LA GRAINE DE THÉ.

Ses Qualitez.

ELLE eſt douce au goût: elle eſt d'une qualité froide, elle a quelque malignité. Elle a la vertu de guérir la toux, & l'aſthme. Elle fait ſortir les phlegmes: étant broyée, on s'en ſert pour laver les habits: elle en ôte l'huile & les autres taches. Ceci eſt tiré de *Ché tchin.*

Recette pour l'Aſthme, lorſqu'il incommode la réſpiration.

QUAND le malade touſſe, prenez du *Thé* & du *Pe ho*, en égale quantité; réduiſez-les en poudre, faites-en de petites pillules, & donnez-en dix-ſept à chaque priſe avec de l'eau récemment puiſée.

Recette pour l'Aſthme, lorſque les narines ſont bouchées.

PRENEZ (*a*) un peu d'eau, où on a lavé de cette eſpece de ris qu'on appelle *No mi.* Broyez dédans la graine de *Thé.* Diſtillez cette eau goutte à goutte dans les narines, & avertiſſez le malade de la faire entrer par l'aſpiration, en retirant ſon haleine: enſuite faites-lui prendre avec les dents un tube de bambou, & vous verrez dans un inſtant les phlegmes lui ſortir de la bouche comme des filets; & après deux ou trois priſes ſemblables, la ſource de la maladie ſera diſſipée.

Recette pour les Bourdonnemens de Tête.

PRENEZ des fourmis blanches, ſéchées, de la plus grande eſpece, avec de

(*a*) Cette recette eſt commune aux enfans & aux perſonnes plus âgées.

de la graine de *Thé;* réduiſez-les en poudre, & ſoufflez-les dans les narines. Ce remede a un bon effet. MÉDECINE DES CHINOIS.

DE L'ÉLÉPHANT.

CHI TCHIN dit: On trouve des Eléphans dans les Royaumes de *Tong king* & de la Cochinchine, dans les Provinces de *Quang ſi* & d'*Yun nan*. On voit des troupeaux d'Eléphans ſauvages dans les pays occidentaux. Leurs Rois les montent, après les avoir fait harnacher magnifiquement.

Il y en a de deux couleurs; ſçavoir de gris cendrez, & de blancs: leur corps eſt lourd & maſſif: ils ſont extrémement laids; ils ont des yeux de cochon, leurs quatre pieds reſſemblent à autant de colomnes: quand ils dorment, ils plient les jambes de devant, les appuyant à terre: ils ne peuvent baiſſer la tête, ni tourner le col: ils ont les oreilles retirées en arriere, & ſerrées.

Leur trompe eſt auſſi longue que les jambes de devant, & deſcend juſqu'à terre. Elle eſt creuſe & profonde; elle peut s'ouvrir & ſe fermer: il y a de petites caroncules en forme de pinces, qui ramaſſent à terre les moindres choſes, une éguille, par exemple, & un grain de moutarde. Ils ſe ſervent de cette trompe pour boire, & pour manger, en la répliant, & la portant à la bouche.

Toute la force de cet animal eſt réünie dans ſa trompe: s'il eſt bleſſé dans cette partie, il faut qu'il meure. Derriere l'oreille il a un trou, couvert d'une peau, qui n'eſt pas plus épaiſſe que la peau d'un tambour. Sa mort eſt pareillement certaine, ſi on le pique en cet endroit.

Des deux coins de ſa bouche, il ſort deux grandes dents, entre leſquelles ſa trompe eſt placée: le mâle a ces dents de ſix à ſept pieds de longueur: elles n'ont guères plus d'un pied dans la femelle. Il mange de l'herbe, des pois, des cannes de ſucre, & boit du vin. Il craint la fumée, le feu, le lion, & une eſpece de ſerpent nommé *Pa.*

Les peuples méridionaux tuent les Eléphans: ils ſe ſervent de foſſes & de machines pour les y faire tomber, ou bien ils enterrent ſur leur chemin une eſpece de piege, nommé chauſſure d'Eléphant, qui les ſaiſit par les pieds. Si l'on veut les prendre vifs, on ſe ſert de femelles, pour les attirer dans le piege qu'on leur dreſſe.

Quand durant quelque tems on a nouri & apprivoiſé l'Eléphant, il devient docile, & obéït à ſon conducteur, qui le gouverne avec un croc de fer, par le moyen duquel il le fait avancer ou reculer, tourner à droite ou à gauche, & cet animal ne manque à rien de ce qu'on lui ordonne.

MEDECINE DES CHINOIS.

DE LA CHAIR D'ÉLÉPHANT.

Ses qualitez & ſes effets.

LA chair de l'Eléphant eſt douce, fade, & tempérée, ſans aucune qualité nuiſible. Quand on l'a brûlée, & qu'on a mêlé les cendres avec de l'huile, on en frotte la tête aux teigneux, & on les guérit.

Si on la fait cuire ſans aſſaiſonnement lorſqu'elle eſt fraîche, & qu'on en prenne le boüillon, elle guérit la dyſurie. Lorſqu'après l'avoir brûlée, & réduite en cendres, on la prend dans quelque liqueur, elle arrête le flux d'urine: elle contracte alors les qualitez du feu, & de diaphorétique elle devient aſtringente.

DU FIEL DE L'ÉLÉPHANT.

Manière de le préparer; ſes qualitez, & ſes effets.

Kio dit: Toutes les fois qu'on veut l'employer, il faut prendre garde qu'il ne ſoit pas mêlé. Le fiel d'Eléphant, quand il eſt déſſeché, eſt rayé, & moucheté comme le bambou verd: il eſt uni, gras, & brillant. Lorſqu'on veut le faire entrer dans quelque compoſition, il faut auparavant le réduire en poudre fine, en le pilant dans le mortier, pour le mêler enſuite avec les autres drogues.

Il eſt amer, froid, & tant ſoit peu nuiſible.

Il éclaircit la vûë, il guérit l'hydropiſie tympanite des enfans, les tumeurs & les enflures où il y a de la matière: pour cela il faut le faire diſſoudre dans l'eau, & en frotter les parties mal affectées.

Si l'on en enferme une certaine quantité dans du coton, qu'on l'applique ſur les gencives, & qu'enſuite on ſe rince la bouche tous les matins, il ôte la mauvaiſe haleine, en peu de mois on ſe trouvera délivré de cette incommodité.

Pour guérir les tayes qui reſſemblent à un croiſſant renverſé, ou à une fleur de jujubier, prenez une demie once de fiel d'Eléphant, ſept fiels de carpes, la dixieme partie d'une drachme de fiel doux, une demie once de fiel de bœuf, la dixieme partie d'une drachme de muſc, une once de poudre de *Che kiue min* *: de tous ces ingrédiens que vous mélerez avec de la boüillie, faites des pillules de la groſſeur d'un pois: la priſe eſt de dix pillules, que vous mettrez dans du thé, & que vous prendrez deux fois chaque jour.

DES YEUX D'ÉLÉPHANT.

Leurs effets.

QUAND on les mêle avec du lait de femme, & qu'on fait tomber la liqueur

* C'eſt une eſpece d'écaille d'huîtres.

liqueur goutte à goutte dans les yeux, c'eſt un remede ſouverain contre la maladie des yeux. MEDECINE DES CHINOIS.

DE LA PEAU D'ELÉPHANT.

Ses effets.

CHI TCHIN dit: La chair d'Eléphant eſt maſſive & bouſie, les bleſſures qu'elle reçoit d'une hache, ou de quelque arme que ce ſoit, ſe referment en moins d'un jour: c'eſt pourquoi on ſe ſert de la cendre de ſa peau, pour guérir les playes qui ont de la peine à ſe refermer.

C'eſt un remede ſouverain pour l'hydropiſie tympanite des enfans. Il faut pour cela la réduire en cendres, & l'ayant mêlée avec de l'huile, en frotter la partie mal affectée.

DES OS D'ELÉPHANT.

Leurs effets.

C'EST un antidote contre les poiſons. Un petit os, qui eſt en travers au-devant de la poîtrine de cet animal, étant réduit en cendres, & pris dans du vin, rend le corps plus léger, l'aide à ſe ſoutenir ſur l'eau, & à mieux nager.

Prenez quatre onces d'os d'Eléphant, rôtis à ſec dans un poëlon, une once de *To teou keou* *, rôti ſur la braiſe, & autant d'écorce de *Tche*, rôtie à ſec dans le poëlon, avec deux onces de réglisſe, & une demie once de gingembre ſec & rôti, pulvériſez le tout, mettez-en trois drachmes pour chaque priſe dans un demi-ſeptier d'eau, que vous ferez cuire juſqu'à la conſomption de la cinquieme partie; prenez trois fois le jour ce boüillon, chaud, avant le repas, c'eſt un remede qui guérit les foibleſſes & épuiſemens de l'éſtomac & de la ratte, les indigéſtions, les rapports aigres, les vomiſſemens après avoir mangé, le *Colera morbus*, la dyſenterie, les douleurs de ventre dans la région ombilicale, & le téneſme.

DE L'YVOIRE.

IL y a de trois ſortes d'yvoire, celui qu'on tire de l'Eléphant après qu'on l'a tué, & c'eſt le meilleur; celui qu'on en tire lorſqu'il eſt mort de ſa mort naturelle, & c'eſt le moins bon: enfin celui qui eſt tombé de lui-même, & qu'on trouve après pluſieurs années dans les montagnes, & celui-là eſt de beaucoup inférieur aux deux autres eſpeces.

Ses qualitez & ſes effets.

POUR la dyſurie, quand elle eſt accompagnée d'enflure & de tenſion, faites boüillir de l'yvoire crud, & prenez-en la liqueur.

Pour

* C'eſt une eſpece de Cardamine.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Pour le flux d'urine, brûlez de l'yvoire, & après l'avoir réduit en cendres, prenez-en dans quelque liqueur.

Pour le mal caduc, faites rôtir de la raclure des dents du dédans de la bouche de l'Eléphant, & lorſqu'elle eſt rouſſie, broyez-la, & prenez-la dans quelque choſe de liquide.

DU CHAMEAU.

LEs Chameaux ſauvages & domeſtiques, naiſſent dans les lieux qui confinent avec la Chine du côté du Septentrion, & qui ſont à l'Occident du fleuve jaune. On employe indifféremment dans la Médecine la graiſſe qui ſe trouve dans l'une & l'autre des boſſes qu'ils ont ſur le dos. Maintenant les Chameaux ſauvages ne ſe trouvent que dans les pays qui ſont au Nord-Oüeſt de la Chine.

Chi tchin dit: Le Chameau reſſemble aſſez au cheval par le corps: il reſſemble par la tête au mouton: il a le col long, & les oreilles pendantes; il a trois articulations aux jambes, & deux boſſes de chair ſur le dos, qui forment comme une eſpece de ſelle. Il rumine, il ſouffre ſans peine le froid, & craint naturellement la grande chaleur; de là vient qu'au ſolſtice d'Eté il muë entierement, ſans qu'il lui reſte aucun poil. Il peut porter juſqu'à mille livres Chinoiſes peſant, & faire deux-à trois-cens lys par jour. Son inſtinct naturel lui fait connoître les veines d'eau, cachées dans la terre, & le vent qui eſt prêt de s'élever. En foüiſſant dans l'endroit où le Chameau bat du pied, on découvre les eaux qui coulent ſous terre. Il s'éleve aſſez ordinairement durant l'Eté des vents chauds, qui étouffent en un inſtant les voyageurs: lorſque les Chameaux s'attroupent en criant, & enterrent leur muſeau dans le ſable, c'eſt une marque certaine que ce vent eſt ſur le point de ſouffler. Il dort ſans que ſon ventre touche à terre. Ceux par deſſous le ventre deſquels on voit le jour, après qu'ils ſe ſont couchez ſur leurs jambes pliées, ſe nomment *Min to*, ou Chameaux tranſparens, & ce ſont ceux qui peuvent faire les plus longs voyages. Il y en a qu'on nomme *Fong kio to*, ou Chameaux à pieds de vent, à cauſe de leur extrême vîteſſe; ils peuvent faire mille lys en un jour.

DE LA GRAISSE DE CHAMEAU.

ON entend ici la graiſſe qui ſe trouve dans les boſſes: on la nomme *Huile des boſſes*: celle des Chameaux ſauvages eſt la meilleure pour la compoſition des remedes.

Ses qualitez & ſes effets.

ELLE eſt douce, tempérée, & n'a point de qualité nuiſible. Elle gué-

rit

rit l'engourdiſſement des membres, les ulceres, les apoſtumes, les chairs mortes, les rétreciſſemens de peau & de nerfs. Il faut pour cela la faire rôtir au feu, & en frotter la partie malade, afin que la chaleur ſerve de véhicule aux eſprits, pour les faire pénétrer dans les chairs. MEDECINE DES CHINOIS.

On en peut faire de petits pains, en la mêlant avec de la farine de ris, & après les avoir fait cuire, les manger, pour ſe guérir des hémorrhoïdes. Son effet ſpécifique eſt pour l'inanition, la phtiſie, les vents, & les amas de matières endurcies, que le froid a formez au-dédans. Il faudra la prendre aſſaiſonnée avec de l'eau-de-vie.

Pour l'engourdiſſement univerſel de tous les membres, prenez une livre de graiſſe de Chameau ſauvage, bien purifiée, mélez-la avec quatre onces de beure. Il en faut prendre trois fois le jour; chaque priſe ſera depuis une demie cuillerée juſqu'à une cuillerée entiere.

De la Chair de Chameau.

Ses effets.

Elle chaſſe les vents, elle rend la liberté de la réſpiration, elle fortifie les nerfs, elle donne du ſuc aux chairs, elle guérit les froncles & les apoſtumes.

Du Lait de Chameau.

Ses effets.

Il rétablit la poîtrine, il ranime & augmente les eſprits, il fortifie les os & les nerfs.

Du Poil de Chameau.

Ses effets.

Le poil de deſſous le menton guérit les hémorrhoïdes internes. Il faut le faire brûler, & en prendre la cendre dans du vin. La priſe eſt d'une cuillerée ou environ.

De la Fiente de Chameau.

Ses effets.

Il faut la faire ſécher & la réduire en poudre, en la ſoufflant dans le nez, elle arrête l'hémorrhagie. Quand on la brûle, la fumée qui s'exhale, fait mourir les couſins, & toutes ſortes de vermines.

MEDECINE DES CHINOIS.

DU *HAI MA* OU CHEVAL DE MER.

IL s'appelle auſſi *Choui ma*, ou Cheval d'eau. *Song king* dit: Ce poiſſon eſt du genre des écreviſſes. Sa figure a du rapport à celle du cheval. C'eſt pourquoi on l'a nommé *Haï ma*, Cheval marin.

Explication de divers Auteurs.

Tſang ki dit : Le Cheval marin ſe trouve dans la Mer méridionale : il a la figure d'un cheval : il a cinq ou ſix pouces de longueur; il eſt du genre des *Hia*, comme ſont les écreviſſes. Le livre intitulé : *Nan tcheou y ue tchi*; c'eſt-à dire, livre qui traite des choſes rares, s'explique ainſi :

Le *Haï ma* eſt de couleur jaune, tirant ſur le gris. Quand une femme ſent une telle difficulté à enfanter, que pour lui ſauver la vie, on eſt près de couper ſon fruit, & de le tirer par morceaux, il ne faut que lui mettre cet inſecte dans la main, & elle ſe délivrera de ſon fruit avec la même facilité qu'une brebis, dont le terme eſt arrivé.

Tſong tche dit : Sa tête eſt comme celle du cheval, ſon corps reſſemble à celui de l'écreviſſe : ſon dos eſt de la figure de l'épine du dos, n'étant qu'un continu d'articles ou de jointures : il eſt de la longueur de deux ou trois pouces. *Song* dit: Le livre intitulé, *Y yu tou*; c'eſt-à-dire, figures de poiſſons extraordinaires, rapporte que quand les pêcheurs jettent leurs filets dans la mer, & qu'ils les retirent, ils trouvent beaucoup de ces poiſſons pendus au haut des filets. Ils les prennent, les font ſécher, & les attachent par couples, un mâle & une femelle enſemble.

Chi tchin yue dit : On lit dans le livre intitulé *Ching tſi tſong lou:* La femelle des *Haï ma* eſt jaune, & le mâle eſt gris. Dans le *Su piao*, &c. on lit ces mots: „ Il y a dans la mer une eſpece de poiſſon, qui reſſem„ ble par la tête à un cheval. Il a comme un bec incliné en bas; il y „ en a de couleur jaune & de couleur noirâtre: les gens de mer les peu„ vent prendre, mais non pas pour manger. Quand on les a fait ſécher, „ on les fait rôtir ou griller pour ſoulager les femmes dans l'enfantement ".

Pao po tſe dit: *Fong y* prenoit des chevaux d'eau, *Choui ma*, avec une ſorte d'araignée qui eſt mouchetée de points rouges, & en faiſoit une eſpece

ce de pillules, appellées *Choui ſien ouan*, qui avoient la vertu de communiquer à ceux qui les prenoient, la faculté de demeurer longtems ſous l'eau: mais aujourd'hui il n'y a perſonne qui ſçache préparer cette ſorte de pillules. MEDECINE DES CHINOIS.

Ses qualitez & ſes effets.

LE *Haï ma* a une ſaveur douce: il a une qualité légerement chaude, ſans vénin. Voici ſes effets. Lorſqu'une femme a de la peine à accoucher, en portant cet inſecte ſur elle, elle en reſſent de très-bons effets. Quand l'heure de l'enfantement approche, il faut le faire brûler, le réduire en poudre, en donner à boire à la malade, & lui en mettre un entier dans la main; auſſitôt elle ſe trouvera ſoulagée. *Tſang ki* l'aſſûre ainſi. *Sou long* parle à-peu-près de même. Il échauffe bénignement les parties nobles. Il eſt propre à guérir de peſtes & autres tumeurs envénimées. Surtout il eſt bon pour la maladie appellée *Hiao quaï*. C'eſt une maladie lunaire, qui prend le prémier & le quinzieme de chaque lune: de manière que le malade ne peut ni boire ni manger, & eſt incommodé ces deux jours-là d'une eſpece de râlle continuel. Il y a des gens qui ont eu cette maladie depuis leur enfance, juſqu'à une grande vieilleſſe.

RECETTES.

Boüillon de Haï ma.

CE boüillon eſt bon pour guérir la maladie dont je viens de parler, nommée *Hiao quaï*. Quand elle eſt invétérée, il faut prendre un couple de *Haï ma*, un mâle & une femelle, une once de *Mou hiang**, de la Rhubarbe torrefiée, du *Pé kien nieou*, deux dixiemes de chaque ſorte, quarante-neuf grains de *Pa teou* †, plus, deux onces de *Tſing pei:* mettez le tout infuſer dans de l'urine d'enfant, juſqu'à ce qu'il s'amoliſſe, & que le *Pa teou* devienne de couleur violette. Après quoi il faut le mettre encore ſept jours tremper dans de l'urine, puis l'en tirer, enſuite prendre du ſon de froment, le faire frire à ſec dans un poële, juſqu'à ce qu'il devienne jaune, prendre la peau du *Pa teou*, & jetter le dédans, joindre cette peau aux autres eſpeces que j'ai nommées, & les broyer toutes en poudre. On donnera à chaque priſe deux dixiemes d'once de cette poudre dans une taſſe d'eau, après l'avoir fait boüillir quatre ou cinq boüillons, lorſque le malade eſt prêt de dormir.

Poudre de Haï ma, *contre le vénin.*

CETTE poudre eſt excellente pour guérir les clouds & les tumeurs ou ulceres qui viennent ſur le dos. Prenez un couple de *Haï ma*; faites-les ſé-

* Nom de bois odoriférant. † Nom de fêve ſauvage.

MÉDECINE DES CHINOIS.

sécher au feu jusqu'à ce qu'ils deviennent jaunes : plus, du *Tchoüen chan kia* *, de la terre jaune rôtie au feu ; plus, du *Tchu cha* †, du vif argent, un mas de chaque sorte : plus, trois mas de *Hiong hoang* : un peu de cervelle de dragon, avec un peu de musc : broyez bien tout cela en poudre, jusqu'à ce qu'on ne distingue plus aucune petite boule de vif argent. Appliquez-en tant soit peu sur chaque cloud ou ulcere, une fois par jour, & le vénin sortira infailliblement.

DU *CHE HIAI*

OU

CANCRE PÉTRIFIÉ.

Déscription tirée de divers Auteurs.

Tchi dit : Le *Che hiaï*, ou Cancre pétrifié, se trouve dans la mer méridionale de la Chine. On dit ordinairement que c'est une espece commune de Cancres, qui, au bout d'un grand nombre d'années, se trouvent pétrifiez par le moyen de la boüe, qui se mêle avec l'eau de la mer sur le rivage, & qui pénétrant avec elle dans leur corps, s'y arrête & s'y durcit peu-à-peu, & en forme une pierre : car les Cancres à chaque marée sortent hors de la boüe du rivage, où ils s'ensevelissent, lorsque la mer se retire. Il y en a encore une autre espece qui se retire dans des trous, & se forme de la même manière. L'une & l'autre sorte étant broyée & réduite en poudre fort fine, entre dans la composition de toutes sortes de remedes, & est d'un grand usage.

Song dit : Aujourd'hui on en trouve dans tous les endroits maritimes, dont la chair & le reste du corps est pétrifié, & qui sont tout semblables aux autres Cancres : mais on trouve dessus, de la boüe & de la pierre grossiere.

Che tchin dit : On lit dans le livre intitulé *Haï tsi lou :* Dans un village du district de *Ngai tcheou*, appellé *Yu lin*, on voit un ruisseau de la longueur d'une demi-lieüe, où il y a une sorte de terre fort grasse & fort froide, laquelle ayant pénétré par le moyen de l'eau dans le corps des Cancres, ne peut circuler avec les humeurs, & ainsi se durcit en pierre. Ceux qui en ont trouvé, les ont appellez Cancres de pierre.

On lit dans le livre intitulé *Y ngan*, que ces Cancres ont la vertu d'éclaircir la vûë. Outre cela il y a des écrevisses de pierre, qui ressemblent aux écrevisses ordinaires, & qui se trouvent au bord de la mer. Il y a des

* Espece de hérisson écaillé. † Minéral.

des poiſſons de pierre, ſemblables aux véritables poiſſons, qu'on trouve dans le territoire de *Siang chan hien*, dans une montagne, appellée pour cet effet *Che yu chang*. Ces poiſſons, ni ces écreviſſes, ne ſont point d'uſage dans la Médecine. MEDECINE DES CHINOIS.

Le livre intitulé *Y tong chi*, porte que dans le territoire de *Fong ſiang fou*, il y a une ville nommée *Yen hiang hien*, à l'Occident de laquelle on voit une montagne, où il y a des poiſſons qu'on trouve en caſſant des pierres, où ils étoient renfermez. On dit que ces poiſſons ſervent à guérir le vénin que les chenilles laiſſent ſur la peau en paſſant par-deſſus.

Ses qualitez.

Le Cancre pétrifié a un goût ſalé, une qualité froide, & n'a rien de nuiſible.

Ses effets.

Il guérit les maladies cutanées qui procedent de la débauche, les clouds, & les autres tumeurs ſemblables. Ceci eſt de *Cai pao*. C'eſt un contrepoiſon contre toutes ſortes de vénins. Il eſt bon auſſi contre une ſorte de vers vénimeux, appellez *Cou tou*, qui viennent dans le corps On s'en ſert avec ſuccès dans les fiévres contagieuſes. Il aide à enfanter heureuſement. Il contribuë au mouvement & à la circulation du ſang. On le broye dans de l'eau chaude, & l'on le donne ainſi à prendre au malade. C'eſt le Médecin *Ta min* qui a donné ces recettes.

On le broye dans du vinaigre, & on en frotte les gros ulceres & les tumeurs extraordinaires. On le broye dans de l'eau chaude, & l'on le donne ainſi à prendre au malade, & c'eſt comme un antidote contre le poiſon ou vénin des métaux & des minéraux. Ces recettes ont *Sou ſong* pour Auteur.

Recette pour la laſſitude, pour la douleur, l'enflure, & tumeur de la Gorge.

Il faut broyer le cancre pétrifié dans du vif argent, & en frotter la partie incommodée avec une plume.

DU MUSC.

Sa Préparation.

Hiao dit: Quand on veut uſer du Muſc, le mieux eſt de le prendre entier avec la bourſe qui le renferme Il faut ouvrir cette bourſe

MÉDECINE DES CHINOIS.

aux jours de l'année qui ont pour caractériſtique la lettre *Tſé* *: il faut le broyer un peu.

Sa ſaveur.

IL eſt d'un goût fade, d'une qualité un peu chaude, & n'a aucune malignité: *Tchin kiuen* dit: Le Muſc eſt amer, & fade; il eſt ennemi de l'œil. *Li ting fei* dit: Il ne faut pas approcher le Muſc du nez. Il contient de petits inſectes blancs, qui pénetrent juſqu'au cerveau. Ceux qui ſont incommodez d'une galle invétérée, s'ils portent ſur eux du Muſc, le Muſc leur pénetre la peau, & leur cauſe quelque nouvelle maladie.

Sa Vertu & ſes Uſages.

IL chaſſe le mauvais air. Il fait ſortir les trois ſortes d'inſectes qui ſe forment dans l'éſtomac de quelques malades. Il eſt bon pour les fiévres intermittentes & pour les incommoditez cauſées par quelque frayeur ſoudaine. Quand on en uſe ſouvent, il chaſſe la malignité des maladies, il délivre des ſonges importuns. Tout ceci eſt de l'Auteur.

Il remédie à toutes ſortes de maux & de maléfices, à ces maux de cœur & d'éſtomac, où le malade ſe trouve comme enflé & rempli de mauvaiſes humeurs. Il ôte les taches du viſage & les tayes des yeux. Il aide aux femmes enceintes à ſe délivrer facilement de leur fruit. Ceci eſt de divers Auteurs. Si on en porte ſur ſoi, ou ſi on en met dans ſon oreiller, il chaſſe les mauvais ſonges & les fantômes; il guérit les morſures de ſerpent. Ceci eſt tiré de *Hong king*.

Pao po tſé dit: Quand on va dans les montagnes, il faut mettre une petite boule de Muſc entre l'ongle & la chair du doigt du pied, & on verra la vertu qu'il a contre les ſerpens. La raiſon de cela, eſt que l'animal qui porte le Muſc, mange les ſerpens, & le Muſc conſéquemment a la vertu de les faire fuir. Il eſt bon contre les morſures des ſerpens, contre le vénin de certains petits vers ou inſectes, qui ſe trouvent dans les eaux dormantes **. Il délivre des vers qui viennent dans l'éſtomac: il tuë toutes ſortes d'inſectes qui ſe forment dans les entrailles. Il eſt ſalutaire contre les fiévres intermittentes. Il fait jetter les phlegmes produits par quelque vent froid. En un mot, il ſert contre la malignité de toutes ſortes de maladies. Il aide aux femmes à concevoir: il échauffe bénignement les parties nobles; il guérit le téneſme qui vient d'une cauſe froide. Tout ceci eſt tiré de *Ge hoa*.

En le délayant un peu dans l'eau, il guérit les frayeurs ſoudaines des petits enfans. Il fortifie le cœur, entretient l'enbonpoint. Il guérit les maladies fâcheuſes des parties naturelles, & a la vertu de faire ſuppurer tou-

* Selon la période Chinoiſe, qui eſt de deux divers nombres de lettres dix & douze, qui, combinées enſemble, font la période ſexagénaire, ou de ſoixante couples de lettres ou noms différens, dont ils diſtinguent les années, les jours, & les heures.

** Ce ſont, ce ſemble, les petits vers qui ſe transforment en couſins.

toutes ſortes de tumeurs, d'apoſtumes, &c. Ceci eſt tiré du livre intitulé *Yo ſing*, qui traite de la nature des remedes. MEDECINE DES CHINOIS.

On dit que ſi on fait prendre à une perſonne des pillules de Muſc, il jette une odeur de Muſc par tous les conduits ou ouvertures, & par tous les poils du corps. Il guérit cent ſortes de maladies: il chaſſe toute ſorte de mauvais air. C'eſt un remede contre les frayeurs, & contre la mélancolie. Ceci eſt tiré de *Meng ſin*. Il pénetre dans tous les conduits du corps, ouvre les vaiſſeaux: il pénetre la chair & les os: il eſt bon contre les maladies des yvrognes: il fait digérer les fruits & les légumes froids qu'on a mangé, & qui reſtent ſur l'eſtomac. Il guérit les incommoditez des vents, & toute ſorte de malignité qui ſe trouve dans le corps: il eſt bon contre les phlegmes, & contre les amas de toutes ſortes de mauvaiſes humeurs. Ceci eſt tiré de *Che tching*.

RECETTES.

Pour certaines Maladies, cauſées par des vents, où on perd toute connoiſſance.

PRENEZ deux dixiemes d'once de Muſc, broyez-les en poudre: mêlez-les dans deux onces d'huile tranſparente, & battez-les bien enſemble. Verſez-le tout dans la bouche du malade, & il reviendra à lui.

Pour les petits Enfans qui ſont ſujets aux frayeurs ſubites, & à pleurer à toute heure, quand ils ont une ſoif opiniâtre.

IL faut prendre un peu de Muſc, & le détremper dans de l'eau claire, & leur en faire prendre trois fois par jour.

Pour les Maladies des petits Enfans, dont les excrémens ſont clairs comme de l'eau.

IL ne faut prendre que du Muſc, en faire des pillules de la groſſeur d'un bon pois, en délayer trois à la fois avec le lait de la mere, & en donner trois ou quatre diverſes priſes à l'enfant.

Pour les Bleſſures qu'on a laiſſé expoſées à l'air.

SI la playe eſt envénimée & enflée, & cauſe une douleur inſupportable, prenez un peu de Muſc en poudre; mettez-le dans la playe, le pus ſortira entierement, & vous en verrez incontinent l'effet.

Pour les maux de Cœur, & envies de vomir.

PRENEZ un dixieme de Muſc, une demie taſſe de vinaigre, mélez-les bien enſemble; puis faites-le prendre au malade.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Pour les Eſtomacs réfroidis à force de manger des fruits.

SI le malade a le ventre tendu, & la courte haleine, prenez une once de Muſc, autant de bois de canelle verte, du ris cuit: faites-en des pillules de la groſſeur d'un petit pois. Il en faut donner quinze aux perſonnes âgées, & ſeulement ſept aux petits enfans, & les faire avaler avec de l'eau chaude. La raiſon de cela, eſt que le Muſc fait tomber les fruits des arbres, & la canelle fait ſecher leur bois.

Pour les Douleurs de tête, ſoit qu'on les ſente au milieu, ſoit qu'on les ſente aux côtez.

SI la douleur eſt invétérée, quand le ſoleil eſt déja aſſez élevé ſur l'horiſon, retirez les cheveux de la partie affligée, prenez une demie once de Muſc, un dixieme de ris verd; reduiſez l'un & l'autre en poudre, & les ayant enveloppez dans du papier délié, appliquez-les à l'endroit où l'on ſent de la douleur, couvrant chaudement le Muſc avec du ſel torrefié, & enveloppé dans un linge tout chaud. Quand le ſel eſt réfroidi, il faut le changer, faiſant la même choſe à diverſes fois; & auſſitôt le malade ne ſentira plus de douleur.

Pour hâter, & faciliter l'Accouchement.

PRENEZ un dixieme de Muſc, délayez-le dans de l'eau. Donnez-le à boire à la malade, & ſur l'heure elle enfantera. Cette recette eſt admirable.

Autre Recette, qui eſt plus précieuſe que l'or.

POUR aſſiſter une perſonne foible, qui a peine à enfanter, il ne faut que prendre un dixieme de Muſc, une once d'*Yen ché* *. Enveloppez-les dans un morceau de vieille toile qui ſoit nette: faites-les rôtir, pilez-les en poudre: puis donnez-en deux dixiemes dans du vin à prendre à la malade, auſſitôt elle ſera délivrée de ſon fruit.

Pour le Fruit mort dans le ventre de la Mere, lorſqu'elle ne peut s'en délivrer.

PRENEZ une bourſe de Muſc, deux mas du cœur de bois de canelle: le tout étant mis en poudre, donnez-le à boire à la malade dans du vin chaud, & elle ſe délivrera auſſitôt de ſon fruit.

Pour

* L'*Yen ché* eſt fait avec des fêves noires, qu'on fait cuire, & qu'on garde quelques jours, juſqu'à ce qu'il ſe forme une eſpece de moiſiſſure deſſus: puis on les lave, on les fait ſécher, & on les ſale.

Pour les Hémorrhoïdes enflées, & qui ne fluent point.

PRENEZ une bourſe de Muſc, avec du ſalpêtre qui croît ſur les murailles, égales parties, & en frottez la partie incommodée, ſeulement par trois fois.

Pour les morſures des Rats.

IL faut frotter la partie offenſée avec du Muſc. Cela eſt excellent.

Contre les Inſectes qui cauſent les douleurs de Dents.

PRENEZ de l'huile appellée *Hiang yeou*; frottez-en les gencives; plus, du meilleur Muſc, que vous envelopperez dans un peu de coton, puis le ferez chauffer, & le mettrez tout chaud entre les dents du malade, vis-à-vis la partie qui fait de la douleur, le changeant par deux ou trois fois. Cela fera mourir les inſectes, & coupera la racine du mal.

DE QUELQUES AUTRES DROGUES EMPLOYE'ES DANS LA ME'DECINE CHINOISE.

DU *HIA TSAO TONG TCHONG.*

Déſcription de cette Plante.

CETTE plante, pendant l'Eté, eſt une herbe; mais quand l'Hyver arrive, elle devient un ver. En effet il n'y a qu'à la conſidérer, pour voir que ce nom ne lui a pas été donné ſans raiſon. Rien ne repréſente mieux un ver, long de neuf lignes, & de couleur jaunâtre. On voit bien formez la tête, le corps, les yeux, les pieds, les deux côtez du ventre, & les divers plis qu'il a ſur le dos. C'eſt ce qui paroît mieux, quand elle eſt encore récente; car avec le tems, ſurtout ſi on l'expoſe à l'air, elle devient noirâtre, & ſe corrompt aiſément à cauſe de la ténuité de ſa ſubſtance, qui eſt molle. Cette plante paſſe à *Peking* pour étrangere, & eſt très-rare. On n'en voit guères qu'au Palais; elle croît dans le Thibet. On en trouve auſſi, mais en petite quantité ſur les frontieres de la Province de *Se tchuen*, qui confine avec le Royaume de Thibet ou *Laza*, que les Chinois nomment *Sang ly*. On n'a pû connoître ni la figure de ſes feüilles, ni la couleur des fleurs qu'elle porte, ni la hauteur de ſa tige.

Ses

MEDECINE DES CHINOIS.

Ses Vertus.

ELLES ſont à-peu-près ſemblables à celles qu'on attribuë au *Gin ſeng*, avec cette différence, que le fréquent uſage de cette racine ne cauſe pas des hemorrhagies, comme fait le *Gin ſeng*. Elle ne laiſſe pas de fortifier, & de rétablir les forces perduës, ou par l'excès de travail, ou par de longues maladies; c'eſt ce que j'ai éprouvé moi-même, dit le P. Parrenin: j'avois perdu l'appétit & le ſommeil, & non obſtant divers remedes qu'on m'avoit donnez, j'étois dans un abattement & dans une langueur extrémes, cauſez par les fréquens voyages qu'il me faloit faire durant les rigueurs d'une ſaiſon froide & humide. Le *Tſong tou* des deux Provinces de *Se tchuen* & de *Chen ſi* étant venu en Tartarie rendre ſes devoirs à l'Empereur, apporta ſelon la coûtume, ce qu'il avoit trouvé de plus ſingulier dans ſon département, & entre autres choſes, des racines de *Hiao tſao tong tchong*. Comme je l'avois connu autrefois, il vint me voir. Touché de mon état, il me propoſa d'uſer de ſa racine, qui m'étoit tout-à-fait inconnuë. Il la loüa beaucoup, comme font d'ordinaire ceux qui donnent, ou qui croyent donner des remedes ſpécifiques, & il m'enſeigna la manière de la préparer.

Il faut, me dit-il, prendre cinq drachmes de cette racine toute entiere, avec ſa queüe, & en farcir le ventre d'un canard domeſtique, que vous ferez cuire à petit feu. Quand il ſera cuit, retirez-en la drogue, dont la vertu aura paſſé dans la chair du canard, & mangez-en ſoir & matin, pendant huit ou dix jours. En effet, quand j'en eus fait l'épreuve, l'appétit me revint, & mes forces ſe rétablirent. Le *Tſong tou* fût ravi de voir, avant ſon départ, le ſuccès de ſon remede.

Les Médecins de l'Empereur que je conſultai ſur la vertu de cette racine, me l'expliquerent de la même manière qu'avoit fait le *Tſong tou*; mais ils me dirent, qu'ils ne l'ordonnoient que dans le Palais, à cauſe de la difficulté qu'il y a d'en avoir, & que s'il s'en trouvoit à la Chine, ce ne pouvoit être que dans la Province de *Hou quang*, laquelle, entre les plantes qui lui ſont propres, en produit beaucoup d'autres qui croiſſent dans les Royaumes voiſins. J'écrivis à un de mes amis qui y demeure, & je le priai de m'en envoyer; mais le peu de cette racine dont il me fit préſent, étoit noir, vieux, & carié, & coûtoit quatre fois ſon poids d'argent.

DU

DU *SAN TSI.*

Déſcription de cette Plante.

LE *San tſi* eſt plus facile à trouver: c'eſt une plante qui croît ſans culture dans les montagnes des Provinces de *Yun nan*, de *Koei tcheou* & de *Se tchuen*. Elle pouſſe huit tiges, qui n'ont point de branches. La tige du milieu eſt la plus haute, & a le corps rond. Il en ſort trois feüilles ſemblables à celles de l'armoiſe : elles ſont attachées à la tige par une queüe de grandeur médiocre : elles ne ſont pas veloutées, mais luiſantes: leur couleur eſt d'un verd foncé. Les ſept autres tiges qui n'ont pas plus d'un pied & demi de hauteur, & dont le corps eſt triangulaire, naiſſent de la prémiere tige qui les ſurmonte, trois d'un côté , & quatre de l'autre: elles n'ont chacune qu'une ſeule feüille à l'extrémité ſupérieure: c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *San tſi*, qui veut dire trois & ſept, parce que la tige du milieu a trois feüilles, & les ſept autres tiges n'en ont en tout que ſept. Toutes ces tiges ſortent d'une racine ronde, de quatre pouces de diametre. Cette racine en jette quantité d'autres petites , oblongues, de la groſſeur du petit doigt , dont l'écorce eſt dure & rude : l'intérieur eſt d'une ſubſtance plus molle & de couleur jaunâtre. Ce ſont ces petites racines qu'on employe particulierement dans la Médecine. La tige du milieu eſt la ſeule qui ait des fleurs blanches : elles croiſſent à la pointe, en forme de grappe de raiſin, & s'épanoüiſſent ſur la fin de la ſeptieme lune, c'eſt-à-dire, au mois de Juillet. Quand on veut multiplier cette plante, on prend la groſſe racine, qu'on coupe en roüelles, & qu'on met en terre vers l'équinoxe du Printems. Un mois après, elle pouſſe ſes tiges; & au bout de trois ans c'eſt une plante formée, qui a toute la grandeur & la groſſeur qu'elle peut avoir.

Ses uſages.

LES Médecins Chinois prennent les tiges & les feüilles vers le ſolſtice d'Eté. Ils les pilent, pour en exprimer le jus, qu'ils mêlent avec de la chaux comme en farine, en font une maſſe qu'ils ſéchent à l'ombre, & s'en ſervent pour guérir les playes. Ils uſent de ce même jus, mélé avec le vin, pour arréter les crachemens de ſang: mais ce remede n'a de vertu qu'en Eté, & qu'à l'égard de ceux qui ſont ſur les lieux. C'eſt pourquoi à la fin de l'Automne ils arrachent les groſſes racines, & coupent les petites oblongues, dont je viens de parler, puis les font ſécher à l'air, pour être tranſportées dans les autres Provinces. Les plus peſantes de ces petites racines, dont la couleur eſt d'un gris tirant ſur le noir, & qui

MÉDECINE DES CHINOIS.

croiſſent en un terrain ſec ſur les côteaux, ſont regardées comme les meilleures. Celles qui ſont légeres, d'une couleur tirant ſur le jaune, & qui croiſſent ſur le bord des rivieres, n'ont preſqu'aucune vertu. Ces petites racines pulvériſées, au poids d'une drachme, guériſſent les crachemens de ſang, & les hémorrhagies. Si l'on en faiſoit l'analyſe, on leur trouveroit peut-être pluſieurs autres qualitez que j'ignore. Ce que je viens de dire, eſt tiré d'un écrit Chinois, donné par un Médecin Botaniſte, qui a demeuré dans le lieu où croît cette racine. Il en a tranſporté dans la Province de *Kiang nan*, où il fait ſon ſejour, & aſſûre qu'elle y vient fort bien : mais il n'a pas encore éprouvé ſi elle aura les mêmes vertus.

DE LA RHUBARBE.

Déſcription.

JE ſçais que cette plante & ſes propriétez ſont très-connuës en Europe : peut-être néanmoins verra-t-on volontiers la déſcription que j'en vais faire, telle qu'on l'a reçûë d'un riche marchand Chinois qui va l'acheter ſur les lieux, & qui vient la vendre à *Peking*. Elle ſera du moins plus exacte que celle qui nous a été donnée par le Sieur Pomet, dans ſon Hiſtoire générale des Drogues.

Le *Tai hoang*, ou la Rhubarbe, croît en pluſieurs endroits de la Chine. La meilleure eſt celle de *Se tchuen :* celle qui vient dans la Province de *Chen ſi* & dans le Royaume de *Thibet*, lui eſt fort inférieure : il en croît auſſi ailleurs, mais qui n'eſt nullement eſtimée, & dont on ne fait ici nul uſage. La tige de la Rhubarbe eſt ſemblable aux petits bambous *. Elle eſt vuide & très-caſſante : ſa hauteur eſt de trois ou quatre pieds, & ſa couleur d'un violet obſcur. Dans la ſeconde lune, c'eſt-à-dire, au mois de Mars, elle pouſſe des feüilles longues & épaiſſes. Ces feüilles ſont quatre à quatre ſur une même queüe, ſe regardant, & formant un calice : ſes fleurs ſont de couleur jaune, quelquefois auſſi de couleur violette. A la cinquieme lune elle produit une petite ſemence noire, de la groſſeur d'un grain de millet. A la huitieme lune on l'arrache : la racine en eſt groſſe & longue. Celle qui eſt la plus peſante & la plus marbrée en dédans, eſt la meilleure & la plus eſtimée. Cette racine eſt d'une nature qui la rend très-difficile à ſécher. Les Chinois, après l'avoir arrachée & nettoyée, la coupent en morceaux d'un ou de deux pouces, & la font ſécher ſur de grandes tables de pierre, ſous leſquelles ils allument du feu. Ils tournent & retournent ces tronçons juſqu'à ce qu'ils ſoient bien ſecs. S'ils avoient des fours, tels que ceux d'Europe, ils ne ſe ſerviroient pas de ces tables. Comme cette opération ne

* Ce ſont des cannes Chinoiſes.

ne ſuffit pas pour en chaſſer toute l'humidité, ils font un trou à chaque morceau : puis ils enfilent tous ces morceaux en forme de chapelet, pour les ſuſpendre à la plus forte ardeur du ſoleil, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état d'etre conſervez ſans danger de ſe corrompre. MEDECINE DES CHINOIS.

Ses uſages.

LES Chinois penſent à-peu-près comme les Européans ſur l'uſage qui ſe fait de la Rhubarbe. Néanmoins il eſt rare qu'ils ſe ſervent de la Rhubarbe crüe & en ſubſtance. Elle déchire les boyaux, diſent-ils : cela veut dire, qu'elle cauſe des tranchées ; & comme les Chinois aiment mieux d'ordinaire ne pas guérir, que d'être ſecourus avec de grandes douleurs, ils prennent plus volontiers la Rhubarbe en décoction, avec beaucoup d'autres ſimples, qu'ils allient ſelon les règles de leur art. Que s'il eſt néceſſaire qu'ils la prennent en ſubſtance, ils la préparent auparavant de la manière que je vais dire.

Ils prennent une quantité de tronçons de Rhubarbe, ſelon le beſoin qu'ils en ont, & les font tremper un jour & une nuit dans du vin de ris*, juſqu'à ce qu'ils ſoient bien amollis, & qu'on les puiſſe couper en roüelles aſſez minces. Après quoi ils poſent ſur un fourneau de briques une eſpece de chaudiere, dont l'ouverture eſt de deux pieds de diametre, & va en ſe rétréciſſant juſqu'au fond en forme de calotte : ils la rempliſſent d'eau, couvrent la chaudiere d'un tamis renverſé, qui eſt fait de petits filets d'écorce de bambou, & qui s'ajuſte avec l'ouverture de la chaudiere. Sur le fond du tamis, ils poſent les roüelles de Rhubarbe, & couvrent le tout avec un fond de tamis de bois, ſur lequel ils jettent encore un feutre, afin que la fumée de l'eau chaude ne puiſſe ſortir. Ils allument enſuite leur fourneau, & font boüillir l'eau. La fumée qui s'éleve par le tamis, penetre les roüelles de Rhubarbe, & les décharge de leur âcreté. Enfin cette fumée ſe réſolvant, comme dans l'alembic, retombe dans la chaudiere boüillante, & jaunit l'eau, que les Chinois gardent pour les maladies cuticulaires. Ces roüelles doivent demeurer au moins huit heures dans cette circulation de fumée, après quoi on les tire pour les faire ſécher au ſoleil : on recommence deux fois la même opération, & pour lors la Rhubarbe eſt préparée, & eſt de couleur noire. On peut la piler & en faire des pillules purgatives. Cinq ou ſix drachmes au moins font une priſe, qui purge lentement & ſans tranchées : l'urine ce jour-là eſt plus abondante, & de couleur rougeâtre ; ce qui marque, diſent les Chinois, une fauſſe chaleur qui ſe diſſipe par cette voye. Ceux qui ont de la répugnance à avaler tant de pillules, prennent la même quantité de roüelles ſéches, & les font boüillir dans un petit vaſe de terre ou d'argent, avec neuf onces d'eau, juſqu'à la réduction

* Celui de raiſin, s'ils en avoient, ſeroit meilleur.

MÉDECINE DES CHINOIS.

tion de trois onces, qu'ils avalent tiedes : quelquefois ils y mêlent des ſimples.

M. Pomet, dans ſon Hiſtoire, aſſûre que l'endroit par où l'on enfile la Rhubarbe, étant donné en poudre le matin à jeun, au poids d'un gros, dans un verre d'eau de roſe ou de plantin, eſt un remede infaillible pour le cours de ventre. Un autre Droguiſte moins célèbre a imprimé la même choſe. Mais un Médecin Chinois dit, que la Rhubarbe commence toûjours à ſe corrompre par ce trou, que la poudre qui s'y trouve n'eſt de nul uſage, & qu'on a grand ſoin de la jetter, pour ne ſe ſervir que de l'intérieur de la racine, qui eſt peſant, & bien marbré.

DU *TANG COUE.*

CETTE racine eſt très-aromatique, & mérite une attention particuliere. Les Médecins Chinois, qui s'en ſervent, n'en reconnoiſſent pas tous les uſages, parce qu'ils ne ſçavent pas en faire l'analyſe. Ils l'appellent *Tang coué :* elle eſt toûjours humide, parce qu'elle eſt huileuſe.

Sa vertu, diſent-ils, eſt de nourir le ſang, d'aider à la circulation, de fortifier, &c. Il eſt aiſé d'en avoir en quantité, & à bon marché; on peut même la tranſporter ſans craindre qu'elle ſe corrompe, pourvû qu'on prenne les mêmes précautions que les Chinois, qui de la Province de *Se tchuen* en tranſportent dans les autres Provinces des racines entieres, qu'on garde dans les grands magaſins. C'eſt-là que les petits marchands qui ont des boutiques particulieres, s'en fourniſſent : ils coupent cette racine, de même que toutes les autres, en morceaux très-minces, qu'ils vendent en détail. C'eſt pourquoi, ſi des marchands d'Europe veulent acheter des drogues Chinoiſes à *Canton*, ils ne les doivent prendre que dans les grands magaſins, & non pas dans les boutiques, où les racines ne ſe vendent que coupées en petits tronçons.

DU *NGO KIAO.*

Sa Déſcription, & comment il ſe prépare.

LA Province de *Chan tong* a pluſieurs métropoles, dont l'une ſe nomme *Yen tcheou fou.* Il y a dans ſon diſtrict une ville du troiſieme ordre, appellée *Ngo hien.* Près de cette ville eſt un puits naturel, ou un

un trou en forme de puits, de ſoixante-dix pieds de profondeur, qui communique, à ce que diſent les Chinois, avec un lac, ou avec quelque grand réſervoir d'eau ſoûterraine. L'eau qu'on en tire, eſt très-claire, & plus peſante que l'eau commune. Si on la mêle avec de l'eau trouble, elle l'éclaircit d'abord en précipitant les ſaletez au fond du vaſe, de même que l'alun éclaircit les eaux bourbeuſes. C'eſt de l'eau de ce puits qu'on ſe ſert pour faire le *Ngo kiao*, qui n'eſt autre choſe qu'une colle de peau d'âne noir. MEDECINE DES CHINOIS.

On prend la peau de cet animal tué tout récemment: on la fait tremper cinq jours de ſuite dans l'eau tirée de ce puits, après quoi on la retire pour la racler, & la nettoyer en dédans & en déhors: on la coupe enſuite en petits morceaux, & on la fait boüillir à petit feu dans l'eau de ce même puits, juſqu'à ce que ces morceaux ſoient réduits en colle, qu'on paſſe toute chaude par une toile, pour en rejetter les parties les plus groſſieres, qui n'ont pû être fonduës: puis on en diſſipe l'humidité, & chacun lui donne la forme qui lui plaît. Les Chinois la jettent en moule avec des caractères, des cachets, ou les enſeignes de leurs boutiques.

Ses Vertus.

Les Chinois attribuent beaucoup de vertus à ce remede: ils aſſûrent qu'il diſſout les phlegmes; qu'il eſt ami de la poîtrine; qu'il facilite le mouvement des lobes du poûmon, qu'il arrête l'oppreſſion, & rend la réſpiration plus libre à ceux qui ont l'haleine courte, qu'il rétablit le ſang, & tient les boyaux en état de faire leurs fonctions, qu'il affermit l'enfant dans le ſein de ſa mere; qu'il diſſipe les vents & la chaleur; qu'il arrête le flux de ſang, & provoque l'urine, &c. Ce qu'il y a de plus certain, eſt que cette drogue, priſe à jeun, eſt bonne pour les maladies du poûmon; l'expérience l'a confirmé pluſieurs fois. Ce remede eſt lent, & il faut le continuer longtems. Il ſe prend en décoction avec des ſimples; quelquefois auſſi en poudre, mais plus rarement.

DE LA CIRE BLANCHE,

FAITE PAR DES INSECTES, ET NOMMÉE
Tchang pe la, *c'eſt-à-dire, Cire blanche d'Inſectes.*

KI dit: La Cire blanche dont il s'agit ici, n'eſt pas la même que la cire blanche des abeilles. Ce ſont de petits inſectes qui la forment. Ces inſectes ſuccent le ſuc de l'eſpece d'arbres nommez *Tong tſin*, & à la

MÉDECINE DES CHINOIS.

longue ils le changent en une ſorte de graiſſe blanche, qu'ils attachent aux branches de l'arbre.

Il y en a qui diſent que c'eſt la fiente de ces inſectes, qui s'attachant à l'arbre, forme cette Cire; mais ils ſe trompent. On la tire en raclant les branches dans la ſaiſon de l'Automne; on la fait fondre ſur le feu, & l'ayant paſſée, on la verſe dans l'eau froide, où elle ſe fige, & ſe forme en pains. Quand on l'a rompuë, on voit dans les morceaux briſez, des veines comme dans la pierre blanche, ou congélation, nommée *Pe che cao*; elle eſt polie & brillante: on la méle avec de l'huile, & on en fait des chandelles. Elle eſt beaucoup ſupérieure à celle que font les abeilles.

Chi tchin dit: Ce n'eſt que ſous la Dynaſtie des *Tuen* qu'on a commencé à connoître la Cire formée par des inſectes. L'uſage en eſt devenu fort commun, ſoit dans la Médecine, ſoit pour faire des bougies. Il s'en trouve dans les Provinces de *Se tchuen*, de *Hou quang*, de *Yun nan*, de *Fo kien*, de *Tche kiang*, de *Kiang nan*, & généralement dans tous les quartiers du Sud-Eſt. Celle qu'on ramaſſe dans les Provinces de *Se tchuen* & d'*Yun nan*, & dans les territoires de *Hen tcheou*, & de *Tung tcheou* eſt la meilleure.

L'arbre qui porte cette cire, a les branches & les feüilles ſemblables à celles du *Tong tſin*. Il conſerve ſa verdure durant toutes les ſaiſons: il pouſſe des fleurs blanches, en bouquets, durant la cinquieme lune; il porte des fruits en bayes, gros comme le fruit du *Kin* rampant.

Quand ils ne ſont pas mûrs, ils ſont de couleur verte; & ils deviennent noirâtres, lorſqu'ils mûriſſent, au lieu que le fruit du *Tong tſin* eſt rouge. Les inſectes qui s'y attachent ſont fort petits. Quand le ſoleil parcourt les quinze derniers dégrez des Gemeaux, ils ſe répandent en grimpant ſur les branches de l'arbre; ils en tirent le ſuc, & jettent par la bouche une certaine bave, qui, s'attachant aux branches encore tendres, ſe change en une graiſſe blanche, laquelle ſe durcit, & prend la forme de cire. On diroit que c'eſt de la gelée blanche que le froid a durcie.

Quand le ſoleil parcourt les quinze prémiers dégrez du ſigne de la Vierge, on fait la recolte de la Cire, en l'enlevant de deſſus les branches. Si l'on differe à la cüeillir, que le ſoleil ait entierement parcouru ce ſigne, il eſt difficile de la détacher, même en la raclant.

Ces inſectes ſont blancs quand ils ſont jeunes, & c'eſt alors qu'ils font leur Cire. Quand ils deviennent vieux, ils ſont d'un châtain qui tire ſur le noir. C'eſt alors que formant de petits pelotons, ils s'attachent aux branches de l'arbre. Ces pelotons ſont au commencement de la groſſeur d'un grain de mil: vers l'entrée du Printems ils commencent à groſſir, & à s'étendre. Ils ſont attachez aux branches de l'arbre en forme de grappes, & à les voir, on diroit que l'arbre eſt chargé de fruits. Quand ils ſont ſur le point de mettre bas leurs œufs, ils font leur nid de même que les chenilles. Chacun de ces nids ou pelotons contient pluſieurs centaines de petits œufs blancs.

Dans le tems que le ſoleil parcourt la ſeconde moitié du Taureau, on les

les cüeille, & les ayant enveloppez dans des feüilles de *Yo* *, on les ſuſpend à différens arbres, après que le ſoleil eſt ſorti du ſigne des Gemeaux. Ces pelotons s'ouvrent, & les œufs produiſent des inſectes, qui, ſortant les uns après les autres des feüilles dont ils ſont enveloppez, montent ſur l'arbre où ils font enſuite leur Cire. MÉDECINE DES CHINOIS.

On doit avoir ſoin d'entretenir le deſſous de l'arbre toûjours propre, & de le garantir des fourmis, qui mangent ces inſectes. On voit deux autres arbres auxquels on peut attacher les inſectes, & qui porteront également de la Cire; l'un, qui ſe nomme *Tien tchu*, & l'autre, qui eſt une eſpece d'arbre aquatique, dont les feüilles reſſemblent aſſez à celles du tilleul.

Qualitez & effets de cette Cire.

ELLE eſt d'une nature qui n'eſt ni froide ni chaude, & qui n'a aucune qualité nuiſible. Elle fait croître les chairs, elle arrête le ſang, elle appaiſe les douleurs; elle rétablit les forces; elle unit les nerfs, & rejoint les os; priſe en poudre, dont on forme des pillules, elle fait mourir les vers qui cauſent la phtiſie.

Tchi hen dit: La Cire blanche eſt ſous la domination du métal: ſes eſprits corroborent, fortifient, & ſont propres à ramaſſer & à reſſerrer. C'eſt une drogue abſolument néceſſaire aux Chirurgiens: elle a des effets admirables, quand on la fait entrer avec de la peau de *Ho hoang*, dans la compoſition de l'onguent, qui fait renaître & croître les chairs.

DES *OU POET TSÉ*,

Drogue Chinoiſe.

CETTE drogue n'eſt pas tout-à-fait inconnuë en Europe: elle eſt tombée entre les mains d'un célèbre Académicien ** ſous la qualité d'une drogue que les Chinois employent dans les teintures. Après l'avoir éxaminée en très-habile Phyſicien, il lui a parû qu'elle avoit beaucoup de conformité avec ces excreſcences qui naiſſent ſur les feüilles des ormes, appellées ordinairement veſſies d'ormes; il l'a trouvé très-acerbe au goût, & d'une aſtriction ſi forte, qu'elle eſt en cela préférable à toutes les autres eſpeces de galles, dont ſe ſervent les teinturiers: c'eſt pourquoi il regarde cette drogue comme un des puiſſans aſtringens qui ſoient dans le genre végétal, d'où il conjecture, ce qui eſt effectivement vrai, qu'elle pourroit avoir quelque uſage dans la Médecine.

Il

* Eſpece de ſimple à larges feüilles. ** M. Geoffroy.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Il eſt vrai que la forme des *Ou poey tſé* eſt inégale & irréguliere, comme celles des veſſies d'ormes; qu'ils ſont couverts au-dehors d'un duvet ras, qui les rend doux au toucher; qu'ils ſont tapiſſez par dédans d'une pouſſiere blanche & griſe, ſemblable à celle qui ſe trouve dans les veſſies d'ormes; que parmi cette pouſſiere on remarque de petits inſectes deſſechez, & qu'on n'y découvre aucun veſtige d'ouverture par où ils ayent pû s'échaper; que ces eſpeces de veſſies ou de pelotons ſe durciſſent en ſe deſſéchant, & que leur ſubſtance, qui eſt une membrane réſineuſe, eſt tranſparente & caſſante.

Cependant, non obſtant ces rapports avec les veſſies d'ormes, ils ne ſont pas regardez à la Chine comme une excreſcence ou une production de l'arbre *Yen fou tſe*, ou on les trouve: on y eſt perſuadé que ce ſont de petits vers, habitans de cet arbre, où ils produiſent de la cire, qui ſe conſtruiſent ce petit logement, pour y avoir une retraite dans leur vieilleſſe, de même que les vers à ſoye forment les cocons où ils ſe logent: c'eſt-à-dire, que de leur bave gluante, qu'ils tirent des ſucs de l'arbre, ils ſe bâtiſſent ſur les feüilles & ſur les branches une ſolitude, où ils puiſſent opérer en répos leur métamorphoſe, ou du moins y pondre ſûrement leurs œufs, qui ſont cette pouſſiere dont les *Ou poey tſé* ſe trouvent remplis.

Auſſi l'Herbier Chinois les compare-t-il au nid de certains petits oiſeaux, dont la figure eſt tout à-fait bizarre: & c'eſt pour cela qu'on les appelle *Tchung tſang*. Il aſſûre de plus, que ce ſont autant de petits domiciles que ſe pratiquent ces vers. Lorſque le tems de la ponte approche, dit-il, *Tſiang y louou*, ils ſe bâtiſſent une maiſon, *Tſo fang*: les vers à cire produiſent de leur ſubſtance cette petite maiſon, de même qu'ils produiſent la cire; *Kié tching*: ce terme eſt commun à l'une & à l'autre opération. Ainſi il paroît que les *Ou poey tſé* ſont comme une eſpece de cocons, où ces vers, après avoir produit leur cire ſur l'arbre, ſe renferment pour y pondre leurs œufs.

Il ſe trouve de ces *Ou poey tſé* qui ſont gros comme le poing, mais ce n'eſt pas l'ordinaire: cela peut venir de ce qu'un ver extrêmement robuſte, ou aſſocié à un autre, comme il arrive quelquefois aux vers à ſoye, s'eſt renfermé dans le même domicile.

Le livre Chinois dit: que l'*Ou poey tſé* eſt d'abord petit; que peu-à-peu il ſe gonfle, il croît, & prend de la conſiſtence; qu'il devient quelquefois gros comme le poing; que les moindres ſont de la groſſeur d'une chataigne; que la plûpart ont une figure ronde & oblongue, que néanmoins il eſt rare qu'ils ſe reſſemblent dans la figure extérieure; que d'abord il eſt d'un verd obſcur, de la couleur ſans doute du ver qui l'a produit; que dans la ſuite il devient un peu jaune; qu'alors cette coque, bien qu'aſſez ferme, eſt pourtant très-caſſante; qu'elle eſt creuſe & vuide en-dédans, ne contenant qu'un ver, ou de petits vers; car le caractère Chinois a l'une & l'autre ſignification.

Les gens de la campagne ont ſoin de cüeillir les *Ou poey tſé* avant les prémieres gelées; ils les font paſſer au bain-marie; c'eſt-à-dire, qu'ils les expo-

exposent à la fumée de l'eau qui bout sous un tamis d'osier, où ils sont couverts. Cette opération fait mourir les vers. Sans cette précaution, ils ne manqueroient pas de percer leur fragile logement, qui éclateroit ensuite, & se détruiroit aisément. Ce seroit une perte; car outre que cette drogue est propre à la teinture, elle est d'un grand usage dans la Médecine. MEDECINE DES CHINOIS.

On ne voit pas néanmoins que les teinturiers de *Peking* s'en servent pour teindre les toiles de coton, les étoffes de laine, les feutres, les *Tcheou se*, qui est une espece de taffetas souple: ils trouvent que les *Ou poey tsé* ne rendroient pas la teinture assez forte: ils employent l'Indigo, qui est excellent à la Chine; & pour le noir, ils se servent du *Siang ouan tse*; c'est le fruit d'un arbre nommé *Siang*, qui leur tient lieu de noix de galle. Il a la forme & la grosseur d'une chataigne; il en a même à-peu-près la couleur, avec une double écorce; & il y a quelque apparence que c'est ce que nous appellons la *Chataigne chevaline*.

L'arbre *Siang*, qui est d'abord chargé de chatons, produit ensuite son fruit: c'est uniquement l'hérisson, ou les deux godets, qui le renferment, qu'on employe à la teinture. Quoique ce fruit soit fort âpre, les cochons s'en nourissent. Des montagnards de la Chine rapportent, qu'après l'avoir dépoüillé dans l'eau chaude de sa peau intérieure, & l'avoir fait boüillir dans une seconde eau avec du vinaigre, ils en mangent volontiers.

Comme on assûre qu'aux environs de Constantinople la *Chataigne chevaline* est bonne aux chevaux pousifs, il se pourroit faire que ce fruit seroit un bon remede pour préserver ces montagnards, qui travaillent aux mines de charbon de pierre, de l'asthme, ou de la difficulté de réspirer, que ce travail continuel leur procureroit.

Quoi qu'il en soit, cet arbre est aussi haut & aussi gros que nos chataigniers; il croît aisement dans le Nord de *Peking*, & dans la Province de *Tche kiang*; il est à croire qu'il viendroit aussi facilement dans les contrées montagneuses & stériles de l'Europe.

Je reviens aux *Ou poey tsé*. On les employe à *Peking* pour donner au papier un noir foncé, & qui soit de durée. Dans les Provinces de *Kiang nan* & de *Tche kiang*, d'où viennent ces grandes & belles pieces de satin, on s'en sert pour la teinture des soyes, avant qu'on les travaille sur le métier.

Des Lettrez Chinois s'en servent pareillement pour teindre en noir leur barbe, lorsqu'elle devient blanche. Ils ont souvent intérêt de cacher leur âge, ou pour obtenir de l'emploi, ou pour se maintenir dans celui qu'ils ont.

De jeunes Etudians, pour se divertir, les employent quelquefois à former des caractères magiques. Ils trempent un pinceau neuf dans de l'eau où l'on a fait boüillir les *Ou poey tse*, & ils tracent des caractères sur du papier blanc. Lorsque tout est sec, on n'apperçoit aucune lettre. Prenant ensuite de l'eau un peu épaissie par l'alun, ils lavent cette écriture, & les caractères deviennent très-lisibles. De même quand ils écri-

MÉDECINE DES CHINOIS.

vent avec de l'eau, où ils ont trempé de l'alun, on ne diſtingue aucun caractère : mais auſſitôt qu'ils lavent cet écrit avec de l'eau, où l'on a mis tremper des *Ou poey tſé*, les caractères paroiſſent très-noirs.

Les *Ou poey tſé* ſont auſſi d'un grand uſage parmi les teinturiers de la Chine, pour teindre en noir du damas blanc. Voici de quelle manière ils s'y prennent.

Ils en plongent une piece juſqu'à vingt fois & davantage dans une chaudiere, ou bain de *Tien*, c'eſt-à-dire, de paſtel, & la laiſſent ſécher après chaque teint. A la fin elle prend la couleur d'un noir, mêlé de rouge, ſemblable à celle de certains raiſins. On prépare en même tems le teint en beau noir de la manière ſuivante.

D'abord on y fait entrer une livre de vitriol, qu'on nomme *Hé fan*, vitriol noir, ou *Lou fan*, vitriol verd: le Mars y domine, mais il eſt mélangé d'un blanc obſcur. On fait fondre ce vitriol tout ſeul dans un baſſin d'eau chaude, & quand l'eau eſt répoſée, on en jette le marc. Enſuite on prend trois onces de *Ou poey tſé*, & trois livres de *Siang ouan tſe:* le bain de ces deux drogues ſe prépare, en les infuſant enſemble dans un panier qu'on ſuſpend dans une cuve, où on les fait boüillir.

Après ces prémieres opérations, on prend la piece de damas, qui a déja été dans le grand teint, & on la met dans l'infuſion boüillante des *Ou poey tſé* & des *Siang ouan tſe:* le damas y change de couleur, & devient tout-à-fait noir : alors on le retire, on le tord, & on le laiſſe ſécher. On le baigne enſuite une fois dans l'eau de vitriol, qu'on a conſervée chaude, & après l'avoir laiſſé égoûter, on l'expoſe à l'air. Puis on revient au bain des deux autres drogues, où le damas prend divers boüillons, & devient beaucoup plus noir: alors on jette deſſus une grande cuillerée de l'eau de vitriol : il faut avoir ſoin que la piece de damas s'imbibe également par-tout.

Enfin on réïtere une troiſieme fois le bain des *Ou poey tſé* & *Siang ouan tſe*, qu'on fait encore boüillir; on y enfonce le damas de tous les côtez, mais ſans y jetter de l'eau de vitriol. Seulement dans la cuve, où l'on a mis à part certaine quantité de la teinture des drogues, on jette le poids de trois onces de farine de petits pois verds, nommez *Lou teou fuen*, qu'on mêle bien enſemble, en empêchant que l'eau ne s'épaiſſiſſe. On y plonge la piece de damas, avec attention qu'elle en ſoit également pénétrée. Quand on l'a retirée, on la tord, & on la laiſſe ſécher. On lui donne ſa perfection, en paſſant par-deſſus, d'une manière douce & uniforme, le carreau chaud dont ſe ſervent les Tailleurs.

Mais ce qui mérite le plus d'attention, & ce qui fait bien plus eſtimer les *Ou poey tſé*; c'eſt que cette drogue contient beaucoup de vertus médecinales, & qu'on l'employe utilement pour la guériſon des maladies, tant internes, qu'externes.

Selon le livre Chinois, les *Ou poey tſé* ſont propres à reſtraindre les évacuations exceſſives qui ſe font par les diarrhées, par les dyſenteries, par

par les pertes de ſang des hémorrhoïdes, après de larges bleſſures, par le crachement de ſang, ou par les ſaignemens de nez. MÉDECINE DES CHINOIS.

Ils ſont ſpécifiques pour appaiſer les inflammations, pour guérir les ulceres malins & chancreux, pour ſervir de préſervatif contre les vénins. Ce ſont des remedes, non ſeulement aſtringens & incraſſans, mais encore rafraîchiſſans, fortifians, atténuatifs, inciſifs, qui diſſolvent les humeurs craſſes & glutineuſes, afin qu'elles ſe diſſipent par elles-mêmes, ou qu'elles ſe jettent au-dehors.

Enfin on les employe utilement pour l'hydropiſie, la phtiſie, l'épilepſie, les catarrhes, les maux de cœur, les fluxions ſur les yeux & les oreilles &c.

On les prend, ou en poudre, ou en bolus, ou en décoction. Comme dans les recettes que donnent les Chinois, ils font entrer avec les *Ou poey tſé*, pluſieurs autres drogues dont les noms ſont inconnus en Europe, je me contenterai d'en rapporter quelques-unes des plus ſimples.

DIFFERENTES RECETTES,

OU L'ON EMPLOYE LES *OU POEY TSE'*.

Pour les Sueurs trop fréquentes.

SOIT que ces ſueurs viennent le jour, ce qui eſt moins à craindre, ſoit qu'elles prennent durant la nuit, & qu'elles ſoient violentes, ce qui annonce des ſuites fâcheuſes; prenez des *Ou poey tſé*, & les ayant réduits en poudre, liez-les avec la ſalive en forme de pâte, appliquez cette pâte au creux du nombril, & qu'elle y demeure toute la nuit, les ſueurs ceſſeront.

On aſſûre pareillement que ce topique, appliqué de la même manière, arrête les cris importuns & continuels des petits enfans durant la nuit.

Pour les maux de Cœur, & les douleurs de Bas-ventre.

REDUISEZ les *Ou poey tſé* en une poudre très-fine, la priſe doit être du poids d'une drachme: mais auparavant mêlez cette poudre dans une cuillere de fer, que vous tiendrez ſur le feu, juſqu'a ce qu'il s'en éleve une fumée noire, alors verſez doucement dans la cuillere une taſſe de bon vin: avalez le tout, & à l'inſtant le mal finira.

Pour appaiſer la Soif importune, & la Faim canine.

PRENEZ trois fois par jour une bonne cuillerée de poudre d'*Ou poey tſé*, que vous mêlerez dans de l'eau, afin de l'avaler plus aiſément.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Pour le fréquent Vomiſſement des petits Enfans.

VOUS prendrez des *Ou poey tſé*, partie tels qu'ils ſortent de la boutique, & partie que vous aurez fait chauffer. Vous y ajoûterez plein le creux de la main de réglisſe : vous envelopperez le tout dans du papier un peu moüillé ou humecté, que vous ferez rôtir ſur des cendres chaudes; après quoi vous le réduirez en poudre, & vous le ferez avaler avec de l'eau où le ris a boüilli avant ſa parfaite cuiſſon. On regarde ce remede comme très-efficace.

Pour le Flux de Ventre, cauſé par la chaleur.

SI durant cette incommodité l'on ne rend que des eaux, la poudre des *Ou poey tſé*, liée avec du ris cuit, dont on forme des pillules de la groſſeur d'un bon pois, eſt un très-bon remede. Chaque priſe ſera de vingt pillules dans une décoction de feüilles de Nénuphar.

Pour la Dyſenterie, ou le Téneſme.

SI cette maladie vient de chaleur, joignez à une once d'*Ou poey tſé*, cinq drachmes d'alun brûlé, juſqu'à ce qu'il ſe noirciſſe: ce melange ſe réduira en une poudre très-fine, & en y mêlant quelque liqueur, on en fera des pillules groſſes comme des grains de poivre. Il en faut cinquante pour la priſe, qu'on avalera dans de l'eau de la prémiere & légere cuiſſon du ris.

Si le téneſme eſt rébelle à ce remede, prenez une once des *Ou poey tſé* à demi cruds & à demi rôtis, dont vous ferez des pillules de la groſſeur d'un grain de poivre. Trente compoſent la priſe. Si les matières que vous rendez, ſont teintes de ſang, avalez cette priſe avec de l'eau-de-vie. Si ce ſont des glaires blanches, le véhicule ſera de vin d'eau *. Si le malade ne rend que des eaux, le remede ſe prend avec de l'eau de ris.

Il y a une autre manière d'apprêter ce remede, lorſque le téneſme eſt glaireux, c'eſt de riſſoler les *Ou poey tſé* avec un peu de vinaigre, & ayant réïtéré cette opération juſqu'à ſept fois, on les réduit en poudre qu'on boit avec de l'eau de ris. Si le malade, ſoit qu'il ſoit âgé, ſoit qu'il ſoit jeune, rend du ſang après la ſortie des matières fécales, il faudroit lui donner une drachme de la poudre de *Ou poey tſé* dans une potion d'armoiſe.

Pour les Hémorrhoïdes.

ON baſſine l'endroit avec une lotion, où l'on a fait boüillir les *Ou poey tſé*: on peut auſſi y faire des fumigations en brûlant cette drogue.

Dans

* On le nomme ainſi, parce qu'il eſt très-foible.

Dans la chûte opiniâtre du fondement, jettez un morceau d'alun ſur deux drachmes de *Ou poey tſé* en poudre: faites boüillir le tout dans une petite écuelle d'eau, vous en laverez avec ſuccès la partie malade. MÉDECINE DES CHINOIS.

Il y en a qui ayant fait boüillir dans de l'eau une demie livre de *Ou poey tſé* juſqu'à la réduire en pâte, verſent le tout dans un vaſe, ſur lequel on tient aſſis le malade, & tant que la mixtion eſt tiede, on remet doucement le boyau en ſa place.

Pour les Apoſtumes qui viennent aux Oreilles.

S'IL y a tumeur & douleur, délayez de la poudre de *Ou poey tſé* avec de l'eau froide, & appliquez ſur l'oreille cette mixtion humide, qu'on retire, & qu'on renouvelle, lorſqu'elle devient ſéche.

S'il ſort du pus de l'oreille, il faut y ſouffler de la même poudre, pour deſſécher l'humeur, & en tarir la ſource. Un autre moyen, eſt de rôtir un peu les *Ou poey tſé*, afin de les rendre plus ſecs, du poids d'une once; d'y joindre des ſcorpions entiers, également rôtis, du poids de trois drachmes: le tout pulvériſé, ſert à des injections dans l'oreille qui eſt ſujette à ſuppurer.

Pour le violent ſaignement de Nez.

IL faut ſouffler, ou inſérer dans les narines, de la poudre de *Ou poey tſé*. L'effet en ſera plus ſûr, ſi en meme tems on avale deux drachmes de cette poudre, avec une égale quantité de coton brûlé, le véhicule ſera de l'eau de ris.

Pour la douleur des Dents.

SI la douleur eſt vive, & qu'il y ait tumeur, faites rôtir une once de *Ou poey tſé*: appliquez-en une demie drachme ſur l'endroit où vous ſentez de la douleur, vous jetterez à l'inſtant une bave ou ſalive gluante, & la douleur ceſſera, ou diminuëra conſidérablement.

Pour les Apoſtumes malignes, qui viennent au Goſier.

IL vient quelquefois au goſier une apoſtume comme chancreuſe: la langue s'enfle, & il y a danger que le paſſage ne ſe ferme, ce qui cauſe de cuiſantes douleurs. Alors prenez de la poudre de *Ou poey tſé*; joignez y des vers à ſoye, morts peu avant que de commencer leurs cocons, & qu'on aura conſervez ſecs: pulvériſez-les; mêlez-y de la poudre de réglisſe, le tout parties égales: enfin prenez de la pulpe battuë, du fruit des *Ou moei tſé**, formez-en des pillules: elles ſe roulent dans la bouche, s'y fondent, l'apoſtume s'ouvre, & l'on eſt guéri.

Pour

* C'eſt à-peu-près ce que nous appellons *pruna acida*;

MÉDECINE DES CHINOIS.

Pour les Chancres qui viennent dans la bouche des Enfans.

MELEZ de l'alun à des *Ou poey tsé* calcinez, réduiſez le tout en poudre, & mettez cette poudre ſur l'endroit malade.

Pour toutes ſortes de Tumeurs malignes.

LES *Ou poey tsé* riſſolez, juſqu'à ce qu'ils prennent une couleur violette, tirant ſur le noir, & étant liez avec du miel, ſont très-ſalutaires.

Pour les Dartres.

APRE'S avoir tiré des *Ou poey tsé* la matière fine qu'ils renferment, ce qui ne ſe fait que pour ce ſeul remede, on les rôtit avec de l'alun, parties égales, & après les avoir réduites en poudre, on en frotte les dartres. Si elles ſont tout-à-fait ſéches, on délaye les poudres avec de l'huile: l'huile de noix ſeroit meilleure que l'huile de la Chine. Enſuite on applique cette mixtion ſur le mal.

Pour les Apoſtumes & les Ulceres.

IL faut réduire les *Ou poey tsé* en poudre, avec de la cire, & du marc qui ſe trouve au fond des vaſes où l'on met du vinaigre, & entourer l'ulcere de cet onguent.

Pour les Playes faites par le fer.

IL y en a dont il n'eſt pas aiſé d'arrêter le ſang : la poudre des *Ou poey tsé* peut y être appliquée avec ſuccès. Si la réſpiration étoit gênée, on ajoûtera à une priſe de cette poudre, du poids de deux drachmes, un peu plus ou moins de celle d'une drogue nommée *Long kou*, c'eſt-à-dire, os de dragon.

Pour la Toux violente, ſurtout des perſonnes âgées, & la Phtiſie accompagnée de Toux, mais ſans crachement de ſang.

PRENEZ des *Ou poey tsé* une ou pluſieurs livres, comme vous le jugerez à propos; briſez les morceaux, gros comme des fêves, & mettez-les dans un mortier. D'une autre part, faites cuire du ris appellé *No mi**. Faites cuire ce ris en forme de boüillie, preſque auſſi claire que du

* C'eſt une eſpece de ris, dont le grain eſt long, très-blanc, luiſant, & gluant. Il y en a, dit-on, de ſemblable en Italie.

du boüillon. Quand elle eſt chaude, verſez la doucement ſur les *Ou poey tſé*, de telle ſorte qu'elle les ſurmonte de la hauteur d'un pouce: enſuite, placez le mortier à l'écart ſans y toucher. Après dix ou douze jours, éxaminez s'il paroît ſur la ſurface de la liqueur une pellicule jaunatre qui la couvre entierement, & ſi les *Ou poey tſé* en ſont bien pénétrez & amollis, ſans quoi vous attendrez encore quelques jours. Quand vous les trouverez au point de perfection, broyez-les juſqu'à les reduire en une eſpece de purée, & expoſez cette mixtion au ſoleil. Quand la ſurface ſera de nouveau couverte d'une pellicule, broyez encore le tout, & remettez-le au ſoleil. Cette opération ſe réïtere juſqu'a ce que la matière prenne de la conſiſtence, & ſoit ſur le point de ſécher. Alors formez-en des pillules, chacune du poids d'un dénier. Lorſque ces pillules auront été bien ſéchées au ſoleil, renfermez-les, & conſervez-les avec ſoin.

MEDECINE DES CHINOIS.

Lorſque vous ſerez tourmenté de la toux ſéche, prenez, avant que de vous coucher, une de ces pillules que vous laiſſerez fondre dans la bouche. Vous éprouverez que ſon goût aigre-doux a une vertu ſinguliere, pour attirer une humeur propre à diſſoudre les phlegmes, à arréter la toux, & à tempérer la chaleur interne dans ſon principe: la réſpiration deviendra libre, & les poûmons reprendront une meilleure ſituation.

Ce remede eſt principalement utile aux perſonnes âgées. Il ne convient pas de le donner à ceux qui auroient une toux, laquelle proviendroit d'un grand épuiſement de forces, & de cauſes froides internes & habituelles. Si néanmoins la toux venoit de ce que par haſard on auroit été ſurpris d'un vent froid, ce remede ſeroit encore d'uſage. Il convient principalement à la toux ſeche, qui eſt produite par la pituite, laquelle dénote un feu interne immodéré.

TABLETTES MEDECINALES

OU DOMINENT LES *OU POEI TSE.*

CEs tablettes ſont d'un grand uſage à la Chine, & l'on en fait beaucoup de cas. En certain tems de l'année, l'Empereur en fait préſent aux Grands de ſa Cour; & quelquefois même aux Européans de *Peking*, quand il veut leur donner des marques de diſtinction. On en vend chez les Droguiſtes, mais comme le dégré de leur bonté dépend des grands ſoins & de l'attention qu'on y apporte; celles qui ſe font dans le Palais par ordre de l'Empereur, ſont préférées à toutes les autres.

Ces tablettes ſe nomment *Clouds précieux de couleur violette.* Elles ſont regardées, comme on regarde en Europe les confections d'Hyacinthe & d'Alkermes. Les Médecins Chinois aſſûrent qu'elles ſont d'un uſage ſalutaire à une infinité de maux, tant internes qu'externes, & qu'on devroit s'en

MÉDECINE DES CHINOIS.

s'en fournir dans toutes les maisons, & surtout quand on entreprend un long voyage.

La composition de ces tablettes consiste 1°. En deux onces de *Ou poey tsé*: 2°. En deux onces de *Chan tse cou*, dont on a ôté la peau, en les grillant. 3°. En une once de *Tsien kin tse gin*, après qu'on a ôté à ce petit grain, ou à son amande, ce qu'il y a d'huileux. 4°. En une once & demie de *Hung ya ta kié*; on ôte aussi à cette écorce ce qu'elle a de superflu à l'extérieur. 5°. En trois drachmes de musc.

Il faudroit avoir des montres de toutes ces drogues, afin de pouvoir les faire connoître. Tout ce que j'en puis dire, c'est que le *Chan tse kou*, & le *Tsien kin tse gin*, sont deux drogues laxatives, mais dont la force est temperée par le *Ou poey tsé*, qui y domine. Le *Hung ya ta kié*, est l'écorce d'une plante ou roseau, qui a la vertu de dissiper les méchantes humeurs.

Après avoir réduit séparement toutes ces drogues en une poudre très-fine, on les mêle ensuite, & on les réduit en pastilles ou trochisques, avec de l'eau où l'on a fait boüillir pendant quelque tems du *Sou mi*, ou mil, jusqu'à en faire une purée très-claire.

Le point essentiel est, de ne point épargner sa peine, & de battre très-longtems cette espece de pâte, qui est d'abord très-déliée, après quoi on en forme des trochisques de la forme qu'on veut, mais communément on les fait de la figure d'un long & gros cloud sans tête. Chaque tablette doit être du poids d'une drachme. On les fait bien sécher à l'ombre, afin qu'elles soient plus de garde.

En général, ces trochisques sont propres à rejoüir le cœur, & à rétablir le tempérament, lorsqu'on y sent quelque dérangement. Il ne faut que mordre de la pastille, la mâcher, & en avaler un bon morceau.

Mais pour dire quelque chose de plus particulier de ses différens usages, ces trochisques, à ce qu'assûrent les Médecins Chinois, sont très-bons contre le vénin, contre l'air contagieux, & lorsque par accident on a mangé ou bû quelque chose de vénimeux, ou de malfaisant; alors broyez entierement un de ces clouds dans de l'eau fraîche, & avalez-le en une prise, infailliblement, ou il suivra un vomissement qui n'aura rien de fâcheux ni de violent, ou vous ferez quelques selles légeres, & vous vous trouverez guéri.

Quand il survient des apostumes ou des clouds vénimeux, dès qu'ils paroissent, appliquez dessus une pastille broyée, & dissoute dans du vin. Dans les maux de cœur on use de la même pastille dans du vin. Si l'on est attaqué d'apoplexie, il faut pareillement prendre une de ces pastilles dans du vin chaud.

Dans les fiévres ardentes & malignes, dans les enflures & inflammations de gosier, avalez la pastille dans de l'eau, où vous aurez fait boüillir du *Po ho*, c'est-à-dire, du pouliot. C'est aussi dans la décoction du pouliot qu'on prend le même trochisque, lorsqu'on a des diarrhées, des vomissemens, & qu'on est attaqué de la dysenterie.

Si par désespoir un homme s'est étranglé, ce qui arrive assez souvent à la Chine, ou si par malheur il s'est noyé, pourvû qu'on lui sente un peu de

de chaleur à la région du cœur, on le ſauvera en lui faiſant avaler une paſtille dans de l'eau froide. Il faut uſer du même trochiſque, diſſous dans de l'eau froide, lorſque la phtiſie eſt formée. MEDECINE DES CHINOIS.

Pour les fiévres intermittentes, en prévenant un peu l'accès, bûvez une paſtille dans du vin, ou bien dans quelque autre liqueur où vous ayez fait boüillir des bouts de branches d'un péſcher.

Pour l'hydropiſie, ſervez-vous de ce trochiſque, dans de l'eau où l'on aura fondu du ſucre tiré de l'orge germé.

DE L'*OU KIEOU MOU*,

Ou Arbre qui porte le Suif.

ON le nomme encore *Ya kieou*, dit *Chi tchin*, parce que les corneilles aiment fort ce fruit: c'eſt ce qui a fait entrer dans ſon nom le caractère *Ya*, qui ſignifie corneille. L'autre caractère *Kieou*, qui entre auſſi dans la compoſition de ſon nom, ſignifie mortier propre à broyer le ris, pour en ſéparer l'écorce, parce que quand l'arbre eſt vieux, ſa racine ſe noircit, ſe carie par-deſſous, & ſe creuſe en forme de mortier.

Cong dit: Cet arbre naît dans les plaines qui ſont ſituées au pied des montagnes du côté du Midi, & dont le terroir eſt humide: il eſt fort haut, ſes feüilles reſſemblent à celles de l'abricotier: il ſe couvre de petites fleurs d'un jaune pâle & blanchâtre durant la cinquieme lune. Le fruit tire ſur le noir.

Tſon ki dit: Ses feüilles ſont propres à teindre en noir; on tire de l'huile de ſon fruit, qu'on employe dans les lampes: La lumiere en eſt extrêmement claire.

Tſong ché dit: Ses feüilles reſſemblent à celles d'un petit abricotier; mais elles ſont un peu moins épaiſſes, & leur verd eſt moins foncé. Son fruit eſt mûr dans le huitieme ou neuvieme mois: il eſt verd au commencement, & dans la ſuite il tire ſur le noir: il eſt partagé en trois grains.

On trouve une quantité prodigieuſe de ces arbres dans les Provinces méridionales; on les plante dans les pays plats & humides. On en plante beaucoup dans la Province de *Kiang ſi*. Les habitans en cüeillent le fruit, & après l'avoir fait cuire, ils en tirent une huile, dont ils font des chandelles.

*Qualitez & effets de la Racine d'*Ou kieou mou.

ELLE eſt amere & rafraîchiſſante de ſa nature, ſans aucune qualité nuiſible: il faut la rôtir à un feu lent, juſqu'à ce qu'elle ſoit ſéche, & un peu rouſſie. La peau blanche, ou l'aubier de ſa racine, eſt pro-

MÉDECINE DES CHINOIS.

pre à guérir le flux exceſſif de l'urine, de même que les calloſitez, ou *Squirres* mobiles, qui ſe forment dans les inteſtins.

Chi tchin dit: le propre de la racine d'*Ou kieou*, eſt de précipiter & d'élever en même tems: elle eſt également diaphorétique & diurétique. Un villageois, qui d'ailleurs avoit de la force & de la vigueur, ſe trouva fort enflé: il fit foüir la terre, & en ayant tiré une de ces racines, il la broya juſqu'à ce qu'elle fût réduite en pâte: il la fit cuire enſuite dans de l'eau, & ayant pris une porcelaine de ce boüillon, qui lui procura pluſieurs ſelles, il fût guéri.

On ſe ſert utilement de la même racine pour ſe guérir de pluſieurs maux.

1°. Pour la rétention d'urine, faites boüillir de cette racine dans l'eau, & prenez-en le boüillon.

2°. Pour la conſtipation, prenez environ un pouce en quarré d'un morceau de cette racine, que vous ferez fendre, & enſuite cuire dans de l'eau, dont vous boirez la moitié d'une petite taſſe.

3°. Pour la rétention d'urine & la conſtipation, jointes enſemble. C'eſt un mal qui enleve ſon homme en deux ou trois jours. Prenez de la peau blanche d'une des racines de l'*Ou kieou* qui regardent le Sud-Eſt, faites la ſécher, pulvériſez-la enſuite, & prenez deux drachmes de cette poudre dans de l'eau chaude. Il faut auparavant faire un boüillon avec deux onces de *Man ſiao* *, & y mêler cette poudre; c'eſt un puiſſant vomitif.

4°. Pour les enflures flatueuſes, cauſées par des vapeurs humides. Quand l'urine eſt brûlante, & ſort difficilement, prenez de l'écorce d'*Ou kieou*, & du bois d'arecquier, environ deux onces, que vous pulvériſerez: prenez-en deux drachmes à chaque fois dans de l'eau où on a lavé le ris.

5°. Pour les galles que les enfans apportent du ventre de leur mere, ou qui leur viennent incontinent après leur naiſſance. Quand ils en ont la tête pleine, prenez de la racine d'un *Ou kieou*, qui ſoit planté ſur le bord de l'eau, broyez-la, & mêlez-la enſuite avec du ſouffre mâle; puis uniſſez le tout avec de l'huile crüe, & frottez-en le mal.

DE L'HUILE D'*OU KIEOU.*

Ses qualitez & ſes effets.

Elle eſt douce, froide, & n'a point de qualité nuiſible. Quand on s'en frotte la tête, elle fait changer de couleur aux cheveux blancs, & les rend noirs. Si l'on en prend une meſure, elle fait uriner, & guérit les hydrocelles. On s'en ſert utilement pour frotter toutes ſortes d'enflures & de tumeurs qui renferment de la matière. On peut ſe ſervir auſſi du boüillon, fait avec des fruits grillez du même arbre.

Pour

* Eſpece de ſalpêtre.

Pour la galle, dont la peau eſt mince & aiſée à crever, prenez deux onces de cette huile, & deux drachmes d'argent vif, avec cinq drachmes de camphre: broyez le tout enſemble, & faites y entrer de la ſalive, juſqu'à ce qu'il ne s'y éleve plus de bubes: lavez & nettoyez bien les galles avec de l'eau chaude, & appliquez-leur cet onguent. MEDECINE DES CHINOIS.

Pour les froncles des petits enfans, où il y a des vers, faites un habit de vieux tafetas, & ayant fait fondre de cette huile, frottez-en l'habit, & revêtez-en l'enfant. Le lendemain les vers ſeront ſortis, & paroîtront au-deſſus de l'huile.

REMEDE CHINOIS,

Pour la Dyſenterie.

CE remede fût communiqué au P. Parrenin par un Mandarin du prémier Ordre, à condition qu'il ne le publieroit pas à la Chine, parce qu'il vouloit le laiſſer à ſes enfans. C'eſt aſſez l'ordinaire que les Chinois, même les grands Seigneurs, qui ont des recettes particulieres, les regardent comme des ſecrets de famille, dont ils ne font part qu'à leurs fils. La mort qui ſurprit ce Mandarin, ne lui laiſſa pas le tems de communiquer ce ſecret à ſa famille.

Lorſqu'il m'en donna la recette, dit le P. Parrenin, je n'y eus pas d'abord beaucoup de confiance, parce que la préparation m'en parût longue & embarraſſée de conditions, qui ne ſembloient propres qu'à rendre le ſecret plus myſtérieux & plus difficile. Cependant j'en voulus faire l'expérience, & j'en donnai la recette au Frere Rhodes, Medecin & Apoticaire, & après ſa mort au Frere Rouſſet, qui lui a ſuccédé: l'un & l'autre m'ont aſſûré, que de cent malades, ils en guériſſoient plus de quatre-vingt; qu'il n'eſt pas violent comme l'*Hypecacuana*, qui cauſe des tranchées douloureuſes; que ce remede n'en cauſe aucune, & ne purge pas comme l'autre, qu'il eſt aiſé à prendre, & qu'on le donne en petite doſe.

J'en ai ſouvent donné moi-même à des riches & à des pauvres, continuë le P. Parrenin, & preſque tous ont été guéris. Deux de nos Miſſionaires, après avoir tenté inutilement pluſieurs remedes Chinois & Européans, furent guéris par celui-ci. Voici de quelles drogues il eſt compoſé, & quelle en eſt la préparation.

La prémiere drogue ſe nomme *Mao chan tſang tcheou*. Elle eſt compoſée, comme on voit, de quatre caractères: les deux prémiers, *Mao chan*, ſignifient le lieu d'où on l'a tirée: c'eſt une montagne dans la Province de *Kiang ſi*. Cette drogue doit être trempée un jour & une nuit dans l'eau tiede, où l'on a lavé le ris pour le faire cuire: On y ajoûte

MÉDECINE DES CHINOIS.

une poignée de terre jaune, un peu graſſe. Le tout ayant été bien mêlé & trempé pendant vingt-quatre heures, on retire la drogue qu'on fait ſécher à l'ombre ; quand elle eſt ſéche, on en fait tomber la terre qui s'y étoit attachée, en la ſecoüant ou la frottant entre les mains.

Les autres drogues qui ſuivent, n'ont pas beſoin de préparation : il eſt difficile de faire connoître des racines ſéches & étrangeres, dont on ne voit ni la tige, ni les feüilles, ni les fleurs, ni le fruit. Je n'ai pû les avoir, parce qu'aucune de ces racines ne ſe trouve dans les Provinces voiſines de *Peking*. Ainſi je ne puis dire certainement, quel nom Européan il faudroit leur donner : je ne propoſerai que mes conjectures.

La ſeconde drogue, me paroît une eſpece de ſureau ou d'yeble.

La troiſieme, eſt une racine longue, odoriférante, quand elle eſt récente, & qu'on tire de la Province de *Se tchuen*. Je ne ſçais à quoi la comparer. Les Chinois diſent, qu'elle diſſipe les humeurs, & les évacuë par la tranſpiration.

La quatrieme, qui eſt la Rhubarbe, eſt aſſez connuë.

La cinquieme, nommée *Tſao ou*, eſt une eſpece d'aconit.

Les Chinois n'ignorent pas que cette plante eſt vénimeuſe, mais le mêlange des autres drogues en émouſſe le vénin, & la rend ſalutaire. Ils s'en ſervent aſſez ſouvent dans la compoſition des remedes, mais en ſi petite quantité, qu'elle ne peut nuire ; & dans la recette dont il eſt ici queſtion, il y en entre ſi peu pour une priſe, qu'il n'y a rien à craindre de ſon vénin, qui trouve un bon correctif dans ce mélange.

Enfin on y fait entrer cinquante noyaux d'abricots, dont il faut ôter la partie dure, la pellicule, & la petite pointe, ou le germe, en un mot, les monder & les piler dans un mortier de pierre ; en exprimer l'huile, qu'on rejette, pour ne ſe ſervir que du marc, qui ſe mêle avec les autres drogues, qu'il faut piler toutes enſemble, & les reduire en une fine pouſſiere, on en fait des pillules ſi l'on veut, ou bien l'on conſerve cette pouſſiere dans un vaſe bien fermé.

La priſe pour les adultes eſt depuis vingt à vingt-quatre grains : on en donne juſqu'à trente ou trente-ſix grains aux plus robuſtes : elle ne doit être que de dix grains pour les enfans. A l'égard du véhicule, les Chinois diſent qu'il faut avoir égard à la couleur des matiéres : ſi elles ſont rouges, mélées de ſang, le remede doit ſe prendre dans du boüillon de *Teng tſao* ; ſi elles ſont blanches, dans de la décoction de gingembre ; ſi elles ſont de couleur naturelle, dans de l'eau de ris. Si le malade eſt dégoûté, & a de la répugnance à manger, il faut lui faire avaler ce remede dans du boüillon, fait d'un os de jambon qui ne ſoit pas rance. Il n'importe à quelle heure du jour on prenne ce remede. Je crois que ces ſortes de véhicules ne ſervent de rien, ou de bien peu de choſe. Je ne l'ai jamais ordonné que dans de l'eau de ris, & il a eu preſque toûjours ſon effet dès la prémiere priſe.

MÉDECINE DES CHINOIS.

IL ſeroit inutile de rapporter un plus grand nombre de ces ſortes de recettes: l'Herbier Chinois, dont j'ai donné un petit extrait, fourniroit lui ſeul de quoi en remplir pluſieurs volumes ; mais de quel uſage pourroient-elles etre en Europe, où les noms des racines & des ſimples, dont les Médecins Chinois compoſent leurs remedes, ſont tout-à-fait inconnus ?

Mon deſſein n'étant d'ailleurs, que de faire connoître, de quelle manière les Chinois traitent la Médecine, à laquelle il paroît qu'ils ſe ſont appliquez dès la naiſſance de leur Empire; j'ai crû devoir me borner à un certain nombre de remedes, dans la compoſition deſquels ils font entrer leurs racines, leurs plantes, leurs ſimples, leurs arbres, leurs animaux, & même leurs inſectes, & d'en rapporter quelques-uns de chaque ſorte. Comme ce ſont les Chinois eux-mêmes qui nous en inſtruiſent, on ſera plus en état de juger de la capacité de leurs Médecins.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'avec leurs remedes, ils ne ſont pas moins habiles à guérir leurs malades, que les Médecins d'Europe: mais ce qu'ils ont certainement de ſingulier, c'eſt l'art de connoître les diverſes maladies par le ſimple tact du pouls: ils ne peuvent ſans doute avoir acquis cette connoiſſance, qui eſt très-importante pour une application ſûre des remedes, que par une longue expérience, & par un exercice encore plus long de patience, auquel le phlegme Chinois a moins de peine à s'aſſujettir que la vivacité Européane.

Je finis cet article de la Médecine Chinoiſe, par l'extrait d'un ouvrage qu'a traduit le P. Dentrecolles, dont l'Auteur ne paroît pas trop favorable aux Médecins de ſa Nation. Après avoir longtems étudié les meilleurs livres de Médecine, pour ſe procurer le ſoulagement qu'il cherchoit, il prétend avoir trouvé le ſecret de ſe paſſer du ſecours des Médecins & de leurs remedes. Ce ſecret conſiſte dans un régime qu'il s'eſt fait à lui-même, par le moyen duquel il aſſûre qu'il s'eſt guéri de deux ou trois maladies mortelles, & qu'il eſt parvenu à une longue vieilleſſe exempte de toute infirmité. Il propoſe à ſes concitoyens un régime qui lui a été ſi ſalutaire, en les exhortant de le pratiquer, & d'apprendre par-là à être à eux-mêmes leur propre Médecin.

Par l'extrait que je donne de cet ouvrage, on connoîtra de plus en plus le goût des Chinois, & leur manière de penſer dans les matières qu'ils traitent. Il parût la trente-ſixieme année du régne du feu Empereur *Cang hi*. L'Auteur l'intitula, *Tchang ſeng*. C'eſt ſous ce nom que les Docteurs d'une fauſſe Secte de la Chine, ſe vantent d'enſeigner le ſecret de ſe rendre immortel. On a vû pluſieurs Empereurs, qui ont été aſſez duppes pour ſe laiſſer infatuer d'une idée ſi chimérique.

Ce même titre pourroit donner d'abord une mauvaiſe opinion du deſſein de nôtre Auteur: mais dès le commencement de ſon ouvrage, il a ſoin d'écarter un ſoupçon ſi injurieux à un Lettré Chinois.

MÉDECINE DES CHINOIS.

Il déclare donc, que dans la néceſſité inévitable où l'on eſt, de mourir un jour, il n'a ſongé qu'à fournir des moyens aiſez, de ne pas hâter le moment de ſa mort par indiſcrétion ou par négligence, ou du moins, de ne pas ſe réduire par ſa faute, à traîner une vie languiſſante, & traverſée par tant de maladies, qu'elle pourroit paſſer pour une mort continuelle.

Ainſi *Tchang ſeng*, dans ſon ſens légitime & naturel, ne ſignifie ici autre choſe, que l'art de ſe procurer une vie ſaine & longue.

Il ne faut pas croire néanmoins qu'il ſe ſoit étudié à recüeillir dans ſon ouvrage, tout ce que la Médecine Chinoiſe a de plus profond & de plus recherché. Il avoüe qu'il a beaucoup lû; mais il ne prétend pas faire parade de ſes lectures, ni donner idée de ſon érudition.

Il propoſe uniquement les moyens que la lecture, ſes réflexions, & ſa propre expérience lui ont appris, pour rétablir ſa ſanté, qui étoit fort altérée, & pour parvenir, comme il a fait, à une vieilleſſe robuſte & exempte de toute infirmité.

Son zèle pour la conſervation de ſes concitoyens, l'engage à leur faire part d'un régime qu'il a ſi utilement obſervé, & qui eſt à la portée de tout le monde: il prétend qu'en le ſuivant, ſans avoir recours à tant de médicamens qui révoltent la nature, & qui ſouvent alterent le tempérament, chacun peut aiſément devenir ſon Médecin ſoi-même.

On aime à s'inſtruire ſur une matière ſi intéreſſante; rien n'eſt plus naturel à l'homme que l'amour de la vie; & le ſoin modéré de ſe la conſerver, ne peut être que loüable. Il ne nous eſt pas plus permis de nous expoſer témérairement au danger de la perdre, qu'à un ſoldat de quiter le poſte où il a été placé. Il n'y a que quand il s'agit de procurer la gloire de Dieu, ou le bien de l'Etat, qu'il eſt glorieux de la ſacrifier; & ce ſacrifice paſſe pour héroïque, parce qu'il coûte infiniment à la nature.

L'Auteur même de la nature a fortement imprimé cette inclination dans ſon ouvrage: car ce n'eſt pas uniquement par le ſecours trop lent des réflexions & du raiſonnement, mais bien plus par un ſentiment vif & prompt de douleur ou de plaiſir, qu'il a voulu que nous puſſions diſcerner ce qui eſt convenable ou contraire à la conſtitution de nos corps; & c'eſt par un arrangement digne de ſa ſageſſe infinie, que les nerfs les plus fins de trois ſens, ſçavoir, de l'odorat, du goût, & de la vuë, partent d'un même endroit du cerveau, & concourent enſemble à former le ſentiment exquis, qui produit un diſcernement ſi ſalutaire.

Au reſte, on ſera ſans doute ſurpris de ce que nôtre Médecin Chinois, tout infidèle qu'il eſt, compte encore moins ſur la vertu des remedes, & ſur l'attention à obſerver le régime qu'il préſcrit, que ſur le ſecours du Ciel. Il veut qu'on ſe l'attire par la pratique de la vertu, & par le ſoin continuel de régler les mouvemens & les affections de ſon cœur. Ce ſont, comme on le verra, les prémieres inſtructions qu'il donne à ceux qui veulent conſerver leur ſanté, & prolonger le cours de leurs années.

TCHANG

Me'dec. ne des Chinois.

TCHANG SENG,

OU

L'ART DE SE PROCURER UNE VIE SAINE ET LONGUE.

La pratique de la vertu & le soin réglé du corps, sources d'une vie longue & heureuse.

QUOIQUE le *Tien* ait compté nos jours, & qu'il en soit le maître, on peut pourtant dire en un bon sens, qu'il les a laissez en nôtre disposition: car le souverain *Tien* ne fait point de distinction des personnes: il n'y a que la vertu qui le touche, & celui qui la pratique, a au-dédans de soi-même un témoignage certain de son amitié.

Il faut donc que ceux qui cherchent à prolonger leur vie, s'étudient d'abord à se rendre vertueux. Le soin réglé du corps, soutenu de l'exercice continuel de la vertu, rendra le tempérament fort & robuste, d'où il résultera une vie longue & heureuse. Qu'il me soit permis de rapporter ici ce qui m'est arrivé à moi-même.

L'aveugle tendresse d'une mere qui n'osoit me contredire dans mon enfance, & qui accordoit tout à mes appétits, ruina entierement ma complexion, & m'accabla d'infirmitez. Mon pere, qui avoit déja perdu mes deux aînez, & qui dans un âge avancé n'avoit plus que moi d'enfant, étoit inconsolable. Il avoit eu recours aux plus habiles Médecins; mais leurs remedes n'avoient fait qu'aigrir mon mal.

Comme on desespéroit de ma guérison, mon pere se dit à lui-même: il ne me reste plus qu'un moyen de conserver mon fils, c'est de faire des œuvres charitables qui touchent le cœur du *Tien*. Dès-lors il se mit à rétablir des ponts, à réparer les chemins, à faire distribuer des habits aux pauvres, & du thé aux passans, à envoyer des vivres aux prisonniers; de sorte qu'en une année il fit de grandes dépenses en de semblables aumônes.

Ce ne fût pas inutilement: on s'apperçut que, sans user d'aucun remede, je reprenois peu-à-peu un air de santé: l'appétit & les forces me revinrent, & mon pere me trouva en état de vaquer à l'étude. Il me donna un Maître habile, & d'un caractère plein de douceur, pour ménager ma delicatesse. L'application à la lecture me causa à la longue une rechûte très-dangéreuse, dont j'eus beaucoup de peine à me tirer.

Alors mon pere me fit une Bibliothèque choisie, de plus de cent volumes de Médecine, & m'ordonna de me borner à l'étude de cette science: elle vous servira, me dit-il, & vous rendra utile aux autres. Je lus ces longs traitez; mais loin d'y apprendre à rétablir mes forces, je sentois qu'elles diminuoient de jour en jour.

Ainsi je renonçai à la Médecine; je songeai sincerement à pratiquer la vertu; je consultai des gens habiles; je feüilletai même certains livres pro-

MEDECINE DES CHINOIS.

propres à mon deſſein; & joignant mes réflexions à ce que j'avois appris, je me ſuis fait un régime de vie, qui m'a parfaitement réüſſi: car au lieu qu'auparavant j'étois d'une foibleſſe & d'une maigreur extrêmes; en peu d'années je répris de l'enbonpoint, & à mon âge j'ai le teint frais, le corps robuſte & exempt de toute incommodité, & je me vois le chef d'une nombreuſe famille, qui joüit d'une ſanté parfaite.

Au reſte, parmi cette foule de maximes qui m'ont été communiquées de vive voix, où que j'ai trouvées dans les livres, j'en ai rejetté qui n'étoient pas aſſez bien fondées: j'en ai éclairci d'autres qui étoient peu intelligibles, & de tout cela je me ſuis formé un plan de vie, qui m'a établi dans l'heureux état où je me trouve.

Quelques bornées que ſoient mes connoiſſances, je crois qu'on me ſçaura gré de les avoir renduës publiques, parce qu'elles peuvent ſervir à ſe préſerver des infirmitez ſi ordinaires dans la vie, & à ſe procurer, comme j'ai fait, une agréable vieilleſſe, ſans que l'oüie, la vûe, ni les autres ſens ſe ſoient affoiblis par le grand âge.

Ces maximes peuvent ſe réduire à quatre articles, qui conſiſtent à régler, 1°. Le cœur & ſes affections. 2°. L'uſage des alimens: 3°. Les actions de la journée. 4°. Le répos de la nuit.

ARTICLE PREMIER.

Régler ſon Cœur & ſes Affections.

Importance de ce point.

LE cœur eſt dans l'homme ce que les racines ſont à l'arbre, & la ſource au ruiſſeau. Il préſide à tout, & dès qu'on a ſçû le régler, les facultez de l'ame, & les cinq ſens, ſont pareillement dans l'ordre: c'eſt pourquoi nôtre prémier ſoin doit être de veiller ſur les déſirs & ſur les affections de nôtre cœur: & pour y réüſſir,

I.

L'étude de ſa propre perfection.

NE vous occupez que de penſées qui vous portent à la vertu. Les principaux devoirs de la ſociété ſe rapportent à la fidélité qu'on doit au Prince, à l'obéïſſance envers les parens, à la modération & à l'équité. C'eſt ſur la pratique de ces vertus, que chacun, lorſqu'il eſt de retour chez ſoi à la fin du jour, doit s'éxaminer ſérieuſement.

La vertu doit être bienfaiſante & utile.

Mais ne vous bornez pas à la ſeule étude de vôtre propre perfection; efforcez-vous encore de rendre vôtre vertu bienfaiſante, & utile. C'eſt pourquoi, vous vient-il une penſée? Allez-vous prononcer une parole? Méditez-vous quelque projet? Réflechiſſez-y auparavant, & demandez-vous à vous-même: ce que je penſe, ce que je veux dire ou faire, eſt-il utile ou nuiſible aux autres? S'il eſt utile, parlez, ou agiſſez, ſans que les difficultez vous rebutent. S'il eſt nuiſible, ne vous permettez jamais ni ces vûës, ni ces entretiens, ni ces entrepriſes.

Je

Je dis plus: pour éviter même juſqu'aux fautes de ſurpriſe, veillez à tout moment ſur vôtre cœur, rentrez ſouvent en vous-même; ne vous pardonnez aucune faute. Ce n'eſt qu'en faiſant des efforts, ſurtout dans les commencemens, qu'on avance dans la vertu. MEDECINE DES CHINOIS. Vigilance ſur ſoi-même.

Un homme qui a cette attention & cette vigilance ſur lui-même, dût-il, ſelon le cours des choſes humaines, être expoſé à diverſes infortunes, éprouvera les effets d'une protection ſecrete, qui par des voyes inconnuës le préſervera de tout malheur.

II.

CONSERVEZ la paix dans vôtre cœur. Quand un homme n'a le cœur rempli que de vûës agréables, & propres à entretenir l'union dans la ſociété civile, ſes ſentimens éclatent au-dehors ſur ſon viſage; la joye & la ſérénité intérieure qui l'accompagnent, brillent dans tout ſon extérieur, & il n'y a perſonne qui ne s'apperçoive des vrayes & ſolides douceurs qu'il goûte au fond de l'ame. Paix intérieure de l'ame influë ſur les actions extérieures.

C'eſt ce que les Anciens ont voulu nous faire entendre par ces termes figurez: un ciel ſerein, un beau ſoleil, un doux zéphir, des nuages charmans, inſpirent l'allégreſſe aux hommes, & même aux oiſeaux. Au contraire, un tems ſombre, un vent furieux, une groſſe pluye, un violent tonnerre, & de continuels éclairs, effrayent juſqu'aux oiſeaux, qui vont ſe cacher dans le bois le plus épais.

Je viens donc à dire, que le Sage doit toûjours paroître avec un viſage qui réſpire la paix & la tranquillité dont il joüit au-dédans de lui-même.

Vérité conſtante: Les paſſions violentes, telles que ſont la haine, la colere, la triſteſſe, déchirent le cœur de celui qui en eſt poſſedé. Cependant il n'eſt pas aiſé de vivre dans le commerce du monde, ſans avoir de tems en tems des ſujets de contradiction & de chagrin. Les paſſions déchirent le cœur.

Ce qu'il faut faire, c'eſt de prendre de ſages meſures, pour ſe mettre en garde contre ces ennemis de nôtre répos. Suis-je menacé d'une affaire affligeante? Je vais tranquillement au-devant de l'orage, & je tâche de le conjurer. Y ſuis-je engagé malgré moi? Je travaille à le ſurmonter, ſans rien perdre de ma liberté d'eſprit ordinaire. Réſignation aux volontez du Ciel, conſerve la joye du cœur.

Ai-je mal pris mon parti? Je ne m'opiniâtre point à juſtifier mes démarches. Si pour me tirer d'un mauvais pas, on me donne des conſeils injuſtes? Loin de les ſuivre, je ne daigne pas les écouter. Si dans une affaire il arrive un contre-tems que je n'aye pû prévenir? Je fais enſorte de m'y ajuſter: Eſt-il paſſé? Je n'y penſe plus. Lorſqu'ayant agi ſelon ſes lumieres, on ſçait s'abandonner pour le reſte aux ordres du Ciel, rien n'eſt capable de troubler la joye du cœur.

Au contraire, ſi dans le mauvais ſuccès d'une affaire témérairement entrepriſe, on s'aheurte à la faire réüſſir; ſi on roule dans ſa tête mille projets inutiles; ſi on ſe livre aux mouvemens impétueux de la colere; il s'allume Le chagrin détruit la ſanté.

Médecine des Chinois.

lume dans les viſceres un feu qui les conſume, les poûmons en ſont comme brûlez; le ſang & les humeurs s'alterent & fermentent contre nature; les phlegmes vitiez inondent les parties internes; l'habitude du corps ainſi dérangée, il ſéche à vûë d'œil.

Quand même ces fameux Médecins *Lou* & *Lien*, reviendroient au monde, ils ne pourroient, ni avec toute leur ſcience, ni avec le ſecours des végétaux & des minéraux, réparer l'humide radical déja ruiné. C'eſt ce qui a fait dire, que ſi les excez de la débauche ſont de grands ravages dans un corps, les chagrins & les peines d'eſprit en ſont encore davantage.

Funeſtes effets du chagrin & de la colere ſur le corps humain.

Je remarque en particulier trois grands maux, que cauſent dans le corps le chagrin & la colere.

1o. Le foye en eſt bleſſé, & par-là les principes actifs du ſang, ſource des eſprits vitaux, ne ſe dégagent point, & reſtent confondus enſemble. D'ailleurs le foye qui ſouffre, fait ſouffrir la pleure, ne fût-ce que par conſentement; ce qui dégénere en un gonflement & en une enflure univerſelle.

2o. Les poûmons ſont endommagez: d'où il arrive que le ſang & l'air inſpiré, faiſant effort pour paſſer, malgré les obſtacles qu'ils trouvent, il ſe fait une irritation, dont il réſulte un crachement de ſang, qui aboutit enfin à la phtiſie formée.

3o. L'éſtomac eſt gâté, & par conſéquent la limphe de ſes glandes, ou le levain propre à faire la coction des alimens, s'épaiſſit, & n'ayant plus ſa fluidité naturelle, il perd ſa vertu, ce qui ôte l'appétit, & reduit enfin à l'impoſſibilité de prendre aucune nouriture: l'éſophage eſt attaqué d'une eſpece de paralyſie, qui l'empêche de ſaiſir & de pouſſer les alimens vers l'orifice du ventricule, lequel ſe révolte & ſe ſouleve à leurs moindres approches.

Tels ſont les funeſtes effets des paſſions violentes, dont un cœur eſt habituellement poſſédé. Quel ſecours peut-il eſpérer, & de qui peut-il ſe plaindre que de lui-même?

III.

On doit s'appliquer à connoître ſon bonheur.

Réflechissez ſouvent ſur le bonheur de vôtre état. On eſt heureux, quand on ſçait connoître ſon bonheur. Cependant, combien en voit-on, qui n'ont pas le cœur content au milieu même des plus grandes proſpéritez? Ils ſont malheureux, parce qu'ils veulent l'être: l'Empire eſt en paix; l'année eſt abondante. Voilà un grand bonheur que le *Tien* nous a libéralement départi. Si je mene chez moi une vie douce & tranquille; qu'ai-je à ſouhaiter davantage?

Réflexions propres pour cela.

Pour mieux ſentir mon bonheur, je penſe ſouvent que je vis à mon aiſe dans ma maiſon, tandis que tant de voyageurs ont à ſouffrir les incommoditez du vent, de la pouſſiere, de la pluye; ou naviguent ſur des rivieres & ſur des lacs au fort d'un orage, qui éleve des montagnes d'eau, prêtes

tes à les engloutir à chaque inſtant; tandis que tant de malades, attachez à un lit, reſſentent les plus cuiſantes douleurs, ſans trouver dans les remedes aucun ſoulagement à leurs maux; tandis que tant d'infortunez ſoutiennent d'injuſtes procez, ou languiſſent dans une priſon, où ils éprouvent l'abandon, la faim, la ſoif, le froid, & tant d'autres miſeres inſéparables de leur captivité; tandis que tant de familles ſont dans le deüil par la mort de leurs proches, ou dans la déſolation, par un incendie, ou par quelque autre évenement ſemblable, & que tant d'autres cherchent à finir leurs peines, en terminant leur malheureuſe vie par une mort violente. Médecine des Chinois.

Quand je me compare à ces infortunez, & que je me vois exempt des maux dont ils ſont environnez; puis-je n'être pas content de mon ſort?

Celui qui n'a point eſſuyé de traverſes, ne conçoit guères quel eſt le prix d'une vie paiſible & tranquille. Celles que j'ai éprouvées, me ſont maintenant d'un grand ſecours: car outre les deux grandes maladies dont j'ai parlé, & qui m'ont conduit par bien des douleurs aux portes de la mort, je me ſuis vû prêt à faire naufrage, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine que j'échapai à ce danger. Quand il m'arrive quelque contretems, je me tranquilliſe, en me diſant à moi-même: y a-t-il rien là qui puiſſe ſe comparer à l'une des trois épreuves par où j'ai paſſé? Les adverſitez de la vie ſont une bonne école.

Qu'on aye recours au même remede dans les afflictions, & l'on apprendra par ſa propre expérience, qu'il ne tient qu'à nous, avec un peu de réflexion, de profiter de la portion du bonheur que le *Tien* nous diſtribuë. Au contraire, celui qui ne ſçait pas borner ſes déſirs, eût-il acquis les richeſſes & la gloire d'un Empereur, il croira toûjours qu'il lui manque quelque choſe.

Songeons que nos forces ſont bornées, & donnons des bornes à nôtre cupidité; prenons les choſes comme elles viennent, & donnons-nous bien de garde de nous livrer jour & nuit à des ſoins & à des inquiétudes, qui déroberoient les plus précieux momens de la vie. Il faut borner ſes déſirs.

Le célèbre *Ten*, mon compatriote, avoit une belle maxime: Si vôtre fortune, diſoit-il, devient meilleure, penſez moins à ce que vous n'avez pas, qu'à ce que vous avez: autrement vous déſirerez toûjours, & vous ne verrez jamais vos déſirs ſatisfaits. Si vous venez à décheoir de vôtre prémiere condition, dites-vous à vous-même: ce qui me reſte me ſuffit: on peut me ravir mes biens, mais on ne me ravira jamais la tranquillité de mon cœur, qui eſt le plus grand de tous les biens. Sage conſeil pour cet effet.

Avec de pareils ſentimens, malgré la décadence de vôtre fortune, vous êtes plus riche que vous ne penſez. C'eſt ce que ſignifie cette ancienne parabole: Je vois marcher devant moi un cavalier bien monté, pendant que je ſuis ſur un âne. Ah! me dis-je à moi-même, que mon ſort eſt différent du ſien! Mais en tournant la tête, j'apperçois un villageois de bonne mine, qui pouſſe une lourde broüette: O! dis-je alors; ſi je n'égale pas celui qui me dévance, au moins je l'emporte de beaucoup ſur celui qui me ſuit. Ancienne parabole là-deſſus.

J'ai trouvé que cette parabole pouvoit me rejoüir en certains momens;

MÉDECINE DES CHINOIS.

je l'ai tranſcrit ſur un cartouche, & je l'ai expoſé dans mon étude, afin de m'en rappeller le ſouvenir.

IV.

Les infirmitez ſont le partage de l'homme.

LORSQUE vous joüiſſez d'une bonne ſanté, connoiſſez-en le prix, & étudiez-vous à la conſerver. Les maladies & les infirmitez ſont le partage de l'homme, & il eſt difficile qu'il en ſoit tout-à-fait exempt. Il y en a de légeres, qui par leur variété & leur continuité, rendent la vie amere. Il y en a de plus grandes, qui ſont accompagnées de frayeurs & d'allarmes. Tous les tems de la vie ſont ſujets à ces miſeres. L'enfance eſt, pour ainſi dire, condamnée aux cris & aux gémiſſemens. L'âge viril & la vieilleſſe ſont expoſez à de longues abſences d'une famille, à des revers de fortune, & à des maladies fâcheuſes.

Naturelles plus fâcheuſes que les accidentelles.

On en voit d'autres qui ſont bien plus à plaindre: ce ſont ceux qui ſont nez, ou qui ſont devenus ſourds, aveugles, muets, demi-paralitiques, eſtropiez, & perclus de tous leurs membres. J'ai déja dit ce que j'ai eu à ſouffrir de différentes maladies compliquées enſemble; je m'en ſuis délivré, & je joüis maintenant d'une ſanté forte & vigoureuſe; j'ai l'oüie fine, la vûë claire, l'appétit bon, l'humeur gaye. On peut, comme moi, acquérir une ſanté robuſte; mais quand on l'a une fois obtenuë, il faut ſçavoir la conſerver.

Uſage modéré des plaiſirs.

Un des meilleurs moyens, eſt de réſiſter à cette pente naturelle qu'on a pour les plaiſirs des ſens, & d'uſer avec beaucoup de modération de ceux même qui ſont permis. Un vieillard qui ſe ſent auſſi vif & auſſi ardent pour le plaiſir, que s'il étoit dans la vigueur de l'âge, doit apprendre à ſe modérer par les réflexions ſuivantes.

Après la cinquantieme année, l'homme eſt ſur ſon déclin; le ſang commence à s'affoiblir; les eſprits manquent, & la languiſſante vieilleſſe n'eſt pas éloignée. Quand on ſe promettroit cent années de vie; eſt-ce-là un ſi long terme? Et ne ſeroit-on pas bientôt au bout de cette carriere? Cependant voit-on beaucoup de vieillards qui arrivent juſqu'à cent ans?

On doit éviter tous les excez.

Nôtre vie eſt ſi courte; évitons avec ſoin tous les excez qui l'abregent. Ne s'apperçoit-on pas que la fin approche, lorſqu'en liſant, les yeux ſont ſujets à des ébloüiſſemens, lorſque les pieds chancellent en marchant, lorſqu'après le repas, la nouriture fatigue l'eſtomac, lorſqu'après avoir parlé quelque tems de ſuite, on ſe ſent eſſoufflé? Tout cela n'avertit-il pas qu'on n'eſt plus jeune, & qu'il faut renoncer à des plaiſirs, leſquels conſumeroient bientôt un foible reſte de ſanté, qu'il eſt ſi important de ménager pour conſerver ſa vie?

La lampe, dit le proverbe, s'éteint dès que l'huile eſt conſumée. On peut y en ajoûter d'autre à meſure que la flamme la diſſipe: mais ſi le ſuc radical du corps eſt une fois perdu, a-t-on des moyens de réparer cette perte? C'eſt ce qui demande de ſérieuſes réflexions.

A R-

Me'decine des Chinois.

ARTICLE SECOND.

Régler l'uſage des Alimens.

Néceſſité de cet article.

C'est une neceſſité à l'homme de boire & de manger, afin de ſoutenir le corps : la nouriture qu'il prend, ſi elle eſt bien réglée, maintient l'éſtomac dans la ſituation qui lui convient. C'eſt dans l'éſtomac que ſe fait la coction & la digéſtion des alimens ; il eſt la prémiere ſource du ſang, des eſprits vitaux, des ſucs & des humeurs qui ſe répandent dans les divers membres, pour les conſerver dans leur vigueur naturelle : ainſi ceux qui ſont attentifs à leur ſanté, doivent l'être extrémement à obſerver certaines règles touchant le boire & le manger.

I.

On ne doit manger ni boire qu'autant qu'on a faim & ſoif.

Que ce ſoit la faim, & le beſoin que vous ſentez, qui règlent vôtre nouriture, & donnez-vous bien de garde d'en prendre avec excès : cet excès nuit aux eſprits vitaux, & fatigue l'éſtomac. Le chile vitié, porté dans la maſſe du ſang, la rend épaiſſe, & peu propre à une fermentation ſpiritueuſe.

De même, ne penſez à boire que quand vous avez ſoif : appaiſez-la ſans y faire d'excès : le trop de boiſſon endommage le ſang, & le ventricule ſe gonfle, en précipitant la ſortie d'un chile mal cuit. Le vin étant viſqueux, cauſe des vents dans la fermentation, dont ſuit le gonflement.

II.

Déjeuner de bon matin.

Déjeunez de grand matin : on réſpire par le nez l'air du ciel, & par la bouche on ſe nourit des ſucs de la terre, & l'on en reçoit les exhalaiſons. Il eſt important de ne jamais ſortir de ſa maiſon à jeun.

Avantages de cette pratique.

Cette précaution devient plus néceſſaire, s'il régne des maladies populaires, ou ſi l'on eſt obligé d'entrer chez des malades. En Hyver, un ou deux coups de vin ſont un excellent préſervatif contre le mauvais air : il eſt bon de prendre quelque aliment, mais en petite quantité, qui ſerve à occuper & à affermir l'éſtomac. C'eſt une eſpece de confortatif : il empêche en Eté qu'on ne ſoit ſaiſi d'un air corrompu, & il préſerve de colique, de dévoyement, de dyſenterie, &c. En Hyver il fortifie contre la rigueur du froid, contre les frimats, & les vapeurs malignes des broüillards. Il eſt au Printems d'un puiſſant ſecours contre le grand vent, contre le ſerein, & les roſées abondantes.

Ce ſont là les avantages d'une pratique que j'obſerve exactement. Je me leve dès le grand matin ; auſſitôt, & même avant que de me laver le viſage, & de me rincer la bouche, j'avale du ris clair plein une écuelle,

Méde-cine des Chinois.

& je prens un peu de ris ſolide. L'uſage du cange, ou du ris clair, eſt convenable à la diſpoſition de l'éſtomac, & humecte utilement le levain qui y eſt renfermé. Au défaut de ris clair, je me contente d'eau chaude, où j'ay fait diſſoudre un peu de caſſonnade.

III.

Dîner, quel il doit être.

PRENEZ un bon repas vers le milieu du jour. Faites vous ſervir à dîner les viandes les plus ſimples, elles ſont plus ſaines & plus nouriſſantes. Ne laiſſez guères approcher de vôtre table certains ragoûts qu'on n'a inventez, que pour réveiller ou pour chatoüiller l'appétit.

Sauces de haut goût préjudiciables à la ſanté.

Les ſauces de haut goût ſont de cinq ſortes, & chacune, ſi l'on en fait un fréquent uſage, a des qualitez nuiſibles à la ſanté. Les alimens trop ſalez, incommodent le cœur: ceux qui ſont trop aigres, ſont contraires à l'éſtomac: ceux qui ſont trop amers, endommagent les poûmons; ceux qui ſont trop piquans, préjudicient au foye par leur acidité; enfin ceux qui ſont trop doux, nuiſent aux reins.

Excès du ſel nuiſible.

Mais ce que l'on doit le plus éviter en apprêtant les alimens, c'eſt l'excès du ſel. Le ſel ralentit le mouvement du ſang, & rend la réſpiration moins libre. L'eau ſalée, jettée dans le ſang d'un animal qu'on vient d'égorger, le fige auſſitôt & le coagule. Auſſi voit-on que ceux qui ſe nouriſſent ordinairement de viandes ſalées, ont le teint pâle, le pouls embarraſſé, & ſont pleins d'humeurs impures & vitiées.

Alimens ſimples & chauds, les meilleurs.

Accoûtumez-vous donc aux alimens les plus ſimples, ils vous préſerveront d'une infinité de maladies, & vous maintiendront dans une ſanté parfaite. Mais ayez ſoin que ces alimens ſoient chauds lorſque vous les prenez: ne mangez jamais de viandes froides, ſurtout quand elles ſont mêlées de graiſſe. Cette nouriture, en ſejournant dans le ventricule, y produiroit des cruditez, qui cauſeroient des tranchées, la diarrhée, & d'autres incommoditez ſemblables.

IV.

Règles à obſerver en mangeant.

En prenant vos repas, mangez lentement, & mâchez bien vos morceaux.

1°. Cette maſtication lente briſe les alimens, les imbibe de ſalive, & les met en un état de fineſſe & de prémiere diſſolution, qui les prépare à la fermentation de l'éſtomac.

2°. La digéſtion ainſi commencée ſous les dents, & par le ſecours de la ſalive, ſe perfectionne aiſément par le levain du ventricule.

3°. On ſe préſerve de bien des accidens, qui arrivent à ceux qui mangent avec précipitation, tels que ſont la toux, le hoquet, & le *Y tſe*, c'eſt-à-dire, une irritation de l'éſophage qui eſt quelquefois mortelle.

Quoi de plus dégoûtant, & en même tems de plus riſible, que de voir un homme prendre ſa refection, de même que le tigre ſe jette ſur ſa proye, ſe hâter de manger, ſe rempliſſant ſans ceſſe la bouche de nouveaux morceaux

ceaux pris à droite & à gauche; comme ſi on les lui diſputoit, ou qu'il craignît qu'on ne les lui enlevât! MEDECINE DES CHINOIS.

V.

On ne doit jamais ſe raſſaſier pleinement.

NE contentez par telſement vôtre appétit, qu'en ſortant de table vous ſoyez pleinement raſſaſié: l'abondance de la nouriture tourmente l'éſtomac, & nuit à la digéſtion. Quand meme vous auriez un éſtomac robuſte & qui digere aiſément, n'occupez point toute ſa vigueur, laiſſez-lui quelques dégrez de force en réſerve.

Je m'explique par une comparaiſon. Un homme peut lever & porter un poids de cent livres; ſi on ne le charge que de quatre-vingt, il n'en eſt pas beaucoup fatigué. Rendez le fardeau beaucoup plus peſant, & forcez-le à le recevoir ſur ſes épaules, ſes nerfs trop tendus en ſouffriront, ſes os ne le pourront ſoutenir, & après quelques pas on le verra chanceler & tomber à la renverſe.

Modération de l'appétit, quand le plus néceſſaire.

L'application eſt aiſée à faire. Quand on s'eſt accoûtumé à une vie ſobre, l'uſage des alimens eſt beaucoup plus profitable. C'eſt ſurtout lorſqu'on a ſouffert longtems de la faim & de la ſoif qu'il faut ſçavoir ſe modérer. Vouloir ſatisfaire entierement à ce que l'un & l'autre demandent, c'eſt s'expoſer à une maladie certaine, parce que les eſprits animaux & vitaux ne pourroient ſuffire à leurs fonctions.

VI.

Règles pour le Souper, & le nombre des repas.

SOUPEZ de bonne heure & ſobrement. Il vaut mieux multiplier les repas, ſi l'on en a beſoin. La coûtume eſt qu'en Eté, à la cinquieme & ſixieme lune, où les jours ſont plus grands, on faſſe quatre repas, l'un à ſon lever de grand matin; un ſecond à onze heures; un troiſieme au déclin du ſoleil; & un quatrieme lorſqu'on va ſe coucher. Dans les autres ſaiſons trois repas ſuffiſent.

Sur la quantité des alimens.

Je voudrois qu'on fixât à-peu-près la quantité de ris & des autres alimens qu'on doit prendre à chaque repas, conformément à ſon tempérament & à ſon genre de vie, & qu'on s'en tînt à cette règle, ſe faiſant une loi de ne la tranſgreſſer jamais, pas même en certaines occaſions, où les mets flattent davantage le goût, & donnent envie d'en prendre plus qu'à l'ordinaire. Mais où la ſobrieté eſt le plus néceſſaire, c'eſt au ſouper, qui doit être fort léger.

Sur leur qualité.

Généralement parlant, ne prenez point d'alimens qui ſoient de difficile digéſtion, tels que ſont ceux dont la ſubſtance eſt gluante & viſqueuſe. Abſtenez-vous de viandes à-demi cruës ou chargées de graiſſe, de celles qui ſont apprêtées en eſpece de daubes ou d'étuvée, des ragoûts trop épicez qui portent le feu dans les entrailles, des grains nouveaux qu'on aime à manger dans leur primeur, & qui ne ſont ſalutaires que quand ils ont acquis leur parfaite maturité par la fermentation inſenſible, & par l'évapora-

Médecine des Chinois.

poration de certains ſels volatils trop abondans & trop âcres. Cet avis regarde principalement les vieillards, & ceux qui ont l'éſtomac foible.

VII.

Les mets doivent être bien cuits.

Ayez ſoin que les mets qu'on vous apprête ſoient tendres & cuits à propos. Car s'ils étoient durs, & s'ils réſiſtoient ſous la dent, l'éſtomac auroit de la peine à les digérer. Une chair ténace, pleine de nerfs, ou a-demi cuite, eſt très-indigéſte.

Quand on eſt dans la force & à la vigueur de l'âge, que le ſang a tout ſon feu, & que l'éſtomac eſt robuſte, on peut être moins incommodé d'une pareille nouriture. Mais elle rendra infailliblement malade un homme d'un éſtomac foible, ou qui eſt avancé en âge.

Pour moi j'ordonne que le ris, la viande, le poiſſon, les herbages, les légumes, & généralement tout ce qu'on me ſert, ſoit bien cuit, & très-tendre, ſans quoi je n'y toucherois pas.

VIII.

Le ſommeil auſſitôt après le repas nuit à la ſanté.

Ne prenez vôtre ſommeil que deux heures après vôtre repas. Les alimens qui déſcendent par l'éſophage dans l'éſtomac, doivent y être broyez & diſſous, afin de pouvoir circuler, être filtrez, & aſſimilez: le ſommeil pris auſſitôt après le ſouper, ôte à l'éſtomac la liberté d'agir ſur les alimens, qui n'y étant pas broyez comme il faut, y croupiſſent, & cauſent des cruditez, des rapports aigres, & ſouvent la lienterie, & une vraye diarrhée. Si elle dure un peu de tems, la pâleur paroît ſur le viſage, & le corps devient languiſſant, foible, & bouffi.

Mouvement après le repas.

La digeſtion étant ainſi traverſée par un ſommeil déplacé, la chilification en eſt bleſſée, & le chile vitié ſe répandant par le mouvement circulaire dans tous les viſceres, & s'y arrêtant, parce qu'il eſt trop épaiſſi, y eſt coagulé de plus en plus par ſon acide dépravé; ce qui eſt la ſource d'une infinité de maladies, à cauſe des obſtructions qui ſurviennent dans les colatoires des humeurs. Je conſeille donc de ſe promener un peu de tems après le repas: ce mouvement modéré facilite la digéſtion.

Quand on doit différer le repas.

Gardez-vous auſſi de prendre vôtre repas auſſitôt après un violent accès de colere. La colere cauſe une efferveſcence dans la limphe exprimée des glandes ſalivaires: la ſalive chargée d'un levain malin, déſcend dans l'éſtomac, infecte le chile, & corrompt la maſſe du ſang.

IX.

Thé au commencement & à la fin du repas.

Commencez vôtre repas par boire un peu de thé, il ſert à humecter le goſier & l'éſtomac, & il préſerve d'atteintes fâcheuſes la chaleur & l'humide radical: finiſſez-le de même par une taſſe de thé, pour vous rincer

cer la bouche & les dents ; c'eſt le moyen de les affermir & de les conſerver juſqu'à la vieilleſſe. MEDECINE DES CHINOIS.

Je ne conſeille pas de boire beaucoup, ni de thé, ni d'autre liqueur. L'éſtomac ne veut point être trop humecté : un peu de ſechereſſe & de chaleur le met dans l'état le plus convenable à ſes fonctions.

J'avouerai ingénument que le thé n'eſt pas de mon goût, & que lorſque je ſuis obligé d'en boire, je ſens que mon cœur ſe ſouleve. La foibleſſe de ma conſtitution dans ma jeuneſſe a pû contribuer à cette antipathie. Je ne diſtingue pas même le thé excellent du plus commun ; c'eſt-ce qui m'attire quelquefois des plaiſanteries de la part de mes amis : mais je me raille à mon tour de leur delicateſſe, & je me ſçais bon gré d'y etre inſenſible.

Mais, dit-on communément, celui qui n'aime pas le thé, n'eſt pas indifférent pour le vin. (*a*) J'en bois, il eſt vrai, mais je n'en prens jamais plus de quatre ou cinq petites taſſes : ſi j'allois au-delà, j'aurois auſſitôt la réſpiration embarraſſée, la tête broüillée de vertiges, l'éſtomac dérangé, & le lendemain je me trouverois dans la ſituation d'un homme qui eſt menacé d'une maladie prochaine.

Le vin pris ſobrement, réjoüit la nature abattuë, réveille ſes forces, & rend à la maſſe du ſang & au pouls leur vivacité naturelle. Mais s'il eſt pris avec excès, il produit des fermens venteux, il cauſe des obſtructions dans les reins, & corrompt l'éſtomac. Uſage modéré du vin.

Rien ne me paroît ni plus honteux, ni plus indigne d'hommes raiſonnables, que de diſputer enſemble dans un feſtin, qui boira le plus de raſades, & qui aura plûtôt vuidé ſa taſſe. Pour moi, quand je régale mes amis, je les invite volontiers à boire deux ou trois coups, pour les mettre en belle humeur : mais j'en demeure là, ſans les preſſer davantage, ni leur faire de ces ſortes de violences qui ruineroient leur ſanté.

Telles ſont mes maximes pour le tems du repas : elles ſont aiſées, & ſi on les pratique, je ſuis ſûr qu'on s'en trouvera bien.

ARTICLE TROISIEME.

Régler les actions de la journée.

DANS les actions ordinaires de la vie, on eſt aſſez attentif aux choſes conſidérables qui donnent une atteinte viſible à la ſanté : mais il y en a beaucoup de petites, qu'on regarde comme des minuties, & auxquelles on ne daigne pas faire attention. Ce ſont cependant ces minuties obſervées avec ſoin, qui préſervent de pluſieurs incommoditez, & la négligence La ſanté depend des moindres circonſtances.

(*a*) Les Chinois, comme nous l'avons dit, font leur vin avec du ris diſtillé, & ce vin a beaucoup de force.

MEDECINE DES CHINOIS.

gence ſur cet article, abrege quelquefois le cours des années, que le *Tien* vouloit nous accorder.

Trois ſortes d'eſprits qui contribuent à la ſanté.

A parler en général, la vie de l'homme dépend du mouvement régulier des eſprits. Il y en a de trois ſortes : Les eſprits vitaux, que nous nommons *Tſing*; les eſprits animaux, qu'on nomme *Ki*; & un troiſieme ordre d'eſprits, bien plus nobles, plus dégagez de la matière, & auxquels le nom d'eſprit convient beaucoup mieux, c'eſt ce qui ſe nomme *Chin*.

C'eſt des eſprits vitaux que naiſſent les eſprits animaux, & de ceux-ci ce troiſieme ordre d'eſprits deſtinez aux opérations intellectuelles. Si les eſprits vitaux viennent à manquer, il faut néceſſairement que les eſprits animaux manquent auſſi, & cette ſeconde eſpece d'eſprits étant épuiſée, la troiſieme ne peut ſubſiſter, & il faut que l'homme périſſe.

Toute diſſipation d'eſprits eſt dangéreuſe.

Il eſt donc important de ne pas diſſiper vainement ces trois principes de la vie humaine, ou par l'uſage immodéré des plaiſirs ſenſuels, ou par de violens efforts, ou par une application d'eſprit trop forte & trop conſtante.

REMARQUES.

CE que dit ici l'Auteur Chinois, s'accorde aſſez avec le langage d'un Auteur moderne. Voici ſes paroles qui y ſerviront d'éclairciſſement :

Tous les reſſorts du corps humain, dit-il, ſeroient inutiles & ſans action, ſi Dieu n'avoit produit & deſtiné les eſprits vitaux, pour les faire agir, & leur imprimer le mouvement de la vie, & les eſprits animaux, pour mettre en exercice les ſens intérieurs & extérieurs. Auſſi a-t-il déterminé pour inſtrument général de la vie végétante dans l'animal, le ſang artériel, qui s'appelle auſſi eſprit vital, quand il a été échauffé & purgé dans le cœur.

Les eſprits animaux ſont bien plus excellens que les eſprits vitaux, puiſqu'ils ſont les inſtrumens d'une vie plus noble.

1°. Les parties qui compoſent l'eſprit animal, ſont bien plus petites & plus ſubtiles que celles qui compoſent l'eſprit vital.

2°. Les parties de l'eſprit animal ſe remuënt en tout ſens ſéparément les unes des autres, comme les parties qui compoſent l'air. Voilà le *Ki* Chinois. Les parties de l'eſprit vital rampent, en gliſſant les unes ſur les autres, comme les parties de l'eau. C'eſt le *Tſing* Chinois.

3°. Les parties de l'eſprit animal ſont ſi fort agitées, qu'il devient imperceptible à tous les ſens, & c'eſt-là cette portion la plus déliée de ces eſprits, appellée *Chin*.

Les actions de croître, de ſe nourir, &c. ſont les actions vitales, attribuées au *Tſing* Chinois. Celles de ſentir, par les ſens intérieurs & extérieurs, ſont les actions animales. Les eſprits animaux, ſelon les Anciens, ne ſont qu'un air ſubtil, un ſouffle fort délicat; & c'eſt juſtement le *Ki*: c'eſt un compoſé de petits corps, qui ſont dans un mouvement prompt & continuel, de même que les petits corps qui compoſent la flamme d'un flambeau allumé.

Ces

Ces eſprits, ſelon les Modernes, ne ſont qu'une humeur ſubtile, qui coule du cerveau dans les nerfs avec tant de force & d'impétuoſité, que quand on les a percez, il eſt très-difficile de l'arrêter. Médecine des Chinois.

L'Auteur que je cite, entend par les eſprits animaux un air très-pur & très-ſubtil, un ſouffle délicat; & c'eſt le *Ki* Chinois: De plus une flamme plus déliée que n'eſt celle de l'eau-de-vie, & c'eſt le *Chin* Chinois.

I.

L'Avis le plus important que je puiſſe donner pour maintenir le corps dans un juſte tempérament, eſt d'être très-ſobre dans l'uſage des plaiſirs des ſens: tout excès épuiſe les eſprits. Ne faites point d'effort pour appercevoir ce qui eſt hors de la portée de vôtre vûë, & vous conſerverez le foye en bon état. Ne prêtez point l'oreille pour entendre ce qui demande une attention forcée, & vos reins ſeront ſains. Gardez-vous de cracher beaucoup, & de pouſſer fréquemment dehors vôtre ſalive, vos poûmons s'en trouveront bien. N'entreprenez pas des ouvrages d'un artifice extrêmement fin & délicat, le cœur en conſervera ſa force & ſa vigueur. Règles pour conſerver la ſanté aux parties internes.

Quand vous avez ſouffert de la faim, ne mangez pas beaucoup d'abord, & ſurtout abſtenez-vous d'alimens cruds & froids de leur nature, de crainte que l'éſtomac n'en ſouffre. Voilà ce qui regarde les parties internes.

Pour ce qui eſt des actions extérieures. Ne marchez pas trop longtems; vos nerfs en ſeroient fatiguez: ne vous tenez pas des heures entieres debout & immobile; les os auroient de la peine à vous ſoutenir: ne ſoyez pas trop longtems aſſis; les chairs en ſouffriroient: ne demeurez pas couché au-delà du beſoin; le ſang en ſeroit moins fluide, & auroit plus de peine à couler dans les veines. Pour les actions extérieures.

Dans les différentes ſaiſons il y a pareillement des meſures à garder, pour ſe défendre des grandes chaleurs & des grands froids. En Hyver, ne cherchez point à être trop chaudement, ni en Eté à vous mettre trop au frais. Ma maxime eſt, de prévenir de bonne heure les diverſes maladies, & de me précautionner contre leurs plus légeres atteintes. Par rapport aux ſaiſons.

II.

Aussitot après vôtre réveil, faites avec la main pluſieurs frictions ſur la poîtrine à la région du cœur, de crainte que ſortant tout chaud du lit, la fraîcheur ne ſurprenne tout-à-coup, & ne referme ſubitement les pores du corps, ce qui cauſeroit des rhûmes & d'autres incommoditez; au lieu que quelques frottemens avec la paume de la main, mettent le ſang en mouvement à ſa ſource, & préſervent de pluſieurs accidens. Précaution avant que de ſe lever.

De même, en vous lavant le viſage au ſortir du lit, gardez-vous de tenir les yeux ouverts, de crainte que les ſels de la chaſſie & de la ſueur, entraî- En ſe lavant le viſage.

Médecine des Chinois.

entraînez avec l'eau, n'y cauſent des âcretez, & n'y produiſent à la longue une inflammation ſéreuſe.

III.

Combien le froid & le vent nuiſent à la ſanté, ſurtout un vent coulis.

Comme de toutes les paſſions qui nous agitent, la colere eſt celle qui fait le plus de ravage; de même, de toutes les affections malignes de l'air, c'eſt le vent qui eſt le plus dangéreux, ſurtout le vent coulis, qui eſt froid & perçant, & qui ſurprend comme à la dérobée. Il s'inſinuë dans le corps, il pénetre les nerfs & les arteres, & cauſe ſouvent les douleurs cruelles de la goutte, la paralyſie, & d'autres maladies également fâcheuſes.

C'eſt pourquoi l'ancien proverbe nous avertit, d'éviter un coup de vent, avec autant de ſoin, que nous éviterions un trait de fléche. Ainſi, ſoit au ſortir d'un bain chaud, ſoit à la fin d'un rude travail, lorſque le corps eſt en ſueur, donnez-vous bien de garde de quiter une partie de vos habits, & de vous mettre à un vent frais; ce léger ſoulagement vous coûteroit cher. L'air froid bouche les pores, & alors il ſe fait un amas de mauvaiſes humeurs, qui ſeroient ſortis par cette voye, ou en forme de ſueur ſenſible, ou par le moyen d'une inſenſible tranſpiration. C'eſt ſurtout aux pieds, au dos, & au ventre qu'il ne faut pas ſentir de froid.

Précaution à cet égard même en Eté.

C'eſt pourquoi dans l'Eté même, où l'on ſe couvre d'habits fort légers, il eſt à propos de couvrir le bas-ventre d'une large toile de coton, pour le préſerver des coliques qu'un froid inopiné y cauſeroit. Je ſçais que quand on a été incommodé, on remédie au mal par des ſudorifiques: mais s'ils guériſſent le mal préſent & ſenſible, ce n'eſt qu'en affoibliſſant la maſſe du ſang, dont ils alterent la fermentation, qui pouſſe déhors quantité de parties aſſimilaires avec les hétérogenes.

IV.

Toute humidité altere la ſanté.

A la quatrieme & cinquieme lune, c'eſt-à-dire, aux mois de Mai & de Juin, ſi les pluyes, comme il arrive dans quelques Provinces méridionales, durent longtems & ſans interruption, il faut remédier à la grande humidité des maiſons, en y brûlant des herbes odoriférantes, ou des matiéres bien ſéches, & qui faſſent un feu clair.

Quand on reſte longtems aſſis ou couché dans un lieu humide, on s'expoſe à être attaqué de paralyſie, ou du moins d'un cours de ventre très opiniâtre.

Dans les grandes chaleurs, où l'on ſuë beaucoup, changez ſouvent de linge; mais n'en prenez point qu'on n'ait expoſé tout récemment au ſoleil, pour le ſécher.

V.

V.

Médecine des Chinois.

Diverſes choſes qu'on doit éviter.

Quand on a exprimé le ſucre des cannes, ne brûlez point ſous vos yeux le bois & le marc qui reſtent : ce feu a la vertu maligne d'obſcurcir la vûë : on s'expoſe au même inconvénient, quand on ſe ſert à la lampe de la graiſſe de poiſſon, au lieu de l'huile ordinaire.

Le muſc & les fleurs des petites oranges renferment des inſectes imperceptibles : ne les approchez point du nez pour les flairer, de crainte que ces petits vers ne pénetrent juſqu'au cerveau. L'air eſt rempli de ſemences imperceptibles de divers petits inſectes, qui entrent dans nos corps par la réſpiration ; mais ils ne peuvent pas y éclore, faute de ſujet propre à les aider : au lieu que les vers, qui dépoſent leurs petits œufs dans le calice farineux des fleurs, pourroient être attirez par le nez avec le ferment propre à les faire éclore.

V I.

Régime de vie & précautions dans le Printems.

Durant les trois mois du Printems que la nature fermente de tous côtez, il faut s'y conformer, & pour cela ſe donner du mouvement, ne fût-ce qu'en marchant, afin que les membres ſoient plus diſpos. L'inaction & une vie ſédentaire ſont très-contraires à la ſanté dans cette ſaiſon.

S'il y a alors certains jours, où la chaleur ſe fait ſentir, ne quitez pas trop tôt vos habits d'Hyver, & ne retranchez de vos vêtemens que peu-à-peu & par dégrez, de crainte que vous ne ſoyez ſurpris par un froid inopiné, qui dans cette ſaiſon ſuccede aſſez ordinairement à la chaleur.

V I I.

En Eté.

C'est en Eté qu'il ſe fait dans le corps une grande diſſipation d'eſprits. Les reins ſont affoiblis, l'humide radical ſe diſſout, & s'en va, pour ainſi dire, en eau & en ſueurs. Il faut prendre alors des alimens un peu chauds, & propres à procurer au-dédans une chaleur modérée.

Si après quelque violent exercice vous bûvez des potions chaudes, capables d'exciter la ſueur, laiſſez-la ſortir à ſon gré, & ne ſoyez pas aſſez imprudent pour arrêter ſon cours, en quitant vos habits, moins encore en l'eſſuyant au plus vîte, à meſure qu'elle ſort, & employant à l'eſſuyer un linge humide. Il ne convient pas même de s'éventer durant la ſueur.

V I I I.

En Hyver.

Pendant les trois mois de l'Hyver, lorſque les eaux n'ont plus leur cours libre, le ſang de nos veines devient lent, embarraſſé, & même ſujet à s'aigrir. Les vaiſſeaux ſe trouvant trop pleins, faute de tranſpiration, cette plénitude ôte la liberté du mouvement à la liqueur, & la rend plus lente. D'ailleurs, l'air plein de nitre qu'on réſpire, porte dans la

MEDECINE DES CHINOIS.

masse du sang des aiguillons, propres à embarrasser le chyle, & capables de l'aigrir.

Il est donc important de redoubler ses soins, pour entretenir la chaleur naturelle & les esprits vitaux. C'est pourquoi pendant ce tems-là ne sortez de vôtre maison que dans une grande nécessité: tenez-vous y chaudement, ne vous levez pas de si grand matin, pour ne pas essuyer le prémier froid des gélées blanches: couvrez-vous d'habits propres à vous échauffer, sans néanmoins vous charger de fourures trop chaudes, ni vous tenir continuellement auprès du feu, ce qui causeroit au-dédans une fermentation véhémente, & capable de donner la fiévre. Surtout ceignez-vous les reins d'une double ceinture, large de quatre à cinq pouces: la chaleur qui se conserve aux reins, échauffe le reste du corps.

IX.

Quand on voyage par eau.

DANS les voyages, si vous les faites en barque, comme il n'est pas aisé d'avoir dès le matin du ris préparé, fournissez-vous d'avance de pillules de *Ti hoang* *, & aussitôt après vôtre réveil, avalez le poids de trois ou quatre drachmes de ces pillules, dans une tasse d'eau chaude: Au défaut des pillules, vous pouvez prendre du seul *Ti hoang*.

Par terre.

Si voyageant par terre, vous traversez des montagnes embrasées des ardeurs du soleil, quelque soif que vous ayez, gardez-vous de boire de l'eau des sources, ou des ruisseaux, sur lesquels le soleil darde ses rayons: outre qu'elle a alors des qualitez malfaisantes, elle est souvent chargée des semences d'une infinité d'insectes.

Au cœur de l'Hyver.

Si c'est dans le fort de l'Hyver que vous voyagez, & que la rigueur du froid vous ait gélé les pieds, à vôtre arrivée dans la maison, faites-vous apporter de l'eau un peu tiede, & bassinez-en vos pieds avec la main, en les frottant doucement pour les ramollir, & pour rappeller aux veines & aux arteres la chaleur naturelle. Après cette prémiere opération, vous ne risquez rien de vous les laver avec l'eau la plus chaude. Si négligeant cette précaution, vous plongiez tout d'un coup les pieds dans de l'eau boüillante, le sang glacé se figeroit; les nerfs & les arteres en seroient blessez, & vous courriez risque d'etre impotent le reste de vos jours. De même, quand on revient de dehors, pénétré & transi de froid, il n'est pas à propos de boire d'abord des liqueurs chaudes; il faut qu'une demie heure de répos précede la boisson.

REMARQUES.

LE *Ti hoang* dont on vient de parler, n'est autre chose que la racine de la grande Consoude: la bonne se trouve dans la Province de *Ho nan*, vers la ville

* On a donné à ces pillules le nom de *Ti hoang*, parce que le *Ti hoang* domine sur cinq petits ingrédiens dont elles sont composées.

ville de *Hoai king*, ce qui lui a fait donner le nom de *Hoai king ti hoang*. Ses racines, quand elles ſont ſéches, ſont groſſes comme le pouce, & beaucoup plus longues. MEDECINE DES CHINOIS.

Cette racine a d'excellentes propriétez: on lui en attribuë beaucoup en Europe, & encore plus à la Chine. Un Médecin Chinois, qui eſt Chrétien, aſſûre que les gens riches, attentifs à leur ſanté, prennent tous les matins des pillules de *Ti hoang*, de même qu'en Europe on en voit pluſieurs qui prennent du caffé, ou du chocolat.

Les uns coupent cette racine en petites roüelles, pour la prendre en décoction, ou cuite au bain-marie. D'autres la pilent, la mettent en bol, & l'avalent avec de l'eau chaude. Le plus ſouvent on y ajoûte cinq ſortes d'ingrédiens, qui ſont des aromates, des cordiaux, des diurétiques, de légers ſudorifiques, & de petits acides, pour relever & étendre à plus de viſceres la vertu du *Ti hoang*, qui domine toûjours dans ces pillules.

Parmi ces ingrédiens, le *Fou lin* tient le prémier rang: il ne faut pas confondre cette racine avec le *Tou fou lin*, qui eſt la racine d'Eſquine ou *China*. Le *Tou fou lin* eſt très-commun à la Chine, & ſe donne preſque pour rien, au lieu que le *Fou lin* y eſt très-eſtimé, & ſe vend très-cher.

Le goût de la racine *Fou lin* eſt doux, ſes qualitez ſont tempérées, & elle n'a rien de malfaiſant, ni qui ait beſoin de correctif. C'eſt un bon remede pour les incommoditez du foye & de la poîtrine, pour l'hydropiſie, & l'aſthme: ce qu'elle a de chaud de ſa nature, ſert à diſſoudre les phlegmes qui embarraſſent la bouche, & le goſier, & à diſſiper les flatuoſitez qui ſe trouvent dans l'eſtomac, & dans les côtez.

De plus, elle calme les douleurs du cœur, & les troubles violens qui s'élevent dans l'ame par un excès de triſteſſe ou de crainte: elle ſoulage la grande ſechereſſe de la bouche & de la langue: elle a la double vertu de remédier au flux immodéré, & à la rétention d'urine: elle arrête les vomiſſemens déréglez, & les convulſions des enfans, & en fortifiant les reins, elle diſpoſe les femmes enceintes à d'heureuſes couches. On avertit de ne point uſer de vinaigre, ni de mets acides, tout le tems qu'on prend ce remede.

On demandera peut-être quel eſt l'arbriſſeau qui naît de la racine *Fou lin*, de quelle figure ſont ſes feüilles, ſes fleurs & ſon fruit. L'Herbier Chinois qui ne manque pas d'entrer dans ce détail, en parlant des plantes, ne donne au *Fou lin* ni tige, ni feüilles, ni fleurs; c'eſt ce qui fait conjecturer qu'il doit être mis au rang des truffes.

Le bon *Fou lin* ſe trouve dans la Province de *Chen ſi*: on en a trouvé dans la ſuite du meilleur dans la Province d'*Yun nan*, & l'on n'employe que celui-là à la Cour, où il ſe vend un taël la livre. Un marchand, dit le P. Dentrecolles, m'a apporté une de ces racines, longue d'un pied, peu groſſe à proportion, & de la largeur de l'ouverture de la main, qui peſoit trois livres. Je crois que l'écorce rougeâtre, qui couvre la ſubſtance blanche, en augmente conſidérablement le poids.

Le *Fou lin* croît auſſi dans la Province de *Tche kiang*, & l'on en fait uſage

MÉDECINE DES CHINOIS.

ge dans les Provinces méridionales, où il eſt à bon compte; mais il n'eſt pas comparable à celui de la Province d'*Yun nan*. Un Médecin Lettré en apporte la raiſon: c'eſt que le *Fou lin* de la Province de *Tche kiang*, étant d'une matière ſpongieuſe, a moins de corps & de force que celui de la Province d'*Yun nan*, & ne pourroit réſiſter à l'air vif & nitreux de *Peking*: au contraire, le *Fou lin* des Provinces d'*Yun nan* & de *Chen ſi* eſt compacte, a peu de pores, & a beaucoup de poids.

Cette différence de tiſſure, ainſi que le remarque un Auteur Chinois, vient de ce que les pins montagnards, tels que ſont ceux des Provinces de *Chen ſi* & d'*Yun nan*, ſont d'une matière bien plus maſſive, que ne le ſont les pins maritimes, ou ceux qui croiſſent à peu de diſtance de la mer.

Mais, dira-t-on, à quel propos parler ici de pins? En voici la raiſon; & elle appuye la conjecture déja faite ſur la nature du *Fou lin*. L'Herbier Chinois, dit le Pere Dentrecolles, aſſûre, 1°. Que le bon *Fou lin* ſe trouve dans la terre, ſur les montagnes, ou dans les vallées voiſines des endroits où de vieux pins ont été coupez. 2°. Que c'eſt de la ſubſtance la plus ſpiritueuſe échapée de ces pins, & répanduë dans le terroir, qu'il eſt formé, & qu'il reçoit ſon accroiſſement.

Sur quoi j'ai jugé que le *Fou lin* pourroit bien ſe former & croître de la même manière que les truffes, qui ne tiennent à la terre par aucune racine ſenſible. Peut-être le *Fou lin* eſt-il une eſpece de *Fungus* des groſſes racines des pins qu'on a coupez, dont le ſuc nouricier retenu en bas, ſe ramaſſe, & engendre cette ſubſtance, qui eſt d'abord molle, & plus ou moins ſpongieuſe, à proportion de la graiſſe du pin. Le *Fou lin* que j'ai eu entre les mains, m'a parû n'avoir jamais eu de racines, par où il ait été attaché à celles du pin, & les livres n'en diſent rien. Que s'il eſt fortement attaché aux racines des pins coupez, on pourroit le regarder comme une eſpece de guy de ces racines, de même que le pin a ſouvent au-déhors un guy qui ne lui tient par aucun fibre, quoiqu'il s'en nouriſſe. Ce ſont là les conjectures de ce Pere, qui détermineront peut-être à rechercher en Europe le *Fou lin* dans les montagnes, où depuis longtems on aura coupé de vieux pins.

Le même Médecin, ajoûte le Pere Dentrecolles, m'ayant aſſûré qu'on plante le *Fou lin*, & qu'on le cultive, je crus d'abord m'être trompé dans mes conjectures, en le mettant au rang des truffes: mais quand il m'eût ajoûté qu'il ne croyoit pas, qu'ayant été ainſi planté, il eût une tige & des feüilles, je revins à mon prémier ſentiment: car ayant lû dans le Dictionaire de l'Académie, qu'il y a des endroits où l'on réplante les petites truffes pour les faire groſſir, & qu'étant réplantées, elles ne jettent ni tige, ni branches, ni feüilles, il m'a paru qu'il en pouvoit être de même du *Fou lin* qu'on réplante & qu'on cultive.

Il y a deux obſervations à faire, que je ne dois pas omettre: la prémiere, c'eſt que le *Fou lin*, quand on veut en uſer, ſe prépare en ôtant la peau qui eſt inutile, & en donnant deux ou trois boüillons à la ſubſtance intérieure. La ſeconde, c'eſt que, ſelon l'Herbier Chinois, ſi l'on

l'on veut découvrir le bon *Fou lin*, dont la ſubſtance eſt ſolide & compacte, tel qu'eſt celui qui vient de la Province d'*Yun nan*, il faut le chercher en terre, dans la diſtance d'une braſſe aux environs des gros pins, & y creuſer juſqu'à ſix ou ſept pieds pour le trouver. On prétend que de l'endroit où il eſt renfermé, il s'éleve une vapeur délicé, que les connoiſſeurs diſtinguent à l'œil. Le bon *Fou lin* a cela de particulier, qu'il reſte en terre ſans s'y carier, ſans que les vers l'endommagent, & plus il y reſte, mieux il croît, & meilleur il eſt. Methode des Chinois.

ARTICLE QUATRIEME.

Régler le répos de la nuit.

J'ENTRE dans un détail de choſes qui paroîtront peu importantes, & qu'on traitera peut-être de minuties; mais l'expérience m'a appris que ces choſes-là même, toutes légeres qu'elles paroiſſent, ne ſont point à négliger, puiſqu'en les obſervant, elles contribuent à la conſervation de la ſanté.

I.

COMME il reſte le ſoir dans la bouche & entre les dents une craſſe maligne des alimens qu'on a pris pendant le jour, ou des vapeurs impures qui s'élevent des entrailles, il faut, avant que de vous coucher, vous bien rincer la bouche avec de l'eau ou du thé tiede, & vous frotter les dents avec une broſſe douce & pliable, pour vous aſſûrer de leur propreté. Vous ſentirez alors dans la bouche & ſur la langue une agréable fraîcheur. Rincer la bouche avant que de ſe coucher.

Cette pratique paroîtra un peu gênante, mais ce ne ſera que dans les prémiers jours que vous vous appercevrez de cette géne. Au bout de quelques jours vous y trouverez du plaiſir, & ſi par oubli ou autrement vous veniez à y manquer, vous ne ſeriez pas content.

II.

LE milieu de la plante des pieds, eſt comme l'iſſuë & l'ouverture des ſources abondantes des eſprits répandus dans tout le corps: les veines & les arteres qui y aboutiſſent, reſſemblent aux embouchures des rivieres, qu'il faut tenir ouvertes, ſans quoi elles régorgent & réfoulent. Les vapeurs fuligineuſes du ſang s'échapent par la tranſpiration inſenſible, & comme les humeurs vicieuſes ſe déchargent ſur les jambes, il faut leur ouvrir une voye qui facilite cette tranſpiration. Bien frotter tous les ſoirs la plante des pieds.

C'eſt pourquoi voici une pratique ſalutaire: quand vous êtes déshabillé & prêt de vous mettre au lit, prenez le pied d'une main, & de l'autre

Me decine des Chinois.

frottez-en la plante avec force & le plus longtems qu'il vous ſera poſſible: ne diſcontinuez que lorſque vous y ſentirez une grande chaleur. Alors remuez ſéparément chaque doigt du pied juſqu'à vous laſſer. C'eſt un moyen efficace de conſerver & de réparer les eſprits vitaux & animaux.

Remarque.

Ce qu'on conſeille ici, je l'ai vû pratiquer, dit le Pere Dentrecolles, à un Gentilhomme Anglois, ſur ſon vaiſſeau, où j'étois. Il avoit accoûtumé tous les ſoirs de ſe faire frotter la plante des pieds par un de ſes domeſtiques: il ſuivoit vraiſemblablement une leçon de la Médecine Angloiſe, qui s'accorde en cela avec la maxime de nôtre Auteur. Les Médecins Européans ordonnent qu'on applique à la plante des pieds des cataplâmes pour arrêter l'ardeur d'une fiévre, accompagnée de tranſports au cerveau, & pour appaiſer les douleurs aigues de la colique: ce qui fait croire que la pratique recommandée par l'Auteur Chinois, peut être utile à ceux qui voudront s'y aſſujettir.

III.

Diſcours qu'on doit éviter le ſoir.

Avant que de vous coucher, ne vous entretenez point de choſes qui frappent l'imagination, & qui y laiſſent des traces capables de troubler vôtre ſommeil, tels que ſont des apparitions d'eſprits, des enfantemens monſtrueux, des tours ſubtils de filoux, ou des hiſtoires tragiques. Vous dormiriez d'un ſommeil inquiet, qui interromproit l'élaboration des eſprits, & arrêteroit la tranſpiration ſi néceſſaire à la ſanté.

IV.

En quelle poſture ou ſituation il faut s'endormir.

Aussitôt qu'on s'eſt mis au lit, il faut endormir le cœur; je veux dire, qu'il faut le tranquilliſer, & rejetter toute penſée qui pourroit écarter le ſommeil.

Couchez-vous, ou ſur le côté gauche, ou ſur le côté droit; pliez un peu les genoux, & endormez-vous dans cette ſituation: elle empêche les eſprits vitaux & animaux de ſe diſſiper, & entretient le cœur en bon état.

A chaque fois que vous vous réveillez, étendez-vous dans le lit, c'eſt le moyen de rendre le cours des eſprits & la circulation du ſang plus libre.

En dormant, ne prenez point la figure d'un homme mort, dit Confucius, c'eſt-à-dire, ne vous couchez point ſur le dos, & ne tenez point les mains appuyées ſur la poîtrine & ſur le cœur, vous n'aurez point de ces ſonges fâcheux, où vous vous imagineriez que quelque *Yen*, ou eſprit malin vous oppreſſe, & vous tient comme engourdi, enſorte que vous ne

ne puiſſiez vous aider, ni en vous ſecoüant, ni en changeant de poſture. MÉDECINE DES CHINOIS.

V.

Quand une fois vous êtes au lit, gardez-y le ſilence, & abſtenez-vous de tout entretien. Des cinq parties internes, le poûmon eſt la plus délicate: il eſt placé au-deſſus des autres, & ſert à la réſpiration & à la formation de la voix. Quand on eſt couché dans la poſture convenable, les poûmons penchent & répoſent ſur le côté; ſi alors vous vous mettez à diſcourir, vous forcez les poûmons à ſe ſoulever en partie, & en ſe ſoulevant fortement, ils ſecoüent les autres parties nobles internes. On ne doit plus parler dès qu'on eſt couché.

Une comparaiſon ſervira à me faire entendre. La parole qui part du poûmon, eſt comme le ſon qui vient de la cloche: ſi elle n'eſt pas ſuſpendue, vous l'endommagez en la frappant pour la faire réſonner. On rapporte que Confucius s'étoit fait une loi, de ne plus parler dès qu'il étoit couché: c'étoit ſans doute pour la raiſon que je viens d'apporter.

REMARQUE.

Cet Auteur raiſonne ſelon les foibles notions qu'il a de l'Anatomie. On voit bien qu'il ne connoît guères la ſtructure du poûmon, la ſéparation de ſes lobes, & ſa facilité à prendre différentes figures. Il ignore de même les fonctions du diaphragme, qui eſt l'inſtrument actif de la réſpiration, puiſque c'eſt la contraction de ſes muſcles qui fait entrer l'air dans les poûmons, d'où il eſt rejetté par leur relâchement. Voudroit-il rendre muets ceux qu'une longue maladie de ſimple langueur, ou une extrême vieilleſſe tient attachez au lit des années entieres? Il cherche trop de myſtère dans le ſilence que gardoit Confucius durant la nuit: il eſt vraiſemblable qu'il ceſſoit alors de s'entretenir avec ſes Diſciples, parce qu'il avoit aſſez diſcouru pendant la journée, & qu'il avoit beſoin de répos.

VI.

DURANT le ſommeil ne tenez point la tête & le viſage ſous la couverture: la réſpiration en ſeroit moins pure & moins libre. Accoûtumez-vous à dormir la bouche fermée: rien ne contribuë davantage à conſerver l'humide radical, qui s'évapore & ſe perd, lorſque la bouche demeure ouverte. Le moindre inconvénient qui en puiſſe arriver, c'eſt de perdre les dents de bonne heure: l'air en entrant & ſortant continuellement, les heurte, & peu-à-peu les ébranle. D'ailleurs on s'expoſe à y recevoir des corpuſcules groſſiers, ou des influences malignes, qui paſſant par la bouche, s'inſinuent dans le corps, infectent le ſang, & deviennent la ſource de pluſieurs maladies. Règles pour contribuer à la liberté & à la pureté de la réſpiration.

VII.

MEDECINE DES CHINOIS.

VII.

Précautions par rapport aux matières & aux endroits où l'on se couche.

NE dormez point sur des peaux de tigres ou de léopards: si les poils de ces animaux vous entroient tant soit peu dans la chair, vous éprouveriez combien ils sont vénimeux.

Ne dormez point non plus à l'air, à la rosée, sur des pierres froides, ou dans un lieu humide, ni même sur des lits ou sur des chaises vernissées: cette indiscrétion causeroit des paralysies, des dartres, & des maladies froides.

Il est de même dangéreux de se reposer sur des chaises ou sur des pierres fort échauffées par le soleil: une chaleur maligne s'insinueroit dans le corps, fixeroit les humeurs en quelque endroit, & y causeroit un abcès.

Voilà un précis des leçons que donne le Médecin Chinois pour se conserver la santé, & prolonger ses jours jusqu'à une extrême vieillesse.

On sera sans doute surpris que les Chinois, étant si peu versez dans la science de l'Anatomie, qui est la partie la plus importante de la Médecine, pour découvrir les causes des maladies, on leur voye faire néanmoins des raisonnemens qui semblent supposer cette connoissance. Ils suppléënt à ce qui leur manque de ce côté-là par leur expérience, & par leur habileté à conclure des battemens du pouls, quelle est la disposition interne des viscères, afin de les rétablir dans leur état naturel, par des remedes proportionnez. Et dans le fonds on ne voit pas mourir un plus grand nombre des malades qu'ils traitent, qu'il n'en meurt entre les mains des plus habiles Médecins d'Europe.

Du reste, l'expérience personnelle d'un Médecin, qui a sçû rétablir sa santé, ruinée dès l'enfance, doit, ce semble, accréditer les moyens dont il s'est servi. Je doute néanmoins que les règles qu'il préscrit, soient aussi goûtées en Europe, qu'elles le sont à la Chine.

Fin du troisieme Volume.

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 04041 383 1